LA BIBLIOTHEQUE DES PREDICATEURS, QUI CONTIENT LES PRINCIPAUX SUJETS DE LA...





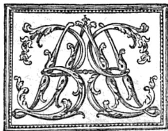
LA BIBLIOTHEQUE DES PRÉDICATEURS,

QUI CONTIENT LES PRINCIPAUX SUJETS DE LA MORALE CHRÉTIENNE,

Mis par ordre alphabétique.

*Par le R. Pere *** de la Compagnie de JESUS.*

TOME HUITIÉME.





A LYON,
Chez ANTOINE BOUDET, ruë Merciere, à la Croix d'Or.

M. DCCXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE
DES SUJETS CONTENUS dans ce huitiéme Tome.

R.

S.

T.

V.

Z.

Fin de la Table des Sujets du huitiéme & dernier Tome, sur tous les sujets de la Morale Chrêtienne.

LA BIBLIOTHEQUE DES PREDICATEURS,

CONTENANT LES PRINCIPAUX SUJETS de la Morale Chrétienne.

R.

RECHÛTE DANS LE PECHÉ, *LES SUITES, LES DANGERS OÙ ELLE expose un Pecheur; la difficulté de s'en relever, &c.*

AVERTISSEMENT.

LE sujet de la rechûte dans les pechez, dont on s'est quelquefois relevé par la pénitence, est devenu fort commun dans les Chaires, & il y a peu de Prédicateurs qui n'ayent un Discours sur cette importante matiere. Je ne vois pas cependant que les Saints Peres en ayent souvent parlé: & entre les maux & les malheurs qu'elle cause, ils se sont presque uniquement attachez à la mauvaise habitude qu'on contracte dans le peché, par les fréquentes rechûtes, & à la difficulté de s'en défaire, ou à l'endurcissement du cœur qui en sont des suites, & qui y ont une connexion nécessaire; puisqu'elles sont réciproquement la cause & l'effet des uns & des autres. Que si on les veut confondre dans un même Discours, on pourra consulter ce que nous avons remarqué sur chacun de ces Sujets.

Cette matiere bien traitée est asśurément capable de faire impression sur l'esprit d'un pecheur, & de le faire rentrer en lui-même: il faut pourtant se donner de garde de l'outrer, en appellant une impossibilité absoluë de sortir de cet état, ce qui n'est qu'une impossibilité morale; c'est-à-dire, une tres-grande difficulté. De même, de ne point avancer que les pechez déja pardonnez par la pénitence, retournent selon leur être propre, ce qui est constamment faux, & injurieux à la miséricorde de Dieu, dont les dons sont sans repentir; & contre le sentiment unanime des Théologiens; mais sans user de ces exagérations, la rechûte fréquente a assez d'autres suites funestes, & d'autres effets dangereux qui la doivent faire apprehender. Nous tâcherons de ramasser ce que les plus habiles Docteurs, & les plus éloquens Prédicateurs en ont dit.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. ON peut faire voir pour sujet d'un Discours : Que le salut d'une personne, qui retombe souvent dans les mêmes pechez griefs & mortels, est moralement impossible. 1°. De la part du pecheur qui retombe. 2°. Du côté de Dieu, dont on lasse la patience, & qui abandonne enfin le pecheur.

Le salut devient comme impossible de la part du pecheur. 1°. Qui n'est plus touché de rien, & que rien n'est plus capable de convertir après plusieurs rechûtes. En effet, après le premier peché, la lecture d'un bon Livre, un Sermon touchant, faisoient une vive impression sur son esprit, & excitoient dans son cœur un sincere repentir ; il sentoit vivement les remords de sa conscience, & n'étant point encore accablé sous le poids du peché, il faisoit des efforts pour se relever ; on peut dire qu'il étoit dans un état violent, où il ne pouvoit joüir du repos, & demeurer long-temps en paix ; il s'alloit à la premiere occasion jetter aux pieds d'un Confesseur, pour se décharger d'un fardeau qu'il avoit de la peine à supporter. Mais depuis qu'après plusieurs rechûtes il s'est rendu le peché familier, & en a pris l'habitude ; ce monstre ne l'épouvante plus, il en perd la crainte, & n'en ayant plus l'horreur qu'il en concevoit auparavant, il y persevére, & ne se met plus en peine de sortir d'un état où il commence à se plaire. 2°. Delà vient que les graces les plus fortes & les plus pressantes n'ont plus à son égard, le même effet, & deviennent inutiles. Dieu a beau le solliciter de retourner par les menaces, & par la crainte des supplices éternels, par l'espérance du pardon, s'il veut encore avoir recours à sa miséricorde, qui est toûjours prête à le recevoir. En vain, il lui représente la douceur qu'il goûtoit auparavant au service du Seigneur, & lui dit comme à la Samaritaine : *Si scires donum Dei.* Si tu avois goûté la joye que ressent une bonne conscience ; il l'a goûtée, & il marque qu'il s'en est en quelque maniere dégoûté en retournant à son peché : ensuite la crainte d'un jugement, d'un enfer, d'une éternité malheureuse, & toutes les veritez les plus terribles qui ébranlent les autres pecheurs, ne font plus d'impression sur ce pecheur de rechûte. Elles lui ont passé cent fois par l'esprit, & ne l'ont point empêché de retomber. Qui sera donc désormais capable de le retenir, ou de le faire revenir de son égarement ; si les peines même temporelles, le renversement de sa fortune, les accidens les plus funestes, les exemples les plus terribles de la justice de Dieu, ne peuvent l'obliger à se rendre, & à le faire rentrer en lui-même ; il s'ensuit qu'à moins d'un coup extraordinaire de la main de Dieu, il ne se convertira jamais. 3°. A cause de l'habitude que le pecheur contracte au peché par ces fréquentes rechûtes ; parce que cette habitude est une chaîne qui l'attache au peché, & qu'il ne peut rompre qu'avec des difficultez étranges : de sorte qu'elle devient une necessité. Et comme elle devient toûjours plus forte, & plus difficile à rompre à chaque

Jean. 4.

peché qu'on ajoûte ; c'eſt une impoſſibilité morale de s'en défaire. Un pecheur a beau dire comme Samſon : *Excutiam me.* Je romprai mes liens comme j'ai fait auparavant. Il ſent que Dieu s'eſt retiré, il n'a plus de force, & il périt enfin miſérablement. 4°. Parce que le démon a toûjours plus de pouvoir ſur un pecheur, à meſure qu'il retombe ; il l'obſéde en quelque façon, le tient comme captif, & le gouverne en maître. Ce que le Fils de Dieu nous fait entendre par ce fort armé, qui chaſſé de ſon logis, y retourne avec ſept autres démons plus méchans que lui, & y étant rentré, y établit ſa demeure pour toûjours : *Et ingreſſi habitant ibi.* Ils prennent poſſeſſion de cet entendement perverti : *Habitant ibi.* De cette volonté habituée au crime : *Habitant ibi.* Luc. 11. De ce cœur qui ne fait plus aucune réſiſtance. De cette imagination, pour ne lui repréſenter plus que des objets criminels ; de ces ſens, pour lui tendre des piéges par ce moyen : *Et ingreſſi habitant ibi.* Ainſi le démon ſe maintient dans ſa poſſeſſion, & le pecheur ne ſe convertiſſant jamais, ſon ſalut devient impoſſible.

Il ne l'eſt pas moins du côté de Dieu, qui ſe retire & qui s'éloigne autant de fois de ce pecheur, que le pecheur s'en éloigne par ſes rechûtes ; & enfin, l'abandonne aux déſirs de ſon cœur. 1°. Parce que les graces du Ciel diminuent toûjours en force & en nombre, & deviennent toûjours plus foibles à chaque rechûte. 2°. Parce qu'après tant de mépris que le pecheur a fait de Dieu, en lui préferant le ſervice du démon, Dieu le mépriſe à ſon tour, & l'abandonne au démon qu'il a préferé à ſon ſouverain Seigneur. 3°. Comme le pecheur par ſes rechûtes eſt devenu un ingrat, un traître & un perfide, Dieu n'a plus pour lui ces ſentimens de tendreſſe, & de compaſſion, qu'il a encore pour les autres pecheurs : au contraire, il n'a plus pour lui que de l'averſion, & de la haine, comme nous en avons pour les ingrats & pour les traîtres. De tout cela il faut conclure, que ſi le ſalut d'un pecheur relaps n'eſt pas abſolument impoſſible, il l'eſt moralement, à moins qu'il ne faſſe un dernier effort pour retourner à Dieu.

Le peché de rechûte eſt, 1°. plus grief & plus énorme que lorſqu'on a commis le même peché la premiere fois. 2°. Il eſt incomparablement plus difficile de s'en corriger & de s'en relever : ce ſont deux véritez qui peuvent faire le partage d'un Diſcours. II.

Pour la premiere. Il faut faire voir qu'il y a trois caractéres qui rendent le peché, où l'on retombe après s'en être relevé, incomparablement plus énorme que la premiere fois. 1°. Un caractére de pure malice ; car ce n'eſt plus par ignorance, par fragilité, ou par ſurpriſe, que l'on peche comme la premiere fois. 2°. Un caractére de mépris & d'ingratitude envers Dieu, qui eſt une circonſtance infiniment aggravante. 3°. Un caractére de préſomption, on préſume témérairement de la miſéricorde de Dieu, qui nous pardonnera, comme il a fait la premiere fois.

Pour la ſeconde. Que le peché de rechûte eſt incomparablement plus difficile à pardonner. 1°. Du côté de Dieu, qui eſt plus irrité du mépris qu'on a fait de ſes graces, de nôtre ingratitude, & de nôtre perfidie. 2°. Du côté du pecheur, qui devient plus inſenſible, plus endurci, & moins capable de s'en repentir.

III. Voicy deux autres véritez, dont la premiere nous doit effrayer & nous faire rentrer dans nous-mêmes ; la seconde, nous consoler & nous donner espérance en la miséricorde de Dieu.

La premiere, qu'on a tout sujet de croire que la pénitence qu'on a faite des pechez où l'on retombe, n'a pas été véritable & sincere ; car si elle l'avoit été, on se seroit corrigé, & l'on ne seroit pas retombé si souvent.

La seconde ; Que c'est la marque la plus assurée & la plus consolante, qu'on a fait une pénitence sincere, quand on s'est corrigé de ses défauts, & qu'on a effectué la résolution qu'on avoit prise de ne plus commettre les pechez dont on s'est une fois repenti.

IV. Sur ces paroles de l'Evangile : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Que par la rechûte, l'on devient en beaucoup pire état que l'on n'étoit auparavant.

1°. Parce qu'étant plus chargez de pechez, on est plus grievement blessé, & que les remedes en sont plus rares, & plus difficiles à prendre.

2°. Qu'on est moins sensible à son mal, & qu'on s'en met moins en peine.

3°. Qu'on est plus abandonné de Dieu, & qu'on reçoit moins de secours.

V. Que la rechûte fréquente dans le peché est une marque visible & moralement certaine de la réprobation d'un pecheur relaps.

1°. Parce qu'elle fait voir une ame morte à la grace, & insensible à tout ce qui pourroit lui rendre la vie ; sçavoir, aux illustrations divines, à la parole de Dieu, aux véritez éternelles.

2°. Elle marque une ame abandonnée de Dieu, endurcie au peché, sans crainte de la justice Divine ; sans trouble du côté de sa conscience, & dans une tranquillité, qu'on peut appeller une lethargie mortelle.

3°. Elle marque une ame livrée au démon, qui en prend possession, qui s'y maintient, & qui empêche qu'elle ne lui échappe. Ainsi c'est une réprobation commencée ; puisqu'elle comprend les trois choses qui font une réprobation consommée ; sçavoir, un état de mort à la grace ; état d'abandon de Dieu ; état d'esclavage sous la puissance & la domination du démon.

VI. 1°. La rechûte dans le peché est un indice moralement certain d'une fausse pénitence.

2°. Un obstacle presque insurmontable à une pénitence véritable & sincere.

3°. Une voye qui conduit immanquablement à une impénitence finale, qui met le sceau à la réprobation d'un pecheur.

VII. Il y a trois puissans obstacles à la conversion d'un pecheur relaps.

1°. Dieu qui se lasse de donner des graces à un pecheur relaps, lequel en abuse, & qui les méprise.

2°. Le démon qui s'oppose plus fortement au retour, & à la conversion de ce pecheur dans le désir qu'il a de se maintenir dans sa nouvelle possession.

3°. La volonté du pecheur qui s'oppose à son bonheur par son attachement au peché.

VIII. Les rechûtes dans le peché ont cela de commun avec les rechûtes dans les maladies, qu'elles sont toûjours dangereuses ; mais elles ont cela de particulier ;

1°. Qu'elles mettent le pecheur relaps dans une impuissance morale de guérir, en rejettant tous les remedes, & en les rendant inutiles.

2°. Elles font perdre la volonté même de guérir.

3°. Elles font que le pêcheur abandonne tout soin de recouvrer sa santé. *Pris des Essais de Sermons pour le Carême.*

1°. Le pecheur qui retombe souvent dans le peché, doit tenir pour suspect le meilleur état de sa vie, qui est celui de sa pénitence passée, laquelle a été peu sincere, inutile, & souvent un sacrilege, faute d'une douleur efficace, & d'un ferme propos de renoncer au peché. IX.

2°. Il y a peu d'espérance qu'il fasse jamais à l'avenir une pénitence plus sincere, puisqu'il rend tous les moyens que Dieu lui offre pour cela inutiles, & que le mépris qu'il en a fait, son ingratitude, & sa perfidie, obligent Dieu à les lui refuser. *C'est le dessein du P. de Lingendes, que différens Prédicateurs ont tourné en différentes manieres qui reviennent au même sens.*

1°. Il ne faut plus retomber dans le peché dont on s'est repenti, parce que la rechûte, est une marque moralement certaine d'une fausse pénitence. X.

2°. Si on retombe dans le peché après sa confession, il ne faut pas pour cela s'éloigner du Sacrement de Pénitence; parceque la rechûte même est une raison de s'en approcher. *Le P. Cheminais.*

1°. L'enormite' du peché de rechûte se prend de ce que nulle excuse, de foiblesse, de fragilité, d'ignorance, de tentation violente n'en peut diminuer la grieveté : au contraire, que les circonstances du mépris de Dieu, d'ingratitude, & de perfidie augmentent, & rendent inexcusable. XI.

2°. Les dangers ausquels nous exposent les rechûtes, sont infiniment à craindre, & presque inévitables; sçavoir, d'endurcissement, d'insensibilité, & de mourir enfin dans l'impénitence finale. *Le P. Massillon.*

Les rechûtes conduisent d'ordinaire à un état fixe & tranquille dans le peché, qui est l'état le plus funeste où puisse tomber un pecheur en cette vie; parce que c'est une marque certaine de sa reprobation. XII.

1°. Parce que les ressources ordinaires du salut, dont Dieu se sert pour opérer la conversion des autres pecheurs, sont inutiles au pecheur qui retombe.

2°. Supposé même qu'il en puisse user, la bonté de Dieu se lasse de les lui accorder, & fait place à sa justice.

3°. Parce que quand la bonté de Dieu ne se lasseroit point, le seul caractere de ce peché de rechûte conduiroit tôt ou tard le pecheur à une impénitence finale. *Le même, dans le même Sermon.*

1°. Quand un Chrétien retombe souvent dans le même désordre, il donne lieu de présumer qu'il n'a pas fait une véritable & sincere pénitence. XIII.

2°. Il donne lieu de croire qu'il se met en une impossibilité morale de faire à l'avenir une pénitence plus sincere. *Le P. Bourdaloue.*

1°. Apres de fréquentes rechûtes, tout nous porte à perséverer, & à demeurer dans l'état de peché; & enfin d'y mourir, qui est le plus grand de tous les malheurs. L'habitude qu'on y contracte, l'attachement qu'on y a, & qui se fortifie toûjours de plus en plus; & enfin, la difficulté extrême d'en sortir, laquelle devient une impossibilité morale. XIV.

2°. Rien n'a assez de force pour nous détourner du peché, ni les graces

& les lumiéres du Ciel, ni la parole de Dieu, ni la vertu des Sacremens.

XV. L'ETAT d'un pecheur qui retombe dans son peché, après en avoir été délivré, est incomparablement pire qu'il n'étoit avant sa pénitence.

1°. Il devient plus coupable & plus criminel devant Dieu, par son ingratitude, sa perfidie, & la préférence qu'il donne au démon sur Dieu même.

2°. Il est plus asservi au peché, & plus soûmis à l'empire du démon.

3°. Il est plus incorrigible en lui-même.

XVI. SUR l'Evangile du Mardy de Pâque, ou le Dimanche de Quasimodo, il est parlé de la paix que le Sauveur nous a méritée, & annoncée au monde après sa résurrection : mais que nous rompons par nos rechûtes dans le peché. Ce qui donne lieu d'établir ces deux véritez, qui feront le partage d'un Discours.

La premiere. Que nous devons tenir pour suspecte la réconciliation & la paix que nous avons faite avec Dieu par la pénitence passée.

La seconde. Qu'il y a peu d'apparence, qu'un pecheur qui a souvent rompu cette paix, par de fréquentes rechûtes, en fasse jamais une plus sincere à l'avenir; & par conséquent, toutes les apparences du monde qu'il vivra & mourra ennemi de Dieu. *L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.*

XVII. IL n'y a point de plus grande marque de réprobation que la rechûte dans le peché.

1°. Si c'est une marque de réprobation de ne point faire pénitence après de grands pechez, la rechûte montre & prouve que ce n'est point faire pénitence que d'en faire une fausse.

2°. Parce que c'est une marque de l'abandon de Dieu, de pecher sans remords & sans scrupule, comme il arrive dans les rechûtes.

3°. Parce que c'est une disposition prochaine à l'impénitence finale.

XVIII. CES deux Propositions simples peuvent faire la division d'un juste discours sur ce sujet.

La premiere. Que la rechûte rend le peché où l'on retombe plus énorme.

La seconde. Qu'elle rend la conversion du pecheur qui retombe plus difficile, & moralement impossible.

XIX. LES principes de nos rechûtes se réduisent d'ordinaire à trois. Les premiers retombent par foiblesse ; les seconds, retombent par négligence ; & les troisiémes, par malice. A l'égard des premiers je les plains, & ils ont besoin d'une instruction particuliere. A l'égard des autres, je fais deux propositions qui partageront ce Discours.

La premiere, retomber par négligence, c'est avoir tout à craindre de ses pénitences passées.

La seconde, retomber par malice, c'est avoir tout à craindre pour ses pénitences à venir. Les rechûtes de négligence doivent nous rendre suspectes les pénitences qui ont précedé. Les rechûtes de malice nous rendent difficile, & moralement impossible la pénitence future.

XX. 1°. IL n'y a rien de plus aisé que de retomber dans le peché ; c'est ma premiere proposition.

2°. Il n'y a rien de plus difficile que de se relever après y être retombé ; ce sera la seconde. La facilité des rechûtes, la difficulté des remedes. *M. Joly.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi fournir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Augustin, *lib. Meditationum*, déplore le malheur qu'il s'étoit attiré par ses fréquentes rechûtes.

Le même, *lib.8. Confess. c. 5.* rapporte comme par la multitude de ses rechûtes, il avoit contracté une si forte habitude dans le peché, qu'il ne la pouvoit rompre.

Saint Gregoire, *3. part. Cura Pastoral. admonit.* 31. montre que ceux-là pleurent en vain leurs pechez, qui y retombent après les avoir pleurez.

Le même, *in Psalm. 3. Pœnit.* sur ces paroles : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, &c.* montre que c'est une extrême folie, de reprendre la maniere de vie, que l'on a quitté une fois par un motif de pénitence.

Saint Jérôme, *in cap. 1. Isaïæ*, expliquant ces paroles : *Quomodo facta est meretrix civitas fidelis* : dit qu'elles s'addressent à une ame, qui retourne à ses désordres passez, après en avoir fait pénitence.

Le même, *l. 3. in c. 2. Amos*, fait la même application de ces paroles : *Virgo Israël cecidit, non adjiciet ut resurgat.*

Le même, *l. 2. in cap. 7. Michea*, montre que la rechûte dans le peché nous met dans un état pire que nous n'étions auparavant.

Tertullien, *lib. de Pœnitentia*, parle amplement & fortement du peché de rechûte ; nous en rapporterons plusieurs passages dans la suite.

Saint Chrysostome, *Homil. 44. in Matth.* expliquant ces paroles : *Tunc assumit septem alios spiritus nequiores se, &c.* montre que les pechez de rechûte sont plus griefs & plus sévérement punis que les autres, quoiqu'ils soient de même nature.

Le même, *Epist. ad Theodorum Monachum*, lui marque le déplaisir qu'il a de voir qu'après s'être consacré à Dieu, il s'est rengagé dans les affaires du monde, & l'exhorte de reprendre au plûtôt le genre de vie qu'il avoit si heureusement commencé.

Le même, *Serm. de lapsu primi hominis, in Genes.* montre que la faute où l'on retombe après en avoir reçû le pardon, est plus grieve.

Saint Bernard, *Serm. 3. in Cantic.* montre que c'est une chose plus criminelle de retomber dans son peché, après qu'il nous a été pardonné, que de le commettre la premiere fois.

Le même, *Serm. 3. in festo sanctorum Apostol. Petri & Pauli*, fait voir quelle est l'ingratitude de ceux qui retombent dans leurs pechez, & les malheurs qu'ils s'attirent.

Les Livres spirituels, & autres.

Le P. Chahu, dans le livre intitulé : *Le secret de la Prédestination* ; a un très-ample Traité sur le peché de rechûte, où il a ramassé tout ce qu'on en peut dire.

Le P. Nepveu, dans ses Réfléxions Chrétiennes, tome 1. pour le 17e. jour de Mars.

Le même, tome 2. pour le onziéme jour de Juillet.

Le même, tome 4. pour le seiziéme jour d'Octobre.

Le Pedagogue Chrétien, mis recemment en meilleur François, ch. 17.

Les Entretiens Spirituels de Pean, Entretien 9e.

Le P. Theophile Renaud, *in Hagiol. exot. Ubi de Maria Ægyptiaca.*

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, premiere Partie des Conduites de la grace; huitiéme vérité fondamentale, traite doctement cette matiere en trois chapitres.

Les Prédicateurs.

Stapleton, *in promptuario Morali. Dominica tertiâ Quadragesf.*

Matthias Faber, *Dominic.* 3. *Quadrag. Conc.* 10.

Le même, *Feria* 2. *Pasch. Conc.* 1. *integra.*

Le P. Grizel, dans son Carême.

Le P. de Lingendes, troisiéme Dimanche du Carême, a deux Sermons sur ce sujet.

M. Biroat, Sermon pour le troisiéme Lundy de Carême.

M. Maimbourg, Sermon pour le troisiéme Dimanche de Carême.

Le P. Bourdalouë, dans son Carême.

Le P. de la Colombiere, Sermon 63.

Le P. Cheminais, tome 1. de ses Sermons.

L'Autheur des Discours Chrétiens, Discours pour le troisiéme Dimanche de Carême.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le Mardy après Pâque.

L'Autheur des Discours Moraux.

Le P. Giroust, Sermon pour le Dimanche de Quasimodo.

Essais de Sermons pour l'Avent. Il y a trois Sermons sur ce sujet.

Essais de Sermons pour le Carême, Sermon pour le Vendredy de la premiere semaine, & pour le troisiéme Dimanche; troisiéme dessein.

M. Joly, Prône pour le troisiéme Dimanche de Carême.

Le Pere Massillon, 3e. tome, Sermon pour le Mardy de Pâque.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur ce sujet.

Le P. Loüis de Grenade dans ses Lieux Communs. *Titul. Recidiva.*

Busée, & Labatha. *Tit. Recidiva.*

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Appone iniquitatem super iniquitatem, ut non intrent in justitiam tuam. Psalm. 68.

Iniquitates suæ capiunt impium, & funibus peccatorum suorum constringitur. Prov. 5.

Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit. Prov. 18.

Sicut canis qui revertitur ad vomitum suum, sic imprudens qui iterat stultitiam suam. Prov. 26.

In duobus contristatum est cor meum, & in tertio iracundia mihi advenit, qui transgreditur à justitia ad peccatum, paravit eum Deus ad rompheam. Eccles. 26.

Homo qui jejunat in peccatis suis, & iterùm eadem faciens, quid proficit humiliando se? Eccl. 34.

Quàm vilis facta es nimis, iterans vias tuas. Jerem. 2.

Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua; curationum utilitas non est tibi. Jerem. chap. 30.

Væ vobis, qui amisistis patientiam, dereliquistis rectis itineribus, ad prava divertistis. Eccli. 2.

Væ vobis viri impii, qui dereliquistis legem Dei altissimi. Eccli. 41.

Si averterit se justus à justitiâ suâ, & fecerit iniquitatem, omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur, & in peccato suo quod fecerit, morietur. Ezechiel. 18.

Super tribus sceleribus Damasci, & super quatuor, non convertam eum. Amos 1.

Cùm immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens requiem & non invenit; tunc dicit: revertar in domum meam unde exivi. Matth. 12. & Luc. 11.

Tunc vadit, & assumit septem alios spiritus secum nequiores se, & intrantes habitant ibi. Idem, ibidem.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. Idem, ibidem.

Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi contingat. Joan. 5.

Secundùm duritiam tuam, & impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die ira,

Faites, Seigneur, qu'ils ajoûtent iniquité sur iniquité, & qu'ils n'entrent point dans vôtre justice.

Le méchant se trouve pris dans son iniquité, & il est lié par les chaînes de ses pechez.

Lorsque le méchant est venu au plus profond des pechez, il méprise tout.

L'imprudent qui retombe dans sa folie, est comme le chien qui retourne à ce qu'il a vomi.

Deux choses ont attristé mon cœur, & la troisiéme m'a donné de la colere. Celui qui passe de la justice au peché, Dieu le reserve au tranchant de l'épée.

Si un homme jeûne aprés avoir commis des pechez & les commet de nouveau, que gagnera-t-il de s'être affligé & humilié?

Combien êtes-vous devenuë méprisable en retombant dans vos premiers égaremens?

Vôtre blessure est incurable, vôtre playe est tres-maligne, tous les remedes, qu'on employe pour vous guérir sont inutiles.

Malheur à vous qui avez perdu la patience; qui avez quitté les voyes droites, & qui vous êtes détournez dans des routes égarées.

Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loy de Dieu le Tres-Haut.

Si le juste se détourne de sa justice, & qu'il vienne à commettre l'iniquité, toutes les œuvres de justice qu'il avoit faites seront oubliées, & il mourra dans le peché qu'il a commis.

Aprés trois crimes & quatre que Damas aura commis, je ne lui donnerai plus lieu de se convertir.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans les lieux arides; cherchant du repos, & il n'en trouve point; alors il dit, je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

En même temps il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, & entrant dans cette maison, ils y habitent.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Vous voilà guéri; ne pechez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.

Par vôtre dureté, & par l'impénitence de vôtre cœur, vous vous amassez un tresor de colere pour

& revelationis justi judicii Dei. Ad Roman. 2.

le jour de la colere, & de la manifestation du juste jugement de Dieu.

Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo? Ad Roman. 6.

Etant une fois morts au peché, comment vivrons-nous encore dans le peché?

Quæ tristitia secundùm Deum est, pœnitentiam stabilem in salutem operatur. 2. ad Corinth. 7.

La tristesse qui est selon Dieu, produit pour le salut une pénitence stable.

Si quæ destruxi, iterùm hæc reædifico, prævaricatorem me constituo. Ad Galat. 2.

Si je rétablissois moi-même ce que j'ai détruit, je me ferois voir moi-même prévaricateur.

Impossibile est eos, qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum Cæleste, &c. & prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam. Ad Hebr. 6.

Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairez, qui ont goûté le don du Ciel.... & qui après cela sont tombez, se renouvellent par la pénitence.

Voluntariè peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia, terribilis autem quædam expectatio judicii. Ad Hebr. 10.

Si nous pechons volontairement après avoir reçû la connoissance de la vérité, il n'y a plus désormais d'hostie pour les pechez; il ne reste qu'une attente effroyable du jugement.

Contigit illis, illud veri proverbii. Canis reversus ad suum vomitum, & sus lota in volutabro luti. 2. Petri, c. 2.

Ce qu'on dit d'ordinaire par un proverbe véritable leur est arrivé: Le chien est retourné à ce qu'il avoit lui-même vomi, & le pourceau après avoir été lavé est retourné dans la boüe pour s'y veautrer de nouveau.

Si refugientes coinquinationes suas, his rursùs implicati superantur, facta sunt eis posteriora, deteriora prioribus. Ibidem.

Si après s'être retirez des corruptions du monde, ils se laissent vaincre, en s'y rengageant de nouveau, leur dernier état est pire que le premier.

Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsum converti ab eo, quod illis traditum est sancto mandato. Ibidem.

Il leur eût été meilleur de n'avoir point connu la voye de la pieté, & de la justice, que de retourner en arriere après l'avoir connuë, & d'abandonner la loy sainte qui leur avoit été prescrite.

Si conversus justus à justitiâ suâ fuerit, & fecerit iniquitatem, ponam offendiculum coram eo, in peccato suo morietur. Ezechiel. 3.

Si le juste abandonne sa justice, & qu'il commette l'iniquité, je mettrai devant lui une pierre d'achopement; il mourra dans son peché.

Exemples tirez de l'Ancien Testament.

Adam, après avoir peché une fois en violant le commandement de son Créateur, n'est jamais retombé dans aucun peché mortel.

C'EST une réfléxion qu'ont faite quelques Saints Peres, qu'Adam le premier pecheur d'entre les hommes, & qui par un seul peché a rendu toute sa posterité criminelle, n'en a pas commis un second: Et que sa chûte, qui a entraîné tous les hommes dans le précipice du peché, n'a été suivie d'aucune rechûte mortelle, durant l'espace de neuf cens trente ans, qu'il a vécu après son premier peché: du moins l'Ecriture n'en fait nulle mention. Mais il n'y a pas dequoi s'en étonner; puisqu'après une si longue expérience des maux ausquels le peché l'avoit assujetti, & après une si rude pénitence, on ne doit faire nulle difficulté de croire, qu'il a apporté tous les soins, & toutes les précautions imaginables pour éviter de retomber une seconde fois dans le même malheur; & c'est sans doute de ce premier homme, qu'il faut entendre ces paroles de la Sagesse: *Sapientia eduxit illum à delicto suo.* (*Sapient.* 10.) Mais ceux qui ont éprouvé dans quelles miséres le peché les a reduits, & à quels malheurs ils se sont vûs exposez, & qui y retombent par leur propre choix; quelle ressource

peuvent-ils attendre, ayant si mal usé de la premiere, qui est la Pénitence?

L'exemple de Pharaon nous apprend que Dieu punit plus sévérement les pechez de rechûtes, que les premiers que l'on a commis. Ce Prince que l'Ecriture nous donne pour exemple d'un pecheur endurci, viola plusieurs fois la promesse qu'il avoit faite, de permettre au peuple d'Israël d'aller offrir un sacrifice au vrai Dieu dans un désert, & il s'attira enfin la vengeance de ce même Dieu, irrité par ses rechûtes, & fut enseveli avec son armée, dans les flots de la mer rouge. Mais, comme remarque saint Chrysostome, si ce malheureux Prince eût obéi aux ordres de Dieu après les premiers fleaux de sa justice, il eût évité les seconds, & tous les autres suivans, qui porterent la désolation dans toute l'Egypte; & ce qui fait à nôtre sujet, c'est qu'à chaque fois qu'il viola sa parole, les playes, dont Dieu le frappa, furent plus dures & plus sensibles, & les derniers refus qu'il fit, furent plus rigoureusement punis que les premiers. Ce qui a fait faire cette réfléxion à quelques Saints Peres, que les pechez réïterez, quoique de même nature, sont toûjours plus griefs que les autres, & méritent un plus sévére châtiment.

Les secondes rechûtes sont punies plus sévérement que les premieres dans la personne de Pharaon. *Homil. 44. in Matth.*

Nous pouvons encore remarquer dans le procedé de Pharaon à l'égard du peuple de Dieu, la conduite & l'artifice dont use le démon à l'égard des hommes pour les faire retomber dans les mêmes pechez, dont ils ont été délivrez par la pénitence. En effet, Pharaon persuadé que le peuple d'Israël ne cherchoit qu'à secoüer sa domination, se servit de ce stratageme; sçavoir, d'accorder tellement aux Israëlites la liberté d'aller au désert sacrifier à leur Dieu, qu'il leur fit laisser quelque chose, qui les obligeât de retourner après qu'ils se seroient acquitté de ce devoir de religion. Allez, leur dit-il, à la bonne heure, sacrifier à vôtre Dieu; mais laissez ici vos troupeaux: car je ne souffrirai pas que vous les emmeniez avec vous. Moïse & Aaron reconnurent aussi-tôt le dessein de ce Prince, qui étoit de les obliger par ce moyen de revenir, & de les engager à rentrer dans la servitude, dont Dieu avoit résolu de les délivrer. Non, non, répondirent ces deux Envoyez de Dieu, ce n'est pas-là le dessein du Seigneur, nous irons sacrifier dans la solitude, & nous emmenerons nos bestiaux avec nous, & il ne restera pas même l'ongle d'un seul: *Non remanebit de eis ungula.* Ils nous sont nécessaires pour nos sacrifices. Ne voilà pas ce que le démon, plus cruel & plus rusé que ne fut jamais Pharaon, persuade à la plûpart des pénitens de ce temps, pour les faire rentrer sous sa domination. Allez, je vous permets de sacrifier à vôtre Dieu; allez-vous jetter aux pieds de ses Ministres; allez, puisque c'est un précepte, & une coûtume inviolable en ce temps, participer au sacrifice de son Corps & de son Sang: Retirez-vous pour un temps du grand monde; cherchez la retraite pour vous disposer à une si grande action. Mais laissez au monde, comme pour ôtage de la fidelité que vous lui avez jurée, vos passions, vos engagemens, vos habitudes, vos attachemens, & tout ce que vous avez de plus cher: le démon prétend par-là vous obliger à retourner, & reprendre ensuite le même train de vie que vous aviez quitté. Mais si vous êtes entierement résolus de secoüer ce rude joug, & vous délivrer de la servitude du peché, sacrifiez tout à Dieu dans cette solitude, commerce, festins, divertissemens,

Le démon observe la même conduite envers les pecheurs, qu'observa Pharaon envers les Israëlites.

Exod. 10.

afin de n'avoir plus d'occasion de rentrer sous la domination du démon : car si vous y rentrez par un retour & par une rechûte, vous n'en sortirez peut-être jamais par une véritable conversion.

L'exemple de Samson. Quand par de fréquentes rechûtes, on a enfin contracté une forte habitude au peché, on ne se releve pas facilement, & cette difficulté se peut appeller une espece d'impossibilité, qui va quelquefois jusqu'à jetter les pecheurs dans le désespoir de sortir jamais de cet état; & il en est du pecheur de rechûte, comme il en fut autrefois de Samson esclave d'une passion, dont il avoit négligé de se déprendre. L'Ecriture nous fait remarquer que Dalila, après l'avoir lié & attaché trois ou quatre fois, il se délia toûjours; mais qu'après avoir coupé sa chevelure, où sa force étoit mystérieusement attachée, & l'ayant lié encore une fois, Samson étant éveillé se trouva sans force, & dans l'impossibilité de rompre ses liens, ne sçachant pas, ajoûte le Texte Sacré, que Dieu s'étoit éloigné de lui. Il esperoit toûjours que sa force ne l'abandonneroit pas au besoin, & qu'il la rappeleroit au fort du péril: *Excutiam me*, disoit-il, *sicut prius*. Je me délivrerai encore une fois, & je sortirai victorieux des mains de mes ennemis. Il se trompa, & son assoupissement donna lieu à lui enlever sa force avec ses cheveux. Ainsi a coûtume de penser un pecheur, que les rechûtes ont asservi de plus en plus au peché: *Excutiam me sicut prius*, dit-il; j'aurai toûjours la même force que j'eus autrefois; après un peché commis je me releverai; j'ai trouvé des forces dans la grace du Sacrement; j'en trouverai encore. Malheureux, vous ne sçavez pas que le Seigneur se retire toûjours insensiblement de vous: *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus*. Vous deviendrez le joüet de mille passions tumultueuses; vôtre aveuglement vous exposera au mépris & à la risée de vos ennemis; enfin, vous périrez accablé sous les ruines de l'édifice que vos rechûtes auront affoibli, & ébranlé.

Judic. 16.

Ibidem.

Exemples du Nouveau Testament.

L'exemple du Paralitique qui étoit demeuré trente huit ans sur le bord de la Piscine. LE Paralitique de l'Evangile, étoit depuis trente-huit ans sur le bord de la Piscine probatique, où il avoit vû guérir plusieurs malades en sa présence, ce qui augmentoit sa douleur; il ne pouvoit se remuer, & il ne trouvoit personne qui lui prêtât une main charitable pour le jetter dans ce bain miraculeux, où il eût recouvré sa santé. Il trouva enfin cet homme charitable, qu'il n'avoit pû rencontrer jusqu'alors, en la personne du Sauveur qui le prévint, en lui demandant s'il vouloit guérir d'une infirmité si longue, & si fâcheuse. Il n'eut pas plûtôt témoigné le désir qu'il en avoit, qu'il recouvra une parfaite santé par une seule parole de ce divin Médecin: *Surge, tolle grabatum, & ambula*. Mais ce qui fait à nôtre sujet, c'est qu'après une guérison si miraculeuse, le Sauveur ayant rencontré ce Paralitique dans le Temple, lui dit ces paroles, qui nous doivent servir d'une salutaire instruction: *Ecce sanus factus es, jam noli amplius peccare, ne quid tibi deterius contingat*. Vous voilà guéri; donnez-vous donc de garde de pecher à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Ce ne fut pas un simple avis qu'il lui donna, ce fut un reglement de vie qu'il lui imposa, après lui avoir rendu la santé: car il ne vouloit pas qu'étant guéri,

Joan. 5.

Ibidem.

il crût qu'il lui fût permis de vivre à sa fantaisie, sans aucun régime, & de faire toutes les choses qui avoient causé sa maladie. Il l'en détourne par la menace d'une rechûte pire que le premier mal, afin que si la reconnoissance du bienfait qu'il venoit de recevoir ne l'arrêtoit pas, la crainte d'un plus funeste accident le retînt.

Cette parabole d'un démon qui retourne au lieu d'où il avoit été chassé, & qui y rentre ensuite, escorté de sept autres démons pires que lui, s'applique dans le sens litteral aux Juifs, & puis dans un sens moral, à tous les pecheurs de rechûte par la ressemblance qu'ils ont avec les Juifs. Ce peuple est maintenant dans un plus déplorable état qu'il n'étoit avant que Dieu l'eût choisi, & éclairé de sa connoissance en la personne des saints Patriarches; parce que le peché qu'il a commis ensuite, en refusant les lumiéres de l'Evangile, & de reconnoître le Sauveur, qui les lui annonçoit: Ce nouveau peché, dis-je, ajoûté aux autres infidelitez qu'il avoit déja commises envers Dieu, & les Prophetes qui étoient envoyez de sa part, l'avoit rendu plus mal disposé, & selon l'esprit, & selon la volonté à recevoir la foy; & l'expérience nous fait voir encore aujourd'hui, que de tous les peuples, c'est le plus aveuglé, le plus endurci, & le plus difficile à convertir; ce qui verifie la parole du Fils de Dieu: *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Or c'est ce qui arrive dans le sens moral de cette parabole à tous les pecheurs, qui après avoir été éclairez & touchez de Dieu, retombent dans leurs premiers désordres, ils sont incomparablement plus endurcis, plus éloignez du royaume de Dieu; & en un mot, en pire état qu'ils n'étoient avant qu'ils fussent convertis la premiere fois: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

La parabole du démon chassé du lieu, où il avoit fait sa demeure, & y retourne, & y rentre.

Matth. 12.

Nous lisons bien à la verité dans l'Evangile, les conversions de plusieurs personnes qui avoient été dans de grands désordres, ou peché grievement; comme de l'Enfant prodigue, de la femme adultere, de la Samaritaine, de la Madelaine, de saint Pierre & de saint Thomas; mais nous n'en lisons pas une de ceux à qui le Sauveur ait dit une seconde fois, beaucoup moins une troisiéme, que ses pechez lui étoient remis: au contraire, il en avertissoit quelques-uns de ne plus pecher: *Noli ampliùs peccare.*

Aucun de ceux que le Sauveur a converti dans l'Evangile, n'est retourné à ses pechez.

Joan. 8.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce Sujet.

Secundùm duritiam tuam, & impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ. Vous ne pensez pas, ô homme, que vous accumulez un trésor de colere, pour le jour des vengeances du Seigneur. Un trésor, dit saint Augustin, marque deux choses, la quantité de l'or & de l'argent qu'on entasse; car une somme légére ne s'appelle pas un trésor; & le secret de l'endroit où on le cache. Tel est le tresor de l'impénitent, mille pechez se succedent les uns aux autres, par des rechûtes continuelles; tout cela entre dans cet abîme profond. On le tient caché & couvert; plus on avance en âge, plus on continuë à grossir ce trésor; on accumule dette sur dette, sans rien acquitter, & comme un homme qui emprunte toûjours, & qui ne paye jamais, on se laisse enfin accabler, & l'on s'abîme sans ressource.

Par les fréquentes rechûtes on acquiert un trésor de la colere de Dieu.

Ad Rom. 2.

Impii in circuitu ambulant. Psalm. 11. La vie de la plûpart des pecheurs n'est

La vie de

la plûpart des pecheurs est un cercle perpetuel de pénitences & de rechûtes.

qu'un cercle de passions, dans lequel ils sont renfermez, & dont ils ne sortent jamais par une véritable conversion ; ou s'il y a quelque intervalle, & quelque interruption, c'est pour recommencer & revenir sur ses pas ; on tombe, & on se releve ; on retombe, & l'on espere se relever ; on se repent d'avoir peché, & peu de temps après, on se repent de s'être repenti. Mais disons plûtôt que c'est un cercle de pechez ; une faute en attire une autre ; un peché facilite un autre peché. Ce n'est qu'égarement, que débauche, que corruption ; chaque jour produit de nouveaux monstre : & si on cesse pour quelque temps, aux fêtes plus solemnelles, c'est comme un torrent arrêté pour quelque temps, pour se déborder ensuite avec plus d'impétuosité.

Par la rechûte on releve, & on rétablit ce qu'on avoit détruit.

Si quæ destruxi iterum ædifico, prævaricatorem me constituo. Ad Galat. 2. Si je rétablis, & si je réédifie ce que j'ai détruit, c'est en cela même que je me rends prévaricateur, & que je suis plus coupable, disoit autrefois S. Paul. Et c'est à vous, malheureux pecheurs relaps ce que vous devez dire à plus forte raison, après que la grace a détruit vos pechez, & que vous les rétablissez de nouveau. Par la pénitence vous avez détruit vos pechez, & par la rechûte vous détruisez vôtre pénitence : par la pénitence vous avez reçû le plus grand bienfait de Dieu, & par la rechûte, vous oubliez, vous effacez de vôtre mémoire & de vôtre cœur ce bienfait si signalé ; allez, vous êtes des prévaricateurs & des ingrats.

Le démon met sa joye & son repos à demeurer paisible possesseur de nôtre ame.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida quærens requiem & non invenit. Matth. 12. Le démon ne se lasse jamais de nous porter au peché ; quelque confusion qu'il essuye de se voir chassé de nos ames par le Sacrement de Pénitence, il ne perd jamais courage, & autant animé par sa défaite, qu'il peut être enflé par ses victoires, il se promet toûjours de rentrer avec de nouvelles forces dans une ame, dont il aura été contraint de sortir. Voyez ce qui se passe dans l'Evangile. Dès que cet esprit impur est sorti du corps qu'il possédoit, il est inquiet, & cherche du repos qu'il ne trouve pas. Mais quel repos, puisque son envie, & sa rage, ne lui en donne aucun? Le voicy. C'est de demeurer derechef paisible possesseur d'une ame, d'où il a été chassé : *Quærens requiem & non inveniens, ait, revertar, &c.* J'y retournerai, c'est la cruelle satisfaction qu'il se propose ; jusques-là il est inquiet, & ne trouve aucun repos.

Comme les pecheurs qui retombent ont des dispositions toutes contraires au royaume de Dieu.

Nemo mittens manum ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei. Luc. 9. Celui qui regarde derriere lui, après avoir mis la main à la charruë, dit JESUS-CHRIST, n'est plus propre pour le royaume de Dieu. Remarquez que le Sauveur ne dit pas qu'il sera privé du royaume de Dieu, qu'il n'y entrera point ; mais qu'il n'est point propre pour ce royaume : *Non est aptus.* Quand on dit qu'un homme n'est point propre pour l'épée, pour l'Eglise, pour la robe, pour l'étude ; c'est-à-dire, qu'il a apporté en naissant une disposition toute contraire à cet état ; & quelque effort qu'il fasse pour s'en rendre capable, il n'y réüssira pas. Voilà ce qu'on peut dire en quelque façon d'un pecheur de rechûte, il n'est point propre pour le royaume du Ciel ; c'est-à-dire, qu'il renferme dans lui-même une disposition toute contraire au salut, & qu'il n'y peut arriver, à moins de se faire une continuelle violence : *Non est aptus regno Dei.*

De propitiato peccato, noli esse sine metu. Eccli. 5. dit le Saint-Esprit par la bouche de l'Ecclesiastique. Les pecheurs doivent toûjours être en crainte pour le peché même qui leur est pardonné. Je ne connois pas cela, me direz-vous; car si ce peché est pardonné, pourquoi en avoir encore de la crainte? Je ne le concevois pas auparavant; mais maintenant je conçois ce mystere; c'est que souvent nous croyons que le peché est pardonné, & que cependant il ne l'est pas: car il y a une pénitence fausse, qui est plus capable de nous damner que de nous sauver; & s'il y en a quelqu'une de la sorte, il est plus que probable que c'est celle des pecheurs de rechûte.

Pourquoi on doit toûjours craindre, même pour le peché pardonné.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Irrisor est non pœnitens qui adhuc agit quod pœnituit. August. l. 2. de Pœnit. & Jejunio.

CE n'est pas faire pénitence, mais se mocquer de commettre de nouveau ce qu'on s'est repenti d'avoir fait.

Nemo post centum peccata, nec post mille crimina, de Divinâ misericordiâ desperet. Idem, Serm. 58. de Tempore.

Quand on seroit coupable de cent pechez; quand on seroit noirci de mille crimes, on ne doit point déséspérer de la miséricorde de Dieu.

Pœnitentia illa digna & bona est, quæ peccata peracta deplorat, sic ut deplorata iterùm non committat. Idem, Serm. 11. ad Fratres in Eremo

C'est une bonne & une véritable pénitence de pleurer ses pechez passez, ensorte qu'on ne les commette plus.

Quem cæcum Christus bis illuminavit? Quem Leprosum bis mundavit? quem mortuum bis suscitavit? Ideò non scribitur aliquis nisi semel sanatus, ut timeat quisque jungi peccato. Idem, l. de verâ & falsâ pœnit.

Quel aveugle JESUS-CHRIST a-t-il guéri deux fois? à quel Lepreux a-t-il deux fois rendu la santé? quel mort a-t-il ressuscité deux fois? L'Ecriture ne parle que d'une guérison, ou d'un miracle pour le même; afin que nous nous donnions de garde de retourner au peché.

Pœnitentibus dico, quid prodest quod humiliamini, si non mutamini. Idem.

Je demande aux pénitens dequoi leur sert de s'humilier, s'ils ne se convertissent & ne changent pas.

Qui admissa plangunt, nec tamen deserunt, inaniter mundant, & nequiter inquinant; idcirco lacrymis se lavant ut mundi ad sordes redeant. Gregor. tertiâ part. Curæ Past. admonit. 32.

Ceux qui pleurent leurs pechez sans cependant les quitter, se purifient inutilement, pour se soüiller de nouveau avec malice: il semble qu'ils ne se nettoyent dans leurs larmes, que pour retourner purs & nets à leurs ordures.

Peccatum, quod pœnitentia non deletur, mox suo pondere aliud trahit. Idem.

Un peché que l'on n'efface pas par la pénitence, nous engage bien-tôt dans un autre peché.

Pœnitentiam agere est perpetrata mala plangere, & plangenda non perpetrare. Idem, homil. 34.

Faire pénitence, c'est pleurer ses pechez passez, & cesser de commettre ce qui nous doit faire pleurer.

Perfectè convertitur, qui cum semel quod pravè egerat plangit, quod denuò plangat ultra non repetit. Idem, l. 3. in 1. Regum, cap. 3.

La conversion est parfaite, quand on déteste le mal qu'on avoit fait, & qu'on ne commet plus rien qui doive être détesté.

Tales (nempe qui relabuntur) *nunquam diluunt gemendo peccata, quia nunquam desinunt peccare post gemitum.* S. Fulgentius, de peccat. remiss. c. 12.

Ces personnes (*celles qui retombent dans le peché*) n'effacent jamais leurs pechez par leurs pleurs; parce qu'après avoir pleuré, elles pechent encore.

Ecce sanus factus es, jam noli peccare, sospitantis Domini verba sunt & docentis, curantis pariter & monentis. Cyprian. l. de discipl. & hab. Virg.

Minor est culpa deliquisse ante, cum nec dum nosses disciplinam Dei, nulla est venia ultrà delinquere, postquam Deum nosse cœpisti. Idem, ibidem.

Non leviter in Dominum peccat, qui cum amulo ejus diabolo pœnitentiâ renunciasset, & hoc nomine illum Domino subjecisset, rursus eundem regressu suo erigit, & exultationem ejus seipsum facit, ut denuò malus recuperatâ prædâ suâ, adversus Dominum gaudeat. Tertull. l. de Pœnit. c. 5.

Nonne, quod dicere quoque periculosum est, diabolum Domino præponit? Comparationem enim videtur egisse, qui utrumque cognoverit, & dijudicatò pronunciasse, eum meliorem cujus se rursùs esse maluerit. Idem.

Qui per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, diabolo, per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfaciet, eritque tantò magis perosus Deo, quantò æmulo ejus acceptus. Idem.

Plerique naufragio liberati, exinde repudium & navi & mari dicunt, & Dei beneficium, salutem scilicet, memoria periculi honorant, laudo timorem, laudo verecundiam, nolunt iterùm Divinæ misericordiæ oneri esse. Idem.

Jam quidem nullum ignorantiæ prætextum tibi patrocinatur. Idem.

Ubi emendatio nulla, pœnitentia sine fructu. Idem.

Absit ut aliquis ità interpretur, quasi ei etiam nunc pateat aditus ad delinquendum, quia patet ad pœnitendum, & redundantia clementiæ cœlestis libidinem faciat humanæ temeritatis. Idem.

Ista est vera pœnitentia, quando sic convertitur quis, ut non revertatur; quando sic pœnitet, ut non repetat. Aug. Serm. 7. de Tempore.

Qui sic alia (peccata) *deplorat, ut alia tamen committat, adhuc pœnitentiam agere aut ignorat, aut dissimulat.* Gregor. homil. 34. in Evangel.

Isaias ait, lavamini & mundi estote.

Ces paroles sont sorties de la bouche du Seigneur, qui guérit & qui enseigne, & qui avertit en même temps.

C'est un moindre peché de faillir avant qu'on soit pleinement instruit de la loy de Dieu; mais depuis que l'on a commencé à connoître Dieu parfaitement, la faute est inexcusable, & il n'en faut point attendre de pardon.

L'on ne fait pas un mediocre outrage à Dieu, lorsqu'après avoir renoncé par la pénitence au démon, qui est comme son rival & son ennemi; & ainsi après l'avoir assujetti à son véritable maître, on se releve de nouveau, en retombant dans le peché, & l'on devient ensuite sa joye & son trophée: en sorte que ce méchant ayant reconnu sa proye, triomphe en quelque façon de son Seigneur même.

N'est-il pas vrai, ce qu'il semble même dangereux de dire, qu'un tel homme préfere le démon à Dieu? Puisqu'il semble qu'ayant été à l'un & à l'autre, il a fait une comparaison des deux; & après les avoir bien considerez, il a jugé que celui-là étoit le meilleur, auquel il a mieux aimé se donner encore une fois.

Après avoir voulu satisfaire à Dieu par la pénitence, il satisfait au démon par une autre sorte de pénitence, qui détruit cette premiere, & se rend d'autant plus odieux à Dieu, qu'il se rend plus agréable à son ennemi.

La plûpart de ceux qui sont échappez du naufrage, disent adieu à la navigation & à la mer; ils n'osent pas se commettre à un élement si inconstant; ils remercient la bonté Divine, & ils ont davantage de respect & d'amour pour leur salut, toutes les fois qu'ils se representent les périls qu'ils ont courus.

Pecheur, tu ne peus pas apporter aucun prétexte d'ignorance, en pechant la seconde fois.

La pénitence est nulle, ou inutile, où l'on ne voit point d'amendement.

A Dieu ne plaise que quelqu'un prenne si mal mes paroles, qu'il s'imagine qu'il peut encore pecher; parce qu'il peut encore faire pénitence, & qu'ainsi l'immense grandeur de la bonté ne serve qu'à irriter les passions, & la temerité des hommes.

Se convertir de façon qu'on ne retourne plus au peché; se repentir de maniere qu'on ne fasse plus rien dont ait lieu de se repentir, c'est le caractere de la vraye pénitence.

Celui qui déteste quelques pechez, & qui en commet d'autres, ou ne sçait ce que c'est que faire pénitence, ou ne la veut pas faire.

Le Prophete Isaïe dit: Lavez-vous, purifiez-

Lavatur

Lavatur & mundus est, qui & præterita plangit, & flenda iterùm non committit. Lavatur & non est mundus, qui plangit quæ gessit, nec deserit, & post lacrymas, ea quæ defleverat repetit. Isidorus, de summo bono. c. 6.

Pœnitentiam certum non facit, nisi odium peccati, & amor Dei. Aug. Serm. 7. de Temp.

Quando sic pœnites, ut tibi amarum in animo, quod ante dulce fuit in vitâ, & quod te prius oblectabat in corpore, ipsum te cruciat in mente, jam tunc bene ingemiscis apud Deum. Idem, ibidem.

Indulgentiæ ingratus est, qui post veniam peccat, & qui post curam seipsum vulnerat, nec mundari meretur, qui seipsum post gratiam sordidat. Chrysost. homil. 2. de lapsu primi hominis.

Si à Domino illuminati, & à primâ delictorum miseriâ erepti, rursùs ad eandem malignitatem revertimur, gravior punitio nos profecto expectabit. Idem, homil. 44. in Matth.

Peccasti pœnitere, millies peccasti, millies pœnitere. Idem.

Nihil prodest remissio peccatorum, qui sceleratè vivere pergit. Basilius, Can. 8. de Pœnit.

Qui semel veniam consecutus, is si denuò post illud tempus peccat, severius in se animadvertendi Deo causam dat. Idem, in Reg. c. 11.

Non est pœnitentia sæpe petere veniam ab iis quæ sæpe peccamus. Clemens Alexand. Strom. l. 2.

Nullus quod peccatum esse confessus est, deinceps debet admittere, quia confessio peccati professio est desinendi. Hilarius, in Psalm. 137.

Recidere quàm incidere deterius est. Bernard. Serm. 54.

Vulnus iteratum sanatur tardius, sic lugens & peccans veniam non meretur: nihil prosunt lamenta, si replicantur peccata, nec valet de malis veniam poscere, & mala denuò iterare. Petrus Blesens. de Confess. Sacram.

Pœnitentia hypocritarum, quorum pœnitentia nunquam fidelis. Tertull. l. de Pœnit.

Novum monstri genus est, jugiter faciunt quod fecisse se plangunt. Salvian. 5. de Gubern.

vous. Celui-là est pur & net qui pleure ses pechez passez, & qui ne fait plus rien qu'il doive pleurer. Celui-là en vain se lave dans ses pleurs, & ne se purifie pas, qui déteste ses pechez sans les quitter, & qui après avoir pleuré commet encore le peché qu'il avoit pleuré.

Rien ne nous assûre que vôtre pénitence est véritable que la haine du peché, & l'amour de Dieu.

Quand tel est vôtre repentir qu'il vous rend amer ce qui vous étoit doux auparavant, & qu'il fait que ce qui flattoit autrefois vôtre corps & leurs sens, devient le tourment de vôtre esprit; alors vos soupirs sont reçûs, & vos larmes sont agréables à Dieu.

C'est être ingrat & indigne de pardon de commettre encore un peché qui a été pardonné, & de se blesser soi-même, après avoir été guéri; & celui qui se soüille par le peché, après avoir été purifié par la grace, ne mérite pas d'être purifié.

Si après avoir été éclairez d'enhaut, & tirez de la misere de nos pechez, nous retombons dans les mêmes offenses, nous devons nous attendre à de plus griefs châtimens.

Vous avez peché, faites pénitence; vous avez mille fois peché, faites mille fois pénitence.

Il ne sert de rien d'obtenir le pardon de ses pechez, si on continuë de mal vivre.

Celui qui après avoir une fois obtenu pardon de ses pechez, retombe de nouveau, attire sur lui une plus sévére punition.

Ce n'est pas une vraye pénitence de demander souvent pardon des mêmes pechez que nous commettons souvent.

Après s'être confessé de quelque peché, on ne le doit plus ensuite commettre; car la confession d'une faute, est comme une profession qu'on fait de n'y plus retomber.

C'est une chose bien plus fâcheuse de retomber dans le peché, que d'y tomber pour la premiere fois.

Une playe r'ouverte est plus difficile à guérir: ainsi un pecheur qui pleure son peché, & qui y retombe, est plus indigne de pardon. Il est inutile de pleurer, si on retourne au peché: & il ne sert de rien de demander pardon de ses offenses, si on offense Dieu de nouveau.

Un pénitent inconstant & infidele, est un faux pénitent & un hypocrite.

C'est une chose inoüie & monstrueuse, ils font sans cesse, ce qu'ils ont regret d'avoir fait.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Ce que c'est que la rechûte dans le peché. ON conçoit assez que le peché de rechûte n'est autre chose que le retour du pecheur dans les crimes dont il s'étoit relevé par la pénitence; qu'il faut supposer avoir été véritable & sincere, quoique cette rechûte prompte & fréquente soit une marque qu'elle n'a pas été telle ; c'est pourquoi il n'est pas nécessaire de donner une plus ample explication du peché de rechûte, que le nom même fait assez connoître. Il faut seulement remarquer qu'il importe peu dans ce sujet, que ces rechûtes soient en des pechez de même ou de différente espece : par exemple, que celui qui a commis un larcin en commette après sa pénitence, un autre de même nature, ou bien tout différent, comme seroit un blasphéme, ou un adultere ; parce que ces pechez méritent toûjours par un nouveau titre, la soustraction des graces qui sont nécessaires pour s'en relever, & que d'autre part ils donnent à celui qui les commet un penchant plus fort au peché qu'il n'avoit auparavant. Il faut pourtant avoüer que la fréquente rechûte dans les pechez de même nature, forment une habitude, qui devient toûjours plus forte à mesure qu'on produit plus d'actions de même espece.

Il est pourtant évident, que plus un pecheur commet de sortes de pechez, plus il contracte d'habitudes différentes qui le portent à des pechez de différente espece, dont un seul est capable de le perdre. Si donc ce pecheur retombe dans tous, comme l'on voit en plusieurs, dont toute la vie se passe en juremens, en médisances, en ordures, & en impietez continuelles ; ne faut-il pas conclure que leur amendement est aussi plus difficile, & leur damnation plus inévitable ? Parce qu'ils sont obligez de prendre vingt ou trente fois plus de peine que les autres, qui ne retombent que dans un seul peché. Car enfin, si l'on tient la reprobation des premiers presque infaillible, parce qu'ils ne se font pas la violence qui est nécessaire pour se corriger d'un seul peché; que sera-ce des autres, qui en ont vingt ou trente à combattre de même force, & aussi dangereux ?

Il y a différentes personnes qui retombent dans leurs pechez, dont il faut juger différemment. Il faut encore remarquer qu'entre les pecheurs relaps, on en peut distinguer de deux sortes. Les uns, qui après plusieurs rechûtes se sont entierement corrigez, ensorte qu'ils ne retombent plus. Les autres se corrigent pour un temps, & comme à demi, & retombent, lorsqu'ils pourroient avec la grace de Dieu, qui ne leur manque jamais, ne plus retomber. Du nombre des premiers ont été un David, une Madelaine, un saint Pierre, un saint Augustin, & universellement tous ceux qui après avoir peché plusieurs fois, & en avoir fait pénitence, changent de conduite, & ne se laissent plus emporter à leurs premiers désordres. Du nombre des seconds sont les autres pecheurs, dont la vie se passe en rechûtes continuelles, nonobstant toutes les confessions qu'ils font, & c'est de ceux-là dont nous parlons uniquement. On ne parle donc

pas ici de ceux qui retombent par fragilité dans leurs mêmes pechez, & qui se trouvant dans des occasions qu'ils n'ont pas recherchées, pechent par surprise, & par foiblesse ; car enfin, nous ne sommes pas impeccables, & ce n'est que dans le Ciel, que nous nous trouverons dans l'impuissance absoluë d'offenser Dieu. On ne parle pas non plus de ceux, qui retombent long-temps après leur pénitence, & qui dès qu'ils se sont apperçus de leurs rechûtes, en conçoivent une véritable douleur, & recourent aussi-tôt au remede ; la charité chrétienne m'oblige de croire en leur faveur qu'ils ont été pénitens de bonne foy. Il n'est donc question que des pecheurs, qui aux fêtes plus solemnelles, interrompent seulement pour quelques jours leurs débauches, pour s'approcher des Sacremens avec quelque bienséance ; mais après cela, se rengagent & se replongent dans leurs désordres. Ou de ceux qui témoignent quelque douleur de leurs pechez, & qui croyent avoir tout fait, quand ils en ont demandé pardon : mais négligent tous les moyens qu'un sage Directeur leur a prescrits, pour se garentir des rechûtes, s'exposent aux mêmes occasions, fréquentent les mêmes compagnies, entretiennent les mêmes commerces, par une négligence criminelle, & une aversion générale de toute contrainte, & de toute mortification.

Quoique Dieu ne refuse jamais le pardon à celui qui le demande comme il faut, il ne donne pas néanmoins des graces à l'infini pour la conversion d'un pecheur ; mais il met des bornes à ses faveurs ; voicy ce qu'en dit le Prophete Amos : *Hæc dicit Dominus, super tribus sceleribus Damasci, & super quatuor non con[illegible]ertam eum.* Ces paroles sont ainsi expliquées par saint Jérôme : *Jusqu'icy j'ai souffert les crimes de ceux de Damas, une, deux, & trois fois ; mais parce qu'ils ont ajoûté un quatriéme peché, je ne les convertirai pas ; c'est pourquoy je les punirai du dernier supplice.* De ce passage, & de plusieurs autres de l'Ecriture, les Théologiens concluent que Dieu a mis de certaines bornes, & fixé une mesure aux graces qu'il veut faire à chacun en particulier, & que cette mesure étant accomplie, il ne faut plus attendre de conversion, à cause qu'il refuse les graces fortes, & choisies, quoiqu'il donne toûjours celles qui sont suffisantes, avec lesquelles, quoi qu'un pecheur se puisse convertir, il ne se convertira pourtant jamais. Or si rien est capable de remplir cette mesure, & d'épuiser cette source de graces à l'égard d'un pecheur ; c'est sans doute la rechûte fréquente dans le peché, puis ces graces diminuent toûjours en force & en nombre, à proportion des pechez que l'on commet.

Le premier malheur, ou le premier effet des rechûtes, est d'épuiser les graces de Dieu.

Amos 1.

La vraye pénitence, selon le sentiment de tous les Docteurs, renferme un propos sincere de ne plus pecher ; propos efficace, qui détruit les causes du peché ; surnaturel, qui doit être plus ferme que toutes les résolutions humaines, les Peres l'appellent un vœu, un serment : *Votum, Sacramentum pœnitentiæ.* Propos de préférence, qui vous mette dans la disposition de perdre plûtôt la vie, la fortune, les biens, que la grace : universel, qui s'étende sur tous les temps, & sur tous les pechez. Or il est des circonstances dans la rechûte, qu'on peut juger vrai-semblablement, & presque infailliblement être incompatibles avec un semblable propos. Comme, quand la rechûte est prompte, qu'on retombe le même jour, ou peu de temps après ; quand elle n'est précedée d'aucun remede & d'aucune précaution pour s'en garentir.

La rechûte marque que le propos qu'on a eu dans sa pénitence de ne plus retomber, n'a pas été véritable, ni efficace.

Quand elle est fréquente, & qu'on ne voit nulle diminution dans le nombre des fautes, ou qu'on retombe aussi souvent qu'auparavant. Quand on est hardi dans la rechûte; qu'on franchit le pas avec plus de facilité, & qu'on vit tranquille dans son crime. Quelle apparence qu'un pecheur ait eu une ferme résolution de ne plus retomber dans le peché, & ensuite se soit converti de bonne foy?

Les rechûtes sont de fortes preuves qu'on n'a pas eu une véritable douleur de ses pechez passez.

Pour une véritable pénitence, tous les Théologiens conviennent, qu'il faut une douleur qui surpasse toute autre douleur; de sorte qu'il n'y ait rien au monde qui soit capable de causer un regret pareil à celui qu'on a d'avoir violé la Loy de Dieu. Je sçai qu'il n'est pas nécessaire que ce regret soit tel dans le sentiment, mais dans l'effet; mais personne ne doute qu'il ne doive aller aussi loin que je le dis. Or est-il probable, qu'une personne qui a conçû une telle douleur de ses pechez, soit capable de se rendre une seconde fois, & sans résistance, à la premiere tentation? Certes, on a bien lieu de présumer que cette douleur, qui est essentielle à la pénitence, n'a pas été sincere. Et c'est la raison pourquoi les fréquentes rechûtes rendent aujourd'hui, & ont rendu de tout temps, les pénitences des pecheurs relaps, si suspectes; parce qu'elles donnent lieu de doûter de la sincerité de la douleur, & de la volonté du pecheur.

La rechûte marque que le Sacrement de Pénitence n'a pas eu son effet.

Les rechûtes étant si fréquentes aujourd'hui, on peut dire avec probabilité que cela n'arrive, que parce qu'il y a peu de personnes qui se soient disposez comme il faut au Sacrement de Pénitence. Car enfin, une cause telle qu'est le Sacrement, seroit-elle sans produire les effets, pour lesquels Dieu l'a institué, si celui qui le reçoit, n'y mettoit quelque empêchement essentiel? Or que nous enseigne la Théologie? Que chaque Sacrement produit dans une ame bien disposée la grace sanctifiante: mais encore de certains secours particuliers pour les actes qui sont propres de sa fin. Le Sacrement de Confirmation, par exemple, donne des forces extraordinaires, pour faire librement & sans crainte profession de la foy, quand on est en danger de la perdre; car c'est l'état de ce Sacrement. L'Eucharistie que l'on reçoit en qualité de nourriture, outre l'augmentation de la grace, communique une force, & des secours actuels pour vaincre les tentations les plus violentes. L'Extrême-onction, pour nous donner des forces, afin de résister aux attaques furieuses, que l'ennemi de nôtre salut nous livre à la mort. Ainsi le Sacrement de Pénitence reçû avec les dispositions requises, est dans une ame le principe de la grace sanctifiante, & de certains secours particuliers, que Dieu ne manque jamais de lui donner, autant de fois qu'elle en a besoin pour obtenir sa fin, & cette fin n'est autre que de nous inspirer une nouvelle force, pour ne plus retomber dans les mêmes pechez. Or un pecheur qui passe sa vie, ou des années entieres dans une vicissitude de confessions & de rechûtes continuelles, éprouve des effets tout contraires; rien n'est plus foible que lui, il se précipite à tous momens dans le danger, il se laisse vaincre presque à tous momens, & sans résistance, aux tentations; que peut-on dire ou penser autre chose, sinon qu'il n'a point reçû l'effet propre & particulier du Sacrement de Pénitence, qui est la force & le secours pour persévérer? Et que ce Sacrement a été à son égard, ou nul, ou un sacrilege, pour n'avoir pas été reçû avec les dispositions nécessaires.

L'effet général de la rechûte.

L'effet général de la rechûte, c'est de nous ôter dans la suite presque toute espérance de retour, & de nous attacher si étroitement au peché, qu'il est tres-difficile, & tres-rare de le quitter de nouveau, & de se convertir. Car pour une nouvelle conversion, il faut deux choses ; de la part de Dieu une nouvelle grace ; de la part de l'homme, une nouvelle correspondance. Or rien n'arrête plus les graces de Dieu que la rechûte, qui les rend inutiles ; & d'ailleurs, rien ne nous rend plus insensibles à ces mêmes graces que la rechûte : ainsi, elle a deux effets, qui sont deux grands obstacles à nôtre salut ; le premier, d'endurcir plus que jamais le cœur de Dieu à l'égard de l'homme ; le second, d'endurcir plus que jamais le cœur de l'homme à l'égard de Dieu.

La rechûte n'est pas une marque infaillible d'une mauvaise confession précédente.

Nous avons déja averti qu'il ne faut pas outrer cette matiere, pour ne pas jetter les pecheurs dans le désespoir. Ainsi il ne faut pas avancer que les rechûtes soient toûjours une marque certaine & infaillible d'une confession mauvaise & sacrilege ; puisque nonobstant la grace de la justification qu'on peut avoir reçûë, il reste toûjours une pente secrette au peché ; c'est pourquoi absolument parlant, on peut avoir reçû la grace justifiante par la contrition, & le Sacrement, & retomber par fragilité.

Erreurs de quelques hérétiques par trop de sévérité sur cette matiere.

Des paroles mal entenduës de saint Paul, qui dit : *Qu'il est impossible que ceux qui ont une fois été éclairez par le Baptême, & qui sont retombez dans leur premier état, se relevent & se rétablissent par la Pénitence.* De ces paroles, dis-je, mal entenduës, les Novatiens ont formé leur hérésie, ne voulant pas que l'on pût admettre à la pénitence ceux qui étoient tombez dans l'idolâtrie. Et Tertullien a crû qu'il en falloit du moins conclure, qu'il n'étoit nullement permis de leur donner une seconde fois l'absolution de ce crime, s'ils y retomboient. Ces deux erreurs sont justement condamnées de l'Eglise ; il n'y a point de peché pour énorme qu'il soit, & pour souvent réiteré qu'il puisse avoir été, par un méchant homme, dont il ne puisse faire pénitence ; puisque Dieu lui commande de la faire, & dont enfin il ne faille l'absoudre, s'il l'a faite. Les paroles de saint Paul se doivent donc entendre du Baptême qui ne peut se réiterer, ou selon l'usage commun, par ce terme d'impossible, on doit entendre ce qui est tres-difficile, & qui n'arrive presque jamais ; comme quand Jesus-Christ dit dans saint Matthieu, qu'il étoit difficile que le riche se sauvât.

Autres erreurs de quelques Théologiens sur le retour des pechez pardonnez par la pénitence.

Le peché de rechûte est si grand & si énorme, que quelques Théologiens n'ont point fait difficulté de dire, que tous les pechez qui avoient été pardonnez par la derniere absolution, reviennent quant à la coulpe, & quant à la peine, par la malice de la rechûte. Et quelques autres ont dit que ce peché de rechûte, à raison de l'ingratitude que commet le pecheur, faisoit revivre toutes les peines que Dieu lui avoit remises, & que ce seul peché mérite lui seul autant de châtiment que tous les autres qui avoient été effacez par la confession. Mais ces opinions sont fausses, refutées par saint Thomas, & par tous les autres Docteurs, qui nous enseignent que les dons de Dieu sont sans repentir, & par conséquent que les pechez pardonnez ne reviennent jamais, selon leur être propre & formel. Seulement on peut dire après l'Ange de l'Ecole, que la grandeur du peché de rechûte se prend de la grandeur de la malice des pechez qui avoient été pardonnez, à cause de l'ingratitude qu'elle

3. part. quest. 38. art. 1. & seq.

enveloppe. Ainsi on peut dire que les pechez pardonnez reviennent en quelque façon par l'ingratitude d'un nouveau peché, non pas en eux-mêmes; mais avec équivalence : *In quantum qualitas praecedentium peccatorum invenitur in ingratitudine, subsequente*, comme parle ce saint Docteur.

Idem, eodem loco.

On peut dire sans exagération, que la rechûte met un pecheur en pire état qu'il n'étoit auparavant.

C'est le Fils de Dieu même qui nous assûre que la rechûte met le pecheur en pire état qu'il n'étoit auparavant ; & c'est ce que signifie la parabole de ce démon, & de ce fort armé, qui retourne avec sept autres démons pires que lui, dans le lieu d'où il avoit été chassé. C'étoit aussi suivant ces sentimens qu'autrefois les fideles qui retomboient dans les mêmes pechez, n'étoient plus admis au nombre des pénitens publics ; ce n'est point qu'il faille croire, qu'on désesperât de leur salut après un peché de rechûte ; mais c'est qu'on supposoit qu'un pecheur, qui après une conversion étoit retombé dans son peché, n'avoit été qu'un imposteur, & que c'étoit abuser des graces du Seigneur, d'admettre de telles gens au nombre des véritables pénitens. C'étoit ainsi qu'on en usoit à l'égard des pecheurs de rechûte, supposant que cette premiere fois pouvoit bien encore être suivie d'une seconde, & on les privoit de la communion des fideles par une déclaration canonique.

Les causes ordinaires des rechûtes.

Les rechûtes dans les mêmes pechez peuvent venir de trois causes principales. 1°. De la mauvaise habitude, qui est comme la cause intérieure du peché, & qui le rend plus criminel ; parce que celui qui peche par habitude, ne peche que par malice : puisque, comme dit saint Thomas, l'habitude vicieuse est une qualité maligne, dont on ne se sert qu'autant qu'on le veut. D'où il s'ensuit qu'un pecheur d'habitude n'est point en état de recevoir l'absolution, s'il n'est dans une ferme résolution de se défaire de son habitude. 2°. La rechûte vient de l'occasion prochaine, qui en est la cause extérieure, parce qu'elle présente l'objet, qui fait naître la tentation ; surquoi il faut se conduire selon ce que nous avons remarqué en parlant de l'occasion prochaine, volontaire ou involontaire. 3°. Les rechûtes arrivent encore assez souvent par l'infirmité & la foiblesse du pecheur : ce qui fait dire communément qu'il y a des pechez de fragilité, tels que sont ceux qui viennent d'ignorance, ou d'inadvertance, & faute de faire assez de refléxion sur ses obligations, ou sur la grieveté du peché ; ou qui procedent de la violence de la passion ; ou de l'attrait des objets extérieurs, qui sollicitent les sens. Ce sont des pechez de foiblesse, n'y ayant que la malice, laquelle réside dans la volonté, qui soit opposée à l'infirmité ; c'est donc aux Confesseurs à examiner si toutes ces rechûtes de quelque source qu'elles procedent, & quelques circonstances qui les accompagnent, doivent faire refuser, ou differer l'absolution à tous ceux qui y sont sujets.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Il est difficile de s'asſûrer ſur un cœur inconſtant, & qui nous a déja trompez. Il y a même des circonſtances dans ces rechûtes, qui préſagent une impénitence finale. On ne doute point que ce ne ſoit un plus grand crime de retomber dans le même peché, que d'en commettre un autre d'une égale énormité. On a mieux ſenti l'horreur & la peine du vice qu'on a quitté; il a déja rempli l'ame de trouble & de crainte; il a arraché des larmes, il faut donc qu'il ait un grand aſcendant ſur le cœur, ou que la foibleſſe ſoit extrême, lorſqu'on y retombe. On n'a conſideré les autres pechez que dans une vûë générale & confuſe; mais l'ame s'eſt fixée à celui-là; ainſi la laideur en doit être parfaitement connuë; il faut donc beaucoup d'endurciſſement pour le commettre encore une fois. D'un autre côté, lorſqu'on connoît le cœur humain, on ſçait que les habitudes inveterées ne s'éfacent preſque jamais parfaitement; l'ame avoit un penchant à ce peché, elle l'a fortifié par les actes fréquens qu'elle a commis; comment l'arrêter? Du moins il eſt plus naturel que la corruption échappe de ce côté-là, que d'aller chercher ailleurs la matiere des outrages qu'on fait à Dieu. Si l'on a vû les horreurs de ce peché, l'on en a auſſi goûté les douceurs, qui font ordinairement plus d'impreſſion. C'eſt pourquoi les Pénitens ont raiſon de fortifier cet endroit foible du cœur, où l'ouverture eſt déja faite; comme on ferme avec ſoin l'endroit d'une place par où l'ennemi eſt déja entré une fois. *Pris d'un Autheur anonyme.*

Les rechûtes dans le peché viennent du penchant qu'on y a, & de l'habitude qu'on y a priſe.

Lorſqu'on retombe quelques jours, ou quelques ſemaines, après avoir pris la réſolution de ſe convertir, on ne doit pas appeller cela repentance; il n'y a là tout au plus qu'une viciſſitude de vices & de vertus inutile: on a lieu de douter que la réſolution fût ſincere, puiſqu'elle a changé ſi promptement. Quelque inconſtante que ſoit la volonté de l'homme, elle ne change pas ſi-tôt ſur les choſes qu'elle veut fortement; il faut que le temps efface les premieres penſées, & qu'il affoibliſſe inſenſiblement les déſirs, avant que d'en former d'autres qui ſoient oppoſez. Que croiroit-on d'un homme, qui après avoir pris les armes pour aller au combat, les quitteroit en ſortant de la ville, & reviendroit dans ſa maiſon? Que diriez-vous de celui qui vous feroit inſulte quelques jours après s'être reconcilié. Oſeroit-on aſſûrer qu'il y a de la ſincerité, & de la droiture dans ſa conduite? *Le même.*

La rechûte dans le peché montre que le repentir n'a pas été ſincere & véritable.

On retombe quelquefois dans le peché, parce qu'on n'a pris aucune précaution pour l'éviter. Un homme, qui après avoir eſſuyé un naufrage, remonte ſur un eſquif, lorſqu'il voit le même vent ſouffler, ne craint point la mer; & celui qui dans ſa convaleſcence ne veut point s'abſtenir des choſes qui ont cauſé ſon mal, doit avoüer que l'amour du plaiſir l'emporte beau-

Les cauſes ordinaires pourquoi on retombe.

ont été effrayez dans leur pénitence : Cependant malgré ces prémieres frayeurs, ils sont retombez. L'importance de leur salut, que vous tâcherez de leur faire comprendre ; les promesses divines que vous étalerez devant leurs yeux ; l'amour de Dieu que vous vous efforcerez de leur inspirer ? Mais que leur ferez-vous voir là-dessus, qu'ils n'ayent déja vû dans la conversion qui a precedé ? Cependant malgré toutes ces connoissances, ils y sont retombez. Tout cela n'a donc plus sur eux de vertu : on s'y accoûtume, & ce n'est plus qu'un langage, qui frappe l'oreille sans passer jusqu'au cœur : De même que le corps se fait quelquefois aux remédes, de maniere qu'ils n'agissent plus sur lui. *Le même.*

Saint Pierre avance une proposition bien terrible contre le pecheur de rechûte : sçavoir qu'il vaudroit mieux pour un homme de n'avoir jamais connu la vérité, que d'y renoncer après l'avoir déja connuë ; de n'avoir jamais ouvert les yeux, que de les fermer après les avoir ouverts une fois ; de n'être point entré dans la voye de salut, que de l'abandonner après l'avoir prise. Etonnante parole ! mon cher Auditeur, & à quoi nous reduisez-vous ? Que n'avez-vous poursuivi vôtre route, toûjours pecheur, toûjours ennemi de Dieu ? Voilà les vœux que nous sommes forcez à faire pour vous ; perséverance dans le peché, perséverance opiniâtre, plus à souhaiter en quelque sorte, qu'une interrùption sans effet & sans consistance : J'en donne la raison, où vôtre pénitence est fausse, & alors sacrilege ajouté à l'état habituel de vôtre peché : ou vôtre pénitence est sincere, & alors témoignage le plus convainquant ? Vôtre bouche même vous condamne, & d'un principe de vie, vous en faites un principe de réprobation. *Le même.*

Il vaudroit mieux que le pecheur fût demeuré en son premier état, que d'y retourner après s'être converti.

Un pecheur ne peut ignorer si le regret qu'il a eu de ses crimes a été sincere; si sa détestation a été véritable & parfaite ; si sa résolution a été ferme, & par une suite nécessaire, si sa pénitence a été valide ou chymerique & trompeuse : puisque la Foy nous propose comme un article incontestable que cette douleur est une partie essentielle de ce Sacrement, sans laquelle il est nul. Or quiconque retourne incessamment au même peché, ne voit-il pas plus que probablement que tout cet extérieur de protestations, dont il s'est déguisé à soy-même l'état de son intérieur, n'étoit que grimaces, & que pures velléitez. La volonté de l'homme a-t-elle deux manieres d'agir, ses résolutions sont-elles de différente nature ? Je vois quand il y va des interêts de ce monde, rien n'est capable de nous faire reprendre ce que nous avons une fois quitté. A-t-on quelque raison qui nous oblige de nous éloigner de certaines choses, de les détester, de les avoir en horreur ; nous ne sçavons ce que c'est que de les aimer un moment après, & de les chercher avec empressement : nôtre parti est pris, & nous sommes enfin résolus de nous en priver. Cela suffit ; en vain un ami presse & demande qu'on ait pour lui ce peu de complaisance ; en vain le plaisir flatte nos sens ; en vain la raison même semble souvent exiger de nous le contraire. Ami, plaisir, raison, rien ne peut ébranler un cœur qui est déterminé de la sorte. Donc le pecheur feroit paroître la même constance ; donc il ne se rendroit point aux attraits du peché qu'il a reconnu trompeurs & périssables ; donc il ne poursuivroit plus avec tant de chaleur ce qu'il vient de condamner. Et cet assemblage d'actes si opposez, ces lumieres si

La rechûte fait connoître au pecheur que le regret qu'il a eu d'avoir peché n'a pas été sincere.

plaisances, & vôtre ame embellie de la justice est devenuë le temple de l'Esprit Saint, & après cela oubliant le Bienfaicteur & tous ses bienfaits, vous l'offensez & vous l'outragez tout de nouveau. Se peut-il imaginer une plus monstrueuse ingratitude ? *Le Pere Massillon, tome troisiéme, Sermon sur la Rechûte.*

Voulez-vous concevoir la malice, & l'énormité du peché de rechûte; c'est retourner à vôtre vomissement, comme parle l'Ecriture : c'est vous retracter des belles promesses que vous aviez faites à Dieu : c'est reprendre les armes, & déclarer la guerre après une paix signée, & jurée solemnellement : c'est vous repentir de vous être repenti, dit un Pere de l'Eglise. Ainsi quand vous retournez à vôtre peché, vous dites au Seigneur, reprenez vos graces, & je reprendrai mes passions : oubliez ma pénitence & mes protestations que j'ai moi-même oubliées; reprenez vos bienfaits, & je vais reprendre mes anciennes routes. En un mot retomber dans le peché, c'est démentir tout ce que vous aviez promis au Tribunal de la pénitence ; c'est rougir d'avoir eu honte de vos désordres ; c'est publier hautement que tout ce que vous avez fait en prenant la posture & les marques de pénitent, n'étoit que par dérision, & par mocquerie. *Le même.*

Par un peché de rechûte on retracte les promesses qu'on a faites à Dieu.

A l'ingratitude du Pecheur qui retombe, ajoutez encore la perfidie : car ce Pecheur foule aux pieds une alliance contractée à la face des Autels : il revoque une promesse solemnelle faite dans le Temple, & ratifiée par ce que la Religion a de plus auguste : il trahit des sermens qu'il a fait entre les mains des Ministres de JESUS-CHRIST. Ce ne sont point de ces sermens, où l'on puisse alléguer pour excuse l'ignorance ; il sçavoit à quoi il s'engageoit ; il n'a rien fait que la Religion ne lui ait appris ; ce ne sont point de ces sermens, où l'on puisse apporter pour excuse, la surprise, ou la violence ; il étoit venu de lui-même aux pieds des Autels ; c'étoit de lui-même & de son propre mouvement qu'il avoit fait ces promesses ; il regardoit comme une grace, qu'on le voulût recevoir à miséricorde : après toutes ces protestations, ces sermens, ces promesses, il revoque ce qu'il a dit, & fait tout le contraire de ce qu'il avoit promis. Ah ! quel est donc vôtre aveuglement ? Vous êtes religieux jusqu'au scrupule dans une promesse, dans un serment, dans une parole que vous donnez au monde, & quand il s'agit de tenir vôtre promesse envers Dieu, vous ne rougissez point d'être perfide ? *Le même.*

On joint la perfidie à l'ingratitude en retombant dans son peché.

Souffrez que je rappelle ici à vos yeux, ces jours heureux, où prosterné aux pieds des Tribunaux, vous veniez vous accuser de vos pechez. Que de protestations y faisiez-vous d'aimer vôtre Dieu sur toutes choses, de ne servir plus que lui, de ne chercher qu'à lui plaire, & de n'obéir qu'à lui ? Que de sermens pour l'avenir ! Que de ferveur pour le present ! Que de regrets sensibles pour le passé ! Quelle douleur de l'avoir connu si tard, de ne l'avoir pas aimé comme il mérite ? Et après être sorti des pieds du Prêtre, ne vous êtes vous pas dit dans les transports d'une joye intérieure, que ce moment de grace & de pénitence, est le plus heureux de vos jours ; que vous n'aviez jamais goûté de telles consolations dans vos plaisirs, & que vous n'auriez jamais été heureux sans la grace de Dieu que vous venez de recouvrer ? Et cependant ingrat que vous êtes, après tant de protestations, tant d'hum-

Sur le même sujet.

bles aveus, tant de promesses authentiques, vous allez retirer ce cœur que vous avez donné à Dieu ? vous allez trahir des sermens, que vos larmes, vôtre propre interêt, vôtre gloire même auroit dû vous rendre sacrez & irrevocables. Ah ! sçachez que si vous êtes assez perfide pour vous mocquer ainsi, les pierres mêmes de ces Temples augustes, qui ont été les fideles témoins de vos larmes, de vôtre douleur, & de vos soupirs s'éleveront un jour contre vous : Ces Tribunaux sacrez, qui viennent d'être les dépositaires de vos protestations, & de vos sermens, paroîtront devant tout l'univers assemblé pour vous reprocher vôtre infidélité & vos noires perfidies : *Lapis de pariete clamabit, & lignum quod intra juncturas ædificiorum est respondebit.* Et ce sera en vain que vous vous efforcerez de répondre à leur accusation : car ils apporteront contre vous vos sermens & vos larmes dont ils ont été les témoins, & vous condamneront par vôtre propre bouche. *Le même.*

Le mépris que l'on fait de Dieu, en retombant dans le peché dont on s'est répenti.

A l'ingratitude & à la perfidie du peché de rechûte, ajoutez encore le mépris formel de Dieu & de ses graces, du Bienfaiteur & du bienfait. Si vous retombez dans vôtre peché, ce n'est pas par ignorance : ce n'est que par une injuste & lâche préférence du crime à la vertu ; vous ne retournez à Sathan & à ses œuvres qu'aprés avoir goûté & examiné tout ce qu'il y a de doux & de consolant dans le service & dans l'amour de JESUS-CHRIST. Vous ne retournez au peché, qu'aprés avoir fait un odieux parallele de la douceur de la grace avec celle du peché ; de JESUS-CHRIST avec Belial ; vous allez vous déclarer pour ce dernier, & aprés avoir goûté de l'un & de l'autre, vous oserez choisir Belial, & décider publiquement en sa faveur, au mépris de vôtre Dieu. Quel outrage pour vôtre gloire sainte, ô mon Dieu ! quelle impieté de préférer l'injustice à la sainteté, le mensonge à la vérité, & le peché à la grace ! *Le même.*

Quand on est véritablement pénitent on ne retourne pas si-tôt à son peché.

Mais en quoi consiste enfin l'énormité du peché de rechûte ? C'est que le retour du pecheur à son crime, aprés tant de promesses solennelles, est une marque presque toûjours infaillible, qu'au lieu de trouver la vie dans le Sacrement, il n'y a trouvé qu'une mort funeste ; & que bien loin d'en être sorti pénitent, il en est sorti plus coupable : Car ne vous y trompez pas, ne faire consister sa pénitence qu'à se priver pendant quelques jours des plaisirs ; qu'à s'abstenir des choses défenduës ; qu'à interrompre pour quelque temps le cours de ses crimes ; qu'à venir se soumettre aux pieds d'un Confesseur pour retourner ensuite à ses premiers égaremens ; ce n'est point être pénitent. Je sçai que ce qui fait agir de la sorte, n'est pas toûjours un fond d'impieté, & de corruption ; mais je sçai aussi que pour s'approcher quelquefois des sources de graces, afin de s'en éloigner aussi-tôt aprés, l'on n'en est pas moins coupable. Je sçai que lors qu'on s'est affranchi de ses crimes par la vertu du Sacrement, on ne peut pas s'assûrer que jamais on ne retombera. Un cœur nouvellement converti, ne peut se flatter d'être tout d'un coup constant & inébranlable : on ne passe pas tout d'un coup de l'état de peché à une justice parfaite : on peut être encore assez malheureux de retomber aprés la grace reçûë ; mais ce ne doit être au moins qu'aprés une longue suite de combats, de résistances ; qu'aprés plusieurs jours, plusieurs mois, plusieurs années de persévérance ; qu'aprés que mille infidelitez secretes ont disposé à de nou-

velles chûtes, & qu'après qu'on s'est efforcé de vaincre ces infidélitez, & de les éloigner de son cœur. Or voyez si c'est là la conduite que vous tenez à l'égard de cette grace reçûë dans les Sacremens ; si ce sont-là les efforts que vous faites pour la conserver ; si vous ne la perdez que long-temps après l'avoir reçûë, & après de grands combats contre le peché qui vient tenter vôtre foiblesse ; si enfin ce Sacrement conduira vôtre innocence fort loin. *Le même.*

Je dis que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour operer la conversion des autres pecheurs, deviennent inutiles au pecheur de rechûte ; car ces ressources sont les nouvelles lumieres dont il favorise une ame qu'il veut sauver : il l'éclaire d'un rayon de ses lumieres, sur ses devoirs pour les lui faire connoître, sur le néant ; la fragilité, l'inconstance des choses d'ici bas, pour s'en détacher ; sur la solidité, la réalité, la durée, le prix des choses du Ciel, pour y tourner ses vûës & ses désirs ; Et c'est alors que cette ame du pecheur, éclairée, surprise de se voir si trompée, si séduite par les choses du monde, frappée de l'horreur & du nombre de ses crimes, déteste ses erreurs passées, quitte ses égaremens, & suit avec plaisir la vérité qui se montre a elle : mais pour vous pecheurs de rechûte, qui après avoir marché déja quelque temps dans la voye sainte, retournez à vos égaremens, ces lumieres que Dieu vous envoye ne vous servent de rien ; cette voye qu'elles vous découvrent, vous la connoissiez déja avant que de retomber : cette lumiere divine, qui paroît découvrir aux autres leurs devoirs, vous avoit déja éclairez ; vous aviez vû avant vos rechûtes combien il est important d'être ferme dans la vertu. Vous êtes instruits & élevez dans la vérité ; vous connoissiez la vanité du monde, l'inconstance de ses faux plaisirs, le bonheur d'une autre vie, & toutes les véritez dont le Seigneur éclaire les autres pecheurs, ne sont plus pour vous de nouvelles lumieres : elles vous ont frappé & convaincu, avant même que vous soyez tombez dans de nouveaux pechez, & elles ne vous ont pas empêchez de retomber. *Le même.*

Les ressources dont Dieu se sert envers les autres pecheurs sont inutiles à l'égard des pecheurs relaps.

Le moindre effort de la grace, une seule parole menaçante, une seule réflexion sur le bonheur ou le malheur éternel, triomphe quelquefois du cœur d'un pecheur accoûtumé à ne penser qu'à ses passions & à ses désordres : mais pour vous qui êtes accoûtumez à gémir, & ensuite à rire ; à pleurer, puis à vous réjoüir ; à vous relever, & ensuite à retomber, que peut faire sur vous une impression de la grace, un sentiment de salut ? Vous êtes de ces ames que tout effraye, & que rien ne ramene ; que tout attendrit, & que rien ne fixe ; de ces ames qui sont touchées de tout, & qui n'en sont jamais converties : Hé ! si vous aviez un cœur de pierre, vous pourriez espérer que quelque coup d'une grace plus forte pourroit l'amolir, le briser, & le convertir en un cœur nouveau ; mais vôtre cœur est de cire, quelque coup que la grace lui donne, il ne se brise jamais : il est facile à prendre plusieurs formes ; mais jamais il ne demeure dans un état invariable : il est prêt à s'ébranler à la moindre menace du Seigneur ; mais il est plus vif encore à courir après la moindre occasion de joye que le monde lui presente : Ah pecheur de rechûte ! si vous sçaviez quel est le danger de cet état, vous trembleriez sans cesse ; je ne pretends pas vous jetter ici dans le desespoir ; mais je dis

La mauvaise disposition d'une ame inconstante, & changeante.

qu'il est presque impossible que vous vous convertissiez dans cet état, qu'il n'est point de secours sur lesquels vous puissiez compter, & que vôtre conversion est sans doute un des coups les plus extraordinaires de la grace. *Le même.*

Les fréquentes rechûtes viennent d'un cœur lâche & inconstant.

D'où viennent ces rechûtes, sinon d'une instabilité, d'une inconstance, d'une lâcheté de cœur, qui passe d'un état à un autre, qui court du crime à la vertu, & de la vertu au peché, qui embrasse ce qui lui paroît d'abord le plus aimable, & qui s'en ennuye bien-tôt. Vous êtes une nuée légere, que les vents font tourner à leur gré; une mer inconstante & orageuse, qui après avoir rejetté les cadavres de son sein, va se déborder dans ses campagnes où elle les retire à elle. Mais que prétends-je faire ici en vous montrant qu'il est si peu de ressource pour les pecheurs de rechûte? Quoy! vous décourager, & à la vuë des difficultez extraordinaires de se convertir dans cet état, vous porter à ne rien faire pour en sortir? A Dieu ne plaise que je desespere ainsi de la misericorde infinie du Seigneur! mais je veux seulement vous montrer, que vôtre conversion étant plus difficile que toute autre, vous devez y travailler aussi avec plus de ferveur, de vigilance, & de fermeté, que tout autre pecheur, & vous inspirer de la crainte pour un état si dangereux pour le salut. *Le même.*

Dieu enfin se lasse de souffrir un pecheur qui retombe si souvent.

Oüi, Chrétiens, Dieu se lasse de suivre les pas du pecheur qui retombe sans cesse; ces remords qui ne sçauroient vous laisser tranquilles dans le crime, se calment enfin. Les graces qui venoient se presenter à vous, qui vous sollicitoient sans cesse, ne vous seront plus accordées. Non, jamais rien n'attire davantage la colere & l'indignation du Ciel, que lorsque le pecheur prend le dessein de rétablir ce que Dieu a détruit. Il est écrit que celui qui voulut relever les murs de l'orgueilleuse Jéricho, fut frappé de malediction. Oüi quand la voix des Ministres du Seigneur, figurée par le son de la trompette, a une fois détruit vos passions dans vôtre ame, par la confession, ou par la prédication, le Seigneur s'indigne que le pecheur ose les relever, & il regarde cette entreprise comme un attentat. *Le même.*

Plus on retombe dans le peché, plus il y a de difficulté à s'en relever.

Il est d'une expérience constante, que plus on retombe, plus on a de peine à s'en relever: on se releve aisément d'une premiere chûte; mais quand on est retombé plusieurs fois, le penchant est plus fort vers le mal; les dons de la grace ne sont plus si abondans. Vous perdez peu à peu vos forces, & après les avoir perduës, vous tombez si souvent que vous ne pouvez plus vous relever, & que l'ame demeure accablée sous le poids des rechûtes qui en ont alteré la santé. Voilà vôtre état, Pecheurs, qui retombez dans le crime; vos premieres chûtes n'ont point encore effacé tout-à-fait les bonnes impressions que la grace avoit mise en vous: l'image, le nom de Chrétien n'est point encore tout-à-fait défiguré; & si vous êtes tombez une fois, les Ministres du Seigneur vous ont relevé; une bonne confession vous a remis en vôtre premier état; vous avez recouvré la grace que vous avez perduë; mais si vous retombez une seconde fois, il y a danger que vous ne vous en releviez jamais. *Le même.*

Il n'y a point de pe-

Nous voyons que de tous les pecheurs, il n'en est point de plus effrontez, de plus incorrigibles, ni qui fassent plus de gloire du crime, que ceux, qui

après avoir fait divorce pour un temps avec le peché, sont rentrez ensuite dans leur premiere voye. Il semble que Dieu indigné de leur retour, les frappe d'aveuglement : ce ne sont plus des pecheurs, ce sont des monstres ; ce ne sont plus des Chrétiens, ce sont des impies, sans foy, sans religion, sans loy, sans modération, sans frein, qui les retienne. Non, la grande sainteté ne dégénere jamais en crimes mediocres ; plus on étoit avant dans la justice, plus l'on devient grand pecheur, quand on retombe. La manne étoit une nourriture délicieuse pour le peuple de Dieu, ne répandoit plus qu'une odeur infectée, quand on la conservoit pour le jour suivant : elle se tournoit en pourriture & en corruption, à mesure qu'elle venoit à vieillir. Tel est l'état d'une ame qui vieillit dans le crime, & qui y retombe souvent ; il n'est point de corruption pire, que celle que les crimes lui causent : *Propter immunditiam ejus corrumpetur putredine pessimâ.* Le même.

cheurs plus impies, & plus débordez que ceux qui ont quitté la dévotion & le service de Dieu.

Mich. 2.

Etes-vous vraiment ressuscitez à la grace ? joüissez-vous de ce trésor ineffable ? êtes-vous entierement réconciliez avec vôtre Dieu ? Ah ! souvenez-vous que vous portez ce don précieux dans un vaisseau de terre, que par conséquent, il faut bien prendre garde de tomber. Soyez circonspects dans toutes vos démarches, vos paroles, vos actions, de peur qu'elles ne vous soient une occasion de rechûte. Quand il s'agit de retourner dans la voye de la vertu, que l'on a une fois quittée par la rechûte, le pas est si glissant, que la précaution pour s'empêcher de retomber, ne sçauroit jamais être excessive. Pensez que ces révolutions presque journalieres, ces retours fréquens de vices & de vertus, ces vicissitudes honteuses de pénitence & de peché, ces cercles de confessions & de rechûtes, de protestations & d'infidelitez, ne conviennent nullement à un Chrétien, qui doit être entierement, & constamment à Dieu. Vous n'aurez jamais de paix, ni de repos véritable, soit dans le crime, soit dans la vertu, tant que vous passerez ainsi de l'un à l'autre. Vous serez éternellement combattus par les attraits de la grace, qui vous arrachent à vos iniquitez, & par le penchant qui vous rapproche vers vos crimes.. Dieu qui ne peut souffrir ces alternatives, vous abandonnera au pouvoir tyrannique du maître que vous lui préferez si souvent. *Le même.*

Exhortation à ceux qui ont recouvré la grace, de ne plus la perdre par une rechûte dans le peché.

Il me semble que la rechûte dans les pechez a beaucoup de rapport avec les rechûtes qui arrivent dans les maladies du corps, soit qu'on en cherche la cause, ou qu'on en considére les effets. C'est une chose certaine, que les rechûtes dans les maladies sont causées le plus souvent par les mémes humeurs qui avoient alteré le corps la premiere fois, lesquelles n'ont pas été tout-à-fait purgées. Je dis la même chose des pechez, où l'on retombe après avoir été à confesse ; il est à craindre du moins, lorsque ce sont des pechez considérables ; il est à craindre que ces nouveaux pechez ne soient des effets des anciens, dont on n'avoit pas reçû l'absolution ; & il est vrai, que plus j'examine cette pensée, plus elle me paroît véritable. En second lieu, tout le monde sçait que le retour des maladies est fort dangereux, & qu'il est ordinairement mortel, parce que la nature affoiblie par les premieres atteintes du mal, a moins de force pour soûtenir un second assaut, & pour seconder l'art des Médecins, qui ne peuvent rien sans elle : c'est encore la même chose des pechez réiterez, on s'en releve difficilement, & c'est merveille s'ils ne conduisent à la mort.

Les rechûtes dans le peché ont beaucoup de rapport avec les rechûtes dans les maladies du corps.

Le P. de la Colombiere, Sermon sur ce sujet.

Vraisemblablement la douleur d'avoir peché, n'a pas été sincere quand on retombe.

Si vous retombez si-tôt après avoir eu grand regret d'être tombez, il faut nécessairement, ou que vous ayez cessé d'être raisonnable, ou que le peché ait cessé d'être odieux, ou que vous ne l'ayez pas haï effectivement. Mais j'ai soûpiré, me direz-vous, j'ai pleuré, j'ai été inconsolable durant quelque temps; cela peut être, il se peut faire que vous ayez pleuré; mais il ne se peut faire que ces larmes ayent été sinceres. Vous avez pleuré à la seule pensée de quitter ce qui vous est cher, quoique vous n'en ayez jamais eu la volonté; ces larmes ont été des effets de vôtre obstacle, & non de vôtre aversion au peché; c'est la nature & non la grace qui vous les a arrachées. Mais quand elles auroient été surnaturelles, si elles ne sont pas suivies d'amandement, il y a lieu de présumer qu'elles ont été inutiles. Vous avez gémi aux pieds d'un Prêtre; vous vous êtes senti ému & pénétré de regret de vos pechez; cela est allé jusqu'aux sanglots, jusqu'aux pleurs. Cela veut dire que la grace a été forte; que l'esprit de Dieu vous a pressé extraordinairement: mais je soûtiens que vous ne vous êtes point rendu à cette grace, que vous avez résisté, que vous avez étouffé l'esprit de Dieu; j'en juge par vos actions qui sont des preuves qui ne trompent point. Vous vous êtes incontinent rengagé dans les premieres occasions, vous avez d'abord recommencé la même vie, vous n'avez pas fait un seul pas pour vous retirer du mal; en faut-il davantage pour en être persuadé. *Le même.*

Quand la pénitence est sincere, on ne retombe pas si tôt, ni tout d'un coup.

L'expérience nous fait voir que les véritables pénitences sont suivies d'un divorce éternel avec le crime. Que s'il arrive quelquefois qu'on retombe dans le même état d'où l'on étoit sorti effectivement, ce n'est jamais tout d'un coup; il faut du temps pour effacer le souvenir de cette amere contrition; on ne recommence point par les plus grands crimes; on se relâche peu à peu des exercices de pieté; on se rend infidéles en mille rencontres peu importantes, qui accoûtument l'ame, qui la disposent à de plus grandes infidelitez, avant que d'en venir au peché mortel; il faut étouffer bien des inspirations, bien des reproches de conscience. Mais que dans l'espace de huit jours de temps, dès le lendemain, ce peché mort, ressuscite; cet ennemi affoibli, vaincu, desarmé, chassé du cœur, détruit, anéanti, se trouve un moment après aussi fort, aussi redoutable, aussi maître de la place, que si Dieu ne s'en étoit point emparé, ne s'y étoit pas retranché, & fortifié contre tous les efforts de Sathan. J'avouë

Ad Rom. 6.

que je ne puis comprendre comment cela se peut faire: *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Il faut donc que cette douleur ait été feinte, ce propos imparfait, cette réconciliation fausse, cette pénitence nulle. Que si elle a été véritable, & que néanmoins on soit assez lâche pour retomber, on a lieu de craindre que ce ne soit pour ne se relever jamais. *Le même.*

Le moyen de se garentir des rechûtes.

Qu'est-ce donc qu'il faut faire pour prévenir cette rechûte? Il faut se comporter, sur tout dans les commencemens, comme les malades qui sortent des grandes maladies, & entrent en convalescence; jamais plus de soin, ni de retenuë; jamais plus de sobrieté, plus de crainte du mauvais air, & de la mauvaise nourriture. Souvenez-vous que le démon ne nous tend jamais tant des piéges, que lorsque nous sommes nouvellement sortis de ses liens, & qu'à moins d'user d'une extrême vigilance, il nous y aura bien-tôt rengagez: vôtre chûte

vous

vous a appris dequoi vous êtes capables, vous voyez combien vous êtes foibles dans l'occasion, ce que le monde & les compagnies peuvent sur vôtre cœur. La cause du mal vous est connuë, c'est à vous à la retrancher. *Le même.*

Il n'y a point icy d'ignorance qui puisse vous fournir aucune apparence d'excuse, puisqu'en vous donnant pleinement à lui par une véritable pénitence, vous avez connu la grandeur infinie du mérite, & du droit, qui fondoit l'obligation que vous avez d'en user de la sorte ; c'est donc la seule malice qui vous fait changer, & qui cause, malgré tant de lumiéres, cet injurieux retour dans les premiers déréglemens d'une vie si ouvertement déclarée contre lui : *Jam quidem nullum ignorantiæ prætextum tibi patrocinatur*, dit Tertullien. Et ce qu'il y a de plus criminel, c'est que cette malice est nécessairement accompagnée d'un étrange mépris de celui que vous cessez de craindre, en revoquant ce qu'une crainte salutaire vous avoit obligé de faire, puisqu'enfin vous n'aviez quitté vos pechez par la pénitence, que parce que vous aviez commencé à craindre une Majesté divine offensée. *M. Maimbourg, Sermon pour le troisiéme Dimanche de Carême.*

On ne peche point par ignorance, mais par pure malice dans la rechûte.

Lib. de Panit.

Vous, qui après vous être donnez à Dieu par une véritable pénitence, lui avez lâchement faussé la foy, & qui avez abandonné la résolution de vivre à son service, pour reprendre celui du monde & du démon, en reprenant vos habitudes criminelles, & vos anciens déréglemens, vous êtes dans l'état épouventable dont je vous ai fait une si terrible peinture. Vous voilà retombez dans le précipice dont Dieu vous avoit retirez ; vous êtes enfoncez plus que jamais dans cet abîme, où vous ne paroissez plus que pour paroitre aux yeux de Dieu, plus odieux, & plus exécrables que vous n'étiez, & pour attirer sur vous les effets de la malédiction dont il vous accable. Mais quoi ? si ce malheur est arrivé, faut-il donc qu'on se désespére ? Non, Dieu fait quelquefois de grands coups, qui sont des miracles de grace. Quoique la plupart de ces Apostats de dévotion ne se convertissent jamais, il s'en voit pourtant qui reviennent, afin que personne n'ait lieu de se désespérer ; & que tous ceux qui meurent en cet état, soient publiquement convaincus au jour du jugement, par l'exemple de ceux-cy, qu'ils pouvoient aussi-bien se convertir. Mais suis-je de ces bienheureux qui reviendront, me direz-vous ? Je n'en sçai rien ; si vous concevez maintenant de l'horreur pour un si dangereux état, & si vous sentez naître dans vôtre ame le désir de vous en tirer, c'est un signe évident que Dieu veut opérer en vous cette merveille de sa miséricorde ? Ne laissez pas échapper cette occasion. *Le même.*

Il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu, quoiqu'on soit retombé en un état pire que jamais.

Un malade qui ne se ménage point dans la convalescence, & qui ne veut pas s'abstenir des choses qu'il sçait lui être contraires, donne juste sujet de croire, que l'amour de son plaisir l'emporte en lui sur l'amour de la santé. Et n'est-ce pas aussi une conséquence comme nécessaire, que cet homme qui voit, qui entretient, qui cultive indifféremment tous ceux qui le corrompent ; qui fréquente avec liberté les endroits, où l'air est contagieux pour lui ; qui toûjours veut être des mêmes assemblées, des mêmes spectacles, des mêmes divertissemens, où il a déja tant de fois échoüé ; que cet homme, dis-je, n'a jamais renoncé sérieusement à son peché ? Or voilà ce qui arrive incessamment dans la rechûte : on n'apporte nul soin, nulle précaution ; on seroit fâché

Un homme qui ne prend nulle précaution pour ne pas retomber, n'a point un véritable regret d'avoir peché.

même d'en prendre, parce qu'on aime sa foiblesse, & qu'on ne veut pas se mettre hors d'état de retomber ; marque évidente d'une fausse pénitence. *Le P. Cheminais, tome 1. Sermon sur la Rechûte.*

L'abus des Sacremens doit effrayer celui qui retombe souvent dans ses mêmes pechez. *Psalm. 36.*

Si vous aviez passé deux ou trois années sans approcher des Sacremens, & que je vous misse devant les yeux des millions de pechez de rechûte, que vous auriez commis depuis ce temps-là, ce nombre vous étonneroit sans doute ; vous auriez horreur de vous-même ; vous diriez avec David, saisi d'une sainte frayeur : *Multiplicata sunt super capillos capitis mei.* Vôtre impénitence sur tout vous feroit trembler pour l'avenir. Hélas ! diriez-vous, j'ai chaque jour ajoûté faute sur faute, & je n'ai rien effacé par la pénitence. Peut-être une semblable pensée vous tireroit des larmes de componction ; la crainte des jugemens de Dieu vous feroit penser à une conversion entiere. Or je vous prie, qu'est-ce qui vous rasûre à présent, & qui vous empêche de trembler sur vôtre état ? Est-ce le changement de vos mœurs ? Non sans doute, vous reconnoissez que vous êtes toûjours le même. Quoi donc ? C'est que le nombre de vos pechez se trouve joint avec un pareil nombre de confessions : ce mélange monstrueux de pénitence & de rechûtes, qui doit seul augmenter vôtre frayeur, est le seul motif qui vous calme l'esprit : c'est-à-dire, que l'abus des Sacremens, qui ajoûte aux autres pechez la circonstance du sacrilege, vous met en repos : au lieu de vous dire à vous-même ; si j'avois vêcu sans Sacremens, je me regarderois comme un impie, digne de la colere de Dieu, & des foudres de l'Eglise ; mais j'ai vêcu comme si je n'en avois point approché ; je n'ai pas été moins sujet aux mêmes désordres, & mes rechûtes ne m'allarment point. *Le même.*

Après toutes les rechûtes imaginables, on peut encore espérer en la miséricorde de Dieu.

Adorable Sauveur, si nous jugeons de vous, comme nous jugeons des hommes, le salut de ces pecheurs relaps seroit sans espérance. Il est vrai qu'il y a pour eux plus à craindre qu'à espérer ; mais vos miséricordes ne sont pas encore taries ; le même Sang qui les a lavez tant de fois, peut encore couler de vos veines ; & si vous dites dans l'Evangile, que l'état de ce malheureux, dans l'ame duquel les démons rentrent, est devenu pire que celui où il s'étoit trouvé auparavant ; c'est pour nous apprendre, que la guérison d'un pecheur qui retombe après avoir été délivré de son peché, est bien difficile ; mais que toute difficile qu'elle soit, elle n'est pas impossible. Vous pouvez tout, ô mon Dieu ! & plus nos pechez sont grands, plus vôtre miséricorde qui nous les pardonnera, aura d'étenduë & de gloire. Souffrez donc, que pour implorer vôtre bonté, nous nous jettions aux pieds du trône de vôtre grace ; & que nous vous sollicitions de nous pardonner encore cette fois, dans la résolution ferme où nous sommes de ne nous plus laisser aller aux attraits du peché, & aux sollicitations du démon. *M. Joly, tome 2. de ses Prônes, pour le troisiéme Dimanche de Carême.*

Ceux qui retombent souvent dans leurs pechez montrent assez qu'ils ne veulent

D'où vient que vous retombez toûjours dans les mêmes pechez, sinon parce que vous ne vous servez pas des moyens, qui pourroient vous en préserver ? Mais d'où vient que vous ne vous servez pas de ces moyens, si ce n'est que vous ne voulez pas efficacement rompre avec le peché ? Car vouloir efficacement, c'est prendre les moyens. Vous vous contentez d'une volonté vague & générale de renoncer au peché ; mais qui n'aboutit à rien qu'à vous

amuser, & à vous tromper. Vouloir ainsi, c'est ne point vouloir, ou du moins, c'est ne pas vouloir d'une maniere qui suffise pour la pénitence. Croyez-vous un malade sur sa parole, lorsqu'il vous assûre qu'il veut guérir, quand il ne veut prendre aucun remede? N'est-ce pas-là vôtre conduite? A-t-on sujet de croire que vous voulez efficacement la guérison de vôtre ame, quand vous négligez presque tous les moyens qui vous la peuvent procurer.. Mais les obstacles, dites-vous, sont plus forts que les moyens, & c'est la source des rechûtes. Mais quels sont ces obstacles? C'est cette passion, ce commerce, cette occasion. Mais avez-vous jamais pris des mesures un peu efficaces pour vaincre ces obstacles? Avez-vous fait quelque effort considérable pour surmonter cette passion? Vous êtes vous fait quelque violence, pour résister au penchant qui vous entraîne vers cet objet, lequel vous engage dans cette occasion? Ne vous-y laissez-vous pas emporter presque sans aucune résistance: ces obstacles sont grands; mais s'il falloit les surmonter pour éviter la perte de vôtre bien, de vôtre vie, de vôtre santé, ils ne vous étonneroient pas, & ils vous étonnent quand il s'agit d'éviter le peché. D'où vient cette différence, sinon de la différence de la volonté avec laquelle vous voulez ces choses? Vous voulez l'une efficacement, & non pas l'autre; & si vôtre volonté d'éviter le peché n'est pas efficace, vôtre pénitence est-elle sincere? *Le P. Nepveu, tome 1. de ses Réflexions Chrétiennes, pour le dix-septiéme jour de Mars.*

Pas s'en relever en n'en prenant pas les moyens.

Si vous retombez si souvent dans le peché, ne craignez-vous point de vous mettre enfin dans l'impuissance de vous en relever: plus on retombe de haut, plus la chûte est violente & dangereuse, & plus ensuite on doit avoir de peine à s'en relever. Un homme qui est en la grace de Dieu est élevé bien haut, puisqu'il est uni à Dieu, & il retombe bien bas, quand il retombe dans le peché qui nous éloigne infiniment de cette divine Majesté. Or pour se relever d'un précipice aussi profond, il faut de grands efforts, & pour les faire, il faut une forte grace; un homme qui est retombé si souvent, & qui dès-là a si souvent abusé des graces, mérite-t-il que Dieu lui en fasse d'extraordinaires? Et compter là-dessus n'est-ce pas compter sur un fond tres-incertain: & non-seulement il n'a pas lieu de les espérer; mais il a tout sujet de croire que Dieu les lui refusera, puisque sa rechûte l'en rend tout-à-fait indigne par les circonstances qui l'accompagnent. *Le même, tome 3. pour le onziéme jour de Juillet.*

Plus on retombe dans le peché, plus il y a de difficulté de s'en relever.

L'homme qui retombe dans le peché, joint la perfidie à l'ingratitude & au mépris. Après tant de protestations si souvent réiterées aux pieds des Ministres du Dieu vivant, scellées, pour ainsi dire, du Corps & du Sang de Jesus-Christ, qu'il reçût alors, un Chrétien est assez perfide pour oublier toutes ses promesses, pour les violer, & cela à la moindre occasion, à la plus légére tentation, pour plaire à une misérable créature, pour satisfaire une passion honteuse? Pour se relever de si fréquentes chûtes, il faudroit de ces graces puissantes. Or un homme qui a traité Dieu avec tant de mépris, peut-il sans une horrible présomption, compter sur ces sortes de graces? *Le même.*

C'est une perfidie de violer les promesses qu'on a faites à Dieu.

Un homme pecheur qui sort du Sacrement de Pénitence, est semblable aux esclaves & aux criminels, qui ne font que sortir du cachot; ils peuvent à peine soûtenir la lumiére: leurs bras & leurs mains sont encore livides des chaînes

Comme il faut se comporter pour

ne point retomber après sa pénitence.

qu'ils ont portées, ils ne se remuent qu'avec beaucoup de difficulté, ils ont de la peine à croire qu'ils sont libres, quoi qu'au fond leurs chaînes soient brisées, la prison ouverte, & leur grace accordée ; il faut qu'ils se fortifient peu à peu, qu'ils s'accoûtument à voir le jour, & qu'ils guérissent leurs cicatrices. Il en est de même des pecheurs convertis, ils ont quitté le peché; mais il faut qu'étant encore foibles & débiles, ils prennent de nouvelles forces par l'exercice des vertus Chrétiennes, de crainte qu'ils ne succombent à la premiere occasion, & qu'ils ne rentrent dans les fers qu'ils ont si heureusement rompus. *Autheur anonyme.*

De l'ingratitude du pecheur qui retombe dans les pechez qu'il avoit detestez.

Retourner au peché dont on s'est repenti, & dont on a obtenu le pardon, c'est joindre à la perfidie une habituelle ingratitude. Hé ! cent fois Dieu vous a pardonné, cent fois Dieu a pris le soin de fermer vôtre playe, & cent fois vous avez déchiré l'appareil qu'il y avoit mis ; cent fois Dieu vous a retiré de l'incendie qui vous avoit enveloppé, & cent fois vous vous y êtes rejetté. Après cela, quel remede ? *Insanabilis fractura tua.* Ce peché a paru si horrible à quelques Docteurs, que quelques-uns n'ont point craint de dire, qu'ensuite il retiroit toutes les graces qu'il avoit accordées au pecheur pénitent. Cette opinion est trop sévére, & n'a aucun fondement. Au contraire, saint Paul nous asûre que les dons & les bienfaits de Dieu sont sans repentance, c'est-à-dire, que Dieu ne les retracte jamais. Mais sans m'arrêter à cette sévérité mal fondée, je dis du moins que cette sorte d'ingratitude extrême tarit souvent la source des graces, & que Dieu les retire à mesure que nous multiplions nos pechez. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

Si un vrai fidele tombe quelquefois, il prend des précautions pour l'avenir.

Un vrai fidele peut être surpris une fois, deux fois ; mais l'horreur qu'il a de sa faute après l'avoir commise, & les précautions qu'il prend ensuite contre ses propres infirmitez, ne peuvent presque pas lui permettre de retomber dans les mêmes actions. La grace nous est présentée dans l'Ecriture sous l'image d'une guerre, & entre plusieurs raisons qu'on en peut donner, celle-cy me paroît assez juste ; sçavoir, que dans la guerre, comme on travaille principalement à fortifier les endroits, que l'expérience nous a fait remarquer être les plus foibles, qu'on les munit contre les attaques des ennemis, & qu'on s'y applique avec tant de soin, qu'à la fin ils deviennent imprenables. Un homme quel qu'il soit, peut faillir ; mais s'il est dans une perpetuelle intention de se corriger, il est presque impossible qu'il tombe souvent dans les mêmes fautes griéves & notables. *Autheur anonyme.*

Rien n'est plus capable de nous faire désesperer de nôtre salut, que les fréquentes rechûtes.

De tout ce qui peut nous conduire à la damnation, il n'y a rien qui soit plus capable de nous jetter dans le désespoir que la fréquente rechûte, qui a tout usé les moyens, dont on pouvoit se servir, & qui les a tous rendus inutiles ? Qui a rendu nuisibles tous les salutaires remedes que la Religion nous propose; confessions, communions, sacremens, prieres, retraites, prédications, résolutions, qui a empêché le fruit de tout cela. Comment espérer de reprendre de nouvelles forces, après tant de nouvelles rechûtes ? Quelle espérance de vaincre, si on a toûjours combattu inutilement ? quelle attente de guérison à la mort, quand on a usé tous les remedes pendant sa vie, sans en pouvoir guérir ? Et si on porte jusqu'au dernier soûpir l'habitude dans son péché, quelle espérance de salut ? Comment ne pas craindre la damnation & les

peines de l'éternité, quand on se voit mourir dans son peché ? *Sermon manuscrit.*

Dans l'esprit des personnes qui retombent souvent, & qui retournent dans les désordres qu'ils avoient quittez, il se trouve de faux préjugez, qui leur font regarder le salut comme une chose trop aisée, & tantôt comme une affaire trop difficile. Ah ! l'Evangile, disent-ils, n'est pas si terrible qu'on nous le fait, il n'y a pas tant à craindre qu'on nous le dit, la misericorde de Dieu est toûjours prête à nous recevoir, elle est inépuisable, & si bienfaisante, qu'elle ne se lasse point de nous attendre. Voilà comme on s'abuse quelquefois sur la facilité du salut : & après cela on se trompe, quelque autrefois sur la difficulté. Le salut est une affaire tres-difficile, dit-on, on ne peut pas y parvenir, il faut tant prendre de mesures & de précaution, être toûjours sur ses gardes, être toûjours aux prises avec des ennemis visibles & invisibles. On demande enfin tant de conditions & si onéreuses, qu'on ne peut se résoudre d'y travailler. Voilà deux préjugez dont il faut se désabuser. *Le même.* Les faux préjugez des personnes qui retombent souvent dans les mêmes pechez.

La vision du Prophete Ezechiel est une figure de ce qui se passe à l'égard de la plûpart des pecheurs après leur pénitence. Le Prophete apperçoit devant ses yeux une vaste campagne, & de toutes parts sur la plaine une confuse multitude d'ossemens & de morts : état des Chrétiens avant leur pénitence ; le peché domine par tout, le peché est répandu par tout. Regarde Prophete, lui dit Dieu, & que penses-tu de ces morts ? Crois-tu qu'ils puissent revivre ? Oüi, parle-leur, parle à ces morts, tout insensibles, tout morts qu'ils sont, ils entendront la voix. *Vaticinare de ossibus istis, & dices eis, ossa arida, audite verbum Domini.* A la parole du Prophete tout se remuë : *Et ecce commotio* ; les os se rapprochent les uns des autres, & bien-tôt ce sont des corps tout formez, *& accesserunt ossa ad ossa.* A nôtre voix, au commandement de l'Eglise que nous avons annoncé : action, mouvement, plus d'assiduité à la priere, à la parole de Dieu, approche des Sacremens, Confession, Communion, *& accesserunt ossa ad ossa.* L'esprit est venu, cet esprit de vie, il a ranimé ces corps froids & décharnez, *& ingressus est in ea Spiritus, & vixerunt.* Miracle de la puissance du Seigneur ; Mais que dis-je ? cette grande armée, selon le terme du Prophete, cette armée vivante & ressuscitée ; c'est un phantôme, c'est un songe ; un moment elle paroît, & dans un moment elle se dissipe, le Prophete ne voit plus rien. Cette application est naturelle & bien propre de nôtre sujet. *Le P. Giroust, Sermon pour le Mardy de Pâque.* Conversion imaginaire de la plûpart des pecheurs relaps. Ezechiel. 37. Ibidem. Ibidem.

Quoique la volonté soit inconstante, elle ne change pas tout à coup sur les choses qu'elle a voulu fortement ; il faut, pour ainsi dire, que le temps la prépare ; il faut qu'il efface les idées d'une premiere résolution : On le remarque tous les jours dans les affaires du monde ; mais je trouve qu'une passion aveugle, fait d'abord impression sur vous. Pénitent & pecheur presque à la même heure, je vous vois passer d'une extrémité à l'autre sans milieu ; aimer ce que vous avez haï ; prendre plaisir à ce que vous avez détesté ; chercher avec passion ce que vous avez résolu de fuïr ? Non ne vous flattez point que vôtre pénitence ait été véritable. Cette promptitude à changer nous instruit trop clairement du passé : jugeriez-vous autrement d'un ennemi recon- Quelque inconstant que nous soions, nous ne changeons pas si facilement dans toutes les autres affaires.

cilié, qui le jour même vous feroit insulte ? Si l'offense suivoit de si près la satisfaction, s'il n'attendoit pas à recommencer qu'il fût sorti d'avec vous, pourriez-vous croire qu'il y eût de la droiture & de la sincerité dans son procedé ? *Le Pere Cheminais.*

Dans la plûpart des pecheurs, ce n'est pas tant une rechûte, qu'une continuation des mêmes crimes.

Il ne s'agit pas ici de certaines gens, qui après s'être confessé cent fois, retournent toûjours aux mêmes désordres, redisant éternellement les mêmes choses, en matiere d'importance dans toutes leurs Confessions. Je soûtiens qu'il n'y a point là de rechûte : parce que ces sortes de gens ne sont jamais relevez. Une vie de cette nature est une suite continuelle de pechez sans interruption, par leur pénitence qui est trompeuse & criminelle, ajoûtant par le sacrilege un nouveau crime à ceux que l'on confesse sans les effacer, parce qu'il n'y a point de ferme volonté de les quitter, puisqu'il n'y a jamais de changement. Mais ils protestent qu'ils veulent changer de vie, ils s'accusent, ils s'humilient, ils demandent miséricorde, ajoutez qu'ils pleurent, & qu'ils gémissent : Si l'on ne voit jamais par aucune sorte d'amendement, aucun effet d'une sincere volonté ; c'est une pénitence d'hypocrite, comme parle Tertulien, ce ne sont pas là des relaps, puisqu'ils ne se sont jamais convertis *Monsieur Maimbourg, Sermon de la Rechûte.*

Le démon trouve le moyen de rentrer dans une ame dont il a été chassé.

Le Démon cherche continuellement le moyen de retourner dans la maison d'où il est sorti : disons d'ailleurs que cet ennemi irreconciliable, ne trouve son repos que dans le mal qu'il nous fait ; envieux qu'il est de nôtre bonheur, nôtre perte est son gain, nôtre vertu fait son supplice ; il se fait une affaire particuliere de rentrer dans le lieu d'où il a été chassé ; parce que c'est pour lui une nouvelle gloire de triompher de nouveau de celui qui l'avoit vaincu ; ne nous y trompons donc pas, jamais nous n'avons plus à craindre les attaques du démon, que quand nous en avons été victorieux, & il nous vaincra à son tour, si nous sommes plus fiers de nôtre victoire, ou si nous sommes moins vigilans sur nous-mêmes. *L'Abbé de Monmorel, Homel. sur le troisiéme Dimanche de Carême.*

On voit assés de Confessions ; mais peu de veritables conversions.

l. 2. de Pœnit. c. 9.

Il est assez ordinaire de voir des Chrétiens se confesser, & témoigner du repentir de leurs pechez, dans certains temps ; mais on n'en voit guére se convertir véritablement ; & nous pourrions dire aujourd'hui ce que saint Ambroise disoit de son temps : Qu'il y en a plusieurs, qui sont toûjours prêts à confesser leurs crimes, & à les commettre de nouveau après les avoir confessez ; mais que ceux-là au lieu de décharger leur conscience, ne font que charger celle du Prêtre : car, comme dit un Pere, celui qui commet de nouveau le peché dont il s'est repenti, est moins un pénitent qu'un mocqueur, & il ne paroît pas tant implorer la miséricorde de Dieu avec soumission, que de l'insulter avec orgueil. *Le même, Homel. sur le Dim. de la Quasimodo.*

Par la rechûte on viole la promesse qu'on a faite à Dieu.

La Pénitence à proprement parler, n'est qu'un contrat entre Dieu & l'homme, dont les promesses sont réciproques ; l'homme y promet à Dieu de ne plus l'offenser ; Dieu y promet à l'homme de ne l'abandonner point. Mais le pecheur de rechûte ne garde point sa parole, quelque dessein que Dieu ait de garder la sienne : malgré la parole qu'il avoit jurée à Dieu, il l'offense & il l'outrage encore. Cette paix & cette reconciliation avoit été signée par le Sang de JESUS-CHRIST même, qu'il avoit bien voulu donner par la Com-

munion, pour un gage d'une amitié éternelle. Le pecheur déchire ce sceau, il efface les traces de ce Sang adorable, il se déclare l'ennemi de son divin Libérateur. Quel monstre de perfidie! Et quoi, à l'égard des hommes, & des choses temporelles, on se pique aujourd'hui de bonne foi, & de sincerité; c'est une vertu, dont tout le monde se fait un mérite? N'y aura-t-il qu'à l'égard de Dieu, qu'on fera gloire d'être perfide, & de manquer de probité? Si une personne faisoit dans le monde, à l'égard d'un homme de néant, ce que le pecheur fait à l'égard de Dieu, il passeroit pour indigne de vivre, & personne ne voudroit le regarder. Helas! c'est une lâcheté de manquer de parole à une créature, & mille gens se font une gloire d'en marquer à l'égard de Dieu même. *Essais de Sermons pour le troisiéme Dimanche de Carême.*

Le meilleur moyen de ne point retomber dans le peché, est la vigilance sur soi-même.

Les ennemis surprennent toûjours facilement ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; mais ils ne se saisissent pas aisément des places qui sont bien gardées. Il en est de même des ames que des places fortes: pour ne pas les laisser surprendre à l'ennemi, il faut toûjours veiller, & les garder avec soin, & précaution: ce qui nous fait voir que la vigilance est le premier moyen pour nous garentir de la rechûte, & pour conserver nôtre ame dans l'attachement & la fidelité qu'elle doit à son Dieu. Nous devons d'autant plus veiller sur nous-mêmes, que nos ennemis sont en plus grand nombre, qui nous tendent des pieges de tous côtez, & n'oublient rien de ce qu'ils peuvent faire pour nous perdre: leur malice vigilante nous avertit de veiller sur nous-mêmes pour ne pas être surpris. *Ab ipsis inimicis admonemur, quomodo pro nobis vigilare debeamus. August. Serm. 77. de diversis.* Pris du Livre intitulé, Guerre aux vices.

Moyen de ne plus retomber dans le peché.

Apprenez, dit saint Cyprien, que Dieu en la distribution de ses graces ne suit point nôtre caprice & nôtre fantaisie. Il a établi un ordre qu'il ne manque point d'observer. Et quel pensez-vous que soit cet ordre qu'il observe en la dispensation des graces qu'il fait à un pecheur, qui a un sincere désir de retourner pleinement à lui, pour affermir sa conversion? La premiere grace que Dieu lui fait, est de lui inspirer une horreur mortelle des occasions de pecher; un parfait éloignement de tous les dangers qui l'exposent à la rechûte; s'il est fidele à cette premiere grace, s'il en fait l'usage qu'il doit, Dieu ne manquera pas dans les occasions imprévûës, dans les tentations les plus violentes de lui donner de nouvelles graces pour l'en rendre victorieux. Voilà l'ordre que Dieu a établi par sa sagesse, & qu'il faut garder pour se garentir des rechûtes. Que font cependant la plûpart de ceux qui se sont retirez de leurs désordres? Ils renversent cet ordre pour en établir un contraire; ils voudroient qu'il leur fût permis de se trouver dans les mêmes occasions qui leur ont été si funestes; mais que Dieu s'y trouvât aussi pour les préserver d'y périr. Quoy, vous prétendez demeurer toûjours dans cette maison, ne point quitter ce jeu, cette compagnie, où vous avez si souvent reçû des playes mortelles; mais que Dieu vous préserve dans cet état de l'offenser, & qu'il vous rendra invulnerable à tous les traits de vos ennemis. C'est abus, c'est folie, c'est illusion. *M. de la Font, dans la suite des Entretiens Ecclesiastiques, pour le troisiéme Dimanche de Carême.*

La rechûte dans le pe-

Il n'y a guere d'apparence que le pénitent qui renouvelle son crime, en aye conçû du repentir par un motif d'amour pur & désinteressé envers Dieu; il

ché, marque un mépris visible de la justice & de la colere de Dieu.

n'y retomberoit pas si aisément. Une charité noble & ardente laisse dans l'ame des traces vives de sa flâme, & qui ne s'éteignent point d'ordinaire si-tôt; les terreurs de la vengeance divine ont eu beaucoup de part à sa douleur. Il a donc conçû la pensée de demander pardon, & le désir de l'obtenir, parce qu'il a apprehendé d'être à la merci d'un Juge inexorable, à qui il ne pouvoit échapper. Dans cette situation de son ame, il a découvert une partie des sujets qu'il avoit de frémir; il a regardé avec horreur le danger de s'y exposer désormais. Effrayé des coups que Dieu lui a épargnez, il a formé la résolution d'arrêter son bras par sa pénitence. L'incertitude de la vie, les suites irréparables de la mort dans le peché; cet assemblage éternel de tourmens préparez au pecheur, la confusion, l'ignominie, les peines; il a envisagé en tremblant tous ces terribles objets, & cherché sa sûreté dans son repentir. La miséricorde de son Juge souverain l'a regardé en pitié; elle l'a tiré du péril, elle l'a remis dans la voye du salut. Il perd toute l'idée de justice & de miséricorde pour se replonger dans le crime. Mais peut-on croire qu'il ait été allarmé de son danger, qu'il ait redouté son Juge, s'il ne se corrige pas? Et s'il ne se corrige pas malgré sa frayeur, que peut-on penser & de son danger & de son juge? Ne peut-on pas dire que qui continuë d'offenser Dieu ne le craint pas: *Ubi metus nullus, emendatio proinde nulla*, dit Tertullien. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Morale, &c.*

Lib. de Pœnit. c. 2.

Les mêmes motifs qui ont porté le pecheur à se repentir de ses pechez, le doivent empêcher de les commettre à l'avenir.

Les mêmes motifs qui portent un fidele à pleurer ses pechez passez, doivent l'engager à ne pas commettre de nouveaux pechez, & le rendre autant vigilant pour conserver son innocence, qu'il est affligé de l'avoir perduë. Il y a une juste proportion, & une liaison necessaire entre ces deux sentimens; l'horreur de l'injure qu'on peut faire à Dieu, doit égaler la douleur de l'injure qu'on lui a faite; ou cette horreur & cette douleur sont fausses toutes les deux. Les véritez de la foy ne changent pas; & si nous devons regler nôtre pénitence sur ces véritez, nôtre pénitence doit nous garentir & la résolution qui nous éloigne de l'offense de Dieu, & le déplaisir qui nous la fait détester. Pourquoi avez-vous formé le dessein de demander à Dieu le pardon de vos désobéïssances? Pourquoi les condamnez-vous? pourquoi vous causent-elles un chagrin si sincere & si vif? Parce que vous avez offensé un Dieu infiniment aimable, à qui vous devez tout ce que vous êtes; parce que vous redoutez sa justice; parce qu'un seul peché mortel peut vous perdre pour toûjours; parce que toutes les ressources du malheur où vous vous êtes précipité en pechant sont incertaines; parce que les dangers affreux que vous avez courus, vous menacent encore, & qu'il vous sera même désormais plus difficile d'échapper. Ce sont les véritez qui vous ont touché; ces véritez ne sçauroient perdre leur force, elles sont infaillibles & invariables; il s'ensuit donc que vous n'avez qu'à les rappeller pour être autant fidele à vos devoirs, que vous êtes fâché de leur avoir été infidele. *Le même.*

C'est une marque qu'on n'a pas eu dessein de se corriger,

Une habitude se corrige avec de grandes difficultez; un objet qui plaît, rallume aisément l'inclination qui l'aime: une occasion imprévûë surprend, ébranle la résolution & le courage: une longue contrainte fatigue la force: l'on peut pecher après s'être repenti de bonne foy d'avoir peché; n'outrons pas la vérité. Mais qu'on me dise sans déguisement, s'il est vrai-semblable, qu'on

fût

fût déterminé à vivre innocent, lorsqu'on cesse si facilement de l'être ; lorsqu'on oublie en peu de temps, douleur, peché, déliberation, pour se rendre encore coupable ? Comment des idées tracées si profondément dans l'ame, peuvent-elles s'effacer si-tôt ? comment la crainte d'un mal, qui nous a fait tant d'horreur, s'évanoüit-elle d'elle-même ? comment presque tout à coup l'image de tant de sujets de terreur, de tant de motifs de vigilance, de tant de circonstances, qui avoient effarouché la raison, la foy, la conscience, se dissipent-elles sans qu'à peine on n'y prenne garde ? Quelle apparence qu'une volonté qui a recouvré sa liberté par de si pénibles efforts, reprenne si tranquillement ses chaînes? Qu'un esprit convaincu par tant de raisonnemens de son dangereux égarement, s'égare encore comme s'il n'avoit rien pensé, rien prévû, rien condamné. L'on s'est humilié, l'on a tremblé, l'on a pleuré devant le trône de la justice de Dieu, l'on a fait mille protestations, on a conçû mille regrets devant le tribunal de sa miséricorde ; l'on a mis tout en œuvre dans le dessein d'être absous. Le temps de détester le peché commis est-il passé ; tous ces mouvemens divers sont éteints, & l'on s'en prépare de semblables par un nouveau peché. *Le même.*

quand on retombe souvent dans les mêmes pechez.

Pour convaincre le pecheur & de la fausseté de la pénitence qu'il s'imagine d'avoir faite, & de la fausseté du pardon qu'il croit d'avoir obtenu, il suffiroit de l'interroger sur la signification naturelle de ces mots, Pénitence & Pardon. Comprend-on que l'on se repente d'une action que l'on continuë de faire ? comprend-on que l'on pardonne une action qu'on est prêt de renouveller ? Le criminel toûjours criminel, se repent-il ? Le juge toûjours offensé pardonne-t-il ? Je ne demande qu'un peu de réflexion sur le sens de ces expressions. Peut-on penser, sans vouloir se tromper, qu'on soit fâché d'un égarement qu'on ne rompt pas ? Qu'on ait oublié une injure dont on a encore lieu de se plaindre ? La premiere idée que porte le repentir dans l'esprit, c'est la discontinuation de la démarche qui l'a causé : le pardon vient de la cessation du tort que l'on a souffert. *Le même.*

Par la rechûte dans le peché, on fait un outrage au Saint-Esprit capable de l'affliger, s'il n'étoit d'une nature inaltérable. C'est ce que saint Paul exprime en disant *qu'on fait outrage à l'Esprit de la grace.* Car par la grace de la remission des pechez, *on avoit été fait participant du Saint-Esprit.* Et par le peché on repousse outrageusement cet Esprit de grace & de bonté, qui avoit effacé nos crimes. Les pecheurs qui ont violé leur Baptême, passent plus avant selon saint Paul ; ils crucifient de nouveau, & foulent aux pieds le Fils de Dieu : ils profanent le sang de son Testament, par lequel ils ont été sanctifiez, & tournent ses souffrances en dérision, comme ont fait les Juifs. Mais les Juifs ne le connoissoient pas ; & s'ils l'avoient connu, jamais ils n'auroient crucifié le Seigneur de la gloire. Et nous qui le connoissons, qui avons reçû le Baptême en son nom ; mais qui après avoir perdu la grace, l'avons recouvrée par la pénitence, & qui avons reçû tant de fois son sacré Corps, nous avons violé tous les Sacremens, le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie ; & nous avons traité le Fils de Dieu, le sçachant & le connoissant, avec plus d'indignité, que ceux qui ne le connoissent pas : quelle augmentation de supplices nous sommes-nous attirez par nôtre ingratitude ? *M. Bossuet, Evêque de Meaux, dans un livret du Jubilé.*

L'outrage que l'on fait à Dieu par la rechûte dans le peché.

Ad Hebr. 10.
Ibidem 6.

C'est une témérité d'espérer que Dieu nous fera la grace de nous relever une seconde fois, si nous tombons dans le même péché.

Quelle eût été la témérité de Jonas, si derechef embarqué sur le même vaisseau, il se fût exposé au péril d'être jetté dans la mer ? Dieu auroit-il fait pour lui un nouveau miracle ? Un poison officieux lui auroit-il par les ordres secrets de la Providence rendu un second service ? Si les Israëlites ennuyez de leur solitude, ou las de combattre tous les jours contre des ennemis qui leur disputoient le passage, avoient repris le chemin de l'Egypte, la mer rouge auroit-elle comme auparavant suspendu ses flots, pour faciliter leur liberté ? Et si Lazare s'étoit peu soucié de ménager une vie qui lui avoit été renduë par un si éclatant prodige, quel cas auroit-il paru faire de celui, par la miséricorde & la puissance duquel il avoit été tiré du sein de la mort ? Jugez delà (mes freres) ce que l'on peut juger de vous, d'être si indifférens au bienfait qui vous a été accordé dans le Sacrement de Pénitence ; sçavoir, le pardon de vos pechez, & une réconciliation entiere avec vôtre Dieu que vous aviez si cruellement offensé : de vous y voir, dis-je, si indifférens que vous veniez à déchoir de l'heureux état, où la grace vous avoit mis, & que vous n'aviez recouvré qu'avec peine ? Faites-vous si peu d'état de l'amitié de Dieu, que vous comptiez presque pour rien de la perdre une seconde fois ? *Pris du Dictionnaire Moral.*

L'inconstance du pecheur qui retombe facilement, marque qu'il n'a pas reçû la grace de pénitence. 2. *ad Cor.* 7.

Je sçai bien que l'immutabilité n'est pas attachée à la grace de nos Sacremens, ni à l'état des fideles sur la terre ; c'est le partage de la gloire, & des Bienheureux dans le Ciel ; mais il est tres-certain que la grace de la pénitence est une grace de stabilité & d'affermissement. Comme elle nous releve après être tombez, elle nous fortifie pour ne pas tomber : *Tristitia quæ est secundùm Deum*, dit le grand Apôtre, *pœnitentiam stabilem operatur.* Voilà la stabilité exprimée, *pœnitentiam stabilem.* On ne tombe, ni promptement, ni aisément. Et voilà ce qui me fait trembler ; quand je vois ces rechûtes ordinaires aprés les confessions ; on retombe si promptement à la premiere occasion, souvent sans sollicitation, sans sujet. C'est ce qui me fait craindre, que toutes ces confessions n'ayent été nulles & sacrileges ; car enfin, je n'y vois pas cet effet propre au Sacrement ; cette fermeté n'y paroît pas. La grace de stabilité n'a pas été reçüë, ni par conséquent la grace de sainteté, la grace justifiante. Et comment voulez-vous que je reconnoisse en vous cette grace de consistance, puisque vous êtes toûjours inconstant. Cette fermeté paroît-elle dans vos rechûtes, & la solidité de vôtre repentir dans vos infidelitez ? *Pris du Recüeil de Sermons choisis du P. Champigni, Sermon sur ce sujet.*

Comme le peché par la rechûte devient presque irremédiable. *Psalm.* 37.

Le Prophete Royal, par le dénombrement qu'il fait des différens degrez de l'impieté, nomme le dernier de tous une chaire de corruption & de pestilence, où le pecheur se repose ; ce qu'il explique d'une autre maniere, lorsqu'il dit que les cicatrices de son ame se sont infectées par sa négligence ; comme s'il vouloit dire que les premieres chûtes d'un pecheur sont comme des playes encore fraîches, qu'il est facile de fermer, quand on y met l'appareil de bonne heure ; mais que si on les néglige, ou-même si on les renouvelle en y ajoûtant d'autres pechez, elles s'irritent & s'enflâment dangereusement, jusqu'à ce qu'après que l'on a demeuré un certain temps dans le crime, elles se changent en des ulceres corrompus, dont on désespere la guerison : *Putruerunt & corruptæ sunt cicatrices meæ. L'Abbé du Jarry, tome 1. de ses Sermons. Sermon de la Quinquagesime.*

Ceux, dit Tertullien, qui se sont sauvez du naufrage, ne veulent presque plus, ni monter sur les vaisseaux, ni exposer leur vie à l'infidelité de la mer : le moindre danger leur fait peur, & ils honorent la grace qu'ils ont reçûë, par un continuel souvenir du malheur dont ils ont été tirez : *Dei beneficium salutem suam, memoriâ periculi honorant.* Et vous, que Dieu a sauvez du naufrage infiniment plus funeste, vous vous engagez encore dans les mêmes dangers, marque que vous n'estimez guére la grace qu'il vous a faite. On doit loüer la crainte & la défiance raisonnable dans laquelle sont ceux qui ont été sauvez du naufrage, ne voulant plus être à charge à la miséricorde divine, comme parle ce Pere, & n'osans plus par de sages précautions, expérimenter derechef, ce qu'ils ont une fois commencé d'apprehender. Et vous, malheureux, vous n'avez plus ni horreur de vos pechez, ni de crainte pour de si évidents dangers ; comme si vous ne deviez jamais périr ; ou comme si après vos rechûtes multipliées, la miséricorde à laquelle vous avez été si souvent à charge, devoit vous tendre inceſſamment les bras. *M. Joly, Prône pour le troisiéme Dimanche de Carême.*

La rechûte marque qu'on n'estime guére le bienfait, par lequel nous avons été délivrez du malheur où nous étions.

Ne pourroit-on point répondre à ces pecheurs relaps qui viennent tous les ans se reconcilier avec Dieu, à la solemnité de Pâque, & demander la paix après l'avoir rompuë tant de fois ; ne pourroit-on pas, dis-je, leur faire la même réponse, que fit autrefois le Senat de Rome, à des peuples qui lui avoient envoyé des Ambassadeurs pour leur demander la paix après l'avoir rompuë déja une fois. Permettez-moy ce trait de l'histoire prophane, l'application en sera toute sainte. Quoy, vous demandez la paix, dirent les Romains, & vous l'avez rompuë après l'avoir jurée si solemnellement ? Avez-vous d'autres dieux, par lesquels vous puissiez jurer ? avez-vous d'autres victimes, dont le sang puisse répondre de vôtre foy ? Je vous dis la même chose (mon cher Auditeur) qui avez rompu le traité de paix, & l'alliance d'amour que Dieu a fait avec vous, aux pieds de l'Autel ? Avez-vous quelque autre victime, pour faire à présent vôtre reconciliation ? avez-vous une autre divinité par laquelle vous puissiez jurer. Non sans doute, vous n'en avez point, & quel garant pouvez-vous donc donner de vôtre promesse à l'avenir ? *Sermon manuscrit.*

Souvent nous prétendons en vain renoüer la paix avec Dieu, après l'avoir si souvent rompuë.

Quoi ! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de vôtre pénitence ? Le moment qui a précedé vôtre crime, a suivi de si près vôtre pénitence, qu'à peine se trouve-t-il entre l'un & l'autre un intervalle d'un jour. Faut-il s'étonner après cela, si la solemnité finie, les passions vous entraînent, les intrigues renaissent, les entretiens suspects recommencent, les spectacles se renouvellent tout comme auparavant : il paroît bien que vos passions n'ont rien perdu de leur emportement, qu'elles n'ont point été affoiblies, & que vos penchans seront toûjours les mêmes. Ce n'est pas une prédiction en l'air, vous l'avez éprouvé mille fois : le moment de vôtre chûte a suivi de près celui de vôtre justification ; ce fil de passions à peine interrompu, ce mélange affreux de vertus & de vices, de saint & de prophane, sont autant de témoignages que vous n'avez jamais eu une véritable douleur de vos pechez. *Le même.*

La rechûte est une marque, qu'on n'a point eu de douleur de ses pechez.

On s'imagine que c'est assez d'avoir fait mourir le peché mortel, par quelque sorte de pénitence, & on ne craint pas de s'exposer ensuite dans le danger,

Comment on retombe

insensiblement dans les désordres qu'on avoit quittez.

séduit par les appas d'une douceur dangereuse, on renouë de nouveau ses intrigues ; on s'engage déréchef dans le commerce du monde ; on réveille des passions mal éteintes, & l'on se trouve tout d'un coup dans une douce, mais fatale indifférence pour le luxe, pour la vanité, & pour les plaisirs mondains, contre lesquels on sembloit avoir conçû quelque horreur. Ce sont-là des retours insensibles vers le monde, qui nous conduisent bien-tôt dans l'amour des choses que nous avons quittées. C'est par-là qu'un homme qui sembloit être converti retombe dans le relâchement, qu'il reprend ses premieres habitudes, & qu'il suit aveuglément les sollicitations de l'amour propre. *Pris des Sermons imprimez sous le nom du P. Bourdaloüe.*

On ne renonce pas tout à fait au p ché, c'est pourquoi on retombe.

Une femme mondaine renonce bien aux pompes grossieres du monde, aux maximes les plus corrompuës, à la passion du jeu par exemple ; mais elle a pourtant quelque réserve pour le luxe ; elle craint encore de déplaire au monde ; elle ne veut pas encore se déclarer son ennemie. Lâche ménagement d'une dévotion trop timide ! reste honteux du peché, vous êtes la source d'une rechûte prochaine ! On se plaît d'abord à porter les livrées de la vanité ; on veut se ménager l'estime du monde ; on se laisse entraîner peu à peu dans les cercles, & dans les compagnies, & après cela, on est surpris de se voir ramené dans le monde par mille routes insensibles. Malheur à nous ! pourquoi n'avons-nous horreur que des grands pechez ? & pourquoi comptons-nous pour rien les fautes qui nous paroissent légeres ? *Le même.*

Après Pâque on reprend le même train de vie que l'on menoit auparavant.

N'est-ce pas un malheur extraordinaire que dans le temps le plus favorisé de Dieu, nous reprenons avec plus de fureur nos premieres habitudes ? On connoît que le Carême finit ; on n'est plus obligé à la pénitence, qu'on peut se relâcher de cet esprit de rigueur ; chacun croit avoir acheté par quelques jeûnes mal observez, le droit de rentrer dans les mêmes vices, & en même temps que Jesus-Christ sort du tombeau, l'impieté sort de nôtre cœur avec plus de fureur ; le vice semble déchaîné, chacun reprend son premier train de vie ; l'avare se laisse entraîner par les désirs immoderez de sa cupidité ; le mondain se rengage dans ses intrigues, & recherche avec le même empressement les engagemens dans les compagnies. *Le même.*

La rechûte après la pénitence, marque qu'on n'a pas haï & detesté le peché comme on y est obligé.

Il ne suffit pas, pour faire une sincere pénitence, de craindre, de haïr, & de détester le peché ; il faut le craindre, le haïr, & le détester pardessus toutes choses ; autrement la détestation que vous en avez faite, est vaine & inutile. Or suivant cela, vous qui retombez si facilement, & si-tôt après, osez-vous dire que vous avez détesté le peché souverainement ? Que dans vôtre derniere pénitence, vous ayez été plus résolu de conserver la grace, & d'éviter le peché, que vous n'êtes résolu de conserver vôtre santé, & d'éviter la maladie ; si vous le dites, vôtre rechûte m'est une preuve convaincante que vous vous abusez, puisque les motifs humains auroient sur vous plus de force pour vous détourner du peché, que la crainte de Dieu. Voilà, par exemple, la personne la plus engagée dans le vice, je vous produirai cent raisons humaines qui l'empêcheront de s'en abstenir ; vous jeune libertin, qui faites tant de dépenses, & qui vous abandonnez à toutes sortes de débauches, si vous sçaviez que cela vint à la connoissance de vôtre pere ; vous, Madame, qui êtes engagée dans ce commerce infame, si vous étiez asſûrée qu'à la premiere

occasion, ce commerce malheureux viendra à la connoissance de vôtre mary ; ah ! ce motif humain ne feroit-il pas capable de vous empêcher de retomber ? Et cependant le motif que la pénitence a dû vous inspirer pour éviter le peché, la détestation & l'horreur que vous devez en avoir conçuë, n'a pû encore faire le même effet sur vous. Que dois-je croire ? Que le motif humain est plus fort & plus puissant, que le motif divin, je ne ferai pas ce tort & cette injure à Dieu ; mais par une suite nécessaire, je dis que vôtre pénitence n'a pas été véritable, puisque le plus puissant de tous les motifs, le plus cuisant de tous les regrets, la plus vive de toutes les douleurs n'ont pas eu assez de force pour vous empêcher de retomber. *Le même.*

On dit après tout, que ces pecheurs qui retombent après leur pénitence, ont versé des larmes, & ont paru fort attendris. Ah ! voilà ce qui les trompe. Ils comptent les graces de la pénitence, pour autant d'actes de pénitence, c'est-à-dire, qu'ils comptent ce que Dieu a fait en eux, comme s'ils le faisoient eux-mêmes pour Dieu, & c'est un aveuglement bien pernicieux, quand nous prenons ce que Dieu fait en nous, pour ce que nous faisons pour lui : *Et ibi nos seducimus*, dit saint Bernard, *quando quod Dei est, putamus de nobis esse.* Voilà cependant la faute que commettent les pecheurs de rechûte : & voicy la confirmation qu'en apporte saint Gregoire. Si je vois, dit-il, un Chrétien, qui ne commette jamais le peché dont il est cruellement tenté, j'ai sujet de croire qu'il avoit fait une véritable pénitence ; mais aussi quand je vois un pecheur qui retombe toûjours dans le même peché, & même sans occasion, & sans tentation : n'ai-je pas droit de conclure qu'il n'a aucune marque d'une véritable pénitence, que ses larmes ont été feintes, & ses regrets peu sinceres ? *Le même.*

Ce qu'on doit penser des larmes de ceux qui retournent aussi-tôt après à leurs pechez.

Il y a des bienfaits de Dieu qui sont inestimables, de quelque maniere qu'on les considére, & parmi ceux-là, la grace de la pénitence est un des plus excellens. C'est un trésor dont on ne sçauroit assez relever le prix ; c'est un asile pour des criminels qui étoient condamnez à être les victimes éternelles de la justice Divine ; c'est une planche après le naufrage, sur laquelle le pecheur agité des tempêtes & des orages de cette vie, peut encore arriver au port de salut ; c'est ce qu'il y a de plus divin & de plus précieux dans les mérites du sang de JESUS-CHRIST : combien cette grace a-t-elle coûté de travaux & de souffrances au Sauveur du monde, la pénitence est une restauratrice de la grace. Après que nous sommes tombez dans le peché, nous sommes des enfans prodigues, qui se sont éloignez de la maison paternelle, nous sommes des épouses infideles, qui avons violé la foy que nous avions solemnellement promise ; nous sommes des brebis égarées, qui n'étant plus sous la garde du Pasteur, sont prêtes à devenir la proye des loups ravissans. Mais que fait la pénitence ? Elle rappelle ses enfans prodigues ; elle rend ces épouses infideles à leur légitime Epoux ; elle ramene ces brebis de leur égarement, & les arrache, pour ainsi dire, d'entre les dents des bêtes féroces ; elle nous remet en grace avec Dieu ; elle nous rétablit en tous nos droits. C'est un bien inestimable, qui porte en conséquence tous les autres : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illi.* Sapient. 7. Cependant, après que nous avons reçû cette grace, après qu'il nous en a coûté tant de larmes, tant de regrets, tant de confusion, pour

Combien est précieuse la grace de la pénitence que nous méprisons par nôtre rechûte.

nous reconcilier avec Dieu, nous comptons pour rien de retomber dans sa disgrace. *Pris des Essais de Sermons pour l'Avent.*

Les pecheurs qui retombent, abusent de la facilité de l'Eglise, de les recevoir à la pénitence.

Chose étrange! quoique l'Eglise dans les premiers temps, n'accordât qu'une absolution solemnelle à une personne pendant toute sa vie, hors à l'article de la mort, quand elle étoit tombée dans quelque crime canonique. Vous ne sçauriez cependant vous imaginer l'apprehension que les Peres avoient, que les pecheurs n'abusassent de sa facilité; & ce n'étoit qu'avec repugnance, qu'ils apprenoient aux Catechumenes, qu'il y avoit encore une porte dans l'Eglise après celle du Baptême. Mais quelles plaintes & quels gémissemens ne devons-nous pas faire aujourd'hui, de l'abus que les pecheurs font de la facilité que l'Eglise a de les recevoir, non pas une & deux fois, mais autant de fois qu'ils reviennent?.. N'est-il pas vrai que l'Eglise est pleine de ces misérables, dont la vie n'est qu'un cercle malheureux de confessions & de crimes. Si vous étiez de ce nombre (mon cher Auditeur) pensez à la sévérité que l'Eglise avoit autrefois pour vos peres, & examinez bien les raisons qu'elle avoit d'user de cette rigueur: car si elle a changé extérieurement de conduite, elle ne peut changer de sentiment; sçavoir, que vos pénitences passées lui sont suspectes, & qu'à l'avenir vôtre salut est fort douteux. *M. de Fromentiere, Sermon du Jeudy Saint pour une Absoute.*

Quand on retient les instrumens du peché, on y retombe bien-tôt.

Je ne m'étonne pas si le démon voyant qu'on retient toûjours les instrumens du peché, & que ces armes d'iniquité sur lesquelles il se confie, ne lui ont point été enlevez, reprend courage, & songe à retourner dans sa maison; n'est-ce pas en effet après la confession, la même liberté dans les yeux, le même luxe dans les habits, la même profusion dans les festins, les mêmes habitudes, les mêmes commerces, les mêmes lectures deshonnêtes, & les mêmes discours? *M. de la Volpilliere, Sermon de la Madelaine.*

La facilité qu'ont les pecheurs de retomber dans leurs infidelitez, au lieu que les premiers Chrétiens ne succomboient qu'à la violence des tourmens.

Si un pecheur pouvoit du moins dire qu'il n'a faussé sa foy, qu'après de longs combats & de longues résistances, & qu'il a été contraint par la violence que lui ont faite les ennemis de Dieu, cela diminueroit leur crime. Je vous avouë que c'étoit un triste spectacle dans la primitive Eglise, de voir ces infortunez apostats, qui vaincus par la cruauté des supplices, avoient renié de bouche JESUS-CHRIST; de les voir, dis-je, revêtus de sacs, couverts de cendre, étendus par terre à la porte des Eglises, qui demandoient pardon aux fideles, & qui crioient d'une voix lamentable; foulez aux pieds ce mauvais sel qui a perdu sa vertu; chargez d'injures & de reproches ces lâches qui ont succombé dans le combat, pour obliger les Prêtres à les recevoir à la pénitence. L'un faisoit voir un œil qui lui avoit été crevé pour la foy; l'autre, une main qu'on lui avoit coupée; un autre disoit qu'il avoit pourri dix ans dans un cachot; au lieu de larmes, dit saint Cyprien, ils pressoient les bords de leurs playes, pour en faire sortir du sang: *Deprecabantur illi, non lacrymarum commiseratione, sed vulnerum, nec solâ lamentabili voce, sed laceratione corporis, manabat pro fletibus sanguis, & pro lacrymis cruor semiustulatis visceribus defluebat.* Pour un peché commis, ils pouvoient alleguer mille actions de force & de constance. Mais, dites-moy, des Chrétiens qui après leur pénitence, violeront leur foy, pourront-

ils s'excuser de la sorte ; allegueront-ils des tyrans & des bourreaux, qui les ont portez au peché ? Rien moins ; ils quitteront Dieu pour si peu de chose, qu'on pourra dire que ce sera pour rien, & par une pure malice : *Odio habuerunt me gratis. Le P. Texier.* *Psalm. 34.*

Faute de se séparer des objets défendus, & quitter de bonne foy ses habitudes criminelles ; qu'arrive-t-il ? Il arrive que l'on retourne à son vomissement ; que les occasions toutes fumantes reprennent feu ; que le peché se glisse insensiblement dans une place, où il a encore beaucoup d'intelligence ; qu'il profite de ses pertes ; qu'il se ressuscite, pour ainsi dire, & recüeille ses débris, semblable à ces serpens tronçonnez, qui avec un reste chancelant de vie, dans quelqu'une de leurs parties, se reparent eux-mêmes. *L'Autheur des Sermons Moraux.*

On retombe faute de quitter l'occasion, & les objets qui nous ont fait tomber.

Demandez à la plûpart des Chrétiens habituez au vice, lorsqu'ils approchent du Sacrement de Pénitence, s'ils regrettent les pechez qu'ils viennent de déclarer ? Ils vous répondront sans hésiter, qu'ils les regrettent de tout leur cœur. Mais êtes-vous résolu de ne les plus commettre ? Je le voudrois bien, vous disent-ils, j'y ferai mon possible. Que veut dire cela ? Sinon, je souhaiterois bien le pouvoir faire ; mais je crains que je ne puisse en venir à bout. Est-ce là une résolution ferme & efficace, telle qu'il la faut avoir ? Nullement ; ce n'est qu'une velléité, & un souhait inutile pour l'effet de la pénitence. Et nous croirons que Dieu s'est contenté de la pénitence d'un pecheur, qui après l'avoir outragé mille & mille fois, avouë qu'il a eu tort, qu'il regrette d'avoir peché, & offensé son Dieu, qu'il promet de faire son possible pour ne le plus offenser ; mais qu'il ne croit pas en pouvoir venir à bout ; que ses inclinations & ses habitudes sont trop fortes ; que la compagnie a trop de pouvoir sur son esprit, & que son attachement pour cette personne est trop violente ; qui est dire en un mot, qu'il n'est pas bien résolu de changer de vie. Or tous ces doutes & ces craintes ne s'accordent pas avec la résolution ferme de ne plus commettre le peché, qui est nécessaire pour la pénitence. Il faut qu'un véritable pénitent dise hardiment, je le puis, & je le veux : Je puis, avec le secours de la grace, me retirer du peché ; je puis renoncer à cette compagnie, & rompre ce commerce ; je veux donc absolument, fallut-il y perdre la vie : autrement cette résolution chancellante n'est pas suffisante, & la rechûte dans le peché marque bien que la résolution de s'en abstenir, n'a pas eu ce caractere de fermeté. *Le P. Gegou, livre intitulé : L'usage du Sacrement de Pénitence.*

La rechûte fréquente marque que la résolution de quitter le peché, n'a pas été ferme comme elle doit être.

Peut-on croire que la résolution d'éviter le peché ait été sincere & véritable, lorsqu'on n'en voit aucun effet ? Encore, si ensuite de cette résolution, un pecheur faisoit quelque effort pour rompre ses chaînes & ses liens, s'il étudioit les moyens de détruire ses mauvaises habitudes ; s'il mettoit ces moyens en usage, & que nonobstant il vînt à retomber quelquefois dans le peché, je dirois que sa rechûte seroit un effet de sa foiblesse, & que sa pénitence ne laisseroit pas d'avoir été bonne ; mais ne voyant rien de tout cela, & ne voyant d'ailleurs qu'une aussi grande facilité de pecher qu'auparavant, peut-on s'imaginer que ces sortes de pénitences soient véritables, & que ces pénitens soient effectivement contrits ; il faudroit pour cela que la pénitence,

Suite du même sujet.

ou la résolution de quitter le peché, eussent changé de nature. *Le même.*

Après une rechûte, il est incomparablement plus difficile de se convertir.

Il n'est pas possible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairez, qui ont goûté le don du Ciel, qui ont été faits participans de l'Esprit-Saint, & qui ont goûté quelle est l'excellence de la parole de Dieu, & qui n'ont pas laissé de tomber; que ces gens-là se renouvellent en faisant pénitence. A la vérité l'impossibilité n'est pas absoluë; mais la difficulté est extrême, il est bien rare que ces personnes reviennent jamais de leurs égaremens. L'outrage qu'elles font à JESUS-CHRIST, dont elles quittent indignement le service, après y avoir été si bien traitez, le tort qu'elles font à la vertu chrétienne, dont elles décrient si fort la pratique; les avantages qu'elles donnent aux libertins; le scandale qu'elles donnent à tous les fideles: tout cela semble rendre leur retour peu possible. Heureuses! si faisant ces réflexions, elles pouvoient comprendre que le Pere des miséricordes leur tend encore les bras, & qu'elles sont encore en état de rentrer en grace! On peut appliquer à ces personnes, ce que Dieu ordonna à saint Jean d'écrire à l'Evêque d'Ephése; vous avez perdu vôtre premiere charité. Souvenez-vous donc d'où vous êtes tombé, faites au plûtôt pénitence, & remettez-vous dans l'exercice & dans la ferveur de vos premieres œuvres; autrement je viens à vous, & j'ôterai vôtre chandelier de sa place. *Le P. Croiset, tome 2. de ses Réflexions spirituelles.*

Si l'on ne continuë la pénitence, on retombe plus grievement qu'auparavant, & enfin l'on met le sceau à sa reprobation.

Jerem. c.17.

A la vérité un pecheur qui ne travaille point à faire de dignes fruits de pénitence, peut avoir reçû le pardon de ses fautes dans la confession; mais si la vertu de la pénitence & ses exercices renouvellez, ne conservent en lui la grace du Sacrement, il se rengagera bien-tôt dans les liens du peché: *L'esprit immonde chassé de la maison pour un temps, y reviendra bientôt, avec sept autres esprits plus méchans que lui, & rendra les derniers désordres de ce pecheur plus grands que les premiers.* Les pechez passagers qui sont comme des caracteres marquez sur le sable, qui s'effacent facilement; mais le peché de rechûte, & ce peché de Juda, dont parle Jéremie, écrit sur le fer & sur le bronze, avec la pointe d'un diamant: *Peccatum Juda scriptum stylo ferreo, in ungue adamantino.* Toutes les fois que nous pechons, ce sont comme de nouveaux coups que nous donnons à ces caracteres d'iniquité déja formez, qui les approfondissent, & qui les rendent à la fin ineffaçables. L'on tombe enfin si souvent, que l'on ne se releve plus, & cette derniere rechûte marquée dans les decrets de Dieu, & qui donne le dernier sceau à nôtre réprobation, nous cause cette playe incurable, dont parle le Prophete, cette rupture qui ne se peut plus remettre: *Pessima plaga tua, insanabilis fractura tua. Essais de Sermons pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Les précautions qu'il faut prendre pour ne pas retomber dans son peché.

Vous sortez d'une dangereuse maladie, où vous avez beaucoup souffert, & où vous avez même pensé mourir; mais Dieu mercy vous en voilà rechapé, & vous commencez à revenir à vôtre premiere santé. Dites-moi maintenant, que ne faites-vous point pour ne pas retomber en cette maladie? Quelle égalité n'observez-vous point dans vôtre conduite? quelle soûmission n'avez-vous pas pour tous les conseils de vôtre médecin? quelle exactitude, pour ne pas dire quelle superstition pour tous ses ordres, & pour toutes ses paroles? Vous feriez scrupule de manger la moindre chose dont il ne vous

auroit

auroit point parlé ; vous vous retrancheriez de tout ce qu'il y a de plus divertissant, de plus délicieux dans la vie ; promenades, jeux, divertissemens, festins : tout cela ne vous est plus rien, parce qu'il y va du rétablissement de vôtre santé, & qu'il y auroit à craindre de retomber dans la même maladie, si vous repreniez vôtre maniere de vie ordinaire. Tout cela n'est-il pas vrai, & l'expérience ne le justifie-t-elle pas tous les jours ? Et sur cela, je dis qu'il est indigne qu'un Chrétien ait tant de soin de la santé de son corps, & qu'il ne fasse pas du moins autant pour celle de son ame. *Le P. Bourdalouë, Sermon sur ce sujet.*

Remede contre les rechûtes.

On a pour l'ordinaire autant de foiblesse, qu'on a commis de pechez dans sa vie passée. Ces playes ne sont presque jamais si parfaitement guéries, qu'elles ne soient prêtes à se r'ouvrir. Il faut donc pour empêcher cet effet, consolider les cicatrices, en fortifiant son ame par les œuvres de justice contraires à ces défauts. C'est le seul moyen d'éviter les rechûtes, & c'est l'omission de ce moyen qui les rend si fréquentes. Ainsi ces œuvres ne sont pas seulement nécessaires comme réparation, & comme satisfaction pour les pechez passez ; mais elles le sont aussi comme remedes & comme préservatifs pour les foiblesses presentes. *Essais de Morale, tome 5.*

Le même sujet.

Un Pénitent regarde le monde, & les occasions dangereuses qu'on y trouve, & qui ont été la cause de ses chûtes, avec la même crainte & la même horreur, qu'on regarde les écüeils où l'on fait naufrage ; cela l'oblige à les éviter, convaincu par sa propre expérience, de la foiblesse & de la corruption de son cœur ; & combien il doit peu compter sur sa vertu ; il croit ne pouvoir plus trouver sa sûreté que dans la fuite & dans la retraite. Un nouveau pénitent doit regarder son cœur comme un flambeau, éteint à la vérité ; mais qui fume encore, & qui se rallume incontinent à la moindre approche de la flâme ; c'est-à-dire, à la vûë des objets qui l'ont enflâmé. Il doit regarder sa vertu comme une fleur tendre qui ne fait qu'éclore, & que le moindre vent, la moindre ardeur du soleil fait sécher. *Le P. Nepveu, dans ses Réfléxions Chrétiennes, tome 3.*

Si nous avions une horreur véritable du peché, nous n'y retomberions pas.

Si le peché vous paroît un mal si affreux, que vous cherchez aussi-tôt à vous en guérir par la confession, pourquoi après avoir recouvré la santé par le remede efficace de la pénitence, vous mettez-vous si peu en peine de la perdre ? Pourquoi pleurez-vous si amérement une chose, que vous faites si facilement ? ou pourquoi la commettez-vous à la premiere tentation, pour vous repentir à la premiere confession ? Vous avez chassé le démon de vôtre cœur ; Jesus-Christ est revenu prendre possession de vôtre ame, la voilà ornée des dons du Saint-Esprit, & des richesses de la grace ; vous êtes maintenant un objet d'amour & de complaisance aux yeux de Dieu, toute la Cour céleste se réjoüit sur vôtre conversion, & vous regarde comme un citoyen du Ciel, où la pénitence vous donne droit d'aspirer. Hé ! malheureux que vous êtes ! un plaisir d'un moment, un léger interêt vous va dépoüiller de ces trésors inestimables, & peut-être qu'une mort imprévûë vous va ravir pour jamais la grace de la pénitence, que vous avez si indignement prophanée. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Quelle est

Combien y a-t-il de pecheurs qui sont dans l'illusion, & dont le démon se

L'illusion de ceux qui se confessent toûjours des mêmes pechez, & qui retombent sans cesse.

jouë, qui après une infinité de confessions, ou plûtôt après une même confession renouvellée une infinité de fois, se trouvent à la fin de leur vie aussi médisans, aussi emportez, aussi impudiques, que s'ils ne s'étoient jamais approchez des Sacremens. Ils n'ont jamais conçû une véritable horreur du peché; ils n'ont jamais formé une sincere résolution de se convertir. Le motif secret de toutes leurs pénitences n'a été que la recherche d'une fausse paix, qu'ils ont voulu établir dans leur conscience, ne pouvant soûtenir les remords du crime, ni les travaux de la vertu. Ils ont tâché de se faire un genre de vie, exempte des uns & des autres. Après qu'ils sont tombez dans le peché, ils s'en sont confessez pour calmer les troubles de leur conscience; déchargez du fardeau de ce peché commis par la confession, ils ont repris leur maniere de vie accoûtumée, qui peu à peu les a fait encore retomber. *Les mêmes.*



REGULARITÉ;

VIE REGLÉE, ORDRE ET PLAN DE VIE, que chacun doit observer selon son état ; exactitude à le suivre, &c.

AVERTISSEMENT.

PAr ce mot de regularité & de vie reglée, nous n'entendons pas parler d'une vie vertueuse, & d'une probité exemplaire opposée au désordre & au déréglement des mœurs ; mais nous entendons par ce terme un plan de vie, un ordre, & une régle, qu'un Chrétien doit se prescrire & observer ponctuellement autant qu'il lui sera possible ; afin de faire chaque chose en son temps, & ne rien omettre des obligations de son état, & de sa condition : faute dequoi, on n'agit qu'au hazard, par caprice, sans regle, sans methode, sans exactitude & sans application.

Ce sujet, pour n'être pas si ordinaire n'en est pas moins utile, puisque pour vivre Chrétiennement, il faut vivre par régle, & pour vivre par regle, il faut regler ses actions, sans quoi ce n'est pas même vivre en homme raisonnable, qui pour se conduire dans ses affaires & dans ses devoirs, doit établir un ordre en tout cela, & ne rien faire que par raison.

Il faut pourtant avoüer que pour bien traiter ce sujet, il faut beaucoup de précaution, pour n'y point faire entrer d'autres matieres, dont nous supposons les unes, comme sont, l'intention, les motifs surnaturels, l'état de grace, où l'on doit être, & les autres circonstances nécessaires pour rendre une action bonne, & digne d'une recompense éternelle ; les autres matieres qui ont quelque rapport à ce sujet, ne doivent être touchées qu'en passant, à moins qu'elles ne servent de preuves, ou qu'elles ne fassent une partie du Discours ; telles que sont le bon emploi du temps, la fuite de l'oisiveté, l'obéïssance, la charité du prochain, & d'autres semblables, qui demandent des Sermons entiers, & dont nous avons parlé en leur lieu.

Il faut aussi prendre garde, qu'en traitant ce sujet en Prédicateur, on ne descende point à un menu détail des actions de la journée, & qu'on ne s'étende point sur la maniere de les bien faire, de crainte que le discours ne rampe, & ne dégénére en Catechisme : mais en supposant tout cela, on se bornera uniquement, à l'ordre qu'on se doit prescrire, à l'exactitude avec laquelle il le faut observer, à la vigilance, & à l'application qu'on y doit apporter.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. SUR ces paroles de la Sagesse : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, & ostendit illi regnum Dei. Sapient.10.* J'ai dessein de vous montrer ; 1°. Que la regularité constante, & l'exactitude assiduë dans l'observation des devoirs de sa religion, de son état, de son emploi, & de la condition à laquelle la Providence nous a appellé, est une marque inconstestable & infaillible que c'est l'esprit de Dieu qui nous conduit dans la voye de son service. 2°. Que cette voye d'exactitude dans tous ses devoirs, est la voye la plus sûre, la plus facile, pour parvenir à la fin à laquelle Dieu nous a destinez, qui est le salut, & le bonheur éternel.

Premierement. Je dis que le caractere le mieux marqué qui distingue l'esprit de Dieu de tout autre esprit, est la regularité, c'est-à-dire, une exactitude fidele & constante dans tous les devoirs de la profession que nous avons embrassée. 1°. La raison en est prise de saint Augustin, qui assûre que Dieu aime l'ordre dans tous ses ouvrages, & qu'il s'est fait comme une loy, de garder fidelement celui qu'il s'est lui-même prescrit, dans la nature & dans la grace ; ensorte, ajoûte-t-il, que c'est l'ordre qui nous conduit à Dieu, & que sans l'ordre il est impossible d'aller à Dieu, qui est la fin que nous devons toûjours avoir en vûë. D'où il s'ensuit, que si c'est l'esprit de Dieu, qui nous a appellez à l'état que nous avons embrassé, comme je le suppose toûjours : c'est aussi ce même Esprit qui nous conduit par cette voye, & qui nous porte à remplir les devoirs de cet état : car, comme les choses se maintiennent par les mêmes principes qui leur ont donné l'être, comment pouvons-nous mieux juger que nous sommes conduits par l'esprit de Dieu, dans la maniere de vie qu'il nous a inspiré de suivre, que par l'observation entiere, constante, & reguliere de toutes nos obligations. 2°. De plus, dans cette foiblesse & cette inconstance que nous avons pour le bien, & dans ce penchant, qui nous porte toûjours vers le déréglement, la raison toute seule n'est pas assez droite pour regler toutes nos actions, & pour être le principe d'une conduite chrétienne & reguliere ? Il faut donc dire que c'est l'esprit de Dieu, c'est-à-dire, le désir de lui plaire, de faire sa volonté, & la grace attachée à la vocation dans cet état. Car sans cela, on ne fera le bien que par caprice, & par rencontre, & ce bien même ne sera jamais de durée ; l'empressement de nos affaires nous fera oublier les exercices de pieté ; on ne verra ni régle ni uniformité dans une conduite où tout est dérangé, & chaque chose faite à contretemps. 3°. L'expérience nous apprend que tout ce qui est violent ne peut être de longue durée ; mais qu'il se relâche & se dément insensiblement, à moins de quelque secours étranger. Or c'est une chose bien violente que de s'assujettir pour le service de Dieu, à une regle constante, qui gêne nôtre liberté naturellement ennemie de tout ce qui la contraint. Lors donc qu'un Chrétien

par une regularité exemplaire & édifiante, ne manque à rien de l'ordre qu'il s'est une fois prescrit, & qu'il a jugé nécessaire pour son salut, & pour le service de Dieu, & que d'ailleurs nulle considération humaine ne peut l'y obliger, ne faut-il pas conclure que le même Esprit qui l'a porté à se prescrire une loy, lui inspire aussi cette constance & cette fidelité à l'observer. Tout au contraire, quand on ne peut s'assujettir à aucune régle pour s'acquitter plus fidelement des obligations de son état & de sa religion, c'est une marque que l'esprit de Dieu s'est retiré, & ensuite on secouë bien-tôt le joug du service de Dieu, on se dispense de tout ce qu'il y a de pénible dans le Christianisme, & abandonnez à nous-mêmes & à nôtre propre conduite, nous nous abandonnons à tous les désordres.

Secondement. Je dis que se prescrire une régle & une conduite de vie, par laquelle on s'acquitte exactement de tous ses devoirs, tant de son état, que de sa religion, est la voye la plus sûre & la plus facile, pour parvenir à la fin à laquelle nous devons aspirer, qui est le bonheur éternel : *Justum deduxit per vias rectas, & ostendit illi regnum Dei.* 1°. C'est la voye la plus droite & la plus sûre, & il n'en faut point d'autre preuve que de sçavoir que c'est celle que Dieu même nous a tracée ; car comme sa providence surnaturelle s'étend sur tous les hommes en particulier, il les appelle à l'état où il prévoit qu'ils pourront faire plus sûrement leur salut, où ils trouveront moins d'obstacles, moins d'écüeils, moins de dangers, & puisque c'est sa volonté que nous vivions en cet état, nous devons croire aussi, que c'est par ce moyen que nous ferons toûjours sa volonté, qui est que nous observions tous les devoirs qui y sont attachez. 2°. C'est la voye la plus facile, & où l'on peut marcher & avancer avec moins de peine ; puisque c'est l'état & la condition que nous avons choisi nous-mêmes, comme la plus conforme à nôtre naturel & à nôtre inclination. Car enfin, si dans tous les arts & dans toutes les sciences, le grand secret de s'y rendre bien-tôt parfait & consommé, c'est d'y proceder par ordre, & d'avoir de sûres régles qui nous y conduisent, par ce que par-là on s'épargne bien de la peine, & qu'on abbrege bien du chemin. Il en est de même de la sainteté, qui est tout ensemble la science du Ciel, & la voye qui y conduit. Or pour faciliter cette voye, & abreger ce chemin, il ne faut que regler les actions ordinaires de sa vie ; alors rien ne nous arrêtera, l'habitude en applanira toutes les difficultez, & nous rendra aisé ce qui nous paroissoit auparavant impratiquable. 3°. Cette exactitude reguliere est encore la plus avantageuse ; car par-là nous pouvons faire que toutes nos actions soient comptées pour le Ciel, & acquerir une infinité de mérites, &c. *Cecy est tiré d'un discours sur ce sujet, de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 3. des Sujets particuliers.* Sapient. 10.

II. On peut montrer qu'il est absolument nécessaire pour mener une vie chrétienne, de mener une vie reglée.

1°. Pour éviter les maux & les désordres d'une vie irreguliere, qui sont l'oisiveté & la perte du temps, la négligence dans ses devoirs de pieté, & dans le reglement de sa famille : les omissions dans les choses les plus essentielles de nôtre emploi, ou de nôtre charge ; ce qui ne peut manquer d'arriver, quand on n'agit que par hazard, par humeur, ou par caprice.

2°. Les choses qu'on doit régler, & la maniere dont il s'y faut prendre; sçavoir, le temps qu'il faut donner aux exercices de pieté, aux devoirs de la vie civile, au soin de sa famille, aux besoins de la nature; comme sont le repos, le repas, les divertissemens.

3°. Les avantages qu'on retire de ce sage réglement. On est sûr de faire en toutes choses la volonté de Dieu, en nous acquittant des devoirs de l'état dans lequel il nous a mis; on mene une vie innocente & chrétienne; on fait le bien que Dieu attend & demande de nous, lorsqu'on est exact & regulier à s'acquitter de tous les devoirs de son état, de sa religion, & de sa condition.

III. 1°. Montrer que la regularité constante dans tous les devoirs de son état & de sa religion, est la véritable & la solide devotion d'un Chrétien engagé dans la vie civile, & la marque qu'on est solidement vertueux.

2°. Que régler toutes ses actions, & faire tout dans l'ordre & en son temps, c'est le moyen de ne trouver rien de difficile dans la vertu.

IV. 1°. Etablir un ordre bien reglé dans sa famille, & être le premier à l'observer, & le faire observer constamment, c'est le moyen infaillible d'y établir & d'y entretenir la pieté, & d'y attirer les bénédictions du Ciel.

2°. C'est le moyen d'en bannir tous les désordres, qui ne peuvent manquer d'arriver, quand chacun fait ce qu'il veut.

3°. C'est le moyen d'y entretenir la paix, l'union, & la charité, quand chacun y fera ce qu'il doit, ce qui lui est ordonné, & ne se mêlera point de l'office des autres.

V. 1°. Mener une vie uniforme & reguliere, dans des actions communes & ordinaires, est tres-agréable à Dieu; souvent on la passe avec moins de danger, que si l'on vivoit dans un état plus relevé, & où l'on fit des actions plus éclatantes.

2°. Que Dieu doit être content de nous, lorsque nous menons une vie reguliere dans l'état où il nous a appellez, & que nous en remplissons exactement tous les devoirs: le point est d'y perséverer constamment.

VI. Comme toute la sainteté & la perfection de la vie chrétienne consiste à éviter le mal, & à faire le bien, il est aisé de faire voir, que bien régler toutes ses actions, c'est:

1°. Eviter le mal, parce que cette conduite reglée est opposée à la liberté, ou pour mieux dire au libertinage qui nous porte sans cesse au désordre & au déréglement; en second lieu, opposée à la négligence, qui fait qu'on s'acquitte mal de ses obligations; & enfin, à la paresse qui fait omettre ce qu'il y a de plus essentiel dans les devoirs d'un Chrétien.

2°. C'est faire le bien, puisque c'est faire la volonté du souverain Maître, qui exige de nous tels services. C'est faire par ce moyen de toutes nos actions autant d'actes de vertus, & enfin acquerir un trésor de mérites pour le Ciel.

VII. 1°. Le bon ordre & la regularité que l'on observe dans la conduite de sa vie, & dans toutes ses actions, est la source d'une paix & d'un repos de conscience inaltérable. Car on n'a rien à se reprocher, quand on a fait son devoir; on n'a rien à craindre du côté de la justice Divine, dans le compte rigou-

reux qu'on a à lui rendre. Et si l'on n'est pas toûjours à couvert de la censure des hommes, on est en droit de se mettre au-dessus, & d'en appeller au jugement des gens de bien, qui peuvent nous faire justice.

2°. C'est ce qui entretient & conserve la paix dans la société humaine. Quand chacun s'acquitte exactement de ses devoirs dans son état & dans sa profession, personne n'a sujet de se plaindre de son prochain ; il n'y a ni querelle, ni division, ni discorde, & on joüit d'une parfaite paix.

1°. L'EXACTITUDE & la regularité dans les devoirs de nôtre état & de nôtre profession n'empêchent point le service de Dieu. 2°. Réciproquement ceux qui sont les plus fideles à remplir les devoirs de la Religion, sont ceux qui s'acquittent mieux de ceux qui sont attachez à leur profession ; parce qu'ils entrent dans les emplois par des motifs plus purs & plus désinteressez. Qu'ils n'exigent jamais des choses injustes ; qu'ils ne se laissent point accabler de trop d'affaires ; qu'ils sont plus particulierement assistez du secours du Ciel : de sorte qu'on peut dire que l'accord des devoirs de la Religion, & de son état ou de sa profession, est ce qui fait un parfait Chrétien, & un parfaitement honnête homme. Delà l'on peut conclure que non-seulement on se peut sauver & sanctifier en toutes les conditions qui sont autorisées par les loix; mais encore qu'on peut faire de sa condition un moyen de son salut, & de sa sainteté, par l'accord de ces deux sortes de devoirs. VIII.

1°. IL n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus facile à commettre qu'un peché d'omission dans l'acquit de ses devoirs, soit ceux qui regardent la Religion, soit ceux ausquels nous sommes engagez par nôtre profession ou par nôtre état ; c'est un peché qui se commet facilement, parce qu'il ne consiste pas dans quelque action: mais dans l'omission de celle que nous devions faire en tel temps, en tel lieu, en telle occasion. Il est de plus tres-facile à cause de la multitude des devoirs attachez à nôtre état, & qui regardent Dieu, nous-mêmes, & le prochain : Que ces devoirs sont differens ! & qu'à moins d'être reglé, exact & vigilant à prendre garde à tout, il est bien difficile qu'il n'en échappe quelqu'un ! IX.

2°. Il faut bien faire sentir que l'omission, ou négligence considérable de s'acquitter de ses devoirs, est ce qui damne le plus de personnes ; parce que c'est le peché sur lequel on s'examine le moins, qu'on excuse le plus facilement, qu'on se met le moins en peine de réparer, dont on s'accuse le plus rarement au tribunal de la pénitence, & dont cependant Dieu demandera un compte plus rigoureux.

1°. TOUT le bon ordre du monde dépend de ce que chacun s'acquitte exactement de tous ses devoirs ; comme au contraire tous les désordres qu'on voit dans tous les états, & dans toutes les conditions naissent du mépris qu'on en fait, ou de la négligence qu'on apporte à s'en acquitter. X.

2°. Ceux qui manquent à accomplir ces devoirs, ou qui manquent à les faire observer à ceux qui leur sont soûmis, ou sur qui ils ont inspection, quoiqu'ils fassent d'ailleurs, ne peuvent être considerez sur le pied de gens de bien, & de véritables Chrétiens.

COMME la véritable prudence consiste à ordonner les moyens à la fin ; la prudence chrétienne consiste à régler toutes ses actions & ses devoirs, qui sont XI.

les moyens que nous avons pour arriver au souverain bonheur, qui est nôtre fin. 1°. Parce que Dieu n'y conduit pas tout le monde par la même voye. Or celle par où Dieu nous veut conduire dans l'état que nous avons embrassé, est de nous acquitter des devoirs qui lui sont propres. Or dans cet embarras & cette vicissitude, d'emplois, d'occupations, le moyen de s'en bien acquitter, si on ne les régle & si l'on n'assigne le temps qui leur est propre; & de garder exactement l'ordre & la régle qu'on a établi. 2°. Parce que tout ce que nous ferons, qui ne sera ni conforme à nôtre état, ni ajusté à la régle que nous aurons une fois établie avec toutes les précautions, & les exceptions nécessaires, sera inutile pour cette fin, & ne nous avancera de rien. 3°. Parce que sans ce reglement dont nous nous serons fait une loy, nôtre inconstance & nôtre légéreté naturelle nous fera changer tous les jours de pratique, & nous fera bien-tôt oublier, & la fin où nous aspirons, & les moyens d'y parvenir.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres. Saint Augustin a fait un livre de l'ordre; je crois que c'est le seul qui ait traité ce sujet, ou du moins qui en ait parlé plus amplement.

Le même, *Epist.* 40. *ad Licentium*, montre que l'ordre est plus dans les mœurs que dans les paroles.

Saint Bernard, *in Serm. parv. num.* 16. montre que l'ordre met la paix & la concorde en toutes choses.

Saint Bonaventure, *lib. de sex alis Seraph. c.* 6. parle plus en particulier de l'ordre qu'on doit se prescrire & observer exactement dans ses actions; mais il ajoûte qu'on le peut interrompre pour vaquer à d'autres plus pressées & plus importantes.

Voilà ceux que j'ay pû trouver qui ayent parlé expressément de l'ordre, l'exactitude, & la regularité que nous devons observer dans nos actions. Il y a d'autres endroits, où les mêmes & quelques autres Peres ont parlé de la fidelité que nous devons apporter dans les petites choses, & que nous avons citez sur ce Titre-là, qui a beaucoup de rapport à celui-cy; c'est pourquoi on peut les repeter.

Saint Augustin, *Epist.* 108. *ad Seleucianam.*
Saint Chrysostome, *Homil.* 87. *in Matth.*
Saint Basile, *Serm. de Renunciat. seculi, & de Spiritu perfectionis.*
Cassien, *Coll.* 6. *Abbat. Theod.*
Saint Leon, *in extremâ Epist.* 86. *ad Nicetam.*
Le même, *Epist.* 54. *ad Marcian. August.*
Saint Bernard, *de ordine vitæ, & morum instit.*
Pour les autres Autheurs, qui ont écrit de l'exactitude dans les plus petites choses

choses, on les peut voir dans le Titre de la Fidelité aux petites choses.

Le P. Suffren, tome 1. de l'Année Chrétienne, chap. 5e. donne pour regle & pour moyen de bien faire ses actions, de faire chaque chose en son temps. Les Livres spirituels, qui ont parlé de la regularité & de l'exactitude.

Le P. Caussin, liv. 3. de la Cour-Sainte, sect. 33. traite de la pratique des actions du jour, pour vivre en véritable Chrétien.

Le même, a traité plus amplement cette matiere, dans un petit livre intitulé : *La Journée Chrétienne.*

Combolas, livre intitulé : *Modele de la vie Chrétienne.* Titre : *La Conduite Chrétienne*, montre qu'il faut établir & garder un ordre en toutes les fonctions domestiques.

Le P. Cordier, tome second de la Sainte Famille, chap. 1. montre l'excellence de l'ordre, & qu'il en faut établir un dans toutes les familles.

Le P. Poiré, livre intitulé : *La science des Saints*, ch. 8. où il est parlé de l'esprit reglé.

Le P. Haineuve, tome 3. de l'ordre, discours 10e. sect. 1. parle de l'ordre du jour par les actions qu'on y doit faire reguliérement.

Essais de Morale, tome 1. traité de la soûmission à la volonté de Dieu, chap. 7. où l'on montre qu'il faut toûjours régler ses actions extérieures, & que c'est la source de l'égalité d'esprit.

Le P. Nepveu, tome 3. de ses Réfléxions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, dix-neuviéme jour du mois d'Août, parle de la maniere de regler la journée chrétiennement.

Le P. Sandret, livre intitulé : *Le reglement des familles*, montre qu'il est important de regler saintement une maison ; dans le premier chapitre du livre, & dans le dernier, il donne quelques maximes générales pour la bien regler.

Le P. de Lingendes, dans ses Sermons françois, Sermon pour le Mardy d'après le Dimanche de la Passion, a un Sermon du Réglement de la Journée, où il parle de tout ce qui peut venir à ce sujet. Les Prédicateurs.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, troisiéme tome des Sujets particuliers, a un Sermon entier sur la vie reglée.

Je n'ay trouvé personne qui ait fait des Recüeils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Corroboratus est Joathan, eò quod direxisset vias suas coram Domino. 2. Paralip. cap. 27.

Tempus faciendi Domine; dissipaverunt legem tuam. Psalm. 118.

Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. Jobi 10.

Custodi legem atque consilium, & erit vita animæ tuæ. Prov 3.

In omnibus operibus tuis præcellens esto. Eccl. 33.

Non defrauderis à die bono, & particula boni doni non te prætereat. Eccli. 14.

Sine judicio nihil facias grave. Eccli. 33.

Sapiens cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum, qui fecit illum, & in conspectu Altissimi deprecabitur. Aperiet os suum in oratione, & pro delictis deprecabitur. Et Dominus diriget consilium ejus, & disciplinam. Eccli 39.

Omni negotio tempus est, & opportunitas. Eccles. 8.

Vir prudens dirigit gressus suos. Prov. 15.

Dirige viam tuam, & spera in illum. Eccli. 2.

In omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. Eccli. 37.

Ante omnia opera, verbum verax præcedat te, & ante omnem actum consilium stabile. Eccli. c. 37.

Suscitavi eum ad justitiam, & omnes vias ejus dirigam. Isaiæ 45.

Qui quærit legem replebitur ab eâ, & qui insidiosè agit scandalizabitur ab eâ. Eccli 32.

Ordinavit in me charitatem. Cant. 2.

Omnia tempus habent. Prov. 25.

Nisi in timore Dei tenueris te, citius subvertetur domus tua. Eccli. 27.

Non oderis laboriosa opera. Eccli. 7.

Quæ à Deo sunt, ordinata sunt. Ad Rom. 13.

Joathan a acquis une merveilleuse force, parce qu'il avoit reglé ses voyes devant le Seigneur.

C'est ici le temps d'agir, Seigneur; ils ont dissipé vôtre loy.

Avant que j'aille en cette terre de misére, où tout est sans ordre, & dans une éternelle horreur.

Gardez la loy & le conseil, & ils seront la vie de vôtre ame.

Faites toutes vos œuvres dans toute l'excellence & la perfection que vous pourrez.

Ne vous privez pas des avantages que vous tirerez d'un jour bien employé, & qu'aucune partie de ce bien ne vous échappe.

Ne faites rien d'important sans y avoir bien pensé.

Le sage appliquera son cœur, & veillera dès le point du jour pour s'attacher au Seigneur, qui l'a créé, & il offrira ses prieres au Seigneur; il ouvrira sa bouche pour la priére, & il demandera pardon de ses pechez; & Dieu le remplira de l'esprit d'intelligence, d'ordre, & de regularité.

Toutes choses ont leur temps, & leurs momens favorables.

L'homme prudent mesure & ordonne tous ses pas, c'est à dire, ses actions.

Rendez vôtre voye droite, & reglez-la, & espérez en Dieu.

En toutes choses priez le Tres-haut, afin qu'il vous conduise dans le droit chemin de la vérité.

Que la parole de vérité précéde toutes vos œuvres, & qu'un conseil stable régle auparavant tout ce que vous faites.

Je l'ai excité à faire des œuvres de justice, & je réglerai toutes ses voyes.

Celui qui cherche la loy en sera rempli, & celui qui ne la garde pas, sera puni par elle-même.

Il a reglé en moy la charité.

Chaque chose a son temps qui lui est propre.

Si vous ne vous tenez fortement attaché à la crainte de Dieu, vôtre maison sera bien-tôt renversée.

Ne fuyez point les ouvrages laborieux.

Tout ce qui est de Dieu est ordonné.

Omnia honestè, & secundùm ordinem fiant in vobis. 1. ad Corinth. 14.

Que tout se fasse dans la bienséance & avec ordre.

Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, & misericordia. Ad Galat. 6.

Je souhaite la paix & la miséricorde à ceux qui se conduiront selon cette régle.

Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt, propterea nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. Ad Ephes. 5.

Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais; ne soyez donc pas imprudens, mais gens qui sçavent discerner quelle est la volonté du Seigneur.

Qui suorum & maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior. 1. ad Timoth. 5.

Si quelqu'un n'a pas soin des siens, & particuliérement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foy, & est pire qu'un infidele.

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Ad Rom. 8.

Tout contribuë au bien de ceux qui aiment Dieu.

Ut abundetis magis, & negotium vestrum agatis. Ad Thessal. 4.

Afin que vous avanciez de plus en plus, en travaillant à vôtre affaire.

Justum deduxit Dominus per vias rectas, & ostendit illi regnum Dei. Sapient. 10.

Le Seigneur a conduit le juste par des voyes droites, & lui a montré le royaume de Dieu.

Quæ placita sunt ei facio semper. Joan. 8.

Je fais en toutes choses ce qui est le plus agréable à Dieu.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

QUELQUES saints Peres font une question, qui me semble propre pour nous faire concevoir que Dieu veut que nous fassions toutes nos actions avec ordre, & que nous nous prescrivions une régle de conduite pour toute nôtre vie. Ils demandent pourquoi Dieu en créant ce grand univers, & toutes les parties qui le composent, pouvant produire ce grand ouvrage tout d'un coup, & lui donner en un moment toute sa perfection, a mis plusieurs jours à le mettre en l'état que nous le voyons. Cet intervalle & cette durée de temps n'a pû venir de l'impuissance, ou faute d'adresse de l'Ouvrier, ni de la résistance de l'ouvrage, puisque tout lui obéït à point nommé, & que rien ne résiste à sa volonté. On ne peut pas dire non plus, qu'il n'avoit pas pris d'abord d'assez justes mesures, ou que son projet n'étant pas assez digeré, il a fallu dans la suite retoucher l'ouvrage, le corriger, y ajoûter, & lui donner les derniers traits, comme font les Peintres & les Architectes : mais Dieu ne pouvoit devenir plus habile le dernier jour que le premier, ni découvrir des défauts dans son ouvrage, qu'il n'eût pas prévû d'abord. Entre plusieurs raisons que les saints Peres apportent d'un procedé qui pourroit peut-être paroître irrégulier, celle-cy fait à nôtre sujet; sçavoir, que ne pouvant l'imiter dans sa puissance, pour produire de semblables ouvrages, nous devons du moins l'imiter, en faisant les nôtres avec ordre, & que chaque jour, & même chaque heure doit avoir son occupation reglée, après avoir bien concerté la maniere de vie que nous devons observer pour parvenir à la fin où nous aspirons.

Pourquoy Dieu en créant le monde a gardé un ordre, & ne l'a pas voulu créer tout d'un coup.

Nous lisons dans les livres de l'Ancienne Loy, dans le Lévitique, & dans le Deuteronome, que Dieu vouloit que tout fût reglé parmi son peuple; les loix, les rangs, les devoirs & les offices : & particulierement tout ce qui regardoit son culte, le lieu, le temps, l'appareil, & toutes les cérémonies. Ce qui fait que de tout temps Dieu a voulu qu'il y eût de l'ordre dans toutes les actions des

Dieu vouloit dans l'Ancienne Loy, que tout se fit par ordre.

hommes, comme il y en a dans les siennes, faute dequoi il n'y a que confusion, & que désordre dans nos familles, dans nôtre conduite, dans nos mœurs, & dans toute la suite de nôtre vie.

L'ordre & le réglement que Salomon avoit mis dans sa maison, donna de l'admiration à la Reine de Saba.

Pendant que Salomon se laissa conduire à l'esprit de Dieu, il mérita justement le nom de sage, parce qu'il prenoit si bien son temps, qu'il faisoit tout dans l'ordre, & avec une prudence admirable; il étoit si éclairé qu'il portoit le jour partout, découvroit & déconcertoit les intrigues les plus secrettes, développoit les mysteres les plus cachez, & démêloit les affaires les plus embroüillées: mais sur tout il paroissoit un ordre si merveilleux, & tout étoit si bien reglé parmi la multitude de ses officiers, que le réglement de sa personne s'étendoit sur tous ceux qui étoient à son service, ou qui étoient de sa suite; jusques-là que la Reine de Saba, sur le bruit de sa sagesse, entreprit le voyage de Jérusalem, pour voir de ses yeux les merveilles que la renommée lui en avoit rapporté. Elle contenta sa curiosité tout à loisir; elle s'informa de toutes les belles actions, & de toutes les sages ordonnances de ce grand Prince; mais elle fut ravie, & comme hors d'elle-même, de voir le bel ordre, & les sages réglemens qu'il avoit établis dans sa maison; & s'écria que tout lui paroissoit plus beau & plus admirable, que tout ce que la renommée en avoit publié; & que ce qu'elle voyoit surpassoit de beaucoup tout ce qu'elle en avoit entendu.

L'exemple de la femme forte, dont le Sage nous fait le portrait dans les Proverbes.

La femme forte, dont parle le Saint-Esprit dans les Proverbes, est un parfait modele de l'exactitude & de la régularité, dont les personnes de son sexe & de sa qualité doivent s'acquitter de leurs obligations. Loin de négliger son domestique, comme font la plûpart des autres, elle a toûjours les yeux ouverts sur les besoins de sa maison, afin de prendre des mesures pour y pourvoir. Elle a grand soin de fournir d'habits & d'alimens à tous ceux qui sont à son service; elle fait une exacte perquisition de tout ce qui se fait, & ce qui se passe dans le logis, afin de metre ordre à tout, & d'empêcher les désordres. Elle use d'œconomie & d'épargne pour ménager dequoi soulager la nécessité des pauvres & des misérables. Sur tout elle n'est jamais oisive, & quand les autres affaires plus importantes lui manquent, elle s'occupe aux ouvrages de main, manie la laine & le fuseau. Voilà une partie du caractere que le Sage fait de cette femme réguliere, & qui la louë plus de sa vigilance, de son exactitude, & de son application à s'acquitter de ses obligations, que de sa qualité, de son rang, & de ses richesses.

L'exemple de la ponctualité du Sauveur à exécuter les ordres de son Pere.

On ne peut douter que tout ce que devoit faire le Fils de Dieu, quand il viendroit sur la terre, n'ait été ordonné par son Pere Eternel, & que tout ne fût exactement marqué jusqu'aux moindres actions: mais aussi l'a-t-il executé ponctuellement, & avec la derniere exactitude, sans en prévenir le temps, ni manquer à la moindre circonstance. C'est pourquoi étant prié par sa propre Mere la sainte Vierge, d'user de son pouvoir aux nôces de Cana en faveur des conviez, il répondit que le temps de se faire connoître par des actions miraculeuses n'étoit pas encore venu: *Nondum venit hora mea.*

Joan. 2.

L'exemple de la Ste. Vierge Mere de Dieu.

Toutes les actions de la glorieuse Vierge ont été infiniment agréables à Dieu, & il est constant qu'elle s'est acquis par-là un trésor inconcevable de mérites. Mais comme nous ne voyons pas que ce qui a paru au dehors, ai

été grand & éclatant, & qu'elle a mené une vie retirée & connuë de Dieu seul; il faut conclure que sa fidelité à correspondre aux graces du Ciel, son exactitude à remplir ses devoirs, & à ménager toutes les occasions de glorifier le Seigneur; & en un mot, la régularité d'une vie privée passée au service de son Dieu, a été la source, & comme le fond de ce prodigieux amas de mérites.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce Sujet.

Justum deduxit Dominus per vias rectas. Sapient. 10. On peut dire sans crainte, que cette voye droite & sûre, par laquelle Dieu conduit les justes à la perfection de leur état, & ensuite au royaume des Cieux, est la régularité & l'exactitude à remplir leurs devoirs, & à s'acquitter de leurs obligations dans le genre de vie, où la Providence les a fait naître, ou dans le rang où elle les a placé; les occasions de faire de grandes actions, & de procurer la gloire du Seigneur sont rares, & Dieu n'applique pas tout le monde à ces nobles emplois, où on lui puisse rendre de signalez services: mais il dépend de nous avec sa grace, qui ne nous manque jamais d'être exacts, ponctuels, & réguliers à remplir les devoirs de l'état, où lui-même nous a mis; & c'est tout ce qu'il peut exiger de ses plus fideles serviteurs. C'est de plus la voye la plus sûre; la vaine gloire qui nous ravit d'ordinaire le mérite de nos bonnes actions, n'y est pas à craindre comme dans les grands emplois, où l'on acquiert souvent d'autre recompense, que les applaudissemens des flatteurs qui nous entourent; & il n'y a pas de danger que la tête ne nous tourne comme à ceux qui sont dans l'élevation, & dans un rang distingué. C'est enfin la voye du salut la plus facile, & celle que Dieu a tracée à tous les hommes; puisque pour se sauver Dieu ne leur demande autre chose que de faire ce à quoi ils se sont obligez eux-mêmes, en embrassant leur état, & dont ils ne peuvent se dispenser, sans encourir la haine & le mépris des hommes mêmes, aussi-bien que de Dieu, dont ils violent les ordres & les loix.

La régularité & l'exactitude à s'acquitter des devoirs de sa profession, est la voye la plus sûre & la plus droite pour faire son salut.

Omni negotio tempus est & opportunitas. Eccles. 8. Ce n'est pas tant un proverbe, qu'un oracle du Saint-Esprit: Que chaque chose a son temps. Ainsi quand vous vous sentirez accablé d'affaires, qui se présenteront en foule, & qui ne vous permettront pas de respirer, ne vous empressez pas de les expédier, & de vous débarrasser au plûtôt. Donnez à chacun le temps qui leur est dû; mais que ce soit la raison qui juge & qui décide de leur importance, & de l'ordre que vous devez leur donner, & non pas la fantaisie, la recommandation, ou la vûë de quelque interêt. Mais pour agir en Chrétien, ne vous y livrez pas tellement, que vous oubliez la plus grande & la plus importante que vous ayez, & conséquemment qui doit être préférée à toutes les autres; sçavoir celle de vôtre salut. C'est pourquoi il faut toûjours réserver, quoi qu'il arrive, un temps privilegié pour vaquer à la priere, à la lecture d'un bon livre, & aux exercices de pieté, en quoi tout Chrétien se doit faire un point de conscience de n'y manquer jamais.

Il ne faut pas tellement s'occuper des affaires même de nôtre profession qu'on néglige, ou qu'on oublie celle de son salut.

Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei. Ad Roman. 1. Quoique ces Garder conf-

tamment l'ordre qui nous est prescrit, est une marque qu'on est conduit de l'esprit de Dieu.

paroles s'addressent en général à tous ceux qui sont fideles à suivre les mouvemens du Saint-Esprit, je ne crains point de les appliquer en particulier à ceux qui sont reguliers & constans à s'acquitter des devoirs de leur état, & de dire que ce sont les véritables enfans de Dieu, toûjours soûmis à ses ordres, & qui exécutent en toutes choses sa divine volonté : puisqu'il est constant que la volonté de ce Pere céleste, est qu'ils se sanctifient dans l'état où il les a appellez, & que les moyens de s'y sanctifier ne sont autre que de s'acquitter avec une exacte régularité de tous les devoirs, & de toutes les obligations qui y sont attachez. De maniere que cette exactitude constante & réguliere, est la marque la plus certaine & la plus infaillible que c'est l'esprit de Dieu qui est le principe de nôtre conduite ; la raison en est prise de saint Augustin, qui asûre que Dieu aime l'ordre dans tous ses ouvrages, & qu'il s'est fait comme une loy de garder constamment celui qu'il s'est lui-même prescrit dans la nature & dans la grace : en sorte, ajoûte-t-il, que sans l'ordre, il est impossible d'aller à Dieu, qui est la fin que nous devons toûjours avoir en vûë: *Ordo est quem si tenuerimus, perveniemus ad Deum, & si non tenuerimus non perveniemus ad Deum.* D'où il s'ensuit, que comme c'est l'esprit de Dieu qui nous a appellez à un état de vie, c'est aussi lui qui nous y conduit, lorsque nous en remplissons régulierement tous les devoirs.

En gardant exactement l'ordre qu'on s'est prescrit de la sorte, on participe au bonheur des Religieux, qui pratiquent l'obéïssance, en gardant leurs Régles. *Ad Rom. 13.*

Quæ placita sunt ei facio semper. Joan. 8. Lorsque nous observons religieusement & constamment les devoirs de nôtre état, & que nous faisons toutes nos actions dans l'ordre, & selon la régle qui nous est prescrite, ou par nos supérieurs temporels, ou par ceux qui gouvernent nôtre conscience, nous sommes surs de faire en toutes choses la volonté de Dieu, & de participer par ce moyen à l'avantage des Religieux, d'être asûrez de faire toûjours la volonté divine, par le moyen de l'obéïssance qu'ils rendent à leurs Supérieurs, ou en gardant fidelement leurs régles ; parce que cet ordre que nous observons dans nôtre conduite est une espece de régle que nous avons prise, pour vivre plus chrétiennement, & par conséquent qui vient de Dieu : *Quæcumque ordinata sunt, sunt à Deo.* Or l'avantage que nous en retirons, est, qu'au lieu d'agir par hazard, ou par fantaisie, ou de nous conduire par nos propres lumiéres, qui ne feroient que nous égarer à chaque pas, & peut-être nous conduire au précipice, Dieu s'engage d'être lui-même nôtre guide, sans qu'il y ait aucune de nos actions qui ne soit dans l'ordre de ses desseins, & par une conséquence nécessaire, qui ne lui soit agréable. Car, mon Dieu ! si je suis exactement vos ordres, & si je m'acquitte exactement de tout ce que vous souhaitez ; si je fais en un mot, tout ce que vous m'ordonnez, & ce que vous attendez de moy, que puis-je faire davantage pour vous plaire.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Omnia quantò magis ordinata sunt, tantò magis utique bona sunt. August.

Pax omnium rerum tranquillitas ordinis. Idem, l. 19. de Civit. c. 13.

Ordo est, parium disparium que rerum sua cuique distribuens dispositio. Idem, ibidem.

Non ordo rectus, aut ordo appellandus est omninò, ubi deterioribus meliora subjiciuntur. Idem, l. 1. de lib. Arbit. c. 8.

Unusquisque Pater familias in domo suâ Ecclesiasticum, & quodammodò Episcopale impleat officium. Idem, tract. in Joannem.

Summo Deo cuncta administrante quæ fecit, nihil inordinatum in universo, nihilque injustum est, sive scientibus, sive nescientibus nobis. Idem, lib. 83. Quæst. Quæst. 27.

Nihil est ordinatum quod non sit pulchrum; & sicut ait Apostolus, omnis ordo à Deo est. Idem, de verâ Relig. cap. 41.

Omnia quæ naturaliter sunt in ordine suo, bona sunt, & nemo in eis peccat, nisi qui ordinem suum, in Dei obedientiâ non custodiens, eorum quoque ordinem malè utendo perturbat. Idem, lib. 6. contra Faust. cap. 8.

Ordo est quem si tenuerimus in vitâ, perducit ad Deum, & quem nisi tenuerimus, non pervenimus ad Deum. Idem, lib. de Ordine.

In omni servandum ætate, ut deceat quod agas & conveniat, quadret sibi ordo vitæ tuæ. Ambrof. lib. 1. Offic. c. 19.

In omni actu vitæ id cavere debemus, ne rationem nimius animi motus excludat, sed teneamus consilii locum. Idem, l. 1. Offic. cap. 22.

Cùm solveris Authori debitum, licet ut opera tua in beneficentiam, & alimenta hominum conferas. Idem, ibidem, c. 50.

Dum Deus successivè hunc mundum produxit & perfecit, imitatorem sui nos esse voluit, ut primò faciamus aliqua, postea venustemus, ne dum utrumque adorimur, neutrum possimus explere. Idem, in Hexam. cap. 7.

Plus toutes choses sont dans l'ordre, plus elles sont reglées, & plus elles sont parfaites.

L'ordre met la paix & la tranquillité partout, & en toutes choses.

L'ordre est un certain arrangement de choses égales & inégales, les mettant chacune dans sa place, & dans son rang.

Ce n'est point un ordre, mais un véritable déréglement quand on préfére ce qui est mauvais, à ce qui est bon.

Chaque Pere de famille doit mettre l'ordre dans son domestique, & faire dans sa maison, ce qu'un Evêque fait dans son Diocése.

C'est Dieu qui gouverne toutes choses; & de tout ce qu'il a fait, il n'y a rien qui ne soit dans l'ordre; quoique souvent nous ignorions les raisons qu'il a eües de faire une chose plûtôt que l'autre.

Tout est beau quand il est dans l'ordre, & comme dit l'Apôtre, tout ordre est de Dieu.

Tout ce qui est dans l'ordre qui lui convient est bon, & ne peut être la cause de nôtre déréglement, à moins que l'homme ne se dérange lui-même, en désobéïssant à son Dieu, & par l'abus qu'il fait de ces choses, il en trouble l'ordre & l'arrangement.

Il y a une régle & un ordre nécessaire en cette vie, qui nous mene à Dieu, si nous l'observons fidelement; & si nous y manquons, nous nous détournons du chemin qui conduit à Dieu.

En quelque âge que ce soit, il faut faire ensorte que toutes nos actions soient dans la bienséance, & dans l'ordre qu'il nous convient.

Dans toutes nos actions, nous devons prendre garde que la passion ne trouble nôtre raison, & nous devons toûjours en écouter le conseil.

Quand vous aurez rendu à l'Autheur de vôtre être ce que vous lui devez, le bon ordre demande que vous subveniez aux nécessitez de vôtre prochain, & que vous lui rendiez service.

Dieu a fait en différens temps ce que nous voyons dans ce monde, & il veut que nous l'imitions en cela; faisons donc premierement les choses; ensuite donnons-leur l'agrément que nous voulons qu'elles ayent: car si nous voulons faire l'un & l'autre en même temps, nôtre entreprise ne réüssira pas.

Malè se rectum putat, qui regulam summa rectitudinis ignorat. Greg. l. 5. Moral. in Jobi 27.

On a tort de se croire dans l'ordre, quand on ignore même la régle de toute droiture.

Ordinata esse nequeunt, qua superni moderaminis dispositionem perdunt. Idem, l. 9. Moral. in Jobi 2.

Les choses ne peuvent être dans l'ordre, quand elles sont hors de la regle que Dieu leur a prescrite.

Impar quisque invenitur ad singula, dum confusà mente dividitur in multa. Idem, 1. Pastor. c. 4.

Lorsque l'esprit de l'homme est occupé, & comme partagé par differens objets, il est moins appliqué à chacun d'eux.

Non solùm mediâ nocte Dominus, sed omnibus propè docet vigilandum esse momentis. Ambros. lib. 7. in Lucam.

Ce n'est pas seulement au milieu de la nuit que le Seigneur nous commande de veiller sur nous ; mais à tous les momens de nôtre vie.

Quod in diebus malis est, quodammodo immutamus illud, & dies malos in bonos vertimus, & facimus illos non præsentis sæculi, sed futuri. Hieronym. in hæc Apostoli verba, *redimentes tempus.*

Nous corrigeons en quelque maniere la malignité de nôtre vie & de nos jours ; nous les changeons en des jours heureux ; nous les faisons des jours, non du temps présent, mais de l'éternité, par l'ordre que nous observons.

Omnia profectò natura confunderet, nisi mundum disciplina ratio gubernaret. S. Valerius, homil. de bono discipl.

Toute la nature seroit dans la confusion, si la régle que Dieu y a mis, ne la tenoit dans l'ordre.

Distinguat (quisque) spatia diei actibus suis, horarum aptissimè momenta constituat, ordo vita confusus agitur, si talis discretio sub veritate nescitur. Cassiodorus, l. 1. variar. Epist. Epist. 46. nomine Regis Theodori, ad Regem Burgundionum.

Il faut que chacun se fasse un plan de vie, où chaque action ait son temps marqué ; sans cet ordre & cet arrangement, toute la vie se passe dans la confusion.

Nullus ordo quippiam recipit inordinatum, quod verò inordinatum est, ordo non est. Bernard. in Apolog. ad Guillelm. Abbat.

Nul ordre n'admet rien de déréglé, & ce qui est tant soit peu déréglé n'est plus ordre.

Pax domus, ordinata imperandi atque obediendi concordia cohabitantium. Idem, in 16. parvis Serm.

La paix d'une famille & d'une maison consiste dans une union bien réglée, entre celui qui commande, & ceux qui obéissent.

Si in humanis & corporalibus rebus, ordo expedit ut servetur, ne confusione deficiant, quantò magis in spiritualibus habendus est. Laurentius Justinin. de discipl. & perfect.

Si dans les choses materielles & sensibles nous voyons que l'ordre est nécessaire pour les conserver ; à combien plus forte raison devons-nous le croire nécessaire dans les choses spirituelles.

Ordo in operibus nostris cogitate quàm necessarius videatur, quandoquidem in sermonibus nostris etiam observandus proponitur. Richard. à sancto Vict. in Psalm.

Si même dans nos discours nous sommes obligez de garder quelque ordre, concevez quelle en est la nécessité dans nos actions.

Satis longa vita, & in maximarum rerum consummationem largè data est, si tota bene collocetur. Seneca, l. de brevit. vitæ, c. 1.

Si nous sçavions ménager tous les momens de nôtre vie, nous trouverions assez de temps pour les plus grandes affaires.

Palatium sic Theodosius ordinavit, ut haud alienum esset à Monasterio. Socrates, Hist. l. 6. c. 22.

L'Empereur Théodose avoit établi un tel ordre dans son Palais, qu'il ressembloit plus à une maison Religieuse, qu'au palais d'un Empereur.

Singulos dies, singulas vitas puta. Seneca.

Regardez tous les jours de vôtre vie, comme autant de vies.

Cùm ordinatè & laboramus & comedimus, naturam viresque nostras & servamus & augemus ; contra inordinatè cum agimus, depravamus naturam, atque de suo statu dimovemus. Aristotel. sect. 19. Problem. 38.

Quand nôtre travail & nos repas sont réglez, nous conservons & nous augmentons nos forces ; mais dès que nous agissons sans régles, nous dérangeons & nous ruinons nôtre tempérament.

Unam nobis regulam eligamus, per quam Deo grati, acceptique esse possimus. S. Ephrem. de Vi Reg.

Faisons-nous à nous-mêmes une régle qui nous rende agréables aux yeux de Dieu.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Morale & de la Théologie par rapport à ce Sujet.

L'Idée & la définition que nous pouvons donner de la régularité, ou de la vie reglée, au sens que nous l'entendons, c'est une exactitude, & une vigilante application à garder un ordre uniforme & constant, qui nous a été prescrit, ou que l'on s'est prescrit soi-même pour toutes les actions de la journée, afin de s'acquitter des devoirs de l'état que nous avons embrassé, & de la condition & du rang où la Providence nous a placez. Or cette régularité n'est pas tant une vertu particuliere, que la pratique des vertus nécessaires pour s'acquitter constamment des obligations de la vie civile & chrétienne; elle y ajoûte seulement l'ordre du temps auquel on s'assujettit, & dont on se fait une loy inviolable, autant qu'il est impossible, qui nous sert de régle & de conduite dans toute la suite de nôtre vie.

Ce que c'est que la regularité, & la vie reglée.

Cette loy & cette régle qu'on se prescrit dans ses devoirs, & dans toutes ses actions, est un effet de la prudence, & même d'une prudence toute chrétienne, parce que le propre de la prudence étant d'ordonner les moyens à la fin, & la fin qu'un Chrétien doit avoir devant les yeux, étant de faire son salut en l'état où Dieu l'a appellé, il ne peut y réüssir qu'en menant une vie sainte & chrétienne. Or pour vivre de la sorte, il faut faire de bonnes actions; ces actions ne peuvent être, ni moralement bonnes, ni chrétiennes, si elles ne sont faites dans l'ordre, & cet ordre doit être conforme à la loy, soit naturelle, soit divine, soit humaine, établie par une puissance légitime. D'où vient que comme une action ne peut être loüable sans un bon motif; elle ne le peut être non plus, si elle n'est faite dans l'ordre, & selon la régle qui nous est prescrite. C'est donc une prudence chrétienne, de se prescrire ainsi une régle de vie.

La regularité qu'on observe en s'acquittant de ses obligations, est un effet d'une prudence chrétienne.

Comme la vie ordinaire que menent la plûpart des gens du monde, n'est pas toûjours uniforme, & ne se passe pas toûjours dans un état & dans un emploi fixe; mais change selon l'âge, les évenemens, & les différens partis qu'ils prennent; on ne peut aussi leur prescrire la même maniere de vie, qui dure, & qu'ils observent toûjours; parce que les devoirs changeant selon ces différens états, cette constante uniformité qu'on demande, ne se peut observer. Mais aussi, il faut supposer comme un principe, qu'on ne change pas chaque jour; & par conséquent, pendant que l'état présent où l'on se trouve durera; pour y vivre chrétiennement, on doit conformer ses devoirs & ses actions à cet état, en réglant le temps, le lieu, & l'ordre que chaque chose demande, pour s'acquitter de ce qu'on doit à Dieu, à son prochain, & à soy-même. Et pour cela en reglant un jour, on regle tous les autres; & quoique les actions de cette journée soient de différente nature, étant reglées par le temps qu'on leur assigne, elles ne sont que des différentes parties du même emploi qu'on exerce pour ce temps là.

On peut toûjours mener une vie reglée, quelque changement qui arrive dans nôtre état, & dans nôtre emploi.

Les actions qu'il faut regler chaque jour de nôtre vie.

Il y a trois sortes d'actions qui composent toute nôtre vie ; les premieres sont celles qui regardent le culte de Dieu, telles que sont la priere, l'usage des Sacremens, les exercices de pieté. La régle qu'il y faut garder, est de s'en faire une loy si indispensable, que nous ne nous en dispensions jamais, si ce n'est ou par impuissance de nous en acquitter, ou pour exercer la charité, qui doit être toûjours la premiere régle. Les secondes actions regardent nos affaires, nos emplois, & les devoirs attachez à nôtre état & à nôtre condition ; surquoi la raison & la loy naturelle nous prescrit, de préferer toûjours ce qui est d'obligation, à ce qui est de surérogation, quoiqu'il nous paroisse d'une plus haute perfection, & de ne point entreprendre d'affaires incompatibles avec l'affaire de nôtre salut, ou qui nous en détournent. Les troisiémes sortes d'actions que nous avons à régler, sont celles qui sont pour nôtre divertissement, parce qu'on a besoin de se relâcher de temps en temps ; mais il faut les prendre avec modération, comme des remedes que la nécessité nous oblige de prendre.

Il faut régler particulierement le temps qu'il faut employer à chaque action.

Pour régler le temps de ses actions, il faut marquer combien de temps on y doit employer, & en quel temps on les doit faire. Et ainsi après avoir consideré devant Dieu ce que nous peuvent permettre nôtre état, nôtre condition, nos forces, nôtre santé, nos devoirs d'obligation, & sur tout après avoir consulté ceux qui ont charge de nôtre conduite, & qui nous tiennent la place de Dieu. Il faut nous prescrire à nous-mêmes un ordre du jour, qui nous marque le temps, auquel nous devons faire chaque action, & combien nous devons y en employer. De cette maniere on fera les choses avec ordre ; on évitera la confusion, & l'ennui que cause ordinairement l'oisiveté.

Il faut observer constamment, autant qu'on le peut l'ordre qu'on s'est prescrit.

Quand on s'est prescrit cet ordre, après avoir pris toutes les mesures pour cela, il faut s'y tenir, s'y appliquer, & s'y attacher si constamment, qu'on ne s'en écarte, ni par lâcheté, ni par infidelité, ni par légereté, ni par le dégoût qu'on sent quelquefois à faire toûjours la même chose ; mais on ne doit pas pourtant s'y assujettir d'une maniere servile, ni se faire un scrupule de changer cet ordre, quand la raison, ou la nécessité, ou la charité nous y engagent.

Il faut encore régler la maniere de faire nos actions.

Comme après avoir réglé & mis par ordre les choses à quoi nous devons nous employer, & le temps qui est nécessaire pour les executer, il peut encore arriver que nous les fassions mal, pour ne sçavoir pas la maniere de les bien faire, ou pour ne pas nous y appliquer, ou nous y affectionner comme il faut ; la maniere dont on les doit faire chrétiennement se reduit à deux choses : sçavoir, à la methode qu'on y doit observer, & à l'intérieur dont on doit les animer. Pour la methode, il est bon de s'en prescrire une, autant qu'on peut, particulierement pour les actions de pieté, l'usage des sacremens, l'oraison, &c. Car toute methode ne convient pas à tous : elle doit être conforme à l'âge, au tempérament, à la condition, aux emplois, aux dispositions, & à l'attrait particulier de chacun ; & comme cet attrait peut changer, il n'y a nul danger de changer de methode, selon l'avis d'un sage Directeur. Pour l'esprit intérieur qui doit accompagner toutes nos actions, il consiste dans une pure & sainte intention. Nous en avons parlé en son lieu, il n'est pas nécessaire d'en rien repéter icy, outre qu'on en peut faire le sujet d'un Discours entier.

On ne peut exprimer les biens & les avantages pour le salut, & pour une vie chrétienne, que l'on retire de cette sainte pratique de régler ainsi toutes ses actions. En voici les principaux qu'on pourra étendre & amplifier, en les faisant entrer dans les discours qu'on fera sur ce sujet ; je me contente icy de les marquer. On évite la plus grande partie des défauts qui ont coûtume de se glisser dans nos emplois & dans nos actions ; comme la négligence, qui nous fait souvent omettre nos plus pressantes obligations, l'empressement, & la précipitation ; car sans cet ordre bien reglé, on se laisse surprendre du temps, & on ne fait les choses qu'à demi, & ordinairement tres-mal. On évite l'ennui & le dégoût que pourroit causer une trop grande uniformité ; car par le moyen de cet ordre, on passe d'une action à une autre ; de la priere au travail ; du travail de corps ou d'esprit à quelque autre occupation moins fatigante : ainsi le temps s'écoule. On évite l'oisiveté, qui est la source de tous les maux ; car il n'y a point de vuide par ce moyen, toute la journée est remplie. On n'agit point par humeur & par caprice, comme ceux qui n'ont point d'occupation reglée, & qui d'ordinaire perdent tout leur temps. On remédie par-là à l'inconstance, & à la légereté de nôtre naturel, qui a de la peine à se gêner, & à se contraindre, s'il n'est obligé, & comme forcé de se fixer par quelque engagement. On renonce par-là à sa volonté, & l'on fait toûjours celle de Dieu; puisque tout ordre vient de lui, comme asûre l'Apôtre ; & par ce moyen on participe au bonheur des Religieux, en menant une vie reglée comme eux. Cet ordre enfin est la cause & la source de la paix & de la tranquillité, tant intérieure de l'ame, qu'extérieure de toute une famille bien réglée ; car alors quand chacun fait son devoir, & que tout est dans l'ordre, rien ne nous trouble, ni nous inquiette, & ne nous cause du chagrin. Voilà les principaux avantages de ce sage réglement de toutes nos actions.

L'utilité que nous apporte le réglement de toutes nos actions, & l'ordre qu'on y met.

L'ordre demande, que toutes choses ne se fassent pas ensemble, & en même temps ; mais successivement ; ensorte que quand on a commencé une chose, ou une action de la maniere qui lui est convenable, & que l'on s'est prescrite, il faut la poursuivre, & l'achever de même, & ne pas confondre les choses, ou les laisser imparfaites, pourvû qu'il ne soit pas nécessaire de l'interrompre pour quelque affaire de plus grande importance. Que si la chose, ou le travail auquel nous sommes appliquez est de longue haleine, & a besoin qu'on y travaille à plusieurs reprises, quand l'heure qu'on a destinée pour y travailler ce jour-là, est passée, il faut le quitter, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire, & se souvenir de ce que dit le Sauveur, que chaque jour doit avoir son temps, & son occupation reglée, sans l'anticiper par un empressement inquiet, qui trouble & qui dérange tout. Il faut pourtant toûjours supposer en cette matiere, que quand on dit qu'il faut s'établir un ordre, & une régle dans toutes ses actions, on parle & on entend de ce qu'il faut faire ordinairement, sans s'imposer un joug insupportable.

L'ordre qu'il faut établir dans ses affaires, & dans ses actions, pour ce qui regarde le temps.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Tout doit être réglé dans une famille, comme tout est réglé dans la maison de Dieu.

CE seroit assez de dire que l'ordre est comme l'œconome de la maison de Dieu, pour montrer qu'il est nécessaire dans toutes les familles; puisqu'il n'est point de famille parmi les hommes, qui ne doive être un abbregé, & une image de cette grande maison, où tout est reglé, & où l'ordre merveilleux que nous y admirons, est une conviction manifeste, que c'est une souveraine intelligence qui le gouverne. Or comme il n'y a rien dans ce grand univers qui soit dérangé; que tout a été si bien concerté, que chaque chose est dans le lieu, dans l'ordre, & dans le rang qu'elle doit être, sans qu'on puisse même imaginer rien de mieux reglé; que non-seulement les cieux, les astres, & les élemens qui sont les maîtresses pieces du monde, sont dans la place convenable à leur nature; mais qu'il n'est pas jusqu'aux feüilles des arbres que ce souverain Ouvrier n'ait disposées avec un artifice qu'on ne peut assez admirer; que tout, en un mot, est dans un ordre parfait: les hommes doivent faire le même dans leurs familles, tout y doit être reglé, le temps, les affaires, les personnes, & principalement les actions, qui doivent être faites chacune en leur temps, comme dit le Sage: *Omni negotio tempus est & opportunitas.* *L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.*

Ecclef. 8.

En se prescrivant une régle de vie, on remédie à l'inconstance de nôtre naturel.

Le premier & le principal avantage que l'on retire de cette vie réglée, c'est de remedier à la légereté & à l'inconstance de nôtre naturel, qui est l'un des plus grands obstacles que l'on trouve dans le service de Dieu, & dans la pratique de la vertu; car je veux que l'on commence bien d'abord; si l'on ne s'assujettit à une forme de vie, & à quelque régle qu'on suive constamment, il n'y aura rien d'assûré, ni d'uniforme dans nôtre conduite; aujourd'hui nous serons en humeur de faire une telle bonne action, demain la pensée nous viendra de la quitter pour en entreprendre une autre; un jour nous ferons beaucoup de bien, dans un autre peu, ou point du tout; on changera de pratique ou de maniere selon le temps & les saisons, & l'habitude de changer par caprice un bien pour un autre; de l'interrompre pour un temps, & puis de le reprendre: cette habitude, dis-je, fera que nous le quitterons bien-tôt tout-à-fait. C'est pour cela qu'un des meilleurs conseils que l'on puisse donner aux personnes touchées de Dieu, & qui ont pris une véritable résolution de bien vivre, c'est de s'affermir dans la pieté, en se traçant un plan de vie, à quoi ils s'attachent constamment, & dans lequel ils assignent l'ordre & le rang à toutes leurs actions; & on ne doit pas manquer de leur dire, que si elles sont reglées de la sorte, elles trouveront du temps pour satisfaire aux devoirs de leur état, & à ceux de leur religion; qu'il y en aura pour les affaires, & pour les exercices de pieté; que les prieres faites en leur temps

n'empêcheront point le soin de leur domestique, ni les fonctions de leurs charges; & enfin, elles doivent être bien persuadées que c'est là la plus solide dévotion, & le meilleur moyen de vivre en véritables Chrétiens. *Le même.*

On est assez convaincu, qu'il n'est pas permis de faire toutes choses en tout temps; & que le bien même que l'on prétend faire, n'est plus qu'un prétexte, afin de satisfaire par-là son inclination & sa volonté propre, & qu'il cesse même d'être un bien. C'est pourquoi le Sage nous avertit, qu'il y a un temps pour tout, *qu'il y a le temps de naître, & le temps de mourir*; *le temps de semer, & le temps de faire la recolte*; *le temps de pleurer & le temps de rire, &c.* Delà vient que c'est l'effet d'une haute prudence de bien régler son temps, & de l'employer aux choses qui sont dans l'ordre de nos devoirs: au contraire, rien ne marque plus d'imprudence, & une conduite déréglée, que de faire toutes choses à contre-temps, comme font ceux qui dérobent le temps destiné à la priere, & aux exercices de pieté & de religion, pour le donner au travail, ou aux affaires, & le temps des affaires & du travail pour l'employer au sommeil, ou au divertissement: on en voit d'autres qui font la nuit du jour, & du jour la nuit; & d'autres dans la vie desquels tout paroît dérangé, qui laissent la route ordinaire, pour se faire un plan de vie tout contraire à celui que Dieu leur a tracé dans leur condition. Que dire, ou que penser de ce dérangement? La sagesse de l'homme, dit le Texte Sacré, consiste à connoître les voyes de Dieu sur lui: *Sapientia callidi est intelligere viam suam.* Mais ce n'est plus qu'humeur, fantaisie, & désordre, dès qu'on renverse l'ordre, & le temps que la raison ou la loy de Dieu nous a prescrit. *Le même.*

Comme tout temps n'est pas propre à toutes sortes d'actions, il est nécessaire de le régler, & d'assigner à chaque chose celui qui lui est propre.

Ecclesf. 3.

Proverb. 14.

Comme la perfection du Chrétien consiste non-seulement à faire le bien, mais encore à le bien faire, il est de la derniere conséquence de régler nos actions, du-moins les principales; parce que pour les bien faire, il les faut faire avec ordre, autrement quand on n'a pris nulles mesures, & qu'on ne suit nulle régle, c'est un pur hazard si l'on réüssit; l'empressement & la précipitation confond tout, gâte tout; la surprise fait qu'on ne sçait comment s'y prendre, & le peu d'habitude qu'on a de bien faire, fait qu'on ne fait rien qui vaille. C'est ce que veut dire le grand Législateur Moïse, quand il avertit de ne se pas contenter de faire le bien, mais de s'étudier encore à le faire, & dans la perfection autant que nous en sommes capables: *Justè quod justum est prosequaris.* Or vous sçavez que le bien, & la perfection de chaque chose, selon l'axiome de la Morale, consiste dans l'assemblage des circonstances dont elle doit être assortie, & qu'il n'en faut qu'une qui lui manque pour la rendre défectueuse, & souvent même mauvaise; qu'il ne faut qu'un contre-temps, pour faire qu'elle soit mal reçûë; un défaut d'intention pour la corrompre, ou d'attention pour la faire de mauvaise grace; au lieu que quand on a pris de justes mesures, qu'on s'est prescrit une régle, & qu'on fait les choses avec ordre; on prend une habitude de les bien faire, & de la maniere qu'il le faut. Ne me dites point qu'il est impossible de régler ainsi toutes les actions de sa vie; puisqu'on ne peut pas même les prévoir, ni pourvoir à tant d'évenemens, qui en interrompent le cours, & l'ordre le mieux concerté; car du moins il est aisé de régler un jour; & comme chaque journée est une image

Regler ainsi toutes ses actions, c'est un moyen infaillible de les bien faire.

Deuter. 16.

& un abbregé de toute la vie, une journée servira de régle pour la suivante ; jusqu'à un changement d'état & de condition, où l'on établira un pareil ordre pour s'en faire une régle de conduite. Et je dis que c'est le moyen de bien faire toutes ses actions, puisque c'est les faire avec ordre, de rendre nôtre vie réguliere, de faire de tous nos jours, des jours pleins, comme parle l'Ecriture, & ne perdre aucune de nos actions. *Le même.*

Il faut beaucoup de force & de vertu, pour mener une vie réglée & uniforme dans l'état qu'on a embrassé.

Il est constant qu'une vie réguliere dans le service de Dieu, selon l'état qu'on a embrassé, ne demande pas moins de force & de courage, que celle qui se passe dans les grandes entreprises, & dans les travaux continuels qu'on se donne pour la gloire & les interêts du Seigneur : puisque nous voyons tous les jours des personnes infatigables dans des Missions, ou qui se donnent de grands mouvemens, faire des œuvres de charité, qui ne sçauroient s'assujettir à une vie reglée, par la raison que remarque saint Jérôme, que l'exactitude dans la pratique des vertus propres de nôtre état, n'a rien qui adoucisse la peine, n'étant connuë que de Dieu seul ; au lieu que dans les actions d'éclat, il y a toûjours quelques rayons de gloire qui se refléchit sur nous-mêmes ; le succès de nos entreprises, est l'adoucissement des difficultez qui les accompagnent, & nôtre propre interêt, qui se trouve mêlé avec celui de Dieu, fait qu'on s'y porte avec ardeur. C'est pourquoi, comme la vie commune, mais réguliere, n'a rien qui frappe, ou qui attire, & qu'elle renferme tout son éclat dans elle-même, elle ne peut être que l'effet d'une fidelité constante, & d'une exactitude peu commune dans l'accomplissement de ses devoirs. Exactitude qui ne vient pas d'une ferveur passagere, laquelle tient quelquefois autant du temperament que de la vertu; mais d'un principe constant, qui agit toûjours avec la même force, & la même impression ; de sorte, que si la Morale demande pour premiere condition d'une vertu parfaite, d'agir constamment, sans jamais se relâcher, ni se démentir ; peut-il y avoir une marque plus certaine, qu'une personne est solidement vertueuse, & qu'elle a acquis la perfection de son état, que de voir qu'elle en remplit toutes les obligations avec une exactitude réguliere. *Le même.*

On acquiert par cette exactitude, & cette régularité un trésor de mérites devant Dieu.

Cette vie réguliere, quoique commune est infiniment agréable à Dieu, & on n'y acquiert pas moins de mérite, que par les travaux d'une vie plus éclatante, pour la raison que nous avons déja dite. D'où il s'ensuit que non-seulement c'est une voye droite & sûre, par laquelle il conduit une infinité de fideles ; mais sans pousser les choses trop loin, on peut dire que c'est par cette exactitude, que l'on doit juger de la vertu des personnes qui font une particuliere profession de pieté dans le monde ; & que toutes les autres marques qu'on en peut avoir, sont équivoques & sujettes à l'illusion. Car comme l'exacte observation de tous ses devoirs est gênante & contraire aux inclinations de la nature, elle ne peut avoir d'autre principe qu'une forte habitude intérieure de vertu, qui est par conséquent agréable à la divine Majesté, & une source inépuisable de mérites, & un trésor, d'où l'on peut tirer à tous momens dequoi s'enrichir pour le Ciel : puisque sans travailler sur nouveaux frais, & sans faire autre chose que ce que font tous les autres de la même profession, on peut acquérir une infinité de mérites. *Le même.*

Sans ce ré-

On doit supposer que pour agir en Chrétien, il faut offrir à Dieu toutes ses

actions, & que selon le conseil de l'Apôtre, on doit en tout ce que l'on fait, chercher la gloire de Dieu : or dans ce dessein & dans cette vûë si digne de nos soins, que pouvons-nous faire plus sagement, & avec plus de conduite, pour ne rien omettre, & ne rien négliger, que de faire chaque chose par ordre & en son temps ? Car sans cela, dans cette varieté, & dans cette vicissitude d'occupations, qui partagent la journée, quel moyen de leur donner toute l'application nécessaire, de dresser sans cesse son intention, si l'on n'agit que par humeur & par hazard, & de faire pour Dieu, ce qu'on ne sçait pas même qu'on doit faire ? Et enfin quel mérite pouvons-nous acquerir par des actions tumultueuses, sans ordre, sans dessein, & sans penser à autre chose, qu'à sortir de l'embarras où nous nous trouvons ? Au lieu que quand tout est réglé, & qu'on fait chaque chose en son temps, on agit en Chrétien, & c'est par-là, que plusieurs fideles deviennent saints & parfaits, quoiqu'ils ne fassent pas davantage que les autres. Ils ne menent souvent qu'une vie ordinaire aux yeux des hommes, qui ne sont pas des juges competans du mérite de nos actions, mais à ceux de Dieu. C'est une voye admirable, comme il est dit dans la Sagesse en parlant des justes : *Reddidit justis mercedem laborum suorum, & deduxit illos in via mirabili.* Car que font, je vous prie, tant de gens de bien, de toutes les conditions, & de tous les états ? Souvent on ne les distingue des autres de la même profession, que par l'application & l'exactitude à s'acquitter de leurs devoirs ; ils ne font que ce que font tous les autres ; mais ils le font avec une exactitude, qui leur tient lieu des plus grandes & des plus belles actions. *Le même.*

[Margin: glement, & cette conduite réglée, il est difficile d'agir en Chrétien, & de mener une vie bien chrétienne.]

[Margin: Sapient. 10.]

Le grand avantage que l'on retire de cette pratique, c'est que l'on peut acquerir la sainteté avec moins de peine ; car enfin, si dans tous les arts & dans toutes les sciences, le grand secret de s'y rendre bien-tôt parfait & consommé, c'est d'y proceder par ordre & par methode, & d'avoir de sûres régles qui nous conduisent, parce qu'on s'épargne bien de la peine, & qu'on abrege bien du chemin, quand on n'a qu'à suivre la route qu'on trouve toute tracée : il en est de même de la sainteté, qui est tout ensemble la science du Ciel, & la voye qui nous y conduit ; pour faciliter cette voye, & abreger ce chemin qu'on nous représente si difficile, & d'un si long travail, il ne faut que régler les actions ordinaires de sa vie, & marcher par cette voye ; car alors rien ne nous arrêtera, l'habitude en applanira toutes les difficultez, & nous rendra aisé ce qui nous paroissoit auparavant impratiquable ; un jour réglera l'autre, nous sçaurons ce que nous devons faire à telle heure, & à tel temps ; & ainsi marchant dans un chemin uni, & faisant tous les jours la même route, on ne trouve rien qui nous fasse de la peine. *Le même.*

[Margin: La régle & l'ordre qu'on se prescrit de la sorte, facilite la vertu, & il est aisé de devenir saints par ce moyen.]

Cette voye d'une vie reglée est sûre, & il n'y a point d'illusion à craindre, comme ont sujet d'apprehender ceux qui sortant de la voye commune, s'embarrassent dans mille projets, & mille desseins, qui leur font souvent quitter un bien certain, pour courir après un autre, qui n'est quelquefois qu'imaginaire ; qui veulent avoir part à toutes les bonnes œuvres d'une ville, pendant qu'ils abandonnent le soin de leur famille, de leurs enfans & de leurs domestiques, qui sous prétexte de charité s'intriguent en mille affaires, qui ne les regardent point, ou qui sans ordre & sans aveu, par un zele indiscret,

[Margin: C'est une voye sûre, & qui n'est point sujette à l'illusion.]

s'ingerent dans des emplois & dans des fonctions au-dessus de leurs forces. A Dieu ne plaise, que j'improuve, ou que je blâme jamais les bonnes œuvres que pratiquent tant de gens de bien ; je dis seulement qu'elles doivent être proportionnées à l'état, aux forces, & à la profession de chacun, & que c'est en quoi consiste l'ordre d'une vie réglée, de voir ce qu'on doit, & ce qu'on peut faire, ce que la charité exige de nous, ce que nôtre état permet, ce qui est essentiel, & ce qui est de surérogation à quoi nôtre zele nous porte ; quand les mesures sont prises pour chaque chose, que la charité est ordonnée, comme veut le Saint-Esprit, que nos occupations, & nos bonnes œuvres sont conformes à nôtre profession, à nôtre âge, à nôtre condition, on peut dire que nous sommes dans la perfection que Dieu attend de nous, & que la régle que nous suivons étant droite, tout ce qui y est conforme ne peut manquer de l'être. *Le même.*

Rien de plus raisonnable que de mener une vie réglée, & ce que Dieu exige de nous en ce point.

Si je vous disois que pour servir Dieu, vous devez renoncer entierement au monde, à vos biens, à vos charges, à vos emplois, aussi-bien qu'il faut absolument renoncer à vos désordres & à vos débauches ; vous me diriez que Dieu ne vous appelle pas à une si haute perfection : mais puisque vous convenez que c'est une obligation indispensable de quitter la maniere de vie déréglée, que vous avez peut-être menée jusqu'à present ; je vous en suggére le moyen infaillible, qui est de régler maintenant vôtre temps, & vos occupations de toute autre maniere, puisque c'est l'ordre qui conduit à Dieu, & que c'est le moyen de le servir comme il le souhaite. *Le même.*

C'est par les dévotions & les actions de pieté que nous devons commencer à régler nôtre vie.

C'est par les exercices de pieté que nous devons commencer à régler nôtre vie ; j'entens par-là, les actions qui tendent immédiatement à Dieu, à qui nous devons rendre nos services & nos adorations chaque jour. Or ces pieux exercices sont la priere, la lecture des bons livres, assister aux divins mysteres, approcher des Sacremens, écouter la parole de Dieu, & pratiquer les charitez chrétiennes, qui sont compatibles avec nôtre état. Voilà la principale partie de nôtre vie, ou pour mieux dire, il seroit à souhaitter qu'on s'appliquât uniquement à ces choses saintes ; mais parce que la nécessité de cette misérable vie ne le permet pas, du moins y doit-on donner une partie de son temps ; aussi est-ce une pieuse coûtume aussi ancienne que la Religion même, & le culte du vrai Dieu, de lui consacrer du moins le commencement & la fin de la journée, & il y a peu de personnes, à moins qu'elles ne soient dans le dernier déréglement, qui manquent à un si juste devoir. Je dis le commencement de la journée ; car c'est un devoir de justice de consacrer les prémices à Dieu ; c'est par-là qu'il faut attirer le secours du Ciel, & par ce moyen un Chrétien est suffisamment averti de ce qu'il doit faire le reste du jour. Or afin de satisfaire à cette obligation, donnez à celui qui est le principe & la fin de toutes choses, les premieres actions, donnez-lui la premiere pensée de vôtre esprit, la premiere affection de vôtre cœur, & la premiere parole de vôtre bouche, par une fervente priere ; & reconnoissez que puisque vous tenez la vie de lui, vous ne la devez employer qu'à son service. N'omettez jamais (Chrétiens Auditeurs) cette sainte pratique de la priere du matin, & déterminez alors tout ce que vous avez à faire en cette journée, en vous souvenant qu'une vie chrétienne doit être réglée, & ne rien faire par hazard. Il faut en second lieu terminer la journée par un examen

examen sur la maniere dont tout le jour s'est passé ; & par une action de graces des bienfaits qu'on a reçû de la divine bonté, des dangers dont elle nous a préservez, & de la protection toute spéciale qu'elle nous a donnée, pour ne pas tomber dans des pechez qui auroient peut-être causé nôtre damnation éternelle. C'est aujourd'hui l'usage de la plûpart des familles chrétiennes de faire la priere publique le soir, & il seroit à souhaiter qu'une si sainte pratique fût établie par tout : du moins chaque particulier ne doit jamais prendre son repos, sans s'être acquitté d'un devoir si Chrétien, qui attire les graces & les bénédictions du Ciel, sur ceux qui marquent par-là qu'ils en sont reconnoissans. Mais ce n'est pas assez ; il faut outre le commencement & la fin de la journée, régler les actions de pieté que nous devons pratiquer de temps en temps, nos dévotions, les confessions, les aumônes & les autres œuvres de charité, les pénitences, & tout ce qui est nécessaire pour vivre en Chrétien véritable, & régulier. *Autheur anonyme.*

Il y a de la peine, dit-on, à mener une vie unie, réguliere & chrétienne ; mais quelque pénible que puisse être cette vie réglée, un Chrétien a-t-il à déliberer s'il doit vivre chrétiennement ? Et peut-il vivre chrétiennement sans être réglé dans ses devoirs ? Certes, si la peine nous en détourne, & si les difficultez nous arrêtent dans la pratique du bien, il faut renoncer non-seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la societé humaine : car quelles bienséances du monde ne portent pas avec elles un caractere de gêne & de sujettion ? Que seroit-ce dans le commerce de la vie, un homme qui auroit pour principe de ne se faire violence en rien ? Ce n'est même qu'en se faisant violence presque en tout, qu'on passe pour honnête homme dans le monde. Il faut sçavoir se contraindre pour y avoir place parmi ce qu'on appelle honnêtes gens ; il le faut, & on le fait. On ne veut se dispenser de cette loy qu'à l'égard de Dieu ; tout est trop gênant ; tout est trop épineux ; tout est trop pénible à son service. Etre régulier, c'est-à-dire, réglé en toutes ses actions, quelle contrainte ! On a beau représenter que c'est un Dieu qu'on sert, & que ce devoir essentiel, & nôtre bonheur éternel sont inséparables de son service ; on se plaint, on languit, on se dégoûte. Faut-il toûjours être sur ses gardes, toûjours réglé, toûjours attentif pour ne jamais rien faire qui ne soit dans l'ordre ? Si c'est un usage dans la vie civile, rien ne coûte. Mais dès que c'est un devoir de Chrétien, il semble que ce même devoir devient impossible. Ah ! quelle idée nous sommes-nous formez de nôtre Religion ? quelle négligence dans nos devoirs ? quelle insensibilité pour nôtre salut ? *Le P. Croiset, tome premier de ses Réflexions spirituelles.*

C'est un mauvais prétexte de dire qu'il y a de la peine à mener ainsi une vie réglée.

Si pour gagner le Ciel, il falloit indispensablement travailler jour & nuit dans des emplois ingrats, sans nul agrément, sans fruit, comme font tant de gens ; s'il falloit être esclave de toutes les bienséances, faire une étude continuelle de souplesse pour s'assujettir à toutes les humeurs, comme un homme de Cour ; s'il falloit user ses jours, sa santé, sa vie même, dans un cahos d'affaires & d'embarras, toûjours occupé, accablé sans relâche ; le nombre des serviteurs de Dieu seroit-il grand ? Si pour vivre en parfait Chrétien, il falloit devorer tous les déplaisirs des mondains, s'assujettir à toutes les biza-

La peine de mener une vie reglée au service de Dieu, n'est pas si grande que celle de se faire aux loix rudes, & bizares

coutumes du monde. res & fatiguantes loix de mode, de civilité, d'usage, & de coûtume; s'il falloit seulement, pour plaire à Dieu, se gêner autant, & le corps & l'esprit, qu'une femme mondaine le fait pour plaire au monde, appelleroit-on le joug du Seigneur fort doux, & son fardeau fort léger? Est-ce qu'on ne sent pas la différence de ces deux jougs? On la sent, on avouë même que le monde est un mauvais maître; on l'appelle bizarre, dur, tyranique; on n'oseroit penser de même d'un Dieu aussi bon & aussi bien-faisant que le nôtre: pourquoi se plaindre donc si fort des difficultez, ou de la contrainte qu'on s'imagine qu'il y a d'être ponctuel & exact à s'acquitter des devoirs au service d'un si bon maître? *Le même.*

L'exactitude à remplir ses devoirs, bannit l'oisiveté. La véritable pieté ne fut jamais oisive; elle sçait accorder la priere & l'action; une personne solidement vertueuse, met sa principale dévotion à s'acquitter parfaitement de ses devoirs, quelques pénibles qu'ils soient. Elle sçait que la perfection que Dieu demande de nous, est celle de nôtre état; puisque c'est à cet état qu'il nous a appellez. Quelle conduite de la Providence, si elle nous engageoit dans une condition, pour n'y rien faire de ce qui regarde cette condition, ou de le faire négligemment, sans ordre, sans régle, sans exactitude?.. L'amour propre ne peut souffrir tout ce qui a un air de sujetion & de gêne, & la même chose à quoi d'abord on se portoit par inclination, devient un fardeau insupportable dès qu'elle se change en devoir. Il arrive quelquefois par le même principe, qu'on est exact dans les menuës observances jusqu'au scrupule, & négligeant dans les grandes jusqu'à une espece d'oubli. Mais peut-on ignorer que si c'est une illusion de s'imaginer qu'on peut se dispenser des moindres obligations de son état, pourvû qu'on s'acquitte des grandes; ce n'est pas une erreur moins grossiere de se dispenser des grandes, & de n'être religieux observateur que des petites. *Le même.*

Il ne faut pas chercher une autre perfection que celle qui consiste dans l'accomplissement de ses devoirs. Quelle erreur de chercher sa perfection hors de son état? Les conditions sont différentes; mais l'obligation d'en remplir tous les devoirs est la même; il est certain néanmoins, que toute dévotion n'est pas propre à toute condition; ce qui feroit la sainteté des uns, seroit un obstacle au salut des autres. Ce sont, selon l'Evangile, comme autant d'arbres, qui doivent tous porter du fruit; mais chacun du fruit de son espece, & c'est en quoi nôtre lâcheté est plus inexcusable; s'il falloit acquérir la perfection propre d'un état différent du nôtre, il en coûteroit beaucoup, & la vertu seroit pénible: mais quelle excuse depuis qu'on sçait que la vraye vertu consiste dans l'accomplissement de nos devoirs.. Tout ce que nous faisons, nous voulons qu'il soit à nôtre liberté; dès que c'est un engagement de l'état où nous sommes, nôtre amour propre se trouve gêné & contraint; rien n'est de son goût, s'il n'est de son choix. Or Dieu veut que nous fassions ce qu'il nous a ordonné, qui est de nous acquitter des devoirs de nôtre état avec toute l'exactitude qui nous est possible, & c'est une illusion grossiere de négliger ses préceptes pour suivre ses conseils, quand ils ne sont pas propres de nôtre état. *Le même.*

Ce n'est point une petitesse d'esprit d'être exact & ré- On ne craint point de passer pour petit esprit, quand il s'agit de faire paroître un grand empressement pour ses propres interêts; & un zele extraordinaire pour ses affaires temporelles. Quelle œconomie dans le domestique, jusqu'à descendre dans le plus menu détail; & c'est ce qu'on appelle être sage:

Quelle ponctualité dans les affaires du monde, dans tous les devoirs de la vie civile; garder jusqu'aux moindres bienséances, c'est sçavoir vivre: Etre enfin continuellement attentif à profiter de tout, ne laisser échaper aucune occasion de faire fortune; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui avoir de l'esprit, avoir du bon sens, être habile: & combien de fois a-t-on dit, qu'on perd souvent tout pour avoir manqué à quelques circonstances. Mais s'applique-t-on sérieusement aux devoirs de son état? Tâche-t-on de profiter avec soin des plus petites occasions de plaire à Dieu, & de croître en vertu? Est-on exact à remplir les plus petits devoirs de la Religion? C'est, dit-on, aussi-tôt scrupule, petitesse d'esprit, minutie. Si l'on disoit que cent petits ajustemens, dont une femme mondaine se sert pour se parer, ou que cent manieres gênantes & affectées qu'il faut observer dans le monde; c'est petitesse d'esprit, à la bonne heure: on comprend qu'un bon esprit ne sçauroit s'occuper de ces bagatelles; mais qu'une probité exacte, qu'une exactitude constante à remplir tous ses devoirs; qu'une délicatesse extrême de conscience; qu'un soin vif & ardent d'éviter jusqu'au moindre peché, soit la marque d'un petit esprit, il faut assurément l'avoir bien borné cet esprit, & le cœur encore plus gâté, pour avoir une pensée si déraisonnable. *Le même.*

gulier dans les devoirs de la religion, & de son état.

Il semble qu'on ne se puisse former une plus juste idée de la vie chrétienne, qu'en la considérant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous en chaque état, & dans chaque action intérieure & extérieure, & que c'est cette disposition que le Prophete exprime, lorsqu'il dit: *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu, est le regard d'un serviteur vers son maître, & d'un fils vers son pere, qui enferme un désir sincere de connoitre tous ses ordres, & une préparation de cœur à les suivre. Il y a pourtant cette différence entre les actions extérieures, & les intérieures; que l'on connoit beaucoup mieux si les actions extérieures sont conformes ou contraires aux devoirs de nôtre état, que l'on ne le fait des intérieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la convoitise y répand; ensorte que nous ne sçaurions assûrer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne sçaurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de régler l'extérieur; parce que le réglement de nôtre conduite extérieure, est un moyen pour parvenir à régler l'intérieur. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit avoir, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit; par exemple, quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, l'on ne doit avoir aucun égard à ce sentiment; mais agir envers lui, comme si l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendresse, & par ce moyen il faut espérer que Dieu nous fera la grace de régler nos mouvemens intérieurs, comme nous aurons réglé les extérieurs pour l'amour de lui. *Essais de Morale, tome 1. traité 2. ch. 6. & 7.*

Comme la vie chrétienne est une vie de régle, il faut une continuelle attention à suivre celle de nôtre devoir.

Psalm. 15.

C'est cette attention & cette vigilance à nous acquitter de nos devoirs, qui nous maintient dans une vie réglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car si nous avons toûjours pour but de faire la volonté de Dieu, comme nous le devons toûjours avoir, dans toutes nos actions, nous jugerons avec raison que nous nous rendrons plus conformes à cette divine volonté, en suivant un ordre établi

En agissant par régle dans toutes nos actions, nous agissons conformément à la

volonté de Dieu.

avec prudence par ses lumiéres, & par la direction de ceux qu'il a commis pour nous gouverner, qu'en les quittant par inclination & par fantaisie. Moins nous avons de part aux choses, & plus nous avons sujet de croire, que c'est Dieu que nous suivons en les faisant, & celles qui sont d'elles-mémes égales & indifférentes, deviennent inégales, lorsqu'on ajoûte aux unes cette raison d'uniformité. Mais aussi quelque régle que l'on se soit prescrite dans les choses d'elles-mêmes indifférentes, il faut être prêt de la changer dans les occasions, où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. *Les mêmes.*

Les choses indifférentes deviennent bonnes quand elles sont faites avec ordre.

Il faut que l'on m'accorde que les choses que nous appellons indifférentes, ausquelles on se trouve ordinairement engagé, ou par la nécessité de la vie naturelle, ou par la bienséance de la vie civile, sont innocentes d'elles-mêmes. Car quel mal y a-t-il à se lever, à s'habiller, à prendre ses repas & son repos, à s'entretenir avec ses amis, à prendre soin de ses affaires, à veiller sur sa famille, à prendre quelque divertissement agréable pour se délasser de quelque fatigant travail du corps, ou de quelque violente contention d'esprit? Si vous remarquez quelque action que vous jugiez mauvaise pour être défenduë par quelque loy, je ne la mets point au rang des choses qu'on appelle indifférentes; pourquoi douter qu'elles ne puissent devenir bonnes, quand elles sont faites dans l'ordre? Car enfin, qu'est-ce qui rend une action vertueuse, sinon la conformité qu'elle a avec la loy & la raison? Si donc on ne regarde celles-cy que comme venans d'une loy, que nous devons adorer; sçavoir, la volonté de Dieu qui nous y assujettit, & que d'ailleurs la raison nous dise, qu'il est juste & raisonnable qu'on s'en acquitte, ne passent-elles pas de cet état d'indifférentes, au rang de celles qui sont loüables? Et ne sont-elles pas même capables de mérite, si on les fait par un motif surnaturel? Car puisqu'on ne les fait que par raison & par devoir, & parce que Dieu le veut ainsi, pourquoi les ôteroit-on du nombre des vertus? *Le P. Haineuve, seconde Partie du livre de l'ordre de la vie & des mœurs, Discours sixiéme.*

Quel grand trésor de mérites nous pourrions acquerir pour le Ciel, en faisant ainsi toutes nos actions dans l'ordre.

Si nous sçavions ménager le temps, & observer l'ordre & la régle qui nous est prescrite pour toutes les actions de nôtre vie; quels moyens n'aurions-nous point de nous enrichir en peu de temps? Que nous amasserions de mérites? que nous acquererions de couronnes & de degrez de gloire? Quels trésors en un mot, pour le Ciel! Il n'y auroit aucune de nos actions qui ne fût une vertu; il n'y auroit ni parole, ni pensée, qui ne méritât une riche recompense; aucun instant qui ne nous valût l'éternité; il n'y auroit soûpir de nôtre cœur qui ne fût reçû de Dieu comme un acte de charité: Ah! qu'une vie passée si saintement seroit précieuse! Tous les momens vaudroient des années, & un de ses jours, des siécles entiers. C'est le moyen d'arriver en peu de temps au mérite de la plus honorable vieillesse; puisque, comme dit le Sage, ce n'est pas le nombre des années, mais le nombre des bonnes actions, qui nous donne l'honneur de cet âge respectable, & qu'un homme qui sçait bien ménager son temps, trouve qu'il a plus fait en peu de jours qu'il a vêcu, qu'un autre qui auroit blanchi dans une vie déréglée. Hélas! Chrétiens, que de temps perdu! que de jours qui doivent être effacez de nôtre vie! que d'années que l'on doit compter pour rien! Tel qui se donne

aujourd'hui soixante & quatre-vingts ans, n'est encore qu'un enfant, si l'on compte son âge par son mérite ; c'est un enfant de cent ans, qui n'a rien de la vieillesse que les rides & les infirmitez ; & quand il faudra rendre compte de sa vie à ce juste Juge qui ne regarde que nos actions, il lui fera voir qu'il a demeuré long-temps sur la terre, mais qu'il a peu vécu. Si un Historien prophane avoit écrit l'histoire de Saül, il auroit assûré que ce Prince auroit regné quarante ans sur la Judée, parce que le soleil auroit fait sa course autant de fois ; mais l'Ecriture Sainte qui ne suit pas en ce point le calcul des Astrologues, & qui mesure plûtôt les années par les mérites que par les mois, marque qu'il n'a regné que deux, parce qu'il n'a vêcu saintement, & selon la loy du Seigneur, que durant deux années. *Le même.*

Je ne crains point d'assûrer, que le moyen de connoître comment va l'intérieur d'une personne, c'est de regarder comme va l'extérieur ; c'est-à-dire, comme elle régle son temps, ses actions, ses affaires, & tout ce qui paroit au dehors : parce que c'est un grand préjugé qu'un Chrétien si régulier dans ses actions extérieures, a encore plus de soin de ce qui lui est plus important & plus essentiel, qui est de mettre ordre à sa conscience, régler ses désirs, ses affections, & tous les mouvemens de son ame. Or ce préjugé est si bien fondé, que comme on ne peut mieux juger d'une cause que par ses effets, on ne peut avoir de marque plus certaine qu'un homme est véritablement vertueux, que de voir qu'il fait toutes ses actions dans l'ordre, & que tout ce qui vient de lui, est réglé selon la loy de Dieu, & la droite raison. Delà vient que l'Ecriture Sainte, comme quelques-uns ont remarqué, recommande jusqu'à vingt-quatre fois de veiller, pour nous apprendre qu'il ne faut laisser passer aucune heure du jour sans prendre garde à ce que nous devons faire en ce temps-là, & de la maniere que nous le devons faire. Ce n'est pas qu'il soit défendu de donner le temps nécessaire à son repos ; mais c'est, comme dit saint Paul, qu'il ne faut dormir, qu'il ne faut veiller, qu'il ne faut faire chose du monde qui ne soit réglée, qui ne serve à nôtre perfection, & qui ne se rapporte à la gloire du souverain Maître que nous servons ; car c'est la véritable marque que nous le servons fidelement. *Le même.*

Si nos actions extérieures sont réglées; c'est une marque infaillible que l'intérieur est pareillement bien réglé.

Ne se trouveroit-il point quelqu'un dans cette assemblée, qui se crût bien dispensé de régler toutes ses actions, en disant qu'il n'a rien à faire, & que le hazard les faisant naître, il ne peut régler ce qui est hors de sa prévoyance, & dont il n'a ni droit, ni pouvoir de disposer. Quoi, mon cher Auditeur, un homme qui est né pour le travail, comme dit l'Ecriture, n'a rien à faire ? Un Chrétien qui rendra compte à Dieu de tous les momens de sa vie, & qui a un bonheur éternel à acquerir, ne trouve pas dequoi s'occuper ? Si cet homme en doit être crû sur sa parole, il ne mérite pas de vivre ; car chacun dans la vie civile a son occupation, les uns par nécessité, les autres à raison de l'état & de la condition où la Providence les a mis, & les autres enfin de leur propre choix. Mais qui est-ce qui peut tenir ce langage ? Est-ce un Pere de famille ? Non sans doute ; car l'ordre qui doit être dans sa maison, n'est-il pas le juste sujet d'une honnête & chrétienne occupation ? N'a-t-il pas outre cela des affaires au dehors ? ne lui en suscite-t-on jamais ? N'est-il pas obligé de pourvoir à cent choses qui regardent sa famille, & sa personne ; ce ne peut

Vaine & ridicule excuse de ceux qui disent qu'ils n'ont rien à faire.

etre que sa négligence qui l'empêche de régler tout cela ? Est-ce ce jeune homme qui n'a point encore de charge, ou qui ayant abondamment dequoi vivre, ne songe qu'à passer le temps ? Tout l'ordre qu'il met dans les actions de la journée, c'est de voir en quels divertissemens il la passera ; jeu, repas, promenade, compagnies, bal, comédie : comme il ne se peut trouver à tout cela en même temps, il le partage, & le fait par ordre. Hélas ! qu'il y a aujourd'hui de personnes de ce caractère ! Un Ancien disoit qu'il ne falloit pas compter ces gens au nombre des hommes ; mais le Christianisme m'apprend, qu'ils vivent dans un déréglement honteux & criminel. Est-ce enfin cette femme mondaine, qui ne s'occupe que de la bagatelle, d'habits, de parures, d'ajustemens ? C'est en effet n'avoir rien à faire ; mais sera-t-elle quitte pour cela devant Dieu ? Sera-ce enfin cet homme, qui a une extrême horreur de toute contrainte & de toute sorte de travail ? Son occupation est de n'en avoir point, & de mener une vie oisive, & inutile ; il n'a point d'affaires ausquelles il puisse donner autre soin ; mais il doit s'attendre aussi d'être un jour condamné aux ténébres extérieures avec ce serviteur inutile de l'Evangile : *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* Il a enfoüi le talent qu'il a reçû du Ciel ; il n'a pas sçû le faire valoir, pour n'avoir pas reglé, ni son temps, ni ses actions, selon l'ordre que son état, sa condition, & sa raison lui prescrivoient. Vous dites que vous n'avez rien à faire, & cependant vous êtes obligé de vivre en Chrétien ? Hé ! n'y a-t-il point de pauvres à sécourir, de malades à visiter, d'affligez à consoler, & enfin de bonnes oeuvres à pratiquer. Ce sont-là les actions chrétiennes, que Dieu vous a donné le temps & le moyen de pratiquer, dès-lors qu'il ne vous a pas appellé à un état qui demande d'autres occupations. Et si vous étiez un véritable Chrétien, ce sont les actions que vous auriez à régler, de crainte qu'elles ne vous empêchassent de vaquer à toute autre affaire. *Autheur anonyme.*

Matth. 25.

Il ne faut pas tellement fixer un temps pour chaque action, qu'on veüille absolument l'avoir faite en ce temps-là.

Il ne faut jamais se prescrire un temps certain pour faire une chose, ensorte qu'à quelque prix que ce soit, elle doive être achevée à tel jour & à telle heure ; autrement on se met en danger évident de se troubler : parce que peut-être il en faudra davantage pour la bien faire. Et puis ; qui vous a dit, qu'il ne surviendra pas quelque chose, que vous ne prévoyez pas, qui y apportera du retardement ? Ayez seulement dessein d'y mettre tout le temps qui sera nécessaire pour la faire comme il faut, sans vous marquer ni prescrire d'autres bornes. De plus, quand vous la ferez, que ce soit sans empressement ; n'y allez pas brusquement, ni avec impétuosité, autrement vous gâterez tout. Usez, à la bonne heure de diligence ; mais non de précipitation. Ceux qui vont trop brusquement en leurs affaires, les ruinent au lieu de les avancer. *Autheur anonyme.*

Le bonheur & la paix d'une famille bien réglée.

Que l'on vivroit tranquillement dans une famille, si tout étoit réglé, & se passoit avec ordre : si l'on pouvoit y établir les heures du travail & du repos ? si on y sçavoit dire, on a tant de temps pour prier Dieu le matin, & tant le soir. A telle heure on se leve, à telle autre on se retire. Telle heure est destinée à cet ouvrage ; hors delà il n'y faut pas toucher sans ordre. Que les services y seroient ponctuels ! que les emplois y seroient agréables ! & que les peines y seroient douces ! Rien ne se feroit à contre-temps ; comme il n'y auroit point

d'heures inutiles, il n'y en auroit point de trop chargées de travail. Cet ordre feroit un tempérament, que la diversité rendroit tres-agréable ; rien ne pourroit causer d'ennui, ni de chagrin dans une vicissitude d'actions si bien ordonnées ; un changement de travail seroit un repos : le jour ne seroit pas si beau, s'il n'étoit suivi de la nuit, & la nuit seroit insupportable, si elle devoit toûjours durer. Ce n'est pas assez pour le bon réglement de cette famille d'avoir ses heures destinées pour chaque action : il faut de plus que telles actions puissent être honnêtement pratiquées en telles heures ; car toutes les différences des temps, ne sont pas également propres à faire toutes choses, & toutes les actions ne sont pas pour être faites à toutes les vingt-quatre heures du jour ; c'est pourquoi il faut de l'ordre, & que cet ordre soit sagement reglé. *La Famille Sainte du P. Cordier, tome 2. ch. 1. §. 3.*

Montrez-moy une famille, dont toutes les personnes soient unies comme dans un chœur de musique, où chacune tienne sa partie, & que toutes soient d'accord, ensorte que tout soit dans l'ordre, & qu'il n'y ait rien de dérangé. Je ne craindrai point de dire que Dieu préside dans cette maison, & que cette union & cette paix est un effet de sa présence. Mais si au lieu de cet ordre & de cette correspondance, la contrarieté s'y met, si chacun veut s'élever au-dessus de son rang ; si l'un entreprend sur la charge d'un autre ; si la femme le porte plus haut que le mari ; si les enfans ne respectent ni pere ni mere ; si les serviteurs sont les maîtres ; si chacun veut vivre à sa fantaisie, sans prendre l'ordre de celui qui le doit donner ; si la division enfin partage les esprits, n'y ayant ni loy, ni ordre, ni réglement, Dieu se trouvera-t-il parmi ce désordre, la bénédiction du Ciel se répandra-t-elle sur cette maison, & la paix regnera-t-elle dans cette famille si mal réglée ? *Le même.*

Continuation du même sujet.

Il faut encore ajoûter qu'une action prévûë & méditée, & dont on a pris les mesures, se fait de toute une autre maniere ; aussi réüssi-t-elle tout autrement. On a consideré comme il s'y faut prendre, quels moyens il y faut employer, & de quelle adresse il se faut servir. Maintenant dans l'exécution, toute la raison y travaille, parce que rien ne la trouble, ni ne l'obscurcit ; il n'est point de circonstance sur laquelle elle ne jette la vûë : comme tout est exactement concerté, on a loisir d'y observer la bienséance qui est nécessaire, & si c'est un ouvrage qu'on entreprend, on le polit, & on y met la derniere main, tout se passe sans bruit ; car la passion n'y a point de part : au lieu que quand on est surpris avant que d'avoir mis ordre à rien, c'est un pur hazard si la chose réüssit ? Et comment réüssiroit-elle, puisque la surprise nous ôte la présence d'esprit, & nous jette dans le trouble ? Que peut faire un homme qui n'a pas la tête bien forte, quand trois ou quatre affaires se présentent tout à la fois, & toutes pressantes, faute de les avoir faites en leur temps. Par où commencera-t-il ? Sa raison se confond, la colere & le dépit le font agir brusquement & gâter tout ; il n'a pas plûtôt commencé, que s'appercevant qu'il s'y est mal pris, il recommence, il se chagrine, abandonne tout, & rejette sur d'autres la faute dont il est le seul coupable. *Le même.*

Une action prévûë & préméditée, faite en son temps, réüssit tout autrement que quand elle est faite par hazard, ou avec précipitation.

Quelques régles que vous ayez prises pour faire chaque chose en son temps, & quelque temps que vous ayez marqué pour chaque chose, vôtre exactitude

Occasions où l'on peut

quelquefois quitter l'ordre que l'on s'est prescrit. & vôtre régularité à les observer, ne doit point être si rigoureuse, que vous ne puissiez, & même que vous ne deviez vous en dispenser en deux ou trois rencontres. Premierement. Quand une nécessité imprévûë vous oblige de quitter ou d'interrompre une chose pour vous appliquer à une autre; la nécessité n'a point de loy, dit-on, ou plûtôt c'est une loy de Dieu que cette nécessité, à laquelle il faut obéir, & qui veut que ses ordres passent avant tous les ordres, & que toutes les régles arbitraires cedent à celle-là; qu'il faut courir au plus pressé, & préferer ce qui est de commandement à ce qui n'est que de conseil. Secondement. Il ne faut pas avoir moins d'égard à la charité qu'à la nécessité. Toutes les excuses qui viennent de ce côté-là, sont toutes légitimes, & elles sont toûjours reçûës de Dieu & des hommes. Ainsi ne vous opiniâtrez point à demeurer dans une exacte & scrupuleuse observation de toutes vos heures, quand la charité vous appelle ailleurs, ou vous oblige d'aller contre vôtre régle, j'entends toûjours celle que vous vous êtes prescrites vous-mêmes: car la charité est la premiere régle du Christianisme, & même à laquelle se rapportent toutes les autres, comme à la fin de la loy. Troisiémement. Quand l'ordre précis, & le commandement d'une personne qui a autorité sur nous; car alors l'obéïssance demande qu'on quitte son petit réglement pour pratiquer une vertu que Dieu même préfére au sacrifice, & à tout ce que l'on pourroit faire de plus grand, & de plus avantageux pour sa gloire. Comme on connoît assez le mérite de cette vertu, il ne faut avoir ni crainte, ni scrupule de laisser tout le reste pour se rendre ponctuel, à ce qui nous est commandé. Hors de ces occurrences que personne ne peut contester, ni blâmer, il est loüable de tenir ferme à la régle qu'on s'est prescrite, & à l'ordre qu'on a établi. *Le même.*

La femme forte, dont il est parlé dans les Proverbes, est un modele d'une vie réguliere. Rien de plus instructif que le portrait que nous fait Salomon de cette femme forte, qu'il nous propose comme le modele d'une ame solidement vertueuse, & réguliere dans ses devoirs. Le soin de conserver l'union & la paix dans sa famille, est une de ses principales occupations. La vigilance sur toute sa maison, & l'application à y tenir le bon ordre, font son étude: sa douceur envers tout le monde, & sa sagesse dans toutes ses paroles la font admirer. L'exactitude à payer le salaire de ses domestiques, & à pourvoir à leurs besoins, n'est pas la moindre de ses qualitez. Sa charité sur tout envers les malheureux, lui gagne le cœur de tous les pauvres; & tout le temps qu'elle n'employe pas à remplir les devoirs de son état, elle l'employe au travail. Voilà à quoi se reduit la peinture de cette femme parfaite, & véritablement réguliere, dont le Saint-Esprit fait un si bel éloge, qu'il dit être plus rare & plus précieuse, que les perles qu'on apporte des extrémitez du monde. Elle ne s'est pas distinguée par des actions d'éclat, ni en marchant par des voyes extraordinaires; mais par l'exactitude & la fidelité à ses devoirs communs. Ce n'est pas là peut-être une vertu à la mode, & au gré de tout le monde; mais c'est une vertu véritable, solide, & vraiment au gré de Dieu. *Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

La vie réguliere & exacte dans ses devoirs, Il est vrai qu'une vie réguliere, & qui ne veut manquer à rien de ses devoirs, demande de l'application à bien des choses; mais les gens du monde, dans cette multiplicité d'esprits bizarres qu'ils ont à ménager, n'ont-ils aucu-

nes

nes régles, aucunes bienséances à observer ? Et ne faut-il aucune attention sur soi ? Plusieurs heures d'étude que met chaque jour une femme mondaine, à se parer, fatiguent bien plus qu'une régularité de prieres & de mœurs toûjours aisée, & sans parler des chagrins secrets qu'elle est obligée d'essuyer, & que la dissimulation ne lui rend que plus sensibles, toute la journée n'est-elle pas pour elle une gêne, & de corps & d'esprit, qui rendroit peut-être insupportable le service de Dieu, s'il falloit autant se contraindre pour lui plaire. *Le même.*

n'est pas si gênante qu'on se l'imagine.

La persécution a toûjours été l'appanage des gens de bien ; mais il est sûr que la plus rude n'est pas toûjours celle qu'ils souffrent de la part des impies. La plus sensible est celle qui leur vient de la part même de ceux qui font profession de pieté, & qui devroient être les plus ardens à autoriser la vertu. Qu'une personne pieuse, persuadée de l'obligation qu'elle a d'être réguliere dans son état, se détermine à en observer avec ponctualité les moindres devoirs, non pas comme des coûtumes de bienséance ; mais comme des pratiques de salut : elle a besoin de beaucoup de résolution, & de plus de patience encore, pour ne pas ceder à la multitude de ceux à qui cette réforme déplaît. Les moins réguliers dans la même profession, & dont le nombre est toûjours le plus grand, regardent cette exacte ponctualité comme une espece de censure, & cette ferveur leur paroît un secret reproche de leur lâcheté ; cette personne réguliere a beau se tenir dans le silence, & dans la retraite ; ne s'occuper que de ses devoirs ; ne ceder à personne en douceur & en humilité : ce n'est pas à force de vertus qu'on dompte la jalousie. On prétend n'appercevoir en elle qu'un esprit de fierté & de distinction ; sa trop grande régularité la fait regarder, comme on fait un nouveau réformateur, qui vient troubler un paisible relâchement dont on étoit en possession. *Le même.*

Les personnes régulieres ont des persécutions à souffrir de la part de celles qui ne le sont pas.

A la vérité on ne doit pas donner occasion aux railleries & aux censures par des singularitez odieuses, & qui sont toûjours les effets d'un orgueil secret, ni par une scrupuleuse ponctualité qui rebute : mais quand on n'est pas du goût de certaines gens, parce qu'on fait son devoir, & qu'on y est appliqué & ponctuel, une pareille disgrace fait honneur. On ne doit jamais oublier cet Oracle : *Que quiconque veut suivre* JESUS-CHRIST *de plus près, doit s'attendre à souffrir de toutes sortes de personnes.* Le même.

La régularité ne doit pas dégénérer en une singularité odieuse.

C'est un défaut assez ordinaire aux personnes qui veulent être exactes & régulieres dans leurs devoirs, de vouloir se mêler de tout, & de ne laisser rien échaper à leur vigilance & à leurs soins. Je crois que c'est le sens de ces paroles de l'Ecclesiastique : *Fili mi, in pluribus non sint actus tui.* Car comme ceux qui n'ont qu'une affaire en tête, ou un office à exercer, en viennent facilement à bout, & y réüssissent pour peu d'application & d'assiduité qu'ils y apportent ; tout au contraire ceux qui veulent se mêler de tout, voir tout, & faire tout par eux-mêmes, se donnent de grands mouvemens, & ne font presque rien ; trouvent de grands obstacles, quand il faut entreprendre quelque chose en particulier ; la multitude des autres affaires dont ils se trouvent chargez, met de la confusion dans leurs pensées, & empêche l'attention qu'ils doivent apporter à ce qu'ils font actuellement ;

C'est un défaut dans la régularité de se mêler de trop d'affaires. *Eccli. 11.*

Exod. 18. Moïse étoit sans doute un religieux observateur des loix de Dieu ; mais ne fut-il pas repris par son beaupere Jétro, de ce qu'il se mêloit de trop de choses, voulant que toutes les affaires du peuple d'Israël passassent par ses mains, qui lui conseilla de se décharger sur d'autres, qu'il jugeroit capables de le soulager, d'une partie d'un si rude fardeau, en leur commettant les affaires de moindre conséquence, & de se réserver uniquement la connoissance & la décision des plus importantes. *Le P. Suffren, tome* 1. *de l'Année Chrêtienne, ch.* 5. *art.* 4.

Sage avis des Peres spirituels, de se tracer un plan & un ordre des actions de la journée chacun selon son état.

C'est un sage conseil que donnent les maîtres de la vie spirituelle de se dresser un plan de vie, par lequel on range par ordre toutes les actions de la journée, selon l'état, & la condition où la Providence nous a mis ; ce qui se doit faire par l'avis d'un sage & prudent Directeur ; & quand cet ordre est une fois bien reglé, de l'observer inviolablement, autant que la prudence, la charité, & la santé le pourront permettre. Une des grandes consolations, & l'un des grands avantages que je trouve dans l'état Religieux, c'est que toutes les occupations y sont tellement reglées & rangées, qu'il n'y a point de vuide, rien d'oisif, tout est rempli, chaque chose a son temps qui lui est destiné. Mais qui empêche un homme du monde de participer à cet avantage incomparable, & de mener par ce moyen une vie réguliere, & en ce sens toute religieuse. *Le même, ch.* 6. *art.* 2.

Pour bien s'occuper selon Dieu & selon la raison, il faut se prescrire un ordre, & une régle dans ses actions.

Ce n'est pas assez de fuir l'oisiveté, & de s'occuper ; il faut se bien occuper ; & pour se bien occuper, il faut régler son travail, sans quoi beaucoup de gens s'occupent beaucoup ; mais ils s'occupent mal : non-seulement parce qu'ils font des actions mauvaises ou inutiles ; mais parce qu'ils les font sans ordre, sans régle, sans méthode : ils sont toûjours dans l'action, & dans le mouvement. Mais c'est leur naturel impétueux, leur fantaisie, ou leur caprice qui les met en mouvement, & non pas la grace & la raison. Car sans parler des travaux que l'ambition, l'avarice, ou quelque autre passion fait entreprendre contre la loy de Dieu, ils font mal ceux à quoi Dieu & leur devoir les obligent, parce qu'ils ne les font pas selon que la raison les leur prescrit, & que demandent la nature, l'importance, & la nécessité de chaque action : car qui ne sçait que rien n'est bien, si cet ordre n'y est gardé ? Que c'est l'ordre qui donne à chaque chose sa propre perfection, que sans cette régle, le trop ou le trop peu, l'excès, ou le défaut sont toûjours à craindre, & que ce n'est qu'un effet du hazard, quand quelque chose réüssit ? *Sermon manuscrit.*

La régle & l'ordre de vie qu'on se prescrit, facilite l'observation des loix de Dieu.

Comme l'obéïssance des Religieux est plûtôt une facilité que les Saints ont trouvée pour observer la loy de Dieu, qu'une nouvelle sévérité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile ; de même la régle de vie qu'un homme du monde se prescrit dans son état, n'est pas une nouvelle loy qu'il s'impose lui-même ; c'est un moyen qui lui rend plus facile l'observation des loix & des commandemens de Dieu, qu'il est indispensablement obligé de garder. Car en quelque état que l'on soit, il n'est jamais permis d'agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté, & par son caprice. Il faut toûjours que la volonté de Dieu soit nôtre régle, non-seulement dans les choses importantes, qui arrivent plus rarement ; mais même dans les plus ordinaires qui composent le cours de nôtre vie. Or cette volonté de Dieu, étant souvent assez difficile à

découvrir, & nôtre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, n'est-il pas juste de s'assujettir à quelque régle, prise par l'avis & le conseil d'un sage Directeur, pour nous déterminer, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible; parce qu'il est certain que Dieu, qui a fait toutes choses avec ordre, veut aussi que nous en observions en tout ce que nous faisons. Et il ne faut pas s'imaginer, que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie Religieuse, on soit pour cela dispensé de ceux qui servent à entretenir la pieté, & à s'entretenir dans le service de Dieu. *Essais de Morale*, *tome* 1.

On peut dire que ce réglement particulier que chacun peut aisément se prescrire & observer, est un souverain remede contre l'oisiveté, qui est la cause de tant de maux; car comment ce vice si commun, auroit-il lieu dans une personne qui a toutes ses heures réglées, & qui sçait à quoi il les doit employer. D'ailleurs, comme par cet ordre on doit aussi se faire une loy de ne rien négliger; mais faire ce que nous devons avec exactitude, afin de satisfaire à nôtre devoir; on employera tout le temps nécessaire à chaque action, & à chaque ouvrage; & de cette maniere, ni temps perdu, ni négligence à craindre, on n'oubliera rien, si quelque chose survient qui n'entre point dans l'ordre qu'on s'est prescrit, on le réserve pour les intervalles que l'on peut ménager, les choses que l'on régle, ne pouvant jamais être si justes, qu'il n'y ait rien qui soit superflu. *Sermon manuscrit.*

Régler les actions de la journée, est un puissant remede contre l'oisiveté.

Comme la vie réguliere est d'ordinaire uniforme, particulierement dans les familles, où l'on fait tous les jours les mêmes choses, & dans un emploi, & dans les fonctions d'une charge; ce sont pourtant deux choses bien différentes d'agir par coûtume, & de se faire une coûtume & une régle de faire chaque chose avec ordre. Agir par coûtume, c'est se mettre peu en peine de s'acquitter de son devoir, pourvû qu'on fasse ce qui nous est ordonné, sans y apporter toute l'attention qui est nécessaire pour le bien faire. Mais établir une régle & une coûtume de faire les choses par ordre, & en leur temps, c'est un moyen de les bien faire; comme nous voyons dans tous les arts qu'un ouvrier se rend tous les jours plus habile, par l'exercice de son métier, & que l'expérience & l'habitude lui fait faire les choses plus facilement, & avec plus de perfection. *Le même.*

Il y a de la différence d'agir par coûtume, & faire coûtume de telle & telle action.

Cette vie réglée & réguliere est la route qu'ont tenuë une infinité de Saints, & la voye droite par où Dieu les a conduit. Car quoiqu'on ne puisse disconvenir, que Dieu en conduit plusieurs par des voyes extraordinaires, il faut cependant avoüer que celle-cy est la plus commune & la plus facile. En effet, tous les Saints n'ont pas été des Solitaires, ni des Apôtres, ni des Martyrs. Le plus grand nombre qui peuple maintenant le Ciel, est de ceux qui ont mené une vie commune & ordinaire sur la terre; ils ont été autrefois ce que vous êtes maintenant; & si vous examinez leur conduite, leurs actions, & leur maniere de vie, vous trouverez qu'une grande partie de ceux que l'Eglise même reconnoît pour Saints, ne s'est pas toûjours signalée par de grandes entreprises, par de longs travaux, & par des actions bien extraordinaires; mais à mener une vie commune, dans les fonctions d'une charge, dans la conduite d'une famille, & dans les mêmes emplois que vous exercez aujourd'hui; mais

Cette vie réglée, est la voye commune par où Dieu conduit la plus grande partie des fideles.

ce que vous y remarquez de particulier, & en quoi il est facile de les imiter, & de se former sur leurs exemples, c'est qu'ils s'en acquittoient avec une exactitude admirable, c'est qu'ils menoient une vie réglée, & appliquée à remplir leurs devoirs, avec une régularité constante, dont ils ne se sont jamais démentis. Vous verrez même parmi les Saints, des Princes & des Souverains, qui avoient un temps marqué pour les affaires, & un autre pour les actions, & les exercices de pieté, qui avoient tellement réglé la dépense de leur maison, qu'une partie de leurs biens étoit destinée pour le secours des misérables, & l'autre pour les besoins de l'Etat; vous y trouverez des Magistrats, & des personnes distinguées par leurs rangs & par leurs dignitez, qui se sont encore distinguez par cet endroit. Tout étoit réglé dans leur maison, leurs personnes, leurs domestiques, les prieres, les emplois, le travail. Tout y étoit ordonné par la prudence, & s'y observoit avec une exacte fidelité. Et voilà cette voye facile & admirable par laquelle Dieu les a conduits: *Deduxit illos in via mirabili*, comme dit le Sage, en parlant de la maniere dont Dieu conduisit le peuple d'Israël en la Terre promise. *L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon sur ce sujet, dans le troisiéme tome des Sermons particuliers.*

Sapient. 10.

Consolation à la mort d'avoir mené une vie réglée.

Ce sera sans doute une grande consolation à l'article de la mort, de pouvoir vous rendre ce témoignage, que ce n'a point été par passion, par intrigue, ni par aucun mauvais dessein que vous avez entrepris telle & telle action; que vous vous êtes embarqué en telle & telle affaire; que vous vous êtes appliqué à tel & tel exercice; mais que toutes vos actions étant dans l'ordre de vos devoirs, vous avez fait la volonté de Dieu, & que s'il y a eu quelque défaut dans la maniere dont vous vous en êtes acquittez, du moins elles étoient justes & saintes dans le fond. Vous pourrez même vous assûrer que tous vos jours ont été employez au service de Dieu, puisque vous avez suivi l'ordre, qui vous a été marqué par ceux à qui il vous a adressé pour vous conduire; que si vous avez manqué en quelque chose, c'est toûjours beaucoup de n'être point tombé dans les désordres, où une vie sans régle vous auroit peut-être engagé. Que si une seule journée saintement reglée, non-seulement sans crime, mais avec tant de mérites, est digne de recompense, jugez quel poids de gloire, & quelle recompense vous sera duë à la fin d'une vie si chrétienne, & passée dans un continuel exercice de bonnes actions, telles que sont celles qui portent un caractere si visible de la volonté de Dieu. *Le même.*

Etre regulier dans les devoirs de son état, c'est un moyen infaillible de s'y sauver.

Je veux que dans cette maniere de vie privée & uniforme, on ne fasse pas de si grandes actions, que d'autres qui sont d'une profession plus parfaite en soy, comme seroit celle des Ecclesiastiques & des Religieux; je veux qu'on ne fasse pas tant d'aumônes, ni de prieres, qu'on ne pratique pas dans ce genre de vie, les austeritez des Religieux. Il n'est pas ici question de sçavoir quel état est le plus parfait, & le plus avantageux pour le salut; mais de trouver le moyen infaillible de se sauver dans celui où la Providence nous a mis: & je dis que c'est d'y être réglé, exact, & fidele dans l'observation des devoirs qui sont attachez à cet état, & que ceux qui en ont embrassé un autre plus parfait & plus saint, ont encore besoin pour s'y rendre saints & par-

faits, d'y être réguliers, & d'y suivre l'ordre constant qui leur est prescrit. *Le même.*

Dès-lors qu'on ne garde nul ordre dans sa conduite, c'est ce qu'on peut appeller libertinage ; parce qu'on ne veut faire que ce qui nous plaît, ce qui ne manque guére de dégénérer en un déréglement scandaleux ; car c'est par-là qu'on y vient insensiblement : puisque quand on ne peut s'assujettir à nulle régle pour s'acquitter plus fidelement des obligations de son état & de sa religion, on secouë bien-tôt tout-à-fait le joug du service de Dieu, en se dispensant de tout ce qu'il y a de pénible dans les devoirs du Christianisme ; & comme le même esprit de liberté regne partout, on ne veut dépendre ni des personnes ni des temps. On n'a bien-tôt point d'autre loy, ni d'autre régle de ses actions que son humeur, & le penchant de son naturel, & vous sçavez à quoi il nous porte quand on le suit. *Le même.*

Ne vouloir suivre aucune régle, c'est vouloir vivre dans le libertinage.

Ceux qui sont accoûtumez au fracas du monde, trouvent une vie unie & bien réglée très-ennuyeuse, & très-dégoutante : Ont-ils raison de s'en dégouter ainsi ? Les gens de bien goutent dans une vie réguliere & chrétienne, une joye pure, une tranquillité continuelle ; sont-ils à plaindre d'avoir en horreur le déréglement des mœurs, & la licence effrenée du siécle ? Les doit-on regarder en pitié, parce qu'ils fuyent le tumulte ? eux que Dieu comble de si douces consolations dans la retraite, & dont il adoucit si fort les peines, par l'onction qu'il y répand. En effet, il faut bien qu'ils soient heureux même dès cette vie, puisqu'on ne peut empêcher, quand on agit sans prévention, de leur porter envie ; & qu'après avoir joüi de tous les plaisirs, on est obligé de se ranger à son devoir de Chrétien, & d'en venir là, comme le seul bien capable de contenter le cœur de l'homme ; trop heureux après avoir passé par tous les états les plus agréables, & les plus féconds en joyes mondaines, de reconnoître avec le Sage, que tout n'est qu'affliction d'esprit sans l'amour de Dieu. *Le P. Croiset, dans ses Réflexions Chrétiennes.*

La douceur & la tranquillité qu'on goûte dans une vie reguliere & chrétienne.

C'est en vûë de l'exactitude que Dieu demande dans l'exécution de ses volontez, & dans l'observation de ses préceptes que David s'écrie : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* Vous avez commandé, Seigneur, qu'on observât vos Commandemens avec un extrême soin. Ce saint Prophete ne pouvoit se satisfaire dans ce soin, & il voyoit toûjours que quelque grand que fût celui qu'il apportoit, il étoit encore beaucoup au-dessous de celui auquel il se sentoit être obligé. La pieté véritable & solide, consistant donc dans cette fidelité à accomplir la loy de Dieu, il en faut tirer la régle sur laquelle on doit examiner tout état intérieur, toute maniere de dévotion, & toute forme de vie. Car tous les états, toutes les dévotions, toutes les pratiques qui nous éloignent de nos devoirs, sont mauvais. C'est Dieu même qui le décide expressement dans l'Apôtre saint Jean : *Celui*, dit-il, *qui se vante de le connoître, & qui n'observe point ses commandemens, est un menteur, & la vérité n'est point en lui.* C'est pourquoi ce même Saint ne dit pas que celui qui est recüeilli, bien consolé, & qui a de grands sentimens de dévotion, *est juste* : mais il dit, que c'est *celui qui accomplit la justice : Qui facit justitiam justus est. Essais de Morale, tome 10.*

La véritable dévotion consiste à être exact & regulier dans ses devoirs.

Psalm. 118.

Epist. 1 *Joan. c.* 2.

Ibidem, c. 3.

Il faut prendre de bonne heure un esprit d'ordre & de régle, afin de faire

Il faut de

bonne heure s'accoûtumer à un esprit de regularité pour la conduite de sa vie.

chaque chose en son temps ; le dérangement dans l'esprit produit bien-tôt le dérangement dans les actions. On devient indifférent dans son devoir, dès qu'on devient irrégulier à le faire. D'ailleurs, quand on déplace ses actions, c'est souvent une marque que l'on est partagé entre le bien & le mal, & que c'est tantôt l'un, & tantôt l'autre qui l'emporte. Le vrai moyen de s'accoûtumer à cet esprit d'ordre & de régle, qui est si nécessaire pour former une bonne conduite, c'est de s'assujettir non-seulement à son devoir en toutes choses ; mais encore à la maniere de le faire ; c'est-à-dire, de se prescrire certaines occupations ; mais de se les prescrire & de s'en acquitter à certaines heures, qui partagent de telle sorte nos actions en détail, que l'on trouve, quand on les considére en gros, qu'elles forment une vie réglée. Quand on transporte une de ces occupations dans d'autres heures que celles qu'on y avoit destinées ; on dérange toute la suite des autres ; & ce dérangement est cause qu'on se dégoûte ; parce que déplaçant ces actions, il en diminuë le prix, & par conséquent le goût que l'on avoit à les faire. J'avouë que l'on ne peut pas quelquefois se dispenser d'interrompre la régle que l'on s'est faite, & qu'il peut arriver certaines choses imprévûës & nécessaires ausquelles il faut ceder aux dépens de l'ordre ; mais quand on sort de la régle par nécessité, on y rentre sans peine dès qu'on le peut. Ce qu'on ne peut pas dire de ceux qui la quittent par inégalité d'esprit : non-seulement il est dangereux qu'ils ne s'y remettent point ; mais ils courent encore risque de ne s'acquitter en aucun temps de ce qu'ils ont manqué de faire en celui qu'ils avoient destiné pour cela. On n'est guéres éloigné de manquer à son devoir, lorsqu'on l'anticipe par humeur, ou qu'on le différe par relâchement & par paresse. *M. J. le Pic, livre intitulé : L'éducation des Enfans.*

Continuation du même sujet.

Si l'on n'accoûtume les jeunes gens à cet esprit de régle, ils ne feront aucun progrès, ni dans la pieté, ni dans les sciences. Car il est certain qu'ils font plûtôt leur devoir à cet âge là par habitude que par raison, il est encore plus certain que l'habitude ne se contracte que par la régle. Elle est si nécessaire en toutes choses, que sans elle on ne finit presque rien, ou du moins l'on ne fait rien de bien. Ce qui doit apprendre à ceux qui sont naturellement impatiens, qui n'ont pas plûtôt commencé une chose qu'ils en sont dégoûtez, & qui agissent sans se prescrire aucune régle, que n'étant pas possible de venir à bout tout d'un coup de ce qu'on entreprend, il faut la patience pour en soûtenir le travail & la régle pour le bien finir. Il y en a plusieurs qui pour vouloir trop faire à la fois, ou pour vouloir tout faire à contre-temps, ne finissent jamais, & ne font jamais rien qui vaille. Si l'on veut donc que les jeunes gens travaillent avec succès, & qu'ils avancent dans la pieté & dans les sciences, rien n'est plus important que de les régler ; c'est-à-dire, après qu'on s'est fixé ce qu'on veut qu'ils fassent, que de choisir le temps dans lequel on veut qu'ils le fassent, de distribuer leurs occupations jusqu'à la moindre, & leurs heures jusqu'à un seul moment. Il faut leur prescrire le temps qu'ils doivent donner à Dieu, celui qu'ils doivent employer à leur étude, celui de leur divertissement, & celui de leur repas : & toutes les heures ainsi divisées doivent être si inviolablement employées aux exercices marquez, qu'on doit compter d'avoir commis une faute essentielle, & d'être tombé dans un véritable relâchement, lors-

que sans aucune nécessité on en fait un usage différent de celui que l'on s'étoit prescrit. *Le même.*

Il est d'une extrême conséquence, que nous nous appliquions à la pratique d'une régularité constante, & à l'observation de nos devoirs avec un soin plus éclairé, & plus étendu qu'on ne fait ordinairement, persuadez que nous devons être, que c'est en cela que consiste nôtre perfection, & que c'est la sainteté que Dieu attend de nous dans l'état de vie où sa Providence nous a appelez. On se mécompte aisément dans l'exercice de la vertu, & on en prend souvent les dehors pour la réalité. On sçait que des actions ornées de ces agréables dehors plaisent & touchent; & on veut ignorer qu'elles n'ont devant Dieu, ni mérite, ni valeur, n'étant que les fruits trompeurs & stériles d'un orgueil secret, qui ne cherche qu'à se satisfaire. N'oublions donc jamais qu'une vie réguliere que la vertu conduit, est un assemblage de merveilles. Le Sage la cherche cette vraye vertu parmi les personnes mêmes qui en font profession, & il a peine à la trouver: *Quis est hic? & laudabimus eum, fecit enim mirabilia in vitâ suâ.* Mais je puis assûrer qu'une vie réguliere, quoique commune, est le caractere de la véritable vertu. ***Autheur moderne & anonyme.***

Le caractere de la véritable vertu, est une régularité constante dans l'acquit de ses devoirs.

Eccles. 31.

L'expérience fait voir qu'à l'égard des personnes du monde qui veulent commencer à se donner à Dieu, ils ont besoin de pratiques de pieté qui se succedent les unes aux autres, & qui se font à des heures marquées, & qu'elles leur sont d'une grande utilité, quand même elles ne les feroient pas avec tant de perfection. Cela fixe la vivacité naturelle d'une imagination habituée depuis long-temps à la dissipation: cela les accoûtume à se gêner en des choses qui ne leur sont pas trop agréables; & rien n'est si nécessaire au salut que cet empire qui s'acquiert peu à peu sur soi-même, pour faire ce qu'il faut, & non pas ce qu'on voudroit; cela remplit ces temps vuides, pendant lesquels il faudroit qu'elles s'amusassent hors d'elles-mêmes avec un danger évident de retourner bientôt à leurs premiers engagemens. Ces pratiques régulieres étant faites par esprit de pieté & de religion, sont d'excellentes satisfactions de leur oisiveté passée, & des sources fécondes de mérite & de grace pour l'avenir. ***Le P. Surin, tome 3. de ses Dialogues spirituels.***

Les personnes qui commencent à servir Dieu, ont besoin d'avoir des pratiques de pieté réglées.



RELIGION,

ETAT RELIGIEUX, VOCATION à cet état ; Vœux de Religion, Vêture, Profession, & tout ce qui regarde cette matiere.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a point de sujet plus commun & plus ordinaire que celui-cy, puisqu'il n'y a presque point de Communauté Religieuse, où à la prise d'habit, & à la profession, on ne fasse quelque discours, pour représenter à celui, ou à celle, qui embrasse cet état, le bonheur de sa vocation, les obligations qui y sont attachées, l'importance de s'en bien acquitter, la facilité & l'assûrance qu'on a d'y faire son salut ; & enfin, les avantages qu'il y a de se consacrer au service de Dieu par les vœux de Religion. Mais on peut aussi juger delà combien cette matiere est vaste, qui fournit une infinité de desseins, de passages, d'autoritez, & de beaux morceaux des Saints Peres, des Livres écrits sur ce sujet, & des Prédicateurs qui ont traité cette matiere. C'est pourquoi comme on ne peut pas tout rapporter, je me suis contenté de recüeillir ce que j'ai pû trouver de plus solide & de plus édifiant.

Nous ne parlerons pourtant qu'en général des vœux qui sont communs à tous les Ordres Religieux, parce que nous avons parlé de la Pauvreté, de la Chasteté, & de l'Obéïssance, dans des titres différens, & que ce seroit une chose infinie d'en traiter en détail, comme sont les livres composez sur ce sujet. Et pour ce qui regarde les Régles & les Observances Religieuses, nous en avons parlé sous le titre de Régularité ou de vie réglée ; & ainsi nous restraindrons ce sujet si ample dans de justes bornes.

Enfin, quoique tous les Discours qui se font sur ce sujet, s'adressent particulierement à ceux qui s'engagent, ou qui sont engagez dans cet état, ceux qui vivent dans le monde, peuvent encore y avoir part, en les exhortant d'être fidéles & vigilans dans l'observation de leurs devoirs, & de considérer qu'étant en plus grand danger de leur salut, & en de plus fréquentes occasions de se perdre, ils doivent imiter les Religieux dans la retraite, le mépris des choses du monde, la fuite des occasions, &c.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

SUr ces paroles de l'Evangile : *Omnis qui reliquerit Patrem, aut Matrem, aut Fratres, aut domum, & agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.* Je laisse tous les autres avantages de la vocation Religieuse, pour m'arrêter à celui qui les renferme tous ; sçavoir, qu'en embrassant l'état Religieux, on entre en commerce avec Dieu, & l'on passe un contrat solemnel avec lui, par lequel il assûre à celui qui se consacre à son service la possession de son Royaume, & d'un bonheur éternel. Je dis qu'il l'en assûre, pourvû qu'il remplisse les devoirs & les obligations de cet état. Pour prouver solidement cet avantage incomparable, il n'est pas besoin de longs discours, & je n'ai qu'à vous montrer qu'il est établi sur deux principes, qui sont, à mon avis, également certains & évidens. Le premier, est que Dieu est fidele à tenir sa promesse, pourvû qu'on accomplisse les conditions qu'il exige. Le second, que dans l'état Religieux, il est tres-aisé d'accomplir ces conditions ; d'où il s'ensuit par une conséquence nécessaire, que de s'engager par vœu exprès à mener une vie Religieuse, c'est être moralement assûré de son salut ; c'est le sujet & le partage de ce Discours. I. Matth. 19.

Premiere Partie. Je dis donc premierement, qu'une personne, qui fait un généreux divorce, avec le siécle, pour se consacrer entierement à Dieu, dans l'état Religieux, a une assûrance morale de son salut & de son bonheur éternel, pourvû que de son côté, elle soit fidele à remplir les devoirs de sa vocation : & le fondement de cette assûrance est la parole d'un Dieu, qui est fidele en ses promesses : *Omnis qui reliquerit Patrem & Matrem, &c. centuplum accipiet & vitam æternam possidebit.* 1°. Ces paroles sont si précises & si formelles, qu'il est impossible de leur donner un autre sens. Or qu'est-ce que promettre, sinon s'engager à faire & à donner une chose qu'on ne doit point ? Et si tout homme qui est engagé par sa parole, est obligé de la tenir, à moins de passer pour trompeur, ou pour inconstant ; que sera-ce de la parole d'un Dieu, qui ne peut ni la retracter, ni la violer. 2°. Qui n'a pas seulement donné de bouche, sa parole ; mais par un écrit signé de son sang, puisque c'est dans l'Evangile & dans le Nouveau Testament que ces paroles sont écrites. 3°. Qui ne s'est pas seulement engagé en secret ; mais qui a voulu que tous ses Apôtres & tous ses Disciples fussent témoins de cet engagement : *Dicebat ad omnes*, comme dit le Texte Sacré. 4°. Il a voulu que trois Evangelistes, qui sont comme ses trois Secretaires enregistrassent cette obligation dans le livre de sa Nouvelle Loy, & que cette promesse en fût un des principaux articles. On ne peut donc avoir des témoignages plus certains de cette promesse si avantageuse, ni avoir plus d'assûrance de la fidelité de celui qui l'a faite. Supposé donc que cette promesse soit si véritable, peut-on douter qu'elle ne se doive exécuter ponctuellement, & dans toute son étenduë : il faudroit donc soup- Matth. 19.

çonner le Fils de Dieu de mauvaise foy, ou accuser la vérité de mensonge, & condamner d'injustice la sainteté même. 5°. Ce n'est pas aux Apôtres seulement, ni à ceux de ses Disciples qui se trouverent présens, que le Sauveur a fait cette avantageuse promesse, c'est à tous les fideles de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient : *Omnis qui reliquerit, &c.* Mais il est bien-aisé de montrer qu'il n'y a guére que ceux qui embrassent l'état Religieux, qui accomplissent les conditions sous lesquelles cette promesse est faite, & qu'il n'y a qu'eux qui les accomplissent à la lettre, & dans la plus haute perfection, par l'observation de leurs trois vœux. 6°. Dieu n'est pas seulement engagé à garder sa parole à raison de sa fidelité & de sa bonté ; mais encore au sentiment de saint Jérôme, & de plusieurs Docteurs, par une espece de justice, parce que c'est un contrat passé entre lui & sa créature, & un contrat onéreux pour la personne qui se donne à lui, qui quitte tout, qui renonce à tout pour son amour, & que Dieu de sa part promet de donner son royaume à cette condition. Il y a donc de la justice que l'un & l'autre garde sa parole ; ce qu'il semble que l'Apôtre saint Pierre ait voulu dire, lorsqu'il repartit au Sauveur qui avoit fait une telle promesse : *Ecce nos reliquimus omnia quid ergo erit nobis ?* Seigneur, nous avons accompli ce que vous avez dit, & ce que vous avez exigé de nous ; quelle recompense nous donnerez-vous donc pour cela ? Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que la personne qui s'engage à suivre le Fils de Dieu à des conditions si rudes & si onéreuses, ne les garde pas de son côté, & qu'ainsi le Sauveur ne soit dégagé de sa parole. Mais pour vous animer à être fideles de vôtre part, je veux vous faire voir, qu'il est aisé de les garder ces conditions, qui vous donnent droit de demander cette recompense, & qu'autant qu'il est difficile de vivre chrétiennement, & de se sauver dans le monde, autant est-il facile de le faire, & d'acquérir ce bonheur éternel dans la Religion. C'est ma seconde Partie.

Matth. 19.

Les preuves en sont si claires & si évidentes, qu'une simple exposition suffit pour en être convaincus. 1°. Parce qu'on n'y trouve aucun empêchement à la vertu & à la sainteté ; point d'embarras d'affaires qui nous en détournent ; point d'occasions ni de mauvais exemples qui nous portent au mal : en quittant le monde, on a quitté en même temps tout ce qui en rend le séjour contagieux, & nous sommes délivrez de tous les dangers dont il est rempli. D'où vient que les gens du monde qui ont quelque désir d'être fideles à Dieu, portent souvent envie aux personnes Religieuses, d'être délivrez des soins dont ils ne peuvent se dispenser. 2°. Parce qu'ils sont de puissans moyens de pratiquer le bien : les bons exemples, la priere presque continuelle, la lecture des bons livres, la vigilance des Supérieurs, les exhortations, la fréquentation des Sacremens, &c. 3°. Des graces & des secours particuliers attachez à cet état. Il faut enfin conclure par exhorter la personne qui embrasse cet état de se servir de ces moyens, & la féliciter de l'heureux choix qu'elle a fait.

II. On peut prendre le même dessein, & le tourner d'une autre maniere, en montrant que d'embrasser l'état Religieux, & en remplir exactement les devoirs, c'est une marque de prédestination, la plus certaine qu'on en puisse avoir en ce monde, & prendre pour partage du discours ces paroles de l'A-

pôtre : *Quos Deus prædestinavit hos & vocavit, & quos vocavit, hos & justificavit, quos autem justificavit, hos & glorificavit.* La vocation à un état saint; la justification parfaite qui se fait par la remission des pechez ; l'asûrance d'une gloire immortelle qui nous est destinée. C'est ce qui se trouve dans l'état Religieux plus infailliblement que dans aucun autre. *Ad Rom. c. 8.*

1°. *Quos Deus prædestinavit hos & vocavit.* Parce que quand il appelle quelqu'un à cet état de vie, c'est pour mener une vie conforme à celle du Sauveur, qui est le modele des Prédestinez : *Quos scivit & prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.* C'est donc un moyen infaillible d'être éternellement heureux de faire une profession déclarée de l'imiter plus parfaitement que le reste des Chrétiens. Or qu'est-ce autre chose que faire vœu de pauvreté, de chasteté, & d'obéissance, que de se rendre une parfaite copie du Sauveur ?

2°. *Quos vocavit hos & justificavit.* C'est la plus grande asûrance morale que nous puissions avoir de nôtre justification ; c'est-à-dire, du pardon de nos pechez, puisque par-là nous marquons une parfaite conversion en quittant le monde, pour nous consacrer au service de Dieu, & qu'au sentiment des Peres & des Théologiens, c'est un second Baptême qui efface tous nos pechez quant à la peine & à la coulpe, comme ils parlent ; & cela par le mérite d'une action si héroïque : c'est pour cet effet, aussi bien que pour d'autres qu'elle est comparée au martyre.

3°. *Et quos justificavit, hos & glorificavit.* Dieu promet une place éminente dans son royaume à ceux qui auront tout quitté pour son amour : *Sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël* ; ce que les Peres & les Théologiens asûrent être commun aux Apôtres & aux Religieux ; puisqu'ils marquent le même courage, & qu'ils font la même action qui mérite cette recompense. *Matth. 19.*

III. SUR cet autre passage de l'Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* On peut faire voir la disposition d'esprit & de cœur, où doit être un Religieux à l'égard du monde qu'il a quitté, & qui consiste en deux choses. *Ad Galat. 6.*

La premiere. Dans les sentimens qu'il doit avoir du monde en le considérant comme un crucifié : *Mihi mundus crucifixus est.* C'est-à-dire, 1°. Qu'il le doit mépriser avec ses biens, ses honneurs, & ses plaisirs, & avoir ses maximes en horreur. 2°. N'avoir jamais de commerce avec lui, comme avec son ennemi, si ce n'est pour le convertir. 3°. Le regarder comme maudit de Dieu : *Maledictus qui pendet in ligno.* Car c'est pour les crimes qui s'y commettent, qu'il s'est attiré les malédictions de Dieu. *Ad Galat. 3.*

La seconde : *Et ego mundo.* Un Religieux ne se doit point réciproquement mettre en peine, quel sentiment le monde a de lui. 1°. Qu'il le traite comme un homme mort ; qu'il le mette en oubli ; qu'il n'ait nul égard, nulle considération pour lui. 2°. Qu'il le regarde comme un insensé ; qu'il en souffre les mépris, la haine, les outrages. 3°. Que le Religieux regarde les croix & les humiliations qui lui viennent de la part du monde, comme son partage.

IV. SUR ces paroles de l'Evangile : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, & sequatur me.* Dans ce peu de paroles sont com- *Matth. 16.*

prises les obligations des personnes qui se consacrent au service de Dieu dans l'état Religieux.

1°. *Abneget semetipsum.* On fait en embrassant cet état, une entiere abnégation de soy-même ; on renonce à sa volonté, à sa liberté, à ses désirs, à ses inclinations les plus naturelles, aux lumieres même de son esprit, pour ne se conduire plus que par la volonté d'autrui ; on fait enfin un entier & un parfait sacrifice de soi-même, en se renonçant de la sorte.

2°. *Tollat crucem suam.* On porte sa croix par une continuelle mortification de l'esprit & du corps, & de tous ses sens par une vie rude & austere.

3°. *Et sequatur me.* On y suit effectivement JESUS-CHRIST, en menant une vie parfaitement conforme à la sienne ; on suit ses maximes ; on est de sa suite, du nombre de ses Disciples, & on imite autant que l'on peut ce parfait modele de toutes les vertus.

V. L'ETAT Religieux a de grands avantages sur la condition des gens du monde ; mais aussi il a ses obligations propres & particulieres. On peut faire de ces deux choses les deux parties d'un Discours.

1°. On peut réduire ces avantages à trois, qui renferment tous les autres. Sçavoir, à l'exemption des soins, des inquiétudes, & des embarras du monde, qui troublent le repos des plus gens de bien, qui partagent leur cœur, & qui les empêchent d'être tout à Dieu. A l'éloignement des dangers du salut, où sont la plûpart des hommes. Aux moyens qu'on a dans cet état de mener une vie plus innocente, & de pratiquer les vertus qui asûrent nôtre bonheur éternel.

2°. Les obligations & les devoirs qui sont attachez à cet état, est de s'acquitter exactement des trois vœux qui sont essentiels à tout Ordre Religieux. De renoncer par le vœu de pauvreté à tous les biens de la terre, au droit & à l'espérance d'en posseder jamais, & de pratiquer un dépoüillement universel. De renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs des sens, par une mortification continuelle. Et enfin de renoncer à leur liberté & à leur volonté pour suivre en toutes choses celle d'autrui.

VI. UN autre dessein qui a du rapport au précedent, est de montrer la grandeur du bonheur & du bienfait de la vocation Religieuse, dont on sera éternellement redevable à Dieu.

1°. Parce qu'on y est à l'abri des tempêtes, des écüeils qui sont si ordinaires dans la mer de ce monde, comme Noé & sa famille dans l'Arche, au temps du déluge.

2°. Parce qu'on y trouve une asûrance presque infaillible de son salut & de son bonheur éternel.

3°. Parce que nous y pouvons acquerir une infinité de mérites, qui nous procureront autant de couronnes dans le Ciel.

VII. SUR ces paroles de saint Paul : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Ad Coloss.* 3.) On peut montrer qu'un Religieux est en état de mort à l'égard du monde ; mais qu'il vit d'une vie mille fois plus heureuse en Dieu, & pour Dieu.

1°. Il est mort au monde ; car comme un mort est nécessairement séparé de toutes choses, des biens de cette vie, de ses parens, de ses proches ; un-

Religieux par une mort volontaire se sépare de tout cela ; c'est un dépoüillement de toutes choses. De plus, il est mort civilement, & n'est plus compté parmi les hommes, privé de toutes ses dignitez, s'il en possedoit auparavant ; il ne tient plus de rang, incapable d'aucune charge publique ; plus de commerce, plus capable d'heriter ; en un mot il est regardé dans le monde comme n'en étant plus. Il souffre en troisiéme lieu, une espece de mort naturelle par une mortification continuelle, qui avance effectivement ses jours par les jeûnes, les veilles, & les autres macérations du corps.

2°. Mais en recompense un Religieux fidele à sa vocation, & soigneux d'en remplir les devoirs, vit d'une vie spirituelle toute sainte & divine, exprimée par ces paroles de l'Apôtre : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Une vie cachée en Dieu, & toute pour Dieu, comme celle de Jesus-Christ. Car premierement, il ne vit que pour Dieu, pour son service, pour le loüer, & le glorifier. Secondement. Il vit de la vie de la grace & de la charité, qui est une vie sainte & toute divine, dont Dieu est le principe, & dont les mouvemens tendent à Dieu. Vie enfin qui le fait enfant de Dieu d'une maniere toute particuliere & spéciale. Troisiémement. Il mene une vie tranquille, exempte des allarmes d'une conscience criminelle, & dans l'espérance d'une vie immortelle & éternellement heureuse.

Sur la comparaison du joug du Fils de Dieu avec celui du monde. VIII.

1°. Le joug que le monde fait porter à ses esclaves, est rude & pesant ; ce qu'il faut montrer par l'induction des loix sévéres ausquels les gens du monde se soûmettent, au lieu que le joug du Fils de Dieu est doux & léger : *Jugum meum suave, & onus meum leve.* *Matth.* 11.

2°. Le joug du monde est honteux ; car c'est une honte d'être esclave de ses passions, au lieu qu'il est glorieux de se soûmettre à celui du Sauveur, dont les Souverains Monarques se sont fait honneur.

3°. Le joug du Sauveur nous fait joüir de la liberté des enfans de Dieu, au lieu de la géne & de la contrainte où nous tient celui du monde. Il nous délivre de la tyrannie du peché auquel le monde soûmet ceux qui le servent, & nous asśure de la liberté des Bienheureux dans le Ciel pour recompense de celle que nous lui consacrons sur la terre.

Aux trois avantages que renferme le bienfait de la vocation Religieuse ; l'homme par les trois vœux solemnels qu'il fait, répond par trois actions héroïques, où l'engage sa fidelité à cette grace. IX.

1°. Si Dieu délivre une ame des piéges & des embûches du monde, elle lui sacrifie en recompense, tout ce que le monde a d'agrémens & de charmes pour attirer le cœur de l'homme.

2°. Si Dieu la fait passer dans un état, qui est un port asśuré & un asile pour la vertu ; elle embrasse en recompense toute la rigueur, & toute l'austérité de cet état.

3°. Si Dieu lui facilite l'entrée de la Religion, par un attrait qui la prévient ; de sa part elle s'en ferme la sortie par l'obligation du vœu, dont elle consomme le sacrifice qu'elle fait à Dieu. *Pris du P. Cheminais, tome 1. Second point d'un Sermon sur la profession Religieuse.*

C'est le sentiment & le langage des Saints Peres & des Docteurs, que le X.

Religieux fait par ses vœux un véritable sacrifice. Or je remarque dans l'Ecriture trois sortes de sacrifices, que Dieu vouloit qu'on lui offrit dans l'Ancienne Loy, pour figurer les véritables sacrifices que les Chrétiens peuvent offrir à Dieu.

La premiere espece étoit l'Holocauste, dans lequel pour reconnoître la souveraineté de Dieu sur toutes les choses du monde, la victime étoit entierement consumée, & ce sacrifice étant le plus excellent de tous, étoit appellé par excellence, sacrifice de culte, de pieté, & de latrie. C'est ce grand sacrifice que fait le Religieux, qui s'immole à Dieu tout entier ; les biens extérieurs par la pauvreté ; son corps par la chasteté, & sa volonté par l'obéïssance.

La seconde sorte de sacrifice, étoit le sacrifice pour le peché : *Sacrificium pro peccato.* C'est le nom que lui donne l'Ecriture : Sacrifice de satisfaction, & de pénitence. Car la fragilité de l'homme étant si grande, il est impossible que violant quelquefois les loix de son Maître, il n'encoure son indignation. Mais par l'offrande que le Religieux fait à Dieu par ses vœux, il satisfait pour tous ses pechez, comme enseignent les Docteurs, & se met dans l'état d'une parfaite pénitence.

La troisiéme espece est le sacrifice qu'on appelloit pacifique ou eucharistique, par lequel une personne connoissant son indigence, & la liberalité de Dieu, lui demandoit quelque faveur, ou lui rendoit graces de celles qu'il avoit reçûës ; il s'appelloit encore sacrifice de loüange. Or peut-on impétrer plus de graces du Sauveur, lui rendre plus d'actions de graces pour ses bienfaits, lui donner plus de loüanges, que de se consacrer à son service pour s'acquitter plus parfaitement de tous ses devoirs. *Pris de M. l'Abbé Verjus, Sermon sur une Véture.*

XI. SUR une prise d'habit, en prenant pour thême ces paroles, que l'Ecriture
Proverb. 31. dit de la femme forte : *Fortitudo & decor indumentum ejus*, on peut montrer deux choses :

1°. Que l'habit de Religion est la force de la personne qui le porte, parce que c'est se revêtir en quelque maniere de JESUS-CHRIST, comme parle l'Apôtre. C'est porter ses livrées, pour ainsi parler, & par conséquent se mettre sous sa protection, & l'obliger à la défendre contre les ennemis de son salut.

2°. Il est son ornement, & fait sa plus grande gloire, par l'honneur qu'elle a d'appartenir à Dieu, & de porter, pour ainsi dire, les livrées du Roy du ciel & de la terre. *Pris de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 4. de la cinquiéme partie, qui contient les Sermons particuliers, Sermon sur une Véture.*

XII. SUR la vocation Religieuse.

1°. Pour le premier Point ; représenter la faveur que Dieu fait à ceux qu'il appelle à un état si saint & si avantageux pour le salut.

2°. Pour le second ; ce qu'il exige d'eux réciproquement, pour répondre à la grandeur de ce bienfait. *Pris du même.*

XIII. POUR une Profession, en prenant pour thême ces paroles du Deuteronome : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus, ut ambules in viis ejus, & obedias ejus imperio.*

1°. *Dominum elegisti ut sit tibi Deus.* On montre que comme par la Profession Religieuse, on se donne à Dieu & sans réserve, on le trouve aussi, & on le possede plus parfaitement, après un entier renoncement aux biens de la terre, au lieu que dans le monde on est toûjours divisé & partagé.

2°. Qu'on y marche par les voyes que le Sauveur lui-même nous a tracées, par la croix, & par la mortification des sens, au lieu que dans le monde on marche par la voye large : *Ut ambules in viis ejus.*

3°. Qu'on y fait enfin la volonté de Dieu, & qu'on y observe ponctuellement ses Ordres, par l'obéïssance qui nous fait renoncer à nôtre propre volonté : *Ut obedias ejus imperio.* Pris du même.

SUR le renouvellement des vœux, où l'on peut montrer deux choses. XIV.

La premiere. Que le renouvellement des vœux est nécessaire aux personnes Religieuses, pour se prémunir contre le relâchement qui se glisse insensiblement dans les maisons Religieuses.

La seconde. Qu'il est nécessaire pour sortir de ce dangereux état de langueur quand on y est tombé. *Le même.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Augustin, *de moribus Ecclesiæ*, parle avantageusement de l'état Religieux, & des anciens Cénobites. Les Saints Peres.

Le même, Serm. *de instruct. Monach.* montre les commencemens de la vie solitaire, & qui en ont été les premiers Instituteurs.

Le même, *Epist.* 38. *ad Latum*, parle du renoncement qu'on doit faire dans l'état Religieux, à ses parens & à ses proches.

Le même, sur ces paroles de l'Apocalypse : *Utinam calidus esses vel frigidus, &c.* déclame contre les Religieux oisifs, sans exactitude à leurs devoirs, & qui ne répondent pas à l'esprit de leur vocation.

Le même, sur le Pseaume 44. montre que les peres & meres ne doivent point empêcher leurs enfans d'embrasser l'état Religieux.

Le même, ou l'Autheur des Sermons, *ad fratres in Eremo*, montre que les Religieux ont plusieurs martyres à souffrir.

Le même, sur le Pseaume 99. montre que c'est être libre que d'être serviteur de Dieu.

Saint Jérôme, dans le Catalogue des Ecrivains Ecclesiastiques, rapporte ce que Platon le Juif, dit de l'Assemblée ou de l'Eglise que saint Marc avoit instituée à Alexandrie, & la maniere dont y vivoient les premiers Chrétiens.

Le même, *Epist. ad Heliodorum*, montre la constance & le courage que doit témoigner celui qui veut embrasser l'état Religieux, en méprisant les larmes & les caresses de ses parens.

Le même, *Epist. ad Pammachium*, montre que celui qui renonce aux

charges & aux honneurs pour Dieu, est incomparablement plus glorieux & plus honoré, qu'il n'eût été en les retenant.

Saint Augustin, sur le Pseaume 99. décrit la vie & les exercices de ceux qui de son temps vivoient en commun.

Le même, sur le Pseaume 132. & sur ces paroles : *Ecce quàm bonum, & quàm jucundum habitare fratres in unum*, montre que ce sont ces paroles qui ont fait les Communautez Religieuses.

Saint Ambroise, *Epist. 82. ad Vercellensem Ecclesiam*, montre le bonheur & les avantages de la vie Religieuse.

Saint Gregoire, *l. 8. Moral. c. 25.* dépeint l'agitation & le trouble des personnes du monde, & la paix & la tranquillité de ceux qui ont embrassé l'état Religieux.

Le même, liv. 5. sur les Livres des Rois, montre que la vie Religieuse est la voye la plus droite & la plus sûre pour arriver au bonheur éternel.

Le même, sur le second Livre des Rois, fait voir la gloire que les Religieux recevront d'avoir méprisé la gloire mondaine.

Le même, dans la Préface de ses Dialogues, témoigne le regret qu'il a, d'avoir été obligé de quitter l'état Monastique, pour être chargé du soin Pastoral, & s'étend sur le bonheur dont il joüissoit en son premier état.

Le même, liv. 4. sur les Rois, montre qu'il faut bien éprouver la vocation de ceux qui veulent embrasser l'état Religieux, & dans le même livre il parle clairement des vœux de Religion. Et dans le livre 5e. il parle de chaque vœu en particulier.

Le même enfin, a fait l'éloge de l'état Religieux dans l'Oraison douziéme.

Saint Basile, *in instit. Mon.* parle de l'excellence & de la dignité de cet état.

Le même, *in Regul. fus. Quæst.* 4. montre que ceux qui l'ont embrassé, doivent pratiquer les plus excellentes vertus.

Le même, *cap. 22. constit. Monast.* montre que s'étant une fois engagé dans cet état après une meure déliberation, on y doit perseverer.

Saint Gregoire de Nazianze, *Orat. in laudem Basilii, & in Carm. ad Hellen. & in Orat. 1. in Julianum*, parle de la maniere de vie admirable des Religieux de son temps.

Saint Jean de Damas, *in historia Josaphati*, fait un tres-bel éloge de la vie Religieuse.

Saint Chrysostome, *lib. de Sacerdotio*, montre que celui qui est appellé à l'état Religieux, ne doit point se laisser fléchir par les prieres & les caresses de ses parens.

Le même, a fait trois livres, *Contra vituperatores vitæ Monasticæ.*

Le même, sur le ch. 2. de saint Matthieu, propose à son peuple l'exemple des Solitaires d'Egypte, & particulierement de saint Antoine.

Le même, sur le chap. 21. du même saint Matthieu, compare la vie des gens du monde avec celle des Religieux & des Solitaires, & décrit la vie de ces saints hommes.

Le même, dans le ch. 23. du même Evangile, parle de la sainteté de ces Solitaires, & montre combien leur exemple nous doit donner d'horreur du faste du monde.

Le même enfin, dans le troisiéme livre de l'Apologie qu'il a faite pour l'état Religieux, fait une belle peinture du bonheur qu'on y trouve, & de la maniere de vie qu'on y mene.

Saint Leon, *Serm. de Jejunio 7. mensis*, montre qu'il est bien plus avantageux de servir Dieu dans une Communauté de personnes qui en font profession, que dans le particulier en demeurant dans le monde.

Cassien, *l. 5. c. 4.* montre les avantages que les Religieux qui vivent en Communauté ont sur les autres.

Le même, *collat. ultima, cap. ultimo*, parle du centuple promis aux Religieux.

Saint Bernard a fait un livre, *de bono Religionis.*

Le même, Sermon sur ces paroles : *Ecce nos reliquimus omnia, &c.* montre que les personnes qui ont tout quitté pour suivre JESUS-CHRIST, comme font les Religieux, jugeront les peuples.

Le même, *Serm. 1. de Dedicat. Eccles.* montre combien un Religieux a besoin de l'onction de la grace, pour s'acquitter des devoirs, & des observances de son état.

Le même, *Serm. 1. in Cantic.* compare le sacrifice que font les Religieux en se consacrant à Dieu, à celui d'Abraham.

Le même, *Homil. super. Simile est regnum Cœlorum homini quærenti bonas margaritas :* applique ces paroles aux Religieux.

Le même, *Serm. de quinque negotiationibus*, depeint les saints emplois des personnes religieuses.

Le même, *Serm. 3. de Ascensione*, montre que les Religieux qui recherchent les consolations du monde, sont privez de celles de Dieu.

Le même, *Serm. 2. de 7. Misericordiis. Et in Serm. Contra pessimum vitium ingratitudinis*, montre que les Religieux sont plus obligez à Dieu que les autres.

Le même, dans le même Sermon, montre l'illusion de ceux qui croyent que porter l'habit de Religieux, & vivre dans un Monastere, c'est avoir tout fait, & être dans une entiere assûrance de son salut.

Origene, *Homil. 14. in Numer.* montre que celui qui s'est consacré à Dieu dans l'état Religieux, a tout donné, & qu'il ne lui reste rien à offrir au Seigneur.

Saint Laurent Justinien a fait un livre, *de Monast. perfect.*

Saint Thomas a fait dans ses Opuscules, *Opuscul. 19. Contra impugnatores vitæ Monasticæ*, une Apologie de l'état Religieux.

Saint Bonaventure, *in Opusculis, tom. 4.* parle du progrès que doivent faire les Religieux dans la vertu.

Saint Ephrem a plusieurs Exhortations aux Religieux.

Albert le Grand a fait un livre appellé, *Defensorium Mendicantium.*

Saint Bonaventure, a encore fait un livre, intitulé : *l'Apologie des Pauvres*, où sons ce nom de pauvres, il entreprend la défense des Religieux mandians.

Liber de imitatione Christi, l. 3. c. 11. — Livres spirituels & autres.

Thomas à Kempis, *in Serm. 2. ad fratres*, où il leur représente les avantages de la vie Religieuse.

Tritemius, *de Religiosæ vitæ laudibus.*

Gerson, *de perfectione status Religiosi, part.* 2.

Hieronymus Platus, *de bono statu Religiosi*, où l'on trouvera solidement traité tout ce qui peut se dire à l'avantage de l'état Religieux.

Dandinus, livre intitulé : *Ethica Sacra*, a fait un Traité qui contient quatorze chapitres sur cette matiere.

Le même a aussi fait un Traité des vœux, en huit chapitres.

Jacobus Alvarès de Paz, *tom.* 1. *tract.* 1. *de incitamentis Religiosorum ad vitam instituendam.*

Suarez, *de Religione.*

Bellarminus, *lib. Controvers.*

Raynerius. *Titulo, Religiosus, in Pantologiâ.*

Leonardus Lessius, *de justitia & jure, l.* 2. *c.* 41.

Lancicius, *Opuscul.* 1.

Alphonse Rodriguez a fait un excellent Traité des vœux de Religion. Dans la troisiéme Partie de la pratique de la Perfection.

Lucas Pinelli en a aussi fait un autre sur le même sujet.

Le P. Saint-Jure a fait un volume entier, intitulé : *L'Homme Religieux.*

L'Abbé de la Trappe, livre intitulé : *La sainteté des devoirs de la vie Monastique, en deux tomes*, où il parle amplement de l'institution, distinction des devoirs, & des emplois des Religieux.

Les Dialogues de sainte Catherine de Sienne.

Le P. Nepveu, dans sa Retraite pour les personnes Religieuses.

Le P. Croiset, troisiéme tome, intitulé : *Réflexions spirituelles*, où il est parlé de l'état des Religieux fervens.

M. Gobinet, dans le livre intitulé : *Instruction de la jeunesse*, 5e. part. ch. 10. traite de l'état Religieux.

Le P. Loüis du Pont, dans ses Méditations sur les mysteres de la foy, part. 6. Meditation 46. & 48.

Livre intitulé : *Conduite Chrétienne, dans les actions principales de la vie.* Il y est parlé des devoirs de la vie Religieuse.

Le Pere Croiset, dans ses Réfléxions spirituelles.

Le P. d'Avril, dans le livre intitulé : *Les saints & heureux retours sur soy-même*, tome second, où il est parlé de ceux qu'on doit faire quand on prend l'habit de Religion.

Dans les Retraites du Pere Noüet, il y en a pour les personnes Religieuses.

Il y a une infinité de Livres spirituels, où il est parlé de l'état & des devoirs Religieux ; mais il seroit impossible d'en faire une liste exacte.

Les Prédicateurs modernes. *Comme il y a un si grand nombre de Prédicateurs qui ont traité ce sujet, & qu'il n'y en a presque aucun, qui n'ait un Discours pour une prise d'habit, ou pour une profession, je marquerai seulement ceux entre les nouveaux qui sont venus à ma connoissance.*

M. Fléchier, Sermon pour une Vêture, parmi ses Panégyriques.

L'Abbé de la Trappe, tome quatriéme, de ses Conférences ; il y en a

une pour le renouvellement des vœux.

Le P. Massillon, tome 1. des Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour une Profession.

Le P. de la Ruë, tome second, des Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour une Vêture.

Le P. Cheminais, tome 1. a deux Sermons sur la Profession Religieuse, & au tome troisiéme, sur les trois vœux de Religion.

M. l'Abbé Verjus dans ses Panégyriques, a trois Sermons sur ces mêmes sujets.

Dans les Sermons, intitulez : *Discours Chrétiens*, tome 3e. il y en a un sur la Profession d'une Religieuse.

Dans le même tome, il y en a un autre sur une Profession.

Dans les Sermons, intitulez : *Actions Chrétiennes*, tome 3e. il y a un Discours sur une Vêture de Religieuse. Et dans le même tome, il y en a un autre sur les avantages de la vie Religieuse, & sur le renouvellement des vœux.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 4, des Sujets particuliers, a plusieurs Sermons sur cette matiere. Un du bonheur de la vocation Religieuse. Un sur une prise d'habit. Deux sur une Profession. Deux sur le renouvellement des vœux. Un sur la pauvreté. Un sur l'obéïssance. Un sur les régles, & les observances Religieuses.

Le P. de la Colombiere, tome 2. a un Sermon sur une Vêture, & l'autre sur une Profession.

Le P. Bourdalouë en a deux imprimez dans ses Sermons.

Busée, de statibus ; *de Monachorum statu*.

Le même, *de Voventium statu*.

Lohner. *Titulo Religiosus*.

Spanner *Polyant. Sacra*. Tit. *Religiosi*.

Busée, *in Panario*. Titul. *Votorum violatio*.

Labatha. *Titul. Religiosus*.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur cette matiere.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Egredere de terrâ tuâ, & de cognatione tuâ, & veni in terram quam monstravero tibi. Genes 12.

Sortez de vôtre païs & de vôtre parenté, & venez en la terre que je vous montrerai.

Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus peculiaris, & faciat te excelsiorem cunctis gentibus, quas creavit in laudem, & nomen, & gloriam suam. Deuteron. 26.

Le Seigneur vous a choisi entre toutes les nations qui sont sur la terre, afin que vous fussiez particulierement son peuple, & qu'il vous rende le peuple le plus illustre de toutes les nations qu'il a créé pour sa gloire, & pour la loüange de son nom.

Si quis virorum votum Domino voverit, non faciet irritum votum suum, sed omne quod promisit, implebit. Numer. 30.

Si un homme a fait un vœu au Seigneur, il ne manquera point à sa parole; mais il accomplira tout ce qu'il aura promis.

Num parum vobis est, quod separaverit vos Deus Israël ab omni populo, & junxerit sibi, ut serviretis ei, in cultu tabernaculi. Num. 16.

Est-ce peu de chose pour vous, que le Dieu d'Israël vous ait separez de tout le peuple, & vous ait joints à lui pour lui servir dans le culte du tabernacle.

Cum votum voveris Domino Deo tuo, non tardabis reddere, quia requiret illud Dominus Deus tuus; & si moratus fueris, reputabitur tibi in peccatum, si nolueris polliceri, absque peccato eris. Deuteron. 23.

Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur vôtre Dieu, vous ne differerez point de l'accomplir; parce que le Seigneur vôtre Dieu vous en demandera compte; & que si vous le differez, il vous sera imputé à peché; & vous ne pecherez point, en ne vous engageant point à aucune promesse.

Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. Psalm. 26.

J'ai demandé au Seigneur une seule chose, & je la rechercherai uniquement, c'est d'habiter en la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.

Eligite vobis hodie cui potissimum servire debeatis. Josue 24.

Choisissez aujourd'hui, au service de quel maître vous voulez être.

Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus, ut ambules in viis ejus, & obedias ejus imperio. Deuteron. 26.

Vous avez aujourd'hui choisi le Seigneur, afin qu'il soit vôtre Dieu, afin que vous marchiez dans ses voyes, & que vous obéïssiez à ses commandemens.

Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus. Psalm. 115.

Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur devant tout le peuple.

Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. Ibidem.

Vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de loüange.

Domum Dei decet sanctitudo. Psalm. 92.

La sainteté doit être l'ornement de la maison de Dieu.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum. Psalm. 83.

J'ai choisi d'être plûtôt des derniers dans la maison de mon Dieu, que d'habiter dans les tentes des pecheurs.

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Ibidem.

Un seul jour de demeure dans vôtre maison, vaut mieux que mille jours ailleurs.

Audi filia, & vide, & inclina aurem tuam, & obliviscere populum tuum, & domum patris tui, & concupiscet Rex decorem tuum. Psalm. 44.

Ecoutez ma fille, ouvrez les yeux, & soyez attentive, & oubliez vôtre peuple, & la maison de vôtre pere, & le Roy désirera de voir vôtre beauté.

Beati qui habitant in domo tuâ, Domine,

Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans

in sæcula sæculorum laudabunt te. Psal. 83.

votre maison, ils vous loüeront dans tous les siécles.

Vovete & reddite Domino Deo vestro. Psalm. 75.

Faites des vœux au Seigneur, & vous acquittez de ces vœux.

Vota mea Domino reddam in conspectu timentium eum. Psalm. 21.

Je rendrai mes vœux à Dieu en présence de ceux qui le craignent.

Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea. Psalm. 65.

Je m'acquitterai envers vous des vœux que mes lévres ont proferez.

Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam. Psalm. 131.

C'est ici pour toûjours le lieu de mon repos; c'est ici que j'habiterai, parce que je l'ai choisi.

Citò deseruerunt viam per quam ingressi fuerant patres eorum, & audientes mandata Domini, omnia fecere contraria. Judic. 2.

Ils ont bientôt abandonné la voye par laquelle leurs peres avoient marché, & ayant entendu les ordres du Seigneur, ils ont fait tout le contraire.

In manu forti eduxit te Dominus de loco isto. Exodi 13.

Le Seigneur vous a tiré de ce lieu, par la force de son bras.

Injice pedem tuum in compedes illius, & in torques illius collum tuum. Eccli. 6.

Mettez vos pieds dans ses fers, & engagez vôtre cou dans ses chaînes.

Beati servi tui qui stant coram te semper, & audiunt sapientiam tuam. 3. Reg. cap 10.

Heureux vos serviteurs qui joüissent de vôtre presence, & qui écoutent vôtre sagesse.

Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in timore, & prapara animam tuam ad tentationem. Eccli. 2.

Mon fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice, & dans la crainte, & préparez vôtre ame à la tentation.

Erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis, & torques illius in stolam gloriæ. Eccli. c. 6.

Ses fers seront pour vous une forte protection, & ses chaînes un habillement de gloire.

Si quid vovisti Deo, ne moreris reddere, displicet enim infidelis & stulta promissio, sed quodcumque voveris redde: multò melius est non vovere, quàm post votum promissa non reddere. Eccli. 5.

Si vous avez fait un vœu à Dieu, ne différez point de vous en acquitter; car la promesse imprudente & infidele lui déplaît; mais accomplissez tous les vœux que vous avez faits. Il vaut beaucoup mieux ne point faire de vœux, que d'en faire, & ne les pas accomplir.

Ecce quàm bonum & quàm jucundum habitare fratres in unum. Psalm. 132.

O! que c'est une chose bonne & agréable que les freres soient unis ensemble?

Populum istum formavi mihi, laudem meam narrabit. Isaïæ 43.

C'est moi qui ai formé ce peuple pour moymême, & il publiera mes loüanges.

Vota vovebunt Domino & solvent. Isaïæ 19.

Ils feront des vœux à Dieu, & les lui rendront.

Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam. Jerem. 2.

Je me suis souvenu de vous, ayant compassion de vôtre jeunesse.

Attraxi te miserans. Jerem. 31.

Je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai euë de vous.

Intrate per angustam portam, quia lata porta, & spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, & multi sunt qui intrant per eam. Matth. 7.

Entrez par la porte étroite; parce que la porte de perdition est large, & le chemin qui y mene est spacieux, & il y en a beaucoup qui y passent.

Quàm angusta porta, & arcta via est quæ ducit ad vitam, & pauci sunt qui inveniunt eam. Ibidem.

Que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y mene est étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent.

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus, & habebis thesaurum in Cœlo, & veni, sequere me. Matth. 19.

Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le Ciel; puis venez, & me suivez.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres aut sorores, aut filios, aut agros propter

Quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou

nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit. Ibidem.

Jugum meum suave est, & onus meum leve. Matth. 11.

Si quis venit ad me, & non odit Patrem suum, & matrem, & uxorem & filios, & fratres, & sorores, adhuc autem & animam suam, non potest meus esse discipulus. Luc. 14.

Qui non bajulat crucem suam, & venit post me, non potest meus esse discipulus. Ibidem.

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, & posui vos, ut eatis, & fructum afferatis, & fructus vester maneat. Joan. 15.

Obsecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis, cum omni humilitate, & mansuetudine, cum patientiâ supportantes invicem in charitate. Ad Ephes. 4.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus. Ad Corinth. 1.

Ut ambuletis dignè Deo, per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes. Ad Coloss. 1.

Eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit nos in regnum Filii dilectionis suæ. Ibidem.

Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes 2. ad Corinth. 4.

Jam non estis hospites & advenæ, sed estis Cives Sanctorum, & domestici Dei. Ad Ephes. 2.

Videte vocationem vestram. 1. ad Cor. 1.

De tenebris vocavit vos in admirabile lumen suum. 1. Petri, c. 2.

Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Ad Coloss. 3.

Ut de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus ei, in sanctitate & justitiâ, omnibus diebus nostris. Luc. 1.

Multitudinis credentium erat cor unum, & anima una. Act. 4.

Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia suâ. Thren. 3.

Vocavi te nomine tuo, meus es tu. Isaïæ 43.

Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus. 2. ad Timoth. c. 2.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, & tollat crucem suam, & sequatur me. Matth. 16.

sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, en recevra le centuple, & aura pour héritage la vie éternelle.

Mon joug est doux, & mon fardeau est léger.

Si quelqu'un vient à moy, & ne haït pas son pere & sa mere, ses enfans, ses freres & ses sœurs, & même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Quiconque ne porte pas sa croix, & ne me suit pas, ne peut être mon disciple.

Ce n'est point vous qui m'avez choisis; mais c'est moy qui vous ai choisis, & je vous ai établis, afin que vous alliez, & que vous rapportiez du fruit, & que vôtre fruit demeure toûjours.

Je vous conjure de vous conduire d'une maniere, qui soit digne de l'état auquel vous avez été appellez, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, la patience, vous supportant les uns les autres avec charité.

Dieu, par lequel vous avez été appellez à la societé de son fils, est fidele.

Afin que vous vous conduisiez d'une maniere digne de Dieu, tâchans de lui plaire en toutes choses, portans des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres.

Dieu qui nous a arrachez de la puissance des ténébres, & nous a transferez dans le royaume de son fils bien-aimé.

Portant toûjours en nôtre corps, la mortification de Jesus-Christ.

Vous n'êtes plus des étrangers hors de leurs païs; mais vous êtes citoyens de la même Cité que les Saints, & domestiques de la même maison de Dieu.

Considérez vôtre vocation.

Des ténébres où nous étions, Dieu nous a appellez dans sa lumiére admirable.

Vous êtes morts, & vôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ.

Afin qu'étant délivrez de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté & dans sa justice, tous les jours de nôtre vie.

Toute la multitude de ceux qui croyoient, n'étoit qu'un cœur & qu'une ame.

Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse.

Je vous ai appellé par vôtre nom, vous êtes à moy.

Celui qui est enrôlé au service de Dieu, ne s'embarrasse point dans les affaires séculieres.

Celui qui veut venir après moy, qu'il renonce à soy-même, qu'il porte sa croix, & qu'il me suive.

Exemples tirez de l'Ancien Testament.

Il y en a qui croyent qu'Elie, Elisée, & les Rechabites, ont été les premiers Religieux, qui ont fait profession d'une vie plus parfaite que le commun des hommes dans l'Ancienne Loy ; mais il y a bien plus d'apparence de dire qu'ils en ont été les figures, & que Dieu, qui a toûjours voulu donner des marques des évenemens considérables, qui devoient arriver dans le Nouveau Testament, a designé dans le petit nombre de ces hommes incomparables cette multitude de saints Solitaires, & autres Religieux, qui devoient être la gloire, la sanctification, & le soûtien de l'Eglise. Saint Chrysostome & saint Jérôme n'ont point eu d'autre pensée, lorsqu'en parlant de l'origine de la vie Monastique, ils ont remonté jusqu'au temps des Propheres.

Elie, Elisée, & les Rechabites, figures des Religieux de la Nouvelle Loy.

Ce fut, dit saint Augustin, une nouvelle sorte d'épreuve, puisque jusques-là on n'avoit rien vû de semblable, lorsque Dieu commanda à Abraham de quitter son païs, & d'aller dans une terre inconnuë, qu'il ne pouvoit regarder que comme un exil. En effet, c'est une épreuve aussi rude, qu'elle est nouvelle : *Novum probationis genus*, dit ce saint Docteur : car on engage une personne qui vivoit paisiblement de son bien, d'entreprendre la fatigue d'un long voyage, sans en sçavoir le succès. On veut qu'un homme qui étoit abondant en toutes sortes de biens, devienne tout d'un coup pauvre réellement, en ne lui promettant que des richesses à venir, & qui n'étoient qu'en espérance. On lui commande simplement de sortir, & de quitter tout, & du reste, de se reposer entierement sur Dieu, & se décharger sur lui de tout l'avenir. Cependant ce saint homme n'hésita point, & ne répondit à un commandement si rude, qu'en y obéissant sur l'heure, & fermant les yeux à tout, & s'abandonnant entierement à la conduite du Seigneur. C'est sans doute un exemple sensible, de la promptitude, la soûmission, & la fidelité qu'on doit avoir à la vocation de Dieu qui nous appelle à son service dans l'état Religieux, de tout quitter, biens, parens, amis, & tout ce que nous avons de plus cher au monde, pour nous abandonner à sa providence, & à sa conduite.

Abraham qui quitta son païs, par l'ordre de Dieu, est le modele des Religieux.

Les ames Religieuses doivent jetter les yeux sur ces grands modeles de l'Ancienne Loy, Abraham & Jacob, & considérer le dépoüillement de toutes choses, où se reduisirent ces hommes admirables, pour s'abandonner à la divine Providence, sans sçavoir ce qui leur devoit arriver. Pourra-t-on dans la maison de Dieu manquer de zele & de résignation, en voyant ces saints hommes dans ce dénuëment de toutes choses, avoir une si ferme confiance en Dieu, & de les imiter en ces vertus, de renoncer de bon cœur comme eux à la maison de leur pere, à la tendresse de leur mere, pour suivre Dieu qui les appelle, & pour ne se point effrayer des routes inconnuës & difficiles, par lesquelles il lui plaît de les conduire.

L'exemple du même Abraham & de Jacob, modeles du détachement de toutes choses que doivent avoir les Religieux.

Les Peres de l'Eglise demandent d'où vient qu'Abraham lia son fils Isaac sur l'Autel, avant que de l'immoler ; car pourquoi lier une victime qui ne résiste point, & qui s'offre même au couteau, & à la pieté de son Pere ? Ce fut, disent-ils, pour affermir sa vertu, par la nécessité de l'obéissance. Le pere lie

Isaac lié par son Pere, & qui souffre qu'on le lie, est la

figure d'un Religieux, qui pour faire un sacrifice de soy-même, est lié par des vœux.

son fils, le fils consent d'être lié par son pere, de peur de faire un mauvais usage de sa liberté. S'il étoit libre, peut-être que la vûë du couteau, que la présence de la mort, que la violence de la douleur lui feroient faire quelque résistance, ce qui empêcheroit que son sacrifice ne fût agréable à Dieu. C'est pour la même raison qu'un Religieux qui veut faire à Dieu un sacrifice de lui-même, s'engage par des vœux, qui sont autant de liens qui lui ôtent la liberté de se retracter, & de l'empêcher de consommer son sacrifice.

L'exemple de Moïse, qui ne voulut pas offrir un sacrifice à Dieu dans l'Egypte, est la figure de ce que font les Religieux.

Saint Augustin applique au sujet de la retraite du siécle, & de l'entrée dans la Religion, la réponse que Moïse fit à Pharaon, qui refusoit de laisser aller les enfans d'Israël dans le désert, pour y sacrifier, & qui vouloit les obliger d'offrir dans l'Egypte ce sacrifice qu'ils vouloient faire à leur Dieu. Cela ne se peut, répondit le saint Législateur du peuple de Dieu ; car il faut que nous immolions au Seigneur nôtre Dieu les abominations des Egyptiens; c'est-à-dire, les animaux mêmes, qu'ils adorent comme des divinitez, que si nous immolions en leur présence ce qu'ils adorent, ils nous lapideroient. Ceux que Dieu appelle à la perfection évangelique dans la Religion, se trouvent dans les mêmes termes. Il faut qu'ils lui sacrifient les abominations du monde, c'est-à-dire, les choses que le monde adore, les honneurs, les richesses, les plaisirs, l'attachement à soy-même ; & comme ils seroient exposez à la risée des gens du monde, s'ils faisoient ce sacrifice en demeurant dans le monde, il faut qu'ils en sortent, & se retirent dans la solitude de la Religion.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

C'est le Fils de Dieu qui est l'autheur & l'instituteur de l'état Religieux.

Thomas Valdens. l. de Sacram. c. 38. Clitovus, tract. de Vot. Relig. l. 3. c. 9. Et alii multi.

On ne peut douter que Jesus-Christ lui-même ne soit l'Instituteur de l'état Religieux, & que ce ne soit par son autorité & par son approbation, qu'il a eu cours dans sa Nouvelle Loy, comme plusieurs Saints Peres & de sçavans Docteurs l'ont fait voir. Mais il n'en faut point d'autres preuves, après le témoignage de l'Evangile. Car puisque l'essence de la Religion consiste dans les trois vœux qui lui sont essentiels, il est évident que le Sauveur les ayant conseillé & autorisé tous trois, il a par conséquent autorisé l'état Religieux. En effet, pouvoit-il recommander la pauvreté en termes plus forts, & plus authentiques, que de dire: ***Quiconque n'aura renoncé à toutes les choses qu'il possede, ne peut être mon Disciple.*** Pour la chasteté, nous sçavons qu'il a dit : ***Qu'il y avoit des Eunuques qui s'étoient fait tels pour le Royaume de Dieu.*** Il n'a pas rendu moins recommandable l'obéïssance, lorsqu'il a dit : ***Quiconque veut venir après moy, qu'il renonce à lui-même*** ; & par ce renoncement, on doit entendre le vœu & la vertu d'obéïssance. Car ce renoncement ne se peut pratiquer, pendant qu'on n'aura point d'autre régle de sa conduite que sa volonté, & qu'on sera libre de faire ce que l'on voudra. Or le Fils de Dieu ayant ainsi parlé des trois vœux en particulier, selon que l'occasion s'en présentoit, il semble les avoir recommandez tous trois ensemble, lorsque, comme rapportent trois Evangelistes, il fit à ce jeune homme, qui lui demandoit le moyen d'obtenir la vie éternelle, une réponse, qui est, comme remarque saint Augustin, une vraye idée de la vie Religieuse : ***Si tu veux être parfait, vas, vend ce que tu***

Luc. 14. Matth. 19.

Luc. 9. Matth 19. Marc. 10. Augustin. Epist. 89.

tu as, & le donne aux pauvres, viens après moy, & tu auras un trésor au Ciel.

Le Sauveur du monde ayant appellé les Apôtres à sa suite & à son service, & leur ayant donné en même temps la volonté & la force d'executer ses ordres, ils quitterent toutes choses, & sans écouter ce que la nature leur pouvoit dire, pour empêcher cette séparation si prompte & si entiere, ils abandonnèrent leurs biens, leurs occupations, leurs parens & leurs proches, & suivirent JESUS-CHRIST, qui les appelloit : *Relictis retibus & patre, secuti sunt eum.* Les Apôtres furent donc les premiers, qui embrasserent cet état, si pur & si parfait, & communiquerent ensuite ce même esprit & ce même détachement à une infinité de personnes, qui se soûmirent à la foy de JESUS-CHRIST. Mais dans la suite des temps, les Chrétiens s'étant multipliez, les exemples aussi bien que les enseignemens qu'ils avoient reçûs des Apôtres, s'effacerent de leur cœur, comme de leur memoire. Cependant, Dieu qui a voulu maintenir cette pureté parfaite dans son Eglise, y a toûjours conservé des personnes remplies de l'esprit des Apôtres, qui ont quitté leurs biens, se sont retirez dans les solitudes, ou mené dans les villes une vie retirée & toute sainte hors du commerce des hommes. Cet esprit de détachement, & de renoncement à toutes choses, se répandit sur les Anachoretes & sur les Cénobites; les Déserts & les Monasteres en furent remplis, Dieu suscita les Antoines, les Hilarions, & les Pachomes, qui assemblerent par son ordre, des hommes qui se joignirent à eux, pour pratiquer la même perfection, & vivre dans le même dépoüillement. Delà sont venus les Ordres & les Observances Monastiques, & les différentes sortes de Religieux, qui ont toûjours fait, & qui font encore aujourd'hui l'ornement de l'Eglise, en suivant les conseils & les maximes Evangeliques, & s'efforçans chacun selon l'esprit de leur Institut, d'imiter la vie du Sauveur du monde & de ses Apôtres.

Les Apôtres ont été véritablement Religieux, au sens que nous le prenons icy. *Matth. 6.*

Rien ne prouve plus clairement que du temps même des Apôtres, plusieurs Chrétiens s'engageoient par vœu, à quitter leurs biens pour embrasser une vie parfaite, que l'exemple d'Ananie & de Saphira, dont il est parlé aux Actes des Apôtres. Car la punition rigoureuse que Dieu tira de ces deux personnes infideles dans leurs promesses, montre bien qu'ils avoient commis un grand crime, qui ne pouvoit être autre, que d'avoir violé le vœu qu'ils avoient fait; ce qu'il est aisé de concevoir par le reproche que saint Pierre, qui fut le ministre & l'executeur de ce châtiment, fit d'abord à Ananie : *Anania, cur tentavit Sathanas cor tuum, mentiri te Spiritui Sancto, &c.* Ananie pourquoi avez-vous donné entrée à la tentation du démon, pour mentir au Saint-Esprit, & ravir à Dieu, une partie du bien, que vous lui aviez promis. Ananie avoit d'abord la liberté de ne point promettre à Dieu tous ses biens, & de ne se pas engager par un vœu à les lui donner : mais depuis qu'il les eut consacrez par cette promesse, & qu'ensuite il eut retenu une partie du prix qu'il avoit reçû en les vendant, il commit un sacrilege, qui attira l'indignation & le châtiment de Dieu sur lui, & sur sa femme, qui en étoit complice.

L'exemple d'Ananie & de Saphira, montre que quelques Chrétiens s'engageoient par un vœu exprès au dépoüillement de leurs biens. *Act. 5.*

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce Sujet.

L'avantage qu'il y a d'avoir Dieu pour maître, & de se consacrer à son service dans la Religion.

Eligite vobis hodie cui potissimum servire debeatis. Josué 14. Ces paroles que dit autrefois le Général des Armées du Seigneur, le Grand Josué au peuple d'Israël, qu'il avoit retiré de la servitude de l'Egypte, semblent tellement faites pour la cérémonie qui nous assemble en ce lieu, que je n'ai pas crû trouver rien de plus propre du temps où nous sommes, ni de plus puissant pour vous animer à la grande action que vous allez faire, & dont nous allons être les témoins. Le temps auquel le peuple de Dieu célébroit la Pâque, c'est-à-dire, la mémoire du bienfait qu'ils avoient reçû, d'avoir été délivrez de la captivité de l'Egypte, nous met devant les yeux l'heureux passage que vous allez faire, en quittant le monde pour entrer dans la Religion, que tous les Saints comparent à la Terre promise, où Dieu doit être vôtre héritage & vôtre possession; & le terme que vous quittez est communément appellé du nom d'Egypte, où tout le monde y est captif, qui d'une maniere, qui d'une autre; puisque les richesses rendent les uns esclaves, les autres le deviennent de la gloire & de l'honneur, qui n'est qu'une spécieuse servitude, & les autres se font eux-mêmes des liens & des chaînes par l'attachement qu'ils ont à leurs plaisirs: mais l'avantage de ceux qui servent Dieu dans la Religion, c'est de quitter la servitude du monde, pour en choisir une infiniment plus douce, plus glorieuse, & qui est préférable à tous les Empires, puisque c'est pour y servir le Souverain de la terre & du ciel. Cependant comme tout le monde ne connoît pas les avantages qui se trouvent au service de ce grand Maître, & que les uns apprehendent de porter ce joug, & les autres se plaisent dans l'esclavage du monde, dont les joyes & les plaisirs les enchantent; afin que vous fassiez ce choix & ce passage avec connoissance de cause, j'ai dessein de vous representer les peines & les avantages qui se trouvent au serivce de l'un & de l'autre maître, pour vous dire ensuite, ce que Josué disoit aux Israëlites: *Optio vobis datur, eligite hodie, cui potissimum servire debeatis.* C'est à vous à choisir, & à prendre le parti que vous jugerez le plus avantageux; c'est pourquoi je comparerai d'abord les peines qu'il y a au service de l'un & de l'autre maître, & ensuite les joyes & le plaisir que l'un & l'autre nous fait goûter.

Josué 14.

Obligation qu'une jeune personne a à Dieu, de l'avoir appellée à la Religion à la fleur de son âge.

Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam. Jerem. 2. Ne vous semble-t-il pas que c'est à vous, à qui Dieu addresse ces paroles par le Prophete Jérémie: Que Dieu vous a choisie pour son épouse dans la fleur de vôtre âge. La vûë d'une jeunesse en qui j'ai trouvé quelque disposition pour le bien, & dont j'avois à craindre une égale facilité pour suivre les maximes de la vie mondaine, m'a fait prévenir les piéges que le monde vous tendoit: *Recordatus sum tui.* Je ne vous ai pas oublié dans ce temps fatal à l'innocence & à la vertu. Ce n'est pas que j'oublie les autres, le sein de ma miséricorde est ouvert à tout le monde: mais je me suis souvenu de vous particulierement; le péril que vous alliez courir, a reveillé ma tendresse. J'aurois pû vous laisser engager dans les voyes corrompuës du siécle avec des graces de protection, comme j'en use à l'égard des gens du monde; mais j'ai bien prévû que vous

vous en abuseriez, comme la plûpart en abusent. Je pouvois me contenter de vous secourir dans un combat si dangereux : mais j'ai crû qu'il étoit plus à propos de ne vous y exposer pas. C'étoit assez par rapport aux vûës d'une providence générale, de vous donner des graces ordinaires, pour bien vivre dans le monde : mais cette conduite n'étoit pas assez sûre pour faire réüssir les vûës particulieres que j'ai sur vous. Je pouvois vous inspirer des pensées de retraite, après de longs égaremens dans les voyes du siécle, & vous sauver par la pénitence ; mais j'ai crû qu'il étoit plus digne de moi, & plus avantageux pour vous, de vous préserver de ces chûtes, & de vous sauver par une vie pure & innocente : *In charitate perpetuâ dilexi te, ideo attraxi te miserans.* Jerem. 2. L'amour que j'ai pour vous n'a point commencé, il ne peut jamais finir : *Ideò attraxi te.* Voilà pourquoi j'ai pris soin de vous attirer à moi, dans un temps, où j'ai prévû que vous m'obligeriez peut-être à ne vous plus aimer : *Ideò attraxi te miserans.* Si j'avois été moins jaloux de la possession de vôtre cœur, je l'aurois livré en proye à tout ce que le siécle vous auroit inspiré de passions frivoles, je ne vous aurois pas attiré, pressé, sollicité si vivement ; je n'aurois pas été jusqu'au milieu de vos plaisirs, répandre l'amertume dans vôtre cœur, vous donner du dégoût du monde, & vous inspirer de l'amour pour la retraite. J'ai eu peur que vous m'échapassiez ; c'est pourquoi je vous ai attiré à moi : *Ideò attraxi te miserans.* *Pris du P. Cheminais, tome 1. Sermon sur la Profession d'une Religieuse.*

Audi filia & vide, & inclina aurem tuam, & obliviscere populum tuum, & domum patris tui. Psalm. 44. Ce n'est point assez pour une ame religieuse, de s'être enfermée dans la maison du Seigneur, & de s'être fait une loi de ne pouvoir retourner de corps dans la maison de ses parens, & de ne pouvoir rentrer dans les voyes du monde, il faut qu'elle s'en fasse une seconde, de n'y rentrer jamais de cœur, de les oublier même, & d'étouffer toutes les affections naturelles & humaines, qui font souvent qu'une personne religieuse, comme dit saint Bernard, porte un cœur corrompu & déréglé sous les dehors & les apparences d'une vie austere, & un esprit tout séculier sous un habit Religieux. Quelque raisonnables & innocentes que paroissent ces liaisons, que l'on conserve toûjours avec les gens du monde, quoi qu'on les ait quittez pour se donner à Dieu, il est certain qu'elles détachent insensiblement de son service, qu'elles éteignent l'ardeur de la charité, & qu'elles sont cause que la plûpart de nos sacrifices sont semblables à ceux de ces misérables enfans d'Israël, qui eurent à peine sacrifié au Seigneur en action de grace de ce qu'il les avoit retirez de la servitude, qu'ils retournerent de cœur en Egypte, & qu'ils sacrifierent à une idole. Dans ces liaisons l'on perd tout l'esprit de la retraite, l'on se remplit la mémoire de l'idée des créatures que l'on a quittées, & l'on réveille toutes ses anciennes habitudes, & l'on se trouve agité de toutes les passions des gens du monde, sans être dans le monde.

Une personne qui entre en Religion, doit oublier ses proches, & toutes les liaisons qu'elle avoit dans le monde.

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Psalm. 118. Seigneur, détournez mes yeux, afin qu'ils ne voyent point la vanité. C'est la priere que David faisoit à Dieu. Ah ! combien de temps les yeux de ce Prince furent-ils appliquez à ces funestes objets ? combien de fois son cœur ressentit-il les visibles impressions des plaisirs & des vanitez du monde ? Et vous (ma chere Sœur) dès que

Une personne religieuse doit sçavoir bon gré à Dieu qui lui cache les

vanitez du monde.

vôtre esprit s'est ouvert aux lumieres de la raison, vous avez senti la main du Seigneur qui vous attiroit à lui, pour vous cacher dans le fond de son Tabernacle ; il a détourné vos yeux de ces objets enchantez, qui peut-être eussent séduit vôtre cœur ; vous ne vous êtes occupée que des beautez de la maison de Dieu, du repos de son Sanctuaire. Le monde commençoit à se montrer à vous par ce qu'il a de plus engageant, & si Dieu n'en avoit de bonne heure détourné vos yeux, vous eussiez aimé la vanité comme tant d'autres de vôtre âge, de vôtre sexe, & de vôtre naissance.

Dieu a préféré une personne qu'il appelle à la Religion, à une infinité d'autres.

Te elegit Dominus, ut sis ei populus peculiaris. Deuteron. 26. Le Seigneur vous a choisi entre tous les peuples de la terre, pour être son peuple particulier. Oüi, Dieu vous a préféré à tant d'autres mondains, qu'il pouvoit choisir comme vous, & qu'il laisse périr dans les engagemens de la vie du monde. C'est une préférence de bonté, qu'il n'appartient qu'à ce Dieu miséricordieux de faire. Lorsque les hommes nous préférent à d'autres, c'est qu'ils nous croyent plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leur tendresse : mais le Seigneur ne fonde la préférence qu'il fait de nous que sur sa miséricorde. A ses yeux nous sommes également indignes de ses bienfaits & de ses faveurs, & de nous-mêmes n'étant rien, nous n'avons point d'autre mérite que celui que donne son choix. Qui vous a donc discerné de tant d'autres, qui avec les mêmes dispositions que vous pour l'état Religieux, sont demeurez dans la mer orageuse du monde ? C'est, Seigneur, vôtre grace, devez-vous dire, qui m'a prévenuë dès l'enfance, qui m'a préféré à une infinité d'autres aussi dignes que moy, vous m'avez choisi entre tant d'autres, parce que vous l'avez voulu : ce sont-là des secrets de vôtre amour immense, qu'il n'est point permis à la créature de vouloir sonder : mais qui doivent m'humilier, & me porter à vous en rendre d'éternelles actions de graces. *Le P. Massillon.*

Comment une personne que Dieu appelle à la Religion, se doit rendre fidele à sa vocation.

Vocabis me, & ego respondebo tibi. Jobi 14. C'est ce que doit dire une personne appellée à l'état Religieux, pour se rendre fidele à la grace de la vocation. Vous m'avez appellé, Seigneur, & vous avez jetté sur moy cet œil de discernement, qui me sépare de la masse corrompuë du siécle, & moy je veux, en reconnoissance, vous sacrifier ce que le siécle a de plus engageant pour moy. Vous voulez me préserver de sa malice & de sa corruption, & moy je veux vous immoler ses pompes & ses vanitez. Vous m'en délivrez, parce que vous sçavez qu'il est mon plus grand ennemi, & moy je veux m'en séparer, parce qu'il est le vôtre. Ce monde tout vain qu'il est, auroit peut-être dequoi m'attirer, je ne suis pas tout-à-fait insensible à ses charmes, tous mes sens me parlent pour lui ; mais il est, Seigneur, vôtre ennemi, le perfide vous hait, & vous le haïssez, il abhorre vos maximes, vous m'asûrez qu'on ne peut être vôtre ami & le sien ; en voilà trop Seigneur, pour ne pas rompre tout commerce avec lui. *Le P. Cheminais.*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Peres sur ce Sujet.

Libera servitus, ubi non necessitas, sed charitas servit. Aug. in Psalm. 99.

Est-ce la charité plûtôt qu'une dure necessité qui vous fait acquitter de vos devoirs ? Ce n'est point un esclavage, mais un plein exercice de vôtre liberté.

Hanc vitam, hunc Ordinem, hoc Institutum (Religiosorum) si laudare velim, neque dignè valeo. Idem, de moribus Eccles. c. 31.

Si je veux loüer la vie des Religieux, l'Ordre & la Regle qu'ils observent, mes éloges sont beaucoup inférieurs à la dignité du sujet.

Proponuntur consilia in lege Evangelicâ, non ut novum nobis onus imponatur, sed ut juvemur ad onus mandatorum meliùs ferendum. Idem, Serm. 9. de Verbis Domini.

Les conseils Evangéliques ne sont point un nouveau fardeau ; mais ils nous aident à mieux porter celui que Dieu nous a imposé par ses commandemens.

Non putemus tantùm effusionem sanguinis esse martyrium, semper est enim martyrium Christianis ac Religiosis. Idem, vel author Serm. ad Fratr in Eremo.

Il ne faut pas croire qu'on ne soit martyr qu'en répandant son sang pour Jesus-Christ, la vie chrétienne & religieuse est un long & continuel martyre.

Felix necessitas, quæ ad meliora compellit! Epist. 45.

Heureuse nécessité qui nous fait faire ce qu'il y a de plus parfait !

Sicut difficilè sum expertus meliores, quàm qui in Monasteriis profecerunt ; ita non sum expertus pejores, quàm qui in Monasteriis ceciderunt. Idem, Epist. 13. quæ est ad cler. & pop. Hypp.

Comme je n'ai point trouvé de meilleurs Chrétiens que ceux qui dans les Monasteres ont fait du progrès dans la vertu, je n'en ai point trouvé de plus mauvais que ceux qui dans les Monasteres sont tombez dans le déréglement.

Cum aliquis omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo vovit, holocaustum est. Gregor. Homil. 20 in Ezech.

Sacrifier à Dieu ses biens, ses plaisirs, sa vie même, c'est un véritable holocauste.

Horum opes sunt in paupertate, possessio in peregrinatione, gloria in contemptu, potentia in infirmitate, fœcunditas in cœlibatu. Idem, orat. 12.

La pauvreté fait leurs richesses, le mépris leur gloire, la foiblesse leur force ; ils ne possedent rien que comme des voyageurs ; ils passent leur vie dans le célibat, & laissent après eux une nombreuse postérité.

Qui deliciis minimè student pro deliciis habent, qui regni Cælestis gratia humiles fiunt, qui in mundo nihil habent, & supra mundum existunt, qui pro portione Dominum habent, qui propter regnum Cæleste inopiâ laborant & per inopiam regnant. Idem, ibidem.

Leur joye est de se priver de toutes sortes de plaisirs, ils sont humbles pour regner dans le Ciel ; leur joye est de se passer de toutes sortes de plaisirs ; ils sont humbles pour regner dans le Ciel, ils ne possedent rien dans le monde, & sont audessus de ses biens ; leur héritage est le Seigneur ; ils se font pauvres pour gagner le Ciel, & leur pauvreté les fait regner.

Plerique sunt, qui nisi omnia reliquerint, salvari nullatenus possunt. Idem, l. 2. Epist. Epist. 61.

Bien des personnes ne peuvent se sauver sans renoncer à tout ce qu'ils possedent.

Fortasse laboriosum non est homini relinquere sua ; sed valdè laboriosum est relinquere seipsum. Idem, homil 32. in Evang.

Quitter ses biens n'est peut-être pas une chose si difficile, la difficulté est de se renoncer soy-même.

Quod faciunt Angeli in Cœlis, hoc Monachi faciunt in terris. Hieronym. in Psalm. 115.

Les Religieux font sur la terre ce que les Anges font dans le Ciel.

Certè flos quidam, & pretiosissimus lapis inter Ecclesiastica ornamenta, Monachorum & Virginum chorus. Idem, Epist. ad Marcellam.

Les Religieux & les Vierges sont le plus bel ornement de l'Eglise.

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse, laudandum est. Idem, Epistola 13. quæ est ad Paulinum.

On ne mérite point de loüange pour avoir vécu à Jérusalem ; mais pour y avoir vécu saintement.

Prima virtus Monachi est contemnere hominum judicia, & recordari Apostoli dicentis, si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem. Idem, Epist. 26. ad Pammachium.

La premiere vertu d'un Religieux est de mépriser le jugement des hommes ; il doit se souvenir de ce que dit l'Apôtre : Si je cherchois à plaire aux hommes, je cesserois d'être disciple de Jesus-Christ.

Jam incipio Christi esse discipulus, nihil eorum, quæ sunt in mundo desiderans. Ignatius Martyr, in Epist. ad Roman.

Si je ne désire rien de ce qui est dans le monde, je commence à être disciple de Jesus-Christ.

Christi jugum suave est, si ornamenta putes cervici tuæ esse, non onera. Ambros.

Le joug de Jesus-Christ est doux, si vous le regardez comme un ornement, & non comme un fardeau.

Sicut è summo montis vertice prospectantibus omnia pusilla videntur, sic Religiosi animo in Cœlis habitantes, omnia terrena quasi parva & vilia despiciunt. Chrysost. homil. 15. ad popul. Antioch.

Comme les objets paroissent petits quand on les regarde du haut d'une montagne ; de même les Religieux, dont l'esprit est dans le Ciel, regardent avec mépris tous les biens de la terre.

Reliquis procellâ & fluctibus jactatis, Religiosi soli in tranquillo portu & securitate summâ, in Monasteriis residentes, velut ex Cœlo ipso, cæterorum naufragia prospectant. Idem, l. 3. advers. vituperat. vit. Monast.

Tandis que l'homme du monde est agité des flots & des tempêtes, l'homme Religieux tranquille dans son cloître, regarde comme du haut du Ciel le naufrage des autres hommes.

Attendamus nobis ipsis, ne forte dum angustam & arduam viam nos pergere asserimus, latam & spatiosam vitam teneamus Joan. Climacus. Gradu 2. & 25.

Soyons sur nos gardes, & examinons-nous souvent ; on se persuade marcher dans la voye étroite & difficile qui mene à la vie, lors même que l'on est dans la voye large & spacieuse de la perdition.

Venire ad eremum summa perfectio est, non perfectè in eremo vivere summa damnatio est. Euseb. Emisen. homil. 5. ad Monach.

Venir pour passer sa vie dans le désert, c'est la marque du désir qu'on a de la perfection ; mais ne pas mener une vie parfaite dans le désert, c'est un grand sujet de damnation.

Religiosi sunt illi, qui se suaque Divino servitio mancipant, quasi holocaustum Deo offerentes. S. Thomas, 2. 2. Quæst. 186.

Les véritables Religieux sont ceux qui offrent un holocauste à Dieu, en se consacrant eux-mêmes, & tout ce qui leur appartient.

Religio sancta, in quâ homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quiescit securius, moritur confidentius, purgatur citius, remuneratur copiosius. Bernard.

Que la Religion est une sainte demeure, l'homme y vit dans une plus grande innocence, il y tombe plus rarement ; il s'y releve plus promptement, il y marche avec plus de précaution ; il y reçoit plus souvent des faveurs du Ciel ; il y goûte une plus grande tranquillité ; il y meurt avec plus de confiance, son purgatoire finit plûtôt, & enfin, ses recompenses dans le Ciel sont plus abondantes.

Modica, transitoria, terrena sunt quæ deseris ; maxima, cœlestia, æterna sunt quæ appetis. Plus dicam, & vera dicam, tenebras deseris, & lucem ingrederis ; de profundo fluctuum emergis ad portum, & de miserâ servitute ad felicem libertatem aspiras, & de morte denique transis ad

Ce que vous quittez sont des biens terrestres, & passagers, de peu de valeur ; mais ceux ausquels vous aspirez, sont infinis : je dis plus, & ce que je dis est vrai ; vous quittez les ténébres pour la lumiére ; d'une mer orageuse, vous vous retirez dans un port assûré : affranchis d'une misérable servitude, vous soûpirez après une

vitam. Idem, Epist. 114.

heureuse liberté ; enfin, d'une mort continuelle, vous passez à une vie tranquille.

Quid sibi vult quod eadem promissio facta est pauperibus & martyribus, nisi quia verè martyrii genus est paupertas voluntaria. Idem, Serm. 1. de Sanctis.

Pourquoi Dieu fait-il les mêmes promesses aux pauvres & aux martyrs, si ce n'est parce que la pauvreté est une espece de martyre.

Genus martyrii est spiritu facta carnis mortificare, illo nimirum, quo membra caeduntur, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius. Idem, Serm. 30. in Cantic.

La mortification du corps est une espece de martyre, moins terrible à la vérité que celui qui mutile les membres ; mais plus fâcheux par sa durée.

Infirmis & pusillis corde necesse est, ut quem semel ponere pro Christo non sufficiunt, saltem mitiori quodam sed diuturniori martyrio ; sanguinem fundant. Idem, Serm de S Benedicto.

Il faut que les foibles & les lâches, qui n'ont pas le courage de répandre leur sang pour JESUS-CHRIST, le répandent pour lui par un plus doux, mais un plus long martyre.

In humanis rebus, & in hac peregrinatione, nihil tam efficaciter gerit in se imaginem caelestis patriae, quàm Monastica conversatio, & Congregatio Divino cultui addicta. Laurent. Justinian. de Monast. perfect. c. 6.

Rien ne nous donne une plus vive image de la céleste Patrie, que les maisons Religieuses, & les Congrégations attachées par leur Institut au culte de Dieu.

Consultò gratiam Religionis Deus occultavit, ne si cognosceretur ejus felicitas, omnes ad eum confugerent. Ibidem, c. 9.

Dieu n'a voulu faire connoître qu'à un petit nombre de personnes la grace qui nous appelle à la Religion ; car si on en connoissoit le bonheur, il n'y a personne qui ne voulût l'embrasser.

Quos, quo nomine appellem nescio, homines caelestes, an Angelos terrestres, degentes in terris, sed conversationem habentes in Caelis. S. Bernard. vel alius Author, ad fratr. de monte Dei.

Je ne sçai quel nom donner aux Religieux ; si je dois les appeller des hommes célestes, ou des Anges terrestres, qui vivent sur la terre pour ce qui est du corps ; mais qui conversent d'esprit dans le Ciel.

Verè crux nostra inuncta est per gratiam spiritus adjuvantis, suavis & delectabilis est poenitentia nostra. Idem, Serm. 1. de Dedic. Eccles.

L'onction sainte répanduë sur nôtre croix, rend nôtre pénitence douce & agréable.

Ad serviendum venisti, non ad regendum, ad patiendum & laborandum scias te vocatum, non ad otiandum & fabulandum. Imit. Christi, l. 1. c. 17.

Vous êtes venu en la Religion pour servir & pour obéir, & non pour commander ; vous y avez été appellé pour souffrir & pour travailler, & non pour y passer le temps dans l'oisiveté.

Vita boni Religiosi omnibus virtutibus pollere debet, ut sit talis interius, qualis videtur hominibus exterius. Ibidem, c. 19.

La vie d'un Religieux doit éclater en toutes sortes de vertus, afin qu'elle soit telle au dedans, qu'elle paroît au dehors.

Cogita frequenter ad quid venisti ? Et cur saeculum reliquisti, nonne ut Deo servires, & spiritualis homo fieres ? Idem, cap. 25.

Pensez souvent à quel dessein vous êtes venu en Religion, & pourquoi vous avez quitté le siécle ? N'est-ce pas pour y servir Dieu, & y devenir un homme spirituel ?

O grata & jucunda Dei servitus, quâ homo veraciter efficitur liber & sanctus! Ibidem.

O la douce & l'agréable servitude qui nous rend libres & saints tout à la fois !

Ipse homo Dei nomini consecratus, & Deo devotus, in quantùm mundo moritur, ut Deo vivat, sacrificium est. August.

N'est-ce pas un sacrifice digne de Dieu, quand un homme consacré au Seigneur meurt au monde pour ne vivre plus que pour Dieu.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Définition de la Religion & de l'Ordre Religieux. *S. Thomas. 2. 2. Quest. 186. art. 2. in Corp.*

LA Religion, au sens que nous l'entendons icy, n'est autre chose qu'un certain état de vie, dans lequel l'on tend à la perfection du Christianisme, par le moyen des vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéïssance, qu'on appelle pour cette raison, vœux de Religion.

Pour l'intelligence, & l'éclaircissement de cette définition, 1°. On ne dit pas qu'en cet état on soit arrivé à la perfection; mais qu'on y aspire, & qu'on y tend. Car le Religieux n'est pas obligé d'être parfait, & ne fait pas profession de l'être; mais seulement de tendre & d'aspirer à la perfection pour satisfaire à son devoir & à son obligation. 2°. On l'appelle un état, parce que la fermeté, la durée, & la persévérance y sont nécessaires. Car c'est autre chose d'être parfait; autre chose de vivre en état de perfection: par exemple, qu'un homme obéïsse à un autre librement aussi long-temps qu'il lui plaira d'obéir; il ne change pas pour cela d'état & de condition; mais le contraire arrive, s'il s'engage, & se lie à son service pour toute sa vie. Ainsi les actions Religieuses toutes seules ne font pas le Religieux, si ces deux conditions ne s'y trouvent; l'une, qu'il les fasse par vœu, sans qu'il lui soit loisible de les abandonner, & même d'en avoir la volonté; l'autre, que cette obligation ne soit pas seulement pour un temps; mais pour toûjours; car alors à raison de la fermeté & de l'immutabilité, cet engagement devient un état. 3°. A quoi il est nécessaire que l'approbation du saint Siege y intervienne, sans quoi ce ne seroit pas un Ordre Religieux, & ne seroit pas reçû dans l'Eglise, en qualité de Religion où l'on fit des vœux solemnels.

Quelle est la perfection à laquelle un Religieux doit tendre. *Idem, Quest. 86. art. 7. in Corp.*

La perfection à laquelle le Religieux par son état est obligé de tendre, c'est, dit saint Thomas, la perfection de la charité: *Religionis status est quoddam exercitium tendendi in perfectionem charitatis, ipsa perfectio charitatis est finis status Religionis.* L'état Religieux s'applique aux exercices qui disposent, & qui portent à la perfection de la charité, comme à la fin de cet état; c'est à quoi le Religieux doit tendre; c'est la fin à laquelle il doit rapporter tous ses soins, & toutes ses occupations. Or quoique chaque Chrétien soit obligé, par l'esprit du Christianisme, & par sa qualité de Chrétien, de tendre à la charité, comme à la fin de la loy, ainsi que saint Paul l'appelle, le Religieux cependant le fait, & le doit faire tout autrement; c'est pour cela, comme remarque saint Thomas, qu'il est appellé Religieux; parce que quand une chose convient à plusieurs personnes, elle s'attribuë, & appartient principalement à celui qui la possede, d'une maniere plus parfaite.

En quoi consiste l'obligation qu'ont les Religieux

A l'occasion de ce que saint Thomas, & les autres Docteurs enseignent que le Religieux, en vertu de son état, est obligé de tendre à la perfection; on demande si les personnes qui demeurent dans le monde, n'ont pas aussi la même obligation; puisque le Fils de Dieu adresse ces paroles à toutes sortes de

de personnes de quelque état & de quelque condition qu'elles soient : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* A quoi l'on peut répondre, que les uns & les autres sont obligez de s'efforcer d'acquérir la perfection propre de leur état ; mais que dans le Christianisme, il y a deux sortes de perfection, dont chacune a même plusieurs degrez : l'une qui regarde les gens du monde, qui est de garder exactement les préceptes, & l'autre, qu'on exige des Religieux, d'observer les conseils avec les préceptes, & ainsi les prémiers doivent être parfaits de la premiere maniere, & s'étudier à y avancer toûjours ; & les seconds de croître dans l'observation des conseils, outre les préceptes ; parce que c'est la perfection à laquelle ils se sont engagez. Or comme cette perfection est la plus haute qui soit dans le Christianisme, quand on dit que les Religieux sont obligez d'aspirer à la perfection, on entend à la plus haute de leur état ; selon la régle de saint Thomas d'attribuer à l'espéce la plus excellente le nom qui est commun à tous.

de tendre à la perfection, par dessus les gens du monde. *Matth. 5.*

Comme le Religieux est obligé par son état d'aspirer & de tendre à la perfection de la charité & de l'union intime avec Dieu, on demande par quels moyens il doit arriver à cette fin ? Et les Docteurs répondent avec saint Thomas, que c'est par ses vœux & par ses régles, que ce sont-là les moyens dont il faut nécessairement qu'il se serve pour parvenir à cette fin, & ce qu'il est obligé de faire, sçavoir de vouloir être parfait & d'aspirer à ce terme par cette voye. Que s'il y manque, il doit se persuader qu'il péche, que si on demande quel peché c'est précisément, & en quoi il consiste ? Il est mortel, disent les Théologiens, si le Religieux n'a pas dessein d'arriver à la perfection de son état, ni de se mettre en devoir d'y parvenir ; parce qu'encore qu'il ne soit pas obligé d'être effectivement parfait, il est du moins obligé de n'avoir pas une volonté contraire, & à ne se point déclarer ennemi de la perfection. Le peché n'est que veniel, si le Religieux a un dessein véritable de tendre à la perfection Religieuse, accomplissant toutes choses, qui portent obligation de peché mortel, mais par une certaine lâcheté, & négligence d'esprit, il ne veut pas prendre tant de peine à se perfectionner ; pourvû que ce soit sans mépris formel.

A quoi le Religieux est précisément obligé pour s'acquiter de ce qu'il doit en ce point. *S. Thom. quæst. citata art. 2. in corp.*

Pour sçavoir précisément la différence qu'il y a entre l'état Religieux, & le Séculier. Il faut dire, que comme la fin des gens du monde est de travailler à se sauver en servant Dieu, en gardant ses Commandemens, en évitant le peché ; ainsi la fin du Religieux, est de travailler à sa perfection, en suivant JESUS-CHRIST, en pratiquant ses conseils, en renonçant au monde, non-seulement par un détachement de cœur, puisque cette obligation est commune à tous les Chrétiens ; mais encore par une séparation réelle & effective du monde, & de tout ce qui fait le monde, c'est-à-dire des richesses, des plaisirs, des grandeurs, de la propre volonté, & de tout ce qui peut entretenir dans nous l'amour propre, & la moindre attache aux biens sensibles, pour embrasser la pauvreté, les souffrances, & les humiliations, pour renoncer à sa liberté, & vivre dans une continuelle dépendance.

Différence du Séculier & du Religieux parlant en général.

Le vœu, disent les Docteurs, est une promesse faite à Dieu, avec connoissance, avec déliberation, & avec liberté, d'une chose bonne, & meilleure que celle qui lui est opposée. Suivant cette définition, ni les choses mauvai-

Ce que c'est que vœu, sa définition, &

l'excellence des vœux de religion. ses, ni les indifférentes, ne peuvent être la matiére d'un vœu, ni même toutes les choses bonnes, comme le mariage, parce que le célibat est encore meilleur. Or les vœux de Religion ont non-seulement toutes ces qualitez, mais de plus entre tous les vœux qu'on peut faire, les trois qui font l'état Religieux, sont, sans contredit, les plus nobles, les plus excellens, & les plus parfaits. Parce que comme il y a trois grands obstacles qui nous empêchent d'arriver à la perfection du Christianisme, sçavoir la concupiscence des yeux pour les richesses, la concupiscence de la chair pour les plaisirs des sens, & l'orgueil de la vie pour la recherche des honneurs & de la gloire, les trois vœux de Religion, de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance, lévent ces trois obstacles, qui s'opposent à la perfection Chrétienne, & font qu'on se donne parfaitement à Dieu.

Ce qui est fait par vœu, est plus noble & plus méritoire, que ce qu'on fait sans s'y être engagé par vœu.

S. Thomas 2. sec. quæst. 88. art. 6.

Ce qu'il y a d'avantageux dans les vœux, c'est que ce qui se fait par vœu est plus loüable & plus méritoire devant Dieu, que ce qui se fait volontairement, sans y être assujetti de cette sorte. Saint Thomas en donne trois bonnes raisons; La premiere est, que la Religion étant la plus excellente de toutes les vertus Morales, & le vœu étant un acte de Religion, c'est-à-dire, une chose toute sainte, & déja consacrée à Dieu, est d'un bien plus grand mérite. La seconde, C'est que dans les actions qu'on fait par vœu, on donne beaucoup plus à Dieu, que dans celle qu'on fait autrement; parce que non-seulement on lui offre ce qu'on fait, mais ce qui est encore plus, on lui offre l'impossibilité dans laquelle on s'est mis de faire autre chose; & on lui offre sa liberté propre, qui est la plus grande offrande, & le plus grand sacrifice qu'on lui puisse faire, & pour me servir de la comparaison de saint Anselme & de saint Thomas, on donne l'arbre à Dieu, avec les fruits. La troisiéme raison, c'est que la bonté de toutes les actions extérieures naît principalement de la volonté: de sorte que plus la volonté est parfaite, plus les œuvres qu'elle produit le sont aussi. Or il est certain que plus la volonté est ferme & constante, plus elle est parfaite, parce qu'elle est ainsi plus éloignée du défaut que le Sage reprend dans les gens tiédes que *le paresseux veut & ne veut pas*, & plus propre à opérer avec cette fermeté inébranlable, qui est regardée des Philosophes, comme une des conditions de la vertu, & qui s'acquiert infailliblement par les vœux.

S. Anselme. l. de simil.

Proverb. 13.

Il n'y a rien de si parfait dans la vie Religieuse que les vœux n'enferment.

Si l'on prend les vœux de Pauvreté, de Chasteté, & d'Obéïssance, dans toute l'étenduë que les Saints leur ont donnée, il est certain, qu'il n'y a rien de si grand & de si parfait dans la vie Religieuse, qu'ils n'enferment. Mais si on les regarde d'une maniere littérale & grossiere; Que l'on entende par la pauvreté un simple retranchement des biens extérieurs; par la chasteté, la seule pureté des sens; & par l'obéïssance, une soûmission vulgaire & commune, qu'on reduit communément à ne pas s'élever contre celui qui nous gouverne, & à prendre de lui quelques permissions dans les besoins, & dans les rencontres, quoique ce soient des moiens nécessaires pour acquerir la sainteté de cette profession, cependant la religion tend à des choses plus hautes & plus parfaites, & elle demande un dégagement, & des dispositions beaucoup plus relevées. C'est un état Angelique, qui ne peut se resserrer dans des bornes si étroites, & vouloir s'en tenir là, c'est vouloir réduire un édifice

d'une beauté & d'une magnificence achevée, à de simples fondemens.

Le même saint Thomas enseigne, que par les trois vœux que fait le Religieux, il fuit autant qu'il le peut le peché, & les occasions qui l'y pourroient porter ; car, comme remarque ce saint Docteur, celui-là est bien éloigné de désirer, ou d'usurper le bien d'autrui, qui ne veut pas même garder le sien ; il n'est pas pour se laisser aller aux plaisirs illicites, aiant résolu de s'abstenir des légitimes ; il n'a garde de préférer sa volonté à celle de Dieu, puisque pour l'amour de lui, il a même fait vœu de l'assujettir à celle d'un homme. Il se met encore par ces mêmes vœux dans l'heureuse nécessité de servir Dieu, & ensuite d'être éternellement bienheureux ; il s'impose des obligations indispensables de pratiquer les vertus Chrétiennes, soit Théologales, soit Morales, la pénitence, la charité du prochain, l'humilité, la mortification des sens & de ses passions, & de tout ce qui peut élever un Chrétien à une éminente sainteté.

Les avantages qu'ont lesReligieux pour s'élever à une éminente sainteté.

S. Thomas, 2. sec. quæst. 88. art. 6.

Entre les avantages de l'état Religieux qu'on embrasse, tous les Docteurs, après saint Thomas, nous assûrent que l'entrée de la Religion est un second Baptême, qui remet les pechez commis dans le siécle non-seulement par voie d'indulgence, mais par voie de satisfaction, étant l'œuvre la plus pénible qu'on puisse entreprendre, & par voie de mérite, renfermant un acte d'une valeur inestimable. C'est la raison qu'en donnent les Théologiens, parce que cette indulgence, ou cette rémission ne vient pas d'une concession octroïée par le souverain Pontife, qui demande bien des conditions, qui ne se rencontrent pas toûjours dans ceux à qui on accorde des indulgences ; mais de la nature même de l'action que l'on fait, qui est telle qu'elle a en tout temps, & en tout lieu, & en toutes sortes de personnes le même effet. Ce qui est appuïé de l'authorité de saint Jérôme, qui convaincu de cette raison, dit qu'en ce point la profession de la vie Réligieuse ne différe pas beaucoup du Baptême. Et saint Bernard qui n'est pas moins persuadé de cette vérité en apporte deux autres raisons, la premiere, à cause de la grande pénitence à quoi l'on s'engage, & que cette action emporte avec soi ; la seconde, à cause de l'excellence de la vie spirituelle qu'on embrasse.

Par la profession Religieuse on obtient la rémission de tous les pechez qu'on a commisdans le siécle.

S. Hieron. Epist. 25. & Epist. 8. ad Demetr.

Ce qui montre l'excellence de l'oblation de soi-même que l'on fait à Dieu par le moien des trois vœux de religion ; c'est que tous les Canonistes tiennent qu'une personne qui auroit fait toute autre vœu, par exemple d'aller à Rome ou à Jérusalem ; de distribuër aux pauvres tout le bien qu'il pourroit acquerir, de servir toute sa vie dans les Hôpitaux, de jeûner tous les jours au pain & à l'eau, de porter continuellement le cilice, & enfin quelque autre sorte de vœu que ce fût, en seroit entiérement quitte en se faisant Religieux : toutes les obligations qu'il auroit contractées par un vœu précedent, étant délors confonduës & commuées en celle de la vie Religieuse, comme en une chose plus parfaite.

On est dispensé de tous les autres vœux, en faisant les vœux de Religion.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus excellent dans l'état Religieux, est que cet abandonnement de soi-même entre les mains de Dieu, par le moien des trois vœux qu'on y fait, est une chose si excellente & si héroïque, que les Saints comparent cet état à celui du martyre. En effet c'est un martyre continuel, qui a véritablement, dit saint Bernard, quelque chose de moins

La vie Religieuse est une espéce de martyre.

horrible, que celui où le corps est déchiré par les tourmens; mais qui est en même-temps plus fâcheux par sa durée, car celui que les tyrans faisoient souffrir aux fidéles se terminoit par un coup d'épée, mais celui des Religieux ne s'achève pas par un seul coup, c'est un long martyre, qui se renouvelle tous les jours en nous; tantôt par l'abbaissement de nôtre orgueil, & tantôt par l'anéantissement de nôtre propre volonté & de nos propres lumiéres, en sorte que nous pouvons dire avec le Psalmiste: *Propter te mortificamur tota die, æstimati sumus sicut oves occisionis.* Cependant nôtre soûmission en cet état doit être telle, que comme les martyrs ne choisissoient pas le genre de leur supplice & de leur mort, & qu'ils étoient toûjours prêts à recevoir celui qu'on leur voudroit faire souffrir; aussi un Religieux doit être toûjours disposé à toutes le mortifications qu'on lui voudra faire endurer.

Psalm. 43.

L'obligation que l'on contracte par les vœux ne diminue rien de la liberté.

Bien des gens publient que tous les avantages se trouvent dans l'état Religieux, & dans le sacrifice que l'on fait de soi-même à Dieu par le moyen des vœux; mais, disent-ils, les vœux privent l'homme de la liberté, qui est un bien qui n'a point de prix. Mais saint Thomas répond, & avec lui tous les Théologiens, que tant s'en faut que la liberté soit détruite par les vœux, qu'elle en devient plus parfaite, parce que l'effet des vœux est de confirmer la volonté dans le bien, & d'empêcher qu'elle ne se laisse entraîner dans le mal. Or cela ne détruit nullement la liberté, non plus que la liberté parfaite, dont Dieu & les Bienheureux joüissent, n'est pas détruite en eux par l'impossibilité de pécher.

Mauvaise épreuve de la vocation Religieuse.

Il faut avoir peu d'expérience de ce qui se passe parmi les hommes, pour approuver le sentiment de ceux qui croient qu'il faut renvoyer dans le monde les personnes qui veulent se donner à Dieu, afin d'éprouver leur vocation. Si les ames parfaites n'y sont point sans d'extrêmes périls, comment est-ce que celles qui sont foibles, qui n'ont qu'une vertu commmençante, pourront éviter les piéges qui leur sont tendus de toutes parts? & peut-on douter que ce ne soit un moyen assuré pour dissiper les intentions les meilleures, & les resolutions les plus saintes?

La grande obligation qu'ont à Dieu, ceux qu'il a appellés à la religion.

Il n'y a moment dans la vie de ceux que Dieu a retirez du monde, qui ne dût être emploié a lui en rendre des actions de graces; & quand ils vivroient plusieurs siécles, ils n'auroient pas assez de temps pour épancher leur cœur en sa présence, & lui exprimer le sentiment qu'ils ont de ses bontez; non pas par une méditation continuelle; mais en lui parlant dans toutes les circonstances, & les endroits de leur vie, & ne faisant rien qui ne soit dans son ordre selon ses desseins, & par où ils puissent lui plaire.

C'est un abus de s'imaginer qu'on n'est obligé qu'aux choses essentielles dans la religion.

On s'imagine par un abus, qui n'est que trop commun dans les maisons Religieuses, que l'on en fait assez pour satisfaire aux devoirs de sa profession; quand on conserve quelque exactitude dans les obligations les plus essentielles, pendant que l'on transgresse les régles que l'on se figure moins importantes, & que l'on se dispense sans scrupule des pratiques que l'on croit n'être pas nécessaires.

Un Religieux après

Il y a un monde dont on se sépare avec beaucoup de peine, & cependant avec peu de mérite; le principal est de se quitter soi-même, de vivre dans une sincére abnégation, & de se remplir de l'esprit de JESUS-CHRIST, en so-

dépoüillant de celui du monde, & de ne reprendre jamais ce qu'on a une fois quitté, on doit prendre garde de ne point former de nouvelles affections, qui remplissent la place de celles que l'on a détruites, & qui causent les mêmes soins, les mêmes mouvemens, & les mêmes inquiétudes. C'est une misére si commune aux personnes qui se sont particuliérement consacrées au service de Dieu, & si préjudiciable à leur repos & à leur salut, que l'on ne peut assez veiller sur soi-même, pour ne pas tomber dans un piége si dangereux, les démons le tendent dans les maisons Religieuses les plus exactes, & dans les observances les plus réglées.

avoir quitté le monde doit se quitter soi-même.

Si les obligations des personnes Religieuses sont grandes, les assistances qu'elles reçoivent le sont aussi. Et quiconque mettra les devoirs que nous avons contractez par le Baptême, en qualité de Chrétiens & le peu de secours que nous trouvons dans la vie du monde pour y satisfaire, auprès des devoirs que nous imposent les vœux, & les secours que nous donnent les observances, quand elles sont saintes & réglées, ne doutera point que le premier de ces états n'ait des difficultez presque insurmontables; & que l'on rencontre dans l'autre des facilitez, & des moyens presque sans nombre, pour répondre à la sainteté de leur vocation.

Les Religieux ont moins de difficultez à remplir les obligations de leurs vœux, que les seculiers n'en ont à remplir celles de leur Baptême.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes.

Peu de gens se forment une juste idée de l'état Religieux. Les uns semblables aux Israëlites, qui n'avoient vû la terre de promission que de loin, regardent l'état Religieux comme un rude esclavage; ils s'imaginent qu'une cloture est une prison, qu'un voile est un joug insupportable, & que la vie Religieuse est une espéce de mort, d'autant plus dure qu'elle est plus longue. A juger selon leur idée de la profession Religieuse, c'est une acceptation irrévocable d'une prison perpétuelle, & d'une vie tissuë de mortifications & de croix; ce sont les funerailles d'une personne vivante, qui s'ensevelit volontairement dans une cellule comme dans un tombeau, & qui morte à tous les plaisirs de la vie civile, passe ses jours dans la tristesse & dans les pleurs, & n'est plus comptée pour rien dans le monde. Quelques-uns donnant dans une autre extrémité, s'imaginent que la religion est un état si parfait, qu'il ne doit avoir que des Héros Chrétiens: que tous ceux qui l'embrassent, doivent être d'abord exempts des plus legéres imperfections, & arriver dès le premier jour à une sainteté consommée. Cela seroit vrai, si en quittant ses parens & ses biens, on se quittoit soi-même, il se trouve des ronces dans les meilleures terres; la culture empêche bien qu'elles n'y croissent; mais elle n'empêche pas toûjours qu'elles n'y naissent. Les autres semblables à ce peuple ingrat, qui étant sorti de l'Egypte, regrettoit encore les viandes grossiéres, dont il se nourrissoit; n'ont que du dégoût pour l'état

Différente idée qu'on se forme de l'état Religieux.

qu'ils ont embrassé, regardent ses régles comme de dures loix, le cloître comme un affreux désert; ils trouvent des épines à tous les pas, & ne concevant rien de plus gênant qu'une vie unie & réguliere, ils se font un portrait de la religion conforme aux mauvaises dispositions de leur cœur. L'état Religieux est semblable à la terre de promission; les monstres prétendus qu'on y fait naître, ne sont que dans l'imagination de ceux qui n'en connoissent pas la douceur; il en coûte à la vérité d'y arriver, il y a des mers à passer, des deserts à traverser, & bien des ennemis à combattre; mais quels fruits plus abondans de tant de victoires? Elles ne coûtent même pas tant qu'on croit. Le Dieu que ce peuple fidéle sert, a le secret d'applanir les plus grandes difficultez en leur faveur, & d'adoucir ce qui semble plein d'amertume. *Le P. Croiset, troisiéme tome, qui contient ses réflexions spirituelles.*

L'idée & le portrait des véritables Religieux.

Ne peut-on pas dire que l'état Religieux est une societé formée sur l'esprit & sur l'exemple de JESUS-CHRIST, unie par les plus doux liens d'une charité mutuelle; nourrie par les exercices continuels d'une pieté humble & persévérante, & consacrée par la pratique des plus grandes vertus: Que c'est un ordre vénérable de personnes que Dieu a séparées comme pour lui, & qui s'étant elles-mêmes renduës comme invisibles à tout le reste des créatures, en se renfermant dans la solitude, à l'abri des orages qui menacent à toute heure les mondains, joüissent d'un calme inaltérable: qui tout occupez de la grande affaire de leur salut, ne travaillent que pour le Ciel, n'acquérent que des vertus, n'attendent que des biens spirituels, goûtent à loisir les douceurs d'une vie sainte; ne se proposent que Dieu seul pour objet & pour motif de leurs désirs, & de leurs pensées, profitent de tout, ne s'inquiétent de rien, vivent sans chagrin & sans trouble, & meurent avec confiance & avec joye: *Le même.*

Avantages dont joüit une personne Religieuse.

Une personne Religieuse est exempte par son état de tous les chagrins cuisans, appanage héréditaire des mondains. Supérieure à tous les accidens de la vie, indépendante du caprice & de l'humeur des hommes, affranchie par un généreux dépoüillement des soins picquans de ces richesses que JESUS-CHRIST compare à des épines, délivrée même par sa parfaite soûmission des soins importuns de sa propre conduite, uniquement occupée de l'affaire de son salut, toute dévoüée au service de Dieu, uniquement occupée à lui plaire; peut-elle ne pas goûter la douceur de son état? quelle plus délicieuse tranquilité? imaginez-vous si vous pouvez une vie plus heureuse & plus sainte? Le Prophéte n'a-t-il pas eu raison de dire, qu'un jour passé dans la maison du Seigneur, vaut mieux que mille passez dans les plus grands plaisirs de cette vie? *Le même.*

La Charité qui regne dans les maisons Religieuses.

Que trouve-t'on dans le monde qui approche de cette charité constante, infatigable, universelle, qui regne parmi les personnes religieuses; elle prévient les plus petits besoins, soulage les plus grandes infirmitez, excuse les défauts les plus visibles; & tandis que dans le monde l'amitié la mieux cimentée se détruit par un vil interêt, tandis que la plus forte tendresse, & les devoirs les plus naturels, ne sont pas à l'épreuve d'une maladie de quelques mois, & se lassent enfin par les dégoutantes infirmitez d'une longue vieillesse: dans une maison religieuse, les soins, les em-

pressemens, la tendresse, croissent même par les exercices d'une charité surnaturelle; ce ne sont plus seulement des marques de tendresse, ce sont des devoirs. Dans le monde les devoirs sont mutuels, parce que les besoins sont réciproques: est-ce un petit avantage pour un parfait Religieux, de n'avoir plus besoin de secours étrangers; de n'être plus obligé de ménager ni les petits ni les Grands, de pouvoir se passer des services des uns, & de la faveur des autres; en un mot, de voir pour ainsi dire, toute la terre également incapable, & de le servir & de lui nuire. Les gens du monde sont si persuadez que la félicité même dès cette vie, est le partage des personnes Religieuses, que ce n'est qu'auprès d'elles qu'ils viennent décharger leur cœur, & chercher quelque consolation dans leurs chagrins. *Le même.*

Le bonheur de la vie Religieuse est un mystére caché à bien des gens; si l'on en juge par les yeux tous les dehors effrayent, & rebutent: on n'en peut guére juger que par l'expérience: il faut commencer par goûter combien il est doux de ne servir que Dieu dans la religion. Cette félicité de l'état Religieux est d'autant plus solide, qu'elle n'est pas fondée sur les seuls avantages qu'on y goûte même dès cette vie, la principale source de ce bonheur est la promesse que JESUS-CHRIST lui a faite d'un bonheur éternel. Et certes, qui a plus de raison de croire que son nom est écrit dans le livre des Elûs? Qui a plus sujet d'espérer du Seigneur une éternité bienheureuse, qu'une personne Religieuse, qui pour l'amour de son Dieu, s'engage à tout ce qu'il y a de plus parfait dans l'Evangile, & ajoûte aux commandemens, l'observation exacte de tous les conseils? Le Fils de Dieu lui-même n'a-t-il pas promis la vie éternelle à celui qui quitteroit les biens de ce monde pour son amour, outre le centuple qu'il recevra en cette vie? *Le même.* Du bonheur de la vie religieuse en général.

Quoi de plus grand? quoi de plus magnanime, que la résolution avec laquelle une jeune personne rompt tous les liens qui l'attachent au monde en entrant en religion, à la fleur de la jeunesse, lorsque tout rit dans le monde, lorsque tout y brille, tout y séduit, tout y charme; dans un âge où les plaisirs ne peuvent pas avoir dégoûté, où toutes les espérances flattent; sollicitée par la vanité, & par tous les brillans dehors si propres à enchanter, entraînée par le mauvais exemple: s'arrêter sur un pas si glissant, se tirer généreusement de la foule; & quoique retenue par les liens les plus forts d'une parenté empressée, se dérober à tous ces attraits, rompre tous les liens, sacrifier sa propre liberté, abandonner jusqu'à ses espérances; pauvre, humble, mortifiée, s'ensevelir le reste de ses jours dans l'espace étroit d'une cellule, & tout cela uniquement pour n'aimer plus que Dieu; concevez, s'il est possible, une vertu chrétienne plus héroïque, & plus parfaite. On peut dire avec saint Bernard, que ce sont-là de ces miracles de la grace de JESUS-CHRIST, qui ne sont devenus moins surprenans, que depuis qu'ils sont devenus plus communs. *Le même.* Le courage & la générosité d'une personne qui quitte le monde pour entrer en religion.

Comment n'arriveroit-on pas en peu de temps à une perfection consommée dans un état, où l'innocence sert de baze à toutes les vertus, où la vigilance prévient les plus petits défauts; où l'esprit de mortification réprime les moindres saillies des passions, où la pieté se nourrit par le fréquent usage des Sacremens; où la ferveur croît chaque jour par les bons exemples. Etat bien On peut facilement arriver à la perfection dans l'état Religieux.

différent de celui des gens du monde, où les vertus solides sont si rares, les chûtes si fréquentes, la pénitence si legére, les dangers si ordinaires, & le n mbre des élus si petit. *Le même.*

Une personne religieuse est délivrée des dangers du monde.

Une personne Religieuse est moins à portée des traits de l'ennemi, & tout contribuë dans son état à défendre & à soûtenir son innocence. La retraite est un asile bien assûré contre la corruption du siécle. On ne respire dans le cloître qu'un air pur, tandis que les gens du monde sont obligez de conserver une si fragile vertu au milieu des périls, & dans les occasions les plus engageantes, obligez de prendre le poison par les yeux dans la vaine pompe du monde, par les oreilles dans les conversations les plus ordinaires, & d'être contraints de se tenir toûjours en garde, pour empêcher qu'il ne passe jusqu'au cœur; en un mot, obligez d'être dans la fournaise avec les Enfans de Babylone, & comme eux de n'y pas brûler. Les Religieux sont-ils à plaindre d'être délivrez de tant de périls? *Le même.*

La vocation à l'état Religieux est une marque de prédestination.

On ne peut mieux juger que Dieu veut d'une maniere spéciale le salut d'une personne qu'il appelle à la Religion, qu'en considerant le terme d'où il l'a tire, celui où il l'a conduit, & l'attrait même de sa vocation. En premier lieu, le terme d'où il la tire, c'est le monde; écueil si terrible pour le salut, non-seulement par les dangers continuels où l'ame fidéle est exposée, mais plus encore par la fausse confiance que le monde donne au milieu du péril. En second lieu le terme où il la conduit, c'est la religion; état avantageux pour le salut, & par la retraite, qui est un asile & un lieu de sûreté pour la vertu, & par la vigilance continuelle que la retraite même inspire. En troisiéme lieu, l'attrait de la vocation, c'est cette grace singuliére, qui renferme la distinction & le choix que Dieu fait d'une personne, parmi tant d'autres qu'il laisse dans la corruption du siécle, ce sont-là les trois preuves sensibles que Dieu a d'une volonté forte & efficace qu'il a du salut de la personne qu'il appelle à la religion. *Le P. Cheminais: Sermon sur la profession Religieuse.*

Dans la Religion tout porte à la vertu, & détourne du vice.

Là, tout ce qu'un saint zéle, & une sainte ferveur a fait imaginer aux personnes animées de l'esprit de Dieu, pour repousser les ennemis de nôtre salut, est mis en usage, là, le bon exemple soûtenu de l'authorité des gens d'âges qui ont vieilli dans le service de Dieu, a toute sa force: au contraire, le mauvais exemple, s'il ose paroître, demeure d'ordinaire sans effet, & parce qu'il est puni, & parce qu'il n'est jamais approuvé. Là, toutes les mesures qu'on a prises, pour maintenir le bon ordre, réglemens, constitutions, avis, conseils, exhortations, pratiques de pieté, sont autant de barriéres qu'on oppose aux passions de ceux qui pourroient s'oublier. Là, les bienséances de l'habit qu'on porte, la sainteté du lieu où on habite, la dignité de l'état où l'on se trouve engagé font sentir toute l'horreur, & toute l'indignité du peché mortel, que les gens du monde appréhendent si peu. *Le même.*

Sentimens d'une ame Religieuse sur le bienfait de sa vocation.

J'ai reçû, Seigneur, cette grace spéciale de la vocation, cette faveur si peu estimée, parce qu'elle est si peu connuë des gens du monde. Or s'il y a quelque distinction qui me doive flatter, c'est celle qu'il vous a plû faire de moi; la distinction de la naissance, du rang, des biens de fortune, des qualitez naturelles, n'est pas celle par où vous marquez vos amis; souvent elle nuit plus qu'elle ne sert pour l'éternité; mais que celle-ci porte avec soi d'heu-

reux

reux préjugez pour le salut. Je la ressens, Seigneur, toute entiere, & plus je creuse dans l'abîme impénétrable de vôtre prédestination, plus j'y trouve dequoi me convaincre, que vous avez des vûës plus particulieres sur le salut de mon ame. Souffrez Seigneur, que j'en tire cet avantage. Dois-je croire que vous m'ayez ainsi distingué, pour me confondre ensuite dans la masse des réprouvez, que vous m'ayez engagé si avant, pour me laisser en arriére, que vous m'ayez conduit dans le desert pour m'y laisser périr. Ah! j'espére que vôtre bonté achevera l'ouvrage qu'elle a si heureusement commencé. *Le même.*

Combien est puissant l'attrait de la grace qui attire une ame à l'état Religieux.

Une ame appellée de Dieu à l'état Religieux, est comme emportée par l'Esprit divin; étonnée elle-même de la grandeur de son entreprise, & de la facilité qu'elle trouve à l'exécuter, elle doute si c'est elle qui marche, ou si elle est portée sur les ailes de la grace, tant elle a de plaisir à suivre l'attrait qui la conduit. Plus sçavante en un moment sur la vanité du monde, que tous les Sages de l'Antiquité, elle en découvre tout le néant à la faveur du rayon qui l'éclaire; & au lieu que les mondains ne reconnoissent qu'aprés une longue expérience le fantôme aprés lequel ils ont couru; elle perce d'un coup d'œil le vuide de toutes les choses temporelles. La seule éternité étale devant ses yeux la durée de ses espaces infinis, & fixe là tous ses regards: elle sent bien que ce n'est pas de son propre fonds qu'elle tire ces grandes vûës, mais de la grace de sa vocation qui l'éclaire, tandis que les autres sont dans les ténébres: & comme la colomne de feu qui conduisoit les Israëlites, d'une part éclairoit les enfans de Dieu, & de l'autre n'étoit qu'obscurité pour les Egyptiens; ainsi ce divin attrait si lumineux pour les ames appellées à la Religion, est un cahos impénétrable aux gens du monde. *Le même.*

Le grand sacrifice que le Religieux fait à Dieu en quittant le monde.

Si le Religieux n'avoit qu'à sacrifier le monde tel qu'il est, vain, faux, trompeur, incapable de rendre l'homme heureux; tel enfin qu'une funeste expérience le fait connoître à ceux qui ont vieilli dans son service, ce sacrifice perdroit alors peut-être quelque chose de sa valeur: mais une jeune personne non-seulement quitte le monde, mais l'idée qu'elle se forme du monde; le peu d'expérience qu'elle a, lui en fait un portrait bien plus beau, & plus engageant, l'imagination grossit les objets, leur prête des couleurs plus vives, des traits plus touchans, supplée par cette fausse peinture tout ce qui manque à l'original. On se figure aisément ce qu'on ne connoît pas, beaucoup plus doux & plus charmant qu'il n'est. On se trouve dans un âge, où cette figure du monde qui passe devant les yeux, ne laisse voir que de belles apparences, dont l'éclat surprend: on n'a pas eu le loisir d'éprouver les miséres qu'il cache, ni de ressentir sa perfidie, ses revers & ses retours si fâcheux. Ainsi, quoi qu'à considérer le monde dans lui-même, ce ne soit peut-être pas toûjours une grande victime à sacrifier, Dieu cependant qui voit l'idée qu'une jeune personne s'en est formée, veut bien qu'on lui fasse un grand sacrifice de rien. *Le même.*

Dans la Religion on fait un sacrifice à Dieu de sa liberté.

Dans cet état que l'on embrasse, l'esprit y perd sa liberté; avantage que tous les siécles & toutes les nations du monde ont regardé comme un bien supérieur à tous les autres. Sacrifice si universel, qu'il embrasse tous les momens de la vie, où chaque action ne se fait plus que par l'impression d'un mouve-

ment étranger. Sacrifice si contraire à l'amour propre, qu'il le gêne en tout par une infinité de loix, de coûtumes, & d'observances. Par une exactitude réguliére, qui de toutes les vertus est celle dont l'amour propre s'accommode le moins, n'y trouvant point, comme ailleurs, je ne sçai quel éclat qui flatte sa vanité, & y trouvant toute la contrainte des vertus les plus héroïques. Sacrifice qui s'étend jusques sur le lieu de nôtre demeure, ou le fixant par une clôture éternelle, ou le changeant sans cesse selon la volonté d'autrui. Sacrifice qui retranche absolument tout l'agrément du commerce de la vie, en nous éloignant de nos proches, & nous liant pour toûjours à une Communauté, où les humeurs, l'éducation, les âges & les qualitez différentes donnent souvent occasion de pratiquer la patience. Sacrifice en un mot, qui dépoüille tellement l'homme du domaine de soy-même, que ce n'est plus nôtre cœur que l'on consulte pour sçavoir ce qu'il veut; mais la volonté d'autrui. *Le même.*

Il faut qu'un Religieux pratique une continuelle mortification.

Dans la seule vûë de Dieu, il faut que le Religieux combatte éternellement ses passions, & que malgré le feu de l'âge, il se défende contre tous les traits de l'ennemi. Que de victoires secrettes? que d'actions héroïques qui n'ont que le Seigneur pour témoin? Par combien d'austéritez tâche-t-on d'affoiblir la chair? combien de veilles, de jeûnes, de priéres, de lectures, de méditations, met-on en œuvre pour vaincre? Combien de commoditez si fort en usage parmi les gens les plus réguliers du siécle, dont le nom même est inconnu dans la Religion. En voilà sans doute assez pour effrayer les ames foibles, qui manquent tous les jours à leur vocation; mais il est juste Seigneur, dit une ame fidéle, qu'il en coûte pour vous aimer. Vous me donnez les avantages & la sûreté de la Religion, & moy je veux vous en sacrifier les difficultez & les peines: vous m'en procurez les secours & les graces, j'en veux prendre pour vous les croix & les austéritez. Ce genre de vie austére, je l'avouë, a quelque chose qui révolte la nature, & qui allarme les sens, à le considérer seul, il seroit capable de m'éfrayer; mais il faut l'envisager comme nécessaire pour garder la fidélité qu'on a promise à Dieu. *Le même.*

Embrasser l'état Religieux pour s'y consacrer au service de Dieu, est une entreprise héroïque.

Abandonner tout ce qu'on a de plus cher dans le monde, fouler aux pieds par un généreux mepris ce que tous les hommes recherchent avec tant de soins & de peines, s'interdire pour jamais tous les plaisirs qui semblent faire le bonheur de ceux qui les goûtent; s'arracher à soy-même pour s'immoler comme une vivante hostie à la pénitence & à la mortification, c'est une entreprise si grande & si difficile, que si Dieu n'en inspiroit le dessein par sa grace, & n'en fortifioit l'exécution par la promesse de ses recompenses, elle seroit tout-à-fait impossible à la foiblesse de l'esprit humain. Car les créatures nous charment avec de si puissans attraits, leur éclat frappe si agréablement nos yeux, & leurs douceurs trouvent tant d'intelligence dans nôtre cœur, qu'il n'y a que la vûë des grandeurs & des beautez immortelles du Ciel, qui soit capable de leur ôter nôtre affection & nôtre estime. *Panegyriques de M. Verjus, Panegyrique de la vie Religieuse.*

Recompense que Dieu promet à

Certes, si Dieu ne dément point sa bonté, & sa libéralité toute divine; s'il ne manque point aux promesses qu'il a faites de recompenser dès cette vie au centuple, ceux qui quitteront quelque chose par ses conseils, & pour son ser-

vice ; il faut qu'il rende à ces ames héroïques quelque chose de si grand, de si riche, & de si magnifique, que toutes les créatures qu'elles ont méprisées ne leur paroissent rien au prix, afin qu'elles voyent clairement combien les conseils de Dieu sont fidéles ; combien leur choix a été juste ; combien leur condition est heureuse.. C'est à vôtre état principalement, saintes ames, qui avez tout abandonné, & qui vous êtes séparées de la corruption dangereuse du siécle pour suivre JESUS-CHRIST ; c'est à vous que ces grandes promesses ont été faites, & à qui l'on peut dire : *Gaudete & exultate, quoniam merces vestra copiosa est in Cœlis.* Tressaillez donc de joye, parce que vôtre recompense est abondante, & infiniment précieuse. *Le même.*

ceux qui abandonnent tout pour son amour.

Matth. 5.

C'est particuliérement dans la retraite d'une maison Religieuse que Dieu fait briller aux yeux des ames pures les divines clartez qu'il cache aux esprits orgueilleux & superbes. Pendant que nous sommes engagez dans un amour déréglé des créatures, nous sommes envelopez d'une horrible nuit ; l'émotion furieuse des passions excite des nuages épais qui ôtent le jour à l'esprit, & arrêtent les rayons du Ciel ; ce feu étranger jette tant de fumée, qu'ils ne peuvent voir le soleil. Mais ceux qui se sont dépoüillez de toutes les affections humaines, sont ceux qui imitent les purs esprits, qui voyent à découvert la Majesté du Roy de gloire, ceux qui n'ont plus de commerce avec les choses de la terre, ceux-là ont droit de recevoir les plus favorables influences du soleil éternel de la verité. *Le même.*

Dieu se découvre & se manifeste d'une maniere plus particuliere, aux ames pures qui se sont devoüées à son service.

Si c'est un extrême avantage à l'homme d'être doüé de la liberté, qui l'éleve audessus de tout le reste des créatures, & qui est en lui, comme disent les Saints Peres, la plus vive image, & la plus expresse ressemblance de la Divinité ; on peut dire que la perfection de son bonheur est de perdre en quelque façon cette liberté, en l'immolant à celui qui nous l'a donnée. Dieu nous a laissez libres & maîtres de nous-mêmes, afin que partageant avec lui la gloire de nos bonnes œuvres, nous fussions aussi-bien que lui les ouvriers de nôtre fortune éternelle, & les principes de nôtre salut : mais il veut que nous employons cette liberté, pour nous engager à une plus heureuse servitude ; il veut que nous formions nous-mêmes nos chaînes, & que nous prenions volontairement son joug. *Le même.*

Le meilleur usage que nous puissions faire de nôtre liberté, est de la consacrer à Dieu.

C'est par une prudence toute celeste, & par un mouvement tres-particulier de l'esprit de Dieu, que vous vous résolvez aujourd'hui (ma chere Sœur) avec tant de courage de vous soûmettre à Dieu d'une façon extraordinaire, par des vœux solemnels & irrévocables, & de vous attacher à son service par des liens plus forts & plus étroits que le reste des fidéles. Il n'avoit pas voulu exercer son autorité sur vous toute entiere ; il vous avoit laissé la liberté de quantité de choses que vous vous deffendez volontairement ; il vous avoit permis l'usage des biens, dont la nature & la fortune vous avoit favorisée, & vous en faites un mépris éternel pour le servir. C'est combattre, selon la pensée de saint Augustin, de générosité & de magnificence avec lui. Il n'exige de vous que ce qu'il juge absolument nécessaire pour le salut, & vous lui offrez libéralement tout ce qui peut y contribuer quelque chose : il ne défend que les vices & les pechez, & vous vous interdisez pour son service, & pour sa gloire, l'usage innocent des biens de la terre : vous lui remettez ses dons entre les

On donne à Dieu par les vœux de Religion plus qu'il n'exige absolument de nous.

mains, dont vous craignez d'abuser ; vous n'obéïssez pas seulement à ses préceptes, mais vous cherchez des moyens de lui plaire ; vous vous faites des loix de tous ses conseils, & c'est assez que vous connoissiez ses volontez, pour vous faire une nécessité indispensable de les suivre. *Le même.*

Pour la liberté naturelle dont on se dépoüille dans la Religion, Dieu nous fait joüir d'une autre plus excellente.

Aujourd'hui dans une action si sainte & si solemnelle, vous vous dépoüillez de la meilleure partie de la liberté naturelle ; il semble que vous donnez à vôtre cœur des bornes bien plus étroites que celles que la nature lui a marquées ; vous renfermez tous vos désirs, & toutes vos affections dans un seul objet, qui est Dieu. Il ne vous est plus permis de jetter les yeux vers la terre, ni de laisser échapper aucun sentiment favorable pour tout ce qu'elle contient. Mais celui à qui vous faites une si grande oblation, sçait bien le moyen de recompenser cette perte ; c'est regner que de le servir, & pour ce peu de liberté que vous lui sacrifiez par les saints engagemens de vos vœux, il veut vous rendre une liberté plus noble & plus excellente dès cette vie, outre celle de la gloire qu'il vous réserve dans le Ciel. *Le même.*

Les recompenses que Dieu dès cette vie fait aux ames consacrées à son service.

Dieu est fidéle, & la vérité ne peut mentir, le Sauveur du monde nous engage sa parole, que si nous quittons pour son service le peu de douceur & de satisfaction, qui se trouve mêlé de toute amertume dans la libre joüissance de cette vie mortelle ; il nous prépare un royaume éternel dans le Ciel pour récompense de tout ce que nous abandonnerons pour lui. L'heureux échange, s'écrie saint Jérôme, de recevoir des biens célestes, purs, parfaits, & incorruptibles, pour des biens terrestres & périssables ! Mais la douce consolation d'avoir un Dieu tout bon & tout puissant pour garant & pour caution d'un avantage si considérable ! .. Ce sera, ame Religieuse, au milieu des joyes, & des satisfactions toutes célestes, dont vous joüirez, que vous avoüerez que les faveurs de vôtre Maître surpassent de beaucoup ses promesses, que vous recevez bien au-delà du centuple de vos offrandes, & qu'un jour passé dans la maison du Seigneur, vaut mieux mille fois que les siécles entiers dans la demeure des pecheurs. Ce sera alors que vous vous écrierez avec le Prophéte Royal, dans les transports d'une sainte joye ; quelles actions de graces, mon Dieu ! & quels sacrifices de loüanges ne vous dois-je point pour avoir rompu mes chaînes, & pour m'avoir rendu avec tant d'avantage une si douce & si heureuse liberté de cœur & d'esprit ? Et en même temps, ne vous tiendrez-vous pas d'autant plus obligées de redoubler tous les jours vôtre zéle & vôtre fidélité, pour un Maître si bienfaisant ; d'employer toute la vigueur & toute la liberté de vôtre esprit, & toutes les ardeurs de vôtre cœur pour aimer ses bontez, & reconnoître ses faveurs. *Le même.*

Dieu tiendra compte à l'ame qui se consacre à son service du dépôt qu'elle lui met entre les mains.

Que reste-t-il, sinon de vous asûrer que Dieu reçoit avec plaisir, un si beau sacrifice. Qu'il vous rendra bon compte du grand dépôt que vous mettez entre ses mains, & vous le conservera fidélement, suivant les paroles de l'Apôtre, jusqu'au grand jour de la rétribution générale ; il recompensera la constance & la fidélité des magnifiques promesses que vous lui faites aujourd'hui par l'accomplissement de toutes les siennes ; & pour le service que vous lui rendrez sur la terre, il vous recompensera éternellement dans le Ciel. *Le même.*

Les vœux

Outre les engagemens qui regardent tous les hommes à pratiquer le bien,

on a établi des vœux qui engagent les personnes qui se consacrent à Dieu, dans la profession d'une vie retirée, & qui les engagent tellement par état, qu'elles sont dans une heureuse impuissance de se retracter; vœux qui fixent l'inconstance d'une ame, & la déterminent dans ses irrésolutions qui la soûtiennent dans ses foiblesses, qui l'animent dans ses langueurs, qui lui servent d'asiles & de refuges dans ses tentations ; vœux enfin qui mettent ses saintes intentions à couvert, & par lesquelles en anticipant déja en quelque façon le partage du Ciel, on peut, avec le secours de la grace, donner à sa volonté une espéce de confirmation dans le bien. *M. Fromentieres, Sermon pour une Profession Religieuse.*

fixent l'inconstance de nôtre volonté, & l'affermissent dans le bien.

Quand une jeune personne se donneroit à Dieu dans un âge, où elle n'auroit pas encore toute sa prudence, son action cependant est si raisonnable, & cette disposition qu'elle fait d'elle-même, lui est si avantageuse, qu'elle doit être universellement approuvée. Pourroit-elle mieux faire, si elle étoit assistée de tous les conseils, & éclairée de toute la sagesse du Ciel & de la terre ? Quoi, comme dit fort bien le Concile de Trente, les hommes dans l'adolescence seront capables de toutes sortes de pechez, & ils ne seront pas capables de toutes sortes de mérite ? Ils seront en âge de se perdre, & ils ne le seront pas de se sauver ? *Le même.*

On ne peut blâmer l'action d'une personne qui se consacre à Dieu, dès sa plus tendre jeunesse.

Il faut être persuadé, qu'un Religieux est destiné aux croix & aux souffrances, & que son état a été considéré de tous les Saints comme un véritable martyre, à cause de la grandeur de la mortification & du renoncement qu'il renferme. En effet, quelle autre idée pourroit-on s'en former, si on le met dans un véritable jour, en le regardant comme un retracement & une imitation fidéle de la vie de JESUS-CHRIST. Sa croix, à proprement parler, a toûjours été le partage des Religieux ; & quoiqu'il en ait chargé tous ceux qui ont le bonheur & la gloire de porter son nom, elle est devenuë par un privilege spécial, le sort des Chrétiens, qui sont consacrez à la retraite de la vie Religieuse, la plus grande partie de ceux qui vivent dans les engagemens du monde l'ayant rejettée. *L'Abbé de la Trappe, dans l'explication de la Régle de saint Benoît, tome 1.*

La vie d'un Religieux est un véritable martyre.

Il faut dire de temps en temps en soy-même. Ah ! puisque j'ai l'honneur de porter le nom & la qualité de Religieux, & d'être particuliérement consacré à Dieu, il faut que j'en remplisse tous les devoirs, & que j'en aye toutes les conditions requises : car quelle confusion seroit-ce pour moy de porter un nom si glorieux, & de ne le remplir pas par l'acquit de toutes les obligations qui lui sont attachées ? Quelle confusion d'être dans un état si relevé, & de n'en avoir pas la perfection ? Que me serviroit d'avoir quitté pere, & mere, & renoncé à toutes les espérances du monde, si je n'avois pas mené une vie audessus du commun, n'auroit-il pas mieux valu n'avoir point quitté le monde, que d'être venu dans la Religion pour deshonorer ma perfection, ou trahir ma vocation par une vie commune & rampante. Faisons quelquefois réflexion sur cet avis important de saint Paul : *Videte fratres, vocationem vestram.* Et disons, s'il est vrai que cet état m'oblige de détacher mon affection de toutes les choses de la terre, quel étrange désordre seroit-ce de partager mon cœur ? Et si par malheur vous remarquez quelque relâchement dans vo-

Un Religieux doit toûjours avoir devant les yeux l'obligation qu'il a de vivre conformément à son état.

1. ad Corint. c. 1.

tre ferveur, ne manquez pas de vous en faire aussi-tôt le reproche à vous-même. Ah ! falloit-il tout quitter pour en venir là ? Etoit-il besoin de renoncer à tous mes parens, & à tous les biens du monde, pour ne faire que cela ? Etoit-il besoin de faire tant d'avances, pour profiter si peu de la grace de la Religion, & des avantages de cet état ? Falloit-il s'engager par tant de vœux, pour ne pas mener une vie plus parfaite que les personnes du commun ? Etoit-il besoin d'embrasser un état de perfection, pour me mettre si peu en peine de la perfection ? *Le P. Bourdalouë dans un Sermon manuscrit sur ce sujet.*

Il est plus facile de conserver dans la Religion les bons sentimens de pieté, que dans le monde.

A force de vivre dans le monde, sans d'autre raison que d'y avoir vécu, on se trouve rempli de ses amusemens, on n'a plus cette ferveur, ni cette premiere application qu'on avoit sur ses obligations essentielles ; les idées des choses humaines confondent infailliblement les divines ; & comme disoit saint Bernard en parlant de lui-même, on retourne toûjours moindre, c'est-à-dire, dépourvû des vertus qu'on avoit auparavant : *Minor redii.* C'est ce qui faisoit dire au Prophéte Roy, dans les transports de son amour, qui me donnera les aîles de la Colombe, afin que j'aille respirer un air plus pur. Mais dans la Religion comme tout nous porte à la vertu, on conserve plus long-temps la ferveur, &c. *Le même, autre Sermon.*

Un Religieux par sa profession a renoncé à toutes les choses du monde.

Un Religieux par sa profession s'est fermé pour jamais les portes du monde, il a renoncé à ses soins, & à ses affaires, aussi-bien qu'à ses richesses & à ses plaisirs. Et l'engagement qu'il a pris au service de JESUS-CHRIST, ne lui permet plus d'en avoir de légitimes pour le service des hommes, s'ils ne sont conformes à sa profession. Il est mort à toutes les choses sensibles, son Monastére est son sépulchre, & il doit y attendre en repos que le Sauveur du monde l'appelle, comme autrefois il appella Lazare, quand il voulut le retirer de son tombeau. Il doit se souvenir qu'il est comme un vase destiné au culte de Dieu, & au ministére sacré de ses autels, & qu'on ne peut plus sans prophanation, employer à d'autres usages.. Si un Religieux qui vit sans scrupule dans le commerce du monde, voyoit un Magistrat sur le théâtre, un soldat dans les fonctions du Barreau, & un manœuvre dans les exercices d'une Academie de sciences, son étonnement seroit extrême ; cependant, quoique sa situation soit beaucoup plus extravagante toutes les fois qu'il se trouve hors de son Monastere, dans les conversations & dans les affaires des hommes, il ne remarque rien en lui-même qui lui donne la moindre peine, & cet habit, cette figure si extraordinaire qui le rend si différent de ceux avec lesquels il converse, & qui l'empêchent malgré lui d'oublier ce qu'il est, ne lui fait point voir que rien n'est comparable au déréglement de sa conduite.. Quoi de plus étrange, que de voir qu'un Religieux, lequel comme une lampe brillante, doit éclairer le monde du fond de sa solitude, paroisse dans ce même monde comme une lampe éteinte, qui ne jette plus que de la fumée : *Non quidem lucens sed fumigans*, dit saint Bernard, de voir que cet homme établi de Dieu comme un médiateur, pour s'opposer à sa colere, lorsqu'il est irrité contre les pecheurs, commette ces mêmes pechez pour lesquels il faut qu'il employe tous les jours sa médiation & ses prieres. De voir enfin que celui qui doit être dans le Ciel par ses pensées, par ses paroles, & par ses actions, & auquel il n'est plus permis d'en descendre, s'abbaisse & se retrouve dans les œuvres, & dans les

affaires de ceux qui n'ont ni de vûë, ni de ſentiment que pour les choſes de la terre. *L'Abbé de la Trappe, tome ſecond, des devoirs de la vie Monaſtique.*

L'on n'auroit ſur cette vérité qu'un même ſentiment, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de conſidérer ce que c'eſt que la vie d'un Religieux, & ce que c'eſt qu'un homme qui s'intrigue dans les affaires du monde. Celui qui ſçaura qu'un Religieux eſt deſtiné de Dieu à une pieté intérieure, qu'il eſt obligé de vivre dans l'innocence, dans le repos, dans un recüeillement continuel, dans la ſéparation des hommes, & dans une préſence de Dieu, qui ne ſoit point interrompuë, autant que la fragilité humaine le peut permettre, ne croira jamais que l'on puiſſe s'expoſer à cette effroyable diſſipation.. C'eſt l'extrémité dans laquelle un Religieux ſe trouve reduit, lorſqu'il s'engage de lui-même & ſans ordre en de ſemblables emplois. Les affaires dont il prend le ſoin le demandent, & le veulent tout entier, il leur donne tout ſon temps, ſon induſtrie, ſa vigilance ; c'eſt un torrent qui l'emporte avec d'autant plus de rapidité, qu'il n'a pas le loiſir de faire ſur lui-même une réflexion qui lui ſoit utile. Il vit parmi des hommes, qui ſuivent en toutes choſes les mouvemens que la haine ou l'avarice leur inſpire, & il en prend le mal, les mœurs, & les maximes ; il eſt diſſipé dans ſa conduite, attaché à ſon propre ſens, ardent dans ſes interêts, en un mot, c'eſt un Religieux ſans Religion, qui fait voir dans toutes ſes actions, & dans ſes paroles, le déſordre & la confuſion de ſon ame. *Le même.* Danger où ſe met un Religieux quand il s'intrigue dans les affaires du monde.

Un Religieux quitte le monde, & s'enferme dans un Monaſtére comme dans une priſon, afin de ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour ſes pechez ; il livre ſon corps à une mort volontaire pour racheter la vie de ſon ame ; tous les exercices de la Religion, les veilles, les jeûnes, les travaux, la ſolitude, & toutes les mortifications corporelles ſont comme les inſtrumens de ſon ſupplice, qui affoibliſſent ſa ſanté, par des impreſſions ſenſibles. Il renonce à une vie de peu de momens, pour obtenir de la bonté de Dieu, une vie qui ſoit éternelle. *Le même.* L'état religieux eſt un état de pénitence.

Il faut ſuivre en cette matiére le ſentiment des Saints, & dire avec eux que le Religieux n'a rien de commun avec le monde, qu'il en eſt autant ſéparé par ſa profeſſion, que par la mort naturelle, & répondre à ceux qui voudroient le contraindre de reprendre l'embarras, & les inquiétudes : *Quid quæritis viventem cum mortuis ?* Que c'eſt ſe tromper que de chercher des vivans dans les ſépulchres, & d'exiger des actions de vie de ceux qui n'en ont plus le principe, afin de s'écrier avec l'Apôtre : Le monde n'a plus ſur moy le droit qu'il avoit autrefois ; je ſuis mort, & je porte dans ma perſonne les marques & les caractéres du crucifiement de JESUS-CHRIST. *Le même.* Le Religieux doit être ſéparé du monde, comme s'il étoit mort. *Luc. 24.*

Une ame religieuſe conſacrée à Dieu par des vœux ſolemnels & irrévocables, ne doit plus ſe regarder comme une perſonne qui eſt au nombre des vivans ; mais comme étant déja morte, & même enſevelie avec JESUS-CHRIST, comme parle ſaint Paul. S'il a plû à Dieu de vous ſéparer du reſte du monde, & de vous faire embraſſer dans la Religion une vie qu'on peut appeller une mort véritable, & un continuel martyre, vous conſidérant dans cet état, vous ne devez pas non plus qu'un mort, avoir aucun mouvement Une perſonne religieuſe doit être entierement morte au monde.

de vous-même, ni agir que par l'ordre de vos Supérieurs, ni marcher que par où vos Régles vous conduisent, ni rien faire qu'autant qu'on vous mettra en action ; en un mot, n'avoir aucun mouvement qui ne vous vienne d'un principe Chrétien. *Pris d'un livre intitulé : Conduite Chrétienne.*

Un Religieux qui a quitté le monde, ne doit point être attaché à des bagatelles.

Demandez-vous souvent à vous-même avec saint Bernard ; pourquoi vous êtes venu dans la Religion : *Bernarde ad quid venisti ?* Quel a donc été mon dessein, quand j'ai embrassé la vie Religieuse ? Ai-je quitté de grands biens pour m'attacher à des bagatelles ? ai-je renoncé à tous les honneurs, à toutes les grandeurs du monde, pour briguer de petits emplois, pour me picquer d'un petit point d'honneur dans la Religion ? ai-je sacrifié tout ce que le monde me promettoit de plus agréable & de plus charmant, pour chercher des satisfactions basses, des plaisirs indignes de ma condition ? Enfin, ai-je rompu des liens si forts, surmonté des obstacles, ce semble, si invincibles, pour me laisser surmonter aux moindres tentations, & m'attacher à de vains amusemens ? Non, ce n'est pas la fin que je m'étois proposée, si on en consulte les sentimens que j'avois, quand j'ai quitté le monde. Mais je suis obligé de l'avoüer, mon Dieu, devant vous, avec autant de vérité que de confusion ; que si on en consulte ma conduite, il semble que je n'ai point eu d'autre fin, ou que je ne m'en suis proposé une si noble & si excellente, que pour rendre mes égaremens plus honteux, & mes fautes moins excusables. *Le P. Nepveu, dans sa Retraite.*

C'est un honneur & une gloire de servir Dieu dans l'état Religieux.

Si servir Dieu, c'est regner, comme nous avons entendu dire tant de fois, ô sans doute (Chrétiens) il faut être bien persuadé qu'un Religieux trouve sa gloire dans son état. Quel plus grand honneur que d'avoir une fin aussi noble qu'est celle de servir le Seigneur dans sa maison, d'être de sa suite, & du nombre de ses domestiques, de converser familiérement avec lui, de l'avoir pour époux, de n'avoir point d'autre patrimoine, d'autre héritage que lui ? Ce sont les avantages d'une ame religieuse, & tout cela ne la rend-il pas infiniment glorieuse ?... De plus, c'est une nécessité pour vous, qui êtes Religieux, de tendre à la fin de cet état, & ainsi il n'y a pas à déliberer là-dessus. Vous vous y êtes engagé par vôtre parole ; vous en avez fait vœu ; vous l'avez promis au pied des autels à Dieu également puissant & jaloux, il sera sensible à la moindre infidelité, il ne la laissera pas impunie, ce sera sur cette promesse qu'on vous jugera dans ce jugement rigoureux. S'il falloit mourir à present, & paroître devant vôtre Juge, n'auriez-vous rien à vous reprocher là-dessus, quand il vous feroit voir d'un côté vos vœux & vos régles, & de l'autre vôtre infidélité continuelle à les observer ? *Le même.*

La soûmission, & l'obéïssance est le propre caractére d'une ame Religieuse. *Isaïe 62.*

C'est l'esprit de soûmission & de sujettion qui est le caractére d'une ame religieuse. Dès qu'elle est consacrée à Dieu, son humeur, son choix, son inclination, son propre sens, son esprit, sa raison ne doivent plus avoir de part à sa conduite. L'obéïssance est son partage, c'est Dieu même qui me l'enseigne par la bouche d'un de ses Prophétes : *Vocabitur voluntas mea in eâ.* Elle s'appellera ma volonté en elle, pour nous apprendre que comme les noms renferment l'essence des choses, l'obéïssance renferme tous les devoirs essentiels de la vie religieuse ; & que comme dans les alliances civiles, l'épouse perd son nom, & celui de sa famille pour prendre celui de l'époux ; ainsi dans l'union

l'union spirituelle de l'ame avec JESUS-CHRIST, l'ame se dépoüille de sa volonté pour prendre celle de Dieu. S'il l'afflige, elle adorera la main qui la frappe, s'il la console, elle aimera les bénédictions de Dieu, & plus encore le Dieu des bénédictions. S'il lui parle intérieurement, elle écoutera sa voix pour la suivre; s'il lui explique ses volontez par le ministere des hommes, elle les regardera comme les organes & les interpretes de Dieu même; elle n'entreprendra rien sans le consulter; elle n'agira que pour le servir, elle ne souffrira que pour lui plaire; & n'aura d'autre usage de sa volonté propre que de vouloir n'en avoir point. *M. Fléchier Sermon pour une Véture.*

L'idée que les gens du monde ont des vertus & des exercices des Religieux.

Les gens du monde regardent les exercices de la vie Religieuse, ou comme des vertus sublimes qu'il est impossible d'imiter, ou comme des pratiques de cloitre, qu'il n'est pas nécessaire de suivre. Pourvû qu'ils se sauvent de certains vices grossiers & décriez; & qu'ils retiennent dans leurs œuvres une surface de Religion, ils se donnent eux-mêmes dispense de toutes les sévéritez de la Loy de Dieu; les dangers continuels, & les engagemens funestes où ils sont, ne font que les rendre plus lâches & plus négligens. Ils se font à la vérité une idée de la perfection, non pas pour la suivre, mais pour remarquer si l'on y manque: délicats pour eux-mêmes, impitoyables pour les gens de bien. Ils considérent toutes les austeritez des Religieux, comme des suites nécessaires de leur vocation. Ils aspirent à être parfaits, disent-ils, & ils y travaillent; ils sont entrez dans la voye étroite, & ils la suivent; ils ont chargé leur croix, & ils la portent, c'est leur état, c'est leur profession: comme si ce n'étoit pas la profession de tous les hommes, d'aimer & de servir Dieu: comme si la pénitence étoit une vertu de bienséance pour quelques particuliers, & non pas une obligation indispensable pour tous les Chrétiens, comme s'il y avoit pour eux des priviléges, & des droits d'immunité, & comme s'ils étoient moins obligez d'être pénitens, parce qu'ils ont plus d'occasions, plus de penchant, & plus d'habitude d'être pécheurs. *Le même.*

Les sentimens que les gens du monde ont souvent d'une jeune personne, qui se consacre au service de Dieu par les vœux de Religion.

Lorsqu'on voit au pied des Autels une Vierge Chrétienne, que sa naissance, ou son esprit auroient pû distinguer dans le monde, renoncer au luxe & aux vanitez du siécle, & s'engager généreusement à tous les exercices laborieux d'une vie pénitente & Religieuse, on s'attendrit, on la regarde comme une jeune victime, qui va d'elle-même se présenter à l'Autel, & se livrer innocemment à son sacrifice. On écoute les vœux qu'elle fait, comme des arrêts qu'elle prononce contre elle même. Ces mots d'obéïssance, de pauvreté, de mortification, ausquels le monde est si peu accoûtumé, sont des termes qui les effrayent, la clôture leur paroit une espéce de captivité, qui toute volontaire qu'elle est, dans les commencemens, devient à charge dans la suite. On veut se rendre le juge & l'arbitre de sa vocation, & l'on craint toûjours que ce ne soit l'effet d'une jeunesse sans expérience, ou d'une dévotion précipitée. Il prend aux spectateurs une fausse pitié, & une tendresse mondaine, par laquelle ils ont peine à croire que d'autres fassent volontiers, ce qu'ils n'auroient pas le courage de faire. Ils regardent comme un malheur de quitter ce qu'ils estiment heureux de retenir, & jugeant d'autrui par leur propre foiblesse, ils craignent toûjours qu'on se repente des attachemens qu'ils sentent bien, qu'ils ne sont pas capables de rompre. *Le même.*

Bonheur & consolation d'une Religieuse de n'avoir qu'à plaire à Dieu.

Tandis que les filles du siecle, occupées du désir de voir & d'être vûës, idolâtres de quelque trait de beauté que la nature aura formez sur leur visage; promenent comme en triomphe, leur indiscrette & dangereuse vanité; & que jalouses de faire non-seulement leur volonté, mais encore de captiver celle des autres, elles traineront après elles, des esclaves de leurs vanitez, esclaves elles-mêmes de leur ambition & de leur amour propre : vous, renfermée dans l'étroit espace d'un cloître, & d'une cellule, mais élevée en esprit au dessus de toutes les choses créées; cachée sous l'obscurité d'un voile, mais éclairée des lumieres de la vérité; pauvre des biens de ce monde, mais enrichie des trésors de la grace : inconnuë aux hommes mais agréable à Jesus-Christ, vous mettrez toute vôtre gloire à n'en avoir point, & tous vos soins à répondre à ce que Dieu demande de vous, & aux graces qu'il vous a faites; parce que la foy vous a fait renoncer à vôtre liberté, & qu'elle vous porte à vous donner à Dieu sans réserve. *Le même.*

La Sainteté de la vie que l'on méne dans les maisons Religieuses.

Qu'est-ce que les Religions & les Monastéres? ce sont des societez formées sur l'esprit & sur l'exemple de Jesus-Christ, unies par tous les liens d'une charité mutuëlle, entretenuë par les exercices continuels d'une pieté humble & persévérante, qui vivant selon l'esprit & non pas selon la chair, renouvelle en ces temps malheureux, la ferveur & l'innocence des premiers siécles. C'est un ordre sacré de personnes que Dieu a séparées comme pour lui, & qui s'étant elles-mêmes renduës comme invisibles à tout le reste des créatures, en se renfermant dans les solitudes, n'acquiérent que des vertus, ne possédent que la paix de leur conscience, n'attendent que des biens spirituels & invisibles, & faisant croître en elles la charité, s'occupent avec fruit, vivent avec circonspection, & meurent avec confiance. Il n'en faut pas davantage pour nous donner une haute idée de la vocation Religieuse. *Le même.*

Le bonheur de la vocation Religieuse.

Le moyen d'ignorer quelle est en ce point la grandeur des devoirs de la vocation Réligieuse, si l'on regarde l'application toute particuliere avec laquelle il a plû à Dieu de former ces personnes dévoüées à son service : il les a preferées à un nombre presque infini de personnes qu'il a laissées dans la corruption du siécle, il les a distinguées de cette masse d'iniquité; il a lavé leurs vêtemens dans les eaux vives d'une pénitence salutaire, pour en augmenter la blancheur, ou pour effacer les taches qu'ils avoient contractées, il leur a donné des régles, qui sont autant de lampes allumées, qui éclairent toutes leurs voyes; il les a renfermez dans l'enceinte de leur Cloître comme entre des rempars inaccessibles; il a établi des personnes qui veillent sans relâche, pour les défendre; il parle incessamment à leur cœur par des inspirations secrettes, par lesquelles il leur fait connoître ses volontez, il les excite à les vouloir accomplir, il les enseigne par des lectures Saintes, il les exhorte par les avis de ceux qui les conduisent, il les anime par l'exemple de ceux avec lesquels ils passent leur vie, il les fortifie par la participation des divins Mysteres. *L'Abbé de la Trape, tome second des devoirs de la vie Monastique.*

L'état Religieux est une mort mystique, qui a du

Il en est de la mort mystique, qui arrive par la consécration des vœux, comme de la mort naturelle qui arrive par l'extinction des principes de la vie; on se sépare des hommes, & sans retour; dans l'une comme dans l'autre, on renonce à tous les biens du monde, on se dépoüille volontairement de

toutes les richesses de la terre, & on tourne toutes ses pensées du côté de celles du Ciel... Les paroles que l'esprit de Dieu met dans la bouche de ceux qui meurent par les vœux, & de ceux qui meurent par la privation de la lumiere, sont tellement les mêmes dans leur sens, quoique les expressions soient différentes, qu'on ne peut douter, que les uns & les autres ne doivent avoir les mêmes sentimens, & les mêmes dispositions : l'homme mourant dans le monde de la mort de la nature, dit au Sauveur dans le mouvement de sa confiance, en s'abandonnant entre ses mains : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Et témoigne dans cette entiére séparation où il entre, qu'il lui tient lieu de tout, & qu'il met en lui toutes ses espérances ; & l'homme mourant au monde par la profession Religieuse, s'adresse au même Sauveur, & se jette entre ses bras, en lui protestant par une déclaration solemnelle, que tout est passé à son égard, & que c'est de lui seul, qu'il attend son bonheur, son salut & sa vie. *Le même.*

rapport à la mort naturelle.

Luc. 23.

Ceux qui manquent d'obéïr aux volontez de Dieu, se livrent & s'exposent à d'extrêmes perils ; Dieu ne leur a pas refusé les graces qui leur étoient nécessaires, mais ce sont eux qui n'ont pas répondu aux graces qu'il leur a faites, & qui bien loin de suivre les voyes qu'il leur avoit marquées, s'en font de particulieres. Dieu les laisse à leurs propres pensées, leurs imaginations leur servent de guide : *Dimisit eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis.* Ainsi par un jugement plein de justice, ils portent partout la peine de leur résistance, ils marchent par des chemins, & par des routes écartées, qui au lieu de mener à la vie, les conduisent & les précipitent dans les ténébres de la mort. *Le même.*

Ceux qui manquent à la vocation Religieuse sont en danger de leur salut.

Psalm. 80.

Il y auroit peu personnes qui eussent assez de courage & de fermeté, pour vaincre les oppositions qui se rencontrent, lorsqu'il s'agit de prendre un engagement immuable dans un genre de vie aussi pénible, & aussi laborieux qu'est la profession Religieuse, lorsqu'elle est prise dans son exactitude, & dans sa vérité. Car comme d'ordinaire les tentations s'augmentent, & que les difficultez se grossissent & se multiplient, lorsqu'on est sur le point de se lier, & de prononcer pour ainsi dire l'arrêt de sa mort, en prononçant ses vœux, alors la vocation soûtient, elle encourage & fortifie. *Le même.*

Il faut de la force & du courage pour vaincre les difficultez qui s'opposent à la vocation Religieuse.

Quand un homme quitte le monde, ses idées, ses défauts, ses imperfections le suivent dans sa retraite, & s'il ne se ferme aux objets differens qui frappent ses sens, elles ne manqueront pas de se ranimer tout de nouveau, de se fortifier & de s'accroître ; son imagination se remplira de phantômes ; son esprit de vaines pensées ; son cœur formera des mouvemens, & des désirs irréguliers, de sorte qu'il se trouvera dissipé, inquieté, agité dans le port comme s'il étoit encore dans la tempête. *Le même.*

Une personne qui entre en Religion porte avec elle ses défauts, qu'elle doit travailler à corriger.

A quels inconveniens ne sont point exposez ceux, qui contre les devoirs de leur profession se trouvent dans l'embarras du monde ; puisque ces sortes de commerces ruinent la pieté d'un Religieux ? Il faut qu'il prenne les mœurs des personnes avec lesquelles il vit, qu'il ternisse la pureté de son cœur par des conversations mondaines, qu'il éteigne l'esprit de JESUS-CHRIST, qui doit être l'unique principe de sa vie, pour se remplir d'un autre esprit qui lui est entierement contraire, & que par toutes ses démarches il s'attire, & qu'il avilisse sa

Les dangers que court un Religieux qui s'embarrasse dans les affaires du siécle.

personne, & la dignité de son état. *Le même.*

C'est un bienfait singulier dont nous sommes redevables à Dieu, de nous avoir appellez à la Religion.

Non, non, disoit saint Athanaze à ses disciples, il n'est personne de nous qui doive se glorifier d'avoir quitté le monde, il faut plûtôt en rendre graces à Dieu : *Nemo qui reliquerit mundum glorietur.* J'aurois ici droit de vous tenir le même langage ; ne nous glorifions point de ce que nous avons fait pour Dieu, en entrant dans la Religion, mais loüons & bénissons plûtôt mille fois ce que Dieu a fait pour nous. En nous consacrant au Seigneur, nous avons quitté des biens, mais des biens dont la possession est un fardeau pesant, selon le langage de Dieu même, dont l'attachement est un crime, selon l'Evangile, dont la perte est un sujet de douleur, & d'amertume ; nous quittons des biens qu'on ne peut posséder, sans être accablez de leur fardeau, des biens qu'on ne peut aimer sans être soüillez de la cupidité, des biens enfin qu'on ne peut perdre, ou penser qu'on perdra, sans être troublé de leur

S. Bernard.

future perte : *Bona quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant.* Ainsi c'est une grace, & un bienfait, que Dieu nous ait inspiré la volonté de nous en défaire nous-mêmes, & quand je fais réflexion à toutes ces veritez que la foy nous enseigne, que dois-je conclure ? Sinon que je suis obligé de me réjoüir à la vûë de cette grace singuliere, que le Seigneur m'a faite de m'appeller à l'état Religieux, qui m'épargne tant de combats, qui me met au dessus de tant d'écueils ; & à rendre mille actions de grace à cette singuliere miséricorde de mon Dieu, qui m'a fait prendre le parti non-seulement le plus parfait, le plus sûr, mais le plus aisé & le plus favorable au grand ouvrage de mon salut. Car ne nous y trompons pas, il est bien plus aisé d'être dépoüillez des biens de la terre, comme nous le sommes, que de les posseder sans s'y attacher : il est bien plus aisé de se passer tout-à-fait des plaisirs du monde, que d'en user & de s'y contenir, & que d'être au milieu des honneurs & des distinctions & de ne s'en orgueillir pas : il est bien plus aisé de se soûmettre à la volonté d'autrui, que de retenir sa liberté au point qu'elle doit être retenuë ; user de ce monde comme n'en usant pas, c'est à quoi tout Chrétien est obligé, mais qui sont ceux qui s'en acquitent comme ils doivent ? posséder ces biens comme ne les possédant pas, c'est une condition attachée à quiconque veut se sauver ; mais où trouve-t-on dans le monde des gens qui soient dans ce sentiment ? *Le P. Bourdaloüe Sermon sur une Profession.*

Action de grace pour un si singulier bienfait.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Ah Seigneur ! devez-vous lui dire, vous avez rompu mes liens avec le monde : *Dirupisti vincula mea* ? Et c'est pour cela que je vous immole une Hostie de louange ;

Psalm. 115.

j'invoquerai sans cesse vôtre saint Nom : *Tibi sacrificabo hostiam laudis, & nomen Domini invocabo.* C'est pour cela que prosternée au pied de vôtre Autel,

Pour une Vêture.

je vais commencer à vous faire un sacrifice de moi-même. Que ne le puis-je dès maintenant, sans attendre davantage ? Que ne reste-t-il en mon pouvoir que de me dépoüiller de cette funeste liberté, qui me peut encore porter vers quelque autre objet que vous ? Mais vous voulez que je différe encore, & que je ne m'unisse à vous par des liens indissolubles, qu'après m'avoir mise à l'épreuve, donnez-moi la consolation, de pouvoir faire de sentiment & d'esprit, ce qu'il ne m'est permis de faire que dans quelque temps ; & de dire de cœur & d'affection : *Vota mea Domino reddam.* Car ce sera alors que

je lui rendrai sacrifice pour sacrifice, & amour pour amour. J'aurai l'avantage de ne pouvoir rien épargner pour lui, comme il n'a rien épargné pour moi, d'être sa victime, comme il a été la mienne. Mais l'esprit de ferveur & de charité dont vous êtes remplie, vous fera parler bien plus hautement que moi. *Le même.*

Nous étions au monde, comme un arbre non-seulement stérile, mais encore gâté & corrompu par le peché originel ; Dieu, par une miséricorde singuliere, nous a préférablement à tant d'autres, transplantez pour ainsi dire, dans le champ fertile de l'Eglise, en nous faisant Chrétiens ; & de plus, par une providence encore plus aimable, dans celui de la Religion ; puisqu'il nous a fait la grace d'embrasser cet état. Avons-nous jamais bien conçu l'avantage qu'il y a d'avoir été comme transplantez dans une terre si Sainte, cultivée par tant de travaux, & arrosée des sueurs, & du Sang même d'un Dieu ; C'est cette terre qui a porté ces illustres Héros du Christianisme, & qui porte encore tous les jours de si grands Saints de tout âge, & de tout sexe, ces grandes ames avec la même culture que nous avons c'est-à-dire avec les mêmes secours, ont porté & portent encore de si grands fruits. Vous qui avez le bonheur d'être Religieux, regardez ces parfaits modeles, ils n'ont pas eu d'autres regles, que celles que vous avez, ils ont eu seulement plus de fidelité à les observer, & ce n'a été qu'en les observant qu'ils se sont faits grands Saints. *Le même.*

Qu'est-ce que la Religion, où Dieu, par sa miséricorde vous a conduit ? C'est un lieu où l'on ne voit que des pratiques continuelles d'humilité, & de renoncement à soi-même, où l'on ne trouve que des personnes revêtuës de haires & de cilices, où tous les emplois sont laborieux & humilians, où l'on étouffe l'ambition par l'amour des mépris. C'est un lieu, où l'on ne voit que des pauvres d'esprit, des personnes affamées, & alterées de la justice, des ames élevées au dessus de la chair & du sang par la méditation & la priere, des Pénitens sans relâche, des Hosties vivantes, que la grace fait toûjours vivre, & que l'austerité fait toûjours mourir. C'est un lieu où l'on sacrifie ses passions, où l'on se hait & se mortifie soi-même. C'est un lieu, en un mot, où l'on est sans cesse occupé à imiter la vie du Fils de Dieu, or sa vie a été une croix continuelle, & une humiliation profonde, il faut donc se pénétrer de toutes ses douleurs, ôter à l'orgueil ses préférences, à l'ambition son empire, à la volupté tous ses plaisirs, le monde à mon cœur, & mon cœur au monde, pour ne vivre plus que pour JESUS-CHRIST. *Pris des Discours Chrétiens, tome 3. Sermon de saint Bernard.* Sur le même Sujet.

Saint Paul dit que Noé avoit condamné le monde de son temps, par le moyen de l'Arche qu'il faisoit bâtir : *Per quam damnavit mundum.* Et la raison qu'en donne saint Augustin, c'est que tous les coups qu'on donnoit pour construire cet ouvrage, étoient autant d'avertissemens aux pécheurs, que Dieu alloit punir leurs crimes. On peut dire la même chose (Ma tres chere Sœur) de toutes les circonstances de vôtre sacrifice, & de toutes les actions qui parleront dans la suite toute de vôtre vie. Ce sont comme autant de bouches éloquentes qui condamnent les déréglemens & les maximes du monde, & des sectateurs du monde, vôtre habit humble condamne le luxe & la vanité de leurs ajustemens ; vos veilles dans le service de Dieu, leurs veilles dans les

jeux & les spectacles prophanes ; vôtre retraite, leurs dissipations continuèles ; vôtre austerité, leur molesse, vôtre obéïssance leur libertinage, vôtre pauvreté volontaire, leur attachement aux richesses périssables. Il n'y a pas une de vos actions qui ne les confonde, & dont on ne puisse dire ces paroles de l'Apôtre : *Per quam damnavit mundum.* Il est vrai que les premiers Chrétiens étoient tels que nous demandons aujourd'hui les personnes Religieuses, qu'ils étoient des personnes admirables, pour user des termes de Tertulien ; des hommes généreux dans le mépris qu'ils faisoient des choses de la terre, & qui s'étudioient de faire paroître dans leur conduite, tout ce que l'Evangile a de plus fort pour confondre le monde & ses maximes : mais depuis que cette premiere ferveur s'est relâchée par la paix de l'Eglise qui a amolli leur courage, cette perfection qui a brillé avec tant d'éclat dans la vie des premiers Chrétiens, est devenuë par excellence le partage des personnes qui se retirent dans les cloîtres, & dans les solitudes ; & d'objet qu'elle étoit alors de la noble ambition de tous les fideles, elle a été réduite à faire l'obligation la plus essentielle de l'état Religieux. *Le même : Sermon pour une Véture.*

Ad Hebr. 11.

Une personne ne doit soûtenir l'honneur de sa profession Religieuse par sa vertu.

Une personne Religieuse ne soûtiendra jamais comme elle doit, l'honneur de sa condition, si elle n'est aussi grande par sa vertu, que par l'éminence de sa profession qui la met dans un degré supérieur à tous les Chrétiens du siécle, & si elle ne fait de toutes ses actions un spectacle de confusion pour le monde. Les vertus qui ne sont que de bienséance pour le reste des hommes, sont d'une étroite obligation pour les personnes Religieuses. Comme elles sont la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ, les plus belles fleurs du champ de l'Eglise, l'honneur & l'ornement de la grace, pour user des termes de saint Cyprien, elles sont obligées par leur état de soûtenir la gloire de Dieu, & les interêts de la Religion, contre les mœurs & la licence du siécle. Elles doivent donner des exemples si héroïques de vertu, que non-seulement ce seroit pour elles un crime de n'en avoir point du tout, mais même un grand vice, dans la pensée de saint Bernard, que de n'avoir pas plus de zele, & plus de vertu que le commun du peuple. *Le même.*

Une personne Religieuse ne doit point retourner de cœur ni d'affection dans le monde.

Comme le premier homme étant sorti du Paradis Terrestre, ne put jamais y rentrer, à cause que le Chérubin, que Dieu avoit mis à la porte, lui en défendoit l'entrée & l'accez ; ainsi par une raison différente, mais par un effet tout semblable, lorsqu'une ame chrétienne s'est par son entrée en Religion séparée du monde, qui est le Paradis de l'homme terrestre, Dieu ne veut pas qu'elle y rentre ni de pensée, ni de cœur, ni d'affection. Son corps peut bien être sur la terre, mais son ame ne doit être appliquée qu'à Dieu, & si elle a encore quelque commerce avec le monde à raison de son emploi, il faut qu'elle l'éclaire par sa vertu, qu'elle l'édifie par ses bons exemples, & qu'elle le confonde par la sainteté de sa vie. Mais au reste il faut que son esprit soit toûjours appliqué à Dieu, & ne doit penser qu'à lui. *Le même.*

Le bonheur des Religieux d'être délivrez des dangers &

Une ame Religieuse, qui s'est élevée au dessus du monde, n'en craint plus ni les mouvemens, ni les passions. Sa retraite est un port asûré, d'où elle voit les tempêtes & les orages qui s'élévent, sans craindre d'y faire naufrage, dit saint Ambroise : *Nescit naufragia, qui semper in portu tranquilli-*

tatis est. Voilà le bonheur de l'état Religieux, le choix que vous en faites est sage & discret, il vous délivre non-seulement des dangers, mais encore des embarras de ce monde.. Car s'il est défendu aux Laïques de mettre la main à l'encensoir, & de se mêler des choses de la Religion, il est encore moins permis à une ame Religieuse de s'embarasser des affaires du siécle. Les armes du monde ne sont point propres, aux personnes qui se sont engagées au service de JESUS-CHRIST, & si elles les portent, il est fort à craindre qu'elles ne s'en servent aussi mal que David eût fait de celles de Saül s'il ne les eût quittées pour prendre celles qui étoient propres de son état. *Le même.*

Des embarras du siécle.

Saint Paul exhorte les Chrétiens à faire de leurs corps, non une hostie morte, mais une victime vivante : *Obsecro ut exhibeatis corpora vestra Hostiam viventem.* C'est ce que nous pouvons dire des personnes Religieuses, ou plûtôt c'est à quoi leur état les oblige. Il faut qu'une personne consacrée à Dieu devienne une Hostie, & fasse un sacrifice d'elle même ; mais il faut que cette hostie soit vivante, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas effectivement mise à mort, mais seulement en état de mort, par le sacrifice de ses sens, & de ses passions : *Mirum sacrificium*, dit saint Chrysologue, *ubi corpus sine corpore, sine sanguine sanguis offertur.* Merveilleux sacrifice, où la charité offre son corps à Dieu sans le détruire, où elle consacre son Sang sans le répandre ! Si cette mort vous semble cruëlle, la vie qu'elle donne est bien capable d'en adoucir toutes les rigueurs. Si vous avez horreur de la pénitence qui vous cause cette mort, à vous-même, & à vos passions, si cette mort vous paroit terrible, il est aisé de vous la rendre aimable, par l'espérance d'une vie éternellement heureuse, qui en doit être la recompense un jour, mais d'une vie paisible, tranquille, spirituelle, & toute divine, qu'elle vous procurera en ce monde : ainsi l'état de la Religion est un état de vie & de mort ; c'est une condition, où tous ceux qui s'engagent meurent à leur propre volonté par leur obéissance. *Le même.*

Le Religieux fait à Dieu un sacrifice vivant de son corps.

Ad Rom. 12.

Entrez au plûtôt dans cet heureux port, d'où vous verrez les tempêtes qui agitent le monde, sans craindre d'y faire naufrage. Dans cet heureux port, où méprisant tout ce que la folie des hommes recherche avec tant d'ardeur, vous verrez passer devant vos yeux la figure du monde comme une ombre, & ses pompes comme les vagues d'une mer agitée qui s'élévent, & qui s'abbaissent en même tems, vous ne serez plus exposé à tous les dangers dont ce monde est rempli, la solitude & la retraite de cette maison Religieuse vous interdira la présence de tous les objets qui surprennent l'esprit & le cœur par les yeux, c'est un asile, où vous conserverez sans tache, l'innocence & la pureté que vous voulez consacrer à Dieu pour le reste de vôtre vie.. Dans le monde on est trop environné de ce qui flatte les sens, & les passions pour n'en être pas ébloüi. Ceux qui sont au milieu de la mer, ne voyent que de l'eau de tous côtés, & ceux qui vivent dans le siécle sont environnez de périls de toutes parts, comme parle l'Apôtre : *Circumstans nos peccatum.* Ils sont presque toûjours dans l'occasion du peché, toûjours battus de la tempête, & toûjours en danger du naufrage. *Le même.*

L'état Religieux est un port assûré contre les dangers dont le monde est rempli.

Ad Hebr. 12.

Il n'en est pas du joug du Fils de Dieu, comme du joug que le monde nous

Le Joug du

Fils de Dieu est léger, & les vœux de la Religion nous aident à le porter plus facilement.

fait porter. Celui-ci est pesant, l'autre est leger, le joug du monde nous accable, celui de JESUS-CHRIST nous éléve; le joug du monde est un poids qui nous arrête sur la terre, celui du Fils de Dieu a des aîles, qui nous élévent vers le Ciel. C'est pourquoi les Peres se servent ordinairement en cette matiere de la comparaison des oiseaux, qui portent leurs aîles, & qui sont portez par leurs aîles; plus ces aîles sont chargées de plumes, & mieux ils volent, & plus elles ont de poids, plus elles ont de legereté. Il en est de même des vœux & des liens de la Religion, ce sont des liens, qui au lieu de nous arrêter portent tous ceux qui les portent, & si vous voulez que je vous explique encore cette vérité par une comparaison bien sensible, figurez-vous un vaisseau chargé de voiles & de cordages, ne diroit-on pas que la pesanteur de toutes ces choses devroit l'arrêter, ou retarder du moins la rapidité de sa course? cependant c'est ce qui le fait aller, ses voiles qui le font voler par tout, & sans lesquelles il ne partiroit jamais du port. Que si nous appliquons maintenant ces comparaisons à l'état Religieux, nous verrons qu'il n'est rien pour pesant qu'il soit à quoi la Religion ne donne de la facilité, & ne serve de moyen pour porter plus facilement le joug de JESUS-CHRIST. *Le même.*

Comme c'est une espéce de mort que d'embrasser la vie Religieuse.

2. *ad Cor.* 5.

Je trouve dans l'action que vous allez faire, tout ce qu'il y a de plus amer en la mort, j'y trouve même quelque chose de plus terrible. Car pourquoi pensez vous que la mort nous paroisse si redoutable? Ce n'est pas précisément, parce qu'elle nous ôte la vie, c'est parce que qu'avec la vie, elle nous ravit tous les biens, & tous les plaisirs de la vie: *Qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati, eo quod nolumus expoliari*, dit saint Paul: Quelque accablez que nous soyons sous le faix du corps, nous ne laissons pas de soûpirer, lorsqu'il faut mourir, parce que nous ne voulons pas être dépoüillez: Aussi voyons-nous qu'à mesure qu'on posséde plus de biens, on craint davantage de mourir. Or, est-il un dépoüillement plus universel que celui d'une personne Religieuse? du moment qu'elle a fait profession, elle ne posséde plus rien, elle ne peut rien posséder à l'avenir, elle a renoncé à tout ce que le monde lui avoit donné, & ce qui est infiniment davantage, à tout ce que le monde lui promettoit. Elle a quitté toutes sortes de biens; la plûpart des hommes préféreroient la mort à une pauvreté si extrême. Néanmoins on n'est pas encore mort, pour avoir perdu tout ce qu'on avoit au monde, mais le Religieux perd encore l'esperance d'avoir jamais rien, & cette esperance ne se perd qu'avec la vie: *Le P. de la Colombiere, tome deuxiéme, Sermon 4e. pour la Profession d'une Religieuse.*

Il ne faut pas trouver étrange qu'on combate long-temps avant que de se résoudre à embrasser cet état.

Faut-il s'étonner qu'une personne qui songe à faire un pas si difficile, soit quelquefois attaquée, soit combattuë long-temps avant que de pouvoir s'y résoudre; car il ne faut pas le dissimuler, cette mort pour l'ordinaire est précedée d'une cruëlle agonie. J'en ai été témoin plusieurs fois, & il est vrai que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vû de plus touchant. La nature en ces rencontres fait d'étranges efforts, afin d'étouffer la grace qui veut l'étouffer elle-même. Le monde & la volupté se présentent avec des attraits bien capables d'ébranler un jeune courage. D'ailleurs la Religion n'offre à l'esprit que des images affreuses d'humiliation, d'abstinence, de solitude. Tout l'homme

l'homme frémit à la vûë de cinquante ou soixante années de contrainte, à la seule pensée d'une vie éloignée de toutes sortes de plaisirs. Il faut dire adieu, & un éternel adieu, à pere & à mere, à des freres pleins d'amitié, aux plus chers confidens, aux amis les plus intimes, il n'y a pas une seule goute de sang dans les veines qui ne se révolte, qui ne s'oppose à une si rude séparation. Cependant, on ne laisse pas de marcher avec assez de résolution. Mais que de troubles, que d'angoisses intérieures, que de soûpirs étouffez, que de larmes secrettes, que de mortelles sueurs. Mais courage, ames prédestinées, un moment de constance vous fera passer par une mort héroïque à une heureuse immortalité. *Le même.*

Pour avoir quitté le monde, on n'est pas parfait pour cela, il y a encore bien du chemin à faire.

Il est assez ordinaire aux personnes qui songent à se retirer du monde, de penser qu'ils n'auront pas plûtôt abandonné toutes choses, qu'ils seront parvenus à la plus haute perfection. La plûpart de ceux qui vivent dans le siécle, font le même jugement ; ils ne peuvent comprendre, qu'un homme qui s'est fait pauvre, qui s'est soûmis, & qui s'est fait esclave pour l'amour de Jesus-Christ, ait encore une fois un long chemin à faire, pour arriver à la sainteté, quoiqu'il en soit encore au premier pas. Cependant il n'est rien de plus véritable. Saint Paulin ayant renoncé à tous ses biens, & Sulpice Severe son bon ami l'en ayant félicité dans une lettre, il lui répond en ces termes : Avoir quitté toutes les choses temporelles, ce n'est pas avoir fourni la carriere, c'est seulement y être entré ; un Athlete, qui s'est dépoüillé, n'est pas pour cela victorieux, il est seulement en état de mieux combattre. Celui qui doit passer un fleuve à la nage, met bas ses vêtemens ; mais pour cela il n'est pas encore à l'autre bord, il faut qu'il remuë les bras, qu'il s'élance, qu'il se mette hors d'haleine, pour rompre les vagues, & pour fendre le courant des eaux. *Le même.*

Souvent après avoir renoncé au monde par la profession religieuse, on retient l'esprit & les maximes du monde.

Après être sortie du monde, & après s'être consacrée au service de Dieu, en faisant profession, une fille pourroit encore conserver, & le langage & les manieres, & les inclinations du monde, lesquelles ne se changent pas aussi facilement qu'on change de voile. Il pourroit arriver qu'après tous ces engagemens, le monde vivroit encore, & dans son souvenir & dans son estime, & même au fond de son cœur ; il se pourroit faire qu'ayant quitté de grands biens, elle auroit encore de grandes attaches à des bagatelles, qu'elle seroit aussi empressée à rechercher ses commoditez, qu'on l'est dans le siécle à se procurer toutes sortes de plaisirs, & qu'enfin elle ne seroit pas moins avide des petits honneurs qu'on peut prétendre dans la Religion, que les plus ambitieux sont alterez de la vaine gloire du monde. *Le même.*

Il faut s'éforcer de toûjours croître, & de toûjours avancer dans la perfection, dans l'état religieux.

C'est beaucoup que de faire les vœux de Religion, mais le point principal est de les observer exactement : *Danda est opera ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur, & consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis.* Ce sont les paroles de saint Cyprien, écrivant aux saints Confesseurs ; il ne faut pas s'arrêter après ces premiers pas, il faudra donner les derniers traits à cet ouvrage, que vous n'avez fait qu'ébaucher. Vous mourez au monde par vôtre profession ; mais il vous faut appliquer ensuite à faire mourir le monde en vous, & enfin à y faire vivre Jesus-Christ au lieu du monde. Vous ne devez cesser de vous reprocher vôtre tiédeur, tandis que dans le monde il y aura un avare, qui aimera plus son argent, que vous n'aimerez

vôtre pauvreté ; tandis qu'il y aura des personnes plus soigneuses de plaire aux hommes, que vous ne le serez de plaire à Dieu, par la pureté de vôtre corps, & de vôtre cœur ; tandis que les plus impérieux trouveront plus de plaisir à commander, que vous n'en aurez à obéïr. *Le même.*

Comme les séculiers doivent tirer profit de l'exemple de tant de jeunes personnes qui renoncent au monde pour embrasser l'état religieux.

Mais vous (Chrétiens Auditeurs) pendant que tant de saintes filles vont s'appliquer avec tant de ferveur à se purger de toute affection terrestre, pendant qu'elles ne penseront jour & nuit qu'à se rendre agréables à leur Créateur ; que ferons-nous nous autres pour nôtre salut ? Vivrons-nous toûjours en cette effroyable négligence, dans cette horrible ingratitude envers Dieu, dans cet oubli de la mort, & de nôtre bonheur éternel ? Hélas ! est-il bien possible que nous ayons comme elles, une ame à sauver, un enfer à craindre, une éternité de biens à perdre ou à mériter ? Qui le croiroit à voir d'un côté leur crainte & leur vigilance, & de l'autre l'assûrance & l'oisiveté où nous vivons. Cette jeune fille s'ensevelit dans un cloître, elle s'estime heureuse, si par une mort de plusieurs années, elle se peut enfin procurer une bonne mort, & cependant cet autre s'engage tous les jours de plus en plus dans le monde, & n'a peut-être jamais pensé sérieusement qu'elle doit mourir. Ce jeune homme se dépoüille de tout, comme s'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, & cet autre ne songe qu'à bâtir, qu'à s'établir, qu'à multiplier ses biens, comme s'il devoit vivre éternellement : les uns passent leur vie dans la mortification, les autres dans les délices ; les uns se punissent eux-mêmes des pechez qu'ils n'ont pas commis, les autres ne cessent d'ajoûter crimes sur crimes, & ne veulent pas même entendre parler de pénitence. Que veut dire cecy (Chrétiens) est-ce qu'il y a deux chemins pour aller au Ciel, l'un étroit, l'autre large ? Est-ce que le Paradis se donne pour rien à quelques-uns, & que les autres ne le peuvent avoir qu'au prix de leur sang ? Vous me direz, nous ne sommes pas tous Religieux & Religieuses, il est vrai ; mais c'est cela même qui me surprend ; car quelle obligation cette personne a-t-elle de renoncer au monde, quelle raison a pû la porter de renoncer au monde, qui ne dût y porter tous les autres ? *Le même.*

Une personne religieuse doit entretenir & conserver la ferveur avec laquelle elle a commencé.

Je ne vous parlerai point de l'excellence, ni du bonheur de l'état que vous allez embrasser ; vous le sentez mieux que je ne le puis dire : je vous parlerai seulement de l'obligation que vous avez de maintenir & d'augmenter cette ferveur qui vous fait aujourd'hui renoncer au monde, avec une grandeur d'ame, & une liberté d'esprit digne du service de Dieu. Car il vous seroit bien honteux (ma chere Sœur) que ce premier moment, qui n'est que vôtre entrée dans les voyes de la perfection, en fût pour vous le plus haut point, & le dernier terme : que vous ressouvenant de la ferveur qui vous anime aujourd'hui, vous ne la reconnussiez plus dans la suite de vos années, que la tiédeur enfin corrompît de si saints commencemens. C'est souvent le malheur des Religieux ; ce ne sera point le vôtre, comme on a tout sujet de l'espérer. On vous verra, par la grace de Dieu, soûtenir & rendre à cette sainte Communauté, où vous avez été élevée, le fruit des excellens exemples que vous y avez reçûs. *Le P. de la Ruë, Sermons imprimez sous son nom, tome 4.*

Exemple de Loth retiré

Loth, un des favoris de la Providence, s'étoit renfermé dans Sodome avec ses enfans, quand l'arrêt du Ciel fut porté contre cette ville infame : Dieu ne

voulant pas perdre le juste avec les criminels, il lui envoya ses Anges, il lui annonça le péril où il étoit, il ne s'offensa point de sa lenteur ; on le prit par le bras, on le tira des murailles ; jusques-là c'est Dieu qui fait tout : ce n'est pas toûjours de même. Ecoûtez, lui dit l'Ange du Seigneur, sauvez maintenant vôtre vie, gagnez cette montagne, autrement vous périrez : *Salva animam tuam in monte, salvum te fac, ne & tu simul pereas.* L'Ange aussi-tôt l'abandonne à sa conduite, & lui met son salut entre les mains : Et pourquoi Dieu n'achevoit-il pas lui seul, ce qu'il sembloit avoir commencé lui seul ? C'est que dans les premiers pas il y a bien plus du sien que du nôtre ; il faut que dans la suite, il y ait de nôtre côté, je ne dis pas plus du nôtre que du sien ; mais du moins un courage, une grandeur d'ame, une fidelité toute autre que dans les commencemens : c'est qu'après que Dieu nous a tirez par une grace particuliere, nous sommes encore en péril, si nous ne répondons avec ferveur à l'étenduë de sa grace, & à la grandeur de ses desseins sur nous. *Le même.*

& préservé de l'embrasement de Sodome, appliqué à une personne appellée à la Religion. *Genes. 19.*

Loth audessus du péril promenant ses yeux sur le malheur de ses voisins, quels sentimens devoit-il avoir des soins de la Providence,& de l'amour de Dieu pour lui ? Quelle résolution devoit-il prendre ? avec quelle ardeur s'attacher à son service, & se soûmettre à ses volontez ? Et nous dans la Religion, du haut de la sainte montagne, où Dieu nous a mis en sûreté, pouvons-nous contempler l'embrasement du reste du monde, & le malheur dont il est accablé, sans être remplis d'une sainte confusion, & d'un zele ardent de reconnoissance, à la vûë des miséricordes dont il a usé envers nous ? Ah ! combien de mondains gémissent dans leurs miséres, & nous envient nôtre repos, & nous tendent les bras ! O Seigneur, que vous ont-ils fait ? Pourquoi trouverai-je dans vôtre cœur, une tendresse qu'ils n'y trouvent pas ? Qu'avez-vous trouvé dans mon cœur, qui ne fût pas dans celui des autres ? comment ai-je entendu cette voix qu'ils n'entendoient pas, ou qui ne leur parloit pas, n'y serai-je docile, ni sensible dans ce moment ? y serai-je sourd dans la suite de ma vie ? *Le même.*

Les Religieux que Dieu a retirez des dangers du monde, doivent avoir compassion de ceux qui y sont exposez.

Avez-vous jamais bien pensé à la grandeur du bienfait de Dieu à vôtre égard, de vous avoir appellée à un état où vous trouvez tant davantages pour le salut. Dieu vous a choisi entre tant de personnes, & vous ne le choisiriez pas ? vous ne lui rendriez pas préférence pour préférence ? Ah ! un jour combien pensez-vous que vous bénirez ce choix, que vous en aimerez ce Dieu de bonté, que vous serez hors des dégoûts & des ténébres de la vie ? Alors que ne souhaiterez-vous point avoir fait & avoir souffert pour un Dieu si libéral, & si digne d'être servi ? Prenez dès à present ces idées, elles vous occuperont durant toute l'éternité. Qu'elles vous servent donc durant la vie à vous inspirer la ferveur. Vous comprenez qu'elle vous est nécessaire par la vûë de ce que Dieu a fait pour vous ; comprenez donc aussi que vous la devez conserver & entretenir par reconnoissance d'une si signalée faveur ? *Le même.*

Reconnoissance que nous devons à Dieu, pour le bienfait de la vocation à l'état religieux.

Comprenez bien une bonne fois ce que c'est que de consacrer au service de Dieu par les vœux de Religion. C'est renoncer pour lui à vos droits les plus naturels ; droits sur vos biens, droits sur les plaisirs permis, droits sur vôtre liberté, sur vôtre propre volonté, sur vôtre propre personne ; l'on ne

Ce que c'est que de se consacrer à Dieu par les vœux de religion.

vous comptera plus dans le monde, entre les vivans ; vous n'aurez plus aucun rang dans vôtre famille, aucune action dans la vie civile, aucun pouvoir d'acquérir, de donner, de posseder, de dire une seule fois par vous-même ; je le puis, ni je ne veux. C'est pour cela que les Saints Peres ont appellé la Religion une servitude, un esclavage : on y devient d'une façon particuliére serviteur & esclave du Seigneur ; on y est lié par les régles, & enchaîné par les vœux : pour cela là Religion est considérée comme une mort. Richesses, commoditez, équipage, terre, maisons ; regardez-les pour la derniere fois, comme un mourant, qui leur dit le dernier adieu, & qui ne peut plus y rien prétendre. C'est pour cela, que la Religion est appellée un sacrifice, un holocauste, où sans réserve la victime est brûlée & consumée devant Dieu.. Pour renoncer ainsi à tous les droits naturels, quelle résolution ne faut-il pas ? *Le même.*

Il faut dans la Religion étouffer ses désirs, & renoncer à toutes ses espérances. *Matth.* 19.

Il faut par un nouvel effort étouffer avec ses plus justes affections, ses désirs, & ses espérances les plus douces : effort si généreux, & d'un prix si excellent, qu'il fit presque seul tout le mérite des Apôtres. Que quittoient-ils en se donnant à Dieu ? Des barques & des filets ; cependant ils s'osent vanter d'avoir quitté toutes choses : *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.* Ils ne rougissent pas d'en demander recompense, comme s'ils avoient sacrifié tous les biens de l'univers : *Quid ergo erit nobis* ? Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le Fils de Dieu conformant son jugement à l'idée qu'ils avoient de leurs mérites, ne leur offre en dédommagement, rien moins que le centuple dès cette vie, & la puissance de juger avec lui tout le monde au dernier jour. Pourquoi cette recompense excessive, & si fort audessus des biens, que les Apôtres avoient quittez ? Parce qu'avec leurs petits biens, ils avoient encore quitté tous leurs désirs, & toutes leurs espérances, qui sont un fond infini : *Non solùm quidquid habebant, sed quidquid habere cupiebant*, dit saint Augustin. *Le même.*

Après les efforts qu'on a fait pour se donner à Dieu dans l'état religieux, rien ne doit paroître difficile.

Comparons à ces grands efforts de courage & de vertu qui nous mettent dans la Religion, tout ce qui peut dans la suite de nôtre vie servir d'obstacle à nôtre ferveur : sera-ce la privation de quelques commoditez, la contrainte des observances domestiques, la longueur & le retour fréquent des exercices spirituels, l'éloignement des entretiens, & des consolations humaines, l'importunité de la mortification, la dureté du joug de la dépendance, l'antipatie des humeurs, un rebût, une parole désobligeante, un dégoût, un mépris ? Voilà les écüeils ordinaires, où tant de saintes résolutions, tant de vertus vont échoüer. Saintes ames, est-il bien possible ? sommes-nous dans la maison de Dieu, si differens de ce que nous étions en quittant le monde ? Avons-nous dérogé à tous nos droits naturels, pour nous ménager dans la Religion tant de petits amusemens, & d'interêts misérables ? avons-nous étouffé nos plus justes affections, pour faire dans la Religion tant de liaisons inutiles ? avons-nous renoncé à nos plus solides espérances, pour former dans la Religion des idées ridicules de préférence, de gloire, & de réputation ? Est-ce là l'édifice que nous prétendons élever sur le débris des vanitez de la terre ? Tout cet appareil de professions, de vœux, de sermons, devoient-ils n'avoir pour fin que de faire éclater des foiblesses, qui seroient demeurées cachées parmi les

désordres du monde, & qui peut-être y eussent passé pour vertus ? Falloit-il appeller des parens, des amis aux pieds des autels, pour venir offrir en holocauste une ame lâche & immortifiée ?. Je ne vous opposerai point tant de personnes ferventes qui vous ont précedé, & qui sont encore avec vous, dont les exemples vous confondent : je ne vous opposerai point vous-même à vous-même : vous avez vû d'un œil tranquille, & d'un cœur indifférent toute vôtre famille attendrie sur vôtre départ, toute la terre en pleurs à vos génoux, n'a pas été capable de vous séduire ; vous avez laissé passer sans regret tous vos biens en d'autres mains : ce cœur alors si constant s'affoiblit maintenant, s'allarme & s'attendrit pour une légére bagatelle. Mais dans ces foibles occasions de patience, de mortification & d'humilité, qui sont à la portée de tout le monde, & d'obligation pour tout le monde, oublier ce que vous devez faire, & démentir ce que vous avez fait, est-ce une lâcheté qui puisse trouver quelque excuse ? *Le même.*

Dites-moy (Chrétienne compagnie) une ame telle que paroît celle de cette généreuse fille, au sujet de laquelle nous sommes icy assemblez, qui quitte tout pour ne s'attacher qu'à son Dieu, une ame que Dieu tire de l'embarras & de la foule du monde ; une ame que Dieu arrache du charme & de l'enchantement du siécle, pour la mettre en possession de la véritable terre promise ; une prédestinée que Dieu détache des créatures pour l'attacher à la Religion, qui est, pour ainsi dire, le port assûré de son salut, & sur tout une vierge, qui à la face des saints autels, va choisir le Seigneur pour son Dieu, & que Dieu va choisir pour son épouse, n'est-ce pas là une marque visible d'une ame choisie, & à qui il destine l'héritage de la gloire. *Le même.* Embrasser la vie religieuse est une marque presque assûrée de prédestination.

En se consacrant à Dieu par les vœux de Religion, par-là nous sommes sûrs, autant qu'on le peut-être dans cette vie, que nous aimons Dieu de cet amour de préférence, par lequel nous lui donnons tout nôtre cœur & toute nôtre ame, sans division, sans partage ; & pour concevoir cette verité. Par ce choix nous devons aimer Dieu sur toutes choses ; plus de biens, plus d'honneurs qui nous puissent toucher, quand nous avons choisi le Seigneur pour nôtre Dieu. Or dans le monde pratique-t-on cette régle ? Il est aisé de dire qu'on aime Dieu sur toutes choses, qu'on le préfére à tout ; mais autant qu'il est commun & facile de le dire, autant est-il rare & difficile de le pratiquer : mais dans la Religion, ce langage est très-sûr ; quand nous disons que nous aimons Dieu, nous en avons la preuve en main, pour marque de cet amour, nous quittons tout pour lui ; plus de réserve, tout est sacrifié. Pour consommer cet amour, nous ne nous en fions pas à nous-mêmes : Nous disons avec le Pseaumiste, éprouvez-moy, Seigneur, pour voir si je vous suis fidéle. Personne ne sçait, dit le Saint-Esprit, s'il est digne d'amour ou de haine, de bonheur ou de malheur : *Nemo scit utrùm amore an odio dignus sit.* Il est vrai, personne ne le sçait, j'en tombe d'accord ; mais si quelqu'un le peut sçavoir, je dis que c'est l'ame Religieuse ; car bien différente des ames mondaines, elle ne s'attache qu'à aimer & servir son Dieu ; elle sçait qu'en vertu de l'oblation de ses vœux, elle peut faire le même défi aux créatures, que faisoit saint Paul par ces paroles : *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Qui pourra me sépa- On montre en embrassant l'état Religieux qu'on aime Dieu sur toutes choses. *Eccles. 9.* *Ad Rom. 8.*

rer de l'amour que j'ai pour mon Sauveur ? Sera-ce l'affliction ; sera-ce les biens que j'ai quittez ; sera-ce les honneurs que je pouvois espérer dans le monde ; sera-ce les austéritez & les rigueurs de l'état que j'embrasse aujourd'hui ? Non, après le sacrifice que je fais, aucune créature ne pourra me tenter : j'ai après le choix que j'ai fait, contracté une telle union avec mon Dieu, que rien ne sera désormais capable de rompre les liens qui m'y attachent. Qu'y a-t-il pour nous de plus consolant ? Nôtre choix, nôtre engagement, nôtre profession, n'est-ce pas un gage qui va jusqu'à la certitude morale, de l'amour que nous avons pour Dieu sur toutes choses *Le même.*

Il n'y a guére que les ames Religieuses qui puissent servir Dieu, comme il veut être servi.

Comme Dieu dans son être est le Saint des Saints, il ne veut être servi que par des Saints : or il n'y a que les ames religieuses, qui éloignées des affaires, de l'embarras & du commerce du monde, puissent saintement le servir ; le monde n'est plein que d'écüeils & de dangers presque inévitables ; écüeils & dangers qu'on n'évite jamais mieux que dans le Cloître, contre lesquels la profession religieuse est un excellent préservatif, puisqu'il est certain, comme dit saint Bernard, que c'est-là où une ame chrétienne est plus recüeillie, plus forte, & plus humble ; puisque c'est là où s'occupant toute entiere de Dieu, & de ses devoirs, elle n'est sujette, ni à la dissipation du monde corrompu, ni à la tyrannie du monde impie & libertin, ni à l'ostentation & à la vanité secrette, qui est l'une des plus grandes tentations de l'ennemi séducteur. *Le même.*

Les Religieux sont à présent ce qu'étoient les Chrétiens de l'Eglise naissante.

Dans les premiers siécles de l'Eglise, il n'étoit pas nécessaire qu'il y eût des Religieux, parce que les Chrétiens y vivant bien, & accomplissant tous les devoirs qui leur étoient imposez, on ne pouvoit rien leur reprocher : l'on ne voyoit point qu'ils possedassent rien en propre : ils étoient ce que sont maintenant les Religieux. Ainsi saint Jérôme le témoigne parlant des Chrétiens d'Alexandrie, que saint Marc avoit formez à la foy, & à la morale de JESUS-CHRIST. On n'y voyoit pas des riches attachez aux biens de la terre, comme on y en voit à présent : la pratique de la pénitence y étoit plus ordinaire que celle des plaisirs ; point d'orgueil ; point d'impureté, point de vengeance : ils n'avoient tous qu'un même cœur, & un même esprit ; tous également conduits par un même penchant, ils ne tendoient qu'à la pieté & à la perfection chrétienne : en un mot, ils faisoient tous par une générale profession, ce que font aujourd'hui les Religieux par leurs engagemens particuliers: *Tales ii erant in Christo credentes, quibus & nomen monachi, & professio competebat.* C'est ainsi qu'on ne voyoit que des Religieux. Mais le monde, reprend saint Jérôme, ne pouvoit pas long-temps soûtenir une telle perfection ; & par un funeste renversement, les premiers sentimens du parfait Christianisme ont été étouffez dans les ames mondaines. Qu'a donc fait Dieu ? il a réproduit cette premiére perfection dans la Religion ; non-seulement, dit saint Basile, afin qu'il y eût des hommes qui lui rendissent un culte parfait par des engagemens particuliers ; mais afin que ceux qui dégénéroient des anciennes vertus des prémiers fidéles, en eussent tous les jours une image présente devant les yeux dans la personne des Religieux ; & afin que ceux, qui voudroient un jour observer cette sainte perfection, ne la perdissent jamais de vûë. *Le même.*

Comme

Rappellez (ma chere Sœur) toutes les graces, dont le Seigneur vous a

favorisée, ces heureuses inclinations pour le bien, ces pieux sentimens du salut, que vous aviez dans un âge tendre, où les autres n'en ont que pour le monde ; les exemples heureux de vertu qu'il vous a ménagez dans l'enceinte de vôtre famille, un penchant favorable à la pieté, & toutes les circonstances les plus heureuses pour le salut ; rappellez tous les effets de sa miséricorde sur vous, & que le souvenir de ces graces ne sorte plus de vôtre esprit. Dans ces jours que le monde appelle heureux, où tout semble inspirer des idées affreuses de la Religion, & où le monde paroissant plus agréable, attire plus aisément l'estime & l'attache de ceux qui ne le connoissent pas encore assez. Que se passoit-il, qui ne tendît à vous porter à l'amour de la Religion ? Quelle étoit vôtre ferveur à la vûë du relâchement des mondains ? & quels sentimens de haine pour le monde & d'amour pour Dieu, ne conceviez-vous pas dans le fond de vôtre cœur ?.. En repassant tout cela dans vous-même, vôtre cœur n'étoit-il pas ardent comme celui des disciples d'Emaüs, en la compagnie de JESUS-CHRIST ? N'aviez-vous pas du goût pour tout ce qui vient de Dieu, & du dégoût pour le monde ? Voilà comme Dieu par une providence toute particuliére vous a disposée à ce grand sacrifice de vous-mêmes que vous faites aujourd'hui. *Le P. Massillon, tome 1. des Sermons imprimez sous son nom, Sermon sur une profession de Religieuse.*

Dieu soûlevent dispose une ame dès l'enfance à la vie religieuse.

Il est vrai que Dieu a ses raisons pour lesquelles il a tenu une conduite toute différente de la vôtre à l'égard de tant d'autres, qui semblent lui appartenir comme vous, & qu'il a laissées dans le monde, exposées à tous les dangers qui y sont si ordinaires. Qu'avez-vous donc fait pour mériter des ménagemens si favorables, & des graces si spéciales ? Hélas ! peut-être qu'une de ces graces, qu'il vous a données en abondance, & que peut-être vous avez négligées, auroit produit au centuple dans ces ames mondaines ; où en seriez-vous ? s'il s'étoit contenté de vous recommander comme à tant d'autres, tous ces pieux sentimens, sans vous les inspirer ? Que d'ames infidéles à leur vocation y auroient été fidéles, s'ils eussent eu les mêmes secours que vous ! Où en seriez-vous, s'il s'en fût tenu à ces réflexions vagues & ordinaires sur les miséres du siécle, qu'il se contente de faire faire à tant d'autres, qui ne convertissent personne, & qui ne vont qu'à faire croire qu'on n'est point encore endurci, & à se calmer sur ses désordres ? Ah ! ces graces si choisies, si singuliéres, demandent de vous une particuliére reconnoissance, & une correspondance fidéle. *Le même.*

Sentimens de reconnoissance qu'une ame religieuse doit avoir pour sa vocation à un état si parfait & si avantageux pour son salut.

C'est un choix que le Seigneur a fait de vous de toute éternité ; il prévoioit que vous ne seriez pas plus heureuse dans le monde que tant d'autres, & comme il vous a aimé d'un amour paternel, il vous a attirée à lui par les douceurs d'une miséricorde prévenante. Il pouvoit vous laisser comme tant d'autres, errer d'abord dans le monde, vous en laisser goûter les séduisans plaisirs, & vous ramener ensuite à lui, par le dégoût qui l'accompagne ; mais il a mieux aimé vous prévenir dès l'enfance, de ses bénédictions, pour avoir les prémices de vôtre cœur. Il est vrai que ces cœurs qui après avoir sacrifié à Baal, reviennent adorer le vrai Dieu, connoissent mieux, que les autres le bonheur de ce dernier état, & ils peuvent quelquefois être plus constans au service du Seigneur que ceux qui ne connoissent pas le monde ; mais il y reste en-

Continuation du même sujet.

core je ne sçai quelle flétrissure, qui blesse la délicatesse de l'Epoux celeste. *Le même.*

L'état triste & déplorable d'une personne Religieuse lâche dans ses devoirs, & qui ne répond pas à l'esprit de sa vocation.

Quelle est la destinée d'une ame inconstante & legére qui après les pieux engagemens, traine par tout ses langueurs. Les régles de la sainte discipline qu'elle a embrassées, deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut porter: la priere n'est plus pour elle qu'un ennui mortel, & une génante contrainte: la lumiere des lectures saintes qu'elle entend, se changent en des images profanes qui s'offrent en foule à son esprit, l'exemple des autres lui devient un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas son infidelité, son inconstance & son ingratitudes: les mortifications les plus douces l'incommodent; ce qui console les ames ferventes, fait son martyre; & comme son ingratitude envers Dieu, lui attire la correction des personnes qui sont proposées pour veiller sur sa conduite, elle en conçoit mille chagrins qu'il lui faut dévorer, à vôtre avis est-il au monde un état plus triste & plus déplorable que celui-là? *Le même.*

Sentiment d'une ame, qui ditadieu au monde.

O mon Dieu! vous m'allez mettre dans une place favorable, à couvert des troubles & des tempêtes du siécle, pour me rendre digne de vos faveurs éternelles; monde prophane, monde trompeur; je ne vous ai jamais vû avec plaisir, & c'est pour cela que je vous quitte avec plus de joye: je vous laisse des gages précieux & tendres que je ne quitte qu'avec peine: sçavoir mes proches & mes amis; mais ne faut-il pas qu'il y ait du sang & des larmes dans mon sacrifice? S'il ne me coutoit rien je ne le croirois pas assez digne de celui à qui je le présente. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu! pour tant de bienfaits singuliers dont vous m'avez comblé? Je boirai vôtre calice quelque amer qu'il puisse être, je participerai à vos souffrances: je vous rendrai tous les jours de nouvelles actions de graces, & vous bénirai sans cesse! &c. *Le même.*

Ce n'est pas assez d'être Religieux si l'on ne vit conformément à cet état.

Jerem. 7.

On peut trouver le monde dans le fond des cloîtres & des maisons Religieuses, on y peut faire revivre les mêmes désordres, & les mêmes passions qui regnent dans le monde, & par conséquent tomber dans de semblables malheurs, à moins qu'on ne travaille à les détourner par une priere & par une vigilance continuëlle. Il ne nous servira de rien, non plus qu'au peuple Juif, de dire: *Templum Domini, templum Domini, templum Domini est.* Nous sommes heureux parce que nous avons parmi nous le temple du Seigneur, & qu'il nous a distinguez par-là des autres nations. J'avouë que c'est un grand avantage d'être dans un état saint; mais cet avantage, tout grand qu'il est, nous rendroit plus misérables, si nous manquions d'en remplir les devoirs, & de nous acquiter des obligations qu'il nous impose. Il faut donc que vous sçachiez, qu'il se trouve dans nôtre condition, quelque sainte qu'elle puisse être dans le dessein de Dieu, dans son institution, & dans son origine, des désordres, qui quelquefois ne cedent point à ceux des personnes qui vivent dans le monde. Il y en a qui perdant toute mémoire de ce qu'ils sont, ne conservent ni marque, ni caractere de leur profession, & comme ils en ont abandonné le nom, & oublié tous les devoirs, toute leur vie n'est qu'une suite de profanations.. On en voit d'autres qui ont un peu plus de retenuë: mais comme elle n'est qu'extérieure, elle ne leur peut tenir lieu d'aucun mérite devant

devant Dieu. Ils ne tombent pas véritablement dans ces grands excès ; cependant leur vie n'est qu'un mouvement, une inquiétude, une agitation continuelle. Ils sont remplis d'eux mêmes, & pour trouver quelque chose qui les satisfasse, ils ne font que former des desseins, ils changent de lieux, de demeures, d'emplois, de charges, d'offices, & par une suite nécessaire, ils sont pleins de chagrin, d'ennui, de tristesse, & ne sont jamais contens d'eux mêmes. Enfin il y en a qui ont de la régularité, qui s'abstiennent de beaucoup de choses qui pourroient contribuër à leur plaisir, ils assistent avec soin à tous les exercices d'une communauté réglée. Mais il arrive que toutes ces actions se faisant plûtôt par des habitudes & par des accoûtumances que l'on a contractées, que par le véritable esprit qui en devroit être le mobile & le principe, ils font ce qu'ils font sans sentiment, sans vivacité, sans ardeur, & sans zéle : & cette vocation, qui a sanctifié une multitude presque infinie de personnes, se trouvant affoiblie, & comme altérée, par la langueur, la négligence, & le dégoût, ce qui fait que Dieu les regarde comme des gens qui se tirent de son ordre, & qui négligent de le servir & de lui plaire. Nous devons bien prendre garde de n'être pas de ce rang, & pour cela, ne cessons jamais de nous animer, de demander à Dieu un cœur, un esprit, une fidélité toûjours nouvelle, & pensons qu'à moins d'une attention & d'une vigilance exacte, il est presque impossible de ne pas tomber dans quelques-uns des piéges qui nous environnent, & de remplir comme Dieu attend de nous, tous les devoirs de nôtre vocation : *L'Abbé de la Trappe, tome premier de ses Conférences : Conférence pour le premier Dimanche de l'Avent.*

Ce que c'est qu'un Religieux & à quoi il est obligé.

Un Religieux est un homme, qui ayant renoncé par un vœu solemnel au monde, & à tout ce qu'il y a de sensible, & de périssable, ne vit plus que pour Dieu, & n'est plus occupé que des choses éternelles, je veux dire par là, qu'un véritable Religieux a renoncé par une protestation publique, & authorisée de l'Eglise, aux affaires, aux occupations, aux biens, aux honneurs, & aux plaisirs du monde ; & qu'il s'en est interdit l'usage pour toûjours, par l'engagement qu'il a pris avec Dieu, qui seul doit devenir l'objet de ses pensées, de toutes ses affections, de tous ses désirs, ensorte qu'il ne peut plus user des choses mêmes nécessaires, & dont la condition humaine l'empêche de se passer, que par rapport à Dieu, & dans le dessein de lui plaire. Il est vrai, qu'un Chrétien qui a été enseveli avec Jesus-Christ par le Baptême, & qui a reçû par ce Sacrement une vie nouvelle, dont l'esprit du même Jesus-Christ est l'ame & le principe, doit être mort au monde, à ses biens, à ses honneurs, à ses affaires, & à ses plaisirs ; mais il suffit pour satisfaire à ce devoir, qu'il y renonce par la disposition de son cœur ; & bien qu'il lui soit permis d'en conserver la possession & l'usage, il doit néanmoins en être dégagé par un sentiment intérieur. Mais c'est trop peu pour un Religieux ; il n'en doit pas demeurer là, il faut qu'il soit dans un détachement actuel de toutes les choses sensibles ; il faut que comme l'éternité est toute seule son partage, elle soit aussi l'unique objet de toutes les actions de son esprit, & de tous les mouvemens de son cœur. Les conseils que Jesus-Christ donne aux hommes en général, lui sont devenus par sa vocation des préceptes indispensables ; & il n'en fait point assez pour s'acquitter

de l'obligation de son état, si son dépoüillement n'est entier, & si son abnégation n'est réellle & effective, & s'il ne fait passer dans ses œuvres les sentimens de son cœur. *Le même, tome 1. de la Sainteté & des devoirs de la vie Monastique, ch. 1.*

Les vœux de Religion sont proprement un holocauste & une immolation de nous-mêmes à Dieu.

La consécration des vœux est à proprement parler, l'immolation d'un holocauste, qui ne souffre point de restriction ni de réserve. Les Peres n'ont eu sur cela qu'une même pensée, quoiqu'ils se soient expliquez d'une maniere différente. Et quand ils ont appellé la profession Religieuse, une méditation continuelle des jugemens de Dieu, un crucifiement, un véritable martyre, une profession de la perfection des Apôtres, une conversation Angelique, ils n'ont voulu dire autre chose, sinon qu'un Religieux devoit être insensible à toutes les affections humaines, séparé de toutes les choses mortelles, que sa conversation devoit être toute dans le Ciel, & que cette profession étant au dessus de la nature, comme parle saint Basile, élevoit les hommes à la pureté des Anges. *Le même.*

De l'excellence de l'état Religieux, & à quoi l'on est obligé pour en remplir les devoirs.

Il est évident que les Religieux ont le bonheur de remplir dans l'Eglise de Dieu la place des Martyrs, & d'imiter la perfection des Apôtres; qu'ils succedent à cette abnégation parfaite, dans laquelle ils ont vécu, & qu'ils ne sont pas obligez à moins, par leur état, qu'à retracer dans toute leur vie cette éminente sainteté des anciens solitaires. Car ils ne peuvent pas ne point entrer dans des dispositions si essentielles, qu'ils ne sortent de l'ordre de Dieu, qu'ils ne ruinent ses desseins, qu'ils ne s'opposent à la destination qu'il avoit faite de leurs personnes, qu'ils ne se tirent du nombre de ceux dont il veut être adoré en esprit & en vérité, par conséquent qu'ils ne blessent leur profession en ce qu'elle a de principal, & qu'en rendant toutes leurs espérances vaines, ils ne se privent malheureusement, & pour jamais de l'effet de leur conversion. *Le même. ch. 3.*

Un Religieux ne doit point retourner de cœur & d'affection aux choses qu'il a quittées dans le monde.

Il ne faut pas ressembler aux Juifs que Moïse délivra de l'Egypte. Ils en sortirent de corps, & ils y retournerent de cœur. Ils quitterent le vrai Dieu, qui les tira de leur captivité par tant de prodiges, & ils adorerent ces mêmes idoles d'Egypte qu'ils avoient méprisez auparavant. Ils retournerent de cœur en Egypte, dit l'Ecriture, ils dirent à Aaron, faites-nous des Dieux qui marchent devant nous. Tous ceux qui après avoir renoncez au monde, retournent encore à leurs premiers désirs, & à leurs anciennes affections, crient comme ce peuple par leurs actions & par leurs pensées: Helas! que nous étions heureux en Egypte! & je crains fort qu'il ne se trouve aujourd'hui une aussi grande multitude de ces personnes, qu'étoit celle des Juifs, qui violerent la Loi de Dieu du temps de Moïse: Car de six cens mille hommes armez, qui sortirent de l'Egypte, il n'y en eut que deux qui entrerent dans la terre promise. C'est pourquoi si nous désirons véritablement arriver à la perfection, nous devons après avoir quitté de corps, nos parens & nôtre païs, & avoir méprisé les richesses, & les plaisirs de ce monde, renoncer aussi de cœur, & de volonté à toutes les choses visibles, sans avoir jamais le moindre retour sur tout ce que nous avons quitté. *Le même ch. 5. qui rapporte tout ceci de Cassien. coll. 3. ch. 6.*

L'état Reli-

On ne doit pas trouver étrange que la vie sainte dont on fait profession dans

la Religion, ait ses difficultez, puisqu'elle a des couronnes plus éclatantes, un rang plus élevé, & des récompenses extraordinaires qui lui sont préparées dans le Ciel. Les saints Peres l'appellent un grand & difficile holocauste, où la victime meurt à soi-même, afin de ne vivre que pour Dieu seul; où l'on immole, pour ainsi dire, les plus vifs, & les plus communs sentimens de la nature, où l'on consume par le feu d'une ardente charité, tout ce qu'on a de plus précieux au monde. Ils la nomment un second Baptême laborieux, un état de pénitence & de larmes, qui purifient les ames de leurs soüilleures, & attirent les miséricordes de Dieu sur nous. Et l'Ecriture Sainte, qui est la source de tous les sentimens des Peres, & doit être la régle des nôtres, nous représente ce délaissement général de toutes choses, comme une croix & une mort volontaire, qui nous rend conformes aux souffrances de Jesus-Christ, pour nous faire participer à sa gloire. *M. L'Abbé Verjus, Panégyrique de la Profession Religieuse.* gieux est un état de croix & de souffrances.

Ne regrettez jamais la perte de ces faux biens, dont vous avez juré aujourd'hui un si saint & si généreux mépris; oubliez pour toûjours ces viandes grossiéres de l'Egypte, dont vous êtes sorti, & chantez sans cesse à vôtre libérateur des cantiques de loüanges & de bénédictions pour vous avoir tiré d'une si dure captivité. Et si pour arriver à la terre promise, vous marchez dans le désert, où vous ne verrez aucun fruit, ni aucune fleur qui naisse de la terre, vous devez aussi vous souvenir que vous n'êtes plus sujet aux courvées & à la tyrannie insupportable de Pharaon; que vôtre Dieu, qui vous a délivré, fera pleuvoir sans cesse une manne céleste dans ce désert, qu'il y tirera de la dureté des rochers des eaux plus pures que le chrystal qui réjaillissent jusques dans la vie éternelle, qu'il sera continuellement avec vous, pour vous fortifier de son secours, qu'il épuisera en vôtre faveur, comme autrefois pour son peuple choisi, sa toute-puissance en miracles, & sa liberalité en bienfaits. *Le même.*

On n'a pas sujet de regretter ce qu'on a quitté dans le monde, puisque Dieu dès cette vie comble une ame Religieuse de ses bienfaits.

Vous avez formé le dessein d'un grand sacrifice que vous voulez offrir à Dieu. Vous sacrifiez volontairement la chair avec ses vices & ses convoitises. Comme le désire l'Apôtre saint Paul, ou comme il parle en un autre endroit, vous allez être crucifié pour le monde, & le monde sera désormais crucifié pour vous. Vous voulez consacrer à Dieu par une générosité vraiment Chrétienne tout ce que vous avez reçû de sa main, les biens de fortune par la pauvreté, les biens du corps par la chasteté, les biens de l'esprit par l'humilité de l'obéïssance, afin de suivre plus exactement les loix, & les exemples du Sauveur crucifié; vous vous arrachez à vous-même pour vous immoler tout entier & sans réserve à vôtre Dieu: vous voulez mourir à toutes les créatures, afin de ne vivre que pour le Créateur. C'est un Sacrifice que les saints Peres assûrent mériter les louanges des hommes, l'admiration des Anges, & les plus signalées faveurs de Dieu: *Ipse homo*, dit S. Augustin, *Dei nomini consecratus, & Deo devotus, in quantum mundo moritur, ut Deo vivat, sacrificium est.* Autrefois le peuple Juif, se chargea des dépouilles de l'Egypte pour aller sacrifier à Dieu dans le désert; mais par un sentiment plus généreux, vous quittez aujourd'hui les derniers restes du luxe, & de la vaine pompe du siécle, pour commencer les préparatifs de vôtre sacrifice. *Le même pour une véture de Religieuse.*

Embrasser l'éta. Religieux, c'est faire à Dieu un grand sacrifice.

Le bonheur & les avantages de l'état religieux.

L'état Religieux est semblable à la terre de promission ; les monstres prétendus qu'on y fait naître, ne sont que dans l'imagination de ceux qui n'en connoissent pas la douceur ; il en coûte à la vérité d'y arriver, il y a des mers à passer, des déserts à traverser, & bien des ennemis à combattre : mais quels fruits plus abondans & plus doux de tant de victoires ? Elles ne coûtent pas même tant qu'on croit : le Dieu que ce peuple fidéle sert, a le secret d'applanir les plus grandes difficultez en leur faveur, & d'adoucir ce qui semble plein d'amertume.. Est-on arrivé à cette heureuse terre, quelle abondance de biens & de secours spirituels ? quel repos, quelle tranquillité, quelle félicité même dès cette vie ! *Le P. Croiset, dans ses Réfléxions spirituelles.*

Suite du même sujet.

Ne peut-on pas dire que l'état Religieux est une societé formée sur l'esprit & sur l'exemple de JESUS-CHRIST, unie par les plus doux liens d'une charité mutuelle & parfaite ; nourrie par les exercices continuels d'une pieté humble & persévérante ; & consacrée par la pratique des plus grandes vertus. Que c'est un ordre vénérable de personnes que Dieu a séparées comme pour lui, dit un grand Prélat, & qui s'étant elles-mêmes renduës comme invisibles à toutes les créatures, en se renfermant dans la solitude, à l'abri des orages qui menacent à toute heure les mondains, joüissent d'un calme inaltérable : qui tout occupées de la grande affaire de leur salut, ne travaillent que pour le Ciel, n'acquérent que des vertus, n'attendent que des biens spirituels, goûtent à loisir les douceurs pures d'une vie sainte ; ne se proposant que Dieu seul pour objet, & pour motif de leurs désirs & de leurs pensées, profitent de tout, vivent sans chagrin, & sans trouble, & meurent avec confiance & avec joye. Que l'état des gens du monde est éloigné de ces avantages ! Il n'est pas étrange qu'ils trouvent ce portrait peu convenable à leurs passions. *Le même.*

Combien est grand le courage d'une personne qui embrasse l'état religieux.

Quoi de plus grand, quoi de plus magnanime, que la résolution avec laquelle une jeune personne brise tous les liens qui l'attachent au monde, lorsque tout y brille, tout y séduit, tout y charme : dans un âge où les déplaisirs ne peuvent pas avoir dégouté, où toutes les espérances flattent ; sollicitée par la vanité, & par tous ces brillans dehors si propres à enchanter : entraînée par le torrent du mauvais exemple, s'arrêter sur un pas si glissant, se tirer généreusement de la foule ; & quoique retenuë par les liens les plus forts d'une parenté empressée, se dérober à tous ces appas, rompre tous ses liens, sacrifier sa propre liberté, abandonner jusqu'à ses espérances ; pauvre, humble, mortifiée, s'ensevelir le reste de ses jours dans l'espace étroit d'une cellule, & tout cela, uniquement pour n'aimer plus que Dieu ; concevez, s'il est possible, une vertu chrétienne plus héroïque & plus parfaite. *Le même.*

L'état religieux est le plus avantageux pour devenir bientôt saint & parfait.

Les Societez Religieuses, dit saint Gregoire de Nazianze, sont un nouveau chœur d'Anges mortels, qui imitant sur la terre les célestes intelligences, peuvent dire avec raison,qu'elles passent à leur exemple,leurs jours devant Dieu, remplissant tous les devoirs de la justice & de la sainteté. Et comment n'arriveroit-on pas en peu de temps à une perfection consommée, dans un état où l'innocence sert comme de base à toutes les vertus ; où la vigilance prévient les plus petits défauts ; où l'esprit de mortification reprime les moindres saillies des passions ; où la pieté se nourrit par le fréquent usage des Sacremens, où la ferveur croît chaque jour par les bons exemples ; état bien différent des gens

du monde, où les vertus solides sont si rares, les chûtes si fréquentes, la pénitence si légére, les dangers si ordinaires, & le nombre des élûs si petit. *Le même.*

Il me paroît, eu égard à la fragilité & à l'instabilité du cœur humain, qui nous porte sans cesse au relâchement & à la licence, que nous ne pouvons rien faire de mieux, ni qui contribuë davantage à nôtre sanctification, que de nous animer, de nous exciter, de nous renouveller en la présence de Dieu, de lui offrir par des oblations réiterées, le sacrifice de nous-mêmes, que nous lui avons déja offert, & de le conjurer de le recevoir, de le vivifier, & de lui donner une rectitude, une pureté, & une perfection toute nouvelle. S'il venoit en la pensée de quelqu'un que l'on prend par-là de nouveaux engagemens, qu'on s'impose de nouvelles obligations, & qu'on se charge de nouveaux liens; il est aisé de lui répondre, qu'encore que nous puissions ne pas réiterer les promesses que nous avons déja faites, elles ne laissent pas de subsister, qu'elles seront à la vérité moins vives & moins animées; mais qu'elles ne seront pas moins réelles; que nous ne disons rien dans ce nouvel engagement, que nous n'ayons déja dit; que nous ne faisons qu'enflâmer nôtre zéle par des paroles semblables à celles que nous avons déja prononcées: ce zéle, qui sans doute s'est ralenti, & qui s'affoibliroit encore davantage. Ainsi quand nous renouvellons nos vœux & nos promesses devant la majesté de Dieu, nous ne prenons pas de nouveaux engagemens, nous ne contractons pas de nouvelles obligations; nous ne faisons que nous animer à bien garder celles que nous avons déja contractées. *Le même, tome 4. de ses Conférences, Conférence du renouvellement des vœux.*

Du renouvellement des vœux de Religion.

Il n'y a rien de plus nécessaire pour nous maintenir dans la vérité de nos promesses, & pour résister au penchant de la nature, que de s'avertir incessamment de ses devoirs, de se les remettre devant les yeux en la présence de Dieu, & lui prêter comme un nouveau serment de fidélité, pour s'en attirer une protection nouvelle, non-seulement pour ne rien faire de contraire aux choses qu'on lui a promises; mais pour s'en acquitter avec tant de perfection, qu'il nous favorise de nouvelles graces, & qu'il nous éleve à une vertu plus éminente; & c'est ce que nous ne pouvons faire avec plus d'efficace & de bénédiction, que par le renouvellement de nos vœux. *Le même.*

Le besoin qu'ont les personnes religieuses de ce renouvellement.

Rien n'est plus déplorable, selon saint Bernard, que le relâchement de ceux, qui après s'être fait d'abord une cruelle guerre, rentrent en paix avec leur chair, qui après s'être refusé au commencement avec quelque opiniâtreté, même ce qui étoit le plus nécessaire, recherchent des choses vaines & superfluës, passent sans scrupule, de la familiarité de Dieu, à la familiarité du monde, ménagent des choses du siécle tout ce qu'ils en peuvent ménager, vivent d'une maniére peu reguliére dans un état parfait, oublient ce qu'ils ont professé, & semblent faire profession de ce qu'ils devroient avoir mis en oubli. Avons-nous gardé ce que nous avons promis? Vœux solemnels, vous avez paru sur nos lévres, avez-vous pénétré nôtre cœur? Le vieil homme est-il mort en nous? n'y est-il point encore vivant? *Adhuc tota anima in me est.* Je souhaite mourir, & mon ame est encore toute entiere en moy. C'est ainsi que parloit Saül dans son désespoir, & c'est ainsi que nous devons parler dans ce renouvellement: *Tota-*

Il faut renouveller ses vœux, pour sortir du relâchement, où l'on est insensiblement tombé.

2. Reg. c. 1.

anima mea in me est. Nous avons encore les mêmes passions, les mêmes désirs, la même conduite dans la Religion, comme dans le siécle; cela est déplorable; mais il est ordinaire, il en faut donc trouver le reméde, & nous le trouvons sans doute dans la renovation de nos vœux. Nous aimons à nous tromper nous-mêmes, les dehors nous contentent, la superficie est assez de nôtre goût, le démon même contribuë à nous rendre la duppe de nôtre amour propre, il nous empêche d'entrer dans le fond de nos plus secrettes inclinations, s'agissant de séparer en nous ce qu'il y a de l'homme; nous croyons être pauvres sans renoncer à la moindre commodité; être chastes & continens sans éviter les occasions; être obéïssans sans contraindre nôtre volonté? Nous avons donc besoin de renouveller les vœux que nous avons faits, afin de les observer comme nous devons, & corriger nos fausses idéęs. *Pris des Sermons intitulez: Actions Chrétiennes, tome 3. Sermon sur ce sujet.*

Le fruit qui suit un véritable renouvellement de ses vœux.

Le fruit d'un parfait renouvellement de ses vœux, est de donner au dehors des marques sensibles de la vertu, qui est dans nous; c'est paroître ce qu'on est, & c'est être ce que l'on paroît; c'est avoir une ferveur uniforme, constante, universelle; c'est ne se démentir jamais de ses devoirs, ni par une complaisance lâche, ni par un respect humain, ni par un accablement imprévû, ni par un prétexte spécieux; c'est mépriser tout ce qui est sur la terre, c'est entrer dans toutes les voyes de perfection que la grace nous inspire, & c'est y persévérer constamment. Si nous ne prenons cette résolution, d'être fidéles dans l'observation de nos vœux pendant le reste de nôtre vie; en vain sommes-nous assemblez ici; en vain auroit-on institué ces jours de pieté & de ferveur, &c. *Le même.*

La joye & la confiance que les véritables Religieux ont à l'article de la mort.

Tout contribuë à la félicité de l'état Religieux. La mort même dont la pensée effraye & trouble si fort les mondains, ne comble-t-elle pas de joye une ame véritablement religieuse? Oüi, tandis que les gens du monde expirent parmi de cruelles frayeurs; tandis qu'à la vûë de ces enfans qu'il faut abandonner, d'un époux ou d'une épouse qu'il faut quitter, & ces grands biens dont on se voit déja dépoüillez, ils meurent dans de cuisans, mais stériles regrets, & dans une effrayante incertitude de leur salut. Une ame Religieuse, délivrée de ces tristes objets, pleine d'une douce confiance en la miséricorde d'un Juge qu'elle a eu pour Pere, d'un Dieu qui lui tient lieu de tout, rend les derniers soûpirs entre les bras d'un Sauveur, pour l'amour duquel elle a fait de si grands sacrifices; elle expire tranquillement avec cette douce consolation d'avoir donné à Dieu tout ce qu'elle possedoit au monde, & de le lui avoir donné, lorsqu'elle en pouvoit encore joüir. Qu'il est doux de mourir, quand pour se préparer à la mort, on s'est étudié si long-temps à bien vivre! qu'il est doux de mourir de la mort des justes! qu'il est consolant à l'heure de la mort de n'avoir vécu que pour bien mourir! Trouve-t-on une seule personne Religieuse, qui à ce dernier moment se repente d'avoir quitté le monde; mais trouve-t-on alors beaucoup de gens du monde, qui ne voulussent pas avoir été Religieux? *Le même.*

Combien l'état des Religieux

Les personnes Religieuses sont heureuses d'avoir été appellées à un état si saint; mais elles sont bien à plaindre, si elles ne travaillent pas sans cesse, & de toutes leurs forces, à acquérir la perfection de leur état. Quand on consi-

dére que l'humilité la plus exemplaire, qu'une mortification continuelle, servent comme de base à l'état Religieux. Quand on se représente tant de généreux sacrifices, qui n'ont été que les prémices d'un cœur tout dévoüé au Seigneur ; quand on pense que la vie Religieuse n'est qu'un enchaînement d'actes des plus grandes vertus, & des bonnes œuvres : peut-on comprendre comment il se peut faire que dans un état si saint, il se trouve des imparfaits ? Cependant ces imparfaits sont obligez de faire ce que font les Saints ; on se dispense peu dans une maison Religieuse des devoirs extérieurs de son état. Ceux qui ne s'en acquittent qu'imparfaitement, n'en ont que plus de peine, & l'on peut dire qu'il en coûte d'être imparfait. *Le même.*

imparfaits est à plaindre.

Le repos & la félicité d'une personne Religieuse, dépend de sa parfaite dépendance, sa vertu est inséparable de l'exacte observation de ses Régles. Tout esprit de singularité est un piége pour elle, on s'égare toûjours dès qu'on s'éloigne de ceux qui nous gouvernent, & nul ne se révolta contre Moïse, qui n'ait été sévérement puni de Dieu. Que de gens en faveur de qui le Seigneur venoit de faire tant de prodiges, ont péri dans le désert ; c'est-à-dire, dans la terre qui conduisoit à la terre promise : plusieurs même à la vûë de cette heureuse terre, nourris d'un pain céleste, dans une abondance de tous les sécours, au milieu de leurs victoires sur leurs ennemis, après avoir passé la mer à pied sec, après avoir été témoins de tant de merveilles. Une personne Religieuse, qui a été comblée de tant de faveurs n'est pas moins à plaindre, si elle manque de fidélité & de reconnoissance : car plus le Seigneur est libéral, plus est-il sévére envers des ingrats. *Le même.*

Un Religieux n'est heureux & content, qu'autant qu'il est fidéle à ses devoirs.

Attentifs à nos devoirs, étudions-nous à conformer nôtre conduite à nos régles. Soyons persuadez que ce qu'on nous ordonne, soit qu'il nous paroisse raisonnable ou non, s'il n'y a point de peché, c'est Dieu même qui nous le commande. Telle chose qui nous déplaît, est souvent celle que Dieu a jugé la plus propre en ces circonstances pour nôtre sanctification. Le sacrifice d'Isaac paroissoit contraire à la raison: c'étoit cependant à ce sacrifice que Dieu avoit attaché les promesses qu'il fit à Abraham, de le bénir lui & sa postérité. Un Supérieur peut mal gouverner ; mais il est impossible que Dieu ne nous gouverne bien par lui. De ce princ ipe dépend tout le progrès que nous pouvons faire dans un état, où toute la vie n'est qu'obéissance. Or cette obéissance est sans mérite, lorsqu'on ne la rend pas à Dieu en la personne de ceux qu'il a mis en sa place : & il est certain que ce n'est point Dieu qu'on considére, quand on se mêle de juger, d'examiner, & sur tout de désapprouver ce qu'on nous ordonne. Quand c'est le Saint-Esprit qui nous posséde, il nous inspire une prudence divine, qui nous découvre Dieu en toutes choses, & en toutes les personnes. *Le même.*

Exhortation aux Religieux à garder leurs régles.

On convient aisément que ceux que Dieu appelle singuliérement à son service, sont heureux. Cet aveu des gens du monde est un témoignage peu suspect de la félicité de la vie Religieuse ; nul homme Chrétien qui ne convienne que c'est un bon parti : cependant une jeune personne forme-t-elle le dessein de quitter le monde pour prendre ce bon parti, que de difficultez, & de la part des parens, & du côté des amis ? Que d'obstacles à surmonter ? que d'oppositions à vaincre ? On demande des années entieres pour y penser ; que de ruses pour éprouver sa vocation ? que de raisons pour l'en dissuader ? Que de

Il faut plus déliberer pour demeurer dans le monde que pour entrer en Religion.

follicitations, que de larmes ? Quel portrait ne lui fait-on pas de tout ce qu'elle aura à souffrir dans l'état qu'elle prétend embrasser ? On en exaggere les difficultez; tout y est rude, tout y est insupportable. Se sépare-t-on de ses parens pour se consacrer à Dieu, que de pleurs, que de craintes ! On diroit que son sort est malheureux, qu'elle va s'exposer à un danger évident & de sa vie, & de son salut. Voilà, Seigneur, comme sont traitez ceux qui s'engagent à vôtre service. Mais s'agit-il de s'engager dans le monde ; on ne prend point tant de précautions, on y a toûjours assez pensé; on ne demande point de tems pour éprouver une vocation à un état si dangereux; non seulement on n'exaggere pas les peines qu'il y a à souffrir dans le monde ; mais on s'étudie même à déguiser, à dissimuler les véritables maux, qu'on ne peut pas cacher. D'où vient cette conduite si différente ? croit-on qu'il soit plus aisé de faire son salut dans le monde que dans la Religion ? Non, il n'est personne qui ne soit convaincu du contraire. La véritable raison, c'est que le salut d'ordinaire est la derniere chose qu'on consulte, quand il s'agit de prendre un parti ; & l'on s'étonne qu'il soit si difficile de se sauver, & qu'il y ait si peu de gens qui fassent leur salut dans le monde : Dieu est-il consulté? Dieu a-t-il quelque part dans nos projets & dans nos desseins ? *Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Le bonheur de l'état religieux.

Toutes les loix divines étant fondées sur la charité, il est évident que la vie de ces Anges terrestres n'étant qu'un continuel exercice de l'amour divin, Dieu n'a point d'observateurs plus fidéles de ses volontez ; la retraite où ils vivent les met dans une heureuse impossibilité de violer aucune des régles saintes de cet amour. D'ailleurs, l'humilité, la pauvreté, la mortification qu'ils professent, font que n'ayant point de plaisir à partager, nul interêt à démêler, ni aucune préférence à contester avec personne, leur cœur ne peut être touché du moindre sentiment de jalousie, ni être tenté du plus léger mouvement de haine, ni être sollicité du plus foible désir d'injustice. C'est ce qui se peut dire particuliérement des Religieux qui sont éloignez de tout commerce avec le monde, & qui vivent dans la solitude. Il ne faut que jetter les yeux sur leur vie, pour juger qu'elle ne peut être soûtenuë que par une puissance admirable, ni conduite que par une souveraine Sagesse. Habiter, pour ainsi dire, dans Babylone & dans Sodome, sans être soüillé de l'impureté la plus légére, sans tomber dans la moindre confusion, être encore sur la terre, comme en étant citoyens, être environné de tous ces objets, qui tentent, & qui irritent tellement la convoitise des hommes, sans en être aucunement touché ; être enfermé dans une chair, & vivre de la vie des esprits, être au milieu des ardeurs de la concupiscence, & n'en être point consumé : avoir une ame liée à un corps corruptible & mortel, sans qu'elle en soit appesantie, & sans qu'elle soit en nulle sorte empêchée de prendre quand elle veut son essort, & de s'envoler vers le lieu de son origine, & de son éternelle demeure, vivre enfin dans les jeûnes, dans les veilles, dans la retraite, dans le silence, & dans les exercices d'une pénitence laborieuse & continuelle, & être pour user des termes de l'Apôtre, rempli de consolation, & comblé de joie parmi tous ces travaux & toutes ces souffrances. Ne sont-ce pas là d'illustres miracles? *Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eugene.*

Religieux immortifiez.

On voit des Religieux qui ont une sensibilité tendre sur tout ce qui les regarde. On les trouve servilement occupez de leur santé, allarmez des moindres indispositions,

indispositions, craignant les dangers d'une incommodité chymérique, comme si c'étoit déja la mort prochaine : il faut aller violemment les arracher de leur repos, pour les appliquer à l'œuvre de Dieu : ils ne sont plus propres qu'à faire leur volonté. Sensuels, attachez à leurs commoditez. Aussi avides des loüanges & des applaudissemens qu'une jeunesse légére & sans expérience, usant de l'autorité que leur âge leur donne pour se procurer tous les soulagemens dont ils se flattent d'avoir besoin. *Le P. Surin, troisiéme tome de ses Dialogues spirituels.*

Qu'une personne de naissance, & qui a de grands avantages pour le monde, soit fortement touchée de Dieu, & appellée à l'état Religieux, que ne fait-on pas, & que ne lui dit-on pas pour l'en détourner ? On veut que le joug du Seigneur, qu'il assûre lui-même être léger, soit icy d'un poids énorme. La retraite qui fait goûter des douceurs si pures & si tranquilles, est toûjours dépeinte avec les plus sombres couleurs. C'est prison, c'est cachot, c'est esclavage : le cloître n'est guére regardé par les mondains, que comme le tombeau d'une personne ensevelie toute vivante. Occupations saintes, offices divins, innocence partout ailleurs peu connuë, devoirs de Religion, tout passe dans l'esprit des gens du monde, pour des loix dures, pour des exercices dégoûtans, pour des devoirs impraticables.. Au contraire, on loüe la conduite de ceux qui suivent le parti du monde, & l'on trouve leur condition fort heureuse, quand on les voit avantageusement établis ? Mais se trouvent-ils eux-mêmes heureux, & les mieux partagez ? Le monde répand-il à pleines mains ses faveurs sur tous ceux qui le suivent ? L'état qu'on embrasse, fait-il goûter beaucoup de douceur ? y joüit-on d'une grande tranquillité ? y trouve-t-on du moins des espérances bien fondées ? Ces dehors si rians n'ont-ils jamais trompé personne ? & ces avenuës si applanies & toûjours fleuries, n'ont-elles point de termes fâcheux ? Tous les jours y sont-ils serein, y sont-ils calmes ? Il est aisé de sçavoir au vrai ce qui en est, & bien des gens en peuvent donner des nouvelles sûres. Hélas ! peu de gens dans le monde, qui ne se plaignent de leur état, peu qui ne se repentent de leur choix, nul qui n'avoüe qu'il n'est point de condition dans la vie, où l'on goûte moins de solides plaisirs, où l'on ait plus de chagrins à essuyer, où l'on soit plus souvent en danger de se perdre. *Le P. Croiset, tome second de ses Réfléxions spirituelles.*

Difficultez que l'on forme à une jeune personne que Dieu appelle à l'état religieux pour l'en détourner.

A Dieu ne plaise que je veüille condamner icy tous ceux qui s'engagent dans le parti du monde ; beaucoup moins prétend-on exiger que chacun quitte le monde pour embrasser la vie religieuse. Il y a dans le Christianisme divers états, & les vocations sont différentes : on prétend seulement faire sentir l'irrégularité de ceux qui ont tant de facilité à s'engager dans le monde, & qui ne trouvent jamais qu'on ait assez pesé les difficultez de la vie religieuse, ni assez pensé à ce qu'on fait quand on entre dans l'état religieux. Il faut qu'on ait bien peu d'égard au salut, & que Dieu même soit compté pour bien peu de chose dans le choix que la plûpart des gens du monde font de leur état. Faut-il s'étonner s'ils y ont des chagrins amers, & s'ils y font de si funestes chûtes. Delà ne faut-il pas conclure que la condition des gens du monde n'est pas la plus heureuse, que leur état est bien pénible, plein d'amertume, exposé à mille fâcheux accidens de la vie, & à de plus fréquens dangers du salut, dont l'état religieux se trouve

Il faut plus de vocation pour demeurer dans le monde, que pour embrasser l'état religieux.

exempt; & que si l'on doit consulter le Seigneur, éprouver long-temps sa vocation, examiner tous les devoirs d'un état si saint, quand il s'agit d'embrasser la vie religieuse : Que ne doit-on pas faire, quand il s'agit de s'engager dans la pénible carriére du monde, qu'on ne fournit jamais sans regrets, & qui se termine si souvent à un éternel malheur. *Le même.*

Combien l'ambition est indigne d'un Religieux.

L'ambition est odieuse dans tous les états ; mais elle indigne encore plus dans une profession humble, telle qu'est celle d'un Religieux. Quelle pitié de voir des gens, qui par un motif de religion, ont renoncé au droit que leur naissance leur donnoit aux premieres places, ambitionner séculierement les premiers emplois dans l'état religieux ! Après avoir quitté pour Dieu tout ce qu'on avoit de plus précieux dans le monde, on recherche avec les derniers empressemens un vain fantôme de fortune, qui consiste en des préséances frivoles, en de vains titres d'indépendance, en des intervalles d'autorité, qui ne servent qu'à faire connoître aux inférieurs le peu de mérite de la personne qui est en place,& combien elle est peu propre à commander. Falloit-il faire de si grands frais,falloit-il venir de si loin, pour ne se repaître que d'une ombre de gloire? C'est acheter bien cher une source des soins, d'inquiétudes & de chagrins. La plus grande fortune qu'on ait à faire dans l'état religieux, c'est d'y occuper la derniere place: *Quicumque voluerit inter vos, major fieri, sit vester minister.* Dans le monde, la gloire consiste à être maître ; *Non ita erit inter vos*,dit ici le Sauveur du monde; le véritable honneur, c'est d'être serviteur de tous : *Qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus.* Quelles bassesses plus indignes, quelles complaisances plus lâches que celles qui ne tendent qu'à surprendre quelques suffrages. Après tout, qu'est-ce que cette prélature ? En soy, c'est une sotte vanité, qui ne sert qu'à troubler nôtre repos, & à irriter nos passions. Est-ce là une fortune digne d'une grande ame, qui a renoncé à tout pour se donner entierement à Dieu. *Le même.*

Matth. 20.

Matth. 20.

Eloge & avantages de la solitude religieuse.

La solitude religieuse nous sépare de nous-mêmes, elle nous ôte nôtre propre volonté ; elle spiritualise en quelque maniere nos corps en purifiant nos esprits, elle nous apprend à connoître Dieu, & à converser avec lui. C'est dans la solitude où le cœur se purifiant des fantômes du siécle, nous laisse l'esprit libre pour entretenir cet heureux commerce. A la vérité nôtre ame est une glace pure qui représente la divinité ; mais dans le monde il y a beaucoup de choses qui l'obscurcissent, l'ordure des voluptez, la fumée des honneurs, la poussiére des biens de la terre, ausquels on s'attache ; mais la solitude ferme l'entrée de nos ames à toutes ces choses. Dans la solitude on médite, & c'est dans la méditation que s'allume le feu de la charité, qui purifie l'ame de toutes ses taches. Saint Bernard compare la solitude religieuse au Ciel ; parce qu'un Solitaire vertueux fait dans sa retraite, ce qu'un Saint fait dans le Paradis, il y trouve Dieu, il y contemple ses divines perfections, il le loue, il l'adore. C'est dans ces pieux exercices qu'un véritable Religieux passe sa vie. *Pris des Essais de Panégyriques, tome 2.*

RESPECT HUMAIN,

DE'SIR DE PLAIRE AUX HOMMES, crainte de leur déplaire, lâche complaisance.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce sujet soit l'un des plus importans, & ouvre un beau champ à l'éloquence de la Chaire, on trouve néanmoins peu de Prédicateurs anciens, qui en ayent parlé; & les saints Peres mêmes n'en ont dit que fort peu de choses, & comme en passant, mais en récompense, il est devenu fort commun depuis quelques années, de sorte qu'on ne manquera pas de matiere pour un Discours sur le Respect humain.

Pour fournir un Sermon sur ce sujet, on peut s'étendre sur le mépris qu'un Chrétien doit faire du jugement des libertins qui raillent sur la pieté & la dévotion. On peut faire voir l'indignité qu'il y a de pousser la complaisance jusqu'à omettre les devoirs de sa Religion, de crainte de choquer des impies; on peut montrer l'esclavage honteux de ceux qui se conduisent par cette lâche complaisance. On peut montrer que la vertu est honorable, bien loin de nous attirer du mépris: Que le service de Dieu est préférable à toutes les dignitez du monde: Que celui qui a honte de confesser JESUS-CHRIST *devant les hommes, mérite que Dieu ait honte de l'avoüer un jour pour fidéle Chrétien, & le couvre d'une éternelle confusion. Il y a une infinité de tours qu'on peut prendre pour traiter ce sujet; & les différens caractéres qui y peuvent entrer, le rendront également utile & agréable. Il faut seulement prendre garde de sortir du caractére de Prédicateur, en faisant un discours d'Académie plûtôt qu'un Sermon, par des peintures trop fréquentes & trop étenduës sur le ménagement qu'on apporte pour se conformer aux mœurs, & aux usages du temps.*

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. APRE'S avoir expliqué comme le respect humain est une crainte frivole qui nous détourne de nos devoirs, & une mauvaise honte par laquelle on rougit de paroître vertueux, & un ménagement criminel de sa réputation dans l'esprit des personnes vicieuses; on peut faire voir par raport à ces trois choses; que ce respect humain est tout à la fois l'ennemi le plus déclaré de la Religion, dont il empêche de remplir les devoirs; l'ennemi le plus dangereux de la vertu, & enfin l'ennemi du véritable honneur, & de la solide gloire qui consiste dans la connoissance qu'on a, & dans l'estime que les Sages font du mérite d'une personne : c'est ce qui peut faire les trois parties d'un discours.

Premiere Partie. C'est le plus cruel & le plus déclaré ennemi de la Religion. 1°. On peut comparer la persécution qu'elle en souffre avec celle des tyrans les plus animez à la détruire; c'est de cette maniére qu'en parle Tertulien,& quelques autres Peres; ce nouveau persécuteur réussit mieux que les autres dans son dessein; car les premiers Chrétiens professoient hautement la foy, sans craindre les tortures & les supplices; mais les Chrétiens d'aujourd'hui n'osent s'acquiter des devoirs de leur Religion, de crainte des censures, des railleries, & des discours des hommes. Hé! que feroient-ils donc s'ils étoient menacez des plus cruels supplices? 2°. Il fait en quelque maniere renoncer à la Religion que nous avons embrassée au Baptême, puisqu'il empêche d'en remplir les devoirs; car saint Augustin & saint Chrysostome n'appellent point autrement ces lâches Chrétiens, qui par la crainte qu'ils ont qu'on ne parle d'eux, & qu'on ne les méprise, n'osent s'acquiter de leurs obligations, que des déserteurs de sa foy & de la Religion qu'ils ont si solemnellement embrassée. 3°. Ce même respect humain, & cette lâche complaisance fait en quelque maniere des Idolâtres, & change des Chrétiens en autant de Payens. En effet, c'est ce que saint Paul, au sentiment des interprétes, l'appelle, le Dieu
2. ad Cor.4. du siécle : *Deus hujus seculi excæcavit mentes infidelium.* C'est une idole, qui n'est rien, une chymere qui ne subsiste que dans nôtre imagination; mais il n'est que trop vrai qu'on devient adorateur de cette idole, & de cette chymere, qui est l'opinion & le jugement des hommes.

Seconde Partie. Si le respect humain est l'ennemi déclaré de la Religion, il l'est par une conséquence qui semble nécessaire de la vertu, des bonnes mœurs, des bonnes œuvres, & des plus saintes actions. L'induction en seroit ennuyeuse. Arrêtons-nous à l'action par où il faut commencer pour mener une vie Chrétienne, quand on a vécu dans le désordre, & qui entraîne ensuite la pratique de toutes les vertus, & de toutes les bonnes œuvres, sçavoir une véritable & une sincére conversion, qui fait renoncer à une vie mondaine, pour en mener une plus sainte & plus réguliere. Or que fait le respect humain,

& la crainte de ce que le monde pourra dire,ou penser de ce changement,quand on me verra renoncer au luxe,à la vanité,à la galanterie ? Quand on ne me verra plus que dans les assemblées de pieté, & dans la compagnie des plus gens de bien ? Combien cette crainte frivole a-t-elle étouffé de bons desseins, arrêté de saintes entreprises, & rendu inutiles, de graces & de lumiéres du Ciel ? On craint que le monde ne donne un tour malin à toutes nos actions, & ne les interpréte en mauvaise part : cette crainte est tres-mal fondée ; mais elle ne laisse pas d'être un des plus grands obstacles à nôtre salut. D'où il faut conclure que personne n'est véritablement vertueux, & ne le peut être, s'il ne se met au dessus de la censure, & de tout ce que l'on peut penser de lui, &c.

Troisiéme partie. Il reste à voir, que le respect humain, qui nous porte à ménager un honneur chimérique, est véritablement l'ennemi de la solide gloire, & du véritable honneur. 1°. Parce que la gloire n'est dûë qu'à la vertu, dont elle est la récompense ; elle consiste dans une connoissance claire du mérite d'une personne, & dans la loüange & l'applaudissement qu'on lui donne ; or la faire consister dans l'approbation des personnes vicieuses & déréglées, & s'efforcer, en cette vûë de leur ressembler, n'est-ce pas en pervertir & la nature & l'usage. 2°. L'honneur & la gloire ne se peuvent ni acquérir ni mériter par le crime, qui est lui même méprisable, & l'objet du blâme, & du mépris de Dieu &. des hommes ; c'est donc prendre une voye opposée pour y parvenir, que de chercher l'approbation des méchans, en s'abstenant de faire le bien, ou en commettant le mal pour leur plaire. 3°. L'estime & l'approbation de Dieu est la seule véritable gloire. Or la honte de le servir nous attire son mépris, & mérite qu'il nous couvre de confusion, pendant qu'il comblera de gloire ceux qui se sont déclarez pour lui, &c.

L'INJUSTICE du respect humain, & la punition que Dieu a coûtume d'en tirer, feront les deux points d'un discours sur ce sujet. II.

L'injustice du respect humain paroît. 1°. Envers Dieu, parce qu'on préfére l'estime & le jugement des hommes, à l'estime & au jugement de Dieu même. 2°. Envers les hommes, en faisant plus d'état de l'approbation des foux & des impies, que de celle des plus sages & des plus gens de bien. 3°. Ceux qui se conduisent par ce respect, & qui le prennent pour régle de leurs actions, sont injustes envers eux-mêmes, en se privant d'un grand bien, tel qu'est la vertu, par la crainte d'un mal imaginaire, qui est le mépris des personnes vicieuses, & qui n'ont ni mérite ni vertu.

La punition ordinaire de ceux qui n'agissent que par respect humain. 1°. Ils craignent les railleries des hommes s'ils passent pour gens de bien, & pour Chrétiens réguliers ; & Dieu permet qu'ils tombent dans des vices grossiers qui font qu'on les montre au doigt, & qui les rendent un objet de mépris à tout le monde. 2°. Ils trahissent leur conscience pour plaire aux hommes, & ils sont déchirez des remords de leur conscience. 3°. Ils préférent le monde à Dieu, & rougissent d'être au service de ce Souverain Maître, & Dieu, au jour du grand jugement, aura honte de les reconnoître pour ses serviteurs.

Premiérement. Il n'y a rien à craindre dans tout ce que le respect humain nous fait III.

appréhender du côté des hommes, & par conséquent il n'y a rien qui nous doive empêcher de pratiquer hautement la vertu. 1°. De la part des gens de bien qui ne peuvent avoir que de l'estime pour nous. 2°. De la part des pécheurs, qui loüeront & admireront ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. 3°. De la part des libertins dont la censure & les railleries nous sont un sujet de gloire, & par conséquent c'est une crainte frivole, une timidité ridicule, & une lâcheté de cœur qui seule nous rend méprisables, d'apprehender un phantôme.

Secondement. Ceux qui se conduisent par le respect humain ont juste sujet de craindre tout de Dieu. 1°. Il rend méprisables ceux qui le méprisent, comme
Isaïe 33. il rend glorieux ceux qui travaillent à le glorifier : *Væ qui spernis nonne & sperneris*. 2°. Il tient pour ennemis, & qui sont contre lui, ceux qui ne
Matth. 12. se déclarent pas pour lui : *Qui non est mecum contra me est*. 3°. Il aura honte d'avoüer pour ses serviteurs, ceux qui auront eu honte de le reconnoître pour maître.

IV. 1°. La crainte de déplaire aux hommes, en s'acquittant des devoirs, & en pratiquant les bonnes œuvres, est funeste à nôtre égard, parce qu'elle est une source continuelle de péchez.

2°. Elle est une occasion de scandale au prochain, qui sur cet exemple, a h nte de paroître vertueux, & de passer pour homme de bien.

3°. Elle est un objet de mépris à Dieu, & un sujet de honte à Jesus-Christ, d'avoir des serviteurs, qui n'osent se déclarer pour lui, & soûtenir ses interêts.

V. Premiérement. Montrer que c'est une folie de régler sa conduite sur le jugement des hommes. 1°. Parce que quoique le nombre des mauvais Chrétiens soit fort grand, il y en a peu qui nous connoissent. 2°. Parmi ceux qui nous connoissent, il y en a peu qui pensent à nous, ou qui s'informent de quelle maniere nous vivons. 3°. Et encore moins qui y prennent interêt, & qui s'en mettent en peine. Pourquoi donc se contraindre & se gêner pour des gens qui ne songent pas seulement à nous ? & qui après tout, quand ils nous connoitroient, ou qu'ils auroient les yeux sur nous, ils ne pourroient être que bien édifiez de nô re conduite si elle est réguliére, & sans reproche.

Secondement. C'est une lâcheté indigne d'un Chrétien. 1°. A qui Dieu a fait part de la liberté des enfans de Dieu, & qui a fait profession au Baptême de vivre selon les maximes de l'Evangile, & non pas selon l'opinion des hommes, qui est une servitude honteuse. 2°. Qui doit être courageux, puisqu'il a reçû ensuite le Sacrement de Confirmation, pour lui inspirer la force de confesser hautement Jesus-Christ, & de ne point rougir d'être son disciple. 3°. Qui étant persuadé des véritez de sa Religion, ne doit penser qu'à plaire à Dieu, sans se mettre en peine du jugement des hommes.

VI. 1°. Il est faux que la vertu attire le mépris des hommes ; au contraire c'est ce qui les a toûjours distinguez, & fait estimer, & par conséquent nous devons plûtôt craindre la vanité que la confusion, en la pratiquant.

2°. Quand la vertu nous attireroit du mépris, ce n'est que le mépris de quelques libertins, auquel nous devons être insensibles, parce qu'ils sont eux-mêmes tres-méprisables.

3°. Quand on seroit sensible à leur mépris, l'esclavage auquel il faudroit s'assujettir pour s'en défendre, est insupportable. *Pris du Traité du P. Langlois sur le respect humain.*

Premierement. La crainte que produit dans les Chrétiens le respect humain, n'est pas juste. 1°. Parce que ce qu'on craint ne mérite que du mépris. 2°. Parce que ce qui nous fait rougir doit faire toute nôtre gloire. 3°. Parce que ce que nous craignons n'arrivera pas, mais plûtôt il arrivera tout le contraire. VII.

Secondement. Quand il y auroit quelque chose de réel, & quelque sujet de craindre, un Chrétien est obligé de se fortifier l'esprit contre cette appréhension. 1°. Parce qu'en cette qualité de Chrétien, il est obligé de fuir l'honneur, & de ne point rechercher l'estime & l'approbation des hommes. 2°. Parce qu'il est obligé d'aimer l'opprobre & le mépris. 3°. Parce que quand il y auroit à souffrir des tourmens, & la mort même, il y seroit obligé, plûtôt que de renoncer à sa Religion, ou de faire quelque chose qui lui fût contraire, à plus forte raison, quand il ne faut souffrir qu'une confusion imaginaire, ou quelques paroles de raillerie.

1°. Que celui qui se conduit par le respect humain, & qui prend pour régle de sa vie & de ses actions, le jugement des hommes, est indigne du nom de Chrétien, qu'il deshonore. VIII.

2°. Qu'il ne peut même passer pour honnête-homme dans l'opinion des sages, & des personnes de bon sens; puisqu'il n'est regardé que sur le pied d'une lâche complaisance prêt à sacrifier son honneur & sa conscience pour ne pas déplaire à des gens qui ne méritent pas qu'on pense à eux.

1°. Rien de plus vain, de plus lâche, & de plus indigne, que de chercher trop à plaire au monde. IX.

2°. Rien de plus dangereux pour la conscience; puisqu'on s'expose à violer toutes les loix Divines, de crainte de choquer les personnes, à qui l'on a quelque interêt de ne pas déplaire. *Pris du P. Giroust dans son Carême.*

On appréhende les jugemens des hommes. Que dira-t-on si je me déclare pour la vertu. Mais à ce malheureux que dira-t-on, on en peut opposer trois autres. X.

1°. Que diront les gens de bien, qui seront avec juste raison scandalisez de vôtre conduite? quel jugement feront-ils de vous?

2°. Que dira la conscience? Ne sera-t-elle point allarmée des crimes que le respect humain vous fera commettre?

3°. Que dira Dieu? & quel accüeil fera-t-il un jour à celui qui aura eu honte de le servir?

Le respect humain consiste en deux choses. XI.

1°. A rougir de faire le bien, ou de crainte d'être raillé, & blâmé des hommes; & c'est une folie & une extravagance ridicule.

2°. A faire le mal contre son naturel & son inclination; & c'est ce qui mérite le mépris de Dieu, & des hommes mêmes. *Pris d'un Sermon du P. de la Ruë sur ce sujet.*

On peut considérer trois choses dans le respect humain, lesquelles feront les trois parties d'un discours. XII.

1°. Le crime du respect humain, & la nature & la grieveté de ce peché.

2°. La folie du respect humain, & combien c'est chose extravagante de prendre pour régle de sa vie, le jugement des hommes.

3°. L'injustice du respect humain, &c. *Le P. Massillon Sermon sur ce sujet.*

XIII. Je prétends vous faire voir que quiconque refuse par ce vain respect, & cette crainte frivole, de rendre à Dieu le témoignage qu'il attend de nous, c'est-à-dire, qui a honte de s'acquiter ouvertement des obligations d'un Chrétien.

1°. Doit s'attendre que le Fils de Dieu le désavoüera un jour en présence de son Pere : *Qui me erubuerit, &c.*

2°. Qu'il ne mérite pas le témoignage des hommes, mais qu'il sera puni par le mépris de ces hommes mêmes, à qui il s'efforce de plaire aux dépens de son devoir.

3°. Qu'il n'aura jamais le témoignage de sa propre conscience, puisqu'il est impossible que ce respect humain ne lui fasse commettre une infinité de crimes: *Pris de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans son Avent.*

XIV. La force & le courage d'un Chrétien consiste particulierement en deux choses.

1°. A mépriser ce qui ne mérite pas son estime, tel qu'est le jugement des libertins & des impies.

2°. A combattre les sentimens du monde, & prendre une conduite de vie entiérement opposée à la sienne.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin, *Serm. 20. de verbis Apost.*

Le même, *l. 6. de civit. c.* 10.

Le même, sur le Pseaume 30. invective fortement contre ceux qui raillent de la pieté.

Le même, sur le Pseaume 90. parle de ceux qui ont honte de faire le bien.

Le même, dans ses Confessions, dépeint l'état où il en étoit venu, d'avoir honte de n'être pas aussi corrompu que les autres.

Saint Ambroise, *Epist. 30. ad Sabin.*

Saint Cyprien, *l. de Duplici Martyrio.*

Livres spirituels & autres.

Le P. Crasset, tome 1. de la foy victorieuse.

Le P. Haineuve, en la 3e. Partie, de l'ordre, Discours 34e. a fait un long traité sur ce sujet.

Le P. Caussin, l. 3e. de la Cour Sainte. *Sect.* 19. où il parle de la mauvaise honte.

Le

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, a traité cette matiere dans un petit livre, qui a pour titre : La Science de bien vivre dans les compagnies.

Le même, en parle encore dans le premier Traité sur les conduites de la grace, marque 4e. d'une bonne conversion, qui est de mépriser les jugemens des hommes.

LeP. Surin, dans ses Dialogues spirituels, tome 1.chap. 8e.

Le P. Langlois a fait un beau traité sur ce sujet, où il en parle à fond.

L'Abbé deVliliers, livre intitulé : Les égaremens des hommes dans les voyes du salut.

Monsieur Esprit, dans la fausseté des vertus humaines tome 1. ch. 6. où il parle de la complaisance.

Le P. Nepveu dans ses Réflexions Chrétiennes tome 1. & tome 2.

Le Petit livre des Pensées Chrétiennes, pour le 16e. jour du mois.

Le sçavant Pic de la Mirande, dans la seconde lettre à son neveu.

Raynerius de Pisis. *Titul. de Timore Mundano.*

Le P. Bourdalouë, dans les Sermons qui lui sont attribuez, Sermon pour le Mardi de la 5e. Semaine. Les Prédicateurs recens.

Le P. De la Colombiere, tome 4e. Sermon 77e.

Le même, dans ses Réflexions Chrétiennes.

Le P. Girouſt, tome 3e. de son Carême, Sermon de la complaisance mondaine.

Le même, dans son Avent tome 2.

Le P. de la Ruë, tome 2. Sermon pour le Vendredy de la Semaine de la Passion.

Le P. Duneau, Sermon pour le 14e. Dimanche d'après la Pentecôte, où il montre que c'est un titre glorieux que d'être serviteur de Dieu.

Le même, Sermon pour le 3e. Dimanche après la Pentecôte, où il montre qu'il faut mépriser les mépris des hommes.

Dans les Sermons réformez du P. le Jeune Prêtre de l'Oratoire, il y en a un sur la raillerie qu'on fait des personnes de pieté, & sur ceux qui n'osent se déclarer pour Dieu de peur d'être raillez.

Parmi les Sermons moraux il y en a un contre le respect humain.

Essais des Sermons, pour le Mardy de la Semaine Sainte.

Le P. Massillon, dans les Sermons qui lui sont attribuez, Sermon pour le Mercredy de la premiere Semaine de Carême.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon onziéme de son Avent.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur cette matiere.

Peraldus, *Titulo. Timor.*

Busée *in Panario. Tit. Timor humanus.*

Labatha. *Titul. Timor humanus.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Mendaces filii hominum in stateris. Psalm. 62.

Propter te sustinui opprobrium; confusio operuit faciem meam. Psalm. 68.

Quoniam Deus dissipavit ossa eorum, qui hominibus placent; confusi sunt quoniam Deus sprevit illos. Psalm. 52.

Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique, & si is qui oderat me, super me magna loquutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo. Tu verò unanimis, &c. Psalm. 54.

Qui timet hominem, citò corruet. Proverb. 29.

Ambulans recto itinere, & timens Deum, despicitur ab eo, qui infami graditur viâ. Proverb. 14.

Noli esse judex nisi valeas virtute irrumpere iniquitates. Eccli. 7.

Qui contemnent me, erunt ignobiles. 1. Reg. 2.

Ante Dominum ludam, & vilior fiam: plusquam factus sum, & ero humilis in oculis meis, 1. Reg. 6.

Cui assimilastis me aut adæquastis, & comparastis me? Isaiæ 46.

Quis tu, ut timeres ab homine mortali, & à filio hominis, qui quasi fœnum ita arescet; & oblitus es Domini factoris tui, qui tetendit cœlos & fundavit terram. Isaiæ 41.

Noli timere opprobrium hominum, & blasphemias eorum ne metuatis. Idem, ibidem.

Servus meus es tu, ne timeas, quia ego tecum sum. Idem, ibidem.

Posui faciem meam, quasi petram durissimam, & scio quoniam non confundar. Isaiæ c. 51.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere, sed potius timete eum, qui potest & corpus & animam perdere in gehennam. Matth. 10.

Qui me confusus fuerit, & verba mea

Les enfans des hommes ne sçavent pas peser les choses.

C'est pour l'amour de vous que j'ai été rempli d'opprobres, & que mon visage a été couvert de confusion.

Car Dieu a dissipé les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes, ils ont été couverts de confusion, parce que Dieu les a méprisez.

Si mon ennemi avoit dit du mal de moi, je l'aurois supporté avec patience, & si celui qui me haïssoit, avoit parlé de moi avec insolence, je me serois peut-être retiré pour l'éviter, mais vous que j'ai toûjours regardé comme un autre moi-même, &c.

Celui qui craint un homme tombera bien-tôt.

Celui qui suit le droit chemin & qui craint Dieu, est méprisé de celui qui marche dans ce mauvais chemin.

Ne jugez point, si vous n'avez pas assez de force & de courage pour condamner les injustices.

Ceux qui me méprisent, seront dignes de mépris.

Je joüerai de la harpe en présence du Seigneur, & je deviendrai plus méprisable que je n'ai été, & je serai toûjours petit à mes yeux.

A qui m'avez-vous fait ressembler, ou à qui m'avez-vous égalé & comparé?

Qu'aviez-vous à craindre d'un homme mortel, & du Fils de l'Homme, qui séche comme du foin? & vous avez oublié le Seigneur vôtre Dieu, & vôtre Créateur qui a étendu les Cieux, & qui a fondé la terre.

Ne craignez point le mépris des hommes, & les blasphêmes qu'ils vomissent contre vous.

Vous êtes mon serviteur, ne craignez point, parce que je suis avec vous.

Mon visage est devenu dur comme une pierre, & je sçai que je ne serai point confondu.

Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps & qui ne peuvent ôter celle de l'ame; mais plûtôt craignez celui qui peut précipiter le corps & l'ame dans l'enfer.

Celui qui aura honte de moi, & de mes

in generatione istâ adulterâ & peccatrice, & Filius hominis confundetur eum, cum venerit in gloria Patris sui, cum Angelis sanctis. Marci 8.

paroles parmi cette nation infidelle & corrompuë, le Fils de l'Homme aura aussi honte de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Pere avec ses saints Anges.

Qui me erubuerit & meos sermones, hunc Filius Hominis erubescet, cum venerit in majestate suâ. Luc. 9.

Si quelqu'un rougit de moi & de mes paroles, le Fils de l'Homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de sa Majesté.

Non possumus & quæ vidimus non loqui. Act. 3.

Nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vû.

Non erubesco Evangelium. Ad Roman. 1.

Je ne rougis point de l'Evangile.

Corde creditur ad justitiam, ore confessio fit ad salutem. Ad Rom. 1.

On croit de cœur pour parvenir à la justice, & on confesse de bouche, pour parvenir au salut.

Cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt ... Tradidit illos Deus in reprobum sensum. Ibidem.

Ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme leur Dieu, c'est pour cela que Dieu les a livré à leur sens reprouvé.

Mihi pro minimo est, ut à vobis judicer, aut ab humano die. 1. ad Corinth. 4.

Je me mets fort peu en peine que vous me jugiez, ou qui que ce soit des hommes.

Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos. 1. ad Corinth. 9.

Je me suis fait tout à tous pour sauver tout le monde.

Per omnia omnibus placeo. 1. ad Corinth. 10.

Je plais à tout le monde en toutes choses.

An quæro hominibus placere, si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem. ad Galat. 1.

Est-ce que je cherche à plaire aux hommes? si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jesus-Christ.

Ad oculum servientes, tanquam hominibus placentes. Ad Coloss. 3.

Servans à vûë d'œil, cherchant à plaire aux hommes.

Nos stulti propter Christum. 1. ad Corinth. 4.

Nous sommes fols pour l'amour de Jesus-Christ.

Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contemptâ. Ad Hebr. 12.

Qui a souffert le tourment de la croix sans se mettre en peine de l'ignominie après qu'on lui eût offert la joye.

Quis est qui vobis noceat, si boni æmulatores fueritis? timorem autem eorum ne timueritis & non conturbemini. 1. Petri 3.

Qui est-ce qui peut vous nuire, si vous avez un véritable zele? mais ne craignez point pour cela, & ne vous troublez point.

Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur, & mundus eos audit, nos ex Deo sumus. 1. Joan. 4.

Ils sont du monde, c'est pour cela qu'ils parlent du monde, & le monde les écoute; pour nous nous sommes de Dieu.

Timidis autem & incredulis &c. Pars illorum erit in stagno ardenti igne & sulphure. Apocal. 21.

Le partage des hommes timides & des incrédules sera dans l'étang de soulfre enflâmé.

Exemples tirez de l'Ancien Testament.

La lâche condescendance qu'eût Aaron pour les Israëlites.

Aaron permit aux Israëlites d'adorer un veau d'or, & il obtint sans doute par sa lâche complaisance, ce qu'il avoit pû s'en promettre; sçavoir, que le peuple le regardât comme un Pasteur condescendant & commode. Aaron fut sans doute surpris de la proposition qu'on lui en fit; mais craignant que ce peuple brutal ne le tuât, s'il lui refusoit sa demande impie, il espéra pouvoir éluder leur pensée, en leur demandant les pendans d'oreilles d'or de leurs femmes & de leurs filles pour cet ouvrage; mais leur pente pour l'idolâtrie l'emporta sur leur avarice, & sur l'amour que ce sexe a pour ses ornemens; & Aaron pour condescendre à leur impieté les fit fondre, & en forma la tête

d'un veau d'or, soit que la crainte d'une mort présente eût ce pouvoir sur lui, soit qu'il eût conçû pendant l'absence de son frere un secret désir de tenir le premier rang parmi ce peuple. Quoiqu'il en soit, & quelques desseins qu'il pût avoir dans cette indigne complaisance, il commit un crime qui lui causa bien des reproches & des remords de sa conscience. Car quels pouvoient être ses sentimens au milieu des acclamations des Israëlites, avec lesquels il présentoit de l'encens à l'idole? Avoit-il oublié la différence qu'il y avoit entre un veau d'or, & le Dieu de ses peres, qui avoit operé de si grands prodiges à ses yeux, & par son ministére? Les applaudissemens d'un peuple insensé étouffoient-ils les justes reproches de sa conscience? Un cœur qui ne gagne quelque chose, que par une complaisance déraisonnable ne peut se souffrir.

La vaine crainte des espions qui allerent à la découverte de la Terre promise.

Sçavez-vous bien ce que c'étoit que la Terre promise dans l'idée de ces espions timides, qui furent commandez pour l'aller reconnoitre? C'étoit un monstre affamé, qui devoroit tous ceux qui osoient s'y établir, & ses habitans autant de géans terribles, devant qui les enfans d'Israël ne devoient paroître que comme des moucherons. Mais dans la vérité cette terre étoit abondante en lait & en miel, ses habitans étoient des hommes foibles comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. Il y a donc bien de la différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, & ce même objet lorsqu'on le considére dans l'idée, que s'en forme un petit esprit, lequel a coûtume de grossir & de défigurer toutes choses. De sorte que pour sçavoir au vrai quel est le mal que craignent les gens du monde, & qui les empêche de faire profession d'une vie réglée & chrétienne, il n'en faut pas juger sur le rapport qu'ils en font eux-mêmes; mais examiner ce qu'il est en effet.

L'exemple de Daniel, qui ne fut point intimidé par les ménaces d'un grand Roy.

Darius, après avoir vaincu les Assyriens, ayant fait publier un ordre, que pendant un mois nul de ses sujets n'eût la hardiesse de faire aucune demande ou priere à Dieu, ni aux hommes, excepté au Roy seul. Daniel qui rendoit régulierement son culte au vrai Dieu trois fois le jour, bien loin d'user de ces précautions timides, que fait prendre la chair & le sang, & de manquer en la moindre chose, à la fidélité qu'il croyoit devoir à Dieu; il ouvroit toutes les fenêtres de sa chambre, afin qu'on pût le voir à son ordinaire adorer Dieu trois fois le jour, prosterné en terre, & tourné vers sa chére Jérusalem, dans la vûë de laquelle, quelque foule d'affaires qu'il pût avoir, & des plus importantes du royaume, il ne laissoit pas à trois heures differentes du jour, de rendre à Dieu ses profonds hommages. Il suivit sans rien craindre cette loy secrette & intérieure, que Dieu imprimoit dans son cœur. Sa grande élévation dans le monde ne le tenta point, son établissement, sa fortune, son autorité, tout ceda à sa conscience; il ne pensa pas même à ménager sa vie, & la fosse des lions ne l'effraya point.

Moïse retenu par un respect humain d'obéir à Dieu.

Moïse pressé par le commandement de Dieu de retourner en Egypte, pour délivrer le peuple d'Israël, étoit retenu par une pareille crainte à celle du respect humain; il redoutoit la puissance de Pharaon, il craignoit le ressentiment de ce Prince cruel, la crainte de perdre quelque chose de sa réputation & de son honneur, la difficulté de sa langue fournissoit un prétexte à sa lâcheté: il marchoit dans la disposition d'obéir; mais toûjours avec le respect

du monde devant les yeux, lorsqu'un Ange se présente à lui, & le ménace de lui ôter la vie. Pourquoi, lui dit-il, balances-tu de porter tes pas vers l'Egypte ; parce que je crains la fureur des Egyptiens, répondit Moïse, & de tomber entre les mains de leur Roy barbare. Quoi, lui dit le Seigneur, par la bouche de l'Ange, & tu ne me crains pas ? comme s'il eût voulu dire, tu appréhendes de déplaire à un Roy de la terre, & tu n'appréhendes pas de déplaire au Roy du Ciel ? Tu veux éviter de te commettre entre les mains d'un Prince qui ne regne que par moy ? Sçais-tu quel Prince je suis ?

Salomon pour complaire à ses femmes, offrit de l'encens à leurs idoles.

Que ne fit point Salomon, pour complaire à des femmes idolâtres, dont il étoit épris ? jusques où porta-t-il la complaisance, ou à quoi la complaisance ne le porta-t-elle pas ? Il devint lui-même idolâtre ; il abandonna le Dieu de ses peres, pour adorer de faux Dieux ; & ce Roy si sage oublia toute sa sagesse, pour satisfaire le fol amour qui le possédoit.

Les complaisances d'Absalom.

Que ne fit point Absalom pour engager le peuple dans son parti, & pour le soulever contre David ? Tout fier, tout indocile que fût ce jeune Prince, il se tenoit à la porte du Palais ; & quiconque entroit, quiconque sortoit, il l'appelloit à lui, l'embrassoit, se faisoit instruire de son affaire, & par des discours séditieux contre le gouvernement présent, par de captieuses flateries, par mille fausses promesses, il allumoit dans les cœurs le feu de la rebellion, & leur inspiroit ses sentimens. Que dis-je ? & quel dessein forma-t-il ? quel abominable conseil écouta-t-il ? Et pour s'attacher tout Israël, respecta-t-il le lit même de son Souverain, & de son Pere ?

Générosité du jeune Tobie.

Lorsque les Juifs couroient en foule aux idoles de Jéroboam, le jeune Tobie, sans craindre de paroître singulier, & se glorifiant même de l'être, dans une si belle cause, alloit lui seul au temple de Jérusalem, & se rendoit par-là digne de l'éloge que l'Ecriture a fait de sa fermeté & de sa constance. Ainsi, quand tout ce qui nous environne vivroit dans l'oubli de Dieu, & dans le mépris de sa loy, nous nous glorifierons comme Chrétiens, d'être les sinceres observateurs de cette divine loy. Et ainsi nous nous distinguerons, & s'il est nécessaire, nous nous séparerons des mondains qui en sont les prévaricateurs.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

On n'osoit embrasser la doctrine de JESUS-CHRIST à Jérusalem, ni même parler de lui publiquement, par la crainte des Pharisiens. *Joan.* 7.

LA crainte des hommes étoit un des plus grands obstacles que les personnes de qualité opposoient en secret à la religion de JESUS-CHRIST, & aux véritez de sa Doctrine. On n'osoit en ce temps-là se déclarer publiquement pour lui, sans attirer la haine de tout le peuple : *Nemo palam loquebatur de illo propter metum Judæorum.* Les discours malins de toute la ville de Jérusalem, ausquels il falloit s'attendre, en devenant son disciple, l'indignation des Prêtres & des Pharisiens inévitable à quiconque se mettoit de sa suite ; le mépris & les divisions des Saducéens, qui regardoient comme un amusement populaire la foy d'un Messie à venir : tout cela ébranloit dans les cœurs, les sentimens déja formez de conversion & de pieté, & faisoit céder à d'indignes ménagemens la vérité déja connuë. JESUS-CHRIST devenoit aux grands une occasion de chûte & de scandale. Delà Nicodeme, cet homme si distingué dans

Jérusalem, choisissoit le temps de la nuit, pour s'adresser au Fils de Dieu, & dérober aux yeux du public les premiéres démarches de sa foy. Delà Joseph d'Arimathie, ce citoyen si noble & si estimé, attendit après la mort de JESUS à se déclarer. Au contraire, le Lépreux, le Paralitique, l'Aveugle né, ces hommes de la lie du peuple, se déclarerent ouvertement pour lui ; ils ne tenoient pas assez au monde pour en ménager l'estime, & ils n'étoient pas assez esclaves de ses loix, pour en craindre les jugemens.

Hérode consent à la mort du grand saint Jean-Baptiste, par une lâche complaisance.

Rien de plus agréable en apparence pour Hérode, que le festin qu'il fait au retour heureux du jour de sa naissance ; les Grands de son royaume y sont présens ; Hérodias qui posséde le cœur de ce Prince, fait les honneurs de sa table, & pour surcroit de plaisir, la fille d'Hérodias vient avec une beauté naissante répandre un nouvel agrément sur toute la fête. Mais Hérode trouve la tristesse & l'inquiétude au milieu de ses plaisirs, engagé qu'il est à ne pouvoir refuser sans peine, ni accorder avec plaisir la mort de Jean-Baptiste, qu'Hérodias lui demande. Un prisonnier qu'il tient dans les fers, & de la vie de qui il peut disposer sans grande conséquence, rend sa complaisance inquiéte & fâcheuse, lorsqu'il s'agit de contenter une femme qu'il aimoit éperdument. Jugez delà quelle est la peine qui poursuit les autres esclaves du respect humain, de qui les passions, quoique violentes, sont néanmoins beaucoup plus impuissantes.

Pilate consent à la mort du Fils de Dieu par un respect humain.

C'est proprement le respect humain qui a fait mourir le Fils de Dieu. Pilate avoit tenu ferme contre les poursuites, & les cris des Juifs, qui demandoient sa mort, convaincu de son innocence & de leur injustice : mais si-tôt qu'ils l'eurent ménacé de César, tout ferme qu'il étoit, il ne pût tenir contre la crainte de déplaire à César. Voilà la lâche politique qu'inspire le respect humain. Quand ce n'est pas pour soûtenir l'interêt de Dieu, l'on fait paroître du zéle ; quand il s'agit de défendre l'interêt du monde, l'on est déterminé à tout : mais cette politique est très-lâche à l'égard de Dieu : ainsi Pilate résiste aux Juifs, il cherche un tempérament, il veut gagner le peuple ; mais il a une fausse complaisance pour l'Empereur. Il juge le Sauveur, pour l'interêt du monde, au préjudice de celui de Dieu. Mais voyez l'embarras où il se trouve. Le respect humain veut que Pilate condamne JESUS, sa conscience veut qu'il lui conserve la vie. Le respect humain représente à Pilate qu'en abandonnant JESUS, il suit les vœux du peuple, il entre dans la passion des Prêtres, il ménage les interêts de l'Empereur, que pouvoit-il craindre de JESUS, qui se trouvoit abandonné de toute sa nation ? Il ne peut toutefois être d'accord avec lui-même ; il consent en apparence à la mort de JESUS, dans le fond il n'y consent point. Car il se lave les mains, pour témoigner qu'on le force, & qu'il se décharge de la mort d'un homme innocent.

On conspira la mort de JESUS-CHRIST, par la crainte que ses juges eurent des Romains. *Joan.* 11.

Les Princes des Prêtres, & les principaux Juges du peuple Juif, furent animez à poursuivre la mort du Fils de Dieu, par ce même respect humain, & par la peur qu'ils eurent que les Romains ne vinssent détruire leur nation. Car ce fut le prétexte qu'ils trouverent pour colorer l'envie & la haine qu'ils avoient conçûës contre lui : *Si dimittimus eum, sic venient Romani, & tollent nostrum locum & gentem*, dirent-ils dans leur assemblée, tenuë pour ce sujet ; & ils ne trouverent point d'expedient plus efficace pour arrêter le progrès de sa doctrine, que de s'en tenir à l'avis qu'ouvrit Caïphe, qu'il falloit sacrifier la

vie de cet homme pour le salut de tout le peuple : *Expedit ut unus homo moriatur pro populo, & non tota gens pereat.* Mais quel fut l'effet de ce conseil suggéré par la crainte & le respect humain ? La mort du Fils de Dieu fut concluë, dit saint Augustin, de crainte que les Romains ne vinssent & ne détruisissent leur ville & leur nation ; & ce fut pour l'avoir fait mourir, que Dieu suscita les Romains pour être l'instrument de sa vengeance, en exterminant leur nation. *Joan.* 11.

Hérode Agrippa fit mourir l'Apôtre saint Jacques, & voyant que par cette mort injuste il s'étoit rendu agréable aux Juifs, il poussa sa complaisance jusqu'à faire arrêter saint Pierre le chef des Apôtres, dans le dessein de lui faire le même traitement, comme il est rapporté aux Actes des Apôtres, chap. 4. & au chap. 24. nous lisons que le Président Felix, pour faire plaisir aux Juifs, & pour gagner leur affection, laissa injustement saint Paul dans les fers : *Volens gratiam præstare Judæis, reliquit Paulum vinctum.*

La complaisance humaine a porté Hérode Agrippa à faire mourir S. Jacques, & à vouloir traiter saint Pierre de la même façon. *Act.* 24.

L'opinion que saint Pierre avoit conçûë de sa constance & de la fermeté de son amour, lui avoit fait promettre avec présomption au Sauveur, qu'il mourroit plûtôt que de le désavoüer ; mais quand il fut dans l'occasion d'exécuter ces magnifiques promesses, la voix de deux servantes, & le témoignage de quelques domestiques du Pontife le troubla si fort, qu'il oublia & son devoir & son maître, & la généreuse résolution qu'il avoit prise. Etrange effet de la crainte humaine sur un Apôtre si fervent & si attaché au service de son maître. Mais après avoir lavé cette tache par ses larmes, soûtenu du secours d'enhaut, il fit paroître autant de courage qu'il avoit marqué de lâcheté, puisque sans craindre les supplices, ni la mort, il prêcha hardiment la divinité & la doctrine de son Maître, & répondit aux ménaces qu'on lui fit, s'il continuoit : *Non possumus ea quæ audivimus non loqui... obedire opportet Deo magis quàm hominibus.*

Ce que la crainte humaine fit faire à S. Pierre ; & le courage qu'il témoigna ensuite, fortifié par la grace. *Act.* 4. & 24.

La grace porte Madelaine à aller trouver JESUS-CHRIST dans la maison du Pharisien, au milieu d'un festin, dans une compagnie de conviez ; Que le respect humain n'opposa-t-il point pour la retenir ? Que cela est peu séant à une fille ! qu'en jugera-t-on ? qu'en dira-t-on ? Voilà le grand ennemi de la grace & de la conversion dont elle triomphe. Elle est intrepide, elle est sans honte & sans confusion, parce qu'elle a beaucoup de honte & de confusion : La honte & la confusion qu'elle sent au dedans de son ame pour ses pechez, fait qu'elle ne sent point la confusion du dehors : *Quia graviter erubescebat intus, nihil esse credidit quod verecundaretur foris*, dit saint Gregoire. Le peché nous rend hardis pour le mal, & honteux pour le bien, & la grace au contraire nous rend hardis pour le bien, & honteux pour le mal. Il faut à l'exemple de cette Pénitente mépriser tous les jugemens, & tous les discours des hommes.

Madelaine pénitente triomphe du respect humain.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce Sujet.

An quæro hominibus placere, &c. Ad Galat. 1. L'Apôtre par ces paroles se défend comme d'un crime, de souhaitter l'approbation du monde, & il ne s'en défend ainsi, que parce qu'il reconnoît, qu'il y a de l'incompatibilité entre ces deux choses, plaire au monde, & servir JESUS-CHRIST : *Si hominibus placerem, Christus servus non essem.* Que chacun donc sonde son cœur ;

On ne peut plaire aux hommes, & à J.C. tout à la fois. *Ad Galat.* 1.

que chacun se demande comme saint Paul : *An quæro hominibus placere ?* Ai-je pour but en ce que je fais, de plaire aux hommes ? Quand il faut pratiquer une œuvre de pieté, fréquenter les sacremens, visiter les pauvres, pardonner une injure, renoncer à certains divertissemens dangereux ; ai-je égard à ce que le monde en pensera, à ce qu'il en dira ? N'ai-je pas souvent la lâcheté de parler contre le prochain, pour me joindre à ceux qui en parlent ? n'ai-je pas quelquefois la molle & la criminelle complaisance de flatter des amis jusques dans leurs passions, & dans leurs désordres ? Or si c'est au gré du monde que je vis, je ne puis vivre au gré de JESUS-CHRIST ; & delà il me condamne & me réprouve : *Si hominibus placerem, Christus servus non essem.*

La crainte de Dieu doit bannir la crainte des hommes.

Omnia quæ loquitur populus iste, conjuratio est, & timorem ejus ne timeatis, neque paveatis, &c. Isaïæ 8. Quel reméde (Chrétiens) à cette lâche crainte qu'on a de déplaire aux hommes : c'est de guérir une crainte par une autre crainte, & un désir par un autre désir. Quand vous craignez de déplaire aux hommes en faisant vôtre devoir, combattez cette crainte par la crainte de déplaire à Dieu. De deux maîtres, qui devez-vous craindre davantage ? n'est-ce pas celui qui peut vous punir plus sévérement ? Quel aveuglement de craindre plus les railleries des pecheurs que les vengeances divines, & les coups d'une langue de chair, que ceux de ce glaive de feu, dont Dieu se servira pour frapper & pour tourmenter ces lâches complaisans. C'est ainsi que parle saint Bernard : *Tu ergo plus times opprobria, quàm tormenta ; & qui trepidas ad linguam carnis, contemnis gladium qui devorat carnes ?*

Le respect humain est un mépris de Dieu.

Cui assimilastis me, aut adæquastis, & comparastis me ? Isaïæ 46. Par ce respect humain, ou vous préferez le monde à Dieu, ou vous le faites aller de pair avec lui, ou du moins vous traitez Dieu, comme s'il ne vous suffisoit pas tout seul, comme si la faveur du monde vous étoit nécessaire avec la sienne ? Or Dieu versera-t-il avec profusion ses faveurs & ses trésors sur une ame, qui se ménage avec lui, qui lui donne ce que le monde ne veut point ? Vous deviendrez l'objet du mépris de Dieu, puisque vous ne lui donnez que ce que le monde ne veut point. Vous donnez au monde tout ce qu'il veut, qui sont les dehors ; car il n'a que faire de l'intérieur : *Cui assimilastis me, & adæquastis ?*

Le respect humain est proprement le Dieu du siécle.

Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium. 2. ad Corinth. 4. Quand saint Augustin parle de ces Philosophes, & de ces Sages du Paganisme, il dit que leur condition est de toutes les conditions la plus malheureuse, parce que connoissant le vrai Dieu, ils n'ont pas la liberté de lui rendre le culte qu'ils lui doivent, & que par maxime de politique, ils adorent dans les temples des Divinitez qu'ils sçavent être fausses dans eux-mêmes : *Pudet me tui*, disoit-il à l'un d'eux : *Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.* Vous sçavez qu'il n'y a qu'un Dieu, & vous en adorez mille fabuleux & chymériques. Voilà la conduite de ces Chrétiens lâches, qui jusques dans les devoirs de la Religion, se font un honteux esclavage des loix du monde, ils forment la résolution de servir Dieu ; mais quand ils en conçoivent le désir, ils en sont détournez par un autre Dieu, c'est le Dieu du siécle, le respect humain : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium.* Il semble que ce maudit respect humain soit comme une espece d'idolâtrie, que l'on rende au monde, & à cette idole

idole de l'honneur. Car comme quand Dieu a parlé, il ne faut plus d'autre raison pour établir nôtre foy, il veut qu'on lui obéïsse aveuglément : *Verbum ipsius summa mihi ratio est*, dit un Pere de l'Eglise ; il ne faut plus de raison après que Dieu a parlé, de même depuis que le monde veut ou demande une chose, c'est une loi, c'est un empire, il faut lui obéïr aveuglément.

Posui vestimentum meum cilicium, & factus sum illis in parabolam. Psalm. 68. Je me suis couvert de cendres & de cilice, & je suis devenu le sujet de la fable de tout Jérusalem, c'est souvent ce que peuvent dire les personnes qui s'adonnent à la pieté & à la dévotion, j'ai observé les jeûnes, j'ai pratiqué la mortification chrétienne, & par-là j'ai servi de matiére aux discours malins, & aux railleries de tout le peuple, chacun s'entretenoit de ma conduite, l'on en faisoit des railleries publiques ; & il n'y avoit point de compagnies où l'on ne se divertît à mes dépens. Mais alors plus touché de leurs foiblesses que de leurs railleries, deplorant plus leur folie que leurs censures, il faut avoir pitié de leur aveuglement, & conjurer Dieu de les remettre dans la voye du salut, *Ego vero orationem meam ad te Domine*, continuë le saint Prophete.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Erubescunt negare Christum, & non erubescunt negare verba Christi. Augustin. Serm. 48.

Ils rougissent de renier Jesus-Christ, & ils ne rougissent pas de nier les paroles de Jesus-Christ.

Times prorsus ne offendas majorem, & non times ne offendas Deum. Idem.

Vous craignez de choquer un grand, & vous ne craignez pas d'offenser Dieu.

Frontosus esto, quando audis opprobrium de Christo, quid times fronti tuæ, quam signo crucis armasti. Idem. Psalm. 68. Serm. 1.

Soyez effronté lorsque vous entendez qu'on outrage Jesus-Christ, que craignez-vous pour vôtre front, que vous armez du signe de la Croix.

Oportet ut habeat Christianus irreverentiam, quando venerit inter homines, quibus displicet Christus ; quando illi insectatur, quando dicitur cultor crucifixi, adorator malè mortui, venerator occisi : hæc si erubueris, mortuus es. Idem, Ibidem.

Il faut qu'un Chrétien n'ait aucun respect humain, lorsqu'il se trouvera parmi des personnes à qui Jesus-Christ déplaît, lorsqu'on le persécute, quand on l'accuse d'avoir de la vénération pour un homme mort & crucifié, si vous rougissez de ces choses, vous êtes digne de la mort.

Non erubescas prædicare quod nosti defendere etiam inter blasphemos, quod credidisti. Idem. in Psalm. 80.

Ne rougissez pas de prêcher ce que vous sçavez, & de soûtenir même parmi des blasphémateurs ce que vous avez crû.

Non sine causâ signum suum in fronte nobis figi voluit, tanquàm in sede pudoris, ne Christi opprobrio Christianus erubescat. Idem in Psalm. 30.

Ce n'est pas sans raison que Dieu a voulu que nous marquassions son signe sur nôtre front comme sur le lieu de la pudeur, afin qu'un Chrétien ne rougisse point des opprobres de Jesus-Christ.

Parum est habere in corde Christum, & nolle confiteri cum timetur opprobrium. Idem in Psalm. 118.

C'est peu d'avoir Jesus-Christ dans le cœur, & de ne vouloir pas le reconnoître lorsqu'on craint ses opprobres.

Ad hoc Dominus crucem suam, in eorum qui in illum crederent frontibus fixit,

Nôtre Seigneur a placé sa Croix sur le front de ceux qui croiroient en lui, comme sur le

ubi eſt quodammodo ſedes verecundiæ, ut de nomine ejus fides non erubeſcat, & magis Dei gloriam, quàm hominum diligat. Idem. Tract. 53. in Joan.

O nimis iniqua amicitia, ſeductio mentis inveſtigabilis, cum dicitur, eamus, faciamus pudet non eſſe impudentem. Idem. 3. confeſſ. c. 8.

Quid facies quando dicet tibi (Chriſtus) erubuiſti de humilitate meâ, non eris in claritate meâ. Idem.

Diſcedat mala verecundia, accedat ſaluberis impudentia, ſi impudentia dicenda eſt. Idem.

Ille non eſt Chriſti ſervus, ſed ſubſannator, & irriſor, qui ejus ſe ſervum dicit, cui ſervire diſſimulat. Idem.

Mihi autem abſit gloriari, niſi in cruce Domini noſtri Jeſu-Chriſti. Ubi mundi Philoſophus erubuit, ibi Apoſtolus theſaurum reperit. Idem Serm. 20. de verb. Apoſt.

Uſque adeo de cruce non erubeſco, ut non in occulto loco habeam crucem, ſed in fronte portem. Idem in Pſalm. 141.

Quid rogo iſte faceret in dolore pœnarum, qui Chriſtum erubuit inter flagella verborum. Greg. 29. Moral.

Sicut verecundia laudabilis in malo, ita reprehenſibilis in bono; erubeſcere malum ſapientiæ eſt, erubeſcere bonum fatuitatis eſt. Idem in Ezechiel. homil. 10.

Nihil magis timendum, quàm quod timor humanus præponatur divino. Gregor. in Proverb.

Gratias ago Deo meo, quod dignus ſum quem mundus oderit. Hieronym. Epiſt. ad Aſellam.

Diſpliceamus his, quibus diſplicet Chriſtus. 1. Paulin. Epiſt. 6.

Nihil tam ſpeciale ſervitutis eſt, quàm ſemper timere. Ambroſ. l. de Joſeph. c. 4.

Omnibus ſervitior mancipiis. Chryſoſt.

Non ſolus eſt proditor veritatis, qui veritati renunciat, ſed etiam qui non profitetur veritatem. Idem.

Tutiſſima res eſt, nil timere præter Deum, 1. Laurent. Juſtin l. de lig. vitæ, c. 1.

Chriſtianum ſe putat, qui Chriſtianus eſſe aut confunditur aut veretur: Quomodo poteſt eſſe cum Chriſto, qui ad Chriſtum pertinere aut erubeſcit aut metuit? S. Cyprian. de lapſis.

Chriſtus in præceptis ſuis dicit, qui

ſiege de la pudeur, afin que leur foy ne rougiſſe point de ſon nom, & qu'elle aime mieux la gloire de Dieu que celle des hommes.

O amitié trop injuſte! ô ſéduction impénétrable de l'eſprit, lorſqu'on dit, allons, faiſons ce qu'il nous plaira, j'ai honte de n'être pas impudent.

Que ferez-vous, lorſque Jesus-Christ vous dira: vous avez rougi de mon humiliation, vous n'aurez point de part à ma gloire.

Banniſſez toute mauvaiſe honte qu'une impudence ſalutaire prenne la place, ſi cependant on doit l'appeller impudence.

Celui qui ſe dit ſerviteur de Jesus-Christ, & qui n'oſe le ſervir, ne mérite pas d'être appellé ſon ſerviteur, mais plûtôt on doit dire qu'il s'en rit & qu'il s'en mocque.

A Dieu ne plaiſe que je me glorifie ſi ce n'eſt dans la croix de Nôtre Seigneur Jesus-Christ. L'Apôtre a trouvé un tréſor dans une choſe qui a fait rougir les Philoſophes du ſiécle.

Je rougis ſi peu de la croix que je ne la garde point dans un endroit caché, mais que je la porte ſur mon front.

Qu'eſt-ce que feroit, je vous prie, dans la douleur des tourmens un homme qui rougit de Jesus-Christ lorſqu'on lui dit quelque injure.

De même que la pudeur eſt loüable dans les mauvaiſes choſes, auſſi eſt-elle blâmable dans les bonnes; c'eſt une ſageſſe de rougir du mal, & c'eſt une extravagance de rougir du bien.

Il n'y a rien qu'on doive tant craindre que de préférer la crainte des hommes à la crainte de Dieu.

Je rends grace à mon Dieu, de ce que je ſuis digne d'être haï du monde.

Ne cherchons point à plaire à ceux à qui Jesus-Christ ne plait pas.

Rien ne marque une plus grande ſervitude que de craindre toûjours.

Plus eſclave que tous les eſclaves mêmes.

Celui qui renonce à la vérité n'eſt pas le ſeul qui trahiſſe la vérité; mais auſſi celui qui ne fait pas profeſſion de la vérité.

Le plus ſeur eſt de ne rien craindre que Dieu.

Celui-là croit être Chrétien, qui eſt honteux ou qui craint de le paroître: comment peut-il être ami de Jesus-Christ, puiſqu'il rougit ou qu'il craint de lui appartenir?

Jesus-Christ dit dans ſes Commandemens:

confusus me fuerit, confundet eum Filius Hominis; & Christianum se putat, qui Christianus esse confunditur. Quomodo potest esse cum Christo, qui ad Christum pertinere aut erubescit aut metuit? Idem Serm. 5. de lapsis.

Celui qui aura honte de moi, le Fils de l'Homme aura honte de lui, & celui-là croit être Chrétien qui en a honte; comment peut-il être avec JESUS-CHRIST puisqu'il rougit ou qu'il craint de lui appartenir?

Cum tyrannus dicit, abnega Christum, & immola Jovi; sæpè lingua negat corde reclamante, & quamquam hoc gravissimum est, tamen aliquam impietatis culpam elevat humana natura imbecillitas. Idem de dupl. Mart.

Lorsque le tyran dit: Renie JESUS-CHRIST, & sacrifie à Jupiter, souvent la langue renie sans que le cœur y consente, & quoique ce soit un tres-grand crime, cependant la foiblesse de la nature humaine diminuë une partie de la faute qui est attachée à cette impieté.

Quid quæso rationis habet verecundari ad diem hominis, & vultum Dei non vereri? Bernard. Epist. 108.

Quelle raison, je vous prie, y a-t-il d'avoir honte en présence d'un homme, & de ne pas craindre la présence d'un Dieu.

Dæmon maluit suffundere hominis sanguinem, quàm effundere. Tertul. in Apol. c. 14.

Le démon a mieux aimé faire rougir les hommes, que de répandre leur sang.

Salvus sum si non confundar de Deo meo. Idem. l. de Carne Christi. c. 7.

Je suis sauvé si je n'ay point honte de mon Dieu.

Alias non invenio materias confusionis, quæ per contemptum ruboris, probent benè impudentem, & feliciter stultum. Idem, Ibidem.

Je ne trouve point d'autres sujets de confusion que ceux qui font voir un homme impudent & insensé, par le mépris de la honte.

Malefici gestiunt latere, devitant apparere, trepidant deprehensi, ne torti quidem facile aut semper confitentur; Christianus vero quid simile? neminem pœnitet, neminem pudet, nisi retro non fuisse. Idem in Apolog.

Ceux qui font du mal, se font un plaisir de se cacher, ils évitent de paroître, ils tremblent lorsqu'ils sont surpris, ils ont toûjours beaucoup de peine à avoüer leurs crimes, lors même qu'on les tourmente: il n'en est pas ainsi d'un Chrétien, aucun d'eux ne se repent, aucun d'eux n'a honte, si ce n'est de ne l'avoir pas été plûtôt.

Quoniam homo non erubuerat lignum & lapides & saxa adorans, eâdem constantiâ non confusus de Christo, pro impudentia idololatriæ, Deo satisfaceret per impudentiam fidei. Idem l. 4. contra Marcionem. c. 21.

Parce que l'homme n'avoit pas rougi d'adorer du bois, des pierres, & des rochers; par la même constance il n'a point rougi de JESUS-CHRIST pour satisfaire à Dieu pour l'impudence de l'idolâtrie par la noble impudence de confesser la foy.

Frontosa ad salutem. (Ita Magdelenam appellat. D. Augustinus.)

Effrontée pour son salut; c'est ainsi que saint Augustin appelle la Magdeleine.

Qua contentio, qua gehenna ubi tantopere laboratur ut non peccetur. S. Chrysologus.

Quelle peine & quel tourment faut-il se donner, pour ne point pécher?

Nihil operosius, quàm studium hominibus placendi. Tertulianus.

Il n'y a rien de plus pénible que le soin de plaire aux hommes.

Timeo ne deridear, ne contemnar; miser homo, non vis à conservo derideri, sed odio haberi à Domino tuo? Chrysostom. super act. Apost. c. 19. Homil. 41.

Je crains qu'on ne se moeque de moi, & qu'on ne me méprise; misérable que vous êtes, vous ne voulez pas qu'un de vos conserviteurs se moeque de vous, & vous ne vous souciez pas d'être l'objet de la haine de vôtre Dieu?

Christum non puduit tuâ causâ crucifigi; & te pudet ejus inenarrabilem profiteri dispensationem. Idem, in Epist. ad Galat. cap. 6.

JESUS-CHRIST n'a pas eu honte d'être crucifié pour vous, & vous rougissez de faire profession de sa Doctrine admirable.

Explicuisti frontem ad delinquendum, & ad rectè agendum contrahes? Tertul.

Vous avez pris un visage gay & ouvert pour pécher, & vous paroissez triste lorsqu'il faut bien faire.

Stultus alieno judicio vivit, non suo, multitudine rapitur, & cedit impetui. Seneca.

Un insensé vit selon le jugement d'autrui, & non pas selon le sien, il se laisse emporter par la multitude, & il céde au torrent.

Quis placere potest populo, cui placeat virtus? similem te illis efficias oportet, non probabunt nisi agnoverint. Idem.

Qui est-ce qui peut plaire au peuple qui aime la vertu? il faut tâcher de vous conformer à ses maniéres s'il ne vous reconnoît pas, il ne vous approuvera point.

Quid times fronti tua, quàm signo crucis armasti? August. in Psalm. 68.

Que craignez-vous pour vôtre front, que vous avez armé du signe de la croix?

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Ce que c'est que le respect humain.

LE respect humain qu'on appelle autrement complaisance mondaine, est la considération que l'on a pour les jugemens des hommes, par laquelle on est détourné du service de Dieu, empêché de s'acquitter de ses devoirs, & porté à commettre le mal pour complaire aux hommes, ou par une lâche crainte de leur déplaire. On distingue communément deux sortes, ou deux espéces de respect humain; l'un plus grossier, par lequel on se rend esclave des jugemens des hommes, & tellement occupé des maximes du monde, qu'on n'a nul égard à celles de l'Evangile & de la Religion; ensorte qu'on a honte de les pratiquer, & qu'on n'ose dans les occasions, se déclarer contre le vice, & prendre le parti de la vertu. L'autre espéce de respect humain n'est pas à la vérité si criminelle; mais elle nous fait perdre le mérite de nos bonnes actions; elle est propre de ceux qui font profession de vertu, & même de dévotion, & c'est lorsqu'ils n'agissent pas purement pour Dieu; mais qu'ils ont encore des vûës humaines, qu'ils cherchent l'approbation des gens de bien, ou qu'ils veulent se maintenir dans la réputation qu'ils se sont acquise. Nous ne parlons icy que de la premiére espéce, qu'on peut appeller avec saint Paul: *Deus hujus seculi excæcavit mentes infidelium.*

Ce qu'il est nécessaire de supposer pour l'intelligence de cette matiére.

Pour developper nettement cette matiére, on peut distinguer le monde, que Dieu condamne & réprouve, en deux sortes de gens, dont les premiers sont ceux qui ne se conduisent que par des maximes toutes mondaines & contraires à celles de l'Evangile; qui se mocquent, & qui se rient de ceux qui ne suivent pas leur exemple, & encore plus de ceux qui font profession publique de pieté. Et l'on peut dire que ces personnes sont proprement ce monde, qui déclare la guerre à JESUS-CHRIST, comme JESUS-CHRIST est venu pour la lui déclarer, & pour le détruire entiérement. Les seconds, sont ceux qui n'osent s'opposer à ces personnes déclarées pour le vice, & qui instruits de leurs devoirs & de leurs obligations, n'ont pas le courage de s'en acquitter; par la crainte qu'ils ont de s'attirer les railleries des premiers. Les uns & les autres sont blâmables, & criminels devant Dieu; & quoique ceux-cy paroissent plus excusables que ceux-là: ce sont néanmoins de lâches Chrétiens, qui trahissent leur conscience, pour ne pas déplaire aux autres. Ce sont là les personnes qui se conduisent par le respect humain, contre lesquels on ne peut

assez témoigner de zéle, comme contre des esclaves, & des gens qui préferent le service du monde à celui de Dieu.

Pour ne pas confondre les innocens avec les coupables, il est nécessaire avant toutes choses, de distinguer la sage complaisance, qui doit lier ensemble les Chrétiens, de cette complaisance criminelle, qu'ils doivent absolument bannir de leur societé. Surquoi, je vous prie de remarquer, que la Philosophie Morale, & la Théologie Chrétienne, ont toûjours mis au rang des vertus une certaine complaisance, ou condescendance, qui nous fait accommoder aux mœurs, & même aux humeurs de ceux avec qui nous vivons, qui nous diversifie, pour ainsi parler, en autant de manieres, qu'il se trouve d'occasions & de personnes différentes, & dont la fin prochaine est de rendre le commerce de la vie doux, honnête, & agréable, dans les choses qui ne sont contraires ni à la raison, ni à l'Evangile. Cette espéce de complaisance nous est ordonnée par la loy de Dieu : ç'a été la vertu même de JESUS-CHRIST & de ses Apôtres. Les Peres l'ont regardée ou comme une compagne, ou comme un fruit de la charité, & ils nous l'ont recommandée comme un moyen nécessaire pour travailler à la conversion & à la sanctification des ames.

Il y a une complaisance qui est une vertu loüable, & que les Chrétiens doivent s'éforcer d'acquérir.

Le respect humain fait joüer ses deux ressorts les plus puissans de l'ame ; sçavoir, la crainte & le désir. Par la crainte, il nous éloigne généralement de toutes les actions de pieté, qui ne sont pas au goût du monde. Car on n'oseroit, quand même la conscience y obligeroit, se déclarer pour la vertu devant des gens qui n'en font pas profession ; on n'oseroit ouvrir la bouche dans une compagnie, pour soûtenir le parti de Dieu & de l'Eglise, quoiqu'on soit persuadé dans l'ame, qu'on le pourroit & qu'on le devroit. On n'oseroit approcher des Sacremens, se tenir dans une posture modeste durant le sacrifice de nos autels, s'habiller avec moins de luxe, se réconcilier en Chrétien & de bonne foi ; tout cela, parce qu'on craint la censure, & qu'on n'a pas assez de force pour la mépriser. Le respect humain n'est pas moins pernicieux, quand il fait agir par le désir de plaire. Car que fait-on alors, ou plûtôt que ne fait-on pas ? S'il faut gagner un Grand, afin de s'en faire un patron, le flatter sur ses injustices, sur ses concussions, sur ses violences ; l'on prend hautement son parti, & l'on justifie toutes ses injustices, &c.

Le mal que nous fait faire en général le respect humain.

Ceux qui sont faits Chrétiens par le Baptême, étant encore foibles, comme des enfans nouvellement nez, reçoivent par le Sacrement de Confirmation, la force de résister à toutes les attaques du monde & du démon ; & par ce Sacrement, ils sont si pleinement confirmez dans la foy, qu'ils sont capables de confesser & de glorifier hautement le nom du Sauveur, & c'est delà que le nom de confirmation lui a été donné. Cette vertu & cette efficace parut dans les Apôtres, après qu'ils eurent reçû le Saint-Esprit : car au lieu que devant la Passion du Sauveur, & au temps même de sa Passion, ils furent si foibles & si lâches, qu'ils s'enfuirent, & abandonnerent leur maître. Que saint Pierre, qui avoit été destiné pour être la pierre fondamentale de l'Eglise, & qui avoit fait paroître un peu auparavant tant de constance & de courage, étant effrayé par la voix d'une simple servante, nia par trois fois, qu'il fut son Disciple, & qu'enfin après sa résurrection, tous les Disciples se retirerent dans une maison, de crainte des Juifs. Au contraire, le Saint-Esprit les remplit au jour de la

Le Fils de Dieu a institué dans son Eglise un Sacrement, pour nous donner la force de professer publiquement la Religion.

Pentecôte, d'une grace si forte & si puissante, que depuis ce jour-là, ils prêcherent hautement & sans crainte l'Evangile, & regarderent comme le plus grand bonheur qui leur pût arriver, d'être jugez dignes de souffrir des opprobres & des tourmens pour le nom de JESUS-CHRIST.

Act. 5.

La lâcheté est un vice indigne d'un Chrétien, qui doit être courageux.

Quoique la lâcheté soit un vice si peu connu, & si peu combattu, il ne laisse pas d'être en sa maniere, le plus étendu de tous, puisqu'il n'y a point de réprouvé dans les enfers, qui n'en soit coupable, pour n'avoir pas voulu résister au torrent de l'exemple, & pour s'être lâchement rendu aux sollicitations du monde; comme ils ont connu le bien qu'ils n'ont pas voulu faire, & le mal qu'ils n'ont pas voulu combattre; cette lâche infidélité les a rendus criminels, parce que celui qui sçait le bien, & qui ne le veut pas faire, se rend coupable d'une lâcheté inexcusable: *Scienti enim bonum, & non facienti, peccatum est illi.*

Ep. Jacob. 4.

La grieveté du peché du respect humain.

Ce qui fait voir l'énormité de ce peché, est que les lâches Chrétiens, qui n'osent s'acquitter de leurs obligations, de crainte de déplaire aux hommes, ne sont pas moins blâmables, ni moins criminels devant Dieu, que les libertins les plus déclarez. 1°. Parce qu'ils semblent faire un mépris plus formel de Dieu: car ils connoissent leurs devoirs; mais ils sont arrêtez par la considération des hommes; ils préférent donc le jugement des hommes à celui de Dieu. 2°. Parce qu'ils vont plus directement contre la lumiére de leur conscience & de la raison: ils voyent ce qu'il faudroit faire; mais de peur de déplaire aux hommes ennemis de Dieu, ils n'osent le faire, & n'ont pas le courage de leur résister. 3°. Les libertins déclarez, sont, ou des athées, ou des gens aveuglez, que Dieu abandonne aux désirs de leur cœur; mais ces lâches Chrétiens sont des personnes que Dieu presse & sollicite; mais une honte imaginaire l'emporte sur les graces les plus fortes. Ainsi ce sont des serviteurs rebelles, qui se rangent du parti des ennemis de Dieu, qu'ils favorisent. Les libertins déclarez sont plus déterminez au mal, plus aveuglez, plus endurcis; mais les autres pechent avec plus de connoissance, de réflexion; & par conséquent plus de malice. Aussi ne sont-ils guére moins punis, & saint Jean dans son Apocalypse, les met au même rang que les plus scélerats, & les plus infames pecheurs: *Timidis, & incredulis, & execratis, & homicidis, & idololatris pars illorum erit in stagno ardenti igne & sulphure.*

Apocal. 21.

Le respect humain est un peché de pure malice.

Quand vous ometez une bonne action, ou que vous en commettez une mauvaise, vous ne sçauriez pecher dans ces occasions que par une pure malice, ou par une pure impieté. Car vous ne sçauriez vous excuser sur la légéreté, sur la vanité, ou sur la surprise; car vôtre conscience porteroit témoignage contre vous, & seroit même vôtre juge; elle vous accuseroit de l'avoir trahie, en méprisant ses avertissemens, & d'avoir été infidéle à Dieu, en quittant ainsi son parti pour vous vanger contre lui: enfin, ne vous accusera-t-elle pas en vous disant qu'il eût mieux valu pour vous, de n'avoir jamais crû la vérité, que de l'abandonner après l'avoir connuë.

Combien le respect humain est contraire à la qualité du

Pour porter la qualité de vrai serviteur de Dieu, il faut être en telle situation d'esprit & de cœur, qu'on préfére ses interêts aux nôtres, & qu'on cherche toutes les occasions de lui plaire, par une prompte exécution de toutes ses volontez. Celui-là est véritablement serviteur de Dieu, qui n'a rien plus à

cœur que son service, qui est en la disposition de perdre plûtôt cent fois la vie avec l'honneur & les biens, que de rien faire qui démente cette profession, qui fait gloire d'être tel, sans se soucier des railleries du monde. Et pour dire tout en un mot, le vrai serviteur de Dieu est un instrument animé, qui n'a point d'action, ni de mouvement que celui qu'il veut de son maître. Or je vous laisse à juger si tout cela se peut accorder avec le respect humain, qui n'a en vûë que de plaire aux hommes, & qui n'appréhende rien tant que de leur déplaire. serviteur de Dieu.

Pour bannir entiérement le respect humain, il ne faut que penser que la qualité de serviteur de Dieu est préférable à tous les Royaumes & à tous les Empires de la terre. Les Rois & les autres Souverains commandent aux peuples, & se font servir : mais comme il est plus glorieux de rendre quelque signalé service à son Roy, que d'être servi par des villageois ; de même il y a plus de gloire à servir le souverain Monarque du monde, que de commander à toutes les nations de la terre ; comme répondit admirablement sainte Agathe au Prefet Quintien, qui lui demanda si elle n'avoit point de honte, d'avilir la noblesse de son extraction, par la servitude du Christianisme ? *Multò præstantior est*, dit-elle : *Christiana servitus, regum opibus & præstantia.* Quelle est donc l'indignité du respect humain, d'avoir honte du service de Dieu ? L'éminence de la qualité de serviteur de Dieu, dont un Chrétien se doit faire honneur.

Le respect humain est injuste & déraisonnable ; car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis, & de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire de nous ? Pourquoi la raison qui nous fait voir que ces discours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-même, a-t-elle si peu de pouvoir sur nôtre cœur, qu'elle ne nous puisse faire surmonter une passion si vaine & si déraisonnable, ou plûtôt une crainte si mal fondée ? Il est injuste de s'arrêter aux jugemens des hommes.

C'est une lâche politique, & un ménagement honteux à un Chrétien, de n'oser se déclarer pour Dieu & pour la vertu, de crainte de s'engager trop avant, & de s'exposer à la raillerie des hommes, si l'on vient à se relâcher dans ses pratiques. Nous voyons au contraire que les Saints qui ont été véritablement touchez de Dieu, se sont d'abord déclarez hautement ; comme une sainte Madelaine & un saint Paul, & une infinité d'autres, qui bien loin de rougir de pratiquer les maximes de l'Evangile, se sont fait le front à toutes les railleries des hommes, & à tous les jugemens qu'on pouvoit faire d'eux, comme s'ils avoient voulu par là s'ôter le moyen de retourner en arriére, par la honte de démentir leurs premiéres démarches. On ne peut faire une véritable conversion sans vaincre le respect humain.

Les Maîtres de la vie spirituelle, entre plusieurs moyens de vaincre le respect humain, & la mauvaise honte de se déclarer pour Dieu, nous en suggerent deux, dont l'usage doit être familier à ceux qui veulent mener une vie chrétienne. Le premier, est de vaincre une crainte par une autre ; la crainte de déplaire aux hommes par la crainte de déplaire à Dieu ; parce que celui qui craint véritablement Dieu, ne peut être ébranlé par la crainte des hommes, lesquels ne peuvent lui nuire, s'il a Dieu pour lui ; mais au contraire, il a tout à craindre de Dieu, si par une lâche complaisance pour le monde, il ne Moyens de vaincre le respect humain.

craint point de déplaire à cette souveraine Majesté. Le second remede, à la vérité plus difficile ; mais aussi plus puissant & plus efficace, est de se bien établir dans le dessein de ne contenter que Dieu : & parce que Dieu veut qu'en plusieurs choses on contente les hommes, il arrivera que par ce seul désir de contenter Dieu, on verra distinctement en quoi l'on doit contenter les hommes. Au lieu que quand on s'applique directement à plaire aux hommes, on tombe dans des détours & des égaremens, & le respect humain vient à posseder entierement le cœur.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Ce que c'est que complaisance mondaine & respect humain.

QUels maux ne cause pas encore tous les jours dans le Christianisme, cette complaisance humaine, & pour plaire au monde ? En combien de rencontres trahit-on la cause de Dieu, & sacrifie-t-on son propre repos & son salut ? On voudroit s'expliquer en faveur de la vertu ; on l'aime, & on voudroit la pratiquer ; mais il y auroit pour cela des combats à soûtenir. Il faudroit une force à l'épreuve des discours des hommes, & de leurs pressantes sollicitations. Le courage manque ; on ne peut pas, dit-on, être singulier ; il faut vivre comme les autres, & ne les pas aliener, ne les pas picquer par une distinction affectée. Il faut se mettre en état d'être reçû par tout avec agrément, se faire des amis, des patrons, & autant que l'on peut, avoir pour soi le public. C'est cette complaisance mondaine, qu'on appelle respect humain, que j'attaque & que je veux combattre. *Le P. Giroust, Sermon sur ce sujet.*

Le peu d'état qu'on doit faire des jugemens & de l'estime des hommes

Il n'est rien de plus vain que les jugemens des hommes, dont le respect humain nous rend esclaves, ni rien de plus méprisable que cette estime du monde, dont on devient idolâtre. En effet, comment est-ce que jugent les hommes ? Jugemens faux, & sujets à mille erreurs ; jugemens stériles pour nous, & dont il ne nous revient communément aucun fruit solide. Car n'est-ce pas dans les jugemens des hommes, & même des hommes les plus sages, que nous découvrons tous les jours les plus grossiéres illusions ? Comme ils ne peuvent sonder le fond des cœurs, quelque éclairez qu'ils soient, ils prononcent sur des apparences qui les trompent, & sur des conjectures d'où ils tirent des conséquences aussi mal fondées que leurs principes. J'en appelle à à vous-mêmes (mes chers Auditeurs) & aux fréquentes épreuves que vous en avez faites. Combien de fois vous êtes-vous plaint des discours qu'on tenoit de vous dans le monde, & des idées qu'on s'en formoit ? combien de fois avez-vous dit qu'on ne vous connoissoit pas, & qu'on vous attribuoit des vûës & des desseins directement opposez à vos sentimens ? combien de fois avez-vous senti au fond de vôtre ame, & vous êtes-vous de bonne foi porté témoignage, que les éloges qu'on vous donnoit ne vous étoient pas dûs, ou

que

que ce qu'on censuroit dans vôtre conduite, étoit innocent, & tout autre qu'on ne le publioit ? Or ce qui vous est arrivé, c'est ce qui arrive sans cesse dans la societé humaine, & dans tous les états de la vie. *Le même.*

Après cela, mettons-nous en peine de l'opinion des hommes ? faisons-nous une étude de les ménager, de les bien disposer en nôtre faveur; & réduisons-nous pour y réüssir, dans la plus lâche & la plus indigne servitude ? rendons-nous dépendans des bizarreries du monde, de ses caprices, de ses traverses ? Ou plûtôt secoüant un joug si honteux & si pésant, maintenons-nous dans une sainte liberté ; & comme disoit saint Paulin, ne craignons point tant les arrêts d'un juge qui a condamné JESUS-CHRIST même : *Displiceamus ergo his, quibus displicet Christus.* Oüi (Chrétiens) ce monde auprès de qui vous cherchez à vous insinuer par des flateries quelquefois si basses & si peu convenables à vôtre caractére ; ce monde qui occupe toute vôtre attention, qui épuise tous vos soins, qui reçoit tout vôtre encens & tous vos hommages, a porté l'aveuglement & l'injustice, jusqu'à condamner même un Homme-Dieu. *Le même.*

Nôtre propre expérience nous doit faire mépriser les jugemens des hommes.

N'est-il pas étrange que nous demeurions toûjours asservis sous la tyrannie du monde, lorsque nous pouvons par un généreux effort, nous tirer d'une si odieuse captivité, & par un mépris Chrétien nous élever audessus de tous ses jugemens ? Qu'un homme dans un transport qui le trouble, & dans un égarement d'esprit, parle pour vous ou contre vous, êtes-vous touchez de ses paroles ? Et que diroit-on si l'on vous voyoit assidus auprès de lui, vous étudier, vous composer, prendre mille précautions, mille mésures gênantes & fatigantes pour lui donner à vôtre égard de plus favorables sentimens ? Or j'ose dire que l'homme le plus dépourvû de raison, ne jugeroit pas dans toutes les rencontres, plus légérement, & avec moins de fondement & de vérité que le monde. *Le même.*

L'indignité qu'il y a de se conduire par le respect humain.

Vous le sçavez, vous le dites sans cesse, & toutefois, par je ne sçai quel enchantement, vous êtes toûjours adorateurs de ce monde aveugle, & de ses folles imaginations. Lors même que vous le méprisez dans le cœur, vous lui témoignez au dehors des égards, des respects, qui vous tiennent dans la plus ennuyeuse contrainte. Lors même que vous le démentez dans l'âme, vous souscrivez néanmoins contre vos propres connoissances à tous ses principes, & à toutes ses maximes. S'il y a quelques personnes qui s'y distinguent, & qui y soient plus écoutez que les autres, ce sont des divinitez à qui vous rendez un culte servile, & des honneurs, dont souvent rougissent pour vous ceux-la mêmes qui les reçoivent. Mais je veux (mon cher Auditeur) que vos soins ayent un succès plus heureux ; je veux que le monde ne puisse vous refuser son estime ; quel avantage vous donne-t-elle cette estime dont vous êtes si jaloux ? *Le même.*

Il est étrange que nous soyons esclaves de ceux-mêmes que nous méprisons.

A quelque état que la Providence nous ait appellez, nous tenons à un monde à qui nous craignons de déplaire ; nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres. C'est là ce nombre de personnes au milieu desquelles nous vivons, sur lesquelles nous comptons, avec qui nous sommes unis & attachez ; qui forment, pour ainsi dire, un monde à part, dont nous craignons le jugement & les discours, & auquel nous tâchons d'accommoder nos inclinations, toutes nos démarches, & toutes nos actions... Voilà l'écüeil que nous

Dans tous les états le respect humain est à craindre.

avons à éviter, quelque condition que nous puissions embrasser. J'appelle écüeil, les respects humains, les bienséances mondaines, les jugemens malins & satyriques, les railleries & les médisances qu'on fait de ceux qui embrassent la vertu. *Sermon manuscrit.*

Le respect humain est outrageux à Dieu.

Le respect humain outrage Dieu dans sa grandeur; car la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallele avec l'homme qu'il a tiré de la bouë, & que toute autre grandeur soit regardée comme un néant. Or portez d'une part à vous donner à Dieu, & retenus de l'autre, par des craintes humaines, vous lui dites: Seigneur, je me donnerois à vous dès ce moment, & je vous servirois préférablement à tout autre, si dans la situation où je suis, il m'étoit permis de vous servir, sans m'exposer aux censures du monde; je voudrois bien pouvoir rompre avec ce monde, & me consacrer à vous seul, si en me déclarant pour vous, je n'allois pas m'attirer mille ennemis dangereux; je sens pour vous toute l'affection possible, il est vrai, vous avez mis dans mon ame des penchans salutaires pour la vertu, & je ne songe qu'à me délivrer de ces vices, dont je suis encore esclave; cependant je n'ose me déclarer tout-à-fait pour le parti de la vertu, de crainte de perdre tout à-fait l'estime du monde: je me sens tout porté du côté de la pieté; cependant je traine encore mes liens, quoi qu'à regret; parce que le monde qui ne veut pas vous aimer, ne veut pas non plus que je vous aime. Ah! s'il ne dépendoit que de moi de choisir un parti, je serois tout à vous, Seigneur, vous seriez le seul maître de mon cœur; & l'on me verroit dès maintenant faire ce que je n'ai point fait par le passé, mais vous voyez à combien de reproches la retraite que je voudrois faire m'exposeroit: Vous sçavez que le monde est impitoyable envers ceux qui le quittent, pour s'attacher à vous; & puisqu'il faut le déclarer, je sens que je n'ai point encore la force de le mépriser ce monde, & que j'ai encore la foiblesse de vous oublier en demeurant à son service. *Le P. Massillon, Sermon sur ce sujet.*

Réponse à ceux qui disent qu'il suffit de servir Dieu en secret.

Je sçai ce qu'on répond: il suffit, dit-on, de servir Dieu en secret, de lui donner intérieurement son cœur, sans en donner tant de marques au dehors; est-il besoin d'un éclat, pour convertir une ame qui peut en secret ménager sa conversion, sans que le monde le sçache? Faut-il donner au public un spectacle, où la vanité auroit peut-être plus de part que la vraye pieté, & ne peut-on plus donner à Dieu un cœur pur, & une foy non feinte dont il se contente? Un pecheur ne peut-il pas faire le bien, servir Dieu, pleurer ses pechez, pratiquer la vertu, sans que les hommes ayent connoissance de ce qui se fait en secret? Le juste ne peut-il pas vivre de la foy, sans que le monde le connoisse? *Le même.*

Il y a des bienséances & des condescendances qu'on peut avoir sans peché.

Je sçai qu'il est certaines bienséances qu'on ne peut refuser aux usages; qu'il faut s'accommoder au temps & aux lieux, qu'on doit prendre certaines mesures avec le monde; que la charité prend différentes formes, pour se dérober aux yeux des hommes; qu'il faut être foible avec les foibles, fort avec les forts, tout à tous, comme dit le grand Apôtre, & qu'il y a même du mérite à cacher le bien qu'on fait. Mais je dis que c'est se partager entre Dieu & le monde; que c'est vouloir ménager encore le monde qu'on doit haïr; que de cacher sa conversion, de ne servir Dieu qu'en secret, & que ce n'est être Chrétien qu'à

demi, de rougir d'être tout à son Dieu, après n'avoir pas rougi d'être tout au monde, & avoir même fait gloire de ses infamies. *Le même.*

Il est indigne de n'oser se déclarer pour un Dieu qui a souffert des ignominies en se déclarant pour nous.

Depuis qu'un Dieu fait homme est devenu le joüet des insensez, depuis qu'il s'est exposé à mille outrages pour l'amour de vous, pouvez-vous vous cacher d'être à son service, & de souffrir quelque chose pour lui ? O homme ! comment donc ne pas rougir d'être ingrat, & de ne pas donner des marques de reconnoissance à vôtre Dieu, de tous les bienfaits dont il vous comble, & sur tout de celui de vôtre conversion ? Je ne vous dis point encore que cette crainte que vous avez de vous déclarer ouvertement pour Dieu est indigne d'un homme généreux ;. car si vous croyez le parti de la justice avantageux, pourquoi dissimuler quand vous l'avez embrassé ? Une ame née avec quelque sentiment d'élevation, sçait-elle ainsi se contrefaire ? Si vous êtes né avec de bonnes inclinations pour Jesus-Christ, si vous lui avez promis de lui appartenir, pourquoi vous en cachez-vous ? Quand même vous vivriez encore dans ces siécles infortunez, où l'on regardoit les Chrétiens comme des monstres, qu'on ne pouvoit souffrir, & à qui l'on préparoit sans cesse des supplices, il seroit si beau de vous déclarer pour celui que vous professez, il seroit si glorieux pour vous, de mourir même pour la cause de Dieu ; il y auroit tant d'honneur pour vous de le reconnoître, & de le confesser en public : & ici que vous n'avez à craindre tout au plus que quelques censures, que quelques discours malins, vous rougissez, pour ainsi parler, de l'avoir pour ami, pour chef, pour protecteur, pour maître. Vous vous picquez de tant de force, de tant de grandeur d'ame dans les affaires du monde, & dans la religion, vous êtes plus foible que le peuple. *Le même.*

On ne peut avoir de respect humain sans aimer le monde.

Je prétens que tandis que vous donnerez les apparences au monde, que vous le servirez au dehors, il est impossible que vous ne lui donniez aussi vôtre affection ; car qu'est-ce qu'aimer le monde ? n'est-ce pas suivre religieusement ses maximes, obéir à ses loix, respecter ses usages, observer ses coûtumes ? Or je vous demande, n'est-ce pas là ce que vous faites, en donnant les apparences & les dehors au monde ? Vous conservez donc toûjours une liaison, & une amitié pour le monde ; quoiqu'en secret, vous paroissiez donner vôtre cœur à Dieu, & n'aimer que lui, vous aimez encore les plaisirs du siécle, au lieu que vous ne devriez songer à ceux que vous y avez pris, qu'avec regret & tristesse ; & vous êtes d'autant plus coupable, que vous portez encore les chaînes d'un ennemi, que vous dites que vous haïssez, & dont vous avez secoüé le joug pour ne le plus réprendre. Mais vous vous trompez, quand vous dites que vous le haïssez en secret ce monde ; vous l'aimez encore ; si vous ne l'aimiez plus, on vous verroit méprises tout ce qu'il peut dire de vous, vôtre plus grand plaisir seroit de donner à Dieu des marques extérieures de vôtre amour, vous sentiriez vôtre cœur s'élever contre tout ce que le monde vous présente, vous regarderiez ses usages comme des obstacles à la vertu, & non comme des bienséances à vôtre état. *Le même.*

On ne craint point les jugemens des hommes pour le mal,

Pourquoi craindrez-vous dans les voyes de la justice, ce que vous ne craignez point dans celles de l'iniquité ? Vous comptiez pour rien ces jugemens du monde ; lorsque vous vouliez contenter vos passions, vous n'avez point craint les censures publiques pour le peché, & vous les craignez pour la

pourquoi les craindre pour le bien. pénitence : vous n'avez point ménagé l'estime & l'approbation du monde, quand il s'est agi de ses plaisirs, & vous la voudrez ménager quand il s'agit de vôtre salut ? Vous disiez tant qu'il falloit laisser parler le monde pour vous calmer sur les reproches de vôtre conscience, & les censures qu'on lançoit contre vous : pourquoi donc n'en dites-vous pas de même dans vôtre conversion ? Ses jugemens sont-ils devenus pour vous plus terribles, ou le regardez-vous ce monde, comme un Juge plus équitable sur les démarches de la grace, que sur celles du peché ? Ah ! est-ce pour Dieu seul que le monde est capable de vous arrêter ? Le crime va tête levée par tout, n'y aura-t-il donc que la vertu qui n'ose se montrer ? *Le même.*

Ce que le monde peut dire de nous, ne doit pas nous détourner de la vertu, ni nous chagriner. Venons à la chose même : Que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui puisse tant vous attrister, & vous arrêter dans la voye du salut ? Dira-t-on que vous êtes changeant en prenant le parti de la vertu ; & que vous donnez des scenes au public, qui lui servent de divertissement ? Heureuse inconstance, qui vous fixe dans le service du Seigneur, & qui vous attache à des biens qui ne périront jamais ! dira-t-on que vous êtes insensez ? Sainte & heureuse folie ! plus sage mille fois que la sagesse du siécle, puisqu'elle vous fait préférer à des biens périssables, à des plaisirs d'un moment, un héritage éternel que personne ne pourra jamais vous ravir : Quoi ? que vous ne vous soûtiendrez pas long-temps dans l'état que vous embrassez ? Utiles reproches qui doivent servir à ranimer vôtre ferveur & vôtre vigilance ? Que vous ne quittez le monde, que parce que le monde vous quitte ? Précieux jugemens, qui vous asûrent que vous ne retournerez plus, comme tant d'autres, à ce monde qui ne veut plus de vous ? Que vous passerez pour ridicule dans le monde, & parmi vos amis ? Sensibles, mais chers reproches, qui vous asûrent que vous serez agréable à Dieu ? Que depuis vôtre conversion, vous n'êtes plus bon à rien ? Favorable mépris ! qui vous engage à vous dévoüer tout entier au service du Seigneur, puisque désormais, vous êtes inutile au monde. Voilà donc ces discours du monde, ces jugemens, ces censures si redoutables à la pieté. La voilà cette terrible perplexité qui vous empêche de vous donner tout entier au service de Dieu. Ah ! foible sensibilité, & trop digne de toutes nos larmes ! Hé ! le parti de la vertu ne vous attireroit-il pas plus d'estime que vous n'en avez dans le crime ? *Le même.*

Il est indigne que le respect humain prévale aux résolutions de servir Dieu. Je vois peu de chose en la vie des plus grands Saints, dira quelqu'un, qui fût capable de m'arrêter ; le jeûne, la retraite, l'amour du silence & de l'oraison, visiter & servir les Pauvres, combattre mes passions, il me semble que je me résoudrois à tout cela, par le seul désir de devenir ami de Dieu, & de me préparer à la mort. Voilà d'admirables sentimens ; mais qu'est-ce donc qui vous fait encore de la peine ? quel si grand obstacle peut rendre inutile une si belle disposition ? Helas ! il ne vous reste plus qu'un pas à faire, & vous voilà Saint, qu'est-ce qui peut vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu, dont il semble que toutes les portes vous sont ouvertes ? Je crains le monde, dites-vous, le monde est malin au delà de tout ce qu'on peut penser, on ne peut éviter ses discours & ses railleries, il faut qu'il glose sur tout, & qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, si tout d'un coup je renonce au jeu, si je me bannis des compagnies, si je me mets tout

de bon à faire ce qu'il faudroit faire, & ce que je voudrois faire pour plaire à Dieu. On me fera passer tantôt pour un hipocrite, tantôt pour un esprit foible ; on m'accusera de légéreté, de bizarrerie, de folie : on rendra cent fausses raisons de ce changement ; on en rira partout où je suis connu ; on me montrera au doigt à ceux qui ne me connoissent pas, on comparera cette seconde vie avec celle que j'ai menée jusques-ici; enfin tout le monde parlera de moi, sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui me veuille faire justice. Est-ce là toute vôtre crainte ? Si j'en ai bien compris le sujet, tout se réduit au discours des hommes. Mais est-il possible, que cela soit capable de balancer en vôtre esprit, tous les motifs d'interêt, de justice de reconnoissance, d'amour qui vous portent à servir Dieu ? *Le P. de la Colombiere Sermon sur ce sujet.*

Qui sont ceux qui parleront en mauvaise part de vôtre conversion ? Quelque libertin qui font profession de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croyent ; c'est-à-dire, des fous déclarez, des gens qui n'ont pas même le sens commun, seroit-il bien possible que vous préférassiez le jugement d'un homme, qui n'en a point, à vôtre propre jugement, au jugement de la plus saine partie du monde ? Quelle lâcheté, dit saint Chrysostome, qu'un Chrétien élevé par son caractere, audessus des Anges, se soûmette volontairement aux hommes, qu'il cherche à leur plaire, & que par cette bassesse, il s'égale aux gladiateurs, aux comediens, & aux boufons ? Il parle des hipocrites, mais il y a bien plus de raison de faire ce reproche aux timides Chrétiens à qui je parle ; car si ceux-là sont dignes de repréhension parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on dire de ceux-ci, qui pour plaire aux hommes négligent de faire le bien, & font mêmes quelquefois le mal. *Le même.*

Qui sont ceux qui parleront mal de nôtre dévotion ?

Si l'on vous blâme au commencement parce qu'on croira, ou qu'on fera semblant de croire que ce n'est que legéreté, que vous n'avez pas changé pour devenir bon, mais que vous n'êtes devenu bon que pour changer ; vôtre persevérance leur fermera aisément la bouche. On parle durant quelques jours, comme on a coûtume de parler de toutes les choses nouvelles, on se tait bientôt aprés, on laisse vivre une personne à sa fantaisie : mais si elle continuë dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de l'admiration pour sa vertu. Vous remarquerez que cela ne manque jamais d'arriver, sur tout quand la personne qui se met ainsi dans le bien, est une personne de mérite, qui a dequoi se soûtenir d'ailleurs, & par son esprit, & par les autres avantages, soit de la nature, soit de la fortune, lorsqu'elle ne quitte point le monde par le désespoir de réüssir, & qu'on ne peut pas dire que ce sont ses malheurs qui la reduisent à embrasser la dévotion comme un pis aller. *Le même.*

La persévérance dans le bien ferme la bouche à ceux qui blâment d'abord nôtre conduite.

Si vous voulez à quelque prix que ce soit éviter la censure, & les railleries des gens du monde, il y a mille devoirs essentiels qu'il faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux Saints, imposer silence aux médisans, se retracter quand on a médit, condamner les juremens, & les discours peu honnêtes, témoigner du moins par le silence, par l'air du visage, qu'on en est scandalizé, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable réconciliation, si vous voulez vous acquiter fidélement & constamment de

Si l'on veut faire absolument le monde juge & se conduire par le respect humain, on

manquera à toutes ces choses, vous vous exposez à passer pour un dévot, ou pour un homme de peu d'esprit, ce que vous ne pouvez souffrir en nulle maniere: donc toutes les fois que vous vous trouverez en de pareilles rencontres, vous serez tenté de passer par dessus le commandement divin, & à moins d'une grace extraordinaire, vous succomberez à la tentation, vous agirez selon vôtre grand principe,& vous aimerez mieux mépriser Dieu, que d'être méprisé des hommes. *Le même.*

bien des choses de son devoir.

Comme on se doit fortifier contre le respect humain.

Si je suis condamné par le monde, c'est-à-dire, par les Chrétiens qui vivent dans le désordre, j'aurai l'approbation des gens de bien, & de toutes personnes raisonnables. Le monde me condamnera; peut-être ne s'appercevra-t-il pas même de mon changement, & quand aujourd'hui il y trouveroit à redire, un jour viendra, qu'il me fera justice en présence de tout l'univers, & qu'il se condamnera lui-même de folie, pour m'avoir traité d'insensé. Il me condamnera d'abord,mais ma constance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservez à parler de moi,peut-être les fera-t-elle même changer de vie. Enfin le pis que j'aye à craindre de la part du monde, c'est qu'il se mocquera de ma nouvelle résolution, mon Dieu, vôtre colére, vôtre indifférence est encore plus rédoutable que ses mocqueries! on rira de ma réforme, mais les démons feroit bien d'autres risées de ma sotte honte. Ils se railleront de moi ces impies, mais Dieu me vangera de leurs railleries, ils seront raillez à leur tour d'une maniere bien plus cruelle: *Qui habitat in cœlis irridebit eos, & Dominus subsannabit eos.* Seigneur, fortifiez nous contre de si foibles ennemis, ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutiles tous nos bons désirs, & toutes vos graces. *Le même.*

Le respect humain étouffe les meilleures résolutions.

Combien de personnes ayant été touchées de Dieu, auroient commencé une vie plus réglée, auroient même embrassé volontiers une vie sainte & réformée, si la crainte des discours, & des jugemens du monde n'eût étouffé de si saintes résolutions? s'ils n'avoient été retenus par je ne sçai quelle honte? on se feroit aisément privé des plus agréables plaisirs? on n'étoit plus si fort rebuté des rigueurs de la pénitence; on trouvoit même je ne sçai quoi de fort charmant à vivre comme les Saints, & faire pour Dieu quelque chose d'héroïque; mais que pensera le monde si je ne parois plus dans les compagnies? si tout d'un coup je parois en un habit simple, & avec un extérieur composé? si l'on me voit à l'Hôpital, & dans les maisons des pauvres; si je me confesse, si je communie aussi souvent que je sens bien que Dieu le souhaiteroit, que n'en diroit-on point dans le monde? Monde impie & malheureux? ne cesseras-tu jamais de faire la guerre à Jesus-Christ; sera-ce donc toûjours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura confondu par sa Doctrine & par ses exemples. *Le même, dans ses Réflexions Chrétiennes.*

Les Chrétiens sont eux-mêmes les plus grands persécuteurs de leur Religion.

Les persécutions du dehors, la cruauté des tyrans n'a servi qu'à affermir l'Eglise. Les Chrétiens faisoient gloire du Christianisme, lorsque les Payens les couvroient d'infamie, les dépoüilloient de tous leurs biens, leur faisoient endurer toutes sortes de supplices: leurs plus sanglantes railleries, leurs menaces les plus cruelles ne donnoient nulle atteinte à leur constance: mais lorsque les Chrétiens eux-mêmes deviennent les persécuteurs des Chrétiens, que le Royaume de Jesus-Christ est partagé, le mal venant de là même

d'où l'on devoit attendre le remede, on perit, & on se rend. Je ne m'étonne pas que les Juifs ayent été scandalisez de la croix de JESUS-CHRIST, que les Payens ayent d'abord traité de folie nos plus adorables Mystéres, & qu'on ait eu honte de reconnoître pour Dieu un homme qui avoit expiré dans la douleur : mais je ne sçaurois comprendre comment il se peut faire qu'on ait honte de servir celui qu'on reconnoît ouvertement pour son Dieu. Aujourd'hui que la divinité de nôtre maître est établie par toute la terre, que la croix est devenuë l'objet du culte public, qu'on fait gloire de la porter sur les couronnes, qu'on ne rougit point du nom de Chrétien, que cependant on rougisse du dévoir & des vertus du Chrétien, c'est ce qu'on a de la peine à concevoir, & ce qui fait dire que le respect humain persécute plus cruellement la Religion, que les tyrans les plus animez à sa ruine, parce qu'il détourne davantage les Chrétiens d'en remplir les devoirs. *Le même.*

Comparaison des hypocrites, & de ceux qui se conduisent par le respect humain.

Si les hipocrites sont si dignes de repréhension, parce qu'ils ne font le bien que pour s'attirer une vaine estime, que doit-on dire de ceux qui par le même motif, omettent de faire le bien, & font même quelquefois le mal : Ceux-là aiment mieux plaire à un homme que de plaire à Dieu, & ceux-ci aiment mieux déplaire à Dieu, que de ne plaire pas aux hommes. En quoi les prémiers ont du moins cet avantage, que c'est pour plaire aux hommes qu'ils travaillent, au lieu que ceux-ci n'ont en vûë que d'être approuvez des méchans, dont les loüanges sont des blâmes effectifs, dont l'approbation est un véritable reproche, & ainsi ils doivent s'attendre à toutes les malédictions des hipocrites, & à un plus rude châtiment. *Le même.*

Il y a de la contradiction dans le respect humain.

Il faut une grande foi, pour croire qu'un homme crucifié est un Dieu ; mais supposé qu'on le croie, qu'on l'adore, & que tout le monde l'adore, je ne vois pas pourquoi on auroit honte de le servir : accordez ces deux choses, s'il est possible, faire gloire d'être Chrétien, & rougir d'être un bon Chrétien ; c'est comme si un homme se tenoit honoré de la qualité de soldat, & qu'il fût honteux d'être brave & vaillant soldat. Quel Prince a jamais crû qu'il lui étoit plus glorieux d'être Roi que d'être grand Roy ? Vous vous vantez que JESUS-CHRIST est vôtre maître, & vous avez honte de le servir ? S'il y a quelque gloire à être son serviteur, qui ne voit que le comble de la gloire c'est d'être ardent & zélé pour son service ? *Le même.*

Le respect humain empêche de faire le bien.

Combien de pecheurs seroient peut-être convertis, si une honte sotte & ridicule n'avoit rendu de bons désirs que Dieu leur a souvent inspirez, tout-à-fait inutiles ? Combien de Chrétiens tiédes & imparfaits sont retenus dans leur vie molle & languissante par une vaine crainte du monde ; par la crainte des discours & des jugemens du monde ? c'est contre ce monde qu'il a fallu que le Saint-Esprit descendît visiblement dans le cenacle, pour rasûrer les Apôtres contre un ennemi si foible & si dangereux tout ensemble.. Les méchans ne craignent point les jugemens des bons, d'où vient que les bons craignent les censures déraisonnables des méchans ? vous voulez que Dieu s'accommode au monde, & Dieu vouloit vous faire le juge du monde ; il vouloit faire sortir sa condamnation de vôtre bouche, le mettre à vos pieds, & vous mettre audessus de toutes ses puissances ; & vous êtes assez lâche pour vous soûmettre à lui, & assez insensé pour prétendre que Dieu s'assujettisse lui,

même à sa tirannie ? quel renversement ? quelle indignité ? quel désordre ? Dieu punit souvent ces respects humains par les mêmes maux qu'ils nous font appréhender : Dieu permettra que cette femme qui craint de passer pour dévote, passera pour une mondaine, & une perduë. Il permettra que quelque malheur honteux, quelque outrage sanglant, couvrira de confusion cet homme qui rougit de paroître Chrétien. *Le même.*

Vanité du jugement des hommes & du respect humain.

Si nous voulons sçavoir ce que c'est que le respect humain, il faut lui appliquer ce que dit saint Paul des idoles : *Quia nihil est.* Ce n'est rien. Ce jugement honorable que vous recherchez, cette opinion si avantageuse que vous désirez, c'est une pure vanité. Encore si cette opinion se pouvoit répandre dans tout l'univers, si elle s'établissoit dans tous les esprits sans contradiction : si elle pouvoit subsister après la mort, toute vaine & fragile qu'elle seroit, elle payeroit une partie de nos soins & de nôtre estime : mais fragile comme elle est, incertaine, trompeuse comme nous la connoissons, ce n'est rien ? *Nihil est.* Si nous en avons une haute idée, elle vient de la foiblesse de nôtre esprit. Ouvrons les yeux, étendons nôtre vûë, portons nôtre esprit plus loin, & voyons ce qu'elle est jusques dans l'esprit des autres. On vous connoit, grands du monde ? mais où ? ici, & vous êtes inconnus ailleurs, à une infinité de personnes ; on vous estime, qui ? quelques amis, un petit nombre d'hommes ; mais combien y en a-t-il qui bâtissent leur fortune sur le débris de vôtre mérite ? Combien y en a-t-il d'autres qui ne connoissent pas ; combien qui regardent comme un sujet de mépris ce que vous estimez le plus ; qui voyent avec indifférence & avec froideur, ce que vous ne voyez qu'avec complaisance, & qui blâment ce que vous croyez capable d'attirer les yeux de tant d'admirateurs ? *Pris des Sermons attribuez au P. de la Ruë, Sermon sur ce sujet.*

Combien c'est chose indigne de briguer l'approbation & la faveur du monde.

Quoi ? briguer la faveur du monde qui changera selon son caprice, sans consulter la situation de mon cœur, & mépriser l'estime d'un Dieu, qui ne changera que quand je changerai moi-même ? Quoi vouloir plaire au monde qui me méprisera d'autant plus que j'aurai moins de scrupule de trahir ma conscience en sa faveur, & négliger de plaire à un Dieu, qui me fait du bien, qui empêche que je ne périsse, & tout cela pour l'amour du monde déterminé à me haïr, capable de médire, & de se scandaliser de mes meilleures actions, prêt à porter son ingratitude jusques à la calomnie & à l'outrage. Voilà pourtant le génie & le langage du monde. Rappellez ce que dit

Psalm. 113. David en parlant de l'insensibilité des idoles : *Os habent & non loquentur, oculos habent & non videbunt.* Ils ont une bouche, & ils ne peuvent pas dire une parole, ils ont des yeux & ils ne peuvent voir, ils ont des mains, & ils ne peuvent toucher. Telle est l'insensibilité des idoles, & telle est la disposition que le monde prend à l'égard de ses favoris & de ses adorateurs. Il a des yeux, mais non pas pour voir ce que l'on fait pour lui ; il a des oreilles, non pas pour entendre les éloges qu'on lui addresse. Combien de choses avez-vous dites & faites pour lui, qu'il n'a pas fait semblant de voir ni d'entendre ? Lorsque vous avez pensé gagner son estime, combien de soins perdus, de paroles évanouies, de biens dissipez, d'affectations, de ménagemens d'esprit, d'égards inutiles ? tout cela ne vous a de rien servi ; vous croyez qu'il

avoit

avoit des yeux, & qu'il regardoit vôtre inclination, vos services, vos efforts, & il n'y a pas seulement pris garde, il s'imaginoit que tout cela partoit d'un fond d'amour propre, & de complaisance pour vous-même ; que vous y cherchiez vos interêts ; ainsi il ne le met pas au rang des obligations qu'il vous a. *Le même.*

Nous sentons les chaînes du respect humain, quand on veut nous détourner du mal, & nous ne les sentons point, quand il faut nous appliquer au bien. Vous ne souffrez pas les gens de bien, qui veulent vous tirer de vos désordres ; & vous écoutez les gens du monde, lorsqu'ils veulent vous détourner de la vertu, vous ne rougissez pas lorsqu'il faut paroître partisans du monde, & vous rougissez lorsqu'il faut paroître contre le monde ; vous rougissez lorsqu'il faut vous déclarer contre le monde ; vous rougissez lorsqu'il faut remplir vos devoirs, & vous ne rougissez pas, lorsque la complaisance, la galanterie, la débauche vous en détournent : vous ménagez vôtre réputation avec ceux qui vous portent à bien faire, & vous la prodiguez avec ceux qui vous authorisent au mal ; mais soyez tant qu'il vous plaira, esclaves du jugement du monde, pourvû que vous respectiez le jugement de vôtre conscience, c'est à celui-là que je vous appelle. *Le même.*

On rougit quand il faut s'acquiter de ses devoirs envers Dieu, & on ne rougit pas de ses crimes, & de ses infidelitez.

Nous devons être aussi généreux à mépriser le monde, que le monde est hardi & téméraire à nous mépriser ; oüi la premiére vertu du Chrétien, c'est la fierté, qui le porte à ce mépris, non pas avec un orgueil de Pharisien, ou de Philosophe, mais avec une force héroïque, & un saint endurcissement. Comprenez ce que je dis, & la douceur de cet état, à la vûë des gens de bien, qui fortifiez par le témoignage de leur conscience, comptent pour rien, la honte, l'honneur, la calomnie, la loüange des autres, non pas par feinte & par grimace, mais par devoir, & par effort sur eux-mêmes ; qui disent qu'ils ne craignent rien, non pas pour éblouïr les yeux, mais pour affermir le cœur dans le bien. Je n'appréhende rien en m'acquitant du devoir d'un véritable Chrétien : c'est ma résolution, j'y vivrai, & j'y persisterai ; voilà le langage d'un généreux Chrétien. *Le même.*

Un Chrétien doit être généreux pour mépriser le monde.

Comprenez le bonheur d'un Chrétien libre de tout esclavage, qui méprise le monde par une noble fierté, à la vûë de ceux qui esclaves de leurs passions, & souvent de celles des autres, & du bruit de l'opinion, vivent toûjours dans le chagrin, n'osant rien faire, rien entreprendre, sans consulter les yeux des autres. Ah ! lâche complaisance, peux-tu tomber dans l'esprit d'un homme ! Un juge n'ose rendre la justice parce qu'il craint que son jugement ne donne du chagrin à une personne qu'il redoute ; cette dame n'osera régler sa maison, de crainte de passer pour une dévote : ce jeune homme dévoré des reproches de sa conscience, voit & voudroit le bien ; mais la crainte du monde lui en défend l'exercice : il craint ses amis, ses ennemis, jusqu'à ses serviteurs & ses domestiques. Misére indigne de la liberté de l'homme, & encore plus de la liberté chrétienne ? Chrétiens, dit Tertullien, vous craignez un homme ? vous qui portez dans vôtre nom dequoi vous rendre formidable à toute la terre, vous craignez un pécheur, vous qui devez avoir part au jugement de l'univers ? faites éclater par la sainteté de vos mœurs, & par une sainte hardiesse, l'authorité que vous donne ce beau nom. *Le même.*

Le respect humain est opposé à la liberté chrétienne.

Ces personnes qui n'osent faire le bien, de peur de déplaire aux hommes, seroient bien éloignez de soutenir leur foi devant des tyrans.

Vous renoncez à la vertu pour vous abandonner au peché par la crainte des jugemens du monde. Seroit-ce là les resolutions que vous prendriez, si vous aviez des tyrans qui missent vôtre foi à l'épreuve des tourmens, comme vous avez maintenant des pecheurs qui mettent vos mœurs à l'épreuve du respect humain. Ah! combien y en a-t-il qui se flattent d'avoir la pureté du Christianisme, parce qu'il semble qu'ils sont prêts de verser leur sang pour en signer la profession. Lâches & aveugles Chrétiens, s'écrie saint Cyprien, que feriez-vous à la vûë des supplices, vous qui quittez Dieu à la moindre raillerie? Ah! vous nous disiez cependant, que vous aviez une foi, que tous les efforts des tyrans & des bourreaux ne seroient pas capables d'ébranler: que je me défie d'un courage sans péril! Comment rendrez-vous à Jesus-Christ l'honneur que vous lui devez, vous, qui sans avoir égard au témoignage des Sages, de vôtre conscience, & de Dieu même, le désavoüez, le deshonorez tous les jours, au milieu de vôtre famille, de vos proches, de vos amis? Quel abus! confesser Jesus-Christ par sa foi, & le nier par le désordre de sa vie! vous ne rougirez pas devant les tyrans, dites-vous, & vous rougissez devant vos amis, & vôtre famille. *Le même.*

C'est une extravagance d'avoir honte de paroître Chrétien.

Pour avoir honte d'être & de paroître Chrétien, il faut qu'on soit persuadé, ou que ce parti là n'est pas raisonnable, ou qu'il y a de la honte à prendre le parti de la raison. Il n'y a point d'homme assez aveugle, pour ne pas voir, je ne dis pas que rien n'est plus juste, & plus raisonnable que de vivre Chrétiennement, mais que c'est une folie & une extravagance de ne le pas faire; il faut donc pour avoir honte d'être Chrétien qu'on ait honte de n'être pas un extravagant.. Quelque corrompus que soient les Chrétiens de ce temps, ils sont assez honnêtes gens pour laisser vivre chacun comme il veut, & celui qui a honte d'être Chrétien, a d'autant plus de tort, qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être Chrétien, sans que personne y trouvât à redire.. De tous les attachemens qu'ont les Chrétiens, celui de la Religion est celui dont ils ont le plus de honte, parce qu'il est le plus foible de tous les attachemens. Si ceux que vous fréquentez sont assez libres avec vous, pour blâmer l'attachement que vous avez pour la Religion, qui vous empêche d'être assez libre avec eux pour défendre cet attachement? si leur amitié les authorise à vous dire que vous avez tort d'être si Chrétien, la même amitié ne doit-elle pas vous authoriser à leur dire aussi, qu'ils ont tort de l'être si peu. *L'Abbé de Villiers, livre intitulé: Les égaremens des hommes dans les voyes du salut.*

Ce n'est point un sujet de honte & de confusion d'être à Jesus-Christ.

On se fait honneur d'être aux grands; le dernier domestique, dès là qu'il porte les livrées du Prince, en est tout fier; & on ne se fait point honneur, & on a même honte d'être à Jesus-Christ. Y a-t-il donc quelque chose de bas, & de honteux dans la personne d'un Homme-Dieu? Y a-t-il quelque chose qui nous doive faire rougir d'être à lui? Les mondains ne rougissent point de se déclarer pour le monde, pour ce monde réprouvé de Dieu; & les Chrétiens ont de la honte de se déclarer pour Jesus-Christ. On ne rougit point d'être un vindicatif, un impie; & on rougit d'être un dévot, & homme de bien: les libertins se font tous les jours un sujet de vanité des actions les plus honteuses; & des Chrétiens se feront un sujet de confusion des actions les plus saintes, & les plus glorieuses. Helas! combien de fois avez-vous

été tête levée, dans des lieux, ou décriez, ou suspects ? & vous vous faites un sujet de peine qu'on vous voye dans une maison de retraite, ou au pied des Autels, ou au Tribunal de la pénitence ; ce n'est point humilité, c'est respect humain, c'est lâcheté. *Le P. Nepveu dans ses Réflexions Chrétiennes, tome 1.*

Si je fais cette bonne action, dira quelqu'un, si je prends un air plus modeste, & plus réformé ; si je me sépare un peu plus du monde ; le monde me raillera, il me désaprouvera, & peut-être me reprouvera ; lequel est plus à souhaiter d'être approuvé de Dieu ou des hommes ? lequel est plus à craindre d'être reprouvé des hommes ou de Dieu ? Si les hommes ne m'approuvent pas, je n'ai qu'à mépriser leur jugement, & dès-là ils ne me peuvent plus faire de mal ; mais si Dieu ne m'approuve pas, s'il me condamne, dès-là je suis un reprouvé ; & quel est le terme de cette réprobation, sinon un malheur éternel ? & cependant je crains d'être désaprouvé des hommes, & je ne crains point d'être reprouvé de Dieu : quel aveuglement ! quelle folie ? *Le même.* Il faut plus craindre les jugemens de Dieu que ceux des hommes.

Vous avoüez que JESUS-CHRIST est vôtre maître & vôtre Dieu, & vous vous en faites honneur ; & vous avez honte d'avoüer que vous êtes son serviteur & son disciple. Peut-on agir moins conséquemment ? vous faites profession d'être Chrétien, & vous rougissez de paroître un bon Chrétien : où est vôtre raison ? Vous croyez que c'est une gloire pour vous de porter ce beau nom ; & vous vous faites un sujet de confusion, qu'on vous voye en remplir publiquement les devoirs : quelle bizarrerie ! croire en JESUS-CHRIST & rougir de son Evangile ; estimer sa Loi, & avoir honte de la pratiquer ; faire profession de sa Doctrine, & rougir de ses exemples ; avoir la foi d'un Chrétien, & la vie d'un Payen, c'est retenir la vérité dans l'injustice. *Le même, tome 2.* C'est une contradiction de professer qu'on est Chrétien & de n'oser en faire les actions.

C'est en vain que les pécheurs tâchent d'excuser leurs ménagemens criminels. Leur déference est une complaisance aveugle, une condescendance molle, une lâcheté insoutenable, une vraye bassesse, une coûtume aussi honteuse qu'elle est fortement établie ; il s'agit d'arrêter un torrent qui emporte la plûpart des Chrétiens dans le précipice. Le respect humain a séduit presque toutes les conditions ; celui qui sert les grands, flatte leurs passions, de crainte d'encourir leur disgrace ; les riches aiment la considération qu'ils ont les uns pour les autres ; & le désir de la conserver, fait que la moitié des riches présente à l'autre moitié un encens qui n'est dû qu'à Dieu. Un bel esprit du monde aime mieux chercher de fausses raisons pour excuser le respect humain, avec le grand nombre qui l'authorise, que s'appliquer presque seul à faire valoir les raisons solides qui le condamnent ; un naturel facile se fait une espece de devoir de se rendre à tout ce que son cœur le presse d'accorder aux autres. Le respect humain se glisse jusques dans les Communautez les plus regulières ; on ne veut pas y commettre de grandes fautes, mais on n'oseroit y être un grand Saint, de peur de donner lieu aux plaisanteries de ceux dont la ferveur est moins vive, & la langue plus légére. *Le P. Langlois dans la Préface d'un traité sur le respect humain.* On ne peut excuser le respect humain.

Un Pecheur, peut éviter la raillerie des libertins se rend esclave des passions Les excès où

l'on se laisse aller pour éviter les railleries des Libertins. les plus extravagantes. Pour ne point souffrir ce reproche : *Vous êtes un dévot, vous ne sçavez pas vous divertir.* Il risque au jeu le revenu nécessaire pour son entretien ; il ne croiroit pas sortir de table en galant homme, s'il n'en sortoit le feu allumé dans le corps par différentes liqueurs, & les ténébres répanduës dans l'esprit par les fumées d'une chere excessive ; il regarderoit comme un supplice l'obligation de manger & de boire en particulier chez lui tout ce que la compagnie l'oblige de prendre, mais il le prend néanmoins, parce qu'il n'a pas assez de fermeté pour dire enfin avec la vertu, c'est assez ; il s'incommode avec le vice, il craint de jouir d'une santé parfaite avec la raison. Pour être brave aux yeux de quelques amis, il brusque quiconque, & il trouble par ses étourderies les fêtes les plus innocentes, il se commet avec toutes sortes de personnes. On n'a pas l'air du monde auprès des libertins, si on ne salit ses discours par des expressions qui ressentent les lieux des plus infames débauchez, & si on ne vomit des blasphémes, dont l'insolence révolte tout honnête homme. Les sotises les plus ridicules sont les beaux faits dont on se pare, & il faut être esclave jusqu'à oublier que telle débauche dont on se vante sans l'avoir faite, tel bon mot, ou plûtôt telle grossiereté qu'on assûre qu'on a dite, a souvent de fâcheuses suites. *Le même.*

Comment il se faut déclarer pour Dieu. Le respect humain & le dévoüement que nous demandons à ceux qui dépendent de nous, apprend à quel point on doit se déclarer pour Dieu. Un homme oblige ses domestiques à demeurer assidus auprès de lui, nuë tête, & dans une posture respectueuse, couverts de ses livrées qu'ils portent aux yeux du public, assujettis à rendre les services les plus humilians, jusqu'à prendre soin des animaux qui servent au plaisir de leur maitre ; sans quoi on regarde un domestique comme un misérable, indigne du pain qu'il mange, & on le chasse avec des termes pleins de mépris : cependant après tout, il y a peu de différence entre deux hommes, dont l'un est domestique, & l'autre maître ? Comment donc le Seigneur doit-il traiter dans sa maison, un esclave qui rougit d'être à son service ? *Le même.*

Ce n'est pas servir Dieu comme on le doit, que de n'oser se déclarer pour son service. Si Dieu demandoit que nous nous déclarassions pour lui, en montant à la brêche, & en allant au feu, en passant d'une extrêmité du monde à l'autre par une navigation périlleuse, en lui sacrifiant nos biens, en souffrant les maladies les plus douloureuses ; il faudroit le faire avec soûmission, & tâcher même de le faire avec plaisir. Quel prétexte de lui refuser ce qu'il demande, & de n'oser paroître ses serviteurs aux yeux des hommes ? La vertu est-elle une chose dont nous devions rougir ; Un bon mot, dit par un mondain, nous est-il une raison pour devenir ennemis de la vérité ? la croix de JESUS-CHRIST doit-elle nous faire honte ? En quoi faisons-nous consister nôtre Christianisme, s'il ne va pas jusqu'à nous faire dire au moins que nous sommes à JESUS-CHRIST. Il y a quelquefois de la peine à le faire, il est vrai ; mais si vous ne prenez pas cette peine, vous n'êtes pas un serviteur de Dieu, & si vous ne soûtenez pas généreusement les railleries du pecheur, il faut soûtenir le mépris du Seigneur, & son indignation. *Le même.*

Il est indigne de rougir du service de Dieu. Respect humain, que tu as de pouvoir dans le monde ! que tu perds encore aujourd'hui de Chrétiens ! Le soldat ne rougit point d'aller au feu, c'est sa profession ; le pilote ne fait point de difficulté d'être dans un continuel

mouvement au milieu de l'orage, c'est son emploi. Un courtisan ne croit pas qu'il y ait pour lui de la honte de ne dépendre que de la volonté du Prince, c'est son devoir. Bien davantage, ces personnes différentes se font un mérite d'en user de la sorte, la gloire du soldat est dans sa valeur, la réputation du pilote dépend de son adresse, & l'honneur du courtisan consiste dans son obéïssance. Il n'y a que les Chrétiens qui attachent un caractére d'infamie à confesser JESUS-CHRIST par leurs actions. Je sçai que cette compagnie m'est une occasion de chûte; mais que dira-t-on de moy, si je romps les liens qui m'y engagent? Je sçai que je me damne dans cet emploi, qui n'est que l'ouvrage de mon ambition; mais que dira-t-on de moy, si je viens à le quitter? Je sçai que mes airs sont trop libres; mais que dira-t-on de moy, si je parois moins enjoüé? je sçai que ma conduite est peu conforme à l'Evangile; mais que dira-t-on de moy, si je renonce à ce qui peut plaire? *L'Autheur des actions chrétiennes, Sermon de sainte Marthe.*

Les méchans ne méprisent pas toûjours les gens de bien, & le monde ne les persécute pas toûjours.

Ne vous-y trompez pas, il est des persécutions de plus d'une sorte, & les mépris du monde ne sont ni plus dangereux, ni plus à craindre que ses caresses; & ses censures ne sont pas toûjours l'écüeil que la vertu doit appréhender. Ce monde, tout corrompu qu'il est, sçait encore respecter & honorer la vertu; ennuyé de ses fades amusemens, il cherche quelquefois un asile auprès des amateurs de la vertu. Et certes, le mensonge & l'iniquité n'ont pas tant prévalu sur les enfans des hommes, qu'il ne reste encore quelque étincelle de vérité, qui leur fait porter quelques bons jugemens. Les pecheurs trouvent encore en eux-mêmes de certaines lumiéres secretes, qui ne laissent pas de leur faire estimer, malgré leurs ténébres, ce que la corruption de leur cœur, ne leur permet pas d'aimer. La vertu imprime sur le front des justes, certains caractéres qu'on ne peut s'empêcher de respecter; l'on voit en eux un certain esprit de religion, & une autorité dans leurs exemples, qui au milieu des ténébres du monde, conserve encore la majesté de leur vertu. On voit encore dans le juste, comme autrefois sur le visage de Moïse, certains traits d'éclat & de majesté, devant qui les adorateurs des idoles sont obligez de baisser les yeux par respect. Plus un pecheur se sent porté à décrier la vertu, plus il se sent forcé de respecter le juste, qui sçait mépriser ses jugemens: plus l'ascendant de la corruption entraîne le mondain, plus la vertu qu'il voit inébranlable, lui apprend que rien n'approche de la force qu'elle donne à celui qui la pratique.. Mais non-seulement le monde respecte la vertu, il lui donne des éloges dignes de son envie; il appelle heureux ceux qui l'aiment; il a pour eux mille égards, mille complaisances. Vous croyez peut-être que l'illusion dure toûjours, & que les pecheurs portent toûjours des jugemens séveres contre les justes: vous vous trompez, & vous en conviendrez vous-mêmes, si vous pensez qu'au milieu de leurs plaisirs & de leurs travaux insensez, ils jettent sur leur état déplorable mille regards de regret & de tristesse. Hé! pourquoi, ames justes, craindriez-vous donc de paroître serviteurs de JESUS-CHRIST devant les pecheurs qui souhaitent d'être semblables à vous, dès que vous cessez de leur ressembler. Peut-être qu'ils vous méprisent par le même endroit que vous croyez leur plaire. *Le P. Massillon, Sermon du respect humain.*

La honte de

Le démon ayant vû qu'il n'avoit rien gagné en persécutant l'Eglise en la

confesser Jesus-Christ est la plus sanglante persécution qu'ait souffert l'Eglise.

personne de son Chef, par la cruauté des Juifs, & en celle de ses membres par la rage des tyrans, a inventé de nouveaux artifices; & comme il est toûjours ingénieux pour tâcher de la renverser, il a crû que pour réüssir dans son dessein, il valoit mieux répandre le sang des Chrétiens au dedans, que non pas au dehors par les supplices & par le martyre : *Maluit suffundere hominis sanguinem, quàm effundere.* Voilà l'état où l'Eglise s'est trouvée après toutes les persécutions. Mais cette derniere persécution lui a été plus funeste que les autres. C'est pourquoi nous avons grand interêt de travailler aujourd'hui à détruire cette crainte foible, lâche & honteuse, & indigne du nom de Chrêtien, qui regne dans les fidéles, lesquels ne disent mot, quand le Christianisme est attaqué, ou en la personne de son Chef, ou en celle de ses membres : *Nemo palam loquitur propter metum.* Personne ne parle à cause de la crainte, quand il est question de défendre les interêts de Dieu, de reprendre le vice, & de se déclarer pour la vertu. *Le P. Bourdaloüe, dans les Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour le Mardy de la cinquiéme semaine.*

Se déclarer pour Dieu contre le respect humain est une espece de martyre.

Il y a de grands avantages à remporter pour ceux qui sont généreux, & qui défendent avec courage les interêts de Dieu : mais d'un autre côté, il y a de grands supplices à craindre pour ces ames tiédes, lâches, timides & craintives, qui n'osent parler pour la défense de leur foy & de leur religion. Il semble que nous ne sommes plus au temps des Martyrs, & qu'il ne s'agit plus de souffrir pour maintenir sa foy, & professer hautement sa religion. Il est vrai qu'il n'y a plus de Martyrs qui répandent leur sang; mais si vous êtes généreux, il y aura une autre sorte de martyre, auquel vous devez vous exposer; c'est de vous opposer courageusement à ceux qui outragent l'Eglise, qui violent la pureté de ses maximes, qui la persécutent, ou dans son Chef, ou dans ses membres. Ce courage & cette disposition de souffrir pour les interêts de la gloire de Dieu, comprend en soy toutes les recompenses qui sont attachées aux autres béatitudes. Quand il s'agit de souffrir pour le peché, cette souffrance est honteuse; mais elle est glorieuse pour la justice. *Le même.*

C'est une action de courage & de générosité chrétienne, que de mépriser les jugemens des hommes.

1. *ad Cor.* 4.

C'est delà que saint Paul tiroit ce généreux mépris qu'il faisoit des jugemens des hommes : *Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die.* Il m'importe fort peu d'être sous vôtre censure; quelque opinion que vous ayez de moy, je n'en ai ni du chagrin, ni de la joye; & soit que vos sentimens me soient injurieux, soit qu'ils me soient favorables, je les méprise également. Quelque loüange, ou quelque blâme que vous me donniez, je suis asûré que je n'en ai ni plus, ni moins de mérite : vos paroles ne sçauroient le diminuer, ni l'accroitre; & comme vos éloges n'en supposent & n'en produisent point en nous, vos invectives ne lui sçauroient apporter de la diminution, ni de la flétrissure. C'est uniquement à Dieu, nôtre juge commun, que j'ai dessein de plaire : il n'y a que son estime qui soit la véritable régle de nôtre mérite, & la source de nôtre véritable gloire : *Mihi pro minimo est, ut à vobis judicer, aut ab humano die. Tiré des piéces d'éloquence présentées à l'Académie françoise, en l'année 1675.*

Le respect humain est le plus grand

Le monde raisonne sur tout, & il n'est pas moralement possible qu'une conversion éclate à ses yeux, sans qu'il en parle : or ces discours du monde sont à craindre, non pas par eux-mêmes, & en eux-mêmes; car au fond, & à le

bien prendre, que nous importe ce que pense & ce que dit le monde ? Mais nous en faisons un fantôme qui nous effraye. Vous avez formé les plus beaux desseins, vous vous êtes tracé les régles de vie les plus saintes, & vous les avez reçûës d'un Directeur avec soûmission, à certains momens, où la grace vous a saisi, embrassé, élevé audessus de vous-mêmes. Vous avez regardé le monde d'un œil de mépris; vous l'avez frappé de mille anathêmes; vous lui avez présenté le défi comme saint Paul, & vous vous êtes écrié avec cet Apôtre : *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Qui me pourra jamais séparer de vous, ô mon Dieu ! Mais (mon cher Auditeur) il n'est pas nécessaire que toutes les créatures se bandent contre vous : un mot, c'est souvent assez pour déranger tout le systême de vôtre pénitence, & pour déconcerter tous vos projets. Je dis plus, sans que le monde s'explique, c'est assez qu'il ait les yeux attachez sur vous, & qu'il soit témoin de vôtre conduite. Je vais encore plus loin, & sans que le monde vous voye, c'est assez qu'il puisse vous voir; on prévient toutes les réflexions qu'il peut faire; on lui fait penser ce qu'il n'auroit peut-être pensé jamais; on lui fait dire ce que jamais peut-être il n'auroit dit. Une imagination blessée s'éfarouche, se révolte; une mauvaise honte survient; on sçait ce qu'il faut faire, mais on n'ose le faire; on en gémit; on se reproche sa foiblesse; on voudroit rappeller tout son courage; mais le courage manque, & une vaine considération l'emporte; on laisse tout ce qu'on avoit proposé, & l'on reprend tout ce qu'on avoit quitté. *Le P. Giroust, dans le Sermon de la Rechûte.*

obstacle à la pénitence, & à la conversion.

Ad Rom. 8.

Qu'avez-vous à craindre (Monsieur) si vous embrassez ouvertement la pieté & le service de Dieu; vous qui n'avez reçû nulle disgrace, qui n'avez nul chagrin, qui ne paroissez avoir nulle raison de vous déguiser, & de faire l'hypocrite ? Vous qui êtes connu pour avoir l'esprit également pénétrant, droit & ferme ? Les gens du monde les plus médisans, & les plus prêts à condamner la vertu dans la plûpart des autres hommes, la respecteront en vous. Si vôtre changement les étonne, s'ils en parlent, ils vous feront justice; ils avoüeront que vous n'avez point changé par caprice, ni par foiblesse; mais par choix & par raison : ils ne douteront point que vous ne preniez une dévotion solide; ils répondront de la droiture de vos intentions; ils répondront même de vôtre persévérance, ils vous admireront; ils vous estimeront heureux; ils vous porteront envie, & il y en aura qui ne craindront point de dire, qu'ils voudroient en pouvoir faire autant. *Le P. Valois, lettre quatriéme pour porter les gens du monde à la retraite.*

Exhortation à prendre ouvertement le parti de la vertu.

Dans les premiers siécles de l'Eglise, ni les croix, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu, n'étoient pas capables d'alterer le courage des Chrétiens. Malgré l'horreur des supplices, ils triomphoient non-seulement de ceux qui les insultoient; mais de ceux qui les tourmentoient le plus cruellement. Aujourd'hui une parole, une raillerie, un mépris, un rien, pour ainsi dire, empêche les fidéles d'agir & de vivre en Chrétiens, & leur inspire une fausse honte de leurs plus essentielles obligations, comme s'ils n'avoient pas reçû le même Sacrement de force, que les fidéles des premiers temps. *Autheur anonyme.*

La force & le courage des premiers Chrétiens, & la lâcheté de ceux de nôtre temps.

Lorsqu'on nous baptise, dit Tertullien, on nous donne de l'eau, & nous

Un Chré-

tien doit triompher du respect humain.

promettons du sang ; parce qu'en se faisant baptiser, on s'engageoit à souffrir le martyre. Il y avoit donc en ces premiers temps quelque raison apparente de rougir de l'Évangile, & de dissimuler sa religion : cependant les premiers Chrétiens paroissoient tête levée devant le tribunal des Tyrans, & tenoient à gloire de souffrir les ignominies & les affronts. Ils disoient avec l'Apôtre, je ne rougis point de l'Evangile ; & c'est delà que Tertullien tire une preuve évidente de leur innocence. Or si les Chrétiens triomphoient du respect humain, lorsque la croix passoit pour un objet de folie & de scandale, lorsque la qualité de Chrétien étoit un caractére d'infamie ; lorsque d'en faire profession étoit un crime d'état ; lorsqu'on poursuivoit ses Sectateurs jusqu'au bout du monde, & qu'on les ménaçoit des tourmens les plus attroces ; quelle excuse auront les Chrétiens dans ces derniers siécles, s'ils ont honte de professer leur religion, maintenant que sa doctrine est reçûë par toute la terre, que JESUS-CHRIST est reconnu pour juge des vivans & des morts ; que sa croix est adorée par tout le monde, & qu'elle fait le plus riche ornement de la couronne des Rois. O changement déplorable ! la grace a changé les Tyrans de la foy en Chrétiens, & maintenant le libertinage change les Chrétiens en Tyrans ! La foy a fait disciples de JESUS-CHRIST ses propres persécuteurs, & maintenant l'infidélité rend persécuteurs les propres disciples de JESUS-CHRIST. *Le P. Crasset, tome 1. de la foy victorieuse.*

On ne doit non plus rougir des maximes que de la foy du Fils de Dieu.

Comme la parole du Fils de Dieu est la régle de nôtre foy, son exemple est la régle de nos mœurs ; c'est pourquoi comme c'est être hérétique en matiere de foy, que de ne pas croire ce qu'il a dit, c'est être hérétique en matiere de mœurs que de ne pas faire ce qu'il a fait. Un homme doit-il rougir de faire ce qu'a fait un Dieu. Une dame ne rougit point d'aller au bal, à la comédie, à des parties dangereuses ; mais elle tremble de peur d'être vûë aux pieds d'un Prêtre, ou à la table du Seigneur, ou en la compagnie d'une personne de pieté. O honte de nôtre siécle ! s'écrie Salvien. Hélas ! la Religion Chrétienne est maintenant l'opprobre de JESUS-CHRIST : il n'a plus de témoins ni de martyrs qui défendent sa cause ; on a honte de passer pour son disciple, & on fera des sermens comme saint Pierre, pour persuader qu'on ne le connoit pas. *Le même.*

La peinture & le caractere des esclaves du monde, & du respect humain.

Ces adorateurs du monde, & ces mauvais complaisans, qui abandonnent le parti de Dieu & de la vertu de peur d'être mocquez, sont des gens timides, & qui manquent de cœur ; tels sont ces dévots masquez qui se cachent dans les ténébres de la nuit, & qui n'osent faire profession ouverte de servir Dieu ; ce sont des esprits foibles qui craignent tout, & qu'un seul regard fait trembler. Tels sont ces mauvais complaisans qui se rendent esclaves de l'opinion des hommes ; leur servitude est d'autant plus honteuse qu'elle est volontaire ; parce que c'est une servitude d'esprit. Un esclave n'a qu'un maître, qui est souvent juste & raisonnable ; mais ces lâches mondains en ont une infinité, qui sont tous injustes & bizarres, & dont une seule parole les fait trembler. Un Chrétien qui est esclave du respect humain, a pour maîtres tous les libertins ausquels il craint de déplaire ; il a autant de tyrans que d'hommes qui le regardent ; car il les craint & les fuit, comme s'ils en vouloient à sa vie. *Le même.*

Quelle

Quelle vie, par exemple, que celle d'un homme de cour ? quelle assiduité à voir son Prince, & à s'en faire voir ? quelle peine à s'attirer un de ses regards ? Que d'empressemens pour lui plaire ? que de temps, que de travaux, que de services, que de complaisances pour entrer dans son esprit ? que de paroles étudiées pour se faire écouter ? que de tortures d'ame & de corps pour mériter sa faveur ? que de soins & d'inquiétudes pour la conserver ? que de ressorts & de machines fait-il joüer pour exclure ses concurrens ? que de crainte qu'on ne lui rende quelque mauvais office ?... *Propter te mortificamur tota die*, comme dit saint Paul. Je suis mortifié depuis le matin jusqu'au soir ; je ne fais rien de ce que je veux ; je souffre mille choses qui me déplaisent, le chagrin me tuë, la crainte me desseche, l'inquiétude m'abbat, le trouble m'accable; il faut que je me déguise, que je me contrefasse à tous momens ; il faut que je ne paroisse jamais ce que je suis ; il faut que je réprime toutes mes passions, que je dissimule tous mes ressentimens. Y a-t-il servitude plus insupportable que celle-là ? *Le même.*

Continuation du même sujet.

Ad Rom. 8.

Saint Thomas dit que tous les méchans sont des lâches, & que la malice du cœur vient de la foiblesse d'esprit : *Omnis improbitas ex imbecillitate animi venit* : au lieu que l'innocence marque une force & une vertu éminente. Je ne sçai si je me trompe, mais je suis persuadé que ceux qui renoncent à la vertu pour la crainte du monde, renonceront la foy pour la crainte des Tyrans, & que celui qui sacrifie tout au démon, de peur d'être mocqué, lui sacrifiera tout de peur de perdre la vie. Les Martyrs de la primitive Eglise ont souffert les derniers tourmens pour la confession de la foy : lorsqu'on les a interrogez s'ils étoient Chrétiens, ils n'ont point usé de dissimulation, ni d'équivoques, bien qu'ils vissent combien il leur en coûteroit de dire la vérité. On ne leur demandoit qu'un petit déguisement, qu'une feinte, & qu'une marque extérieure d'abjuration sans préjudice de leur foy, qu'on leur permettoit de conserver dans le cœur. *Le même.*

Lâcheté du respect humain.

Opusc. de perfect. vit. spirit. c. 16.

Il faut se déclarer serviteurs de Dieu devant les tyrans de la charité aussi-bien que devant ceux de la foy ; il faut faire profession de l'Evangile, & souffrir la mort pour la défense de sa religion. Saint Paul dit que le grand Législateur Moïse étant devenu grand, déclara qu'il n'étoit point fils de la fille de Pharaon, comme on l'avoit crû, & qu'il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de joüir du plaisir temporel, qu'il eût trouvé dans le peché, jugeant que l'ignominie de Jesus-Christ étoit un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte, parce qu'il envisageoit la récompense. O trésor admirable que celui des ignominies d'un Dieu ! Trésor inestimable ; mais caché, mais inconnu aux yeux des mondains ! Heureux celui qui a foüi dans le calvaire, & qui a trouvé ce riche trésor ! Hélas ! on le trouve par tout ; mais on le méprise, & on le foule aux pieds. *Le même.*

Un Chrétien doit se déclarer hautement, sans craindre le jugement des impies.

L'approbation d'un méchant homme est vôtre condamnation ; outre que cette approbation est fausse & trompeuse:car comme la vertu se fait aimer de ses propres ennemis, le vice se fait haïr de ses partisans mêmes, & bien qu'ils l'aiment dans leurs personnes, ils le haïssent, & le méprisent dans les autres. Ces mauvais complaisans se trompent dans leurs prétentions ; car ils esperent acquérir de la gloire en faisant le mal, & il arrive tout le contraire ; parce que

L'approbation des méchans est méprisable.

les méchans méprisent dans leur cœur ceux qui leur ressemblent, & principalement ceux qui se rendent comme leurs esclaves ; car ils les regardent comme des ames basses & serviles. *Le même.*

Le choix que doit faire d'un Chrétien, de l'approbation de Dieu, ou de celle du monde.

Entre ces deux extrêmitez d'obéïr à Dieu ou aux hommes, quelle doit être la détermination d'un Chrétien ? Là l'indignation de Dieu, ici l'indignation des hommes ; là la complaisance pour Dieu, ici la complaisance pour le monde. A quoi se déterminer ? Le Chrétien fidéle à son devoir, & pour le respect de Dieu, foulant aux pieds le respect du monde, déclare que ce n'est point aux loix du monde, qu'il est obligé de se conformer. Qu'il m'estime ou qu'il ne m'estime pas, j'obéïrai à Dieu, comme à celui seul à qui je dois m'efforcer de plaire ; je ne veux point d'autre maître que lui. Voilà nôtre situation sur la terre (Chrétiens) toûjours exposez à la terrible tentation du respect humain, flotans & irrésolus entre l'estime & le mépris, nous risquons à chaque moment, ou d'être estimez, ou d'être méprisez. Voilà ce que c'est que le respect humain, désirer d'être estimé,& craindre d'être méprisé. Voilà ce qui est compris dans le respect du monde. *Pris d'un Sermon attribué au P. de la Ruë.*

Il y a une infinité de gens qui agissent par respect humain.

On craint la censure & la raillerie des autres. Il y a des gens qui se sont rendus si redoutables par le tour malin qu'ils donnent à tout ce qui a le caractère de pieté, qu'on les appréhende plus que les censeurs les plus sévéres ; & la premiere difficulté qu'on se forme, est de demander qu'en dira-t-on ? Que dira un tel ? qui me garentira de ses insultes ? On craint qu'une vertu exacte n'accommode point nôtre fortune ; on ne parvient point aux dignitez par ce chemin là ; dans un siécle corrompu il y a mille & mille gens de ce caractere. *Autheur anonyme.*

Ceux qui se conduisent par le respect humain ne peuvent excuser une conduite si peu raisonnable.

Ceux qui par respect humain suivent le torrent du monde, & se dispensent de la fidélité qu'ils doivent à Dieu ; surquoi peuvent-ils excuser leur lâche & indigne procedé ? Ils ont beau se picquer d'avoir le goût des bienséances, il n'y a que l'impudence, j'ose le dire, qui puisse être le fond de la gloire qu'ils recherchent. Diront-ils que le jugement des hommes doit prévaloir au jugement de Dieu, quand il s'agit de régler le prix & le mérite des choses ? diront-ils que les pensées & les exemples des personnes déréglées doivent étouffer cette répugnance intérieure que sentent les honnêtes gens pour le déréglement ? diront-ils que ce seroit manquer à son devoir, que de s'écarter de la conduite de ceux qui y manquent ? Non, il n'y a point d'apparence qu'ils tiennent ce langage ; qu'ils avoüent donc qu'il y a plus d'effronterie à franchir les loix d'une honte que l'on n'a point dépoüillé, & dont on se flatte, qu'il n'y en a à tomber dans une action qui nous deshonore. Si nous avons à rougir, rougissons du respect humain, qui nous fait rougir du bien ; c'est-à-dire, de la chose seule, qui nous peut faire un honneur solide & véritable. *Le même.*

La servitude du respect humain.

C'est une servitude honteuse, & je l'appelle la servitude du respect humain. Car qu'y a-t-il de plus servile, que d'être réduit, ou plûtôt de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion par le caprice d'autrui ? De la pratiquer, non par ses vûës & ses lumieres, ni même selon les mouvemens de sa conscience, mais au gré d'autrui ? En un mot, de n'être Chrétien, ou du moins de ne le paroître, qu'autant qu'il plaît, ou qu'il déplaît à autrui ? Est-il un esclavage comparable à celui-là ? Vous sçavez néanmoins, & peut-être le sçavez-

vous à vôtre confusion ; combien cet esclavage, tout honteux qu'il est, est devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours. *Le Pere Bourdaloue, dans ses véritables Sermons, troisiéme Sermon du second Avent.*

Quand saint Augustin parle de ces anciens Philosophes, de ces sages du Paganisme, qui par la seule lumiére naturelle, connoissoient, quoique payens, le vrai Dieu ; il trouve leur condition déplorable : pourquoi ? Parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laissoient pas, pour s'accommoder au temps, d'être forcez à en adorer plusieurs. Prenez garde (Chrétiens) ceux-là, par le respect humain, faisoient violence à leur raison, & servoient des Dieux qu'ils ne croyoient pas. Et nous, par un autre respect humain, nous faisons violence à nôtre foy, & nous ne servons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là, malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient superstitieux & idolâtres ; & nous, par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons souvent malgré nous-mêmes, libertins & impies. Ceux-là, pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils méprisoient, professoient ce qu'ils détestoient, ce sont les termes de saint Augustin : *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant adorabant.* Et nous, pour éviter la censure des hommes, & par un vil assujettissement aux usages du siécle corrompu, & à ses maximes, nous deshonorons ce que nous professons, nous prophanons ce que nous revérons, nous blasphémons, au moins par nos œuvres, non pas, comme disoit l'Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous sçavons, & que nous reconnoissons. Au lieu que ces esprits forts de la gentilité, avec leur prétenduë force, se captivoient par une espéce d'hypocrisie, nous nous captivons par une autre. *Le même.*

Différence des Chrétiens & des Payens, sur le respect humain.

Laissez-nous aller dans le désert, disoient les Hébreux aux Egyptiens ; car tandis que nous sommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement sacrifier au Dieu d'Israël : or il faut que nous soyons libres dans les sacrifices que nous lui offrons. En tout le reste, vous nous trouverez souples & dépendans, & quelque rigoureuses que soient vos loix, nous y obéirons sans peine : mais dans le culte du souverain Maître que nous adorons, & que nous devons seul adorer, la liberté nous est nécessaire. C'est ainsi, reprend saint Jérôme, expliquant ce passage de l'Exode, c'est ainsi que doit parler un Chrétien, engagé par la Providence à vivre dans le monde, & par conséquent à y soûtenir sa Religion. Sur toute autre chose, doit-il dire, je me conformerai aux loix du monde ; j'observerai les coûtumes du monde ; je garderai les bienséances du monde ; je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai audessus du monde, & le monde n'aura nul empire sur moy. Dans l'accomplissement de ce devoir capital, qui est le premier devoir du Chrétien, je ne serai ni bazarre, ni indiscret ; mais je serai libre, & la prudence dont j'userai pour me conduire, n'aura rien qui dégénere de cette heureuse indépendance, que saint Paul veut qu'un Chrétien conserve, comme le privilége inaliénable de l'état de la grace où Dieu l'a élevé. *Le même.*

Le respect humain est une servitude opposée à la liberté chrétienne.

Le respect humain ne peut venir que d'une timidité & d'une pusillanimité, qui marque une grande foiblesse d'esprit. Nous craignons la censure du monde,

Foiblesse du respect humain.

& par-là, nous avoüons au monde, que nous n'avons pas assez de force pour le mépriser, dans les conjonctures mêmes, où nous le jugeons le plus méprisable: aveu qui devroit seul nous confondre. Nous craignons de passer pour des esprits foibles ; & nous ne pensons pas que cette crainte est elle-même une foiblesse, & la plus pitoyable foiblesse. Nous avons honte de nous déclarer ; & nous ne voyons pas, que cette honte, pour m'exprimer de la sorte, est elle même bien plus honteuse que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on est, & ce que l'on doit être ? Une parole, une raillerie nous trouble, & nous ne considérons pas ni de quoi, ni par qui nous nous laissons troubler ; de quoi, puisqu'il n'est rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la véritable vertu. Par qui, puisque c'est par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être ou blâmez, ou approuvez, des hommes dont la légéreté nous est connuë aussi bien que l'impieté; des hommes dont nous ne voudrions pas suivre les conseils, beaucoup moins recevoir la loi, dans une seule affaire; des hommes pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un seul de nos divertissemens : ce sont là néanmoins ceux pour qui nous nous faisons violence : ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous assujetissons, en ce qui touche le plus essentiel de nos interêts, à sçavoir le salut, & la religion. Après cela, picquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame, mais de sagesse & de solidité d'esprit? *Le même.*

Le respect humain est une lâcheté odieuse.

Le respect humain porte avec soi un caractere de lâcheté, & même de lâcheté odieuse. J'appartiens à Dieu, par tous les titres les plus légitimes, & comme homme formé de sa main, enrichi de ses dons, racheté de son sang, héritier de sa gloire ; & comme Chrétien, lié à lui, par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profession solemnelle à le servir : mais au lieu de m'armer d'une sainte audace, & de prendre sa cause en main, je l'abandonne, je le trahis ? lâcheté impardonnable ; on ne peut pas même la supporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le besoin attachent au service des grands : & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zéle qu'ils font paroître, & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels, dont ils attendent une récompense humaine, & une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'Evangile, & qui doit être si hautement reprouvée au jugement de Dieu, puisque c'est là que le Fils de l'Homme rougira de quiconque aura rougi de lui, désavouëra quiconque l'aura désavoüé, renoncera quiconque l'aura renoncé : *Qui erubuerit me, erubescam & ego illum. Le même.*

Luc. 9.

Il y a des personnes qui jusqu'à l'article de la mort même, sont esclaves du respect humain.

Jusqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du respect humain, y succomber, & s'en faire un dernier prétexte contre tout ce que leur prescrit alors la Religion ? des hommes prêts à quitter la vie, & sur le point d'aller subir le jugement de Dieu, encore esclaves du monde ; des hommes assiegez, comme parle l'Ecriture, des périls de l'enfer, & tout occupez encore des jugemens du monde ; négligeant, rejettant même les derniers secours que l'Eglise leur presente, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les croye si mal, parce qu'ils comptent pour quelque chose

de ne paſſer pas pour déſeſperez, & réſiſtant ainſi aux lumiéres du Saint-Eſprit, parce qu'ils ne peuvent gagner ſur eux-mêmes, en ſe ſéparant du monde, de mépriſer & d'oublier le monde. N'en a-t-on pas vû, qui le croiroit ? après avoir vécu ſans foi, & ſans loi, être aſſez inſenſez, pour couronner l'œuvre par une perſéverance diabolique dans leur impieté ? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroître foibles, & pour ſoûtenir juſqu'au bout une prétenduë force d'eſprit, dont ils s'étoient follement, & peut-être fauſſement picquez ; à la vûë d'une affreuſe éternité, agitez des mouvemens d'une conſcience chargée de crimes, ne pouvoir ſe défaire de cette malheureuſe prévention : quelle idée aura-t-on de moi, ſi la crainte de la mort me fait changer ? penſer à ce que penſeroit d'eux des libertins autrefois confidens, & complices de leur libertinage ; & pour n'en pas perdre l'eſtime, s'endurcir aux remontrances les plus ſalutaires des Miniſtres de Jesus-Christ, qui les conjuroient de ne pas déſeſperer de la bonté de Dieu ? N'en a-t-on pas vû, dis-je, mourir de la ſorte ? & ſi les exemples en ſont rares, en ſont-ils moins touchans ? *Le même.*

L'heureux temps, auquel c'étoit un ſujet de honte de ne pas embraſſer la foi ! Le capitole abandonné, les Temples ſans ceremonies & ſans ornemens, les idoles chargées de poudre, & à moitié briſées, tout Rome en mouvement pour faire triompher la croix ; c'étoit un ſpectacle qui entraînoit les ames les moins religieuſes ſous les étendarts du vrai Dieu. Il falloit rougir de ne ſe pas déclarer Chrétien, lorſque les plus furieux perſécuteurs des Chrétiens faiſoient gloire de le devenir. Pouvons-nous le dire ſans bleſſer la vénération que nous devons à nôtre Religion, que nous ſommes forcez de ſouhaiter ces années, où juſqu'au reſpect humain, tout concouroit à faire fleurir la foi. Quel changement dans le ſiécle où nous vivons ! On apprehende par reſpect humain, de paroître Chrétien : la vanité éloigne aujourd'hui des Autels les enfans de ceux qu'elle y a autrefois conduits. Apprehendez, diſoit-on alors à un infidele, de vous expoſer à la riſée publique, en vous obſtinant dans vos erreurs ; pour ſauver vôtre réputation, prenez du moins les apparences d'un adorateur de Jesus-Christ. Que dit-on aujourd'hui à un Chrétien ? Quoi ? vous oſerez vous montrer avec l'extérieur d'une perſonne qui ſuit l'Evangile ? Conformez-vous au goût du temps, & ne vous parez point de la modeſtie qui convient à vôtre croyance. Comparaiſon qui doit nous faire frémir d'horreur. Pour échapper à la critique du monde l'on a renoncé à l'idolatrie, l'on eſt entré dans l'Egliſe, l'on a profeſſé le culte & les manieres du Chriſtianiſme : pour plaire au monde, l'on dépoüille preſque toutes les apparences de la Religion Chrétienne. N'avons-nous pas à croire ces mêmes veritez, qui ont ſanctifié, qui ont honoré nos anceſtres ? La foi a-t-elle changé ſes principes & ſes préceptes ? Qu'eſt devenuë la ſainteté, ſi nous en ſommes réduits à déſirer que le reſpect humain nous aidât à l'acquérir, & à nous en glorifier ? La vertu véritable ſe mocque d'une conſidération mondaine : & plût à Dieu ! que du moins une conſidération mondaine nous fit eſtimer la véritable vertu ! Quel ſujet à nous de confuſion & de douleur ? *Livre intitulé : Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

On a honte aujourd'hui de profeſſer ſa Religion, & de ſe déclarer publiquement Chrétien.

Un Chrétien qui ſe conduit par le reſpect humain, n'oſe ſe déclarer, il ſe

Celui qui

Se conduit par le respect humain n'est pas un Chrétien véritable.

ménage de peur que son caractére n'éclatte ; ô vanité lâche, humiliante, incompréhensible, qui craint la gloire la plus juste, la plus nécessaire, la plus essentielle ? ô qu'il est indigne d'un Chrétien de ne pas se glorifier d'être Chrétien ? Vous ne croyez pas que le Christianisme vous honore, vous deshonorez vous mêmes le Christianisme. Avec vos déguisemens & vos ménagemens, qu'êtes-vous ? à qui appartenez-vous ? qu'elles sont vos vûës & vos espérances ? ne rougissez pas d'être Chrétien, vous ne l'êtes pas : *Parum est ut non inde erubescas, nisi etiam & glorieris*, dit saint Augustin. *Le même.*

In Psalm. 44.

Le Christianisme n'a rien de honteux dont on puisse rougir.

Est-il rien dans le Christianisme dont un fidéle puisse rougir ? Comment pourroit-il rougir du Christianisme même ? cette croix, le scandale des Juifs, & la folie des nations est imprimée sur son front ; s'il craint de paroître ce qu'il est, c'est cette croix seule qui peut servir de prétexte à sa honte ; toutefois il s'en estime honoré, & elle fait en effet sa plus grande gloire. Que trouve-t-il donc dans la Religion qui ne soit pas honorable, si les traces d'un infame gibet le sont tant ? Quoi ? les exemples d'un Dieu ? Ce seroit renoncer à sa croyance ? les vertus qu'il y a à pratiquer ? les idolâtres mêmes les réverent dès qu'ils en ont quelque idée ; les commandemens qui lui sont imposez ? se défieroit-il de la sagesse & de la sainteté de son législateur, ou douteroit-il de son authorité ? puisqu'il tient à honneur d'être marqué du signe de la croix, il est difficile de comprendre pourquoi en certaines conjonctures il appréhende de paroître fidéle : & c'est parmi les fidéles mêmes qu'il appréhende de paroître tel. Est-il Chrétien ? ceux à qui il craint de déplaire le sont-ils ? *Le même.*

C'est la vanité qui cause le respect humain.

C'est la vanité qui nous fait agir par respect humain ; nous voulons plaire aux hommes en nous conformant à leurs idées ; nous espérons d'en être applaudis en les imitant. Du moins il nous fâcheroit d'essuyer leur censure, & d'avoir à nous défendre de leurs railleries. Cette vanité qui nous fait de vils esclaves du jugement d'autrui, étouffe en nous, jusqu'au point d'honneur dont elle a coûtume de se piquer plus ordinairement. Nous nous vengeons volontiers du mépris par le mépris : les ames les plus basses sont susceptibles de cette sorte de vengeance ? pour ne pas paroître inférieurs à celui qui se mocque de nous, nous nous efforçons de le rabaisser lui-même, c'est là l'effet de l'orgueil le plus grossier. Dieu nous garde de semblable motif, quand il s'agit d'éviter le mal, & de pratiquer le bien. Mais pourquoi la fidélité que nous devons à Dieu ne nous engagera-t-elle pas à mépriser, non les personnes qui critiquent nos saintes actions, mais leur critique & leur mépris ? Nôtre vanité si délicate pour sentir les traits de leur injuste satyre, comment est-elle si stupide, lorsqu'elle pourroit aisément les faire tomber. *Le même livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

On peut reduire toute la perfection du Christianisme à ne point rougir du service de Dieu.

Je conçois maintenant la force, & tout le sens de cette parole de Tertullien, quand il disoit par un excès de confiance, qu'il tenoit son salut afsûré s'il pouvoit se promettre de ne pas rougir de son Dieu : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Il semble d'abord qu'il réduisoit le salut à peu de chose, puisque par là, il se tenoit quitte de tout ; car qu'y a-t-il en apparence de plus facile que de ne point avoir honte de son Dieu ? Faut-il pour cela, une

grande perfection, & est-ce là qu'aboutit toute la religion d'un Chrétien? Oüi, répond Tertullien, si je ne rougis point de mon Dieu : *Salvus sum.* Cela seul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes ; parce que cela seul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humilians selon le monde, mais nécessaires au salut selon la Loi de Dieu ; je ne rougis pas de souffrir un affront sans me venger ; je ne rougis pas de pardonner une injure, jusqu'à rendre le bien pour le mal ; je ne rougis pas même de prévenir l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis point de mon Dieu, je ne rougis pas de l'honorer, de le prier ; je ne rougis pas d'être patient pour lui, méprisé comme lui ; je ne rougis pas de la pénitence, & de tout ce qu'elle exige de moi, pour me convertir à lui. *Le même.*

A ces persécutions sanglantes que le Paganisme suscitoit autrefois aux Chrétiens, il en a succedé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles sont plus humaines : & d'autant plus propres à causer la ruïne des ames, qu'on ne pense pas même à s'en préserver ? J'ose dire, & j'en suis persuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez fait plus d'impression sur les cœurs, & corrompt de nos jours, plus de Chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le Christianisme. On resistoit aux tyrans ; & le sang des Martyrs, par une merveilleuse fécondité, ne servoit qu'à produire de nouveaux fidéles : Mais résiste-t-on au respect humain que vous faites naître ? & cette persécution à quoi vous exposez la vertu, bien loin de la multiplier, de l'étendre, n'est-ce pas ce qui établit l'empire du peché, & ce qui entretient le regne du libertinage ? *Le même.*

Le respect humain est aujourd'hui le tyran le plus à craindre, & la persécution la plus cruelle que souffre la Religion.

Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit par lui-même, ni saint, ni loüable, il n'est pas toûjours inutile ; c'est un soûtien de nôtre foiblesse. Quand il nous engage à honorer Dieu ; tout respect humain qu'il est, nous ne devons pas absolument, ni en tout sens, y renoncer ; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner : de la créature nous devons nous élever au Créateur ; & par la comparaison de ce que nous serions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le Royaume de Dieu. *Le même.*

Quelquefois le respect humain n'est pas inutile.

Vous n'avez peut-être jamais bien compris les désordres que cause le respect humain ; peut-être n'en avez-vous jamais bien connu ni l'étenduë, ni les conséquences ; les voici en général. Le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement essentiel de toute la Religion, qui est l'amour de préférence que nous devons à Dieu ; puisque nous craignons plus de déplaire aux hommes qu'au souverain Seigneur. Ce même respect humain fait tomber l'homme dans des apostasies, peut-être plus condamnables que celles des Apostats des premiers siécles, contre lesquels l'Eglise exerçoit avec tant de zéle la sévérité de sa discipline ; c'est de plus une tentation, qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes de Dieu. Et enfin le respect humain est l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. *Le même.*

Les maux & les désordres en général que cause le respect humain.

Il faut mépriser les jugemens des hommes. 1. *ad Cor.* 4.

L'Apôtre animé de l'Esprit de Dieu, & dégagé de toutes les vûës humaines, que m'importe écrivoit-il aux Corinthiens, ce que vous penserez de moy: *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die.* Ce n'est point à vôtre tribunal que j'ai à répondre : je ne vous reconnois point pour mes juges. Quand vous me condamnerez, que me feront vos arrêts ? & quand vous me loüerez, que me reviendra-t-il de vos loüanges ? Eloges ou blâmes, applaudissemens ou railleries, tout de la part des hommes m'est égal ; je n'ai proprement qu'un seul maître à qui je dois rendre compte : *Qui autem judicat me Dominus est. Le P. Giroust, Sermon sur ce sujet dans l'Avent.*

Combien l'on fait gloire du crime, & l'on a honte de n'être pas aussi corrompu que les autres.

Saint Augustin dans ses Confessions, avouë que dans sa jeunesse il a été du nombre de ceux, qui se vantent même des pechez qu'ils n'ont pas faits, comme s'il y avoit de la honte de n'être pas autant, ou plus impudent que les autres : voicy comme il en fait une description si naïve, que j'ai crû devoir vous en faire part dans ses propres termes. J'étois alors, dit ce Saint, dans une ignorance profonde de toutes choses, & je courois dans le précipice avec un tel aveuglement, qu'étant parmi ceux de mon âge, qui se vantoient publiquement de leurs excès & de leurs débauches, & qui s'en glorifioient d'autant plus, qu'elles étoient plus infames & plus criminelles ; j'avois honte de n'être pas aussi corrompu que les autres, & je me portois avec ardeur dans le peché, non-seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant ; mais encore pour être loüé de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice ? Et cependant par un renversement étrange, c'étoit la crainte même du blâme qui me portoit à me rendre vicieux ; & lorsque je n'avois rien fait qui pût égaler les débauches des plus perdus ; je faisois semblant de l'avoir fait, pour ne paroître pas d'autant plus méprisable que je serois plus innocent : *Pudebat non esse impudentem.* Voilà, Seigneur, quels étoient ceux, dans la compagnie desquels je marchois dans le chemin large de la Babylone de ce monde : *Extrait des Confessions de saint Augustin.*

Il y a des personnes que rien n'empêche d'être tout à fait à Dieu que les discours des hommes.

On trouve des personnes à qui rien ne fait de la peine, que la déclaration publique qu'il faut faire du service de Dieu. Que dira le monde, si je fais cela ? Mais que dira Dieu, si vous ne le faites pas, après tant d'inspirations ? Qu'a-t-il dit des autres ? On ne prendra pas garde à vous ; & quand on diroit quelque chose, est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui demeurent dans la vanité ? Mais que m'importe qu'en puisse dire le monde ? est-ce le monde qui doit me juger ? ce monde, ô grand Dieu, me tirera-t-il de vos mains ? Il s'en va, il passe, quel gré me sçaura-t-il des égards que j'aurai pour lui ? Mon Dieu ! qu'il dise ce qu'il voudra ; celui-là est indigne de vous servir, qui craint de passer pour vôtre serviteur, vos ennemis se déclarent, & vos amis seront lâches & timides ? Je veux donc bien que tout le monde le sçache, je ne l'ai que trop servi, il faut que je commence à songer à mon Dieu, pour le service duquel j'ai été créé. *Le P. de la Colombiere, dans les Méditations sur la Passion.*

Une ame fortement attachée au service de Dieu, ne se

Qu'une ame est heureuse, qui ne craint que Dieu, & qui ne pense qu'à le contenter ! Pensez-vous qu'une ame en cet état se mette en peine de ce que peut dire le monde, & qu'elle fasse beaucoup de cas de ses censures & de les discours malins ; vaines créatures ! que peuvent alors vos jugemens, vos railleries

railleries contre une ame que Dieu soutient, & qu'il protege ? C'est un Noé qui retiré dans l'Arche, se met peu en peine des malédictions, que les habitans de la terre peuvent lui donner, & qui se mocque des discours des mondains, ausquels l'attachement à son Dieu ne lui permet pas de faire attention : c'est un Jacob, qui élevé jusqu'au Ciel dans sa vision mystérieuse, s'occupe tout de son Dieu, & qui ignore ce qui se passe sur la terre ; c'est un Moïse qui sur la montagne s'entretient seul avec le Seigneur, & qui ne se met guére en peine des injures & des calomnies qu'on prononce contre lui dans la plaine. *Le P. Massillon, Sermon du respect humain.* soucie guére des discours des hommes.

Que les hommes nous méprisent, & disent contre nous ce qu'ils voudront, pourvû que Dieu & les Anges parlent pour nous, & en nôtre faveur, nous avons sujet d'être contens : faut-il donc se rendre esclave des pensées & des fantaisies de ces créatures, qui ne tiennent à rien de solide, & qui changent à toute heure ; ne soyons pas si lâches que de le souffrir. Est-il si difficile de se contenter d'avoir le jugement de Dieu favorable pour soy, & pour approbateur de ses actions, à l'exclusion de tout le reste du monde ; & Dieu ne vaut-il pas mieux que mille mondes ? Aimons-le donc, & que son amour ait la préférence dans nos cœurs pardessus tout. *Livre anonyme.* Nous devons peu nous mettre en peine des discours des hommes, ayant l'approbation de Dieu.

La confusion, qui accompagne la pénitence, retient une infinité de gens, & les empêche de la faire : Que dira-t-on de moy, si je change si-tôt de vie, si après avoir fait paroître tant de luxe & de galanterie, on me voit toute réformée dans mes habits & dans ma conduite ? Si après avoir vû le beau monde, je me reduis dans une solitude sauvage ; si après avoir recherché les compagnies avec tant d'empressement, on remarque que je les fuye, pour qui passerai-je ? *M. de Fromentieres, Sermon de sainte Madelaine.* Le respect humain est le plus grand obstacle à la pénitence.

Vous avez sçû si bien vous mettre audessus de ce que pourroient dire les hommes, dans de certaines occasions, où pour chercher vôtre plaisir, vous exposiez vôtre salut & vôtre honneur ; & vous ne le ferez pas, quand il s'agira de sauver vôtre ame, & de mériter une gloire éternelle. Si vous faites ce bien, si vous réformez vos mœurs, si vous prenez hautement le parti de la vertu, le monde en parlera ; laissez parler le monde. Car enfin, qu'est-ce que ce monde ? Un aveugle, un insensé, un ennemi déclaré de JESUS-CHRIST. Et quoi ? un disciple du Sauveur doit-il prendre la loy de son ennemi déclaré ? Voulez-vous prendre pour guide un aveugle & un insensé, vous qui vous picquez d'être si sage & si éclairé ? *Le P. Nepveu, dans ses Réflexions.* On ne craint point les jugemens des hommes, quand il est question de pecher, & on les craint quand il est question de faire le bien.

Si ce vice est à craindre dans les plus saintes ames, il ne faut pas s'étonner s'il est si commun parmi les hommes ; combien en voyons-nous qui ne sont pas méchans, & qui font semblant de l'être, afin de n'être pas pris pour singuliers ? Ils seroient bons, s'ils pouvoient l'être, sans s'exposer à la haine & à la raillerie de leurs compagnons ; mais il faut qu'ils trahissent leur bon naturel, & qu'ils forcent l'inclination qu'ils ont à la vertu, pour contrefaire le vice, & pour avoir part à la fausse gloire de commettre hardiment le peché. N'est-ce pas ce qui engage les hommes à se glorifier même des pechez dont ils ne sont pas coupables. Rien n'est de plus touchant que la maniere dont saint Augustin pleure ce malheur, où il étoit tombé dans sa jeunesse. J'entendois les autres, dit-il, qui se vantoient de leurs crimes, & qui en faisoient d'au- Ce vice est commun parmi les hommes.

tant plus de gloire, qu'ils étoient plus infames; j'avois alors envie, non de commettre des pechez; mais d'être loüé de les avoir commis. *Le P. Bourdaloüé.*

Combien les jugemens des hommes font impression sur nôtre esprit.

Il y a peu de choses qui fassent plus d'impression sur nôtre esprit que les jugemens que les hommes portent de nous, soit en bien, soit en mal, & il est étrange combien les pensées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs soupçons, leurs défiances, leurs mépris nous troublent, nous aigrissent, nous inquiétent; leur loüange, leur approbation, leur confiance, leur affection nous gagnent, nous soutiennent, nous élevent, nous donnent de la joye, &c. *Dans les Essais de Morale.*

Le courage de Madelaine à vaincre le respect humain.

Madelaine avoit sacrifié au monde sa réputation, & c'est aussi ce qu'elle sacrifie à JESUS-CHRIST. Elle va chercher dans la sale d'un festin & dans le temps d'un repas ce nouveau Prophete, qu'elle pouvoit voir en plusieurs endroits; une personne de son âge, de son sexe, & de son rang, entrer hardiment dans une compagnie, où elle n'étoit ni invitée, ni priée, paroître tout à coup devant tant de conviez qui la connoissoient pour une femme de mauvaise vie, n'est-ce pas sacrifier sa réputation; mais son amour ne permet pas ces ménagemens à une ame qu'il embrase; un cœur où il se trouve, ne cherche point à se faire approuver des hommes, dans une demeure où il vient se condamner lui-même; elle ne se met point en peine des regards du monde; elle entre dans la sale avec une sainte impudence; elle voit dans Jérusalem tout le monde s'entretenir d'elle; on censure sa conduite jusques dans les recoins les plus cachez de la ville; le Pharisien tâche de rendre sa pénitence suspecte devant le Sauveur, à qui elle vient de la déclarer: mais dans ce temps-là même qu'on juge mal d'elle, elle n'est touchée que de ses crimes; elle n'est occupée que de son amour pour JESUS-CHRIST; elle ne songe au monde que pour le mépriser. On a beau trouver à redire à la démarche qu'elle vient de faire devant une nombreuse compagnie; on a beau blâmer ce commencement de sa conversion, on ne lui fera rien rabattre de son premier dessein. Depuis qu'elle a sçû mépriser les maximes du monde, elle a aussi méprisé ses jugemens & ses censures; dès qu'elle a sçû le hair, elle ne l'a plus appréhendé; elle se met audessus de sa critique; elle y a vû si souvent le vice applaudi, qu'elle ne s'étonne plus d'y voir la vertu deshonorée. *Le P. Massillon, Panegyrique de sainte Madelaine.*

Le respect humain est une espece de désertion du Christianisme.

Saint Augustin, qui semble avoir connu à fond le cœur humain, & distingué tous les différens caracteres de ses vices, dit que celui-cy est une espece de désertion publique, ou du moins secrette du Fils de Dieu; une confusion tacite que l'on a d'avoir embrassé son parti; une opposition à sa vie, à ses actions, à ses loix; une honte criminelle de l'avoir suivi, & une résolution opiniâtre de ne le plus suivre; comme si sa personne, ses discours, ses souffrances, étoient autant de sujets de mauvais exemples. *Pris des Discours Moraux.*

Ceux qui ont eu honte de pratiquer la vertu, seront confondus au ju-

Plût à Dieu que ces ames lâches qui craignent de servir Dieu, eussent bien conçû que ce même Dieu est si jaloux de la gloire de la vertu, qu'il a résolu de faire un jugement général, afin d'obliger les méchans à faire réparation à cette vertu méprisée. On se mocque de vous maintenant justes, vous êtes dans l'opprobre & dans le mépris, & un jour vous vous mocquerez de

ces impies à vôtre tour : cette réparation qu'ils vous feront sera publique ; car elle se fera dans la convocation générale de tous les hommes ; elle sera sincére, c'est à quoi les juges du monde ne peuvent obliger les criminels, sçachez donc qu'au jour du jugement, nous verrons les libertins & les ennemis déclarez de la vertu, & de tout ce qu'il y a de saint dans la Religion, nous les verrons faire amande honorable à la vertu, & réparer l'injure qu'ils lui auront faite : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* Aveugles & insensez que nous avons été, nous nous raillions de la pieté & de la dévotion, & voilà les saints dans la possession de la gloire, & nous, nous sommes flétris d'une ignominie éternelle. Ces reprouvez approuveront alors ce qu'ils auront condamné, & cela sincérement & du fond du cœur : *Pœnitentiam agentes, & præ angustia spiritus gementes.* Cela n'est-il pas capable de soûtenir, & de fortifier les ames qui sont attaquées de cette frivole crainte des hommes ? *Le P. Texier Sermon du jugement dernier.*

gement général. *Sapient. 5.* *Ibidem.*

Non solus est proditor veritatis, qui veritati renunciat, dit Saint Chrysostome, *sed etiam qui non profitetur veritatem.* Celui-là n'est pas seulement traître à la vérité, qui y a renoncé, & qui la nie actuellement ; mais encore celui qui ne la professe pas dans de certains temps, & dans de certaines occasions. Par exemple, un impie se donne la liberté dans une compagnie de parler contre la Religion, & les autres prennent occasion delà de se pervertir : suis-je obligé de parler en cette rencontre, & de le reprendre ? Oüi sans doute, parce que Dieu me le commande ; & parce que manquant à l'obligation que j'ai en cette occasion, si je commets un scandale, que ma conscience me reprocheroit éternellement. *Le P. Bourdaloüe, Sermon du scandale.*

Lâcheté à professer sa Religion.

Un esclave n'a ordinairement qu'un maître à servir, mais celui qui prend le respect humain pour régle de sa conduite, en a autant qu'il y a de personnes qui le regardent : car comme il veut plaire aux hommes, il craint leur censure & leur reproche, il est esclave de toutes leurs passions ; il se donne la gêne pour observer leur tempérament, pour étudier leur humeur, & pour tâcher de ne rien faire qui choque leur inclination, & attire leur disgrace : *Quæ contentio, quæ gehenna, ubi tantopere laboratur ut peccetur ?* dit un Pere de l'Eglise ; Ah ! que de chaînes multipliées, Ah ! que de liens redoublez ! Hé ! bon Dieu faut-il se donner tant de gênes pour plaire aux hommes, & en leur plaisant, pécher avec si peu de fruit. *Le même.*

L'esclavage de ceux qui se conduisent par respect humain.

Je sçai bien qu'il y a de la malignité dans le cœur de ceux qui raillent & qui censurent les autres ; mais ce qui les choque davantage, est qu'on ne voit dans le cœur de ceux de qui on parle, qu'une inconstance, & que légéreté dans leurs dévotions, au matin à l'Eglise, après midi au jeu ; aujourd'hui ils visiteront les pauvres, demain ils iront à la comédie : il n'y a rien de constant dans leur conduite. Mais donnez-moi un homme véritablement Chrétien, une dame de vertu & de mérite qui marche toûjours sur la même ligne, & que rien ne soit capable de la retirer de la pratique des bonnes œuvres, & du service de Dieu ; donnez-moy des gens de cette sorte, non-seulement on les louëra pour le bien qu'ils feront, mais encore pour la maniere avec laquelle ils le feront, & s'il est vrai que la constance fasse la bonne réputation, la légéreté la détruit. *Le même.*

Si l'on est constant dans la pratique du bien, le monde au lieu de nous railler nous admirera.

Le respect humain nous fait agir tantôt d'une façon & tantôt d'une autre.

Souvent le respect humain nous porte à des choses que la Loi de Dieu défend, & qui sont même contre l'équité naturelle. Ainsi l'on se trouve agité de sentimens tout contraires ; on juge d'une façon, & l'on fait de l'autre; on condamne au fond de l'ame la conduite que l'on tient, & l'on agit néanmoins de la même maniére. Enfin, l'on éprouve, quoique dans un autre sujet, ce qu'éprouvoit saint Paul, quand il disoit, je ne fais pas ce que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas : *Non quod volo bonum hoc ago, sed quod nolo malum hoc facio.* Delà ces retours amers de la conscience, quand on voit que l'on sacrifie son salut à une complaisance criminelle qui nous perd ; qu'on abandonne ses obligations les plus essentielles pour ne pas manquer à des bienséances imaginaires, & à des déférences que le monde exige injustement de nous, qu'on s'attire la haine de Dieu pour se conserver un accès facile auprès d'un homme, dont on conçoit souvent en secret de l'horreur, tandis qu'au dehors on l'idolâtre ; & que par une molle condescendance, on s'expose à une éternelle damnation. *Le P. Giroust tome 2. de son Avent, Sermon sur ce sujet.*

Ad Rom. 7.

Misére & esclavage de celui qui se conduit par le respect humain.

Comprenez la tranquilité, & le bonheur d'un Chrétien, libre de tout esclavage, qui méprise le monde par une noble fierté, à la vûë de ceux qui esclaves de leurs passions, & souvent de celles des autres, & du bruit de l'opinion, vivent toûjours dans l'inquiétude & le chagrin, n'osant rien faire, rien entreprendre, sans consulter les yeux des autres. Ah ! lâche complaisance, peux-tu tomber dans l'esprit d'un homme ! un juge n'ose rendre la justice, parce qu'il craint que son jugement ne donne du chagrin à une personne qu'il aime ; cette dame n'ose régler sa maison, de crainte de passer pour dévote; ce jeune homme dévoré par les remords de sa conscience, voit & voudroit le bien ; mais la crainte du monde lui en défend l'exercice ; il craint ses amis, ses ennemis, jusqu'à ses serviteurs & ses domestiques. Misére indigne de la liberté de l'homme, & encore plus de la liberté Chrétienne ? Faites éclater par la sainteté de vos mœurs, & par une sainte hardiesse, l'authorité que vous donne ce beau nom de Chrétien, & souvenez-vous de craindre plus l'œil de Dieu que celui des hommes. *Le P. de la Ruë tome 2. Sermon du respect humain.*

Indignité de se laisser conduire par l'opinion des hommes ?

Quoi faut-il que trois ou quatre libertins qui vous applaudissent, l'emportent sur le témoignage de vôtre conscience ? Faut-il que vous soyez esclave d'un foible bruit, que des pecheurs font autour de vous ? Que vous preniez garde de déplaire au monde, tandis que le monde ne se met pas en peine de vôtre estime, qu'il vous déchire ? Au lieu d'attirer ces esprits pervers & séducteurs à Dieu par l'Evangile, vous vous laissez solliciter au peché, par l'exemple : si vous ne craignez pas le témoignage & le jugement de vôtre conscience, craignez donc le jugement & le témoignage de Dieu. Mais dites-moi, je vous prie, qui doit commander de vous ou du mondain ? le mondain doit-il recevoir la loi de vous qui êtes Chrétien, ou vous qui êtes Chrétien, du mondain ? A qui appartient-il de donner la loi ? *Le même.*

Il faut préferer le jugement de

Saint Paul balança-t-il à la vûë du jugement de Dieu d'un côté, & de celui des hommes de l'autre ? Que choisit-il ? monde que m'importe d'être jugé par vous & par vos loix? *Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die.*

C'est le Seigneur qui me doit juger : c'est lui seul à qui j'ai égard, & le reste ne m'est rien : *Qui judicat me Dominus est.* Voilà le mépris que saint Paul faisoit du jugement du monde;mais vous ne le tournez-vous pas contre le jugement de Dieu ? Que m'importe de passer pour un fol aux yeux de Dieu, pourvû que je passe pour sage aux yeux du monde ? Que m'importe d'avoir la sagesse Divine contre moi, pourvû que j'aye la sagesse mondaine pour moi ? Que m'importe que les regards que j'ai pour le monde me nuisent auprès de Dieu, pourvû qu'ils ne me broüillent pas avec le monde ? Que m'importe que les mesures que je prens pour plaire au monde déplaisent à Dieu, pourvû que j'avance mes affaires du côté du monde ? ajoûtez. Que m'importe que je sois réprouvé, pourvû que j'aye le bonheur de me damner glorieusement avec le monde ? *Le même.*

Dieu à celui deshommes. 1. ad Corint. c. 4.

Vous ne voulez rien faire pour JESUS-CHRIST, & cependant qu'a fait ce Sauveur du monde pour vous, & pour dévorer la honte qui étoit attachée à son ministére ? Voyez-le sur la croix : *Proposito gaudio sustinuit crucem.* Voyez avec quelle joye il souffre & meurt pour vous : & sans avoir égard à l'infamie de son supplice, & à la confusion qui lui en devoit revenir, il embrasse toutes les peines, & toutes les ignominies de la croix. Ah ! si ce Dieu eût rougi des anéantissemens où son amour l'engageoit pour nôtre bien, s'il eût rougi de sa croix, de sa pauvreté, de sa misére, s'il eût rougi de passer pour blasphémateur devant les Juifs, pour insensé devant Hérode, pour coupable devant les Juifs, quelle seroit nôtre espérance, & où seroit la voye de nôtre salut ? *Le même.*

Le Fils de Dieu n'a point rougi des confusions qu'il a souffertes pour nous, pourquoi rougirions-nous de son service ? *Ad Hebr. 12.*

Vous vous rencontrez quelquefois dans des compagnies ou dans des repas, où la pieté, la pudeur, la charité, sont griévement offensez par des discours libertins, immodestes, & médisans. Hé bien ! que doit faire alors un Chrétien ? Vous croyez peut-être qu'en vous taisant vous avez satisfait à la fidélité que vous lui devez. Vous vous mécomptez étrangement quand vous en jugez ainsi. C'est trahir ses interêts, que de garder le silence en ces occasions. Peut-être direz-vous que vous craignez ou de vous faire des affaires, ou de vous attirer le mépris des assistans. Je le veux ; mais si vous aimiez véritablement vôtre Dieu, de pareilles appréhensions vous fermeroient-elles la bouche ? Si l'on offensoit en vôtre présence vôtre Pere & vôtre Roy, le souffririez-vous si tranquillement ? Ah malheureux respect humain ! que tu fais tous les jours d'Apostats, qui trahissent lâchement la cause du Sauveur, de peur d'essuyer quelque raillerie : il n'a pas appréhendé cet aimable Sauveur, d'être couvert d'opprobres & d'ignominies, de passer pour un insensé, quand il s'est agi de vous retirer d'un malheur éternel, & vous ami foible & infidele, vous aimerez mieux le faire outrager tout de nouveau, que de vous exposer à perdre l'amitié d'un libertin, ou à être traité d'homme incommode, & de dévot outré. *Autheur anonyme.*

Il faut se déclarer hautement, & sans crainte contre les discours des libertins.

Combien de juges qui abandonnent lâchement le parti de la justice, par la crainte de choquer une puissance, qui s'interesse fortement pour une méchante cause, se croiroient néanmoins innocens ? Aussi criminels en cela que le fut Pilate, lorsque la crainte de déplaire aux hommes, lui fit commettre cette injustice horrible que tout le monde déteste. Combien de chefs de familles,

Différens pechez que l'on commet par respect humain.

& d'autres personnes obligez par leur rang, ou par la loi commune, à corriger les déréglemens qui tombent sous leurs yeux, les laissent sans correction? Ils appellent douceur, prudence, & un sage ménagement de la paix, une conduite si déraisonnable, qui les rend insensibles à la perte de leur prochain. Cette molesse & lâche complaisance, cette timidité n'est-elle pas à proprement parler, un respect humain? Combien de personnes à qui la grace a inspiré les premiers sentimens de leur conversion, sont retenus par les malheureux égards du monde, & s'en font une raison pour ne la point achever en se retirant des occasions du crime, de passer dans l'esprit des gens du siécle pour des esprits foibles & légers? Ils préférent le triste avantage de ne pas déplaire aux hommes à l'honneur solide, & au véritable bien de plaire à Dieu. Ils aiment mieux le scandaliser par le vice, que de les scandaliser par la vertu, en l'embrassant contre leur gré; & bien qu'ils sçachent que JESUS-CHRIST n'a pas eu honte de paroître pecheur pour l'amour d'eux, ils rougissent neanmoins, & sont confus de paroître justes, & même de le devenir pour l'amour de lui. *Le P. Champigni, Sermon de l'aveuglement spirituel.*

Un respect humain arrête souvent la résolution qu'on avoit formée de se convertir.

Touché par la lecture d'un livre de pieté, effrayé par un accident imprévû, désabusé par des reflexions salutaires, j'avois formé le dessein de ma conversion, j'en avois fait le plan : Qui en a empêché l'exécution? cette compagnie, cet ami, cette vaine frayeur, ce respect humain, c'est-à-dire, la crainte d'irriter la mauvaise humeur d'un libertin, qui ne pouvoit pas souffrir que je fisse mon devoir : & voilà le monstre qui m'a effrayé, voilà l'obstacle insurmontable qui m'a découragé. Faut-il que j'aye été si lâche? *Le P. Croiset, tome second de ses Retraites pour un jour de chaque mois.*

Suite du même sujet.

La crainte de déplaire à un libertin fait souvent échoüer les plus généreux projets de conversion; elle est l'écueil ordinaire d'une vertu naissante (car le respect humain n'est guere autre chose.) Cette crainte si indigne d'un cœur Chrétien, si indigne d'un honnête homme, étouffe les plus beaux sentimens de pieté, fait disparoître toutes les amabilitez de la vertu, donne une idée affreuse d'une vie Chrétienne. Mais quel est le sujet de ces railleries mordantes, de ces malignes réflexions, de ces traits picquans & satyriques, qui divertissent si fort une assemblée mondaine, aux dépens des gens de bien, & qu'on pourroit regarder aujourd'hui comme une espéce de nouvelle persécution dans le Christianisme. On plaisante sottement; on trouve à dire qu'une personne qui a la foy, soit touchée des veritez terribles de nôtre Religion, & qu'elle régle sa conduite selon sa créance. On trouve à dire qu'une personne raisonnable, pensant aux conséquences étranges d'un malheur éternel, prenne des mesures pour s'asûrer un sort heureux, & ne craigne rien tant que de risquer le salut de son ame. On trouve à dire qu'une jeune personne, dans une affaire où il s'agit de tout gagner, ou de tout perdre, prenne le bon parti; c'est-à-dire, qu'on plaisante de ce qu'elle a si-tôt le bon sens, & que dans un âge si peu avancé, elle soit si sage. Enfin, on trouve à dire, qu'une personne peu reguliére, qu'un luxe immoderé, qu'une vie molle & licentieuse, qu'un jeu excessif, que cent autres passions, rendoient la fable de toute une ville, réforme ses mœurs, régle sa conduite sur les maximes de l'Evangile, remplisse les devoirs, & mene désormais une vie chrétienne. Il est surprenant que parmi

des gens qui font tous profession de la même religion, il se trouve de si déraisonnables censeurs ? *Le même.*

Les respects mondains empêchent presque toutes les conversions; on voudroit secoüer un si pesant joug; mais on craint de déplaire àdes gens, la plûpart desquels on ne connoît pas;que dira-t-on si jereforme mes mœurs,si je ne suis plus de toutes ces parties de plaisirs, si je prends un train de vie plus Chrétien, si j'approche des Sacremens,si je ne parois plus au bal, ni aux spectacles profanes: voilà le fameux écueil, où échoüent presque tous les projets de conversion; voilà le ridicule épouvantail qui dissipe tant de bons desseins; voilà ce phantôme populaire qui effraye, jusqu'à renverser le bon sens. Que dira-t-on ? Et que doit-on dire ? Les personnes raisonnables vous loüeront d'avoir pris le bon parti; peu importe que vous ne plaisiez pas à une troupe de libertins, à qui il y a tant d'honneur de ne pas plaire. Qu'en dira-t-on si je deviens homme de bien ? & qu'en dira-t-on si je ne le deviens pas ? On dira de vous ce qu'on en dit,& ce que vous avez oüi dire cent fois des autres; ce que tout le monde en pense, & ce que vous en pensez vous mêmes; on dira que vous faites plus de dépense que vous n'avez de revenu; que vous n'affectez tant de magnificence, & tant de luxe, que pour faire oublier la bassesse de vôtre naissance; que ces airs fiers & dédaigneux scient fort mal à qui a si peu de mérite. On dira que vous ruinez vôtre famille par vôtre jeu; que vous deshonorez par la licence de vos mœurs, vôtre nom & vôtre rang, & que vous vous faites grand tort par une si pitoyable conduite; on dira enfin que l'esprit du monde a éteint en vous l'esprit de la religion; qu'une vie si peu chrétienne ne peut être suivie que d'un triste sort; on dira que vous faites pitié à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, & que vous êtes peut-être la fable de toute une ville. *Le même, dans ses Refléxions Chrétiennes.*

Le respect humain empêche qu'on ne change de vie, & qu'on ne se convertisse.

Une jeune personne désabusée de ces frivoles amusemens, dont elle sent la vanité, éclairée des lumieres surnaturelles, touchée de la grace, prend-elle le parti de la vertu; que de censures, que de mortifications à souffrir, que de fâcheux déboires ? La victoire des passions n'est pas toûjours celle qui coûte le plus: une vertu naissante n'est jamais plus à l'épreuve, que quand il faut essuyer les railleries les plus piquantes; Et ce qui est bien plus sensible, des reproches indiscrets de la part des gens de bien.. Si de tous les partis qu'il y a à prendre celui de la vertu étoit le plus méchant, y trouveroit-on plus de contradictions & de traverses ? A un petit nombre près qui loüe vôtre resolution, & applaudit secretement à vôtre choix, combien d'injustes censeurs, de critiques malins, qui interprétent sinistrement vos meilleures actions, & qui veulent que la disgrace, que l'amour de la distinction, que la légéreté, ou le dépit soient toûjours le motif de la réforme. *Le P. Croiset dans ses Réflexions spirituelles.*

On doit s'attendre à la censure & aux railleries des mondains, dès qu'on embrasse le parti de la vertu.

A force de refléchir sur ce que le monde pense ou pensera de nous, il y a danger qu'on ne tombe dans une habitude de ne regarder que ce que jugent & disent les hommes, au lieu d'envisager Dieu purement. On tombe dans ce défaut par une pente presque insensible, & par une foiblesse de nôtre esprit, qui nous fait toûjours marcher en vûë de ceux qui nous environnent, & avec qui nous vivons; de sorte que nous agissons en cette vûë, par la vive impres-

Comme on s'accoûtume insensiblement à agir par respect humain.

ſion que fait en nous la quantité ou la qualité des perſonnes qui nous regardent; cette vûë a tant de pouvoir, que ſans que nous y prenions garde, le jugement & le ſentiment de ceux qui ſont autour de nous, leurs maximes, leurs manieres nous entraînent comme un torrent, & alors le principe & le reſſort de toutes nos actions eſt le reſpect humain. *Le P. Surin tome 1. de ſes dialogues ſpirituels, ch. 8ᵉ.*

Comment on peut ſe défaire du reſpect humain.

On ſe peut défaire du reſpect humain par deux voyes : la premiere, eſt une certaine négligence, qu'on remarque en quelques-uns qui ne ſe ſoucient de rien, quoi qu'on diſe d'eux ; ils ne s'en étonnent nullement ; les ſentimens des autres ne les touchent point. Cela vient plûtôt d'une diſpoſition naturelle, & d'une humeur particuliére, que de vertu : ainſi cela n'eſt pas fort loüable. Mais la ſeconde maniere de vaincre le reſpect humain eſt propre de ces cœurs généreux, qui ſont tellement poſſedez de l'amour de Dieu, que Dieu leur eſt tout, & tout le reſte ne leur eſt rien, la ſeule vûë de Dieu, le ſeul déſir de lui plaire les fait agir. Que le monde diſe, & penſe tout ce qu'il voudra, ils ne s'en mettent nullement en peine ; ceux-là ſont véritablement heureux, déchargez du ſoin de plaire aux hommes, & de la crainte de leur déplaire, ils joüiſſent d'une paix qui ne peut être troublée. *Le même.*

Le reſpect humain eſt un grand obſtacle à la converſion d'un pecheur.

Un des plus grands obſtacles à nôtre converſion c'eſt que nous n'oſons nous déclarer, ni nous mettre au rang des pénitens. Nous voudrions bien faire quelque choſe pour Dieu ; mais nous avons peur que le monde s'en offenſe ; nous ne cherchons la grace qu'en tremblant, & nous cachons nôtre pénitence avec autant de ſoin que nous cacherions un crime. Le démon ſi jaloux de nos avantages, & qui nous avoit ôté toute honte pour commettre le peché, augmente cette honte pour nous empêcher d'en faire pénitence : ſi je retranchois ce luxe, dit-on ; ſi je marchois avec plus modeſtie, ſi l'on me ſurprenoit faiſant de bonnes œuvres, ſi je ne fréquentois plus les compagnies du monde ; que diroit-on de moi, & ma conduite ne paroîtroit-elle pas bizare ? Il y en a pluſieurs qui ne rougiſſent point de pécher, dit ſaint Auguſtin, & qui rougiſſent de faire pénitence. Folie incompréhenſible, s'écrie ce Pere, vous ne rougiſſez pas de vôtre playe, & vous rougiſſez du remede qui doit la guérir : *Multi ſunt quos peccare non pudet, agere pœnitentiam pudet, ô incredibilis inſania ? de vulnere non erubeſcis, de ligaturâ vulneris erubeſcis.* Eſſais de Sermons pour le treiziéme Dimanche après la Pentecôte.

RETRAITE;

ÉLOIGNEMENT DES AFFAIRES *& de l'embarras du monde, pour vacquer à son salut; Solitude intérieure & extérieure.*

AVERTISSEMENT.

Par le mot de retraite & de solitude, on n'entend pas icy un renoncement entier au monde, pour se retirer dans un désert ou dans un cloître, afin de ne penser qu'à Dieu & à son salut; mais on entend un éloignement de toute autre affaire, & de toute autre occupation pour un temps, afin de mettre ordre aux affaires de sa conscience, examiner comme on a vécu jusqu'alors, & se faire un plan de vie pour l'avenir. La pratique de ces saintes Retraites étant maintenant établie presque dans toutes les villes de la France, & y ayant une infinité de maisons destinées à cet usage, cela a donné occasion à plusieurs Auteurs de tracer des méthodes pour les faire avec fruit, & de les donner au Public, & à plusieurs Prédicateurs, d'en faire quelquefois la matiere de leurs Discours, pour recommander une pratique si utile, & dont l'expérience fait voir sensiblement le fruit. Pour seconder le zele des uns & des autres, nous ramasserons icy ce que nous avons trouvé de plus solide & de plus capable d'y exciter les fideles de tout sexe, & de toute condition.

Or comme ces Retraites se peuvent faire en plusieurs manieres, quelquefois en particulier & dans le domestique, & quelquefois en societé de plusieurs personnes, qui s'assemblent pour cet effet sous la conduite d'un Directeur éclairé, nous comprendrons ces différentes manieres sous ce nom général de retraite & de solitude, propre des personnes séculieres, & distinguée de la retraite de ceux qui ont tout-à-fait renoncé au monde, pour se consacrer à Dieu dans l'état Religieux.

Du reste, comme ces Retraites sont propres, non-seulement des grands pecheurs, pour être un puissant moyen de se convertir; mais encore des plus gens de bien pour s'affermir davantage dans la vertu, & dans la pratique des bonnes œuvres; nous suggérerons aux uns & aux autres les raisons & les motifs qui pourront les exciter à se servir d'un si puissant moyen, de quitter le peché, & de persévérer dans la vertu.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. POUR sujet d'un discours sur la retraite que le soin & le désir de nôtre salut, & de nôtre perfection, nous oblige de faire de temps en temps, on peut prendre pour dessein, & pour division ces trois points. 1°. Les motifs qui nous y doivent engager, & la fin qu'on se doit proposer dans un exercice si saint. 2°. Les dispositions qu'on y doit apporter pour y réüssir. 3°. Le fruit qu'on en retira quand on s'en acquitte comme il faut.

Premier Point. Pour ce qui regarde la fin de cette retraite, & les motifs qu'on se doit proposer en se retirant de l'embarras du monde, quoiqu'il semble qu'on ne puisse avoir qu'une bonne fin, & des motifs excellens dans une si sainte pratique ; voici cependant ceux qu'on doit avoir en vûë plus en particulier. 1°. De reformer ses mœurs & sa conduite ; car enfin, faisons réflexion, qu'il est moralement impossible, qu'une personne engagée dans le monde, ne commette bien des pechez, bien des infidelitez au service de Dieu ; que souvent l'embarras des affaires du siécle ne leur fasse oublier la plus importante de toutes, qui est l'affaire de leur salut ; que les conversations inutiles, les entretiens, & les visites ne leur dissipent l'esprit, & n'emportent la meilleure partie de leur temps ; & enfin, qu'ils ne négligent les devoirs de leur état & de leurs emplois. Il y a donc bien des choses à réformer dans leur vie, dans leurs actions, dans leur conduite, & c'est la principale fin qu'on se doit proposer dans cette retraite, & le premier motif qu'on doit avoir devant les yeux. 2°. Il faut y entrer avec un véritable dessein de mettre ordre à sa conscience, de faire une revûë sur toute sa vie passée, à quoi la solitude nous donnera les moyens & le loisir, qu'il seroit difficile de trouver dans le bruit du monde, & dans l'accablement des affaires que nôtre profession & nos emplois nous attirent. Tellement que nous devons regarder ce temps de retraite, comme un temps que nous prenons pour penser à nous, après en avoir tant donné aux affaires d'autrui, de nôtre famille, ou du public. C'est un temps que nous devons ménager pour dresser nos comptes, & les tenir prêts quand il faudra paroître devant Dieu. 3°. Il faut y entrer pour connoître la volonté de Dieu, touchant l'état que nous devons embrasser ; ou si nous sommes déja engagez, par la maniere dont nous devons vivre dans celui où il nous a appellez, & où sa Providence nous a mis. Car c'est une vérité constante, que ce n'est que dans le repos de la solitude que Dieu nous éclaire, qu'il nous fait entendre sa voix, & qu'il nous apprend ce qu'il souhaite de nous. Car dans le bruit du monde, comment connoître la volonté de Dieu, & comment y répondre, & l'exécuter, lorsque tout ce qui frappe nos sens, nous en détourne, ses maximes, ses exemples, & ses loix ausquelles chacun fait gloire de s'assujettir. Voilà sans doute trois puissans motifs qui nous obligent à chercher la solitude & la retraite, pour penser un peu à nous-mêmes,

ce qu'il n'est pas possible de faire dans le tumulte & dans l'embarras du monde.

Second Point. C'est d'apporter à cette retraite les dispositions nécessaires de nôtre part. Il y en a plusieurs ; mais voicy celles, sans lesquelles nous ne pouvons retirer le fruit que cette sainte pratique est capable de produire. 1°. Un grand désir de profiter d'un temps si précieux & si favorable pour travailler à nôtre salut & à nôtre perfection ; désir qui doit être accompagné d'une ferme confiance, que Dieu qui nous a inspiré ce dessein, & qui nous présente une si belle occasion de revenir de nos égaremens, & de travailler à nous sanctifier, ne nous refusera pas les graces nécessaires pour cet effet. Outre que ce désir ne peut être qu'une preuve sensible de la sincere volonté que Dieu a que nous nous convertissions, puisque c'est lui qui nous l'inspire. 2°. Un esprit docile, qui est résolu de quitter les préjugez d'une mauvaise éducation, & dans lesquels il s'est confirmé par les mauvais exemples qu'il a eu devant les yeux, & qui est prêt à se rendre aux véritez que Dieu lui fera connoitre. Disposition absolument nécessaire, puisqu'on ne se retire du monde pour un temps, que pour se désabuser des fausses idées qu'on avoit conçûës des grandeurs, des plaisirs, & de tous les autres biens que l'on y estime le plus. Que si l'on est disposé à prendre d'autres idées, & à pratiquer les maximes que nous reconnoîtrons être plus véritables & plus salutaires ; ce seroit inutilement qu'on viendroit les méditer & les considérer à loisir dans une retraite ; ce seroit vouloir être rébelle à la lumiére, combattre la vérité connuë, & en sortir plus coupable que l'on n'étoit auparavant, en voulant connoître les voyes de salut, sans avoir dessein de les suivre.

Troisiéme Point. C'est de montrer le fruit & le profit certain que l'on peut retirer de la retraite. Qui est une conversion sincere & parfaite ; une conduite plus chrétienne & plus réguliere ; un attachement inviolable à tous ses devoirs ; une vie exemplaire & aussi édifiante que celle que nous avons menée par le passé, a été peut-être scandaleuse. On peut conclure ce discours par le fruit certain, visible, & confirmé par une longue expérience, que ces retraites ont produit dans l'Eglise, & qu'elles produisent encore tous les jours dans ceux qui s'en acquittent comme il faut.

POUR nous engager à faire une bonne retraite, & un bon usage d'un si excellent moyen de salut, qui comprend tous les autres ; il faut considérer : II.

1°. Le grand besoin que nous en avons ; car n'est-il pas vrai que nôtre vie n'est que dissipation ; toûjours hors de nous-mêmes, nulle dévotion, nulle ferveur, & une étrange négligence pour tout ce qui regarde le salut ? Or pour remédier à un si grand mal, rien n'est plus efficace que de se retirer pour un temps, afin de faire de sérieuses réflexions sur nôtre conduite.

2°. Les exercices que l'on fait dans cette sainte retraite, & qu'on ne peut guére faire, nulle part ailleurs. Car ce n'est qu'oraison, lecture spirituelle, saints entretiens, silence, méditation, réglement, & tout ce qu'il y a de plus important dans la Religion, & de plus capable de nous toucher le cœur, & de nous exciter à la pénitence. De maniere que si tout cela ne nous convertit pas, je ne sçai ce qui sera capable de le faire ; puisque c'est le lieu & le temps auquel la grace a coûtume d'agir plus fortement, & que nous en avons de plus puissans moyens.

3°. Le fruit que nous en retirons, lorsqu'on s'en est acquitté comme il faut; car quelles bonnes résolutions n'y prend-on point ? On en sort la conscience calme, après une sincere & exacte confession de ses pechez, l'esprit convaincu des véritez chrétiennes, & des maximes de l'Evangile, le cœur embrasé, avec de nouvelles forces, & un nouveau courage pour travailler à son salut, & remplir tous les devoirs de son état avec plus de fidelité.

III. DANS la solitude & la retraite où l'on doit entrer pour penser & pourvoir sérieusement à l'affaire de son salut, il faut avoir trois vûës, & faire trois réflexions, qui sont le moyen d'y réussir, & d'en retirer le fruit que l'on prétend.

La premiere est sur le passé, pour examiner comme on a vécu, & remédier au mal que l'on a fait, afin de mettre sa conscience en repos.

La seconde sur l'avenir, afin de prendre des mesures pour mener une vie plus sainte & plus reglée, que l'on n'a fait jusqu'alors.

La troisiéme sur le présent, pour se mettre dans l'état où l'on voudroit être, quand on paroîtra devant Dieu, & pour commencer tout de bon une vie toute nouvelle.

IV. 1°. LA retraite ôte & retranche tous les obstacles qui s'opposent à nôtre salut.

2°. Elle nous fournit tous les moyens de le faire avantageusement.

V. SUR la nécessité de la retraite. L'on peut montrer qu'elle est nécessaire à trois sortes de personnes.

1°. Aux grands pecheurs pour se convertir. Ce qu'ils ne peuvent faire sans se retirer pour quelque temps du bruit du monde ; car le mauvais exemple, le respect humain, la conversation avec leurs semblables mettra un obstacle invincible à leur conversion.

2°. Aux personnes tiédes, & qui sont dans le relâchement, afin de reprendre leur premiere ferveur au service de Dieu ; car sans cela ils sont en danger de s'abandonner tout-à-fait aux désordres.

3°. Aux personnes qui sont dans le bien, & qui font profession de vertu, afin de réparer les bréches, que le commerce du monde a fait à leur pieté, & craindre de se ralentir dans les exercices de leur dévotion.

VI. 1°. LA retraite & la solitude est un asile à l'innocence ; car par-là on s'éloigne des occasions du peché, des compagnies des personnes vicieuses, qui nous sollicitent au mal, par leurs discours & par leurs exemples ; & enfin de tous
1. *Joan.* 5. les piéges dont le monde est rempli : *Totus mundus in maligno positus.*

2°. C'est une source de paix, de tranquillité d'esprit ; car on n'y est point agité de ces passions violentes, qui troublent le repos de la vie, de l'ambition, de la colere, de l'avarice, &c.

3°. C'est le lieu & le temps propres à recevoir les graces & les faveurs du Ciel, les lumiéres & les consolations divines, dont Dieu comble une ame qui fuit le monde, pour penser à son salut.

VII. 1°. LA solitude & la retraite est un puissant moyen de recouvrer l'innocence quand on l'a perduë.

2°. De la deffendre & de la conserver quand on est assez heureux pour la posséder.

3°. Elle donne de merveilleux avantages pour croître en vertu & en sainteté, & pour arriver à la perfection.

Les avantages que l'on trouve dans la retraite se reduisent à ces deux, qui renferment tous les autres. VIII.

1°. Aux graces de Dieu, qui y sont données avec plus d'abondance, & reçûës avec plus de correspondance & de facilité.

2°. A moins d'empêchemens pour le salut, on a moins d'ennemis à combattre, plus de facilité à les vaincre, & c'est là où l'on court moins de dangers de se perdre.

Trois choses nous doivent engager à faire de temps en temps une retraite, pour rentrer dans nous-mêmes. IX.

1°. La dissipation d'esprit, dans laquelle nous vivons, sans penser à autre chose qu'aux affaires du temps, & sans vûë sur les choses de l'autre vie : c'est pourquoi il est nécessaire de se recüeillir de temps en temps.

2°. L'attachement du cœur aux biens de la terre, & aux créatures ; or il n'y a point d'autre moyen de s'en détacher, que de s'en séparer, pour en méditer à loisir la vanité, & leur peu de durée.

3°. Les vices & les mauvaises habitudes que nous avons contractez, qu'on ne peut déraciner, qu'en ôtant la cause qui est le commerce du monde.

1°. La solitude extérieure sans l'intérieure est de nul mérite & de peu de profit, on y porte ses passions, & elle ne sert souvent qu'à entretenir sa mauvaise humeur & son chagrin. X.

2°. La solitude intérieure sans la retraite extérieure est en danger de se perdre, parmi le bruit & le tumulte du monde.

1°. Sans se retirer du moins pour un temps, du bruit & de l'embarras des affaires du monde, il est difficile de faire une bonne & véritable conversion. XI.

2°. A moins de se retirer de temps en temps, des compagnies & du commerce du monde, il est difficile de persévérer long-temps dans la vertu, & de ne se pas pervertir.

1°. Ce n'est que dans la solitude & dans l'éloignement du monde que le cœur se vuide & se détache de l'affection des choses de la terre. XII.

2°. C'est dans la solitude & dans la retraite que le cœur se remplit de Dieu, & que l'esprit goûte les véritez célestes, & qu'il en conçoit toute une autre idée qu'il n'en avoit auparavant.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Augustin, ou quelqu'autre, Sermon 24. & 39. *ad Fratres in Eremo.*

Saint Ambroise, *lib.* 7. *de Officiis*, montre que dans la retraite on peut faire beaucoup, lorsqu'on semble ne rien faire.

Saint Athanase, *in Epist. ad Solitarios.*

Saint Basile, *de laudibus Solitariæ vitæ.*

Cæsarius Arelatensis, *homil.* 27.

Saint Gregoire, *lib.* 6. *Epist. Epist.* 26. où il exhorte un de ses amis à mener une vie tranquille & solitaire, & lui enseigne dequoi il doit s'occuper dans cette retraite.

Le même, *lib.* 3. *Moral. in Jobi* 12. montre que la solitude du corps est inutile sans celle du cœur.

Le même, *lib.* 4. *Moral. in Jobi* 28. montre l'utilité de la retraite, & y exhorte tous les Chrétiens.

Le même, *in Psalm.* 5. *Pœnitent.* montre quelle doit être l'occupation d'un Solitaire.

Saint Jérôme, *Epist.* 1.

Saint Gregoire de Nazianze, *de laudibus Eremit. vitæ*, montre les biens & les avantages que l'on retire de la solitude.

Saint Bernard, *Tract. ad Fratres de monte Dei.*

Le même, sur ces paroles du Sauveur : *Simile est regnum cælorum homini quærenti bonas margaritas, &c.* il s'étend sur les loüanges de la vie solitaire.

Le même, dans l'Epître 106. parle du bonheur de la vie solitaire.

Le même, *Serm.*40. *in Cantic.* exhorte à la retraite & à la solitude.

Saint Basile a une belle Epître sur ce sujet, où il dit d'excellentes choses à la loüange de la solitude.

Saint Laurent Justinien en parle avantageusement dans un de ses Ouvrages.

Tritemius, *l.* 1. *homil.* 6. *ad Monachos*, parle de l'amour de la solitude.

Dionysius Carthusianus, *in operibus minoribus, tom.* 2.

Richardus à sancto Victore, *cap.*7. *in Cantic.* montre que la voix de Dieu ne se fait entendre que dans le silence & dans la retraite.

Thomas à Kempis, *tom.* 2. *part.* 1. *opusc.* 8. parle des biens que nous procure la solitude.

Les Livres spirituels & autres.

Le P. Suffren, premier tome de l'Année Chrétienne, ch.6. où il traite de la solitude & de la vie retirée.

Le P. Poiré, dans le livre qui a pour titre : *La science des Saints*, traité 2. ch. 7. traite fort au long de l'esprit de retraite & de la solitude intérieure & extérieure.

Le P. de Saint-Jure, *lib.*3. de la connoissance & de l'amour de Nôtre-Seigneur.

Le P. Guilloré, au traité 4e. de ses œuvres spirituelles.

Livre intitulé : *La pratique des devoirs des Curez*, par le P. Segneri Italien, & traduit en françois par le P. Buffier, chap. 26.

Livre intitulé : *Instructions Chrétiennes pour la fête de saint Antoine*, traité de la solitude & de la fuite du monde.

Le P. Gégou, à l'occasion des Retraites qui se font en Bretagne, a imprimé un Traité séparé, sur la nécessité de faire de temps en temps quelque retraite ; & a depuis inseré ce Traité dans un autre Livre, qui a pour titre : *L'usage du Sacrement de Pénitence.*

Livre intitulé: *Lettres d'un Solitaire* ; il est parlé particulierement dans la premiere du bonheur de la solitude.

Le P. le Valois a fait douze Lettres sur la nécessité des Retraites, qui se font aujourd'hui presque par toutes les villes ; où il invite les personnes de différens états, à se servir d'un moyen si nécessaire au salut.

Le P. Croiset, dans le premier tome de ses Retraites, pour un jour de chaque mois de l'année, chap. 1.

Le P. Surin, dans ses Dialogues spirituels, l. 2. ch. 1. où il parle du cœur reciieilli.

Je ne parle point de ceux qui ont donné au public des Retraites, & marqué les Méditations & autres exercices spirituels pour chaque jour que l'on passe dans la retraite. Il paroît tous les jours de nouvelles méthodes pour s'en bien acquitter, sous le titre d'Exercices Spirituels, *& le nombre en est infini.*

Les Prédicateurs modernes.

Dans les homelies d'Eusebe Nieremberg, la 81. est toute entiere sur la nécessité de la Retraite.

M. Lambert, dans ses discours Ecclesiastiques, tome 1. a un Discours sur la retraite nécessaire aux Ecclesiastiques.

L'Autheur des Discours Chrétiens, Sermon pour le second Dimanche de Carême, où il est parlé de la Transfiguration, montre l'utilité de la solitude.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 3. des Sujets particuliers, en a sur la retraite & la solitude, où il fait voir que c'est là, où l'on recouvre la grace, & où on la conserve.

Le même, dans la Dominicale, tome 2. Sermon sur le premier Dimanche du Carême, parle de la fuite & de la separation du monde.

Dans les Essais de Sermons pour les Panegyriques, tome 1. Panegyrique de saint Antoine, il est parlé de la solitude & de la fuite du monde. Et dans le second tome, Sermon pour la vêture & profession d'une Religieuse, second dessein, il est parlé du même sujet.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur ce sujet.

Busée, *in Paradiso animæ.* Titul. *Solitudo.*
Spaner, *Polianthea Sacra.* Titul. *Solitudo.*
Stapleton, *promptuarium morale*, *in Dominic.* 4. *Adventus.*
Cresolius, *in Mystagogo*, *c.* 14.
Theatrum vitæ humanæ. *Tit. Solitudo.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

ACcedite ad eum & illuminamini. Psalm. 33.

Verè non est hic aliud nisi domus Dei, & porta Cœli. Genes. 32.

Ecce elongavi fugiens, & mansi in solitudine. Psalm. 54.

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, & volabo & requiescam. Psalm. 83.

Vacate & videte quoniam ego sum Deus. Psalm. 45.

Numquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua; & justitia tua in terrâ oblivionis? Psalm. 136.

Recedite de medio Babylonis. Jerem. 50.

Fugite de medio Babylonis. Idem 51.

Quis dabit mihi in solitudine diversorium viatorum. Jerem. 9.

Sedebit solitarius, & tacebit, & levavit se super se. Thren. 3.

Rectas facite in solitudine semitas ejus. Isaïe 49.

In abscondito plorabit anima mea à facie superbiæ. Jerem. 13.

Eduxi eos in desertum, & dedi eis præcepta mea, & judicia mea ostendi eis, quæ faciens homo vivet in eis. Ezech. 20.

Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus. Oseæ 2.

Puer crescebat & confortabatur spiritu, & erat in desertis usque ad diem ostensionis suæ. Luc. 1.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. 2. ad Corinth.

APprochez-vous de lui, & vous serez éclairez.

Certainement la retraite n'est autre chose que la maison de Dieu, & la porte du Ciel.

Je me suis éloigné du monde, & je me suis retiré au milieu de la solitude.

Qu'est-ce qui me donnera des aîles, comme à la colombe; je volerai, & je chercherai un lieu de repos?

Demeurez en repos, & reconnoissez que je je suis vôtre Dieu.

Pourra-t-on connoître vos merveilles dans les ténébres, & vôtre justice dans la terre d'oubli?

Retirez-vous du milieu de Babylone.

Fuyez du milieu de Babylone.

Qu'y est-ce qui me donnera dans la solitude la demeure des voyageurs?

Le Solitaire se tiendra en repos, il gardera le silence, & il s'élevera audessus de lui-même.

Rendez ses voyes droites dans la solitude.

Mon ame pleurera dans le secret, son orgueil & ses foiblesses.

Je les ai conduit dans le désert, & je leur ai donné mes commandemens, & je leur ai découvert mes jugemens; si l'homme les pratique, il trouvera dans eux son salut.

Je la conduirai dans le désert, & je lui parlerai au cœur.

L'enfant croissoit & se fortifioit en esprit, & il étoit dans les déserts jusqu'au jour qu'il se fit connoître.

Voicy maintenant le temps désirable, voicy maintenant le jour du salut.

Exemples tirez de l'Ancien Testament.

Ce que Moïse apprit dans la retraite.

QUI est-ce, demande saint Ambroise, qui a jamais plus fait par son travail, & par ses négociations, que Moïse par son repos & dans la solitude? En quarante jours qu'il y fut, il apprit l'art de gouverner les peuples, & toutes les loix qu'il devoit leur prescrire; il y reçut ce merveilleux discernement, ce tempérament si rare de sévérité & de douceur; & ces autres admirables qualitez qu'il fit éclater ensuite, rendant la justice, soûtenant l'innocence, punissant les crimes, réglant les différens, appaisant les troubles, & conduisant le peuple de Dieu à travers les déserts; ne sort-il pas de cette retraite, le visage tout brillant

brillant de lumiéres, qui n'étoient qu'un rejaillissement des lumieres interieures qu'il avoit reçû dans la communication qu'il eut avec Dieu, durant ce tems; ce fut dans un desert que Dieu lui fit entendre le grand dessein qu'il avoit de délivrer son peuple de la servitude de l'Egypte, & qu'il le choisissoit pour ce ministere si important, & pour être l'instrument des prodiges qu'il devoit operer pour venir à bout d'une si glorieuse entreprise.

Aussi-tôt que le Prophete Elie eut reçû l'ordre de se retirer, pour éviter la fureur d'Achab, & de se cacher dans une caverne, il obéit avec la même fidelité que les élemens lui obéïssoient à lui-même. Cet homme d'un courage intrepide, qui étoit plus en état de faire trembler ses persecuteurs eux-mêmes, que de trembler devant eux, ne rougit point de cette proposition que Dieu lui fit de s'aller cacher, comme si elle eût eu quelque chose de disproportionné à la puissance souveraine du maître qu'il servoit, & à cette grandeur de courage qu'il avoit reçûë de Dieu. Ce fut dans cette grote que cet homme separé de tout le monde, & dont tout le monde n'étoit pas digne, mena une vie toute celeste; Dieu même pourvoyant à sa nourriture d'une maniere toute miraculeuse; de sorte que dans cet état il est devenu le modele de ceux qui devoient un jour vivre dans les solitudes, ou dans les retraites pour être à couvert dans cet asile, des dangers que l'on court dans le monde. Là dans ces lieux paisibles au dehors, ils doivent à l'exemple de ce Prophete conserver la paix du dedans, oublier tous les hommes, & s'oublier eux-mêmes, pour ne se souvenir que de Dieu seul, qui les conduit dans ce lieu. Leur joye dans leur retraite doit être semblable à celle d'Elie, qui s'y disposoit à executer les ordres de Dieu comme c'étoit par ses ordres qu'il s'y étoit retiré.

La solitude du Prophete Elie.

Quand même vous croiriez pouvoir servir Dieu dans le monde, parmi les soins d'une famille, & l'embarras des affaires, le monde toûjours opposé à la vertu, le souffriroit-il? Pharaon disoit à Moyse, où voulez-vous aller? Servez Dieu parmi nous, & offrez-lui vos sacrifices, personne ne vous en empêchera. *Sacrificate Deo vestro in terra hac.* La chose ne peut être ainsi, lui repliquoit Moyse. *Non potest ita fieri.* Vous adorez ce que nous devons sacrifier. *Abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Deo nostro.* Or si le monde nous voit immoler ce qu'il revere, il ne le souffrira pas, il nous lapidera; *Quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent.* Ainsi si les gens du siecle voyent que vous avez en horreur leur luxe, leur vanité, leur intemperance, leur dissolution, leur impieté, que vous condamnez leur sensualité par l'abstinence, leur orgueil par l'humilité, leur irreligion par la dévotion; que vous parlez contre les loix, & les maximes du monde, il vous lapidera; il faut que vous alliez bien avant dans le desert, si vous voulez offrir en paix des sacrifices au Seigneur, & lui rendre un culte fidele. *Viam trium dierum pergemus in solitudinem, & sacrificabimus Deo nostro.*

On ne peut guere servir Dieu, que dans la retraite, comme Moyse vouloit aller sacrifier dans le desert, ce que Pharaon ne vouloit pas permettre.

Exod. 8.
Ibidem.
Ibidem.

Le peuple de Dieu cherchant à se délivrer de la servitude de l'Egypte, & des ouvrages si pénibles & si accablans ausquels il étoit assujeti, ne s'est-il pas retiré, & refugié dans les solitudes? N'est-il pas allé dans le desert afin de s'approcher de Dieu qui l'avoit délivré de cette servitude si cruelle? Moyse étant entré dans le desert, eut le bonheur d'y voir Dieu, & y retourna pour le voir encore; c'étoit Dieu même qui étoit le principal conducteur de son peuple

Le Peuple de Dieu ne fut délivré de la servitude de Pharaon, qu'en se retirant dans le desert.

dans son voyage, & qui le menoit dans le desert. Il faisoit marcher devant ce peuple une colomne de nuée, qui étoit tantôt lumineuse pour l'éclairer, & tantôt obscure pour le couvrir, & pour le défendre des ardeurs du Soleil. Cette nuée répandoit des rayons de lumiere, & brilloit comme un grand feu, Dieu voulant ainsi porter la lumiere devant eux, en leur montrant le chemin, pour témoigner que c'étoit lui veritablement qui les conduisoit.

Miracles que Dieu a fait en faveur de son peuple dans le desert.

Ce fut dans le desert que ce peuple reçût la nourriture qui lui fut envoyée du Ciel, lorsque Dieu fit tomber la manne, comme une pluye abondante; cette manne étant tombée sur leurs tentes, & dans tout le camp comme de la neige, ils s'en nourrirent; & l'homme mangea le pain des Anges; & parce-qu'il suffit à ceux qui se confient en Dieu, d'avoir chaque jour ce qui leur est necessaire, Dieu par sa liberalité infinie, leur envoya, & renouvella tous les jours cette nourriture celeste, les obligeant par cette conduite, à ne se point inquieter du lendemain: ainsi parceque la terre ne pouvoit pas fournir de vivres à ces fidéles, durant qu'ils étoient dans le desert, le Ciel leur en fournissoit. Ce fut dans cette même solitude, que non-seulement Dieu fit sortir des sources d'eaux vives du sein des rochers les plus secs; mais dans une autre occasion, il adoucit encore les eaux, dont on ne pouvoit souffrir l'amertume. Par la même puissance, qu'il avoit produit les unes dans un rocher, il changea la qualité des autres. Tout le peuple fut dans un étrange étonnement, en recevant ce secours du Ciel, & ils ne reconnurent pas moins le pouvoir & la bonté de Dieu dans les eaux qui furent corrigées de leur amertume, que dans celles qu'ils virent couler, où il ne leur paroissoit qu'une épouvantable secheresse.

L'exemple de Mathatias Magistrat du peuple Juif, qui se retira dans la solitude & invita les habitans de Jerusalem à le suivre.

Il est rapporté au premier Livre des Machabées, chapitre deuxiéme, que Mathatias, qui étoit un saint Magistrat de Jerusalem, jugeant qu'il étoit difficile de vivre en gens de bien, & d'éviter la corruption commune qui avoit infecté toute cette grande ville, & ne croyant pas qu'on y pût faire son salut dans le desordre general des Egyptiens, des Grecs, & de la plûpart même des Israëlites qui y étoient de son tems, quitta le monde, & tout ce qu'il avoit au monde, pour se retirer avec ses enfans dans une solitude; & en se retirant, il invita à haute voix dans toutes les ruës de cette grande ville ceux qui avoient encore quelque zele pour le service de Dieu, à tout quitter comme lui, & à le suivre. Son exemple & ses paroles firent de si grandes impressions dans les esprits, qu'il y en eut plusieurs, qui sans avoir égard à aucune consideration humaine, se retirerent après lui dans les deserts, pour y chercher la justice, qu'ils ne pouvoient trouver dans le monde. Si Dieu donnoit autant de force à mes paroles, qu'il en donna à celles de ce saint homme; je m'écrierois dans ce lieu, où je vois un si grand monde assemblé, que le danger de se perdre & d'abandonner les voyes de la justice n'est pas moins grand dans cette ville, qu'il l'étoit alors dans Jerusalem; mais comme je suis bien assuré, que personne n'auroit assés de courage, ni de zele pour son salut, qu'en avoit Mathatias, je ne vous exhorte pas à tout quitter, ni à abandonner entierement le monde, pour vous retirer dans un desert, mais pour mettre ordre aux affaires de vôtre salut; je vous invite autant qu'il m'est possible de faire du moins une retraite de quelques jours, pour mediter à loisir l'importance de cette affaire, &c.

Exemples du Nouveau Testament.

Le Fils de Dieu, auquel le monde ne pouvoit être dangereux, & qui étant envoyé pour instruire les hommes, devoit necessairement se montrer, & converser avec eux, a passé neanmoins dans la retraite les trente premieres années de sa vie; & n'en ayant plus qu'environ trois à donner à la predication, & à l'instruction du monde, il fit encore avant de s'y engager une retraite reguliere dans un desert, où il passa quarante jours & quarante nuits dans une solitude affreuse, sans boire, sans manger, sans reposer, sans parler à personne qu'à Dieu son Pere, joignant une mortification continuelle à une continuelle oraison. De plus, durant ses trois dernieres années, au plus fort de ses travaux Evangeliques, il s'échapoit encore souvent de la foule du monde, pour se retirer sur les montagnes, & dans les lieux écartez. Ce grand & fidele Pontife, ce Prince des Pasteurs, cet Evêque de nos ames, ce Sauveur des hommes, avoit-il besoin de tant de retraite? & n'en ayant point besoin pour lui-même, pouvoit-il faire davantage pour faire comprendre à toutes sortes de personnes Ecclesiastiques & Laïques, Evêques, Prêtres, & à toutes sortes d'états, qu'ils en ont besoin, qu'ils la doivent aimer, & qu'ils s'y doivent porter autant qu'ils peuvent.

L'exemple du Sauveur du monde.

Ad Hebr. 2. 1. Petr. 5. Psalm. 109.

Nous voyons dans l'Evangile, que le Fils de Dieu voulant sanctifier parfaitement ses Apôtres, avant qu'ils commençassent leurs travaux, & qu'ils exerçassent aucune fonction de leur ministere, leur ordonna de faire une retraite immediatement après qu'il seroit monté au Ciel. Ce fut durant cette retraite, qu'ils furent remplis du Saint-Esprit, confirmez en grace, & élevez à une éminente sainteté; mais sur tout ils y reçûrent le don de force & de courage qui leur fit confesser JESUS-CHRIST à la face des Tyrans & des Bourreaux. On sçait quelle étoit leur lâcheté avant cette retraite, qu'ils abandonnerent leur Maître durant sa Passion, & après sa mort, qu'ils demeurerent cachez sans oser paroître: mais aussi l'on sçait quelle fut l'issuë de leur retraite.

Le Fils de Dieu a voulu que ses Apôtres se retirassent après son Ascension, avant que de commencer leurs travaux Apostoliques.

Tout le monde sçait que ce glorieux Précurseur du Fils de Dieu, a passé sa vie dans le desert, éloigné de tout commerce du monde, quelle vie il y a mené? c'est là où le Saint-Esprit qu'il avoit déja reçû dans le sein de sa Mere, l'a instruit du ministere qu'il devoit exercer, & qu'il a acquis cette haute sainteté qui l'a fait prendre lui-même pour le Messie. On ne peut rien ajoûter à ce que le Texte sacré a dit de lui dans cette retraite. *Puer crescebat, & confortabatur spiritu, & erat in desertis usque ad diem ostensionis suæ.*

L'exemple de S. Jean-Baptiste.

Luc. 1.

Applications de quelques Passages.

Ecce elongavi fugiens, & mansi in solitudine. Psal. 54. J'ai pris resolution de m'enfuïr, & d'aller établir ma demeure dans la solitude. C'est à quoi tendent tous mes desirs, qui me donnera donc les aîles de la colombe pour m'y transporter? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* Pour m'envoler dans le desert, pour y gemir, pour m'y reposer en Dieu: *Et volabo & requiescam.* C'étoit le souhait du saint Roi David fatigué & ennuyé de l'embarras, & des fâcheuses affaires que lui attiroit le gouvernement de son Royaume: C'est à quoi

Desir de la solitude & de la retraite.

Psalm. 54.

devroient aspirer tous ceux accablez d'affaires, qui ne leur donnent pas le loisir de respirer; mais ces affaires mêmes leur en ôtent la pensée. Où trouverai-je une grote dans le desert, disoit un autre Prophete, afin que j'aille me délasser des fatigues du monde, & me recueillir en Dieu. *Quis dabit mihi diversorium in solitudine.* Tels ont été les desirs des saints Rois au milieu de leurs grandeurs. Tels ont été les desirs des Prophetes au milieu de leurs travaux; après cela, voyez si vous ne devez pas songer à vous éloigner du moins pour un tems de l'embarras de vos affaires, particulierement lorsque Dieu vous y invite, & vous en sollicite; au lieu que c'étoit sa volonté que ces grands hommes demeurassent dans le monde, pour son service, & pour maintenir les peuples dans le devoir.

Jerem. 9.

La retraite & la solitude est necessaire, après avoir travaillé au salut du prochain.

Venite in desertum locum & requiescite pusillum. Marc. 6. Les Disciples envoyez en mission, revinrent trouver JESUS-CHRIST, pour lui rendre compte de leurs travaux; où les mene-t-il pour se recueillir, & pour se remettre dans la situation d'esprit où ils devoient être? C'est dans le desert. C'est là le lieu propre à se dédommager du prejudice que cause souvent le commerce du monde aux ames les plus saintes & les plus innocentes, quand même elles ne frequenteroient le monde, que pour procurer le salut au monde. C'est là où se recouvre la vigueur de l'esprit Apostolique, quand on sent qu'il s'affoiblit; c'est où se trouve ce repos spirituel qui retablit les forces, qui calme l'émotion des esprits, & qui rend plus propre au travail. *Venite in desertum locum, & requiescite pusillum.*

Les soins des affaires temporelles étouffent les bonnes resolutions que l'on prend de penser à son salut.

Fugite à Caldæis, & unusquisque salvet animam suam. Isaiæ 46. & Jerem. 51. Fuyez les gens du siecle, & que chacun songe à son salut. Sans cela toutes les bonnes resolutions que vous prenez de vous donner à Dieu, & tous les desirs que vous formez de mener une vie plus reglée seront sans effet. J'en appelle à vôtre experience; combien de fois avez-vous vû vos bonnes resolutions arrêtées, & comme suffoquées par les soins temporels, qui comme des épines ont étouffé le bon grain de la parole de Dieu, qui commençoit à germer dans vôtre ame. Profitez de vôtre experience, toute nuisible qu'elle vous ait été, & retirez-vous du monde, qui ne produit que des ronces, & vous appliquez dans la retraite à cultiver vôtre esprit, qui produira des fruits pour l'éternité: Retirez-vous dans la solitude pour y vacquer à l'affaire de vôtre salut; separez-vous pour un temps du monde, avant que vôtre grande retraite du monde arrive, & que le monde se retire de vous pour toûjours.

Contemnit multitudinem Civitatis, & vocem exactoris non audit. Jobi 39. La solitude est le lieu, où l'on peut mépriser impunément le monde, & où l'on n'entend point la voix de l'exacteur. Et quel est, je vous prie, cet exacteur dont la voix ne nous importune point dans cette retraite? il n'y en a point d'autre que le monde même, qui souvent exige de nous des choses qui ne lui sont point duës, des soûmissions, des visites, des conversations, des pertes de tems, des occupations prophanes, & mille autres devoirs que nous ne lui devons pas. Le bonheur donc des personnes qui cherchent la retraite & la solitude, c'est d'être affranchis d'un tribut si onereux envers les gens du monde, & de n'avoir qu'à converser avec Dieu. *Et vocem exactoris non audit.*

Non in commotione Dominus. 3. *Reg. c.* 19. Le Seigneur ne se plaît point dans le trouble & dans l'agitation d'une ame inquiete & dissipée. Avant que de l'honorer de sa presence, il s'y prepare une place dans la paix; & quand il veut s'entretenir familiérement avec quelqu'un, il le tire à l'écart, & lui dit au fond du cœur: *Veni dilecte mi, egrediamur.* Moyse eut ordre premierement de monter sur la montagne de Sinaï, & puis Dieu l'envelopa d'un nuage épais, pour lui ôter la vûe de toutes les choses créées. Un esprit qui se répand au dehors, par les yeux, par les oreilles, & par les autres sens, est comme une de ces citernes dont parle Jeremie, qui ne retiennent point l'eau, parcequ'elles sont entrouvertes de tous côtez: les graces que le Saint-Esprit y verse, les bonnes pensées, & les saintes affections s'écoulent incontinent. Pour s'unir étroitement à Dieu, il faut rompre avec le monde: le silence est necessaire pour écoûter la voix de Dieu, qui ne peut se faire entendre parmi le bruit.

Dieu ne se communique qu'aux personnes éloignées du bruit, & dans la retraite. *Cantic.* 7.

Quomodo cantabimus Canticum Domini in terra alienâ? *Psalm.* 13. Quel moyen que nous chantions le Cantique du Seigneur dans une terre étrangere, disoient autrefois les Israëlites, dans une terre où le Seigneur même est traité comme un inconnu, & comme un étranger. Quel moyen de nous conserver dans les ardeurs de son amour au milieu d'un climat si glacé pour lui? & d'entretenir toûjours le souvenir de sa presence dans un pays, où toutes choses conspirent à la faire perdre? *Quomodo cantabimus Canticum Domini in terra aliena?* Comment vacquer aux exercices de penitence & de salut, parmi tant d'obstacles! Comment trouver la paix & la tranquilité d'esprit au milieu de tant d'agitations & de soins? Cette tristesse & cette componction salutaire parmi tous ces divertissemens? Ce tems & ce loisir parmi ces interruptions continuelles? Ce recueillement interieur parmi tant de distractions? Passe encore pour quelques heures, mais il s'agit ici d'une affaire de loisir.

On ne peut parmi le bruit du monde, servir Dieu, le louër, le betenir & pratiquer les exercices de pieté. *Psalm.* 136.

Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus. Osée 2. Saint Ambroise dit que le monde fait trop de bruit, & quelque puissante que puisse être la voix de Dieu, cette voix, dont l'éclat brise les cedres, & fait fumer les montagnes, ne sçauroit se faire entendre à une ame au milieu du monde; c'est un magistrat, qui s'efforceroit en vain de faire entendre ses ordonnances au milieu d'un marché, parmi le bruit & le tumulte d'une grande populace.. Le moyen que les graces de Dieu puissent produire leurs effets hors le recueillement & le silence, & le moyen d'avoir de l'attention à ses lumieres au milieu de l'embarras du siecle?.. Mais venez dans la solitude & dans la retraite pour entendre la voix de Dieu. C'est là où il vous parlera d'une maniere si vive, si penetrante, & si forte, qu'il vous étonnera, & qu'il ébranlera vôtre cœur. *Vox Domini concutientis desertum, & commovebit Dominus desertum Cades.* Après vous avoir effrayé, & ébranlé de la sorte, il vous offrira le pardon de vos pechez, il vous tendra la main si vous voulez en sortir, il vous inspirera des sentimens de confiance; & la confiance vous donnant du cœur, la meditation vous fortifiant, la retraite éloignant tout ce qui pourroit affoiblir vôtre resolution, vous vous trouverez aussi courageux & aussi fort, que vous vous trouvez presentement foible & lâche.

La voix de Dieu ne se peut faire entendre parmi le bruit du monde.

Psalm. 28.

Invenit gratiam in deserto populus. Jerem. 31. Le peuple, dit Jeremie,

La solitude

est un lieu où l'on se rend agréable à Dieu. trouva sa grace dans le desert; vous l'y trouverez sans doute, mon cher Auditeur, si vous voulez; c'est un pays si agreable à Dieu, que comme il y attire ceux qu'il aime, il ne peut, s'il est permis de parler de la sorte, se défendre d'aimer ceux qu'il y trouve; tout le tems qu'ils y demeurent, il y demeure avec eux, & comme ils sont habitans de la solitude, il se fait habitant de leurs cœurs. De plus la solitude est un lieu saintement enchanté, où toutes les choses du monde paroissent tout autres qu'elles ne vous paroissent ailleurs, & où l'on se trouve soi-même tout changé; on y change d'esprit, on y change de cœur; nos passions y changent d'objets; nous raisonnons tout autrement que nous ne faisons ailleurs; nous y sommes plus maîtres de nôtre liberté; nous nous y rendons plus souples à la grace, & ordinairement, d'ennemis de Dieu que nous étions, nous devenons ses amis, & agréables à ses yeux.

On juge plus sainement dans la retraite des veritez chrétiennes, & des choses de cette vie. *Habitabit in solitudine judicium. Isaia* 32. Le Jugement, dit le Prophete Isaïe, demeure dans la solitude; les hommes y apprennent à bien juger des choses; ils y apprennent du moins à bien juger & à bien parler de Dieu, des veritez & des maximes du Christianisme, & de tout ce qui regarde la Religion. Venez-y faire une retraite de quelques jours, pour en faire l'experience; mais venez-y avec un veritable desir d'être éclairé, avec une resolution sincere de ne vous point arrêter à vos préjugez, mais de reconnoitre la verité, lorsqu'elle se presentera; j'ose vous répondre que vous y recevrez plus de lumiere que vous n'en osiez esperer... Vous y découvrirez la fausseté des maximes du monde; vous y prendrez d'autres idées des choses de l'autre vie, & de l'éternité; & vous jugerez plus sainement de l'importance du salut, & du malheur de vivre dans la disgrace de Dieu, &c.

Comment on se peut bâtir une solitude dans le monde. *Requiescerem cum regibus & consulibus terræ qui ædificant sibi solitudines. Jobi* 3. Ces Rois & ces Grands du monde qui se bâtissent des solitudes sont les personnes dépouillées de toute affection des créatures, & qui n'en sont nullement touchées, qui sont au monde sans être du monde, parce qu'hors de Dieu, ils ne trouvent aucune consolation, & que par ce moyen ils s'établissent dans une paix indépendante de tout ce qui est creé. Alors les occupations exterieures, où ils se trouvent engagez, ne produisent dans leur esprit aucune image qui puisse leur nuire, & leur cœur est au-dessus de tous les évenemens de la vie humaine. C'est à cette solitude que nous devons aspirer.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Fuge sæculi mare, & naufragium non timebis; in mari furentibus ventis & si non omnium naufragium, omnium tamen periculum est. Ambrosius, lib. 4. in cap. 4. Lucæ.

Fuyez la mer du siécle, & vous ne craindrez point de faire naufrage, sur une mer où les vents sont furieux, quoique tous n'y fassent pas naufrage, il y a cependant à craindre pour tous.

In solitude, qui cum Moïse loqueretur, non defuit. Idem, l. 3. Offic. c. 1.

On n'a point manqué de personnes pour s'entretenir avec Moïse dans la solitude.

Ingredere tu, & omnis domus tua in Arcam, hoc est, dicit Dominus justo; intra tu in te ipsum, intra in tuam mentem, ibi salus est, foris diluvium, foris periculum. Idem.

Entrez, vous, & toute vôtre famille dans l'Arche; c'est comme si le Seigneur disoit au juste, rentrez dans vous-même, réveillez-vous, vous y trouverez vôtre salut, le déluge est à craindre; hors de cette arche il y a du danger.

Quid prodest solitudo corporis, si solitudo defuerit mentis. Gregorius, 3. Moral. c. 12.

A quoi sert la solitude du corps, si le recüeillement de l'esprit ne l'accompagne.

Sic vivere, (nempe in solitudine) jam in æternitatis vitâ partem habere est. Idem, lib. 6. Epist. 26.

Vivre ainsi (c'est-à-dire dans la retraite) c'est participer par avance à la vie éternelle.

Contemplativi ad locum dilecta solitudinis, magno impetu impelluntur. Idem, l. 5. in Reges.

Ceux qui sont en contemplation soûpirent avec une grande ardeur vers le bien de leur chére solitude.

Si non prius à secretioribus cordis expellitur importuna sæcularium turbarum turba, anima quæ intus jacet mortua, non resurget. Idem.

Si l'on ne chasse d'abord de son cœur la troupe importune des embarras du siécle, l'ame qui est comme morte intérieurement, ne pourra jamais se relever.

Necessarium est interdum à tumultu rerum temporalium secessum petere, in quo & Deus tanto purius cernitur, quanto cum se solo solus invenitur. Idem.

Il est quelquefois nécessaire de chercher un endroit éloigné du tumulte des affaires temporelles, où l'on voit Dieu d'une maniere d'autant plus pure, qu'on le trouve tout seul avec soy.

Nescio quid plus lucis in eremo aspicio; libet, sarcinâ corporis abjectâ, ad purum ætheris evolare fulgorem. Hieronym. Epist. ad Heliodorum.

J'apperçois qu'il y a je ne sçai quelle lumiére plus grande dans la solitude; c'est là qu'abandonnant la charge de son corps, il est permis d'aspirer & de voler au Ciel.

Adhuc licet in terrâ positis, vita vivitur non præsentis sæculi, sed futuri. Cyprian. l. 2. Epist. 4.

Quoiqu'on soit encore sur la terre, on y vit plûtôt de la vie du siécle futur, que du siécle présent.

Amet homo sanctum otium, in quo exerceat anima sua negotium. S. Prosper, lib. 1. de vita contemplat.

Il faut que l'homme aime un saint repos; dans lequel il travaille à l'affaire de son salut.

Spiritus Sanctus propriè sedem habet solitudinem. Chrysost. homil. 3. in Evang. Marci.

Le Saint-Esprit demeure proprement dans la solitude.

Solitudo mors vitiorum, purgatorium sordidorum. Basilius, de laud. solit. vitæ.

La solitude est la mort des vices, & le purgatoire des personnes soüillées.

Tu mundi persequentis felix effugium, ab

Vous êtes un heureux refuge pour ceux que

astu sæculi refrigerium, cælestis doctrinæ schola. Idem, ibidem.

le monde persécute ; un rafraîchissement pour ceux qui sont dans le grand monde, & l'école de la céleste doctrine.

O solitudo! homo quidem habitator est tui, sed ejus (hominis) inhabitator est Deus. Idem, ibidem.

O solitude ! vous êtes à la vérité la demeure de l'homme, mais l'homme est la demeure de Dieu.

Solitudo est paradisus deliciarum. Idem, ibidem.

La solitude est un paradis de délices.

Solitudo sanctorum mentium delectatio. Ibidem.

La retraite est le plaisir des ames saintes.

Quicumque ad perfectionem pervenerint, tuum ô solitudo noverunt præconium. Idem, ibidem.

O solitude ! tous ceux qui sont parvenus à la perfection, sçavent bien faire vôtre éloge.

Eremus digna Spiritui Sancto habitatio, ipse enim & secretum quærit, & solitarium locum diligit. Sanctus Eucher.

Le désert est une demeure digne du Saint-Esprit ; car il cherche lui-même les endroits cachez, & il aime les lieux solitaires.

O solitudo beata! mors vitiorum, vita virtutum. Bernard. hom. de verbis Domini.

O bienheureuse solitude ! vous êtes la mort des vices, & la vie des vertus.

Hæc vox (nempe Dei) non auditur in foro, non sonat in publico, secretum concilium, secretum quærit auditum. Idem, Epist. 107.

Cette parole (c'est-à-dire la parole de Dieu) ne se fait pas entendre en public, elle cherche une assemblée & un auditoire retiré.

Memento interdum reddere teipsum tibi. Idem, de considerat.

Souvenez-vous de temps en temps de vous recüeillir, & de vous rendre, pour ainsi dire, à vous-même.

De mundano pulvere etiam religiosa corda sordescunt. S. Leo, Serm. 4. Quadrag.

La poussiére du monde gâte souvent les cœurs les plus religieux.

Ut in aulâ mentis possit homo divinæ vacare Sapientiæ, ubi omni strepitu terrenarum silente curarum, in meditationibus sanctis, & deliciis lætetur æternis. Idem, de Jejun. Decimi mensis.

Pour que l'homme puisse vacquer librement à la divine Sagesse, il faut que tout le bruit des soins du siécle soit dans le silence, & alors il se réjoüira dans les méditations saintes, & dans les délices éternelles.

Nullus sapientiam Dei recipit, nisi qui se ab omni abstrahere actionum curâ contendit. Isidorus, l. 2. Sentent. cap. 1.

Personne ne reçoit la sagesse de Dieu, si ce n'est celui qui tâche de s'éloigner du soin des affaires du siécle.

Convictum atque commercia Deo digna sectare. Tertull. ad uxorem.

Cherchez une demeure & une compagnie digne de Dieu.

Verè in solitudine aliquid magni latere videtur, quæ à plerisque Sanctis, tam ardenter est amplexata. Thomas à Kempis, lib. 7. ad Fratres.

Véritablement il semble qu'il y a quelque chose de bien grand, caché dans la solitude, puisqu'elle a été embrassée avec tant d'ardeur de la plûpart des Saints.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie mystique sur ce Sujet.

LA retraite, au sens que nous la prenons icy, n'est autre chose qu'un éloignement volontaire pour un temps, des affaires, des compagnies, & de l'embarras du monde, pour penser à son salut, & mettre ordre aux affaires de sa conscience, & pour prendre dans la suite une conduite de vie, où l'on puisse servir Dieu & remplir chrétiennement les devoirs de son état. C'est un éloignement pour un temps, ce qui distingue cette retraite de la vie religieuse, qui est une retraite perpetuelle, & un renoncement entier au monde & pour toûjours. Nous l'appellons une retraite volontaire, pour la distinguer du bannissement & de l'exil forcé, qui est une punition qu'on est contraint de subir. On dit que c'est pour vacquer à son salut, pour montrer la différence de la retraite chrétienne, de celle des Philosophes qui ont recherché la solitude, & se sont éloignez de tout commerce avec les hommes pour étudier à loisir les secrets de la nature, ou bien de celle des personnes mécontentes, qui par chagrin, ou par une humeur sombre & mélancolique, se retirent de la société des hommes. Ce que c'est que la retraite, & ce que l'on doit entendre par-là.

On ne prétend pas seulement dans cette retraite s'éloigner de tout commerce, pour vacquer à l'oraison, à la méditation des choses divines, à la lecture des bons livres, & aux autres exercices spirituels ; mais la fin principale qu'on doit s'y proposer, c'est de reformer ses mœurs, rentrer dans soi-même, examiner la vie qu'on a menée jusqu'alors, déraciner ses mauvaises habitudes, & se tracer un nouveau plan de vie ; ensorte qu'après la retraite, on prenne toute une autre conduite ; à quoi les méditations fréquentes & réglées qu'on y fait, & toutes les autres pratiques de dévotion, servent de moyens pour opérer en nous ce changement, ou ce renouvellement intérieur. C'est pourquoi il ne faut pas entreprendre une action si importante, avec lâcheté, par contrainte, ni par maniere d'acquit ; mais avec ferveur & un ardent désir de profiter d'une occasion si favorable d'apprendre ce que Dieu demande de nous. La fin de cette retraite, & ce qu'on y prétend faire.

C'est une vérité constante, & que l'expérience confirme tous les jours, que si l'on employe ces saints jours de retraite comme il faut, & avec l'application que demande une si importante action, on ne manque point d'en retirer un fruit considérable, pour le réglement de nôtre vie ; on y expie ses pechez passez par une sincere pénitence ; on prend des précautions contre ceux que l'on pourroit commettre à l'avenir ; on y trouve la paix du cœur & le repos de conscience, qui est un bien préférable à tous ceux de cette vie ; on y puise une nouvelle ardeur pour travailler au service de Dieu, & de nouvelles forces pour marcher dans la voye du salut & de la perfection ; & l'on peut dire véritablement de ces jours de solitude & de retraite : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Le fruit qu'on retire de cette sainte retraite. 2. ad Cor. 6.

Cette action ayant pour fin & pour but la parfaite réformation de l'homme, L'excellence

& la dignité de cette action. ne peut être que tres-excellente, & tres-agréable à Dieu, & l'on peut dire avec les maîtres de la vie spirituelle, que c'est une béatitude anticipée, autant que l'on en peut joüir en cette vie, parce qu'en congediant toute autre pensée, toute autre soin, toute autre occupation, retranchant toutes les visites, conversations, & entretiens, on n'y est occupé qu'à Dieu, on ne parle qu'à lui, ou que de lui; on écoute sa voix qui se fait entendre au fond du cœur, on traite & l'on converse avec lui. Quelle joye pour une ame sainte? Quel sujet d'espérance & de consolation pour un pecheur, qui voit que Dieu lui ouvre cet asile, contre sa propre justice, & qui lui offre un port si sûr après son naufrage?

On peut faire cette retraite en deux maniéres differentes. Pour ce qui regarde la maniere de pratiquer la solitude du cœur, tout le monde convient qu'on le peut faire de l'une de ces deux façons. La premiere, de demeurer dans le monde, mais sans attache & sans affection, ne s'en séparant que de cœur, & se faisant une solitude dans sa propre maison & dans son intérieur, sans prendre aucune part aux joyes, & aux divertissemens des mondains; ou si nôtre état & nôtre profession nous engage de nous y trouver, ne le faire qu'en gémissant & à regret comme faisoit la Reine Esther. Mais la seconde maniere est plus sûre & plus utile, c'est de s'en éloigner effectivement de corps & d'esprit du moins pour un temps, afin de s'en éloigner toûjours de cœur dans la suite, en se retirant dans quelqu'une de ces maisons destinées à cet usage, & là y méditer sérieusement & la vanité des choses de ce monde, & les véritez chrétiennes, ausquelles les hommes pensent si peu.

S'il vaut mieux vivre dans la solitude, que d'avoir commerce avec le monde. On a souvent agité cette question, s'il est plus avantageux pour le salut, & pour acquerir la perfection, de vivre dans la retraite, que de mener une vie sociable, & converser avec les hommes pour les porter à Dieu, & à la vertu. Il est constant que chacun de ces deux genres de vie pris en particulier a ses avantages sur l'autre, & qu'il y a pareillement dans chacun des dangers propres, outre ceux qui sont communs à tous les deux; & que cela dépend absolument de la vocation de Dieu, & de l'attrait que chacun sent à l'un ou à l'autre. Voicy ce que les saints Peres, & les maîtres de la vie spirituelle ont prononcé là-dessus. 1°. Que la vie qui peut allier l'un avec l'autre est la plus parfaite, puisque c'est celle que le Sauveur, qui est le modele de la perfection, a embrassée, & à laquelle il a appellé les Apôtres & les personnes Apostoliques. 2°. Qu'un Chrétien qui veut pratiquer les maximes de l'Evangile doit toûjours de lui-même pancher vers la retraite, & ne s'engager dans le commerce du monde, qu'autant que son état, & sa profession l'y oblige. 3°. Que quand on est engagé dans le monde, en quelque état que l'on soit, & quelque profession que l'on ait embrassée, il est bon, avantageux, & souvent nécessaire de se retirer de temps en temps dans la solitude, pour penser sérieusement à son salut, & réparer le mal que le commerce avec le monde nous a fait.

La retraite est le lieu le plus propre à recevoir les graces du Ciel. Il n'y a point de Chrétien qui ne sçache que la conversion du pecheur est un ouvrage de la grace, & que Dieu, qui en est le maître, la peut donner en quelque lieu, & en quelque temps que ce soit. Ce qui n'empêche pas néanmoins que la grace n'aye des lieux, & des momens qui lui sont propres, & qu'il ne soit vrai que son efficacité dépend particuliérement de ces circonstan-

ces. Or le lieu où la grace agit plus efficacement, n'est pas le grand monde, l'embarras des affaires, les conversations, & les grandes assemblées ; la voix de Dieu, qui ne parle que par sa grace, ne s'y peut faire entendre, en parlant communément, & c'est dans la solitude, comme il s'en est déclaré lui-même, qu'il parle efficacement au cœur : *Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.* Osée. 2.

S'il est indubitable que l'affaire du salut, & la conversion d'un pecheur est une affaire de loisir, qui se doit conduire & ménager avec un peu de temps & de patience ; qui ne voit que ce n'est que dans la solitude & dans la retraite, où le temps soit à nous, & que hors de là nos momens, nos heures, & nos jours, sont exposez en proye aux bagatelles, aux vanitez, & aux divertissemens, aux interêts, & à toutes les passions du siécle. Et cela est si vrai, que dans le monde même, si l'on a une affaire qui demande de l'attention, & de l'application d'esprit, & sur laquelle il faille veiller soigneusement, on se dérobe aux compagnies, & à la vûë des hommes, on se retire à l'écart, & l'on s'enferme. Que ne doit-on point faire pour vacquer à la grande affaire de son salut, & pour faire une solide conversion ?

La conversion d'un pecheur ne se peut faire sans se retirer du moins pour un temps de l'embarras des affaires.

Le cœur de l'homme est un petit labyrinthe, plein de tours & de détours, & un abîme couvert de ténébres ; or comment percer au travers de ces ténébres ; comment développer ce labyrinthe, & en découvrir les confusions, sans bien des examens, & des réflexions, qui ne se peuvent faire que dans la retraite, où l'esprit est désoccupé des autres affaires, qui l'empêchent de réfléchir sur lui-même. De plus il sert de peu de reconnoître le mal, si l'on n'en trouve le remède, & si l'on ne prend les précautions nécessaires pour s'en garentir à l'avenir : mais comment une ame mondaine pourra-t-elle apprendre cette science toute divine sans application & sans travail ? & comment avoir cette application, & cette étude, sans se retirer quelque temps, de la foule, & des autres affaires ?

On ne peut bien se connoître, & régler sa conscience, sans se retirer de l'embarras du monde.

Pour bien connoître les maximes divines, & juger sainement de l'estime qu'on en doit faire, il les faut considérer attentivement, & de près, avec l'assistance de la grace, & les lumieres de la foi ; il faut lever le masque qui les déguise, & qui nous trompe, & voir ce qu'elles sont en effet : or il ne suffit pas d'y penser légérement, & dire qu'on n'en doute point ; car la plûpart des Chrétiens tiennent le même langage, & sont dans les mêmes sentimens, il faut approfondir ces veritez, & pénétrer le fond de ces objets, voir ce qu'ils promettent, & ce qu'ils peuvent accomplir ; il faut envisager les circonstances qui les accompagnent, autrement quelque chose que vous fassiez vous serez toûjours dans l'erreur, & vôtre volonté demeurera dans les mêmes désordres ; il les faut donc méditer à loisir, & pour cela la retraite est absolument nécessaire.

On ne peut bien connoître les maximes du Christianisme, ni juger sainement des veritez célestes, que dans la retraite.

Ce n'est pas la solitude seule qui met les pecheurs dans la disposition nécessaire pour leur conversion ; ce sont les exercices qu'on doit pratiquer dans la solitude, & dans la retraite, les méditations, les lectures, & les autres occupations ordinaires de la retraite, & les instructions qu'on y reçoit. C'est pourquoi, pour en retirer le fruit que l'on espére & que l'on prétend, ce n'est pas assez de se retirer pour quelque temps du commerce & des divertissemens du

La retraite seule ne suffit pas si l'on ne s'acquite avec soin des exercices qui s'y pratiquent.

monde, il faut s'appliquer soigneusement à tous ces exercices, & par ce moyen, il n'y a point de pecheur qui ne puisse esperer de faire une bonne conversion.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Le besoin qu'on a de faire de temps en temps une retraite spirituelle,& le fruit qu'on en retire.

DE toutes les pratiques de pieté, la retraite spirituelle est une des plus propres pour convertir une ame, & peut-être la seule dont on ne se sert jamais inutilement. Il est aisé de n'être que foiblement touché des plus terribles véritez de nôtre Religion, lorsque tout contribuë, ou à dissiper l'esprit, ou à corrompre le cœur : mais lors qu'éloigné du tumulte, & de l'embarras des affaires du monde, on considére à loisir ces grandes véritez qu'on n'avoit jamais bien penetrées, & qui paroissent dans un nouveau jour, lorsqu'on les médite avec application, & que tout sert à nous en découvrir le vrai sens, & toutes les suites ; peuvent-elles ne faire qu'une médiocre impression, sur tout dans un temps, où la grace est plus abondante, l'esprit moins distrait & plus tranquille, & le cœur mieux disposé que jamais ? La conversion miraculeuse de tant de pecheurs ; l'établissement, ou la réformation de tant de communautez Religieuses ; la ferveur de tant de Chrétiens auparavant lâches & tiédes dans le service de Dieu, prouvent d'une maniere bien convaincante & bien sensible, qu'il est d'une utilité extrême de méditer par ordre les véritez capitales de la Religion. C'est à ces exercices de pieté que saint Charles Borromée, sainte Therese, saint François de Sales, & presque tous les Saints de ces derniers siécles, ont reconnu qu'ils doivent leur conversion, & leur avancement dans la vertu ; & c'est à leur exemple que toutes les personnes qui veulent travailler serieusement à l'affaire importante de leur salut, & que toutes les Communautez un peu réguliéres, se font aujourd'hui une loi indispensable d'y consacrer tous les ans au moins huit ou dix jours. *Le P. Croiset tome 1. de sa Retraite spirituelle, chap. 1.*

Il est difficile de conserver sa vertu & sa ferveur dans le service de Dieu, sans se retirer du bruit du monde.

On a beau se flatter, il est bien difficile de se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde, où tout conspire à les faire naître. Il est bien difficile de vivre si long-temps au milieu d'un monde si corrompu, de respirer un air si contagieux, sans se sentir de la contagion ; la plus grande ferveur se ralentit avec le temps : la vertu la plus constante a besoin de reprendre de temps en temps de nouvelles forces ; il faut donc nécessairement s'éloigner de la foule, il faut du moins se retirer quelquefois dans la solitude, si l'on veut respirer un air plus pur. Comme c'est toûjours par une trop grande dissipation d'esprit, & par le commerce qu'on a avec les hommes, que la ferveur se ralentit, & que la vertu devient languissante, on ne peut remédier à cet affoiblissement & à cette langueur que par la retraite & par le recueillement. Le Saint-Esprit n'est descendu visiblement que dans le désert, ou pendant la retraite des Apôtres,

dans le Cenacle ; & on peut dire que JESUS-CHRIST ne s'est retiré si souvent tout seul sur la montagne pour prier, que pour nous apprendre par son exemple, la nécessité qu'il y a de se retirer de temps en temps dans la solitude ; & ce fut dans la solitude qu'il fit sentir à trois de ses Apôtres un avant-goût des délices du Ciel, & qu'il les combla des plus grandes faveurs. Peut-on raisonnablement refuser de se servir d'un moyen si avantageux, si aisé, & dont on a un si grand besoin ? *Le même.*

On convient aisément de l'utilité, de la nécessité même de la retraite ; toute la difficulté consiste à trouver le temps ; c'est l'excuse la plus ordinaire de ceux qui ne se servent pas de ce moyen. Mais cette excuse est-elle recevable ? ce sont, dit-on, les affaires qui occupent, qui absorbent tout nôtre temps ; est-ce donc que l'affaire de nôtre salut n'est pas une affaire ? En aurons-nous jamais une qui nous touche de plus près, & qui nous soit de plus grande conséquence ? Helas ! nous n'avons proprement que cette seule affaire, toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler ; Dieu n'a pas jugé que pour y réüssir il fallût donner moins de temps : & s'il faut trouver huit ou dix jours dans un an, pour ne vacquer qu'à cette affaire unique, on n'a pas le temps. Si nous sommes malades, le soin de nôtre santé nous fait quitter tout autre soin ; qu'on soit en danger de perdre un procez, ou un héritage ; qu'il survienne à un ami, à un parent une affaire fâcheuse, on s'interdit durant les mois entiers toute autre affaire, & l'on ne pense qu'à celle-là : alors, dira-t-on, c'est une nécessité ; & n'en est-ce pas une aussi pressante de sortir de l'état du peché que de relever d'une maladie ? N'est-il pas aussi nécessaire de ne pas perdre le Ciel, que conserver un héritage ? Quelle affaire nous interesse plus que le salut de nôtre ame ; & quoi de plus important que de prendre des mesures certaines de faire une sainte mort ? quoi de plus pressant que de se tirer du péril évident d'une éternelle damnation ? On espere donner à l'affaire du salut le premier loisir que les affaires donneront. Hélas ! si nous ne prenons du loisir, les affaires ne nous en donneront jamais. En avons-nous beaucoup trouvé depuis que nous en cherchons ? Ayons un peu moins d'indifférence pour nôtre salut, & regardons-le seulement comme une affaire, & nous n'aurons pas de peine à trouver huit ou dix jours pour vacquer à cette grande affaire, qui est proprement l'affaire de l'éternité. *Le même.*

Excuse & prétexte inutile, sur la multitude de ses affaires.

Il est surprenant que les personnes les plus innocentes, c'est-à-dire, celles qui en ont le moins de besoin, ne croyent pas pouvoir se passer de retraite. Les hommes Apostoliques, qui ne voyent le monde que pour le sanctifier, craignent d'en être pervertis eux-mêmes. Ces ames pures, qui ne perdent jamais la présence de Dieu, reconnoissent cependant qu'elles se dissipent dans les plus saints exercices de leur zéle. Ces héros du Christianisme interrompent leurs plus saints travaux pour se recueillir de temps en temps dans la solitude, & ils ne pensent pas pouvoir se défendre du mauvais air du monde, qu'en venant prendre dans la retraite de nouvelles forces & de nouveaux préservatifs. Les Religieux les plus réglez, & dont la vie est une retraite perpetuelle, ne se trouvent pas encore assez retirez : & des personnes qui n'oseroient se flater de mener une vie aussi pure, & aussi innocente, & qui n'ont pas à beaucoup près, un aussi grand fond de vertu, des personnes exposées à tout moment aux plus grands

Les personnes les plus vertueuses, & qui ménent une vie innocente, croyent avoir besoin de retraite de temps en temps.

dangers ; des gens qui vivent dans une dissipation d'esprit continuelle au milieu d'un monde corrompu ; ces gens-là croiront que quelques jours de retraite ne leur conviennent pas ? Avoüons-le de bonne foi, c'est la volonté qui leur manque, & non pas le temps. *Le même.*

Combien la pratique des retraites est utile, & combien elle est agréable à Dieu.

Il n'est pas difficile de comprendre combien une pratique si chrétienne doit être utile à toutes sortes de personnes, & combien elle est efficace, soit pour retirer les pecheurs de leurs égaremens, & les ramener à Dieu, soit pour affermir les justes, & les élever à la plus haute perfection du Christianisme. Outre que les méditations qu'on fait sur toutes les plus importantes véritez de la Religion, il est bien difficile qu'une personne qui interrompt ses plus sérieuses occupations, qui se soustrait au commerce des hommes pour ne vacquer qu'à ce qui regarde son salut, il est bien difficile qu'elle ne réüssisse dans cette affaire ; & ce Dieu qui sans se rebuter, cherche si long-temps ceux qui s'éloignent le plus de lui ; ce Dieu qui ne cesse d'appeller ceux qui le fuyent, & de parler à ceux que le tumulte des affaires du monde rend sourds à sa voix ; s'éloignera-t-il de ceux qui viennent le chercher jusques dans la solitude ? & ne se fera-t-il entendre qu'à demi à ceux qui s'éloignent de tout pour l'écouter ? *Le même.*

Il est difficile de ne se pas rendre aux grandes véritez que l'on médite dans la retraite.

Qu'un homme considére avec attention la vanité de tout ce qui plait, de tout ce qui enchante dans le monde ; qu'il considére de sens froid l'inutilité de la plûpart de nos soins, le vuide des plaisirs, & le néant de tout ce qu'on appelle grandeur mondaine ; qu'il pense avec application à ce qu'il pensera à l'heure de la mort ; qu'il considére avec quelle rapidité tout ce qui nous flatte à présent, disparoîtra alors ; qu'il envisage le pitoyable état d'une ame, qui va paroître devant Dieu, sans avoir presque jamais rien fait pour lui plaire, qu'il se représente son corps livré aux vers dans le tombeau. Qu'un homme considére sérieusement ce qu'il croit de l'enfer, du jugement, de l'éternité, qu'il en pénétre les rigueurs, qu'il en prévoye toutes les conséquences ; peut-il ne se pas rendre à la grace, laquelle profite toûjours de ces heureux momens ? Ce sont ces réflexions qui ont peuplé les déserts, & qui remplissent encore tous les jours les maisons Religieuses. C'est par elles que les pécheurs reviennent de leurs égaremens. Qu'on trouve l'art de faire faire ces fréquentes réflexions, on a trouvé le secret de réformer les mœurs des hommes, d'entretenir la ferveur des maisons Religieuses, d'empêcher les plus grands désordres ; on a trouvé l'art de faire des saints. Et voilà justement ce qu'on se propose dans les retraites dont nous parlons ; c'est-à-dire, de faire de sérieuses réflexions sur les plus importantes véritez de la foy. Tout se passe dans ces jours à réfléchir sur nôtre conduite, & sur nôtre créance, ce sont proprement des jours de réflexion, d'où il est aisé de juger combien une pratique si chrétienne & si nécessaire doit être utile, & combien il importe de s'en acquiter parfaitement, combien les prétextes que l'amour propre peut inventer pour s'en dispenser sont vains & frivoles. *Le même.*

L'usage des retraites n'est pas une invention nouvelle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'une pratique si chrétienne est en usage ; elle a été familiére aux plus grands Saints de tous les siécles. Quoique la vie des premiers fidéles fût une retraite continuelle, ils avoient cette pieuse coûtume de se disposer à la solemnité de toutes les grandes Fêtes de l'Eglise par un

recueillement particulier. C'est à cette pratique de pieté que les anciens maîtres de la vie spirituelle renvoyoient les ames tiédes, & les Religieux imparfaits. Et on peut dire que c'est proprement JESUS-CHRIST qui nous a donné le premier l'exemple de ces fréquentes retraites, se dérobant souvent à la foule qui le suivoit, & même à ses propres Disciples, pour se retirer seul sur la montagne, ou dans quelque désert ; & le fruit qu'on tire de cet exercice de pieté, fait voir combien il lui est agréable. *Le même.*

Cet exercice de pieté si utile & si nécessaire s'accommode aisément avec toutes sortes d'états, avec toute sorte d'occupations & d'emplois ; il est propre indifféremment aux personnes séculieres & Religieuses, à ceux qui sont arrivez à une sublime perfection, aussi-bien qu'à ceux qui commencent, ou qui ont besoin de se convertir. Il n'y a guére de remede plus efficace pour guérir, sur tout ceux qui vivent dans la tiédeur ; s'il n'opére rien dans leur ame, leur mal est presque incurable. Mais comme les personnes Ecclésiastiques & Religieuses sont obligées à une plus grande perfection que le reste des Chrétiens, il est tout visible que la retraite leur est tout-à-fait nécessaire pour entretenir leur ferveur, outre qu'il leur est plus facile de trouver le temps & les moyens de s'en acquiter. *Le même.*

Cette sainte pratique est propre de tous les états & de toutes les conditions.

Pourquoi le Sauveur semble-t-il quelquefois fuïr ceux qui le suivent, il est marqué dans l'Evangile qu'il monta sur une montagne, & laissa au pied le peuple qui le suivoit : c'est sans doute pour apprendre à ceux que leur état engage dans le commerce & le tumulte du monde, à se retirer de temps en temps dans la solitude, pour recueillir par la prieres & les autres exercices de pieté, un esprit que les grandes affaires dissipent toûjours : car il n'arrive que trop souvent que dans les conditions éclatantes & laborieuses, à force d'être occupé des choses temporelles, le temps manque entiérement pour les spirituelles ; l'on passe toute sa vie à être aux autres, sans avoir été un moment à soi ; & l'on meurt malheureusement trop connû de tout le monde, sans s'être jamais connu soi-même. De plus l'Evangile ajoûte que le Sauveur étant sur la montagne, il s'assit avec ses Disciples ; ce qui nous fait comprendre que c'est dans la retraite que l'esprit après avoir été agité du tumulte, & des embarras du monde, goûte avec son Dieu un repos ignoré des gens du siécle, & qu'on peut regarder comme le plus grand & le plus sensible plaisir de la vie. *L'Abbé de Monmorel dans l'Evangile du quatriéme Dimanche de Carême.*

Le Fils de Dieu nous apprend par son exemple à chercher & aimer la retraite.

La retraite doit être regardée comme la premiere disposition que nous devons apporter pour recevoir l'esprit de Dieu : c'est là que retirez du commerce du monde, on vuide son cœur de toutes les affections de la terre, & qu'on le met en état d'y loger un Dieu, qui veut venir en nous, & y faire sa demeure : car, comme dit saint Cyprien, ce n'est que dans le port tranquille d'une retraite favorable, que l'on peut sans cesse lever les yeux au Ciel, & faire gloire de regarder comme au dessous de soi, tout ce que les autres estiment dans le monde de plus grand & de plus sublime. Si nous consultons ceux qui ont le bonheur de vacquer de temps en temps à ce saint exercice, ils nous asûreront qu'ils n'en sortent jamais que plus dégagez de l'affection des choses de la terre, & plus remplis de l'esprit de Dieu. *Le même, dans le Discours sur l'Evangile du Dimanche de la Pentecôte.*

La retraite est une disposition nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit.

Cypr. Epist. 1. ad Donatum.

Combien les retraites sont importantes, pour avancer dans la perfection.

Il est important de faire de temps en temps des retraites, quand elles ne seroient que de peu de jours. Car c'est s'approcher de Dieu, pour être éclairé par sa grace, & pour s'avancer dans la perfection. Quand l'ame craint la solitude, & fuit le recueillement, c'est signe qu'on n'a pas grand soin de son avancement, & de faire quelque progrès dans la vertu, & même qu'on néglige son salut; puisqu'on ne peut s'appliquer sérieusement à l'un & à l'autre, à moins qu'on ne se sépare pendant quelque temps de toutes sortes de compagnies & de divertissemens, pour ne penser qu'à soi-même, & que dans cette retraite on sonde son cœur, & qu'on en pénétre les plus secrets mouvemens, & qu'on tâche de découvrir, & ensuite de manifester le fond de nôtre conscience à un sage Directeur, qui nous ramene de nos égaremens, & qui nous conduise dans les voyes de la sainteté. *Pris du premier tome des lettres du P. Surin.*

La retraite n'est pas moins nécessaire pour les maladies de l'ame, que pour celles du corps.

C'est une chose étrange que l'on comprenne aisément que la solitude & la retraite est nécessaire pour guérir les maladies du corps, & que l'on ne comprenne point qu'elle l'est encore davantage pour guérir les maux de l'ame. On ne permet pas de voir un malade, ni de lui parler, quelque importante que soit l'affaire dont on le voudroit entretenir, & souvent même c'est de leur salut. Et l'on croit que lorsque l'on pense sérieusement à guérir son ame, on puisse se dissiper dans une multiplicité de toutes sortes d'affaires? Peut-on ignorer que la contagion du monde est telle, qu'il en faut fuir, comme on fait d'une maison de peste? On ne consulte point quand il s'agit de la vie du corps, & on fuit le plus vite que l'on peut. Il est vrai qu'on ne peut pas toûjours fuir au dehors cette contagion du siécle; il y a des liaisons, qui sont, selon Dieu, nécessaires; mais il faut éviter toûjours le commerce du monde par un mouvement intérieur. *Livre intitulé: Instructions Chrétiennes sur l'Epitre du second Dimanche de l'Avent.*

Les avantages de ceux qui vivent dans la retraite.

Psalm. 10.

Voilà en quoi particulierement consiste le grand péril de ceux qui vivent dans le monde, & le grand bonheur de ceux qui s'en retirent; de ce que le monde est proprement le regne du démon; puisqu'il en est le prince, selon la parole de JESUS-CHRIST; que c'est là qu'il tend des piéges & des filets, & qu'il tire invisiblement ses fléches ardentes, par lesquelles il perce le cœur de ceux qui voudroient s'éforcer de servir Dieu: *Ut sagittent in obscuro rectos corde.* Au lieu qu'étant retiré du monde, & vivant dans la retraite, nous servant des armes que la foy nous donne, nous nous délivrons sans comparaison plus aisément de tous ces piéges, si nous usons bien des avantages que nous trouvons dans la retraite. *Le même.*

Suite du même sujet.

Il faut envisager la retraite en général, comme un port assûré contre les caprices & les irrégularitez de la fortune, les embarras de la vie, le bruit du monde, le tumulte des affaires. L'on s'y dérobe aux connoissances qui fatiguent, aux conversations qui ennuyent; ou pour s'exprimer plus saintement, c'est-là que les graces sont plus abondantes, les recompenses plus magnifiques, les égaremens plus rares, les retours plus prompts, la vie plus tranquille, la mort plus douce, l'éternité plus heureuse. C'est ce qui a porté tant de grands hommes & de grands Saints à embrasser ce genre de vie, & combien a-t-on vû dans le monde de ces Princes, que Job nous représente appliquez à se ménager

nager des solitudes ? Combien qui se sont rendus plus fameux par l'abdication de leurs états, que par l'éclat de leurs couronnes ? combien qui ont préféré une sainte tranquillité à un regne tumultueux ? combien qui se sont volontairement démis de ce qu'ils pouvoient légitimement posseder ?. Ils ont été vivement persuadez, que le monde est une mer orageuse, qu'on ne peut pratiquer sans courir le danger du naufrage; un déluge d'iniquitez si universellement répandu, que les innocentes colombes ne trouvent pas où se reposer; un théâtre où la vertu paroît étrangere, & où le vice triomphe. *L'Autheur des Actions Chrétiennes, dans le Panegyrique du B. Simon Stok.*

Ne nous flattons point, il faut se ménager quelques jours d'une solitude effective, si l'on veut conserver l'innocence, & se maintenir dans la pratique de la vertu. Il faut se faire un asile contre le tumulte du monde, & contre l'embarras de son domestique. Avis important que saint Jérôme donnoit à une illustre & pieuse Dame de son temps. Ménagez-vous, lui dit-il, un lieu commode, où éloignée du bruit, vous puissiez vous retirer comme dans un port assûré. Dans cette retraite vous trouverez la paix & le repos, après les troubles & les orages; par ce moyen vous racheterez le temps que vous aurez donné au soin des affaires inutiles; soit que vous employiez vos momens à l'exercice de la priere, soit que vous les donniez à la méditation des véritez de l'Evangile. Je ne vous dis pas cecy pour vous porter à l'oisiveté; je ne le dis que pour vous former à l'action; vous sortirez de cette retraite plus propre à remplir vos devoirs, & soûtenir vôtre dignité: vous y recevrez les lumiéres nécessaires, pour bien vivre dans vôtre état, & pour converser chrétiennement avec le monde. *Le même.*

Utilité que l'on retire de la retraite.

Hyeronym. Epist. ad Celantiam.

C'est dans la retraite que le Saint-Esprit descend sur les Apôtres, & leur donne l'intelligence des divins Mysteres; c'est-là que Jean-Baptiste prépare les voyes au Messie, & lui forme un peuple nouveau; c'est-là que Moïse apprend l'art du gouvernement, pour la conduite d'Israël; c'est-là que saint Paul se remplit des graces de l'Apostolat; où les plus saints personnages ont-ils appris à converser avec Dieu? C'est dans la solitude; l'esprit de Dieu les y a souvent conduit, pour ensuite délivrer les autres de l'esprit d'erreur, qui les aveugloit; l'esprit de justice les y a portez pour reprendre les vicieux sans flaterie; l'esprit de force les y a poussez, pour animer les lâches, contre le découragement. *Le même, dans le Discours sur les obligations de la vie Religieuse.*

Tous les grands hommes sont disposez par la retraite à leurs emplois importans.

Séparez du monde, qui est une source de dissipation, quelle facilité ne trouve-t-on point dans la solitude, pour accomplir les bons desseins que Dieu nous inspire, de le servir, & de nous donner entierement à lui? Une maison de retraite est un rempart inaccessible à tout ce qui pourroit nous dissiper, le silence empêche qu'on ne perde dans une fréquentation trop assiduë, ce qu'on a gagné par la fuite du monde, les moindres instans y sont réglez, & y sont remplis; de peur que les inutilitez du siécle ne viennent troubler le repos de l'ame, n'étant plus frappez des objets, on peut n'envisager le siécle qu'avec un œil dédaigneux; on gémit de voir tant de personnes se faire mille affaires embarrassantes, sans donner attention à la voix de Dieu, qui veut les instruire de ses véritez; toûjours agitez, toûjours flotans, se peut-il faire que des personnes sans cesse dans les embarras, & sans cesse dans les intrigues, écoutent la voix

La retraite & la solitude est un lieu propre à recevoir les lumiéres du Ciel, & à se donner entierement à Dieu.

de Dieu, & lui répondent ? Les véritez éternelles demandent-elles moins d'attention que les sciences humaines ? Celles-cy, quoi qu'elles ne soient que naturelles, veulent un esprit tranquille & reposé ; en faut-il moins pour les véritez éternelles, & pour s'enrichir des connoissances toutes divines ? *Le même.*

Tous les véritables Chrétiens doivent avoir de l'amour pour la retraite.

Saint Augustin, pour nous faire voir le grand amour que nous devons avoir pour la retraite, établit d'abord ce qu'il entend par la retraite, & il nous dit que c'est un saint repos, où l'ame libre de tout soin, s'occupe de la contemplation de la vérité. Il nous représente ce saint repos comme la condition la plus heureuse à laquelle un homme puisse prétendre, pendant qu'il est sur la terre. Celui qui est chrétiennement occupé, soûpire après ce saint repos, & c'est pour lui une peine tres-rude que de sortir de cet heureux état. Lorsqu'il est dans l'action, la retraite a son cœur, & il souhaite toûjours que ses liens se rompent, afin d'avoir plus de liberté de rentrer dans une condition, qu'il n'a quittée qu'à regret. Qu'il est nécessaire d'établir fortement ces véritez dans un siécle où les hommes haïssent la retraite ? Ils se figurent que l'on n'y peut passer que de tristes jours. La plûpart des hommes menent une vie tumultueuse & dissipée. Les Ecclesiastiques suivent en cela le goût corrompu du siécle ; les emplois sont briguez, tous veulent se produire ; quelques-uns même prétendent excuser leur inquiétude sur le prétexte spécieux de zele & de désir de travailler au salut des autres. *M. Lambert, tome 1. des discours Ecclesiastiques ; septiéme Discours.*

Desseins & motifs qu'on doit avoir pour chercher la retraite, & la solitude.

Quand on parle de retraite & de solitude, on n'entend pas parler de la retraite de ces esprits bizarres, qui se dérobent aux yeux du monde, pour entretenir leur humeur sombre ; il faut y entrer en Chrétien, pour examiner sa conscience ; pour régler sa vie sur les principes de sa religion ; pour faire réflexion sur tous les orages qui l'ont agité durant sa vie, sur tous les mauvais pas dont on s'est tiré, & sur tous ceux où l'on pourra se rencontrer. Celui qui cherche la solitude dans ces vûës, y trouvera l'éloignement des créatures ; il s'en servira pour en apprendre le détachement, qui est bien la plus grande de toutes les leçons ; car si la science de se servir bien des créatures est grande, la science de s'en passer ne l'est pas moins. Il prendra seulement garde qu'en se détachant des créatures, il ne s'entête point de son humeur, & s'attache trop à son sens, qui est l'écüeil des Solitaires ; car ce n'est pas la marque d'une grande liberté de se détacher d'un lieu pour s'attacher à un autre. Si vous cherchez la solitude, à moins que vous n'y portiez un esprit solitaire, & dégagé de l'embarras du monde, vous y cherchez le repos ; mais si vous y allez avec un cœur agité de passions, vous cherchez le calme dans les orages, & en fuyant l'embarras extérieur, vous vous trouverez engagé dans un embarras intérieur de pensées, de réflexions & de chagrins. *Livre intitulé : La conduite du sage, dans les différens états de la vie.*

Le besoin qu'on a de la retraite de temps en temps.

Rien n'est plus nécessaire que la retraite & le recüeillement pour s'avancer dans la vertu ; l'embarras des affaires qu'on apporte pour s'en excuser, est la raison même qui en fait voir la nécessité. Plus on est répandu au dehors, plus on a besoin de rentrer, au moins de temps en temps en soi-même ; sans cela, les occupations même les meilleures nous dissipent beaucoup. Les affaires,

quelque justes, qu'elles soient, occupant l'esprit, & partageant son attention, le distrayent & le dissipent. Les objets, ou fâcheux ou agréables qui se présentent dans le maniement des affaires, excitant les passions, sont une grande occasion de dissipation à un homme qui n'a pas soin de rentrer en lui-même. Enfin, la multitude des intentions imparfaites, qui se mêlent dans nos actions, quand nous ne veillons pas sur nous, en partageant nôtre cœur, dissipent étrangement nôtre esprit. Les plus grands Saints ont gémi sur cette dissipation, qu'ils ont reconnu en eux-mêmes. Saint Bernard, qui avoit reproché ce défaut à un grand Pape, déplore lui-même le malheur qu'il a eu d'y tomber, & nous ne nous en plaignons pas, parce que la dissipation même nous empêche d'en sentir les effets, & d'en craindre les suites. C'est ce qui fait que la retraite est tout-à-fait nécessaire pour y penser sérieusement, &c. *Le P. Nepveu, tome 4. de ses Réflexions.*

Il est vrai que tout le monde n'est pas né pour vivre dans les déserts, ni pour mener une vie retirée; aussi n'est-ce pas dans les cavernes ou dans les solitudes, où Dieu demande que nous nous retirions, pour être à couvert de l'esprit du monde; mais seulement que nous nous fassions une solitude dans le fond de nôtre cœur, où aussi recüeillis que l'étoit la Reine Esther, au milieu des délices de la Cour d'Assuerus, nous puissions lui dire véritablement avec elle: Vous sçavez, Seigneur, que depuis mon arrivée en cette Cour, je n'ai point été touchée, ni de la puissance royale, ni de l'éclat de la couronne, ni de la majesté pompeuse, ni de la magnificence des festins, ni de la multitude des divertissemens que j'y ai trouvez; mon état ne m'a pas permis de fuir ces choses; mais je les ai toûjours regardées avec indifférence, & c'est en vous seul, qui êtes le Dieu d'Abraham, que j'ai gouté du plaisir. Voilà ce que saint Gregoire appelloit être avec ceux qui se bâtissent des solitudes: *Qui ædificant sibi solitudines.* C'est être dégagé de l'amour des créatures, ne rien désirer des biens de ce monde, & ne souffrir aucun trouble dans son ame. Se bâtir une solitude, c'est être toûjours seul avec Dieu, dans le fond de son cœur, quoi qu'au milieu des plus nombreuses compagnies, & de tous les objets agréables qui frappent les sens. Se bâtir une solitude, c'est rechercher cette parfaite charité, qui nous renferme au dedans, & qui nous empêche de nous dissiper au dehors. *L'Autheur des Discours Chrétiens, dans le Discours pour le second Dimanche de Carême.*

De la solitude intérieure.

Job. 3.

Ç'a toûjours été sur les montagnes écartées, ou dans les déserts, que Dieu a attiré les hommes, lorsqu'il a voulu les instruire, ou leur donner la connoissance de quelque grand mystere. Ce fut sur la montagne de Sinaï, que Dieu donna les Tables de la Loy à Moïse; ce fut sur une montagne que JESUS-CHRIST instruisoit ses Apôtres, des vertus évangeliques; sur une montagne qu'il choisissoit ceux d'entre ses Disciples qui le devoient suivre, & être les Prédicateurs de son Evangile. Ce fut dans un désert qu'il multiplia par miracle les cinq pains, & les deux poissons dont il nourrit cinq mille hommes; & tout le monde sçait que les Apôtres étoient dans la retraite, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux, pour les embraser du feu de sa charité; tant il est vrai que Dieu se plaît à se communiquer aux ames séparées du monde, & à combler de ses bienfaits ceux qui aiment la solitude. *Le même.*

Ç'a toûjours été dans les solitudes & dans les lieux écartez que Dieu a voulu instruire les hommes.

La priere est plus fervente & plus agréable à Dieu dans la retraite, & dans la solitude.

Si les choses n'ont jamais plus de force que dans leur centre & dans leur élement, où elles trouvent je ne sçai quelle vertu, qui les quitte dès qu'elles s'en éloignent; pourquoi ne dirons-nous pas que la solitude étant comme le lieu naturel de la priere, elle y trouve une vertu particuliere, qu'elle n'a point par tout ailleurs. La priere demande un grand calme au dehors, une extrême paix au dedans, un saint loisir de l'ame, un parfait dégagement de nôtre cœur d'avec tout ce qu'il y a de mortel, & une application totale à Dieu, dont nous voulons attendrir le cœur; sans cela, elle n'est point efficace. Or est-ce là l'état du monde, lui qui est plongé dans mille occupations dangereuses? Non, Dieu n'écoute point nos prieres dans les places publiques, dit Isaïe; c'est dans les solitudes & sur les montagnes, & dans les lieux écartez que Dieu écoute les vœux d'Abraham, de Jacob, & de Moïse; ce n'est point en plein jour, ni au milieu du trouble; mais dans l'obscurité d'un nuage, & dans le repos du silence. C'est à l'entrée d'une grotte, qu'Elie entend les zéphirs; c'est dans les déserts & sur les montagnes que JESUS-CHRIST même vient passer les nuits dans l'oraison. *Le même, dans le Sermon de sainte Scholastique.*

C'est dans la retraite que nous joüissons de la présence de Dieu d'une maniere particuliere.

Plus l'ame se retire des créatures, plus elle joüit de la présence de Dieu; je ne dis pas de cette présence générale, qui le fait être par tout; mais d'une présence particuliere, qui unit l'esprit & le cœur de l'homme, avec l'esprit & le cœur de Dieu. Nous sommes à la vérité toûjours présens à Dieu, parce qu'il ne nous perd jamais de vûë; mais Dieu ne nous est pas toûjours présent, parce que nous ne nous souvenons pas toûjours qu'il nous regarde: ce commerce mutuel est entre lui & une ame sainte, qui peut dire: *Dilectus meus mihi & ego illi.* A la vérité Dieu est en tous lieux, & en tous lieux il se peut bien faire entendre; mais il arrive souvent à Dieu & à l'homme comme à deux amis qui sont ensemble, & qui ne peuvent néanmoins s'entretenir à leur gré, parce qu'il y a de la compagnie avec eux, ou que ceux qui vont & viennent les interrompent à tous momens. C'est dans une conversation libre & dégagée: *Clauso ostio*, dit le Sauveur, la porte fermée, que les cœurs s'ouvrent entierement l'un à l'autre: *Sicut solet loqui homo ad amicum.* Ainsi que Moïse s'entretenoit avec Dieu sur la montagne, retiré de tout commerce des hommes. *Le P. d'Ozenne, dans la Morale de* JESUS-CHRIST.

Cantic. 1.

Matth. 6.

C'est dans le secret & dans la retraite que l'on doit traiter avec Dieu de l'affaire de son salut.

C'est dans le cabinet & dans le secret que l'on traite les grandes affaires. Or la plus grande affaire que nous ayons, ou pour mieux dire l'unique affaire, est celle de nôtre salut & de nôtre profession. Dans le public on travaille plus pour les autres, que pour soi-même: mais la retraite a de merveilleux avantages pour nôtre sanctification, en ce qu'elle éloigne de nous tous les plus grands obstacles, & qu'elle nous fournit de grands secours. Car si l'oubli de Dieu fait commettre tous les pechez, le souvenir de Dieu ne produit-il pas toutes les vertus? Or c'est dans la retraite que l'on évite l'un, & que l'on trouve l'autre. *Le même.*

Le désir que S. Gregoire le Grand avoit de la retraite.

C'est ainsi que le grand saint Gregoire, assis dans la premiere Chaire Pontificale, & engagé dans les plus importans emplois, gémissoit sous le fardeau que lui imposoit l'embarras du monde, & soûpiroit après la retraite, tandis qu'il exerçoit les fonctions de sa dignité, avec un succès qui le faisoit admirer de tout le monde. Plusieurs endroits de ses ouvrages nous découvrent les dis-

positio ns de son cœur sur ce sujet ; mais particulierement la préface de ses Dialog ues. Car, comme on se fut informé de lui d'où venoit ce surcroit d'accablement & d'ennui, qu'il témoignoit un certain jour, il répondit en ces termes : *La tristesse que je souffre, est tout ensemble, & ancienne par la longue habitude que j'en ai, & nouvelle par l'augmentation que j'en ressens. Car mon esprit affligé par les embarras continuels de mes emplois, rappelle l'idée de l'état heureux dont il joüissoit autrefois dans la retraite.* Il se souvient combien tout ce qui meurt est audessous de lui, & combien il étoit audessus de tout ce qui passe ; qu'il n'avoit alors accoûtumé que de s'occuper des choses célestes ; que quoi qu'attaché au corps, il passoit par le vol de la contemplation, tout l'être corporel. Mais à présent, à l'occasion de la charge pastorale, mon esprit est tourmenté par les affaires temporelles des gens du monde, qui l'obsédent, & il gémit au souvenir de la vie si pure qu'il a menée dans le repos de la solitude, de se voir sali par la poussiére des soins terrestres, qui l'environnent. Je considére donc ce que je souffre ; je considére donc ce que j'ai perdu, & plus je regrette ce que j'ai perdu, plus je gémis de ce que je souffre. *Livre intitulé : Retraite pour les Ordinans, par M. le Curé de saint Sulpice de Paris.*

Les personnes apostoliques ont tous eu de l'attrait, & de l'inclination pour la retraite.

Tel a été l'esprit des Saints au milieu de leurs travaux apostoliques ; ils s'étoient formez pour leurs emplois dans la retraite, l'attrait pour la retraite les conservoit au milieu de leurs emplois, & cet attrait pour la retraite étoit en eux un signe visible que Dieu les vouloit dans leurs emplois. Il y en a même eu, comme un saint Gregoire de Nazianze, qui se sont retirez de leurs emplois, pour revenir dans la solitude reparer ce que leurs emplois avoient diminué en eux du zele qu'ils avoient puisé dans la solitude. Que si nous considérons la conduite de ces saints hommes, nous n'aurons pas de peine à nous convaincro des avantages de la solitude. *Le même.*

Les résolutions qu'on doit prendre dans la retraite, & les réflexions qu'on y doit faire.

S'il est vrai, selon le Prophete, que la terre est tombée dans la désolation, parce que personne ne fait réflexion sur soi-même ; où pourrons-nous mieux faire les réflexions utiles à la sanctification du prochain & à la nôtre propre, que dans la retraite ? Où pourrons-nous ailleurs mieux accomplir cette sage résolution du Roy Ezechias : Je repasserai toutes mes années dans l'amertume de mon cœur ; je penserai, disoit-il, & je repenserai : *Recogitabo.* Je rappellerai toutes mes années qui se sont écoulées depuis que je suis au monde ; je les ferai revenir dans ma memoire ; je les examinerai soigneusement. Et c'est sans doute un dessein important, que de penser à soi, de faire réflexion sur l'état où l'on est, sur la conduite qu'on a tenuë, sur la vie qu'on a menée. Toutes nos annees s'écoulent sans que nous pensions à rien, qu'à ce qui s'écoule avec nos années. Et il y a peu de différence là-dessus entre nous & les enfans qui meurent au sein de leurs meres. Ceux-cy n'ont pas l'usage de la raison, & nous ne nous servons jamais bien de la nôtre : ils sont sortis de cette vie sans avoir rien connu, ni experimenté de ce qui s'y passe, & nous passons la nôtre sans jamais refléchir sur ce que nous y connoissons & expérimentons, que quand tout est passé. Or ce n'est que dans la retraite que nous pouvons faire ces salutaires réflexions. *Le même.*

Suite du même sujet.

Si vous me demandez à quoi il faut penser dans cette retraite ; hélas ! quelle multitude d'objets se présentera à vôtre esprit ; il faut penser aux pechez que

nous avons commis, à leur multitude, & à leur grieveté ; à nôtre malice & à nôtre ingratitude ; aux peines qui sont préparées aux pecheurs impénitens, à cette éternité de supplices, qui nous menace, il faut rappeller dans son esprit les jours anciens, & les années éternelles : *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* Il y faut considérer attentivement les fins dernieres ; la mort prochaine, qui sera le dernier terme de nôtre vie ; ce jugement final, qui sera le dernier arrêt de nôtre sort ; cet enfer terrible, qui sera le dernier châtiment de nos crimes, si nous ne faisons pénitence en cette vie ; ce Paradis & ce bonheur éternel, qui sera la derniere recompense de nôtre vertu. Il faut enfin que nous nous tirions hors du nombre de ces imprudens, dépourvûs de toute raison, qui oublient des choses qui les touchent de si près : *Utinam saperent & intelligerent ac novissima providerent.* Il faut enfin qu'imitant l'Enfant prodigue dans sa conversion, nous rentrions enfin une bonne fois dans nous-mêmes. *Le même.*

Psalm. 76.

Deuter. 32.

Sans demeurer quelque-temps dans la retraite, les véritez & les considérations chrétiennes ne font pas grande impression sur nôtre esprit.

Les considérations & les méditations sur les véritez chrétiennes, si elles ne sont accompagnées de sérieuses & de fréquentes réflexions pendant une retraite de plusieurs jours, ne sont ni efficaces, ni durables : car une vûë soudaine & passagere ne fait pas d'assez fortes impressions pour nous porter à entreprendre des choses difficiles, & ausquelles la nature a de grandes répugnances ; combien de fois avez-vous eu de bonnes pensées, & de saints mouvemens pour le bien, de désirs pour pratiquer la vertu : mais parce que ç'a été comme en passant, & que vous n'avez pas assez approfondi l'importance de ces véritez ; n'est-il pas vrai qu'elles n'ont eu jusqu'icy aucun effet en vous ? Combien de fois avez-vous reconnu, que vous meniez une vie éloignée de ce que Dieu demande de vous ? Cependant, parce que vous ne l'avez fait qu'à la légére, quel fruit en avez-vous tiré ? Il falloit méditer à loisir, prendre du temps pour s'affermir dans ces bonnes résolutions ; les bonnes pensées qui nous viennent de temps en temps de mener une vie plus chrétienne, ne suffisent pas pour nous faire résoudre d'en venir à la pratique. Les premieres idées sont comme les prémices du raisonnement, & les réflexions réïterées tiennent lieu de conséquences & de résolutions. J'ai refléchi sur le chemin que je tiens, dit le Prophete, & j'ai tourné mes pas vers vos commandemens : *Cogitavi vias meas, & converti pedes meos in testimonia tua.* Le même.

Psalm. 118.

Continuation du même sujet.

L'homme, dit JESUS-CHRIST dans l'Evangile, qui veut élever solidement une maison, en creuse bien avant les fondemens ; & selon saint Ambroise, on ne trouve pas Dieu dans la superficie, & l'apparence des choses : *Deus in superficie non jacet.* Il faut un peu penser & repenser à soy, refléchir sur ses devoirs, approfondir ses obligations, faire plusieurs fois attention à l'état où l'on est ; car souvent ce qui d'abord, & du premier regard a paru bon, le tout bien examiné se trouve mauvais, ce qui sembloit vrai se trouve faux ; combien de fois se trompe-t-on tous les jours faute d'attention ? combien de fois se repent-on d'avoir suivi ses premieres pensées ? Si cela est vrai dans les affaires temporelles, combien plus dans les choses du salut, qui sont en elles-mêmes si importantes, & dans lesquelles les erreurs se reparent si difficilement ? C'est pourquoi pour prendre sûrement son parti, soit pour le genre de vie que l'on doit embrasser, soit pour la maniere dont on s'y doit comporter,

il faut en déliberer quelque tems avec Dieu dans une retraite. *Le même.*

Saint Eucher rapporte qu'une personne ayant demandé à un pieux ami, où l'on pouvoit trouver Dieu, celui-ci le prit, & le mena dans un vaste desert, & le lui montrant, lui dit : c'est là où Dieu se trouve. *Et ostendens solitudinis vasta recessum ; est, inquit, ubi Deus est.* En effet, quelque bonne intention, & quelque zele que vous ayez, vous ne sçauriez vivre bien recueilli, & sans dissipation dans le monde, & Dieu ne se trouve pas dans le trouble & dans le tumulte : *Non in commotione Dominus.* L'étoile qui conduisoit les Mages dans les deserts, disparut à la cour d'Herode. C'est dans la solitude, qu'on respire un air plus pur, qu'on trouve le Ciel plus ouvert, & qu'on a un plus grand accès auprès de Dieu. *Aër purior, cœlum apertius, familiarior Deus,* dit un saint Pere. Quittez ces parens & ces amis, cette patrie & cette maison paternelle, & venez sur cette montagne solitaire, aspirez à cette haute perfection évangelique si peu frequentée. *Egredere de terrâ tuâ, & de cognatione tuâ, & veni in terram quam monstravero tibi.* Venez dans la solitude, vous entendrez la voix du Seigneur ; cette voix, dit saint Bernard, ne s'entend point au milieu du monde, elle ne retentit point dans les ruës, ni dans les places publiques. *Hac vox non auditur in foro, non sonat in publico.* Ainsi ne vous y trompez pas, si vous voulez trouver Dieu, sortez du monde, le desert est le lieu où il habite. *Eremus Dei templum est.* Car où demeurera ailleurs que dans la retraite, celui qui a choisi le silence pour son domicile. *Quem enim certum est habitare in silentio, credendum est gaudere secreto.* Où parlera ailleurs le Saint-Esprit, où est-ce que sa voix & ses inspirations feront plus d'impression, que dans un lieu qu'il veut être le dépositaire de ses secrets ? *Eremus digna Spiritui sancto habitatio, ipse enim, & secretum quarit, & solitarium locum diligit. Le même.*

Pour trouver Dieu, il faut se retirer dans la solitude.

3. Reg. 19.

Genes. 12.

S. Eucher.

Tel est le bonheur de la retraite. Selon tous les Saints, l'ennemi ne nous poursuit point dans cet asile, la fascination des vanitez ne nous dérobe plus comme dans le monde la vûe des biens celestes. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* C'est dans le desert seulement que la penitence établit son regne : *Vox clamantis in deserto, pœnitentiam agite.* Les hommes l'ont bannie de leur societé, elle s'est retirée dans les deserts, où elle prêche peu d'auditeurs. Soyez-en du nombre, quittez les villes, & les assemblées, & rebuté du bruit & des embarras, cherchez la paix & le silence ; demandez instamment à Dieu qu'il vous en facilite le moyen, ou si vous y êtes, cultivez soigneusement cette grace. *Le même.*

Les avantages pour le salut que l'on trouve dans la retraite.

Sapient. 4.
Matth. 3. & Marc. 1.

Un cœur touché de Dieu méprise la foule du monde qui peuple les Villes. Il voit que dans les compagnies & les assemblées des gens du siécle, on ne parle que d'affaires temporelles, que de procès, & que de querelles, de vanitez & de divertissemens prophanes ; que de nouvelles souvent fausses & affligeantes, & toûjours vaines ; que le sel de l'Evangile y est foulé aux pieds ; que l'impieté & l'oubli de Dieu & des veritez éternelles y regnent ; qu'on y marche par la voye large ; que personne ne pense à son salut ; étonné de cet aveuglement & de cette dépravation, il se retire de la presse du monde, il est ravi de respirer dans la solitude un air plus doux, & de marcher dans la voye étroite, où la multitude ne l'incommode point, il y trouve la tranquilité & le repos d'esprit qu'il ne goûte point ailleurs. *Le même.*

Quand on est touché de Dieu, on aime la retraite & on cherche la solitude.

Dans la retraite, en travaillant pour soi-même, on se rend plus utile au prochain.

Vous serez, en vous retirant dans la solitude, ensuite plus utile au prochain; je parle ici aux Ecclesiastiques. Vous vous y disposerez mieux à travailler au salut des ames, qu'en conversant sans discontinuation avec le monde, qui se scandalisera de vôtre conduite trop conforme à la sienne. Vôtre seule retraite édifiera même le prochain, qui sera touché de ce bon exemple. Il vous regardera ensuite avec plus de veneration, il profitera mieux de vos bons avis; plusieurs vous imiteront, & chacun se convaincra de cet oracle de l'Ecriture, que celui qui n'est pas bon pour soi ne le sçauroit être pour les autres. Les hommes Apostoliques, dit admirablement saint Chrysostome, lassez, fatiguez, persecutez par le monde, s'enfuyent souvent dans les deserts, & se cachent dans les solitudes : mais ensuite après avoir un peu pris haleine, ils sortent comme de genereux lions, de leurs retraites, resolus de s'exposer à tout pour procurer le salut aux autres. Remplis des grandes veritez qu'ils ont meditées dans la retraite, & animez de l'esprit de leur divin Chef, & de l'idée de la sainteté qu'il exige d'eux, ils viennent fortifiez de la manne celeste dont ils se sont nourris, & paroissent redoutables au demon. *Le même.*

Sans faire une bonne retraite, il est difficile qu'on fasse une bonne & sincere conversion.

Dans la conduite ordinaire de Dieu, il pourra bien prevenir un pecheur de quelques bons mouvemens & l'aller prendre au milieu de ses divertissemens, ou dans le plus grand empressement de ses affaires; & là, lui faire au fond du cœur, & en secret un reproche sur son aveuglement; ce pecheur en sera touché, & sensiblement ébranlé si vous le voulez, mais il y a encore bien loin de là à une entiere conversion; il faut que le pecheur, avant d'arriver à cet heureux terme, fasse bien des réflexions, des examens, des prieres, & par consequent que Dieu favorise son entreprise d'une suite nombreuse de graces puissantes & extraordinaires; ce qu'il ne fera pas au milieu du monde, tandis qu'il continuera ses divertissemens, ses intrigues, & qu'il sera dans l'embarras des affaires. Dieu s'est déclaré nettement là-dessus, quand il a dit, qu'il ne parle efficacement au cœur, & qu'il ne s'en peut rendre le maître que dans la solitude : *Ducam eam in solitudinem & loquar ad cor ejus.* Car le moyen que ces lumieres du Ciel, & ces graces puissent produire leurs effets, hors le silence & le recueillement d'une retraite? Le moyen d'avoir de l'attention & de l'application à ces lumieres & à ces graces, au milieu du tumulte du monde, ou de suivre ces impressions de douleur & de componction au milieu des festins, & des divertissemens? Je ne veux pour vous en convaincre, qu'une experience qui est aussi incontestable qu'elle est commune. Considerez, je vous prie, combien la predication de la parole de Dieu est aujourd'hui commune dans le Christianisme : Jamais les Prédicateurs ne furent plus zelez, ni les Eglises si pleines d'Auditeurs, & cependant où sont les fruits qui naissent de ce saint ministere? Si un Prédicateur s'acquitte dignement de son emploi, il inspirera à l'heure même quelque bon mouvement à une ame mondaine; mais à quoi aboutissent ces bons sentimens! à une parfaite conversion, ou au moins à quelque amendement de vie? Nullement; cela est rare du moins, & en voici la veritable cause; la grace qui accompagne la parole de Dieu, est une semence de conversion, & de vertu : le pecheur la reçoit, il en sent l'impression, il est vrai; mais il ne lui donne pas le loisir de prendre racine; parce qu'aussi-tôt on se jette dans des entretiens prophanes; on s'engage dans les compagnies; on retourne

Osée 2.

tourne à ses divertissemens, & à ses occupations accoûtumées. Ainsi tous les bons mouvemens que le sermon & le Prédicateur avoient fait naître dans l'ame, s'évanoüissent sans produire aucun effet. Il en est de même des graces que Dieu donne à ceux qui sont dans l'embarras ou dans les divertissemens du monde; faute de réflexion, de meditation, & de retraite, elles deviennent inutiles. Ainsi l'on peut dire à une personne qui pense tout de bon à se donner à Dieu, ce que Dieu dit autrefois au saint Patriarche Abraham : *Egredere de domo tua, & de cognatione tua, &c.* Si vous voulez pourvoir serieusement à vôtre salut, vous retirer de la voye de perdition, pour prendre le chemin assuré du Ciel, separez-vous pour un peu de tems du commerce du monde, & retirez-vous en quelque lieu solitaire pour y trouver les avantages necessaires à ce dessein. *Le P. Gegon, livre intitulé l'usage du Sacrement de Pénitence, chapitre cinquiéme.* Genes. 12.

Sans la retraite & la solitude, on ne peut vaquer aux exercices de pieté & de penitence.

Il est aisé de juger par tout ce que nous avons dit qu'il est absolument necessaire que les ames mondaines qui veulent songer efficacement à leur conversion, se separent du moins pour un tems des pensées & des affaires du siecle, & qu'elles ne se retireront jamais autrement de la voye de perdition, où le monde les tient engagées. Car s'il est vrai que pour cette grande entreprise, il faut vacquer aux exercices de pieté, de penitence, & de mortification, comment le peut-on faire hors le silence & le secret de la solitude ? Le moyen de prier dans la confusion, & le tumulte effroyable du monde, & dans l'inquietude des affaires ? Un homme a bien de la peine à s'entendre soi-même dans cette grande confusion : comment esperera-t-il pouvoir vacquer à la priere, sans s'éloigner du commerce du monde, & de pouvoir soûpirer & gemir dans la compagnie de ceux qui ne cherchent qu'à se divertir & à rire ? Je dis le même du jeûne & des autres exercices de penitence ; car comment penser à jeûner, & à se mortifier parmi ceux qui ne cherchent qu'à joüer, & à faire bonne chere. De plus, si toutes les meditations & les lectures sont absolument necessaires pour entretenir l'esprit de componction, n'est-il pas évident que pour avoir l'esprit calme & tranquille, la solitude ne l'est pas moins; puisque c'est l'unique port, où l'on puisse être à couvert du bruit & des orages du siecle ? *Le même.*

Continuation du même sujet.

Si tous les hommes étoient des Saints, & si leurs entretiens, & leurs exemples, n'inspiroient que la vertu, on en pourroit tirer de grands secours pour se convertir & pour se faire Saints dans le commerce qu'on auroit avec eux; mais la corruption étant telle dans le monde, qu'à peine s'y trouve-t-il un homme qui s'applique au bien, comme l'assure le Prophete : ne faut-il pas conclure, que pour vacquer à Dieu, & aux exercices de la penitence, il faut chercher la solitude & la retraite ? C'est-là où avec le secours du Ciel, ceux que la grace a touchez, & qu'elle entreprend de faire justes, peuvent sans obstacle se retracer le souvenir de ces malheureuses années, qui font la confusion de leur vie, & la juste apprehension de leur mort. C'est là où le calme & la paix, & l'éloignement du monde, la cessation des affaires favorisant tous les exercices interieurs & exterieurs de la penitence, ils peuvent rentrer en eux-mêmes, pour connoître l'état de leurs ames, la nature & la violence de leurs passions, l'énormité de leurs pechez, la force de leurs mauvaises habi-

tudes. C'est là où ils peuvent pleurer & soûpirer en liberté, lever leurs yeux, & leurs mains vers le Ciel, pour implorer la misericorde du Seigneur. C'est là où sans crainte d'être vûs ni entendus, ils peuvent se prosterner, & donner toutes les marques de la douleur & de la componction de leur cœur. C'est là enfin, où ils peuvent jeûner, se mortifier, & pratiquer toutes les œuvres de penitence, pour venger sur eux-mêmes les outrages qu'ils ont fait à Dieu, & appaiser ainsi sa colere. *Le même.*

La solitude & la fuite du monde est necessaire pour conserver la grace.

Le commerce du monde est le grand écueil de la grace, & cependant loin de fuir le monde, non-seulement nous cherchons le monde, mais nous cherchons-même le grand monde, où la grace court plus de hazard, & est plus en danger de se perdre. Faut-il donc s'étonner, que si peu de Chrétiens la conservent ? Le moyen de conserver cette grace parmi la corruption du monde? Que voit-on aujourd'hui dans le monde qui ne semble être fait que pour détruire la grace ? La grace se conserve-t-elle dans les conversations où la charité est blessée par tant d'endroits ? Se conserve-t-elle dans ces intrigues où la justice est sacrifiée à l'ambition ? Se conserve-t-elle parmi ces vains desirs de plaire à qui l'on sçait bien que jamais on ne plait innocemment ? Se conserve-t-elle dans ces spectacles preparez exprès pour fortifier les passions contre la raison & la vertu ? Est-ce un moyen de conserver la grace que d'être toûjours dans l'occasion du peché. *Le P. d'Orleans, Sermon de la sainte Vierge.*

Il y a une espece de retraite & d'éloignement du monde, dont on ne retire pas grand fruit pour le salut.

Grand Dieu, quelle fausse idée n'a-t-on point de nos jours de ce qui s'appelle retraite & renoncement au monde ? Un fidele songe-t-il à se convertir, & pour ne point hazarder son salut, à se retirer du commerce des impies. Il envisage une de ces maisons, où l'on a trouvé le secret d'éloigner ce qui est de tumultueux & d'embarrassant dans le monde, sans en bannir ce qui est d'utile & de commode, de fuir la vûe des hommes en de certains tems, & dans d'autres de les revoir & de les pratiquer ; d'avoir le plaisir de la societé, en conversant avec un petit nombre d'amis d'un commerce aisé ; & se flatter d'avoir le merite de la retraite : de se faire enfin un sistême de vie, où l'on se reserve tout ce qui plaît, & tout ce qu'on aime ; ce n'est pas là une retraite de penitence, c'est une fuite & un dégoût du tumulte & de l'embarras, & il ne faut pas s'étonner si des années entieres dans une pareille retraite ne rendent pas plus saints & plus interieurs qu'on étoit auparavant. *Autheur anonyme.*

Dieu appelle à la solitude ceux qu'il veut élever à une haute sainteté.

Lorsque Dieu veut conduire une ame à une sainteté sublime, il lui donne la grace d'une separation d'autant plus entiere, qu'il l'appelle à une plus grande perfection. Il permet aux Chrétiens ordinaires de vivre dans le monde, pourveu qu'ils en soient separez de cœur & d'affection, & il se contente de les separer de la masse corrompuë des pecheurs : mais pour les ames choisies, & du premier ordre de la vertu, il les conduit dans la solitude pour parler à leur cœur, sans être interrompus par le commerce des creatures. *Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.* Ce Dieu jaloux, qui les veut posseder pleinement, & sans aucun partage, ne veut pas que leurs sens frappez des images & des phantômes du siecle, fassent sur leur esprit ces impressions inévitables, qui dérobent même malgré nous une partie de nôtre esprit, & de nos pensées à Dieu : il les ravit au monde, de peur que sa malice ne corrompe leur cœur, & que le moindre souffle de son air contagieux & empoisonné, n'altere

Osée 2.

leur pureté & leur innocence. *Raptus est , ne malitia mutaret intellectum ejus.* Sap. 4.
L'Abbé du Jarry , Panegyrique de saint Antoine.

C'est là qu'une ame se perfectionne dans toutes les vertus qui peuvent orner l'ame d'un solitaire : tantôt elle se fait des choses visibles autant de degrez pour s'élever à l'amour & à la connoissance des invisibles ; tantôt elle invite avec le Prophete, toutes les creatures à benir & à loüer le Createur , ou plûtôt prétant sa voix & sa raison à tous ces êtres insensibles , elle le louë & le benit d'autant de manieres differentes , qu'elle en voit les perfections diversement peintes dans cette riche varieté de l'univers : tantôt elle accoûtume son corps par la mortification à porter le joug du Seigneur avec joye , & à suivre sans résistance les mouvemens de la grace , & les élevations de son esprit.. Là l'esprit d'un solitaire n'est pas moins éloigné du siecle , que son corps ; encore plus détaché que separé des creatures , il méprise tout ce qu'il y a de plus grand, & de plus seduisant dans le monde ; car quelquefois ce monde se presente sous une forme plus dangereuse à ceux qui en sont sortis , & qui l'ont quitté, qu'à ceux qui y demeurent. Il est plus propre à nous séduire quand il s'offre à nos yeux dans un éloignement favorable , qui nous dérobant les chagrins , les dégoûts & les amertumes qu'on éprouve dans le commerce , ne nous laisse voir que les fleurs , dont on ne sent plus les épines. Mais un solitaire vainqueur du monde par sa fuite , triomphe encore facilement du demon , qui lui en retrace les idées & les phantômes dans la tentation. *Le même.*

Les saintes occupations d'une ame solitaire.

Là ce penitent solitaire , non content d'avoir renoncé aux voluptez criminelles , dont le monde enchaîne ses esclaves , il se refuse même les plus innocens plaisirs. Là comme un vase du sanctuaire , qui tout precieux qu'il est, demeure oublié , & comme perdu dans un parfait oubli du monde , & de lui-même , il laisse à des mains étrangeres que la providence lui fournit , la nourriture de ce corps mort , dont il fait une hostie vivante ; là il voudroit rentrer dans la poussiere dont il est sorti , pour s'humilier plus profondément devant la Majesté divine. Là tout ce qui n'est pas Dieu , lui paroît indigne d'arrêter ses regards & ses pensées , & l'image de sa beauté immortelle gravée dans son cœur , avec les plus beaux traits de la grace , le remplit tellement , qu'il n'a plus d'yeux pour en considerer les portraits semez dans les merveilles de la nature. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Le moyen de vacquer aux affaires temporelles , de se trouver tous les jours dans le commerce du monde sans se dissiper , sans se corrompre ? Comment resister sans cesse contre cette multitude d'objets qui se presentent en foule, qui nous assiégent de tous côtez , & qui font de continuels efforts , pour entrer dans nôtre ame par le canal des sens ? Comment n'être jamais ni éblouï, ni ébranlé ; quand on voit de près l'éclat des richesses , le faste des grandeurs, les charmes , & la magnificence de cette figure du monde , qui vient sans discontinuation briller à nos yeux , nous attirer par ses promesses , nous amuser par ses douceurs , & nous enchanter par mille phantômes agreables ? Comment ne se laisser jamais entraîner par le torrent de l'exemple & de la coûtume ? Toûjours se roidir contre des maximes & des usages , qui favorisent les plus doux attachemens du cœur ? Toûjours s'attacher aux biens sensibles , & les sacrifier sans reserve aux plaisirs à venir , que la religion nous promet , mais

On ne peut éviter la dissipation d'esprit à moins de se retirer dans la solitude.

dont les sens ne donnent point d'idées, que l'esprit même n'entrevoit qu'à la faveur des lumieres de la foi, qui sont toûjours obscures quoique certaines. *Dans les Pieces presentées à l'Academie Françoise en l'année 1703.*

De la retraite, & de la fuite du monde en general.

A juger des choses selon la regle generale, il est hors de doute, qu'un divorce éternel avec le monde, est l'état le plus sûr pour le salut: il éleve l'ame à Dieu d'une maniere plus sublime, il l'unit à lui par des nœuds plus étroits, & la dégage, pour ainsi dire, des objets sensibles; il épure ses passions, & la place dans une region superieure, où ni leur trouble, ni leur tumulte, ne peuvent alterer sa tranquilité. De là vient que Dieu déclare qu'il la conduira dans la solitude pour lui parler cœur à cœur, & qu'il prefere le recueillement interieur de Marie aux vifs empressemens de Marthe. On ne doit pas cependant conclure de ces principes, que toutes sortes de personnes doivent rompre avec le siecle, pour conserver leur innocence; c'est un conseil qui est de perfection, & non de necessité: mais de s'en retirer de tems en tems pour penser à son salut, & mettre ordre aux affaires de sa conscience, il semble que ce soit une chose indispensable, vû le grand besoin que nous en avons. *Les mêmes.*

L'on peut chercher la solitude par deux differens motifs, par vertu, ou par chagrin, & par quelque motif humain.

Il ne faut pas s'étonner s'il s'est trouvé des hommes qui s'échappant du tumulte, des embarras, & des vanitez du siecle, se sont uniquement appliquez à la contemplation des veritez éternelles, & à l'étude de la vertu. C'est ce qui a fait la gloire de tant de sages, ou pour mieux dire, le merite de tant de Saints. Mais en ceci, il faut quelquefois distinguer la réalité des apparences: car ne s'est-il point trouvé quelques esprits déreglez, qui ont cherché l'horreur de la solitude, plus par la haine pour les hommes, que par amour pour Dieu? Si nous loüons ces ames celestes, qui poussez d'une crainte toute pieuse, & d'une prudence toute sainte, ont évité les écueils, où leur vertu étoit en danger de faire naufrage, ont fui l'air contagieux, où leur innocence couroit risque de se corrompre; nous ne louërons pas de même ces solitaires, qui n'ont songé qu'à se mettre à couvert des coups de la fortune, & dont la timide nonchalance, ou la mollesse artificieuse a moins redouté les erreurs & les déreglemens du monde, que ces inquietudes & ses fatigues. L'antiquité a été pleine de ces faux sages, & nôtre religion a vû quelques-uns de ces hypocrites; mais elle a été abondante en parfaits solitaires, qui ont méprisé sincerement la terre pour le Ciel. Mais ne peut-on écouter Dieu ailleurs que dans la solitude ou dans la retraite? Ne peut-on pas accorder les soins de la vie civile, avec les esperances de la vie éternelle? c'est ce qui n'est pas tout-à-fait impossible, mais c'est ce qui est assès rare, & bien difficile. *Les mêmes, pour l'année 1675.*

Des avantages de la vie solitaire, & retirée.

Un solitaire qui n'est present qu'à Dieu, & à qui Dieu seul est present, & lequel pratique une sainteté éminente, dans des tenebres impenetrables, ne peut être soûtenu dans la guerre qu'il fait à soi-même, que par la charité. Il n'a pas à craindre les loüanges des hommes; mais il n'en merite point devant eux: il n'a pas à défendre son innocence contre le bruit du monde, mais son innocence ne fait point de bruit; il n'a pas à se mocquer des considerations humaines, mais il manque d'occasions de s'en mocquer: il n'a point d'œuvres saintes à cacher, mais ses œuvres saintes sont toutes cachées. Seul, abandonné, inconnu, ignoré, il ne peut être occupé qu'à aimer Dieu, & ne s'occupe qu'à l'ai-

mer. La sainteté d'une personne qui vit dans le monde est grande, parce qu'elle éclate ; la sainteté d'une personne qui est loin du monde est encore plus grande, parce qu'elle n'éclate pas. *Difficile est Deo tantum judice esse contentum.* Livre intitulé : *Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Vaine excuse des gens du monde sur l'embarras de leurs affaires, pour se dispenser de la retraite.

N'est-ce pas l'excuse & la plainte ordinaire que font les gens du monde. Comment voulez-vous, disent-ils, que dans cette confusion d'affaires, dans ces assemblées publiques, & parmi toutes ces occupations, & ces emplois extérieurs, où mon rang, ma condition, & mon état m'engagent, comment voulez-vous que je puisse m'appliquer à ces exercices de dévotion ? Quel moyen que je puisse ménager quelque moment pour me retirer en secret ? Voilà vôtre malheur gens du monde, & vôtre excuse est vaine : Car enfin quand on n'a que des engagemens légitimes, & des emplois de justice, de raison, & non pas de passion, on peut toûjours ménager des momens de solitude & de retraite. Un saint Loüis au milieu de sa cour, dans cette foule d'affaires, & parmi tous ces soins si assidus, que demande le gouvernement & la conduite d'un vaste Royaume, trouvoit néanmoins le secret de se bâtir dans son Louvre, une solitude au milieu de tant d'embarras ; sa pieté Royale sçavoit trouver le temps & le moyen de se dérober souvent aux assemblées, & aux affaires du monde, pour s'appliquer sérieusement dans la retraite à la considération des affaires de son salut. Etes-vous plus occupé que n'étoit ce grand Prince ? Etes-vous dans des emplois plus importans & plus embarrassans ? Vous le pouvez donc aussi-bien que lui, & dès-là que vous le pouvez, je soûtiens que vous le devez. *Le P. Champigni, Sermon sur la surdité spirituelle.*

La voix de Dieu se fait entendre dans le désert.

En parlant de ce sujet, nous pouvons faire dire à la grace qui nous sollicite & qui nous presse de nous rendre, ce que dit autrefois le glorieux Precurseur du Fils de Dieu : *Ego vox clamantis in deserto.* Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Comme s'il disoit, à la vérité la voix de Dieu parle par tout, & je suis par tout, où je me trouve la voix de Dieu ; je suis la voix de Dieu dans le désert ; je suis la voix de Dieu dans la cour d'Hérode ; mais parce que Dieu crie souvent bien haut dans le désert, & qu'il ne parle pas si souvent, ni si haut dans le grand monde, je ne suis point la voix de celui qui crie dans le grand monde, je suis seulement la voix de celui qui crie dans le désert. *Le P. le Valois, dans la troisiéme lettre, sur la Retraite.*

Les Missionnaires, les Religieux, & les personnes Apostoliques ont souvent besoin de retraite.

Les Missionnaires, qui ne vont dans le monde que pour y porter Dieu, & parce que Dieu même les y porte ; les personnes Apostoliques, qui n'y cherchent que Dieu, qui n'y parlent que de Dieu, qui ne s'y occupent qu'à convertir, à sanctifier, à sauver les ames ; ces hommes de Dieu reconnoissent qu'ils se dissipent dans les plus saints exercices de leur zéle, & qu'en lavant les pechez des autres, ils sont en danger de se salir eux-mêmes. Ils viennent de temps en temps s'enfoncer dans la solitude, pour se recueillir ; ils croyent que ces retraites leur sont nécessaires ; & vous ne croirez pas en avoir besoin. Vous qui ne cherchez dans le monde que le monde ; vous qui n'y allez jamais sans danger, qui en prenez l'esprit si-tôt que vous y êtes, & qui en sortez tres-rarement, sans en remporter quelque nouveau sujet de scrupule. Les Religieux les plus réglez, & dont la vie est une retraite perpetuelle, ne se trouvent pas assez retirez ; ils prennent tous les ans leur temps pour se ren-

fermer plus étroitement, & pour faire de plus exactes retraites. Et vous vous tenez en assûrance au milieu du monde, dans une dissipation continuelle, dans une vie libre, sans vous contraindre, sans vous retirer jamais? Si ces saints Religieux, déja si resserrez par leurs régles font prudemment de se resserrer encore davantage, faites-vous prudemment de vous exposer, sans jamais rentrer dans vous-mêmes? *Le même.*

On ne peut se sanctifier, ni arriver à une haute perfection sans la retraite. *Matth.* 5.

C'est un commandement que Dieu fait aux hommes d'être saints & parfaits: *Sancti estote quia ego sanctus sum, estote ergo perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Mais croyez-vous qu'il soit possible d'arriver sans la retraite à une perfection si relevée? A-t-on jamais vû des personnes qui se soient fait saintes, dans les cercles, dans les grandes assemblées, dans les intrigues, & dans le bruit du monde? Est-ce là que Dieu a accoûtumé de répandre ses graces spéciales, douces, fortes, victorieuses, & de les répandre aussi abondamment, & aussi constamment qu'il est nécessaire pour faire des saints? Quand il voudroit les répandre de la sorte, y seroit-on en état d'en bien profiter? Y auroit-on le loisir de s'en laisser pénétrer, & d'y faire réflexion? Pourroit-on seulement les y recevoir? Par où entreroient-elles dans des esprits & dans des cœurs toûjours fermez du côté du Ciel, toûjours remplis & agitez des pensées & des désirs de la terre, toûjours dans le tumulte & dans le trouble? *Le même.*

La separation du monde de corps & d'esprit est nécessaire pour une véritable retraite.

Renoncer au monde ce n'est pas précisément quitter la compagnie des hommes; c'est renoncer au luxe, & aux plaisirs mondains; c'est se séparer d'esprit du bruit du monde; il faut joindre la séparation spirituelle à la séparation corporelle. La séparation du corps n'est qu'un phantôme, si celle de l'esprit ne l'accompagne, & la séparation de l'esprit ne peut se soûtenir, si elle n'est conservée par celle du corps. On peut avoir la séparation de l'esprit au milieu des compagnies, parce que cette séparation dépend de nous; nous pouvons mettre la solitude dans nôtre cœur, quand nous voulons... Ce qui est étrange, c'est que l'on ne voit dans la retraite que ceux qui en ont le moins de besoin. On y voit des Religieux & des Ecclésiastiques, mais ce n'est pas proprement pour eux, c'est pour cet homme d'affaire, qui sans cela, ne débarassera jamais sa conscience. Elle est pour cet homme de cour & de palais; elle est pour cette dame abîmée dans le désordre. *Essais des Sermons, Sermon pour le jour de la Pentecôte.*

La solitude extérieure sert de peu sans l'intérieure.

Il y a des personnes qui ne sont jamais solitaires, quoi qu'elles soient souvent seules; une foule de désirs, de desseins, d'inquiétudes les suit partout; ils se laissent abattre par de vaines craintes, & par des tristesses toutes séculieres & profanes, qui dessechent leur cœur: leurs diverses passions y font tant de bruit, qu'elles les rendent sourds à la voix de Dieu, & les réduisent dans un état, où ils ne peuvent ni lui parler, ni l'entendre. De même la solitude extérieure nous sert de peu, si elle n'est accompagnée de l'intérieure. Pour être donc vraiment solitaires, il faut imposer silence à son imagination, à nôtre cupidité, à tous nos sens, afin que Dieu nous parle, & que nous lui parlions nous-mêmes; tout ce qui est en nous, doit être tourné vers lui. Enfin on est extérieurement solitaire, quand nous ne conversons plus avec les gens du monde: mais on est solitaire intérieurement, c'est-à-dire, en esprit & en

vérité, quand on est séparé des maximes, des coûtumes, des désordres du monde, & que l'on marche dans une voye qui lui est opposée. *M. de Sainte Marthe, 2. tome de ses traitez de pieté. Traité du peu de réflexion sur soy-même.*

Tirez-vous de la foule & du bruit, venez chercher le Seigneur dans la solitude, c'est là qu'il appelle ceux à qui il veut parler ; c'est comme un rendez-vous qu'il leur donne, trouvez-vous-y, il s'y trouvera ; il y parlera à vôtre esprit & à vôtre cœur ; & il se fera un plaisir de vous entretenir toutes les fois que vous vous mettrez en devoir de l'écouter. Il vous parlera une langue que vous n'avez peut-être jamais entenduë, mais que vous entendrez dès la premiere fois, & que vous entendrez toujours avec consolation, & avec fruit ; vous apprendrez mille véritez que vous serez supris d'avoir ignorées ; vous deviendrez indifférent pour les choses que vous passionnez le plus, & vous commencerez d'avoir autant de soin de remplir les devoirs d'un Chrétien, que vous avez presentement de négligence à y penser. Il ne s'agit pas de quitter présentement le monde pour demeurer le reste de vôtre vie dans la solitude ; je le souhaiterois bien, & ce seroit le meilleur moyen d'assûrer vôtre salut ; mais vôtre condition ne le permet pas, & si je vous en demandois, je craindrois que vous ne m'accordassiez rien du tout. Il ne suffit pas aussi de vous retirer seulement pour une heure, ni un jour... Il faut que vous donniez à Dieu le temps de vous parler ; il faut que vous donniez à vous-mêmes le temps de l'écouter ; de comprendre ce qu'il vous dira, d'en remplir vôtre esprit, de vous en pénétrer, & de vous y affermir de telle sorte, que vous soyez à l'épreuve des tentations que vous ne pouvez éviter dans vôtre état, & on vous demande pour cela une semaine. J'ose vous répondre que vous trouverez dans cette retraite, aussi-bien que les Israëlites dans le désert une colomne de feu pour vous éclairer dans vos ténébres, & une colomne de nuée pour vous défendre du faux éclat du monde, & pour empêcher qu'il ne vous éblouïsse ; Dieu s'y fera vôtre guide, comme il se fit le leur, qu'il aura soin de vous conduire comme il les conduisit ; qu'il vous nourrira comme eux du pain des Anges ; & que comme il les mena à la montagne de sa sanctification, il vous y menera, si vous avez le courage de le suivre, & vous fera un saint. *Le P. Le Valois, dans la premiere lettre sur les Retraites.*

Invitation à la solitude & à la retraite.

Depuis que le Saint-Esprit n'a voulu descendre visiblement que dans le désert, sur la personne même du Sauveur, les pécheurs ne peuvent plus esperer que ce divin Esprit se veüille communiquer abondamment à eux que dans la retraite ; comme c'est là que le Pere Eternel a déclaré son Fils nôtre maître, & qu'il nous a donné ordre de l'écouter ; c'est là aussi que le Fils a établi son école ; c'est là qu'il invite & qu'il assemble ceux qui se veulent faire ses disciples ; c'est-là qu'il leur fait ses plus sublimes leçons, & qu'il leur donne cette intelligence spirituelle, qui renferme toute la sagesse, & sans laquelle on ne peut ni être saint, ni travailler avec succès à sanctifier les autres. *Le même, septiéme lettre.*

Dieu ne se communique aux hommes que dans la retraite & la solitude.

Je ne m'étonne point qu'étant dans le grand monde, distrait par mille amusemens, enyvré d'ambition & de plaisir, accoûtumé à n'entendre que ce qui parle à vos sens, vous avez peine à comprendre que l'on puisse entendre

Autre exhortation à la solitude

& à la retraite. Dieu, qui est esprit. Saint Bernard avoüe, qu'il s'est trouvé dans la même peine que vous, & qu'il n'a jamais pû entendre la voix de Dieu, pendant qu'il a été obsédé des compagnies, & occupé des choses extérieures; mais il ajoûte qu'étant revenu à lui-même, il quitta tout, & s'enfonça dans la solitude, pour pouvoir converser avec Dieu. Ainsi retirez-vous, comme saint Bernard se retira, cherchez la solitude, & enfoncez-vous-y, comme ce grand homme, avec un désir sincére de connoître la volonté de Dieu, avec une forte résolution quand vous l'aurez connuë, vous y connoîtrez ce que vous ne croyez pas qu'il soit possible de connoître, & ce que vous ne connoîtrez jamais hors delà. *Le même, huitiéme lettre.*

C'est une vaine excuse d'alleguer que ces retraites sont une invention nouvelle.

Peut-être me direz-vous que la retraite dont je vous parle, est une invention nouvelle, & une nouvelle pratique dont on ne parloit point de vôtre temps; que vous avez toûjours aimé le grand chemin, & l'antiquité en toutes choses, mais surtout dans la religion & dans la dévotion; que vous avez toûjours fui l'éclat & la singularité; qu'il seroit ridicule de changer de conduite à vôtre âge, de commencer si tard à faire parler le monde; que l'on peut se sauver sans retraite, & qu'il faudra tâcher de le faire. Quoi donc, Chrétiens, c'est une invention nouvelle de faire ce que le Fils de Dieu & ses Apôtres ont pratiqué, & dont ils nous ont donné l'exemple? Lisez l'histoire de l'Eglise, vous y verrez que la retraite a toûjours été la pratique des saints. Saint Grégoire de Nazianze en fit une si-tôt qu'il fut consacré, & il la fit si longue, qu'à son retour, il en demanda pardon à son peuple. Vous sçavez la longue retraite de saint Jerôme, & que saint Augustin en a fait plus d'une, & les instantes prieres qu'il fit à Valére son Evêque, pour avoir permission d'en faire une d'environ deux mois. Et pour venir à nos derniers siécles, le grand Archevêque de Milan saint Charles Borromée en faisoit faire quatre à tous les Clercs de son Diocése avant que de leur conferer l'Ordre de Prêtrise, & il ne se passoit point d'années qu'il n'en fit lui-même quelqu'une, & le plus souvent deux. Je ne vous parle point de saint Philippe de Néry, de saint François de Borgia, de saint François de Sales & de quantité d'autres qui se sont sanctifiez par ce moyen. *Le même.*

La solitude & la retraite nous retire des conversations inutiles & dangereuses.

Si les conversations du monde ont été la cause de la plûpart des fautes que l'on a faites, il est bien juste que l'on s'en prive pour se retirer des occasions de retomber dans les mêmes fautes; il est bien juste d'expier en s'éloignant du monde, la vaine satisfaction qu'on y a cherché, & de chercher en conversant avec Dieu, le contraire de ce qu'on a cherché en conversant avec les hommes.. Si selon l'Apôtre les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, combien ces mauvais discours sont-ils capables d'augmenter la corruption des mœurs, qui sont déja mauvaises & corrompuës? Si les conversations si inutiles, si vaines, si frivoles des gens du monde peuvent inspirer la légéreté & la vanité à des personnes d'un esprit solide, combien ces conversations doivent-elles faire croître cette vanité & cette légéreté dans le cœur des personnes qui sont déja vaines & légéres.. Ces conversations & ces compagnies jettent les personnes les plus fortes & les plus pieuses, les plus recueillies, dans des complaisances dangereuses, dans de pitoyables foiblesses, dans d'étranges distractions, elles font perdre toute la rigueur de la pieté, elles dissipent toutes

tes les forces de l'ame, elles dégoutent des choses de Dieu, elles font succeder la froideur à la ferveur, elles changent l'onction en une sécheresse lamentable : N'est-ce donc pas une chose absolument nécessaire pour conserver l'esprit de dévotion, & pour n'y pas laisser ralentir la ferveur, de retrancher ces conversations inutiles, de ne s'y livrer jamais entierement, de se contenter de celles qui sont indispensables pour nôtre employ, & dans nôtre état, & même de se retirer des plus utiles, pour rentrer dans soi-même, pour regagner par la retraite ce qu'on a perdu par les fréquentes conversations. *Livre intitulé: Lettre d'un solitaire.*

Ce n'est que par une forte application de nôtre esprit & de nôtre volonté, & par un grand dégagement des choses de cette vie, que nous établissons dans la foi, & dans l'estime que nous devons avoir de toutes les choses qui sont au dessus de nos sens, & de nôtre raison naturelle. Or si nôtre esprit ne se rend capable des choses communes de cette vie qu'en s'y appliquant fortement, combien a-t-il plus de besoin de s'appliquer aux choses divines, pour en être capable ? Ainsi qui pourroit dire combien la retraite & la séparation est nécessaire pour se vuider des choses du monde, & se dégager des vaines idées, & des fausses opinions, dont elles remplissent & ofusquent la raison ? Car cette raison ne sçauroit recevoir les choses de Dieu qu'à proportion de ce qu'elle se vuide, ou se dégage des choses de la terre. *Le même.*

Ce n'est que dans la retraite que nous concevons comme nous devons, les veritez éternelles.

Le Sauveur conduit par le Saint-Esprit se retira dans le desert, parce que le temps étoit venu qu'il devoit prêcher, converser avec les hommes, & paroître en public, Ministres du Seigneur ! que l'exemple du Fils de Dieu vous convainque aujourd'hui de la nécessité de la retraite, quand il est question de commencer à annoncer sa parole ; c'est là que séparez de tout commerce, on vuide son cœur des affections de la terre, pour le remplir de l'esprit de Dieu, & pour le répandre ensuite avec plus de fruit, & d'utilité ; là que vous étant acquis une authorité que la vertu donne sur les grands & sur les petits, vous êtes en état de donner à vos paroles, tout le poids que mérite la sainteté de vôtre ministere. *L'Abbé de Monmorel, sur l'Evangile du premier Dimanche du Carême.*

Les personnes qui travaillent au salut du prochain ont besoin de cette retraite.

Ainsi quand un Pasteur s'apperçoit que son zéle se refroidit, ou du moins qu'il se comporte avec langueur & avec dégoût dans ses fonctions ordinaires, il doit s'efforcer de ranimer le reste du feu sacré qui commence à s'éteindre dans son ame, selon cette parole de l'Apôtre : *Admoneo te, ut resuscites gratiam Dei.* Ce qu'il ne peut mieux faire que dans une retraite. Quand un vaisseau est battu de la tempête, jusqu'à être presque brisé, on ne peut mieux faire que de le retirer dans le port pour le ravitailler.

2. *Ad Timoth.* 1.

Il est absolument nécessaire pour la conversion des pecheurs, qu'ils se désabusent de leurs erreurs, & des fausses maximes du monde, & qu'ils s'instruisent de toute la science du salut, & de la maniere d'éviter le peché, de détruire les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées, & enfin de mener une vie chrétienne. Tout cela ne se fait que par la méditation, la lecture, & le secours de quelque Directeur experimenté dans cette science du Ciel ; mais toutes ces méditations, ces lectures, & ces instructions ne sont pas l'ouvrage d'un jour. Les yeux du corps pénétrent presque en un moment tout ce qu'ils sont

La retraite doit durer quelque temps, autrement les bons sentimens qu'on prend s'évanoüissent.

capables de découvrir dans un objet, s'il est dans une juste application ; il n'en est pas ainsi de l'entendement qui est l'œil de l'ame ; il ressemble à l'estomac, qui demande de l'action, & du loisir pour digérer l'aliment, autrement il n'en fera jamais une bonne nourriture. Que si tous ces exercices de dévotion demandent beaucoup de liberté d'esprit, & d'application, il est évident qu'ils demandent du loisir, de la patience, & du temps pour faire quelque impression sur l'esprit. *Le P. Gegou au livre que nous avons deja cité.*

Peinture de la retraite & de la solitude chrétienne.

Cette solitude est propre des Chrétiens, qui étant éclairez des lumieres de la foi, & conduits par l'esprit de la Souveraine Sagesse, y vont chercher un asile à leur innocence, s'ils ont été si heureux que de la conserver, ou s'ils ont été si infortunez que de l'avoir perduë ; ils s'y retirent comme dans un lieu propre à travailler sans nul empêchement, au renouvellement de leur vie. C'est là qu'un Chrétien, à qui la grace a fait concevoir un saint dégoût des mœurs, des intrigues, des maximes, & des vanitez du monde, se regarde comme un Noé dans son Arche, & comme un Loth, que l'Ange du Seigneur a délivré de l'infame ville de Sodome. C'est là qu'il voit comme dans un air plus pur, les pieges funestes dont tout le monde est rempli. C'est-là qu'il reconnoit avec le Sage, qu'effectivement *toutes les créatures que Dieu a produites, semblent n'avoir été faites que pour tenter les hommes, & pour être autant de filets, pour surprendre les insensez.* (Sapient. 14.) C'est-là que considérant ces occasions malheureuses, & comme inévitables de se perdre, dont la misericorde divine l'a retiré, il chante dans le transport de la joye qui le possede : *Mon ame s'est sauvée, comme un oiseau, qui s'échappe du filet de l'oiseleur ; le filet a été brisé, & nous sommes échappez.* (Psalm. 123.) C'est dans la solitude qu'une ame sainte, goûtant avec un plaisir inexplicable, la douceur du repos & du silence, ne peut cesser de s'étonner comment il est possible qu'elle ait eu jusqu'alors tant d'amour pour le bruit & pour le tumulte. C'est-là qu'elle est charmée de la contemplation des bontez & des grandeurs de Dieu, qu'elle n'avoit jamais vûës, que comme à travers des ombres,& sous des voiles. C'est-là qu'étant éclairée,& comme pénétrée des splendeurs de la divinité, elle est contrainte de confesser, que les lumieres, dont elle s'est en quelque sorte laissé éblouïr auparavant, n'ont été que des nuages, & des ténébres, ou tout au plus que des brillans passagers. C'est-là qu'étant vivifiée, & embrasée du feu sacré du Saint-Esprit, elle entre en doute si la vie, dont elle a vécu, doit être appellée une véritable vie, & si ces foibles mouvemens, qu'elle a quelquefois éprouvez, en se retournant vers l'autheur de son être, peuvent passer pour des signes & des effets du divin amour. C'est-là que dans un saint & continuel ravissement, elle admire la Majesté de Dieu ; qu'elle adore à loisir la profondeur de ses jugemens, & l'excès de ses misericordes ; qu'elle médite avec étonnement sur l'excellence de ses ouvrages; qu'elle goûte avec délices les douceurs de son esprit ; qu'elle pénétre d'une maniere qui lui est même incomprehensible, à travers les nuages & les obscuritez de ses mystéres ; qu'elle découvre avec une lumiere admirable, ses secrets, & ses desseins : C'est-là enfin, que perdant & le sentiment & le souvenir de toutes choses, & que s'oubliant elle même, elle ne se souvient plus que de Dieu, elle ne s'applique plus qu'à Dieu, & se trouve dans une heu-

teuse impossibilité d'aimer autre chose que Dieu. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

On peut dire que comme Dieu a nourri autrefois dans le désert, ceux qu'il y avoit fait venir, il y nourrit aujourd'hui ceux qu'il y appelle, & au lieu qu'il ne fit subsister les Israëlites, que durant l'espace de quarante années, il fera subsister jusqu'à la fin du monde les Solitaires de la Nouvelle Loy. Qu'ils ne craignent donc point de préférer cette retraite à leurs proches ; qu'ils achetent ce bien inestimable, par la perte de toutes les satisfactions, & de toute la douceur qu'ils pourroient avoir dans le commerce & dans la societé des personnes qui leur étoient les plus cheres. Que cette solitude tienne lieu dans le siécle de véritable patrie à ceux qui ont eu le courage d'abandonner pour elle le païs de leur naissance, que nulle crainte, nulle joye, nulle tristesse ne les en puisse jamais retirer ; elle mérite bien de tenir dans leur cœur la place de toutes les passions qui les occupoient ; ils doivent trouver en elle tout ce qu'ils ont eu la force & le courage d'abandonner pour elle. *Autheur anonyme.*

Dieu nourrit encore d'une façon particuliere dans la solitude ceux qu'il y appelle.

Comme le Fils de Dieu voulant ressusciter la fille du Prince de la Synagogue, chassa hors de la chambre, & la musique & toute la compagnie ; de même, dit saint Gregoire, si vous ne quittez pour un temps, les soins & les pensées des affaires du monde ; si vous ne vous éloignez des compagnies & des divertissemens du siécle, jamais vôtre ame, morte qu'elle est dans le peché, n'aura de retour à la vie. On sçait encore ce que fit le même Sauveur pour guérir un sourd : *Apprehendens eum de turbâ seorsum.* Il le prit par la main, il le tira de la foule, il le mena à l'écart, & là lui rendit l'ouïe. Voilà où le même Seigneur vous appelle, à l'écart, à la retraite : voilà où il veut vous guérir ; & sans faire le Prophete, je puis vous assûrer qu'il ne vous guerira jamais ailleurs. Il faut imiter saint Pierre, qui pour pleurer son crime, & commencer à en faire pénitence, se retira de l'assemblée, & de la sale, qui lui avoit été si funeste : *Et egressus foràs flevit amarè.* Cette affreuse négligence de son salut où vivent la plûpart des hommes, naît du commerce du monde, & de la passion violente qu'ils ont pour les divertissemens, & pour les plaisirs. Il faut donc qu'ils s'éloignent de ce commerce, qu'ils se privent de ces divertissemens & de ces plaisirs, & se retirent pour quelques jours. Or le premier devoir de cette retraite doit être de se bien convaincre de la brieveté & de la vanité des choses humaines, & de la vérité & de l'importance des biens & des maux éternels ; & comme Dieu ne communique ordinairement cette sagesse divine, que par le moyen de la priere & de la lecture, on ne sçauroit assez s'y appliquer. *Autheur anonyme.*

On ne se convertit point véritablement que par une sérieuse retraite.

Marc. 7.

Matth. 26.

Quand Dieu veut convertir une personne, il la sépare de l'objet de ses plaisirs, il lui procure une solitude & une séparation des créatures ; on s'imagine quelquefois qu'un homme qu'on éloigne de la Cour, qu'on prive de son emploi, qu'on renvoye chez lui, est bien misérable, & on appelle cela disgrace ; mais c'est souvent une insigne faveur de Dieu, qui écarte le monde de lui, afin de le convertir, & de le ressusciter ; ce n'est pas lui qu'on chasse du monde ; c'est le monde qu'on chasse d'auprès de lui. On ne trouve point Dieu dans le tumulte, dans les intrigues, & dans l'embarras des affaires ; il faut être dans

Quand Dieu veut toucher le cœur d'une personne, & la faire penser à son salut, il la retire du grand monde.

la solitude pour entendre sa voix. *Essais de Morale, tome cinquième.*

La retraite est nécessaire pour connoître les maximes divines.

Pour bien connoître les maximes divines, & juger sainement de l'estime que l'on en doit faire, il les faut considérer attentivement & de près, avec l'assistance de la grace, & les lumiéres de la foy ; il faut lever le masque qui les déguise & qui nous trompe, & voir ce qu'ils sont en effet. Or il ne suffit pas d'y penser légérement, & dire qu'on n'en doute point. Car la plûpart des Chrétiens tiennent le même langage, & sont dans les mêmes sentimens. Il faut approfondir ces véritez, & pénétrer le fond de ces objets ; voir ce qu'ils promettent & ce qu'ils peuvent accomplir. Il faut envisager les circonstances qui les accompagnent, autrement, quelque chose que vous fassiez, vôtre entendement demeurera toûjours dans l'ignorance & dans l'erreur, & vôtre volonté dans les mêmes désordres : il faut donc les méditer à loisir, & pour cela la retraite est absolument nécessaire. *Le P. Gegon, dans un Traité séparé de la nécessité de la retraite.*

Tous les Saints ont soûpiré après la retraite.

Que pouvoient penser les Saints, en faisant attention au soin que le Fils de Dieu a pris de se cacher dans la retraite, & à l'estime toute particuliere qu'il a toûjours témoignée de cette sainte pratique ? C'est-là sans doute ce qui a animé ces vifs désirs qu'ils ont eu de se séparer du monde ? c'est-là le véritable principe de leurs saintes ardeurs pour la retraite. Jusqu'où a été cette ardeur ? Vous n'en pouvez mieux juger qu'en examinant leurs tendres & fortes expressions. Plût à Dieu, s'écrie saint Gregoire de Nazianze, que je pusse devenir semblable à la colombe, afin que vivant comme elle dans la solitude, je pusse être pour toûjours à l'abri des périls inséparables de cette vie ? Plût à Dieu que j'eusse la liberté de vivre seul, & renfermé dans un lieu caché, & qu'il me fût permis de passer tout le reste de ma vie, n'ayant d'autre compagnie que celle des bêtes ? Voulez-vous des désirs plus vifs & plus animez que ceux de ce grand Saint ! il exprime ses pensées les plus secrettes, & les plus tendres mouvemens de son cœur. Ils sont tous pour la retraite ; il l'aime si ardemment, qu'il voudroit y passer non-seulement quelques années de sa vie ; mais sa vie entiere. La société des bêtes lui paroît préférable à celle des hommes, parce que l'une inspire l'innocence, & l'autre est accompagnée de mille périls. *M. Lambert dans les Discours Ecclesiastiques, Discours sur la Retraite.*

On quitte souvent la retraite par ennui, & par dégoût des choses de Dieu.

La retraite, le recüeillement intérieur, la solitude est un affreux séjour à qui est peu occupé de Dieu, & à qui le goûte peu. On cherche à se dédommager des ennuis qu'on trouve à l'oraison ; on se répand en visites, en entretiens peu religieux, en mille sortes de dissipations ; & on ne fait pas réflexion que le commerce du monde ne sert qu'à affoiblir l'ame, & à lui faire sentir davantage la pésanteur du joug. Les images étrangeres qu'elle rapporte du dehors la troublent ; au trouble succede l'ennui, & à l'ennui le dégoût. L'ennemi du salut profite habilement d'une disposition qui lui est si avantageuse, & l'ame n'est pas toûjours en garde contre les ruses & les efforts d'un tel ennemi. On croit enfoüir son talent, si l'on ne fait valoir son esprit ; on s'imagine se faire beaucoup d'honneur, en paroissant beaucoup dans le monde ; on se trompe ; la vertu est peu remarquée dans ces fréquentes conversations avec les mondains ; il est rare qu'il ne nous échappe quelque défaut, & c'est la seule chose qui les frappe : aussi, peu de personnes religieuses conservent long-temps une réputa-

tion entiere, & une vraye estime dans l'esprit des gens du monde. Tout homme qui sort de son caractere ou de son état, est méprisable ; le silence, la circonspection, la retraite sient trop bien à une personne religieuse, pour ne lui pas faire honneur. Un Religieux est mort au monde ; ses fréquentes apparitions sont importunes, à moins qu'elles ne soient miraculeuses ; c'est-à-dire, à moins que Dieu n'en soit le principe, qu'une charité parfaite, un zele pur & désinteressé n'en soient le motif ; on y perd toûjours plus que le temps. *Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Éloge du silence qui doit accompagner la retraite.

Saint Isidore nous assûre que le silence est un des signes plus certains de la présence de Dieu dans une ame, & de la plénitude sacrée du cœur ; que c'est le silence qui produit & qui marque le calme des passions ; qui préserve de l'aveuglement d'esprit, & qui délivre de l'égarement du cœur. Que c'est le gardien fidele de l'ame, le ministre sacré de la paix, la source féconde de la vertu, le grand maître de l'oraison, le plus illustre fruit de la pénitence, & la fleur la plus précieuse de la solitude. Et saint Chrysostome ajoûte pour conclure l'éloge du silence, que c'est le langage des Anges, l'éloquence du Ciel, & l'art de persuader Dieu. Il faut bien croire, que les hommes ignorent ses excellences, n'étant nullement possible, que s'ils les connoissoient, ils en eussent une si prodigieuse aversion, & le méprisassent de la sorte. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Les causes du chagrin que cause le silence, & le remede que ce même silence y apporte.

Pour peu qu'on fasse de réflexion sur les chagrins & les déplaisirs qu'on rapporte de la plûpart des conversations ; on reconnoîtra bientôt combien il est dangereux de parler, & combien il est avantageux de se taire. Quant à ceux qui ne peuvent se résoudre au silence, à cause de la tristesse où l'on tombe nécessairement, & à cause qu'on n'est point encore accoûtumé au recüeillement où il fait entrer, il faut par de puissantes raisons, leur faire prendre la résolution de supporter l'ennui que cause ce recüeillement. Car c'est alors que l'ame étant comme rentrée en elle-même, elle se voit & se considére tout à loisir ; & ne trouvant en soi qu'un grand vuide qui l'effraye, elle ne peut en nulle sorte se supporter. D'une autre part le sentiment que cette vûë lui cause de sa misére, est si vif & si douloureux, qu'elle n'a point de plus grand empressement que de sortir au plûtôt de cet effroyable désert, pour chercher des objets, dont la vûë, la diversité, & des personnes dont l'entretien l'amuse, afin de perdre par ce moyen le souvenir & le sentiment de sa condition. Mais après tout, si elle pouvoit se donner un peu de patience, elle reconnoîtroit que le chagrin qu'elle ressent dans ce recüeillement, & qui est la suite & l'effet du silence, s'évanoüit & se dissipe bien-tôt ; parce que découvrant alors sa misére, elle se sent portée, par un instinct secret, à chercher hors des créatures, un reméde à ses maux. *Le même.*

Le silence est la plus noble maniere de loüer Dieu.

Nous apprenons du Psalmiste, selon la version de saint Jérôme, qui peut être appellé justement le Docteur solitaire, que le silence est l'ornement & l'honneur de la maison de Dieu : *Tibi silentium, laus in Sion.* Le silence en effet, est une maniere si excellente de le loüer & de l'invoquer, que les Anges & les Saints ne le bénissent & ne le loüent point dans le Ciel d'une autre sorte. *Les Cieux mêmes, qui*, selon le Prophete Royal, *racontent sa gloire, & le Firmament qui publie les Ouvrages de ses mains*, les font sans éclat & sans

Psalm. 64.
Psalm. 18.

Le sçavant Prince de la Mirande.

bruit. C'est ce qui a donné lieu à un sçavant homme de remarquer que les créatures qui font les plus grands ouvrages, & les plus sublimes opérations, sont celles qui agissent plus insensiblement, & qui se font moins entendre. Et la raison, ajoûte-t-il, pourquoi le silence est la maniere la plus auguste de célébrer les loüanges de Dieu, & que l'adoration secrette est plus digne de sa grandeur. *Le même.*

Le défaut ou le violement du silence, est la cause du relâchement des maisons religieuses.

Je ne doute nullement, que ce n'est que le mépris & le violement d'un réglement aussi judicieux & aussi salutaire que l'est l'observation du silence, qui ont jetté autrefois le désordre & la confusion dans les Ordres les plus anciens & les plus célébres, & que ce n'est pareillement que le défaut, ou la transgression d'une Régle si sainte, qui fait déchoir encore aujourd'hui tant de Congregations si considérables & si illustres. La raison est, qu'il n'y a point de Compagnie, quelque reglée qu'elle puisse être, où il ne se rencontre toûjours quelque esprit mal-fait. Or qui peut s'imaginer qu'un esprit de ce caractere ne prenne pas ordinairement les choses tout d'une autre maniere qu'il ne les faut prendre, & ne forme tres-souvent des jugemens déraisonnables & téméraires de la conduite que l'on observe dans sa Maison ? S'il est dans la liberté de cette personne de communiquer ses sentimens à quelqu'autre de sa societé, il arrivera que celui-cy aura peut-être assez peu de vertu, pour être dans la disposition de ne les pas désapprouver, ou qu'il manquera de vigueur pour les combattre, ou qu'il n'aura pas assez de lumiére pour en découvrir la malignité & l'injustice. Et il n'y a nul doute que cette ouverture les fera entrer dans une union, & dans un commerce, dont les effets ne peuvent être dans la suite que tres-pernicieux & tres-funestes. Car de cette sorte ils se corrompront l'un l'autre, & leur corruption augmentant de jour en jour, une maison Religieuse se trouvera bientôt dans un relâchement presque général, sans qu'on ait pû découvrir la naissance & le progrès d'un si étrange désordre. *Le même.*

On ne peut être à Dieu comme on est obligé d'y être, parmi le bruit & le tumulte du monde.

Pouvez-vous dans cette nécessité malheureuse, & comme inévitable que la vanité commune vous impose de soûtenir d'une maniere toute payenne, le rang que vôtre naissance & vôtre charge vous donnent ; avez-vous, dis-je, la liberté de vivre selon cette haute idée que vous témoignez avoir du Christianisme ? Est-il possible que vous soyez à Dieu, autant que vous êtes persuadé que l'on y doit être, pendant que vôtre cœur & vôtre esprit seront partagez de la maniere dont je sçai qu'ils le sont par les diverses occupations, & par le commerce continuel à quoi vôtre charge vous engage ? Lorsque réfléchissans sur vôtre conduite, vous vous efforcez de reconnoître par quelle estime vous agissez. Vôtre conscience peut-elle vous rendre témoignage que vous êtes du nombre de ceux qui n'étant poussez & conduits que par l'esprit de Dieu, tandis que vous vivrez, ou pour mieux dire, que vous serez comme abîmé dans le monde. Pouvez-vous sérieusement penser aux horreurs de la mort qu'il nous faut bientôt subir, vivant comme vous faites, avec des gens qui ne songent qu'aux douceurs de la vie ? Pouvez-vous vous préparer efficacement à ce compte terrible que nous devons rendre dans peu de temps à nôtre souverain Juge, & être pénétré de cette crainte salutaire où nous devons vivre dans l'attente de ce grand jour, qui doit dévoiler le mystere de nôtre prédestination ou de nôtre réprobation, & qui par conséquent doit commencer nôtre éternité

bienheureuse ou malheureuse ; pendant que vous ne travaillez qu'à grossir ce compte, & que les engagemens de cette charge vous entraînant dans une continuelle dissipation d'esprit, il vous reste à peine un moment pour faire les réflexions qui font naître & qui entretiennent cette bienheureuse crainte. *Le même.*

C'est-là où étant éloigné de la vûë des hommes, l'on n'est point exposé à leur jugement & à leur critique ; c'est-là où étant délivré des respects humains, qui captivent souvent d'une si étrange maniere les personnes les plus vertueuses, l'on a la consolation de reconnoître que l'on n'agit que dans la vûë de Dieu. C'est-là où les enfans de lumiére étans séparez des enfans de ténébres, cessent de souffrir leurs mépris, leurs railleries, leurs persécutions. C'est-là enfin, où l'Esprit de Dieu regne souverainement ; l'on peut dire que la liberté est dans son véritable empire. Pour en être persuadé, il faut en avoir fait l'expérience, étant assez difficile que des personnes qui ont toûjours vécu dans le monde, puissent croire que la solitude soit autre chose qu'une source de mélancolie & de chagrin. *Le même.* Les avantages de la retraite & de la solitude.

Tout ce que j'avois lû sur le sujet de la solitude dans saint Basile, dans saint Chrysostome, dans saint Gregoire de Nazianze, dans saint Jérôme, dans saint Ambroise, dans saint Eucher, & dans saint Bernard, qui sont les Peres qui en ont, ce me semble, parlé plus particulierement & avec plus d'étenduë ; cette précieuse liberté que l'on y acquiert ; ce repos souverain dont on y joüit ; ce parfait anéantissement où l'homme charnel est reduit ; cette sublime élévation où l'homme spirituel arrive ; cette union intime qui s'y fait de son être avec l'Etre Souverain : toutes ces choses, dis-je, ne paroissoient dans mon esprit, que pour des anagogies mystérieuses, & pour un langage que l'esprit humain ne peut entendre. Il faut avoüer que c'est une étrange chose que la prévention; la plûpart des hommes néanmoins y sont si sujets, qu'il suffit qu'ils ayent d'abord conçû quelque impression, pour ne vouloir plus souffrir qu'on les éclaircisse, & qu'on les détrompe. L'idée la plus commune, & le sentiment le plus universel que l'on a de la solitude, est, qu'elle est une demeure triste & affreuse, qui n'est propre qu'aux mélancoliques. Et l'on est tellement préoccupé de cette croyance ridicule, que quelque chose que l'on puisse dire pour en désabuser, il n'est presque pas possible de faire prendre le parti à qui que ce soit, de s'y retirer seulement pour quelques jours, afin d'éprouver s'il est vrai que l'on y goûte des douceurs si rares, & que l'on y joüit d'un si merveilleux repos. C'est ce qui fait que l'on a une si prodigieuse aversion pour elle, & que l'on ne se la représente ordinairement que sous l'idée d'un exil ou d'une prison. *Le même.* On est communément prévenu contre la solitude & la retraite.

Dieu ne se fait point voir dans les carrefours, il ne fait point entendre sa voix dans les places publiques ; mais c'est dans la solitude qu'il fait entendre sa voix, & qu'il parle à une ame fidele : ***Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.*** C'est dans les grottes & sur les montagnes qu'il se communique à Abraham, à Jacob, à Moïse & à Elie. Ce n'est point en plein jour & au milieu du trouble qu'il leur parle ; c'est dans l'obscurité d'un nuage, & dans le repos du silence. JESUS-CHRIST même s'enfuit seul sur la montagne, & s'enfonce dans le désert pour y passer les nuits dans la priere : ***Et erat pernoctans in oratione.*** Qui ne sçait que la contemplation demande un grand calme au- Combien est douce la conversation avec le Seigneur dans la solitude. *Osée* 2.

dehors, une extrême paix au dedans; un saint loisir de l'ame; un parfait dégagement de toutes les facultez, d'avec tout ce qu'il y a de mortel & de créé, & une application totale de son esprit & de son cœur au Souverain Etre. Or je ne m'étonne plus si durant quarante jours que Moïse fut sur cette sainte montagne, où il eut le bonheur de traiter avec Dieu; ainsi (dit l'Ecriture) qu'un ami traite avec son ami, il ne fut sollicité ni de l'envie de manger & de boire, ni de revoir son frere, sa famille, & son peuple. La vûë & l'entretien de Dieu, lui servoient de nourriture & de viande, son sein étoit le lit sacré où il reposoit d'un sommeil extatique, & la présence de celui qui est le principe, le centre & le terme de tous, lui tenoit lieu de tout. Que ceux-là sont heureux, qui ayant fermé les yeux, les oreilles, & leur cœur, à tous les objets sensibles, se sont rendus dignes que Dieu leur découvre son visage, leur fasse entendre sa voix, & les remplisse de cet amour qui chasse, qui éteint, & qui détruit tous les autres amours? Heureux ceux, qui ayant rompu tout commerce avec les hommes, & avec les créatures ont mérité d'entrer dans celui de Dieu, & de vivre seuls avec ce Dieu seul! Heureux, enfin ceux, qui s'étant dégagez de toutes choses & d'eux-mêmes, se sont mis dans une espece d'impossibilité de posseder autre chose que Dieu! *Le même.*

Continuation du même sujet.

Il est constant que la solitude est le lieu sacré où la Majesté divine se communique, & qu'elle est, pour me servir de l'expression de saint Jean Chrysostome, comme l'avenuë & le vestibule du Sanctuaire. Un des plus puissans attraits de ceux qui ont l'esprit de la parfaite solitude, est de s'appliquer à adorer & à prier le Seigneur; à le regarder comme sa fin & son principe; à revérer dans ces vûës sa puissance & sa grandeur; à se tenir devant lui dans une soumission, qui aille jusqu'à l'anéantissement; à se mettre continuellement en état d'éprouver les effets de sa bonté & de sa miséricorde; de recevoir les impressions de sa lumiére & de sa grace; d'exécuter ses ordres & ses volontez; de lui rendre une obéïssance d'enfant, & de lui témoigner une dépendance d'esclave. Vous m'avoüerez que tout cela est un grand énigme pour le monde: mais ce n'en n'est nullement un pour ceux qui sont consacrez à la solitude. Ils sçavent par une heureuse expérience, de quels liens, pour ainsi dire, le Pere les attire à lui; par quelle vertu il les éleve, & avec quelles chaînes il les retient. Ils reconnoissent combien son esprit est doux; combien son empire est aimable, & combien sa societé est glorieuse. O Dieu! que j'estime ces Solitaires heureux! *Le même.*

La retraite est nécessaire pour remedier aux maux que cause la dissipation d'esprit qui est inévitable dans le monde.

Quels maux n'apporte point la dissipation d'esprit & du cœur dans le commerce du monde? Elle nous éloigne des objets de la foy, & fait que l'esprit se trouve noyé dans les images des objets sensibles, & que le cœur en reçoit de vives impressions; qu'il est fort touché des circonstances de ces objets; qu'il s'afflige des évenemens fâcheux, & qu'il se réjoüit avec excès, des évenemens favorables; & en un mot, qu'il se remplit des choses passageres, & qu'il est peu sensible à ce que la foy nous propose.. Or comme l'ame est foible dans la rencontre des choses de ce monde, le meilleur moyen pour parvenir au recüeillement qui est nécessaire pour s'attacher au service de Dieu, c'est de se retirer de tout cet extérieur inutile, & d'une partie même de celui qui est bon, s'il n'est pas nécessaire. Il faut pour un temps nous rendre un peu sauvages

vages aux hommes, sans interesser la charité, afin d'être insensibles à ceux qui voudroient nous distraire. Ensuite on sort plus sûrement au dehors, & l'on se donne au prochain avec une douceur & une affabilité qui gagne les cœurs; & quand on s'est ainsi établi dans le recüeillement intérieur, on ne peut guére recevoir de préjudice au dehors. *Le P. Surin, tome 1. de ses Dialogues spirituels, l. 2. ch. 1.*

Quant aux gens du monde, il faut qu'ils se retirent des visites & des occupations inutiles, pour s'accoûtumer à demeurer chez eux, & à converser avec Dieu. La retraite leur est nécessaire pour sortir de ce malheureux extérieur, où se laissant emporter, ils s'éloignent du souverain bien, s'écartant du dedans où il habite. On voit des personnes qui sont tombées dans une entiere dissipation, courir çà & là, chercher les compagnies, les spectacles, faire leur occupation d'un perpetuel divertissement. Dieu ne nous a pas donné la vie pour cela; mais pour l'employer aux œuvres de son service. Celui qui la passe à se divertir sans relâche, a déja l'esprit perdu. Il ne s'occupe pas de l'unique affaire, pour laquelle Dieu l'a mis au monde. Pour faire réüssir cette grande affaire, il faut entrer en soi-même, & là en traiter avec Dieu. C'est-là qu'il faut se mettre à l'abri de la colere de Dieu, pour n'en être point frappé. Elle tombe comme une tempête sur les ames qu'elle trouve épanchées au dehors. C'est pourquoi le Prophete Isaïe nous dit: *Allez mon peuple, entrez dans vos chambres: fermez vos portes sur vous, & tenez-vous un peu cachez pour un moment, jusqu'à ce que la colere soit passée.* Par ce moyen on ferme la porte du cœur aux choses de la terre, & on l'ouvre aux objets célestes. *Le même.*

Les gens du monde ont besoin de retraite pour penser à l'affaire de leur salut.

Les vrais spirituels cherchent Dieu en eux-mêmes, & le trouvent dans leur intérieur, où l'on peut dire qu'il est plus qu'en aucun autre lieu du monde. C'est-là proprement qu'il établit son royaume: *Regnum Dei intra vos est.* C'est là qu'il nous rappelle de nos égaremens, & qu'il nous crie, dit saint Augustin, que nous retournions à lui. Par cette conversion intérieure, on trouve & on cherche mieux Dieu au dedans de soi que dans les créatures. C'est-là l'exercice des ames véritablement dévotes. Leur étude est de se retirer de l'extérieur & des amusemens de la terre, & de rentrer au dedans d'elles-mêmes pour unir leur cœur à Dieu. Sans cela, on est tout au dehors, les sens étant appliquez aux objets qui les frappent par leurs attraits, & qui consument toutes les forces de l'esprit. *Le même, ch. 8. du liv. 3e.*

Les personnes véritablement spirituelles cherchent Dieu en elles-mêmes.

Il arrive à la plus grande partie des gens qui ont quitté le monde, pour vivre dans la retraite, que le commerce qu'ils conservent avec lui le font revivre dans le fond de leur cœur, lorsqu'ils y pensent le moins, & qu'ils se figurent qu'ils en sont entierement à couvert par leur pieté & par leur retraite. Le monde les reprend toûjours quand il les trouve à portée, ou plûtôt ils le reprennent eux-mêmes. Un flambeau qui est éteint, se rallume tout d'un coup, par la seule & simple communication de la fumée. Il paroît éteint, & il l'est en effet; cependant il ne laisse pas de se renflâmer, parce qu'il a encore quelque rapport, & qu'il touche par quelque endroit à ce qui peut lui redonner la lumiére qu'il n'a plus. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ses Maximes chrétiennes.*

Les personnes qui se sont retirées du monde pour vivre dans la retraite doivent éviter d'avoir commerce avec le monde.

C'est une grande bénédiction de s'être caché dans la retraite, & de passer sa vie dans le silence, pourvû qu'on se donne autant à Dieu, qu'on se refuse aux

Il ne faut pas que nô-

tre retraite & nôtre solitude soit oisive.

hommes, & que l'on ait avec lui tout le commerce que l'on n'a plus avec eux. Cependant comme il est tres-aisé de vivre inutilement dans la solitude, soit qu'on y demeure sans agir, soit que les actions ne soient, ni si animées, ni si pures qu'elles devroient être, il est certain qu'on a sujet de craindre & de se défier de toutes ses voyes, & d'autant plus qu'il est difficile de connoître, & de discerner celles qui sont droites, & celles qui ne le sont pas. *Le même.*

Dieu ne permet pas toûjours que ceux qui se retirent du monde pour vivre dans la retraite, y trouvent la paix qu'ils y cherchent.

Ceux-là sont heureux qui goutent la solitude, ou plûtot qui y trouvent Dieu, & qui l'y écoutent. Il y en a bien qui y sont conduits par son esprit, ausquels néanmoins il ne fait pas les mêmes graces. Car quoiqu'ils soient sortis du milieu des hommes, & que le seul desir de le servir & de travailler à leur salut ait été le véritable motif de leur retraite, & qu'ils soient même incapables de tourner la tête du côté du monde qu'ils ont quitté; cependant Dieu, par une conduite toute juste, permet qu'ils ne soient pas exempts d'agitations & d'inquiétudes, & qu'ils n'y rencontrent pas cette profonde paix qu'ils ont cherchée. Il se plaît à exercer leur patience & leur foy, & il n'accorde qu'à leur fidelité & à leur persévérance, ce qu'il leur a refusé au commencement de leur conversion. *Le même.*

Il faut garder les résolutions qu'on a prises dans la retraite.

Le dessein d'une retraite de quelques jours sert de peu, si l'on n'a soin de faire passer dans ses œuvres les résolutions qu'on y peut prendre; car ce n'est point par les dispositions passageres, dans lesquelles on se trouve, qu'on doit juger de son état; mais bien plûtôt par les effets & par les conséquences; puisqu'il arrive à bien des gens de se contenter d'être réguliers & exacts pendant dix jours, & de reprendre dans la suite les habitudes qu'ils avoient interrompuës. *Le même, tome second.*

On ne connoît pas assez les avantages de la retraite.

Heureux sont ceux qui n'ont plus d'engagement dans le monde, & qui peuvent, sans se tirer de l'ordre de Dieu, vivre dans la retraite. C'est un bien que l'on ne connoît pas assez; peu de gens le désirent, & ceux à qui Dieu l'accorde, & ausquels il est permis d'en joüir, souvent ne font pas ce qu'ils doivent, pour y rencontrer toutes les utilitez & les avantages qu'il y a attachez. *Le même.*

Les Saints ont aimé la solitude, & c'est là qu'ils se sont sanctifiez.

Nous remarquons que les Prophetes que Dieu vouloit remplir de son Esprit, se retiroient ordinairement dans les déserts; le divin Précurseur de JESUS-CHRIST, y entra dès l'enfance pour s'appliquer à l'oraison; une infinité de Solitaires & de Pénitens de la Nouvelle Loy ont marché sur les traces de ces premiers Solitaires du monde pour s'y sanctifier. En effet, c'est un effort héroïque de renoncer à la société des hommes pour conserver son innocence. Saint Bernard dit que le nom de solitude est un nom de peine & de misére : *Nomen solitudinis, nomen miseriæ.* C'est pourquoi, comme l'homme raisonnable est né pour la société, il fait un grand sacrifice lorsqu'il y renonce. Cependant quelque triste que soit la solitude, elle est dans cette vie le partage ordinaire des ames saintes; c'est dans la solitude qu'elles se purifient, qu'elles apprennent à connoître Dieu, & qu'elles contractent une alliance toute spirituelle avec lui. *Essais de Panegyriques, tome second.*

RICHESSES,

BIENS DE FORTUNE, LE BON & le mauvais usage qu'on en fait ; les vices & les désordres dont elles sont la cause, &c.

AVERTISSEMENT.

J'Ay déja parlé des Richesses & des biens de la terre, en parlant de l'Avarice ; parce qu'il est bien difficile de séparer tellement ces deux sujets, qu'on ne les confonde en quelque chose ; puisque l'avarice ajoûte seulement aux biens que l'on posséde ou que l'on désire un attachement criminel, & un amour déréglé, qui fait qu'on ne pense qu'à les augmenter par des voyes injustes, & par des épargnes sordides. Parler donc des Richesses, & du bon & du mauvais usage qu'on en fait sans rien dire de cette passion si odieuse à Dieu & aux hommes, ce seroit retrancher ce qu'il y a de plus fort sur cette matiere, & ce qui ouvre un plus beau champ à l'éloquence. Ce que je puis promettre, c'est qu'à la reserve de quelques passages de l'Ecriture qui sont communs à l'un & à l'autre sujet, qui ne différent que dans la maniere de les traiter, je ne repeterai rien de ce qui a été dit sur l'Avarice, me contentant d'y renvoyer le Lecteur, s'il a besoin de quelque chose qui regarde plus formellement & plus directement cette passion.

Le seul avertissement qu'il est nécessaire de donner ici, c'est de prendre garde que sous ce titre des Richesses ou des biens de fortune, on comprend les dangers ausquels on est exposé, & les avantages qu'on en peut retirer pour le salut, l'abus qu'on en fait ordinairement, & l'usage qu'on en doit faire, parce que ces biens étant indifférens d'eux-mêmes, le bien ou le mal qu'elles causent dépend uniquement de la maniere de les administrer à l'égard de ceux qui les possédent légitimement.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. Le premier dessein qui se présente, comme le plus naturel, & le moins recherché, est de faire voir que les richesses sont ordinairement criminelles dans leur poursuite, dangereuses dans leur possession, & funestes dans leur issuë. Ce qui peut faire les trois parties d'un discours.

1°. Elles sont criminelles dans leur poursuite, & après avoir supposé qu'on en peut acquerir par des voyes justes, pour soûtenir son état & sa dignité, il n'est pas difficile de faire voir, que l'empressement, & le désir trop ardent d'en acquerir fait qu'on employe souvent des moyens illegitimes, particuliérement quand on s'enrichit en peu de temps; que ce désir même déréglé est une affection criminelle, contraire à la Loy de l'Evangile, qui nous prescrit le détachement des biens de la terre. Que la passion empêche même le discernement de ce qui est permis, & ce qui est contre la justice. Et enfin que dans la poursuite qu'on fait de ces biens, on commet une infinité de crimes, fraudes, supercheries, procez mal intentez, & quelquefois les injustices les plus criantes.

2°. Les richesses sont dangereuses dans leur possession, parce qu'il y a danger que le cœur ne s'y attache; car quoique Dieu n'y ait pas défendu la possession, & n'ait pas obligé ceux qui les possédent de s'en dépoüiller, on ne peut douter que l'attachement qu'on y a ne soit un état de damnation, & que le danger de s'y attacher, d'y mettre sa confiance, & comme parle l'Apôtre, d'en faire son idole, ne soit presque inévitable. De plus comme il est assez ordinaire d'en abuser, il est difficile qu'on ne tombe dans les désordres que les richesses entraînent après elles.

3°. Elles sont funestes dans leur issuë; car tantôt on les perd ou l'on nous les enléve, ce qui nous cause de la douleur & du chagrin; tantôt elles nous attirent mille affaires fâcheuses qui troublent nôtre repos. Quand elles sont acquises injustement elles nous causent mille remords de conscience, & quand elles ne nous quittent pas dès cette vie, nous les abandonnons nécessairement à
Eccli. 14. la mort, mais avec quels regrets? *O mors quàm amara es homini pacem habenti in substantiis suis!* Enfin elles nous perdent elles-mêmes, & nous précipitent dans un malheur éternel.

II. Les abus que les riches font ordinairement de leurs biens temporels, en usant contre les ordres de Dieu de qui ils les ont reçûs.

Premierement, Dieu les leur a donnez pour être l'instrument de leur salut, en les employant pour son service, & ils en font l'instrument de leur perte, en s'en servant pour satisfaire leurs passions, leur ambition, leur vanité, leur cupidité, &c.

Secondement, ce sont des bienfaits de Dieu, pour obliger ceux envers lesquels il a été plus liberal, à l'aimer davantage, & à une reconnoissance plus

particuliere. Mais par un étrange abus, qui n'est que trop ordinaire, c'est ce qui cause un oubli de Dieu, & qui leur fournit même des prétextes, pour se dispenser des plus essentiels devoirs de la Religion.

Troisiémement. Dieu leur a donné ces biens pour en faire part aux autres, & être comme les substituts de sa Providence envers les pauvres du soin desquels il les a chargez, & il arrive tout au contraire, que les plus riches sont souvent les plus durs, & les plus insensibles aux miséres d'autrui.

Les biens de fortunes, & les grandes richesses, ont toûjours été regardez des saints Peres, & même des Philosophes Payens plûtôt comme des obstacles, que comme des avantages pour la vertu, jusque-là qu'ils leur ont donné le nom d'empêchement : *Impedimenta.* Surquoi on peut faire ces trois réflexions, qui peuvent fournir trois points d'un discours. III.

Premier. Les biens & les richesses nous empêchent de servir Dieu, comme dit l'Evangile même : *Nemo potest duobus Dominis servire, non potestis servire Deo & mammona.* *Matth. 6.*

Second. Ils empêchent la liberté d'esprit, tout occupé qu'on est des soins d'acquerir, & de conserver, à peine laissent-ils le loisir de penser à Dieu : *Ubi est thesaurus tuus, ibi & cor tuum erit.* *Ibidem.*

Troisiéme. Ils empêchent & troublent nôtre repos & nôtre paix, par mille chagrins, mille inquiétudes, des procès, des differens, qu'il est presque impossible d'éviter.

On peut considerer les richesses, en deux états. 1°. Avant que de les posseder, & lorsqu'on travaille à les acquerir. 2°. Dans la possession, de quelque maniere, & à quelque titre qu'on en joüisse. IV.

1°. Dans le premier état, elles sont, dit l'Apôtre, un sujet de tentation : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem.* La multiplicité des désirs, les occasions de s'enrichir aux dépens d'autrui, les differens moyens qu'on prend pour cela exposent à des tentations continuelles. *1. Ad Tim. 6.*

2°. Quand on en a acquis la possession, elles sont comme dit le même Apôtre, des filets & des lacs, qui nous arrêtent, & qui nous captivent : *Incidunt in laqueum.* *Ibidem.*

Nous voyons les vices & les désordres ausquels les richesses portent d'elles mêmes, dans l'exemple du mauvais riche de l'Evangile : car il ne suffit pas qu'elles soient acquises légitimement, si elles ne sont accompagnées de la disposition de l'esprit & du cœur, ce qui manquoit à ce riche reprouvé. V.

1°. Il étoit superbe, ce qu'il faisoit paroître par la magnificence des habits dont il étoit vêtu : *Induebatur purpura & bysso*; de sorte que l'orgueil est la premiere chose qu'inspirent les richesses : *Vermis divitiarum superbia.*

2°. Il étoit sensuel, & adonné à ses plaisirs : *Et epulabatur quotidie splendidè.* Et n'est-ce pas à quoi les riches employent le plus ordinairement leurs biens, à se procurer leurs commoditez & leurs plaisirs ?

3°. Il étoit avare & cruel, insensible à la misere où étoit réduit le pauvre Lazare. N'est-ce pas le naturel des riches d'être insensibles aux miséres des pauvres, quoi qu'ils ayent une obligation indispensable de les soulager ?

On peut faire un bon & utile discours sur la fausse idée qu'on a communément conçûë des richesses, & des biens temporels. VI.

1°. On les regarde comme un apanage de sa naissance & de sa condition, & elles sont assez ordinairement le fruit des pechez de ceux qui les ont acquis, & qui nous les ont laissez.

2°. On les considére comme un puissant moyen de faire du bien, & ils sont le plus souvent l'instrument de tous les maux, & l'Apôtre nous assûre qu'ils
1. *Ad Tim.* 6. en sont la racine : *Radix malorum omnium cupiditas.*

3°. On les envisage comme une faveur du Ciel, & ils sont presque toûjours la peine du peché, ou la récompense de quelques vertus Morales, que Dieu donne aux reprouvez en cette vie.

Ce sont trois erreurs dont il faut désabuser les hommes, au sujet des richesses. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

VII. On peut réduire ce même dessein à deux principaux points, qui rendront un discours assez juste.

Le premier. Les richesses sont souvent le fruit du peché, l'acquisition qu'en ont faite ceux qui nous les ont laissez, n'ayant pas toûjours été sans crime.

Le second. Elles sont l'instrument du peché dans l'usage qu'on en fait, puisque c'est par leur moyen que se commettent les plus grands crimes.

VIII. Que les riches sont plus dangereusement tentez que les pauvres sur ces
1. *Ad Tim.* 6. paroles de l'Apôtre : *Qui volunt divitas fieri incidunt in tentationem.* Et par conséquent qu'ils sont en plus grand danger de leur salut.

Premierement. Les tentations des pauvres ne sont que des choses nécessaires à la vie. Or ces choses sont assez bornées ; il est aisé de les avoir par des voyes licites, sans compter l'assûrance infaillible que Dieu y pourvoira. Mais les riches sont tentez du désir des choses superfluës, qui n'ayant point de bornes, les tentations en sont sans nombre, & continuelles.

Secondement. Comme on ne doit pas attendre de Dieu, ni lui demander des choses superfluës ; lorsqu'on les désire ardemment, comme font les riches, on ne peut les avoir que par des moyens humains, & l'on est tenté de les rechercher par des voyes illicites.

Troisiémement. Comme les riches n'espérent pas obtenir de Dieu l'objet de leurs désirs, ils l'oublient facilement, & ne se mettent pas en peine de lui être fidéles. *Pris du P. de la Colombiere dans ses Réflexions Chrétiennes.*

IX. Pour apprendre le bon usage qu'on doit faire des biens que la providence nous donne, il faut les recevoir.

1°. Avec un sentiment de crainte par rapport à nous ; puisque si ces biens ne sont pas des obstacles formels à nôtre salut, ce sont de grandes dispositions à nôtre perte.

2°. Avec un sentiment de reconnoissance par rapport à Dieu, parce que nous devons lui en rendre grace, & les faire servir à sa gloire.

3°. Avec un sentiment de fidelité & de justice par rapport au prochain, puisque nous les avons reçûës du Ciel, pour en assister & secourir nos freres dans leurs besoins. *Pris de M. Joly, Prône pour le quatriéme Dimanche de Carême.*

X. Le bon usage que nous pouvons faire des biens temporels, que nous avons reçûs de Dieu.

Premiérement. Ces biens & ces richesses peuvent servir d'objet d'un mépris généreux à un Chrétien, qui aspire à des biens éternels, c'est ce que l'on témoigne quand on les possede sans attachement.

Secondement. Ils sont les instrumens de nos bonnes œuvres, si nous les employons en charitez, & en d'autres semblables actions de pieté.

Troisiémement. Ils sont la matiere de nos sacrifices, si nous y renonçons chacun selon son état.

POUR user des biens de ce monde en véritables Chrétiens, il y a trois conditions qui sont nécessaires. XI.

Premiere. Il ne faut en user qu'autant qu'on en a besoin, & qu'on y est obligé par le devoir, & la bienséance de son état.

Seconde. Il faut que le cœur en soit détaché lors même que l'on travaille à les acquerir, & à les conserver par des voyes honorables & légitimes.

Troisiéme. Il faut que l'usage en soit purifié par des intentions Chrétiennes, & des vûës conformes à la Religion : *Pris des Essais de Sermons tome 2. 8e. Dimanche après la Pentecôte.*

LES richesses sont appellées dans l'Ecriture, injustes & un trésor d'iniquité : *Mammona iniquitatis.* Quoique d'elles-mêmes elles ne soient pas mauvaises, ni incompatibles avec le salut. Saint Augustin en donne trois raisons, qui peuvent servir de partage d'un discours. XII.

Premiere. Parce qu'on les acquiert souvent injustement par violence, par fraude, & par d'autres voyes illégitimes : *Quia sæpè cum iniquitate acquirantur.* Ce sont les paroles de ce saint Docteur.

Seconde. Parce qu'on les possede avec injustice, c'est-à-dire, avec peché, en s'y attachant, & en y mettant toute sa confiance : *Cum iniquitate possidentur.*

Troisiéme. Parce qu'on les dépense avec crime, en les employant en de foles dépenses, & à satisfaire ses passions : *Cum iniquitate consumuntur.*

MONTRER combien les richesses sont dangereuses pour le salut. XIII.

1°. Dangereuses à ceux qui les désirent, ce qui fait dire à l'Apôtre : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, & in laqueum diaboli.*

2°. Dangereuses à ceux qui les possedent, à cause de l'affection criminelle, & de l'attachement qu'il est difficile de ne pas y avoir, quoique ce soit un état de damnation.

3°. Dangereuses à ceux qui en usent, parce qu'ils ne les employent pas dans les vûës, & dans les desseins de Dieu. *Le P. Massillon Sermon de l'usage des richesses.*

POUR faire un bon & saint usage des biens de la terre. XIV.

1°. La Religion en doit disposer pour l'interêt de Dieu.

2°. La charité pour l'interêt du prochain.

3°. La pénitence pour nôtre propre interêt.

LES richesses causent trois désordres dans les hommes, ce qui fait, que leur salut est tres-difficile, & moralement impossible selon l'oracle de la vérité même. XV.

Premier. Elles les rendent injustes dans l'acquisition qu'ils en font.

Second. Elles les rendent insatiables, puisque nous voyons que plus ils en possédent, plus ils en souhaitent, & que cette passion ne dit jamais c'est assez.

Troisiéme. Elles les rendent cruels, & impitoyables, sans aucune compassion pour les miséres d'autrui.

XVI. On peut considerer les personnes riches, premierement. Dans la possession de leurs richesses, & en second lieu dans l'usage que la plûpart ont coutume d'en faire.

Premier Point ; on peut faire voir comme elles deviennent criminelles par les desordres que cause l'attachement qu'on y a; dans le second comme l'usage qu'on en fait, les rend l'instrument de tous les crimes. Ainsi les richesses nous possédent nous-mêmes lorsque nous les possédons mal, & elles nous perdent par la profusion, ou le mauvais employ que nous en faisons. *Pris de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon 17. de l'Avent.*

XVII. Les richesses produisent d'ordinaire trop d'affaires ou trop de loisir, trop d'épines, pour parler le langage de l'Evangile, ou trop de roses ; trop de soins, & d'inquiétudes, ou trop de plaisirs qui sont les deux choses les plus opposées au salut,

1°. Les soins & les inquiétudes, qu'attirent les richesses sont appellées dans l'Ecriture, des épines, qui nous arrêtent, qui nous piquent, qui nous embarrassent, elles nous engagent dans mille intrigues, & dans mille affaires qui ne nous permettent pas de penser à l'affaire de nôtre salut ; ces épines étouffent toutes les semences de la grace, &c.

2°. Les plaisirs, les divertissemens, & les délices que nous nous procurons par le moyen des richesses : *Divitiæ voluptatum satellites* ; comme parle saint Augustin. Ces plaisirs nous corrompent par leur mollesse, & nous entraînent dans toutes sortes de désordres ; & c'est par ces deux voyes, que les richesses causent la perte éternelle de ceux qui les cherchent, ou qui les possédent.

XVIII. On peut prendre pour sujet d'un discours les deux choses que le Sage a reconnu par expérience dans tous les biens de ce monde; sçavoir, la vanité, & l'affliction d'esprit : *Videns cuncta vanitatem & afflictionem spiritus.* *Eccl. 1.*

1°. La vanité des biens & des richesses, c'est-à-dire, leur fragilité & leur inconstance qui les doit faire mépriser. Saint Chrysostome l'a exprimée en ces trois paroles : *Ex se ipsis veterascunt, luxu Dominorum suorum consumuntur, aut ab extraneis dolo, violentiâ, vel calumnia diripiuntur.* Elles s'usent & vieillissent d'elles-mêmes ; ceux qui les possédent les consument par le luxe ; ou bien elles nous sont enlevées, par la fraude, la violence, & la calomnie des étrangers.

2°. Pour ce qui est du chagrin ou de la douleur d'esprit que les richesses nous attirent, on peut se servir d'un autre passage du Pape Innocent, qui l'exprime en ces trois autres paroles : *Labor est in acquirendo, timor in possidendo, dolor in amittendo.* La peine qu'il y a de les acquerir, la crainte de les perdre quand on les posséde, & la douleur que leur perte nous cause.

XIX. On peut encore faire voir dans les deux parties d'un discours.

1°. Que les richesses sont les instrumens de toutes sortes de bonnes œuvres, entre

entre les mains d'un homme de bien, qui sçait les menager & les employer avec prudence.

2°. Qu'elles sont l'instrument de toutes sortes de crimes dans un homme perdu, sans conscience, & sans honneur.

Il faut se servir des biens temporels selon les differens droits par lesquels nous les possedons. XX.

1°. Quand nous les tenons de la naissance ou de la fortune, il faut s'en servir pour nous sanctifier dans nôtre condition.

2°. Quand c'est la vertu qui nous les donne, il s'en faut servir pour établir la vertu.

3°. Quand le peché nous les a procurez, il s'en faut servir pour détruire le peché dans nous, & dans les autres.

Pour que les richesses, & les biens temporels ne soient point la cause de nôtre perte, & de nôtre damnation. XXI.

1°. Il faut les acquerir sans injustice.

2°. Il faut les conserver sans inquietude.

3°. Il faut les posseder sans attachement, & sans affection.

On peut faire dans un discours le caractere d'un riche reprouvé, sur l'exemple du mauvais Riche de l'Evangile. XXII.

1°. C'est celui qui ne pense qu'à thésauriser, pour avoir dequoi satisfaire ses passions.

2°. Qui employe ou dissipe ses biens, dans le luxe, dans le jeu, dans les divertissemens dans les vanitez du siecle.

3°. Celui enfin, dont l'augmentation des richesses, ne sert qu'à augmenter sa dureté envers les miserables.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en parlent.

Saint Cyprien, Serm.6. sur l'Oraison Dominicale, traite du peril qu'il y a dans les richesses, & des moyens d'en bien user. Les Saints Peres.

Saint Jerôme dans ses Commentaires, sur le Prophete Nahum, chapitre troisiéme, parle du mépris qu'on doit faire des biens temporels.

Le même, liv.7. sur Isaïe à l'occasion des richesses immenses qui étoient dans la ville de Tyr, represente la vaine occupation de ceux qui n'ont point d'autre soin que d'amasser du bien.

Le même, dans l'Epître onziéme écrite à Ageruchia, montre qu'on doit preferer le soin de son salut à celui d'amasser des richesses.

Le même, dans l'Epître trente-quatriéme écrite à Julien, montre combien il est difficile de mépriser les richesses, & à quelle perfection ce mépris nous éleve.

Saint Augustin, sur le Pseaume 122. apporte les raisons pourquoi les biens de la terre, & les richesses temporelles ne sont pas de vrais biens.

Le même, liv. des 50. Homel. homel. 30. fait un long discours pour montrer quelles sont les richesses qu'on possede justement, & quelles sont celles qui sont injustes, & pourquoi Dieu les donne, & sur la fin il montre qu'elles ne sont point mauvaises d'elles-mêmes.

Le même, Sermon 35. & 59. *De verbis Domini*, montre quelles sont les veritables richesses.

Le même, *lib.* 1. *de Civit. c.* 10. raporte l'exemple & les paroles de saint Paulin Evêque de Nole, pour montrer quelles sont les richesses d'un Chrétien.

Le même, Epître 89. *Ad Hilarium*, montre l'usage qu'un Chrétien doit faire de ses biens.

Le même, Sermon cinquiéme, *De verbis Domini*, montre la difference qu'il y a entre un homme riche, & un homme qui aime les richesses.

Le même, Sermon dixiéme, *De Sanctis*, montre en quel sens les richesses sont des biens, & le moyen de les rendre tels.

Le même, liv. des 50. Homel. homel. 13. parle de l'orgueil des personnes riches, & à quoi elles doivent employer leurs richesses.

Le même, *lib. de Catechizandis rudibus*, *c.* 16. parle de la vanité, de l'inconstance, & du peu de fond qu'il y a à faire sur les richesses.

Le même, *lib. de* 12. *Abusionum gradibus, incerti auth. c.* 4. montre qui sont ceux qui abusent des richesses. *Ce titre est d'un Autheur incertain.*

Saint Gregoire, Homel. 40. sur l'Evangile, montre que les richesses sont souvent accordées aux méchans en recompense de quelques bonnes actions.

Le même, liv. 18. de ses Morales, sur ces paroles de Job : *Dives cum dormierit, nihil secum auferet*, fait voir comme les riches seront desabusez, à la mort de leurs vains projets, & regreteront les soins inutiles qu'ils ont eu d'amasser des richesses.

Le même, au livre vingtiéme, chap. 16. des mêmes Morales, s'étend fort au long, sur les chagrins & les inquietudes qu'attirent les richesses.

Origene, Homel. 8. sur saint Matthieu parle du mépris qu'on doit faire des richesses.

Saint Basile, Homel. 13. sur le Pseaume 48. sur ces paroles : *Ne timueris cum dives factus fuerit homo, &c.* fait voir comme à la mort on reconnoît l'inutilité des richesses.

Le même, dans l'Homelie sur le Pseaume 61. sur ces paroles : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*, montre combien les biens temporels sont inconstans, & de peu de durée.

Le même, fait voir la même verité dans l'Homel. 23. *Ex variis*; laquelle a pour titre : *Non adhærendum esse rebus secularibus.*

Le même, dans l'Homelie 24. *Ex variis*, montre combien les richesses sont méprisables en comparaison de la vertu.

Saint Chrysostome, dans l'Homelie sur l'avarice, parle de l'inutilité des richesses & des biens de la terre.

Le même, dans l'Homelie, *Quod nemo læditur nisi à seipso*, montre combien l'esclavage des richesses est dur & cruel.

Le même, dans l'Homelie 58. sur saint Matthieu, en expliquant ces paroles : *Nemo potest duobus Dominis servire*, montre la même chose.

Le même, Homelie 7. sur la seconde aux Corinthiens fait un détail des soins & des inquietudes qu'elles causent.

Le même, Homelie 17. sur la premiere Epître à Timothée, chap.6. s'étend sur les maux que cause l'amour & le desir des richesses.

Le même, *lib.2. de compunctione cordis*, fait voir comme les biens de la terre nous empêchent de penser à ceux du Ciel.

Le même, Homelie 35. & 36. sur la Genese, parlant d'Abraham, montre comme ce saint Patriarche nous a enseigné à mépriser les richesses.

Le même, Homelie 14. sur l'Epître aux Romains, nous découvre l'artifice du démon, de nous faire perdre des choses infiniment precieuses pour en acquerir d'inutiles, & de nul prix.

Le même, Homelie 38. sur la 1. aux Corinthiens, montre que la passion des richesses est insatiable. Et dans l'Homelie 12. que ce que nous appellons biens temporels, n'est pas de vrais biens.

Le même, dans la troisiéme Exhortation sur le chap.2. de saint Matthieu, montre qu'il ne faut point s'élever pour les avantages de la naissance & des richesses.

Le même, dans la 3. Exhortation sur le chap.3. du même saint Matthieu, montre qu'un Chrétien doit mépriser tous les biens du monde, comme indignes de lui.

Le même, dans la 4. Exhortation sur le chap.6. montre combien nous deshonorons Dieu, par les soins que nous avons des choses de la terre, & par l'indifference où nous sommes des biens du Ciel. Dans la 4. Exhortation sur le 10. chap. il condamne les richesses d'orgueïl, & de dureté. Dans la 2. sur le chap. 14. que les bien de la terre ne meritent pas qu'on s'y attache. Dans la 3. sur le ch.18. à combien de maux sont sujets les Riches. Dans la 2. sur le chap.19. que tous les biens de la terre ne peuvent nous rendre que malheureux, puisqu'ils nous font perdre ceux du Ciel. Dans la 3. sur le chap.24. que les Riches doivent se considerer comme les dispensateurs de leurs richesses & non comme en étant les proprietaires & les maîtres. Dans la derniere exhortation par où il conclut tout l'ouvrage sur saint Matthieu, il parle du martyre des Riches, & de la vanité des richesses.

Salvien, *l.1. ad Ecclesiam Cath.* invective contre le mauvais usage des richesses.

Saint Bernard, Sermon 1. de l'Avent, fait voir comme les richesses entraînent la plûpart des hommes dans un malheur éternel.

Le même, Sermon 80. sur les Cantiques, montre que ceux qui travaillent à acquerir les biens de la terre, ne sçavent pour qui, ni à qui ils les reservent.

Le même, sur ces paroles; *Ecce nos reliquimus omnia, &c.* apportent les raisons qui nous obligent à fuïr & à mépriser les richesses.

Grenade, en plusieurs endroits de ses écrits, qu'il seroit trop long de rapporter, n'en ayant point fait de traité particulier. Les Livres spirituels.

L'Autheur de la Morale Chrétienne sur le Pater, liv.6. sect.1. art.3. 4. &c.

De Combolas, dans le modele de la Vie Chrétienne, traité 2. ch.3. & dans les paragraphes suivans.

Le Pere Caussin, dans la Cour sainte, liv.1. & en d'autres endroits de ce livre.

Le Pere Loüis Thomassin, a fait un gros & docte traité du bon usage des biens temporels, mais uniquement par raport à l'aumône.

Le Pere Croiset, 2. tome de ses Reflexions Chrétiennes, a un long chapitre sur les Riches.

Le même, dans le même Volume, parle du desir de faire fortune.

Marchantius, *In Tuba Sacerdotali, tract. 2. lect. 1.*

Le Pere de la Colombiere, en ses Reflexions chrétiennes.

Les Predicateurs. Faber, *Conc. 5. 6. & 7. in Dominic. 14. post Pentecosten.*

L'Autheur des Homelies Morales, sur tous les Dimanches de l'année, Homil. sur le 8. Dim. après la Pentec.

Reina, *Conc. 6. num. 6. & Conc. 17. num. 21.*

Monsieur Joly, Prône pour le 4. Dim. de Carême, parle du bon usage des biens.

Monsieur Biroat, Discours 13. de l'Avent.

Les Essais de Sermons de l'Abbé de Breteville, 1. dessein sur l'Evangile du Mauvais Riches.

Le Pere Texier, Sermon pour le Mardi de la 2. semaine de Carême, montre qu'un mauvais riche est idolâtre, & n'a aucune religion.

Tous ceux qui ont fait des Sermons sur l'Aumône, parlent aussi des Riches & des richesses.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne en a un particulier sur ce sujet.

Ceux qui ont fait des lieux communs. Loüis de Grenade. Voyez *Divitiæ*, Berchorius, *summa Prædicantium*, Peraldus, Labatha, Reynerius de Pisis, &c.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Ne timueris cum dives factus fuerit homo, & cum multiplicata fuerit gloria domus ejus, quoniam cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus. Psalm. 48.

Ne soyez point saisi de crainte en voyant un homme devenu riche, & sa maison comblée de gloire; parce que lorsqu'il sera mort il n'emportera point tous ses biens, & que sa gloire ne descendra point avec lui.

Relinquent alienis divitias suas, & sepulchra eorum domus illorum in perpetuum. Ibidem.

Ils abandonneront leurs richesses à des étrangers, & leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siecles.

Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. Psalm. 75.

Ils se sont endormis du sommeil de la mort tous ces hommes qui se glorifioient dans leurs richesses, & n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorsqu'ils se sont éveillez.

Qui confidunt in virtute suâ, & in multitudine divitiarum suarum gloriantur; frater non redimit, non redimet homo, non dabit Deo pretium redemptionis animæ suæ. Psalm. 48.

Ceux qui se confient dans leur force, & qui se glorifient dans l'abondance de leurs richesses entendent ceci: Le frere ne rachette point son frere, l'homme étranger le rachetera-t il? il ne pourra rien donner à Dieu qui l'appaise.

Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.

Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-

Psalm. 61.

Divites eguerunt & esurierunt, inquirentes autem Dominum non deficient omni bono. Psalm. 33.

Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, & prævaluit in vanitate suâ. Psalm. 51.

Qui confidit in divitiis suis corruet. Proverb. 11.

Non proderunt divitiæ in die ultionis. Ibidem.

Benedictio Domini divites facit. Ibidem.

Corona sapientum divitiæ suæ. Ibidem. cap. 14.

Est quasi dives cum nihil habeat, & est quasi pauper cum in multis divitiis sit. Ibid. cap. 13.

Redemptio animæ viri, divitiæ suæ. Ibid. c. 13.

Noli laborare ut diteris, sed prudentiæ tuæ pone modum. Ibid. c. 23.

Mendicitatem & divitias ne dederis mihi, tribue tantum victui meo necessaria, ne saciatus illiciar ad negandum, & dicam quis est Dominus? aut egestate compulsus furer, & perjurem nomen Dei mei. Ibid. c. 30.

Ne erigas oculos ad opes quas non potes habere. Ibidem c. 23.

Dives cum dormierit, nihil secum auferet, aperiet oculos suos, & nihil inveniet, apprehendet eum quasi aqua, inopia, & nocte eum opprimet tempestas. Job. 27.

Melius est parum in timore Domini, quàm thesauri magni & insatiabiles. Proverb. cap. 15.

Utilior est sapientia cum divitiis sicut enim protegit sapientia, sic protegit pecunia. Eccl. 7.

Pecuniæ obediunt omnia. Ibid. c. 1.

Si dives fueris, non eris immunis à delicto. Eccli. 11.

Multos perdidit aurum & argentum. Ibid. c. 8.

Bona est substantia, cui non est peccatum in conscientia. Ibid. c. 13.

Domus quæ nimis locuples est, annullabitur superbia. Eccli. 22.

Beatus dives qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia thesauris. Ibid. 31.

Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis, usque ad terminum

vous bien d'y attacher vôtre cœur.

Les riches ont été dans le besoin, & ont eu faim; mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne seront privez d'aucun bien.

Voilà l'homme qui n'a point pris Dieu pour son protecteur; mais qui a mis son espérance dans la multitude de ses richesses, & qui s'est prévalu de son vain pouvoir.

Celui qui se fie en ses richesses tombera.

Les richesses ne serviront de rien au jour de la vengeance.

La bénédiction du Seigneur rend les hommes riches.

Les richesses des sages leur sont comme une couronne.

Tel paroît riche qui n'a rien, & tel paroît pauvre qui est fort riche.

Les richesses de l'homme sont la rançon de son ame.

Ne travaillez point à vous enrichir, mais mettez des bornes à vôtre prudence.

Ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses: donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre, de peur qu'étant rassasié, je ne sois tenté de vous renoncer, & de dire, qui est le Seigneur; ou qu'étant contraint par la pauvreté, je ne dérobe, & que je ne parjure le nom de mon Dieu.

Ne levez point les yeux vers les richesses que vous ne pouvez point avoir.

Lorsque le riche s'endormira en mourant, il n'emportera rien avec lui, il ouvrira les yeux, & il ne trouvera rien, il sera surpris de la pauvreté comme d'une inondation, & il sera accablé de la tempête durant la nuit.

Peu avec la crainte de Dieu, vaut mieux que les grands trésors qui ne rassasient point.

La sagesse est plus utile avec les richesses; car comme la sagesse protege, l'argent protege aussi.

Tout obéït à l'argent.

Si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de peché.

L'or & l'argent en ont perdu plusieurs.

Les richesses sont bonnes à celui dont la conscience est sans pechez.

La maison qui abonde en richesses se ruïnera par l'orgueil.

Heureux le riche qui n'a point couru après l'or, & n'a point mis son espérance dans l'argent & dans ses trésors.

Malheur à vous qui joignez maison à maison, & qui ajoûtez terre à terre, jusqu'à ce qu'il n'y

Le Pere Loüis Thomassin, a fait un gros & docte traité du bon usage des biens temporels, mais uniquement par raport à l'aumône.

Le Pere Croiset, 2. tome de ses Reflexions Chrétiennes, a un long chapitre sur les Riches.

Le même, dans le même Volume, parle du desir de faire fortune.

Marchantius, *In Tuba Sacerdotali, tract. 2. lect. 1.*

Le Pere de la Colombiere, en ses Reflexions chrétiennes.

Les Predicateurs. Faber, *Conc. 5. 6. & 7. in Dominic. 14. post Pentecosten.*

L'Autheur des Homelies Morales, sur tous les Dimanches de l'année, Homil. sur le 8. Dim. après la Pentec.

Reina, *Conc. 6. num. 6. & Conc. 17. num. 22.*

Monsieur Joly, Prône pour le 4. Dim. de Carême, parle du bon usage des biens.

Monsieur Biroat, Discours 13. de l'Avent.

Les Essais de Sermons de l'Abbé de Breteville, 1. dessein sur l'Evangile du Mauvais Riches.

Le Pere Texier, Sermon pour le Mardi de la 2. semaine de Carême, montre qu'un mauvais riche est idolâtre, & n'a aucune religion.

Tous ceux qui ont fait des Sermons sur l'Aumône, parlent aussi des Riches & des richesses.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne en a un particulier sur ce sujet.

Ceux qui ont fait des lieux communs. Loüis de Grenade. Voyez *Divitiæ*, Berchorius, *summa Prædicantium*, Peraldus, Labatha, Reynerius de Pisis, &c.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

NE timueris cum dives factus fuerit homo, & cum multiplicata fuerit gloria domus ejus, quoniam cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus. Psalm. 48.

NE soyez point saisi de crainte en voyant un homme devenu riche, & sa maison comblée de gloire ; parce que lorsqu'il sera mort il n'emportera point tous ses biens, & que sa gloire ne descendra point avec lui.

Relinquent alienis divitias suas, & sepulchra eorum domus illorum in perpetuum. Ibidem.

Ils abandonneront leurs richesses à des étrangers, & leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siecles.

Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. Psalm. 75.

Ils se sont endormis du sommeil de la mort tous ces hommes qui se glorifioient dans leurs richesses, & n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorsqu'ils se sont éveillez.

Qui confidunt in virtute suâ, & in multitudine divitiarum suarum gloriantur; frater non redimit, non redimet homo, non dabit Deo pretium redemptionis animæ suæ. Psalm. 48.

Ceux qui se confient dans leur force, & qui se glorifient dans l'abondance de leurs richesses entendent ceci : Le frere ne rachette point son frere, l'homme étranger le rachetera-t il ? il ne pourra rien donner à Dieu qui l'appaise.

Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.

Si vous avez beaucoup de richesses, gardez-

Pſalm. 61.

Divites eguerunt & eſurierunt, inquirentes autem Dominum non deficient omni bono. Pſalm. 33.

Ecce homo qui non poſuit Deum adjutorem ſuum, ſed ſperavit in multitudine divitiarum ſuarum, & prævaluit in vanitate ſuâ. Pſalm. 51.

Qui confidit in divitiis ſuis corruet. Proverb. 11.

Non proderunt divitiæ in die ultionis. Ibidem.

Benedictio Domini divites facit. Ibidem.

Corona ſapientum divitiæ ſuæ. Ibidem. cap. 14.

Eſt quaſi dives cum nihil habeat, & eſt quaſi pauper cum in multis divitiis ſit. Ibid. cap. 13.

Redemptio animæ viri, divitiæ ſuæ. Ibid c. 13.

Noli laborare ut diteris, ſed prudentiæ tuæ pone modum. Ibid. c. 23.

Mendicitatem & divitias ne dederis mihi, tribue tantum victui meo neceſſaria, ne ſatiatus illiciar ad negandum, & dicam quis eſt Dominus? aut egeſtate compulſus furer, & perjurem nomen Dei mei. Ibid. c. 30.

Ne erigas oculos ad opes quas non potes habere. Ibidem c. 23.

Dives cum dormierit, nihil ſecum auferet, aperiet oculos ſuos, & nihil inveniet, apprehendet eum quaſi aqua, inopia, & nocte eum opprimet tempeſtas. Job. 27.

Melius eſt parum in timore Domini, quàm theſauri magni & inſatiabiles. Proverb. cap. 15.

Utilior eſt ſapientia cum divitiis ſicut enim protegit ſapientia, ſic protegit pecunia. Eccl. 7.

Pecuniæ obediunt omnia. Ibid. c. 1.

Si dives fueris, non eris immunis à delicto. Eccli. 11.

Multos perdidit aurum & argentum. Ibid. c. 8.

Bona eſt ſubſtantia, cui non eſt peccatum in conſcientia. Ibid. c. 13.

Domus quæ nimis locuples eſt, annullabitur ſuperbia. Eccli. 22.

Beatus dives qui poſt aurum non abiit, nec ſperavit in pecuniâ theſauris. Ibid. 31.

Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis, uſque ad terminum

vous bien d'y attacher vôtre cœur.

Les riches ont été dans le beſoin, & ont eu faim; mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne ſeront privez d'aucun bien.

Voilà l'homme qui n'a point pris Dieu pour ſon protecteur; mais qui a mis ſon eſpérance dans la multitude de ſes richeſſes, & qui s'eſt prévalu de ſon vain pouvoir.

Celui qui ſe fie en ſes richeſſes tombera.

Les richeſſes ne ſerviront de rien au jour de la vengeance.

La bénédiction du Seigneur rend les hommes riches.

Les richeſſes des ſages leur ſont comme une couronne.

Tel paroît riche qui n'a rien, & tel paroît pauvre qui eſt fort riche.

Les richeſſes de l'homme ſont la rançon de ſon ame.

Ne travaillez point à vous enrichir, mais mettez des bornes à vôtre prudence.

Ne me donnez ni la pauvreté ni les richeſſes: donnez-moi ſeulement ce qui me ſera néceſſaire pour vivre, de peur qu'étant raſſaſié, je ne ſois tenté de vous renoncer, & de dire, qui eſt le Seigneur; ou qu'étant contraint par la pauvreté, je ne dérobe, & que je ne parjure le nom de mon Dieu.

Ne levez point les yeux vers les richeſſes que vous ne pouvez point avoir.

Lorſque le riche s'endormira en mourant, il n'emportera rien avec lui, il ouvrira les yeux, & il ne trouvera rien, il ſera ſurpris de la pauvreté comme d'une inondation, & il ſera accablé de la tempête durant la nuit.

Peu avec la crainte de Dieu, vaut mieux que les grands tréſors qui ne raſſaſient point.

La ſageſſe eſt plus utile avec les richeſſes; car comme la ſageſſe protege, l'argent protege auſſi.

Tout óbéit à l'argent.

Si vous êtes riche, vous ne ſerez pas exempt de peché.

L'or & l'argent en ont perdu pluſieurs.

Les richeſſes ſont bonnes à celui dont la conſcience eſt ſans pechez.

La maiſon qui abonde en richeſſes ſe ruinera par l'orgueil.

Heureux le riche qui n'a point couru après l'or, & n'a point mis ſon eſpérance dans l'argent & dans ſes tréſors.

Malheur à vous qui joignez maiſon à maiſon, & qui ajoûtez terre à terre, juſqu'à ce qu'en ...

loci; numquid habitabitis vos soli in medio terræ. Isaiæ. 5.

le lieu vous manque, serez-vous donc seuls qui habiterez sur la terre.

Telas araneæ texuerunt, telæ eorum non erunt vestimentum, neque operientur operibus suis; opera eorum inutilia, opus iniquitatis in manibus eorum. Idem c. 59.

Ils ont formé des toiles d'araignées, leurs toiles ne serviront point à les couvrir, ils ne se revêtiront point de leur travail, tous leurs travaux sont des travaux inutiles, & l'ouvrage de leurs mains est un ouvrage d'iniquité.

Divitias tuas, & thesauros tuos in direptionem dabo. Jerem. 15.

J'abandonnerai au pillage vos richesses & vos trésors.

Divitiæ conservatæ in malum Domini sui. Eccles. 5.

Des richesses conservées avec soin, pour le tourment de celui qui les possede.

Ubi multæ opes, & multi qui comedunt eas. Eccl. 5.

Où il y a beaucoup de biens, il y a aussi beaucoup de personnes pour les manger.

Dives factus sum, inveni idolum mihi. Oseæ 12.

Je suis devenu riche, j'ai trouvé une idole à qui je rends tout mon culte.

Argentum eorum & aurum eorum non poterit liberare eos in die iræ Domini. Sophon. 1.

Leur argent & leur or, ne pourra les sauver au jour de la colere du Seigneur.

Ubi sunt qui thesaurisant argentum & aurum, in quo confidunt homines, ad inferos descenderunt, & alii loci eorum surrexerunt. Baruch. 3.

Où sont maintenant ceux qui amassoient dans leurs trésors l'argent & l'or, ausquels les hommes mettent leur confiance. Ils sont descendus dans les enfers, & d'autres sont venus prendre leur place.

Væ ei qui multiplicat non sua usquequo & aggravat contra se densum lutum. Habacuc. 2.

Malheur à celui qui ravit sans cesse, ce qui ne lui appartient point, jusqu'à quand amassera-t-il contre lui-même des monceaux de bouë.

Nolite thesaurizare vobis thesauros in terrâ, ubi fures effodiunt, & furantur, ubi ærugo & tinea demolitur. Matth. c. 6.

Ne vous faites point de trésors dans la terre où les vers & la roüille les mangent, & où les voleurs les déterrent & les dérobent.

Non potestis servire Deo & mammonæ. Ibidem.

Vous ne pouvez servir tout ensemble, Dieu & l'argent.

Amen dico vobis quia dives difficile intrabit regnum cœlorum, & iterùm dico vobis; facilius est camelum per foramen acus transire, quàm divitem intrare in regnum cœlorum. Idem c. 19.

Je vous le dis en vérité, il est bien difficile qu'un riche entre dans le Royaume du Ciel; je vous le dis encore un fois; il est plus facile qu'un gros cable passe par le trou d'une aiguille que non pas qu'un riche entre dans le Royaume du Ciel.

Sollicitudo seculi istius, & fallacia divitiarum suffocat verbum, & sine fructu efficitur. Idem c. 13.

Les inquiétudes du siécle, & l'illusion des richesses étouffe la parole, & elle ne porte point de fruit.

Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram; væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. Luc. 6.

Malheur à vous riches; parce que vous avez vôtre consolation dans ce monde; malheur à vous qui êtes rassasiez, parce que vous aurez faim.

Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, & in laqueum diaboli, & desideria multa inutilia & nociva, quæ mergunt homines in interitum, & perditionem. 1. Ad Timoth. 6.

Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, & dans le piege du démon, & en divers désirs inutiles & pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de perdition.

Divitibus hujus seculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum. Ibid.

Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne mettre point leur confiance dans les richesses incertaines & périssables.

Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubium, quod nec auferre quid possumus. Ibidem.

Nous n'avons rien apporté en ce monde, il est constant que nous ne pouvons non plus rien emporter.

Agite nunc divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis, divitiæ vestræ putrefactæ sunt, aurum & argentum vestrum æruginavit, & ærugo eorum in testimonium vobis erit. Jacob. c. 5.

Pleurez riches, poussez des soupirs, & des cris dans la vûë des misêres qui doivent fondre sur vous ; la pourriture consume les richesses que vous gardez, les vers mangent les vêtemens que vous avez en réserve, la roüille gâte l'or & l'argent que vous cachez, & cette roüille s'élevera en témoignage contre vous.

Exemples de l'ancienne Loy.

Job étoit riche, dit saint Chrysostome, il se servoit de l'argent, mais il ne servoit pas l'argent ; il en étoit le maître & non l'idolâtre ; il consideroit tout ce qu'il avoit comme s'il eût été à un autre, comme en étant le dispensateur, & non le proprietaire. Il étoit si éloigné de ravir le bien d'autrui, qu'il donnoit le sien aux pauvres, comme il le témoigne lui-même ; & pour dire quelque chose de plus, il ne joüissoit point de ses grandes richesses, dit saint Augustin, & n'y avoit nul attache. C'est pourquoi il ne s'affligea point lorsqu'il les perdit.

L'exemple de Job, qui n'étoit point attaché à ses richesses.

Epist. 140. *ad Honor.*

Abraham possedoit aussi de grandes richesses, mais il n'y étoit nullement attaché, puisqu'il les employa au soulagement des pauvres, à loger, & à bien traiter les Pelerins. C'est pourquoi lorsque Dieu lui ordonna de quitter son païs natal, & de sortir de la maison de son Pere, pour aller s'établir dans une terre étrangere, où il ne voyoit nulle apparence de trouver les avantages qu'il abandonnoit, il obéït sans repugnance, & fit voir par cette prompte obéïssance combien il étoit détaché de toutes les choses de la terre, ausquelles les hommes s'attachent si indignement.

L'exemple d'Abraham.

C'est avec raison que l'Apôtre saint Jacques nous assûre que les richesses sont une source éternelle de querelles, de procès & de differens. Nous en avons un exemple dans l'Ecriture. Les Pasteurs d'Abraham & de Loth, étoient toûjours en dispute pour les pâturages de leurs troupeaux, à cause que les possessions de ces deux saints Patriarches étoient si amples & si étenduës, que la terre où ils habitoient ne les pouvoit contenir. C'étoit tous les jours de nouvelles querelles sur les limites de leur heritage, & pour empêcher que les uns n'empietassent sur le bien des autres: La dissention eut bien-tôt passé des serviteurs aux maîtres, sans qu'Abraham par une sage précaution en arrêtât le cours, en persuadant à Loth, qu'il étoit à propos qu'ils s'éloignassent l'un de l'autre, en lui laissant le choix du lieu qu'il voudroit occuper. Ce qui montre combien il est difficile de posseder de grands biens sans avoir des affaires & des disputes, & que la veritable marque qu'on n'est point attaché à son interêt, c'est d'y renoncer pour le bien de la paix & de l'union.

Exemple des dissentions que causent les richesses.

L'exemple du Roi Ezéchias fait voir que Dieu ne peut souffrir que ceux à qui il a donné des biens & des richesses s'en glorifient, & en prennent sujet de vanité. Ce Prince étoit pieux, religieux observateur de la loy, & plein de zele pour le culte du vrai Dieu, aussi en fut-il comblé de benédictions, & de biens temporels, selon la maniere dont Dieu avoit coûtume de récompenser la vertu & la pieté en ce tems-là; jusques là que le Texte Sacré nous a voulu laisser un détail de toutes les richesses qu'il possedoit, ses tresors d'or & d'argent, &

L'exemple du Roi Ezechias.

pierres precieuses, la multitude des riches vases dont son palais étoit orné, ses magazins, son arsenal, le nombre infini de troupeaux, & de tout ce qui pouvoit le rendre puissant, & considerable entre les Rois mêmes. Mais ce Prince religieux, quoiqu'il n'eût pas un attachement criminel à tous ces biens perissables, ne fut pas cependant insensible à la vaine gloire, qui lui revenoit de la possession de tant de richesses. Il veut faire voir ses tresors aux Ambassadeurs du Roi des Assyriens, il les conduisit lui-même par tout, il n'y eut rien qu'il ne leur fit remarquer avec un secret sentiment de joye & de complaisance. Dieu ne laissa pas impunie cette vaine ostentation, qui attira l'envie, & enflamma tellement la cupidité du Roi de Babylone, à qui ses Ambassadeurs en firent le raport, que quelque-tems après, il assiégea & prit la ville de Jérusalem, & enleva tous ces tresors, selon que le Prophete Isaïe l'avoit prédit à Ezéchias.

Il y a dans l'Ecriture beaucoup d'exemples de personnes riches, qui ont été de grands Saints.

Dieu, selon la remarque de saint Chrysostome & de saint Augustin, nous a voulu laisser un grand nombre d'exemples dans l'Ecriture, de personnes riches & saintes en même-tems, comme des saints Patriarches Abraham, Isaac, & Jacob, de David & d'une infinité d'autres, pour nous apprendre que la sainteté n'est point incompatible avec les richesses, qu'elles peuvent être l'instrument des plus grandes vertus, & le moyen d'acquerir des biens éternels dans le Ciel.

Exemples du Nouveau Testament.

L'exemple que le Fils de Dieu nous a donné de mépriser les richesses.

Il ne faut point chercher d'autre exemple du mépris des richesses, que celui que le Fils de Dieu nous a donné lui-même, dont la naissance, la mort, & tout le cours de la vie a fait voir un détachement universel de tous les biens de ce monde. *Propter vos egenus factus est cum esset dives*, dit l'Apôtre. Quoi qu'il fût infiniment riche, non seulement entant que Dieu, mais encore entant qu'homme, comme ayant un empire souverain sur tout l'univers; il s'est neanmoins fait pauvre pour l'amour de nous, il n'a prêché que le détachement des choses de la terre, c'est en cela qu'il a mis le plus haut degré de la perfection évangelique; il n'a eu à sa suite, pour ses Apôtres, que des personnes qui en fissent profession, quoique quelques-uns d'entre-eux fussent asses riches, & enfin il a voulu que l'entrée du Christianisme, & la premiere action de Chrétien qu'on y fit, fût de renoncer à l'affection des richesses, aux pompes & aux plaisirs qui en sont les suites.

2. ad Cor. 8.

L'exemple du mauvais Riche de l'Evangile.

Le sort du mauvais Riche de l'Evangile, dont toutes les Chaires des Prédicateurs retentissent, est asses connu, sans qu'il soit necessaire de nous mettre ce funeste exemple devant les yeux, pour nous faire concevoir à quels désordres les richesses portent les hommes, & les malheurs où elles les precipitent. Il suffiroit pour inspirer la crainte d'un semblable malheur, de refléchir sur les paroles que le saint Patriarche Abraham dit à ce malheureux enseveli dans les enfers; *Fili recordare, quia recepisti bona in vita tua.* Comme s'il lui eût voulu dire, que les biens qu'il avoit possedé en cette vie étoient tout son partage, qu'il y avoit établi son bonheur en cette vie, & qu'il n'en devoit point esperer d'autre. Mais ce que nous devons apprendre de ce terrible exemple de la justice de Dieu, c'est que la plûpart des riches de ce monde ne doivent pas esperer une fin plus heureuse, s'ils ne font un meilleur usage de leurs biens, que celui que ce riche reprouvé en a fait.

Luca 16.

Quelque

Quelque difficulté qu'ayent les riches de faire leur salut, & quelque obstacle que les richesses y apportent, l'exemple de Zachée nous apprend non-seulement qu'il n'est pas absolument impossible; mais encore qu'on peut faire de ses richesses un moyen de se sauver avec avantage, par le bon usage que cet homme riche fit de ses biens, dont il donna la moitié aux pauvres, rendit au quatruple ce qu'il pouvoit avoir de bien d'autrui, & employa le reste à faire de bonnes œuvres. Ce saint usage qu'il fit de ses biens le fit lui-même un grand Saint, & peut servir d'exemple de celui que tous les riches doivent, faire de leurs biens, s'ils veulent avoir part au Royaume des Cieux, & acquerir des richesses éternelles. L'exemple de Zachée.

APPLICATIONS.

Il n'y a que trop de Chrétiens aujourd'hui qui font ce que firent autrefois les Tribus de Ruben, de Gad, & la moitié de celle de Manassés, qui charmez de la beauté & de la fertilité des campagnes qui étoient au deçà du Jourdain, les demanderent à Moïse pour leur partage, & renoncerent pour cela à la terre promise, laquelle étoit au-delà du Jourdain. Ainsi ce qui fait preferer la felicité de cette vie à la celeste patrie, est la possession des biens de ce monde dont on joüit, on s'occupe entierement des soins de la terre, & les riches ordinairement y établissent leur bonheur, sans se mettre en peine de chercher d'autres biens, satisfaits de ceux dont ils joüissent. *Le Pere de la Colombiere dans ses Reflexions chrétiennes.* Les riches preferent les biens de la terre à ceux du Ciel.

Deponentes omne pondus, & circunstans nos peccatum. Ad Hebr. 12. Ce poids dont l'Apôtre veut que nous nous déchargions, est, au sentiment de saint Augustin, celui des richesses, & que ce peché qui nous environne, est la multitude des crimes qui suit toûjours ceux qui les recherchent, & qui les aiment. Cet amour, en effet, est un poids qui nous emporte à des choses basses. Nous allons foüir la terre pour y trouver le sujet de nos inquietudes, comme disoit cet Ancien; cet amour est un poids qui nous fait descendre jusqu'au fond des mers, pour y trouver des perles, & les precieux tresors qui nous causent tant de malheurs. *L'Autheur des Discours Chrétiens.* Les richesses sont un poids, & en quel sens.

Ne pourroit-on pas comparer la plûpart des riches à la statuë que Nabuchodonozor vit en songe, laquelle avoit les pieds de terre, les jambes de fer, les cuisses & le ventre d'airain, l'estomach & les bras d'argent, & la tête d'or. Quand cet homme d'affaire est sorti de son vilage & de son païs, qu'étoit-il? Helas! j'aurois bien de la peine à vous le dire; car personne ne le connoissoit; il rampoit dans la poussiere, c'étoit une espece d'homme qui n'avoit que des pieds de terre, dont tout le talent étoit de sçavoir lire & écrire, avec un esprit fourbe, avide, & dissimulé. Sur ces pieds de terre il se forme des jambes de fer, ou plûtôt un cœur de bronze, pour amasser par toutes sortes d'injustices, & sans aucune compassion pour les peuples; il se fait ensuite des cuisses & un ventre d'airain. Il commence à faire bruit, & à avoir un peu d'éclat par quelques richesses qu'il amasse; il en acquiert peu-à-peu de plus grandes, pour se donner un estomac & des bras d'argent, jusqu'à ce qu'ainsi s'étant rendu maître de la fortune des peuples, il se fait une tête d'or, par l'abondance excessive des biens qu'il a amassez, &c. *Le même.* Les mauvais riches comparez à la statuë de Nabuchodonosor.

Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me. Quand saint Paul dit que le Fils de Dieu fut attaqué de toutes sortes de tentations, cela ne se doit pas prendre à la rigueur; car il y a des pechez dont il ne fut jamais tenté. Mais l'Apôtre veut remarquer, comme dit saint Chrysostome, que le démon ramassa dans cette tentation des richesses, & de l'interêt, dont il fut sollicité, tout ce qu'il y avoit de plus fort & de plus dangereux dans toutes les autres tentations. *Monsieur Biroat dans son Avent, Discours treizième.*

Pecuniæ obediunt omnia. Eccles. 10. Toutes choses obeïssent à l'argent. Une autre version porte: *Pecuniæ respondent omnia.* Les objets de toutes nos passions nous rendent des réponses favorables pourveu que nous ayons de l'argent. Si l'amour souhaite des plaisirs, si l'ambition demande des honneurs; pourveu qu'elles ayent des richesses, tous ces objets qu'elles recherchent repondent à leurs poursuites. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si nos cœurs se portent avec tant d'ardeur & de penchant vers ces biens; puisque toutes les passions interessées dans leur acquisition, & dans leur conservation se joignent à ce desir qu'on appelle communément, cupidité, & en font une passion commune, qui ramasse en soi toute leur violence dans une seule. *Le même.*

Les richesses pourquoi appellées des épines dans l'Evangile.

Aliud cecidit inter spinas, simul exortæ spinæ suffocaverunt illud. Luc. 8. Les richesses, dans l'Evangile, sont comparées aux épines, qui étouffent la parole de Dieu. Les épines font trois maux, elles picquent, elles déchirent, elles arrêtent, comme dit saint Jerôme, expliquant ce passage du Prophete Michée; *Quasi paliurus pungens, & retinens.* Voilà ce que font les richesses, & la passion de les avoir. Elles picquent les esprits des riches par mille soins, & par mille inquietudes; elles déchirent leurs cœurs par des desirs infinis, qui sont toûjours criminels, & souvent inutiles, comme dit saint Paul: elles arrêtent & retiennent les pensées & les affections de ceux, qui de leur côté s'y attachent volontairement eux-mêmes. *Le même.*

En quel sens on ne peut servir Dieu & les richesses.

Non potestis servire Deo & mammonæ. Matth. 6. Quand le Sauveur donne à l'argent le nom de maître, ce n'est pas qu'il le soit effectivement; mais c'est qu'il le devient par l'esclavage volontaire de ceux qui lui sont assujétis; & quand il oppose l'argent à Dieu, ce n'est pas non plus que l'homme ne puisse avoir d'autres maîtres, puisqu'il devient esclave de toutes les passions qui le dominent; mais c'est que le Dieu des richesses est celui qui a sur nous le plus de pouvoir, & qui nous commande avec le plus d'empire. *Monsieur l'Abbé de Monmorel, Homel. sur le* 14. *Dimanche après la Pentecôte.*

La perte des biens temporels est la veritable épreuve de la vertu. *Jobi* 1.

Quitter ses biens, ou les perdre pour le service de Dieu, c'est la plus grande épreuve de nôtre vertu, & de nôtre fidelité. C'est cette épreuve à laquelle le démon demande à Dieu qu'il mît la vertu de Job. *Nunquid Job frustra timet Deum?* Pensez-vous que Job vous serve pour rien, ou pour l'amour de vous? Ne l'avez-vous pas environné lui & sa famille, de vôtre protection? N'avez-vous pas donné vôtre benediction à tous les ouvrages de ses mains, ensorte qu'il est devenu puissant sur la terre? mais retirez vôtre protection, & le dépoüillez de ses biens, & vous verrez qu'il ne se souciera plus de vous. Le démon se trompoit; mais cela montre que c'est à quoi l'on peut reconnoître, si nôtre vertu est sincere.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & passages des Saints Peres sur ce Sujet.

Bona vis habere, & tu bonus esse non vis, erubescere deberes de bonis tuis, si domus plena bonis te malum habet dominum. Augustinus, Serm. 12. de verbis Domini.

Vera illa sunt divitiæ, quas cum habuerimus, perdere non possumus. Idem super Matth.

Pauper est qui vult esse dives. Idem.

Tolle superbiam, divitiæ non nocebunt. Idem, Serm. 24. de tempore.

Divitiæ si affluant nolite cor apponere. Non dicit, nolite habere, sed cor apponere, non enim damnat divitias, sed cor appositum, quod scilicet non expendit, sed recondit. Idem, in Psal 61.

Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arca aut in domo. Idem, in Psalm. 68.

Hoc ab homine colitur, quod præ cæteris diligitur. Idem, Super Epist. ad Philipp.

Qui divitias falsas desiderat, veras non quærit. Idem, in Psalm. 122.

Istæ, (divitiæ) bonæ sunt & non sunt. Non enim stant, labuntur, fluunt. Idem, in Psalm. 127

Non afferunt satietatem, sed inflammant cupiditatem. l. 50. Homil. homil. 30.

Veræ divitiæ sunt, quando nobis nihil deest. Idem, in Psalm. 68.

Vermis divitiarum superbia est, difficile est ut non sit superbus qui dives est. l. 50. Homil. homil. 13.

In magna egestate sunt, qui de iniquitate sunt divites. lib. de vera Innoc. c. 85.

Si Deum dignè amemus, nummos omninò non amabimus; erit tibi nummus instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis, quo utaris ad necessitatem, non quo fruaris ad delectationem. Idem, tract. 40. in Joan.

Vides divitem viventem, cogita morientem, quid hic habeat attendis, quid secum tollat attende; multum auri habet, mul-

VOus voulez posseder les richesses, & vous vous mettez peu en peine de posseder la vertu; la vûë de vos biens devroit vous faire rougir de honte, si vôtre maison étant remplie de biens, elle est possedée par un méchant maître.

Les veritables richesses sont celles que nous ne pouvons perdre, lorsque nous les avons acquises.

Le pauvre est celui qui veut devenir riche.

Séparez l'orgueil des richesses, dès-lors elles ne seront plus dangereuses.

Si vous avez des richesses en abondance, n'y attachez point vôtre cœur.. L'Ecriture ne dit pas, ne les possedez point, mais ne vous y attachez pas: elle ne condamne pas les richesses, mais l'attachement du cœur, qui n'en fait nul bon usage; mais qui les tient renfermées.

Dieu demandera compte aux riches & aux pauvres de leurs actions, & non pas de ce qu'ils auront eu dans leurs coffres, & dans leurs maisons.

Les hommes rendent leur culte à ce qu'ils aiment davantage.

Quiconque désire les faux biens du monde, n'a que du mépris pour les veritables.

Les richesses qu'on met au nombre des biens n'en sont pas. On ne les possede pas long-tems. Elles échapent bien vite des mains.

Bien loin de rassasier le cœur de celui qui les possede, elles ne servent qu'à irriter la cupidité.

Nous sommes véritablement riches lorsque nous ne manquons de rien.

L'orgueil est le ver propre des richesses; il est difficile qu'un homme riche ne soit fier, & hautain.

Quiconque s'enrichit par des voyes injustes, est véritablement pauvre.

Si nous aimons Dieu comme il le merite, nous n'aurons que du mépris pour l'or & l'argent. Nous ne nous en servirons que comme d'un viatique pendant nôtre pelerinage, & non pas comme d'une amorce à nos passions; si nous nous en servons dans le besoin, ce ne sera point pour flater nos sens, ni pour leur procurer aucun plaisir.

Vous considerez le riche pendant sa vie, considerez-le à la mort. Vous pensez aux grands biens qu'il possede, pensez à ce qu'il en

tum prædiorum, mancipiorum ; moritur, remanent illa nescio quibus , etsi enim dimittit quibus vult, non servat quibus vult. Idem, in Psalm. 48.

emportera avec lui. Il a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres & d'esclaves. Vient-il à mourir, tous ses biens passent dans des mains étrangeres ; & s'il lui est permis de les donner à qui il lui plaît, il ne peut pas les conserver à ceux à qui il voudroit bien.

Hoc appetant homines quod perniciosè diligitur, & quod eis facile auferri potest, & hoc sibi auferunt invicem quando se persequuntur. Idem, de Agone Christ. c. 7.

Les hommes souhaitent ce qui leur est pernicieux, ce qu'on peut facilement leur enlever, & ce qu'ils se ravissent tous les jours les uns aux autres, dans les persécutions qu'ils se font.

Quis beatam vitam arbitretur in iis quæ contemnenda esse docuit filius Dei. Idem.

Qui peut se persuader que le bonheur de la vie consiste dans la possession des choses que le Fils de Dieu nous a appris à mépriser.

Nolite amare temporalia, quia si bene amaretur, amaret ea homo quem suscepit Dei filius. Idem, ibid. c. 11.

N'aimez-pas les biens de ce monde, parce-que s'il étoit permis de les aimer, JESUS-CHRIST, comme homme les auroit aimez.

Multò mirabilius est non inhærere istis, quamvis possideas, quàm omnino ea non possidere. Idem, lib. de Moribus Ecclesiast. cap. 23.

C'est une chose plus digne d'admiration de ne point vous attacher aux richesses que vous possedez, que de n'en point avoir du tout.

Amisit ille (Job) *omnes divitias, & factus repente pauperrimus tàm inconcussum animum tenuit, & infixum Deo, ut satis demonstraret non illas sibi fuisse magnas, sed se illis, sibi autem Deum.* Idem, c. 16.

Job perdit tous ses biens, & se vit tout d'un coup reduit à une grande pauvreté. Il fit paroître dans cet état un esprit si constant, & si attaché à Dieu, qu'on connut facilement qu'il ne les estimoit guere ; qu'il se regardoit au-dessus, & Dieu au-dessus de lui.

Vir temperans in ejusmodi rebus fluentibus, nihil sibi appetendum putet, sed ad vitæ hujus atque officiorum necessitatem quantum satis est usurpet, utentis modestia non amantis affectu. Ibid. c. 22.

Un homme moderé croit qu'il ne doit pas souhaiter les biens de cette vie qui échapent des mains presqu'aussi-tôt qu'on les possede. Il se contente de former des vœux pour les necessitez de la vie, faisant paroître beaucoup de retenuë dans la maniere dont il s'en sert, & ne montrant jamais qu'il les aime.

Non quisquam eis bene utitur, nisi qui & non uti potest : multi quidem facilius se abstinent ut non utantur, quam temperent, ut bene utantur. Idem, l. de bono conjug. cap. 21.

Il n'y a que celui qui sçait se passer des biens qui en fait un bon usage. Plusieurs se privent plûtôt de leur usage qu'ils ne se moderent dans leur possession.

Sic utaris hoc mundo tanquam non utens, ut ex bonis ejus bona facias, non malus fias. Idem, Epist. 70.

Usez de ce monde, comme n'en usant pas ; employez ses richesses à faire le bien, & qu'elles ne contribuent pas à vous rendre méchant.

Ne ista putentur mala, dantur & bonis, ne putentur magna vel summa bona, dantur & malis. Idem, ibid.

Qu'on ne regarde pas les richesses comme des maux, elles sont données à des gens de bien ; qu'on ne les estime pas trop, les méchans les possedent comme les justes.

Non ista propter se, sed propter illum, & per illum, & super ista illum diligas. Idem, vel potius incertus author. l. de diligendo Deo, c. 4.

N'aimez pas les richesses pour elles-mêmes, mais aimez-les pour Dieu, & aimez-le plus que les biens.

Solæ divitiæ veræ sunt, quæ nos divites virtutibus efficiunt ; si ergo divites esse cupitis, veras divitias amate. Gregorius hom. 15. in Evangel.

Les veritables richesses sont celles qui nous enrichissent de vertus. Si vous voulez donc être riches souhaitez les veritables richesses.

Facile est homini tunc divitias despicere cum habet, difficile verò cum non habet, viles æstimare. Idem, l. 11. Moral.

Il est facile de mépriser les richesses, lorsqu'on les possede ; mais il est difficile de n'en pas concevoir de l'estime lorsqu'on ne les a pas.

Nequaquam Dominus divitias sed fallaces divitias appellat ; fallaces enim sunt quæ nobiscum diu permanere non possunt ; fallaces sunt , quæ mentis nostræ inopiam non expellunt. Idem, homil.15. in Evang.

Le Seigneur ne parle jamais des richesses qu'il ne les appelle trompeuses : soit parceque nous ne pouvons pas les posseder long-tems, soit parcequ'elles ne contentent jamais nôtre esprit.

Habent hoc potentes & iniqui proprium, ut fallacibus divitiis occupati veras Dei opes negligant , & quantò minus quod verum est inquirunt , tanto amplius falsis divitiis extolluntur. Idem, 11.Moral. in Job.

Les grands du monde , & les méchans ont cela de commun qu'ils s'occupent des fausses richesses , & méprisent les véritables que Dieu donne. Plus ils s'enflent de leurs faux biens, moins aussi se donnent-ils de peine pour chercher les véritables.

Non census in crimine , sed affectus damnatur. Idem, lib.10.

Ce n'est pas un crime d'avoir du bien , mais c'en est un que de s'y attacher.

Discant divites non in facultatibus crimen haberi , sed in iis qui uti nesciunt, nam divitiæ ut impedimenta sunt improbis, ita bonis sunt adjumenta virtutum. Ambr. in Luc.

Que les riches sçachent que ce n'est pas un crime d'avoir des richesses , mais que c'en est un de ne sçavoir pas s'en servir. Car si elles nuisent aux méchans , elles servent beaucoup aux gens de bien pour avancer dans la vertu.

Injustæ dicuntur divitiæ , non quia aurum & argentum injustum sit , sed quia injustum est eas putare divitias. Idem , in Psalm.118.

Les riches sont injustes : non pas cependant que l'injustice consiste dans la possession des richesses , mais parceque rien n'est plus injuste que de croire que l'or & l'argent sont de veritables richesses.

Omnis dives aut iniquus, aut iniqui hæres. Hieronym. Epist. ad Heliod.

Tout homme riche est injuste , ou héritier d'un homme qui a commis beaucoup d'injustices dans les biens qu'il a amassez.

Qui male utitur divitiis miserabilis est, ut ille qui sponte se vulneraverit eo gladio, quem ad vindictam hostium sumpsit. Greg. Nazianzenus.

Celui qui fait un mauvais usage des richesses , est aussi malheureux que celui qui de sens froid se perce de l'épée qu'il avoit prise pour se venger de ses ennemis.

Diviti non obsunt opes si bene utatur, nec pauperem egestas commendabiliorem facit. Hieronym. Epist. ad Salvin.

Les richesses ne nuisent point à celui qui en fait un bon usage ; ni la pauvreté ne rend point le pauvre plus recommandable.

Auro vinctos in ergastulis habent (quidam Barbari) & divitiis malos onerant, tanto locupletiores, quantò nocentiores. Tertul. lib. de habitu mulier.

C'est la coûtume parmi quelques barbares de charger de chaines d'or les méchans , & de les combler de richesses. Plus ils sont coupables plus aussi les comble-t-on de biens.

Ad subsidium vitæ , non ad malorum incitamentum opes datæ sunt , pecunia animæ redemptio , non exitii occasio. S.Basilius.

Les richesses sont données pour les besoins de la vie, & non pas pour être une occasion de faire le mal. Elles doivent servir au salut de l'ame, & non pas à sa perte.

Habes terræ, partim arboribus consita, partim aratro utilis tot jugera ; præterea vineas , montes , campos , saltus , flumina, loca amæna ; quid ergo post hæc ? nonne telluris tres tantum cubiti te expectant ? Idem.

Vous possedez beaucoup d'arpens de terre dont les uns sont plantez d'arbres , & les autres sont labourez. Outre cela vous avez des vignes, des montagnes, de belles campagnes, des bois, des rivieres , & des lieux agreables pour vous promener : à quoi vous serviront dans la suite tous ces grands biens ? trois coudées de terre vous suffiront à la mort.

Divitiæ maximæ sunt non egere divitiis. Chrysost. in quadam homil.

Les grandes richesses consistent à s'en passer.

Divitiarum sequela est luxuria , ira intemperans, furor injustus, arrogantia superba, omnisque irrationabilis motus. Idem, in homil. quod nemo læditur nisi à se ipso.

Les richesses sont la source du luxe, de la colere, de la fureur , de la fierté, de l'orgueil , & de toutes les autres passions déreglées . . . Nous sommes à nous-mêmes nos plus grands ennemis.

Hi sunt omnibus abundantiores , qui di-

Ceux qui n'ont que du mépris pour la paf-

vitiarum contempsere cupiditatem. Idem, Homil. 23, ad populum Antioch.

Si tu mundana contempseris, toto eris dignior mundo, juxta illos sanctos, quibus dignus non erat mundus. Ut itaque cœlis dignus efficiaris, præsentia derideas. Ibidem.

Aurum, & argentum, & cætera ejusmodi quantum ad animi bonum spectat, nec bona sunt nec mala, usus tamen horum bonus, abusio mala, sollicitudo pejor, quæstus turpior. Bernard. serm. 4. in Cant.

Quid vobis cum terrenis divitiis, quæ nec vera, nec vestra sunt. Idem, ibid.

Si sapis, si cor habes, si tecum est lumen oculorum tuorum, desine ea sequi, quæ & assequi miserum est. Idem, Epist. 103.

An non ea satius cum honore spernis, quàm cum dolore perdis, an non ea prudentius Christi cedis amori, quam morti. Idem, ibid.

Quærat eas (divitias) Paganus, qui sine Deo vivit; quærat Judæus, qui terrenas promissiones accepit; sed quâ fronte magis aut quâ mente Christianus divitias quærit, post quam Christus beatos esse pauperes prædicavit. Idem, in festo omnium Sanctorum.

Beatus qui post illa non abiit quæ possessa onerant, amata inquinant; amissa cruciant. Idem.

Nil clausum constat, quod auro argentoque non pateat, nihil occultum, quod pecuniâ indagante non sit cognitum. Valer. Episcop. in quodam Serm.

Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis. Seneca Epist. 7.

Satellites voluptatum divitias perniciosè populi appetebant, Christus pauper esse voluit. Augustin. l. de vera religione, c. 16.

Deus divites prædamnat. Tertull. l. de Pœnitentia.

Solum convenit Deo dicere, hoc meum est. Philo Jud. l. 2. alleg.

Fugiendæ sunt divitiæ, quas qui habent sine labore non quærunt, sine difficultate non inveniunt, sine curâ non servant, sine noxiâ delectatione non possident, sine dolore non perdunt. S. Prosper, l. 1. de vita contempl.

Nemo dives est, qui quod habet secum

sion des richesses, sont les plus riches.

Si vous méprisez les biens de la terre, vous serez plus digne de posseder ceux du Ciel. Méprisez les biens presens pour vous rendre digne de posseder ceux du Ciel.

L'or, l'argent, & tous les autres biens de cette nature ne sont ni bons, ni mauvais à l'ame. L'usage cependant en peut être bon, & l'abus mauvais. Le soin de les augmenter peut être encore plus criminel, & les plaintes qu'on forme lorsqu'on n'y réüssit pas sont toûjours injustes.

Pourquoi vous arrêtez-vous aux biens de la terre qui ne sont point de veritables biens, & qui ne vous appartiennent pas.

Si vous êtes sage, si vous avez du cœur, si vous n'avez pas encore éteint les lumieres de la raison, cessez de poursuivre des biens qui rendent malheureux ceux qui les possedent.

Ne vaut-il pas mieux mépriser avec honneur les richesses, que de les perdre avec chagrin. N'est-ce pas une plus grande sagesse d'y renoncer pour l'amour de Jesus-Christ, que d'attendre que la mort nous les fasse quitter malgré nous.

Que le payen qui ne connoît pas le vrai Dieu. Que le Juif qui a reçû les benédictions de la terre, recherche les richesses, je n'en suis pas surpris : mais que le Chrétien les poursuive avec fureur après que Jesus-Christ a prononcé qu'heureux sont les pauvres, c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement.

Heureux celui qui ne court point après les richesses, qui accablent ceux qui les possedent, corrompent ceux qui les aiment, & causent des chagrins mortels à ceux qui les ont perduës.

Il n'est rien de si fermé qui ne soit ouvert à celui qui est riche ; rien de si caché qui ne soit connu à celui qui a de l'argent.

Si vous voulez être tranquille, soyez pauvre, ou ressemblez aux pauvres.

Les hommes souhaitoient passionnément les richesses que les plaisirs accompagnent toûjours, mais Jesus-Christ pour remedier à ce désordre a voulu naître dans la pauvreté.

Dieu reprouve les riches dès ce monde.

Il n'y a que Dieu qui puisse dire, cela m'appartient.

Il faut fuir les richesses. Ceux qui les possedent, employent beaucoup de travaux pour les augmenter, ne les amassent qu'avec beaucoup de difficulté, ne les conservent qu'avec beaucoup de peine, n'en joüissent qu'avec un plaisir criminel, & ne les perdent jamais qu'avec beaucoup de chagrin.

Aucun riche ne peut emporter avec lui les

hinc auferre non potest, quod enim hic relinquitur, non nostrum sed alienum est. Ambrof. Epist. 10. ad fimplic.

richesses qu'il possede ; ce que nous quittons en mourant, ne nous appartient pas.

Dives es, sed fortunæ malè creditur, & magno viatico breve iter non instruitur, sed oneratur. Minut. Felix.

Vous êtes riche, mais il faut peu compter sur la fortune. Quand on n'a qu'un petit voyage à faire, il n'est pas necessaire de porter beaucoup d'argent, qui est une charge.

Divitiarum ardor insatiabilis longe amplius desiderio torquet, quam usu suo refrigeret. Bernard. in sententiis,

La convoitise des richesses qui est insatiable tourmente plus par le seul désir, que la joüissance n'apporte de contentement.

Non ante satiatur cor hominis auro, quàm corpus aura. Idem, ibid.

Comme l'air ne peut rassasier le corps, l'or ne peut non plus rassasier le cœur humain.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie sur ce Sujet.

Les biens qu'on appelle communément richesses, & biens de fortune, sont tous les biens extérieurs que l'on possede, & que l'on a reçûs de Dieu pour les usages de cette vie. On en distingue de deux sortes ; les uns sont appellez biens meubles, & les autres biens immeubles. Ceux-ci sont les fonds de terre, les héritages, les maisons, les revenus ; les autres sont l'argent, les pierreries, le bétail, les vases & autres meubles précieux ; la difference & la nature de ces biens regardent plûtôt la jurisprudence que la Chaire & la Prédication, où l'on ne parle que de l'usage que l'on en fait. *Ce que c'est que richesses & biens de fortune.*

Saint Thomas, premiere seconde, question deuxiéme, article premier, nous enseigne, qu'il est impossible que la possession des richesses rende un homme heureux. Les raisons qu'il en apporte, & avec lui les autres Théologiens, se reduisent à ces deux principales. La premiere, que nôtre béatitude doit consister en quelque chose qui soit en nous, qui nous rende plus parfaits, & qui fasse nôtre souverain bien ; ce que ces biens exterieurs ne peuvent faire. La seconde, que ces sortes de biens ne doivent pas être recherchez pour eux-mêmes ; mais seulement en tant qu'ils sont utiles à quelque autre chose, au lieu que nôtre derniere fin, qui doit faire en même-tems nôtre souverain bonheur, est souhaitable pour elle-même. D'où il est aisé de montrer l'aveuglement des Chrétiens, qui au lieu d'aspirer au souverain bien, travaillent & se consument de soins pour acquerir les biens de la terre, qui ne sont pas capables de remplir le cœur humain, & qui d'ailleurs sont si peu stables, qu'il n'y a point d'instant, où l'on ne puisse les perdre ; outre que ceux qui en ont le plus, sont toûjours tourmentez, ou du desir de posseder ce qu'ils n'ont point, ou de la crainte de perdre ce qu'ils ont. *Les richesses ne peuvent faire le bonheur de l'homme.*

Ce n'est pas un peché que d'être riche, ni un empêchement essentiel au salut, ainsi qu'ont voulu dire autrefois quelques Disciples de l'héretique Pelagius, refutez par saint Augustin dans l'Epître quatre-vingt-neuviéme *Ad Hilarium*. Et quoique le mauvais Riche de l'Evangile soit reprouvé, & condamné aux flâmes de l'Enfer, il ne faut pas s'imaginer que ce soit precisément pour avoir été riche, mais pour avoir mal usé de ses richesses, en les employant à *Les richesses ne sont pas mauvaises d'elles mêmes.*

faire bonne chere, & en des dépenses inutiles & criminelles, & pour avoir refusé de secourir le pauvre Lazare qui mouroit de faim à la porte de son palais. Mais si c'est une hérésie de condamner la possession des biens de la terre, & une erreur de croire qu'on ne puisse mener une vie chrétienne en cet état; c'est aussi une vérité de foy qu'on ne peut faire son salut sans détacher son cœur de l'affection pour ces biens périssables, soit qu'on les possede, ou qu'on ne les possede pas; & c'est en quoi consiste le renoncement que l'Evangile nous oblige d'en faire.

Ce n'est pas la possession, mais la servitude des richesses qui est défenduë.

Ce n'est donc pas que les richesses soient mauvaises en elles-mêmes; elles sont bonnes, pourvû qu'on les amasse sans injustice, qu'on les possede sans attachement, & qu'on les employe au soulagement des misérables. D'où vient qu'il n'est pas dit dans l'Evangile, vous ne pouvez servir Dieu & avoir des richesses; mais vous ne pouvez servir Dieu & les richesses. Paroles qui interdisent la servitude dans les richesses, & non pas la possession. Mais il est si rare de trouver ensemble toutes ces conditions, que le Fils de Dieu nous assûre, qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux.

Ce qui est de précepte, & seulement de conseil en cette matiere.

Il faut sçavoir en cette matiere ce qui est expressément commandé, & ce qui n'est qu'un simple conseil dans l'Evangile; ce qui est de nécessité de salut, & de ce que Dieu conseille pour abbreger le chemin du Ciel: & il faut se donner de garde de confondre l'un avec l'autre, si l'on ne veut tomber dans l'erreur, ou donner dans une exaggération dangereuse. Se dépoüiller de tout, vendre ses terres, ses maisons, ses héritages, & tous ses biens, en distribuer l'argent aux pauvres pour suivre Jesus-Christ dans l'état de sa pauvreté, c'est la vie parfaite; mais qui n'est que de conseil. Mais renoncer à tout ce que l'on possede en ce sens, qu'on n'ait point le cœur attaché aux richesses, ni à toutes les choses de la terre; c'est à quoi tout Chrétien est indispensablement obligé par la loy de l'Evangile.

Il y a des choses dont il faut joüir, & d'autres dont il faut seulement se servir.

Saint Augustin, au premier livre de la Doctrine Chrétienne, chap. 3. & 4. nous apprend qu'il y a des choses dont il faut joüir, d'autres dont il faut user, & d'autres qui joüissent, & qui usent. Il dit que les choses dont il faut joüir nous font bienheureux; celles dont il faut user nous aident à parvenir à la béatitude; & que nous qui joüissons des unes, & qui usons des autres, nous sommes entre les deux, en telle sorte, que si nous voulons joüir de celles dont il faut seulement se servir, nous n'obtiendrons pas la joüissance de celles, en laquelle consiste la véritable félicité: *Si eis quibus utendum est, frui voluerimus, impeditur cursus noster, & aliquando etiam deflectitur ab iis rebus quibus fruendum est.* Il donne ensuite les définitions de ces deux mots: *Frui & uti.* Joüir & se servir. Joüir, c'est attacher son amour à quelque chose pour elle-même; user ou se servir, c'est rapporter la chose dont on se sert, à celle qu'on aime, pour l'obtenir. Delà vient que tout amour est ou joüissance, ou usage. Car ou vous aimez la chose que vous aimez pour elle-même, & c'est joüissance; ou vous l'aimez en la rapportant à un autre, & c'est usage; principalement si celle à laquelle vous la rapportez, le mérite, autrement c'est plûtôt un abus qu'un usage légitime: *Nam usus illicitus, abusus potius, vel abusio nominandus est.* Voilà la doctrine de saint Augustin. D'où il faut conclure avec lui, que Dieu seul

seul doit être l'objet de nos désirs, tous les autres biens créez, de quelque nature qu'ils soient, ne sont faits que pour nos usages : & si nous en voulons joüir, au lieu de nous en servir, nous renversons l'ordre que Dieu a établi dans le monde. Car, comme dit en un autre endroit le même saint Augustin, tout le renversement de l'ordre parmi les hommes, ce que nous appellons proprement le vice, consiste à vouloir se servir des choses dont il faut joüir, & à vouloir joüir de celles dont il faut seulement se servir. Comme au contraire, tout le bon ordre, que nous appellons vertu, consiste à vouloir joüir des choses dont il faut joüir, & à se servir de celles, dont il faut seulement se servir. *Lib. 83 qu. qu. 30.*

Les richesses n'ont nulle bonté en elles-mêmes ; mais toute leur bonté consiste en ce qu'elles sont utiles à d'autres biens. Or ce qui est purement utile, n'est pas aimable, sinon par rapport au bien auquel il est utile. Telles sont les richesses, qui sont des biens purement utiles, selon le consentement de tous les Sages. Ce ne sont que des instrumens, qui peuvent servir à maintenir les familles, & les Etats. C'est la définition qu'en donne même Aristote, au premier livre de sa Politique : *Divitiæ nihil aliud sunt, quàm multitudo instrumentorum œconomicorum, & politicorum* : d'où il infere de tres-justes conséquences, & remarque les différens abus qui se commettent dans la poursuite des richesses. *Les richesses sont seulement des biens utiles.*

La source de tous les désordres que commettent la plûpart de ceux qui possedent de grandes richesses, c'est qu'ils s'en servent pour d'autres fins, que celles qu'ils doivent. Ils s'en servent à la vérité comme de moyens & d'instrumens, non de leur salut, mais de leur perte ; c'est-à-dire, ils n'en joüissent pas, mais ils en abusent. Qui voudroit maintenant descendre dans le détail, & marquer tous les mauvais usages que font les hommes de leurs richesses, il faudroit faire un dénombrement de tous les crimes. *L'abus que l'on fait des richesses ; & quelle en est la source.*

Quoique les richesses soient d'elles-mêmes indifférentes, qu'elles puissent servir à la vertu, aussi-bien qu'au vice, & qu'elles soient bonnes ou mauvaises, selon l'usage qu'on en fait ; il faut néanmoins avoüer que depuis que le peché s'est introduit dans le monde, elles sont devenuës de grands obstacles à la sainteté, & qu'elles contribuent plus souvent au vice qu'à la vertu, par le mauvais usage que les hommes en font. C'est pour cette raison que saint Paul dit, que ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation, & dans les piéges du démon, & qu'ils forment plusieurs désirs inutiles, & pernicieux, qui les portent dans un abîme de malheurs. *Les richesses portent plûtôt au mal qu'au bien.*

On pourroit demander pourquoi dans l'Ecriture, les richesses sont appellées injustes, ou un trésor d'iniquité : ***Mammona iniquitatis.*** Les Saints Peres en apportent plusieurs raisons ; c'est, ou bien parce qu'elles sont le fruit de l'injustice ; ce qui a fait dire à saint Jérôme, que le riche est injuste, ou l'héritier d'un homme injuste ; ou bien parce que celui qui les possede, les retient injustement, quand il garde pour soy des biens, qu'il doit employer à l'usage de ses freres ; ou bien, parce qu'on les fait servir à l'injustice & à l'iniquité. *Pourquoi les richesses sont appellées injustes dans l'Ecriture.*

C'est injustement que nous nous approprions les biens que nous possedons : car enfin tout ce que nous avons n'est point à nous, & nous n'en avons reçû que l'usage & la dispensation de la part de Dieu, qui nous en demandera compte, comme un maître à un œconome & à un serviteur qu'il a établi pour les admi- *Nous sommes seulement les œconomes, & non pas*

les propriétaires de nos biens. nistrer avec prudence : *Redde rationem villicationis tuæ.* Ainsi tous les biens de ce monde, que Dieu nous met entre les mains, même par l'acquisition juste que nous en faisons, lui appartenant de plein droit, il peut nous prescrire l'emploi que nous en devons faire ; & l'emploi qu'il nous ordonne d'en faire, est de nous en faire des amis, en les distribuant aux pauvres : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.*

Luc. 16.

Ibidem.

Pourquoi l'amour des richesses est dangereux.

Ce qui rend l'amour des richesses le plus dangereux de tous les amours, c'est que cette sorte de biens sert à l'acquisition de tous les biens que le monde estime, & que cet amour croît avec l'âge, tandis que les autres amours s'affoiblissent. Or une passion si forte ne garde presque jamais dans l'acquisition des biens, les mesures de l'équité ; & nous voyons aussi que l'usage des mêmes biens est presque toûjours criminel. L'iniquité, selon saint Bernard, vient ordinairement de l'abondance, & l'épargne même qu'on en fait, ne rend-elle pas souvent coupables ceux qui les conservent ?

Conditions nécessaires pour posseder chrétiennement les biens de ce monde.

Il ne suffit pas, pour posseder chrétiennement les biens de la terre, de les posseder sans attachement ; il y a encore d'autres conditions, pour les posseder dans l'esprit du Christianisme ; ces conditions sont : 1°. D'en avoir le soin qu'il faut, les ménager pour l'entretien de sa famille ; les conserver selon les loix, pour ceux qui ont droit d'en joüir après nous. 2°. D'en faire un saint usage, en des aumônes réglées, & en d'autres bonnes œuvres. 3°. En souffrir la perte, & les disgraces de la fortune avec résignation. Et en un mot, joindre, le détachement du cœur, avec l'application raisonnable & sans empressement d'en acquerir & de les conserver. Et c'est en cela que la Loy Chrétienne est accompagnée d'une souveraine sagesse, d'avoir sçû procurer le salut éternel de chaque particulier, sans préjudicier au bien temporel du public, & au réglement des états.

Rien ne marque davantage une vertu constante & solide que le mépris des richesses.

Rien ne donne une plus haute idée de la grandeur d'ame, & de la générosité qu'inspire le Christianisme, que le mépris qu'un Chrétien fait des richesses, & des biens de ce monde. Les jeûnes, les prieres, la fréquentation des Sacremens, sont à la vérité des marques d'un homme de bien, qui fait profession de vertu, & qui a beaucoup de pieté & de religion. Mais ce sont des actions qui ne font que passer, & qu'on interpréte quelquesfois differemment ; mais le mépris chrétien des biens du monde, & une vie exempte des passions qui accompagnent ordinairement la possession des richesses, est la marque d'une véritable & sincere vertu ; d'une ame grande, & fortement persuadée des véritez de nôtre Religion.

Les motifs qui nous obligent à faire peu d'état des biens de ce monde.

Pour entrer dans les véritables sentimens que nous devons avoir des richesses & des biens de la terre, il faut considérer ; 1°. Que nous sommes voyageurs & étrangers en ce monde, & par conséquent, que nôtre voyage devant être de peu de jours, nous avons besoin de peu de chose. 2°. Que nous ne sommes que les dépositaires des biens de Dieu, auquel nous devons en rendre un compte exact. 3°. Que quand après bien des peines nous serons arrivez à la possession de ces biens, ils ne remplissent jamais la capacité du cœur humain; & bien loin de contenter ses désirs, ils ne servent qu'à lui en faire souhaiter davantage. 4°. Que quand ces richesses sont mal acquises, elles traînent après elles de cuisans remords de conscience, & la crainte d'un juste châtiment.

5°. Que leur possession soit juste ou injuste, elle est toûjours incertaine, parce que ces biens sont périssables. 6°. Que si ces biens ne nous quittent durant nôtre vie, nous les quitterons infailliblement à la mort.

Les richesses, la grandeur, les honneurs, sont des biens; mais ce sont des biens qui doivent nécessairement passer: ce sont des biens; mais ce ne sont que des biens du temps: ce sont des biens, mais ce ne sont essentiellement que des moyens pour acquerir les biens du Ciel. Or les gens du monde pour la plûpart renversent & détruisent la nature de ces biens. Ils doivent nécessairement passer, & ils les regardent comme s'ils ne devoient jamais finir: ce sont des biens du temps, & ils les considérent comme des biens de l'éternité, en y bornant toutes leurs espérances, & en y fixant tous leurs désirs. Ce ne sont enfin que des moyens, & ils en font leur derniere fin; & bien loin de s'en servir pour acquerir les biens éternels, ils s'y attachent uniquement, & ils en font tout leur bonheur. Il ne faut donc pas s'étonner, si ces biens changeant de nature par ce renversement, cessent en même temps d'être des biens pour ceux qui les possédent, & deviennent des maux qui les rendent malheureux. Si ces biens établis par l'ordre du Créateur, demeuroient dans la qualité de moyens, ils feroient des heureux sur la terre: mais parce que l'homme détruit cet ordre, il détruit en même temps son bonheur.

Les hommes qui abusent des biens de ce monde en changeant leur fin, détruisent & renversent l'ordre de Dieu.

Tout le monde doit convenir, que la source des inquiétudes & des chagrins qui nous déchirent cruellement, c'est la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la terre. On y cherche les douceurs de la vie, & l'ardeur extrême qui brûle les hommes des richesses, comme parle l'Ecriture, en fait le tourment de leur vie. En effet, quels soins empressez pour les acquerir! quelles peines pour les conserver! Quelles frayeurs au moindre danger de les perdre! quels désirs insatiables de les augmenter! quels chagrins de n'en avoir pas assez pour satisfaire, ou à leurs prétendus besoins, ou à leurs dépenses superfluës. Quelle douleur! quel accablement! quelle consternation! quand malgré eux, ils leur échappent des mains, & qu'une mauvaise affaire, qu'un accident imprévû les enleve. Quelle honte de tomber par-là non-seulement dans la disette; mais dans l'humiliation. Quelle inquiétude pour l'avenir, au milieu de tant de risques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers, à quoi tous les jours ils se trouvent exposez.

Les richesses sont, selon l'Apôtre, une source de troubles & d'inquiétudes qui nous font mener une vie malheureuse.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs recens.

L'amour des richesses est inexcusable dans un Chrétien.

L'Amour des richesses étoit pardonnable aux Juifs, à qui Dieu les proposoit comme un motif & une recompense de leur fidelité : la promesse qu'il leur en faisoit à toute heure, étoit comme une marque honorable de son estime ; qui pouvoit servir de régle à leur affection ; & ils eussent ce semble manqué, s'ils eussent crû mauvaises des choses, qui dans la bouche d'un Dieu passoient pour le prix de la vertu. Mais cette passion basse n'a plus aujourd'hui d'excuse parmi les Chrétiens. La divine Majesté changeant de langage, a obligé tous les hommes à changer de désirs ; & quand on voit Jesus-Christ condamner si souvent les riches dans l'Evangile, & prononcer contre eux anathême, & malédiction ; certes, s'il n'y a pas d'obligation de les haïr, il y a grand sujet de les craindre. Ce qui autrefois dans cette premiere loy fut un aiguillon & un attrait à la vertu, est devenu maintenant la racine & la source de tous les vices ; ce qui dans l'ordre de la Providence servoit de motif pour porter tous les hommes à leur devoir, & ensuite à leur salut, est à présent le plus commun instrument qu'employe le démon pour les corrompre & pour les perdre. *M. Germain Habert Abbé de Cerysi, livre 3e. de la Vie du Cardinal de Berulle, ch.* 11.

Le refus des richesses est moins suspect que celui des dignitez.

J'ose dire, que le refus des richesses, a je ne sçai quoi de plus grand, de plus pur, & de moins suspect que celui des dignitez ; & que bien qu'il soit vrai que l'honneur est un bien incomparablement plus précieux que les biens de fortune, toutefois celui qui rejette l'or & l'argent, fait une perte beaucoup plus grande que celui qui rejette les honneurs. Car à vrai dire, il nous est comme impossible de renoncer à ce doux parfum de la gloire, quand il nous est offert, encore qu'en effet nous y renoncions : quiconque refuse d'être honoré par les autres, s'honore lui-même en le refusant : il recüeille une autre sorte de gloire plus noble que celle qu'il dedaigne ; & par une merveille assez étrange, & néanmoins véritable, quand une fois l'honneur est presenté à quelqu'un, soit qu'il l'accepte, soit qu'il ne l'accepte pas, il le reçoit toûjours. Il n'en est pas de même des richesses : celui qui les rejette, demeure aussi pauvre qu'il étoit auparavant ; & il n'y a point de différence entre les perdre tout-à fait, & les refuser. *Le même.*

Pourquoi il est difficile que les riches se sauvent.

Pourquoi est-il difficile de se sauver étant riche? Parce qu'il faut joindre le détachement avec la possession ; n'avoir que du mépris pour ce qui nous rend considérables ? Je suis né d'un pere riche qui m'a laissé du bien; j'en ai besoin pour vivre selon ma condition ; elle porte que je sois vêtu magnifiquement ; que ma table soit couverte de viandes exquises ; que j'habite dans une maison parée de riches ameublemens. C'est en quoi je vous trouve malheureux ; parce qu'il est difficile que vous renonciez de cœur & d'affection à tout cela, & que sans ce-

renoncement, il est impossible que vous soyez sauvé. *Le P. de la Colombiere, dans ses Réflexions Chrétiennes.*

Quelle fureur à un Chrétien de vouloir à quelque prix que ce soit acquerir des biens, que la Providence vous a refusez ? Si vous aviez les richesses que vous désirez, on ne sçauroit vous donner un meilleur conseil que de vous en défaire, pour assûrer vôtre salut ; pourquoi donc vouloir les acquerir, souvent même par des crimes ? Il faudroit les donner, si elles étoient à vous, & vous ne pouvez vous résoudre à les rendre, quand elles sont mal acquises. Encore si la Providence vous en avoit pourvû par les voyes ordinaires & légitimes, elle vous auroit en même temps pourvû des graces nécessaires, pour en faire un bon usage ; mais dans l'état où vous vous reduisez par vôtre malice, elle a sujet de vous abandonner à vous-même. Pensez-vous que si Dieu vouloit vous sauver par les richesses, il ne vous eût pas ouvert des voyes légitimes pour en acquerir ? Il vous a fermé toutes ces voyes, parce qu'il a prévû que ces sortes de biens vous seroient un écüeil. *Le même, Réflexions sur le bien d'autrui.*

Pourquoi Dieu ne donne pas ces richesses à tout le monde.

Dieu a dit mille fois, que toute nôtre confiance doit être en lui ; qu'en vain nous nous appuyons sur les créatures ; qu'elles ne peuvent rien pour nôtre bonheur ; que c'est s'appuyer sur des roseaux rompus, & il a donné mille exemples éclatans de cette vérité : mais que dit cet homme qui veut s'enrichir par toutes sortes de voyes, ou bien qui possede de grands biens ; s'il ne dit pas qu'il n'a que faire de Dieu pour faire sa fortune, & qu'il la fera malgré lui ; il agit du moins, comme s'il n'avoit pas besoin de son secours, ni de sa faveur ; il se veut pourvoir selon son caprice ; il veut se mettre dans un poste où Dieu ne veut pas qu'il soit, ou qu'il lui fait assez connoître, n'être pas avantageux pour son salut. *Le même.*

Les riches ont ordinairement peu de confiance en Dieu.

Les riches n'ont-ils pas sujet de craindre, qu'après s'être si bien trouvé en cette vie, on ne leur dise en l'autre, ce qu'Abraham dit au mauvais Riche : *Fili recordare, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala.* Mon ami souviens-toy que tu n'as eu que du bien pendant ta vie, & que Lazare n'a eu que du mal. Souviens-toy que tu étois couvert de pourpre & de fin lin, pendant qu'il ne portoit que des habits déchirez ; souviens-toy que ta table étoit couverte de mets les plus délicieux pendant qu'il mouroit de faim à ta porte ; souviens-toy de tout cela : *Recordare.* Mais à présent la Providence en a disposé tout autrement, à ton égard & au sien. Il faut qu'il soit consolé en recompense de ce qu'il a souffert, & il faut que tu sois tourmenté après que tu as reçû tant de biens : *Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris. M. Joly, Prône pour le quatrième Dimanche de Carême.*

Les riches ont sujet de craindre que leur sort ne change dans l'autre vie. *Luc. 16.*

Que la possession de ces biens soit juste ou injuste, elle est toûjours incertaine, parce que ces biens sont périssables. Un incendie, une banqueroute, un mauvais procès peuvent les enlever à tous momens. La figure de ce monde passe, sans qu'on l'en puisse empêcher ; & si ces biens ne nous quittent durant la vie, nous les quitterons infailliblement à la mort ; le comble de l'affliction, est que nous ne sçavons qui sera l'héritier de ces biens ; peut-être des enfans qui les dissiperont ; peut-être nos plus grands ennemis, & qui pis est, les ennemis de Dieu même. L'amour de ces biens étouffe la sémence de la parole divine, éteint les premieres étincelles de la grace, & est la racine de tous les maux,

La nature des biens de ce monde, c'est d'être fragiles & périssables.

Que si les biens du monde ne produisent pas ces funestes effets à nôtre égard, ils les produisent dans nôtre postérité. Combien d'enfans auroient été plus gens de bien, si leurs peres avoient été moins riches. *Pris d'un Autheur anonyme.*

L'usage qu'on doit faire des biens de ce monde.

Le Créateur a renfermé dans la terre que nous foulons aux pieds, l'or, l'argent, & les pierres précieuses, & le même a tourné nôtre vûë vers le Ciel; afin que d'un côté nous méprisassions le monde & tous ses biens, & de l'autre, que nous pensassions que nôtre véritable trésor étoit dans le Ciel, & que là devoit être nôtre cœur. Ce qui nous doit persuader que ces biens ne sont bons qu'à un usage; c'est de les faire passer de la terre au ciel par les mains des pauvres, & d'acquerir la gloire de l'éternité à force d'aumônes, & d'autres bonnes œuvres. *Le même.*

D'où vient le mauvais usage des richesses.

Le mauvais usage qu'on fait des richesses vient ordinairement de ce qu'on ne les considére que dans un ordre naturel, comme des effets du hazard, ou des présens de la nature. La plûpart les regardent comme des biens qu'une aveugle fortune pousse de main en main, & qui, par une incertaine ou fatale révolution, s'arrêtant, ou changeant de maitres, échappent aux uns, & tombent en partage aux autres, selon la conjoncture des temps, & la rencontre des affaires. Ceux qui ont acquis ces biens par leur habileté, ou par leurs soins, croyent les avoir assez achetez par la peine qu'ils ont euë à les acquerir, & les retenant comme l'ouvrage de leurs propres mains, joüissent des bienfaits de Dieu, comme de la recompense de leur travail, & du fruit de leur industrie. Ceux qui les ont reçûs par succession en usent comme d'une possession, qui d'étrangere qu'elle étoit, leur est enfin devenuë propre; & sans remonter à Dieu qui en est la source, s'arrêtent à la prévoyance de leurs peres, & ne croyent être riches, que parce qu'ils sont nez, ou qu'ils ont hérité d'un homme qui l'avoit été. Aveugles, dit le Seigneur, par un de ses Prophetes, *de ne pas voir que c'est moi qui leur ai donné cette abondance, & ces commoditez temporelles, & qui ai multiplié cet or & cet argent dont ils joüissent.* Faut-il s'étonner si manquant dans les principes, ils manquent dans les conséquences, si ne reconnoissant pas les dons de Dieu, ils n'en usent pas selon ses desseins, & si ne voulant pas sçavoir de qui ils ont reçû leur bien, ils ne s'informent pas comment ils les doivent employer. *M. Fléchier, Sermon de l'obligation de l'aumône.*

Osée 2.

Pour quelle fin Dieu donne des biens & des richesses à quelques-uns.

Supposé ce que la foy nous enseigne que Dieu est autheur de tous ces biens, qu'il y a une benédiction secrette & spirituelle qui les produit & les multiplie, & une main paternelle & invisible qui les répand & les distribuë: delà il faut conclure qu'il les donne pour quelque fin, & les destine à quelque usage, & que c'est pour quelque importante raison qu'il les accorde aux riches. Quelle est donc cette raison & cette fin? Soyez-en vous-mêmes les juges. Est-ce pour satisfaire aux passions de l'homme, & non pas aux devoirs de l'humanité? Est-ce pour entretenir l'orgueil & l'avarice des uns, & pour lasser l'humilité & la patience des autres? Est-ce pour fournir de matiere à vôtre luxe, & à vos intempérances? est-ce pour dissiper vos biens en dépenses superfluës, par une profusion indiscrete? est-ce pour repaître les yeux du peuple de l'éclat de ces richesses que vous lui avez peut-être volées. Non, l'intention de Dieu, en fai-

sant des riches, c'est de les rendre charitables, &c. *Le même.*

L'Ecriture Sainte ne parle presque jamais des richesses, que comme des objets de la justice de Dieu. Si on les regarde dans leur source, elles sont presque toûjours corrompuës. Qui ne sçait que d'ordinaire elles sont le fruit de l'iniquité de ceux qui les ont amassées ? Qui ne sçait qu'elles ne croissent qu'avec peine, & qu'elles se répandent comme d'elles-mêmes, quand elles sont entre les mains des gens de bien ? Qui peut s'asûrer qu'elles sont venuës jusqu'à lui par des voyes toutes justes, & qu'elles n'ont passé que par des mains toûjours pures & innocentes ? Qu'il est à craindre qu'on ne puisse dire à tous les riches, ce que le Prophete leur disoit de son temps. Vous avez dans vôtre maison du bien des pauvres : *Rapina pauperis in domo tua.* Le même.

Les richesses sont souvent injustes, & sont le fruit de l'iniquité.

Isaïe 13.

Si vous considerez les effets des richesses, elles animent toutes les passions ; elles tirent du fond des cœurs les mauvaises inclinations qui y étoient comme endormies ; & par la facilité qu'elles donnent à faire le mal, elles reveillent le panchant qu'on a de le commencer. Si vous en regardez l'usage, qui est-ce qui ne les dissipe pas ? Qui ne les répand pas en vanitez, ou qui ne les retient pas comme captives dans une possession inutile ? Ainsi elles sont presque toûjours contraires à la loy de Dieu, lorsqu'on ne les distribuë pas en charitez. Et vous direz tant qu'il vous plaira, je n'ai point du bien d'autrui, & je n'en désire pas même. J'use de celui que Dieu m'a donné, & je puis en user à ma discretion. Je dis qu'il ne vous est pas permis d'en user ainsi, parce que Dieu ne vous les a pas données pour cette fin. *Le même.*

Les richesses considerées dans leurs effets & dans leur usage le plus ordinaire.

Non potestis servire Deo & mammonæ, dit le Fils de Dieu lui-même dans l'Evangile. Dieu & les richesses sont en effet deux maîtres dont les inclinations sont trop opposées ; dont les humeurs sont trop incompatibles, & dont les commandemens sont trop contraires, pour qu'un seul homme puisse suffire à tous les deux. Il faut nécessairement que l'un étant aimé, l'autre soit haï, & que l'un recevant l'obéïssance & le culte, l'autre souffre la désobéïssance & le mépris. Dieu veut être servi par une nation sainte, & par un peuple qui lui soit acquis ; & la cupidité apporte avec elle dans nos cœurs la racine de tous les maux, selon le langage de l'Apôtre ; non-seulement parce qu'il n'y a point de vices que la cupidité n'inspire ; mais encore parce qu'elle sert à les commettre. *L'Autheur des Discours Chrétiens, Discours pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.*

On ne peut servir Dieu & les richesses.

L'interêt est le grand mobile de la vie humaine, avec lequel on fait tout, & sans lequel on ne fait rien ; le démon le sçavoit fort bien, lorsqu'après avoir tenté en vain le Fils de Dieu par deux fois, il l'attaqua enfin par cette passion comme la plus forte. Je vous donnerai toutes ces choses, lui dit-il, si vous voulez m'adorer : *Hæc omnia tibi dabo.* Que ces deux paroles sont puissantes ! Elles sont capables de tout faire & de tout violer, les loix divines & les loix humaines. Il n'est point de vertu, point de fidelité, point de probité, point de pudeur, point de justice, qui puisse tenir long-temps contre leur violence. Elles ont la force d'ouvrir les prisons aux plus infames criminels, de rendre les crimes impunis, de corrompre les juges & les jugemens. Elles entrent dans les lieux les moins accessibles, dans les forteresses les plus imprenables pour y inspirer la trahison. Il n'y a point d'injustices que l'argent ne fasse commettre.

Les maux dont les richesses sont les instrumens.

Matth. 4.

L'interêt entre dans le conseil le plus secret des Rois, & souvent dans leur cœur. Il prend tout, il force tout, les armées les plus puissantes, les rochers les plus durs, & plus aisément que la foudre ne les brise. *Le même.*

La plus grande partie des richesses le deviennent par les injustices.

S'il étoit permis de chercher la source des biens de la plûpart des riches du monde, combien en trouveroit-on qui se sont enrichis de la pauvreté des autres, comme disoit un Ancien? Combien en trouveroit-on qui de beaucoup d'épices levées sur de pauvres parties, se sont fait des trains magnifiques? combien dont la prospérité a été cueillie sur le fumier de Job? combien dont les meubles somptueux, & les richesses immenses viennent des villages pillez, & de la sueur de ce misérable auquel les gens de justice n'ont pas laissé un morceau de pain & une chemise. *Le même.*

Dieu & l'argent sont deux maîtres opposez, qu'on ne peut servir en même temps. *Matth. 6.*

Le cœur de l'homme en s'attachant aux biens de la terre cherche en même temps un maître; car on est esclave de ce que l'on aime; mais si l'expérience nous instruit que l'homme ne peut être sans amour, ou sans maître, le Seigneur nous apprend qu'il peut encore beaucoup moins en avoir deux: *Nemo potest duobus Dominis servire*; c'est-à-dire, deux qui soient opposez l'un à l'autre, & qui commandent deux choses contraires; puisqu'il est impossible que nôtre cœur demeure dans l'équilibre entre deux objets incompatibles, & dès qu'il est contraint de se déclarer pour l'un des deux, il faut nécessairement haïr l'un, & aimer l'autre; s'attacher à l'un, & mépriser l'autre. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous veut faire entendre la nécessité où nous sommes de prendre parti entre lui & son adversaire; & pour s'en expliquer encore plus clairement, il ajoûte, vous ne sçauriez servir Dieu & l'argent: *Non potestis servire Deo & mammonæ.* Cependant l'on peut assûrer que le but où tendent presque tous les hommes, c'est de concilier ces deux maîtres opposez, on veut être tantôt à l'un & tantôt à l'autre. *M. l'Abbé de Monmorel, Homelie sur le quatorziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ibidem.

On peut faire un bon usage des biens temporels.

L'ame raisonnable, dit saint Augustin, peut faire un bon usage de la félicité même temporelle, & c'est ce qu'elle fait, lorsque bien loin de se donner toute entiere aux créatures, & jusqu'à négliger le Créateur, elle n'use que pour le service du Créateur de cette félicité même, qui comme tout le reste, est un effet de sa bonté & de sa libéralité. Mais est-ce ainsi que nous possedons les biens de la terre, ou plûtôt ne pouvons-nous pas dire que l'argent est le maître & le tyran des riches du siécle; il leur fait payer avec une extrême rigueur le tribut qu'il leur impose, & ils le servent comme les plus esclaves & les plus malheureux de tous les hommes. Cet amour de l'or possede leur cœur, & il s'y retranche, comme dans une place forte, d'où il leur impose tous les jours de nouvelles loix pleines d'injustice & de violence, sans qu'aucun d'eux ose résister. *Le même.*

Comme nous devons être détachez des richesses.

Voulons-nous sçavoir si nous possedons l'argent, ou si nous en sommes possedez, auquel des deux maîtres nous appartenons, à Dieu ou à l'argent. Examinons sérieusement si nous sommes dans les sentimens de Job, c'est-à-dire, dans cette indifférence, d'en avoir ou de n'en avoir pas; ou plûtôt si l'envie de joüir des biens de la terre, le chagrin d'en manquer, la crainte de les perdre ne sont pas des témoignages certains que nous servons l'argent, & que nous en sommes les esclaves. C'est cette inquiétude & cet embarras d'esprit que

que le Fils de Dieu veut détruire en nous, comme entierement opposez au repos & à la tranquillité que nous doit donner le soin de sa Providence sur nous. *Le même.*

Nous ne ferons jamais un bon usage des biens que nous aurons désirez avec cupidité, ou possedez avec passion : & c'est ce qui doit infiniment servir à en détacher nôtre cœur, à cause de la difficulté qu'il y a d'en user avec modération, & du compte que nous en rendrons au Seigneur : car qu'il est rare de posseder les richesses de la terre sans attache ; de s'en servir sans déréglement ; de vivre dans la médiocrité, quand on est dans l'abondance ; de se contenter du nécessaire, quand on a du superflu ; en un mot, de s'appliquer à faire tous les jours quelque retranchement sur la table, sur les habits, sur les meubles, sur l'équipage, non par avarice ; car cette passion sçait arracher à l'avare jusqu'au nécessaire même ; mais par vertu, pour être en état de faire des charitez, & de bonnes œuvres. Voilà cependant, riches du siécle, à quelle condition le Seigneur vous a donné des biens, & voilà sur quoi vous devez dresser le compte que vous lui en rendrez un jour. *Le même.*

On ne fait jamais un bon usage des biens que l'on désire, ou que l'on possede avec passion.

Dieu ne défend pas, & n'a jamais défendu la possession des richesses : & si dans l'Evangile il fulmine tant de maledictions contre les riches : *Væ vobis divitibus.* Ce n'est pas qu'il les abandonne, parce qu'ils sont riches ; mais il les condamne, parce qu'ils désirent avec trop d'ardeur d'être riches, & mettent leur bonheur & leur félicité dans les richesses. C'est la Providence qui fait les riches & les pauvres pour le salut des uns & des autres. Et c'est la raison pour laquelle Dieu vouloit que les plus grands Saints de l'Ancienne Loy fussent riches ; parce que s'il les eût rendu pauvres, les infideles se fussent mocquez de la Providence, & eussent dit aux Israëlites que leur Dieu ne leur faisoit aucun bien, & mettoit toutes ses faveurs à les affliger. Dieu vouloit faire voir aux infideles qu'il étoit le Maître & le Créateur de toutes choses, & qu'il donnoit des richesses quand il vouloit en donner ; mais quand il en a donné, il a toûjours voulu que le cœur en fût détaché. *Essais de Sermons de l'Abbé de Bretteville, pour le Jeudy de la seconde semaine de Carême.*

Ce n'est pas la possession des richesses que Dieu condamne, mais le seul abus qu'on en fait.

Quoique les riches possedent des richesses légitimement acquises, ils n'en sont pas les maîtres, ils n'en sont que les œconomes & les dépositaires. Dieu ne les met pas dans leurs mains pour eux seuls, il ne leur en donne que l'usage : & s'ils n'en font un bon usage, il leur en fera rendre un funeste compte. Le mauvais Riche dissipa ses richesses en deux choses, en habits magnifiques, & en festins : *Induebatur purpurâ & bysso, & epulabatur quotidiè splendidè.* Et c'est du moins en partie pour cela qu'il est reprouvé. J'avouë que ce châtiment me fait trembler pour tous les riches du monde. Car enfin quelle est la personne riche qui ne pense pas à se donner des habits magnifiques, & à faire bonne chere ? Si nous lisions dans l'Evangile que ce riche eût dissipé ses biens en débauches criminelles & honteuses, il pourroit se trouver des riches, qui ne se servant point de leur argent pour faire des crimes, n'auroient pas un fort grand sujet de craindre : mais ce qui est terrible, c'est qu'il n'y a presque personne aujourd'hui parmi les riches du siécle, qui ne soit semblable à ce Riche de l'Evangile ; tout le monde aime le luxe des habits comme lui ; tout le monde aime les festins comme lui. *Le même.*

Les richesses, quoique légitimement acquises, ne laissent pas d'être funestes. *Luc. 16.*

D'où vient la difficulté que les riches ont de se sauver. *Matth. 5.*

Le Fils de Dieu a prononcé deux oracles assez surprenans, l'un en faveur des pauvres : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum Cœlorum.* Heureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des Cieux leur appartient. L'autre oracle est tout contraire, & doit faire trembler les riches ; sçavoir, qu'il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume des Cieux. Personne ne trouve étrange ce premier oracle, qu'il prononce en faveur des pauvres ; parce qu'il est favorable à l'homme, & convenable à la liberalité de Dieu. Mais tout le monde s'étonne avec raison de cette seconde proposition qu'il avance contre les richesses. Les Apôtres mêmes qui n'y avoient pas grand interêt en furent surpris, comme ils le témoignerent à leur Maître. On apporte plusieurs raisons de cette impossibilité morale qui se trouve dans le salut des riches du monde. Mais la principale est que comme il est nécessaire de commettre beaucoup de pechez pour acquerir & pour conserver les richesses, on peut dire aussi qu'après qu'on les a acquises, elles sont les causes de plusieurs autres vices, dont elles sont aussi les instrumens ; comme de l'orgueil, de l'impureté, de la gourmandise, &c. *M. Biroat, Discours treiziéme de l'Avent.*

En quel sens les riches sont idolâtres. *Isaïe 2.* *Osée 12.*

La terre, dit Isaïe, s'est remplie d'or & d'argent, & en même temps elle s'est remplie d'idoles : *Repleta est terra argento & auro, & repleta est terra ejus idolis.* Je ne sçai si les mauvais riches de ce temps avoüeront cette verité ; mais je sçai que ceux qui vivoient du temps du Prophete Osée le confessoient ingénuëment ; témoin ce que dit le peuple d'Ephraïm : *Dives effectus sum, idolum inveni mihi.* Je suis devenu riche, je me suis fait une idole. Tous ceux qui sont résolus à quelque prix que ce soit d'être riches, qui disent qu'après tout, il en faut avoir ; qu'il n'y a rien qui rende un homme considérable que le bien, qu'avec de l'argent on fait tout, & toutes ces autres belles maximes, ces gens-là en vérité ne reconnoissent plus le vrai Dieu qu'en apparence ; ils ne sont plus Chrétiens que par bienséance & par cérémonie ; ils ont fait au milieu de leur cœur un temple à cette idole de l'argent. C'est-là où est leur oracle, leur tabernacle, leur propitiatoire, toutes les marques de leur religion : c'est à cette divinité qu'ils s'addressent dans tous leurs besoins. *Le P. Texier, Sermon pour le Mardy de la seconde Semaine du Carême.*

On ne doit point établir son bonheur dans les richesses.

Quel aveuglement est-ce que de mettre sa félicité dans une fortune temporelle, & de se condamner en quelque sorte à un malheur éternel ? Quoi ? des biens sujets à la pourriture, à la violence des voleurs, & à la nécessité de la mort, sont-ils préférables à des biens incorruptibles, que rien ne nous peut ôter, & que la mort même doit rendre immortels ? N'expérimentez-vous pas que tout le plaisir qu'apportent les richesses de la vie présente, consiste moins à les posseder qu'à les recevoir ; qu'on les posséde souvent sans en joüir, & qu'en se donnant bien de la peine à les acquerir, on travaille pour les autres plus que pour soy-même ; que si vous les désirez, elles vous tourmentent, & que si vous ne les désirez plus, elles vous sont à charge ? *Le P. d'Ozenne, livre de la Morale de* Jesus-Christ.

Ne les préferer au service de Dieu.

Les richesses temporelles sont les moindres de tous les biens naturels, & il n'y a personne d'entre nous qui n'aimât mieux perdre tout son bien, que son honneur & sa vie. Tout Chrétien doit donc être en cette disposition, de perdre

tout ce qu'il possède, & tous les biens de cette vie, que la grace, & l'amitié de son Dieu, qui est le plus riche trésor qu'il puisse posseder en ce monde. S'il ne peut acquerir du bien, s'il ne le peut multiplier, s'il ne le peut retenir sans peché, & sans blesser en quelque maniere sa conscience, & la fidelité qu'il doit à Dieu, qui doute qu'il y doit renoncer, ou s'il l'a mal acquis, le restituer, à quelque grandeur qu'il soit élevé, quand même, son état, sa famille, ou sa dignité en devroient souffrir. *L'Auteur de la Morale Chrétienne sur le Pater. l. 4. Sect. 1. art. 3.*

& à nôtre salut.

Qui voudroit descendre dans le détail, & marquer tous les mauvaises usages que la plûpart des hommes font de leurs richesses, seroit ennuyeux & infini, parce qu'il faudroit pour cela faire un dénombrement de tous les vices. Les uns ne les employent-ils pas à corrompre la pudicité des femmes, les autres à opprimer l'innocence, ceux-ci à se venger de leurs ennemis, & ceux-là à étaler leur luxe; on fait des dépenses effroyables en habits, en festins somptueux, en bâtimens superbes, en riches emmeublemens, en un train magnifique; n'employe-t-on pas son bien à se procurer des dignitez, des charges, à s'élever sur la tête des autres, à satisfaire son ambition, en un mot, à vivre selon son caprice, & à joüir de tous les divertissemens, ou de toutes les commoditez de la vie: pour couper court, toutes ces fins se réduisent à deux générales qu'on se propose dans les richesses, sçavoir à contenter le corps par les voluptez sensuelles, & l'esprit par les honneurs qu'on se force de se faire rendre par ce moyen qui supplée au mérite & aux qualitez les plus réelles. Car la convoitise des yeux n'est que pour contenter la convoitise de la chair, & l'ambition du siécle qui est la convoitise des honneurs. *P. Dunau Sermon pour le huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Le mauvais usage que les riches font ordinairement de leurs biens.

Ne soyez point saisi de crainte en voyant les hommes devenir riches, & leur maison comblée de gloire, dit le Roy Prophete, parce que lorsqu'ils seront morts, ils n'emporteront point tous leurs biens, & que leur gloire ne descendra point avec eux dans le tombeau. Ils ont reçû des bénédictions pendant leur vie; mais parce qu'ils ont abusé des richesses & des graces que le Seigneur leur avoit données, ils entreront sans éclat dans la demeure de leurs Peres, & durant toute l'éternité, ils ne verront plus la lumiere: *Ne timueris cum dives factus fuerit homo, & multiplicata fuerit gloria domus ejus, quoniam cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* En effet, la joye du riche, sa pompe, sa vanité, lui deviennent une source de regrets éternels; car, comme dit saint Ambroise, toute sa gloire, tout son trésor, & tout son bonheur n'est que comme un songe, au moment qu'il se reveille par la mort, il s'apperçoit que tout lui est échappé. Ceux qui lui survivent, peuvent faire quelques efforts pour éterniser sa memoire, ils peuvent lui dresser un tombeau magnifique, ils peuvent graver son éloge sur le marbre; mais tout cela ne le rendra pas plus heureux dans l'autre vie. *L'Autheur des Discours Chrétiens, Discours sur les Reliques de saint Etienne.*

Comme les richesses sont périssables & passagéres.

Psalm. 48.

Les richesses ausquelles la plûpart des hommes sont attachez, ressemblent à ces liqueurs grasses & onctueuses, qui coulent avec peine, & qui ne s'épanchent jamais si parfaitement de leurs vaisseaux, qu'il n'en reste toûjours

On ne répand & on ne commu-

nique qu'avec peine les richesses dont Dieu nous a fait part.

quelque bonne partie. Un cœur qui les aime a peine à se vuider, les miséres communes ne le touchent jamais assez pour le contraindre à s'en séparer entiérement en faveur des autres. Hé ! Comment s'en separeroit-il durant sa vie, lui qui les nomme sa substance, & qui ne s'en sépare même qu'avec amertume de cœur à la mort, après laquelle tout ce qu'il a amassé lui devient inutile ? *Le même, Discours sur saint Charles Borromée.*

On n'est pas obligé de renoncer aux richesses d'effet, mais seulement d'affection.

On ne vous dit pas absolument de quitter le monde, & ce qui est dans le monde ; mais on vous dit de ne le point aimer ; on ne vous défend pas de conserver les biens qui vous viennent en abondance ; mais on vous défend d'y mettre vôtre affection ; on ne vous défend pas même, dit saint Augustin, d'aimer les créatures ; mais on vous défend de les aimer en qualité de derniere fin, & de vous y arrêter comme si elles devoient faire vôtre souveraine félicité. On ne vous défend pas d'en faire usage, mais seulement d'en abuser ; tandis que vous en userez avec modération, elles vous conduiront à Dieu, & vôtre tempérance vous fera connoître qu'elles étoient faites pour vous, & que vous n'étiez pas fait pour elles. *Le même, sixiéme Discours sur le saint Sacrement.*

Les richesses servent à toutes les passions & à tous les vices.

Si je considére les richesses dans l'usage qu'en font la plûpart des gens du monde, elles ne servent qu'à allumer toutes leurs passions ; & cet Ancien avoit heureusement rencontré, qui les nomma une passion universelle, un appetit dominant armé de feu ; parce l'argent est en effet la cause universelle de tous les maux, & de l'embrasement de toutes les passions. Si un ambitieux veut de l'honneur ; c'est par son argent qu'il l'obtient, si un impudique veut contenter sa brutalité, c'est par son argent qu'il en vient à bout. Si un scélerat veut corrompre la probité de ses juges, c'est par le moyen de son argent. L'argent est une passion allumée de toutes les autres passions : *Pecuniæ obediunt omnia. Le même.*

Les richesses sont indifférentes d'elles mêmes.

Les richesses doivent humilier ceux qui les possedent, & sanctifier ceux qui en joüissent ; indifférentes en elles-mêmes, il ne tient qu'à nous de les rendre saintes, tout dépend de l'usage qu'on en fait, & des choses à quoi on les applique. Si les Israëlites les employerent dans le désert à faire une idole, ils s'en servirent ailleurs à orner le Tabernacle ; j'avouë que le pas est glissant ; l'on passe plus ordinairement de ce qui est permis à ce qui est défendu, que de ce qui est indifférent à ce qui est loüable : Le meilleur est de nous dégager de ce qui pourroit nous retenir, non pour vivre dans l'oisiveté, mais pour servir Dieu avec plus de liberté ; ou du moins si on les retient, de les employer au service de celui de qui on les a reçûës. *L'Autheur des Actions Chrêtiennes, Panégyrique de saint François d'Assise.*

On doit posseder les biens de ce monde sans attachement.

Il faut user des biens de ce monde avec un si grand détachement, qu'on soit toûjours prêt de les quitter, lorsqu'il plaît à Dieu qu'on s'en sépare, & que les accidens différens qui peuvent nous en priver ne fassent sur nous aucune impression ni de murmure ni de tristesse : Car dès-là qu'on quitte avec regret & avec peine les biens qu'on posséde, cela marque qu'on les possede avec déréglement, & que l'on ne garde pas en cela les mesures que l'ordre de Dieu nous a prescrites : *Cum dolore non amittitur, nisi quod cum amore possidetur*, dit saint Augustin. En un mot pour être dans le monde d'une

maniere qui ne combatte en rien les volontez de Dieu, il faut y être dans l'indifférence que l'Apôtre nous enseigne : *Qui emunt tanquam non possidentes, & qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.* 1. ad Cor. 7.
Il faut que ceux qui achetent soient comme s'ils ne possedoient point, & que ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usoient point; parce que le monde n'est qu'une simple figure, qui ne fait que passer. C'est ainsi qu'Abraham si aimé de Dieu a vécu dans le monde, cet homme de Dieu, qui étoit toûjours prêt de quitter son païs, ses établissemens, & d'exposer sa vie pour suivre la voye de Dieu, aussi-tôt qu'elle lui étoit connuë. C'est ainsi que Job, cet homme qui demeura victorieux de toute la puissance de l'enfer, qui tombant du sommet d'une haute fortune, & se voyant livré à toutes sortes de malheurs, bien loin de former ni plaintes ni murmure, ne dit autre chose, sinon, le Seigneur m'avoit donné tout ce que j'ay perdu, il me l'a ôté, que sa volonté soit faite, & son saint Nom beni à jamais. Voilà des modeles pour ceux qui possedent les biens de ce monde : Mais le malheur est qu'au lieu de servir à leur sanctification, ils ne servent souvent qu'à leur attirer de la part de Dieu, une condamnation plus rigoureuse. *L'Abbé de la Trappe Conférence pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Quoique les richesses de la terre puissent être employées à de saints usages, & qu'il ne soit point nécessaire de s'en dépoüiller par un renoncement actuel & extérieur. Cependant il est si rare que ceux qui les possédent en usent avec des intentions pures & droites, qu'on ne se trompera pas, quand on les considérera comme des biens d'iniquité ; & véritablement il y a une malignité secrette qui y est attachée, & l'expérience ne nous fait que trop connoître que l'on fait toutes sortes de maux pour les acquerir, & qu'il n'y en a point qu'on ne commette par leur moyen, lorsqu'on les a acquises... Mais il faut une grace spéciale pour nous porter à renoncer à ces fortunes passagéres, & à ces avantages périssables, pour nous concilier par un dépoüillement, & par une privation volontaire, l'amitié de JESUS-CHRIST. *Le même, Conférence pour le huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Il est bien difficile de conserver une grande vertu dans une grande pauvreté ; c'est un privilége qui n'est accordé qu'à quelques ames choisies. Les pauvres ordinairement ont tant d'occupation à penser à vivre, qu'il ne leur reste point de temps pour penser à bien vivre, & les préceptes de la sagesse se trouvent courts & de peu d'effet dans les ames accablées de la nécessité. Un pere de famille qui voit la pauvreté dans sa maison, une multitude d'enfans qu'il faut nourrir & pourvoir, qui voit des créanciers qui l'attendent à point nommé, des procez qui l'inquiétent & qui l'épuisent, une maison qui fond en ruïne, & qu'il n'a pas le moyen de faire réparer, une dette payée en banqueroute, & à moitié de perte, un fond qui manque au besoin. Ce Pere de famille, dis-je, n'a l'esprit occupé qu'à trouver les moyens de se tirer d'affaire. La nécessité quelquefois est la mere des crimes, si l'on n'a la crainte de Dieu bien avant imprimée dans le cœur, & quand on n'a plus de bien, on est en danger de faire beaucoup de mal. C'est pourquoi le Sage demandoit à Dieu, sinon de grandes richesses, du moins celles qui le pouvoient garentir de la pauvreté. *Le P. Caussin, livre premier de la Cour Sainte.*

Un bien honnête qui met à couvert de la nécessité, n'est pas un petit avantage pour la vertu.

On peut se servir bien & mal des richesses.

Considerez, riches du monde, quelle obligation vous avez à Dieu, & quelle nécessité plus pressante de vivre saintement que d'avoir l'instrument de la sainteté en vôtre disposition ? Ne vous persuadez plus que vos richesses soient des obstacles à vôtre salut, & à vôtre bonheur éternel. Ce malheur n'arrivera que de la corruption de vôtre cœur, & du mauvais usage que vous en ferez, si vous les prenez du mauvais côté, elles sont de plomb pour vous noyer & vous submerger, si du bon côté, elles sont à vôtre égard ce que sont les aîles & les plumes sont aux oiseaux, vous pouvez par leur moyen vous élever jusqu'au Ciel. Il en est des richesses comme du fleuve du Nil, ce fut un prodige surprenant de voir qu'une des playes dont Dieu affligea l'Egypte, fut que les eaux de ce fleuve étoient changées en sang pour les Egyptiens, pendant que les Israëlites y puisoient une eau vive & claire, dont ils se servoient pour étancher leur soif, & pour tous les usages de la vie. N'est-ce pas une peinture de ce qui se voit aujourd'hui dans le monde Chrétien ; les mauvais riches puisent comme dans un fleuve, le sang des pauvres par leurs violences & par leurs artifices ; au lieu que les véritables Chrétiens, trouvent dans les honnêtes commoditez dont le Ciel leur a fait part, l'eau claire qu'ils font couler au public, par leurs libéralitez, leurs bonnes œuvres, & leurs charitez. *Le même.*

Comparaison des richesses avec les épines selon l'Evangile.

Homil. 32. in Joan.

Isaïe 14.

Le Fils de Dieu nous avertit lui-même que les épines représentent les riches de la terre, qui tout occupez qu'ils sont de leurs faux biens, empêchent les divines opérations de la grace de Dieu, & de sa parole. Nous pouvons remarquer une parfaite ressemblance entre les épines & les richesses, si les épines sont stériles & infructueuses, les richesses ne le sont pas moins, dit saint Chrysostome : *Spinæ steriles & divitiæ.* Si les épines percent & picquent, les richesses n'ont-elles pas des pointes aussi cruelles ? Les biens de la terre, dit un sçavant interprete, picquent & déchirent lorsqu'on les acquiert, lorsqu'on les possede, & lorsqu'on les perd : *Cum acquiruntur, pungunt per laborem ; Cum habentur, pungunt per timorem. Cum perduntur, pungunt per dolorem.* Certes le Prophete Isaïe avoit bien raison de dire que le riche seroit en proye aux Hérissons : *Ponam eam in possessionem ericii.* Car cet animal n'a pas plus de pointes, & ne fait pas plus de blessures que les richesses. Si les épines cachent des serpens & des insectes vénimeux ; les richesses renferment aussi, dit saint Chrysostome, une infinité de monstres, en renfermant une infinité de vices. Enfin si les épines arrêtent, embarassent, & empêchent d'avancer ceux qui s'en approchent ; les richesses ont le même effet à l'égard de ceux qui les possédent, puisqu'elles ont des chaînes invisibles dont elles les attachent, & les embarrassent si fort, qu'il leur est impossible d'avancer vers le Ciel. *Essais des Sermons, pour le Dimanche de la Sexagesime.*

Qui sont les riches qui se perdent, & qui sont comme reprouvez dès cette vie.

Quels sont les riches contre lesquels le Fils de Dieu fulmine tant de malédictions. Ce sont ces riches du siécle, ces riches orgueilleux, ces riches remplis de complaisance pour eux-mêmes, ces riches qui accablent ceux qu'ils devroient proteger ; ces riches qui faisant entre les grands & les petits ces distinctions si condamnées dans l'Ecriture, honorent les uns, & méprisent les autres. Ces riches enfin qui mettent leur confiance dans les richesses incertaines, au lieu de la placer dans le Dieu des richesses, & dans le Dieu vivant

qui donne avec abondance ce qui est nécessaire à la vie, ce sont ces riches cruels qui ne sont point reçûs au festin de l'Epoux. Que deviendrez-vous donc riches malheureux, vous qui faites servir à vôtre cupidité les biens que vous avez reçû pour les partager avec les pauvres ; vous à qui l'abondance, & les prospéritez ont formez des entrailles cruelles ; vous dont le luxe se répand en superfluitez, & qui n'êtes avares & resserrez, que lorsqu'on vous propose de faire des aumônes : vous qui ne conservant plus aucun sentiment d'humanité, voyez les Chrétiens languissans & à demi morts sans les secourir. *Le même. Pour le Dimanche dans l'Octave du saint Sacrement.*

Dieu est le maître & le dispensateur des biens de cette vie.

Les riches du siécle considérent les richesses comme des biens qu'une fortune aveugle fait passer de main en main selon les différentes conjonctures des temps ; ceux qui les ont acquises par leurs soins, en joüissent tranquillement comme du fruit de leur travail ; ceux qui les ont recueillies par succession, se croyent en être les maîtres absolus, par le droit de la naissance. Aveugles, dit Dieu par la bouche de son Prophete, apprenez que l'or & l'argent m'appartient, que j'ay formé l'un & l'autre dans les entrailles de la terre, & qu'il n'est pas moins à moi, lorsque vous le tenez renfermé dans vos coffres, que pendant qu'il demeure enseveli dans les mines dont vous le tirez pour satisfaire vôtre vanité, & vos passions : *Meum est aurum, meum est argentum.* Joël. 3.
Or s'il est vrai que Dieu est le maître Souverain des richesses, il en est aussi le dispensateur : c'est sa main paternelle qui les distribuë, comme c'est sa main toute puissante qui les forme. Ainsi sa sagesse, qui fait tout avec poids & mesure, doit déterminer la dispensation qu'elle fait de ces richesses pour quelque fin & quelque usage, & il y a des raisons importantes qui l'obligent de les donner aux uns, & de les refuser aux autres. *Le même, pour le sixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Différence des bons & des mauvais riches dans la possession de leurs richesses.

Ce que les riches possédent avec attache en ce monde n'est pas seulement appellé bien, il est nommé substance, pour montrer la différence qu'il y a entre eux & les justes. Ensorte que si ceux-ci ne considérent les richesses du monde que comme de foibles accidens, dont ils peuvent aisément se dépouiller, & dont la perte ne cause en eux qu'une altération passagére ; ceux-là les regardent comme leur substance, en faisant le capital des biens du monde, se fondant sur eux, s'y appuyant, & croyant ne pouvoir les perdre, sans perdre en même temps & l'être & la vie. Je ne m'étonne pas après celà, si dans un attachement de cette nature, ils craignent la mort, & si la seule pensée même est capable de les remplir de frayeur, & d'amertume : *O mors quàm amara es homini pacem habenti in substantiis suis.* Ecclesiast. 41. Dans un Sermon de la mort imprimé sous le nom du P. Bourdaloüe.

Les richesses enflent ordinairement le cœur d'orgueil.

Les hommes n'estimant pas les autres biens à l'égard de ceux de la terre, il arrive que ceux qui les ont en abondance s'imaginent vainement posséder les solides & véritables biens ; d'où il s'ensuit que venant à s'élever intérieurement, ils sont fiers, ambitieux, pleins d'eux-mêmes, & remplis d'un orgueil secret. Delà naît cette présomption, & ces mépris qu'ils ont pour leur prochain ; présomption qui les porte à se juger seuls capables de posséder les plus grandes charges, comme si à cause qu'ils ont dequoi les acheter, ils avoient toûjours assez de vrai mérite pour les remplir. *Pris d'un Autheur moderne.*

Les personnes riches oublient Dieu facilement.

Il n'est rien de plus ordinaire, que de voir que les personnes riches oublient Dieu. Il croyent ne devoir leur fortune qu'à leur industrie. C'est encore le sentiment de ceux qui naissent dans les grandes fortunes : mais ceux qui s'y trouvent portez en un instant, & comme par un soufle de vent favorable, ont-ils des pensées plus humbles & plus modestes ? Ces gens qui ont des terres considerables pour leurs possessions, des palais magnifiques pour leur demeure, des coffres pleins d'or & d'argent pour leur subsistance, grand nombre de domestiques pour leur service, quantité de meubles & de vaisselle précieuse pour l'éclat, des chiens & des chevaux pour le divertissement, des amis, ou plûtôt des flateurs à proportion de leur fortune, & de leur crédit. Ces gens-là, dis-je, ont-ils de grands sentimens de reconnoissance pour Dieu ? *M. Fromentieres, Sermon des pechez des riches.*

Les riches sont ambitieux.

Si les riches sont ambitieux, comme tout obéït à l'argent, ils n'en ont jamais assez pour soûtenir les monstrueuses dépenses qu'il leur faut faire ; liez à la rouë de la fortune ils en suivent tous les mouvemens, tournent sans cesse par une ridicule circulation de projets, & une continuelle révolution de désirs, semblables à ces pauvres animaux qui traînent une pesante meule à laquelle ils sont attachez... Mais, me direz-vous, défend-on à un riche une raisonnable prévoyance, & une prudente œconomie ? Non, il doit prendre ce soin, & pour soy, & pour sa famille ; mais il ne faut pas qu'il s'inquiéte excessivement, ni qu'il sacrifie le repos de son ame, & ses devoirs de Chrétien à l'empressement de conserver son bien, ou de l'augmenter même par des voyes légitimes. *Pris des discours Moraux.*

Le désir des richesses produit mille autres désirs, & une infinité d'inquiétudes.

Le désir d'amasser du bien s'est-il élevé dans vôtre cœur ; il n'en faut pas davantage pour remplir vôtre vie d'amertume, & pour vous perdre même sans réserve ; ce désir ce multipliera bien-tôt, & donnera naissance à mille autres, qui vous feront bien de la peine. On ne devient pas riche tout d'un coup, & sans faire joüer bien des ressorts. Or autant qu'il se présentera de moyens d'avancer vôtre dessein, autant se formera-t-il de nouveaux désirs. On veut avoir du crédit, des amis, des protecteurs, il prend envie de faire des societez, de noüer des intrigues, d'établir des correspondances, il faut pénétrer dans les affaires d'autrui, il faut rendre, s'il est possible, ses propres affaires impénétrables. On songe en même temps à épargner, à emprunter, à acheter, à revendre : *Incidunt in desideria multa* ; c'est une foule de soins & de soucis qui occupent l'ame, qui la partagent, qui la déchirent.. Que si pour faciliter une affaire, pour sortir d'un mauvais pas, pour faire un gain considerable, il faut tromper, se parjurer, noircir la réputation du prochain ou lui retenir son bien, si vous ne pouvez éviter autrement une grande perte, s'il n'est point d'autre voye pour vous empêcher d'empêcher d'être ruïné de fond en comble, quel trouble ! quelle agitation ! quelles mortelles inquiétudes ! mais quel piege, & quelle effroyable tentation ? Vous dites que vous résisterez ; le Saint-Esprit dit que non : *Demergunt homines in interitum & perditionem.* Le P. De la Colombiere.

1. Ad Tim. 6.

Ibidem.

Les difficultez d'amasser & de conser-

Si c'est de l'argent que vous cherchez, combien d'avares trouverez-vous sur vôtre route qui courent après le même argent ? or comme ces sortes de biens sont bornez, & en fort petit nombre, il ne peut pas y en avoir assez pour

pour tous ; il faut donc disputer à qui les aura, dans ce différent, chaque prétendant a à combattre les autres, il a à se défendre des pieges, des fourberies, des violences d'un peuple entier d'adversaires dont il devient l'ennemi, du moment qu'il se déclare leur rival ? Il faut avoir bien du bonheur pour surmonter tout cela, & pour être le seul qui emporte ce que tant de gens s'efforcent d'attirer à eux. *Le même.*

ver les biens de la terre.

Il est vrai que JESUS-CHRIST en parlant des riches, se sert principalement du terme d'abus & de tromperie : *Fallacia divitiarum.* Parce qu'elles promettent toûjours ce qu'elles ne sçauroient donner, & qu'elles font paroître les choses autrement qu'elles ne sont en effet ; on en connoît à la fin toute la fausseté, mais trop tard... Le Fils de Dieu a beau frapper les riches d'anathême : *Væ vobis divitibus* ; Le monde ne laisse pas de béatifier dans son estime ce que JESUS-CHRIST a reprouvé : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Cette erreur & cet aveuglement seroient en quelque maniere excusables parmi les Payens ; mais comment se peut-il faire que des Chrêtiens suivent plûtôt les égaremens du monde que les véritez de l'Evangile ? détrompons-nous d'une illusion si dangereuse. *Le P. d'Ozenne, liv. Le monde condamné par lui-même.*

Les richesses sont trompeuses & inconstantes. *Matth. 13.*

Psalm. 143.

Un Pere de famille est obligé par son état à conserver, à ménager, & quelquefois même à augmenter ses biens, quand il le peut légitimement ; afin de pourvoir à l'établissement de ses enfans, & les mettre en état de vivre selon la bienséance de leur condition : de peur qu'en négligeant leur fortune, il ne les expose au danger de hazarder & leur honneur & leur salut. C'est une obligation, que Dieu, qui est encore plus qu'eux le Pere de leurs enfans, leur a imposée. Ainsi ceux qui par une négligence pitoyable, ou par la crainte de la peine & l'amour du repos, ou par une attache excessive à leurs plaisirs, négligent le soin de leur famille, & l'établissement de leurs enfans, qui laissent des affaires embroüillées, des sources de procez & de division, & par consequent des occasions de beaucoup de pechez, en ruinant la fortune de leurs enfans, & hazardant leur salut, ne ruïnent-ils pas eux-mêmes leur conscience, & ne mettent-ils pas leur propre salut en danger évident ? *Le Pere Nepveu 3e. tome de ses Réflexions Chrétiennes.*

Quand il y a obligation de conserver & de ménager son bien.

Bien loin que les richesses doivent inspirer de l'orgueil au riche, comme il arrive ordinairement, il doit s'humilier, regardant son état comme un état d'opposition à JESUS-CHRIST, qui a vécu & est mort pauvre, & qui a frappé de sa malédiction les riches trop attachez à leurs biens : & combien y en a-t-il peu qui ne le soient pas ? Enfin un riche doit craindre, parce que l'état des riches est un état de convoitise, d'orgueil, de mollesse, d'indulgence pour soy, & de dureté pour les autres, & renferme beaucoup d'obstacles au salut par les occasions qu'il fournit, les désirs qu'il fait naître, le pouvoir qu'il donne de contenter ses passions les plus déreglées. Est-ce dans ces vûës que vous regardez vôtre état si vous êtes riche. *Le même.*

Un riche doit s'humilier en vûë de son état.

Le démon, par un effet de ce pouvoir que les esprits ont sur les corps, transporta JESUS-CHRIST sur une haute montagne, & là lui fit voir tous les Royaumes du monde, soit en approchant de ses yeux tous les objets, soit en faisant une image véritable de tous les Royaumes, ou plûtôt en lui en faisant

Matth. 4. voir de faux ; & alors il lui dit : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Quel attrait plus commun & plus puissant que ce désir d'avoir plus qu'on n'a ? Je te donnerai tout cela : *hæc omnia tibi dabo.* Dequoi ne vient-on pas à bout avec ces puissantes paroles ? N'est-ce pas parlà que tous les jours la justice est venduë, la pudicité corrompuë, les états renversez, & les meilleurs amis trahis ? *Pris d'un Sermon manuscrit, sur l'amour de Dieu.*

Souvent Dieu donne des richesses dans sa colere.

Ne tombez pas dans l'erreur de croire que les richesses & la prospérité mondaine soient des graces que Dieu n'accorde qu'à ses favoris. Souvent Dieu donne dans sa colere des richesses, quand on les lui demande, & les accorde en punissant, dit saint Augustin. Il vous avoit destiné à vivre dans l'obscurité, & dans l'abaissement, pour vous conduire par cette voye sûre au comble de la gloire ; vous avez opiniâtrement rejetté le dessein qu'il avoit sur vous ; vous vous êtes vous même fait un plan de vie, enyvré de vôtre passion, & vous avez tâché d'assujetir sa volonté à la vôtre, vous avez fait vôtre destinée ; il vous accorde ce que vous demandez ; il vous exauce dans sa colere : richesses, dignitez, grandeurs, fortune riante, heureux succez, tout cela vous est donné peut-être en punition. *Sermon manuscrit.*

Il ne faut point mettre son appui ni sa confiance dans les richesses.

Si vous êtes riches ne croyez pas que ce soit assez que de ne point être orgueilleux dans la possession de vos richesses; il faut encore ne pas aimer ce que vous possédez, & n'y pas mettre vôtre confiance. En effet (Messieurs) ne faut-il pas être insensé pour se faire un appuy de ce qu'il y a de plus incertain ? Tel est le sort des richesses mondaines. Car combien de maisons tombées en décadance, combien de familles ruïnées par une seule disgrace de la fortune ? Combien de pertes, combien de morts ? Mais, ô fatalité de ce siécle ! malgré tous ces exemples, les hommes ne se détrompent point : ils se fondent sur ce qui n'est que fumée, au lieu de se confier en Dieu seul, l'unique bien solide & durable. Pourquoi mettre vôtre confiance dans les richesses ; puisqu'outre qu'elles ne sont pas de vrais biens, & qu'elles ne peuvent vous rendre heureux, il faudra nécessairement les quitter un jour bon gré malgré, parce que la mort vous en dépoüillera. Pourquoi donc prendre tant de soins, & se donner tant de mouvemens ? pourquoi vous exposer à tant de périls pour acquerir des choses de si peu de durée ? *Pris d'un Autheur moderne.*

Difficultez qu'ont les riches ont de se sauver, plus grandes que n'ont les pauvres.

Ecoutez ceci riches ; & si vous le sçavez, cela ne doit-il pas vous tenir dans une continuelle frayeur ? Il ne faut qu'une vertu commune pour sauver un pauvre ; mais pour le riche il doit avoir toutes les vertus dans un éminent degré. Ce n'est point assez pour lui qu'il ne soit point taxé d'orgueil, & d'avarice, ni d'injustice : il faut encore qu'il ne mette ni sa confiance ni son amour dans ses biens, & qu'il soit dans la disposition de les perdre quand Dieu voudra, qu'il pratique la charité envers le prochain, & sur tout qu'il fasse un bon usage de ses richesses. Delà vous conclurez que les riches ne seront jamais dans la voye de salut s'ils n'entrent dans toutes ces dispositions. *Le même.*

Dieu sauve les riches & les pauvres selon l'usage que les uns font de leurs richesses, &

Etre riche & être damné, ce n'est pas une suite nécessaire ; être pauvre & être sauvé ce n'est pas non plus une conséquence infaillible. Comme l'obstacle que les richesses mettent au salut n'est pas un obstacle invincible, le droit que la pauvreté donne à la gloire éternelle n'est pas un droit inaliénable & nécessaire. On trouve dans l'Ecriture des Abrahams, & des Davids sauvez, nonobstant leurs grandes richesses, & leur souveraine authorité. On y trouve

des Juifs esclaves en Egypte, & miserables dans la solitude, damnez nonobstant leur indigence. Dieu ne rejette pas ceux qui sont puissans, puisqu'il est puissant lui-même, & que leur abondance aussi-bien que leur authorité est un écoulement de la sienne. Il n'a égard qu'à leur vertu, & aux bonnes œuvres que les uns & les autres font dans leur état. *M. Joly Prône pour le sixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

les autres de leur pauvreté.

Comment s'exprime JESUS-CHRIST en parlant des richesses ? *Sollicitudo divitiarum*; L'inquiétude des richesses. Il ne dit pas simplement, *divitiæ*, mais *sollicitudo divitiarum*. L'inquiétude des richesses, pour marquer le trouble où elles jettent naturellement. Il les compare ailleurs à des épines, qui piquent & qui causent de la douleur. Quelle douleur en effet est comparable à la douleur que ressent un homme qui a de la passion pour les richesses ? par quelle inquiétude son cœur n'est-il pas déchiré, dans l'appréhension de perdre ce qu'il a, dans l'empressement où il est d'acquerir ce qu'il n'a pas ? Quel est son desespoir quand quelque revers de fortune, quelque accident imprevû, ou pour parler plus chrétiennement, quand un ordre secret de la Providence lui enleve ces biens, qui lui ont tant coûté de peine à acquerir ? *Le P. Masson Prêtre de l'Oratoire, Sermon de la Nativité de nôtre Seigneur.*

Les soins & les inquiétudes que causent les richesses. *Luc. 8.*

Voilà un homme qui a une passion aveugle & violente pour les richesses, il veut en avoir à quelque prix que ce soit, il fait joüer tous les ressorts de son esprit, il cherche tous les moyens que lui peut fournir son industrie : il suscite des procez à des personnes simples & innocentes qui ne sçavent pas se défendre contre l'injustice d'un méchant homme qui les veut ruïner, & par ce moyen il enléve leur bien ; il fait des prêts usuraires, il sçait qu'une personne a besoin d'argent, parce qu'il a des affaires sur les bras, il lui en promet, il lui en donne, mais c'est à une grande usure ; il lui en prête ; mais c'est sur une maison, & sur un héritage, qu'il sçait bien qu'il ne pourra pas dégager, & par conséquent qu'il sera obligé de lui vendre, & de lui donner à un prix fort modique. Mais tout cela n'est rien, en comparaison de ces gens qui font des vols sur les Peuples, qui se servent de l'authorité du Prince, pour exiger des choses qui ne sont pas dûës. Tous ceux qui veulent devenir riches, sont tentez par le démon de faire toutes sortes d'injustices pour venir à bout de leurs desseins. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

Les personnes passionnées pour les richesses, veulent en acquerir à quelque prix que ce soit.

Un ambitieux qui est puissant & riche, fait tout par excès, pour se faire remarquer & distinguer des autres, une démeure commode & honnête ne lui suffit pas, il lui faut de magnifiques palais, qui dans leur vaste étenduë renferment plusieurs maisons. Palais, où l'on voit une infinité de chambres qui traversent de l'une à l'autre, comme des labirinthes, plus propres à s'embarrasser qu'à se loger. Palais pour la construction desquels on a employé des montagnes de pierre, des forêts de bois & de sommes immenses d'or & d'argent. Une table proprement & honnêtement servie ne lui suffit pas ; il faut que l'abondance, la magnificence, la délicatesse s'y trouvent ; il faut que par le grand nombre de services, par la varieté, des ragoûts, par la confusion des plats, par la multitude des Officiers, on connoisse que c'est un homme qui dépense magnifiquement son bien ; un homme à qui il faut comme au Dieu Bel, plus de viandes qu'il ne faudroit pour la nourriture de vingt familles. *Pris du Dictionnaire Moral, dans les Réflexions sur l'ambition.*

Les folles dépenses que font les riches.

On quitte toutes ses richesses à la mort.
Luc. 19.

Vous sçavez que durant le cours de cette vie nous navigeons sur la grande mer de ce monde dans ce vaisseau si fragile de nôtre corps ; les uns y negotient pour le Ciel, selon l'ordre de nôtre Maître : *Negotiamini dum venio.* Après avoir bien travaillé, un homme a si bien fait qu'il a gagné des biens immenses. Je veux même qu'il ait conquis tout un empire. Enfin après une si longue navigation, on arrive à la vûë du port, aux confins de l'éternité, aux derniers momens, où les horreurs, les craintes, les surprises, les douleurs, les approches de la mort font un effroyable désordre dans ce misérable vaisseau : *Cum ingruerit repentina calamitas, & interitus quasi tempestas.* On fait tout le possible, & même on voudroit faire encore l'impossible pour se garentir du naufrage;mais enfin quelque effort & quelque remede que l'on fasse, il faut perir,il faut mourir,il faut que le misérable vaisseau s'aille briser contre l'écueil inévitable de la mort ; & en même-tems l'ame sortant du vaisseau,& s'échapant du naufrage,se trouve au port de l'éternité, & en même moment qu'elle y entre, je lui demande, ame de ce riche, de cet avare, de ce grand du monde, que sont devenus tes trésors, ces palais, ces meubles magnifiques, ces grands amas d'or & d'argent : *Et quæ parasti cujus erunt ?* M. Maimbourg, premier Sermon du Carême.

Proverb. 1.

Luc. 12.

Ni la pauvreté, ni les richesses ne sont pas une marque de sainteté, mais l'usage qu'on en fait.
Proverb.14.

Toute pauvreté n'est pas sainte, ni toutes les richesses ne sont pas criminelles, dit saint Ambroise. On voit quelquefois des pauvres se laisser accabler sous le poids de leurs miseres, & se revolter contre la Providence divine ; mais aussi voit-on quelquefois des riches qui ne se laissent point tromper par l'éclat de l'or, qui possedent des biens, & qui n'en sont point possedez. Si les richesses sont un glaive dans la main de l'homme insensé, elles servent à couronner l'homme sage ; *Corona sapientum divitiæ*, dit le Saint-Esprit. Si les richesses sont dans les mains des prodigues ou des avares des tresors d'iniquité, elles sont dans les mains des justes & des prudens une source de merite. Mais helas ! où le trouverons-nous cet homme juste, cet homme prudent ? où est-il cet homme qui n'a pas fléchi le genou devant l'idole du monde & de la fortune ? Cherchons parmi tous les riches, où est celui qui n'a pas fait son Dieu de son or, qui n'a pas cru, que les richesses sont toute sa force, & qui charmé de ses tresors n'a pas dit à ce pretieux métail, vous êtes ma confiance, & le plus tendre objet de mon amour ; vous êtes le terme de mes esperances, & la fin de mes travaux. Il faut l'avouër (Messieurs,) le pauvre est beaucoup plus proche de l'homme de bien que le riche. Il est bien rare d'être riche & vertueux tout ensemble ; il est bien difficile d'être homme de bien parmi les richesses, & d'accorder le salut avec les biens de la terre. *Sermon manuscrit du bon usage des richesses, attribué au Pere Masillon.*

Dangers que courent ceux qui desirent les richesses.
Ad Tim.6.

Tel est le desir & l'amour des richesses, elles sont accompagnées d'injustice & de miseres ; à combien de maux, à combien de perils n'est pas exposé celui qui les recherche & qui les désire ? Perils du côté de l'ennemi commun de nôtre salut, qui nous attaque par de fortes tentations, & qui à tous momens nous dresse des pieges presque inevitables. *Incidunt in tentationem, & in laqueum Diaboli,* dit l'Apôtre. Perils du côté de nôtre convoitise, qui nous abandonne à mille desirs inutiles, & nuisibles, qui nous plongent dans l'abime de la mort & de la perdition. Perils du côté de la foi, qui n'est point en fureté

dans un cœur, où regnent ces desirs. Perils du côté du corps, qui est exposé à mille cuisantes douleurs, par la recherche de ces faux biens : *Et inseruerunt se doloribus multis.* Enfin perils par tout; parceque l'amour de l'argent est la racine de tous les maux. *Radix malorum omnium cupiditas.* Le même. *Ibidem.* *Ibidem.*

Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, & in laqueum Diaboli, dit l'Apôtre. Ceux qui veulent devenir riches, & aiment les richesses tombent dans la tentation, & dans le piege du Demon. Tentation pour ceux qui veulent acquerir des richesses ; parceque pour en venir à bout, on n'épargne ni fraude, ni injustice, ni rapines, ni parjures, ni homicides ; l'on met tout en usage pour satisfaire ses desirs. On voit dans tous les états le crime servir à l'acquisition des richesses, la boutique du marchand est pleine de piéges tendus à tous momens pour dépoüiller ou tromper l'acheteur : le siege du Juge est toûjours dressé pour dépoüiller la veuve de son champ, & la bouche du Magistrat toûjours prête à prononcer un arrêt, dont il lui revient beaucoup d'argent. L'enfant pauvre s'ennuyant d'être fils d'un pere pauvre, employe toutes sortes d'artifices soit justes, soit injustes pour se bâtir une vaste fortune, & l'enfant pauvre s'ennuyant d'être fils d'un pere riche, en devient le cruel parricide, pour posseder tous ses biens. Enfin à quiconque aime l'argent, dit le Sage, la Loi sainte ne lui est rien. *Nihil est iniquius quam amare pecuniam.* Montrez-moi la femme plus sage, si une fois l'amour de l'or & de l'argent entre dans son cœur, ah ! elle se laissera bien-tôt corrompre, & Salomon aura raison de dire, qu'il ne *trouve point de femme forte*, parceque nulle ne peut resister à cette tentation. Donnez-moi le Juge le plus integre, dès qu'il commencera à aimer les richesses, il n'aura que de fausses balances, & il les fera pencher du côté de ses interêts, plûtôt que du côté de son bon droit : le Marchand si jaloux de garder la bonne foi dans son commerce, passera pardessus les raisons de pieté, quand il s'agira de gagner un bien, dont il fait l'objet de ses desirs: Le Prêtre d'ailleurs si reglé dans ses mœurs, si ferme dans ses sentimens, & si rigide dans ses directions, ne se relâche-t-il pas aux premiers rayons de ce precieux métail, & ne fait-il pas des Sacremens & du Sacrifice un trafic odieux au monde, & à la religion ? *Le même.*

L'Apôtre nous assure que ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation.

Eccli. 10.

S'il est dans le monde quelque état où la possession des richesses paroisse légitime, c'est sans doute dans les Grands ; ils naissent riches, & la Providence qui les fait grands, semble en même-tems les faire riches, pour soûtenir leur grandeur. Eloignez du commerce ils en ignorent les fraudes & les gains sordides, ils ne doivent leurs biens qu'à leur naissance. Mais si vous les suivez dans ces biens qu'ils ont reçû, bien-tôt vous verrez que l'iniquité les produit. Leurs creanciers frustrez, leurs biens dissipez en jeux, en bonne chere, leurs revenus engagez pour soûtenir le luxe & la vanité ; tout cela les oblige bien-tôt à usurper le champ de l'un, à supplanter l'autre, à s'attirer la faveur du Prince par des complaisances criminelles : en un mot, à tout faire, à tout employer pour rétablir leur fortune à quelque prix que ce soit, & à chercher leur ressource dans la ruine & les débris du public. *Autre Sermon manuscrit.*

L'abus que les Grands font de leurs richesses.

Ne vous flatez pas (Messieurs) qu'il n'y ait que dans les grands emplois où paroisse l'iniquité que le Sage attribuë aux richesses: Les états les plus communs, & les emplois les plus ordinaires de la vie ne sont exempts ni d'injustice

L'iniquité des richesses se trouve dans les em-

plois les plus communs. ni d'infidelité dans l'acquisition de leurs biens. Le Barreau qui est établi pour rendre à chacun ce qui lui appartient, ne sert souvent qu'à dépoüiller la veuve de son bien, & priver le pupille de ses droits ; on y vend quelquefois au poids de l'or la justice des particuliers, & d'un seul trait de plume l'on y sacrifie mille fortunes à la fois ; là on achete par avance la bienveillance des domestiques placez auprès des maitres chargez de la justice ; là on ne se défend que par intrigue, l'on n'attaque que par interêt, & l'on ne gagne que par faveur. D'où viennent tous ces grands biens que l'on possede maintenant ? N'est-ce pas du fruit de ces charges achetées par vanité, & acquittées par interêts ? N'est-ce pas de ces charges, où le magistrat laisse perdre la bonne cause pour un present reçû, où l'on souffre que la veuve soit privée de ses biens sans la défendre, & où on laisse toûjours triompher l'injustice par timidité, & si on ne la soûtient pas, n'est-ce pas à force de presens reçûs ; & n'est-ce pas à force de jugemens vendus, comme parle un Prophete, que ces richesses se sont accumulées ? *In mureribus judicabant.* Le même.

Mich. 3.

Des richesses des Ecclesiastiques. Vous, Ministres du Seigneur, qui devriez être autant au-dessus du peuple par vôtre détachement, que par la sainteté de vôtre ministere, vos biens, pour être plus saints, sont-ils mieux acquis ? Non, souvent sans doute ; car joüir du revenu des Benefices sans en remplir dignement les devoirs ; chercher toûjours les plus gros revenus pour en faire de plus grosses dépenses ; servir l'Eglise pour de l'argent, & non pas pour la gloire de Dieu ; monter à l'autel chaque jour par avarice, & non par dévotion ; prêcher les ames par l'interêt qui en revient, & non par le désir de les convertir, est-ce là se rendre riche par des voyes justes & legitimes ? Est-ce avoir droit au patrimoine du Seigneur, & n'est-ce pas faire un trafic sordide de la pieté, & de ce qu'il y a de plus saint dans la religion ? *Existimantium quæstum esse pietatem.* Le même.

1. ad Tim. 6.

On aime mieux s'enrichir par des voyes injustes que par des moyens legitimes. Il est permis, je le veux, de s'enrichir par des moyens legitimes, mais qui est-ce qui n'aime pas plûtôt s'enrichir par les voyes criantes de l'usure & des concussions, que de se resserrer dans les justes bornes de l'équité. Ah ! ces moyens sont trop lens pour satisfaire l'impatiente cupidité des hommes. Il faudroit des siecles entiers pour faire de grandes fortunes par ces moyens legitimes, au lieu que par le moyen des usures & des concussions, on s'enrichit en très peu de tems aux dépens de ses freres. Quand on prête son bien pour un tems, afin d'absorber le leur pour toûjours, c'est alors que les tresors s'augmentent bien vîte. Mais sçachez que ces richesses acquises de la sorte ne durent pas long-tems ; qu'une fortune qui est élevée par l'iniquité tombe bientôt en ruine. Tel qui aura abusé du besoin, & de la misere des autres, en trouvera qui abuseront à leur tour de la sienne : car toute la vie se passe en revolutions & en inconstance : le plus petit, qui est devenu le premier la proye du grand, devient ensuite son maître, & souvent l'abaisse plus bas qu'il n'en avoit été humilié. *Le même.*

Les richesses sont souvent opposées à la religion. Il est bien difficile d'avoir beaucoup de biens & beaucoup de religion tout à la fois. On ne peut beaucoup donner à la fortune, qu'on ne derobe beaucoup au Christianisme : l'on ne songe à posseder les biens éternels du Ciel, que quand on n'en possede plus de passagers sur la terre. En un mot, la religion demande l'homme tout entier, & les biens temporels ne lui permettent tout au plus de

se donner à elle qu'en partie. Car si le riche donne une portion de lui même aux dehors de la religion, ne reserve-t-il pas toûjours le fond de son cœur pour les richesses, & quand prosterné dans nos Temples au pied des Autels, il semble adorer son Dieu, il n'arrive que trop souvent qu'il n'adore que son or. Ce qui a fait dire à saint Paul, que quiconque donne son cœur à ses richesses n'est pas moins exclus du Royaume de Dieu, que celui qui donne de l'encens aux Idoles. O effet monstrueux des richesses! d'étouffer ainsi les sentimens de la religion Chrétienne; car on s'imagine qu'on n'est riche que pour s'aimer soi-même, & satisfaire ses propres desirs, sans songer à Dieu, ni au prochain: on demeure dans cette indolence mortelle pour les devoirs les plus essentiels de la religion; comme si c'étoit être Chrétien que de ne pas avoir un cœur pour JESUS-CHRIST, & de la tendresse pour les malheureux. On s'aveugle sur les saintes maximes de l'Evangile; .. En un mot, quand on est riche on ne veut faire aucune penitence, ni embrasser aucune mortification; comme si on achetoit le droit d'être sensuel en devenant riche, & on se dispense des plus legeres souffrances, comme si la penitence n'étoit que pour ceux qui n'ont pas le moyen de l'éviter. C'est cependant ce pieux sentiment de religion que les richesses étouffent dans un cœur qui les possede, lors qu'en même-tems il en est possedé. *Le même.*

Il faut avouër que le parfait détachement des biens temporels, est une chose si rare en ce monde, qu'on ne sçait où le trouver. Car enfin les plus gens de bien, de la bonté & de la vertu desquels on juge par leur état, & par leur profession, ne sont pas exemptes de cet amour universel de l'argent, de sorte que ceux qui n'y mettent point leur esperance & leur appui, peuvent à bon droit passer pour Saints. On trouve des raisons sans nombre pour excuser la passion que l'on a pour l'argent, & pour justifier les intrigues dont on se sert pour en avoir. Chacun est ingenieux en cette matiere, & il n'y a que la lumiere de Dieu, qui puisse faire voir que ces raisons, & ces excuses sont de faux pretextes, & non pas de veritables raisons, & de légitimes excuses. Si vous êtes exempt de cette tache, vous serez grand & veritablement riche aux yeux de Dieu, estimé & béni des Anges & des Hommes. Si Dieu vous envoye du bien, recevez-le comme un moyen de faire de bonnes œuvres, & pour soulager les pauvres; mais ne faites jamais servir vôtre abondance à vôtre accommodement. *Pris du premier tome des Lettres du P. Surin.*

Le parfait détachement des biens de la terre est rare.

Il semble sur tout que les riches se regardent comme un monde séparé du reste des hommes: ils croyent qu'eux seuls doivent posseder toute la terre, & en avoir tous les avantages: que les autres ne sont pas leurs freres, mais leurs esclaves: Qu'ils ne sont nez que pour les servir, & que c'est une foiblesse d'être touché de leurs miseres; ils pretendent avoir droit de les accabler, ou du moins de les abandonner sans secours à toutes sortes d'afflictions, plûtôt que de se priver des choses mêmes, qui d'ailleurs sont asses inutiles. Ils ne considerent point que les richesses dont ils abusent, les quitteront avec cette vie, qui est comme un sommeil de peu de jours, & qu'alors ils ne trouveront plus rien dans leurs mains, de tout ce qu'ils pensoient posseder pendant qu'ils sont sur la terre. Ils s'estiment si riches & si comblez de biens, qu'ils n'ont besoin de rien; mais quand ils paroîtront devant les yeux de leur Juge, pour y

La dureté des riches envers ceux qui sont dans la necessité.

être condamnez sans misericorde, comme ils n'ont point eu de misericorde pour leurs freres, ils reconnoîtront que n'ayant point cet or precieux de la charité, qui seul pouvoit les enrichir, ils sont nuds, pauvres, aveugles, & reduits à d'extremes miseres. *Monsieur de Sainte Marthe, Tom. 2. de ses Traitez de pieté. Traité de l'obligation de donner l'aumône.*

Le bon usage que nous devons faire de nos biens.

De quelque maniere que nous ayons du bien, soit que nous l'ayons acquis par nôtre industrie, soit que nous l'ayons hérité de nos Peres, nous ne le devons tenir que de Dieu, reconnoissant que c'est lui qui nous le donne tous les jours, & qu'il est tellement à nous, que nous n'en pouvons disposer que par son ordre, qui nous oblige de le partager avec ceux qui en ont besoin. Si c'est Dieu qui nous donne des richesses, il est sans doute que ce n'est pas pour contenter nos passions; il ne veut pas que sous pretexte de la necessité, nous amassions autant de bien que nôtre ambition & nôtre orgueil en souhaite. Il nous commande d'en racheter nos pechez, d'en faire des œuvres de charité, d'en user, ensorte que nous n'en abusions pas; & enfin de nous souvenir que nous n'avons pas droit d'en être plus liberaux envers nous, qu'envers les autres hommes, puisque nous n'en devons prendre pour nôtre usage, que ce qui nous est necessaire. *Le même.*

La cupidité est, selon l'Apôtre, la source de tous les maux, & de tous les vices; & il n'en est point que l'esprit d'interêt ne nous attire: c'est de là que viennent les haines, les vengeances, les querelles, les divisions, les procès, qui ruinent les familles, les guerres qui renversent les Royaumes. Il n'est point aussi de vice où cet esprit d'interêt, & ce desir d'amasser de grands biens, ne nous engage. Ceux qui veulent devenir riches, dit l'Apôtre, tombent dans la tentation, dans tous les pieges du démon, & dans plusieurs desirs, & inutiles & pernicieux, qui sont la cause de leur perte, & de leur damnation; un homme riche & attaché aux biens de la terre est presque toûjours orgueilleux. Que ne peut pas un homme riche? Et quand on peut tout, on croit être au-dessus de tout; on méprise les pauvres, on les regarde avec dédain, on les traite avec dureté. Les richesses inspirent l'ambition: où ne peut-on pas parvenir quand on a de grands biens? Les richesses sont des moyens pour arriver à tout, on aspire aux plus grands emplois, on occupe les plus grandes charges sans être capable de les remplir; & comme on les a aquises sans autre merite, que celui d'être riche, on exerce avec injustice ce qu'on possede sans capacité. Il est rare de voir un riche qui ne soit pas voluptueux, & qui ne s'abandonne aux plaisirs les plus criminels. Un riche peut là-dessus tout ce qu'il veut, & que n'est pas capable de vouloir un riche voluptueux & déreglé? On se laisse aisément aller à contenter les passions les plus criminelles, quand on le peut avec facilité & avec impunité: & de grandes richesses donnent l'un & l'autre. On est bien en danger de perdre l'esperance & la foi, & la plûpart des biens spirituels, quand on a trop d'empressement pour amasser des biens temporels, & on oublie bien-tôt son salut, quand on pense trop à sa fortune. *Le Pere Nepveu, livre intitulé: L'esprit du Christianisme.*

Les richesses ne peuvent rendre un homme

Il est hors de doute que ce n'est point la possession des richesses qui peut faire un homme heureux; mais que s'il le peut être en ce monde, c'est d'avoir ce qu'il désire. Si donc nous pouvions régler les désirs de nôtre cœur, & les porter

porter à l'acquisition de quelqu'autre bien ; certes, quand nous en serions en possession nous serions heureux; quand nous n'aurions ni or, ni argent, ni aucun revenu, & bien nous eussions tous les trésors des Rois, nous serions malheureux, étant privez de la chose qui doit faire nôtre bonheur. Or il y a tant de choses au monde, qui méritent mieux nôtre cœur que les richesses ; nous pouvons donc être heureux sans elles. En effet, combien la santé est-elle plus précieuse ? combien les sciences sont-elles plus aimables ? combien la vertu est-elle audessus, dans une ame bien faite ? Voilà où arrêter nos désirs, & où fixer nôtre cœur ? voilà ce qui nous peut rendre mille fois plus heureux en ce monde ; au lieu que plus vous aurez de richesses, plus vous en souhaiterez, & vous ne serez jamais content. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, vous aurez le plaisir que promettent les richesses, & vous n'en aurez point la peine. Vous ne passerez point de mauvaises nuits dans la crainte qu'on vous les enleve ; vous n'aurez point de jaloux dont vous deviez vous défier ; vous ne risquerez point vôtre vie pour les défendre ; la pauvreté d'esprit vous délivrera de tout cet embarras, & vous rendra heureux autant qu'on le peut être en cette vie. *Autheur anonyme.*

heureux en ce monde.

Les richesses sont nécessaires, il est vrai ; mais seulement comme un bien utile pour arriver à un autre plus grand bien, pour avoir dequoi conserver sa vie & sa santé ; pour se maintenir dans l'honneur ; pour pouvoir remplir les devoirs de son état : de sorte que si la fin, pour laquelle les richesses ont été ordonnées se peut obtenir avec une grande médiocrité ; pourquoi vouloir les accroître, & se donner tant de mouvemens pour rien ? Car les moyens ne sont désirables que pour parvenir à la fin sur laquelle ils doivent être réglez. *Le même.*

Les richesses ne sont que des moyens utiles pour arriver à quelqu'autre fin.

L'Apôtre saint Jacques, dit Salvien, convie les riches aux larmes, sur ce que toutes leurs richesses sont consommées par la roüille & par les vers, & que ce ne sont plus pour eux que des tresors de feu & de vengeance. Les peines éternelles leur sont préparées, non pour des homicides commis, ou pour des adultéres ; non pour des impietez ou d'autres crimes, qui fassent des blessures mortelles ; mais seulement à cause des richesses, à cause des convoitises démesurées, à cause de la faim insatiable de l'or & de l'argent, pour montrer que cela suffisoit pour la damnation des hommes, sans aucun autre crime. Que pourroit-on dire de plus clair ? Il ne dit pas au riche, vous serez puni, parce que vous êtes un homicide, ou parce que vous êtes un fornicateur ; mais seulement parce que vous êtes riche : c'est-à-dire, parce que vous usez mal de vos biens, & que vous ne comprenez pas qu'ils vous ont été donnez pour en faire un saint usage. Ce ne sont pas les richesses qui sont criminelles ; mais les volontez de ceux qui en usent mal. Les richesses ne font pas la damnation des hommes ; mais ce sont les hommes qui font de leurs richesses le sujet de leur damnation. *Le même.*

Le mauvais usage des richesses rend les hommes criminels. *Salvian. ad Eccles. Catholic.*

A-t-on fait fortune ? les richesses tiennent lieu de tout, le cœur en est pris, & elles en deviennent l'idole : *Dives effectus sum, inveni idolum mihi.* Relâchement dans les plus ordinaires exercices de la Religion ; droit de dispense dans les plus essentiels devoirs ; idées frivoles de bienséance & de raison pour mener une vie moins réguliere & moins chrétienne ; ce sont les pernicieux

Les richesses tiennent lieu de tout, & deviennent l'idole des personnes riches, &c. *Osée 12.*

privileges que la nouvelle idole accorde à ses adorateurs. Mais, mon Dieu ! quel jugement en ferez-vous au jour terrible de vos vengeances ! Les richesses inspirent de l'orgueil jusques dans les actes de religion, qui demandent une humilité plus profonde. C'est aux pieds des autels qu'on s'étudie ce semble à paroître plus mondain & plus riche. C'est toûjours à l'Eglise qu'on affecte le plus de distinction ; la mollesse n'y perd rien de ses droits, ni l'orgueil de son faste. Peu de passions qui ne regnent dans l'abondance & dans la prospérité ; nulle qui ne soit à craindre ; rien qui ne tende à corrompre le cœur. Et cependant quels préservatifs contre la contagion ? quelle vigilance au milieu de tant de perils ? Et l'on s'étonne que JESUS-CHRIST ait dit, que difficilement un homme riche entrera dans le Ciel. *Le P. Croiset, second tome de ses Réflexions spirituelles.*

C'est le mauvais usage des richesses qui nous rend coupables.

On ne prétend pas condamner ici les richesses ; mais seulement le mauvais usage qu'on en fait. Elles sont des effets de la liberalité du Seigneur ; il ne tient qu'à nous qu'elles ne soient des preuves de nôtre reconnoissance, & les instrumens de nôtre sanctification : *Corona sapientum divitiæ eorum.* Le bon usage que les gens de bien en font, donne un nouveau relief à leur pieté ; leur charité peut y trouver de grands secours, & leur vertu un nouveau lustre. Les richesses sont des obstacles au salut, quand elles ne servent qu'à nourrir la cupidité ; mais de combien de bonnes œuvres ne peuvent-elles pas être la source ? Une haute fortune peut merveilleusement servir à une éminente sainteté, quand on ne s'en laisse pas éblouïr ; on a vû de saints Rois sur tous les trônes, & de grands Saints dans toutes les conditions ; celle des riches a des périls ; mais aussi elle a de grands avantages. Que de secours pour se défendre des mauvais désirs ! que de moyens pour reprimer la cupidité ! que d'occasions de faire de grands sacrifices ! Les richesses peuvent leur faire des amis dans le Ciel ; ils peuvent se servir des mains des pauvres pour y faire passer leurs trésors ; Que de dettes ne peuvent-ils pas acquitter auprès du Seigneur par leurs aumônes ? *Le même.*

Dans les vûës de Dieu les riches ne sont riches que pour les pauvres.

Le suprême Modérateur des conditions n'a partagé les riches si abondamment, qu'à condition qu'ils pourvoiroient aux besoins des pauvres. Tous les biens sont à Dieu par droit de souveraineté, nous lui en devons l'hommage & le tribut, & puisqu'il en a la proprieté même, il en doit avoir les fruits. Or que fait Dieu ; il affecte ce tribut & ces fruits à la subsistance des pauvres. De sorte que l'aumône, qui par rapport aux pauvres est un devoir de charité, est par rapport à Dieu un devoir de justice. L'ambition, la magnificence, la bonne chere sont-ce des titres suffisans, pour dispenser un riche de ce double devoir ? Le hazard n'a point de part à l'inégalité du partage des biens. Tout est reglé par la divine Sagesse, rien n'a échappé à sa providence ; & si le riche est à son aise dans le monde, le pauvre verra un jour, que selon les desseins du Seigneur, il n'avoit pas été moins bien partagé. S'il ne le voit pas à présent, c'est parce que le riche par une injuste usurpation, renverse tout cet ordre. Il ne tient pas à lui que la Providence de Dieu ne soit défectueuse ; sa dureté pour les malheureux autorise leurs plaintes : elle sert de spécieux prétextes à tous leur murmures. C'est cette impie dureté qui fait blasphémer contre le Seigneur. *Le même.*

C'est sur le fond des riches que doivent porter toutes les œuvres de charité. En bonne foi, est-ce de leur part que viennent les grandes contributions pour l'entretien des pauvres ? Est-ce par eux que les Hôpitaux subsistent ? par eux que les pauvres malades sont soulagez ? Les revenus de la plûpart, quoique tres-amples suffisent-ils au luxe de leurs habits ; à la magnificence de leurs trains ; à la dépense du jeu & de leur table ? Et d'où viennent ces justes plaintes de tant de pauvres ouvriers, & de tant d'anciens domestiques à qui le salaire est refusé ? D'où viennent ces dettes éternelles, qui à l'abri d'une substitution secrette ruinent tant de familles ? On a de grands fonds ; mais encore plus d'ambition ; on a de grands revenus ; mais on a bien des passions à satisfaire : & voilà ce qui fait mourir les pauvres de faim. Mon Dieu ! quel renversement d'ordre ! quel abus de vos dons ! & quel tort ne font pas à la religion & au public, la cupidité insatiable & l'ambition démesurée des riches du siécle ? *Le même.*

Les riches sont ordinairement ceux qui font le moins de charitez.

Quel honneur ne feroit pas à tous ceux qui sont dans l'opulence, une libéralité vraiment chrétienne ? Quoi de plus noble, quoi de plus glorieux que de tirer de la misére & comme du tombeau un grand nombre de malheureux ! Quoi de plus magnifique, même selon le monde, que d'être par ses largesses, le sauveur de plusieurs honnêtes familles, qu'une disette muette & secrette jettoit dans le désespoir, & à qui vos aumônes redonnent le salut & la vie ! N'y a-t-il pas plus de gloire à donner du pain à JESUS-CHRIST même, en la personne des pauvres, que de nourrir dix ou douze faineans, qui ne cherchent à vivre sur la bourse d'autrui, que pour avoir dequoi être plus libertins. Jamais équipage si fastueux ; jamais superbe train ne fit tant d'honneur qu'une multitude de pauvres gens qui vous regardent comme leur pere. On a beau faire profession d'être mondain, on est Chrétien ; la religion se fait jour à travers les nuages les plus épais. On entend sa voix dans le plus grand tumulte ; on sent que rien ne rend plus respectable un homme riche, que cette charité chrétienne ; il y a dans cette libéralité une grandeur d'ame ; un fond de noblesse ; une supériorité de genie, qui s'éleve sur tous ces titres secs & infructueux, qui ne sont fondez que sur des terres, qui ne donnent jamais nul mérite, & sur des ancêtres qui ne sont plus. Un mauvais cœur ne fut jamais fort charitable. La libéralité est la vertu des ames nobles ; mais la liberalité en faveur des pauvres est le caractere le plus ordinaire d'un cœur Chrétien. *Le même.*

L'honneur qu'il y a d'employer ses biens à soulager les miséres d'autrui.

On s'étonne de voir tant de révolutions dans la fortune des gens du monde ; jamais sur le théâtre tant de changement : Le même homme fait durant la vie plus d'un personnage ; les charges & les terres changent souvent de maître. Du moins peu d'enfans qui héritent de la fortune de leur pere, & l'on voit peu de familles opulentes, qui transmettent l'abondance à leurs descendans. On attribuë cette inconstance de prospérité à mille accidens, qui certainement n'y ont nulle part ; la dureté des riches à l'égard des malheureux, est la cause la plus ordinaire de ces révolutions de fortune. On refuse à Dieu les interêts, il ne faut pas s'étonner s'il nous enleve le fond d'un bien qui a été mal administré. On bouche les canaux par où la source doit se répandre ; elle prendra bientôt un autre cours. Veut-on fixer cette florissante fortune ? veut-on ren-

Les disgraces de fortune, & les ruïnes des familles, arrivent d'ordinaire en punition des mauvais usages des richesses.

dre long-temps héréditaires ses fonds & ses revenus ? veut-on assûrer cette abondance dans sa famille ? Qu'on soit riche en charité ; qu'on soit libéral & magnifique même en aumônes & en bonnes œuvres. La subsistance des pauvres est un grand titre de prospérité : leurs bénédictions conjurent les tempêtes ; les biens qu'on leur fait interessent Dieu même ; on met à profit tout ce qu'on leur donne. *Le même.*

Les grands biens, & les actions de charité que l'on pourroit faire par le moyen des richesses.

Quel bien ne feroient point douze ou quinze mille livres répanduës chaque année sur ceux qui vivent dans l'indigence ? Que de gens sauvez du désespoir ? que de pauvres filles à l'abri du péril ? que de familles oberées, qui seroient secouruës, & tirées même de la misére ? Bien des personnes pourroient en répandre davantage sans s'apauvrir. A la vérité, on en nourriroit moins de chevaux ; on marcheroit avec un moindre train ; on seroit moins splendidement traité ; mais en seroit-on moins respectable ? en seroit-on moins estimé, moins honoré ? *Le même.*

Les richesses sont une source de soins, d'inquiétudes & de chagrins.

Avoüons que les grandes richesses sont un grand fond d'inquiétudes, les soins & les chagrins en sont d'ordinaire les plus grands revenus. Peut-on voir de sang-froid cette révolution continuelle de conditions & de fortunes qui commencent & qui finissent ; qui se relevent & qui retombent ? Peu de siécles qui ne voyent tomber la fortune qu'ils ont vû naître ; on ne bâtit guére que sur les débris de celle d'autrui, & n'est-ce pas pour punir cette insatiable passion que Dieu permet tous les jours de si humiliantes chûtes. On avoit dequoi vivre selon son état, si l'on eût eu moins d'empressement & d'ardeur pour le gain ; moins d'ambition de s'élever ; un peu plus de modération dans ses idées, la fortune ne venant pas si vîte, auroit été moins en danger de tomber. Les maisons qui ne s'élevent pas sitôt, n'en sont que plus solides ; mais une vaine impatience de secoüer la poussiére dans laquelle on étoit né, a jetté la poussiere dans les yeux.. Il en coûte de monter si haut ; il en coûte d'aller si vite, & ce n'est souvent que pour déplorer plus long-temps sa chûte & son triste sort. Dieu prend plaisir de confondre les desseins de ces téméraires ambitieux qui veulent élever leur fortune jusqu'aux nuës. Un coup de vent fait échoüer à la vûë du port ; une petite pierre renverse, détruit ce grand colosse. Quand est-ce que ces fréquens naufrages, ces revers de fortune, si familiers, si communs, nous désabuseront de ces vaines espérances de félicité, dont le monde repaît ceux qui le servent. *Le même.*

On n'est pas plus heureux ni en cette vie ni en l'autre, pour avoir de grandes richesses.

Supposons que la fortune ne soit point capricieuse, & que malgré tous les écüeils & les orages, on arrivera au port ; en est-on plus heureux pour cela ? en aura-t-on été plus sage ? Ces grandes fortunes, ces grands biens qu'on a amassez, ne sont-ils pas souvent, par rapport au salut, une vraye perte ? Combien de ces riches heureux sont à présent la proye des feux éternels ? *Va vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.* Malheur à vous, riches, parce que vous avez vôtre consolation en cette vie : le fruit de ces grandes fortunes, selon l'Apôtre, est un rigoureux châtiment. Ces trésors de cupidité sont souvent des trésors de colere : *Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus.* Ce n'est pas seulement par rapport à l'autre vie, que ces grandes richesses sont odieuses. Qu'ont-elles de plus consolant & de plus solide en celle-cy ? Elles sont le fruit de bien des sueurs & des fatigues, & la source féconde de beau-

Luc. 6.

Jacob. 5.

coup d'inquiétudes & de chagrins. On n'est pas toûjours plus heureux pour être plus riches : trouve-t-on même bien des gens riches qui soient heureux ? On a du bien, & l'on manque souvent de santé pour en joüir ; on a de grands revenus, lorsqu'il ne reste que peu de temps à vivre. On a acquis de belles terres ; on est chargé de titres ; on a bâti de magnifiques palais, & il ne reste deux jours après qu'un sépulchre ; à la vérité le monde & les richesses, à qui les connoît bien, ne valent pas tant d'empressement. *Le même.*

Qui s'avise de regarder cette insatiabilité de désirs, cette avidité pour les richesses, comme quelque chose de dangereux, par rapport au salut ? Cependant fut-il jamais rien plus à craindre ? Projets, motifs, moyens, tout est danger. Et n'est-ce pas de ces sortes de riches qu'on doit entendre ces oracles du Sauveur du monde : *Amen dico vobis, quia dives difficilè intrabit in regnum Cœlorum, &c.* Les Disciples furent étonnez de ce discours, & dirent ; qui pourra donc être sauvez ? Jamais il n'y eut d'étonnement mieux fondé. Mais les riches de nos jours croyent-ils le même Oracle ; reçoivent-ils comme article de foy la parole de l'Evangile ? Les Apôtres en sont effrayez ; les gens riches sont fort tranquilles ; & que si quelque chose les inquiette, c'est le regret de n'être pas encore assez riches ; c'est la crainte qu'ils ont de n'être pas plus puissans. *Le même.*

Les richesses sont un grand obstacle au salut.

Matth. 19.

Dieu a voulu qu'il y eût des riches, & qui conservassent même leurs richesses, afin de s'en servir pour le secours & la consolation de ceux qui se trouvent dans *la* nécessité, ou pour d'autres raisons qui tendent à l'édification publique, & à la gloire du Seigneur. C'est ainsi, qu'Abraham, dont le cœur étoit si dépouillé, si vuide des choses d'icy-bas, & qui porta si loin le renoncement, ne laissa pas de conserver une grande puissance, & d'être riche des biens de fortune. C'est ainsi que Job, que les Ecritures divines nomment le plus riche d'entre les Orientaux, ne laissoit pas d'être dans un détachement entier des richesses, que Dieu lui avoit permis de posseder, & il en souffroit la perte avec patience. Ces deux grands hommes avoient surmonté l'attachement qu'ils pouvoient avoir aux choses d'icy-bas, par le mouvement de l'Esprit Saint ; ils étoient & riches & pauvres tout ensemble, & parfaitement soumis à ce Commandement que Dieu a fait depuis par son Prophete : *Divitiæ si affluant nolite cor apponere.* C'est l'exemple que doivent suivre tous ceux qui ont des richesses, & qui veulent assûrer leur salut. Il faut que leurs cœurs soient tellement détachez des biens dont ils retiennent l'usage ; & que si la volonté de Dieu étoit qu'ils vécussent dans une pauvreté réelle & sensible, ils l'embrassassent avec joye. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions Morales sur l'Evangile de saint Matthieu.*

On peut posseder des richesses sans attachement, & être en même temps pauvre d'esprit.

Psalm. 61.

La corruption du cœur d'un riche est un mal incurable ; c'est un poison qui se répand partout, & à moins d'une grace & d'un secours extraordinaire, on n'en peut attendre que la mort. Bienheureux, Seigneur, sont ceux à qui vous avez donné le sentiment d'une médiocrité sainte, qui ne possedent rien que dans vôtre dépendance ; qui sont toûjours prêts de remettre dans vos mains ce qu'ils ont reçû ; qui regardent le bonheur de s'appauvrir pour l'amour de vous, comme un véritable moyen pour acquerir un trésor d'une valeur infinie. Plût à Dieu, plût à Dieu ! que je pusse mettre dans le fond du cœur.

Les riches sont dans un état bien dangereux, auquel ils ne font nulle réflexion.

Luca 6. de tous les riches cette malédiction que vous avez prononcée contre eux : *Væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram.* Malheur à vous riches, parce que vous avez vôtre consolation dans ce monde ; au moins pour les jetter dans le trouble & dans la défiance de leur état, pour les empêcher de se reposer sur une sécurité trompeuse, dont ils ne reconnoîtront la malignité que lorsque vôtre bras sera levé pour les punir de leur égarement. *Le même.*

C'est une grande folie d'amasser des richesses qu'il faudra laisser un jour sans sçavoir à qui. Luc. 12.

S'il y a rien qui puisse nous désabuser de cette passion violente d'acquerir des biens & des richesses, c'est de nous convaincre que la plus grande de toutes les folies, est de se donner beaucoup de soins & beaucoup de peines pour amasser ce qu'on peut perdre dans tous les momens, & sans sçavoir qui sont ceux qui en joüiront après nous : *Quæ parasti cujus erunt ?* Cet homme à force de travaux, disons à force d'injustices, amasse des trésors, il passe sa vie, tyrannisé par la plus violente de toutes les passions ; elle n'est pas comme les autres qui diminuent & s'affoiblissent avec l'âge, au contraire elle augmente, & lorsqu'il se prepare à trouver sa consolation dans les richesses qu'il a acquises, quel désespoir pour ce malheureux, quand il se voit attaqué d'une maladie qui le va priver pour jamais de ce qu'il a aimé avec tant d'ardeur ? Ce qu'il endure, & ce qu'il souffre dans ce moment, surpasse sans comparaison, tout ce que la possession & la joüissance de son argent auroit pû lui procurer de joye, si sa vie avoit eu toute la durée qu'il avoit esperé. Et pour surcroît de malheur, souvent il ne sçait ce que deviendront ses biens, ni qui sont ceux qui doivent lui succeder : *Thesaurizat, & ignorat cui congregabit ea.* *Le même sur l'Evangile de saint Luc.* Psalm. 38.

Les effets des richesses, & les vices ausquels sont sujets ceux qui les possedent.

Un des premiers effets de l'amour des biens périssables, est d'inspirer d'ordinaire à un homme riche de l'attachement à soi-même, & de l'indifférence pour tout ce qui ne peut contribuer à sa vanité & à son plaisir ; il aime le luxe & la magnificence dans ses habits ; il recherche la bonne chere ; il ne refuse rien à sa bouche de ce qu'elle lui demande, & lorsqu'il a pour lui-même une indulgence sans bornes, & qu'il vit dans une abondance entiere, il a pour les pauvres une dureté inflexible, & leurs nécessitez, quelque extrêmes qu'elles puissent être, ne font aucune impression sur son cœur. Et véritablement le dernier effet d'une disposition si cruelle & si barbare, c'est qu'elle rend celui qui en est l'esclave, ennemi de Dieu, & qu'elle lui attire sa haine pour jamais. Telle fut la destinée de ce Riche, dont l'Evangile nous fait une peinture si naturelle & si vive : *Induebatur purpurâ* ; c'est ainsi que s'habilloient les Grands du monde. Sa table n'étoit qu'un continuel festin : *Epulabatur quotidiè splendidè.* Pour ce qui est de son insensibilité, on ne pouvoit nous la marquer plus grande, qu'en nous disant qu'il souffroit un pauvre couché à sa porte, couvert d'ulcéres, & qui soupiroit après les mietes qui tomboient de la table de ce voluptueux. *Le même.* Luc. 16.

Les vices ausquels la passion des richesses porte les hommes.

Il faut demeurer d'accord (Chrétiens) que l'amour de l'argent est la plus violente & la plus injuste de toutes les passions. Elle rend insensibles ceux qu'elle domine, comme s'ils étoient d'airain ou de bronze. Disons qu'elle est cause qu'ils commettent une infinité de crimes & de meurtres en les rendant inexorables dans les nécessitez de ceux qui souffrent quelque pressantes qu'elles puissent être ; puisque, selon l'expression de saint Gregoire, on peut re-

procher à ceux qui négligent les pauvres, que s'ils ont negligé de les assister dans leurs besoins, ils leur ont donné la mort : *Si non pavisti occidisti.* Ce qui est de plus étrange, c'est que ce mal est une contagion qui s'est répanduë partout ; il n'y a point d'endroits dans le monde, où on ne voye des pauvres pressez de la faim & de la soif, & des gens qui pouvant les secourir, les laissent mourir dans leur misére, c'est-à-dire que toute la terre est peuplée de Lazares & de mauvais Riches. *Le même.*

Caractere d'un riche reprouvé, & d'un riche prédestiné.

La vraye idée d'un cœur reprouvé est un riche bien accommodé dans sa maison, bien traité, superbement vêtu, qui passe agréablement son temps, qui a grand équipage, & qui regarde les pauvres & les misérables avec mépris, ou du moins avec indifférence, comme une chose qui ne lui est rien. C'est ce qui a damné le mauvais riche. Un pauvre étoit étendu à sa porte, tout couvert d'ulceres : il mouroit de faim, & personne ne lui donnoit à manger, non pas même les miettes qui tomboient de la table du Riche. Lorsqu'un riche, un homme qui est à son aise est touché de la nécessité des pauvres, qu'il songe à les assister, qu'il fait des aumônes, c'est un signe que la charité de Dieu est en lui. On peut bien conjecturer de son salut. Mais comme dit saint Jean : *Si quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant son frere en necessité, il lui ferme son cœur & ses entrailles, comment la charité de Dieu demeurera-t-elle en lui?* Ceux-là montrent qu'ils sont participans de la nature divine, dans lesquels on voit un principe de la miséricorde toujours vivant, toûjours opérant. Cet attrait à secourir les affligez par le motif de contenter Dieu, qui demande cela de nous, en est une preuve certaine, & quand Dieu viendra pour les punir, s'il trouve chez eux la miséricorde, il sera bientôt désarmé. *Le P. Surin, en ses Dialogues spirituels, tome 1. l. 2. ch. 5.* 1. Joan. 3.

Jugement qu'on fera de ceux qui ont fait un bon ou mauvais usage de leurs richesses.

Que dira-t-on de ces riches & de ces puissans du monde, qui ont tant de sagesse pour bâtir, pour acquérir, pour enrichir leurs enfans, & qui ne se sont pas souciez de leur prochain, ni de faire un bon usage de leurs biens ; on dira d'eux : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, prævaluit in vanitate suâ.* Voilà cet homme qui n'a point mis sa confiance en Dieu, qui s'est reposé sur ses richesses ; il a satisfait les désirs de sa vanité. Il est venu à bout de tous ses desseins : il a fait tout ce qu'il a voulu. Il a voulu avoir une belle maison, de beaux meubles, de belles terres ; il les a euës. Il a désiré un tel parti, il l'a obtenu ; une telle charge, il y est parvenu ; il l'a emporté sur ses Competiteurs. Sa vanité a prévalu en toutes rencontres. Il meurt, & qu'en disent les Anges & les Saints ? *Prævaluit in vanitate suâ.* S'il laissoit des vestiges de sa charité ; s'il paroissoit des preuves de son zele ; si l'on voyoit des effets de ses aumônes, qui marquassent sa foy & son amour pour Dieu, sa memoire seroit en benédiction. Mais qu'a-t-il fait ? Il a bâti à la ville un palais ; il a reparé magnifiquement sa maison de campagne ; il a fait des jardins de délices, des allées, des fontaines ; beaucoup de marques de vanité, où sont les marques de charité ? Il a vécu en mondain & en prophane. Son cœur étoit dans ses trésors, & une confusion éternelle sera son partage. Les vrais illustres qui méritent une gloire éternelle, sont ceux qui ayant été grands dans le monde, ont fondé des Hôpitaux, & des Maisons Religieuses, ont fait de pieux établissemens pour la gloire de Dieu, & le salut Psalm. 51.

des ames. Ils ont donné à Dieu sujet de les recompenser, & aux hommes de les loüer à jamais. *Le même.*

C'est un bienfait de la divine bonté, quand elle nous délivre du soin d'amasser des richesses, & du désir d'en posseder.

On doit à la bonté de Dieu une sensible reconnoissance, quand il a fixé, ou détruit en nous cette activité naturelle, pour les biens passagers, qui remuent la plus grande partie des hommes, & de ce qu'il fait par sa grace, que nous voyons avec tant de modération, ou plûtôt d'insensibilité, ce qui cause en eux des passions si vives & si violentes. Car à dire vrai ils sont esclaves des choses qu'ils désirent; la possession ne fait que serrer leurs liens, & quand il arrive qu'ils les perdent, leur avidité ne fait que s'accroître: ainsi ils sont toûjours les mêmes dans la joüissance & dans la privation, & ils passent leur vie dans une honteuse servitude. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ses Maximes Chrétiennes.*

Les biens de la terre portent faussement le nom de richesses. *Augustin. sup. var. Serm. c. 4. Cypr. Epist. ad Donat.*

Comment peut-on appeller richesses les biens du monde, puisqu'ils accroissent nos besoins; & qu'au lieu de satisfaire la nécessité de ceux qui les aiment, ils ne font qu'enflammer davantage leur convoitise? Appellerez-vous riche, celui qui auroit moins de besoins, s'il avoit moins de biens: l'abondance des biens de la terre ne ferme pas la bouche à l'avare; mais elle l'ouvre davantage; elle n'étanche pas sa soif; mais elle la rend plus ardente. Ces malheureux passionnez pour les richesses, ne songent pas qu'ils sont plûtôt possedez de leurs propres biens qu'ils ne les possedent. O détestable aveuglement d'esprit! ô profondes ténébres d'une cupidité insensée! se pouvant décharger du poids des richesses qui les accablent, ils travaillent en les augmentant, à en être encore plus accablez; & s'attirent tous les jours de nouvelles peines. Comment ceux qui sont liez par leurs biens pourroient-ils suivre JESUS-CHRIST? Et comment pourroient-ils monter au Ciel, & s'elever aux choses les plus sublimes, étant chargez de la pesanteur des cupiditez terrestres? *Traduit de saint Augustin & de saint Cyprien.*

Idem, de lapsis.

Des richesses considerées en elles-mêmes.

Ce seroit être bien ingrat envers la bonté de Dieu, de dire que les richesses sont des maux en elles-mêmes; & les Stoïciens si vantez, qui paroissoient en avoir tant d'horreur, ne les méprisoient, que pour se faire un mérite d'une je sçai quelle orgueilleuse pauvreté qui les distinguoit du reste des hommes. Ils se faisoient passer de leur temps pour des hommes tous divins; mais la postérité n'a point été la duppe de leur vanité secrette, & elle a aisement reconnu qu'ils méprisoient avec orgueil, ce qu'ils ne pouvoient posseder avec humilité.

1. ad Timoth. c. 6.

Les richesses ne sont pas un mal, dit l'Apôtre saint Paul, qui en jugeoit bien plus sainement que ces faux Sages: mais le désir déréglé des richesses, est la source de tous les maux. C'est donc le désir des richesses qu'il faut condamner, & non pas les richesses mêmes. Ce ne sont pas les richesses qui font le mal, mais ceux qui en abusent, les désirant avec une cupidité désordonnée; les acquerant par des moyens injustes; les employant à des actions criminelles; les possedant avec chagrin; les conservant avec inquiétude, & les perdant avec désespoir. Les richesses sont bonnes; mais on les doit mettre au plus bas degré de tous les biens: Pour en faire connoître le juste prix, il n'y a qu'à considérer, à acquerir, à garder, & à perdre. La peine qu'il y a à les gagner; l'incertitude, les chagrins, les craintes, les terreurs que l'on souffre pour les conserver; le peu de satisfaction que l'on trouve dans la possession la plus

plus tranquille ; l'impossibilité d'arrêter leur inconstance ; le dépit, la fureur, le désespoir dont on est agité, lorsqu'on les perd, sont de puissans motifs pour régler, & pour rectifier le désir de ces sortes de biens, & pour empêcher qu'on ne les change en maux, par le déréglement & le mauvais usage. *Livre intitulé : L'éloquence de la Chaire & du Barreau, par l'Abbé de Bretteville.*

Il n'y a point de vertu chrétienne à laquelle les richesses n'ayent une secrette opposition : elles sont opposées à la foy, n'attachant l'esprit de l'homme qu'à des choses sensibles & sensuelles. Elles sont opposées à l'espérance ; un homme riche n'a de confiance qu'en ses trésors. Elles sont opposées à la charité, puisqu'elles occupent le cœur de l'homme : qui peut aimer son argent, n'aime pas Dieu. Elles sont visiblement opposées à cette pauvreté, à laquelle Jesus-Christ a promis son royaume. Elles sont enfin opposées à l'humilité & à la mortification chrétienne ; à l'esprit de la croix, & sur tout à l'exemple du Sauveur, qui est le modele de toutes les vertus. Mais autant que les richesses sont contraires aux vertus du Christianisme, autant sont-elles favorables aux vices. Saint Paul les appelle les causes funestes de la perte & de la damnation des hommes. La raison en est, que les richesses inspirent toutes sortes de pechez, & servent à les commettre. Que l'on consulte son cœur, & l'on avoüera qu'il n'est point de vice que la prospérité mondaine n'inspire & n'excite. La vanité, l'orgueil, le luxe, le libertinage, les excès, le jeu, la débauche, ne sont-ce pas autant de crimes qu'inspirent les richesses. De plus, les richesses ne donnent pas seulement la pensée du peché, elles servent encore à l'execution du peché. Elles sont, dit saint Augustin, comme les servantes de la volupté : *Voluptatum satellites divitiæ.* Elles servent à l'ambition, à la vengeance, à la gourmandise, à la volupté, &c. *Le même.*

Comme les richesses sont opposées à toutes les vertus chrétiennes.

1. ad Timoth. c. 6.

L'amour des richesses est bien plus pernicieux & plus puissant que le démon même ; & plusieurs lui obéïssent bien plus aveuglément, que les Payens n'obéïssent à leurs idoles. Car il y a plusieurs Payens qui n'obéïssent pas en tout au démon, qui est dans leur idole ; mais les gens passionnez pour les richesses ont une déférence sans réserve, pour tout ce que leur cupidité leur suggere. Si la cupidité leur dit : Soyez ennemis de tout le monde, oubliez les sentimens de la nature, méprisez Dieu, ils obéïssent à l'heure même. Les idoles se font sacrifier des animaux ; mais la cupidité demande à ses adorateurs de lui sacrifier leurs propres ames, & ils la sacrifient sans peine. *Traduit de saint Chrysostome, dans l'Homelie 64e. sur saint Jean.*

Le désir des richesses est plus puissant sur le cœur des hommes, que le démon même.

Qui sont ces riches qui se perdent par l'abus qu'ils font de leurs richesses ? Ce sont ces riches du siécle, dont parle saint Paul ; ces riches orgueilleux ; ces riches remplis de complaisance pour eux-mêmes : ces riches qui accablent ceux qu'ils devroient proteger ; ces riches qui faisant entre les grands & les petits, ces distinctions condamnées dans l'Ecriture, honorent les uns & méprisent les autres ; ces riches, qui se rendent coupables de ces acceptions de personnes de ces égards pernicieux que saint Jacques condamne comme contraires à charité chrétienne ; ces riches enfin, qui mettent leur confiance dans les richesses incertaines, au lieu de la mettre dans le Dieu vivant, qui nous donne avec abondance ce qui est nécessaire à la vie. Que deviendrez-vous donc, riches malheureux ! que l'on ne peut convaincre ; que vos richesses sont un dé-

Quels sont les riches dont le salut est presque entierement désesperé.

pôt sacré, dont vous n'êtes que les dispensateurs ? Vous qui faites servir à vôtre cupidité les biens que vous avez reçûs pour les partager avec les pauvres; vous à qui l'abondance & les prospéritez ont formé des entrailles cruelles ; vous, dont le luxe se répand en superfluitez, & qui n'êtes avares & resserrez, que lorsqu'on vous propose de faire des aumônes : vous qui croyez n'avoir point de superflu, parce que vôtre cupidité n'a point de bornes ; vous qui ne conservant plus aucun sentiment d'humanité, voyez les Chrétiens languissans, & à demi morts sans les secourir, quoique la foy vous apprenne qu'ils sont vos freres, & que JESUS-CHRIST vous les ait recommandez en tant d'endroits de l'Evangile. *Tiré du second tome des Essais de Sermons pour la Dominicale.*

Dieu étant le maître des richesses, a droit de les distribuer comme il lui plaît.

Les riches du Ciel considerent les richesses comme des biens qu'une fortune aveugle fait passer de main en main, selon les differentes conjonctures des temps ; ceux qui les ont acquises par leurs soins, en joüissent tranquillement, comme du fruit de leur travail ; ceux qui les ont recüeillies par succession, croyent en être les maîtres absolus par le droit de la naissance. Aveugles, dit Dieu, par la bouche de son Prophete, apprenez que l'or & l'argent m'appartiennent, que j'ai formé l'un & l'autre dans les entrailles de la terre, & qu'il n'est pas moins à moi, lorsque vous le retenez dans vos coffres, que pendant qu'il demeure enseveli dans les mines dont vous le tirez, pour satisfaire vôtre vanité & vôtre avarice : *Meum est aurum, meum est argentum.* Or s'il est vrai que Dieu est le maître souverain des richesses, il en est aussi le dispensateur: c'est sa main paternelle qui les distribuë, comme c'est sa main toute-puissante qui les forme. Ainsi sa sagesse qui fait tout avec poids & mesure, doit déterminer la dispensation qu'elle fait de ces richesses, pour quelque fin & pour quelque usage, & il y a des raisons importantes qui l'obligent de les donner aux uns, & de les refuser aux autres. *Les mêmes.*

L'usage qu'on doit faire des richesses.

Si Dieu vous a donné des richesses, est-ce pour entretenir vôtre luxe, vôtre intempérance, vôtre ambition ? Est-ce pour fournir à vos dissolutions, à vos excès, à vos désordres ? Est-ce pour repaître les yeux du peuple, de l'éclat d'une pompe vaine & inutile, & pour étaler peut-être à ses yeux le fruit de vos concussions & de vos rapines ? Qui ne voit combien ce criminel usage des richesses est contraire aux desseins de la Providence, qui ne permet pas que les uns se trouvent dans l'abondance, & les autres dans la pauvreté, que pour donner moyen aux riches de reparer leurs fautes par une sage dispensation de leurs biens, & aux pauvres d'expier leurs pechez par une humble patience de leur misére, pour entretenir la subordination des états dans la societé, & les devoirs de la charité dans la Religion. *Tiré des mêmes Essais, pour le sixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Effets de la convoitise & du désir des richesses.

Entrer dans des pratiques honteuses pour s'enrichir ; prendre une probité payenne pour une justice évangelique ; s'endurcir contre les remords du peché ; régler toutes ses actions par les vûës d'un établissement temporel ; n'avoir de religion qu'autant qu'il en faut pour couvrir une impieté qui pourroit nuire dans le monde ; vivre dans un oubli effroyable de son salut ; s'attacher à la vie, à mesure que l'on approche de la mort : voilà, Chrétiens, les fruits malheureux que la cupidité produit dans les ames. Joignez à cela une dureté inflexible pour les plaintes des malheureux ; une insensibilité cruelle pour les miséres des pau-

vres ; des murmures continuels dans les moindres pertes de biens ; une envie secrette contre les prosperitez des uns ; une joye maligne dans les adversitez des autres ; une arrogance insupportable dans l'élevation ; un désir insatiable d'augmenter toûjours ses revenus , & un attachement criminel aux biens que l'on posséde. Voilà les fruits & les rejettons de cette malheureuse cupidité, qui est la racine de tous les maux. *Autheur moderne.*

Le bon usage qu'on doit faire des richesses.

Vous demandez quel usage vous devez faire de vos biens , outre les charitez que vous pouvez faire aux pauvres que le hazard vous présente ; n'y en a-t-il pas une infinité d'autres , qui semblables à ce Paralytique de trente-huit ans, gémissent sous le poids de leurs maux ; parce qu'étant dans l'impuissance d'y chercher eux-mêmes du soulagement , ils n'ont personne qui leur en procure : *Hominem non habeo.* Combien d'honnêtes familles reduites aux dernieres extrémitez , parce qu'elles ignorent les moyens de s'attirer des aumônes , ou que la honte les empêche de les mettre en usage ? Combien de veuves opprimées qui détrempent leur pain dans leurs larmes , & qui voyent le peu de bien qui leur reste en proye à l'avarice & à l'ambition, parce qu'elles manquent de conseil pour se conduire , ou de support pour se défendre ? Combien de malades, qui cachez dans ces retraites misérables , où leurs infirmitez les arrêtent , ne peuvent même espérer la triste consolation d'émouvoir la compassion des fideles , par la vûë de leurs souffrances qui leur sont inconnuës , & qui dans le déplorable état où ils sont reduits , ne peuvent attendre de secours. Mais , me direz-vous , je ne connois point les misérables dont vous me parlez : & c'est ce qui vous rend coupable de ne les point connoître ? C'est ce qui fait voir vôtre oubli & vôtre insensibilité pour vôtre salut , puisque bien loin de secourir les misérables de vos biens , qui est le meilleur usage que vous en pouvez faire, vous ne pensez pas seulement à vous en informer. *L'Abbé du Jarry , Sermon pour le jour de la Visitation.*

Jean. 5.

Sur la dureté , & l'insensibilité des riches envers les pauvres.

C'est en vain que l'on repete si souvent dans les Chaires ce grand principe de la Morale Chrétienne ; que si cette Providence Eternelle , qui fournit aux besoins de toutes les créatures , a permis un partage si inégal des biens de la vie, ce n'a été que pour donner aux riches les moyens de se sanctifier par une sage dispensation des richesses , & aux pauvres par un saint usage de leur pauvreté. Le riche qui étend chaque jour les bornes de ses héritages , & qui promene ses yeux avec complaisance dans le circuit de ses vastes domaines , croit que la terre , cette mere commune des hommes , n'est féconde que pour lui ; lorsque ses greniers regorgent de bled , & ses celliers de vin , il se plonge dans une paix sensuelle ; il est vêtu de pourpre & de fin lin ; il vit dans la splendeur & dans la délicatesse , pendant qu'un pauvre lui demande les miettes de sa table , & qu'il les lui refuse avec une dureté inflexible. Peut-être que renfermé dans un palais superbe , impénétrable aux images importunes de la pauvreté , il s'en fait un retranchement inaccessible aux plaintes de l'indigent , qui loin d'aller jusqu'à son cœur , ne vont pas même jusqu'à ses oreilles. Ah ! riches impitoyables ! sçachez que Dieu recherchera un jour dans vos mains le sang des pauvres : *Sanguinem pauperum de manu vestrâ requiram.* A la vérité vous ne les avez pas trempées dans le sang du pauvre ; mais vous lui avez donné la mort, lorsque vous ne lui avez pas donné du pain : *Occidisti dum non pavisti.* Delà

vient que l'Apôtre saint Jacques crie aux riches de pousser des hurlemens affreux, parce que toutes leurs richesses sont pourries : *Divites ululate, divitiæ vestræ putrefactæ sunt. Le même, Panegyrique de saint François d'Assise.*

Jacob. 5.

Suite du même sujet.

Le Saint-Esprit nous assûre que les entrailles des impies sont cruelles : *Viscera impiorum crudelia.* Parce qu'il n'est rien de si cruel & de si barbare, que de voir mourir son semblable, & d'avoir le remede en main sans le secourir. Femmes mondaines, qui traînez l'idole du siécle sur un char de triomphe ; qui foulez en passant le pauvre qui vous crie miséricorde, sans que vous daigniez jetter un regard de compassion sur lui ; sçachez que vous êtes plus inhumaines que les lions & les tyrans. Ah ! pendant que le riche étale sa pompe avec orgueil, le pauvre est déchiré par la douleur : *Dum superbit impius, incenditur pauper.* Il prononce en secret contre le riche des imprécations, que Dieu entend, dit le Sage ; ce sont ses murmures, ses gémissemens, & ses larmes qui attirent la vengeance de Dieu, dit saint Chrysostome, sur ces maisons opulentes, toûjours fermées & inaccessibles aux pauvres : toutes ces dépoüilles brillantes de l'iniquité ; tous ces meubles éclatans, teints du sang du pauvre, sont reservez pour le feu : *Vestimentum mistum sanguine erit in combustionem.* Ecoutez, impitoyables, & tremblez aux imprécations terribles que le Fils de Dieu même fait de vous : *Væ vobis divitibus,* &c. *Le même, au même lieu.*

Psalm. 9.

Souvent on recherche les richesses par un principe d'orgueil & de vanité.

Comme l'on voit l'honneur du monde attaché aux richesses, c'est autant par orgueil & par vanité qu'on les recherche, que par avarice. Combien y en a-t-il qui se rendent pauvres, pour se faire la réputation d'être riches, par les dépenses excessives du train, de la table, & du luxe, où ils s'engagent ; tel souffriroit patiemment la peine de l'indigence, qui ne peut soûtenir le reproche de la pauvreté. On a une attention ridicule sur le prochain pour juger de son bien par sa dépense ; on s'attribuë un droit de préférence sur l'un & sur l'autre, par le seul titre d'un domestique plus nombreux, d'un habit plus riche ; l'on va jusqu'à l'extravagance, de vouloir passer pour riche en mourant, lorsque la mort ne nous laisse rien ; on veut avoir l'honneur d'avoir beaucoup acquis ; l'on se figure une honte dans la pauvreté, & l'insensibilité du tombeau, d'avoir laissé une famille mal établie ; & l'avarice se mêlant avec l'orgueil, fait que l'on vit en pauvre au milieu des richesses, pour avoir l'honneur vain & frivole de mourir riche. *Le même.*

S.

SAINTETÉ, PERFECTION, VERTU, &c.

OBLIGATION DE CROITRE EN SAINTETÉ, de tendre à la Perfection, &c.

AVERTISSEMENT.

Un discours sur la Sainteté & la Perfection Chrétienne, peut paroître d'abord trop vague, puisque la pratique de toutes les vertus, l'observation des préceptes & des conseils de l'Evangile, les souffrances, la mortification des sens & des passions, & toutes les bonnes œuvres ne tendent qu'à nous rendre Saints & de parfaits Chrétiens; & comme ce sont autant de moyens de nous sanctifier, il semble que ce sujet demanderoit qu'on parlât de tout, parceque la Perfection Chrétienne consiste dans l'assemblage de tout cela, au lieu qu'un seul défaut, & une seule chose qui manque, suffit pour rendre un ouvrage imparfait.

Cela n'empêche pas toutefois qu'on ne puisse faire un discours sur la Sainteté en general car enfin comme Dieu ne donne point d'autres bornes à la Sainteté & à la perfection que nous devons acquerir, que la sienne propre, & que c'est la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, il n'est pas si difficile de se restraindre, & de se borner dans une matiere si ample, en s'arrêtant à l'obligation de se sanctifier, au desir de s'avancer dans la perfection, & de croître en sainteté. Outre que la perfection & la sainteté ayant plusieurs degrez, comme il y a differentes couronnes dans le Ciel, ce qu'on peut exiger d'un Chrétien, est de s'efforcer d'acquerir la perfection que demande l'état où la providence l'a appellé, sans entrer dans un si long détail des moyens pour y parvenir.

Il faut seulement remarquer, que nous avons déja parlé dans d'autres sujets qui ont du rapport à celui-ci, tels que sont le soin du salut, la ferveur au service de Dieu, la fidelité dans les petites choses, & d'autres que l'on pourra consulter, s'il est necessaire.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. ON peut prendre pour sujet d'un discours très-moral, & fort utile, cette verité de l'Evangile, qu'il faut toûjours croitre & s'avancer en sainteté & en vertu, sans jamais se prescrire de bornes dans la perfection que nous pouvons acquerir; & cela pour trois raisons qui feront le partage du Sermon. La premiere est prise du Commandement de Dieu, qui le veut ainsi, & qui
1. ad Thess. 4. l'ordonne. *Hac est voluntas Dei sanctificatio vestra. Estote ergo perfecti sicut*
Matth. 5. *Pater vester cœlestis perfectus est, &c.* La seconde, est l'exemple du Fils de Dieu,
Luc. 2. qui est nôtre modele. *Jesus proficiebat sapientia & gratia apud Deum & homines.* La troisiéme enfin, est prise de la grace qui nous en donne le moyen. De sorte que Dieu nous donne en même-tems le commandement, l'exemple, & le moyen de toûjours croître en perfection, & de devenir de jour en jour plus saints.

Premiere Partie. C'est la volonté de Dieu, qui nous en a fait un commandement exprès, & qui s'interesse dans nôtre perfection. 1°. En qualité de nôtre Createur, & de nôtre derniere fin : car la gloire d'un ouvrier est son ouvrage & un ouvrage excellent, loüe avantageusement son Autheur. Nous sommes les ouvrages de Dieu, qui n'a pas voulu nous créer parfaits, comme il a fait le premier homme; mais il a voulu que nous travaillassions nous-mêmes à nôtre perfection, & que nous y missions les derniers traits. De maniere qu'un homme seul parfait, dans une societé, rend plus de gloire à Dieu, & le loüe plus hautement qu'une infinité d'autres. Quoi ? sera-t-il dit, que tous les autres ouvrages de Dieu seront parfaits dans leur genre, les Cieux, le Soleil, la Terre, & tous les autres ouvrages ont les derniers traits de perfection dont ils sont capables, & l'homme seul, qui doit être son chef d'œuvre se contentera d'une vertu mediocre, & qui n'est qu'ébauchée ? Certes, comme il ne nous a créez que pour sa gloire; autant de degrez de perfection qui nous manquent, sont autant de vols & de larcins que nous lui faisons. De plus, comme Dieu est nôtre derniere fin, il n'y a aucune action qui ne doive être pour lui, pas une parole, pas une pensée, pas un seul mouvement de nôtre cœur qui ne lui doivent être consacrez; & par consequent nôtre perfection consiste à être tout à lui, à nous approcher de lui, & à nous y rendre semblables. Et pour cela, il faut toûjours croître, & toûjours marcher sans relâche, si nous voulons avancer en sainteté ou en perfection; car il y aura toûjours un intervale infini entre lui & nous. Mais est-il vrai que ce soit un commandement ? A cela je reponds qu'à l'égard des Religieux, c'est le sentiment de tous les Theologiens après saint Thomas : mais il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait qu'eux seuls obligez à tendre à un haut degré de perfection & de sainteté; puisqu'à la reserve des Conseils Evangeliques, à quoi il n'a pas voulu assujetir tout le monde, les personnes seculieres sont obligées d'aspirer à la perfection de leur état; il n'y a pas

deux Evangiles, l'un pour les gens du Monde & l'autre pour les Religieux; il n'y a pas deux chemins pour arriver au Ciel, l'un étroit & difficile pour ceux qui vivent dans un état consacré au service de Dieu, & l'autre large & facile pour ceux qui vivent dans le monde. C'est à tout le monde, que le Sauveur a dit : *Contendite intrare per angustam portam.* Et comme il le declara un jour à Luc.13. ses Apôtres, ce que je vous dis, je le dis pour tout le monde. *Quod vobis dico, omnibus dico, &c.*

Seconde Partie. Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de nous donner le precepte de toûjours croître, & de nous rendre toûjours plus saints & plus parfaits; il nous en a donné le modele en sa propre personne, croissant comme dit l'Evangile, en grace & en sagesse devant Dieu & devant les hommes. Car quoiqu'il fût saint d'une sainteté infinie dès le premier moment de sa conception, & qu'il eût dès ce moment toute la plenitude de la sagesse, qu'il avoit à la fin de sa vie, il a voulu la déveloper, & la faire davantage paroître à mesure qu'il croissoit en âge. De plus, il a voulu croître en travaux, & en fatigues, sans s'arrêter. Il a passé trente ans entiers dans l'obscurité, & dans un métier pénible : il parcourut ensuite les villes & les bourgades, pour gagner des ames & convertir les pecheurs. Il a enfin souffert une mort cruelle & honteuse, il a toûjours crû, toûjours avancé, toûjours donné de nouvelles preuves de son zele & de son amour. C'est l'exemple qu'il nous a donné, & il nous sera permis de dire, c'est asses, lorsque nous aurons atteint la perfection de ce divin modelle. *Ibi cursus tui metum fige, ô Christiane, ubi Christus fixit suam.* Quand nous serons arrivé à cet aneantissement, à cette mortification, à cette patience, à cette sainteté, alors nous pourrons dire : c'est asses : mais vouloir se reposer avant ce tems-là, c'est une illusion toute visible; c'est retourner sur ses pas; dans toute la vie du Sauveur, faites y reflexion, tout va à l'excès; souffrances à l'excès, confusions & humiliations à l'excès. Toutes les vertus ont été pratiquées dans le plus haut degré de perfection, & nous nous contenterons de la mediocrité? Et nous croirons avoir asses fait pour avoir droit de nous reposer? Ah! *Ibi cursus tui metam fige, ubi Christus fixit suam.* Si nous disions tantôt que l'ouvrage étoit la gloire de l'ouvrier & l'effet de sa cause; le disciple ne le doit pas moins être de son maître, & nous serons d'autant plus parfaits que nous nous efforcerons davantage de lui ressembler. Il y en a tant qui l'ont imité, & nous ferons difficulté de le suivre? Pensons que c'est en cela que consiste nôtre sainteté & toute nôtre perfection.

Troisiéme Partie. Non-seulement Dieu nous a donné le commandement d'être Saints & parfaits; non-seulement il nous en donne l'exemple; mais en troisiéme lieu, il nous donne le moyen de croître toûjours, & de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu, & ce moyen est la grace, tant actuelle qu'habituelle. Car celle-ci peut toûjours croître jusqu'à l'infini, comme c'est elle proprement qui fait nôtre sainteté; car c'est pour cela qu'elle s'appelle sanctifiante; elle croît & s'augmente à chaque action de vertu que nous pratiquons. Pour celle-là, je veux dire la grace actuelle, Dieu nous la presente presque à tous momens, elle nous presse & nous sollicite aux plus nobles & aux plus héroïques actions, qui sont la cause & la mesure de nôtre sainteté. Parcourez ensuite tous les moyens que la Providence Divine nous fournit, de-

toûjours croître & d'avancer toûjours dans la perfection : combien d'occasions se presentent tous les jours de pratiquer, tantôt l'humilité, tantôt la patience, tantôt la mortification. Or quel amas de merites ne fera-t-il point en un mois, en une année, à la fin de nôtre vie, par nôtre correspondance à la grace, & quand nous serons au bout de la carriere quel chemin n'aurons-nous point fait avançant toûjours & ne nous arrêtant jamais, &c.

Conclusion. Helas ! que nous serions heureux, si au bout de quelque-tems nous pouvions montrer le fruit que nous avons fait, & nôtre progrès dans la sainteté; que bien-tôt nous serions parfaits ! mais pouvons-nous dire en verité; il y a tant de tems que j'étois un superbe, un emporté, & maintenant je suis plus humble, plus moderé, plus patient, &c.

II. La sainteté que Dieu nous commande, & sans laquelle il n'y a point de salut à esperer, trouve dans les esprits des hommes trois grands obstacles à vaincre, sçavoir le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Ou pour parler plus clairement, trois sortes de Chrétiens la combattent, ou sont mal disposez à l'égard de la sainteté.

1°. Les libertins la censurent & tâchent de la décrier.

2°. Les ignorans la prennent mal; & dans l'usage qu'ils en font, ou qu'ils croyent en faire, ils ne s'en sont formé que de fausses idées.

3°. Les lâches la regardent comme impraticable, & desesperent d'y parvenir. Les premiers malins & critiques la rendent odieuse. Les seconds, grossiers & charnels s'en forment des idées selon leur goût, & selon leur sens. Les derniers, foibles & languissans, y renoncent & s'en rebutent à la vûë des difficultez qu'ils y rencontrent. *Pris du Sermon du Pere Bourdalouë sur la Sainteté, &c. Ce Dessein vient également bien au sujet de la Dévotion.*

III. 1°. Nous pouvons devenir Saints, & des Chrétiens parfaits dans nôtre état & dans nôtre condition. Nous avons les graces necessaires pour cela; mille secours exterieurs qui nous y excitent & qui nous y aident; une infinité d'occasions de pratiquer les vertus qui nous perfectionnent : & ce qui nous ôte tout pretexte, c'est que de toutes les affaires temporelles qui sont conformes à nôtre état, aucune ne nous peut empêcher d'acquerir la sainteté si nous voulons.

2°. Nous devons travailler à nôtre sainteté, & à nous rendre parfaits dans l'état où la Providence nous a mis. C'est un commandement de Dieu indispensable, qui regarde tout le monde; & c'est une illusion de croire que ce precepte ne soit que pour les Religieux. Nous nous y sommes engagez par les promesses de nôtre baptême; & enfin nous ne sommes au monde que pour cela, &c.

IV. 1°. Il est de nôtre devoir envers Dieu, de tendre à la plus haute perfection propre de nôtre profession, & de nous rendre Saints. Toute autre maniere de le servir est indigne de lui. Le Dieu que nous adorons, & le Maître que nous servons est souverainement Saint, & infiniment parfait, & il ne nous a appellez à son service, que pour cela, & pour lui ressembler en quelque maniere. *Perfecti estote, quoniam ego perfectus sum, &c.*

2°. Il est de nôtre propre interêt de tendre à la perfection, & de nous rendre les plus Saints que nous pourrons; car non-seulement nous ne serons grands,

grands & heureux dans le Ciel qu'à proportion de nôtre sainteté : mais encore parce que tout autre moyen d'arriver à un degré de vertu necessaire pour le salut, est inefficace, sans cet effort que nous ferons pour avancer toûjours.

1°. On ne peut remplir les devoirs d'un Chrétien, ni satisfaire aux obligations de nôtre état & de nôtre profession sans tendre à la perfection, parce que sans cela, on demeure toûjours au-dessous, & on n'arrive pas au point qui est précisément necessaire. V.

2°. Sans aspirer à ce qu'il y a de plus parfait dans nôtre état, & dans la Religion Chrétienne, on ne peut vaincre les difficultez qu'il y a de faire son salut, & les obstacles qui s'y opposent ; soit qu'ils viennent de nôtre part, de nôtre nature corrompuë, & des revoltes de la concupiscence ; soit du dehors, des occasions fâcheuses & délicates, qui ne sont que trop frequentes dans le cours de la vie. *Pris des Discours Chrétiens, Tome 1. sur les Dimanches.*

Pour arriver à la perfection que Dieu demande d'un Chrétien, dans son état & dans la condition où la Providence l'a mis, il faut : V I.

1°. La désirer avec ardeur, autrement on ne fera que de foibles efforts pour y arriver ; & l'experience fait voir qu'on néglige, & qu'on abandonne bien-tôt tout-à-fait ce qui coûte à obtenir, & qu'on ne souhaite pas fortement.

2°. Il faut y travailler constamment, & sans relâche ; parce que si l'on s'arrête dans cette carriere pénible & laborieuse, on recule au lieu d'avancer, & le poids de nôtre nature nous entraîne en deçà du terme où nous tendions.

3°. Il faut en prendre les véritables moyens, comme pour arriver au terme que l'on pretend ; il faut prendre la voye qui y conduit. Or cette voye est la pratique des vertus Chrétiennes.

Nous devons travailler à nôtre sanctification, & à acquerir la perfection que demande nôtre Religion & nôtre état, par deux considerations qui feront le partage d'un discours. V I I.

La premiere, est que Dieu le veut. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Et il nous a marqué cette volonté par le precepte qu'il nous en a donné, par les exhortations qu'il nous en fait, par les graces qu'il nous presente, & par tous les moyens que sa Providence nous ménage.

La seconde, est que de nôtre part nous nous y sommes solemnellement engagez, par les promesses de nôtre baptême, & qu'en qualité de Chrétiens, nous en faisons une profession publique. *Pris du Pere Texier, Tome 1. de sa Dominicale.*

1°. Dieu nous a donné le precepte de travailler à nôtre sainteté, & à nôtre perfection. V I I I.

2°. Il s'est donné lui-même pour modele, & nous a donné son Fils pour nous servir d'exemple.

3°. Il n'a des couronnes & des recompenses que pour la sainteté. *Pris du même.*

1°. Pour tendre à la perfection chrétienne, & arriver à la sainteté que Dieu exige de nous, & à laquelle nous nous sommes engagez, il faut de la force & du courage pour vaincre les difficultez, & les obstacles qui s'y rencontrent. I X.

2°. Il faut de la vigilance, & de la fidelité aux graces que Dieu nous donne pour ce sujet; parce que sans cela nous laisserons échapper les plus belles & les plus favorables occasions de nous avancer, & de faire quelque progrès.

3°. Il faut se servir des moyens que le Fils de Dieu nous a enseignez, & les mettre en pratique, & même choisir les plus efficaces, & les plus convenables à nôtre état.

X. 1°. Un Chrétien est un homme, qui par sa profession & par son état est separé du monde; c'est sa premiere qualité, & la premiere chose qui est necessaire pour être Saint & parfait: d'être éloigné des maximes du monde, des crimes qui s'y commettent, & des dangers de s'y perdre.

2°. C'est un homme qui par une infinité de titres, inseparables de sa condition, est consacré à Dieu, & par consequent doit l'aimer, l'honorer, le servir, & travailler pour sa gloire; ce qui le rend saint, & un Chrétien parfait s'il remplit ces differens devoirs, comme il s'y est engagé. *Dans les premiers Sermons du Pere Bourdaloné.*

X I. Qu'on peut, & qu'on doit travailler à se rendre saint & parfait dans toutes les conditions & dans tous les états établis par la Providence, & authorisez par les Loix.

1°. Parce que tous les hommes en quelque état qu'ils soient & quelque condition qu'ils embrassent, sont creez pour le Ciel, & pour être éternellement heureux; à quoi l'on ne peut parvenir que par la sainteté, qui consiste en l'exemption du peché, & dans la pratique des vertus chrétiennes.

2°. Parce que tous les hommes ont les mêmes loix, les mêmes preceptes, le même Evangile, & si les moyens en sont differens par rapport aux differens états, ils sont tous proportionnez à cette fin commune & generale.

3°. La vie du Fils Dieu, à laquelle la nôtre doit être conforme, pour être du nombre des Predestinez, doit servir de regle & de modele à tout le monde, & c'est être saint & parfait que d'y être conforme.

XII. 1°. Ce qu'il en a coûté à Dieu pour faire un saint, au lieu qu'il ne lui a coûté qu'une parole pour créer le monde dans la perfection que nous le voyons, les travaux, les miracles, la mort & les souffrances d'un homme Dieu.

2°. Il ne faut pas esperer qu'il ne nous en coûte rien, pour nous rendre saints & parfaits.

XIII. On ne peut douter que la perfection & la sainteté ne soit une science, & même la plus noble & la plus necessaire de toutes les sciences; puisque c'est celle qui nous rend parfaits en cette vie, & éternellement heureux dans l'autre. Aussi l'Ecriture l'appelle tantôt la science des Saints; *Dedit illi scientiam Sanctorum*; & tantôt la science du salut: *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* Or pour apprendre cette science toute Divine, nous avons tous les avantages imaginables.

Sapient.10. Luc. 1.

1°. Du côté du Maître qui nous l'enseigne, & par parole & par exemple; qui s'est fait homme pour se proportionner à la capacité de nôtre esprit; qui nous donne l'intelligence pour l'entendre, ce que nul autre Maître ne peut faire; & qui a une methode excellente & admirable pour nous y rendre parfaits en peu de tems.

2°. Du côté des Disciples, il n'y a personne qui n'ait assés d'esprit pour s'y

rendre sçavant, puisque les personnes les plus simples & les plus grossieres y peuvent réüssir : Que l'application & l'étude qu'on y apporte, & qu'on y employe, ne nous détourne point des autres affaires ; que tout ce qu'il y a dans le monde, & tout ce qui y arrive, peut contribuer à nous avancer en cette science, & enfin qu'on s'y peut rendre tous les jours plus parfait, &c.

COMME l'Ecriture parle de la perfection, & de la sainteté, sous le nom & le simbole d'un chemin & d'une voye, où tous les hommes en qualité de voyageurs sont obligez de marcher, & d'avancer toûjours sans relâche, nous pouvons considerer ? XIV.

1°. Les qualitez de ce chemin. Qu'il est droit & nous conduit sûrement au terme où nous aspirons. Qu'il est étroit & qu'on ne peut prétendre l'élargir sans s'égarer & se perdre. Que ce chemin est unique & commun à tout le monde ; d'où il s'ensuit, que n'y en ayant pas deux, il faut nécessairement le prendre, si nous voulons arriver où nous prétendons; enfin, quelque étroit & difficile que soit ce chemin, il est infiniment applani, tant par le secours que Dieu nous donne, que par l'exemple d'un Dieu, qui y a marché le premier, que par celui d'une infinité de Saints qui l'ont suivi.

2°. De quelle maniere nous sommes obligez de marcher dans ce chemin. Sçavoir continuellement, sans s'arrêter & sans se lasser, parce que c'est retourner sur ses pas, & reculer, que de cesser d'avancer. Avec vitesse & rapidité, il faut, comme parle le Prophete, y courir : *Viam mandatorum tuorum cucurri.* Il faut marcher jusqu'à la fin de la vie ; c'est une carriere où l'on peut toûjours avancer, & elle ne finit qu'à la mort. *Psalm.* 118.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Augustin, *lib.* 50. *Homil. Homil.* 34. montre que la perfection chrétienne ne consiste pas à donner tous ses biens aux pauvres, & à se dépoüiller de tout, car ce n'est qu'un moyen d'y arriver, mais à suivre JESUS-CHRIST : *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes & da pauperibus, & sequere me.* Les Saints Peres.

Saint Jérôme, *in cap.* 38. *Jobi.* rapporte les différens ordres des Saints qui ornent l'Eglise, & les différens moyens par lesquels on se sanctifie.

Le même, *in Matth. ad cap.* 19. montre que pour être parfait, ce n'est pas assez de renoncer à tous les biens de fortune, comme ont fait quelques Philosophes; mais qu'il faut y renoncer pour suivre JESUS-CHRIST sans obstacle, & sans partager ses soins.

Saint Basile, *in Psalm.* 1. compare la sainteté à l'Echelle de Jacob, où il faut toûjours monter, pour atteindre au faite de la perfection.

Saint Chrysostome, *lib. de Virginit. c.* 84. montre que les Chrétiens doivent être plus saints, & plus parfaits que les justes de l'Ancienne Loy, parce qu'ils ont une plus grande abondance de grace.

Origene, *Homil.* 11. *in cap.* 20. *Levit.* montre qu'être Saint, c'est être consacré au service de Dieu, & séparé de l'usage commun, ce qui est commun à tout ce qui porte le nom de Saint.

Saint Denis, *de Eccles. Hierarch.* & saint Thomas, 2. 2ᵉ. *quæst.* 124. *art.* 5. montrent que l'Etat Religieux est un état où l'on doit tendre à la plus haute perfection.

Cassien, *Coll.* 6. *Abbat. Theod. c.* 14. montre qu'il faut toûjours croître en vertu, & avancer dans la voye de la perfection.

Le même, *Collat.* 10. *cap. ultimo.* montre que personne, pour grossier & ignorant qu'il soit, n'est exclus de la sainteté & de la perfection, à laquelle tout le monde doit aspirer.

Saint Grégoire de Nysse, donne pour moyen de se rendre saint, & parfait, de lire les exemples des Saints, qui n'ont été écrits qu'à dessein de nous exciter à la sainteté.

Saint Bernard, *Serm. de diligendo Deo.* montre que plus on s'unit étroitement à Dieu, plus on devient saint & parfait.

Le même, *Epist.* 341. *ad Monach.* montre que comme dans le monde, les ambitieux ne sont jamais contens des dignitez qu'ils ont, mais aspirent toûjours plus haut; de même dans la sainteté, nous ne devons jamais nous arrêter, mais avancer toûjours.

Le même, *Serm.* 3. *de Assumpt.* parle de différentes sortes de Saints, & des différentes manieres de se sanctifier.

Le même, *Sermone* 1. *de Adventu.* montre que pour devenir Saint, il n'est pas nécessaire de faire de longs voyages, ni d'entreprendre de grands travaux, &c.

Saint Leon, *Serm.* 11. *Quadrag.* montre que pour être Saint, & parfait, il faut commencer par l'observation des préceptes, & qu'on est bien avancé, quand on s'en acquite fidélement.

Origene. *Tract.* 8. *in Matth.* montre que l'observation des préceptes du Décalogue est nécessaire pour devenir Saint & parfait, mais qu'elle ne suffit pas.

Richardus *De Gradibus Charit. c.* 3. montre que la charité qui fait nôtre perfection, doit toûjours croître.

Les Livres spirituels & autres.

Jacobus Alvares a fait un long traité de la Perfection Chrétienne, où il montre, en quoi elle consiste, & en quoi elle ne consiste pas, & fait voir qu'elle est possible.

Le P. Alphonse Rodriguez, dont tous les ouvrages ont pour titre: *Pratique de la perfection & des Vertus Chrétiennes & Religieuses*, dès le commencement du premier tome, & du premier Livre, traite du désir de la perfection, de l'obligation d'y tendre, & des moyens d'y arriver.

Le P. Loüis du Pont, a fait quatre tomes sur ce sujet, & a compris tout ce qui s'en peut dire.

Lancicius, *Opusc.* 3. *c.* 10. *& opusc.* 10.

Le P. Saint Jure, liv. 2. de la connoissance & de l'amour de Nôtre Seigneur, montre que la perfection chrétienne consiste en l'union avec Dieu.

Hieronymus Platus. *l.* 1. *De bono statu Religiosi c.* 12. montre que non-seulement les Religieux, mais tous les Chrétiens sont obligez de travailler à acquerir la perfection.

Le P. Gaudier a fait un gros tome : *De naturâ & causis perfectionis.*

Monsieur le Cardinal de Richelieu, livre de la Perfection du Chrétien, chap. 6. montre en quoi elle consiste, & les moyens efficaces pour y atteindre.

Le P. Nepveu, livre intitulé : *l'Esprit du Christianisme*, chap. 3. montre que nous ne pouvons être de véritables & de parfaits Chrétiens, si nous ne nous appliquons à nous rendre semblables à JESUS-CHRIST, qui est nôtre modele.

Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, à plusieurs endroits où il traite de la sainteté.

Dans le premier tome de nôtre Ouvrage, titre du Baptême & du nom de Chrétien, on trouvera plusieurs choses sur l'obligation à la sainteté, que nous n'avons pas jugé à propos de repeter ici.

Le P. Croiset tome 1. de ses Réflexions Chrétiennes, dans un article, montre qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la vertu.

Le même, parle de l'exemple des Saints.

Matthias Faber, *In fer.* 3. *Pentecostes. Conc.* 2.

Le même, *Conc.* 5. *in Domin.* 4. *post Pentecosten.* où il montre qu'un homme engagé dans le monde peut acquerir la sainteté

Les Prédicateurs modernes.

Le P. Bourdalouë dans son second Avent, a un Sermon sur la sainteté.

Le P. Giroust Sermon pour le Mardy de la premiere semaine du Carême.

Le P. Texier dans la Dominicale Sermon pour le 3e. Dimanche après les Roys.

Le même dans le Carême, Sermon pour le Vendredy de la premiere semaine, où il traite des obligations contractées au Baptême.

Monsieur Lambert dans l'Homelie sur la Trinité.

Monsieur Sarazin, second tome de l'Avent, Discours 31. sur JESUS-CHRIST consommateur de ses œuvres.

Le Dictionnaire Moral, premier Discours sur les devoirs du Chrêtien, & l'esprit du Christianisme.

Essais de Sermons, pour le premier Dimanche après l'Epiphanie, second dessein.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 3e. des sujets particuliers, 3e. Sermon, où il traite de la Perfection Chrétienne qu'il faut toûjours croitre en vertu & en sainteté.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur ce sujet.

Grenade dans ses lieux communs. *Titul. Perfecti, & Titul. Sancti.*

Busée, *in viridario. Titul. Perfectio Christiana.*

Lohner. *Titul. Perfectio Christiana.*

Labatha. *Tit. Perfectio.*

Bercorius. *Tit. Sanctus & Sanctitas.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Ambula coram me, & esto perfectus. Genes. 17.

Perfectus eris, & absque maculâ, coram Domino Deo tuo. Deuteron. 18.

Sancti estote quia ego sanctus, Dominus Deus vester. Levitic. 19.

Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus, & separavi vos à cœteris populis, ut essetis mei. Levit. 20.

Mirabilis Deus in sanctis suis. Psalm. 67.

Ibunt de virtute in virtutem. Psalm. 83.

Beatus vir cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit. Psalm. 83.

Justorum semita quasi lux splendens procedit, & crescit usque ad perfectum diem. Proverb. 4.

Semita justorum declinat mala, custos animæ suæ servat viam suam. Proverb. 16.

Facile videtur (nempe sapientia & sanctitas) *ab iis qui diligunt eam, & invenitur ab iis qui quærunt illam.* Sapient. 6.

Qui de luce vigilaverit ad illam non laborabit: assidentem enim illam foribus suis inveniet. Ibidem.

Si quæsieris eam (sapientiam) *quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam, tunc intelliges timorem Domini, & scientiam Dei invenies.* Proverb. 2.

Homo sanctus in sapientia manet sicut sol, nam stultus tunc mutatur. Eccli. 27.

Pro justitiâ, agonizare pro anima tuâ & usque ad mortem certa pro justitiâ suâ, & Deus expugnabit pro te inimicos tuos. Ecclesi. 4.

Timete Dominum, & servite ei corde perfecto. Josue 24.

Estote vos perfecti, sicut & Pater vester cœlestis perfectus est. Matth. 5.

Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam. Ibidem.

Jesus proficiebat sapientiâ & ætate & gratiâ apud Deum & homines. Luc. 2.

MArchez en ma présence & soyez parfait.

Vous serez parfait, & vous paroîtrez sans aucune tache devant le Seigneur vôtre Dieu.

Soyez saints, parce que je suis saint moi qui suis vôtre Seigneur, & vôtre Dieu.

Vous me serez saints & sanctifiez, parce que je suis Saint, moi qui suis le Seigneur, qui vous ai séparé de tous les autres peuples afin que vous fussiez tout à moi.

Dieu est admirable dans ses Saints.

Ils iront & avanceront de vertu en vertu.

Bienheureux est l'homme dont tout le secours est de vous & en vous; il a disposé dans son cœur des dégrez, pour monter plus haut.

La voye des justes resplendissante comme la lumiere, s'avance, & va toûjours croissant, jusqu'à ce qu'elle arrive à la plénitude du jour.

La voye des justes évite le mal, & celui qui a soin de garder son ame va toûjours son droit chemin.

La sagesse qui n'est autre chose que la sainteté, est facilement connuë & apperçûë de ceux qui l'aiment, & ceux qui la cherchent la trouvent.

Celui qui veillera dès le point du jour pour la chercher, la trouvera sans peine, car il la trouvera assise à sa porte.

Si vous cherchez la sainteté qui est la vraye sagesse, comme on cherche l'argent, ou comme l'on foüit pour trouver des trésors, vous apprendrez à craindre le Seigneur, & trouverez la science que Dieu demande.

L'homme saint est constant dans sa sagesse, au lieu que l'insensé est changeant comme la Lune.

Combattez pour vôtre ame en observant la justice, & combattez pour la justice jusqu'à la mort, & Dieu combattra vos ennemis pour vous.

Ayez la crainte du Seigneur, & le servez d'un cœur parfait.

Soyez parfait comme vôtre Pere Céleste est parfait.

Bienheureux ceux qui ont faim & soif de la justice.

Jesus croissoit en sagesse, & en âge, & en grace devant Dieu & devant les hommes.

Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam. Matth. 3.

Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice.

Ego veni ut vitam habeant, & abundantius habeant. Joan. 10.

Je suis venu afin que mes brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent abondamment.

Æmulamini charismata meliora, & adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. 1. ad Corinth. 12.

Entre les dons de Dieu, désirez les plus excellens; mais je vous montrerai encore une voye beaucoup au-dessus de tout cela.

Christus dilexit Ecclesiam, & tradidit se ipsum pro eâ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam neque rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta & immaculata. Ad Ephes. 5.

Jesus-Christ a aimé son Eglise, & s'est livré lui-même à la mort pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée par le Baptême, pour la faire paroître devant lui, pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable; mais étant sainte, & irrépréhensible?

Currebatis benè, quis vos impedivit. Ad Galat. 5.

Vous couriez si bien dans la voye de Dieu, qui vous a arrêtez.

Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. 1. ad Thessalon. 4.

La volonté de Dieu est que vous soyez Saints.

Hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientiâ. Ad Philipp. 1.

Je prie Dieu que vôtre charité croisse de plus en plus.

Ego me non arbitror comprehendisse, unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora me extendens, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis. Ad Philipp. 3.

Je ne pense point avoir atteint la perfection, mais tout ce que je fais maintenant c'est qu'oubliant ce qui est derriere moi, & m'avançant toûjours vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carriere, pour remporter le prix de la félicité du Ciel, à laquelle Dieu nous a appellez.

Non quod jam acceperim, aut perfectus sim; sequor autem si quomodo comprehendam. Ibidem.

Ce n'est pas que j'aye déja reçû, ou que je sois déja parfait; mais je poursuis ma course pour tâcher d'y atteindre.

Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. Ad Philipp. 4.

Que tout ce qui est véritable, & sincere, tout ce qui est honnête; tout ce qui est saint, tout ce qui est juste, tout ce qui est vertueux, & tout ce qui est louable, dans le réglement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées.

Ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu. Ad Coloss. 1.

Afin que nous rendions tout homme parfait en Jesus-Christ.

Omnis scriptura divinitus inspirata, utilis est ad erudiendum in justitia, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus. 2. ad Timoth. 3.

Toute écriture qui est inspirée de Dieu, est utile pour instruire, & pour conduire à la justice; afin que l'homme de Dieu soit parfait, & parfaitement disposé à toutes sortes de bonnes œuvres.

Quis est qui vobis noceat, si boni, (id est virtutis,) *æmulatores fueritis?* 1. Petr. 3.

Qui est-ce qui vous pourra nuire, si vous ne pensez qu'à faire du bien.

Qui servat verbum ejus, verè in hoc charitas Dei perfecta est. 1. Joannis. 2.

Si quelqu'un garde ce que sa parole nous ordonne l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui.

Qui justus est, justificetur adhuc, & sanctus sanctificetur adhuc. Apocal. 22.

Que celui qui est juste, se justifie encore, & que celui qui est saint, se sanctifie encore.

Ego sitienti dabo de fonte aquæ vivæ gratis. Apocal. 21.

Je donnerai à boire de la source d'eau vive à celui qui a soif.

Vocavit nos (Deus) vocatione suâ sanctâ, ut essemus sancti. 2. ad Timoth. 1.

Dieu nous a appellez par sa sainte vocation, afin que nous fussions saints.

Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum. 1. Petri. 1.

Vous serez saints, parce que je suis saint.

Exemples de l'Ancien Testament.

L'Exemple du premier des justes l'innocent Abel.

ENTRE les Saints de l'Ancien Testament, Abel doit être mis à la tête de tous, comme étant le premier, & celui que JESUS-CHRIST lui-même a appellé juste. Dieu l'a choisi pour être le premier de ce petit nombre de saints, par qui il a voulu montrer à tous ceux qui doivent naître dans la suite des siécles, que la désobéïssance d'Adam ne l'empêcheroit pas de jetter ses regards favorables sur les hommes. Dieu répandit donc dans Abel cette justice, qu'il a depuis loüée lui-même, & qui le rendit dès-lors agréable à ses yeux. Ce saint jeune homme vit avec douleur l'état funeste où son Pere & sa mere étoient tombez par leur faute, & leur infidélité le porta à s'attacher à Dieu plus étroitement par une charité fidéle, que rien ne pût ébranler. Tout ce qui nous est marqué de lui, est qu'il offroit à Dieu des sacrifices, & qu'il lui rendoit ce culte qui lui est uniquement dû, & incommunicable à tout autre. Mais les Saints Peres remarquent que ce saint rassembla en lui le mérite & les couronnes de la virginité, du Sacerdoce, & du Martyre, & qu'il commença dès-lors à faire voir aux justes, qui le devoient suivre, qu'ils auroient toûjours à souffrir la persécution de leurs freres.

L'exemple d'Henoch.

De tous les justes qui précederent le déluge, il n'y en a point de plus célébre dans l'Ecriture qu'Hénoch. Saint Augustin dit de lui qu'après Abel, il fut le plus remarquable de tous les justes qui vécurent avant Noé : *Insignissimus*. Mais toute sa vertu nous est marquée en un seul mot, lorsque l'Ecriture dit de lui, qu'il marcha en la présence de Dieu : *Ambulavit cum Deo*. Cette expression seule nous fait voir en quoi nous devrions imiter ce saint homme, pour devenir parfaitement Saints ; puisque marcher en la présence de Dieu, c'est proprement vivre sur la terre comme JESUS-CHRIST y a vécu, & consulter à tout moment la volonté Divine, comme JESUS-CHRIST a consulté la volonté de son Pere, afin de s'y conformer jusques dans les moindres actions. Il ne faut donc pas s'étonner, si pour recompenser la vertu de ce saint Homme, l'Ecriture lui rend ce témoignage, qu'il a plû à Dieu : *Placuit Deo*. Cela nous apprend à nous-mêmes que nous ne pourrons être Saints, ni plaire à Dieu qu'à proportion du soin que nous aurons de faire en toutes choses ce qu'il lui plait, à l'imitation d'Hénoch. Dieu fit en sa faveur une chose singuliere, qu'il n'a faite qu'à un seul homme après lui, c'est-à-dire, à Elie ; car il l'enleva tout d'un coup d'entre les hommes, de crainte que le monde qui commençoit déja à se corrompre, ne le corrompît.

Eccli. 44.

La sainteté du Patriarche Noé.

Dieu, qui est toûjours bon, comme il est toûjours juste, ne voulut pas confondre dans la perte générale du monde, un homme qui étoit toûjours demeuré dans l'innocence, & dans l'intégrité d'une vie sainte au milieu de la corruption de tant de personnes : *Noé*, dit l'Ecriture, *trouva grace devant ses yeux*. Comme il n'eut point de part aux crimes des hommes de son temps, Dieu ne voulut pas aussi qu'il eût part à leurs maux ; & comme sa pieté eut assez de force pour l'empêcher de suivre les mauvais exemples qu'il voyoit de toutes parts devant ses yeux, Dieu eut aussi assez de puissance pour l'empêcher de périr avec ceux qu'il n'avoit pas voulu imiter. Il devint donc

comme

comme dit l'Ecriture, le réconciliateur du monde. Il força Dieu au tems de sa plus grande colere, de se souvenir encore de ses miséricordes ; enfin Dieu voulut que le seul Noé & sa famille qui échappoit à ce naufrage, fût une figure visible de l'unique Sauveur de tous les hommes, qui fit depuis plus heureusement dans les ames, ce que Noé fit alors visiblement dans le monde, en sauvant lui seul la terre du déluge des pechez que commet un si grand nombre de pecheurs. Au reste ce saint Patriarche ne dégénera point après le déluge de la sainteté qui l'avoit rendu si recommandable avant que Dieu inondât toute la terre. Il eut cela, dit saint Augustin, de considérable dans sa justice, & qui rendit sa sainteté plus admirable, qu'il étoit seul de juste dans le monde, qu'il ne suivit point les exemples de pieté, que les autres lui eussent pû donner; mais qu'il s'en rendit lui-même un modele que les autres doivent imiter. *August. Epist. 141.*

On ne voit personne dans l'Ecriture depuis Noé, de qui on marque rien d'extraordinaire pour la sainteté ; ce n'est pas, comme remarque saint Augustin, que Dieu ne reservât toûjours, pendant ces temps d'ignorance & de ténébres des ames fidéles, qui lui demeuroient attachées, & qui le cherchoient dans la simplicité de leur cœur. Ce fut entre ces personnes cachées, comme dit le même saint Augustin, que Dieu tira Abraham pour le rendre Pere de tout un peuple, qui feroit profession, seul dans toute la terre, d'y adorer le vrai Dieu, & ce fut par ce saint Homme, que Dieu commença à faire paroître sur la terre les desseins favorables qu'il formoit de loin sur les hommes, & il choisit Abraham, duquel il devoit lui-même sortir un jour en se faisant homme, par lequel il devoit nous les accorder. Il est difficile de faire au juste le portrait de la sainteté de ce grand Patriarche ; puisque, comme dit saint Ambroise, il a surpassé toutes les idées, que les Sages de l'Antiquité se sont formé des plus grands hommes, & que l'Ecriture même nous assûre qu'il n'a point eu son semblable : *Non est inventus similis illi.* Plus il prit plaisir à s'abaisser sous la main de Dieu, plus Dieu prit plaisir à le relever. Il vécut comme un étranger sur la terre, parce qu'il étoit Citoyen du Ciel ; & plus il se détachoit de ses biens, plus Dieu le combla de richesses. Il éprouva toutes sortes de tentations pendant sa vie, il passa par toutes sortes de tentations & d'afflictions, mais par tout il fut fidéle à Dieu, & le Saint-Esprit lui rend ce témoignage, qu'en toutes choses il garda sa Loy : *Conservavit legem Excelsi, & in tentatione inventus est fidelis.* Que si vous voulez sçavoir par quelle voye il parvint à une si haute perfection, ce fut celle que Dieu lui enseigna lui-même, de marcher toûjour en sa présence. *Ambula coram me, & esto perfectus.* *Genes. 17.*

La sainteté du saint Patriarche Abraham. *Augustin de Catech. Rudibus, c. 19.*

Nous admirons dans le Patriarche Joseph, un saint que Dieu a pris plaisir d'élever, & de rendre grand & puissant dans le monde ; jamais peut-être la Providence Divine n'a paru plus visiblement que dans la conduite qu'elle a tenuë à l'égard de ce grand Saint ; car qui ne sera surpris de voir un homme, qui de la prison où une noire calomnie l'avoit jetté, est élevé presque jusques sur le trône, & qui dans ce haut rang, fait paroître une sagesse qui n'a rien de l'aveuglement ni de l'orgueil de la vaine sagesse des hommes, mais qui se tenant toûjours soûmise à Dieu qu'elle reconnoit comme son principe, voit ensuite que tout lui est soûmis, sans parler des vertus de ce saint Patriar-

L'exemple du saint Patriarche Joseph.

che, de l'innocence de sa vie, de la persécution cruelle que lui firent ses freres; du pardon & du généreux oubli de l'injure qu'il en avoit reçûë, de sa prudence & de sa charité. Je me contente de dire que si l'on considére les rapports de sa vie avec celle du Sauveur du Monde, on avouëra qu'il en a été une des plus nobles & des plus naturelles figures, & que sa sainteté a répondu au noble dessein que Dieu a eu sur lui.

Plusieurs autres exemples de sainteté qu'il seroit trop long de rapporter.

On ne prétend pas ici faire une liste de tous ceux qui se sont signalez par leur sainteté dans l'Ancienne Loy. Il faudroit pour cela des volumes entiers. Ainsi l'on ne dit rien de la pieté d'Isaac, des travaux laborieux de Jacob, de la patience de Job, de Moïse, de Josué, des anciens Prophetes, & de quelques-uns d'entre les Rois d'Israël que l'Ecriture même a canonizez. Dieu a voulu qu'il y ait eu des Saints dans la Loy de la nature & dans la Loy écrite, pour nous montrer que la sainteté n'est point impraticable dans la Loy de grace, où nous avons de plus grands secours & de plus puissans moyens de nous sanctifier.

Exemples du Nouveau Testament.

On prétend encore moins de rapporter tous les exemples de sainteté dont il est parlé dans le Nouveau Testament, mais seulement ceux, dont on peut tirer quelque instruction pour avancer dans la voye de la sainteté, & croître en perfection.

Le Sauveur quoiqu'il fût la sainteté même, paroissoit croître en sagesse & en grace, à mesure qu'il croissoit en âge.

Le premier qui se presente, est l'exemple du Sauveur, qui avant que de donner le précepte de se rendre parfait, comme nôtre Pere Celeste est parfait, s'est voulu rendre visible sur la terre, & converser avec les hommes, pour leur servir de modele vivant, sur lequel ils pussent jetter les yeux. Or quoi qu'il semble que la sainteté se soit rendu visible en sa personne, & qu'il eût dû parcourir toutes les Villes & toutes les Nations, afin qu'on le pût voir & l'imiter, il s'est néanmoins tenu caché dans une vie obscure, durant trente ans; & durant son bas âge tout ce que l'Evangile nous en apprend, c'est qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse, & en grace devant Dieu & devant les hommes. C'est-à-dire, que quoiqu'il possedât tous les trésors de la sagesse, & qu'il fût saint, d'une sainteté incréée & infinie, il en donnoit à proportion de son âge des marques plus éclatantes; & comme parle le Prophete, il courut comme un Géant dans la voye de la perfection. Aussi saint Jean, dit-il, que celui qui veut demeurer avec JESUS-CHRIST, doit marcher dans le même chemin, & au même pas que lui: *Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ipse ambulavit, & ipse ambulare.*

Joan. 2.

Saint Jean-Baptiste, sanctifié dans le sein de sa mere, crût toûjours en sainteté & en perfection.

Nous pouvons dire à peu près le même du grand saint Jean-Baptiste, lequel, quoi qu'il eût été sanctifié dans le sein de sa mere, crût & s'avança tellement en perfection, & en sainteté, qu'on l'auroit pû prendre pour le Messie, si son humilité, qui étoit sa vertu dominante, aussi bien que celle que le Sauveur avoit le plus à cœur, ne s'y fût opposée. Aussi pour faire l'office de Précurseur de celui qui étoit venu sanctifier le monde, il devoit être élevé à un éminent degré de perfection, & de sainteté, afin que sur l'opinion & l'estime que les hommes en avoient conçûë, & sur la haute réputation

qu'elle lui avois acquis, il pût rendre un témoignage sûr, & inconteſtable de celui qu'ils attendoient depuis tant de ſiecles, & qu'ils avoient devant leurs yeux ſans le connoître. Son Baptême ne conferoit pas à la verité la grace qui nous rend Saints, mais elle y diſpoſoit, & lui-même preparoit des diſciples à ce divin maître, pour les rendre Saints & parfaits. Enfin pour annoncer, & faire connoître celui qui étoit la ſainteté même, il devoit lui être ſemblable. C'eſt pourquoi le Sauveur lui rendit reciproquement ce témoignage, qu'entre les enfans des hommes, il n'y en avoit point de plus grand, c'eſt-à-dire, de plus ſaint & de plus parfait que Jean-Baptiſte.

Le progrès prodigieux qu'a fait la ſainte Vierge en grace & en ſainteté.

Il y a dequoi faire un diſcours entier ſur le progrès continuel en grace & en ſainteté, qu'a fait la glorieuſe Mere de Dieu, depuis le premier inſtant de ſa vie juſqu'au dernier, ſans ſouffrir jamais d'interruption, d'intervalle, ni de ſuſpenſion dans ſa courſe; d'où les ſaints Docteurs nous laiſſent à juger quel prodigieux progrès elle y a fait à la fin de ſes jours; puiſque jamais deux heures de ſa vie n'ont été uniformes; la ſuivante la rendant toûjours plus ſainte, plus parfaite, & plus agreable à Dieu, que celle qui avoit precedé. Ce qui fait que l'Egliſe lui applique ces paroles. *Quæ eſt iſta quæ progreditur quaſi aurora conſurgens, &c.*

Parole & exemple de ſaint Paul ſur le progrès qu'il faut faire dans la ſainteté & la perfection.

L'exemple de ſaint Paul & l'exhortation qu'il fait aux Philippiens eſt encore une preuve manifeſte qu'un Chrétien ne doit point s'arrêter dans la voye de la perfection & de la ſainteté; voici comme il ſe donne lui-même pour exemple. Je ne crois pas, dit-il, être arrivé au but & au terme, qui m'a été montré; mais pour y arriver je me ſers d'une induſtrie, qui me tient toûjours en haleine, plus je vais en avant, je me perſuade que je ſuis un de ces Athletes, qui veulent emporter à la courſe une couronne de grand prix. Car comme ces coureurs regardent ſans ceſſe le but, où ils prétendent arriver, ſans tourner la tête pour regarder le chemin qu'ils ont fait, & employent tout ce qu'ils ont de force & d'induſtrie pour y atteindre; de même je mets en oubli, tout ce que j'ai fait par le paſſé, & je ne compte nullement ſur cela, de crainte qu'il ne me porte à l'orgueil ou au découragement, ſelon que je m'y ſerois bien ou mal comporté; je m'étends donc ſur l'avenir, penſant toûjours au chemin qui me reſte à faire, pour remplir les deſſeins que Jeſus-Chriſt a eus ſur moi, lorſqu'il m'a fait la grace de m'appeller à la foi, & pour meriter la couronne qu'il m'a preparée.

Applications de quelques Paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Dieu qui nous appelle à la ſainteté, nous donne ra les forces & les moyens d'y parvenir.

Eſtote vos perfecti ſicut pater veſter cœleſtis perfectus eſt. Matth. 5. *Et ſancti eritis quoniam ego ſanctus ſum.* 1. Petri 1. Non, ce n'eſt point une temerité de pretendre approcher de la ſainteté de Dieu, nous qui ne ſommes qu'infirmité, qu'ignorance, & que miſere, & qui n'avons que des inclinations mauvaiſes. Non, encore une fois, ce n'eſt point temerité: puiſque la même voix de Dieu, qui nous a appellez à ſon ſervice, nous appelle à la ſainteté. C'eſt plûtôt une temerité de ne lui pas obeïr, ſous pretexte que nous ſommes des miſerables; & qu'il y a un intervalle infini de ſa nature à la nôtre. Allons, obeïſſons, ſans avoir égard à nôtre foibleſſe, & ſans regarder le terme où nous ſommes, aſpi-

rons à celui où il nous appelle du haut de son trône, presque par autant de voix qu'il y a de paroles dans l'Ecriture. *Vocavit nos vocatione suâ sanctâ, ut essemus sancti.* Ainsi sûrs que la voix qui nous appelle, & qui a pû tirer cet univers du neant, est asses puissante pour nous conduire où il nous appelle, qui ne se sentira pas élevé au-dessus des choses mortelles, & qui ne les regardera pas avec mépris? Qui est-ce qui ne se sentira pas animé d'un nouveau courage, pour vaincre toutes les difficultez, quand il est assûré que le Tout-puissant, qui l'a tiré du néant par une parole, l'appelle encore par une autre parole aussi puissante & plus aimable, à un état si sublime, comme est celui d'être participant de sa nature & de sa sainteté. *Sancti eritis, quia ego sanctus sum.* A qui tiendra-t-il donc que nous ne soyons Saints, puisque Dieu tout-puissant veut bien nous conduire & nous élever même à la plus haute sainteté; ne nous opposons point aux grands desseins que sa bonté a formez sur nous; n'alleguons point nôtre infirmité naturelle, Dieu qui la connoît mieux que nous, ne laisse pas de nous appeller à la sainteté; parce que sa toute-puissance soûtiendra nôtre foiblesse. Ne nous excusons point sur nôtre ignorance, Dieu qui la voit, sçaura bien dissiper toutes nos tenebres par les lumieres de sa sagesse. Enfin ne nous décourageons pas, pour sentir en nous-mêmes des oppositions qui nous paroissent insurmontables, à ce que Dieu demande de nous; Dieu qui les sçait, & qui en nôtre naturel, en nôtre humeur, en nos inclinations, voit des dispositions contraires à ses hauts desseins, sçaura bien les corriger par les riches profusions de sa bonté infinie; regardons seulement le modele qui nous est proposé de la sainteté de Dieu. *Inspice & fac secundùm exemplum quod tibi propositum est.*

2. ad Tim. 1. — 1. Petr. 1. — Exod. 25.

Comme Dieu par le Baptême, nous a distinguez des Payens & des Idolâtres; nous devons par la sainteté nous separer des pecheurs & nous distinguer des mauvais Chrétiens.

Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus, & separavi vos à cæteris populis, ut essetis mei. Levit. 10. Dieu ordonnant la Circoncision aux Juifs, leur dit que c'étoit une marque, par laquelle il vouloit les distinguer des autres nations, & les attacher à son service. Que d'engagemens à la sainteté, & que d'obligations de mener une vie innocente? On n'appartient qu'à Dieu, & on ne peut lui appartenir à moins qu'on ne soit Saint. On a Dieu pour modele, & c'est un modele de sainteté auquel il faut se conformer. Mais que ces engagemens sont encore bien plus grands dans la loi nouvelle, où nous recevons, non pas comme les Juifs, une marque exterieure, qui ne devoit durer que pendant quelque-tems; mais une marque interieure, une marque éternelle, & un caractere que nous porterons sans cesse pour nôtre bonheur, ou pour nôtre malheur éternel; mais ce qu'il faut particulierement remarquer, est que comme par cette marque, & ce caractere Dieu nous a distinguez & separez des Infideles & des Idolâtres, & que par un choix tout singulier, il nous a fait son peuple cheri entre toutes les nations, nous devons de nôtre part, par nos mœurs & nôtre maniere de vie, nous separer des pecheurs, & de ces Chrétiens de nom seulement, & cela par la sainteté de nos mœurs, par une conduite vraiment chrétienne, qui serve Dieu en esprit & en verité.

Qu'il faut aller à la sainteté & à la perfection à grands pas.

Pertransiit benefaciendo. Act. 10. L'Ecriture voulant nous donner dans l'idée de la vie de Jesus-Christ, une idée de la vie chrétienne, dit qu'il a passé sur la terre en faisant toûjours du bien, & en laissant dans tout son passage, comme le Soleil dans le sien, une influence continuelle de benedictions. *Per-*

transiit benefaciendo. Mais remarquez ce qu'ajoûte saint Bernard : *Non pigrè, non remissè, non lento gradu.* Non point lentement, & à petits pas ; mais à grands pas, à pas de géant, comme parle le Roi Prophete, en se hâtant d'achever sa course, par des actions d'un merite infini, & presque infinies dans leur nombre. Grande leçon qui nous persuade que ce n'est pas assés d'aller à Dieu par un mouvement droit & continuel, c'est-à-dire, par la pratique des vertus, & des bonnes œuvres ; mais qu'il faut encore que ce mouvement soit rapide, que nous avancions sans cesse, & que nous devenions toûjours plus saints. Ce n'est pas assés de faire le bien, il faut s'éforcer de faire le plus grand bien. & d'un mouvement rapide.

Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratis. Apocal. 21. A celui qui aura soif je lui donnerai gratuitement des eaux de la fontaine de vie. Dieu a plus d'envie de se communiquer à nous, & de nous faire des graces, que nous n'en avons de les recevoir ; il attend seulement que nous les désirions, & que nous en ayons faim & soif, comme parle l'Ecriture. Aussi, dit-il, dans saint Jean : Si quelqu'un est alteré, qu'il vienne à moi. Il veut que nous souhaitions ardemment d'aquerir la vertu & la perfection, afin que lorsqu'il nous aura accordé ce que nous souhaitons, nous sçachions l'estimer & le conserver comme une chose precieuse : car d'ordinaire ce que l'on a peu désiré, on l'estime peu après l'avoir obtenu. C'est pourquoi une des principales causes du peu de profit que nous faisons dans la vertu & dans la perfection, c'est que nous ne la souhaitons point effectivement avec assés d'ardeur : nous la désirons à la verité, mais c'est d'une maniere si foible, & si lâche, que les desirs que nous en formons, sont presque plûtôt avortez que conçûs. Il faut désirer la perfection & la sainteté, si nous voulons l'acquerir. *Joan.* 7.

In his quæ Patris mei sunt oportet me esse. Luc. 2. Ce que JESUS-CHRIST appelle les affaires de son Pere, c'est de procurer sa gloire exterieure pour la sanctification des hommes. Grandes affaires ! puisqu'un Dieu si grand n'en peut avoir de petites. Affaires importantes ! puisque le Pere-Eternel en a chargé son Fils, & lui en a donné le soin. Or c'est dans la conduite de ces affaires que Dieu nous veut employer ; lorsque, comme dit saint Paul, il nous a appellez à la societé de son Fils. *Vocati estis in societatem Filii ejus.* Et qu'il veut que dans nôtre sanctification, & dans celle du prochain, nous soyons ses coadjuteurs en cooperant à sa grace. Il faut donc que nous travaillions à ces affaires en travaillant à nôtre sanctification par la pratique des vertus chrétiennes, & à celle du prochain, sinon par les instructions, du moins par le bon exemple que nous lui donnerons. Dieu regarde de la sanctification des hommes comme son affaire. 1. *Ad Cor.* 1.

Si quæritis, quærite. Isaïe 21. Saint Bernard veut que le Prophete Isaïe ait entendu, par ces paroles aussi sentencieuses que courtes, le soin empressé & l'ardent desir que nous devons avoir de chercher & de trouver la vertu & la sainteté, parce que nulle autre chose en cette vie ne merite nos soins & nos recherches, qu'entant qu'elle peut contribuer à nous rendre plus saints & plus parfaits. Si vous cherchez donc cette haute perfection, cherchez-la bien ; c'est-à-dire, ne vous lassez point de desirer, ne vous lassez point de chercher : car les veritables desirs demandent de la perseverance ; il faut qu'ils soient ardens, il faut qu'ils soient efficaces, il faut enfin qu'ils soient tels, que suivant les paroles du Prophete Michée, nous ayons un soin perpetuel de plaire toûjours La maniere dont il faut souhaiter & chercher la perfection.

à Dieu de plus en plus : *Je vous enseignerai*, dit-il, *ce que c'est que le bien, ce que le Seigneur souhaite de vous, c'est que vous ayez un empressement continuel de marcher & d'avancer toûjours avec vôtre Dieu.*

Il faut, selon le conseil de l'Apôtre, oublier le bien qu'on a fait, & tendre toûjours à une plus haute perfection.

Quæ retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora me extendens, meipsum, ad destinatum persequor, &c. Ad Philipp. 3. L'Apôtre veut que nous oublions tout le bien passé ; que nous le considérions comme si nous ne l'avions pas fait, & que nous n'ayons les yeux ouverts que pour celui qui nous reste à faire. Cette régle n'est-elle pas juste & raisonnable ? Car enfin, si nous regardons ce que nous avons fait, nous nous relâcherons immanquablement, & la vanité nous ôtant le courage de poursuivre davantage, nous demeurerons, ou au commencement, ou au milieu de la carriere, sans avancer & sans la fournir. Au lieu que si nous regardons toûjours devant nous, nous verrons que nous sommes encore bien éloignez du terme, & que le chemin qui reste étant long, nous devons nous hâter & ne perdre point de temps, de crainte que le jour ne finisse, & que la nuit venant à nous surprendre, ne nous empêche de travailler davantage.

Pour être Saint, il faut être séparé du monde ; c'est-à-dire, des gens qui suivent les maximes du monde. *Matth.* 10. *Ad Hebr.* 7.

Qui me segregavit ex utero. Ad Galat. 1. Les Chrétiens sont appellez au Christianisme, comme les Apôtres à l'Apostolat, par une séparation du monde, qui fait leur sainteté, & ce qui les distingue des pecheurs, & des gens du siécle. C'est pour cela que JESUS-CHRIST dit, *qu'il vient séparer le fils d'avec le pere, & la fille d'avec la mere* ; parce qu'il est impossible de suivre JESUS-CHRIST dans la voye étroite de l'Evangile, & d'être Saint comme lui, sans se séparer de la foule des pecheurs, qui s'égarent dans la voye large de l'iniquité ; & comme JESUS-CHRIST, qui est nôtre Chef, fut séparé des pecheurs, ainsi que dit saint Paul : *Segregatus à peccatoribus.* Nous ne pouvons être reconnus pour ses enfans qu'à cette marque.

En quoy proprement consiste la perfection en cette vie.

Justè quod justum est persequeris. Deuteronom. 16. Etre parfait, selon que l'on le peut être en cette vie, c'est faire parfaitement toutes ses actions, & dans les dispositions qu'elles demandent, & reparer parfaitement les fautes d'infirmité. Ainsi, élever les ames à la perfection, c'est leur inspirer le désir de faire parfaitement ce qu'elles font ; leur apprendre comment elles le doivent faire, & par quel esprit, & comment elles doivent réparer leurs fautes par la pénitence, & une humiliation sincere. Voilà la perfection de cette vie.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Perfectus servus Christi nihil præter Christum habet ; aut si quid præter Christum habet , perfectus non est. August. de perfect. justit.

Perfectus est qui ad perfectionem irreprehensibiliter currit , carens criminibus damnabilibus , atque ipsa etiam peccata venialia non negligens mundare eleemosynis. Idem, ibidem.

Nullus Sanctus & Justus caret peccato , nec tamen ex hoc desinit esse justus vel sanctus , cum affectu teneat sanctitatem. Idem, de Ecclef. Dogmat.

Multùm in hac vita ille profecit , qui quàm sit longè à perfectione justitiæ proficiendo cognovit. Idem , de spiritu & littera.

Quanto est quisque sanctior , & desiderii sancti plenior, tantò est ejus in mundo fletus uberior. Idem, de Doctr. Christ.

Tamdiù non relabimur retrò , quamdiu ad priora contendimus , at ut cœperimus stare, descendimus, nostrumque non progredi regredi est. Idem, Epist.143. ad Demetr.

Numquid mox ut nascitur charitas , jam perfecta est ? Ut perficiatur nascitur , cum fuerit nata nutritur , cum fuerit nutrita roboratur , cum fuerit roborata perficitur. Idem, in Epist. Joannis.

Hæc est hominis vera sapientia , imperfectum se nosse ; atque ut ita loquar, cunctorum in carne justorum imperfecta perfectio est. Hieronym, l. 1. adverf. Pelagian.

Felix est ille qui quotidiè proficit,qui non considerat quid heri fecerit , sed quid hodie faciat , ut proficiat. Idem, in Psalm.83.

Ab omni nequitiâ mundum esse necesse est & dolo , qui cupit regnare cum Christo. Idem, Epist. ad Nepot.

Si vis habere partem cum Christo , tibi Christi exemplo vivendum est. Idem , in quadam Epist.

Non nobis sufficit velle justitiam , nisi justitiæ patiamur famem. Idem , in hæc verba,Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam.

Tota vita boni Christiani sanctum est desiderium proficiendi. Augustin, tract. 4. in Epist. 1. Joannis.

Le parfait serviteur de Jesus-Christ ne posséde que Jesus-Christ ; ou s'il posséde quelqu'autre chose , il n'a point atteint la perfection.

Celui-là est parfait , qui court à la perfection , sans se démentir en rien , & qui se préservant avec soin des pechez mortels , ne néglige pas même de racheter ses fautes venielles par des aumônes.

Nul Saint , nul Juste , n'est exempt de peché, & cependant il ne cesse point pour cela d'être juste ou saint, puisque son cœur n'a de penchant que pour la sainteté.

Celui-là a fait de grands progrès , qui a compris par les progrès qu'il a faits , combien il est éloigné de la perfection de la justice.

Plus un homme est saint & plein de saints désirs , plus ses larmes sont abondantes durant le cours de cette vie.

Nous ne reculons point, tandis que nous nous efforçons d'avancer ; mais dès que nous nous arrêtons , nous allons en arriere , & à nôtre égard ne point avancer , c'est reculer.

La charité est-elle parfaite dès le moment de sa naissance ? Elle naît pour devenir parfaite ; après sa naissance elle se nourrit , en se nourrissant elle se fortifie , & après s'être fortifiée, elle devient parfaite.

La véritable sagesse de l'homme est de se reconnoître imparfait , & la perfection de tous les justes dans cette vie est, pour ainsi dire, imparfaite.

Heureux celui qui fait tous les jours de nouveaux progrès , & qui ne considére pas ce qu'il fit hier ; mais ce qu'il doit faire aujourd'hui pour avancer.

Celui qui veut regner avec Jesus-Christ, doit se préserver de toute méchanceté , & de toute fourberie.

Si vous voulez avoir part au royaume de Jesus Christ , il faut vivre à l'exemple de Jesus-Christ.

Il ne nous suffit point de vouloir la justice , si nous ne sentons la faim de la justice.

Toute la vie d'un bon Chrétien est un saint désir de la perfection.

Cognoscamus Sanctos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantiæ majoris, nec vitia nesciisse, sed emendasse. Ambrosius, in lib. de Joseph.

Magna est perfectio suæ imperfectionis cognitio. Gregor. in Moral.

Christus, sicut in illo ipso homine quem gessit, etiam nostris mentibus quosdam gradus corporeæ ætatis exequitur. Nascitur, crescit, roboratur, senescit, sed orandus, ne in nobis diu & jugiter parvulus, & infirmus sit. S. Paulin. in Epist. 3. ad Sever.

Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos: efficiamur Dei propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo factus est. Greg. Nazianzenus, orat. 40. in Pasch.

Desinens proficiendi appetitus, non aberit à periculo recedendi. Cassian. Collat. 6. Abbat. Theod.

Quicumque Sanctus, quotidiè in priora extenditur, & præteritorum obliviscitur. Basilius, Epist. ad Chitan.

Nemo perfectus est, qui perfectior esse non appetit, & eò perfectiorem quisque se probat, quò ad majorem tendit perfectionem. Bernard. in Epist.

Indefessum proficiendi studium, & jugis conatus ad perfectionem perfectio reputatur. Idem, Epist. 123.

Erubescat anima conversa ad Dominum, minori affectu sectari justitiam, quàm iniquitatem antea sectaretur. Idem, Epist. 341.

Nemo repentè fit summus, & ascendendo, non volando apprehenditur summitas scalæ. Idem, Serm. de sancto Andreâ.

Nullum omninò præsentiæ ejus (nempe Dei) *verius testimonium, quàm desiderium gratiæ amplioris.* Idem, ibidem.

Nunquam Justus arbitratur se comprehendisse, nunquam dicit satis est, sed semper esurit, sititque justitiam. Idem, Epist. 253. ad Abbat. Carin.

Magna confusio, magna valdè, ardentius (peccatores) *perniciosa desiderant, quàm nos utilia: citius illi ad mortem properant, quàm nos ad vitam.* Idem, Serm. 1. de latit. cordis.

Verus amor gradu uno contentus non est, ad altiora semper nititur, & ad perfectiora indesinenter concupiscit attingere, quas habet non magni facit virtutes proficiendi accensus desiderio. S. Laurent. Justinian. de Casto connub. c. 2.

Anima crescit, dum quotidianâ propug-

Sçachons que les Saints n'étoient pas d'une nature plus excellente que la nôtre ; mais qu'ils étoient d'une régularité plus grande, & qu'ils n'étoient point exempts de vices ; mais qu'ils s'en corrigeoient.

La connoissance de son imperfection est une grande perfection.

JESUS-CHRIST avance en âge dans nos cœurs, comme autrefois sur la terre. Il naît, il croît, il se fortifie, il vieillit ; mais il faut le prier, afin qu'il ne soit pas long-temps, & toujours enfant & foible dans nous.

Soyons comme JESUS-CHRIST, puisque JESUS-CHRIST est comme nous ; devenons Dieux pour l'amour de lui, puisqu'il s'est fait homme pour l'amour de nous.

Le désir d'avancer, lorsqu'il se rallentit, n'est pas éloigné du danger de reculer.

Quiconque est Saint, oublie ses premiers progrès, & en fait chaque jour de nouveaux.

Personne n'est parfait, s'il ne souhaite de devenir plus parfait, & l'on fait voir que l'on est d'autant plus parfait, qu'on aspire à une plus haute perfection.

Le soin infatigable de se perfectionner, & l'effort continuel, qu'on fait pour arriver à la perfection, est regardé comme la perfection même.

Que l'ame convertie au Seigneur rougisse de se porter à la justice avec moins d'affection, qu'elle ne se portoit auparavant à l'iniquité.

Personne ne devient parfait tout d'un coup ; c'est en montant, & non pas en volant qu'on arrive au haut de l'échelle.

Il n'est point de marque plus certaine de la demeure de Dieu dans nos cœurs, que le désir d'une grace plus abondante.

Jamais le Juste ne croit être au terme ; il ne dit jamais, c'est assez ; mais il a une faim & une soif continuelle de la Justice.

C'est une grande & une tres-grande confusion pour nous, que les pecheurs désirent ce qui est pernicieux avec plus d'ardeur, que nous ne désirons ce qui est utile. Ils courent à la mort avec plus de vitesse, que nous ne courons à la vie.

Le véritable amour ne se contente pas d'un degré, il tache toujours de s'élever ; il désire sans cesse d'arriver à une plus haute perfection, & ce désir qui l'anime, lui fait estimer peu les vertus qu'il a déja acquises.

L'ame croît à mesure qu'elle se porte à la per-

nattons

natione se ad perfectionem promovet. Basilius, Homel. 3. in Hexam.

fection par des combats continuels.

Semper tibi displiceat quod es, si vis pervenire ad id quod non es. Nam ubi tibi placuisti, ibi remansisti; si tamen dixeris sufficit, perîsti. Augustin. Serm. 15. de verbis Apostol.

Que l'état où vous êtes vous déplaise toûjours, si vous voulez parvenir à l'état où vous n'êtes pas. Car vous êtes demeuré au point où vous vous plaisiez; cependant si vous dites: c'est assez, vous êtes perdu.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Quoique nous devenions de nouvelles créatures par le Baptême, qu'Adam meure en nous, & que Jesus-Christ y naisse; cependant nous ne sommes que des ouvrages ébauchez, qui attendent leur perfection de la grace & de leur travail. Nous ne sommes, dit l'Apôtre saint Jacques, que le commencement d'une nouvelle créature. Les principes de la vie chrétienne sont dans nos ames, nous avons les sémences de toutes les vertus; mais si nous ne les cultivons avec soin; elles sont étouffées parmi les épines de nos mauvaises inclinations, nôtre régénération n'est que commencée dans le Baptême, elle se doit continuer pendant toute la vie; & bien que le peché soit effacé par ce Sacrement, & que tout ce que nous avons reçû d'Adam ne nous puisse plus fermer la porte du Ciel;il y a néanmoins mille désordres qui empêchent l'entier établissement de la charité dans nos ames,& qui sont autant d'obstacles à la sainteté du Christianisme que nous avons embrassé; c'est pourquoi nous sommes obligez de travailler à les déraciner,& si nous ne sommes dans l'exercice continuel des grandes vertus,nous n'arriverons pas à la perfection que nous devons acquerir.

Nous sommes obligez de travailler à nôtre sainteté, qui n'est que commencée par le baptême.

Les Chrétiens étant obligez par la grace de leur Baptême d'aspirer à la perfection, & même à une perfection qui ait du rapport, autant qu'elle en peut avoir, avec la perfection du Pere céleste, selon l'expression du Fils de Dieu, il s'ensuit donc qu'ils sont obligez de marcher sans interruption, dans le chemin de la vertu, & d'aller à Dieu par un mouvement continuel de bonnes œuvres. Car il est constant que les choses ne sont parfaites qu'à mesure qu'elles sont dans l'action, & que l'action même, & l'action continuelle est la perfection des plus grandes choses. Dieu même, qui est la souveraine perfection, n'est qu'action au dedans & au dehors; au dedans par des émanations éternelles, & au dehors par des opérations continuelles: *Pater meus usque modo operatur & ego operor.* *Joan. 5.*

Un Chrétien doit toûjours croitre & avancer en vertu, & se rendre de jour en jour plus parfait.

Quoiqu'il soit vrai que la sainteté de Dieu éclate admirablement dans toutes ses perfections adorables. Néanmoins saint Thomas considére la toute-puissance, comme la raison principale de sa sainteté infinie, & voici son raisonnement: *Ideo Deus peccare non potest, quia est omnipotens.* Il dit que Dieu est infiniment Saint, parce qu'il est opposé au peché, qui est le contraire de la sainteté; ensorte qu'il ne sçauroit pecher. Or la raison pour laquelle il ne sçauroit pecher, c'est parce qu'il est tout-puissant; car pouvoir pecher, c'est pouvoir défaillir dans son action, & pouvoir défaillir dans son action n'est pas une puissance;

Dieu est saint, parce qu'il est tout puissant. Beau raisonnement de S. Thomas. *1. parte, qu. 25. art. 3.*

mais une impuissance. Or l'impuissance est incompatible avec la toute-puissance de Dieu, & par conséquent il est vrai de dire que Dieu étant tout-puissant, il n'y a point d'impuissance en lui, n'ayant point d'impuissance, il ne sçauroit faillir en rien, & ne pouvant faillir en rien, il ne sçauroit pecher, & ne pouvant pecher, il est infiniment éloigné de ce qui est opposé à la sainteté ; sçavoir le seul peché. Il est donc vrai, que Dieu étant tout-puissant, il est absolument nécessaire qu'il soit Saint.

Notion & définition de la sainteté dans les hommes.

La sainteté est souvent appellée du nom de justice, parce que faisant un juste discernement du mérite de chaque chose ; elle donne toute son estime au souverain bien, & n'a que du mépris pour les choses temporelles ; on la confond aussi quelquefois avec la Religion, parce qu'elle renferme un hommage, & comme un sacrifice de tout être créé à l'Etre divin & immortel. Saint Thomas croit que l'effet de la sainteté, selon l'étimologie grecque & latien, est de nous rendre purs & inébranlables dans le bien. Purs, en séparant l'ame de tout ce qui est corruptible de sa nature ; inébranlables dans le bien, en ôtant, pour ainsi dire, aux objets tout ce qui est capable d'émouvoir les passions. Pour parler juste & en termes précis, il faut dire que la sainteté considérée en son essence est une vertu spéciale, & la même que la Religion, parce qu'elle consacre l'ame au service de Dieu, & y dirige toutes ses actions. Mais si elle est considerée entant qu'elle rapporte à Dieu les actes des autres vertus morales, alors elle est une vertu générale ; c'est tout ce qu'en dit saint Thomas au même lieu. Il faut pourtant ajoûter que le nom de sainteté est attribué aux choses consacrées au culte de Dieu ; d'où vient que les temples, les vases & les hommes consacrez au culte des autels, sont saints & sanctifiez à raison de leur ministere & de leur usage.

2. 2. Qu. 81. art. 8.

Définition de la perfection chrétienne.

Une chose est parfaite quand elle a acquis absolument la fin pour laquelle elle est faite, ou à laquelle elle est destinée, comme il est évident par l'induction générale qu'on en peut faire, soit dans la nature ou dans la Morale ; ainsi un homme est parfaitement homme, quand il a tout ce qui est nécessaire, soit au corps, soit à l'ame, & qu'il est dans un âge de se bien servir de sa raison. Et il est un parfait Chrétien quand il a toutes les vertus que demande la Religion Chrétienne, & qu'il en remplit les devoirs constamment & fidelement selon son état. Ce qui donne lieu de confondre la perfection chrétienne avec la sainteté ; parce que comme la fin du Chrétien est de servir & d'honorer Dieu en cette vie, & de le posseder en l'autre, & la sainteté consiste en cela même essentiellement, on est parfait & on est saint tout à la fois, quand on sert parfaitement Dieu selon son état. Mais comme il y a du plus & du moins dans cette perfection, & des degrez différens dans la sainteté, on n'appelle communément saints & parfaits, que ceux qui ont une perfection & une sainteté non commune, mais dans un degré éminent auquel un Chrétien doit aspirer.

Il faut désirer ardemment la perfection & la sainteté, si nous désirons y parvenir.

Il est absolument nécessaire pour avancer & pour faire quelques progrès dans la vertu, dans la sainteté & dans la perfection, de le vouloir efficacement, & de le désirer ardemment ; ensorte que ce désir nous porte véritablement du cœur, & nous emporte après lui, sans qu'il soit nécessaire que nous soyons excitez d'ailleurs que de la grace du Saint-Esprit, qui nous inspire ce désir ardent ; car il y aura peu à espérer de quiconque n'aura pas ces sentimens. La

raison en est prise de ce qu'enseignent les Philosophes, qu'en toutes choses, & principalement dans les actions morales, la fin est la premiere cause qui nous fait agir. De maniere que plus nous souhaitons cette fin avec passion, plus nous apportons de soin & d'ardeur pour y parvenir.

Ce n'est pas assez pour devenir vertueux, & avancer dans la perfection, d'avoir de bonnes intentions, de bons désirs, & de faire de beaux projets, il en faut venir à l'exécution, & mettre la main à l'œuvre, & y travailler tout de bon. C'est une remarque que font les Maîtres de la vie spirituelle, que bien des gens font les meilleurs projets du monde ; mais ils ne parviennent jamais à se faire violence, & à vaincre leurs passions & leurs inclinations vicieuses, qui sont les grands obstacles à la sainteté. De sorte qu'on peut dire d'eux, ce que l'Apôtre disoit de lui-même : *Velle adjacet mihi, perficere autem bonum non invenio.* Ces sortes de projets sans effet ne sont pas la production d'une volonté déterminée ; ce ne sont à proprement parler que de simples velleïtez ; & enfin on voudroit bien ; mais on ne veut pas fortement, sans quoi on ne se donne aucun mouvement pour les executer, & l'on demeure dans le même état.

Outre le désir de la perfection & de la sainteté, il faut travailler à l'acquerir.

Ad Rom. 7.

Que tous les Chrétiens soient obligez de tendre à la perfection, & de travailler à se sanctifier, c'est une vérité qui n'est contestée que des libertins, & de ceux qui ne pensent qu'à mener une vie tranquille & commode, sans se mettre en peine de leur salut : mais nul Théologien ne doute que ce ne soit un véritable précepte, & non un simple conseil seulement. Les raisons en sont expliquées & repetées tant de fois dans ce Traité, aussi-bien que la différence qu'il y a entre les Religieux & les Séculiers, qu'il n'est pas nécessaire de les rapporter ici. C'est cependant une Doctrine reçûë de la Théologie, & rapportée en ces termes par saint Thomas : Que la vie Religieuse, est un état de " perfection : Non, que dès l'heure qu'on est Religieux, on soit parfait ; mais " parce que les Religieux ont une obligation plus étroite d'aspirer à la perfec- " tion ; & que celui qui ne s'efforce pas de se rendre parfait, & qui ne s'y " applique pas tout de bon, n'est pas un véritable Religieux, puisqu'il ne s'ac- " quitte pas de la chose, pour laquelle il doit en avoir embrassé la profession. " On n'entre point ici en discussion, si un Religieux, qui se contenteroit d'être fidèle aux Commandemens de Dieu, & à ses vœux essentiels ; mais pour les autres Régles qui n'obligent point sous peine de peché, feroit en résolution de ne les point observer, si, dis-je, un tel Religieux pecheroit mortellement. Les opinions des Docteurs sont partagées là-dessus ; les uns tiennent qu'il seroit en état de peché ; & les autres qu'à moins qu'il ne se mêlât à cela quelque espece de mépris, il n'y auroit point de peché mortel. Mais ce qui est constant, & dequoi ils sont tous d'accord, c'est que le Religieux qui auroit ces sentimens, & qui feroit cette résolution moralement parlant, seroit en danger de tomber en peché mortel.

De l'obligation d'aspirer à la perfection & à la sainteté.

S. Thomas, 2. 2. qu. 84. art. 5. ad 2.

Tous les Saints ont extrêmement loüé, & extrêmement recommandé cette pratique, comme un excellent moyen d'acquerir la perfection & la sainteté, & comme autorisé de l'exemple de l'Apôtre saint Paul. Sçavoir, d'oublier tout le bien qu'on a fait, & de penser continuellement à ce qui nous reste à faire ; & certes celui-là est véritablement heureux qui profite chaque jour, & qui ne

Pour devenir saint & parfait, il faut oublier le bien qu'on a fait, &

s'efforcer de faire toûjours de nouveaux progrès.

considére pas ce qu'il fit hier ; mais qui songe seulement à ce qu'il doit faire aujourd'hui. Certes, il est nécessaire de suivre cet avis ; parce qu'il est naturel de tourner les yeux sur les choses qui peuvent plaire davantage, & de les détourner de celles qui nous peuvent donner du chagrin. De sorte que comme nous avons du plaisir à considérer nôtre progrès, & le bien que nous croyons avoir fait ; & qu'au contraire, il nous est fâcheux de voir combien il nous manque de choses : nous nous portons par conséquent bien plûtôt à envisager ce que nous avons déja fait de bien, qu'à regarder ce qui manque encore à nôtre perfection.

La médiocrité, qu'il est si nécessaire d'observer dans les vertus morales, n'a pas toûjours lieu dans les vertus chrétiennes.

Quoique l'on puisse dire à l'avantage de cette médiocrité tant vantée par les Philosophes, qui font en cela consister la vertu; il est certain que si c'est une vertu dans la pure morale, c'est bien souvent un vice dans le Christianisme, & que les qualitez qui font un fidele, sont des vertus dont la perfection ne se trouve que dans l'excès. L'humilité, par exemple, ne sçauroit descendre trop bas, ni la charité monter trop haut ; puisque l'une doit s'abbaisser jusqu'au néant, & l'autre s'élever jusqu'à Dieu. La pénitence doit être extrême dans ses regrets, & dans ses douleurs ; la foy dans son obéïssance ; le zele dans son ardeur ; & la mesure de l'amour de Dieu, c'est de n'avoir point de mesure, parce que son objet est infini, & n'a point de bornes.

Le Fils de Dieu a fait des loix propres à sanctifier toutes les conditions.

Comme l'Evangile ne détruit pas la vie civile, & la société que forment les hommes ensemble ; mais qu'il la sanctifie & la régle en toutes ses parties ; Jesus-Christ qui est l'autheur de cet Evangile, a fait des loix toutes saintes & nouvelles, afin de rendre saints tous les emplois, & les conditions différentes, qui composent & qui entretiennent cette sainteté. Comme il devoit porter tous les hommes à être parfaits, il a été nécessaire que sa grace, que saint Pierre appelle une grace qui a plusieurs formes, communiquât à chaque vocation sa perfection propre ; c'est le miracle qu'a operé & qu'opere tous les jours ce souverain Législateur.

Plus on avance dans la voye de la perfection, plus on est sûr d'arriver au terme qui est le souverain bonheur.

Il est évident que plus on avance dans le chemin qui conduit à un terme, sans détour & sans égarement, plûtôt aussi & plus sûrement on arrive au terme où ce chemin aboutit : d'où vient que le progès qu'on fait dans le chemin est une preuve d'autant plus infaillible qu'on arrivera au terme, qu'il est plus considérable. Or le progrès dans la vertu est un chemin droit & assûré, qui conduit à la perfection & delà à la béatitude; & par conséquent plus on avancera dans cette voye, plus on sera sûr d'arriver au bonheur éternel, qui est nôtre terme.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

C'Est un sentiment si naturel à tous les hommes, que celui qui les porte à la perfection, que tous leurs travaux n'ont point d'autre but que celui-là. Si le soldat se roidit contre les fatigues de la guerre; s'il affronte les hazards; s'il expose sa vie dans les plus grands dangers; s'il s'exerce même au combat, lorsqu'il n'a plus d'ennemis à combattre; ce n'est que pour atteindre à ce haut degré de valeur & d'expérience, qui fait les Héros & les Conquérans. Si le Docteur passe tous les jours & les nuits dans son cabinet à feüilleter des livres, n'est-ce pas le désir d'acquérir une science consommée qui l'y engage? Il n'y a point de Peintre qui ne travaille à devenir habile dans son art; point de simple artisan, qui ne se sente picqué d'émulation à ne vouloir point ceder en habileté à ceux de sa profession. Il n'y a que l'homme Chrétien, cet enfant de lumiére, qui plus lâche & moins prudent dans ses entreprises, que les enfans de ténébres, ne se fasse pas un point d'honneur, ou plûtôt un point de conscience, d'arriver à la perfection de son état, à laquelle il est obligé d'aspirer. Plus avide des biens & de la gloire du monde, que de la vertu & de la sainteté, qui est le véritable bien de cette vie, & qui peut lui faire mériter un bonheur éternel dans l'autre; il n'épargne rien pour établir sa fortune, pendant que faussement persuadé, que la perfection du Christianisme ne regarde que les Religieux & les Ministres de JESUS-CHRIST, il se contente des vertus ordinaires, & de quelques foibles exercices de Religion. *Pris des Discours Chrétiens, pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Dans tous les états de la vie civile, on s'efforce de devenir parfait, & consommé dans sa profession; il n'y a que dans la profession du Christianisme qu'on se contente d'une vertu commune.

Quoique l'homme naisse dans un étrange déréglement, qu'il n'y ait qu'aveuglement dans son esprit; qu'erreur dans sa mémoire; que malice dans sa volonté; que libertinage dans l'usage de sa liberté; que révolte dans ses passions; que sollicitations au crime dans tous ses sens, & d'objets dans tout le monde, qui le porte au crime. Il peut cependant, avec le secours de la grace, qui ne lui manquera jamais, devenir grand Saint, & atteindre au point de perfection, que Dieu attend & exige de lui. C'est le dessein de Dieu, quand il l'appelle à quelque état de vie que ce puisse être; & c'est le propre effet de la grace de la vocation, de l'y porter, & de lui en donner le moyen; de sorte que si le Chrétien n'arrive pas à la perfection propre de l'état où la Providence l'a placé; c'est qu'il ne le veut pas. Car la grace que Dieu lui donne pour cela, est assez puissante. Et pourquoi ne le seroit-elle pas, puisque l'effet doit avoir du rapport avec sa cause? Seroit-il possible, Sauveur du monde, que cette grace que vous nous avez méritée par vos souffrances, & qui est sortie de vos playes, n'ait pas la force de son origine, qui est de nous faire Saints, comme vous êtes Saint vous-même, & la source de la sainteté. Oüi, je le dis avec saint Augustin, la grace qui nous porte à vivre saintement, a autant de force

L'homme peut acquerir la sainteté & la perfection avec le secours de la grace, quelque obstacle qu'il y trouve au dedans & au dehors de lui.

& d'efficace, que si le sang de Jesus-Christ y étoit ; c'est elle qui nous presse de nous acquiter de cette obligation, & qui nous fait entendre qu'étant les enfans de Dieu, nous devons nous rendre dignes enfans d'un tel Pere, en nous rendant parfaits comme lui. *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* Le même en partie.

Tous les Chrétiens en conséquence de leur Baptême sont obligez d'aspirer à la sainteté.

Tous les Chrétiens sont obligez de tendre à la sainteté, & d'aspirer à la perfection de leur état. En effet ne seroit-il pas étrange que ceux qui ont reçû un même Baptême, à qui Jesus-Christ a fait les mêmes promesses, & qui honorent tous un même Dieu, eussent des obligations différentes ? Vous a-t-on promis, gens du monde, un Paradis différent de celui qui est promis aux Religieux ? A-t-on fait quelque différence entre vôtre Baptême & le leur ? S'est-on servi de différentes cérémonies pour vous marquer la différence de vos obligations... N'avez-vous pas fait divorce avec ces trois ennemis, avec le démon, toûjours prêt à vous séduire par ses artifices, avec le monde toûjours prêt à vous enchanter par ses charmes, avec la concupiscence qui vous porte sans cesse au mal ? Et n'avez-vous pas signé ce divorce avec le sang de Jesus-Christ ? Et cela n'est-ce pas s'obliger à la sainteté ? & s'acquiter de toutes ces obligations, n'est-ce pas être saint & parfait ? *Le même.*

Marque véritable qu'on est en état de grace, c'est d'aspirer à la perfection.

C'est une dangereuse & pernicieuse maxime des gens du monde, de se persuader qu'ils n'ont nul engagement à la perfection, & que c'est assez qu'ils soient en état de grace. Cette maxime me fait trembler pour leur salut ; & je soûtiens de deux choses l'une, en demeurant dans ce sentiment, ou que vous n'êtes pas en état de grace, ou que si vous y êtes, vous n'y demeurerez pas long-tems. La raison en est prise de saint Bernard, qui décide nettement, que la plus véritable marque que la grace reside dans un cœur, est lorsqu'elle lui inspire des désirs d'une nouvelle grace, & d'une nouvelle perfection, & sa pensée est fondée sur la parole de l'Ecriture, qui dit que celui qui l'aura goutée en sentira un nouveau désir, & une nouvelle faim : *Qui edunt me, adhuc esurient.* Quand la grace est dans une ame, c'est un abîme qui en attire d'autres ; elle l'élargit, elle la dilate, & la rend capable d'en avoir de nouvelles. D'où ce Saint conclud, que se contenter de ne point commettre de peché, sans se mettre en peine d'atteindre à la perfection, c'est une marque ou qu'on n'a pas la grace, ou qu'elle n'agit pas dans le cœur. *Le même.*

Eccli. 24.

Dangereuse suite de cette maxime, qu'on se peut contenter d'une médiocre vertu, sans s'efforcer de devenir plus saint.

Que ferez-vous gens du monde, vous qui dites que la perfection du Christianisme n'est point de vôtre état, lorsque vous serez attaquez par une tentation violente ? Que deviendrez-vous avec vôtre volonté impuissante, foible, abbatuë ? *Declinabitis à via justitiæ*, dit saint Jérôme ; vous vous écarterez des voyes de la justice, vous pécherez, & vôtre peché formera insensiblement une mauvaise habitude ; vôtre habitude passera en nécessité ; cette nécessité vous accompagnera jusqu'à la mort, & vous conduira à un malheur éternel. Je ne veux pas dire à la vérité qu'il faille être actuellement parfait, ensorte qu'aucun degré de perfection ne nous manque, & que ce qu'on appelle purement imperfection, soit seul capable de nous priver de la gloire ; mais je veux dire que ceux qui ne s'efforcent pas de devenir plus Saints, & plus parfaits dans leur état, tombent insensiblement dans le vice,

& au lieu de croître en vertu, perdent ce qu'ils peuvent en avoir acquis, & tombent enfin dans un abîme de crimes, qui attirent leur réprobation. D'où saint Bernard prend occasion de s'écrier, que celui qui est juste, travaille donc à se sanctifier encore ; que celui qui est Saint, travaille à acquerir de nouvelles vertus. Que personne ne se fie sur l'état présent de la grace qu'il possede, mais tâche toûjours de se sanctifier de plus en plus. *Le même.*

Non, il ne faut plus que je dise, que la sainteté est un état trop éminent pour un misérable comme moi, & que je n'ose y aspirer. Je suis assûré que Dieu m'y appelle, & qu'il m'y veut conduire ; puisqu'il a tant fait pour cela : je suis certain qu'il veut aussi que j'y aspire, & que je fasse tous mes efforts pour y parvenir. Car enfin que voudrois-je donc être, si je ne veux pas être un saint ? Il faudroit donc être un reprouvé ; car il n'y a point de milieu entre ces deux termes, ou un saint ou un réprouvé. Il ne faut pas non plus que je dise, que j'ai trop de foiblesse pour prétendre devenir un saint, je sçai bien que je ne suis rien de moi-même que pure misére, & fragilité ; mais je sçai aussi que mon Rédempteur, qui n'a rien épargné pour me faire un saint, a pris sur lui mes infirmitez, pour me revêtir de sa force, & que je puis dire à l'exemple du grand Apôtre, je puis toute chose en celui qui me conforte. Qu'ai je donc à faire pour être vraiment saint, selon les intentions du Fils de Dieu, qui m'appelle à la sainteté ? Je n'ai qu'à me revêtir de lui-même, comme nous enseigne ce même Apôtre. Y a-t-il rien de plus facile pourvû que j'aye une bonne volonté ? S'il étoit question d'amasser de grandes richesses pour être saint, on y trouveroit beaucoup d'obstacles, & on auroit de légitime prétextes ; car chacun dispute à qui les aura ; mais la sainteté consiste en partie, à les mépriser, & à n'y point attacher son cœur. De même, s'il falloit pour être grand saint, être élevé à de grands honneurs, & à d'illustres emplois, ou posseder les prémieres charges d'une ville ou d'un Etat, la sainteté coûteroit si cher que peu de personnes y pourroient parvenir, & ce seroit à plusieurs une excuse de n'y pas prétendre. Mais de mener une vie obscure & cachée, aimer l'humilité & la bassesse, qui est un des plus avantageux moyens de se sanctifier, qui nous en empêche. Enfin s'il étoit nécessaire pour être vertueux, & un saint, de joüir des plaisirs de cette vie ; il en coûteroit beaucoup, il faudroit pour cela faire de grandes dépenses, & souvent même ne trouveroit-on que de l'amertume, où l'on espere goûter du plaisir & de la douceur. Mais renoncer aux plaisirs des sens, être content de souffrir toutes les croix inséparables de la condition humaine, & de nôtre état, préferer une vie pénible, austere, & pénitente, à une vie délicieuse ; c'est ce que tout le monde peut faire, & ainsi n'y ayant personne qui ne puisse être saint tout prétexte est frivole pour s'en dispenser, & nulle excuse n'est recevable au jugement de Dieu. *Le P. d'Argentan Capucin, Conférence 23. de la sainteté de Dieu.*

Fausses excuses qu'on pourroit alleguer pour se dispenser de travailler à sa perfection, & à devenir saint.

Ad Rom. 13.

Hé, quoi ! est-il donc si mal-aisé de se reduire à aimer les trois choses que le Sauveur des hommes a tant aimées, & en quoi consiste tout l'essentiel de la sainteté de la vie chrétienne, la pauvreté, le mépris & les croix ? Ces trois choses se présentent à nous souvent pour nous rendre saints, & nous en concevons une extrême horreur, comme de nos plus mortels ennemis, au-

Il ne nous est pas malaisé d'être saints si nous le voulons.

lieu que nous les devrions rechercher, & recevoir comme des moyens de nous rendre saints, des occasions de mérites, & des trésors qui peuvent nous enrichir pour l'éternité. Il est vrai que les répugnances naturelles que nous y sentons, sont grandes, & fortes au possible ; mais la grace du Sauveur, qui vient au secours, n'a-t-elle pas sans comparaison encore plus de force ? C'est elle qui étant une participation & un écoulement de son divin Esprit, en porte les maximes & les sentimens dans une ame qui la reçoit, pour lui faire aimer, ce que lui-même a aimé, & pour la revêtir d'une force Divine, afin de lui faire embrasser par une vertu surnaturelle, ce qu'elle fuiroit par une inclination naturelle. Et combien de Saints, qui étoient hommes comme nous, de même condition que nous, ont été plus contens dans leur pauvreté, que les riches du monde avec leurs trésors ? Combien ont goûté plus de consolation dans les confusions, & les plus grands mépris, que les plus ambitieux du monde dans les honneurs ; & combien ont senti plus de joye, de se voir chargez des plus pésantes croix, que les voluptueux au milieu de leurs plaisirs ? *Le même.*

La difficulté prodigieuse de tirer un saint du néant du peché.

Ce n'a pas pas été un ouvrage si facile à faire que de tirer un saint de l'abîme du peché ; ce Dieu tout-puissant pour faire sortir la lumiere & la tirer du fond des ténébres, n'a employé qu'une seule parole : *Jussit lumen de tenebris splendescere.* Mais pour faire un saint sur la terre, & le rendre digne d'un bonheur éternel dans le Ciel, il a fallu qu'il vint lui-même sur la terre en personne, qu'il s'anéantit parmi les pecheurs pour tirer le pecheur de cet abîme : autrement il n'en fût pas sorti. Et quand ce Verbe tout puissant est ainsi venu, & s'est mis au nombre de ses créatures, il a ouvert le précieux trésor de ses graces, pour le présenter aux hommes, afin qu'ils y puisassent, & devinssent des saints, s'ils le vouloient : & pour les obliger à recevoir ces graces il faut qu'il les prie, qu'il les exhorte, qu'il le leur persuade par toutes sortes de moyens ; il a fallu qu'il lui en coutât les travaux de toute sa vie ; qu'il y employât ses veilles, ses sueurs, ses larmes, ses jeûnes, ses prédications, ses miracles ; en un mot, il n'a rien épargné pour retirer les hommes du profond abîme de leurs pechez, & les faire des saints. Encore n'est-ce pas assez, il a fallu qu'il prît leur foiblesse, pour leur communiquer sa force, qu'il se chargeât de leurs miséres, pour les en délivrer, qu'il prît sur soi-même leurs pechez, pour leur donner sa sainteté. Ainsi par les efforts de ce Dieu tout-puissant, les hommes pourront puiser s'ils veulent dans les trésors de la sainteté de Dieu, & s'en enrichir, s'ils consentent seulement à recevoir les biens inestimables qu'il leur a acquis, & qu'il leur met entre les mains. Hé, quoi, mon Dieu ! falloit-il faire tant de profusions, & faire de si grands efforts sur vous-même pour tirer un homme de l'abîme de ses pechez, & pour en faire un saint ? ô Dieu de misericorde ! je vous ai plus coûté moi seul, que la création de tout le monde, & vous n'avez ainsi peiné & travaillé, que pour faire d'un pecheur un saint, & d'un misérable néant un enfant de Dieu, & un héritier de vôtre Royaume éternel. Vous l'avez voulu ainsi, Seigneur, je n'en puis douter ; puisque vous avez tant travaillé, & travaillez pour cela, vos actions parlent, & vos souffrances parlent encore plus haut, & me prouvent efficacement que vous avez plus fait pour me faire un saint, qu'il n'en faudroit

2. ad Cor. 4.

endroit pour créer cent autres mondes plus grands que celui-ci, ne serois-je pas bien misérable si je rendois vos travaux inutiles ; & si méprisant cette glorieuse qualité de saint, & de vôtre enfant qui vous a coûté si cher, j'aimois mieux me replonger misérablement dans l'abime du peché, dont vous m'avez tiré par un puissant effort de vôtre bras, & par une abondance de vos graces. *Le même.*

Sainteté de la vie chrétienne ! on vous regarde avec frayeur, parce qu'on vous croit sévere, rigoureuse & insupportable ; mais c'est faute de vous connoître, & d'en avoir fait l'expérience O qui vous auroit un peu pratiquée, aimable douceur de la sainteté à laquelle Dieu nous appelle ; on avouëroit qu'il est plus facile & plus agréable sans comparaison de vivre de la vie des saints, que de vivre de la vie des pecheurs, & que la tirannie des passions est infiniment plus dure que l'Empire de JESUS-CHRIST. Examinez bien cette vérité, vous qui vous défiez de vôtre foiblesse, & qui n'osez prétendre à la sainteté, parceque vous vous imaginez qu'elle est impossible. Envisagez les grands desseins que Dieu a sur vous, & le puissant secours de ses graces qu'il vous présente, & je ne doute point que vous ne soyez encouragé, dans une entreprise, qui est difficile à la vérité, mais qui n'est impossible à l'égard de personne. *Le même.*

Il est plus facile d'être saint, que de mener une vie criminelle.

La sainteté est respectable, & a toûjours été digne de vénération dans ceux où elle a éclaté, & les bêtes même les plus féroces, & les êtres les plus insensibles, ont témoigné le respect qu'ils lui portoient. Les lions l'ont honoré en tant de saints Solitaires qui vivoient avec eux dans leurs forêts : les tigres l'ont respectée en tant de saints Martyrs, qu'on leur abandonnoit dans les amphitéatres, pour les dévorer. Ils n'osoient souvent en approcher pour toucher leurs corps. La mer lui a été soumise en tant de saints, se rendant solide comme le marbre sous leurs pieds, en faisant gloire de la porter comme en triomphe. Dieu même s'interesse dans l'honneur qu'on lui rend, & l'Eglise fait un culte de Religion d'honorer ceux qui s'y sont signalez ; c'est pourquoi nous voyons que les peuples n'attendent pas la mort des personnes qu'ils regardent comme saints ; ils courent en foule après eux ; ils gardent comme une précieuse Relique les moindres choses qui ont été à leur usage, & on croit avec raison que la moindre chose qui regarde un Saint, est sainte, & digne de vénération : *Nimis honorati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Le même. *Psalm. 138.*

La sainteté est digne de vénération, & a été honorée de toutes les créatures.

La sainteté est tellement essentielle au Christianisme, que toutes les lettres de saint Paul aux premiers fideles, portoient pour inscription : *Aux saints de l'Eglise d'Ephese, aux saints de l'Eglise de Corinthe, &c.* Ce grand Apôtre voulant leur représenter par la qualité de Saint, & de Chrétien, qu'ils devoient être inséparables, & que l'une renfermoit un engagement indispensable à l'autre. Nous sommes des temples de Dieu, fondez & commencez par le Baptême, dit saint Zenon de Vérone : mais nous les devons élever & perfectionner de plus en plus, par une augmentation de sainteté : nous sommes des temples : mais des temples vivans, qui doivent toûjours croître par la grace de Nôtre Seigneur, sur lequel tout édifice spirituel doit être appuyé, pour être capable de cet accroissement, & de cette élévation, dit l'Apôtre : *In quo omnis ædifi-* *Ad Ephes. 2.*

La sainteté est essentielle au Christianisme.

catio constructa crescit in Domino semper. Cette sainteté doit même passer de nos ames jusques sur nos corps, que nous devons offrir à Dieu comme des hosties vivantes qui lui soient agréables, dit l'Apôtre saint Paul. *Essais des Sermons pour le premier Dimanche après l'Epiphanie.*

Fausse objection des libertins, que la sainteté est impratiquable.

Il n'est rien de si beau, dira quelqu'un, rien de si divin que l'idée de la sainteté : mais c'est une grande témérité à un homme de vouloir se former sur cette idée. La sagesse des Philosophes toute imparfaite qu'elle étoit, ne s'est jamais trouvée que dans leurs écrits : on a toûjours remarqué une opposition presque entiere entre leurs discours & leur conduite. Il auroit fallu des hommes de marbre & de bronze, pour mettre en pratique leurs chymériques leçons. Comment donc des créatures si foibles, peuvent-elles prétendre à la sainteté, qui est une sagesse infiniment plus sublime ? Cette objection ne paroît que trop plausible à plusieurs, sans parler de ceux qui accusent l'Eglise Romaine d'imposer à ses enfans un joug peu proportionné à leurs forces, & de les engager à une sorte de vie, dont la corruption de la nature nous rend incapables ; on ne voit que trop de Catholiques, qui étouffent tous les désirs que Dieu leur donne d'une vie plus parfaite, qui resistent à toutes les voix qui les appellent à la sainteté, sous prétexte que ce seroit pour eux une entreprise frivole ; qu'il n'y a pas d'apparence, vû nôtre fragilité, que nous puissions jamais soûtenir une vie crucifiée, une vie spirituelle, qu'il faudroit pour cela n'avoir pas de corps, ou ne l'avoir pas composé de terre & de bouë. Mais si cela est vrai, (Chrétiens) que devient l'Evangile ? Que deviennent tous les mysteres de la vie & de la mort du Sauveur ? Quoi un Dieu se sera revêtu de nôtre chair pour nous enseigner un chemin inaccessible, pour nous mettre devant les yeux une régle à quoy on ne peut se conformer, pour nous donner des leçons qui nous passent, & des exemples qu'on ne peut suivre ? *Le P. de la Colombiere, premier Sermon pour la fête de tous les Saints.*

On ne doit pas croire que la sainteté soit impossible.

Non, mon aimable Redempteur, on ne me persuadera jamais, que lorsque vous m'invitez avec tant de douceur à m'assujettir à vôtre joug, à me charger de la croix ; lors qu'avec tant de zéle vous m'exhortez à la pauvreté d'esprit, à l'amour des souffrances, à l'amour de ceux qui me font souffrir, à la haine du monde & de moi-même ; lorsque vous m'ordonnez de vivre sans inquietude, de ne craindre ni la mort, ni tout ce que la cruauté peut inventer de supplices ; lorsque vous me conseillez, que vous me pressez de quitter toutes choses pour aller à vous, que par tous les motifs de crainte, d'amour, d'esperance, vous tâchez de me porter à une vie penitente, à une vie mortifiée, en un mot à être saint & parfait, je ne sçaurois croire que ce soient tous conseils, ou préceptes impossibles, & qu'il y puisse avoir de l'imprudenee à s'y soûmettre & à les embrasser. *Le même.*

La sainteté & la perfection chrétienne n'est pas même si difficile qu'on se l'imagine.

Non (Chrétiens) la sainteté n'est impossible à personne, je ne sçache même personne à qui elle soit difficile, à la réserve des riches, ausquels on ne peut pas dissimuler, qu'il est mal-aisé d'entrer dans cette voye sainte, que l'Evangile a coûtume d'appeller le Royaume du Ciel ; puisque c'est JESUS-CHRIST même qui nous en asûre. Mais quelque difficulté qu'ils ayent, d'entrer dans les voyes de la sainteté, il ne leur est pas absolument impossible ; en tout cas, ils peuvent à l'exemple de tant d'autres, briser les chaînes dont ils sont

liez, abandonner tout pour JESUS-CHRIST, & du plus grand obstacle qu'on puisse avoir à la perfection Evangelique, se faire une marche pour y monter. De plus ils peuvent même être pauvres dans l'abondance par le retranchement du luxe, & des voluptez, par la fuite de ce même monde, où leur prosperité leur donne entrée; & bien loin qu'on les puisse blâmer de folie, lorsqu'ils aspirent à ce degré de vertu & de sainteté, j'ose dire que c'est pour eux, encore plus que pour les autres, le comble de la sagesse: vû qu'il est tres-probable qu'on se sauve rarement dans une grande fortune, à moins qu'on ne s'y fasse tout à fait saint, qu'il est comme impossible de s'y tenir dans un état médiocre, & que quiconque y renonce à la perfection, est dans un tres grand danger de s'y perdre. *Le même.* communément.

Si cette obligation que nous impose l'Evangile d'aspirer à être parfaits comme nôtre Pere Céleste, n'est pas un simple conseil, mais une obligation qui est de droit naturel; quelle différence mettez-vous donc entre les Religieux & les personnes du monde? Il y en a peu (Chrétiens,) & si vous exceptez, dit saint Basile, l'obligation de la parfaite continence, à laquelle les Religieux se sont consacrez, & l'amour effectif ou d'adhérence qui les oblige de s'attacher plus continuellement, & plus uniquement à Dieu, que les personnes du siécle, dans lesquels Dieu se contente de l'amour apprétiatif, c'est-à-dire, qu'elles lui donnent la préference de leur cœur au-dessus de toutes les créatures, avec lesquelles elles sont obligées de converser par la nécessité de leurs affaires, ou de leur commerce, ou de leurs emplois; tout le reste des commandemens de l'Evangile, est commun aux Religieux, & aux personnes du monde. Mais je veux, que vous n'ayez pas une si grande obligation d'être parfaits que les Religieux, vous avez du moins une plus grande obligation de vous observer; parce que vous êtes plus exposez au danger de vous perdre. La concupiscence qui est restée en eux & en vous après le Baptême, est bien plus difficile à vaincre en vous, à cause de la présence des objets, qui vous environnent, & qui vous flattent de toutes parts. Comme le monde est son centre, elle y trouve des armes si fortes, pour vous faire la guerre, que j'ose avancer, que vous ne pouvez en triompher, sans tendre à la perfection. *L'Autheur des Discours Chrétiens, Discours pour le quatriéme Dimanche de Carême.*

Comme la vertu, qui est descenduë du Ciel, n'est sur la terre que comme dans un païs étranger, où tout est armé contre elle pour l'en bannir; elle n'y est pas ordinairement la plus forte, si elle ne se trouve dans ce degré de perfection, qui la fait triompher sans peine, & qui nous rend invincibles au milieu des combats. En effet, dit saint Augustin, que toutes les conditions des gens du monde ne soient réglées que par des vertus foibles & communes, les convoitises & les passions y feront regner mille désordres. Que l'amour de la perfection ne releve pas le courage de ceux qui sont dans les persécutions, l'on ne verra parmi eux que désespoir. Que l'amour de la perfection ne console pas les pauvres gens dans leurs travaux, & dans les miséres que le monde leur fait souffrir, ils ne feront plus que languir sur la terre, & toute leur pieté se changera en malédictions & en blasphêmes. Otez l'amour de la perfection du cœur d'un juge, l'on ne verra plus regner la justice dans le Barreau, toutes les affaires seront pleines de confusion & de chicanne; & les

loix les plus inviolables de la justice céderont aux intrigues de la cupidité des hommes. Que l'amour de la perfection ne soûtienne pas l'esprit des marchands, l'avarice les aura bientôt corrompus ; & leur trafic n'aura d'autres régles que celle de la finesse & de la tromperie. *Le même.*

Les personnes du monde rejettent le soin, & l'obligation d'acquerir la sainteté, & la perfection sur les Religieux.

Cette sainteté & cette perfection du Christianisme, dit un homme du monde, est propre des Religieux, & par conséquent l'obligation de l'acquerir les regarde ; c'est-là le caractére qui les distingue, c'est leur profession ; ils ne sont point chargez de mille affaires qui nous occupent ; ils n'ont point l'embarras d'un bien qu'il faut faire valoir, & d'une famille qu'il faut entretenir ; ils sont à eux, & ils n'ont qu'à servir Dieu, & à travailler à se rendre saints : Mais nous au milieu du siécle, dans les distractions continuelles, que nous donnent une charge, un négoce, une maison, un ménage ; certaines assemblées où le torrent nous entraine, & où nous devons nous-mêmes nous trouver par bienséance, que pouvons-nous faire ? Avons-nous les moyens & le loisir de vacquer aux exercices de pieté, & de penser à acquerir cette haute perfection à laquelle on veut nous obliger ? Ne sera-ce pas assez pour nous si nous pouvons un jour toucher la miséricorde de Dieu, & la fléchir en nôtre faveur. Or écoutez, Chrétiens du monde, faux Chrétiens, il faut vous détromper d'une erreur aussi grossiére que celle-là, & il faut vous faire voir à quoi vous engage la qualité de Chrétiens que vous portez. *Le P. Girouft tome 1. dans son Carême, Sermon sur la sainteté Chrétienne.*

Marques par lesquelles on pourra reconnoitre si l'on est un parfait Chrétien.

Si vous voulez me convaincre que vous êtes un véritable Chrétien, que vous en remplissez les devoirs, & que Dieu ne demande pas de vous une plus haute perfection dans l'état, & dans la possession où sa Providence vous a mis, Ne vous contentez pas de le dire, montrez-le moi par vos œuvres ; je le croirai, & je vous appellerai saint. Quand je vous verrai faire une étude sérieuse de tous les articles de la Loy, pour sçavoir à quoi elle vous oblige, & pour l'observer exactement, pleinement, constamment, alors je dirai que vous êtes un parfait Chrétien. Quand je vous verrai vous-même vous interdire tout ce que l'Evangile vous défend, renoncer au jeu, aux spectacles, aux plaisirs criminels, combattre vos passions, corriger vos mauvaises habitudes, veiller sur tous les mouvemens, sur tous les désirs de vôtre cœur, pour ne lui rien permettre qui blesse la conscience, & qui ne soit pas dans l'ordre ; alors je dirai, que vous aspirez à la perfection. Quand je vous verrai exact à remplir les devoirs de la Religion, assidu dans les Eglises, modeste & dévot durant le sacrifice de nos Autels, attentif à la parole divine, adonné à la lecture des bons livres, & à la méditation des choses saintes, retenu dans vos discours, équitable & droit dans vos entreprises, laborieux dans vôtre emploi, & vous y appliquant pour Dieu, & selon Dieu, aimant la retraite, souffrant avec soumission, soulageant les pauvres, faisant tout le bien qui dépend de vous, alors je dirai que vous vivez en Chrétien, & que persévérant dans ces saintes pratiques vous ne pouvez manquer de devenir saint. Mais quand au contraire, je vous vois oisif & négligent, ignorant quelquefois vos plus essentielles obligations, & ne voulant pas vous en instruire, je dis que vous n'avez qu'un phantôme de religion, & un vain nom de Chrétien. *Le même.*

Mais dans le monde, direz-vous, devons-nous avoir la vertu du cloître? Non, mes freres, mais vous êtes, ou vous devez être des Chrétiens. Or il y a une perfection commune, & propre de tous les Chrétiens, comme il y a une perfection particuliere & propre des Religieux. Si je vous demandois toute la perfection Religieuse, je passerois les bornes, & vous auriez raison de vous plaindre que je veux vous porter trop loin : mais lorsque vous rejettez ainsi sur les Religieux toute la perfection chrétienne, & que vous n'en voulez rien retenir pour vous, j'ai sujet de vous reprocher que vous n'allez pas où Dieu vous appelle. Il y a tant de gens dans le monde qui se prévalent de cette différence du séculier & du Religieux ; mais ils ne l'entendent pas à beaucoup près, comme elle doit être entenduë. Car il y a des devoirs qui concernent également & les Religieux en particulier & tous les Chrétiens en général ; & c'est en cela qu'est renfermée, je ne dis pas la sainteté religieuse, mais la sainteté chrétienne, qui est celle du séculier comme des autres. Par exemple, la foy, l'espérance, la charité, l'amour des ennemis, la douceur, le renoncement à soi-même, le dégagement du cœur, la mortification de l'esprit, la continence selon l'état & la situation, où l'on est, la patience dans les afflictions, la fuite du monde, de ce monde profane & corrompu, l'abstinence, les œuvres de misericorde ; tout cela, & bien d'autres points sont autant pour vous que pour les Religieux, ils ne sont pas là dessus plus Chrétiens que vous, & par conséquent leur obligation est la vôtre, & vôtre obligation est la leur ; ce n'est point là le fondement de leur religion particuliere, mais de nôtre religion commune. C'est à cet égard le même Christianisme qui nous engage ; c'est le même maître qui nous commande, le même Dieu que nous avons à servir, le même juge à qui nous rendrons compte ; ce sont les mêmes moyens, les mêmes graces, les mêmes secours qui nous sont donnez, & pour nous conduire à la même fin. *Le même.*

Il y a une perfection commune aux Religieux & aux gens du monde, que tous les Chrétiens doivent avoir.

Concluons avec saint Chrysostome, que cette distinction que vous faites du Chrétien, & du Religieux, & que vous étendez à tant de points fondamentaux, & à des devoirs si indispensables, n'est qu'une illusion, & une invention humaine : *Ista distinctio ab hominum opinione producta est*, dit ce Pere, c'est la corruption de vôtre cœur qui vous l'a fait imaginer, & jamais les saintes Lettres ne l'ont reconnuë : *Nihil enim eorum sacra litteræ agnoverunt.* Oüi (mon cher Auditeur) l'Evangile demande de vous que vous soyez saint & parfait dans vôtre état, aussi-bien que le Religieux dans le sien ; c'est-à-dire, que vôtre vie soit innocente & reguliére ; il demande de vous que vous étouffiez vos ressentimens, que vous arrêtiez une inimitié naissante par une sincere & prompte reconciliation, aussi bien que les Religieux ; il demande de vous, que vous reprimiez vos désirs déréglez, & que vous vous rendiez maître de vos inclinations sensuelles, aussi-bien que les Religieux ; il demande que vous soyez temperant & sobre dans vos repas, mortifié dans vos appetits, & ennemi de vôtre chair, appliqué & assidu dans vos fonctions, attentif à vous-même, fidéle à la grace, aussi-bien que les Religieux. Il demande de vous que vous fassiez tous les jours de nouveaux progrez, que vous amassiez tous les jours de nouveaux mérites, que vous assûriez vôtre salut par la fuite des occasions, des compagnies dangereuses, par le travail, par un saint emploi

Suite du même sujet.

du temps, & de tous les moyens de sanctification que Dieu vous fournit, aussi-bien que le Religieux; & cherchez tant qu'il vous plaira, jamais vous ne trouverez dans le Christianisme deux loix opposées; l'une facile pour vous, & l'autre sévere pour les Religieux. *Le même.*

Le Fils de Dieu n'a rien épargné pour nôtre sanctification.

Le Fils de Dieu, un peu avant que de mourir, baissant la tête, dit: *Consummatum est*, tout est consommé; c'est-à-dire, que de sa part, il avoit achevé & executé le dessein de son Pere touchant la sanctification des hommes. Qu'il n'avoit pour ce sujet épargné ni son sang, ni sa vie: ô la triste pensée pour un Chrétien mourant qui a négligé de travailler à acquerir la sainteté; de voir un Dieu qui dit qu'il n'a plus de sang dans ses veines; plus de respiration dans ses poulmons; plus de vie dans son cœur; qu'il s'est tout épuisé pour le sanctifier; qu'il n'a vécu & qu'il n'est mort que pour cette fin; & que lui, cependant n'a rien voulu faire pour cela; qu'il n'y a jamais sérieusement pensé, & qu'il a laissé couler sa vie dans des desseins inutiles & pleins de vanité. *Le P. Texier dans la Dominic. Sermon pour le premier Dimanche d'après les Rois.*

Tous les Chrétiens universellement sont obligez à la sainteté.

Quand on presse de certaines personnes, de travailler à acquerir la perfection propre de leur état, en s'acquittant des devoirs du Christianisme, ils répondent qu'ils seroient de grands Saints, s'ils s'assujettissoient à toutes ces choses. Réponse aussi dangereuse dans ses suites, qu'elle est ridicule en elle-même; comme s'ils ne se croyent pas obligez d'être saints; comme s'ils pouvoient porter d'autre nom, ou qu'ils fussent créez à d'autres fins; comme si la sainteté étoit une œuvre de surérogation; comme si leur vocation, n'étoit pas une vocation à la sainteté; comme si le Saint-Esprit qu'ils reçoivent, n'étoit pas un Esprit de sainteté; comme si toutes les maximes de la Morale Chrétienne n'étoient pas autant de leçons de sainteté; comme si enfin, les chefs particuliers sur lesquels ils seront un jour jugez, ne se rapportoient pas tous à la sainteté. *Pris des Sermons Moraux.*

Contradiction des hommes à la vie sainte.

Quand on commence à vouloir avancer dans la voye de Dieu, on commence en même temps à être exposé à la contradiction des hommes, qui s'y opposent. Quiconque ne l'a pas encore éprouvé, n'a pas commencé comme il faut à faire progrès dans la pieté. Les uns se mêlent de lui donner des conseils par amitié: comment pourrez-vous faire, lui disent-ils, ce que personne ne fait? Les autres font semblant d'approuver en général son dessein; mais tâchent de lui persuader qu'il n'y réüssira pas: que ce n'est pas le temps de vivre de cette sorte; si l'on n'attaque pas les régles générales, on en attaque l'application; on les combat par l'exemple de la multitude; enfin, il est rare qu'on puisse demeurer inviolablement attaché aux régles de la justice, sans passer pour un homme singulier, & imprudent, qui a des maximes outrées, & qui se fait de vains scrupules. Souvent même on s'attire la réputation d'un ambitieux, & d'avoir envie de se signaler par cette conduite. *Pris des Essais de Morale, tome 5.*

Soyez parfaits comme vôtre Pere Céleste est parfait, dit JESUS-CHRIST à tous les Chrétiens dans la personne de ses Disciples. En effet, la pauvreté d'esprit, le détachement des biens de la terre, la nécessité de se renoncer soi-même; de porter sa croix, de pardonner les injures, d'aimer ses ennemis, de prier pour ses persécuteurs, de faire du bien à ceux qui nous font du mal; de mépriser.

de fuir, de haïr le monde, de souffrir les plus grands maux sans murmurer; de ne se permettre pas un mauvais désir, pas un mouvement de cœur, pas une parole injurieuse; ne sont-ce pas des obligations communes & essentielles à tous les Chrétiens? Et quelle perfection ne renferment-elles pas? La pratique de ces obligations ne feroit-elle pas de tous les Chrétiens autant de Saints?. Mais si cela est nécessaire pour être véritablement Chrétien, ne puis-je pas dire aujourd'hui dans le Christianisme même, ce qu'un Ancien disoit autrefois de l'amitié; il n'y a plus de véritables amis? Non, il n'y en a plus, ou du moins il y a bien peu de Chrétiens: car où sont ceux, je parle parmi les gens du monde, qui s'occupent à acquerir la sainteté & la perfection chrétienne, comme de leur grande affaire, & leur principale & leur unique affaire? Où sont même ceux qui ont autant de soin & d'application pour être bons Chrétiens, humbles, patiens, charitables, que pour être riches, puissans, & heureux en cette vie? *Le P. Nepveu en ses Réflexions Chrétiennes.*

Il n'en est pas de la sainteté & de la perfection chrétienne en cette vie, comme du jour où la lumiére & les ténébres sont séparez; mais il en est comme du matin, où quoique la lumiére regne, elle est pourtant mêlée avec l'obscurité. C'est une sainteté qui est entiere & complete à l'égard de ses parties; toutes les vertus qui la doivent composer y sont, & tous les vices qui la détruisent en sont bannis; mais c'est-à-dire, que toutes les vertus y sont encore infirmes & languissantes, & que les vices n'y sont pas tout à fait déracinez; cela n'empêche pourtant pas, que la sainteté ne donne une inclination universelle pour le bien, & une aversion générale pour le mal, encore que cette inclination & cette aversion ne soient pas le dernier degré de leur perfection. Il en est à peu près du nouvel homme dans la grace, comme d'un jeune enfant dans la nature; il a toutes les parties essentielles qui le doivent composer; un corps & une ame; un corps fourni de tous ses différens organes extérieurs & intérieurs; une ame doüée de toutes ses puissances, bien que tout cela soit encore foible, & fort éloigné de ce qu'il sera dans l'âge viril. *Pris du livre intitulé: L'examen de soy-même.* De la sainteté & de la perfection chrétienne en cette vie.

Le Juste doit avoir un ardent désir de se confirmer dans le bien; il regarde ses bonnes œuvres comme des gages de l'amour que Dieu lui porte: d'où il s'ensuit qu'il souhaite sans cesse des progrès dans la sainteté; puisqu'à mesure que sa sainteté s'avance, le désir de plaire à Dieu, & le sentiment qu'il a de sa grandeur s'avance aussi, & son espérance s'affermit de plus en plus. D'ailleurs, comme il s'avance dans la sainteté, plus il est persuadé qu'il fait son devoir; les bonnes œuvres lui sont un aiguillon & un encouragement pour la vertu, & pour mieux faire encore à l'avenir. De maniere que ce qu'on dit d'un avare, qu'il n'est jamais content de ce qu'il a; qu'il est toûjours altéré; nous le pouvons dire à titre de loüange d'un homme de bien, qui fait un trésor de ses bonnes actions; il ne dit jamais, c'est assez; il souhaite sans cesse d'en augmenter le nombre, à cause dequoi JESUS-CHRIST lui attribuë une faim & une soif. Bienheureux sont ceux qui ont faim & soif de la justice. *Le même.* Tout Chrétien doit avoir un désir de croître en vertu & en sainteté.

L'homme de bien & véritablement Chrétien, brûle d'un amour sincere pour Dieu; il trouve son plaisir dans l'obéïssance, & dans l'exécution de ses commandemens. Les grandes vertus sont l'objet de ses désirs, les devoirs Caractere d'un homme véritablement ver-

tueux, & qui veut tout de bon se sanctifier.

moins importans marchent à la suite ; severe pour soi-même, doux pour les autres, il n'a rien qui chagrine ou qui revolte le prochain ; il ne rejette point le pecheur ; il sçait qu'il lui doit inspirer le désir de la vertu, & qu'il n'en recevra aucune impression fâcheuse. Il ne connoît point tous ces ménagemens de la chair & du sang ; il sçait seulement que celui qui aime Dieu, aime son prochain, & lui pardonne autant de fois qu'il en est offensé. Il fait sans affectation & sans art, non-seulement ce qui est nécessaire au salut ; mais encore tout ce qui peut contribuer à sa perfection, & à devenir plus saint de jour en jour. Il n'écoute ni les loüanges, ni les applaudissemens des hommes, & il regarde la gloire qui peut revenir de la sainteté, comme un piége dangereux, ou comme une tentation qu'il laisse tomber, & qu'il étouffe au lieu de la nourrir. Il sent sa foiblesse dans le moment qu'on éleve sa force & sa pieté ; il en gémit, & éleve son cœur à Dieu, auquel seul il consacre ses travaux ; constant dans son devoir, il ne s'en détourne jamais ; il aime la pieté, il la cherche, & tâche de pousser sincérement ses vertus, jusqu'aux premiers degrés de la perfection. *Pris du livre intitulé : Traité de la conscience.*

La véritable sainteté de cette vie demande, & suppose la victoire de toutes ses passions.

Ce n'est pas assez de s'abstenir du peché, ou de pratiquer quelque vertu pour être véritablement Saint : car il arrive souvent qu'on retient & modere quelques passions ; mais qu'on en laisse courir d'autres. Hérode fait quelque chose pour Jean-Baptiste ; mais il ne peut abandonner Hérodias. Souvent même on ne s'éloigne d'un peché, que pour nourrir tranquillement des vices qui sont moins sensibles. Une passion chasse une autre passion, qui fait trop de bruit. Le Pharisien rendoit graces à Dieu de ce qu'il n'étoit ni adultére, ni voleur ; ces crimes grossiers auroient scandalisé le peuple, & terni sa gloire ; mais il sçavoit l'art de nourrir l'avarice & l'orgueil, qui se cache plus aisément. A la bonne heure qu'on ait soin de sa réputation, en s'abstenant du peché, pourvû que cette abstinence soit entiere & générale ; & si comme Abraham on sacrifie jusqu'à son fils Isaac ; si on immole volontairement à la gloire de Dieu les passions les plus cheres & les plus naturelles ; mais pendant qu'on entretient des vices secrets, & que l'abstinence du peché n'est que partielle, & qu'elle n'a point pour principe la gloire de Dieu, on s'abuse, & on prend une ombre de vertu pour la vertu même. *Le même.*

Comme il faut avancer dans la vertu, & arriver à la perfection.

Il faut donner des régles à une vertu qui commence, & il n'en faut pas croire une ardeur naissante, à laquelle rien ne paroît impossible. Il faut dompter une passion l'une après l'autre, au lieu de tout embrasser. Aspirer à la perfection, est une affaire de longue haleine, un ouvrage long & difficile ; mais il est beaucoup plus court par cette voye. Que cette personne s'applique à combattre une seule passion, à détruire un seul vice ; à déraciner une seule mauvaise habitude : elle passera bientôt les plus avancées, & profitera plus, que si par une ardeur précipitée, elle vouloit en venir à bout en un jour, & parcourir cette longue carriére d'une seule traite. *Le même.*

Il faut viser à la plus haute perfection, pour être même au nombre des Justes.

La nature du cœur est telle qu'il demeure toûjours au-dessous de ses devoirs, parce que l'esprit est prompt, & que la chair est foible. Le Juste fait souvent des efforts pour s'élever à la perfection, & souvent il demeure à la moitié de sa course ; nous avons nous-mêmes fait souvent certaines démarches, & nous en sommes demeurez là, sans passer jusqu'au terme. Il faut beaucoup prendre

prendre sur soi, pour ne point se relâcher, & viser bien haut pour demeurer directement au milieu. Or la plûpart des Chrétiens ne visent qu'à se garentir des grands crimes ; c'est pourquoi ils ne visent point au-delà de ce qu'il faut essentiellement éviter, & demeurent toûjours au-dessous. Il faut aller au-delà, il faut faire quelque chose de plus pour venir directement là. Aspirer à la perfection pour être au nombre des Justes, & vivre en vrais Chrétiens. Il n'y a point d'autre voye que celle-là, & vouloir vous justifier autrement, c'est vouloir tendre à la fin sans passer par les moyens. *Le P. Massillon.*

Le dessein du Fils de Dieu dans tous ses travaux, & ses souffrances, a été de nous rendre saints en cette vie, & éternellement heureux dans l'autre.

C'est pour rendre les hommes saints, & éternellement heureux, que le Fils de Dieu est venu sur la terre, & c'est à cette fin qu'il a rapporté tous les plus nobles ouvrages de la nature & de la grace. Car si le Pere Eternel, par une grace singuliere, & de préférence à tant de peuples qu'il a laissez ensevelis dans les ténébres du Paganisme, nous a appellez à la connoissance de ses mystéres, ce n'a été que pour nous faire mener une vie pure, sainte, innocente, & éloignée de tous les vices & de tous les désordres des payens : *Elegit nos ut essemus sancti.* Si le Fils de Dieu s'est dépoüillé de sa majesté & de sa grandeur, en se revêtant d'une chair mortelle, comme la nôtre ; s'il a fatigué pendant trente ans pour nous instruire de nos devoirs, par sa doctrine & par ses exemples ; si pour se rendre le moyen & le prix de nôtre rançon, il n'a pas épargné son sang & sa vie, ce n'a été que pour nous régénérer en une vie toute sainte & toute divine, & qui ne tienne plus rien de la corruption, de celle que nous avons tirée d'Adam. Enfin si le Saint-Esprit vient établir une demeure particuliere dans nos cœurs, & les consacrer comme ses temples, par une nouvelle présence, ce n'est que pour nous conserver en la vie divine où nous sommes régénérez. *Le même.*

Dieu attend une haute vertu, particulierement des personnes religieuses.

La solidité de la vertu & de la pieté se doit trouver en chacun d'une maniere qui soit digne de la sainteté de sa vocation. Comme on ne doit pas demander des gens du monde qui craignent Dieu, une perfection aussi grande que celle des personnes religieuses, il ne faut pas de même que les personnes religieuses se contentent d'une vertu qui pourroit suffire à d'autres, & qui ne leur suffit pas au jugement de Dieu, lequel sçachant ce qu'il leur a donné, redemande aussi d'elles des fruits qui ayent du rapport avec les graces qu'il leur a faites. C'est la régle inviolable qu'il a établie dans l'Evangile ; on redemande beaucoup à celui à qui on a beaucoup donné. Il ne suffit donc pas de considérer qu'on est Chrétien & baptisé ; il faut considérer de plus qu'on a été tres-favorisé de Dieu, afin que cette abondance & surabondance de graces de Dieu, produise en nous une abondance, & une abondance de fruits divins ; c'est-à-dire, de fidelité, de reconnoissance & d'amour. *Le P. Croiset, en sa premiere Retraite, pour un jour de chaque mois.*

La sainteté & la perfection chrétienne doit être selon l'état de chacun.

Pour être bon dans un état parfait, il ne suffit pas d'être bon dans un degré qui suffiroit à un état plus bas & plus imparfait : il faut l'être selon la condition où Dieu nous a mis ; selon les graces qu'il nous donne ; selon le compte qu'il nous en demandera. C'est ce que saint Augustin appelle remplir l'état où l'on est, par ses bonnes œuvres, de peur de tomber dans le reproche, que le Fils de Dieu fait à cet Evêque de l'Apocalypse. Je ne trouve pas que vos œuvres soient remplies. Les œuvres de cet Evêque étoient apparemment pleines à l'é-

gard des hommes ; mais elles étoient vuides à l'égard de Dieu : il voyoit une grande différence entre ce qui devoit être, & ce qui étoit. Et cecy nous fait voir que lors même que les autres sont contens de nous, nous n'en devons pas être contens nous-mêmes, dans l'apprehension que nous devons avoir que Dieu ne voye peut-être dans nous ce que nous n'y voyons pas. *Le même.*

La charité doit toûjours croître.

Ce que je demande à Dieu, disoit saint Paul aux Philippiens, est que vôtre charité croisse toûjours de plus en plus : La charité des Philippiens étoit grande, selon que nous la represente saint Paul ; & néanmoins saint Paul prie Dieu de l'augmenter encore, & de la faire croître de plus en plus. Car la charité est tout le trésor des Chrétiens. C'est une vertu où ils ne doivent point mettre de bornes. La recompense d'une grande charité, est qu'elle devienne encore plus grande ; c'est une sorte de bien, dit saint Chrysostome, dont nous devons être insatiables, & sa mesure est de n'en avoir point : *Modus diligendi Deum, est diligere sine modo.* Livre intitulé : *Instructions Chrétiennes.*

Il faut aspirer à la perfection. *Matth. 5.*

Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est. Nous avons beau faire pour ne pas entendre la voix secrette qui nous parle si souvent au cœur, & qui nous dit, qu'ayant l'honneur d'appartenir à Dieu, cet illustre Pere, nous ne pouvons soûtenir l'honneur de cette alliance que par le zele vif & empressé que nous devons avoir d'être parfaits comme lui. Je sçai bien que la nature qui tend toûjours au relâchement, tâche de nous prévenir sur ce point, & de nous persuader qu'étant aussi foibles que nous le sommes, c'est en vain que nous portons nos vûës & nos espérances si loin ; que c'est assez pour peu que nous sçachions connoître nôtre fragilité ; que nous tâchions de nous asservir de la cruelle tyrannie des plus furieuses passions ; que nous apprivoisions nôtre cœur à se sevrer des dangereux plaisirs qui l'empoisonnent, & qui lui donnent la mort en les goûtant : que nous contenant dans les justes bornes que nous prescrit la Religion, nous ne portions pas aux derniers excès qu'elle nous défend ; que ce seroit une vie trop rude, & un joug insupportable de demander que l'on travaille sans cesse & sans relâche à se rendre parfait ; qu'après quelques victoires remportées sur soi-même & sur ses défauts détruits, on peut joüir du fruit de ses victoires, contens d'avoir acquis une certaine perfection, que l'on croit devoir suffire, sans se donner tant de mouvement pour en acquerir une plus grande. Abus, illusion, erreur dangereuse, &c. *Autheur anonyme.*

Confusion que nous devons concevoir d'avoir si peu avancé depuis que Dieu nous a appellez à son service.

Examinez ce que vous avez fait depuis tant d'années que vous faites profession de servir Dieu, ce que vous avez fait, dis-je, pour acquerir la perfection selon vôtre état. Elle consiste cette perfection, disent les Saints Peres, dans une parfaite victoire de ses passions ; dans un parfait renoncement de tout ce qui nous éloigne de cette fin ; dans une mort à toutes nos inclinations naturelles ; dans un assujettissement de nôtre esprit & de nôtre volonté ; dans un recüeillement & une solitude intérieure, qui nous fait entretenir en nous un continuel souvenir de Dieu : Hé bien ! qu'avons-nous fait pour cela ; pour reprimer cette antipathie, source empoisonnée de tant de pechez, de mille paroles picquantes, de mille aversions qu'on nourrit dans son cœur ; pour reprimer cette humeur brusque, fiere & fâcheuse, querelleuse, turbulente, intraitable ; pour fixer cette dissipation, & cet épanchement si contraire à cette solitude intérieure, qui est la source de la paix. *Le même.*

C'est une vérité importante, qui a fait remarquer à tous les Saints Peres combien il est important d'avancer toûjours en sainteté, & dans la bonne voye, quand on y est une fois entré; parce qu'il ne suffit pas d'y être entré, il faut y marcher avec une foy éclairée & animée par la charité. Si donc nous n'avons soin de nous revêtir de l'homme nouveau, à mesure que nous nous dépoüillons du vicil homme, nous devons craindre de reculer au lieu d'avancer. Les plantes qui ne croissent point après être sorties de terre, meurent bientôt; & l'on peut dire de même, que si nôtre charité ne croît, & ne dissipe peu à peu nos mauvaises inclinations & nos mauvaises habitudes, il y a quelque secret obstacle dans nous qui l'empêche de croître, & qui peut-être sera capable de l'étouffer. *Le même.*

Qu'il faut toûjours croître en sainteté.

Tout ce qui est créé dans le dessein de Dieu doit nous porter à la sainteté; & néanmoins c'est d'ordinaire ce qui nous en détourne. Peut-il y avoir au monde un plus grand déréglement que d'employer les moyens à s'écarter de la fin? Les personnes qui s'excusent de suivre JESUS-CHRIST, ou qui lui manquent de fidelité, après s'être engagez à sa suite, ne le font que par quelque attachement à la créature. On abandonne la source d'eau vive, pour aller puiser dans des citernes boueuses, une eau sale, qui ne fait qu'allumer la soif. Le vrai secret pour être saint, est de ne posseder des biens extérieurs que le nécessaire, ou du moins d'en user sans attachement intérieur, n'en dépendre qu'autant que Dieu veut que nous en soyons dépendans, également prêts à les avoir, ou à ne les avoir pas. Le bruit que font les créatures n'est que pour interrompre le sommeil de l'ame sainte, dont elle joüiroit entre les bras de la Providence, si elle vouloit s'y abandonner, & ne penser qu'à le servir fidélement, sans autre empressement que de se sanctifier de plus en plus, & de jour en jour. *Le Pere d'Ozenne, livre intitulé : La Morale de* JESUS-CHRIST.

Nous abusons par nôtre malice des moyens qui devroient, & pourroient servir à nous sanctifier.

Plusieurs ne se soucient pas de devenir Saints, parce qu'en travaillant à leur sanctification, ils n'esperent pas de pousser bien loin leur fortune; cela veut dire qu'ils préferent leur fortune à leur sanctification; comme si la grandeur de Dieu, l'honneur de le servir, l'obligation de l'aimer, ne suffisoit pas pour les attacher à lui. N'est-ce pas penser bien indignement du caractere de fidele? n'est-ce pas oublier tout-à-fait la fin pourquoi nous sommes au monde? Quoi? si la pieté & la sainteté ne peut pas s'allier à ces sortes de biens que la cupidité peut aimer, la sainteté & la pieté seront pour nous un objet indifférent? Est-ce là être Chrétien? Ah! dussions-nous passer nos jours dans l'indigence & dans les ténébres, il faut travailler à cet unique nécessaire, qui est nôtre salut éternel, dont l'unique moyen est la sainteté. *Le Pere la Pesse, Sermon sur les avantages temporels de la pieté.*

La plûpart des hommes préferent le soin de leur fortune à celui de se sanctifier.

C'est une chose constante, en vertu des assûrances que le Saint-Esprit nous en a données, que d'avancer toûjours dans la voye de la perfection, est une marque de prédestination. C'est ce qu'on infére des paroles du Prophete Royal: *Beatus vir cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde tuo disposuit in valle lacrymarum in loco quem posuit.* Qu'heureux est l'homme, Seigneur, à qui vous présentez vôtre secours pour arriver au sejour de la gloire; cet homme aidé de vos graces & de vôtre secours, a dressé dans son cœur des degrez, par

Le désir qu'on a de profiter dans la vertu, est une marque de prédestination.

lesquels il est résolu de monter sans cesse, tant qu'il demeurera en ce monde, qui n'est qu'une valée de larmes, jusqu'à ce qu'il parvienne au lieu que vôtre Miséricorde lui a préparé dans le Ciel; car les Saints Peres entendent par ces degrez, la volonté de croître en vertu, par la pratique constante des bonnes œuvres. Or le Prophete explique ce qui a coûtume d'arriver ensuite de ces progrès dans la sainteté, en ajoûtant que Dieu répand toûjours ses plus cheres bénédictions sur ceux qui avancent ainsi, à la faveur desquelles ils passent d'une vertu à l'autre, & par une heureuse persévérance que Dieu leur accorde, & qui met le sceau à leur prédestination, ils entrent en possession de la gloire. *Le P. Chahu, Secret de la prédestination.*

On monte par degrez à la sainteté & à la perfection.

Il se trouve peu de personnes semblables à un saint Paul, qui de persécuteurs deviennent en un moment des Apôtres. On monte par degrez à la sainteté, comme au sanctuaire : c'est avec succession de temps, & avec un long enchainement de bonnes œuvres qu'on acquiert la perfection. C'est à diverses reprises que JESUS-CHRIST acheve de se former en nous, & que sa vive image paroît dans nos mœurs & dans nos actions, comme l'Apôtre le témoigne : *Filioli quos iterùm parturio donec formetur in vobis Christus.* (*Ad Galat.* 4.) Il faut retrancher beaucoup de choses, comme le statuaire d'un marbre qu'il veut polir, & en ajoûter beaucoup d'autres à l'exemple du Peintre qui mêle ses couleurs, & les couche les unes sur les autres sur une toile, si l'on veut achever ce grand ouvrage, dans la perfection que ces paroles renferment : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (*Ad Ephes.* 4.) Je suis arrivé à l'étenduë & à la plénitude de perfection qu'il attend de moy. *Le même, au Traité des Rechûtes dans le peché.*

Dieu communique ses faveurs avec ordre, & par degrez, à mesure qu'on en fait un bon usage, &c.

Saint Denis enseigne que Dieu qui est une lumiére intellectuelle, & le souverain bien, ne souhaite rien davantage que de répandre ses splendeurs dans les ames, & de se communiquer pleinement à elles; mais il ajoûte qu'il y procede avec ordre, & comme par degrez : car il commence par de moindres lumiéres, & si elles sont fideles à les recevoir, ou si elles en désirent de plus grandes, il les verse à proportion des désirs qu'elles ont, & de l'amour qu'elles lui portent. (*Dion. cap.* 4. *de Divinis nominibus.*) Et saint Bernard dans une de ses lettres, ajoûte aprés saint Augustin, que le soin infatigable de profiter, & l'effort continuel qu'on fait pour parvenir à la perfection, est pris pour la perfection même : *Indefessum proficiendi studium, & jugis conatus ad perfectionem perfectio reputatur.* (*Bernard. Epist.* 254.) Parce que ce soin & cet effort, comme il le suppose, étant efficace, il n'est jamais frustré de son effet, qui est de perfectionner le sujet où il se trouve. Enfin, saint Grégoire dans ses Commentaires sur Ezechiel, attribuë aux Justes, ce qui est remarqué au chap. 1. de ce Prophete, que les quatre animaux attelez au chariot de la gloire de Dieu, ne retournoient jamais sur leurs pas, & que chacun d'eux marchoit devant soi, avec toute l'impétuosité de l'Esprit de Dieu, qui le poussoit. (*Homil.* 3. *in Ezechiel.*) Ce mystere veut dire que les Saints au lieu de reculer, depuis qu'ils ont commencé à marcher, avancent toûjours, sans retourner & réflechir jamais sur ce qu'ils ont fait. *Le même.*

Les Chrétiens, mais particuliérement les Re-

Tous les Chrétiens, mais particulierement les Religieux qui se sont consacrez au Seigneur, par les vœux de la Religion, doivent s'y tenir si fortement attachez, que rien ne soit capable de diminuer leur ardeur; pour ce sujet,

il faut être vivement persuadé, que de n'avancer pas dans le chemin de la vertu, c'est retrograder, que d'être tiéde c'est un état plus dangereux que d'être froid; que de négliger les petites choses, c'est se préparer peu à peu à une chûte funeste, & que par conséquent, c'est une nécessité que d'avancer toûjours à grands pas, sans se reposer jamais. Le sentier des Justes, dit le Sage, est comme une lumiére brillante qui s'avance, & qui s'accroît jusqu'au jour parfait. Leur vertu doit avoir toûjours de nouveaux accroissemens. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Religieux doivent toûjours avancer en vertu.

Apocal. 3. *Eccles.* 1. *Proverb.* 4.

Si pour être Saint, il falloit sacrifier aux pénibles travaux de la guerre, & exposer à mille dangers la vie d'un fils unique, seul héritier d'une grande succession, toute l'espérance d'une ancienne & illustre famille, & risquer avec lui, tout ce qu'on a de plus cher, trouveroit-on beaucoup de peres, qui à ce prix voulussent être Saints? Si pour gagner le Ciel, il falloit indispensablement travailler jour & nuit dans des emplois ingrats, accompagnez de mille chagrins, sans nul agrément, sans fruit, comme font tant de gens; s'il falloit être esclave de toutes les bienséances, faire une étude continuelle de souplesse, pour s'assujettir à toutes les humeurs, comme un homme de cour; s'il falloit user ses jours, sa santé, sa vie même, dans un cachot d'affaires & d'embarras, toûjours occupé, accablé sans relâche, le nombre des Saints seroit-il grand? Si pour vivre en parfait Chrétien, il falloit devorer tous les déplaisirs des mondains, s'assujettir à toutes les bizarres & fatigantes loix du monde, de civilité, de modes, d'usages; s'il falloit seulement pour plaire à Dieu, se gêner autant & le corps & l'esprit, qu'une femme mondaine le fait pour plaire au monde, appelleroit-on le joug du Seigneur fort doux, & son fardeau fort léger? On avoüe que le monde est un mauvais maître; on l'appelle bizarre, dur, tyrannique; on n'oseroit penser de même d'un Dieu aussi bon & aussi bienfaisant que le nôtre. Pourquoi se plaindre donc des prétenduës difficultez que l'amour propre fait craindre à se sanctifier dans le service de Dieu? Qu'est-ce donc qui nous dégoûte? Qui nous rebute du plus essentiel de nos devoirs? *Le P.Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Il en coûte moins à se faire Saint au service de Dieu, qu'à s'assujettir aux loix du monde.

Un homme solidement vertueux, & qui travaille à sa perfection, est un homme sans amour propre, sans déguisement, sans ambition; c'est un homme en tout temps sévere à lui-même, qui ne se pardonne rien, & extrêmement doux à l'égard des autres, en faveur de qui il excuse tout. Honnête sans affectation; complaisant sans bassesse; officieux sans interêt; exact observateur de la Loy, sans scrupule; continuellement uni à Dieu, sans contention. Jamais oisif, & ne paroissant point trop empressé; jamais trop occupé, & encore moins dissipé par les affaires; parce qu'il conserve toûjours son cœur libre, ne travaillant que pour sa grande affaire, qui est celle de son salut, & rapportant à ce but toutes ses occupations; plein de bas sentimens de lui-même, il n'a d'estime que pour les autres; parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont, & qu'il ne considére en soi que les défauts ausquels il est sujet. Instruit dans l'école des Saints, il préfere les plus petits devoirs de son état, aux plus grandes actions de son choix & de son goût; il acquiert dans les exercices de sa condition, une vertu peu commune, en relevant les moindres choses par de grands motifs. Enfin, c'est un homme toûjours content, toûjours en paix, toûjours

Peinture d'un homme solidement vertueux, & qui aspire à la perfection de la vie chrétienne.

égal à lui-même ; que les plus heureux succès n'enflent pas ; que les plus fâcheux accidens n'abbatent point ; parce qu'il sçait que c'est toûjours de la même main que viennent les biens & les maux de la vie, & comme la seule volonté de Dieu est la régle de sa conduite, il fait toûjours ce que Dieu veut, & veut toûjours ce que Dieu fait. Renfermé dans les bornes de sa condition & de son état, il n'a garde de s'ingérer dans le ministere des autres. Tout occupé de régler sa conduite, & de corriger ses défauts, il laisse à ceux qui sont en place, le zele de reformer les mœurs d'autrui ; distingué de la foule des fideles par son exacte probité, il prouve efficacement par lui-même combien la vertu est respectable. *Le même.*

Fausse idée qu'on se forme assez ordinairement de la sainteté & de la vertu.

Il n'y a rien surquoi l'on se forme dans le monde de plus fausses idées que sur la vertu, la pieté & la sainteté. On se la represente comme une terre, dont les avenuës sont parsemées de croix & d'épines ; on se fait des moindres obstacles qui se présentent, autant de monstres. Tantôt c'est sur un rocher escarpé qu'on la place, où l'on ne peut atteindre sans grimper ; tantôt c'est dans une sombre solitude qu'on l'ensevelit, où l'on ne se nourrit que de larmes : nul de ses portraits qui n'effraye ou ne rebute. La tristesse est toûjours peinte sur son front ; & l'on diroit que chacun prend plaisir à s'en faire une image affreuse. A la vérité, il se trouve peu de gens raisonnables qui n'ayent de l'estime pour la vertu, & qui ne se forment pour elle de temps en temps, quelques désirs ; mais ces foibles & steriles désirs, cedent bientôt aux préjugez. Cette attention, ce recüeillement, cette violence continuelle qu'il se faut faire, selon le langage de l'Ecriture, allarme les sens ; cette multitude de préceptes & de conseils qu'il faut garder, effraye ; & dès qu'on vient à considérer une vie chrétienne, & qu'il en faut soûtenir la pratique : on y trouve des difficultez qui font peur à la nature, & que l'imagination grossit. On regarde les personnes engagées dans le service de Dieu, comme des gens à plaindre, qui menent une vie triste, & contrainte, sans consolation, sans repos, sans plaisir. On se persuade que la retraite les rend sombres & chagrins ; que la pieté les tient dans une continuelle gêne d'esprit, & que la mortification les rend fâcheux, & à eux-mêmes, & aux autres. Mais quelque prévenus & révoltez que soient les sens, contre la pratique de la vertu, il est certain qu'une vie chrétienne, est une vie douce, & qu'elle seule peut faire goûter des plaisirs d'autant plus doux, qu'ils sont plus purs. *Le même, dans ses Reflexions spirituelles.*

Chacun peut être saint & parfait dans son état, & dans sa condition.

Que signifie ce Commandement si précis que vous faites (Seigneur) d'être parfaits, comme nôtre Pere céleste : Quel âge ou quel état avez-vous dispensé de cette Loy ? Et s'il y a un seul Chrétien qui ne puisse pas être Saint, pourquoi proposer à tous un tel modele ? Il est certain que Dieu veut que chacun soit saint ; mais il n'est pas moins vrai, qu'on ne sera jamais saint, qu'en remplissant parfaitement les devoirs particuliers de l'état où Dieu nous a mis. Les gens de guerre, & les fermiers des impôts, & des revenus publics, s'étant adressez à saint Jean, pour sçavoir ce qu'ils avoient à faire, eurent-ils ordre de changer d'état ? Nullement : Ce grand Saint se contenta d'exhorter les uns & les autres, à ne faire tort à personne, & à observer religieusement les Commandemens de la Loy, chacun dans son état, & dans son emploi. En effet, si

l'amour de Dieu est comme l'ame de la perfection, qui pourra trouver difficile la vertu Chrétienne ; & l'Artisan aura-t-il plus de raison que l'homme de qualité, l'homme du monde aura-t-il plus de droit que le Religieux ? De dire qu'il ne sçait pas, ou qu'il ne peut pas aimer Dieu. La parfaite observation des commandemens de Dieu est la base de la sainteté, le frequent usage des Sacremens fortifie ce grand édifice, & chacun trouve dans son état de quoi le finir. *Le même.*

Pourquoi les gens du monde iroient-ils chercher dans le cloître & dans le désert le chemin du Ciel, ils ont la voye du salut dans leur propre famille, & ils trouvent dans l'éducation de leurs enfans, dans le soin de leurs domestiques, dans le bon usage de la prosperité & des adversitez ; dans la droiture du cœur, en un mot, dans l'exercice d'une vie vrayment chrétienne, les seuls moyens qui leur conviennent pour se faire saints. L'embarras des affaires & le soin d'une famille, dit-on, absorbe presque tout le monde, & ne laisse guére le loisir de penser à l'affaire de leur salut. Mais ignore-t-on qu'on peut travailler efficacement à l'affaire de son salut, en travaillant reguliérement à ses autres affaires, & que ce seroit même une indolence criminelle de les négliger. Au lieu de vous proposer pour motifs de tant de soins, & de tant de fatigues, l'opulence, l'aggrandissement de vôtre famille ; regardez l'obligation de fournir aux besoins de la vie, de conserver vos biens, de travailler à en acquerir de nouveaux, de pourvoir vos enfans ; regardez, dis-je, tout cela comme un devoir de vôtre état, & comme un ordre de la Providence, qui vous ayant mis dans cette condition, veut que vous en supportiez les charges. Dès que Dieu entrera dans le motif de vôtre application aux affaires, il vous tiendra compte de toutes vos veilles, & de tous vos travaux ; vos soins & vos empressemens plus réglez, & pour cela même, moins fatiguans deviendront plus utiles, non-seulement vous travaillerez pour le Ciel, & vous vous ferez saints. Mais vous engagerez encore le Seigneur à benir vôtre industrie,&quelque laborieuse que soit vôtre vie, elle sera toûjours tranquille, & vos jours, pour parler le langage de l'Ecriture, seront des jours pleins. Quelle incompatibilité trouve-t-on entre cette pratique de pieté, & la condition des gens du siécle ? *Le même.* Suite du même sujet.

On porte envie à ceux qui délivrez de l'embarras des affaires, & affranchis par leur état de mille soins, ont toute la liberté de vacquer aux bonnes œuvres, & le moyen sûr & présent de se sanctifier ; mais il ne tient qu'à ceux qui vivent dans le monde de profiter des moyens qu'ils trouvent dans leur état de se faire saints. Quel est le Pere famille qui ne puisse régler sa maison s'il est est reglé lui-même ? Et quelle bonne œuvre plus solide, plus pressante, que celle d'élever des enfans dans la crainte de Dieu, de leur imprimer avec soin les principes de la Religion & les nourrir dans l'horreur du vice. Quelle bonne œuvre plus nécessaire & plus agréable à Dieu, que d'instruire & de rendre tous les jours plus Chrétien tout un domestique. Le bon exemple d'un chef de famille a autant, & même plus de force sur l'esprit, & sur le cœur de tous ceux qui lui sont soûmis, que les régles n'en ont sur les personnes Religieuses ; & la régularité de sa conduite est la plus pressante, & la plus efficace régle des mœurs, & pour ses domestiques & pour ses enfans. *Le même.* Sur le même sujet.

Quand on s'est long-temps arrêté dans la voye de la sainteté, il faut hâter sa course & marcher avec plus de ferveur.

Avançons le plus qu'il nous sera possible vers le terme qui nous est marqué, lorsqu'on s'est arrêté aussi long-tems que nôtre conscience nous fait connoître que nous avons fait, il est constant qu'il nous reste bien du chemin à faire. Courons donc incessamment vers le bout de la lice, où nous sommes entrez, pour remporter le prix de la félicité du Ciel, étant certain que ceux qui, étant entrez dans cette sainte carriere, n'ont pas poursuivi leur course, sont en grand danger de perdre ce rare prix, s'ils ne font d'extraordinaires efforts, & s'ils ne courent avec une extrême vitesse. La course est tres-longue, & le temps que nous avons pour la faire, est tres-court. Jugez si nous n'avons pas interêt de le ménager avec un extrême soin, & d'autant plus que nous devons être persuadez, que c'est Dieu, qui est si bon, que de nous l'accorder, afin que nous tâchions de nous rendre dignes de ses miséricordes par nos travaux. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Un Chrétien ne doit jamais mettre de borne à sa sainteté & dire c'est assez.

Il n'est point permis à un Chrétien, quelque avancement qu'il ait fait dans la vertu & la pieté, de vouloir s'arrêter, & ne point passer outre, comme si tout ce qui lui reste à acquerir de perfection & de sainteté n'étoit plus que de conseil. C'est reculer que de ne point avancer dans le chemin du salut, selon la parole de saint Bernard, qui est dans la bouche de tout le monde. Saint Augustin, avant saint Bernard, avoit donné à tous les Chrétiens cette instruction importante : *Qu'aucun des Chrétiens*, dit-il, *quelque avancement qu'il ait fait dans la pieté, ne dise, c'est assez ; car s'il le dit, il s'arrête, & demeure en chemin, avant la fin de sa course, & ainsi il ne perseverera pas jusqu'à la fin.* C'est pourquoi le même saint Augustin nous enseigne que toute la vie d'un Chrétien n'est autre chose qu'un saint désir, c'est-à-dire, qu'un continuel mouvement du cœur, qui le porte, comme saint Paul, à oublier tout ce qui est derriere lui, pour s'avancer toûjours de plus en plus. *Essais de Morale tome 10.*

La sainteté doit être comme essentielle à un Chrétien.

Comme nous appartenons au Fils de Dieu par des liaisons étroites, & par des engagemens intimes, il n'y a rien que nous ne soyons obligez de faire, pour nous rendre dignes d'un si grand bonheur, & d'un si grand avantage ; & on ne peut pas douter, que nous ne devions employer tous nos soins pour acquerir, autant qu'il nous en donnera la grace, la sainteté & la perfection Evangelique : En un mot, nous avons le bonheur d'être les membres d'un corps dont il est le chef ; il faut donc que ce corps soit saint pour être digne d'avoir un tel chef ; & par conséquent la sainteté est une qualité essentielle aux parties qui le forment, & qui le composent. C'est pour nous donner les moyens de l'acquerir, Seigneur, que vous nous dites, que vous êtes la voye, la vérité & la vie ; la voye afin que nous nous attachions à suivre le chemin par où vous avez marché ; la vérité afin que nous n'ayons point d'autres régles que les veritez que vous avez marquées. La vie, afin que vôtre Esprit saint nous posséde, & qu'il n'y ait en nous ni sentiment, ni action, ni mouvement qui ne soit produit par son inspiration. Ainsi ceux qui feront ces réflexions, ne seront point surpris que vous nous ayez ordonné d'être parfaits, comme nôtre Pere Céleste est parfait : *Estote perfecti, sicut & Pater vester cœlestis perfectus est.* L'Abbé de la Trappe dans ses Réflexions Morales sur l'Evangile de saint Matthieu.

Joan. 14.

Si

Si cette obligation d'être Saints & parfaits nous est avantageuse, elle demande de nous une grande fidélité, une grande exactitude, disons, beaucoup de travaux & de peines ; car le moyen de retrancher tout ce qui s'oppose à cette pureté qu'elle exige, le moyen de pratiquer tout ce qui y peut contribuer, qu'on ne combatte incessamment les inclinations de la nature, & qu'on ne lui refuse tout ce qu'il paroît qu'elle veut, avec plus d'importunité. Les moindres défauts, les moindres envies quand elles sont purement naturelles, les moindres attachemens, ne s'accommodent point avec cette obligation. Ainsi si nous voulons y satisfaire, il faut, selon la parole du Sauveur, avoir sans relâche l'épée à la main, & n'avoir point d'autre occupation, que de couper, de retrancher, de séparer tout ce qui est impur, & de nous addresser au Seigneur par de continuelles prieres, afin d'obtenir les graces dont nous avons besoin, pour tendre, par tous nos efforts, à cette perfection qui nous est proposée. Il ne sert de rien à ceux qui croyent qu'un état de médiocrité leur suffit, & qui veulent borner les desseins de Dieu & ses graces, de dire que ce devoir ne regarde que ceux qui ont embrassé l'état Religieux, & non pas ceux qui vivent dans le commerce du monde, puisque vôtre parole, Seigneur, s'addresse à tous les hommes. *Le même.*

Pour être parfait comme le Fils de Dieu le demande, nous avons besoin d'une grande fidelité & d'une grande exactitude.

Celui qui vous est uni, Seigneur, par un amour pur & sincére ; celui qui recherche avec un désir ardent le Royaume du Ciel, & qui veut que ses diligences ne lui soient pas inutiles, n'a plus d'amour qui le posséde, plus de soin qui l'occupe, plus d'inquiétude qui le trouble, plus de volonté qui le partage, plus de passion qui le domine, soit pour les fortunes, pour les plaisirs, pour les établissemens, pour les biens, pour la gloire du monde, soit pour ses parens & amis, soit pour toutes les autres choses de la terre: mais en ayant rejetté toute l'affection, toute l'attache, & tout le soin, & se haïssant encore lui-même par dessus tout, vous suit dans une nudité toute entiere, dans une desoccupation parfaite, & dans une ferveur toûjours nouvelle. *Le même.*

Idée d'une haute, & parfaite sainteté.

Toute l'étude que l'on fait dans la vertu, sans connoître & sans corriger ses défauts, n'est que superficielle, & de peu de fruit. Sans cela, la conduite d'une ame qui entreprend d'arriver à la perfection, & fait beaucoup de bonnes œuvres, est semblable à ceux qui trafiquent en de petites choses, lesquelles ne leur peuvent apporter de grand gain ; au lieu que ceux qui commencent par le solide amandement de leur vie, ressemblent à ceux qui font de grands voyages, qui ont de grandes correspondances, & la raison pourquoi ceux qui ne s'appliquent point à corriger leurs défauts ne font pas de grands progrez, c'est que leur lumiere est fort petite, parce qu'ils n'ont pas purgé ce fond de corruption naturelle que nous avons, & qui est l'origine de toutes nos ténébres. *Le P. Surin, tome 1. de ses Dialogues spirituels ch. 2.*

Il faut commencer par combattre ses vices, pour être saint & parfait.

Il se trouve des personnes qui ont beaucoup travaillé au service de Dieu, qui se sont abandonné à la Providence, & resigné à sa volonté en plusieurs points considerables, qui ont acquis l'habitude de marcher en sa présence avec une continuelle attention de lui plaire ; mais qui prenant enfin un secret repos en elles-mêmes, semblent se contenter de l'état où elles se trouvent, &

Dieu veut qu'on croisse toûjours & qu'on avance en perfection.

vouloir empêcher Dieu de les élever à la participation de ses plus hautes faveurs. Ils se reposent dans leur état, comme s'ils disoient, nous sommes satisfaits, & Dieu doit l'être; ce qui reste n'est si nécessaire, ni assez sûr. Dieu ne veut pas qu'on s'arrête jamais, ni qu'on se borne en matiere de perfection, mais qu'on soit disposé à le suivre jusqu'à l'accomplissment de ses desseins. *Le même, tome 3.*

Quel est le vrai désir de la perfection & de la sainteté.

Le désir de la perfection, est une ferme détermination de vivre non-seulement bien, mais saintement, & dans la pratique de toutes les vertus. Car la plûpart des hommes sont dans l'indétermination, & manquent de cette ferme résolution de pratiquer le bien. Ils ne s'employent que foiblement, & à demi à un ouvrage, où il faut s'appliquer de toutes ses forces. Ceux qu'on appelle gens du monde, sont dans cette disposition. Quoiqu'ils fassent plusieurs bonnes actions, ils n'ont pourtant jamais un vrai propos d'être tout à Dieu. Ils pratiquent certaines dévotions, & font quelques aumônes; mais passent le reste du temps, aux affaires de la terre, au jeu, au divertissement, suivant leur inclination naturelle. Le peu de bonnes œuvres qu'ils font, ce n'est que comme par occasion, cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort en hazard de leur salut, leur vie étant si mélangée de bien & de mal, qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent pris Dieu pour leur maître. *Le P. Surin dans ses Dialogues Spirituels, tome 1. chap. 1.*

L'exemple des Saints est un puissant motif pour nous animer à la sainteté.

L'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple des Saints, lesquels, comme dit saint Ambroise, n'ont pas eu une nature plus excellente, mais une volonté plus soûmise & plus obéïssante: *Agnoscamus sanctos non fuisse natura præstantioris, sed observantioris.* Il n'y a rien qui persuade plus efficacement que l'exemple, sur tout quand nous le recevons de nos semblables. L'exemple a une voix plus éloquente que toutes les paroles; il frappe les yeux du corps, il passe dans l'esprit, & descend dans le cœur: Ainsi l'Eglise nous propose la sainteté des saints, pour nous engager à l'imiter; c'est un exemple d'autant plus persuasif pour nous, qu'il a plus de rapport à nôtre foiblesse; on propose aux enfans les exemples domestiques, pour les animer à marcher sur les traces de leurs ancêtres: Les vertus des saints sont des exemples tirez, pour ainsi dire, de la même famille, dont nous sommes sortis, & qui se trouvent dans l'ordre de la nature, soûtenuë par la grace où nous sommes renfermez. *Tiré des essais des Panegyriques tome 2. pour le jour de tous les Saints.*

Sur le même sujet.

Comme il n'y a rien de plus pernicieux que le scandale, parce que selon Tertulien, c'est un exemple d'une mauvaise chose, qui l'authorise en quelque sorte, & qui fortifie l'inclination au mal dans les ames; ainsi le bon exemple & le moyen le plus fort que Dieu employe pour attirer les hommes à la vertu. C'est pour cela que le Saint-Esprit nous a laissé dans les Saintes Ecritures la vie des Saints de l'Ancien Testament; que les principales actions des Apôtres sont exactement rapportées dans les Actes, & que l'Eglise conserve dans ses Annales la memoire de ce que les Saints ont fait pour acquerir la gloire dont ils joüissent, afin que ces grands exemples présens à nos esprits, nous encouragent à vaincre les obstacles qu'ils ont surmontez pour arriver au même terme. Or comment est-ce que la vie d'un saint nous

persuade la sainteté ? En deux manieres, dit saint Chrysostome ; en nous faisant comprendre la perfection de la sainteté, & en corrigeant en nous les vices qui nous en éloignent ; car en considerant la vie d'un saint, je reconnois que rien ne mérite d'être aimé, ni estimé que la vertu, & en faisant réflexion sur ce que les Saints ont fait, j'apprens ce que je dois faire.. Examinons nos actions & celles des Saints, & nous verrons d'abord ce qui les a fait saints, & ce qui fait que nous ne le sommes pas. *Les mêmes.*

Comme le feu de la charité trouve toûjours & hors de nous, & au dedans de nous, de quoi l'entretenir & l'accroître ; si nous le laissons rallentir, ce ne peut être que par nôtre négligence. L'obligation d'aimer Dieu sans interruption, & sans refroidissement, nous étoit figurée par ce feu que les Prêtres de la Loy tenoient allumé nuit & jour sur l'Autel. Cependant il y a peu de Chrétiens qui s'acquittent pleinement de cette obligation ; & les personnes les plus régulieres doivent reconnoître en cela, combien elles sont éloignées de la perfection, qui consiste dans cet accroissement continuel d'amour, sans lequel on tombe continuellement dans la tiedeur, & souvent de la tiedeur dans la disgrace de Dieu ; parce que c'est un principe établi, qu'il n'y a point d'état de constance dans la vie spirituelle, ni de milieu entre l'avancement & le relâchement. De telle sorte que si l'amour de Dieu ne s'accroît pas en nous, il faut qu'il diminuë, & qu'insensiblement il s'éteigne. *Les mêmes, sur le douziéme Dimanche d'après la Pentecôte.* L'amour de Dieu, en quoi consiste nôtre sainteté, doit toûjours croître en nous.

La premiere obligation d'une ame qui reçoit des faveurs spéciales de Dieu, c'est d'y répondre avec toute la fidélité dont elle est capable, & de faire tout ce qui dépend d'elle pour suivre l'excellence de sa vocation. Car nous ne pouvons négliger aucune de ces graces que nous devons mettre à profit, sans une ingratitude infiniment criminelle. Le juste est cet arbre planté sur le bord des eaux, qui porte son fruit dans le temps, dont aucune feuille ne tombe. Dieu ne fait luire aucune clarté dans son ame, qui ne fortifie sa foi, & il ne produit aucun mouvement dans sa volonté, qui n'enflame son amour ; il met à une sainte usure tous les tresors du Ciel, & il ne laisse aucun des riches talens de la grace inutile. Le sentier du juste est, dit le Sage, comme une lumiere d'un jour naissant qui s'avance toûjours ; il se fait comme des degrez dans son cœur, & il va de vertu en vertu jusqu'à la perfection. Il n'est rien de plus dangereux dans la voye des parfaits, que de s'arrêter dans cette course rapide de l'ame vers Dieu. Celui qui cesse de marcher, & de s'avancer, tombe, ou est frappé de cette paralisie spirituelle, qui laisse l'ame sans action, qui lie toutes ses puissances, & qui ne lui permet aucun mouvement pour Dieu, ni pour les créatures. *L'Abbé du Jarry Sermon pour le jour de la Visitation.* Pour être fidéle aux graces de Dieu, il faut toûjours croître & avancer dans la sainteté. *Proverb. 4*

L'esprit des Enfans de Dieu, dit le Pape saint Leon, & la noblesse de cette Filiation Divine, ne peut souffrir qu'un Chrétien fidéle s'attache aux amusemens du monde ; il faut que la vie ait du rapport à la grandeur de cette Divine régénération, que les enfans s'accordent avec leur Pere, qu'ils aiment ce qu'il aime, qu'ils fuyent ce qui ne lui plait pas : Et si les enfans de qualité parmi les gens du monde se rendent méprisables, lorsque les actions de leur vie ne répondent pas à leur naissance ; quelle honte y a-t-il, à plus forte raison, pour les enfans de Dieu, lorsqu'ils ne soûtiennent pas toute la dignité En qualité d'Enfans de Dieu nous devons aspirer à la perfection, & à la sainteté.

du Christianisme par de grandes vertus ? D'où il faut bien remarquer que cette obligation que nous impose l'Evangile, d'être parfaits comme nôtre Pere Celeste, n'est pas un simple conseil, mais une obligation, qui n'est pas seulement de précepte, mais encore qui semble être de droit naturel. Y a-t-il rien en effet de plus naturel à un fils, que de représenter la vie de son pere, lorsqu'elle est digne de son imitation ? Ce qui est d'autant plus vrai dans les enfans de Dieu, qu'on ne sçauroit les reconnoître pour tels, s'ils ne portent la ressemblance de Dieu dans la perfection de leur vie. Les enfans des hommes ressemblent à leur Pere, ou dans les traits du visage, ou dans quelque autre marque naturelle ; mais les enfans de Dieu ne peuvent representer leur Pere Celeste, que par la perfection de leur vie. *Le P. Champigni dans le discours sur les obligations du Baptême.*

Nous ne recevons au Baptême qu'une sainteté commencée, que nous devons cultiver & perfectionner.

Quoique nous devenions de nouvelles créatures par la vertu du Baptême, cependant nous ne sommes que des ouvrages ébauchez qui attendent leur perfection de la grace & de leur travail : *Sumus initium aliquod creaturæ ejus.* Nous ne sommes, dit saint Jacques, que le commencement d'une nouvelle créature ; ces principes de la vie chrétienne sont dans nos ames, nous avons les semences de toutes les vertus. Mais si nous ne les cultivons avec beaucoup de soin, elles sont étouffées parmi les épines de nos mauvaises inclinations. Nôtre régénération n'est que commencée dans le Baptême, elle se doit continuer dans toute la vie ; & bien que le peché soit effacé par le Sacrement, il y a néanmoins mille désordres qui empêchent l'entier établissement de la charité dans nos ames, & que la perfection que Dieu exige de nous. La concupiscence,& les passions qui sont restées en nous s'opposent à tous ces desseins ; de sorte que si nous ne sommes dans l'exercice continuel des grandes vertus, si nous ne faisons sans cesse quelque progrès, nous n'arriverons jamais à la perfection & au degré de sainteté, où nous sommes obligez de tendre. *Le même.*

Quand j'entend dire aux gens du monde qu'ils n'ont pas d'engagement à la perfection, que c'est assez qu'ils soient en état de grace,& que cela supposé,tout est permis. Cette proposition me fait trembler pour eux, car je soûtiens de deux choses l'une, ou qu'ils ne sont pas dans l'état de grace, comme ils le pensent, ou que s'ils y sont, ils n'y demeureront pas long-temps : la raison en est prise de saint Bernard, qui dit clairement que la plus grande marque que la grace réside dans un cœur, est lorsqu'elle lui inspire des désirs d'une nouvelle grace, & d'une nouvelle perfection. Ce qui est fondé sur cette parole de l'Ecriture, que celui qui l'aura goûtée, sentira un nouveau désir, & une nouvelle faim :

Ecclesf. 24. *Qui edunt me, adhuc esurient.* Quand la grace est dans une ame, elle y creuse des abîmes, qui en attirent d'autres ; elle l'élargit, & la rend capable d'en avoir de nouvelles. D'où ce Saint conclud, que se contenter de ne point commettre de peché ; sans se mettre en peine d'atteindre à la perfection, c'est une marque ou que l'on n'a pas la grace, ou qu'elle n'agit pas dans le cœur. *Le même.*

SALUT DE L'AME;

IMPORTANCE DU SALUT; Soin du salut; négligence de son salut, &c.

AVERTISSEMENT.

Nous avons déja dit plusieurs choses qui ont rapport à ce Sujet, en parlant de la dignité de l'ame, & de l'estime que nous en devons faire; mais ce n'a été qu'indirectement, en tirant les conclusions des principes que nous avons alors établis. Nous traitons icy plus à fond du salut de nôtre ame, du soin que nous en devons prendre, de l'importance de cette affaire, qui est sans contredit la principale, la plus grande, ou pour mieux dire la seule que nous ayons en cette vie.

Ce Sujet a été traité presque par tous les Prédicateurs de ce temps, & regardé comme le fondement de toute la Morale Chrétienne, & la fin de tous les Discours qui se font dans la Chaire. C'est pourquoi nous ne manquerons pas de matiere, & dans le choix que nous en ferons, nous aurons égard à ne point prendre sur les autres matieres, avec lesquelles celle-cy peut être liée, comme seroit le bonheur dont joüissent dans le Ciel ceux qui se sauvent, & le malheur éternel qu'encourent ceux qui négligent l'affaire de leur salut: car ce sont des Sujets différens que nous avons traitez en leur lieu. Ce qui est propre de celui-cy, & à quoi nous nous bornerons, c'est de bien faire comprendre le risque que nous courons par nôtre négligence, & le peu de soin que nous prenons de nôtre salut; qu'on ne peut trop prendre ses sûretez dans une affaire de cette conséquence; la nécessité d'y travailler, & de prendre les voyes de salut, sans néanmoins nous étendre sur les moyens de se sauver en particulier, ni sur les obstacles que nous avons à vaincre pour cela, ni sur les dangers de nous perdre, ausquels nous sommes continuellement exposez; ce qui seroit infini, & qui demanderoit autant de Discours différens.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. ON peut partager son Discours en ces deux véritez, qui contiennent ce qu'il y a de plus pressant & de plus moral sur ce sujet. La premiere, qu'il faut préferer le salut de son ame à tous les biens de cette vie, & à toutes les choses du monde. La seconde, qu'il faut rapporter toutes les autres choses au salut; ensorte qu'elles nous servent d'autant de moyens pour parvenir à cette fin.

Pour la premiere vérité; Qu'il faut préferer le salut à tout le reste : en voicy quelques raisons convaincantes qu'il faut mettre en leur jour. 1°. Parce que le salut de nôtre ame, est ce qu'il y a dans les vûës de Dieu, de plus grand, de plus considérable, & de plus digne des soins de sa Providence, comme étant la fin & le but de tous ses autres ouvrages : puisque c'est pour cela, qu'il a créé le ciel & la terre, les astres, & généralement toutes les créatures qui n'ont été faites que pour l'homme, & que l'homme n'est sur la terre que pour y faire son salut. Ainsi, autant que la fin est plus noble & plus excellente que ce qui n'est que pour la fin, autant le salut de l'ame surpasse tout ce qui n'est fait que pour servir de moyen de la sauver. 2°. Parce qu'il n'y a rien qui nous soit plus important, & qui nous touche de plus près, que nôtre salut. Cette affaire est sans doute importante, puisqu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel; de gagner ou de perdre absolument & pour jamais tout le bien imaginable, outre que cette affaire nous regarde personnellement : car enfin dans toutes les autres nous travaillons pour autrui; pour établir des enfans; pour mettre une famille à son aise; pour le public; pour enrichir des héritiers : mais en travaillant à nôtre salut, c'est pour nous que nous travaillons. 3°. Parce qu'à proprement parler, le salut de nôtre ame est la seule chose qui est nécessaire en cette vie : car dequoi nous servira tout ce que nous pourrons acquerir ou gagner en ce monde, si nous venons à nous perdre éternellement dans
Matth. 16. l'autre : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur.*

Pour la seconde vérité; Il faut tout rapporter au salut, c'est-à-dire, qu'il faut avoir nôtre salut en vûë dans tout ce que nous entreprenons, & y faire servir toutes choses. 1°. Nos desseins, nos projets; il faut dans tout cela se faire la même demande que faisoit un grand Saint : *Quid hoc ad æternitatem?* 2°. Le choix d'un état & d'un établissement. 3°. L'usage des biens, & tout ce qui est de l'entretien de la vie, pour ne faire pas la fin des moyens.

II. 1°. L'AFFAIRE du salut est la plus importante de toutes les affaires; & cependant c'est celle qu'on néglige le plus, & à laquelle l'expérience fait voir qu'on apporte le moins de soin.

2°. C'est la plus douteuse, & celle qui court le plus de hazard; puisqu'il
1. Joan. 5. y a danger de tous côtez; du côté du monde qui est rempli d'écüeils : *Totus mundus in maligno positus.* Du côté de nous-mêmes, qui sommes portez au

mal ; & de nos passions, qui sont violentes & déréglées ; & enfin du côté de toutes les créatures qui nous sollicitent, & qui sont autant de piéges tendus à nôtre innocence ; cependant cette affaire qui court tant de risques & de hazards, est celle où l'on songe le moins à prendre ses sûretez, & les précautions nécessaires.

3°. C'est l'affaire la plus pressée, qu'on devroit toûjours tenir en état, pour ne sçavoir ni l'heure, ni le jour, que nous sortirons de ce monde, pour aller rendre compte à Dieu : & cependant cette même affaire, est celle que l'on remet toûjours de jour en jour, & à laquelle on pense ordinairement toute la derniere. *L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale.*

Il faut travailler à son salut avec crainte & avec tremblement, selon l'avis & le conseil de saint Paul : *Cum metu & tremore salutem vestram operamini.* Car si la crainte est le fondement de la sagesse, comme l'assûre le Saint-Esprit, par la bouche du Sage : c'est sans doute à l'égard du salut, où l'on peut dire que le véritable moyen d'y réüssir, c'est de craindre toûjours de manquer à faire ce qu'il faut, & ce que Dieu attend de nous pour cela. III. *Ad Philip. 2.*

1°. Parce que la crainte qu'on a de manquer une affaire qu'on a extrêmement à cœur, nous fait chercher tous les moyens d'en avoir une heureuse issuë ; elle nous rend attentifs à toutes les occasions favorables de l'avancer, & nous tient sans cesse en haleine, pour ne faire aucune démarche qui en puisse retarder le succès ; au lieu que la trop grande sécurité fait qu'on la néglige, & qu'on n'en prend nul soin.

2°. Parce que la crainte fait qu'on use de précaution contre tous les dangers de nous perdre, dont le monde est rempli, & contre les piéges que nous tendent les ennemis de nôtre salut ; & cette vigilance fait qu'on les évite, & que l'on parvient heureusement où l'on prétend.

3°. Parce qu'elle nous fait prendre toûjours le parti le plus sûr ; pratiquer les conseils avec les préceptes, & faire plûtôt plus que moins à l'exemple des Saints, qui ont crû qu'ils ne pouvoient jamais assez faire.

Dieu veut sincerement nous sauver ; mais les hommes ne veulent pas, & quoique tous assûrent qu'ils veulent véritablement faire leur salut, & que personne ne dise le contraire, la plûpart cependant ne le veulent pas comme il faut ; parce qu'ils ne le veulent pas comme Dieu le veut. IV.

1°. Dieu le veut sincerement, pour preuve dequoi il nous en fournit tous les moyens; nous donne tous les secours; nous fait naître mille occasions de meriter le bonheur éternel qu'il nous a destiné : il nous a montré par ses paroles & par ses exemples les voyes de salut, il sollicite sans cesse par ses graces intérieures & extérieures d'y entrer ; & en un mot, il n'a rien omis : *Quid ultra potui facere vinea mea, & non feci ?* Mais les hommes ne le veulent pas sincerement, parce qu'ils ne font rien pour cela, ou ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent, & ce qu'ils doivent ; ce qui donne lieu à faire un beau détail de leur conduite, & de leurs actions.

2°. Dieu le veut avant toutes choses : car ç'a été son premier dessein de faire des créatures capables de le posseder, & d'acquerir ce bonheur par le secours de sa grace ; mais nous, nous ne le voulons ordinairement qu'après tout le reste ; nôtre premiere vûë & nôtre premier dessein est de nous éta-

blir en telle & telle condition, & pour ce qui est du salut, on s'y accommode ensuite comme l'on peut, par une seconde vûë.

3°. Dieu le veut efficacement de sa part ; cependant à condition que nous y coopererons, & que nous ferons de nôtre côté ce qu'il exige de nous. Mais nous ne le voulons nous autres, que sous des conditions qui sont incompatibles. Par exemple, de ne point renoncer à ce divertissement, à cette habitude, à ce commerce ; c'est le vouloir & ne le vouloir pas.

V. On peut faire voir ; 1°. L'importance de l'affaire du salut. 2°. La necessité de travailler à cette importance affaire.

Premierement. L'importance de cette affaire se prend de la grandeur du gain que nous faisons, si nous en venons à bout, même avec la perte de tout le reste ; puisque tous les biens & le bonheur éternel est compris & renfermé dans le salut, au lieu que tous les maux suivent la perte que nous ferons de nôtre salut. C'est une perte infinie, universelle de tous les biens imaginables, éternelle & sans ressource.

Secondement. La nécessité de faire son salut se prend de ce que nous ne sommes au monde que pour cela, que c'est nôtre fin ; de maniere que si par un instinct naturel nous tendons tous à être heureux, il faut que par un choix libre, nous aspirions au véritable bonheur, en travaillant à nôtre salut. 2°. Nous ne serons même jamais contens en cette vie, si nous ne travaillons pour être heureux dans l'autre. Il n'y a point de milieu, ni d'autre parti à prendre ; il faut se sauver ou être éternellement malheureux.

VI. 1°. L'affaire du salut est proprement nôtre affaire ; parce que tout le profit en est pour nous. Ce qui n'arrive pas toûjours dans les autres affaires : comme le laboureur seme & moissonne ; mais ce n'est pas souvent pour lui ; ou du moins ce n'est pas lui qui y a la meilleure part : mais dans l'affaire du salut ; si vous priez, si vous jeûnez ; si vous vous mortifiez, si vous donnez l'aumône, tout le profit sera pour vous ; & comme parle l'Evangile, c'est le même qui seme & qui moissonne. Ainsi, c'est pour nous que nous travaillons, au lieu que dans les autres affaires, c'est ordinairement pour autrui. De plus, c'est nôtre affaire, parce que c'est presque la seule, à laquelle il n'y a que nous qui puissions travailler : au moins il n'y a que celle-là qui ne se puisse faire sans nous, puisque Dieu même qui nous a créez sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous.

2°. L'affaire du salut est la grande affaire, parce que c'est la seule, dont les conséquences sont grandes, puisqu'elles vont jusqu'à l'infini, qu'elles aboutissent à une éternité, qu'il ne s'y agit de rien moins, que d'acquerir ou de perdre un bonheur éternel ; d'éviter un malheur éternel & infini, ou d'y tomber : cela sans doute se doit appeller une grande affaire.

3°. L'affaire du salut est nôtre unique affaire ; toutes les autres doivent plûtôt passer pour des amusemens, pour des bagatelles, qui ne méritent pas qu'on s'en occupe, ou qu'on s'en embarasse, si elles n'ont quelque rapport au salut, que nous devons uniquement avoir en vûë, parce que nous ne sommes au monde que pour cela. *Tiré des diverses réflexions chrétiennes du P. Nepveu.*

VII. 1°. C'est une illusion de croire qu'on se puisse sauver sans peine & sans travail. La parole du Fils de Dieu y est expresse, les figures dont il

il s'est servi pour nous faire concevoir cette vérité, en sont autant de preuves; les ennemis que nous avons à combattre, les obstacles que nous avons à surmonter, les difficultez que nous trouvons à nous appliquer à cette affaire; & enfin ce que Dieu demande de nous pour cela, & à quoi il nous oblige, ne laisse pas lieu de douter, qu'il faut du soin, de la vigilance, & qu'il en coûte à nôtre nature corrompuë, pour faire son salut.

2°. La peine qu'on doit prendre pour se sauver, n'est pas plus grande, & souvent même moindre que celle que l'on prend pour se damner. Il n'y a qu'à faire réflexion sur la gêne, & la contrainte que l'on souffre pour suivre les maximes du monde, à quoi les ambitieux, les avares, & les voluptueux, s'assujettissent pour satisfaire leurs passions. Si on souffroit autant pour son salut, on seroit de grands Saints.

3°. Les peines qu'on a à souffrir pour se sauver, sont infiniment adoucies par l'onction de la grace, par les secours que Dieu nous donne, & par l'espérance de la recompense, &c.

COMMENT se peut-il faire que l'homme qui cherche toûjours à être heureux, VIII.
& qui n'agit que pour cette fin, travaille si peu à se sauver, & à être éternellement heureux; quoique cette indifférence & cette indolence pour le véritable & le souverain bonheur soit quelque chose d'inexplicable, j'en trouve cependant deux causes principales, que nous examinerons dans les deux parties de ce Discours.

La premiere, c'est qu'on n'y pense pas, par une indolence, ou plûtôt par une stupidité effroyable.

La seconde, parce qu'on ne le veut pas, par une obstination & une dureté de cœur qui rend la plûpart des hommes insensibles au plus grand de tous les malheurs. Il n'y a pas de foi dans l'esprit; il n'y a point de crainte dans le cœur. On ne croit rien, & on ne craint rien. *Pris des Essais de Sermons pour le Carême, tome 1.*

QUE le haut point de la prudence chrétienne, c'est de travailler tout de IX.
bon à l'affaire de son salut; & pour prouver cette vérité, je m'attache aux deux parties de la prudence.

La premiere, est de se proposer une fin importante, où l'on prétende arriver. Or il n'y en a point de plus noble, de plus excellente, & de plus importante, que celle de se sauver; c'est-à-dire, d'être souverainement & éternellement heureux; puisque c'est la fin pour laquelle nous sommes créez. Il faut donc préferer le soin d'arriver à cette fin à tous les autres soins. Ne point faire de fausses démarches dans la poursuite de cette fin; ne s'engager jamais à rien qui puisse nous en détourner. C'est ce qu'on doit faire pour agir en vûë de cette fin, & être véritablement prudent.

La seconde partie de la prudence, est de chercher & de prendre les moyens & les expédiens qui peuvent conduire à cette fin. Mais comme ces moyens sont infinis, on ne doit s'arrêter qu'aux plus généraux, comme sont, 1°. De travailler à son salut par soi-même, sans confier cette affaire à d'autres. 2°. Faire entrer son salut dans toutes ses affaires; ensorte qu'on l'ait toûjours en vûë en tout ce que l'on entreprend. 3°. Prendre ses précautions; choisir les moyens les plus sûrs, & n'exposer rien au hazard. *Pris du second Sermon de l'Avent,*

de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.

X. 1°. L'AFFAIRE de nôtre salut doit nous occuper tout entiers, parce que cette affaire mérite bien tous nos soins.

2°. Parce que cette seule affaire demande absolument tous nos soins.

3°. Parce que c'est l'affaire & la seule qui dépend de nos soins. *Le P. de la Colombiere, Sermon 46.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres. SAint Augustin, *Serm. 64. de Verbis Domini*, parle fort au long de l'interêt que nous devons prendre en nôtre salut, & de la nécessité où nous sommes d'être éternellement bienheureux ou malheureux.

Saint Jérôme, *Epist. 1. ad Demetriadem*, se plaint de ce que les hommes sont si ardens pour les biens de cette vie, & si négligens en ce qui regarde leur salut.

Le même, en la Lettre où il instruit un de ses amis dans la science du salut, s'étonne de ce que l'on n'épargne rien pour sa santé, & que l'on fait si peu pour le salut de son ame.

Saint Chrysostome, *Homil. 14. in Epist. ad Roman.* rapporte ce que Dieu a fait pour le salut des hommes, comme il a premierement envoyé ses Prophetes, & ensuite son propre Fils : & le peu que nous faisons pour correspondre à ses soins, & à ses intentions.

Le même, *Homil. 22. ad popul. Antioch.* montre par l'exemple des laboureurs & des soldats, avec quelle vigilance nous devons travailler à nôtre salut.

Le même, *Homil. 58. ad eumdem popul.* fait voir par un assez long détail, ce que les Saints ont fait pour leur salut, & ce que nous devons faire pour le nôtre.

Le même, Sermon 27. sur saint Matthieu, dans l'exhortation, montre qu'il faut préferer le salut à toutes choses.

Origene, *Homil. 2. in Psalm. 37.* déplore l'aveuglement des hommes, qui prennent tant de soin de leurs corps, & si peu de leurs ames.

Saint Cyprien, dans la Lettre à Donat, fait voir combien peu de personnes pensent à leur salut, & les soins inutiles dont presque tous les hommes s'occupent.

Cæsarius Arelatensis, *Homil. 13.* se plaint de ce que les hommes ont plus de soin de cultiver leurs terres, que leurs ames, & s'oublient eux-mêmes, pendant qu'ils ont soin de tout le reste.

Saint Bernard, *Serm. de miseriâ hominum*, fait voir l'inutilité des soins de la plûpart des hommes, qui négligent celui de leur salut.

Le même, dans les livres *de Consideratione*, exhorte le Pape Eugene à ne se pas oublier lui-même parmi cette multitude d'affaires que lui donne le gouvernement de toute l'Eglise.

Saint Laurent Justinien, *lib. de Spirituali interitu animæ*, montre que plus une chose est excellente, plus nous devons apporter de soin à la conserver, & à prendre garde de la perdre ; & que tel est le salut de nôtre ame.

Grénade, chap. 1. du second livre de la Guide des Pecheurs, montre que l'affaire du salut est la plus grande affaire qu'il y ait au monde. **Les Livres spirituels.**

Le P. Haineuve, troisiéme partie de l'Ordre, Discours 23. sect. 4. montre que la véritable prudence, dont il parle dans tout ce Discours, consiste à mettre ordre à l'affaire de son salut.

Le P. Rapin a fait un Traité sur l'importance du salut, où il a ramassé tout ce qu'on a coûtume d'en dire.

Le P. Cheminais, dans ses Sentimens de Pieté, qui sont un livret distingué de ses Sermons, a bien traité ce sujet.

Le P. Valois, dans la premiere Lettre, pour inviter les gens du monde à la retraite, traite aussi le même sujet.

Dans les Essais de Morale, il y est parlé du soin du salut, tome 5e.

Tous ceux qui ont fait des Retraites, parlent ordinairement de ce Sujet, dans les Méditations qu'ils font sur la fin, pour laquelle l'homme a été créé.

Le P. Croiset, dans le premier tome de sa Retraite Spirituelle pour un jour de chaque mois.

Le même, dans le premier tome de ses Réflexions Chrétiennes, traite du salut & des faux prétextes que les gens du monde apportent touchant cette importante affaire.

Le même, au second tome de ses Réflexions, traite des dangers du salut.

Le P. Nepveu, dans ses Réflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année, tome 1. pour le troisiéme jour de Janvier, & pour le dixiéme de Février. Tome 2. pour le 8e. jour d'Avril, & pour le 2e. jour de May ; & pour le 7e. de Juin. Tome 3e. pour le troisiéme jour de Juillet.

Le même, dans ses Exercices, ou Retraite, premiere & seconde Méditation.

Livre intitulé : *Remarques sur divers Sujets de Religion & de Morale*, premiere remarque.

Le P. de la Colombiere, Sermon 46. **Les Prédicateurs modernes.**

M. de la Font, Entretien pour le septiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Giroust, dans l'Avent, traite des faux désirs du salut.

Le même, dans le Carême. Du soin du salut.

M. de la Volpilliere, Sermon de l'importance du salut.

Le P. Massillon, tome 2e. Sermon pour le Vendredy de la seconde semaine du Carême.

L'Autheur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, second sermon de l'Avent.

Le même, dans la Dominicale ; premiere partie du Sermon du petit nombre des Elûs, pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.

Le même, dans le Sermon du prix de l'ame ; pour le troisiéme Dimanche après la Pentecôte : dans la premiere partie de ce Sermon.

Dans les Essais de Sermons pour l'Avent, Sermon 7e. pour le Vendredy de

la premiere semaine de Carême. Et pour le Vendredy de la semaine de la Passion.

Ceux qui ont fait des Recüeils sur ce sujet.

Grenade, dans ses Lieux Communs. *Titul. Anima.*
Labatha. *Titul. Salvatio animæ.*
Summa Prædicantium.
Theatrum vitæ humanæ. *Titul. Salus.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

DEum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo. Eccles. 12.

AYez la crainte de Dieu, & observez ses Commandemens ; car c'est en cela que consiste l'homme ; ou bien l'homme n'est que pour cela.

Gens absque consilio est, & sine prudentiâ ; utinam saperent & intelligerent, & novissima providerent. Deuteron. 32.

C'est une nation dépourvûë de conseil, & sans prudence ; à la mienne volonté qu'ils fussent sages & avisez, & qu'ils prissent garde aux choses qui arriveront à la fin.

Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ, transvertit sensum. Sapient. 12.

Le charme & l'ensorcelement des amusemens du siécle, obscurcit les biens qui y sont, & l'inconstance de la concupiscence pervertit les sens.

Salus autem justorum à Domino. Psal. 36.

Le salut des justes vient de Dieu.

Prope timentibus eum salutare ipsius. Psalm. 84.

Le Seigneur est tout prêt de sauver ceux qui le craignent.

Domine Deus salutis meæ. Psal. 37. & 68.

Seigneur, vous êtes le Dieu de mon salut.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. Psalm 25.

Tous se sont détournez de la véritable voye, ils ne sont plus bons à rien ; il n'y a personne qui fasse le bien ; non pas même un seul.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus suis. Psalm. 75.

Ils ont dormi leur sommeil ces hommes qui avoient des richesses en abondance, & ils se sont trouvez les mains vuides.

Desolatione desolata est omnis terra, quia non est qui recogitet corde. Jerem. 12.

Toute la terre a été désolée, parce que personne ne fait réflexion, & ne pense en soymême.

Salus erit timentibus nomen tuum. Michæ 6.

Ceux qui craindront vôtre saint nom trouveront leur salut.

Miserere animæ tuæ placens Deo. Eccli. 29.

Ayez compassion de vôtre ame, en vous rendant agréable à Dieu.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur. Matth. 16.

Que servira à un homme d'avoir gagné tout le monde, s'il vient à perdre son ame.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam, qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Ibidem.

Celui qui se voudra sauver lui-même, se perdra, & celui qui se perdra pour l'amour de moy, se sauvera.

Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ? Ibidem.

Un homme qui se sera une fois perdu, par quel échange se pourra-t-il rachetter ?

Et tu puer Propheta Altissimi vocaberis, præibis enim ante faciem Domini ad dan-

Et vous, petit enfant, vous serez appellé le Prophete du Seigneur ; car vous marcherez de-

dam scientiam salutis plebi ejus. Luc. 1.

vant lui, pour lui préparer ses voyes, & pour donner à son peuple la connoissance du salut.

Videbit omnis caro salutare Dei. Luc. 3.

Tout homme verra celui qui est envoyé pour le salut des hommes.

Magister quid faciendo vitam æternam possidebo? Luc. 10.

Maître, que faut-il que je fasse pour posseder la vie éternelle?

Qui voluerit animam suam salvam facere perdet illam, & qui dederit animam suam propter me salvam faciet illam. Luc. 9.

Celui qui se voudra sauver soy-même, se perdra, & celui qui se perdra pour l'amour de moy, se sauvera.

Quid proficiet homo si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat, & detrimentum sui faciat? Ibidem.

Que serviroit à un homme de gagner tout le monde aux dépens de lui-même, & en se perdant lui-même.

Ego veni ut vitam habeant, & abundantiùs habeant. Joan. 10.

Je suis venu afin que mes brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent abondamment.

Nunc propior est nostra salus, quàm cum credidimus. Ad Roman. 13.

Nous sommes plus proche de nôtre salut, que lorsque nous avons commencé à croire.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. 2. ad Corinth. 6.

Voicy maintenant le temps favorable; voicy maintenant le jour du salut.

Rogamus vos, fratres; ut abundetis magis, & negotium vestrum agatis. 1. ad Thessalon. 4.

Nous vous conjurons, mes freres, de faire ensorte que vous avanciez toûjours de plus en plus, & de vous appliquer à l'affaire qui vous est d'une plus grande importance.

Cum metu & tremore salutem vestram operamini. Ad Philipp. 2.

Travaillez à vôtre salut avec crainte & tremblement.

Omnia sustineo propter electos, ut & ipsi salutem consequantur. 2. ad Timoth. 2.

J'endure tout pour l'amour des Elûs, afin qu'ils acquierent comme nous le salut.

Non posuit nos Deus in iram, sed in acquisitionem salutis. Ad Thessal. 5.

Dieu ne nous a pas choisis pour être des objets de sa colere; mais pour nous faire acquerir le salut.

Scio quod hoc mihi proveniet ad salutem. Ad Philipp. 1.

Je sçai que ce que j'entreprend me sera utile pour mon salut.

Deus vult omnes homines salvos fieri & ad agnitionem veritatis venire. 1. ad Timoth. 2.

Dieu veut que tous les hommes se sauvent & viennent à la connoissance de la vérité.

Quomodo effugiemus, si tantam neglexerimus salutem. Ad Hebr. 2.

Comment éviterons-nous la vengeance du Seigneur, si nous négligeons tant de moyens de nous sauver.

Reportantes finem fidei vestræ salutem animarum. 1. Petri, c. 1.

En rapportant le salut de vos ames, comme la fin & le prix de vôtre foy.

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem & electionem faciatis. 2. Petri 1.

Efforcez-vous d'affermir vôtre vocation, & vôtre élection par les bonnes œuvres.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Il faut remarquer que dans l'Ecriture, le soin du salut, n'est point exprimé par d'autre nom que celui de la crainte de Dieu; parce qu'un homme qui a cette crainte fortement imprimée dans le cœur, se met à couvert des traits de sa justice, & ne fait rien, qui puisse lui attirer sa colere & sa vengeance, & par une conséquence nécessaire, il met ordre aux affaires de son salut, en observant exactement la Loi Divine; & si par fragilité, & par quelque tentation violente, il vient à la transgresser en quelque point, il a soin d'appaiser Dieu par la pénitence, & devient plus fidéle à l'avenir. C'est par ce nom, & par ce caractere que sont distinguez les saints Patriarches, les Prophetes,

Les anciens Patriarches, les Prophetes & les Saints de l'Ancienne Loy.

& tous ceux que Dieu a preservez de la corruption du siécle. Abraham, Isaac, & Jacob, le saint Homme Job, les deux Tobies, & parmi les Rois un David, un Ezéchias, & quelques autres, dont les vertus, & la fidélité à remplir les devoirs de leur état, ne sont point exprimez par d'autres termes, sinon que ç'ont été des personnes qui ont eu la crainte de Dieu, & conséquemment qui se sont appliquez à lui plaire, ou qui ont marché en sa presence ; ce qui est même chose que de dire qu'ils ont eu soin de leur salut. Nous n'en rapporterons aucun exemple en particulier, puisqu'ils ont tous employé le même moyen de se sanctifier, & marché dans la même voye du salut, en laissant au Messie qu'ils attendoient, & par les mérites duquel ils espéroient être sauvez, l'emploi, & l'office de sauver les hommes.

Ce que nous devons apprendre de l'exemple de Salomon.

Salomon, qui a été le plus sage de tous les hommes, pendant qu'il a été fidéle à Dieu, avouë qu'il a été le plus insensé de tous, quand il s'est appliqué à tout autre soin qu'à celui de lui plaire, & de marcher dans la voye que son Pere David lui avoit marquée en mourant, & que Dieu même lui avoit revelée immédiatement : *Stultissimus sum virorum.* (*Proverb* 30.) Jamais personne n'a mieux compris l'importance du salut que lui, puisque c'est en cela qu'il a fait consister toute la sagesse, mais pour son malheur, personne ne l'a guére plus mal mise en pratique ; de maniere qu'il a laissé un juste sujet de douter, si les belles lumieres, dont il a été éclairé, ne l'ont point conduit par sa faute, & le mauvais usage qu'il en a fait, dans le précipice d'un malheur éternel. Heureux, si l'aveu qu'il a fait de ses égaremens, a été un effet de sa pénitence, & s'il est rentré dans la voye de salut, dont il s'est si lâchement écarté. Du moins les paroles, par où il finit ce livre admirable qui porte le nom d'Ecclesiaste ou de Prédicateur, sont une éloquente prédication, & une leçon que nous ne devons jamais oublier : *Deum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* (*Eccl.* 12.) Comme s'il vouloit dire, que l'homme n'est sur la terre que pour y faire son salut, par la crainte de Dieu, & l'observation de ses commandemens ; & que s'il n'y pense & n'y travaille sérieusement, comme à son unique affaire, c'est inutilement qu'il est au monde.

Le Fils de Dieu en se faisant le Sauveur des hommes, leur a appris comment ils devoient travailler à leur salut.

Non-seulement le Fils de Dieu s'est fait homme, & est venu sur la terre pour sauver les hommes, mais encore pour leur montrer par son exemple, de quelle maniere ils doivent travailler à leur salut. En effet, cet homme Dieu dont la moindre action eût pû suffire pour sauver un million de mondes encore plus criminels que celui-ci, a tout rapporté à cette fin, ses paroles, ses actions, ses travaux, ses souffrances, sa mort & son sang, & tous ses mérites. Il employe encore tous les jours pour le même dessein, ses graces, ses inspirations, ses bienfaits, & comme parle saint Bernard il s'y employe lui-même : *Totus in usus meos expensus.* C'est l'exemple qu'il donne aux hommes, de quelle maniere ils doivent s'appliquer à l'affaire de leur salut, à laquelle ils ont le principal interêt. Mais hélas ! avec quelle négligence y travaillent-ils ? nulle ferveur dans leur prieres, nulle vivacité, nulle ardeur dans tout ce qu'ils font & ce qu'ils entreprennent pour leur salut. Il en est de la plûpart comme des trois Disciples que le Sauveur avoit choisi pour être témoins de ses douleurs sur la montagne des oliviers, qui dormoient d'un profond sommeil, pendant que le Sauveur étoit le plus appliqué à ménager le salut des hommes avec son

Père Eternel, qu'il prioit avec plus d'instance & de ferveur, & que l'impression que faisoit sur son cœur la vive représentation des tourmens qu'il devoit endurer pour ce sujet, faisoit couler une sueur de sang de tous les membres de son sacré corps. Voilà tout ce que font la plûpart des hommes ; ils s'endorment sur une affaire qui les regarde personnellement, ils vivent dans une indolence inconcevable pendant que le Sauveur pense continuellement à leur salut ; quoiqu'il les ait avertis tant de fois d'y veiller eux-mêmes, d'être attentifs, & de mettre en état cette affaire, où il y va d'un bonheur ou d'un malheur éternel.

Nous n'avons point dans le Nouveau Testament d'exemple du soin & de l'empressement que nous devons avoir de nôtre salut, plus marqué que celui de saint Paul : puisqu'il témoigne lui-même, que tantôt il craignoit d'être reprouvé après avoir prêché aux autres, & leur avoir enseigné la voye du salut : *Castigo corpus meum & in servitutem redigo, ne cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* Tantôt que la douleur qu'il concevoit d'avoir été un persécuteur, étoit vive & continuelle, & lui pénétroit le cœur : *Tristitia mihi magna, & continuus dolor cordi meo.* Tantôt qu'il n'avoit garde de faire plus d'état de sa vie, que de son salut : *Non facio animam meam pretiosiorem quàm me.* Quoique cet Apôtre eût été appellé à un ministere si éclatant, par une vocation miraculeuse, qu'il eût assûrance que Dieu lui eut fait miséricorde : *Misericordiam consecutus sum.* Qu'il eût été ravi jusqu'au troisiéme Ciel, & qu'enfin il s'employât tout entier au salut des autres, & qu'il souhaitât perdre la vie, & se sacrifier comme une victime pour sauver leurs ames : *Ego autem libentissimè impendam, & superimpendar ipse pro animabus vestris.* Pour nous apprendre qu'il n'y a point d'état si élevé, ni de degré de perfection & de vertu, point d'emploi ni de condition, où nous n'ayons sujet de craindre, & de travailler avec crainte & avec tremblement à nôtre salut, comme ce même Apôtre nous l'ordonne.

Il faut penser & travailler à cette affaire du salut, à l'exemple de saint Paul.

1. ad Cor. 9.

Act. 20.

1. Ad Tim. 1.

2. ad Cor. 12.

Applications de quelques Passages.

Martha, Martha, sollicita es, & turbaris erga plurima, porrò unum est necessarium. Luc. 10. L'application que l'on fait communément de ces paroles, à l'affaire du salut, est authorisée des Saints Peres ; & les Prédicateurs s'en servent si communément, que c'est aujourd'hui le seul usage qu'on en fait : Aussi expriment-elles le plus naturellement, & la nécessité de travailler à cette unique affaire, & l'inutilité de tous les autres soins. Non, Chrétiens, il n'est point nécessaire que vous acqueriez cette terre, que vous exerciez cette charge, ou que vous possediez ces richesses : Quand vous auriez tous ces biens, si vous perdez vôtre ame, & si vous manquez à faire vôtre salut, tout est perdu pour vous ; quand vous perdriez tous ces biens, si vous sauvez vôtre ame, tout est sauvé, tout est en assûrance pour vous ; ce seul gain repare toutes vos pertes ; parce que c'est l'unique nécessaire : *Porrò unum est necessarium.* C'est donc en vain que vous vous empressez, que vous vous inquietez, & que vous vous donnez tant de mouvemens pour toutes les affaires de cette vie : *Sollicita es, & turbaris erga plurima.* Puisque tout ce qui n'est point pour le salut, est de nulle

Le salut est l'unique chose nécessaire en ce monde.

conséquence ; car enfin c'est l'unique chose que nous avons à faire en ce monde, c'est l'unique fin que Dieu s'est proposée dans toutes ses opérations au dehors : c'est l'unique but que le Fils de Dieu a toûjours regardé dans tous les travaux de sa vie ; c'est le plus grand & l'unique interêt que nous ayons, & auprès duquel tous les interêts que nous pouvons prendre en d'autres affaires, ne peuvent être d'aucune considération.

Nôtre salut est le premier & le plus grand interêt que nous ayons.

Qui sibi nequam est, cui bonus erit ? Eccli. 14. Celui qui n'est pas bon pour soi, à qui est-il bon ? Nous sommes si vifs pour nos moindres interêts, d'où vient que nous sommes si tranquilles sur un interêt aussi grand qu'est celui de nôtre salut, où il s'agit de tout & pour toûjours. Dès-là qu'on vous dit, cela vous regarde, c'est vôtre affaire, quels mouvemens ne vous donnez-vous point ? vous mettez tout en œuvre, nul obstacle ne vous rebute ; Avez-vous une affaire plus importante, & qui vous regarde de plus près, que celle de vôtre salut ? D'où vient que vôtre amour propre, qui vous rend si empressez pour des bagatelles dès-là qu'elles vous regardent, vous laisse dans une tranquillité si surprenante sur une affaire d'une conséquence infinie pour vous ?

De quelle maniere il faut travailler à son salut, selon saint Paul.

Cum metu & tremore salutem vestram operamini. Ad Philipp. 2. La véritable, ou pour mieux dire, l'unique raison, pourquoi tant de gens désirent se sauver, & que si peu néanmoins se sauvent ; c'est que peu de gens travaillent à leur salut, & le désirent comme il faut. Ce ne sont que des désirs languissans, desseins en l'air, projets en idée, volontez inefficaces, ou plûtôt pures velleïtez. Il faut mettre la main à l'œuvre, & avoir toûjours une juste appréhension de ne pas réüssir dans cette affaire. En sorte que cette crainte nous fasse appliquer tous nos soins, & prendre toutes les précautions imaginables : *Operamini.* Travaillez, les affaires ne se font pas si on ne les fait. Un marchand ne s'enrichit pas s'il ne trafique, un artisan n'acheve pas son ouvrage s'il ne travaille, & vôtre salut ne se fera pas si vous ne le faites : *Operamini cum metu & tremore.* Travaillez avec une crainte, qui aille jusques à la frayeur & au tremblement. Quelle crainte plus juste & plus raisonnable que de craindre d'être malheureux pour jamais, que de perdre un Royaume éternel, & la possession de Dieu même, pour une éternité, si nous ne sommes pénetrez de cette crainte dans la vûë des dangers où nous sommes continuellement, de nous perdre, il faut que nous soyons insensibles, ou que nous n'ayons point de Religion : *Operamini salutem vestram.* Faites le salut de vôtre ame, travaillez-y avec cette application & cette crainte. Vous n'avez qu'une ame, il y faut travailler uniquement, si vous la perdez, tout est perdu, sans ressource, sans retour, sans espérance : *Cum metu & tremore salutem vestram operamini.*

Il faut souvent avoir recours à Dieu, parmi les dangers où nous sommes de nous perdre.

Domine salva nos perimus. Matth. c. 8. C'est à vous, ô mon Dieu ! que nous devons nous adresser, & vous dire les mêmes paroles, que vous dirent autrefois vos Apôtres, se voyant en danger de se voir engloutis dans les flots de la mer. Sauvez-nous, Seigneur, sur cette mer orageuse du monde, où tant de vents furieux s'élevent continuellement, où il y a tant d'écueils cachez que nous ne pouvons éviter. Si vous ne nous servez de guide ; la tempête nous menace, les flots nous gagnent, l'art devient inutile, & la force sans effet : *Salva nos.* Hé quoi, Seigneur, cet œil toûjours ouvert qui veille sur les élûs, s'est-il

s'est-il fermé pour nous ? *Perimus.* Le monde nous entraîne, le torrent nous emporte, la coûtume nous domine, tout conspire à nous perdre, nous abandonnerez vous ? Souvenez-vous des prodiges que vous avez faits pour me sauver & achevez un ouvrage, qui vous a tant couté.

Pater meus usque modo operatur, & ego operor. Joan. 5. dit JESUS-CHRIST au sujet de nôtre éternité. De tout temps mon Pere a travaillé, & moi je travaille encore, & àquoi Messieurs ? à la sanctification de nos ames, & aux interêts du salut que nous négligeons : *Pater meus operatur.* Mon Pere y a travaillé, pour cela il a créé le Ciel & la terre, pour cela il nous a donné un esprit docile, & susceptible d'instruction, & formé un cœur libre, & capable de mériter la gloire : car voilà la fin de la création, dont vous êtes redevables à mon Pere : *Pater meus operatur.* Mes démarches n'ont pas démenti ses projets : *Et ego operor.* Verbe Divin que je suis, je me suis fait chair, Fils de Dieu, j'ai fait ensorte qu'on pût m'appeller le Fils de l'homme, & cela pour sauver ce qui s'étoit perdu : *Veni salvum facere quod perierat.* A ce grand ouvrage j'ai consacré mes soins, mes sueurs, & mon sang. J'ai fait plus, j'ai poussé mon affection jusqu'au delà de mon départ, & jusqu'au moment que je vous parle, par mes graces. Quoi ! un Dieu, qui trouvera sa gloire dans ma perte comme dans mon salut, s'est fait une occupation, une étude de mon salut, & je pourrois le négliger ?

Ce qu'un Dieu a fait pour nôtre salut, & le peu que nous faisons.

Quid faciens vitam æternam possidebo ? Luc. 18. Que ferai-je pour posseder la vie éternelle ? C'est ce que tous les Chrétiens devroient dire à Dieu, s'ils avoient un véritable désir de se sauver : car ce désir, quand il est sincere, renferme la préférence du salut à toutes les choses du monde ; ce Docteur de la Loi, qui faisoit cette demande au Fils de Dieu : *Quid faciens*, témoigne parlà, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût résolu de faire, qu'il considéroit l'acquisition du salut comme l'unique nécessaire, & qu'il faisoit ceder tout le reste à ce désir. Mais ce désir au contraire est si foible en la plûpart des hommes, qu'ils ne veulent pas faire le moindre effort pour se séparer de ce qui leur peut faire le moindre obstacle à ce dessein. Ils ne disent pas que ferai-je ? *Quid faciam* ? Mais ils ne veulent rien faire, ils ne veulent pas même s'informer de ce qu'ils doivent faire, ni des voyes pour arriver à cette fin ?

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Si cor habes, intellige, quia omni necessitate major est necessitas animæ salutis. Ambrosius, Serm. 4. de Camelo, &c.

Attende tibi, hoc est animæ tuæ, in quâ te potiorem esse nosti. Idem.

Quo præstantior causa, eò debet esse attentior cura. Idem, l. 1. Offic. c. 44.

Quid te pro salute tuâ facere oportet, quando pro te Christus in oratione pernoctat?

Si vous avez du bon sens, concevez qu'il n'est point de nécessité plus grande, que celle de se sauver.

Pensez à vous, c'est-à-dire, à vôtre ame, qui est la plus excellente partie de vous même.

Plus une affaire est importante, plus elle mérite nos soins.

Que ne devez vous pas faire pour vôtre salut, puisque JESUS-CHRIST passe les nuits en

Species tibi datur, forma præscribitur quam debeas æmulari. Idem, lib. 5. in Lucam.

oraison, pour vous le procurer? C'est l'exemple qu'il vous donne, c'est le modèle que vous devez suivre.

Christus pro omnibus mortuus est, ejus momenti est unius hominis, cujus momenti est omnium perditio. Idem, in Epistol. ad Hebræos.

Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, la perte d'un seul est quelque chose d'aussi considérable que la perte de tous.

Summa amentia est, ut cum diabolus animarum nostrarum perditioni tantopere invigilet; nos contra, pro nostrâ ipsorum salute non eandem adhibeamus diligentiam. Chrysost. Homil. 2. in 2. Joannis Epist.

C'est pour nous une extrême folie, de ne pas travailler autant à nôtre salut, que le démon travaille à nôtre perte.

Anima cum quotidie vulneretur, & præcipitetur, & modis omnibus pereat, nec parva pro eâ nos sollicitat cura. Idem, l. 1. de compunct. cordis.

Nôtre ame fait tous les jours des chûtes, & reçoit des playes qui la font périr de mille façons, & nous n'en prenons pas le moindre soin.

Nihil ita gratum Deo, & ita curæ, ut animarum salus. Idem, in quadam Homil. in Genesim.

Dieu n'a rien si à cœur, rien ne lui fait tant de plaisir, que le salut des ames.

Nihil tam dignum Deo, quàm salus hominum. Tertull. l. 2. contra Mar.

Rien de si digne de Dieu, que le salut des hommes.

Summa est voluntatis Dei salus eorum quos adoptavit. Idem, l. de orat.

Dieu veut par dessus toutes choses, le salut de ceux qu'il a adoptez.

Salus creaturæ lucrum est creatoris. Hieronym. in Jeremiam.

Le salut d'une créature est une espece de gain dont le Créateur est jaloux.

In vacuum accipit animam, qui sola præsentia cogitat, & quæ sequuntur in perpetuum non attendit. Greg. l. 7. Moral. cap. 19.

Autant vaudroit n'avoir point reçû d'ame, quand on ne pense qu'au présent, sans faire réflexion à l'éternité qui suit.

Homines provisione perversâ, impendunt parvo tempori curam maximam, & maximo tempori curam brevem. S. Eucherius, Epist. ad Valerianum, de contemptu mundi.

Les hommes par une prévoyance mal entenduë, se donnent beaucoup de peines pour un temps fort court, & s'en donnent fort peu pour un temps de longue durée.

Primas apud nos curas quæ prima habentur obtineant, primasque sollicitudinis partes salus quæ prima est vindicet. Idem, Ibidem.

Ce qu'on estime le plus doit être l'objet de nos prémiers soins: il faut donc les donner à nôtre salut qui est nôtre plus cher interêt.

Hæc nos cura occupet, non jam planè prima, sed sola. Idem, Ibidem.

Nous ne devons nous occuper que du soin de nôtre salut, puisque c'est non seulement nôtre premiere affaire, mais l'unique que nous ayons.

Pereat mundi lucrum, ne fiat animæ detrimentum. Idem, Ibidem.

Périssent tous les avantages du monde, plûtôt que de perdre nôtre ame.

O insania ægroti! anima tua languet in peccatis usque ad mortem æternam, & non quærit medelam. S. Bonavent. Serm. 10. in Rogat.

Quelle folie pour un malade? vôtre ame languit en des pechez qui la conduisent à la mort éternelle, & elle ne cherche point de remede à ses maux.

Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te. August. de verb. Apost.

Celui qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous.

Optimus æstimator rerum, qui nihil suorum sibi præferendum extstimet: quam multi saluti propriæ modicam vilissimamque pecuniam prætulerunt. Bernard. Serm. 30. in cantic.

C'est sçavoir bien juger des choses, que de ne rien préférer de ce qu'on possede, à soy-même; combien en a-t-on vû qui ont préféré un peu de vil argent à leur propre salut!

Non ergo sapiens, qui sibi non est. Idem, lib. de considerat.

Ce n'est donc pas être sage, que de ne l'être pas pour soi-même.

Custodi salutem tuam semel pro illâ Christus mortuus est ; si illam amiseris, non poteris habere Christum alium, qui pro te moriatur, vel ejusdem Christi aliam mortem. Hugo à Sancto Vict. in hæc verba : anima mea in manibus meis semper.

Conservez chérement vôtre ame, pour laquelle JESUS-CHRIST est mort une fois, si vous la perdez, vous ne pouvez avoir d'autre Sauveur qui meure pour vous, JESUS-CHRIST ne mourra pas non plus une seconde fois pour vous racheter.

Nihil utilius est quam sibi utilem esse. Seneca l. 2. de Beneficiis.

Rien n'est plus utile, que d'être utile à soi-même.

Majorum nugæ negotia vocantur. Idem.

On donne le nom d'affaires aux bagatelles dont s'occupent les grands.

In rebus ad salutem pertinentibus, hoc ipso quis peccat, quod certis incerta præponat, August. l. 1. de Baptismo. cap. 3.

Dans les choses qui regardent le salut, on péche dès qu'on préfére l'incertain au certain.

Damna animæ totum penitus secum auferunt ; nec quicquam homo omnino habere potest, qui se ipsum, damno animæ pereuntis amittit. Salvian. l. 3. ad Eccles. Cathol.

Perdre son ame, c'est tout perdre, & un homme qui se perd lui-même en perdant son ame, ne peut plus rien avoir.

Nulla potest compendii causa consistere, ubi constat animæ intervenire dispendium. S. Eucherius.

Il n'est point d'interêt qui nous doive arrêter, quand nous sommes convaincus qu'il y va de la perte de nôtre ame.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

De quelle nature est l'affaire de nôtre salut.

LE salut de l'ame n'étant ni une vertu particuliére ni l'acquisition de quelque bien en particulier, on ne peut le définir autrement, que la possession du souverain bonheur pour lequel nous sommes creés, ni donner une autre notion de l'importance de cette affaire, sinon qu'il s'agit d'être éternellement heureux, si nous en avons une bonne issuë, ou d'être malheureux pour jamais, si nous venons une fois à la manquer. Voila ce que c'est que l'affaire du salut; & c'est de cette idée que nous devons nous en former, que l'on doit tirer toutes les conclusions morales, toutes les veritez pratiques, & toutes les résolutions que nous devons prendre pour la conduite de nôtre vie, & c'est sur cela que nous devons régler nos projets, nos soins, nos emplois, nos actions, & toutes nos autres affaires, & c'est en un mot, à quoi nous devons référer tout le reste comme à sa fin.

La nécessité que nous avons de travailler à nôtre salut. Luc. 10.

Le salut, qui consiste en la possession du souverain bien qui nous rend éternellement heureux, & la fin pour laquelle Dieu nous a creés, c'est-là l'unique nécessaire dont parle le Fils de Dieu dans l'Evangile : *Porro unum est necessarium.* C'est-là proprement, comme dit le Sage, ce qui fait tout l'homme, ce qui lui est essentiel : *Hoc est omnis homo.* Comme s'il vouloit dire que l'obligation de servir Dieu, de garder ses commandemens, & de tendre à lui, comme à sa fin derniere, qui sont les moyens de faire nôtre salut ; que cette obligation, dis-je, n'est pas moins essentielle à l'homme regardé dans l'ordre moral, qu'il est essentiel à l'homme regardé dans l'ordre naturel, d'avoir un corps & une ame raisonnable ; & que comme Dieu ne peut faire un homme, qui ne

soit pas composé de corps & d'ame, aussi ne peut-il pas faire qu'un homme ne soit point obligé de tendre à Dieu comme à sa derniere fin. Ainsi l'on peut dire qu'un homme qui ne travaille pas à son salut, en tendant à Dieu continuellement, comme à sa fin derniere, n'est pas proprement un homme, mais un fantôme d'homme; & que ce n'est pas un monstre moins surprenant dans la morale, que le seroit dans la nature, un feu qui n'échaufferoit point, un soleil qui n'éclaireroit pas. Avec cette différence que l'homme étant un agent libre, Dieu a voulu qu'il tendît à sa fin librement, & qu'il travaillât à l'acquerir.

Nôtre salut a été le premier objet des pensées & des desseins de Dieu.

Le salut de l'homme a été le premier objet des pensées de Dieu; quand dans ses projets éternels il a résolu de faire des créatures intelligentes, il les a dès-lors destinées à ce salut, & leur a preparé tous les moyens pour y arriver. De sorte que dès l'éternité, & aussi-tôt qu'il a resolu de créer le monde, il a pensé au salut des hommes qui en doivent faire la plus noble partie. De plus c'est uniquement à ce salut qu'il a réferé tous ses autres ouvrages; soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre divin de la grace. C'est à cette fin qu'il a rapporté la création de cet univers, & de toutes les parties qui le composent, & même tous les évenemens qui sont arrivez dans le monde politique, & qui arriveront jusqu'à la fin des siécles, qui n'ont eu, & qui n'auront point d'autre but que d'avancer le grand ouvrage du salut de quelques élus. *Omnia*, dit saint Paul, *propter electos.*

Le salut des hommes a été le but & la fin de la venuë, & des travaux du Fils de Dieu sur la terre.

C'a été le principal but de la Mission du Fils de Dieu, qui ne se seroit point incarné selon la plus saine Théologie, & la plus conforme à la tradition, s'il n'y eût eu des hommes à sauver, & à racheter. Voilà uniquement ce qui l'a obligé à descendre du trône de sa majesté, & de sa grandeur, à se dépouiller des avantages de sa gloire, à s'abaisser en prenant nos miseres & nos foiblesses, à un état si disproportionné à sa souveraineté; il ne s'est point proposé d'autre fin d'un si prodigieux abaissement, que de rappeller l'homme au Ciel, qui étoit déchû de tous les droits qu'il y avoit, que de retracer sur son ame défigurée par le peché, les traits de sa Divine ressemblance, que de venir rechercher & remettre en la voye du salut cette brebi égarée, qui ne pouvoit plus revenir à lui, s'il ne prenoit le soin de la ramener.

Le salut est la fin générales de toutes les affaires que nous pouvons avoir en ce monde.

Toutes les affaires de ce monde doivent se rapporter à l'affaire du salut; parce que selon cette pensée de saint Thomas, l'affaire du salut est la fin générale, à laquelle toutes les fins particulieres & subalternes doivent aboutir dans le monde. Il y a bien des états & des emplois, l'exercice d'une charge, le soûtien d'une famille, l'éducation des enfans, le négoce, la guerre, le Barreau. Mais toutes ces choses ne sont qu'une seule dans la fin, parce que leur multiplicité, se rapporte à l'unité du seul necessaire: *Non multa sed unum, quia multa sunt ad unum.* Ainsi l'on peut inferer de ce principe, que nous n'avons proprement qu'une affaire au monde, qui est de nous sauver, toutes les autres affaires étant subordonnées à celle-là, & n'étant que des moyens differens pour venir à bout de celle-là, que les Peres & les Théologiens appellent pour ce sujet l'unique affaire: *Porro unum est necessarium.*

L'affaire de nôtre salut

Si nôtre salut ne dépendoit que de Dieu, il seroit en de bonnes mains, nous pourrions, & nous devrions nous en tenir sûrs: mais il dépend aussi de

nous, & il ne peut être en de plus mauvaises mains. Une volonté foible, un esprit aveugle, un cœur corrompu, qui a un grand penchant pour le mal, & beaucoup de repugnance pour le bien, ne sont pas d'un grand secours, ou plûtôt sont un grand obstacle au salut, & c'est là pourtant nôtre disposition. Mais de cette vérité incontestable que nôtre salut dépend de Dieu & de nous, il s'ensuit que comme Dieu nous en a donné les moyens, & qu'il n'a rien omis de ce qui dépend de lui, si nous ne nous sauvons pas, nous ne devons nous en prendre qu'à nous mêmes; & que nôtre perte viendra uniquement de nous: *Perditio tua ex te Israël.* Dieu veut nous sauver véritablement, mais nous ne le voulons qu'imparfaitement. Dieu le veut à condition que nous y travaillions, la condition dépend de nous, si nous ne voulons pas la condition à laquelle l'ouvrage de nôtre salut est attaché, nous ne voulons donc pas véritablement nôtre salut: *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine tè*, dit saint Augustin.

dépend de Dieu & de nous.

Osée. 13.

Il y a cette différence entre les justes & les pecheurs, qui sont également engagez dans le siécle; que les justes travaillent premiérement pour leur salut, & ensuite ils donnent les soins que leur état demande d'eux, aux choses de la terre; au lieu que les pecheurs renversent cet ordre, & toûjours appliquez à se faire un bonheur temporel, ils ne donnent que quelques momens à l'ouvrage de leur salut. Les uns mettent le Ciel avant la terre, & rapportent même à Dieu ce qu'ils semblent faire pour le monde, les autres mettent la terre avant le Ciel, & rapportent souvent au monde ce qu'ils paroissent faire pour Dieu, c'est-à-dire, que les pecheurs ne cherchent leur bonheur que dans les prospéritez temporelles, & que si Dieu verse dans leurs ames les rosées salutaires de la grace, ils en étouffent les fruits naissans par les épines, & les soins de la terre qui les occupent.

Différence entre les justes & les pecheurs par rapport au soin de leur salut.

Toute prudence, pour être vertu, doit pouvoir arriver à la fin, & s'il lui est impossible d'y parvenir, dès-là ce n'est plus prudence, puisque selon la Philosophie, être prudent, c'est ordonner les moyens pour nous conduire à la fin. Or il n'y a que la prudence du salut qui obtienne la fin qu'elle se propose. Que prétend un homme qui se régle par la prudence humaine? N'est-il pas évident que sa fin est de se rendre heureux. Mais je ne veux point d'autre raisonnement que l'expérience des gens du monde: sont-ils heureux, ou plûtôt ne sont-ils pas sans cesse malheureux? Voilà l'effet de leur prudence imaginaire. Il n'en est pas ainsi de la prudence du salut, elle se propose un bonheur; mais elle y arrive surement.

La véritable prudence est de travailler à son salut.

Quand on dit qu'il faut préférer le soin de son salut à tous les soins de la terre, ce n'est pas à dire qu'il soit nécessaire d'abandonner toutes les autres occupations, il suffit de les y subordonner toutes, & de ne rien faire qui en retarde l'avancement, & qui en empêche les succez; par ce moyen, comme elles n'auront toutes qu'une même fin, ainsi que nous avons déja dit, elles ne feront toutes qu'une même affaire, de même que nous voyons dans chaque science, qu'encore qu'on y traite une infinité de sujets differens, il y en a néanmoins un principal, universel & supérieur, qui domine tous les autres, & qui fait qu'étant tous établis sur un même principe, & rapportez à une même fin, ils se réduisent tous sous une même faculté, & ne portent tous qu'un même titre.

Pour travailler efficacement à son salut il n'est pas nécessaire de renoncer absolument à toutes les choses du monde.

De la difficulté qu'il y a de se sauver. Ce qui nous oblige de travailler pour cela, & de nous y appliquer tout de bon.

On peut juger de la difficulté qu'il y a de se sauver, par la difficulté que nous ressentons à garder les préceptes & les hautes maximes de l'Evangile, & par le petit nombre des personnes qui les observent. Je ne parle point ici des conseils, parce qu'on diroit qu'ils ne sont pas d'une nécessité absoluë pour le salut : cependant remarquez en passant, que le conseil en plusieurs rencontres passe en précepte, à l'égard d'une infinité de personnes. Que la retraite par exemple, la patience dans les injures, la fuite des compagnies, des aises, de l'honneur des amis même, peut devenir un commandement exprès, par cette régle fondamentale de l'Evangile ; si vôtre main vous devient une occasion de peché, il la faut couper.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Nous vivons necessairement entre un bonheur & un malheur infini.

NOus avons à désirer le plus grand de tous les biens, le souverain bien ; nous avons à craindre le plus grand de tous les maux, le souverain mal ; tous nos mouvemens doivent aboutir à l'un ou à l'autre ; nous ne pouvons échapper au dernier, sans nous rendre dignes du prémier : nous ne pouvons mériter le premier sans nous éloigner du dernier ; & il y va dans nôtre choix ou de nôtre bonheur, ou de nôtre malheur éternel ; sur cela, il seroit fort naturel que nous fussions sans cesse, ou enflammez d'un désir violent, ou abatus des terreurs d'une vive crainte. Nous désirons les richesses, les honneurs, les plaisirs, le repos ; ce bien qui sera, si nous voulons, le terme de nôtre vie, est un assemblage de richesses, d'honneurs, de plaisirs, de repos solides, constans, inalterables, éternels, ineffables, incompréhensibles. Nous craignons la pauvreté, l'ignominie, la douleur, la tristesse ; ce mal qui terminera nôtre vie si nous ne prenons de justes mesures pour l'éviter, sera un assemblage de pauvreté d'ignominie de douleur, de tristesses accablantes, mortelles, & sans remede, sans soulagement, sans ressource, accompagnées d'un désespoir furieux. Au milieu de ces deux termes si opposez, nous ne sommes point touchez, nous vivons dans l'indifférence, nous nous amusons de bagatelles ; je tais ce qu'il y a dans nôtre conduite de plus étrange, flottant presque sans relâche de désir en désir, & de crainte en crainte, nous regardons ce bien & ce mal, dont dépend nôtre destinée, comme un objet qui doit peu nous interesser : nôtre ame n'y voit rien qui la pique, & sur quoi elle ait sujet de troubler sa tranquillité : *Pris d'un livre intitulé : Remarques, sur divers sujets de Religion & de Morale, tome 1.*

Nous vivons en ce monde comme si nous n'avions rien à craindre

Telle est nôtre disposition à l'égard de nôtre malheur éternel. Vivons-nous comme des personnes qui ayent sujet d'appréhender dans une affaire de cette conséquence ? A quoi la crainte ne nous engageroit-elle pas ? quelle vigilance, quelles précautions, quelle circonspection un si épouvantable danger ne demanderoit-il pas de nous ? C'est sur quoi nous nous endormons plus

volontiers ; la chose du monde la plus facile c'est nôtre damnation, & la perte de nôtre salut : un seul moment, une seule action, peut la conclure ; & c'est la chose du monde qu'on diroit que nous craignons le moins. Cette indolence est incroyable. S'il est vrai que nous voulions nous sauver, c'est à nous à juger de la vérité ou de la fausseté de cette indolence. *Le même.*

pour nôtre salut.

Ne pas croire une éternité ; c'est une impie infidélité : la mépriser c'est un brutal désespoir. Un Chrétien la croit & toutefois il passe ses jours dans la licence ; je soûtiens qu'il ne veut pas la meriter. Il vit mal, & il veut s'en rendre digne ; je soûtiens que cela est impossible ; on ne se sauve pas par le crime. Qu'il choisisse donc, ou d'abandonner la croyance qui lui propose le Ciel, ou d'abandonner l'espérance d'y entrer, en continuant ses pechez. Car comment allier & sa croyance & son espérance à cet égard, avec les actions d'un homme, ou qui n'attend pas, ou qui n'estime pas un bonheur éternel ? Nous sommes persuadez qu'un fidele se soumet à ce point essentiel de la Religion, qu'il y a une recompense éternelle de la vertu : nous sommes encore persuadez qu'il ne sçauroit regarder avec indifférence une récompense si riche & infinie en sa durée. Puisqu'il n'en doute pas, puisqu'il convient qu'elle doit lui apporter un bonheur accompli : qu'il fasse lui-même la comparaison de sa conduite avec ses sentimens. Cette éternité doit prévaloir à tous ses interêts passagers ; cela est-il vrai ? Si des plaisirs & des biens frivoles l'emportent dans son cœur sur son salut & son bonheur éternel, à quoi doit-il imputer ce renversement ? Sa foi & sa pensée le portent à son souverain bien ; & il n'y va pas, & il s'en éloigne, & il le perd. Il faut qu'il avouë malgré qu'il en ait ou qu'il ne le croit pas, ou qu'il le méprise : affreuse ressource d'une vie mondaine & libertine ! *Le même.*

C'est manque de foi ou d'espérance quand on ne travaille pas à l'affaire de son salut.

Combien de gens vivent dans une habitude de peché, & avec des attachemens criminels, sans se mettre en peine de faire pénitence, & de se reconcilier avec Dieu ? Ignorent-ils le malheur qui les menace ; non, ils ont la foi. Doutent-ils de l'incertitude de la vie & de la mort ? pourroient-ils en douter quand ils le voudroient ? ils peuvent donc être surpris, plongez encore dans leur commerce d'iniquité : ils ne sçauroient le nier. S'ils sont enlevez de ce monde sans autre préparatif que leurs crimes pour comparoître devant Dieu, les voilà reprouvez pour toûjours, cela est visible. Cependant ils n'ont pas peur, ils ne se donnent pas le moindre mouvement pour se faire une meilleure destinée : c'est une indolence incroyable sur l'affaire de leur salut, il n'y a pas d'apparence qu'elle leur tienne au cœur. Dans le péril affreux où ils sont, une peine, une diligence médiocre ne suffiroit pas pour marquer le désir qu'ils auroient de s'en tirer. Mais un événement, où il va de tout nôtre bonheur, doit occuper tous nos soins, toute nôtre application, toutes nos alarmes. Ce ne seroit pas encore assez, s'il est vrai que nous appréhendions de réüssir. Nôtre crainte doit nous rendre habiles & industrieux : elle doit nous engager à des efforts extraordinaires : elle doit nous tenir en d'éternelles perplexitez, nous solliciter à tout tenter, à tout entreprendre pour ne pas succomber : nous inspirer mille moyens différens pour joüer à coup sûr. S'il nous reste, ou un peu de sentiment, ou un peu de bonne volonté, il n'est possible de nous rasûrer par une prévoyance ordinaire. Pour se soûtenir dans une conjoncture, où si l'on vient

Indolence incroyable de la plûpart des hommes sur l'affaire de leur salut.

à être malheureux, l'on est perdu sans ressource; l'on veille aux démarches de ses ennemis; l'on interesse ses amis; l'on se fait des protecteurs; l'on examine, l'on consulte, l'on sollicite, l'on presse, l'on ne ménage, l'on n'épargne rien, & rien ne coûte. A l'égard des mondains, à peine pensent-ils au sujet qu'ils ont de craindre: ils espérent tout, sans prendre de mesures pour ne pas périr. Leur indolence va encore plus loin; ils vivent contens, sans réflexion, sans inquiétude, sans espérance: désirent-ils, veulent-ils se sauver? *Le même.*

Si nous désirions comme il faut nôtre salut, nous nous roidirions contre les obstacles qui s'y opposent.

Nous éprouvons la difficulté qu'il y a à nous sauver, nous nous en plaignons; elle sert même de prétexte à nôtre imprudence & à nôtre lâcheté. Si néanmoins il est véritable que nous ayons à cœur l'ouvrage de nôtre salut, d'où vient que picquez par les peines qui l'accompagnent, nous ne nous en faisons pas, comme dans tout autre projet, un point d'honneur d'y réüssir? D'où vient que nous nous rebutons si aisément des obstacles, qui se présentent nécessairement à nous, & qu'il ne tient qu'à nous de surmonter? Nous ne nous attendons pas à mériter la gloire par le repos & par les délices; nous ne devons pas être surpris des obstacles que nous avons à franchir dans nôtre chemin. Il est donc bien étonnant que nous abandonnions nôtre salut, parce qu'il est difficile; nous, que la vanité soûtient dans les desseins qui mettent nôtre constance à l'épreuve. Le Christianisme & tous les biens d'un bonheur éternel ne font pas assez d'impression dans nous, pour nous animer: nous languissons aussi-tôt, & nous demeurons oisifs, comme s'il ne nous importoit pas d'être sauvez. Que l'on dise ce qu'on voudra pour se flatter, pour s'étourdir; il n'est pas possible d'allier une volonté sincere du salut avec cette molle indifférence. *Le même.*

Il n'y a point de négligence égale à celle que nous avons nous-mêmes de nôtre salut.

Quel est l'homme si peu zelé, si peu charitable, qui peut négliger davantage nôtre salut, que nous le négligeons nous-mêmes, si nôtre salut dépendoit de lui, comme il dépend uniquement de nos soins? A quoi pensons-nous donc, & à quoi nous amusons-nous? Dites-moi, je vous prie, à quoi c'est que vous employez cette raison si éclairée, cette intelligence si sublime, ces belles lumiéres, cette sagesse, ces forces, tous ces talens, cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour l'employer à des bagatelles? Peut-être n'y avez-vous jamais bien pensé, que l'affaire de vôtre salut éternel est entierement entre vos mains; que la vie ne vous a été donnée, que pour y travailler sans relâche; en un mot, que c'est là vôtre importante affaire, vôtre unique affaire? Oüi, je le repete encore une fois; c'est là vôtre unique affaire; unique, parce c'est la seule qui demande & qui mérite vôtre application; unique, parce qu'elle demande toute vôtre application; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépende de vôtre application. *Le P. de la Colombiere, tome 3. Sermon 46.*

On doit juger de l'importance de cette affaire, par la perte qu'on fait en la perdant.

Cette affaire perduë, tout est perdu; puisque Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il ne peut y avoir de bien; que Dieu même est perdu pour nous, sans ressource & pour toûjours. Cette affaire perduë, l'ame sera plongée dans une douleur amere, dans des regrets inexplicables, qu'elle fera éternellement, mais inutilement éclater par toutes les marques du plus funeste désespoir. Enfin, cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se seroit-il trompé, en disant que tout le reste est de nulle conséquence? Dieu auroit-il mal employé ses soins & sa providence, en rapportant tout à cela? Dieu est-il si peu de

de chose, lui qui comprend, & qui est en effet toutes choses, qu'il nous doive être indifférent de le perdre ? Pourquoi tant de larmes ? pourquoi tant & de si cruels repentirs dans les enfers ? Si le bien qu'ils ont perdu méritoit si peu d'être recherché ? Ajoûtons ; mais pourquoi frémir à la seule pensée de l'éternité ; si c'est si peu de chose que d'être éternellement malheureux ? *Le même.*

C'est une erreur assez commune parmi les Chrétiens, de s'imaginer qu'on peut partager son esprit à plusieurs occupations ; qu'il y a du temps pour toutes choses, & que les affaires du monde ne sont point incompatibles avec l'affaire de nôtre salut. Je sçai bien qu'il n'est pas impossible de prendre la conduite d'une maison ; d'être engagé dans le commerce ; d'exercer un emploi considérable ; de travailler pour faire subsister une famille, & de gagner en même temps le Ciel. Je sçai que toutes ces choses sont souvent des moyens que la Providence nous a marquez pour parvenir à cette fin ; mais je dis que de prendre ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions & des vûës purement humaines ; avoir éternellement & l'esprit & le cœur trop occupez d'un procès, d'un établissement, d'une charge ; s'appliquer à vendre, à acheter, à écrire, à travailler ; sans rapporter tout à Dieu & à son salut ; en un mot, faire son affaire de quelqu'une de ces choses, comme de véritables affaires, comme des affaires importantes ; je dis que d'en user de la sorte, c'est mettre un obstacle invincible à son salut. *Le même.*

Comment les autres affaires sont des moyens ou des obstacles à celle du salut.

Hé quoi ! direz-vous, faut-il tout abandonner, faut-il renoncer à tout, & se dépoüiller de toutes choses pour être sauvé ? Je ne dis pas cela ; mais je dis avec l'Apôtre, que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre, comme s'ils étoient hors du monde, que ceux qui par leur état, se trouvent engagez dans d'autres affaires, doivent travailler à leur salut, comme s'ils n'avoient que cette seule affaire. Oüi, vous pouvez vous sauver, même au milieu de vos richesses, pourvû que vôtre cœur n'y ait nulle attache ; pourvû que vous n'en aimiez la possession, que vous n'en aimiez l'usage, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à vôtre salut ; pourvû enfin que vous gardiez la belle régle de saint Paul ; c'est-à-dire, que le désir de les conserver ne vous inquiete pas plus, que si vous n'aviez rien du tout : *Quasi nihil habentes :* & que vous ne soyez pas plus troublé de la passion de les accroître, que si vous possédiez déja toutes choses. Mais quel moyen de posseder de grands trésors, & de n'y attacher pas son cœur ? Comment se donner tout entier à tant de différens emplois ? comment travailler avec tant d'empressement pour les affaires du siécle, & penser comme il faut à celle de son salut. *Le même.*

Suite de ce sujet.

2. *ad Cor.* 6.

Il faut bien observer que le plus dangereux artifice dont use l'ennemi de nôtre salut, pour nous conduire à la perdition, c'est de nous entretenir dans ces volontez génér[illegible], dans ces volontez foibles ; dans ces volontez imparfaites qui nous dég[illegible] péril où nous sommes, & qui nous trompent. On se persuade qu'on sera sauvé, parce qu'on n'est pas aussi méchant que les autres, & que l'on fait quelques bonnes actions. On vit dans cette fausse persuasion ; on s'y nourrit, & l'on tient toûjours le même train de vie, sans craindre le terme auquel il doit aboutir : *Vis sanus fieri.* Je ne vous demande pas si vous voulez être sauvez ; mais si vous voulez vous sauver ? Il n'y a personne qui ne vou-

De quelle maniere il faut vouloir se sauver.

Joan. 5.

lût être sauvé : car quel est l'homme assez ennemi de lui-même, pour ne souhaiter pas d'être éternellement heureux ? Mais qu'il y en a peu qui veulent se sauver ; c'est-à-dire, qui veulent faire quelque chose pour cela, prendre sur soi, se renoncer, se mortifier, parce qu'on n'aime point la peine. Mais (Chrétiens) si nous ne voulons pas nous sauver, quel est le but de nos désirs, & le terme de nos espérances ? A quoi aspirons-nous ? que croyons-nous ? pourquoi travaillons-nous ? Si toutes nos vûës, toutes nos prétentions, toutes nos craintes, toutes nos recherches, si tous nos travaux ne se rapportent pas à la seule affaire de nôtre salut, qui est la seule affaire que nous ayons sur la terre ? *Le P. Girouſt dans ſon Avent, Sermon du faux déſir du ſalut.*

Reproche que Dieu fera à un reprouvé, de n'avoir pas voulu se sauver.

Le juste, mais le terrible reproche que Dieu fera à un reprouvé, lorsqu'il qu'il lui dira, j'ai voulu vous sauver, & vous ne l'avez pas voulu : *Volui, & noluiſti.* Je l'ai voulu, quand j'ai versé mon sang, & que je l'ai fait couler pour vous laver de vos pechez, & pour vous sanctifier. Je l'ai voulu, quand je vous appellois par ma grace, & que je faisois tant d'efforts, ou par moi-même, ou par mes ministres, pour vous toucher; tantôt en vous affligeant, & tantôt en vous consolant; tantôt en vous intimidant par mes menaces, & tantôt en vous encourageant par des promesses; tantôt en vous instruisant par l'exemple des autres, & par les divers évenemens de la vie; & tantôt en vous pressant par les propres lumiéres de vôtre esprit, & par les sentimens de vôtre cœur. Je le voulois alors, & vous ne le vouliez pas. Ce n'étoit de vôtre part que des mépris & des refus ; ou que des délais, des ménagemens, des faux tempéramens pour concilier ensemble le monde & le ciel ; vos passions, & vôtre salut. La scene est maintenant changée, vous ne l'avez pas voulu, lorsque je le voulois, vous commencez à le vouloir, & moi je ne le veux plus. *Le même.*

Soin qu'il faut avoir de son salut, & de l'importance de cette affaire. *Eccleſ. 12.*

En quoi consiste tout l'homme, dit Salomon; c'est à craindre Dieu, à lui obéir, à garder sa loy, & à s'assûrer de la sorte le salut éternel : *Deum time, & mandata ejus obſerva, hoc eſt enim omnis homo.* Ainsi qui que vous soyez, reprend saint Ambroise, en quelque état que vous vous trouviez, songez à vous : *Attende tibi.* A vous, dis-je, poursuit ce Pere, & non point à vos revenus, ni à vôtre argent : *Tibi inquam, non pecuniæ tuæ.* A vous, dis-je, & non point à vos terres, & à tous vos autres héritages : *Tibi, inquam, non poſſeſſionibus tuis.* A vous, dis-je, & non point aux aises & à la santé de vôtre corps : *Tibi, inquam, non viribus corporis.* A vous dis-je. Ah ! Chrétiens, la grande parole, ne l'oubliez jamais ; à vous, à vôtre ame, à ce précieux talent que Dieu vous a confié ; à cette partie de vous-mêmes la plus noble, & par conséquent la plus digne de vôtre application : *Tibi, inquam, hoc eſt anima tua, in qua te potiorem eſſe noſti.* Vous rendrez compte de ce trésor à Dieu, qui vous l'a mis entre les mains pour le conserver : n'y épargnez rien, c'est une affaire personnelle pour vous, & dont Dieu même vous a tellement imposé le soin, qu'il n'y a que vous qui la puissiez faire réüssir. *Le même, Sermon du ſoin du ſalut.*

Aveuglement & imprudence

Que n'avez-vous les yeux de la foy, ou du moins ceux de la raison assez épurez, pour bien juger de vôtre conduite dans l'affaire du salut. Vous rougiriez de vous-mêmes devant Dieu ; vous vous écrieriez avec Salomon, & vous

auriez bien plus de lieu, que lui de dire : *Stultissimus sum virorum.* Je suis le plus aveugle de tous les hommes. On me prend pour un grand génie ; on se persuade que je suis un homme habile, & fort versé dans la connoissance des affaires : mais quand au fond je viens à examiner ce que je suis, & ce que je fais, je suis contraint de l'avoüer ; il n'y a pas une folie égale à la mienne. Je fais bien les affaires des autres, & j'oublie mes propres interêts ; j'établis ma famille, je place mes enfans, & je me donne tout entier à cela : mais que deviendrai-je cependant moi-même ? Quelle sera ma destinée, non point tant dans cette vie que dans l'autre ? Je n'en sçai rien, & c'est à quoi peut-être je n'ai pas fait jusqu'à present la moindre réflexion... Oüi, Chrétiens, assez & trop de vûës, de délibérations, de conseils, de mesures, de démarches pour paroître dans le monde, & pour s'y distinguer ; pour se faire une condition aisée & opulente ; pour accumuler fond sur fond ; pour soûtenir de grosses dépenses, en ameublemens, en habillemens, en équipages, en divertissemens, en parties, en jeux. Voilà le premier, & pour mieux dire l'unique mobile, qui remuë tant de machines ; qui fait joüer tant de ressorts ; qui fait former tant d'entreprises ; qui fait supporter tant de fatigues ; qui fait essuyer tant de périls ; qui fait traverser tant de mers ; qui fait aller, venir, méditer, veiller, &c. *Le même.*

Des hommes de penser si peu à l'affaire de leur salut.

Proverb. 30.

Vous y penserez (mon cher Auditeur) à cette affaire. Mais quand ? Lorsque la mort venant à séparer l'ame de vôtre corps, & que vous arrachant de ce monde pour vous faire passer à l'autre, vous n'appercevrez plus devant vous que ces deux termes, le salut ou la damnation ; que vous le verrez de près, & que vous n'en pourrez plus détourner vos yeux. Vous y penserez ; mais quand ? Lorsque porté devant le tribunal de Dieu, vous attendrez de lui vôtre sort. Vous y penserez ; mais quand ? Hélas ! peut-être que précipité dans les flâmes de l'enfer, vous souffrirez dans ce lieu infortuné,& que vous apprendrez qu'il n'y a plus de salut pour vous. Ah ! mon cher frere ! sera-t-il temps alors d'y penser ? Et quel désespoir de n'y avoir pas pensé plûtôt ? Plus de salut. C'étoit cependant mon affaire ; c'étoit mon unique affaire ; c'étoit ma grande affaire. Mon affaire, & je l'ai oubliée, comme si c'étoit l'affaire d'un autre. Ma grande affaire, & je l'ai méprisée, comme si c'eût été la moindre des affaires ; mon unique affaire, & de toutes les affaires c'est la seule que j'ai abandonnée. *Le même.*

On pense toûjours trop tard à l'affaire de son salut.

N'apprehendez pas de travailler inutilement, lorsque vous travaillerez pour vôtre salut ; tout ce que vous faites pour une fin si raisonnable, ne peut manquer de vous y conduire ; il n'y aura pas un seul pas, pas une seule parole de perduë ; on vous tiendra même compte de vos desseins, & de tous les mouvemens de vôtre cœur. C'est en quoi cette affaire est différente de toutes les autres, où l'on n'est pas assûré que tous les soins que l'on prend ; que tous les mouvemens qu'on se donne ; & enfin toutes les démarches que l'on fait serviront pour avoir un heureux succès de nos entreprises ; il ne faut qu'un incident imprévû pour déconcerter toutes nos mesures. *Sermon manuscrit.*

On ne travaille jamais inutilement, en travaillant à son salut.

Depuis que le Fils de Dieu s'est chargé de nôtre reconciliation, sa charité infinie n'a rien oublié pour en consumer l'ouvrage, parce tout nôtre bien dépend du salut de nôtre ame : il ne nous a commandé que ce qui pouvoit nous y con-

Combien le Fils de Dieu a eu à cœur nôtre salut.

duire ; il veut que nôtre salut soit la régle de nos obligations, & rien ne lui est agreable de tout ce qui peut nous en détourner. Cependant nous sommes si misérables, que nous vivons dans l'oubli d'un devoir si important, ou que nous le regardons comme une des moindres affaires de nôtre vie. Quoique le Sauveur nous dise, que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son ame. Vous êtes donc insensez au jugement de la Sagesse éternelle, Grands du monde, Docteurs, Magistrats, Souverains, Pauvres, Riches, Marchans, Artisans : vous êtes insensez, si trop occupez des soins de cette vie, vous négligez le salut éternel. Que vous servira d'être comblez des richesses de la terre, si vous êtes vuides de celles du Ciel ? Vous perdez enfin les unes & les autres ; les biens périssables vous quitteront bientôt, & vous serez privez pour jamais des biens éternels. *Livre intitulé : Les Souffrances de Nôtre-Seigneur, traduit par le P. Alleaume.*

Désirs vagues de son salut. On désire bien de se sauver ; mais ce ne sont que des désirs vagues, froids, inutiles ; qui conçûs & presque étouffez en même temps, ne servent, comme dit le Sage, qu'à tuer le paresseux : ce sont des désirs, dont on se fait honneur par une fausse pieté, & avec lesquels néanmoins on veut conserver des liaisons criminelles, entretenir des commerces défendus, & des habitudes invéterées, dont on ne veut pas se défaire. Ce sont des désirs pareils à ceux des Juifs, qui après avoir si long-temps souhaité le Messie, eurent assez de dureté pour ne le pas recevoir. *Discours Moraux, tome 8.*

Quelques belles actions que nous ayons faites, nous avons perdu le temps, si nous ne nous sommes sauvez. Je le veux, nous avons executé de grandes entreprises ; nous avons été employez en des négociations importantes ; nous avons eu des emplois illustres, dont nous nous sommes glorieusement acquittez ; nous avons composé de beaux ouvrages, que nous avons laissez à la posterité comme le fruit de nos veilles, & comme le précieux héritage de nos esprits : Les Payens ont encore fait de plus grandes choses, & cependant ils n'ont rien fait, au jugement de celui qui est l'arbitre de toutes les actions humaines. Que sont devenus leurs projets ambitieux ? que leur reste-t-il de leurs travaux qu'un peu de fumée ? S'ils sont encore honorez sur la terre, en sont-ils moins malheureux dans les enfers ? Et pour avoir occupé les premieres places dans le monde, tiennent-ils quelque rang dans ces lieux effroyables, où tout est en confusion & en désordre ? *M. de la Volpilliere, Sermon de l'importance du salut.*

La plûpart des hommes veulent, & ne veulent pas se sauver par une contradiction étrange. Toute déréglée que soit vôtre conduite, vous tombez d'accord de cette vérité fondamentale, qu'il faut se sauver : voyez donc comme vous combattez dans la pratique une vérité, que vous tenez inconsestable dans la spéculation. Tous les hommes disent qu'il se faut sauver ; c'est un principe dont ils conviennent tous dans leurs paroles, & contre lequel ils se déclarent presque tous dans leurs actions. Considérez la vie qu'ils menent ; quelle conformité y remarquez-vous avec cette maxime qu'ils ont si souvent à la bouche, qu'il se faut sauver ? Ces désirs insatiables qu'ils ont de s'enrichir aux dépens d'autrui ; ces entreprises violentes qu'ils font de s'élever sur la ruine de leurs voisins ; ces emportemens furieux ; ces haines irréconciliables ; ces conversations licentieuses ; ces passions infames ausquelles ils s'abandonnent, s'accordent-ils avec ce qu'ils disent ? Tellement, qu'il se fait, je ne sçai quelle contradiction en vous-mêmes. Forcez par la vérité, à laquelle vous ne pouvez pas con-

tredire, vous dites qu'il se faut sauver : & dans le même temps vous ajoûtez, par je ne sçai quelle perplexité de vôtre ame, que vous ne le voulez pas; bien loin que vous le vouliez, vous avez une volonté toute contraire : car enfin, on ne dit pas qu'un homme veüille se délivrer d'une maladie, quand il refuse le reméde, & qu'il fait tout ce qui peut irriter son mal. *Le même, Sermon de la prudence chrétienne.*

Tout le reste nous est inutile, si nous nous perdons nous-mêmes.

Que nous servira d'avoir réüssi en toute autre chose, si le succez de celle-là ne nous est pas favorable ? Que nous profitera d'avoir été grands, riches, sçavans, & renommez dans le monde, si nous sommes malheureux pendant toute l'éternité ? Quelque gain que nous fassions sur la terre, quelle utilité en pouvons-nous recüeillir, si nous perdons le souverain bien ? Et quand nous aurions gagné tout l'univers, que cette conquête nous seroit funeste, si elle se faisoit par la perte de Dieu.. Ah! direz-vous un jour, que sont devenus ces projets d'ambition, ces intrigues, ces desseins de vengeance, ces parties de débauches, ces assemblées de libertinage, ces festins, ces jeux, ces divertissemens, ces joyes, ces délices, ces richesses, ces honneurs, & toutes ces autres choses, que j'ai plus chéries que mon salut : *Transierunt illa omnia sicut umbra.* Tout cela est passé comme l'ombre. *Le même.*

Nous devons penser à l'affaire de nôtre salut, préférablement à tout le reste.

A quoi pensez-vous, Chrétiens, si vous ne pensez point à l'éternité, & à l'affaire de vôtre salut ? Vous vous attachez à tout autre objet, selon l'interêt ou l'ambition, ou la curiosité, ou quelqu'autre passion qui vous anime. Vous ne donnez pas un moment à l'affaire de l'éternité; & cette affaire, qui est la plus considérable de toutes, vous est néanmoins la plus indifférente. Vous avez des empressemens furieux pour des choses inutiles ou pernicieuses; & vous ne vous interessez nullement pour celle-cy, qui vous est d'une conséquence infinie, & pour laquelle vous devriez être perpetuellement en action, perpetuellement en haleine, perpetuellement en allarmes. *M. de la Volpilliere, Sermon de l'Enfer.*

Le salut est nôtre affaire qui nous regarde personnellement.

Le salut est proprement nôtre affaire personnelle, toutes les autres nous sont étrangeres. Ce sont, si vous voulez, les affaires de l'Etat, du Royaume, du Barreau, de la guerre, du negoce, de vôtre communauté, de vôtre famille, de vos enfans; mais ce n'est pas la vôtre : & au sortir du monde, vous avez tout fait hors vôtre salut; vous avez fait les affaires d'autrui, & vous avez manqué la vôtre : que si au contraire, vous avez fait vôtre salut, & que vous n'ayez pas réüssi d'ailleurs; vous avez fait vôtre affaire, parce que c'est celle qui vous regarde personnellement. De plus, le salut est vôtre principale affaire. Or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine a-t-on le loisir d'y penser; on se console même aisément de la perte des autres, quand la grande réüssit. Pour une grande affaire, on met tout en œuvre; on apporte toutes les précautions; on en est plein; on en parle avec chaleur; on ménage tous les momens; on perd le sommeil & le repos; on oublie les besoins de la vie; on court, on est dans un mouvement continuel. C'est la principale affaire, elle doit donc occuper nos principaux soins. Le monde, le plaisir, la fortune, les engagemens, les spectacles, les amis, tout cela ne doit avoir de temps, & d'application, que ce qui nous reste, & que ce qui est compatible avec la principale affaire. Ajoûtez que le salut est nôtre seule affaire; les autres sont

des amusemens d'enfans, à qui le monde a donné le nom d'affaires. Négociations des Princes, intrigues de Cour, siéges de places, batailles gagnées, maniment des finances, bâtimens superbes, ouvrages d'esprit; tout cela n'est point la fin de l'homme : c'est prendre le change, que d'en juger autrement. *Le P. Cheminais dans ses sentimens de pieté, imprimez dans un petit livre séparé.*

Si nous ne faisons nôtre salut, nous serons necessairement malheureux pour jamais.

Nous ne pouvons sur cela prendre de milieu, puisqu'il n'y en a point. Si l'homme renonce au bonheur du Ciel, il faut qu'il tombe dans l'état le plus déplorable, qui est la damnation. Si Dieu n'est vôtre souverain bonheur, il sera vôtre souverain malheur, cette disjonctive est effroyable, & fait sentir la nécessité du salut. On peut se passer de toutes les autres choses, de quelque nature qu'elles soient ; mais on ne peut se passer de ce bien-là. Un homme pauvre, dénué, abandonné, dans l'oubli & dans l'obscurité, s'il se sauve, il est à couvert pour toute l'éternité, & n'a besoin de rien. Un homme riche, heureux, honoré, s'il se damne, est malheureux pour toûjours. Dans les affaires ordinaires, on a toûjours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Dans l'affaire du salut, il n'y a point de ressource ; & quiconque se damne, il est damné pour toûjours. Tout l'univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, & le punir d'un malheur éternel. Tout l'univers conspirant pour un homme, ne peut le rendre, je ne dis pas heureux, s'il est damné, mais même moins misérable : il a manqué la seule affaire nécessaire. *Le même.*

Peu de personnes s'appliquent comme ils doivent à l'affaire de leur salut.

Il est étrange de voir des personnes de bon sens, s'occuper des affaires du monde, les jours & les semaines entieres, les mois, & les années ; se séparer pour cela de ce qu'ils ont de plus cher ; n'avoir même aucun plaisir ; avoir au contraire le dégoût des affaires les plus chagrinantes ; sortir du monde sans avoir jamais pensé pourquoi ils y étoient entrez : d'où ils étoient venus, & où ils devoient aller après cette vie : s'étourdir à la mort sur quelque apparence de conversion, & franchir sur cela le pas le plus terrible. Quelle est la surprise d'une telle ame en sortant du monde, lorsqu'elle voit l'inutilité des choses qui l'ont occupée ? Elle a laissé après elle dans le monde tout ce qu'elle y possedoit ; biens, palais, emplois, grandeurs, réputation, & elle ne trouve dans la region où elle entre, qu'une effroyable pauvreté ; nulle bonne œuvre, nul mérite devant soi. Elle connoit, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupée étoit indigne de ses soins : seule, éperduë, étonnée, de ce que tout lui échappe, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit, est passée, & qu'elle se trouve les mains vuides. Quelle douleur ne sent-elle point ? quel désespoir d'avoir si peu pensé à son salut ? C'est alors que toutes les craintes, toutes les inquiétudes, toutes les espérances & les projets d'une ame dans cette vie mortelle, fondent & s'abîment en un moment ; il ne lui reste plus que le regret & la honte de s'être si malheureusement égarée. *Le même.*

L'affaire du salut est la plus négligée de toutes les affaires.

Après toutes ces considérations, souffrez, s'il vous plaît, (mon cher Auditeur) que je vous fasse une demande : quelle peut être la cause de cette effroyable indifférence que vous avez pour l'affaire de vôtre salut éternel ? Car il faut l'avouër de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité est celle que vous négligez davantage, & que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avoit donné toute la vie pour y penser, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réüssir ; peut-être êtes-vous à la veille

de vôtre mort ? Quelle partie de vôtre âge avez-vous employée à cette affaire importante ? combien lui avez-vous consacré d'années ? combien de jours, combien d'heures en toute la vie? Quelle raison pouvez-vous donc rendre d'une conduite si déraisonnable, si ce n'est que vous ne croyez rien de tout ce que nous venons de dire ? Car si vous le croyez en effet, qu'il s'agit icy d'une éternité, d'un bonheur infini, d'un malheur qui renferme & qui surpasse tous les autres. Si vous croyez qu'on ne peut en même temps songer & au ciel & à la terre, que le temps est court, que chaque moment peut être le dernier moment de vôtre vie. Si vous croyez que c'est à vous, & à vous seul de penser à vôtre salut. Si vous croyez toutes ces choses, dites-moy, je vous prie, comment il se pourroit faire que vous eussiez d'autres soins que celui de vous sauver ? *Le P. de la Colombiere, tome 3. Serm. 46.*

Exhortation à penser tout de bon à son salut.

Que deviendrez-vous, si ces véritez subsistent, comme elles subsisteront jusqu'à la fin des siécles ? Vous persévererez jusqu'à la mort dans cet aveuglement, dans cette malheureuse indifférence ; souvenez-vous qu'il s'agit icy du salut de vôtre ame : partout ailleurs, ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent ; ce sont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos freres ; peut-être de quelque inconnu, qui recüeillira, qui dissipera vôtre héritage : mais icy c'est vôtre affaire, c'est l'affaire de vôtre ame, de cette ame immortelle, qui n'a pas été faite pour joüir d'une félicité passagere ; mais bien moins encore pour endurer d'éternels supplices dans les enfers. *Le même.*

Il faut risquer tout le reste pour se sauver, & il vaut mieux tout perdre, que de se perdre soy-même.

Un Marchand, qui se voit en la nécessité de périr, ou de jetter dans la mer tout ce qu'il y a de plus précieux au monde, ne délibere point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses pénibles travaux, c'est toute l'espérance de sa famille ; il se voit par-là reduit à la derniere misére : il est vrai, mais toutes ces vûës ne le touchent point ; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se résout à la perte de ses biens ; dans cette croyance il ne peut qu'il ne les abandonne sans peine, ou du moins sans hésiter : c'est ce que nous dêvons faire, si nous avons un véritable désir de nous sauver ; dans le danger où nous nous trouvons presque continuellement de faire naufrage de nôtre ame, comme parle saint Augustin, parmi les biens de ce monde ; nous les cherchons, nous sommes sensibles à leur perte ; mais y a-t-il seulement à déliberer là-dessus, lorsqu'il est question de se sauver ? *Le même.*

La prudence chrétienne consiste à prendre soin de son salut.

Les enfans de ce siécle sont plus avisez dans leurs affaires temporelles, que ne sont pas les enfans du Ciel, dans les affaires de leur conscience, où il y va de l'éternité & de leur salut. C'est ainsi que le Fils de Dieu conclud une de ses Paraboles. Nous voulant enseigner par-là, que la vraye prudence consiste à sçavoir si bien se démêler d'une affaire d'importance qui est embroüillée, qu'on y apporte le soin & l'ordre qui sont nécessaires pour la faire réüssir ; & que comme il n'y en a point, qui soit plus pressée, plus sujette à manquer, & de plus grande conséquence que celle du salut ; qu'il faut être tout à fait imprudent pour la négliger. *Le P. Haineuve, dans le livre de l'Ordre, Traité de la prudence.*

Vaines excuses qu'on

Quand on propose aux gens du monde l'idée de la sainteté & de la perfection évangelique, ils écoutent cela froidement, & disent en eux-mêmes, cela

apporte pour ne point penser à son salut.

est bon pour les cloîtres, il n'y a que les Ecclesiastiques & les Religieux qui vivent de la sorte, & pour le faire, il faudroit quitter le monde, & se défaire des charges que l'on a : *Vir insipiens non cognoscet*. Dites à ce courtisan, que vous vous étonnez, qu'un esprit si éclairé, si perçant & si raisonnable dans toutes les affaires du monde ; qu'un homme qui travaille avec tant de soin pour gagner les bonnes graces d'un Prince mortel, demeure néanmoins insensible & stupide, quand il est question des affaires de l'éternité. Il vous dira froidement, cela est vrai ; mais en vérité l'éclat de la Cour nous charme & nous enchante, & il est impossible de servir Dieu & les Grands. Représentez à ce jeune homme cette grande & honteuse oisiveté, cette vie lâche & effeminée, qui n'a de soin & d'application que pour le corps ; reprochez-lui cette indévotion & cet oubli de Dieu ; il vous répondra qu'il faut que la jeunesse se passe, chacun s'excuse sur son état, &c. *Le P. Texier, dans son Carême, Sermon de la perfection chrétienne.*

On songe peu à l'éternité & à son salut dans le monde.

Toute la vie de la plûpart des hommes se passe à poursuivre avec feu & vivacité des biens frivoles, sans penser à l'éternité, & à leur salut. Cependant c'est une méprise, qui est devenuë l'erreur la plus commune de nos jours. En vain la Religion nous rappelle à des soins plus solides, & à des occupations plus sérieuses ; en vain nous avertit-elle par des réflexions salutaires, que nous travaillons pour des biens passagers & périssables ; en vain les livres saints nous disent-ils, qu'amasser des biens sur la terre, c'est amasser un grand monceau de sable, qui au premier choc s'écroulera sur nos têtes, & qui périt à mesure que nous travaillons à l'accroître. En vain le Seigneur nous assûre-t-il que le jour de nôtre plus grande élévation, est la veille de nôtre chûte. Les soins des affaires temporelles, sont toûjours malgré la religion & ses maximes, les occupations les plus sérieuses de la vie de l'homme. Il n'y a que pour les besoins de nôtre ame que nous sommes oisifs & inappliquez. On s'empresse, on est vigilant pour tout le reste ; l'affaire du salut toute seule, est pour nous un amusement, auquel nous ne voulons pas refléchir ; nous travaillons pour des biens frivoles, comme pour des biens éternels : & nous agissons pour des biens éternels & solides, comme pour des biens frivoles & passagers. Oüi, quand il s'agit des choses de la terre, nous sommes forts, ardens, robustes ; & dès qu'il s'agit de travailler pour les choses du Ciel, nous sommes foibles, froids, délicats. Rien ne nous rebute ; rien ne nous décourage sur les soins d'une affaire temporelle ; périls, fatigues, bassesses, perplexitez, travaux, hazards, piéges de nos ennemis ; rien ne nous fait prendre le change ; rien ne nous arrête. Mais il s'en faut bien que nous soyons prêts d'en souffrir, & d'en faire autant pour l'importante affaire de nôtre salut : Rien ne nous paroît plus rebutant, plus pénible, rien ne nous dégoûte davantage ; quoiqu'il n'y ait rien que nous devions entreprendre avec plus d'ardeur ; rien n'est plus négligé que cette affaire du salut, quoique la multiplicité des écüeils & des obstacles y rendent les chûtes si ordinaires. *Le P. Massillon, tome 2. Sermon sur l'affaire du salut.*

La seule affaire du salut est re-

C'est une erreur bien déplorable que les hommes ayent attaché des noms propres & glorieux à toutes leurs entreprises de la terre, & que celle qu'on doit faire pour le salut, ne puisse trouver d'autre nom, que celui d'amusement,

ment, ou d'occupation inutile. La science des loix & l'art militaire, sont regardez comme des emplois de réputation & de gloire, que tout le monde révére & approuve : les mouvemens qu'on y fait sont comptez parmi les sages du siécle, pour les loüables efforts d'une belle ame ; pour des démarches glorieuses & honorables ; pour d'ingénieuses intrigues : tout ce qu'on fait pour s'élever, s'enrichir, s'avancer, s'instruire dans le siécle, est compté parmi les hommes, pour une profonde sagesse, pour une profonde pénétration d'esprit : tout ce qu'on employe pour arriver à un poste éclatant, au travers même de mille injustices, est regardé comme l'effet d'une rare prudence ; & ce qu'on fait pour s'élever de la poussiere à une haute fortune, est appellé science des affaires, & l'entreprise d'un homme d'esprit. La science du salut toute seule, est mise au nombre des occupations obscures & oiseuses, & il semble qu'elle n'ait rien que de méprisable & de rebutant aux yeux des hommes. *Le même.*

Gardée comme une occupation basse, sans gloire & sans réputation dans le monde.

Je sçai que vous convenez que les agitations du monde & des affaires vous occupent presque tout entier, & qu'il vous reste tres-peu de temps pour songer à vôtre salut ; mais pour vous calmer, que vous vous dites à vous-mêmes, que vous y songerez tout de bon, lorsque vous serez arrivez à un état plus tranquille ; que vous travaillerez comme il faut à cette importante affaire, lorsque vous vous serez déchargé du soin embarrassant de vôtre charge, de vôtre emploi, de vôtre commerce ; que quand vous serez dans un âge plus avancé, que vous aurez mis ordre à vos affaires ; établi vos enfans à vôtre place ; vous songerez plus sérieusement, & plus à loisir à vôtre salut, & qu'alors détaché des choses temporelles, vous ferez de l'éternité vôtre seule & unique affaire. Mais je dis que vous vous abusez d'une étrange maniere. Car vous regardez l'affaire de vôtre salut, comme incompatible avec les occupations de vôtre état ; mais ne pourrez-vous pas faire de ces mêmes occupations des moyens de salut. Vous y avez, dites-vous, trop d'obstacles ; mais tous ces obstacles bien ménagez, peuvent devenir les voyes sûres de vôtre sanctification. *Le même.*

On remet d'ordinaire à penser à son salut à un autre temps, qui nous semble plus propre.

Quand nous disons que le salut est nôtre unique affaire, nous ne prétendons pas que chacun doive quitter sa condition, son emploi, abandonner toutes ses affaires temporelles ; ne penser à rien dans le monde qu'à son salut ; je dis seulement qu'on doit rapporter toutes les autres choses à cela ; que nos pensées, nos désirs, nos démarches, nos entreprises soient reglées par la crainte du Seigneur, & l'amour de la gloire ; en un mot, que l'affaire du salut soit le centre & le terme où toutes nos autres affaires viennent se rendre. Car de prétendre que travailler uniquement au salut, c'est quitter ses emplois, & renoncer à tout ce qu'on possede, c'est faire outrage à la Providence, qui a établi les états & les différentes conditions des hommes. *Le même.*

Travailler à son salut, n'est pas renoncer absolument à toutes les autres affaires.

Cet homme qui passe pour si habile, & qui se croit lui-même si entendu en toutes sortes d'affaires ; cet homme qui prévoit de si loin les plus petites difficultez, qui les prévient avec tant d'adresse, qui prend des mesures si justes, qui n'omet aucune précaution, qui a pour maxime de ne joüer qu'à coup sûr ; quand est-ce qu'il a pris de justes mesures pour l'affaire de son salut ? .. Si c'est vivre en payen de songer avec trop d'empressement aux choses nécessaires à la vie, que devons-nous dire de ce nombre presque infini d'affaires,

Celui-là ne peut passer pour prudent, qui ne pense pas à l'affaire de son salut.

d'entrepriſes, de projets, de déſirs inutiles, qui rempliſſent nôtre eſprit, qui aſſiegent nôtre cœur, qui nous occupent & qui nous accablent entierement. Eſt-ce une marque de prudence, de ne point penſer à ce qui nous importe le plus? Eſt-ce agir en Chrétien que de ne penſer preſque jamais à ce qu'on deviendra, & à ce qu'on ſera pendant toute l'éternité. *Sermon manuſcrit.*

Vaines excuſes qu'on apporte pour ne point travailler à ſon ſalut.

Un grand Evêque de l'Egliſe ſe ſervoit autrefois de cet argument pour convaincre de mauvaiſe foi un homme public, qui excuſoit comme on fait aujourd'hui de ſervir Dieu, & de penſer à ſon ſalut, ſur ſes occupations & ſes emplois. Vous n'avez pas le loiſir dites-vous, de ſervir Dieu, & vous avez bien le loiſir de lire les Poëtes: car il n'y a pas un beau trait dans leurs ouvrages, pas une fleur que vous n'ayez cueillie avec ſoin: *Floribus Poëtarum ſpiras.* Vous en êtes tout parfumé. Vous n'avez pas le temps de penſer à vôtre ſalut, & vous avez bien le temps de lire les Orateurs: *Fluminibus Oratorum exundas.* Vous poſſedez toutes les graces, & toutes les richeſſes de l'éloquence. Vous n'avez pas le temps de rendre à Dieu ce que vous lui devez & vous avez bien le tems de lire les Philoſophes: vous ſçavez toutes leurs opinions & toutes leurs ſectes: *Vacat ut ſis Philoſophus, & non vacat ut ſis Chriſtianus.* Vous avez le loiſir d'être Philoſophe, & vous n'avez pas le loiſir d'être Chrétien. Quand il faut étudier la ſcience des hommes vous avez le tems, & quand il faut étudier celle du ſalut, vous êtes accablé d'affaires. Je fais ici la même inſtance à tous ceux qui nous oppoſent leurs grands emplois, & leurs occupations continuelles, pour s'exempter tout de bon de penſer à l'affaire de leur ſalut, & je leur demande, ſi ces emplois les empêchent de s'appliquer à une infinité de choſes, qui ne ſont d'aucune néceſſité dans la vie: les viſites, les converſations inutiles, les livres profanes, les nouvelles du temps, le jeu, les divertiſſemens; en un mot, ne trouvent-ils pas quelquefois leur place parmi ce grand nombre d'affaires? Ils ſont libres pour tout ce qui peut flatter la cupidité, & ils ne le ſont jamais pour ce qui peut édifier la charité; ils ont du tems pour ſervir le monde, & ils n'en ont jamais pour ſervir Dieu; ils ont aſſez de loiſir pour ſe divertir, mais ils n'en ont point pour faire leur ſalut. Où eſt la raiſon, où eſt le bon ſens, mais où eſt la prudence? *M. de Saint-Martin, Sermon pour le quatriéme Dimanche du Carême.*

On fait pour la ſanté du corps, ce qu'on ne fait pas pour le ſalut de l'ame.

Ce que les hommes font pour leur ſanté, fait voir combien ils ont tort de faire ſi peu pour leur ame; ils ſouffrent des inciſions douloureuſes pour guerir d'un abſcez; ils gardent des régimes pénibles, ils ſe ſéparent de leurs affaires, & tout cela, pour acquerir une ſanté fragile, & qui ne peut durer longtems. Que ne devroient-ils point donc faire pour procurer à leur ame une ſanté parfaite, & une vie immortelle? Et qu'y a-t-il de plus déraiſonnable que le peu de ſoin qu'ils en ont, & l'éloignement qu'ils témoignent de la pénitence, & de tout ce qui peut troubler leurs plaiſirs, ou qui paroît contraire à leur interêt, & à leur fortune? *Pris des Eſſais de Morale, tome 5.*

Il n'y a rien qui nous puiſſe diſpenſer de vacquer à l'affaire de nôtre ſalut.

Cette affaire ne reçoit point d'excuſe, car que peut donner un homme qui puiſſe égaler le prix de ſon ame? Ainſi les hommes ſont injuſtes dèſlors qu'ils cherchent des excuſes dans une choſe qui n'en reçoit point. Il faut que chacun ait ce principe fortement établi dans ſon cœur, de ne préférer rien à ſon ſalut; la ſeule volonté d'y préférer quelque choſe eſt criminelle. Il n'y a point d'attaches aux choſes temporelles, pour petites qu'elles ſoient, qui ne

puissent être un obstacle au salut, lorsqu'on en fait l'objet capital de son amour. Combien y a-t-il de gens occupez du soin de leur subsistance, & dont toutes les pensées roulent autour de cet objet ? quand une personne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut nécessairement que quelque créature devienne son Dieu. *Les mêmes.*

Comme la plûpart des gens du monde ne trouvent pas le tems de vaquer à leur salut.

La plûpart des gens du monde font si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessitez, qui occupent & qui accablent leur esprit, de sorte qu'il se trouve qu'ils n'ont presque point de tems à penser à eux, ni à donner à l'affaire de leur salut. Le train commun de la vie des hommes, est tellement disposé, qu'à mesure qu'ils avancent en âge, leurs occupations se multiplient, & les nécessitez deviennent plus pressantes. Les jeunes ont d'ordinaire du tems de reste, & ils ne sçavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne le veulent pas donner à leur salut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais sitôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de tems pour soi. C'est ce qui arrive presque dans tous les ministeres de la vie civile.. Plus on vieillit, moins on a de tems à soi, plus on est accablé des affaires d'autrui & des siennes, plus on a de soins pour sa famille & pour le siens, plus on est lié à ses emplois par des interêts plus pressans: plus ces emplois deviennent nécessaires pour la subsistance d'une famille, & pour la conserver dans l'éclat & dans l'honneur. *Les mêmes.*

Difficulté de faire son salut dans le monde.

Si ceux qui demeurent dans la joüissance du monde se veulent sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement) non-seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus reformez, mais elle deviendra plus pénible, plus incommode, & plus difficile. Ils sont obligez à la même fin, qui est de n'aimer point les créatures, & de résister au torrent de la concupiscence qui y porte ; ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui est de se priver absolument de leur joüissance ; il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garentir, & tous ces autres moyens sont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification intérieure. Plus ils sont exposez au torrent du monde, plus ils doivent se roidir pour ne point être entrainez : car s'ils cessent un moment de faire effort au contraire, ils en seront emportez, & joüissant des créatures, ils les aimeront, en les aimant ils s'y attacheront, en s'y attachant ils viendront à les préférer à Dieu. *Les mêmes.*

On fait avec négligence tout ce qui regarde le salut.

Le monde fait à la hâte & précipitamment tout ce qui regarde le salut; il n'a presque jamais de tems pour cela ; s'il faut se disposer à une charge du siécle ; soûtenir un procès de conséquence, travailler à son établissement, & à sa fortune, on n'y plaint point le tems, on y en employe autant qu'il est nécessaire, l'on n'est point pressé ni impatient. Mais faut-il travailler à son salut, méditer les véritez opposées à ses défauts, prendre le repos nécessaire pour calmer ses passions, on croit ce tems perdu, on le regrette, on l'abrége autant que l'on peut. *Les mêmes.*

La folie de ceux qui

Que diriez-vous d'un homme, qui chargé du poids d'un Empire se feroit, comme ce bizarre Empereur Romain, une occupation de chasser aux mou-

s'occupent à toute autre chose qu'à l'affaire de leur salut. ches, pendant qu'il négligeroit le gouvernement de son Etat. On ne fait mention que d'un homme, qui ait été capable d'une semblable folie. La vôtre est-elle moindre ? Vous êtes né pour vous occuper de la même affaire, qui occupe Dieu de toute éternité, qui est sa gloire, & vôtre salut ; & vous vous abaissez cependant à des soins frivoles ; vous vous occupez tout entier à mille bagatelles, qui quelque grandes que vôtre illusion, ou vôtre aveuglement vous les fassent paroître, ne sont, après tout, que des amusemens d'enfans ; peut-on voir une conduite pareille sans indignation, ou sans pitié ? Mais peut-on s'en reconnoître coupable sans confusion ? *Le P. Nepveu dans les Pensées Chrétiennes pour toute l'année, tome 2.*

Les plus grandes affaires comparées à celle du salut sont des bagatelles.

Les plus grands desseins des Princes, les plus famenx exploits des Conquerans comparez à l'affaire du salut, à en juger sainement, sont de véritables bagatelles, ausquelles la préoccupation, & la coûtume donnent le nom d'affaires, & de grandes affaires. Il n'y a rien de grand que ce qui est éternel, que ce qui est infini, tout le reste passe, tout le reste est borné, & par conséquent est moins que rien, comparé à l'éternité. Perdre Dieu, quel malheur ! le perdre pour toûjours, quel sujet de désespoir ! le perdre pour un plaisir honteux, pour un plaisir d'un moment, pour un vil interêt, quelle *folie !* mais être insensible à cette perte, quelle stupidité ! *Le même.*

Imprudence, & folie de ceux qui négligent leur salut.

Cet homme est mort, dit-on, il a fait pendant sa vie de grands acquêts, il a laissé de grands biens, & une telle charge dans sa famille. Ah l'habile homme ! s'il eût vécu plus long-tems, il eût encore fait sans doute une plus grande fortune : il n'a pas pourtant laissé que de bien faire ses affaires, parlez mieux, ce sont les affaires d'autrui, ce sont celles de ses enfans. Mais la sienne, mais celle de son salut ; car ce sont là proprement ses affaires. Hélas ! il n'a pas eu le loisir d'y penser, la mort la surpris, & ne lui en a pas donné le tems. Ah le grand fou ! il a pensé aux autres, & il s'est oublié lui-même, & uniquement occupé des bagatelles d'autrui, & a négligé son unique & importante affaire. C'est ce qui revient à ce que dit l'Evangile : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te, & quæ parasti cujus erunt ?* Le même.

Luc. 12.

On travaille avec plus d'ardeur pour les biens temporels que pour le salut.

On voit tous les jours avec quelle adresse, quelle activité, quelle ardeur les gens du monde se conduisent pour arriver à leurs fins basses & temporelles ; ils ne perdent jamais de vuë le but, où ils ont dessein d'arriver ; ils n'oublient, ne négligent rien de ce qui peut servir à les y conduire ; ils épient avec une vigilance inconcevable, ils ménagent avec adresse jusqu'aux moindres occasions qui peuvent avancer l'heureux succez de leurs entreprises ; leur passion, non point inconsidérée & aveugle, mais éclairée, & judicieuse, leur fait prévoir & découvrir les voyes les plus propres à réüssir, & leur apprend à faire jouer avec autant d'adresse que de vigueur, tous les ressorts qu'il faut pour parvenir avec sûreté à leurs fins. Mais hélas ! qu'il s'en faut bien que les enfans de lumiere, comme parle l'Evangile, n'ayent une semblable application à la fin surnaturelle, pour laquelle Dieu les a faits ; qu'il s'en faut bien qu'ils ménagent les interêts de leur salut avec la même ardeur, que les gens du monde ménagent les interêts de leur fortune ? On ne doute point que les biens du Ciel ne méritent d'être recherchez avec plus de soin & d'activité, que les avantages périssables de cette vie ; cependant la plûpart sont éloignez de

prendre, pour les acquerir, les mêmes soins, que les mondains prennent pour s'insinuer dans les bonnes graces du Prince, ou pour se procurer un établissement un peu avantageux, quoique passager dans le siécle. *M. de la Font Entretien pour le huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

C'est à cette fin que Dieu a rapporté non-seulement la création de cet univers, & de toutes les parties qui le composent : *Omnia propter electos.* Mais encore qu'il réfere incessamment tout ce qu'il y a de plus grand, de plus excellent, de plus merveilleux dans l'ordre même de la grace : s'il a suscité dans l'Ancienne Loi tant de saints Prophetes, ce n'a été que pour faire entrer les hommes en la voye du salut, en les instruisant de ses volontez, & de leurs devoirs ; s'il a inspiré aux Apôtres de parcourir avec tant de fatigues, toute la terre, pour y répandre les lumieres de l'Evangile ; s'il a fait verser leur sang à tant de milliers de Martyrs avec une constance invincible, par la rigueur des plus effroyables tourmens ; s'il a porté tant de Princes à fouler aux pieds les grandeurs les plus éclatantes du siécle, & à préferer l'humilité & la pauvreté religieuse à l'abondance des richesses & des plaisirs ; s'il a suscité un si grand nombre de Docteurs, qui ont épuisé toute la force de leurs esprits & de leurs corps, à la défense des véritez de l'Evangile ; s'il envoye de tems en tems, des hommes Apostoliques, qui renouvellent par leur zéle toute la face de l'Eglise, & y retracent l'éclat de sa premiere beauté, en portant les peuples à la pénitence, & à la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, ce n'est qu'au salut des hommes qu'il a réferé ces Prophétes, ces Apôtres, ces Martyrs, ces Docteurs, ces Prédicateurs, enfin tous les Saints. Mais faut-il s'étonner qu'il ait destiné au salut des ames tous ces grands hommes, puisque l'un des principaux emplois qu'il donne à ses Anges, c'est de les commettre à nôtre garde, & de les y attacher depuis le premier moment de nôtre vie, jusqu'à la fin, pour nous conduire au salut ? Ne faut-il pas que ce salut soit bien cher, & bien considérable aux yeux de Dieu, pour obliger, de si nobles intelligences à se rendre nos guides pour nous montrer le chemin du Ciel ? *Le même.*

Dieu a réferé à l'ouvrage de nôtre salut tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde.

Qui l'auroit crû, & qui l'auroit pû se l'imaginer, que celui, qui dans l'état de sa grandeur & de sa gloire, est nôtre derniere fin, & à laquelle toutes les créatures se rapportent, dût lui même prendre pour sa fin nôtre salut, dont il ne tire pour soi aucun avantage ? & qu'il dût se rendre lui-même le moyen de nôtre salut, en épuisant tout ce qu'il est, & tout ce qu'il a, ses grandeurs, ses biens, sa force, & sa vie à cet usage ? O salut si peu estimé, & si négligé par les hommes, que tu es quelque chose de grand, & inestimable ? Car s'il faut mesurer la valeur des choses par le prix qu'elles ont coûté ; s'il faut qu'il y ait quelque proportion entre les récompenses & le mérite, je vous laisse à juger quel est le prix de ce salut, par le prix infini qu'en a donné le Fils de Dieu. Jugez-en ; puisque ce salut lui tient lieu de récompense pour toutes les humiliations de sa vie, & les souffrances de sa mort. Dieu a livré son Fils à la mort, quoiqu'il fasse toute sa gloire, & qu'il soit l'objet éternel de ses complaisances, pour sauver les hommes coupables : *Proprio Filio non pepercit.* Ce Fils n'a point crû prodiguer son sang, de le répandre pour ce sujet. Ne vous semble-t-il pas que le salut d'une ame, vaut autant que la vie d'un homme-Dieu, puisqu'il en a fait un sacrifice, pour le mériter, aux pecheurs, & qu'il l'a fait

Combien nôtre salut a été cher à Dieu.

Ad Rom. 8.

servir de reméde pour la garentir d'un malheur éternel. *Le même.*

C'est nôtre plus grand interêt de penser à nôtre salut.

C'est sans doute vôtre plus grand interêt de penser à vôtre salut, & de vous y appliquer sérieusement. Puisqu'il n'y a point pour vous de vrai bien, ni de bonheur, hors de ce salut ; il s'agit ici de posseder ou de perdre Dieu, qui renferme en soi tous les biens ; il s'agit d'une éternité de bonheur, ou de misére ; il s'agit, ou d'entrer dans une joye éternelle, ou d'être condamnez à des tourmens effroyables en leur rigueur, & éternels en leur durée. Y peut-il avoir une affaire d'une si grande importance ? Pouvons-nous avoir aucun interêt qui mérite d'entrer en comparaison avec celui-là ? Et le Sage n'a-t-il pas eu raison de dire, que quand l'homme auroit plusieurs siécles à vivre, & qu'il seroit sûr de joüir pendant tout ce tems d'une prospérité qui ne fût troublée d'aucun chagrin, ni d'aucun événement contraire à ses souhaits, il devroit parmi tout cela, ne perdre jamais de vûë les jours de l'éternité, qui lui feront voir clairement, quand ils seront arrivez, la vanité & le néant de toutes les autres occupations. *Le même.*

Ecclef. c. 11.

Nous connoitrons après la mort, que tous nos autres soins auront été inutiles, & que l'unique que nous devions avoir en vûë étoit celui de nôtre salut.

Après que la mort nous aura déssilé les yeux, nous nous mocquerons de tant de vains empressemens, que nous aurons eu pour l'heureux succez de nos affaires temporelles ; nous regarderons tout cela comme une occupation d'araignée, qui s'éventre pour faire de petits filets, qui servent seulement à prendre des mouches : *Sicut aranea meditabuntur.* Nous en jugerons comme Dieu & les Saints le font à présent, & nous verrons l'inutilité, & la folie de tous les soins qui nous ont détournez de penser à nôtre salut : *Cogitationes eorum cogitationes inutiles, non est judicium in gressibus eorum.* Le Fils de Dieu a beau nous dire qu'il ne nous servira de rien d'avoir fait la conquête de tout le monde si nous venons à perdre nôtre ame, si nous manquons à nous sauver. Que toutes les autres pertes de biens, de réputation, d'emplois, de charges, & de tout ce que nous aimons le plus, ne sont rien en comparaison de la perte du salut ; que toutes ces autres pertes ne nous enlevent que des biens, que la mort en peu de tems nous doit ravir, puisque nous n'en sçaurions rien emporter avec nous en sortant de ce monde. Si vous avez perdu une belle terre par un procès, vous en pouvez acquerir une autre ; si vous avez perdu une grosse somme d'argent, vous pouvez la regagner une autre fois ; si vous avez ruïné par vos excez vôtre santé, vous pouvez la rétablir par le secours & l'usage des remédes : mais la perte du salut est une perte irréparable & sans ressource : *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ* ? C'en est fait pour toute l'éternité, si nous venons à manquer une fois à faire nôtre salut. *Le même.*

Pfalm. 89. *Isaïe* 59.

Matth. 18.

Suite du même sujet.

Tel, diront les reprouvez, a été nôtre aveuglement d'avoir négligé nôtre salut, pour un établissement temporel, pour quelque bien, pour quelque charge, pour une vaine & trompeuse satisfaction : *Transierunt hæc omnia tanquam umbra : quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis ?* Toutes ces richesses, ces grandeurs, ces plaisirs se sont évanoüis, & ont disparu comme une ombre ; il ne nous en reste plus rien qu'un triste souvenir, & semblable à celui des songes. Falloit-il pour des choses si fragiles perdre nôtre ame, & nôtre salut ? Falloit-il risquer une éternité bien-heureuse pour des avantages dont la durée a été si courte, & la joüissance mêlée de tant d'amertumes ? Falloit-il pour de si petits biens, perdre le salut, hors le-

Sapient. c. 5.

quel il n'y a que misére ? Ne falloit-il pas plûtôt renoncer à tous les gains, à tous les interêts & les avantages du monde, que de hazarder ou de perdre nôtre salut ? y a-t-il profit ou avantage qui puisse dédommager d'une telle perte, ou qui puisse entrer en comparaison avec elle ? Que l'exemple de ces malheureux nous rende donc sages à leurs dépens ; entrons à présent dans les sentimens qu'ils ont alors, mais en vain, de l'importance du salut ; regardons-le désormais comme la plus importante, ou plûtôt comme la seule affaire importante que nous ayons ; donnons-y nôtre principale & nôtre entiere application ; c'est-là proprement nôtre affaire ; toutes les autres ne sont que pour le temps, & pour quelques années, celle-ci est pour toûjours & pour toute l'éternité. *Le même*.

Il faut tellement avoir soin de toutes les autres affaires, que nous ne nous oublions pas nous-mêmes.

Je ne prétens pas exiger de vous, que vous abandonniez le soin de vos affaires temporelles, la conduite de vôtre famille, l'exercice de vos emplois, l'entretien de vôtre commerce ; ces occupations prises comme il faut, ne sont point incompatibles avec le soin du salut ; ce sont souvent les moyens que la Providence nous a marqué pour arriver à cette fin. Ce que je vous demande, en vaquant à toutes ces choses, est, que vous n'en fassiez point vôtre principale affaire, que vous ne vous y appliquiez point avec trop d'empressement, que vous ne les regardiez point comme vôtre fin, mais que vous ayez soin de rapporter toutes ces choses à Dieu, & à vôtre salut. Je vous dis, ce que saint Bernard disoit au Pape Eugene, dans le livre de la Considération qu'il lui a adressé. Je sçai que l'eminence du rang que vous tenez dans l'Eglise, vous engage à un nombre infini d'affaires, & d'occupations, qui ne peuvent manquer de dissiper beaucoup vôtre esprit, & partager vôtre cœur. Mais mettez au nombre de vos affaires vôtre salut, & en prenant le soin de toute l'Eglise, ne vous oubliez pas vous-même. *Le même*.

Résolution qu'on doit prendre de penser plus sérieusement à l'affaire de son salut, qu'on n'a fait par le passé.

Puisque nous avons perdu tant de tems, & que jusques ici nous avons si fort négligé une affaire d'une si grande conséquence ; prenons aujourd'hui la résolution de nous y appliquer tout de bon ; de réparer par le bon emploi du tems qui nous reste, le mauvais usage que nous avons fait du passé ; de regarder nôtre salut comme la seule affaire importante, que nous ayons ; de nous y porter avec une ardeur semblable à celle qu'ont les gens du siécle pour les affaires qu'ils ont à cœur, de ne négliger aucun des moyens, qui peuvent contribuer à l'heureux succez de cette affaire, & de nous exciter par la considération de nôtre paresse passée, comme font les voyageurs qui se sont trop arrêtez pendant leur route, à marcher avec plus d'activité dans la voye qui conduit au Ciel. *Le même*.

On marque l'indifférence qu'on a sur cette affaire, par le mauvais choix qu'on fait des moyens pour y réüssir.

Ce qui marque encore mieux le peu d'attention qu'on apporte à cette affaire, & l'indifférence où l'on est à cet égard, est que si en certaines occasions, on prend conseil sur ce sujet, il semble qu'on ait envie d'être trompé. Pour tous les autres interêts, on s'adresse aux gens les plus expérimentez, & les plus habiles en leur profession, mais pour l'interêt du salut, le premier Directeur que l'on trouve, c'est celui que l'on prend ; sur tout s'il a réputation d'être plus indulgent & plus accommodant que les autres. Combien de fois même consulte-t-on, si une chose est permise ou défenduë, avec intention que ceux dont on prend conseil, le don-

nent conforme à la prévention que l'on a ? On ne consulte point pour trouver les meilleurs moyens & les plus sûrs de se sauver ; c'est pour choisir les plus incertains, pour embrasser ceux qu'on reconnoit être périlleux. Pourvû qu'ils ne soient pas incompatibles avec les devoirs les plus essentiels du Christianisme. *Le même.*

Ce que font ceux qui ont un véritable desir de se sauver.

Ceux qui ont un désir véritable de se sauver, n'entrent dans aucun état, n'embrassent aucun emploi, ne vaquent à aucune occupation, que par rapport à leur salut, il entre toûjours dans toutes leurs délibérations ; c'est cet interêt qu'ils consultent, avant toutes choses, & avant que de prendre aucune résolution ; c'est ce qui les fait agir, ou qui les arrête, & parmi les différentes voyes qui s'offrent à eux, ils ne balancent point de choisir celle qui leur paroit la plus propre & la plus favorable à ce dessein. L'objet le plus ordinaire des prieres qu'ils font à Dieu, c'est de leur faire connoître le genre de vie qu'il leur a marqué dans sa prescience éternelle, pour arriver à ce bonheur ; & quand ils l'ont une fois connu, il n'est point d'effort qu'ils ne fassent, de répugnance qu'ils ne surmontent, & d'obstacles qu'ils ne renversent pour l'embrasser. Quelque rude que soit la voye, où Dieu les appelle, fut-elle toute remplie de ronces & d'épines, elle n'a pour eux que des attraits, & des douceurs, ils l'embrassent avec une ardeur incroyable, si elle aboutit au Ciel. *Le même.*

Il ne faut point différer l'affaire de son salut.

Il faut souvent différer les autres affaires de la vie, parce que l'incompatibilité qu'elles ont ensemble, fait qu'on ne les peut entreprendre toutes à la fois ; mais Dieu a voulu que l'affaire de nôtre salut ne fit obstacle à aucun de nos emplois, afin qu'il n'y eût aucune raison qui nous obligeât à la différer. C'est elle au contraire qui sanctifie toutes les autres occupations, & tout ce qui n'est pas sanctifié par cette vûë, est inutile, si peut-être il n'est pas injuste, & criminel. *Pris des Discours Chrétiens.*

Si l'on veut faire son salut il faut éloigner tous les obstacles qui nous empêchent d'y réüssir.

Voulez-vous que la crainte que vous avez de ne pas faire vôtre salut soit raisonnable & utile, qu'elle imite la crainte de ceux qui appréhendent un naufrage ; dans cette appréhension, on se défait de tout pour se sauver : on jette dans la mer tout ce qu'on a de plus précieux. Et parce qu'on n'estime rien tant que la vie, on abandonne volontiers tout ce que l'on peut pour la sauver : la vûë du salut est l'unique chose qu'on envisage. Ah ! étant dans le monde, vous êtes dans une mer orageuse ; à tout moment il se présente des écueils. Si vous êtes raisonnable & prudent, l'unique chose qui vous doit occuper, c'est la vûë de vôtre salut ; il faut vous défaire de tout ce qui peut l'empêcher, il faut décharger ce vaisseau, il faut décharger ce cœur. Ce bien vous est cher ; mais il est mal-acquis. C'est un fardeau qui vous feroit périr, il faut s'en dépouiller. Cette personne vous charme, mais l'attachement que vous y avez étant criminel, c'est un poids dangereux, qui vous feroit faire naufrage infailliblement, il faut vous en défaire : *Pereat munai lucrum, ne fiat animæ damnum*, s'écrie Saint Augustin dans cette pensée, que tout le reste périsse, charges, honneurs, richesses, pourvû que dans cette perte, & dans ce naufrage universel, nous sauvions la principale, & l'unique chose que nous avons interêt de sauver, qui est nôtre ame. *Le P. Masson sixiéme Sermon de l'Avent.*

Cet

Cet homme a fait en peu de tems une grande fortune ; tout lui réüssit, les biens sont entrez en foule dans sa maison ; charges, terres, crédit, honneurs, tout a concouru ce semble, à en faire un des plus heureux hommes du siécle ; il a été riche, puissant, habile. Il a fait de grandes affaires, il est vrai, mais il n'a pas fait son salut, & il souffre pour jamais dans les enfers. Cet autre au contraire né pour les adversitez, & nourri dans l'amertume, n'a jamais eu un jour calme & serain : rien ne lui a réüssi, négoces, projets, entreprises, tout a éch.üé. Il a mené une vie triste & obscure ; beaucoup de fatigues, encore plus de déboires & de chagrins. Sa mauvaise fortune ne lui a pas fait des amis ; on l'a regardé avec mépris depuis la déroute de ses affaires. On ne sçauroit être plus malheureux sur la terre, il est vrai ; mais cet homme a fait son salut ; tous ses malheurs ont fini avec sa vie, il est saint, & il est éternellement heureux. Cet Ecclésiastique s'est distingué par son mérite, ou par la faveur ; il a eu des amis, il a obtenu les plus riches dignitez, il a été élevé aux premieres Prélatures. Grand train, grands honneurs, grandes magnificences ; quelle vie plus délicieuse, & plus tranquille ; la mort a troublé ses beaux jours : il a fallu paroître devant le juge Souverain, il a fallu rendre compte de son administration, & après avoir été heureux durant sa vie, il est perdu pour toûjours après sa mort. Quelle consolation au contraire, quel bonheur pour ce saint Religieux, pour ce vertueux Prêtre, qui a vécu dans la dépendance,& dans l'obscurité ? Appliqué à remplir avec ponctualité tous les devoirs de son état, il s'est acquité avec édification des fonctions de son ministere. Pauvre, humble, mortifié, il n'a pas fait grande fortune dans le monde, il est vrai ; mais il est Saint ; quelle dignité comparable à sa fortune dans l'autre vie ? Et quel sort plus heureux que le sien ? *Le même.*

Peu importe qu'on ait été heureux ou malheureux dans cette vie.

On peut dire que dans le monde tout est en danger pour le salut. Nous vivons en païs ennemi, les chemins sont pleins de mauvais pas, l'air qu'on y respire est peu sain ; tout y est plein de pieges, les objets tentent, les exemples entraînent : nôtre propre penchant au mal vaut lui seul tous les autres dangers. Ce monde est une mer orageuse, sans cesse agitée par les passions, elle est remplie d'écueils ; les plus visibles ne sont pas toûjours les plus dangereux ; le calme y est autant à craindre que la tempête. Il faut se défier de tout, & sans cesse être en garde. On périt pour ne trouver pas assez de fond, ou pour être près du rivage. Pour peu qu'on perde de vûë le Ciel, on s'égare, & bien des gens échouent a la vûë du port. La bonne fortune enyvre, & la mauvaise accable ; & l'une & l'autre exposent à de grands dangers le salut. Il y a des malheurs, sous lesquels la patience de bien des gens succombe ; il y a aussi bien peu de prosperitez qui ne soient au dessus de la modération ; elles nous aveuglent, nous transportent, & nous égarent. La prosperité éléve l'homme par l'orgueil, l'amollit par la volupté, & l'appesantit par la paresse... Il faut un miracle pour éviter un poison si universellement répandu, & si bien préparé. Tout est danger, tout est tentation dans une haute fortune ; les objets les plus charmans se présentent en foule ; la contagion y est ordinaire, les pieges y naissent sous nos pieds, un rang, un emploi, une place de distinction, n'élévent jamais si haut sans exposer à de furieux vents ; une vie délicieuse est tout précipice ; on a à craindre jusqu'à ses guides, tout y flate,

Les dangers qu'il y a dans le monde pour le salut.

& tout est dangereux pour le salut ; de quelle vigilance donc, & de quelle précaution n'a-t-on pas besoin pour mettre dans ce monde, en assûrance son salut ? *Le même.*

Sur le même sujet.

Le monde est une region où tout est danger pour le salut, & où la sécurité dans laquelle on y vit, est elle-même le plus grand de tous les dangers. Peu de conversations dans le beau monde qui n'ait besoin, ou de préservatifs ou de remédes ; peu d'entretiens qui ne blessent ou la pudeur ou la charité. La médisance s'y est si bien établie, qu'elle trouve place partout, jusque dans le discours le plus familier, sans ce sel, tout y languit, tout y est fade ; & après avoir flétri, déchiré, noirci la réputation de bien des gens, quelle réparation fait-on ? quelle pénitence ? Un âge usé, un accident fâcheux, une disgrace bannira une personne des cercles, & des parties de plaisir ; mais se donne-t-elle beaucoup de mouvemens pour guérir les playes qu'elle a faites, & quels frais fait-on pour dédommager bien des gens du tort insigne qu'on lui a fait ? Que cela prouve le petit nombre des élus de Dieu dans le monde ? Ces parties de plaisir si enjoüées ; ces assemblées mondaines, si fastueuses ; ces Academies de jeux & de galanteries, ces repas splendides & délicats, sont-ce des asiles de l'innocence, & un abri contre la violence des passions ? On y est cependant fort en repos, la joye y regne, pourroit-on raisonnablement ajoûter, & la bonne conscience aussi. Quand on regarde toutes ces différentes scenes de sang froid, on sent tout le danger, on en est effrayé ; mais quand on se représente ces personnes de tout âge, & de toute condition, qui y courent avec joye, & en foule, que peut-on penser d'une multitude qui met sa joye à se perdre, & qui songe si peu à son salut ? *Le même.*

Si nous nous sauvons peu importe qui nous ayons été, ou ce que nous ayons fait dans le monde, où que nous ayons souffert.

Si nous nous sauvons, toutes les disgraces passageres du monde, naissance obscure, condition vile, indigence, maladies, mépris, rien ne pourra en aucune sorte, altérer nôtre souverain bonheur : si nous nous damnons, toute la félicité passée du monde ; qualité, rang, emploi, puissance, honneur, opulence, plaisirs, rien ne pourra en aucune sorte nous garantir d'un souverain malheur; que vous en semble ? nous importe-t-il beaucoup de nous procurer une éternité heureuse. Outre que dans les affaires ordinaires, on a toûjours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Suis-je malheureux dans le monde, j'ai espérance d'être heureux dans l'autre : dans l'affaire du salut, il n'y a point de ressoure, & quiconque se damne, il est damné pour toûjours, comprend-t'on de quelle importance, & de quelle conséquence est cette affaire. *Le P. Croiset dans ses Réflexions Spirituelles.*

Suite du même Sujet, &c.

Quel charme nous aveugle, quel enchantement nous séduit ? On est raisonnable, on est sage en toute autre chose ; il semble qu'on n'est stupide & déraisonnable qu'en matiere de salut ; c'est-à-dire, en la seule chose où il importe d'être sage. Car qu'importe au plus habile homme de l'univers, au plus puissant Monarque du monde, d'avoir réüssi, brillé, vaincu, triomphé sur la terre, s'il est damné ? La plûpart des hommes courent, s'avancent, sans envisager la fin où ils doivent aboutir, pourvû qu'ils sçachent multiplier les amusemens qui les distrayent ; & les charmes qui les empêchent d'appercevoir le précipice, où leur voye les conduit, ils sont contens ; c'est-là être sage. L'embarras des affaires du monde, le soin d'une famille, les devoirs

d'une charge les divertissemens, les plaisirs mêmes; nous détournent, & ne nous laissent pas le loisir de penser à nôtre salut ; s'il nous reste encore une teinture de Religion, un rayon de bon sens, dèslors qu'une chose nous empêche de travailler à nôtre salut, doit-elle être pour nous un plaisir, un devoir, une affaire ? Il n'y a point d'emploi ni d'état qu'il ne fallût quitter, s'il étoit incompatible avec le soin du salut. On jette tout dans la mer pour éviter un naufrage ; une éternité bienheureuse vaut bien une vie de quelques jours ; cependant il est certain qu'il n'y a point d'emplois qui ne puissent conduire au Ciel, quand on les prend dans les vûës de Dieu. Les Saints ont fait servir à leur sanctification, les mêmes occupations dont les reprouvez ont fait un si méchant usage. Ce sont nos passions qui nous embarrassent, & non pas nôtre état. *Le même.*

De bonne foi, l'affaire de nôtre salut nous occupe-t-elle beaucoup ? & en nous y appliquant si peu, sur quel fondement esperons-nous d'y réüssir ? nous qui jugerions qu'un homme ruïneroit certainement ses affaires temporelles, s'il ne s'y attachoit pas plus que nous nous appliquons à l'affaire de l'éternité. Dieu nous avoit donné toute la vie pour y travailler, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réüssir ; il nous plaît d'en juger autrement ; & nous prétendons tous être sauvez, quoique nous soyons fort en peine de trouver seulement quelques mois entiers uniquement employez à cette seule affaire. On risque ainsi un bonheur infini, & l'on s'expose tranquillement à un malheur éternel, qui renferme & qui surpasse tous les autres malheurs ? Nous sçavons que le tems est court, que la mort nous presse, que chaque moment peut être le dernier ; & que si c'étoit ici le dernier moment, nôtre perte seroit inévitable. Ceux qui frémissent en faisant cette réflexion, seront-ils désormais moins indolens sur cette grande affaire ? Nous avons fait cent fois ces réflexions effrayantes ; nous sommes au bout de nôtre carriere ; & l'affaire de nôtre salut en est-elle beaucoup avancée ? *Le même.* On s'occupe peu de l'affaire de son salut.

Le salut a ses difficultez ; & quelle affaire n'a pas les siennes ? Ne coûte-t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le négoce, pour faire fortune dans toute sorte d'états ? Quel homme ne sent pas les difficultez qui se trouvent dans son état & dans son emploi ? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins ? La peine en rebute-t-elle beaucoup ? A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif sous prétexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires ? Et dans quel rang met-on dans le monde ceux qui prennent un si méchant parti ? N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut pour laquelle il soit permis de n'être pas raisonnable ? Et dans laquelle on puisse manquer de conduite & de bon sens, sans se décrier ? Cependant eussiez-vous réüssi dans tout le reste, si vous ne faites pas vôtre salut, en vain vous vous flatez d'être sage : quand les difficultez qui se trouvent à l'affaire du salut, seroient encore plus grandes qu'on ne se l'imagine, y auroit-il à déliberer s'il faut les vaincre ; mais il n'est pas vrai que ces difficultez soient telles qu'on les dit. *Le même.* Il y a de la difficulté à faire son salut, mais il faut nécessairement la vaincre.

Le salut est une affaire difficile ; pourquoi le dissimuler, puisque le Sauveur le déclare si ouvertement dans l'Evangile ? Il ne nous ménage point là-dessus. C'est cette vigne qu'il faut cultiver avec tant de soin, si l'on veut qu'elle L'affaire du salut est difficile, & il

faut faire tous ses efforts pour y réüssir.

fructifie ; c'est ce champ qu'il faut labourer avec tant d'ardeur, qu'il n'est pas permis de s'amuser, ni de regarder derriere soi ; c'est ce trésor caché qu'on ne peut trouver sans creuser bien avant;c'est ce négoce où l'on ne doit épargner nul soin pour faire valoir les talens ; c'est cette pierre précieuse qu'on doit acheter au prix de tout son bien, si on ne l'a pas ; & si on a été assez malheureux pour la perdre après l'avoir acquise, qu'il faut chercher avec empressement, jusqu'à tout remuer pour la trouver ; c'est ce chemin rude & étroit, par où peu de gens ont le courage de marcher ; c'est cette porte si petite, où peu de gens pourront entrer. Le Sauveur pouvoit-il nous rendre cette vérité plus sensible qu'il le fait, par toutes ces comparaisons & ces paraboles ? Le salut est donc une affaire difficile. En effet, que d'obstacles s'y opposent ! que d'ennemis la traversent ! Obstacles du côté de la concupiscence qu'il faut dompter ; des passions violentes qu'il faut moderer ; des sens déreglez qu'il faut mortifier ; des habitudes inveterées qu'il faut arracher ; des objets également agréables & funestes qu'il faut fuir ; des occasions dangereuses qu'il faut éviter ; des engagemens forts qu'il faut rompre. Quelle fermeté, quelle force ne faut-il pas pour tout cela ? Mais quel courage ne faut-il pas pour combattre les ennemis qui traversent nôtre salut ? La chair, ennemi domestique d'autant *plus* à craindre que nous le craignons moins. Le monde, qui nous séduit par ses maximes, & qui nous entraîne par ses exemples. Le démon, ennemi puissant & artificieux, vigilant & cruel, qui se fait une affairede nôtre perte, pendant que nous ne nous en faisons pas une de nôtre salut. Pour se sauver, il faut donc du courage & de la fidelité. *Le P. Nepveu, tome 2. de ses Réflexions Chrétiennes.*

Pourquoy l'affaire du salut est proprement nôtre affaire.

L'affaire du salut est proprement nôtre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Dans les autres affaires, celui qui travaille n'est pas celui qui en a le profit ; un laboureur seme & moissonne ; mais ce n'est pas souvent pour lui ; un pere se donne la peine d'amasser du bien, mais c'est pour enrichir des enfans, & souvent faire des ingrats ; un juge achete bien cher une charge ; c'est-à-dire, la nécessité de se faire la victime du public. Que lui en revient-il ? un vain honneur. Celui qui seme, dit le Sauveur, n'est pas souvent celui qui moissonne : *Alius est qui seminat, & alius qui metit.* Mais dans l'affaire du salut, celui qui travaille, est celui seul qui en a tout le profit ; personne ne le partage avec lui : *Si vous semez* (dit saint Paul) *vous cueillerez une moisson proportionnée à la semence que vous aurez jettée.* Si vous priez, si vous jeûnez, si vous donnez l'aumône, si vous mortifiez vos sens, si vous crucifiez vôtre chair, tout le profit en sera pour vous ; mais un grand profit, puisqu'il ira jusqu'au centuple pour cette vie, & jusqu'à l'infini pour l'autre. *Le même, tome 1.*

Joan. 4.

C'est encore nôtre affaire, parce que la perte sera toute entiere pour nous.

Le salut est nôtre affaire, parce que si elle réüssit mal, toute la perte en sera pour nous, personne ne la partagera avec nous. Dans les affaires avantageuses, mais hazardeuses, on fait des societez ; on cherche des gens qui nous assûrent ; on aime mieux avoir moins de profit, pourvû qu'on coure moins de hazard, & partager avec les autres le gain, pourvû qu'ils partagent avec nous la perte. Mais en matiere de salut, il n'y a ni societé, ni assûreur ; il faut courir seul le hazard ; tout le profit & toute la perte seront pour nous ; en cette

affaire chacun travaille pour son compte. Cet homme de bien qui a tant de zele pour vôtre salut, qui y a pris tant de peines, qui s'en est fait son affaire, aura part au gain, si elle réüssit ; mais non pas à la perte, si elle ne réüssit pas. Ce qui fera même vôtre perte & vôtre condamnation, fera son profit & son mérite. *Le même.*

L'affaire de nôtre salut a été celle du Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour cela.

Quand Dieu envoya son Fils au monde, il ne lui donna qu'une seule commission ; & cette unique affaire dont il le chargea, ne fut autre que celle de nôtre salut, comme la plus proportionnée à sa grandeur, & la plus favorable à sa gloire. Bien qu'il engage les hommes dans mille différens exercices, il veut pourtant qu'il n'y ait qu'une seule occupation sur la terre, & que nous n'ayons point d'autre affaire dans le temps, que celle de l'éternité. C'est-là que nous devons étendre tous nos soins, & dans la diversité de nos emplois, n'ayant point d'autre but que celui-là, nous n'aurons aussi point d'autre affaire ; & le seul ouvrage de nôtre vie sera celui-là même qui a mérité d'occuper toute la sagesse de Dieu, soit dans l'éternité pour en former le projet, soit dans le temps, pour en ordonner l'exécution. Cependant appliquez à toute autre chose, nous ne pensons presque jamais à celle-cy : & bien loin d'en faire nôtre unique affaire, nous n'en faisons pas même une affaire. Nous trouvons du temps pour les occupations les plus indifférentes, & nous n'avons jamais de loisir pour celle qui est d'une nécessité indispensable, & d'une conséquence éternelle : nous sommes toûjours dans le mouvement sans faire une démarche vers ce terme bienheureux, & ne songeant presque jamais à l'unique chose, qui demande toutes nos occupations & toutes nos pensées, nous accablons nos esprits d'une infinité de soins inutiles. *Pris d'un discours sur ce sujet, qui se trouve dans le Recueil des pieces présentées à l'Academie Françoise en l'année 1675.*

Pourquoi l'affaire du salut est nôtre grande & nôtre unique affaire.

Tout le monde est accablé d'affaires, & l'on ne voit presque personne occupé de celle de son salut. Allez dans toutes les maisons, vous y rencontrerez des affaires ; cherchez tous les hommes, vous les trouverez en affaires ; & si vous entrez en conversation avec eux, ils ne vous entretiendront le plus souvent que de leurs affaires, sans que celle du salut & de l'éternité tombe jamais dans leurs discours, & même dans leurs pensées. De plus, un procès, une charge, le soin d'une famille, la conduite d'une armée, le gouvernement d'un Etat, ne sont-ce pas autant de différentes occupations dignes d'être appellées de grandes affaires. Toutes ces considérations n'empêchent pas, que je ne soûtienne, conformément à l'Oracle de l'Evangile, qu'il n'y a point d'autre affaire dans le monde que celle du salut ; soit parce que toutes les autres comparées à celle-là, ne sont nullement considérables ; soit parce que rapportée à celle-là, comme à leur fin principale, elles ne produisent pas des soins différens, & ne font toutes ensemble qu'une même occupation. *Le même.*

Combien nôtre salut a coûté au Fils de Dieu.

Le Fils de Dieu a tout entrepris & tout souffert pour ce dessein, afin de nous inspirer le courage d'en vaincre toutes les difficultez, & d'en surmonter tous les obstacles. Qui peut comprendre le prix du salut éternel, dit le Pere de l'Eloquence Chrétienne, puisque cette infinie Sagesse, qui connoît parfaitement le mérite de chaque chose, n'a rien épargné pour ce sujet, & n'a point fait de difficulté de sacrifier son repos, son honneur & sa vie. Cependant nous

n'en faisons aucun état, encore que ce soit nôtre affaire ; & bien loin d'y travailler sous d'aussi rigoureuses conditions, que cette divine Personne, qui n'y avoit point d'autre interêt que les nôtres, nous refusons d'y faire seulement quelque réflexion, comme si nous apprehendions de troubler nôtre repos, pour nous procurer un repos immortel, & comme si ce grand ouvrage, qui a servi d'exercice au Fils de Dieu pendant tout le cours de sa vie, n'étoit pas digne d'occuper un moment de la nôtre. *Le même.*

La prudence mondaine est aveugle en cette affaire, quelque éclairée qu'elle soit pour toutes les autres.

Prudence du monde, que tu es aveugle dans tes propres lumiéres, & insensible à tes véritables avantages ! Jusqu'à quand seras-tu indifférente pour ton propre interêt, & l'affaire de ton salut, qui est l'unique affaire que tu dois embrasser avec ardeur ? jusqu'à quand seras-tu contraire à la sagesse de Dieu, qui est l'infaillible régle de ta conduite ? Si tu donnes de si sages conseils à ceux qui consultent tes oracles sur les choses présentes, ne donneras-tu jamais de salutaires avis sur les choses futures, qui sont si dignes de tes prévoyances ? si tu prends des moyens si propres pour réüssir dans tes projets, faut-il abandonner l'unique voye, qui te conduit à ta derniere fin ? Et si tu prononces de si judicieux arrêts sur les choses humaines & périssables, seras-tu toûjours injuste dans les jugemens que tu fais des choses éternelles & divines? Les grands soins font cesser les petits, & lorsque nous sommes pressez d'une affaire de la derniere conséquence, nous avons peine à songer aux autres moins considérables. Il est raisonnable, dit judicieusement saint Eucher, que les choses les plus importantes tiennent le premier rang dans nos pensées, & sur ce principe, dont on ne peut disconvenir, il faut que l'affaire de nôtre salut l'emporte sur toutes les autres, & qu'elle tienne nos esprits entierement occupez, comme n'étant pas seulement la principale ; mais encore l'unique. *Le même.*

Combien nôtre salut nous doit être cher, & il n'y a que la passion qui nous empêche de le préférer à tous les autres biens.

L'homme n'a rien de plus cher que sa vie, puisqu'il veut bien sacrifier ce qu'il y a de plus précieux pour la sauver. Qu'est-ce donc qu'il plaindroit pour sauver son ame, & pour joüir de cette vie éternelle & immortelle, qui vaut infiniment mieux que celle du corps ? Je sçai qu'on hazarde, & qu'on abandonne même tous les jours son salut pour les biens & les avantages du monde. Mais distinguez le temps de la passion, d'avec celui de la conscience. Quand la passion prévaut & l'emporte, alors l'estime du salut cesse & disparoît, parce que c'est un nuage épais qui nous cache le Ciel, & nous dérobe l'éternité : mais quand la conscience vient à percer, & à dissiper ce nuage, alors le monde disparoît à son tour, & l'éternité se présente à nous dans un jour, qui nous la montre préférable à toutes choses : alors il n'y a plus rien que nous ne veüillons perdre pour elle. Richesses, honneurs, plaisirs, amis, parens ; tout cede à ce grand & incomparable interêt. Il en est justement comme du Marchand, tandis qu'il est dans l'ardeur de son trafic, occupé à négocier sur la terre, il ne songe qu'à ramasser des marchandises ; on diroit que sa vie ne lui est rien au prix de son profit ; il travaille, il s'expose au chaud & au froid ; il hazarde sa santé, & sa vie même pour remplir son navire qui est à l'ancre. Mais est-il sur mer attaqué d'une furieuse tempête, qui le menace d'un naufrage inévitable, s'il ne veut décharger son vaisseau. Alors il témoigne que sa vie lui est plus précieuse que tout le reste, puisqu'il jette ses marchandises

dans les abîmes, pour la sauver. C'est ainsi qu'il faut juger d'un homme qui a un peu de christianisme & de religion. *Autheur anonyme.*

On veut se sauver ; mais on le veut moins principalement : car si vous voulez bien vous examiner, vous trouverez que vôtre premiere & principale volonté, n'est pas de faire vôtre salut. La premiere chose que vous voulez, & que vous voulez préférablement à tout, c'est de vous établir, de faire vôtre fortune, & de vous pousser dans le monde ; la volonté de faire vôtre salut en cet état, ne vient qu'aprés : c'est une volonté dépendante & subordonnée : aussi n'agit-elle qu'autant que la volonté premiere & principale, qui est en vous la dominante, veut bien le lui permettre. On veut se sauver ; mais on le veut d'une volonté abstraite & confuse ; on le veut d'une volonté froide & inefficace ; on le veut indirectement, & par réflexion ; on le veut dans l'intention, & non pas dans l'exécution, dans la spéculation, & non pas dans la pratique. Que fait en vous cette volonté que vous dites avoir de vous sauver ? Elle est mêlée & confonduë avec mille autres volontez, qui l'empêchent de se faire sentir, & qui l'étouffent. Le désir de s'avancer, de se mettre dans un poste considérable, ou de s'enrichir : ce sont-là les volontez sensibles & distinctes. Jamais volonté ne fut plus stérile que celle que vous avez de vous sauver ; car que produit-elle ? Regle-t-elle vôtre esprit ? remuë-t-elle vôtre cœur ? influë-t-elle sur vos pensées & sur vos actions ? Rien de tout cela : vous voulez vous sauver, & vous renoncez aux moyens nécessaires pour cela. Toute volonté de la fin, si elle est sincere & véritable, renferme celle des moyens ; quelle volonté de la fin est donc la vôtre, qui exclut les moyens d'y parvenir ? Vous le voulez, mais c'est après coup : vous le voulez, mais c'est du bout des lévres. Vous le voulez ; mais vous ne faites rien pour vous procurer ce bonheur. *Livre intitulé : Le bon goût de l'Eloquence Chrétienne.*

Volonté inefficace que les hommes ont de se sauver.

Il faut que les choses, qui sont les premieres & les principales tiennent le premier rang dans nôtre esprit, & soient le premier objet de nos soins, & que nôtre salut, qui est nôtre grande & souveraine affaire, soit la souveraine cause de toutes nos inquiétudes : il faut que le salut nous occupe, non-seulement comme la premiere chose ; mais aussi comme la seule qui nous doit occuper. Il faut que nous ayons autant d'affection de mettre ce salut au-dessus de toutes les autres choses, qu'il les surpasse toutes, & qu'il mérite de leur être préféré. Nôtre application doit être souveraine à l'égard de Dieu ; elle doit être tres-grande à l'égard de nôtre ame. Mais ces deux applications de nôtre ame à l'égard de ces deux sortes d'objets, sont de telle nature, qu'étant toutes deux capitales & nécessaires, on ne sçauroit jamais séparer l'une de l'autre. Que sert à l'homme d'acquerir tout le monde, s'il souffre la perte de son ame ? Il n'y a donc certainement nulle considération d'interêt & d'utilité, qui puisse jamais subsister, lorsqu'il s'agit infailliblement de la perte de son ame. Tous les gains & tous les avantages du monde sont moins que rien, quand on souffre un dommage qui regarde le salut : car comment pourra-t-on recevoir un profit & un gain de quelque maniere que ce soit, lorsque l'ame ne sera plus en état de le sentir ?. Si les biens qu'on nous propose, ne sont pas capables de nous attirer assez à les rechercher, au moins que les maux que nous apprehendons, nous forcent à les fuir ; puisque nôtre salut consiste en

Extrait de la seconde lettre de saint Eucher, à Valerien, touchant le soin du salut.

ces deux choses ; à joüir des biens éternels & infinis, & à être délivrez des maux extrémes qui durent toûjours. *Le même.*

De l'importance de l'affaire du salut, par comparaison avec toutes les autres affaires.

Le salut répare en un moment toutes les pertes & tous les égaremens de la vie ; mais si nous manquons à nous sauver, que nous servira d'avoir été riches & puissans dans le monde ? que nous servira d'avoir été fort éclairez, fort habiles, fort sçavans, si nous sommes éternellement malheureux. Tout l'univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, ne peut pas même troubler le moins du monde son bonheur, s'il est sauvé ? Tout l'univers conspirant pour un homme, ne peut le rendre ; je ne dis pas heureux, s'il est damné, mais même moins misérable. Hélas ! que sert donc à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame ? Et que pourra-t-on lui donner en échange qui puisse le dédommager de la perte qu'il aura faite ? N'est-il pas étrange, que tout le monde convienne, que de toutes les affaires que nous avons en main, l'affaire du salut soit la plus importante : quelle soit la seule importante, & que ce soit cependant celle que nous négligions davantage, & que nous ayons le moins à cœur ? Etude, négoce, divertissemens, entretiens, emplois, tout nous paroît important, tout nous occupe; mais faut-il s'appliquer sérieusement à l'affaire de son salut ; c'est toûjours trop tôt, & ce qui est plus étrange, on n'a jamais le loisir. Certainement, il faut qu'on ait bien peu d'idée du salut éternel, puisqu'on s'en met si peu en peine ; voudroit-on ne mettre pas plus de temps, ni d'application à ses affaires temporelles ? Et quel succès attendroit-on, si l'on n'y mettoit ni plus d'application, ni plus de temps ? Quel est l'homme si peu zelé, si peu charitable, qui pût négliger davantage nôtre salut, que nous le négligeons nous-mêmes, si nôtre salut dépendoit autant de lui, qu'il dépend de nos soins ? *Le même.*

Le salut est nôtre affaire propre, & à laquelle nous devons travailler par nous-mêmes.

Tout ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, ne sont pas à proprement parler, des affaires. Du moins ce ne sont pas nos propres affaires ; puisqu'en les faisant, nous faisons plûtôt les affaires d'autrui que les nôtres ; & ce n'est guere que pour ceux qui viendront aprés nous, que nous travaillons. Il n'est point d'affaire qui ne se puisse terminer par un autre. L'affaire du salut est l'unique qu'on ne peut faire que par soi-même, & dont l'on ne peut se dispenser sans se perdre sans ressource. C'est-là cet unique nécessaire, dont Jesus-Christ nous parle si souvent ; c'est-là nôtre unique affaire : unique, parce que c'est celle-là seule qui soit d'une extrême conséquence, & dont le succès néanmoins dépend en quelque maniere de nous, unique, parce que c'est la seule qui mérite toute nôtre application ; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépend de nôtre application. *Le même.*

Le salut est l'affaire de tout le monde.

Le salut est l'unique affaire de tout le monde ; du Roy, dans le gouvernement de son Royaume ; du Prélat, dans les soins qu'il doit prendre de son Diocése ; de l'homme de lettres dans ses études ; de l'homme d'épée dans son état ; du Marchand dans son commerce ; de l'Artisan dans son métier. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit Roy, Prélat, Soldat, Marchand ; il n'est pas nécessaire qu'il soit sçavant, qu'il soit habile : mais il est absolument nécessaire qu'il fasse son salut : *Porro unum est necessarium.* Dans les affaires ordinaires on a toûjours quelque ressource. Quiconque n'a pas fait cette affaire, n'a rien fait, & il ne sera plus en état de rien faire, &c. *Le même.*

Nous

Nous ne sommes sur la terre que pour faire nôtre salut ; Dieu n'a point eu d'autres desseins en nous créant, & en nous conservant sur la terre que nôtre salut & sa gloire ; serons-nous donc bien reçûs à la mort, à dire ; nous avons fait de grandes choses dans le monde ; nous nous y sommes fort distinguez par nôtre esprit, par nôtre addresse ; nous y avons amassé de grands biens ; nous avons même travaillé avec succez au salut des autres, nous n'avons négligé que le nôtre ; c'est-à-dire, nous avons tout fait, hors la seule affaire pour laquelle seule vous nous aviez créez. Que nous sert-il que Dieu nous ait donné la lumiére de la raison, si elle nous devient inutile dans la seule chose pour laquelle elle nous a été donnée ? Hélas ! nous ne nous en servons qu'à former & à conduire des desseins de nulle conséquence. *Le même.*

Nous serons sans excuse devant Dieu, si nous avons négligé nôtre salut.

Nous voulons le salut : car où fut jamais l'insensé qui ne le voulût pas ? Mais nous le voulons d'une volonté générale, & indéterminée : on s'en tient à des désirs vagues, sans descendre jamais aux moyens. Nous le voulons d'une volonté inefficace & sans action ; nous le voulons d'une volonté foible & lâche : le moindre obstacle nous arrête, & les plus légéres difficultez nous rebutent. Dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre & travailler ; nous assujettir à certains devoirs indispensables, à certaines pratiques, à certaines régles, le courage nous manque, & nous nous rendons. Nous le voulons d'une volonté étroite & bornée : nous sommes prêts à prendre telle & telle voye, à faire telle & telle chose ; mais rien au-delà. Est-ce ainsi, nous dira Dieu, que vous vouliez tout le reste ? est-ce ainsi que vous vouliez la guérison d'une maladie mortelle ? est-ce ainsi que vous vouliez le gain d'un procès ? Ah ! combien de ces volontez stériles & sans effet, Dieu ne les reprouvera-t-il pas, en les rejettant comme de fausses volontez ?.. Non, non, Chrétiens, ne nous flattons pas, en disant que nous voulons nous sauver : C'est imposer à Dieu, & nous démentir nous-mêmes ; puisqu'au même temps, nous nous rendons malgré nous mille témoignages secrets ; que le salut est de toutes les choses du monde celle que nous voulons le moins, & que nous nous efforçons moins de vouloir. *Le P. Bourdaloüe, Sermon de la prédestination.*

Nous voulons nôtre salut ; mais nous ne le voulons pas comme il faut.

Distraits par la multitude des objets, étourdis par le tumulte, occupez de vains amusemens, entraînez par le torrent des mauvais exemples, nous passons nôtre vie sans penser pour quelle fin nous sommes au monde ; mais l'obligation indispensable que nous avons de tendre sans cesse à cette fin, de ne rien faire que pour cette fin, ne passera jamais. Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le soleil pour éclairer, que l'homme pour aimer Dieu, pour le servir, & par ce moyen mériter un bonheur éternel. Ce n'est même que pour nous aider à parvenir à cette fin, & à faire nôtre salut, que Dieu a créé cette multitude presque infinie de créatures, n'y en ayant pas une, qui prise en elle-même, ne nous fournisse une raison pour le connoître, un motif pour l'aimer, & un moyen pour le servir. Nous ne sommes donc dans le monde que pour cela, c'est-là la fin de tous les hommes ; mais tous les hommes vivent-ils pour cette fin ? C'est-là l'unique nécessaire dont parle l'Evangile ; mais le regarde-t-on comme tel ? *Le Pere Croiset, dans ses Retraites, pour un jour de chaque mois.*

Nous pensons à toute autre chose qu'à la fin, pour laquelle nous sommes créez, qui est de servir Dieu, & mériter par-là un bonheur éternel.

Il s'en faut bien qu'on fasse pour Dieu & pour son salut, ce qu'on fait pour les affaires du monde.

Quels empressemens dans le monde pour venir à bout de ses desseins; pour réüssir dans son emploi, pour le service de son Prince! A-t-on les mêmes empressemens pour servir Dieu, & pour faire son salut; car ces deux choses ne se peuvent séparer. A considérer la conduite de la plûpart des hommes, ne diroit-on pas qu'ils sont sur la terre pour toute autre chose? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu cede-t-elle à la qualité d'homme de robe, d'homme d'épée? combien de fois les maximes du monde l'emportent-elles sur les devoirs de Chrétien? Chacun a ses desseins, chacun a ses fins; il faut bien qu'on soit peu persuadé, que Dieu est nôtre fin derniere, que nous sommes créez pour le posseder; puisqu'on se met si peu en peine de tendre à cette fin. Il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plûtôt que celle-là, & il n'en est point à laquelle on pense moins, & de laquelle on soit moins touché, quand on y pense. Accoûtumé que l'on est presque dès le berceau à entendre dire que l'homme n'a été créé que pour Dieu, & qu'il n'est sur la terre que pour faire son salut, on n'est nullement touché de ce que ces mots signifient; peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, & beaucoup moins prévû les conséquences. Car s'il est vrai que je ne suis dans le monde que pour servir Dieu, & faire mon salut, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie, qui ne se rapporte à cette fin, & je ne sçai s'il y en a une seule dans toute ma vie, que j'aye faite en cette vûë. *Le même.*

On pense à tout le reste, excepté à son salut.

On n'est au monde que pour servir Dieu, & pour faire son salut; c'est ici la vérité fondamentale de nôtre Religion; vit-on conformément à cette vérité si importante? C'est la maxime capitale de l'Evangile, tout roule sur cela; c'est la base surquoi tout porte, & à ne consulter que nos mœurs, nos sentimens, & nôtre conduite, diroit-on que Dieu est nôtre derniere fin, & que nous sommes créez pour un bonheur éternel? On pense à tout; mais puisqu'on ne pense point à son salut, ne diroit-on pas que le salut est compté pour rien? On trouve du temps pour tout, excepté pour travailler à son salut; on pense à tout, excepté à soi-même; on s'occupe de tout, excepté ce qui nous touche de plus prés, & à ce qu'il nous importe le plus de penser. *Le même.*

Nous négligeons le soin de nôtre salut pour nous amuser à des bagatelles.

Nous devenons semblables à des avares, qui souvent pour épargner un écu, en perdent cent; nous nous mettons en peine d'un héritage temporel, & nous perdons un héritage éternel: nous négligeons un temps précieux, qui nous seroit si nécessaire pour acquerir le Ciel, & nous l'occupons à des bagatelles: car quel autre nom peut-on donner à toutes les choses du monde? Saint Augustin n'a-t-il pas raison de les comparer à des jeux d'enfans, dont les personnes sages doivent se rire: *Majorum nugæ negotia vocantur.* Et ces bagatelles, comme les appelle l'Ecriture même, nous privent des biens les plus veritables & les plus solides: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* Livre intitulé: *Instructions Chrétiennes, Instructions pour le 10e. Dimanche après la Pentecôte.*

Sapient. 4.

Le peu de soin que l'on prend de son salut.

Nous voyons par une expérience générale de ce qui se passe dans le monde, les soins & les travaux des hommes; les peines qu'ils prennent, & les mouvemens qu'ils se donnent, ou pour acquerir les biens temporels, ou pour éviter les maux de la vie. Hé! n'y aura-t-il qu'un bien infini, ou un malheur éternel qui seront négligez? Que fait-on pour acquerir le Ciel, ou pour éviter l'Enfer? Que l'on rentre icy dans soy-même, & que l'on regarde avec atten-

tion, l'application que nous donnons à toutes les autres choses, ce que nous faisons tous les jours depuis le matin jusqu'au soir ; quelle part la grande & importante affaire du salut y a-t-elle ? Y pensons-nous comme à un chétif procès ? y travaillons-nous comme à tout ce qui regarde la vie présente ? O Dieu, quelle différence ! Mais quelle application y donnons-nous, lors même que nous y pensons ? Y sommes-nous appliquez avec une attention pareille à celle que nous donnons à ce qui regarde une vie qui passe si vîte. Hé quoi donc ? l'éternité ne fera-t-elle pas une telle impression ? Ah ! nous ne le sçavons que trop. Si l'on prie, si l'on veut s'appliquer à Dieu & aux choses éternelles, nôtre imagination n'est remplie que de distractions ; mais s'il arrive quelque affaire temporelle un peu considérable, l'esprit & le cœur s'y appliquent avec la derniere attention. *M. Boudon, livre intitulé : Le Chrétien inconnu.*

Au fond, on ne demande à l'homme pour le salut, & pour une éternité de bonheur, que les mêmes peines qu'il se donne pour se rendre éternellement misérable. Quelle peine se donne-t-on pour les honneurs & pour les richesses ? Le cœur se trouve souvent déchiré par des passions contraires, qui ne lui laissent aucun repos. On court les mers, on entreprend des voyages au bout du monde, on sacrifie son sommeil, & l'on passe tristement les nuits à chercher les moyens d'avoir une charge un peu considérable ; on est à tous momens entre la crainte & l'espérance : Combien de fausses joyes ? combien de véritables peines ? Que de tempêtes excite nôtre orgueil ? que de malheurs il nous attire ! Dieu demande moins à l'homme pour le rendre heureux, que le démon n'exige de lui pour le tourment éterernelleme. Si l'on avoit seulement la moitié des inquiétudes pour le salut, qu'on a pour le bonheur passager de cette vie, on feroit infailliblement sauvé. Quand on aime quelque chose, on n'y trouve plus de peine, dit saint Augustin ; si vous aimez Dieu, vôtre fardeau sera léger ; on demande de bonnes œuvres ; mais il suffit de s'y attacher pour les rendre faciles. Les vertus deviennent douces & aisées à l'ame, à proportion qu'on les pratique, & qu'on les aime. Tel homme qui ne pouvoit souffrir les premiers abords de la pénitence, y a trouvé dans la suite des joyes & des consolations, qui ne peuvent s'exprimer ; ayez de l'ardeur pour vôtre salut, & toutes les difficultez s'évanoüiront. *Autheur anonyme.*

On pourroit se sauver par les mêmes peines & les mêmes travaux, que l'on prend pour se perdre éternellement.

Ne me dites point, comme autrefois on disoit à saint Chrysostome, pour se sauver il faut donc se retirer dans les déserts. Ah ! est-ce donc que le renoncement à soy-même, le pardon des injures, la tempérance, la modestie, l'humilité, le détachement de la terre, ne sont plus que des vertus de cloître ? Ah ! il en coûte bien plus à l'ame fidele de se sauver dans le monde, qu'aux Solitaires de se sauver dans la retraite. Il est bien plus difficile d'être ferme dans les dangers, humble dans les grandeurs, temperant dans les mets délicieux, pénitent dans les occasions de mollesse, doux & patient dans les pertes de biens, qu'au milieu des cloîtres, où aucun de ces dangers ne se rencontre. Et cependant si nous ne pratiquons point cela dans le monde, nous sommes perdus. Mon Dieu ! les saintes austéritez seroient-elles plus nécessaires dans les cloîtres ; où les occasions sont plus rares, les graces plus fortes, les chûtes moins fréquentes que dans le monde, où tout est plein de piéges ; où tout est couvert d'écüeils ; où

Les austéritez & les mortifications sont plus nécessaires dans le monde que dans les cloîtres, parce qu'il y a plus de danger pour le salut.

tout excite au mal ; où tout séduit ; & où enfin l'on ne peut se sauver qu'avec une attention toute singuliere. Quelle illusion ! quelle erreur ! de croire que des hommes éloignez de tous dangers, ayent plus de besoin de mortification & d'austéritez, que les mondains ? *Le P. Massillon, Sermon de la Samaritaine.*

Il ne faut point tant s'assûrer sur la miséricorde de Dieu, que nous ne travaillions nous-mêmes à nôtre salut.

Dieu est bon, dites-vous, le Fils de Dieu est mort pour nous, voudroit-il nous damner ? Que ce principe est beau, & qu'il nous seroit salutaire, si nous sçavions en tirer de plus justes conséquences ? Mais voicy, mon cher Auditeur, ce que j'ai à vous répondre. Si Dieu ne vous a pas fait pour vous perdre, pourquoi vous perdez-vous donc ? Il ne vous a pas fait pour pecher, pour violer sa loy ; pourquoi l'offensez-vous donc ? Jesus-Christ est mort pour vous sauver, pourquoi vous damnez-vous ? pourquoi refusez-vous de travailler à vôtre salut, comme il y a travaillé. La belle réponse à faire au Fils de Dieu ? Seigneur, n'aviez-vous pas eu assez de peine, étoit-il juste que j'en eusse ? Il vous sied bien de vous prévaloir de sa Passion, ennemi que vous êtes de la croix ; ce sera sur la bonté même de Dieu, & sur la Passion du Sauveur, que vous serez condamné. Qu'ai-je épargné, vous dira-t-il, pour vôtre salut ? J'ai tout fait pour vous ; qu'avez-vous fait pour moy, ou plûtôt qu'avez-vous fait pour vous-même ? Qui étoit le plus interessé dans cette affaire, de moi, ou de vous ? *Le P. Cheminais, tome 3. Sermon sur la difficulté du salut.*

Dequoi servira tout ce que nous aurons acquis, si nous perdons nôtre ame.

Mettez à l'heure de la mort un homme qui ait possedé des richesses immenses, qui ait joüi de tous les plaisirs, qui soit arrivé au comble de la gloire & de la grandeur, & qui ayant réüssi en tout, ait uniquement negligé l'affaire de son salut ; & demandez-lui dans ce dernier moment : *Quid prodest ?* Que vous servent tous ces biens, ces plaisirs, ces grandeurs ? *Quid prodest ?* Tout cela est passé ; tout cela est à vôtre égard, comme s'il n'avoit jamais été. Mais vôtre ame que vous avez négligée, que vous avez perduë, ne passera pas ; mais les peines qui sont les suites funestes de cette négligence, de cette perte, ne passeront pas. Mettez-vous vous-mêmes dans ce dernier moment ; tâchez d'entrer à présent dans les sentimens que vous aurez alors, sur vos desseins ambitieux, sur la vanité de vos projets, sur l'empressement que vous avez pour amasser des biens, pour établir vôtre fortune, & vous dites à vous-mêmes, ce que vous vous direz alors : *Quid prodest ?* Les damnez mêmes ne reconnoissent-ils pas cette vérité jusques dans l'Enfer, lorsqu'ils disent, que nous a servi nôtre orgüeil, que nous ont servi nos richesses ? &c. Ils raisonnent admirablement ; mais inutilement, parce que c'est trop tard. *Le P. Nepveu, dans ses Exercices.*

Il faut donner tous ses soins à l'affaire du salut, qui seule les merite tous.

Si la perte du Ciel pouvoit être compensée par un bonheur temporel ; si les avantages de cette vie pouvoient entrer en comparaison avec la félicité de l'autre, il seroit juste de partager ses soins ; mais puisque toutes les esperances du siécle ne sont rien à l'égard de celle de l'autre vie, il est sans doute que les choses de la terre ne doivent tenir dans nos cœurs que le rang qu'elles ont en effet ; que nous ne devons donner que des soins passagers à des biens périssables ; & que nous sommes obligez à nous appliquer sans réserve, à ce qui doit décider de nôtre sort. Or telle est à nôtre égard l'affaire de nôtre salut : le bonheur & le malheur de tout l'homme en dépend, & pour le corps & pour l'ame, pour le

temps, & pour l'éternité : de sorte que si on la fait bien, tout l'homme est sauvé pour jamais, & si on la fait mal, tout l'homme est perdu sans ressource. *Essais de Sermons pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Je remarque que quand nous voulons quelque chose, nous y pensons, nous la demandons, nous faisons tout ce que nous pouvons pour l'obtenir ; de sorte que vous ne pouvez pas dire que vous vouliez une chose, quand vous n'y pensez pas ; quand vous ne la demandez pas ; quand vous ne faites rien pour l'avoir.. Certes on peut dire que la derniere pensée de la plûpart des Chrétiens, est celle de l'éternité, & de leur salut. On écarte, on éloigne cette pensée le plus qu'on peut ; on en détourne son esprit, & quelquefois malgré qu'il en ait ; c'est une réflexion trop incommode & trop chagrinante ; elle troubleroit tous leurs plaisirs ; elle banniroit tous les divertissemens : on ne penseroit plus ni à compagnies, ni à spectacles, ni à promenades ; le monde ne seroit plus qu'un désert de Solitaires & de Pénitens ; & c'est tout cela qu'on ne veut pas : on veut se divertir & bannir de son esprit toute autre pensée que celle du plaisir ; & moi je conclus de là, qu'on ne veut pas se sauver. *Les mêmes, pour le Lundy de la semaine de la Passion.* On ne veut pas efficacement se sauver.

Ce n'est point par de profonds raisonnemens que je prétens établir aujourd'hui la nécessité de travailler à son salut ; ce n'est point l'esprit qu'il s'agit de convaincre, je n'ai ni erreur à combatre, ni nouvelle lumiére à vous donner sur l'importance du salut ; les moins empressez à la conquête du Royaume de Dieu, sont d'accord avec les plus fervens ; & souvent les moins réglez en font des leçons aux autres. Mais lorsqu'il faut exécuter dans la pratique ce qu'on a senti avec tant de vivacité dans la spéculation ; c'est alors qu'on sent la pésanteur & l'engourdissement de son cœur. *Sermon manuscrit.* On est assez convaincu de la nécessité du salut, c'est le cœur qu'il faut toucher, pour le vouloir.

Les notions les plus communes de la foi suffisent, pour faire voir que c'est une extrême folie de s'occuper de toute autre chose que de l'affaire de son salut, & de n'en faire pas le principal de ses soins : ce qui peut & ce qui doit finir, ne peut entrer en comparaison avec l'éternité, qui n'a point de fin ; tous les plus grands projets des hommes, leurs plus vastes desseins, les plus importantes affaires qui ne regardent que cette vie, doivent finir avec la vie même. Il n'y a rien d'éternel au monde que le salut, & ce qui y a quelque rapport : de quel poids doivent donc être toutes ces choses, en comparaison du salut ? Donnez-moy, disoit dans cette vûë saint Bernard, le plus bel esprit, le plus habile politique, le plus grand génie, & le plus éclairé qu'il y ait jamais eu, qui raisonne juste sur toute chose, qui soit le mieux instruit des régles pour le gouvernement d'un Etat ; qui ait le plus d'adresse pour démêler les causes les plus embroüillées, & qui prévoye de plus loin les suites & les évenemens des entreprises ; si avec cette grande vivacité d'esprit, & cette profonde pénétration, il ne fait pas sa capitale affaire de son salut, c'est un insensé ; toutes ses lumiéres ne sont que ténébres, il manque de bon sens & de jugement, ne sçachant pas ce qu'il lui importe le plus de sçavoir, & qui devroit être le principal objet de son application & de ses recherches : *Nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulant*, dit le Prophete Royal. *M. de la Font, Entretien pour le huitiéme Dimanche après la Pentecôte.* C'est une extrême folie de s'occuper de toute autre chose que de l'affaire de son salut. *Psalm.* 81.

Disons-nous souvent à nous-mêmes : *Quid faciendo vitam æternam possidebo ?* Résolution

de travailler tout de bon à l'affaire de nôtre salut. *Luc.* 10.

Que faut-il faire pour me sauver ? Il n'y a rien que je ne sois prêt à quitter; rien que je ne sois prêt à entreprendre ; rien de si pénible que je ne sois prêt à souffrir, pour m'assûrer une éternité bienheureuse : ce sera-là désormais l'unique objet de mes pensées ; ce sera mon unique affaire, dont la considération l'emportera sur toutes les autres : je ne veux plus désormais régler tout ce que j'aurai à faire, que par rapport à ce salut : je n'entrerai jamais dans aucun emploi, sans avoir bien examiné s'il peut être utile ou préjudiciable à mon salut : je vais renoncer aux plus grands avantages qu'on puisse m'offrir, non-seulement s'ils y font obstacle, mais s'ils m'en font courir quelque risque : car enfin, à quelque prix que ce soit, & quoiqu'il en coûte, il faut se sauver ; puisqu'il ne me serviroit de rien de m'être rendu maître de tout le monde, si je viens à me perdre, & à me damner sans ressource, & pour toute l'éternité. *Le même.*

Nous ne sommes créez que pour Dieu, & pour faire nôtre salut.

Nous ne sommes créez que pour Dieu ; toutes nos actions lui appartiennent ; tout ce qui ne va point à lui est perdu ; tout ce qui ne contribuë point à nous rendre heureux dans l'éternité est inutile. Tirez les conséquences. J'ai donc agi comme une personne insensée, autant de fois que j'ai travaillé pour le monde, pour mon amour propre, & pour mes passions ; & cela, grand Dieu ! quel intervalle occupe-t-il dans ma vie, où à peine puis-je trouver un petit nombre d'actions, qui ayent été véritablement & purement pour vous ? Il faut donc que je me regarde, selon l'expression de l'Ecriture, comme un enfant de cent ans. Il faut que je commence à compter d'aujourd'hui, & que je régle si bien mes intentions & ma conduite, qu'au moins à la fin je puisse dire que j'aurai un peu vécu pour celui, pour qui je devois toûjours vivre. *M. Tiberges, dans sa Retraite, premier jour.*

Si nous ne pensons à nôtre salut, nous travaillons pour les autres, & non pas pour nous.

Ne serions-nous pas insensez, si personne ne pouvant partager avec nous les dangers de nôtre mort, nous passions nôtre vie à servir uniquement les autres, sans rapporter nos services à nôtre salut & à nos avantages éternels ? Un sujet doit servir son Prince ; mais dans la vûë de trouver après la mort, la recompense de sa fidelité & de son zele. S'il arrive qu'en mourant il n'ait fait autre chose que servir son Prince, sans avoir songé à servir Dieu en même temps, sur qui tombera l'inutilité de sa vie ? Un pere doit travailler pour ses enfans ; s'il ne se propose d'accomplir chrétiennement son devoir, en prenant toutes les peines de leur établissement ; en sortant du monde, il aura établi ses enfans, & n'aura rien fait pour lui-même ; c'est-à-dire, il mourra pour son propre compte, & aura vécu pour le compte d'autrui. Un ami doit agir pour rendre à un ami les bons offices dont leur liaison les rend mutuellement redevables l'un à l'autre ; s'il oublie que l'amitié n'adoucira point l'horreur de la mort, & qu'il doit se disposer à ce terrible passage, il se trouvera seul & abandonné. Un Magistrat doit administrer la justice avec une intégrité inviolable ; s'il n'y prend garde, les obligations de sa charge emporteront toute son occupation, tout son temps ; & à moins qu'il ne pense à se sanctifier, en se consacrant à la félicité des peuples, il ne fera rien pour la sienne, & la fin de sa vie, qui l'interessera seul, n'aura rien que d'affreux pour lui. Tous les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, & en quelque condition qu'ils soient, doivent avoir en vûë leur salut, comme la fin à quoi doit aboutir tout le reste. *Livre*

intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, tome 2.

C'est un premier principe en matiere de sagesse humaine, qu'il faut faire ceder les plus légers interêts, aux interêts les plus considérables ; & sur cela, il n'y a pas deux sentimens parmi les hommes. Les enfans de ténébres plus prudens à leur maniere, que les enfans de la lumiére, sçavent mettre de l'ordre & de la subordination dans leurs soins, & à proprement parler, on n'a de véritable sagesse dans le siécle, qu'autant qu'on sçait donner de préférence aux plus grands interêts, mis en compromis avec les moins grands. D'où vient donc que dans la pratique les hommes n'agissent pas conformement à cette régle, qui les dirige pour les affaires du temps ? La principale affaire de l'homme, c'est le salut ; nous en sommes convaincus par la foi ; il faut faire ceder les moins importantes affaires aux plus importantes : nous en sommes convaincus par la raison. D'où vient donc cette indolence pour le salut ? ce dérangement de préférences que nous donnons aux affaires du temps sur celles de l'éternité ? C'est, dit saint Augustin, manque de prudence & de réflexion : ***Non reflectimus ad rei momentum.*** Sermon manuscrit. Il faut faire ceder toutes les autres affaires à l'affaire du salut.

L'affaire du salut est une affaire universelle. Au regard des diverses conditions, Dieu les a partagez, selon son bon plaisir ; mais voicy une occupation qui nous rassemble tous. Il suffit de naître ce que nous sommes pour y avoir part. Toute créature intelligente a un rapport essentiel avec la souveraine vérité, & toute créature libre est indispensablement tournée vers la souveraine félicité. Ainsi, dans la poursuite du salut, le marchand & l'artisan sont confondus avec l'homme de robe, & l'homme d'épée. La thiare n'en affranchit pas le Pontife ; les soins du gouvernement n'en exemptent pas les Rois ; l'esprit ou la stupidité, n'en exemptent pas les sçavans ou les plus grossiers ; un peu moins d'ambition nous épargneroit bien des mouvemens dans la poursuite de nos prétentions : mais à l'égard du salut, c'est une affaire essentielle attachée au fond de l'humanité ; je cesserois d'être homme, si je cessois d'avoir obligation d'y travailler. Je puis avoir raison de faire cesser les travaux de mon emploi ; mais je n'en puis avoir, & Dieu ne m'en peut faire naître, qui me dispensent des soins de mon salut & de mon éternité. Que cette réflexion (Chrétiens) est capable de me faire tout ceder à l'affaire de mon salut. *Le même.* L'affaire du salut regarde toutes sortes de personnes.

Souvent avec bien des travaux nous ne faisons que les affaires d'autrui. Le Monarque veille, médite, négocie pour les interêts de son Etat ; l'homme d'épée s'expose pour la gloire du Prince, ou pour la sûreté publique ; l'homme de robe prodigue son temps & son loisir à servir des ingrats, ou des inconnus ; l'artisan travaille pour les nécessitez, ou pour les délices du citoyen, & ce citoyen amasse pour un héritier méconnoissant & prodigue. Insensez que nous sommes, jusqu'à quand ignorerons-nous nos personnels & nos véritables interêts ? Au regard du ciel & du salut, toutes nos démarches seront pour nous ; nous n'en partagerons le fruit avec personne : c'est un dépôt que nous remettons entre les mains de Dieu, & que le juste Juge ne conserve que pour nous seuls. Hé quoi ! disoit saint Bernard, écrivant au Pape Eugene, qui avoit été son disciple ; ô mon pere & mon fils tout à la fois, est-il donc bien possible que vous ne conserviez pas pour vous-même un peu de ces soins que vous prenez pour le gouvernement de l'univers ; ***Soli te negas tibi.*** Ne faites que vous C'est une grande imprudence de se donner tout aux affaires d'autrui, & s'oublier soy-même.

livrer au public, ne vous y livrez pas, & retenez pour vous la meilleure partie de vous-même : *Esto & tu de habentibus unus.* Le même.

Qu'il faut tout faire servir à l'affaire du salut.

C'est une conclusion du principe que nous avons établi, que l'affaire de nôtre salut est nôtre unique affaire. Supposé donc ce principe incontestable, que le salut, c'est cet unique nécessaire, dont parle l'Evangile, que tout le reste n'est que de bienséance, & de pur amusement; regner, conquérir, s'enrichir, s'aggrandir, établir sa famille, sans y joindre le salut, c'est vanité, c'est inutilité. De ce principe, il s'ensuit, que quand bien même le Seigneur nous auroit ordonné de nous séparer de tout commerce, pour ne songer qu'à lui; d'aller habitans des forêts, méditer jour & nuit sur sa loi, il faudroit nous y résoudre; puisqu'enfin tout le reste est inutile. Mais graces à vous, Seigneur, vous vous êtes contenté à moins; vous n'avez pas voulu troubler la suite de nos occupations, & déconcerter l'ordre de la société humaine. Ce que vous avez prétendu, Seigneur, c'est que sans cesser d'administrer nos biens, de gouverner nos familles, nous rapportassions tout à vous, & nous fissions tout servir à l'unique nécessaire. Tout ce qui y conduit directement, comme la priere, l'aumône, & la pratique de toutes les vertus chrétiennes : tout ce qui nous en détourne, en nous efforçant de l'éviter, ou d'en faire le sujet de nôtre pénitence, si nous l'avons commis; & enfin tout ce qui paroît indifférent par une droite intention de s'en servir pour cette fin. *Le même.*

Tout le monde dit qu'il veut se sauver: mais peu le veulent en effet.

Pour se sauver, il faut le vouloir comme Dieu le veut, efficacement; c'est-à-dire, employer les moyens pour cela. Un Dieu y a employé ses travaux, ses souffrances, sa vie, son sang, & il n'a rien épargné, rien ménagé; il a tout mis en œuvre, prédications, miracles, préceptes, conseils. Vous vous y êtes employé, ô mon Dieu! de tout vous-même. Mais vous (mon cher Auditeur) pouvez-vous dire que vous le voulez? vous qui êtes dans cette habitude vicieuse, que vous ne vous efforcez jamais de vaincre? vous le voulez, vous qui ne prenez aucun moyen pour en venir à bout? vous le voulez, vous qui demeurez dans cette indolence pour toutes les choses qui regardent le salut; dans cette négligence de tous vos devoirs; dans ce peu de soin que vous prenez de dompter vos passions, & d'éviter les occasions du peché : pouvez-vous dire que vous le voulez, en considérant ce que vous faites? Est-ce le vouloir, &c. *Autheur anonyme.*

Contre ceux qui travaillent au salut des autres, & qui négligent le leur propre.

Malheur à nous, si pour faire les affaires des autres, nous négligeons les nôtres. Malheur, & aux flambeaux qui se consument & se perdent en éclairant les hommes, & aux canaux qui donnent toute l'eau qu'ils reçoivent, & qui n'en conservent point pour eux! Malheur à ces miroirs ardens, & glacez en même temps, qui reçoivent les rayons du soleil, & qui les laissent passer, ou les réfléchissent sans en retenir un seul; qui échauffent tout ce qu'il y a de plus froid; qui amolissent ce qu'il y a de plus dur; qui embrasent tout, & qui demeurent cependant froids comme glace. *Le P. le Valois, lettre premiere sur la Retraite.*

Ceux qui ont soin de toutes les autres affaires, & qui

Quoi (Monsieur) les affaires d'autrui seront des affaires pour vous, des affaires temporelles, des devoirs de civilité, des divertissemens, seront des affaires pour vous; & l'affaire de vôtre salut ne sera pas une affaire? Toutes les autres mériteront vôtre temps & vôtre application, & celle-cy ne méritera pas que

que vous y pensiez ? Ignorez-vous donc de quoi il s'agit dans cette affaire ? Ne sçavez-vous pas qu'il n'y va de rien moins, que d'avoir un Dieu pour éternel ami, ou pour éternel ennemi, que d'acquerir ou de perdre le Ciel, & avec le Ciel la possession éternelle d'un bien infini, que d'encourir ou d'éviter l'enfer, & avec l'enfer un malheur également infini & éternel ? Avez-vous une affaire comparable à une affaire de cette conséquence ? Toutes vos affaires ensemble, toutes les affaires de tout le monde ensemble sont-elles comparables à cette seule affaire ? *Le même.* — négligent celle de leur salut.

Ne differez pas d'y penser tout de bon, & ne dites pas, que vous emploiez au soin de vôtre conscience le premier loisir que les affaires vous donneront. Si vous ne prenez du loisir, les affaires ne vous en donneront jamais, elles se suivent les unes les autres, & engagent de telle sorte, qu'avant que d'en voir une finie, vous en avez toûjours quatre commencées. C'est une chaîne dont vous ne sçauriez trouver le bout, & de laquelle vous ne vous tirerez jamais, si vous ne la rompez : *Abrumpatur illa interminabilis secularium negotiorum catena; primas apud nos curas, quæ prima habentur obtineant.* Ce fut le conseil que donna autrefois saint Eucher à Valerien, & je prens la liberté de vous le donner aujourd'hui. Rompez cet enchaînement infini d'affaires seculieres, que vôtre premiere & souveraine affaire ait désormais vos premiers & vos plus grands soins. *Le même.* — Il ne faut point differer à penser à l'affaire pressante du salut.

Je conviens d'abord que l'on trouve de grands obstacles dans les differentes conditions du monde ; car à Dieu ne plaise, que je veüille élargir la voye étroite de l'Evangile ; les routes de la vertu sont toûjours rudes & épineuses, dans quelque état que l'on soit : mais prétend-on se sauver sans qu'il en coûte ? le Ciel ne merite-t-il rien, & le monde seul merite-t-il qu'on fasse tout pour lui ? Si on veut faire sa fortune, si on veut s'avancer auprès des Grands, que de contrainte, que de sujetion, que d'assiduité ne faut-il pas ? Que de concurrens à écarter, que d'embuches à éviter, que de chagrins à dévorer ? Voudroit-on que le plus excellent de tous les biens, & le seul qui peut rendre l'homme heureux, s'aquît sans peine ; tandis que les moindres avantages de cette vie mortelle, & de peu de durée, ne s'achettent qu'à force de constance, de soin, & de travail ? *Pris du recueil des pieces presentées à l'Academie Françoise en l'année 1703. Discours second.* — On ne peut se sauver sans peine, & sans travail.

La science du salut n'est autre chose, que la connoissance des véritez fondamentales de la religion, & du culte que nous devons à Dieu, c'est la guide de la raison, qu'elle conduit comme par un filet précieux dans ce labirynthe affreux où nos erreurs la jettent à toute heure. On peut dire que c'est une ligne de communication entre le Ciel & la terre, un canal par lequel les notions divines coulent dans le cœur de l'homme, une échelle par laquelle Dieu descend sur la terre, & l'homme monte dans le Ciel ; en un mot, la science du salut, c'est la Foi Chrétienne. Qui croira, sera sauvé, voilà la doctrine de l'Autheur du salut. *Pris du même recueil, discours quatriéme.* — De la science du salut.

Quelle est nôtre insensibilité ou nôtre malheur, lorsque vifs & ardens à poursuivre de fragiles interêts, nous sommes si languissans & si froids dans la grande affaire qui devroit seule nous occuper ? Lorsque secondans avec ardeur les desseins d'un homme qui nous protege, & qui nous facilite les moyens de — Nous n'avons que de foibles désirs de nôtre salut.

nous enrichir, nous avons tant d'indifférence, & de lâcheté à répondre aux vûës de la divine miséricorde, qui nous ouvre ses trésors, & qui nous exhorte d'y puiser. Sera-t-il dit que pour nôtre conversion & nôtre sanctification, nous n'aurons que de foibles & de languissans désirs, pendant que nous avons tant d'empressemens & de chaleur à satisfaire nos passions, & à suivre tous les mouvemens d'une cupidité déréglée? Y eut-il jamais d'aveuglement pareil? *Pris du Dictionnaire Moral, premier discours de la miséricorde de Dieu.*

Il n'y a point de moment auquel nous ne puissions faire nôtre salut.

Il n'y a point de tems, point de moment, où je ne puisse faire mon salut: pourquoi? parce que tout ce que Dieu me donne de talens, de biens, l'état où je me trouve, le tems que je possede, Dieu a choisi tout cela pour mon salut. Cela étant évident, il n'y a point de doute, qu'exerçant ces fonctions & ces emplois que la Providence m'a donnez, les exerçant, dis-je, dans la vûë d'accomplir les desseins de cette même Providence, le temps que j'y employe est utile à mon salut. Vous êtes, dites-vous occupé à vôtre établissement, aux affaires publiques; vous ne pouvez pas servir Dieu avec tous ces engagemens, & moi je vous dis que vous devez aller à Dieu par ce chemin même. Dieu ne vous a-t-il pas mis en cet état? C'est son œuvre que vous faites, & vous la faites sans réflexion, que c'est à lui à qui vous obéïssez: dequoi vous plaignez-vous? Puisque vous pouvez travailler à vôtre salut, & aller à Dieu dans tous les momens de vôtre vie? Cela n'est-il pas bien consolant? Il n'y a pas un seul moment où Dieu n'ait attaché mon salut, de maniere que si je le laisse perdre, ce sont autant d'occasions que je laisse échapper. *Le P. de la Ruë, Sermon pour le Mardy de la Semaine de la Passion.*

On s'excuse de penser à son salut sur la multitude de ses autres affaires.

On convient aisément de la nécessité qu'il y a de travailler à son salut: toute la difficulté est de trouver du tems pour cela; car c'est l'excuse la plus ordinaire de ceux qui n'y pensent pas. Ce sont, disent-ils, les affaires qui occupent, qui absorbent tout nôtre temps; est-ce que l'affaire de nôtre salut n'est pas une affaire? En aurons-nous jamais une, qui nous touche de plus près, & qui nous soit de plus grande conséquence? Hélas! nous n'avons proprement que cette seule affaire, toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler; Dieu n'a pas jugé que pour y réüssir il y fallût donner moins de tems. Si nous sommes malades, le soin de nôtre santé nous fait quitter tout autre soin; qu'on soit en danger de perdre un procès, ou un héritage, qu'il survienne à un ami, à un parent une affaire fâcheuse, on s'interdit durant les mois entiers toute autre affaire, & l'on ne pense qu'à celle-là; alors, dira-t-on, c'est une nécessité; & n'en est-ce pas une aussi pressante de sortir de l'état du peché? N'est-il pas aussi nécessaire de ne pas perdre le Ciel, que de conserver un héritage? Quelle affaire nous interesse plus que le salut de nôtre ame? *Le P. Croiset, tome 1. de sa Retraite Spirituelle.*

Nous ne sommes au monde que pour nous sauver & travailler à cette affaire.

C'est-là la grande & l'unique affaire de tout le monde, c'est-là nôtre derniere fin; on n'est pas sur la terre pour avoir cet employ, pour être élevé à cette dignité, pour se distinguer dans cet état, pour exceller dans cet art, & pour se faire de la réputation par son mérite. Mais vous êtes élevé à cette dignité, vous n'avez cet emploi, Dieu ne vous a donné ces belles qualitez, ce succez, ce mérite, que comme des moyens qui doivent vous aider à vous sauver, & à parvenir plus aisément à cette derniere fin. Nous ne sommes

donc créez que pour nous sauver, c'est-à-dire, pour éviter un enfer, & un malheur éternel; c'est-à-dire, pour gagner un Paradis & un éternel bonheur. Nous ne sommes que pour le Ciel, & nous ne sommes sur la terre que comme des exilez, ou tout au plus comme des voyageurs, qui doivent se réjoüir chaque jour, de voir approcher le terme de leur voyage ou de leur exil. Mais est-ce ainsi qu'on se regarde sur la terre? Est-ce ainsi qu'on regarde le Ciel? A considerer nôtre conduite, diroit-on que nous regardons le salut comme nôtre derniere fin. Chacun sçait si bien prendre les moyens pour arriver à ses fins; il faut bien qu'il y ait peu de gens qui se proposent leur salut pour leur fin derniere, puisqu'il y en a si peu qui en prennent les veritables moyens. *Le même.*

Il seroit aisé de connoitre quelle est la fin que ce marchand se propose dans son négoce, cet homme sçavant dans ses études, cet homme de cour dans ses manieres, ce brave au milieu des hazards où il s'expose tous les jours. Mais seroit-il aussi aisé de connoitre que chacun dans son état & dans ses emplois ne pense sérieusement qu'à se sauver, & ne se propose que Dieu pour sa derniere fin; cependant que sert à un homme de faire une riche fortune, que lui sert de gagner tout le monde, s'il perd son ame? & quelle échange peut-il faire qui puisse le dédommager de la perte qu'il aura faite? Il vaudroit mieux pour lui n'avoir jamais été que de n'avoir pas fait son salut. Qu'a servi à ces grands génies, à ces hommes extraordinaires d'avoir rempli le monde de leurs belles actions, & d'y avoir acquis tant d'honneur, s'ils sont reprouvez? Representez-vous un homme à l'heure de la mort, qui ait possedé des richesses immenses, qui ait joüi de tous les plaisirs, qui soit arrivé au comble de la gloire, & de la grandeur, & qui ayant réüssi en tout le reste, ait uniquement négligé l'affaire de son salut, & demandez-lui dans ce dernier moment: *Quid prodest?* Que vous servent à présent tous ces biens, ces plaisirs, ces grandeurs, tout cela est passé, tout cela est à vôtre égard comme s'il n'avoit jamais été? Mais vôtre ame que vous avez perduë ne passera pas; mais les peines terribles, qui sont les suites funestes de cette perte, ne passeront pas; mais le regret mortel d'avoir négligé la seule importante affaire ne passera jamais. *Le même.*

On a de la peine à connoître si un homme se veut sauver dans l'état, & dans l'emploi où il est.

Souvenons-nous que si Dieu n'est pas nôtre souverain bonheur, il sera nôtre souverain malheur. On peut se passer de toutes les autres choses, de quelque nature qu'elles soient; mais on ne peut se passer de ce bien-là: un homme pauvre, abandonné, dans l'oubli, & dans l'obscurité, s'il se sauve il est heureux pour toute l'éternité, & il n'a besoin de rien; un homme riche, puissant, heureux, honoré dans le monde, s'il se damne, il est malheureux pour toûjours... Helas! on aime mieux se mettre en danger de perdre son ame, que de désobliger un ami, que de laisser moins de biens à ses enfans, que d'être moins distingué pendant sa vie. Quel sentiment aura-t-on de tout cela dans l'enfer? Le souvenir de ces honneurs passez consolera-t-il beaucoup un homme damné? ces biens dont il est dépoüillé, lui seront-ils d'un grand secours? Ces prétendus amis, lui seront-ils beaucoup obligez de ce qu'il s'est perdu pour leur faire plaisir? Serons-nous nous mêmes beaucoup obligez à ceux qui auront été l'occasion de nôtre perte, ou pour l'amour de qui nous nous serons damnez? *Le même.*

Si Dieu ne fait pas nôtre souverain bonheur, il fera nôtre souverain malheur.

Nous sommes insensez, si nous ne pensons à l'affaire de nôtre salut.

Hé quel usage faisons-nous de nôtre raison ! Nous sommes les premiers à condamner la conduite de ceux qui négligent leurs propres affaires pour faire celles d'autrui ; & nous ne nous occupons que de vains amusemens, ou tout au plus des affaires de ceux qui doivent nous survivre, tandis que nous négligeons nôtre seule & unique affaire, qui est l'affaire du salut. Si pour être riche, il ne tenoit qu'à le vouloir sérieusement, qui est-ce qui ne le seroit pas ? Il dépend de nous d'être saints, & encore a-t-on de la peine à le vouloir être ; & ce n'est proprement que parce qu'on ne veut pas l'être, qu'on ne l'est pas. Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, fassent si peu de réflexions sur une vérité de cette conséquence ? Il est étrange de voir des personnes d'ailleurs si sages, & qui font paroître tant de prudence dans leur conduite, sortir du monde sans jamais avoir presque pensé, pourquoi ils y sont entrez, & où ils doivent aller après cette vie, & s'étourdir à la mort sur quelque espérance de conversion. *Le même.*

Quelque foible que nous soïons, nous avons les moyens nécessaires pour nous sauver.

Il est vrai que nous sommes foibles, que les occasions sont fréquentes, & que par la corruption, que le peché a causée dans le cœur de l'homme, nous avons tous un furieux penchant au mal ; mais peut-on avoir plus de puissans secours pour nous empêcher de tomber, & pour nous relever de nos chûtes ? Avons-nous jamais bien conçu combien il est aisé de faire nôtre salut, si nous voulons nous servir des grands moyens que nous avons de le faire. Tant de Sacremens, où les mérites de JESUS-CHRIST nous sont appliquez. Sacremens qui nous sont, pour ainsi dire, un bain de son sang, & par lesquels l'ame trouve de si grandes aides dans tous ses besoins ; Sacremens, remedes salutaires, sources intarissables de tant de graces;ne sont-ce pas là des moyens aisez & efficaces pour arriver sûrement à nôtre derniere fin. Certainement s'il eût été à nôtre pouvoir, s'il eût été à nôtre liberté de choisir des moyens propres pour faire nôtre salut, nous fussions-nous jamais avisez d'en choisir de si puissans, de si aisez, & en si grand nombre ? Nous fût-il même venu en pensée de demander ce que J. C. a fait en nôtre faveur ? Que de graces ! que de secours spirituels ! & quel usage avons-nous fait, de tous ces moyens ? Quel profit avons-nous tiré jusqu'icy de toutes ces graces ? & quelle marque est-ce de n'en avoir pas profité ? *Le même.*

En cette vie, on employe le temps à toute autre chose qu'à faire son salut.

La passion & l'amour du plaisir sont comme le grand mobile qui fait agir les hommes : toute la vie se partage en soins pour les affaires temporelles, & en empressemens pour primer dans le monde, ou pour se divertir ; car quel autre objet nous occupe ? Combien d'années comptez-vous passées au service de Dieu ? Mais qui vous a dispensé de celles que vous ne lui aurez pas consacrées ? Et pour ne l'avoir pas servi tant d'années, serez-vous moins obligé de lui rendre compte de tous les jours ? Négoce, emplois éclatans, contestations opiniâtres, que l'interêt ou l'ambition fait naitre ; établissemens honorables, projets flateurs, amusemens vains & frivoles ; c'est-à-dire, tout ce qui nous éloigne de nôtre fin derniere, absorbe tous nos désirs, use tous nos jours, & nous occupe toute la vie. Tout est important, tout est indispensable, quand il s'agit de nous satisfaire : Dieu seul, ce semble, n'est compté pour rien. On ne peut pas dire qu'on ignore la difficulté de se sauver, & de quelle conséquence il est de ne se pas perdre ; mais on néglige tout pour ne pas troubler le plaisir qu'on goûte en cette vie. *Le P. Croiset.*

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur. Que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre. Que sert à cet homme d'affaire d'avoir amassé de grands biens ; à cet homme de qualité de s'être si fort avancé à la cour & à l'armée ; à cette Dame de briller, de primer dans les assemblées de plaisir ; à ce Magistrat, d'être élevé aux premiers emplois ; à ce Prince, d'être un des grands Monarques du monde, s'il est damné : *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ.* Que peut-on donner en échange pour soy-même ? *Le même, second tome de ses Réflexions.*

Si l'on n'est pas sauvé, dequoi peut servir tout le reste.

Pour être persuadé de cette vérité, il ne faut que faire réflexion sur la maniere dont on vit dans le monde ; combien peu de personnes s'appliquent sérieusement à cette grande & unique affaire : & sans entrer dans une discussion plus exacte ; quelle apparence de chercher ce soin & cette application parmi les gens qui portent les armes ; & qu'y a-t-il qui lui soit plus contraire que la vie qu'ils menent ? Ce bruit, ce tumulte, cette confusion, cette violence, cet amour de la gloire, cette fierté, ce désir de se distinguer & de s'élever au-dessus des autres, & de pousser sa fortune, au plus loin qu'elle peut aller. On ne le trouvera pas davantage, parmi les Magistrats, parmi les gens de Justice ; ils se remuent comme les autres par leurs interêts & par leurs passions ; ils ont leur fortune, & leur établissement à ménager ; ils ont devant leurs yeux leur réputation, l'estime & l'approbation des hommes, & ils se servent de tous moyens pour empêcher que leurs projets & leurs desseins ne soient pas inutiles. Voilà dequoi leur esprit est tout occupé ; & quoi de plus opposé à ce soin de travailler à l'affaire de leur salut ? Si on descend dans les états inférieurs, on y reconnoitra des passions toutes semblables ; le désir d'avancer sa famille, de s'élever au-dessus de son état, est une sourced 'injustices, de mauvaise foy, d'envies, de jalousies, qui ne tarit point ; on y vit, on y meurt ; uniquement occupé de l'attachement que l'on a eu à son commerce, à son trafic, à ses affaires ? &c. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions morales, sur l'Evangile de saint Luc.*

Il y a peu de personnes dans le monde qui pensent & qui travaillent à leur salut.

Il y a cette différence entre les justes & les pecheurs, qui sont également engagez dans le siécle, que les justes travaillent premierement pour leur salut, & ensuite ils donnent les soins que leur état demande d'eux, aux choses de la terre ; au lieu que les pecheurs renversent cet ordre, & toûjours appliquez à se faire un bonheur temporel, ils ne donnent que quelques momens à l'ouvrage de leur salut. Les uns mettent le ciel avant la terre, & rapportent même à Dieu ce qu'ils semblent faire pour le monde. Les autres mettent la terre avant le ciel, & rapportent souvent au monde, ce qu'ils paroissent faire pour Dieu. C'est ce qui nous est admirablement marqué dans ces deux différentes bénédictions, qu'Isaac donna à Jacob & à Esaü, dont le premier étoit la figure des Prédestinez, & le second, la figure des Reprouvez. Il dit à Jacob : Mon fils, je prie le Seigneur qu'il vous donne de la rosée du ciel, & de la graisse de la terre : *Det tibi Deus de rore, & de pinguedine terræ.* Les bénédictions célestes sont marquées avant les bénédictions terrestres, pour nous apprendre que nous devons chercher la grace & la justice de Dieu avant toutes choses : mais Isaac dit à Esaü : Que Dieu vous donne de la graisse de la terre, & de la rosée du ciel : *De pinguedine terræ, & de rore cœli sit insuper benedictio tua.* La terre précede-

Les justes & les pecheurs agissent d'une maniere bien différente dans l'affaire du salut.

Genes. 27.

le ciel ; pour nous faire entendre, que les pecheurs ne cherchent leur bonheur que dans les prospéritez du siécle ; & que si Dieu verse dans leur ame les rosées salutaires de la grace, ils en étouffent les fruits naissans par les épines & les soins temporels qui les occupent. Cependant il arrive souvent que les justes voyant les pecheurs prospérer, s'attristent & sont tentez d'abandonner des espérances que le démon leur fait paroître incertaines. *Essais de Sermons, pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ce que Dieu a fait pour nôtre salut, montre jusqu'à quel point il le souhaite.

Considérez ce que Dieu a fait pour nôtre salut. On diroit que son bonheur dépend du nôtre, tant il paroît occupé, & empressé à nous rendre bienheureux. Dieu ayant fait l'homme libre & maître de son sort ; que n'a-t-il pas fait, & que ne fait-il pas encore pour gagner son cœur, & pour l'attirer à son service ? Il lui demande ce cœur, il le sollicite, il le presse ; il se sert tantôt de promesses, tantôt de menaces ; il met tout en usage pour avoir ce cœur. Pourquoi tant d'empressemens ? C'est qu'il dépend de nous de nous perdre, & Dieu veut passionnement nôtre salut. Avons-nous jamais bien compris le mystére de nôtre rédemption ? Pourrons-nous jamais bien le comprendre ? Un Dieu s'épuise, pour ainsi dire, pour nous faire connoître jusqu'à quel point il estime nôtre ame ; jusqu'à quel point il souhaite nôtre salut. Auroit-on jamais pû s'imaginer qu'un Dieu se fût fait homme pour le salut de ces mêmes hommes. Cependant ce miracle s'est fait, & quelque grand qu'ait été ce miracle, Dieu n'a pas jugé que ce fût assez pour nous engager à l'aimer, & à travailler à nôtre salut. Il faut qu'une vie de trente-trois ans, passée dans la pauvreté, & dans les souffrances, soit terminée par la plus cruelle de toutes les morts. Voilà ce que vaut nôtre ame, & ce qu'un Dieu a fait pour la sauver. *Le P. Croiset, tome 1. de ses Retraites.*

Nous sommes en état de faire nôtre salut, & il ne tient qu'à nous d'y travailler.

Nous sommes, graces à Dieu, encore en état de faire nôtre salut ; nous sommes sûrs que c'est le temps, & que Dieu nous offre à présent la grace de le faire. Ces réflexions que nous faisons, ces sentimens que nous avons en sont des preuves. Qui nous a dit que ce n'est pas icy le moment important, auquel nôtre prédestination est attachée, & dont nôtre salut dépend ? Je suis sûr que je puis assûrer à présent mon salut par une conversion sincere ; j'ai pour le moins grand sujet de douter, que si je manque de me convertir à présent, je ne serai plus en état de le faire. Estimons du moins autant nôtre ame que le démon l'estime : il seroit bien raisonnable que nous eussions autant d'empressement pour nous sauver, que le démon en a pour nous perdre. Cette comparaison est honteuse, il est vrai cependant, que le démon fait beaucoup d'état de nôtre ame ; Quelque orgueilleux qu'il soit, il n'est rien de si humiliant qu'il ne soit prêt de faire pour perdre une ame ; & quelque longue que soit nôtre résistance, il ne se rebute jamais. Quelle assiduité à nous tenter ! Combien adroitement profite-t-il des moindres occasions qu'il a de nous perdre ? Hé ! faut-il que nous apprenions du démon l'estime que nous devons faire de nôtre ame ! *Le même.*

Les soins particuliers que Dieu prend de nôtre salut.

Le soin particulier que Dieu prend de nôtre salut, ne doit-il pas être un puissant motif pour nous obliger à y travailler nous-mêmes de nôtre côté. Qu'un Dieu, soit pour ainsi dire, tout appliqué à cette affaire, comme s'il n'y avoit que nous au monde, & qu'il ne pût pas se passer de nous ? Et nous aurons besoin d'un motif plus puissant, plus engageant pour nous y appliquer nous-mêmes ?

Avec quelle sagesse ne ménage-t-il pas tous les momens, depuis nôtre naissance ? Quelle providence singuliere dans l'économie de nôtre salut ? Est-ce une petite grace de naitre de parens Chrétiens, tandis que tant d'autres naissent de parens infideles ? En est-ce une moindre d'avoir été élevé dans le sein de l'Eglise, dans laquelle nous ne fussions peut-être jamais rentrez, si nous eussions été nourris dans l'erreur ? Nous pensons que tout cela est arrivé par hazard ; nous verrons un jour que ç'a été l'effet d'une singuliere providence. *Le même.*

Il est certain que tout ce qu'on appelle bien dans le monde, est inutile, bien loin d'être nécessaire. Hélas ! *dequoi sert à l'homme de posséder tout ce qu'il y a dans le monde de grand & d'agréable, s'il trouve la perte de son ame dans tous ses avantages ?* Il ne lui sert de rien sans doute ; & enfin un jour le reprouvé l'avoüera, quoique trop tard, & il dira comme ceux dont il est parlé dans la Sagesse : Hélas ! quelle sorte de biens qui ont attiré sur nous tant de maux ; qui nous ont rendus criminels pendant la vie, & malheureux après la mort, *A quoi nous a servi nôtre vanité, nôtre orgueil, nôtre esprit, nos richesses, nos plaisirs.* La considération qu'on a eu pour nous, & tout ce qu'on appelle mérite dans le monde. *Autheur anonyme.*

Le salut est la seule chose nécessaire. *Marci 8. & alibi.* *Sapient. 5.*

S'il y avoit quelque milieu entre le salut & la damnation éternelle, nous pourrions écouter quelque proposition, & sortir d'affaire : mais il faut indispensablement se résoudre à l'un ou à l'autre ; & comme il n'est personne qui puisse consentir à une éternité de supplices, il est absolument nécessaire de travailler à l'éternité de la recompense. Heureuse, mais formidable nécessité ! heureuse d'un côté, puisqu'elle nous oblige de la plus étroite maniere à nous procurer le plus grand de tous les biens : mais formidable de l'autre, puisque si nous manquons à ce devoir, nôtre négligence est punie du plus gsand de tous les maux. Encore si nous pouvions nous décharger de cette affaire sur le soin de quelque sage personne, nous pourrions nous reposer sur sa fidelité, & sur sa prudence : mais l'obligation est personnelle ; & les Souverains qui occupent tous les esprits à l'execution de leurs volontez, & qui arment toutes les mains pour la défense de leurs Etats, & sont environnez de gardes pour la sûreté de leurs personnes, ne peuvent pas employer un seul homme pour le salut de leur ame. Ceux-là mêmes qui partagent avec nous cette obligation, bien loin de la diminuer, ils l'augmentent ; & plus ils s'interessent pour nôtre salut, plus ils nous obligent d'y travailler conjointement avec eux. *Le même.*

C'est une nécessité de travailler à l'affaire de son salut, puisqu'il faut nécessairement être bienheureux, ou malheureux pour une éternité.

L'obligation du salut n'est pas seulement indispensable & personnelle, elle est encore si durable, qu'elle ne se termine qu'à la mort, qui fait la derniere décision de cette affaire. Ayez commencé à travailler à cet ouvrage depuis que la raison éclairée de la foy, vous en a fait connoître l'importance ; ayez vieilli dans ce travail, le succès en sera toûjours incertain, & vous serez toûjours obligé d'y veiller avec un juste sentiment de crainte. Nous ne sommes pas plus assûrez de nôtre bonheur que le grand Apôtre, qui en a eu toute la certitude qu'on en peut avoir en ce monde ; néanmoins tandis que ce grand homme, si extraordinairement choisi de Dieu, tremble ; tandis qu'il craint d'être reprouvé, & qu'il tâche de prévenir par le châtiment de son corps, celui de son ame, nous vivons dans une secrette assûrance de nôtre salut ; plus il est en péril, moins nous en redoutons l'évenement ; & comme si le secret de l'a-

L'obligation de travailler à nôtre salut, ne finit qu'à la mort.

venir nous étoit ouvert, nous nous persuadons d'avoir toûjours assez de temps pour y songer, & de moyens pour y réüssir. *Le même.*

Le soin de nôtre salut doit être continuel, & sans interruption.

J'avouë qu'on peut & qu'on doit même discontinuer toutes les autres occupations, soit pour délasser l'esprit, soit pour soulager le corps : mais celle-cy est d'une nature qu'elle ne peut souffrir la moindre interruption. Le dernier de nos momens est caché par une mysterieuse conduite de la Providence, afin que nous les observions tous, & qu'ils nous soient tous suspects. Celui que nous aurions négligé pourroit être le dernier de nôtre vie, & décider le sort de nôtre éternité. On ne peut interrompre cette affaire pour aucun exercice, de quelque nature qu'il soit ; parce que comme il n'y a point d'instant qui ne puisse lui être fatal, il n'y a point d'exercice dans la vie, qui ne doive lui être conforme & surbordonné. C'est l'unique affaire que l'on doit faire sans discontinuation : les autres se succedent les uns aux autres, & l'incompatibilité mutuelle qu'elles ont ensemble, fait qu'on ne peut les entreprendre toutes à la fois : mais bien loin que celle-cy serve d'obstacle à nos emplois, elle contribuë à leur perfection ; elle leur imprime un caractere de dignité & de mérite, qui les éleve à un état surnaturel, & les rend dignes d'une recompense éternelle. *Le même.*

Ce qu'il faudroit faire pour le salut.

Que faudroit-il faire pour le salut, & que faisons-nous ? Que faudroit-il faire ? Tout sans doute, non-seulement à l'imitation du Sauveur, qui a tout sacrifié pour ce dessein ; mais encore à l'exemple de tant de Saints, qui ont tout abandonné, tout entrepris, tout enduré ; qui n'ont épargné ni biens, ni fatigues ; & qui par les travaux qu'ils ont essuyez, par les combats qu'ils ont soûtenus, & par les tourmens qu'ils ont soufferts, nous ont fait comprendre combien cette vie bienheureuse est digne de nos poursuites. Mais quelle démarche faisons-nous dans une route que ces grands hommes ont arrosée de leurs sueurs & de leur sang ? Bien éloignez d'une si sage conduite, nous faisons tout ce qui peut contribuer à nôtre perte, & rien qui soit utile à nôtre salut. Tout pour le monde, & rien pour l'éternité ; tout pour acquerir du bien, & pour tenir quelque rang sur la terre, rien pour mériter les solides honneurs, & les véritables richesses ; tout enfin pour contenter une passion, & rien pour mériter un bonheur éternel. En vérité, dit un grand Saint, si nous faisions pour Dieu ce que nous entreprenons pour le monde, nous arriverions au plus haut degré de la sainteté. *Le même.*

SCANDALE;

SCANDALE;

LE SCANDALE PRIS ET DONNÉ; l'énormité de ce crime, & ses pernicieux effets, &c.

AVERTISSEMENT.

J'Ay déja traité dans un autre Titre, de l'exemple en général, & du bon exemple en particulier, sans parler du scandale, qui est le mauvais exemple qu'on donne au prochain : maintenant j'ay à traiter du scandale sans toucher à la bonne édification que tout Chrétien est obligé de donner à ses freres. J'ay crû que je devois séparer ces deux sujets, que plusieurs Prédicateurs réünissent, tant parce que la matiere est assez ample pour tous les deux, que parce que la maniere de les traiter, doit être tout à fait différente.

Comme il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, ainsi que le Fils de Dieu le dit dans l'Evangile, c'est-à-dire, que dans la societé des hommes, il est moralement inévitable, à cause de la malice des uns, & de la foiblesse des autres, c'est ce qui a fait la distinction du scandale actif, & du scandale passif. Et il est ici question de l'un & de l'autre, quoi qu'en parlant de la coûtume que presque tout le monde suit, ce que nous avons dit là-dessus se puisse appliquer au scandale passif, qui n'en est différent que de nom; mais nous n'userons point de répétition.

Il y a une autre sorte de scandale passif, dont nous ne dirons que peu de chose. C'est celui qu'on prend des vertus & des bonnes actions des gens de bien, dont les méchans se scandilizent injustement, & mal à propos : & nous ne dirons rien du tout du scandale que les impies prennent des maximes de l'Evangile, & des véritez de nôtre Religion, non plus que du scandale de la croix, & des humiliations du Fils de Dieu, parce que cela regarde d'autres sujets. Du reste le scandale dont nous traitons ici, donne lieu de faire plusieurs caracteres des mœurs, & plusieurs peintures des désordres du siécle, & donne beau jeu à l'éloquence la plus grande, & la plus pathetique, sur la perte des ames, dont il est la cause.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. POur inspirer l'horreur que mérite le scandale, je me sers des imprécations de JESUS-CHRIST même, qui les adresse. 1°. Au monde : *Væ mundo à scandalis.* 2°. Au scandaleux lui-même qui répand la contagion partout :
Matth. 18. *Væ homini illi per quem scandalum venit.* Ne cherchons point de division ailleurs que dans ces foudroyantes malédictions du Sauveur. Le scandale est la perte & la cause de tous les malheurs du monde : *Væ mundo.* Il est la perte
Ibidem. & la ruine du scandaleux : *Væ homini illi.* Ce seront les deux parties de ce discours.

Pour la premiere. Il faut montrer que JESUS-CHRIST a eu raison de prononcer anathême contre le monde à cause du scandale : *Væ mundo à scandalis.* Pourquoi cela ? C'est que la plus grande partie des hommes se damnent par le scandale donné & par le scandale reçû, & qu'il suffit presque que le scandale soit donné pour qu'il soit reçû ; vérité que je veux faire sentir, par une suite de propositions toutes fondées sur l'expérience, & qui me fourniront un ample sujet de Morale. 1°. Rien de plus facile que de se laisser entrainer au torrent du mauvais exemple. On sçait qu'il n'y a rien de plus persuasif, que l'exemple d'autrui en général. Mais le mauvais exemple, auquel on donne le nom de scandale est encore infiniment plus efficace pour persuader le mal : *Facilius est* (dit saint Augustin) *justos decipi ab impiis, quàm impios à melioribus emendari.* Il est aisé d'en donner les raisons. Le mauvais exemple des méchans, se trouve aidé, & soutenu par toutes les dispositions naturelles que nous avons au mal ; nous avons déja un furieux penchant pour ce qu'il voudra nous persuader. D'ailleurs le scandale détruit en nous toutes les barrieres que Dieu avoit mises pour nous préserver du vice. Sçavoir les lumieres de la conscience, la honte naturelle que nous avons pour certains crimes. La crainte du reproche qu'on nous pourroit faire sur nôtre conduite. Seconde Proposition. Le mauvais exemple ou le scandale donne de l'impunité au crime, & de la hardiesse, ou plûtôt de l'effronterie au criminel : car quand une fois on est devenu scandaleux, on ne rougit de rien : & quand le decri est public, on continuë dans son désordre, sans s'appercevoir du murmure qu'il excite. Troisiéme Proposition. Les plus grands vices ne s'introduisent que par le scandale ; comme l'impureté, l'impieté, l'irréligion : *Adulterium dum videtur, dicitur,* dit Tertullien. La quatriéme Proposition. Parce que les mauvais exemples se communiquent par toutes les personnes qui nous approchent, & que nous approchons, & que le scandale nous vient de tous côtez, & se prend par tous les sens. Le Fils de Dieu, a donc eu juste raison de se recrier : *Væ mundo à scandalis.* Malheur au monde pour les scandales qu'on y donne, & qui s'y prennent.

Seconde Partie. A ne considérer le scandale que dans le cœur du scandaleux,

il faut faire voir que ce n'est jamais en vain que le Seigneur l'a chargé de ses plus terribles anathêmes : *Væ homini illi per quem scandalum venit.* 1°. Pour l'énormité de ce peché, qui combat & qui détruit la fin pour laquelle le Fils de Dieu est venu sur la terre, qui est de sauver tous les hommes ; puisque le scandale a pour but de les perdre, & de ravir à Dieu les ames pour lesquelles ce Sauveur a donné sa vie & son sang, ce qui n'est point une exagération outrée ; c'est saint Paul, qui nous en assûre par ces paroles : *Peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, pro quo Christus mortuus est.* Et quoique le scandaleux n'ait pas formellement ce dessein de perdre les ames ; c'est assez que le scandale ait ce funeste effet, & que le scandaleux ne le puisse ignorer. 2°. Les malédictions du Sauveur ne sont pas vaines à l'égard du scandaleux ; car sans parler de la diffamation qui suit presque toûjours le scandale, ne parlons que des maux, qu'il attire sur celui qui le donne, par rapport à l'éternité. Il rend le scandaleux responsable de l'ame de son frere qu'il a perduë, & il est menacé d'en répondre par la perte de la sienne : *Sanguinem ipsius de manu tuâ requiram.* 3°. Il rend sa conversion & sa pénitence moralement impossible, par la difficulté où il se met de réparer le mal qu'il a causé, de retirer les ames du precipice où il les a jettées, d'édifier autant le monde par son bon exemple, qu'il l'a scandalisé par le mauvais qu'il a donné, &c. 4°. Parce que c'est le peché le plus souvent, & le plus rigoureusement puni dans cette vie, par des châtimens exemplaires, afin que par cette punition les autres soient détournez de suivre le mauvais exemple, que ce scandaleux a donné.

1. *ad Cor.* 8.

Ezechiel. 3.

II. Deux propositions feront le partage de ce Discours, sur ces paroles : *Væ mundo à scandalis.*

Premiere. Malheureux celui qui cause le scandale. 1°. Parce qu'il est homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il scandalise. 2°. Parce qu'il se charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise. C'est un peché monstrueux, un peché diabolique, un peché contre le Saint-Esprit, parce qu'il attaque directement la charité, un peché essentiellement opposé à la rédemption de Jesus-Christ.

Seconde Proposition. Doublement malheureux celui qui cause le scandale, lorsqu'il est obligé à donner l'exemple. Tels sont les peres à l'égard de leurs enfans, les maîtres à l'égard de leurs domestiques, les Prêtres à l'égard du troupeau de Jesus-Christ, &c. *Pris des véritables Sermons du P. Bourdaloüe, nouvellement imprimez, pour l'Avent, tome 1. Sermon, 3e.*

III. 1°. Vous verrez en premier lieu dans ce discours, la grandeur des outrages que le scandale fait à Dieu.

2°. La grandeur des maux qu'il cause à l'Eglise dont il défigure toute la face, qui la couvre d'opprobre & de confusion, & qui la rend méprisable aux infideles & aux hérétiques.

3°. La grandeur des pertes qu'il apporte au prochain, & à ceux qui en sont les autheurs. Ensorte que si les autres crimes enferment un attentat contre la gloire de Dieu ; c'est un attentat vain & impuissant, au lieu que celui du scandale est effectif, ruïne en effet ses plus nobles ouvrages, & renverse tous ses desseins ; si les autres pechez font quelque tort à l'Eglise, le scandale la deshonore entierement. Enfin, si les autres pechez engagent à la damnation

éternelle, le scandale a cela de particulier, qu'il est plus difficile à expier; & que les maux qu'il cause sont plus irréparables. *M. de la Font, Entretien pour le sixiéme Dimanche après l'Epiphanie.*

IV. 1°. JAMAIS le pecheur ne se rend plus digne de la colere de Dieu, & n'attire plus ses vengeances que lorsqu'il scandalise le prochain.

2°. Le pecheur n'est jamais moins en état de profiter des graces de Dieu, que lorsqu'il se scandalise des vertus & des bonnes actions du prochain.

3°. Le pecheur ne témoigne jamais plus de foiblesse, & n'est en plus grand danger de se perdre, que lorsqu'il se laisse entraîner dans le désordre par le scandale qu'il prend des mauvaises actions du prochain.

V. SUR les malédictions & les anathêmes que le Fils de Dieu prononce contre les scandaleux. Il faut faire voir qu'il lance ces anathêmes particulierement contre trois sortes de personnes.

1°. Contre les mondains en général qui donnent des mauvais exemples.

2°. Contre les libertins, qui font une profession ouverte & déclarée de vivre scandaleusement.

3°. Contre les grands du monde, qui authorisent leurs scandales par la grandeur de leur condition. Voilà comme trois degrez de scandale. Le scandale simple, le scandale de profession, & le scandale d'authorité. *Pris de M. Biroat, douziéme Discours de son Avent.*

VI. 1°. COMME il n'y a rien qui ait tant contribué à décrier la Religion chrétienne, sa doctrine & ses maximes auprès des payens, que le scandale qu'ils ont pris de la vie, & des mœurs des mauvais Chrétiens, de même il n'y a point maintenant de plus grand obstacle à la conversion des infideles & des hérétiques que le scandale de ceux, dont la vie n'est pas conforme à leur foi & à leur religion.

2°. Il n'y a point de pecheur, à qui Dieu ait fait de plus terribles menaces, & contre lesquels il se soit déclaré plus ouvertement, & exercé ensuite de plus séveres vengeances.

VII. 1°. IL est aisé de donner scandale au prochain, puisqu'il ne faut pour cela qu'une parole indiscrette, qu'une action, qui d'elle-même peut être indifférente, qu'un peché que nous n'avons pas eu la prudence de cacher, & qui est venu à la connoissance des autres; par nos habits, nôtre train, nôtre luxe, en un mot, par le mauvais usage que nous faisons de tout ce qui nous appartient.

2°. Il est encore plus facile de prendre le scandale & de suivre le mauvais exemple qu'on a devant les yeux, à cause de nôtre foiblesse, & du penchant naturel que nous avons au mal. D'où nous pouvons tirer deux conclusions pour nôtre instruction. La premiere, que nous devons prendre toutes les précautions possibles pour ne donner jamais à personne un sujet de scandale. La seconde, la diligence avec laquelle nous devons nous séparer de tout ce qui nous peut être une occasion de scandale.

VIII. 1°. DANS le monde il est aisé de causer du scandale, & il y a peu de personnes qui ne soient coupables de ce peché qui semble attaché à tous les états, à toutes les conditions; ceux mêmes qui ne croyent pas donner sujet à personne de se scandaliser, ou qui n'y pensent pas, sont ceux souvent qui en donnent.

le plus d'occasion, tantôt par leurs mauvaises actions, & tantôt par l'omission de leurs devoirs.

2°. Dans le monde, il n'y a presque personne qui pense & qui travaille à réparer le scandale, ce sont les deux points d'un Discours, dont l'un nous doit engager à veiller extraordinairement sur toutes nos actions. L'autre à examiner sérieusement quelle a été nôtre conduite jusqu'à présent, afin de remédier au scandale qu'elle peut avoir donné.

On peut prendre sur le sujet du scandale, cette division simple, & commune, mais qui renferme tout ce qui s'en peut dire. IX.

1°. Le tort qu'il fait à Dieu dont il détruit la gloire, renverse les desseins qu'il a de sauver les hommes, rend inutile à l'égard de ceux dont il cause la perte, l'incarnation, la mort, les souffrances, & les mérites de son Fils.

2°. Le tort qu'il fait au prochain, en perdant son ame, & en procurant sa damnation, qui est le dernier & le plus grand de tous les maux.

3°. Le tort & le malheur que le pecheur scandaleux s'attire à lui-même, en se chargeant de tous les pechez qu'il fait commettre aux autres, & se mettant dans l'impossibilité de réparer le mal qu'il a causé.

1°. L'impudence du scandale : car c'est un peché public, que l'on commet sans crainte, & sans honte, & sans ménager en aucune maniere les personnes qui en peuvent être témoins ; il communique son impudence & son effronterie à tous les autres vices pour commettre publiquement les actions les plus criminelles. X.

2°. La cruauté du scandale, qui tuë sans pitié l'ame de son frere, & lui fait souffrir une mort éternelle.

3°. La playe irrémediable que fait le scandale, & l'impossibilité de remédier au mal qu'il cause, lequel pour être inconnu, n'en est pas moins grand, moins étendu, & moins pernicieux ; ce sont trois choses, qui nous doivent inspirer de l'horreur du scandale, & qui peuvent faire les trois parties d'un discours.

1°. On ignore communement en quoi consiste le scandale, & de quelle maniere il se commet ; d'où il arrive que la plûpart des Chrétiens se rendent tous les jours coupables de ce peché, sans qu'ils y fassent réflexion, ni qu'ils examinent leur conscience là-dessus : c'est pourquoi il en faut expliquer les différentes especes, en combien de manieres on peut donner scandale au prochain, directement, indirectement, avec intention de nuire, ou sans intention de porter au peché ; & comme en chaque espece, on est cause de la perte du prochain, & de sa damnation. XI.

2°. On ignore l'énormité du peché du scandale, combien Dieu l'a en horreur. Ce qu'il faut faire concevoir par les menaces qu'il fait au pecheur scandaleux, par le compte qu'il l'obligera de rendre du salut & de l'ame de son frere, par l'obligation de réparer le tort qu'a fait le scandale, & par la difficulté de satisfaire à cette obligation.

1°. Le mal que fait dans le monde un scandaleux & le désordre qu'il y cause. XII.
Il enseigne le mal en le faisant, & s'érige en Docteur & en maitre d'iniquité en l'enseignant publiquement par ses actions, & plus efficacement que s'il

l'enseignoit de paroles. C'est un tentateur qui porte au peché, & qui est l'agent, le suppôt & l'organe du démon pour perdre les hommes. Il efface en quelque maniere la honte & l'infamie du peché, & le fait commettre sans confusion, & en public.

2°. La punition que Dieu tire ordinairement du scandale, & qui se rapporte à trois choses. La premiere, est une mort honteuse & funeste comme nous voyons dans l'Ecriture : *Ponam te in exemplum*, dit Dieu, je ferai en ta personne un exemple mémorable à toute la postérité. La seconde, que c'est une marque presque infaillible de réprobation, parce qu'ayant perdu tant d'ames, c'est une punition bien juste qu'il soit le compagnon de leur supplice. La troisiéme, c'est qu'un scandaleux est puni dans l'autre vie plus rigoureusement à proportion du nombre de ceux dont il a causé la perte, & la damnation.

Nahum. 3.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Augustin, *lib. de Catechizandis rudibus*, montre qu'il ne faut point abandonner la vérité, ni se désister de pratiquer les bonnes œuvres, pour le scandale qu'en peuvent prendre les méchans.

Le même, *l. 2. contra Epist. Petiliani*, rend raison pourquoi le démon est appellé homicide, parce qu'il tuë l'ame, & qu'il est le premier qui a porté le scandale dans le monde.

Saint Grégoire, 3. *part. curæ Past. admon.* 36. montre que plusieurs donnent scandale, sans s'imaginer le donner.

Le même, 1. *part. ejusdem curæ Past.* fait voir comme le scandale croît, & devient plus pernicieux par les circonstances de la dignité,& des autres qualitez de ceux qui le donnent.

Le même, *Homil.* 31 *in Evang.* montre la même chose.

Le même, 3. *part. cur. Past. admon.* 36. montre la cruauté du scandale, tant envers ceux qui le donnent, que ceux qui le reçoivent.

Saint Chrysostome, *Serm. contra concubinarios*, montre que celui qui peche plus grievement, mais sans scandale, sera moins puni, que celui dont le peché sera moins grief, mais commis avec scandale.

Le même, *Homil.* 7. *in Genesim*, montre l'injustice de ceux qui pour le peché d'un seul, accusent tous ceux qui sont de la même profession,& en prennent occasion de scandale.

Le même, *Homil.* 14. *in Epist. ad Roman.* montre que ceux qui portent les autres au peché, sont plus griévement punis que ceux qui le commettent.

Le même, *Serm.* 25. *in Epist. Pauli ad Roman.* montre la grieveté du crime du scandale, & le châtiment dont il est ordinairement puni.

Le même, *Homil.* 20. *in Epist. prim. ad Corinth.* fait un long discours du scandale.

Le même, *Homil. 56. in c. 9. Joannis*, montre qu'il faut fuir la compagnie des vicieux, de peur que ceux qui nous voyent, n'en soient scandalisez.

Saint Jerôme, *l. 3. in cap. 11. Osea*, montre que celui qui est occasion de chûte & de scandale aux autres, cause sa perte & sa ruine propre.

Le même, *Epist. 11. ad Gerontiam*, l'exhorte à n'être à personne occasion de peché, par un mauvais exemple.

Saint Basile, *Tract. 2. de Baptismo, c. 10.* montre ce que c'est que le scandale donné & reçû, & comme il faut se donner de garde de l'un & de l'autre.

Le même, *l. Reg. brev. resp. 64.* montre d'où vient le scandale, & en combien de manieres l'on peut être scandaleux.

Origene, *Homil. 1. in Psalm. 36.* montre qu'il ne faut point fréquenter les scandaleux, ni être autheur du scandale.

Le même, *Homil. 25. in c. 21. Exodi*, montre que c'est le propre des ames foibles de se scandaliser.

Le même, *Homil. 25. in cap. 31. Numer.* montre par l'exemple des Madianites, que ceux qui causent le scandale, seront plus grièvement punis que ceux qui le prennent.

Saint Chrysologue, *Serm. 27.* montre avec quel soin il faut éviter de donner scandale.

Saint Bernard, *Serm. 1. de Convers. sancti Pauli*, compare les scandaleux aux Juifs qui ont fait mourir le Fils de Dieu, & qui ont indignement versé son sang.

Le même, en plusieurs endroits, montre avec quel soin nous devons éviter de donner scandale, & nous employer à le bannir du monde, autant qu'il nous sera possible.

Les Livres spirituels & autres.

Grénade dans son Mémorial, l. 2. de la Pénitence de la Confession, parle du scandale qu'il faut éviter.

Conradus Elingius, *in Catech. l. 3. c. 2. & in locis comm. l. 5.*

La Morale Chrétienne sur le *Pater*, *l. 8. sect. 3. art. 3.*

Le P. Chahu, livre intitulé : Le secret de la Prédestination, *chap. 6. art. 4. sect. 3.*

Le P. Camaret, livre intitulé : *Le pur & le parfait Christianisme*, a un long traité du mauvais exemple.

Le P. Gégou, livre intitulé : L'usage du Sacrement de Pénitence, *2. partie, ch. 2. §. 5.*

Livre intitulé : Guerre aux vices 40. combat contre le scandale.

Le P. Nepveu, dans ses Réflexions Chrétiennes, tome 1. pour le 14e. jour de Février, & tome 3. pour le 12e. jour de Septembre.

Raynerius de Pisis : *in Pantalogia.*

Les Prédicateurs recens.

Le P. Grizel, dans son Avent, Sermon 10e.

Le P. De Lingendes, Sermon pour le Mercredi & le Jeudi d'après le 3e. Dimanche de Carême.

Monsieur Lambert, dans son Année Evangelique Homelie 83. sur l'Evangile de la Fête de saint Michel.

M. Biroat dans son Avent de la condamnation du monde, Sermon 12e.

Le P. Bourdalouë dans ses véritables Sermons nouvellement imprimez, premier Avent Sermon. 3e.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans son Avent, Sermon 14e.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Grenade dans ses lieux communs. *Verb. Scandalum.*

Busée, in Panario. *Titul. Exemplum malum.*

Labatha, *Verb. Scandalum.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Non sequeris turbam ad faciendum malum, nec in judicio, plurimorum acquiesces sententiæ, ut à vero devies. Exod. 23.

Vous ne suivrez point l'exemple de la multitude pour faire le mal, & vous ne vous conduirez point par l'avis & le jugement du plus grand nombre, pour vous éloigner de la vérité.

Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias, ne sint tibi in ruinam. Exod. 34.

Donnez-vous bien de garde de lier jamais amitié avec les habitans de cette terre, & de ce païs, de crainte qu'ils ne soient la cause de vôtre ruïne.

Quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini, propter verbum hoc filius qui natus est tibi morte morietur. 2. Reg. c. 12.

Parce que vous avez donné occasion aux ennemis du Seigneur de blasphemer, pour cette parole, le fils qui vous est né, mourra, en punition de vôtre peché.

Ab occultis meis munda me, & ab alienis parce servo tuo. Psalm. 18.

Nettoyez-moi, Seigneur, de mes pechez secrets, & pardonnez à vôtre serviteur les pechez d'autrui, dont j'ai été la cause.

Inventi sunt in populo meo impii, laqueos ponentes & pedicas ad capiendos viros. Jerem. c. 5.

Il s'est trouvé des impies parmi mon peuple qui ont tendu des filets, & des lacets, pour prendre les hommes, & les perdre.

Vos autem recessistis de viâ, & scandalisastis plurimos in lege: propter quod & ego dedi vos contemptibiles omnibus populis. Malach. 2.

Vous vous êtes écartez du droit chemin, & vous avez donné à plusieurs occasion de scandale, en violant la Loy; c'est pour cela que je vous ai rendu méprisables à tous les peuples de la terre.

Qui decipit justos in viâ, in interitu suo corruet. Proverb. 28.

Celui qui séduit les justes pour les mettre dans la mauvaise voye, pechera & ira à sa perte.

Necesse est ut eveniant scandala; verumtamen væ homini illi per quem scandalum venit. Matth. 18.

Il est de nécessité qu'il arrive des scandales dans le monde, mais malheur à celui par lequel le scandale arrive.

Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria collo ejus, & demergatur in profundum maris. Matth. 18.

Si quelqu'un est un sujet de chûte & de scandale à un de ces petits qui croyent en moy, il vaudroit mieux pour lui que l'on pendit à son col une de ces meules qu'un âne tourne, & qu'on le jettât au fond de la mer.

Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, & projice abs te: & si manus tua dextera scandalizat te, abscinde eam & projice abs te. Ibidem, & cap. 5.

Si vôtre œil vous est un sujet de chûte & de scandale, arrachez-le, & le jettez loin de vous, & si vôtre main vous est pareillement un sujet de scandale & de chûte, coupez-là & la jettez loin de vous.

Noli cibo illo perdere illum pro quo Christus

Ne faites pas périr par vôtre manger, celui

Christus mortuus est. Ad Roman. 14.

pour qui JESUS-CHRIST est mort.

Ne ponatis offendiculum fratri, vel scandalum. Ibidem.

Ne donnez point à vôtre frere une occasion de chûte & de scandale.

Videte ne forte licentia vestra offendiculum fiat infirmis. 1. ad Corinth. 8.

Prenez garde que cette liberté que vous vous donnez, ne soit aux foibles une occasion de chûte.

Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum, ne scandalizem fratrem meum. Ibidem.

Si ce que je mange scandalise mon frere, je ne mangerai plûtôt jamais de chair, toute ma vie.

Rogo vos fratres, ut observetis eos, qui dissentiones & offendicula, præter doctrinam quam vos didicistis faciunt, & declinate ab illis. Ad Roman. 16.

Je vous prie, mes freres, de prendre garde à ceux qui causent parmi vous des divisions & des scandales, contre la doctrine que vous avez apprise, & d'éviter leur compagnie.

Modicum fermentum totam massam corrumpit. 1. ad Corinth. c. 5.

Un peu de levain corrompt toute une grosse masse de pâte.

Si quis viderit eum qui habet scientiam, in idolis recumbentem, nonne conscientia ejus cum sit infirma, ædificabitur ad manducandum idolothita? 1. ad Corinth. c. 8.

Si quelqu'un de ces foibles en voit un de ceux qui sçavent que les idoles ne sont rien, assis à la table où l'on sert des viandes qui leur sont immolées, ne sera-t-il pas porté, lui qui est encore foible, à manger de ces viandes sacrifiées.

Peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est Ibidem.

Ainsi par vôtre science, vous perdrez vôtre frere, pour lequel JESUS-CHRIST est mort.

Sic peccantes in fratres, & percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis. Ibidem.

En pechant de la sorte contre vos freres, & blessant leur conscience qui est foible, vous pechez contre JESUS-CHRIST.

Nemini dantes offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum. 1. ad Corinth. 6.

Ne donnant à qui que ce soit aucun sujet de scandale, afin que nôtre ministere ne soit point deshonoré.

Sine offensione estote Judæis & Gentibus, & Ecclesiæ Dei. 2. ad Corinth. 11.

Ne donnez point occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Eglise de Dieu.

Ab omni specie malâ abstinete vos. 1. ad Thessalon. 5.

Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.

Peccantes coram omnibus argue. 1. ad Timoth. 5.

Reprenez hardiment ceux qui commettent quelque peché en presence des autres.

Noli æmulari in malignantibus neque zelaveris facientes iniquitatem. Psalm. 36.

Ne vous fâchez point en voyant ceux qui commettent le mal, & n'ayez point d'envie d'imiter ceux qui le commettent.

Ne ambules cum homine furioso, ne forte discas semitas ejus, & sumas scandalum animæ tuæ. Prov. 22.

N'allez point en compagnie d'un homme furieux, de peur que vous n'appreniez les voyes qu'il tient, & que vous ne vous attiriez la ruine de vôtre ame.

Exemples de l'Ancien Testament.

Je ne parlerai point du scandale que donnerent nos premiers peres. Je me contente d'y faire remarquer la vérité de ce qu'enseigne saint Chrysostome, que celui qui a engagé un autre dans le peché, sera plus rigoureusement puni que celui qui le commet à la sollicitation d'autrui. Nous en avons un exemple dans le châtiment différent que reçûrent Adam & Eve, quoiqu'ils fussent coupables d'une semblable transgression. Eve fut plus griévement punie qu'Adam parce que ce fut elle qui le sollicita, & qui l'engagea dans la désobéïssance à la Loi de Dieu. Dieu fit même une extension de sa vengeance sur le serpent, pour avoir servi au démon à porter Eve à la révolte. Du scandale de nos premiers peres.

Vengeance de Dieu sur les Amalécites, & pour quel sujet.

Le scandale est un crime dont le pardon est tres-rare & tres-difficile, & dont la vengeance s'étend à la postérité la plus reculée. Nous en trouvons un exemple dans l'ordre que Dieu donna à Moïse, d'écrire dans un livre, qu'il étoit résolu de perdre & d'exterminer Amalec, pour s'être opposé aux Israëlites, qui lui demandoient passage sur ses terres, pour aller en la terre de Canaan, que le Seigneur lui avoit promise. Cet arrêt fut executé quatre cens ans après, lorsque Samuël commanda de la part de Dieu à Saül, de déclarer la guerre aux Amalécites, & de les faire tous passer au fil de l'épée, sans épargner qui que ce soit; & l'une des principales causes de la réprobation de Saül, fut qu'il n'accomplit qu'en partie un ordre si exprès de Dieu. Belle figure de l'horreur que Dieu a de ceux, qui par leurs mauvais exemples, détournent les autres de la bonne voye, & les engagent en des routes de perdition.

Loy dans l'Ecriture contre ceux qui auront creusé une fosse, où les animaux seront tombez.

Dans l'Exode, il y a une loy expresse, qui porte que celui qui aura fait une fosse sur le chemin, & ne l'aura pas couverte, ensorte que le bœuf, ou quelqu'autre animal de son voisin passant par-là, y sera tombé, qu'il soit condamné à payer le dommage à son voisin. Surquoi l'Apôtre nous dit, ou bien nous pouvons dire avec lui: *Nunquid Deo cura est de bobus?* En vérité si Dieu fait payer un interêt temporel, arrivé par nôtre faute, croyez-vous qu'il n'aura pas plus de zele pour demander compte d'une ame que nous aurons perduë par nôtre scandale.

1. *ad Cor.* 9.

La crainte qu'eut le saint vieillard Eléazar d'être occasion de scandale au peuple Juif.

Quelle fut la crainte d'être une occasion de scandale dans le vieillard vénérable Eléazar; cet homme, parmi le peuple Juif également respectable & par son âge, & par sa dignité: cet homme, selon la belle expression de saint Ambroise, plein de l'esprit de l'Evangile, avant l'Evangile même: *Vir ante tempora Evangelica, Evangelicus.* On lui demandoit une seule chose, pour le sauver de la mort; non pas qu'il mangeât de la chair deffenduë; mais au moins qu'il dissimulât, & que seulement en apparence il consentît à en manger: déguisement dont il eut horreur; & par quelle raison? C'est qu'il ne me convient pas, dit-il, dans l'âge où je suis, ni dans la place que j'occupe d'user de détours, & de cacher mes sentimens. Car que pensera, que fera une jeunesse ignorante & foible, quand on apprendra que la vertu d'Eléazar s'est démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loy de son Dieu? Quelle occasion de scandale ne donnerai-je pas? On se mesurera sur moy; on deviendra lâche comme moy; impie comme moy. Qu'eût-on en effet pensé? qu'eût-on dit? & sur tout qu'eût-on fait à son exemple? C'eût été un scandale public, dont ce grand homme eût horreur.

Zele de Mathatias pour venger un scandale public.

Le scandale est un mal contagieux, & qui fait de grands progrès en peu de temps. C'est ce qui émût ce généreux Machabée, l'invincible Mathatias, & ce qui l'excita à faire une action, que le Saint-Esprit a canonisée, & dont la mémoire sera éternelle. Il vit un Israëlite vaincu par la crainte du monde, & sur le point d'adorer publiquement une idole: il le vit, & touché d'un zele de Dieu, qui se tourna en courroux, il prévient par un double sacrifice cette impieté, immolant sur l'autel même de l'idole, non-seulement l'Israëlite impie, mais le Payen qui le forçoit à être idolâtre; & consacrant sa colere par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le sacrificateur. D'où lui vint ce transport de zele? De la douleur dont il fut saisi, & de la pensée qu'il

ent, que l'exemple de ce sacrilege alloit être suivi de mille autres ? De la reflexion, qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le scandale d'un seul toleré & impuni, suffisoit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vûë des suites affreuses que devoit avoir la lâcheté de ce prophanateur l'anima, & sa juste colere fait dans l'Ecriture le sujet de son éloge.

L'exemple de ceux, qui par leur profession, & par l'obligation de leur état, étant consacrez au service de Dieu, vivent d'une maniere toute mondaine & toute payenne, est un grand sujet de scandale pour le commun des Chrétiens. C'est ainsi qu'il est remarqué dans le premier livre des Rois, que le peché des enfans du grand Prêtre Héli, étoit grand devant Dieu ; parce qu'ils éloignoient le peuple des offrandes, & des sacrifices du Seigneur. Grand peché, sans doute, (dit saint Gregoire) puisque c'étoit un scandale public. Certes, quand on voit des Ecclesiastiques, des Religieux, des personnes élevées aux premieres dignitez de l'Eglise, sujettes aux mêmes passions, & commettre les mêmes crimes, où se portent les gens du monde, on croit aisément qu'il n'y a point de mal ; la charité qui ordonne d'avoir toûjours un favorable sentiment du prochain, ne permettant pas de croire, que ces personnes employées aux sacrez mysteres, voulussent trahir leur conscience, & s'exposer au malheur de la damnation.

Le scandale que donnerent les Enfans du Grand Prêtre Héli. *Greg. in l. 1. Regum l. 2. c. 2.*

Le scandaleux Roy d'Israël Jéroboam, apprehendant que si le peuple alloit en Jérusalem, pour offrir des sacrifices, il ne retournât à la famille de David, porta les Israëlites à l'idolâtrie. C'est ce qui le rendit si détestable & si odieux à Dieu, qu'il lui fit dire par le Prophete Ahias : *Tu as plus fait de mal tout seul, que tous les autres qui t'ont précedé.* Aussi fut-il puni de Dieu, comme il le méritoit. Il fut privé du royaume ; toute sa race éteinte avec infamie ; son nom maudit, & sa mémoire en exécration. Mais son peuple qui a suivi son mauvais exemple, a-t-il trouvé quelque excuse à son peché ? a-t-il échappé à la vengeance de Dieu ? Voici comme en parle le même Prophete : *Et tradat Dominus Israël propter peccata Jeroboam.* Que pour les pechez de Jéroboam, à quoi le peuple infidele s'étoit abandonné, en suivant son mauvais exemple, il livreroit tout Israël à des ennemis impitoyables, qui le détruiroient entierement.

Le scandale que donna le Roy d'Israël Jéroboam. *Lib. 3. Reg. c. 14.* *3. Regum 14.*

Quand le Prophete Elisée eut prédit à l'impie & cruel Hazaël Roy de Syrie, les cruautez étranges qu'il exerceroit contre le peuple de Dieu, ce cruel en conçût lui-même de l'horreur, quoiqu'il ne laissât pas de les exécuter. Cependant sur l'heure, touché d'un sentiment d'horreur, il repartit au Prophete : *Quid enim sum servus tuus, canis ut faciam rem istam magnam ?* Suis-je donc un chien enragé pour faire tout le mal que vous dites ? C'est à quoi devroit penser un scandaleux, & ce qu'il devroit dire de lui-même, s'il pensoit à tous les maux que son mauvais exemple causera, & à combien de personnes il donnera la mort par son scandale.

Si un scandaleux connoissoit le mal dont il est la cause, il en auroit horreur lui-même. *4. Regum. 8.*

Exemples du Nouveau Testament.

Sentimens & conduite du Fils de Dieu sur la différence des scandales.

Saint Gregoire remarque que le Fils de Dieu nous a enseigné par sa conduite & par son exemple, à faire le discernement des scandales, d'y avoir égard en certaines occasions, & de les mépriser en d'autres. Quand ses Disciples lui rapporterent que les Pharisiens avoient été scandalisez de sa Doctrine, il ne s'en mit pas en peine ; mais quand on le somma de payer le tribut, après avoir montré qu'il en étoit exempt, il ordonna à saint Pierre de le payer, de peur de scandaliser ceux qui l'exigeoient, & fit un miracle exprès pour cela. D'où vient une conduite si différente ? C'est, dit ce Grand Pape, pour nous apprendre à n'avoir nul égard aux scandales qui nous engagent à manquer à nôtre devoir, & au contraire à prévenir ceux que nous pouvons empêcher de naître, sans manquer à rien de nos devoirs.

L'exemple de Madelaine.

Tous les Peres ne conviennent pas que Marie Madelaine ait été plongée dans ces pechez énormes, qui deshonorent si fort devant les hommes les personnes de son sexe. Plusieurs d'entre-eux prétendent que son crime consistoit uniquement à mener une vie molle, mondaine, délicieuse, accompagnée de jeu & de plaisirs, dans le faste & dans la vanité. Sentiment peut-être le plus plus véritable, mais toûjours tres-propre à nous instruire ; car loin de justifier Madelaine pecheresse, ou de diminuer l'idée que l'on a communément, de l'excès de ses débauches & de ses désordres, il seroit aisé de faire voir qu'en un sens, on la rend par-là plus coupable aux yeux du Seigneur ; puisqu'enfin, quelque déréglée qu'elle eût été, le tout lui seroit personnel, & particulier ; je veux dire qu'elle ne seroit responsable au Juge souverain, que de son ame, que de son salut ; au lieu que si nous disons que Madelaine a été un objet de scandale à un peuple entier, les iniquitez de mille & mille personnes lui ont été imputées, & elle a été la cause de la perte d'une infinité d'ames.

Ce que le Fils de Dieu dit à saint Pierre, qui le vouloit détourner de souffrir la mort. *Matth. 16.*

On sçait ce que le Sauveur dit à saint Pierre, qui sans y penser, & peut-être croyant faire un bien, vouloit empêcher son Maître de souffrir la mort pour le salut des hommes. Le Sauveur le traite de Sathan : *Vade retro Sathana.* Pourquoi ? il en ajoûte aussi-tôt la raison : *Scandalum es mihi.* C'est que ceux qui détournent les autres de pratiquer le bien, aussi-bien que ceux qui les portent au mal, font l'office du démon, & sont ses suppots.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.

Celui qui scandalise son frere, tuë son ame, & est un homicide plus cruel, que s'il lui ravissoit la vie du corps.

Verumtamen animam illius serva. Jobi 2. Vengez-vous sur ses biens & sur sa personne ; mais épargnez sa vie, dit Dieu à Satan, lorsqu'il lui permit de tenter Job. Dieu par cet ordre, deffendoit seulement au démon d'enlever au saint homme Job une vie naturelle & mortelle ; mais ne peut-on pas bien dire encore avec plus de sujet, à un pecheur scandaleux : Si vôtre frere a eu le malheur d'encourir vôtre indignation, & de devenir l'objet de vôtre haine, faites-lui toute autre injustice qu'il vous plaira ; mais ne portez pas la vengeance jusqu'à lui ravir une vie spirituelle & immortelle : *Verumtamen animam illius serva.* Car il s'ensuit que celui qui compte pour rien de scandaliser son

frere, est devant Dieu coupable de la mort spirituelle de son frere, puisqu'il lui fait perdre la charité, qui est la vie de son ame.

Et nunc Anti-Christi multi facti sunt. 1. *Joann.* 2. Si ce qu'a dit saint Jean dans sa premiere Epître Canonique, est vrai, comme il l'est en effet, il y a déja dans le monde plusieurs Ante-Christs; pourquoi? Parce que le monde est plein d'indignes Chrétiens, qui par leurs scandaleux exemples, ruinent l'ouvrage de Jesus-Christ, & anéantissent le prix de sa rédemption. A combien de ceux qui m'écoutent, cette malédiction, dans le sens même litteral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir! *Et nunc Anti-Christi multi facti sunt.* Combien d'Ante-Christs au milieu du Christianisme d'autant plus à craindre, qu'ils sont moins déclarez & moins connus. Un homme scandaleux peut être appellé un Ante-Christ.

Num custos fratris mei sum ego? Genesis 4. Dois-je répondre d'un autre que de moy, disoit Caïn, en parlant à Dieu, & voulant se justifier devant lui; m'avez-vous établi le tuteur & le gardien de mon frere? Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains: suis-je chargé du salut d'autrui? en suis-je responsable? Oüi, reprend le Seigneur par son Prophete, vous m'en répondrez; & quand je viendrai, comme Juge souverain, pour rendre à chacun ce qui lui sera dû, & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, selon toutes les loix de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes, dont vous aurez été la cause. Car c'est par vos sollicitations que vôtre frere s'est perdu; c'est par vos discours licentieux que la pureté de son ame a été soüillée: c'est vous qui par vos erreurs, & par les détestables maximes de vôtre libertinage rafiné, lui avez gâté l'esprit: c'est vous, qui par l'attrait & le charme de vôtre vie dissoluë, lui avez empoisonné le cœur: c'est vous qui l'avez dégoûté de ses devoirs; vous, qui par vos railleries pleines d'irréligion, lui avez fait secoüer le joug, & abandonner toutes les pratiques du Christianisme; s'il s'est engagé dans des voyes corrompuës, c'est par la liaison qu'il a euë avec vous. Voilà, dit Dieu, ce qui vous sera imputé, & ce que je punirai par les supplices les plus exemplaires. Un scandaleux répondra de la perte de son frere, dont il aura été la cause.

Ab occultis meis munda me, & ab alienis, parce servo tuo. Psalm. 18. Le saint Roy David, dans la ferveur de sa pénitence, demandoit à Dieu, qu'il lui fit particulierement grace sur deux sortes de pechez, dont les conséquences lui paroissoient infinies; les pechez cachez, & les pechez d'autrui: les pechez qu'il commettoit lui-même sans le sçavoir, & les pechez qu'il faisoit commettre aux autres sans jamais se les imputer: *Ab occultis mei munda me, & ab alienis parce servo tuo.* Purifiez-moy (mon Dieu) des pechez que mon orgueil me cache; mais en même temps pardonnez-moi les pechez du prochain, à quoi j'ai malheureusement cooperé: les pechez du prochain, dont ma scandaleuse conduite a été la source empoisonnée; les pechez du prochain, que vous me reprocherez un jour, & qui joints aux miens propres, mettront le comble à ce pesant fardeau que je grossis tous les jours, & sous lequel peut-être je dois bientôt succomber. David demandoit à Dieu, qu'il lui pardonnât les pechez qu'il avoit fait commettre aux autres.

Modicum fermentum totam massam corrumpit. 1. *ad Corinth. c.* 5. Il est vrai que le bon exemple a une force, & une efficace particuliere pour instruire les hommes de leurs devoirs, pour leur inspirer la vertu, & pour adoucir les difficultez qui les rebutent de sa pratique; mais il faut avoüer que le mauvais Le mauvais exemple a plus de force pour porter au mal.

que le bon exemple pour exciter au bien. exemple a encore une vertu plus contagieuse & plus funeste pour inspirer le vice, & pour le répandre ; pour obscurcir nos plus essentiels devoirs, & pour en représenter la pratique comme impossible, & hors d'usage. C'est ce que saint Paul a voulu marquer, quand il appelle le scandale un mauvais levain qui fait aigrir, & qui corrompt toute une grande masse de pâte : *Modicum fermentum totam massam corrumpit*. C'est-à-dire, que le mauvais exemple, qui se donne en public & avec scandale, est capable de pervertir les fideles foibles ; d'ébranler & tenter les forts, & d'infecter toute une grande ville.

1. ad Cor. 5.

Le scandaleux ne se damne pas seul, il est encore la cause de la damnation des autres. *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israël. Ezechiel, c. 44.* Nous pouvons bien dire aux personnes scandaleuses, ce que le Prophete Ezechiel disoit aux Juifs de son temps, qu'il appelle la maison d'Israël ; contentez-vous d'offenser Dieu en vous-mêmes, & si vous avez résolu de vous damner, funeste concession ! damnez-vous tout seul, pourquoi voulez-vous envelopper les autres dans vôtre crime, & dans vôtre damnation : laissez-les marcher dans la voye de salut ; ne mettez pas en leur chemin des pierres de scandale : *Ne ponatis offendiculum fratri, vel scandalum.* Pourquoi voulez-vous d'un seul coup faire trois playes mortelles ? L'une à vôtre frere que vous scandalisez ; l'autre à vôtre ame, à qui vous donnez le coup de la mort ; & la troisiéme au *Fils de* Dieu même, sur qui retombe le coup que vous portez à vôtre frere : *Sufficiant vobis scelera vestra.*

Ad Rom. 14.

Le compte qu'un scandaleux aura à rendre à Dieu de la perte de son frere. *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram. Ezech. 3. Et vox sanguinis fratris tui Abel clamat ad me. Genes. 4.* Le scandaleux n'a-t-il pas sujet de craindre que Dieu ne lui dise aussi-bien qu'à Caïn ; le sang de ce pauvre Abel, de cet innocent, qui étoit ton frere, que tu as fait mourir, en lui ôtant la vie de la grace, me crie vengeance contre toy ; puis-je la lui refuser ? Rends moy compte de son sang que tu as versé, ou plûtôt du mien que tu as indignement prophané, & dont tu as anéanti la vertu. As-tu voulu faire voir que tu avois plus de pouvoir pour damner les ames, que je n'en ai pour les sauver ? Que répondre à ces reproches ? Hélas ! un Dieu n'a pas crû trop faire, de sacrifier son sang & sa vie pour sauver une ame, & on ne veut pas sacrifier la moindre passion pour empêcher sa perte ? Un Dieu s'est fait la victime de la charité pour sauver cette ame, & un Chrétien en fait la victime de sa brutalité pour la damner ? Peut-il après cela, prétendre aux mérites de Jesus-Christ, lorsqu'il en rend la vertu inutile ?

En quel sens le scandale détruit l'ouvrage de Dieu. *Noli propter cibum destruere opus Dei. Ad Roman. 14.* Ne faites pas ce tort à Jesus-Christ, que de détruire l'œuvre de Dieu par la mauvaise édification que vous donnerez à vôtre prochain : n'est-ce pas à dire que le mauvais exemple détruit le dessein de Dieu, l'ouvrage de Dieu, le salut des ames, & le Sauveur même, entant qu'il lui fait perdre toute l'efficace & l'effet de sa vie, de sa mort, de ses souffrances, de ses mérites, de ses graces, & de ses vertus. Le pecheur scandaleux empêchant de la sorte le salut des ames, détruit l'effet de la Redemption, qui s'appelle par excellence, le grand ouvrage de Dieu ; puisque Jesus-Christ est venu au monde pour être le Sauveur du monde, non-seulement par sa mort, mais encore par l'exemple de sa vie, qui est la voye que nous devons suivre, & la vérité que nous devons croire. Ainsi le scandaleux par le mauvais exemple qu'il donne, détruisant l'efficace & la vertu de sa mort,

& la force des exemples qu'il nous a donnez, pour nous conduire dans la voye du salut, détruit l'ouvrage de Dieu : *Noli propter escam destruere opus Dei.*

Homicida ille erat ab initio. Joannis 8. Nul nom ne convient mieux au démon, que le nom d'homicide qu'il a mérité de porter dès le commencement du monde, puisque d'un seul coup il a donné la mort à tous les hommes, en sollicitant nos premiers peres au peché. Mais ce même nom ne convient-il pas pour la même raison au scandale, & à celui qui le donne. C'est un homicide d'autant plus cruel, que ses membres sont moins visibles. Il ne tuë pas les corps à la vérité, mais il ôte la vie aux ames, qui sont infiniment plus nobles & plus précieuses. Il ne donne que des coups d'une mort éternelle, qui effrayent tous ceux qui les considérent attentivement. Car ils sont si spirituels, qu'ils tuent les ames, sans blesser les corps ; si secrets que personne ne les peut voir ; si insensibles, que celui même qui en est blessé, ne voit pas ses blessures, & ne les sent pas ; si incurables, qu'il n'y a point de remédes humains qui les puissent guérir ; si innombrables qu'ils se multiplient sans cesse ; & qui enfin ne s'effacent jamais de l'esprit & de la memoire de ceux qui en ont été blessez ; car les playes y demeurent si profondes, qu'on ne peut presque jamais ni les guérir, ni les fermer. Or il n'y a point de criminels au monde plus justement condamnez à mort, que ceux qui ôtent la vie aux hommes : les meurtriers & les homicides, tels que sont ces gens-là, ne méritent rien moins que d'être l'objet de la haine & de l'exécration publique. Mais si le scandale nous étoit aussi connu qu'il nous est mortel, il nous seroit plus en horreur que tous les meurtriers de la terre ; parce qu'il tuë malheureusement dans les personnes, ce que tous les homicides ne sçauroient tuer ; sçavoir, les ames : *Animam autem non possunt occidere.* Matth. 10.

Les personnes scandaleuses peuvent être appellées homicides.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Qui in conspectu populi male vivit, quantùm in illo est, eum à quo attenditur, occidit. August. lib. de Past.

Celui qui vit mal aux yeux de tout un peuple, donne la mort, autant qu'il est en son pouvoir, à celui qui le remarque.

Quantiscumque aliquis exemplum malæ conversationis, etiam si eum illi non sequantur, prebuit ; pro tantis se malis rationem noverit redditurum. Idem, Serm. 163. de Temp.

Si quelqu'un donne mauvais exemple, quand même on ne le suivroit pas ; qu'il sçache qu'il rendra compte d'autant de maux, qu'il aura causez.

Hoc non ita dicimus, ut si quisquam scandalizatus fuerit de bonis operibus nostris, ab eis desistendum putemus. Idem, Epist. 119. ad Eleidiam.

Nous ne disons point cela, dans la pensée que, si quelqu'un se scandalise de nos bonnes œuvres, nous devions les omettre.

Scandalum est tibi, quod docet te facere malum. Idem.

Ce qui vous apprend à faire le mal, est un scandale pour vous.

Væ tibi torrens moris humani, quis resistet tibi ? Quamdiu non siccaberis ? quamdiu volvis filios Evæ in mare magnum & formidolosum. Idem, l. 1. Confess. c. 16.

Malheur à toy, torrent de la coûtume, qui est-ce qui résistera à ton cours ? Jusqu'à quand te verrons-nous rouler, & entraîner les enfans d'Eve dans les affreux abîmes de cette vaste mer ?

Quot testes (Dominus) suæ iniquitatis habet, tot discipulos efficit. August. Serm. 16.

Un Seigneur, un Maître se fait autant de disciples, qu'il a de témoins de son iniquité.

Ab hac tantâ authoritate adhibet (adulter) turpitudinis suæ patrocinium, cum in eâ se jactat imitari Deum. Ego homuncio non facerem ? Idem, l. 2. de Civit. Dei, cap. 7.

Un payen adultere croit avoir trouvé dequoi excuser & défendre son infamie, en disant qu'il lui est glorieux d'imiter l'exemple du Dieu qu'il adore; moy qui ne suis qu'un chetif homme, j'aurois honte de faire ce que fait un Dieu.

Se concitat ad libidinem quasi cœlesti magisterio. Idem, l. 1. Confess. c. 16.

Il s'anime à assouvir sa passion, comme si le ciel lui fournissoit des exemples, & lui donnoit des leçons de débauche.

Pudebat me minoris dedecoris, cum audiebam eos (socios) jactantes flagitia sua, & tantò gloriantes magis, quantò magis turpes essent, & libebat facere non solum libidine facti, verum etiam laudis. Idem, l. 2. Confess. c. 3.

J'avois honte de m'être moins deshonoré que mes compagnons, lorsque je les entendois se vanter de leurs crimes, & s'en glorifier d'autant plus, qu'ils s'étoient rendus plus infames, & je me portois à faire comme eux; non-seulement par passion pour la débauche; mais encore par le désir de la gloire que j'y trouvois.

Nemo amplius in Ecclesiâ nocet, quam qui perversa agens, nomen vel ordinem sanctitatis habet; & in exemplis culpa vehementius extenditur, quando pro reverentia ordinis peccator honoratur. Gregor. in Pastoral.

Personne ne nuit plus au bien de l'Eglise, que celui, qui portant un nom de sainteté, & vivant dans un état de perfection, est néanmoins déréglé dans sa conduite, & le pecheur scandaleux est plus coupable, quand on le respecte, à cause du rang qu'il tient.

Tot mortibus digni sunt (Domini) quot ad subditos suos perditionis exempla transmittunt. Idem, ibidem, p. 1.

Les maîtres méritent la mort autant de fois, qu'ils donnent de pernicieux exemples à leurs inférieurs.

Qui peccando lapsus est, sibi tantùm nocuit, sed qui scandalum facit, multos secum trahendo perdit. Cyprian. Serm. Præl.

Le pecheur, dont la chûte est secrette, ne fait tort qu'à lui-même; mais celui qui cause le scandale, en entraîne plusieurs autres dans le précipice où il se jette.

Non solùm ibi, (in spectaculis) scelus geritur, sed & docetur. Idem, Epist. 1.

Non-seulement le crime s'y commet (dans les spectacles ;) mais on y apprend à le commettre.

Adulterium discitur, dum videtur. Idem, ibid. Epist. 2.

On apprend à commettre l'adultére, en le voyant commettre.

Consensere jura peccatis, & cœpit licitum esse quod publicum est. Idem, ibidem.

Le droit se trouve comme d'accord avec le vice; & ce qui est devenu commun, est devenu permis.

Desinunt esse probri loco purpurata flagitia. Idem, ibidem.

Les crimes, qui sont couverts de la pourpre, cessent d'être honteux.

Deos vitiorum patronos effinxerunt (pagani) ut peccatum non modo crimine careat, sed & præclarum etiam & divinum censeatur. Gregor. Nazianzen.

Les payens se sont forgez des Dieux protecteurs de leurs vices, afin que le peché non-seulement fût sans reproche; mais passât encore pour une action glorieuse & divine.

Præclarè cum eo agitur, qui nec peccando, nec suspicione laborando, quamdiu fieri potest ac ratio sinit, offensionis scandalique materiam præbet. Idem, in Apolog. 1. pro fugâ.

Heureux celui, qui ne donne aucun sujet de scandale, ni en pechant, ni en donnant autant qu'il se peut faire, aucun soupçon de sa conduite.

Scandalum (acceptum) pusillorum est aut malorum. Hieronym. in Epist.

Le scandale (reçû) est le peché, ou des petits, ou de ceux, qui sont déja corrompus.

Scandalum non bonæ rei sed malæ exemplum est, ædificans ad delictum. Tertull. l. de veland. Virg. c. 3.

Le scandale ne fut jamais d'une chose bonne, il faut qu'elle soit méchante, & que la vûë porte toujours au mal.

Bonæ res neminem scandalizant, nisi malam mentem. Idem, ibidem.

Une action loüable & vertueuse ne scandalise personne, si elle n'a l'esprit malfait.

Mulier

Mulier erat in civitate peccatrix, quæ non solum peccatrix, sed totius civitatis peccatum facta fuerat. Chrysolog. Serm. 17.

Il y avoit dans la ville une femme pecheresse, qui n'étoit pas seulement pecheresse ; mais qui étoit devenuë comme le peché de toute la ville.

Nimis penetrabile telum est imitatio deteriorum. S. Eucher, Homil. de Quadrag.

L'imitation des méchans est un trait trop perçant.

Si reliquis causa perditionis fueris, graviora patieris, quàm qui per te subversi sunt. Chrysost.

Si vous êtes cause que d'autres se perdent, vous souffrirez des tourmens plus cruels, que ceux que vous aurez perverti.

Ne opineris, quod damnum hoc ad eum qui offenditur solum pertineat, transit etiam ad Christum ipsum, qui propter illum crucifixus est. Idem.

Ne vous imaginez pas que cette perte ne regarde que celui qui est scandalisé ; elle touche aussi Jesus-Christ, qui a été crucifié pour lui.

Mores & vitia ducis imitari, genus obsequii judicatur. Lactantius, l. 5. Instit. c. 8.

On regarde comme une sorte d'obéïssance, le soin qu'on a d'imiter les mœurs & les vices de son chef.

Num tibi videtur graviorem ab eo Christus sustinere persecutionem, qui suggestione malignâ, exemplo pernicioso, scandali occasione, pervertit animas quas redemit, quàm à Judæo, qui sanguinem suum fudit? Bernard. Serm. 1. de Convers. Pauli.

Ne vous paroît-il pas que Jesus-Christ souffre une plus cruelle persécution de la part de celui, qui par de mauvais conseils, par des exemples pernicieux, par des sujets de scandale, pervertit les ames qu'il a rachetées, que de la part des Juifs, qui ont répandu son sang?

Monstruosa res est, gradus summus, & animus imus, sedes prima & vita infima, lingua magniloqua, & manus otiosa; sermo multus & fructus nullus, vultus gravis & actus levis. Idem, l. 2. de Considerat.

C'est quelque chose de monstrueux que de voir en même-temps la plus éminente dignité, & l'ame la plus basse, le poste le plus relevé, & la vie la plus méprisable ; une bouche éloquente, & une main oisive ; beaucoup de discours & nul fruit ; un visage modeste, & une action légére.

Dupliciter reus est qui apertè delinquit, quia agit & docet, facit & suadet. Isidor. l. 2. Sentent.

Quiconque peche en public, est doublement coupable, parce qu'il peche, & apprend à pecher ; il fait, & porte à faire.

Etiamsi graviter quis peccet, & clam hoc faciat, & neminem scandalizet, minorem pœnam dabit, quàm qui leviter peccavit, cum scandalo multorum. Idem, Serm 5. contr. concub.

Celui qui peche griévement ; mais en secret, & sans scandaliser personne, sera moins puni, que celui qui en pechant légérement, scandalise plusieurs autres.

Plus ille peccat qui ad peccandum impulit, quam qui peccavit. Origenes.

Celui qui a porté un autre à pecher, peche plus griévement, que celui qui a peché.

Qui scandalizatur, parvulus est, majores enim scandala non recipiunt. Hieronym. in Matth. 18.

On ne scandalise que les jeunes gens ; car les personnes âgées ne se scandalisent pas.

Si de veritate scandalum oritur, utilius scandalum nasci permittitur, quam veritas relinquatur. Gregor. in Ezech.

Si le scandale naît de la vérité, il vaut mieux le souffrir que d'abandonner la vérité.

Dæmones quærunt organa per quæ operentur. Origenes.

Les démons cherchent des organes, par le moyen desquels ils operent nôtre perdition.

Deplorandus ille status est, ubi non jam vitii excusatio, sed authoritas datur. Cyprian. de spectaculis.

Déplorable état de l'Eglise, puisque l'on ne cherche plus des excuses pour les pechez ; mais qu'on les authorise par l'exemple.

Quod exemplo fit, id etiam jure fieri putant homines. Cicero, l. 3. de Oratore.

On croit qu'on a droit de faire ce qu'on ne fait, qu'à l'exemple des autres.

Inter causas malorum nostrorum est, quod vivimus ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine obducimur. Senec. Epist. 123.

Une des sources de nos crimes, c'est que nous nous réglons sur l'exemple d'autrui, & qu'au lieu de nous laisser conduire par la raison, nous nous laissons entraîner par la coûtume.

Quid aliud est vitia accendere, quàm authores illis inscribere Deos, & dare morbo, exemplo divinitatis, excusatam licentiam. Idem, de bono vitæ, c. 16.

Inventer des Dieux autheurs des vices, & excuser le libertinage par leur exemple, qu'est-ce autre chose qu'allumer le feu des passions, & donner cours aux vices.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Définition du scandale.

LE scandale, selon le langage de la Théologie, est une action, laquelle eu égard à la foiblesse de ceux qui en sont les témoins, est capable de soy-même de les faire tomber dans le peché, ou en leur en facilitant l'exécution, ou en leur en ôtant la crainte, par l'exemple qu'on leur donne : *Dictum, vel factum* (dit saint Thomas) *occasionem præbens ruinæ.* Non, qu'il soit nécessaire que cette action soit de sa nature mauvaise & criminelle, ou un peché. Il suffit, ajoûte ce saint Docteur, qu'il ait quelque apparence de mal : *Vel quia habet speciem mali.* D'où l'on peut voir ; 1°. Que le scandale n'est pas une espece de peché particulier, comme le larcin, le jurement, la médisance, &c. Mais c'est toute sorte de peché, quel qu'il puisse être, dès-lors que par une funeste & malheureuse imitation, il se répand au dehors, & qu'il porte les autres à en commettre de semblables. 2°. Il s'ensuit que pour qu'un peché soit censé être un scandale, ce doit être une action qui vienne à la connoissance des autres, par quelque voye que ce soit, & qui d'elle même, soit capable de les porter au peché. Delà vient qu'un peché commis en secret, ou par la seule pensée, ou par désir, ne peut être un peché scandaleux, parce qu'il ne donne à personne ni occasion, ni exemple de pecher.

S. Thomas, 2. 2. qu. 43. art. 1.

Division du scandale, en scandale actif, & scandale passif.

On divise le scandale, en scandale donné, & scandale reçû, ce qu'en langage de l'Ecole, on appelle actif & passif. Le premier est, quand on fait une action, qui peut de soi-même porter & inciter les autres au peché. Le second est, quand on prend effectivement occasion de pecher, sur l'exemple du peché d'autrui. Et alors le scandale actif & passif se trouvent joints ensemble, dont l'un est la cause, & l'autre l'effet, & tous les deux sont de véritables pechez. Mais si quelqu'un prend sujet de se scandaliser d'une action innocente de son prochain, laquelle n'a nulle apparence de mal ; alors celui qui se scandalise, & qui prend occasion de pecher, d'une chose dont il se devroit édifier, peche seul ; tel étoit le scandale que prenoient les Pharisiens des actions les plus saintes du Fils de Dieu ; & par-là il est évident que le scandale passif peut être sans l'actif, quand il est pris mal à propos.

Pour être coupable du peché de scandale, il n'est pas nécessaire d'avoir eu des-

Le scandale est un peché, dont souvent on se rend coupable, sans avoir même l'intention de le commettre : car il n'est pas nécessaire pour scandaliser les ames, de se proposer par un dessein formé leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de chûte ; le démon seul est capable d'une telle malice ; il n'est pas, dis-je, besoin que je veüille expressément faire périr l'ame de mon frere : c'est assez que je m'apperçoive qu'en

effet je la fais périr : c'est assez que je fasse une action, en conséquence de laquelle il est indubitable qu'elle périra. Il est même inutile de dire, je voudrois qu'elle ne pérît pas ; car vouloir qu'elle ne périsse pas, & en même temps vouloir ce qui la fait périr ; ce sont deux volontez contradictoires, & le mal est, que de ces deux volontez, la premiere qui vous fait souhaiter que vôtre frere ne périt pas, & qui est bonne, n'est qu'une demie volonté, qu'une volonté imparfaite, qui ne sert qu'à nôtre condamnation ; au lieu que la seconde par laquelle vous voulez ce qui le fait périr, & qui est mauvaise, est une volonté efficace, une volonté absoluë. sein de scandaliser son prochain.

Il faut encore remarquer que le peché de scandale, qui a des suites si funestes, est souvent attaché à des choses très-légéres, dans l'opinion du monde ; mais qui pesées dans la balance du sanctuaire, sont des abominations devant Dieu : à des immodesties dans les habits ; à un certain luxe dans les parures ; à des nuditez indécentes ; à des modes que le Dieu du siécle ; c'est-à-dire, que le démon de la chair a inventées ; à des légéretez & des privautez, où l'on ne fait point de difficulté de se relâcher d'une certaine bienséance ; à des entretiens particuliers, dont le secret, la familiarité, la douceur, affoiblit les forts, & infatuë les sages ; à des airs d'enjoüemens, peu reguliers & trop libres ; à des affectations de plaire & de passer pour agréables, &c.

Le peché, ou du moins la circonstance du scandale dépend souvent de choses qui passent pour légéres, dans l'opinion des hommes.

Quoique les pechez soient personnels, & que Dieu, quelque redoutable qu'il soit dans ses jugemens, semble nous rassûrer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'Ecriture que l'ame qui pechera, est la seule qui mourra : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur*. Cela se vérifie à l'égard des autres pechez ; mais il faut excepter le peché de scandale de cette regle ; parce que le scandale n'est pas un peché purement personnel ; mais, comme une espece de peché originel, qui se communiquant & se répandant, infecte l'ame ; non-seulement de son propre venin & de sa propre malice ; mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend, & sur qui il se répand.

Le peché de scandale n'est pas seulement personnel, comme les autres pechez ; mais en se répandant & se communiquant, il se rend propres les pechez des autres. *Levit. 4.*

* Si, selon la loy de Dieu, celui qui peche doit mourir ; beaucoup plus celui qui fait pecher ; celui qui incite au peché ; celui qui conseille le peché ; celui qui donne l'exemple du peché ; celui qui fournit les moyens & les occasions du peché : tout cela, en quoi consiste le scandale, étant sans contredit, plus punissable, & plus digne de mort que le peché même. Ainsi, il est vrai que chacun portera son propre fardeau ; mais pour celui, par qui le scandale arrive, avec son propre fardeau, il portera encore celui des autres ; & quoique les autres, dont il portera l'iniquité, n'en soient pas plus déchargez, ni plus justifiez ; c'est ce fardeau de l'iniquité d'autrui, qui achevera de l'accabler.

* Le scandaleux sera jugé & puni pour ses propres pechez, & pour ceux des autres.

S'il arrive qu'on présume que dans une matiere indifférente de soi, on pourra causer la ruine, ou la mauvaise édification de son frere ; alors l'appréhension raisonnable de le scandaliser, suffit pour empoisonner jusqu'aux actions mêmes les plus permises. Ainsi le pensoit, & en usoit autrefois saint Paul. Manger de la chair présentée aux idoles, c'étoit de soi une matiere indifférente ; cette chair n'avoit point contracté de soüilleure nouvelle. Cependant pour éviter & les murmures publics, & le soupçon de participer à un culte prophane, saint Paul s'en abstient pour l'édification publique, tout prêt de s'en priver pour toujours, plûtôt que de scandaliser personne : *Si esca scandalizat* *1. ad Cor. 8.*

On peut causer du scandale par des actions indifférentes, & alors on doit s'en abstenir.

fratrem meum, carnem non manducabo in æternum.

Quelle est la grieveté du peché de scandale, & d'où elle se doit prendre.

Quoiqu'il soit vrai que tous les autres vices soient mortels, lorsqu'ils sont arrivez jusqu'à un certain degré de malice ; cependant cette circonstance du scandale les rend encore incomparablement plus énormes ; parce qu'alors ils ne font pas seulement mourir ceux qui les commettent ; mais encore tous ceux qui prennent delà occasion d'en commettre de semblables ; tous ceux qui les approuvent ; tous ceux qui pouvant les empêcher, ou en arrêter le cours, ne le font pas. De maniere que le scandale est entre les vices, ce que la peste la plus contagieuse est entre les maladies ; c'est-à-dire, la plus mortelle & la plus inévitable. Il ne faut que le voir, pour être frappé de mort, comme par la vûë d'un Basilic, qui lance son venin mortel dans les yeux, & delà dans le fond de l'ame. C'est le malheureux effet de tout ce qui nous porte au mal.

Le scandale actif, est opposé à la charité.

Saint Thomas, dans la même question, art. 2. ajoûte que le scandale actif est toûjours peché dans celui qui le donne ; soit que son action soit mauvaise, soit qu'elle n'ait que l'apparence du mal ; parce que dans l'une & dans l'autre maniere, il agit contre la charité, qui ne défend pas seulement le mal, mais encore l'apparence du mal même. Et delà vient, que dans la pensée de ce saint Docteur, le scandale étant opposé à la charité du prochain, laquelle est une vertu spéciale & distinguée des autres, le scandale est aussi un peché spécial, quoiqu'il ne puisse être seul & séparé de toute action ; ce qui se doit entendre de l'action scandaleuse, faite avec intention de faire tomber les autres dans le peché : car quand elle n'est point accompagnée de cette intention, de la part de celui qui la fait, cette action n'étant alors scandale que par accident, elle ne peut établir une espece particuliere de peché.

En quel sens il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde.

Quand il est dit dans l'Evangile, qu'il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, cela ne se peut entendre d'une nécessité absoluë, mais seulement morale ; c'est-à-dire, que dans la foiblesse, la malice & la corruption des hommes, il est presque inévitable que vivant parmi les piéges & les dangers qui se trouvent dans le monde, tant d'objets qui nous portent au mal ; plusieurs ne succombent aux tentations que leur causent ces objets, & aux sollicitations que les autres leur font, ou qu'ils ne suivent les mauvais exemples qu'ils ont devant les yeux.

Raison pourquoi le Fils de Dieu a donné sa malédiction au monde à cause des scandales. *Matth.* 18.

Quand le Fils de Dieu a donné des malédictions au monde à cause des scandales, il est évident qu'il n'a prononcé ces foudroyantes paroles : *Væ mundo à scandalis*, que par rapport aux méchans effets que les scandales produisent. En effet, il est constant que plusieurs Chrétiens se perdent, parce que le monde est plein de périls, & parce qu'il s'y rencontre une infinité d'objets, qui n'ont que trop de force, pour les engager dans le peché, ou pour les y retenir quand ils y sont engagez. Or c'est un grand malheur qu'il y ait tant de scandale, puisqu'ils sont la source de la perte d'une infinité de Chrétiens. *Il est nécessaire*, ajoûte le Sauveur, *que les scandales arrivent* : nécessité qui ne diminuë en rien la malice de ceux qui causent les scandales. Les hommes scandalisent leurs freres, & les portent au peché, parce qu'ils sont méchans, & parce qu'il n'y a rien de plus criminel que de pousser au peché les serviteurs de Dieu ; il nous dit avec grande raison : Malheur à celui par qui le scandale arrive.

Autant qu'on doit être ferme quand il s'agit de remplir ses devoirs, autant doit-on avoir de condescendance, lorsque ce qui offense nos freres peut être retranché sans transgresser les loix de l'Evangile. C'est un principe inconteſtable dans la doctrine de saint Paul. User de son pouvoir, faire ce qui est légitime & permis, dans des circonstances où nôtre action devient une occasion de chûte pour nos freres, c'est se rendre coupable de leur perte. Mais on peut juger de ce principe, que si celui qui ne fait rien que de légitime & de permis, ne laisse pas d'être coupable, dès le moment que sa conduite devient un sujet de scandale à ses freres; combien ceux-là déplaisent à Dieu, lesquels étant déja criminels par la corruption de leurs mœurs, le deviennent encore davantage, en donnant la mort à leurs freres, & les entraînant avec eux dans le précipice.

Jusques où doit aller la condescendance pour ne point scandaliser le prochain.

S'il n'est point de vertu plus agréable à Dieu, plus excellente, plus divine, que le zele de gagner des ames; il n'est point de vice qui lui soit plus injurieux, plus odieux, plus abominable à ses yeux que le scandale, qui pervertit & perd tant d'ames: ce qui fait le principal mérite du zele, & qui le rend d'un si grand prix, & qu'il seconde le principal de ses desseins, & auquel il a raporté toutes ses œuvres dans l'ordre de la nature & de la grace; puisque l'unique fin qu'il s'est proposée dans l'ouvrage de la Création, & dans celui de la Rédemption, est le salut & le bonheur éternel des hommes qu'il a créez à son image. Or le scandale renverse ce dessein, & anéantit le fruit de la mort & des souffrances du Fils de Dieu, rend son sang inutile au salut de ceux pour lesquels il l'a répandu; & est capable d'empoisonner plus d'ames en peu de temps, que les bons exemples des Justes, & le zele des plus fervens Prédicateurs n'en peuvent acquerir à Dieu.

Combien le scandale est odieux à Dieu, & pourquoi.

Saint Thomas enseigne avec sa solidité ordinaire, que lorsqu'il s'agit d'observer les choses nécessaires pour le salut, & ausquelles on ne peut manquer sans peché, on ne les doit jamais omettre pour le scandale que le prochain en pourra prendre; parce que l'ordre bien reglé de la charité exige qu'on préfére son propre salut à celui d'un autre, & que d'ailleurs l'observation d'une loy de Dieu, ou de l'Eglise, n'étant ni mauvaise, ni n'ayant l'apparence d'aucun mal, c'est sans sujet, & par pure malice que le prochain en prend sujet de scandale. Que si la bonne action dont il s'agit, n'est ni de nécessité absoluë pour le salut, ni de précepte. Ce saint Docteur ajoûte qu'il faut faire différence entre le scandale qui vient de foiblesse ou d'ignorance, & celui qui vient de malice; qu'il n'y a point d'obligation d'avoir égard à celui-cy, comme il paroît par la conduite que le Fils de Dieu a gardée à l'égard des Phariſiens, n'étant pas juste que nous nous privions des avantages spirituels que nous pouvons retirer des bonnes œuvres, pour la malice des méchans; Que si ce scandale vient de foiblesse ou d'ignorance, il faut différer au moins quelque temps la pratique d'une bonne œuvre, qui n'est que de conseil, jusqu'à ce qu'on ait le loisir de désabuser le prochain, en lui faisant voir le tort qu'il a d'être choqué du bien qu'on fait; & si après l'avoir suffisamment éclairci, & lui avoir rendu raison de nôtre conduite, il persiste par entêtement dans son opinion, on ne doit plus avoir d'égard au scandale qu'il prend sans aucun sujet. On peut ajoûter une autre régle de conduite que donne saint Chrysostome en cette rencontre.

Quand on doit s'abstenir de faire un bien, dont on prévoit que quelques-uns se scandalizeront.

Il faut avoir égard, dit-il, si le bien que l'on se propose en pratiquant cette bonne œuvre, est plus considérable & plus importante que le mal qu'on a sujet de craindre qu'il n'arrive de ce scandale. Ainsi lorsqu'il est question d'arracher une ancienne & mauvaise coûtume opposée à la loy de Dieu, il ne faut point avoir égard au murmure, & au bruit, que des personnes déréglées exciteront pour empêcher que cet abus ne soit aboli; parce que le bien & l'avantage public que l'on se propose, en l'extirpant, est plus considérable, que le mal qui peut naître pour l'ordinaire de ce scandale.

Quoiqu'on n'ait pas dessein de scandaliser, c'est assez pour être coupable du peché de scandale, que l'action que l'on commet, soit capable de le donner.

Quoiqu'on n'ait pas l'intention ni le dessein dans l'action que l'on commet, de porter le prochain au mal, quand l'action d'elle-même est capable de l'y porter; alors elle est accompagnée de scandale, qui est un peché different, ou du moins une circonstance qui agrave le peché qu'on a commis, & qu'il faut déclarer au Sacrement de Confession. Par exemple, ce n'est pas assez de dire; j'ai juré, il faut ajoûter le scandale que vous avez donné par vôtre jurement. Ce n'est pas assez de dire, j'ai eu quelque doute sur la foy; il faut ajoûter, je les ai soûtenus en compagnie de personnes foibles, &c.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Le scandale est un peché diabolique, parce qu'il tuë les ames.

LE scandale est un peché diabolique, & la raison qu'en donne S. Chrysostome, est bien évidente. Car, selon l'Evangile, le caractere particulier du démon, est d'avoir été homicide dès le commencement du monde : *Ille homicida erat ab initio.* Et il n'a été homicide, poursuit ce S. Docteur, que parce que dès le commencement du monde, il a fait périr des ames en les séduisant; en les attirant dans le piége; en les faisant succomber à la tentation; en mettant des obstacles à leur conversion. Or que fait autre chose un libertin, un homme vicieux, qui dans l'emportement de ses débauches, cherche partout, si j'ose m'exprimer ainsi, une proye à sa sensualité : que fait-il autre chose, & à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée ? A tromper les ames, & à les damner : je veux dire à se prévaloir de leur foiblesse ; à abuser de leur simplicité ; à profiter de leur imprudence ; à tirer avantage de leur vanité ; à ébranler leur religion ; à triompher de leur pudeur ; à dissiper leurs justes craintes ; à arrêter leurs bons désirs ; à les confirmer dans le peché, après les y avoir fait honteusement tomber, en les subornant ; à les éloigner des voyes de Dieu, lorsque touchées de la grace, elles commencent à se reconnoître. Ne sont-ce pas là, mondain voluptueux, les œuvres de ténébres, à quoi se passe toute vôtre vie ? C'est donc l'office du démon que vous exercez.. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même : mais il l'est maintenant par vous : c'est vous qui lui servez de suppôt; vous qui lui prêtez des armes ; vous qui poursuivez son entreprise ; vous qui devenez à sa place, le tentateur, le meurtrier des ames, en sacrifiant ces malheureuses

victimes à leurs passions & à vos plaisirs : *Ille homicida erat ab initio.* Le Pere Bourdalouë, dans ses véritables Sermons nouvellement imprimez, premier Avent Sermon troisiéme.

Ce qui doit exciter nôtre vigilance, & nous servir de regle, pour apprendre à nous préserver de ce peché, est ce que nous avons déja remarqué, qu'on peut être scandaleux sans qu'on le croye, & même sans que souvent on y fasse réflexion. Ainsi une femme remplie des idées du monde, & vuide de l'esprit de Dieu, se trouve engagée dans des visites, dans des conversations dangereuses, & qu'elle ne veut pas interrompre, se portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propose aucune intention criminelle : toutefois elle voit bien que par ce commerce, elle entretient la passion d'un homme sensuël, qu'elle excite dans son cœur des désirs déréglez, qu'elle le détourne des voyes de son salut, qu'elle donne lieu à ses folles cajolleries ; elle voit bien qu'en souffrant ses assiduitez, sans qu'elle les veüille perdre, elle le perd néanmoins : en est-elle moins homicide de son ame ? Non, Chrétiens, son intention dans ce commerce, n'est que de satisfaire sa vanité ; mais indépendamment de son intention, sa vanité ne laisse pas d'allumer en ce jeune homme, & d'y nourrir une passion secrette. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaisances, qu'elle appelle de pures honnêtetez, & elle est bien resoluë d'en demeurer là : mais sa résolution n'empêche pas que l'effet de ses complaisances n'aille plus loin, & que malgré elle, elle ne cause la damnation de celui à qui elle n'a pas le courage de renoncer. *Le même.*

L'on peut donner scandale au prochain sans qu'on le croye, ou qu'on ait cette intention.

Quel est le crime de ces Ministres du Seigneur, qui honorez du plus sacré caractere, & engagez dans les plus saintes fonctions du Sacerdoce, les prophanent par une vie séculiére & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuse, & qui en font rejaillir le scandale jusques sur leur état, & leur ministere ? Ils doivent être selon JESUS-CHRIST, le sel de la terre, & c'est par eux, dit saint Grégoire, que la terre se corrompt ; ils devroient être la lumiere du monde, & ils ne luisent que pour exposer au monde avec plus d'évidence, les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux. C'est ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ses Prophetes, ce que je n'oserois pas leur appliquer, si je ne parlois après Dieu, & de la part de Dieu, à qui seul il appartient de leur faire des reproches si pressans, & en des termes si forts. Je ne craindrai donc point de leur faire entendre la voix du Seigneur, en leur addressant ces paroles de Malachie : *Et nunc ad vos mandatum hoc ô Sacerdotes.* Maintenant donc leur disoit le Dieu d'Israël, Prêtres & Ministres de mes Autels, écoutez moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon Eglise pour l'édifier, & pour la sanctifier ; je vous avois donné le soin du troupeau, afin que vous en fussiez les Pasteurs ; comme vos lévres étoient les dépositaires de la science, vos œuvres devoient être la régle des mœurs, & de la vraye pieté ; cependant infidéles aux obligations les plus étroites, & les plus indispensables que je vous avois imposées, vous vous êtes écartez de la droite voye que vous enseigniez, & vous vous êtes volontairement égarez, & en vous égarant, vous en avez égarez plusieurs autres avec vous : *Vos autem recessistis de viâ, & scandalisastis plurimos in lege.* *Ibidem.*
C'est pourquoi, conclut le Seigneur, tout Pasteurs des ames, & tout Ministres

Combien sont coupables devant Dieu les Prêtres, & les Ecclesiastiques qui scandalisent les peuples.

Malach. 2.

Ibidem.

que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils & méprisables aux yeux de tous les peuples : vôtre vie, ou plûtôt les scandales de vôtre vie vous ont dégradez dans leur estime, & vous êtes devenus l'objet de leur censure : *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* Le même.

Quand même ce que nous faisons ne seroit pas peché de lui même, il ne seroit pas permis de le faire, quand il y a sujet de croire, qu'on en prendra occasion de scandale.

Quand, selon nos vûës, ce que nous faisons seroit innocent, du moment que les suites en sont funestes, nous ne devons pas nous le permettre, ou plûtôt nous le devons avoir en horreur. Non, disoit S. Paul, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prevû, & ce que je sçaurai devoir être nuisible au salut de mon frere. Il parloit des viandes immolée aux idoles, qui par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient dans le sentiment des Apôtres, être mangées indifféremment par ces deux fideles qui avoient la conscience droite, c'est-à-dire, qui ne sentoient nul penchant à l'idolatrie, & qui faisoient une profession sincere de croire en Dieu seul. Il n'importe, disoit cet homme suscité de Dieu pour nous instruire, & pour former nos mœurs ; si la viande que je mange, scandalise mon frere ; quoique l'usage de cette viande ne me soit défendu par nulle autre loi, je me condamnerai par la loi de la charité à n'en point manger : *Si esca scandalizat fratrem meum, escam non manducabo in æternum.* Etes-vous (Chrêtiens) plus privilégiez que saint Paul ? Cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui ; vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser ? &c. *Le même.*

1. *ad Cor.* 8.

Obligation de réparer le mal qu'a fait le scandale.

S'il est vrai que vôtre peché ait eu les suites funestes que vous déplorez vous même ; s'il est vrai qu'en vous égarant, vous en ayez égaré d'autres ; n'est-il pas de l'ordre que vous serviez à les ramener ; & n'est-ce pas une justice que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre ; en les édifiant par vôtre pénitence, autant que vous les avez scandalisez par les déréglemens de vôtre vie ? Cependant ce n'est pas ainsi que l'on raisonne dans le monde, qui est plein de ces ames mondaines, lesquelles, par une prudence charnelle, tâchent de sauver du débris tout ce quelles en peuvent sauver ; de se réserver dans l'état même de leur pénitence prétenduë, tout ce qui peut servir, ou de ressource, ou de consolation à leur amour propre, tous les agrémens de la societé, tout l'éclat de la prospérité, tout le luxe & le faste de la vanité ; en un mot, tout l'extérieur du peché, est-ce là réparer le scandale qu'elles ont donné ? Est-ce ainsi que tant de pénitens se sont convertis ? Quand touchez de l'esprit de Dieu, ils sont entrez dans la voye de la pénitence, est-ce ainsi qu'ils y ont marché ? L'humilité, l'austérité, la retraite, n'est-ce pas le parti qu'ils ont genereusement & hautement embrassé ? persuadez qu'ils étoient, qu'ils devoient autant édifier le monde par le nouveau genre de vie qu'ils menoient, qu'ils avoient donné occasion de scandale par leurs premiers déréglemens. *Le même, dans le second Avent, Sermon de la Pénitence.*

Le scandale est un grand mal, mais qui semble nécessaire, selon l'Ecriture, & qui

Le mauvais exemple est un poison, qui se glisse jusques dans les membres des corps les plus réguliers ; c'est la peste de la societé, c'est un incendie qui par communication dévore les plus solides édifices de la vertu. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il n'est pas possible d'en tarir la source. C'est une nécessité, dit Jesus-Christ, qu'il y ait des scandales : *Necesse est ut eveniant scandala.* Car tandis que l'homme aura des passions, & qu'elles se produiront

duiront au dehors, par des actions, par des conseils, ou par des sollicitations; c'est-à-dire, tandis que les hommes seront hommes, toûjours les pechez d'autrui seront un sujet de chûte pour le prochain. Fatale nécessité du scandale; qui ne le rend pas plus excusable, puisque tout nécessaire qu'il soit, à parler en général, il est pourtant libre, & par conséquent imputable à le prendre & à le donner en particulier. Pour en inspirer toute l'horreur qu'il mérite, il suffiroit d'alléguer les imprécations que JESUS-CHRIST même lui donne: *Væ mundo à scandalis.* Malheur au monde à cause des scandales dont il est rempli: *Væ homini illi per quem scandalum venit.* Malheur aux scandaleux lui-même, qui répand par tout la contagion du mauvais exemple & du scandale. *Sermon manuscrit.*

Le scandale sera toûjours dans le monde. *Matth.* 18.

Ibidem.

Ibidem.

Les grands du monde sont pour nous une source de corruption, parce que leurs déréglemens sont plus sensibles & plus contagieux. David ne put cacher ses désordres, il les avoit commis en cachette; mais les yeux attentifs qui veillent sur la conduite des premiers chefs, découvrirent son incontinence; delà quel scandale! Quelle contagion! nous voulons imiter ceux à qui nous voulons plaire, & c'est faire sa cour, que de devenir vicieux comme ceux qui nous gouvernent: *Genus quoddam obsequii est imitatio principum.* Nos amis sont un sujet de scandale pour nous. L'imitation suit naturellement de l'amitié; les loüanges que des amis donnent au vice, nous y font entrer naturellement; on se fait honneur de donner dans leurs sentimens, & un plaisir d'être de tous leurs plaisirs: *Noli amicus esse homini iracundo, ne forte sumas scandalum animæ tuæ.* De plus le scandale nous vient de toutes les personnes avec qui nous vivons en société. L'époux est une occasion de chûte pour son épouse, le maître à ses serviteurs, un domestique à un domestique, les vieillards sont un sujet de scandale pour la jeunesse; on en voit se faire honneur de leurs débauches passées, les raconter avec ostentation, & en instruire la plus libertine jeunesse. Enfin le scandale nous vient de tous côtez, il nous surprend par les yeux, par les oreilles, par l'imagination, par le cœur. Ainsi le Sauveur avoit bien raison de se récrier: *Væ mundo à scandalis.* Malheur au monde pour les scandales dont il est rempli. *Le même.*

Le scandale se communique généralement par toutes les personnes qui nous approchent, & par toutes celles que nous approchons.

Matth. 18.

La premiere espece du scandale, c'est lorsque l'intention directe du scandaleux est de procurer la perte de son frere, & alors ce scandale est détestable, & un peché contre le Saint-Esprit, parce qu'alors le but, & la premiere vûë de celui qui scandalize, c'est de corrompre l'ame de son prochain pour le salut de laquelle le Sauveur a versé tout son sang. O Ciel! La rage peut-elle aller plus loin? Est-ce haine contre Dieu? Est-ce jalousie contre vôtre frere? *Væ homini illi.* Malheur à un homme de la sorte? Mais pourquoi lui laisser encore le nom d'homme? Quel reste d'humanité dans un cœur, qui fait son plaisir direct de la reprobation de son frere, & son étude d'arracher une ame à Dieu? Qu'il soit permis aux démons, en nous sollicitant au crime, de deshonorer le Seigneur, & de vouloir nous perdre: Mais des hommes seroient-ils capables d'un tel excès? J'avouë (Messieurs) qu'il est rare de porter l'abomination si loin; mais n'est-ce pas en approcher, que de trouver un plaisir nouveau dans ses sollicitations au crime, lorsqu'on a pû corrompre une ame innocente, ou dérégler un cœur consacré à Dieu. Il en est (Messieurs) qui comptent

Le plus abominable scandale qu'on puisse donner, c'est d'avoir intention de perdre le prochain par le mauvais exemple qu'on lui donne.

pour rien une perversion ordinaire, & qui ne sont contents de leur malignité, que quand ils ont porté le scandale jusque dans le sanctuaire. Mais laissons là ces monstres, vous en détestez l'abomination. *Le même.*

On est scandaleux, même sans avoir l'intention de l'être. *Supra.*

Il est une autre espece de scandale plus ordinaire que le précédent. C'est lorsque sans avoir pour intention directe de corrompre les mœurs de son frere, on fait à sa vûë, par ses sollicitations, ou par ses conseils, ce qui de soi est capable de dérégler son cœur, ou de le séduire, mais je ne crains point de dire encore une fois : *Væ homini illi per quem scandalum venit.* Malheur à celui, dont l'imitation est contagieuse pour son frere, pourquoi cela ? C'est qu'il est doublement coupable aux yeux de Dieu. Coupable de l'espece de crime qu'il commet, & coupable du scandale qu'il donne. Malheureux de ne pouvoir être déréglé pour lui seul : mais de porter deux coups tout à la fois ; l'un dans son propre cœur, & l'autre dans le cœur de son frere, dont il est responsable devant Dieu. Ce n'est pas assez de pecher contre la continence, la tempérance, ou la modestie, il peche encore contre la charité. Impitoyable que vous êtes, n'étoit-ce pas assez de rendre inutile en vous le prix du sang d'un Dieu, vous le rendez encore infructueux dans le cœur de vôtre frere ? Mais mon intention n'est pas de le dépraver, c'est son ignorance qui le perd : *Ergo peribit in tuâ scientiâ frater, pro quo Christus mortuus est.* Répond saint Paul.

1. *ad Cor.* 8.

Mais ne voyez-vous pas ingrat, que vôtre action étoit par elle même capable d'entraîner au désordre : *In tuâ scientiâ.* Ne songiez-vous pas qu'il étoit foible comme vous, & que formé du même sang que vous, il étoit susceptible des mêmes passions : *Frater.* Le nom tendre de frere, qui vous l'assortit par les liens de la religion, ne devoit-il pas attendrir vôtre cœur sur son malheur : *Frater propter quem Christus mortuus est.* Impie ! avez-vous donc osé mettre obstacle au dessein de son Dieu pour lui anéantir les effets de sa mort ? Elle alloit être efficace sans vous. Allez malheureux, soyez son corrupteur tandis qu'un Dieu vouloit être son Redempteur.. Mais, direz-vous, qu'il impute son malheur à sa foiblesse. Hé ! c'est parce qu'il est foible que vous deviez le ménager ? Est-ce donc aux ames fortes & généreuses que le scandale est dangereux ? Oui, mon Dieu, les ames qui sont à vous par état, & qu'une longue épreuve a confirmées dans l'amour de vôtre Loi, n'ont rien à craindre de la persuasion étrangere ; aussi n'est-ce pas là qu'on porte la séduction ; c'est la jeunesse inconsiderée, c'est le sexe le plus foible, ce sont des femmes vaines, que la dissipation rend moins attentives, qu'on entraîne par contagion, foibles tant qu'il vous plaira; ce sont les foibles que Jesus-Christ défend de scandaliser : *Si quis scandalisaverit unum de pusillis istis.* Ah Dieu verroit-on tant de corruption parmi la jeunesse Chrétienne, si le scandale n'avoit abusé des premiers momens d'une raison à demi formée, & si on n'avoit amolli leur cœur, avant qu'ils fussent assez forts pour se garentir, & assez libres pour se préserver. *Le même.*

Matth. 18. & *Marc.* 9.

Le scandale rend criminelles les actions qui d'elles même peuvent

O Dieu ! quelle infection le scandale ne répand-il pas sur les circonstances les plus innocentes de nos vies ? Le commerce que vous entretenez avec cette personne d'un sexe différent, peut n'être qu'un amusement, j'en conviens ; mais il fait bruit, & la médisance le tourne à mal ; c'est une matiere que le scandale corrompt, & vous êtes obligez de vous en abstenir. L'attachement

que vous paroissez avoir pour des gens qui ont peu de religion, ou qui sont suspects dans la foi, ne va pas peut-être jusqu'à vous dévoüer à leurs sentimens; mais on vous croit attaché aux erreurs d'un parti, où vous avez pris des liaisons trop étroites, vous devez vous en séparer, parce que vous donnez occasion par-là de scandale. *Le même.*

être innocentes.

Pour faire une sincere & véritable conversion, ce n'est pas assez de quitter le peché, & de renoncer à ses désordres, il faut outre cela, réparer le mal qu'on a fait; mais comment est-il possible de réparer les ravages que le scandale a causé dans une ville, dans toute une Province? On peut rendre le bien qu'on a pris, restituer l'honneur qu'on a ravi par une calomnie, par une retractation publique, cela est rare & assez difficile; mais enfin cela se peut, on peut guerir les playes qu'on a faites; mais peut-on faire revenir l'innocence, la pieté, l'amour de Dieu, à ceux à qui on l'a fait perdre? Peut-on effacer la tache honteuse qu'on a imprimée par ses déreglemens à sa famille, à sa profession, à son état, & au corps dont on est membre? En sera-t-on quitte pour dire qu'on ne prévoyoit pas ces suites funestes, & qu'on n'a jamais eu l'intention de causer tant de désordres? Triste consolation! déplorable excuse, quand on a mis le feu par tout, de pouvoir dire qu'on n'en avoit pas le dessein; le mal en est-il moins grand, ne continue-t-il pas toûjours? *Sermon manuscrit.*

Il est bien difficile qu'un pecheur scandaleux se convertisse, & repare le mal qu'il a fait.

Le torrent de la coûtume nous entraîne, & l'exemple de la plus saine partie des gens du monde, qui marche dans ces voyes, n'est que trop puissante pour nous y retenir. On s'y voit authorisé par ceux dont on respecte la dignité & le mérite; ceux-là même qui sont les plus zelez à nous décrier les grands vices, sont souvent les plus ingénieux à nous justifier les fausses maximes que nous suivons. On se régle sur leur conduite, & sur leur sagesse, & on ne voit pas que ces sages qu'on suit, soient moins des guides dans la voye du salut que des compagnons de nos égaremens. *Autheur anonyme.*

La force du mauvais exemple.

Le dernier malheur d'un homme qui a perdu la crainte de Dieu, est qu'il peche avec assûrance, sans aucun remords de conscience, sans aucune peine d'esprit, sans craindre les jugemens de Dieu, ni les peines de l'Enfer. C'est l'abominable désordre contre lequel la justice Divine prononce anathême par la bouche d'Isaïe: *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt.* Ils ont fait ce qui devoit être éternellement enseveli dans les ténébres, & ils l'ont mis en lumiere: il l'ont publié comme une chose glorieuse, quoique ce fût l'infamie même, & par une extravagante vanité, ils ont fait un sujet de gloire de ce qui les devoit couvrir de confusion, & d'opprobre: *Væ homini illi per quem scandalum venit.* Malheur, anathême, à une si détestable impudence. *Pris des Sermons Moraux. Sermon de la crainte de Dieu.*

Le scandaleux en vient enfin jusqu'à l'impudence, & fait gloire de ses crimes.

Supra.

Saint Cyprien considérant cette barbare coûtume des anciens, d'exposer en spectacle dans leurs ampithéatres des Gladiateurs qui s'entretüoient pour donner un cruel divertissement au peuple, aux dépens de leur sang & de leur vie, & qui s'exerçoient même à cet art funeste: *Occidere homines, ars est, ludus est, usus est.* C'est une étude, & un art de tuer les hommes, disoit ce grand saint. Hélas! on peut dire maintenant, qu'il y a dans le monde un art de tuer les ames; car qu'est-ce autre chose cet art dans les femmes, de se farder,

Le scandale se peut appeller l'art de donner la mort aux ames.

de se parer, d'inventer tous les jours mille modes indécentes, d'employer une partie de la journée à se parer, & l'autre partie à se faire voir dans toutes les assemblées ? qu'un art de donner la mort aux ames, par le scandale qu'elles donnent. *Occidere homines ars est.* C'est ce que font ces parures qu'elles étallent avec tant de pompe & de luxe, ces nuditez scandaleuses, ces airs enjoüés & trop libres, &c. *Autheur anonyme.*

Le grand mal que cause le scandale.

Les scandaleux ne se montrent parmi nous qu'à la façon de ces affreuses cometes qui portent par tout la peste & la corruption. Enfans dénaturez qui persécutent l'Eglise qui les a enfantez & fait Chrétiens, véritables hérétiques de mœurs qui ruinent davantage l'Eglise en vivant mal, que ne font les hérétiques en dogmatisant, dit saint Bernard : *Quod hæretici faciunt per prava dogmata, hoc faciunt plures hodie per mala exempla.* Roidissons-nous contre ce torrent funeste du mauvais exemple, contre lequel saint Augustin se recrie avec tant de force : *Væ tibi flumen moris humani.* Opposons-nous au mauvais exemple des grands, qui corrompent les petits par l'authorité qu'ils donnent au vice, apprenons aux fidéles à s'affermir contre la corruption générale des mœurs. *Autheur anonyme.*

Quel est le scandale le plus dangereux.

On se trompe souvent dans l'idée qu'on se forme des scandales, qui font horreur, qui sont condamnez de tout le monde ; mais ce ne sont pas les plus dangereux : un scandale connu & condamné n'apporte pas un grand dommage : parce que n'étant pas approuvé, il ne fait pas tomber ceux qui en sont choquez, & scandalisez : & ainsi il n'est pas proprement un scandale pour eux. Les grands scandales sont ceux qui étant cachez, & plus communs, font tomber plus d'ames dans le précipice, comme le luxe, les galanteries, les discours trop libres, &c. *Le même.*

L'énormité du peché de scandale.

Qu'un Chrétien n'ose se déclarer pour JESUS-CHRIST, c'est une lâcheté ; mais qu'il s'éleve contre JESUS-CHRIST, qu'il se déclare pour le démon, qu'il se fasse l'instrument de sa malice pour conspirer avec lui à perdre les ames, que le Sauveur a rachetées au prix de son sang ; c'est ce qui paroît horrible, & c'est ce que fait pourtant le scandaleux. Faire cela, n'est-ce pas s'ériger en persécuteur de JESUS-CHRIST, n'est-ce pas mettre l'abomination de désolation dans le lieu saint ? oseroit-on dire qu'un scandaleux a plus de pouvoir pour perdre les ames, que JESUS-CHRIST n'en a pour les sauver ; & que le mauvais exemple a plus damné de personnes, que la mort, que le sang, que les mérites de JESUS-CHRIST, que les Sacremens, où ses mérites sont appliquez, n'en ont sauvé ? Si JESUS-CHRIST a ses Sacremens qui sont les sources de ses graces, & les instrumens de nôtre salut ; le demon, dit saint Augustin, a aussi ses Sacremens, qui sont les sources des pechez des hommes, & les instrumens de leur damnation, les mauvais exemples, les tableaux lascifs, les mauvais livres, les discours mal honnêtes, les chansons impures, les spectacles dangereux, où l'on apprend le crime en le voyant, les discours impies des libertins, les nuditez, & les parures immodestes des femmes mondaines, leurs manieres ou trop libres, ou trop affectées ; les exemples d'un homme considérable pour sa dignité & son authorité, sont en quelque maniere, les Sacremens du démon. *Le P. Nepveu, tome troisiéme de ses Réflexions Chrétiennes pour le douziéme jour de Septembre.*

C'est un mal de faire une action indifférente, & sans mauvaise intention, dèslà qu'elle scandalise une ame foible ; que sera-ce donc de faire une action mauvaise, & de la faire pour porter vôtre prochain au mal ? C'est un crime de faire du mal à son ennemi, ou de ne le pas aimer ; que sera-ce donc de faire périr un innocent, vôtre frere, vôtre ami ? Si vous êtes la cause de sa damnation, il sera aussi la cause de la vôtre ; si vous le précipitez dans l'enfer, il vous y entraînera avec lui ; si vous avez été l'instrument de sa perte & de son malheur, vous en serez infailliblement le compagnon, vous avez été son meurtrier, plus cruel que si vous lui aviez arraché la vie du corps ; puisque vous lui avez fait perdre la vie éternelle, il sera dans l'enfer éternellement vôtre bourreau. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Si vous avez volé le bien de vôtre prochain, il n'y a point de salut à espérer pour vous, si vous ne le restituez ; vous avez enlevé à vôtre prochain son innocence, la charité, la grace de Dieu, & en même tems le Ciel, & son bonheur éternel ; comment le dédommagerez-vous du tort que vous lui avez fait ? Comment pouvez-vous en esperer le pardon ? Comment pouvez-vous prétendre au salut si vous ne le faites ? Vous avez enlevé à JESUS-CHRIST des ames, qui lui sont si cheres, qui lui ont coûté tout son sang ; combien doit-il être sensible à cette injure ? Pouvez-vous esperer de lui aucune grace, si vous ne la reparez ? Les transports de joye que le Sauveur témoigne sur le recouvrement de la brebis égarée, vous doivent faire juger de sa douleur sur sa perte ; croyez-vous qu'il laisse une injure qui le touche si vivement impunie ? ou plûtôt pouvez-vous douter que ses vengeances ne soient égales à sa douleur à l'égard de ceux qui sont les autheurs de cette perte ? Et si vous vous en sentez coupable, comment demeurez-vous tranquille ? *Le même, tome premier.*

Le tort que l'on fait au prochain, & au Sauveur même par le scandale.

Que ne peut point cet attrait naturel que nous avons à faire comme les autres ? Que ne peut point cette fausse émulation, qui nous porte à suivre les autres, & à imiter sur tout, ceux qui réüssissent dans le monde, & à qui le monde applaudit ? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs discours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condescendance criminelle, & cette complaisance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétenduë, s'ils en font dépendre leur estime, ou même leurs gratifications & leurs récompenses, combien cette tentation en séduira-t-elle ? Vous connoissez le monde, mes chers Auditeurs, & vous le connoissez mieux que moi : & c'est à vous mêmes, & à vôtre propre expérience que je vous renvoye ; vous sçavez ce qu'on lui sacrifie, comme l'on craint sa censure, comme l'on s'efforce de lui plaire, & comme l'on recherche son approbation ? C'est de ce scandale, comme l'a remarqué saint Bernard, que viennent presque tous les maux, dont l'Eglise des derniers tems est affligée, & cette dissolution des mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons assez gémir. *Le P. Bourdaloüe, dans ses véritables Sermons. Sermon du respect humain.*

L'inclination qu'ont tous les hommes à suivre l'exemple des autres.

Peres & meres, qui donnez de mauvais exemples à vos enfans, quel compte n'aurez-vous point à rendre à Dieu, meurtriers cruels de ceux dont vous êtes les peres, ausquels vous n'avez donné, ce semble, la vie du corps que pour leur ôter

Du scandale que donnent les grands &

les personnes d'authorité. celle de l'ame ? Mais que les grands sur tout ont à craindre sur ce chapitre ? Le mauvais exemple d'un Prince a des suites qui ne se bornent pas quelquefois ni à ses états ni à sa vie ; les pechez des grands sont des pechez originels qui se multiplient par une malheureuse fécondité, qui se perpetuent par une funeste immortalité: il n'est pas souvent dans le pouvoir de ceux qui causent ces maux de les arrêter, ou de les réparer, & une impossibilité qu'on a pû prévoir, & qu'on a dû éviter les justifiera-t-elle devant Dieu... Hélas ! un grand, un pere de famille, un maître amassent souvent sans y penser des trésors de colere, qui viendront fondre sur leur tête lorsqu'ils y penseront le moins ; parce que ce sujet, cet enfant, ce domestique, qu'ils ont porté au peché, ou par leur exemple, ou par leur tolerance, pechent sur leur compte, ils en sont coupables, ils en seront responsables : ce qui est terrible, c'est qu'ils amassent ce funeste trésor de pechez & de veangeance, lors même qu'ils ne font point ce semble de mal. Mais ce qui est de plus terrible, est qu'ils ne cessent de l'amasser après la mort, & tel est dans le purgatoire, tel est dans les enfers, qui péche encore par le ministere de ceux qu'il a porté au peché par son exemple : il péche encore sur son compte & peut-être sent-il redoubler ses peines à mesure qu'ils redoublent leurs crimes. *Le P. Nepveu dans ses Réflexions Chrétiennes.*

Dieu nous demandera compte de l'ame de nôtre frere que nous aurons perdüe par nôtre scandale. Si Dieu vous doit demander compte de l'ame de vôtre prochain, si vous ne l'avez pas instruit, si vous ne l'avez pas nourri, si vous ne l'avez pas corrigé ; que sera-ce si vous l'avez corrompu par vôtre mauvais exemple ? Un mauvais livre prêté, une peinture lascive exposée, un discours impur, impie, médisant, une femme peu modeste scandalise le prochain, ce scandale est donné & reçû, vôtre frere périt, se perd & se damne ; qui en repondra à Dieu, sinon celui qui est la cause de sa perte ? *Le P. de la Colombiere dans ses Réflexions Chrétiennes.*

On doit prendre garde aux moindres choses qui peuvent scandaliser le prochain. Il ne faut qu'une parole, un regard, un geste immodeste, pour scandaliser une personne foible, & allumer dans son cœur un feu, & un incendie que vous ne pourrez jamais éteindre. C'est ainsi que le magnifique temple de Jérusalem, l'ouvrage de tant de Rois, le plus grand, le plus riche, le plus superbe bâtiment que la pieté des hommes ait jamais dressé à la Majesté de Dieu ; c'est ainsi, dis-je, que cet auguste Sanctuaire brûla, & fut entierement consumé. Un misérable soldat, qui dans l'assaut que l'Empereur Tite avoit donné à Jérusalem, étoit monté sur une tour, jetta une torche ardente contre ce Temple, le feu s'y attacha incontinent avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Juifs n'oublierent rien pour l'éteindre, l'Empereur y fit travailler toute l'armée en vain, on épuisa les ruisseaux & les fontaines pour opposer aux flâmes, qu'un tison ardent avoit allumées : on ne put jamais arrêter l'incendie, & tout le temple fut réduit en cendres. Voilà l'image des maux que cause le scandale dans une ame. Cette ame ornée de la grace, & des dons du Saint-Esprit, choisie de Dieu pour être son temple, n'a pas plûtôt reçû par les yeux, ou par les oreilles une étincelle d'un feu impur, qu'il s'allume dans son cœur des flâmes qu'on ne peut éteindre, &c. *Le même.*

On ne doit point s'étonner si quel- La vertu a cela de commun avec le vice, que souvent elle scandalise. Mais la différence est, que le vice scandalise les Saints, & qu'il n'y a que les méchans qui s'offensent de la vertu, & qui osent la condamner. L'homme le

plus juste & le plus saint, peut-il trouver étrange qu'on blâme sa conduite, après que celle du Fils de Dieu n'a pas échapé à la censure des méchans ? Combien de fois les Pharisiens se sont-ils déclarez hautement contre les discours & les actions de JESUS-CHRIST ? C'eût été tenter l'impossible que de vouloir satisfaire ces hommes injustes & passionnez. Le Fils de Dieu a toûjours suivi les régles qu'il s'étoit prescrites, sans se mettre en peine des murmures, & des plaintes de ses ennemis. Que répond-t-il, lorsque les Disciples lui apprennent que les Pharisiens ont été scandalisez de ses discours ? *Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.* Ainsi les hommes se plaignent de ce que vous menez une vie retirée; de ce que vous condamnez leurs maximes; de ce que vous avez plus d'égard aux régles de l'Evangile, qu'aux loix & aux coûtumes du siécle. Laissez-les, ce sont des aveugles. Lorsque les hommes s'éleveront contre vous, parce que vous êtes exact à remplir vos devoirs, le malheur ne sera pas pour vous, il sera pour ceux qui se seront injustement scandalisez de vôtre conduite. *M. Lambert, dans l'Année Evangelique, homelie* 83. *tome* 7.

quefois on se scandalise de nos bonnes actions.

Qui pourroit exprimer la grandeur du peché de cet homme puissant, qui étant élevé par sa dignité & le rang qu'il occupe au-dessus des autres, les devroit porter à la vertu par son exemple, & par son autorité, bien loin de cela, laisse regner le vice, ne se met point en peine d'en arrêter le cours, & l'autorise par sa mauvaise conduite. Quel progrès ne fait pas le désordre & le libertinage, quand on n'y met aucun frein, & qu'il est soûtenu par un tel exemple ? Mais qu'arrivera-t-il à ces personnes d'autorité, qui abusent si dangereusement de la puissance qui leur a été confiée ? Ils seront coupables non-seulement de leurs propres pechez; mais encore de tous ceux, ausquels ils ont donné lieu par leur conduite déréglée. Cette régle regarde les peres & les meres qui sont une occasion de chûte à leurs enfans, souvent par leur mauvais exemple, quelquefois même par de pernicieux conseils. Cette régle regarde tous les Supérieurs, & tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres; elle regarde même généralement tous les Chrétiens qui ont quelque pouvoir; parce qu'ils sont redevables du peché de leurs freres, lorsqu'ils ne l'empêchent pas, ou qu'ils y contribuent par leur connivence. Il y a donc sujet d'être épouvanté, en faisant attention à la sentence que le Sauveur a prononcée, quand il a dit: *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* Le même.

Le désordre que cause le scandale d'un homme puissant, ou considérable par le rang qu'il tient, lorsqu'il donne mauvais exemple.

Nous faisons plus de mal à l'Eglise par nos scandales, que ne lui faisoient les tyrans par leurs persécutions. Les persécutions que l'on faisoit aux Chrétiens, ne servoient qu'à augmenter le nombre des fideles. Le sang des Martyrs en étoit la semence; c'est pourquoi Tertullien se mocquoit des tyrans, en leur disant, que plus ils en faisoient mourir, plus ils se multiplioient. Mais nos mauvais exemples détruisent & diminuent le nombre de ses sujets... L'on peut dire en effet, que la vie scandaleuse de chaque Chrétien en particulier, fait injure à l'Eglise; qu'elle en est l'opprobre; qu'elle en arrête la fécondité, & qu'elle met un grand obstacle à la conversion des payens, des hérétiques, & des pecheurs abandonnez. Car quoique leurs scandales ne diminuent rien de la sainteté de l'Eglise toûjours sainte dans ses maximes, dans ses mysteres, dans sa morale; ils ont néanmoins de la peine à se persuader qu'une Religion

Le scandale fait plus de tort & de mal à l'Eglise, que n'en ont fait les persécutions des tyrans.

soit si sainte, lorsque ceux qui la professent, ne font point scrupule de se prostituer dans toutes les impietez, & dans tous les crimes. *L'Autheur des Discours Chrétiens, Discours sur le respect qu'on doit aux Ecclesiastiques.*

Les paroles sans les exemples dans les personnes qui sont pour conduire les autres.

De quels poids pourroient être les paroles que nous annonçons tous les jours dans les Chaires de vérité ; les morales que nous débitons contre le luxe & les débauches ? Quelle créance donneroit-on aux conseils que nous adressons aux pénitens dans les tribunaux, si nous portions nous-mêmes le luxe & la débauche, jusques dans le Sanctuaire ? De quelles raisons nous servirions-nous pour convaincre les peuples des obligations qu'ils ont de pratiquer la vertu, & de s'éloigner du vice, si nous, qui portons d'une maniere particuliere le caractere de la vertu, & l'horreur du vice, avions par un renversement étrange, de l'horreur pour la vertu, & de l'amour pour le vice ?... De même quand une Dame, qui approche tous les jours des Sacremens, & qui visite sans cesse les Hôpitaux, ne laisse pas avec tout cela, d'aimer la vanité & la galanterie ; combien n'éloigne-t-elle pas de la pieté les ames perduës, qui voudroient peut-être se convertir, & qui en sont empêchées par son mauvais exemple ? Car quand elles voyent tant de désordres avec des approches si fréquentes des Sacremens ; quand elles voyent les Ministres de Jesus-Christ travailler avec tant d'application à accorder les maximes de Belial avec celles de l'Evangile ; quand elles voyent tant d'impieté dans ceux qui devroient leur donner de grands exemples ; n'est-ce pas alors que ces ames égarées commencent à raisonner & à se dire à elles-mêmes ; si ceux qui publient tant de belles maximes, qui annoncent tant de belles morales, qui approchent si souvent des mysteres sacrez, menent une vie si corrompuë : apparemment qu'ils ne croyent pas tous ce qu'ils disent, & que tant de grandes véritez, tant de belles maximes ne sont pas nécessaires au salut ? Et après avoir ainsi raisonné, elles concluent de demeurer dans leur genre de vie, & de continuer leurs débauches, sans faire réflexion qu'elles ne seront pas justifiées pour cela ; puisque le Sauveur leur dit dans l'Evangile ; faites ce qu'ils vous disent, & non pas ce qu'ils font. *Le même.*

On suit plûtôt le mauvais exemple que donnent les personnes distinguées, que le bon.

Il faut avoüer icy que le penchant des hommes à imiter ce qu'ils voyent, est beaucoup plus grand pour le mal que pour le bien ; car il est alors aidé du poids de la nature corrompuë ; on a bien plûtôt détruit une statuë qu'on ne l'a faite ; de même aussi, l'on a bien plûtôt détruit dans une ame l'image de Jesus-Christ, par une conduite scandaleuse, qu'on ne l'y a formée par une conduite édifiante ; c'est ce qui se vérifie particulierement dans l'exemple que donnent les personnes d'un mérite ou d'un caractere distingué ; car elles enseignent ainsi non-seulement à faire le mal ; mais de plus, elles ôtent la honte, qui y étoit attachée, & qui étoit la plus sûre digue pour l'empêcher de se répandre. L'exemple en effet contribuë infiniment à répandre le désordre, quand celui qui y tombe, est d'un rang & d'un caractere à se faire respecter. Car on ne manque pas de dire alors, si cet Ecclesiastique qui approche tous les jours des saints Autels, vit licentieusement ; moy, qui étant séculier, n'en approche pas deux fois l'année, n'ai-je pas plus de droit de prendre les mêmes libertez. Les déreglemens des supérieurs, servent d'excuse à ceux des inférieurs, & sont comme une invitation à commettre le mal ; & le scandale que donne une personne d'autorité, est comme une grosse masse, qui tomberoit du

du sommet d'une montagne ; elle entraîneroit tout ce qu'elle rencontreroit ; aussi ne peut-on rien voir de plus effroyable que ce désordre. *Le P. Segneri, livre de la Pratique des devoirs des Curez, ch. 12.*

On rapporte que saint Pierre apparut un jour avec un visage enflâmé de colere & d'indignation, à un Ecclesiastique scandaleux, & que lui ayant mis un livre à la main, il le pressa rudement de l'ouvrir ; à l'ouverture du livre l'Ecclesiastique trouva ces mots : *Quando reduces animas, quas tuo exemplo, æterno supplicio demersisti.* Quand retireras-tu du supplice éternel les ames que tu y as précipitées, par ton mauvais exemple ? Cette courte lecture l'atterra si fort, qu'il quitta incontinent son bénéfice, & se renferma dans un Monastere, pour y faire le reste de ses jours une pénitence proportionnée à l'horreur de sa conduite passée. *Le même.*

Il est impossible de retirer une ame de l'enfer, où nôtre scandale l'aura précipitée. *Cantip. 1. Ap. c. 2.*

Malheur à celui, par qui vient le scandale, dit le Fils de Dieu lui-même. Si cet anathême est si terrible contre les scandales en général, combien tombera-t-il avec un poids plus effroyable sur un Ecclesiastiaque, sur une personne chargée de la conduite des autres ? En effet, combien de morts ne méritent-ils point pour leur scandale ? Autant sans doute qu'il y a d'ames perduës par leur mauvais exemple. Que si l'on regarde ces menaces comme vaines, ainsi que les domestiques de Loth regardoient celles qu'il leur faisoit : *Visus est eis quasi ludens loqui.* N'arrive-t-il pas encore ce qui arriva alors? En un instant ils furent envelopez de flâmes que Loth avoit prédites ; ils n'eurent pas seulement un moment de loisir pour pleurer leur incrédulité, ni même pour la reconnoître. Qu'il est donc important d'éviter une indocilité si funeste ; si vous avez été un écüeil, où les ames ayent fait naufrage, hâtez-vous de devenir un port asûré de leur salut ; reparez le temps que par vos discours ou par vos actions déréglées, vous avez employé si malheureusement ; donnez dans vous même un exemple de penitence plus grand, que n'a été vôtre mauvais exemple. C'est le seul moyen de prévenir ce formidable arrêt : *Qui decipit justos, in interitu suo corruet.* Celui qui égare les justes, & les fait sortir du bon chemin, tombera lui-même, & se tuera. *Le même.*

Menaces que le Fils de Dieu fait à ceux qui sont occasion de scandale aux autres. *Genes. 19.*

Proverb. 28.

Je ne crains point de vous intimider mal à propos ; mais comptez que vous attirerez sur vous infailliblement un torrent de maledictions & de châtimens exemplaires : vôtre peché ayant été public, Dieu tôt ou tard en tirera une satisfaction publique de vôtre choix, ou de celui de la justice divine. Car il est juste que Dieu justifie sa providence, & qu'il fasse voir à l'univers que s'il permet que des malheureux en séduisent tant d'autres, il sçait aussi en tirer vengeance quand il faut. Grands de la terre ! vous qui tenez quelque rang dans le monde, cecy sur tout vous regarde : plus vous avez d'autorité, plus vôtre vie scandaleuse a été pernicieuse, plus elle a eu de force pour entraîner dans le peché les témoins de vos actions. Ainsi Dieu en balancera le poids par des châtimens plus redoutables, afin que ceux qui ont été attirez au crime par vos exemples, soient épouventez par la grandeur de vôtre punition. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous, que vous fussiez déterminez d'entreprendre une vie aussi sainte, que vôtre vie passée a été scandaleuse, pour vous mettre à couvert de ces coups terribles de la main d'un Dieu vengeur. *Pris d'un Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard.*

Un pecheur public & scandaleux sera tôt ou tard puni d'un châtiment exemplaire par la justice divine.

Les scandaleux peuvent être appellez les agens ou les suppôts du démon.

Le scandaleux, par ses exemples pernicieux fait des leçons publiques d'impieté, de libertinage, de mépris des loix de Dieu; par toutes ses démarches, il répand le poison des vices dont il est atteint, & par les déreglemens visibles de sa conduite, il sert d'occasion de chûte à ceux qui le voyent. N'est-ce pas-là se rendre ministre, agent, suppôt, & instrument du démon pour perdre les ames, & les entraîner dans l'abîme de la perdition? Car cet irréconciliable ennemi des hommes, ne pouvant toûjours engager au mal par ses suggestions les fideles, se sert du ministere des scandaleux, pour séduire par leurs discours empoisonnez, ou pour corrompre par leurs mauvais exemples, la pieté de ceux qu'il n'a pû renverser par ses efforts & par ses artifices, comme dit saint Leon: *Habet hostis antiquus multos, quorum ad alios decipiendos, & ingeniis utatur & linguis.* M. de la Font.

Le tort que l'on fait à son frere par le scandale rejaillit sur Jesus-Christ.

Ne croyez pas, dit saint Chrysostome, que le tort que vous faites à vôtre prochain par vos mauvais exemples, en lui communiquant le poison dont vous êtes déja infecté, s'arrête à lui; il rejaillit & va jusqu'à Jesus-Christ, qui l'a racheté par sa mort, & qui a voulu expirer sur une croix pour son salut. On voit dans le monde que de frapper ou d'outrager un serviteur, n'est pas seulement faire injure à ce serviteur, qui reçoit les coups & l'outrage; mais que le maître auquel il appartient, sur tout, s'il lui est cher, a la principale part à cette injure. Puis donc que Jesus-Christ a acheté nos ames si chérement, en versant son sang pour leur salut, n'est-ce pas lui faire un sensible outrage, que de lui arracher ces ames, & de leur être une occasion de perte & de chûte. C'est ainsi que parle ce saint Docteur: *Ne opineris quod damnum hoc ad eum qui offenditur, solum pertineat, transit etiam ad Christum ipsum, qui propter illum crucifixus est.* Le même, Entretien pour le sixiéme Dimanche après la Pentecôte.

Les scandaleux sont en un sens plus cruels envers Jesus-Christ, que ceux qui l'ont mis en croix, & qui ont versé son sang.

Saint Bernard assûre que ceux qui par leurs mauvais exemples tentent les justes, & engagent au mal les foibles, se rendent coupables d'un attentat qui surpasse la malignité des Juifs, & la cruauté des bourreaux, qui mirent en croix le Sauveur; car ceux-cy en versant son sang, ont en quelque sorte cooperé au salut du monde, & à l'accomplissement de nôtre rédemption; mais les scandaleux par la contagion funeste de leur exemple, détruisent & anéantissent l'efficace de cette mort, rendent vaine & infructueuse l'effusion de son sang, & lui arrachent les ames qu'il avoit incorporées au corps dont il est le chef, par tant de fatigues & d'opprobres: *Si Dominus proprium sanguinem dedit in pretium redemptionis animarum, num tibi videtur ab eo graviorem sustinere persecutionem, qui suggestione malignâ, scandali occasione, exemplo pernicioso, avertit ab eo animas quas redemit, quàm ab illo qui sanguinem suum fudit?* Oüi, sans doute, puisque le salut de ces ames lui est plus cher que sa propre vie, ils lui font un outrage plus cruel & plus insupportable, que ceux qui ont tiré le sang de ses veines, par les rigueurs & la cruauté des tourmens; parce qu'ils s'opposent plus à l'accomplissement de ses desseins. Que si on appelle hommes de Dieu, & agens de Dieu, ceux qui travaillent de tout leur pouvoir à procurer le salut des ames, parce qu'ils secondent le plus important de tous ses desseins, ne peut-on pas appeller ceux qui donnent occasion de chûte à leurs freres, les agens & les organes du démon? *Le même.*

Si le scandale fait à Dieu de si grands outrages, il ne cause pas moins de maux, ni de ravages moins déplorables à l'Eglise : c'est un mauvais levain, qui gâte & qui corrompt bientôt toute la masse des fideles d'une ville ou d'une province ; c'est une vapeur maligne, qui se communiquant des uns aux autres, infecte tout un païs ; c'est comme une lépre, qui ayant gâté quelque partie d'un corps, se répand bientôt dans les autres, & défigure tout le corps. Encore n'est-ce là qu'une foible image des ravages étranges que le scandale fait dans l'Eglise ; il en ternit d'abord tout l'éclat ; il en défigure toute la face ; il expose la sainteté de nos mysteres aux railleries & aux mépris des fideles ; il décrie la pureté de la morale de l'Evangile, & entraîne au mal par une force contagieuse, ceux qui en sont les plus éloignez. Car comme les hommes naturellement portez à l'imitation, ont un penchant plus violent à imiter les mauvais exemples, que les bons ; si ceux-ci font peu d'impression, & sont peu suivis, ceux-là trouvent aisément des imitateurs ; & quand ils sont devenus publics, on diroit que la coûtume excuse le mal qu'il y a, & rend permis, ce que la loy divine défend : *Consensere jura peccatis, & cœpit licitum esse quod publicum est*, dit saint Cyprien. *Le même.*

Le tort & le dommage que le scandale cause à l'Eglise.

Le scandale est la plus cruelle & la plus dangereuse persécution que le démon livre à l'Eglise : il l'a attaquée dans sa naissance par la rage & les violences que les Princes du siécle ont exercées sur ses enfans, pour la détruire ; mais elle a glorieusement triomphé de tous ses efforts, & malgré tant de massacres, & l'effusion de tant de sang, elle s'est multipliée par les supplices & la mort de ses plus fideles Disciples, & a tiré ses plus grands accroissemens de ses pertes. La cruauté n'ayant pas eu tout le succès que le démon en attendoit, il a attaqué l'Eglise avec plus d'adresse, en suscitant des schismes & des hérésies, pour corrompre la pureté de sa créance, & pour rompre son unité. Quoique cette nouvelle guerre lui ait été plus sensible & plus fâcheuse que la premiere ; elle en est sortie victorieuse, par le zele & par la doctrine de tant d'illustres défenseurs. Mais la plus dangereuse guerre que le démon lui ait déclarée, est la corruption des mœurs, qu'il a fait glisser en tous ses états, par les scandales de quelques-uns des membres qui la composent. Ce sont ces ennemis domestiques qu'elle trouve en son propre sein, qui font sa plus grande amertume, & qui percent son cœur d'une plus vive & d'une plus profonde douleur : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* Le même.

Le scandale est la plus dangereuse & la plus funeste persécution que l'Eglise ait soufferte.

Isaïe 38.

Non, il n'est rien qui fasse plus de tort à l'Eglise que le scandale ; rien qui tarisse davantage sa fécondité ; rien qui ôte plus la force & la fécondité à la parole divine, quoi qu'annoncée par les plus zelez Prédicateurs; les mauvais exemples des faux fideles y font des effets plus pernicieux, & font des impressions plus dangereuses, que les faux dogmes des hérétiques ; on se défie, on se met en garde contre ceux-cy ; tout ce qui vient de leur part, est regardé comme suspect, comme venant des ennemis ; mais on n'a pas la même défiance de ceux avec lesquels on vit dans une même communion ; on est aisément porté à imiter & à croire permis ce qu'on leur voit faire, & toutes les défenses des loix humaines & divines sont trop foibles pour arrêter la pente que l'on a à suivre les mauvais exemples, sur tout quand ils sont autorisez par la coûtume. *Le même.*

Suite du même sujet.

Le scandale est cause de tous les désordres qui sont aujourd'hui dans le monde.

Ce n'est qu'aux scandaleux publics qu'il faut attribuer l'affoiblissement de la pieté en ces derniers temps, & cette corruption si générale, qui s'est tellement répanduë en toutes sortes d'états & de conditions, qu'on voit peu de gens qui ne soient sujets à y commettre de grands crimes, en se conformant à la vie la plus commune que les gens de cette profession y menent. C'est ce qui rebute les Infideles d'embrasser le Christianisme, en jugeant plûtôt par la vie, qu'ils voyent la plus ordinaire aux Chrétiens, que par la sainteté des loix qu'ils font profession d'embrasser. Ils passent même plus avant ; car delà, dit saint Chrysostome, ils prennent occasion de blasphémer contre JESUS-CHRIST, de décrier sa religion, de s'attacher avec plus d'opiniâtreté à leurs superstitions. *Le même.*

Le scandale doit être reparé,& comment.

Si vous avez été autrefois cause de la perte de quelques ames, ou par vos mauvais exemples, ou par vos discours libertins, ou par vos négligences, efforcez-vous d'en gagner désormais autant que vous pouvez en avoir perdu ; & cela par l'éducation de vos enfans ; par le soin de faire instruire vos domestiques ; en un mot, par vos bons exemples ; autrement Dieu vous dira, comme à Caïn, que la voix du sang de vôtre frere, que vous avez fait mourir d'une mort plus funeste que celle d'Abel, crie de la terre jusqu'à lui. Adressez-vous donc avec un cœur plein de regret, au Sauveur du monde, afin qu'il repare par sa grace, les ruines, que vous avez causées dans sa maison, par vos scandales ; qu'il guérisse ceux que vous avez blessez, qu'il releve ceux que vous avez fait tomber, qu'il ramene ceux que vous avez fait égarer ; c'est l'unique moyen d'appaiser la colere du divin Juge que vous vous êtes attirée par vos scandales. *Le même.*

La grandeur du mal que le scandale cause au prochain.

Si le larcin qui ravit aux hommes une partie de leur bien, si la médisance qui ternit l'éclat de leur réputation ; si l'homicide, qui leur arrache la vie du corps par le fer ou par le poison, sont des crimes si énormes, & contre lesquels les loix ont justement établi des peines si rigoureuses ; combien le scandale doit-il paroître un vice plus monstrueux & plus détestable, puisqu'il cause aux ames des pertes d'une autre importance ? Il ne s'en prend pas à des biens fragiles & périssables, qu'il faut laisser ici avec la vie ; il ne s'en prend pas à des charges qui nous mettent en credit, & qui nous attirent du respect, quoi qu'elles soient toûjours sujettes à de facheuses disgraces de la fortune ; il ne s'en prend pas à la vie du corps, qui n'est que d'une tres-courte durée : il porte ses attentats sur des biens plus nobles & plus excellens ; il tend à ravir à une ame les trésors inestimables de la grace, toutes les richesses de ses vertus & de ses mérites, à lui ravir ce qui fait sa vie, qui est la grace & la charité. Ne sont-ce pas là des pertes plus déplorables & plus à craindre, que toutes les pertes temporelles de ce monde ? Jugez par-là combien le scandale est un mal horrible ; combien il doit nous être redoutable, puisqu'il cause souvent la mort à un grand nombre d'ames rachetées par le sang d'un Dieu, & destinées à joüir un jour de sa gloire. *Le même.*

Suite du même sujet.

Saint Chrysostome compare les scandaleux aux boute-feux, qui avec des flambeaux allumez, vont brûler les maisons des hommes, ou les temples de Dieu. Ah ! ce scandale que vous avez donné, a été comme une étincelle de feu, qui ayant rencontré les passions de ce jeune homme susceptible des flâmes impures, a mis tout son cœur en feu, & allumé de funestes embrasemens, qu'il ne

pourra que difficilement éteindre, & vous serez responsable de ces maux, dont vos scandales ont été la cause. *M. Biroat, dans son Avent, Discours 12e.*

Les Saints confondent le peché par leur bon exemple, & les méchans confondent la vertu par leur scandale.

Comme les personnes de pieté & de vertu confondent les pecheurs, par le bon exemple qu'ils leur mettent devant les yeux, & dont ils ne peuvent soûtenir l'éclat ; de même les scandales des gens du monde, donnent de la confusion à la vertu, & de l'impudence au vice. Un Chrétien rougira d'être homme de bien, voyant par tout tant d'impies, & de gens vicieux, & un impie prendra occasion de cela même, de se rendre plus impudent. Déplorable état de l'Eglise, dit saint Cyprien, puisque l'on ne cherche plus des excuses pour le peché ; mais qu'on l'autorise par l'exemple ! *Deplorandus ille status est, ubi non jam vitii excusatio, sed authoritas datur?* Le même.

Les personnes scandaleuses sont les organes du démon.

Les corps des mondains scandaleux sont en quelque façon les corps des démons, & les organes sensibles de leur rage. C'est la pensée d'Origene qui dit, que ces esprits malheureux cherchent des organes & des instrumens ; c'est-à-dire, des corps humains, pour faire des scandales, comme n'ayant pas de meilleurs moyens, ni plus faciles pour perdre les hommes : *Dæmones quærunt organa, per quæ scandala operentur.* Tous les démons ensemble ne sçauroient donner un mauvais exemple, parce qu'ils n'ont pas de corps qui les puisse rendre sensibles : mais ce qu'ils ne peuvent pas avoir d'eux-mêmes, ils le trouvent parmi les Chrétiens, qui leur prêtent leurs corps, pour donner les scandales qu'ils souhaitent : ces personnes scandaleuses sont de leurs membres les instrumens de leur fureur, & leur rendent les mêmes offices, à proportion, que ceux des gens de bien rendent au Sauveur, par leurs bons exemples. *Le même.*

Le monde est tout rempli de scandales, & de mauvais exemples.

Quand les crimes sont publics, il n'est pas besoin ni de témoins ni de preuves. Pour convaincre le monde de ses scandales, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir. De quelque côté que nous jettions la vûë, nous trouvons les images du peché comme exposées en public, sur les corps de ceux avec qui nous vivons. Et comme dans une ville, où la peste est échauffée, on ne respire presque point d'air, qui ne soit corrompu ; on ne rencontre presque personne, dont l'abord ne soit contagieux : ainsi dans le monde corrompu, nous voyons par tout de mauvais exemples, & il se trouve fort peu de personnes, qui ne soient les scandales de leur prochain, & qui ne leur communiquent le venin de leurs vices. *Le même.*

Comment on doit reparer le scandale qu'on a donné au prochain.

Ce que Dieu exige principalement de nous pour reparer l'injure que nous lui avons faite, par le scandale que nous avons donné au prochain, c'est d'édifier par nos vertus ceux que nous avons scandalisez par nos vices, pour pouvoir convertir ceux que nous avons pervertis : ainsi avons-nous mené avant nôtre conversion, une vie scandaleuse & déreglée ; si-tôt que la lumiére de la grace nous a éclairez, il faut n'avoir rien dans tout nôtre extérieur que de saint & d'exemplaire ; avons-nous paru trop durs envers les pauvres, il faut faire des aumônes publiques & abondantes ; avons-nous toûjours fréquenté des personnes qui vivoient dans le désordre ; qu'on nous voye sans cesse avec celles qui vivent dans la régle : car une conversion suivie d'une vie édifiante, fait plus glorifier Dieu, que tous les plus grands miracles corporels. *M. l'Abbé de Monmorel, Discours sur l'Evangile de la Quinquagesime.*

Le ravage qu'à fait le scandale dans le monde.

Peché horrible ! puisqu'il a fait tomber du Ciel, la troisiéme partie des Anges ; qu'il a chassé nôtre premier Pere du Paradis terrestre ; qu'il a désolé tout le genre-humain ; qu'il augmente l'idolâtrie ; qu'il a perdu des nations entieres ; qu'il a rendu le salut comme impossible à ceux qui vivent dans le train ordinaire du monde ; & qu'enfin il conduit tous les hommes à leur perte. Mais il n'y a rien qui me surprenne davantage que le progrès prodigieux qu'il a fait ; autrefois une exhalaison imperceptible sortie d'un lieu empesté, s'étant répanduë en l'air, remplit l'univers de morts, & fit un cimetiere de la plus grande partie de la terre. Ainsi il ne faut qu'un méchant esprit pour corrompre tout le monde, par ses erreurs, & par ses vices. Que n'a point fait Arius dans l'Eglise ? puisqu'au rapport de saint Jérôme, toute la terre s'étonna de se voir Arrienne au Concile d'Arimini. La doctrine d'un Hérésiarque nommé Vigilantius, corrompit presque la pureté de toutes les femmes de son temps. La seule mémoire de Manes ne fit pas moins de mal au monde. Quel ravage n'ont point fait deux Hérésiarques des siécles derniers, dans l'Allemagne & dans la France, & dans tous les païs septentrionnaux ? Qui pourroit dire combien ils ont perverti d'ames, combien ils ont fait répandre de sang ; combien ils ont suscité de querelles ? combien ils ont profané d'autels, & renversé de temples ? Un seul homme vicieux suffit pour gâter une ville, une province, un royaume tout entier. *Le P. de Lingendes, Sermon pour le Mercredy d'après le troisiéme Dimanche de Carême.*

Qui sont ceux qui donnent scandale, & qu'on doit appeller scandaleux.

Je mets premierement en ce rang tous ceux qui enseignent publiquement l'impieté, comme les Hérésiarques, les Autheurs des sectes contraires à la foy catholique ; les Athées, les impies, les libertins, tous ceux qui ont perdu toute honte, tous ceux qui par leurs détestables maximes, qu'ils sement par tout, font tomber les simples. On peut mettre encore en ce rang ceux qui parlent de Dieu d'une maniere insolente & pleine d'impieté ; les blasphémateurs, & ceux qui s'emportent à des juremens exécrables. Ceux qui combattent ouvertement les bonnes mœurs, tâchent par un libertinage déclaré, de ruiner les principes de l'honnêteté. On peut compter parmi les scandaleux les Autheurs des comédies infames, des romans, ou d'autres livres contraires à la foy & aux bonnes mœurs. Les Peintres qui font des tableaux deshonnêtes, ceux qui les vendent ou qui les achetent ; ceux qui tiennent publiquement exposées dans leurs maisons des peintures, où il y a des nuditez & des figures scandaleuses. Ceux qui font métier de tenir berlan, & autres jeux, & qui tiennent leurs maisons ouvertes aux joüeurs de profession ; parce que l'on sçait que ces jeux sont occasion d'une infinité de juremens, d'imprécations, de querelles, & d'autres désordres. Ceux qui dans leurs familles donnent mauvais exemples à leurs enfans, & à leurs domestiques. *Le même, & divers autres Autheurs.*

Combien le mauvais exemple est pernicieux.

Rien n'est plus capable de détourner la volonté du bien, & de la tourner au mal que le mauvais exemple ; l'expérience que nous en avons n'est que trop commune pour nous servir de preuve assurée de cette vérité. La plûpart des jeunes gens ne se perdent que par l'exemple. La raison n'en est pas moins évidente. Ce qui retiendroit la volonté dans les bornes de son devoir, seroit la raison, la pudeur, & la honte, la crainte de Dieu, le remord de la conscience. Or le mauvais exemple fait rompre tous ces obstacles, & franchir toutes

ces barrieres. L'exemple sert de raison ; l'exemple nous ôte la honte ; le respect humain nous fait perdre la crainte de Dieu ; la conscience enfin s'appaise à la vûë de tant de personnes qui font sans scrupule ce que nous ne faisons qu'avec crainte : les vices ne paroissent plus avec cette difformité qu'on nous les avoit representées ; au contraire, se montrant avec attrait dans l'exemple, bien loin de nous rebuter, ils nous sollicitent, & les passions qu'on nous avoit figurées comme des bêtes farouches, s'apprivoisent si bien dans l'exemple, qu'il n'y a rien de plus familier. Ainsi les vices passent en coûtume, & les passions en habitude : Oüi, les plus honteuses passions, & les vices les plus infames, après l'exemple, n'ont plus rien qui nous fasse honte, & s'il en reste encore un peu, l'exemple même le couvre. *Le P. Camaret, Livre intitulé : Le pur & parfait Christianisme, tome 2. Traité du mauvais exemple.*

Pensez-vous que le Fils de Dieu ne se ressente pas de l'outrage que lui fait le scandale, qui lui arrache les ames, pour lesquelles il a versé son sang, & qui les fait mourir d'une mort éternelle ? Qu'a-t-il au monde de plus cher, & qui lui coûte plus ? Quelle mort plus cruelle & plus effroyable que cette mort éternelle que vous causez à ces ames qu'il a rachetées au prix de tout son sang ? Saint Bernard vous l'apprendra par ces paroles, qui doivent faire trembler tout homme qui donne mauvais exemple : *Horrendum penitus sacrilegium, quod & ipsorum videtur excedere facinus, qui Domino majestatis sacrilegas manus injecerunt.* C'est un horrible sacrilege, & plus grief, ce semble, que celui des impies, qui porterent leurs mains sacrileges sur la sacrée personne du Sauveur. Le même saint Bernard en donne une raison convaincante : car, dit-il, si Nôtre-Seigneur a donné son sang pour la rédemption des ames ; s'il les a tant aimées, que pour les sauver, il n'a pas épargné sa propre vie ; n'est-ce pas une chose évidente, que celui qui par un mauvais exemple perd ces ames, fait plus de mal que les bourreaux qui ont tiré le sang de ses veines, par les instrumens de la passion. *Le même.*

L'outrage que l'on fait au Fils de Dieu en perdant les ames par nôtre mauvais exemple.

Oüi, la parole que vous avez dite à cette pauvre créature, est un poison qui lui fera perdre la vie de la grace, & la vie éternelle ; cette maxime que vous avez debitée, en pointillant sur les choses de la foy, & en vous mêlant de dogmatiser, est un venin mortel qui entre par les oreilles, & descend au cœur pour y étouffer & pour y faire mourir les principes de la Religion ; ce mauvais exemple que vous donnez par vos libertez, par vos immodesties, par vos prophanations des choses saintes dans l'Eglise, qui est aujourd'hui le lieu de vos assignations ; ce mauvais exemple domestique que vous donnez, peres & meres à vos enfans ; c'est une peste mortelle, & un poison qui causera immanquablement la mort à ceux qui le reçoivent. *Le même.*

Le scandale donné est un poison mortel.

Dites-moi, dequoi se sont avisez les démons pour autoriser le vice ? Ils ont employé le mauvais exemple ; ils ont fait adorer des crimes, & des criminels qualifiez, des Dieux vicieux, & par ce moyen ils ont consacré les plus grandes abominations, & ôté aux hommes la honte de faire ce qu'ils adoroient en leurs fausses divinitez. Il étoit sans doute difficile aux hommes de ne pas commettre des crimes, & de ne pas aimer des pechez, pour ainsi dire, canonizez. Or que faites-vous aujourd'hui par vôtre mauvais exemple ? Vous faites une action qu'il est difficile à vôtre prochain, à vôtre ami, à vôtre inférieur

Le démon pour autoriser le vice dans l'antiquité païenne, l'a comme consacré en faisant adorer des Dieux vicieux.

de ne pas commettre, vous la voyant faire, vous aimant, vous honorant, vous respectant au point qu'il fait ; vous rendez vos vices respectables en vôtre personne ; vous leur en ôtez la honte, & toute l'infamie : *Ut fiant miseris religiosa delicta*, comme dit saint Cyprien. *Le même.*

Il est difficile d'éviter le mauvais exemple d'autrui, & de se précautionner contre ce venin.

Le mauvais exemple est une pierre d'achopement, comme parle l'Ecriture : *Petra scandali* ; elle se rencontre par tout, & il est bien difficile de n'y pas heurter. C'est un écüeil, où presque tous les vaisseaux qui passent, vont se briser ; c'est le bord d'un précipice, où l'on ne peut ni marcher, ni se tenir, sans rouler en bas ; c'est un mal contagieux qui se prend par la conversation, par le souffle, par l'ouïe, par la vûë, & par tous les sens extérieurs. Le moyen de s'en défendre, ou de l'éviter. Si l'on pouvoit fuir, nous donnerions le remede contre la peste : *Citò, longè, serò.* Le plus tôt, le plus loin, le plus tard ; mais il faut vivre dans le monde, respirer ce mauvais air du monde ; & ce monde aux termes de saint Jean, est tout infecté d'une malignité mortelle : *Totus mundus in maligno positus est.* Il faut voguer sur cette mer remplie de tant d'écüeils ; aller contre ce torrent furieux ; marcher par ce chemin bordé de précipices. *Le même.*

1. *Joan.* 5.

Le mauvais exemple, pour être commun, n'en est pas moins un mal en ceux qui le suivent.

Le Fils de Dieu après avoir dit qu'il est nécessaire qu'il arrive des scandales, ne laisse pas d'ajoûter, nonobstant cette fatale nécessité : *Verumtamen væ homini per quem scandalum venit.* Malheur à l'hômme qui le donne, ou qui le prend ; l'un & l'autre est criminel. Non, le mauvais exemple n'excuse pas. C'est pourtant l'excuse ordinaire des hommes, & c'est l'un des plus grands maux du Christianisme, qu'on s'imagine qu'il n'y a pas grand mal, de faire comme les autres, & de suivre le torrent impétueux qui nous entraîne. Mais un mal contagieux, pour être commun, en est-il moins un mal ? Regardez le mauvais exemple, comme un mal contagieux, comme il l'est effectivement ; croyez-vous qu'il vous fera moins de mal à vous, parce qu'il en fait beaucoup aux autres. Le mauvais exemple est toûjours un peché ; c'est-à-dire, une offense de Dieu ; quelle raison avez-vous pour dire que cette offense soit moindre, pour être multipliée ? Une playe ajoûtée à une autre, si l'une & l'autre est mortelle, fait-elle moins de mal que la premiere, pour être la seconde ou la troisiéme ; au contraire, elle sera pire. *Le même.*

Les scandaleux, & le mauvais exemple comparez à l'yvraïe.

Les Saints Peres, & entre autres saint Cyprien, saint Augustin, & saint Grégoire, comparent le mauvais exemple à l'yvraïe : en voicy les raisons. Parce que comme l'yvraïe nuit au bon grain ; ainsi les mauvais nuisent aux gens de bien, qui ne sont pas assez forts pour leur résister. L'yvraïe attire le suc & la graisse de la terre ; les méchans attirent, tant qu'ils peuvent à eux les biens du monde, les richesses, les honneurs, les plaisirs. L'yvraïe a des qualitez malignes qui gâtent la bonne terre, & communiquent sa malignité au bon grain ; les méchans ont de mauvaises maximes, & des pratiques encore pires qui corrompent le monde, & les gens de bien s'en ressentent. L'ennemi qui seme l'yvraïe, c'est le démon ; le temps de la moisson est la fin du monde ; les moissonneurs seront les Anges. Voici l'application, où il n'y a rien à redire ; le Fils de Dieu l'a faite lui-même. Le Fils de l'Homme envoïera ses Anges, lesquels ramasseront de tout son Royaume, tous les scandales ; ceux qui donnent, ceux qui prennent le mauvais exemple, & ils les lieront en bottes pour les jetter au feu. *Le même.*

Considérez

Ceux qui suivent le mauvais exemple, seront punis, comme ceux qui le donnent.

Considérez toutes les punitions que l'Ecriture Sainte nous a rapportées, pour nous donner une salutaire crainte des jugemens de Dieu, par les funestes exemples que sa justice irritée a fait des hommes scandaleux, & de ceux qui ont suivi leur conduite. Voyez si Dieu a épargné les complices plus que les autheurs mêmes. Dans le déluge universel, où ces fameux géans, ces puissans du siécle périrent tous, n'y eut-il que ces criminels qualifiez qui porterent la juste peine de leurs crimes ? Dans l'embrasement des villes infames par le feu du Ciel, les enfans qui n'avoient peut-être peché que par le mauvais exemple de leurs peres, échaperent-ils les flâmes dont leurs peres furent devorez ? N'y eut-il que Pharaon frappé des playes de l'Egypte, & abîmé dans la mer rouge ? Sa cour, son conseil, ses officiers, tout son peuple ne furent-ils pas compagnons de sa peine ? Toute son armée, qui suivit son peuple en la poursuite du peuple de Dieu, ne fut-elle pas enveloppée dans son malheur ? Combien d'ames foibles & timides n'avoient peché que pour suivre l'exemple des autres, se laissant aller à l'adoration du Veau d'or, emportez & comme entraînez par la foule ? Et cependant ces lâches, qui contre leur conscience, avoient suivi le mauvais exemple, passerent par le fil de l'épée. *Le même.*

Sentimens que doit prendre un pénitent converti, dans la vûe des ames qu'il a perduës par son scandale.

L'un des plus sensibles regrets qu'ayent les personnes, qui après avoir vécu dans le déreglement, se sont convertis de bonne foy, est de ne pouvoir remettre dans la voye du salut, ceux qu'ils ont détournez, ni retirer de l'enfer ceux qu'ils y ont précipitez par le scandale qu'ils leur ont donné. Ainsi (mon cher Auditeur) si après avoir mené une vie scandaleuse, si Dieu vous touche le cœur, & vous fait la grace de pleurer sincerement vos désordres passez, entrez dans ce sentiment de douleur, & dans vos gémissemens, & dans l'espérance d'obtenir miséricorde, & le pardon de tant d'excez, dites-vous à vous-même : Je compte sur les miséricordes infinies de mon Dieu. Oüi, fléchi par mes pleurs, par mes regrets, par les soûpirs de mon cœur, je me flatte qu'il me recevra dans son amitié, & qu'il a mis en oubli le nombre & l'énormité de mes crimes ; mais ces infortunez que ma vie scandaleuse a précipitez dans les enfers, en sortiront-ils pour cela ? Mes larmes éteindront-elles les flâmes qui les dévorent ? A force de gémir, de souffrir sous le sac & sous la cendre, seront-ils soulagez dans leurs tourmens ? Non, j'ai beau faire ; quelque affreuse pénitence que je m'impose ; quelques sensibles que soient mes regrets, ces infortunez sont damnez pour une éternité : c'est par ma faute. Dans cette vûë, vous vous écrierez, pénetré de douleur : Quoi, Seigneur ! je ne puis vous rendre ces ames que je vous ai ôtées. Vengez-vous donc sur moy en cette vie ; pour moy, je ne cesserai point de m'anéantir en vôtre divine présence, dans l'espérance de vous attirer d'autres fideles serviteurs. *Le P. Etienne Chamillard, Sermon manuscrit sur ce sujet.*

Le scandale que donnent les femmes par leurs habits immodestes, &c.

Il est certain que ceux d'entre les Chrétiens, qui sont à leurs freres une pierre de scandale ; c'est-à-dire, qui leur représentent des occasions de peché par leurs vices & leurs déreglemens, sont chargez devant Dieu de tous les pechez que commettent ceux à qui ils ont donné cette occasion, durant toute leur vie. Qui doute, par exemple, qu'une femme, qui attire les yeux de tout le monde par ses ajustemens, & ses parures indécentes ; par ses frisures & ses nuditez scandaleuses, ne commette autant de crimes, que l'on jette sur elle de mauvais

regards, & que l'on conçoit de désirs impudiques. Certes, on ne sçauroit trop invectiver contre ce scandale public, qui est capable de causer la damnation de la plûpart des femmes & des filles, qui par leur sein découvert, leurs bras nuds, & d'autres modes indécentes, par leurs regards immodestes attirent sur elles les yeux des hommes, & allument dans leurs cœurs le feu d'un amour impudique. Je veux, disent saint Jérôme & saint Cyprien, qu'elles n'affectent point ces airs indécens, & qu'elles ne se parent point de la sorte à mauvais dessein; elles ne laissent pas d'être coupables de tous les pechez qu'elles font commettre: Oüi, femmes & filles mondaines, si par ces ajustemens & ces ornemens si peu modestes, vous allumez & vous nourrissez les désirs criminels d'une jeunesse libertine, vous répondrez devant Dieu de tous les crimes dont vous êtes la cause. Vous avez beau protester que vous n'avez nul mauvais dessein, quand vous ne vous perdriez pas vous-mêmes, pouvez-vous être innocentes en perdant les autres? Quelle excuse pouvez-vous avoir, ayant offert le poison, & fourni l'épée, dont ces malheureux se sont donné la mort à eux-mêmes. *Autheur anonyme.*

Le mauvais exemple fait perdre la honte qu'on a naturellement du crime.

Il n'y a rien que saint Augustin déplore davantage dans ses Confessions, que le malheur du mauvais exemple qu'il a eu en sa jeunesse. Il avoit un naturel assez porté au bien; il avoit même reçu une assez bonne éducation, & il confesse sans flaterie & sans vanité dans un livre, où il ne cherche que sa confusion, que jamais il ne seroit venu à ces grands désordres de sa vie dérégléé, sans le mauvais exemple que lui donnoient ses compagnons. Voicy les termes dont il se sert: *O nimis inimica amicitia, seductio mentis, cum dicitur eamus, & faciamus, & pudet non esse impudentem.* O amitié pire que l'inimitié la plus cruelle! qui séduit nôtre esprit & l'entraine au mal, quand on entend sans cesse: *Allons, faisons*, si bien qu'il est honteux d'avoir encore quelque honte de malfaire. Nous avons dans les paroles & dans l'expérience de ce grand Saint, un exemple & une preuve évidente de la hardiesse & de l'impudence que donne le scandale, qui rend impudent à commettre le mal. *Le même.*

On donne souvent scandale au prochain, sans seulement y faire réflexion.

Tel ne voudroit pas causer à personne le moindre dommage dans ses biens temporels, qui ne pense seulement pas à éviter mille choses, qui mettent le prochain en danger de perdre la grace, & quelquefois le bonheur éternel. On expose sans façon une peinture messéante; on prête un livre de galanterie; on chante des airs tout propres à inspirer un amour criminel; une Dame se montre avec affectation jusques dans le lieu saint, ornée d'habits également opposez à la pudeur & à l'humilité chrétienne; un homme plaisante sur la dévotion, & tourne en ridicule les personnes régulieres. Qui pourroit dire combien tout cela est nuisible au prochain? Vous lui faites plus de tort en l'engageant par-là dans le peché, que si vous aviez terni sa réputation, ou enlevé tous ses biens. Et cependant qui dans le monde y fait attention? Hélas! par un renversement étrange, tandis qu'on a horreur de maltraiter quelqu'un de parole, on compte pour rien de blesser mortellement son ame, & de lui ôter la vie de la grace. *Autheur anonyme.*

Combien le peché de scandale est

Cette matiere du scandale est d'une extrême importance pour la religion; matiere, qui a des rapports si étendus & si essentiels dans la Morale Chrétienne, qu'ils entrent presque dans tous les devoirs, & dans toutes les actions de nôtre

vie : matiere dont l'intelligence est d'une nécessité si absoluë, qu'il est impossible d'être un véritable Chrétien, sans en être pleinement instruit, & cependant si négligée, qu'il se trouve peu de Chrétiens, qui travaillent sérieusement à s'en instruire. Car combien de personnes scandalisent, & sont scandalisez sans sçavoir le plus souvent ce que c'est que scandale. Ce poison se répand & s'insinuë dans nos ames en tout tems, & en tous lieux, par dessein, par imprudence, par le silence, par les paroles, par les visites, par les vêtemens, par les regards, par les gestes, par la dévotion mal conduite, aussi-bien que par le vice. En un mot comme toute la vie Chrétienne est partagée entre nous & le prochain ; ce qu'il y a souvent de plus criminel dans nôtre conduite, est le peu d'édification, & le scandale qu'elle cause. *L'Abbé du Jarry, tome 1. de ses Sermons, Sermon de la Quinquagesime.*

étendu, & combien il est important d'en être instruit.

Le scandale donné n'est autre chose qu'un empêchement que nous mettons dans la voye du salut, qui est capable d'arrêter, ou de faire tomber ceux qui marchent dans cette voye ; ou pour m'expliquer plus naturellement ; c'est un mauvais exemple connu, qui invite ceux qui le voyent à le suivre, & qui affoiblit les principes de la foi & de la religion dans ceux qui s'en apperçoivent ; c'est un air contagieux qui infecte ceux qui le respirent, en leur communiquant toute sa malignité ; un souffle mortel, qui va porter la corruption jusques dans le fond des ames. C'est ce que l'Apôtre entendoit, par cette odeur de mort qui cause la mort : *Odor mortis in mortem.* Car le cœur de l'homme est naturellement si enclin vers le mal, que pour peu qu'on le pousse dans le penchant de sa corruption, il est presque impossible qu'il ne glisse, & qu'il ne tombe. *Le même.*

Ce que c'est que scandale, & sa malignité.

2. ad Cor. 2.

Comme les actions des grands sont plus exposées en vûë, le scandale qu'ils donnent est aussi plus pernicieux, parce qu'il laisse un chemin ouvert à ceux qui voudront les suivre & les imiter. Pensez-y sérieusement, vous qui tenez quelque rang dans le monde, souvenez-vous que si vous êtes puissans, vous serez puissamment tourmentez ; que la grandeur de vos crimes, est proportionnée à celle de vôtre condition ; que Dieu vangera dans toute sa rigueur, les ames que vous scandalisez ; qu'en les traînant dans l'abîme, elles vous y précipiteront vous-mêmes, & que la malice répanduë dans tous les crimes que vous causez, est réünie dans les vôtres, dit le Sage : *Pro tantis reus, quantos traxerit in reatum.* Mais il y a peu de personnes que ces réflexions épouventent, parce qu'il y en a peu qui croyent en avoir besoin, la plûpart se figurant par l'idée d'un pecheur scandaleux, certains impies déclarez, que l'on peut appeller des monstres de religion. *Le même.*

Le scandale est plus dangereux, quand il est causé par des personnes de qualité, ou d'authorité.

Vous dites que vous n'avez nulle mauvaise intention, dans les choses dont des personnes prennent occasion de scandale, reposez-vous tant qu'il vous plaira, sur les dispositions secrettes où vous êtes ; peut-être suffiroient-elles pour satisfaire Dieu, qui ne regarde que l'intérieur ; mais vous ne pensez pas que vous avez affaire à des hommes pleins de malignité & d'injustice ; que si Dieu voit tous les défauts que vous avez, les hommes s'en peuvent imaginer que vous n'avez pas ; dans un temps où l'on empoisonne les actions les plus innocentes, attendez-vous que l'on fasse des réflexions charitables pour justifier vos fautes ; & lorsque l'on soupçonne de déguisemens les marques de la

Nôtre intention ne nous excuse pas, quand il s'agit de certaines actions, qui pour n'être pas criminelles, peuvent causer du scandale.

plus sincere devotion ; pouvez-vous espérer de l'indulgence pour les apparences du crime ? Comment voulez-vous que l'on démêle la pureté prétenduë de vos intentions, au travers de tous ces dehors suspects qui les enveloppent ? Il faudroit que chacun fût aussi prévenu en vôtre faveur que vous-même, & que tout le monde regardât vos actions avec les yeux de vôtre amour propre. Mais je veux qu'il y ait plus d'imprudence, & de simplicité que de malice dans vôtre conduite, cette simplicité & cette imprudence, ne vous excusent pas, puisqu'il dépend de vous de faire de sérieuses réflexions sur vos actions & sur vos paroles, pour les purger du venin de scandale, & c'est à vous de prendre garde de rien faire dont ceux qui vous voyent, puissent devenir plus méchans, ou de soupçonner que vous ne l'êtes vous-mêmes, plus que vous ne voulez qu'on vous croïe. *Le même.*

Surquoi l'on doit veiller pour ne donner à personne aucune occasion de scandale.

C'est à nous de veiller sans cesse à nôtre conduite ; d'examiner sévérement nos actions, nos paroles, nos démarches, nos regards, afin qu'il n'entre rien dans tout cela, qui puisse mal édifier nos freres. Je ne parle point ici de ces railleries exécrables, que l'on fait quelquefois des mysteres les plus saints de la religion ; de ces maximes diaboliques & corrompuës que l'on débite impunément dans le monde, de ces conseils funestes & pernicieux que l'on donne à la jeunesse ; de ces livres scandaleux que l'on compose, que l'on imprime, & que l'on lit sans scrupule ; de ces sistêmes & de ces idées chymeriques de religion que l'on se forme ; car qu'aurions-nous à dire contre des pecheurs qui scandalisent des Villes, des Provinces & des royaumes, lorsque le Sauveur du monde employe ses plus terribles menaces contre ceux, qui scandalisent une seule ame. Je parle de ces discours trop libres, de ces libertez qu'on se donne dans les conversations, avec les personnes d'un autre sexe, de ces immodesties dans les habits, dans les gestes, dans les regards, &c. *Le même.*

Il est juste de reparer le scandale par une penitence publique.

Quoi de plus juste que de faire une pénitence publique pour des pechez publics, de faire connoître que vous êtes pénitens à tous ceux qui ont connu que vous étiez pecheurs ; de leur apprendre que vous êtes soûmis à ces loix, que vous avez tant de fois violées ; que vous êtes convaincus de ces véritez que vous avez si souvent combatuës, ou par vos actions, ou par vos paroles : car c'est ainsi que les ruïnes causées par le scandale se rétablissent ; que ceux qui avoient fait des jugemens désavantageux de vôtre foi, sentent affermir la leur, par le rétablissement de la vôtre ; que la religion deshonorée par vôtre libertinage, devient vénérable par vôtre conversion. Où êtes vous, premiere ferveur de l'Eglise naissante, où l'on voyoit les Empereurs couverts de cendres, au lieu de pourpre, réparer publiquement, à la porte des temples, les scandales qu'ils avoient causez, & ne rentrer à la participation des sacrez Mysteres, qu'après avoir passé par tous les degrez humilians de la pénitence la plus austére ? L'Eglise a changé de pratique ; & s'accommodant à la foiblesse de ses enfans, elle a temperé la rigueur de ses loix : mais si sa conduite est différente, son esprit est toûjours le même. Elle vouloit alors des réparations pour le scandale, elle en veut encore aujourd'hui, & ces réparations sont d'autant plus indispensables, qu'elles sont moins rigoureuses. Cependant tout est plein de pécheurs scandaleux, & où voit-on des penitens publics ? *Le même.*

Comme c'est un grand crime de donner scandale au prochain & parlà de le faire tomber dans le peché, c'en est un autre de succomber au peché, ensuite du scandale qu'on nous a donné ; c'est pour cette raison qu'il n'est pas permis de regarder des peintures ou des statuës deshonnêtes, beaucoup moins de les conserver dans son logis, & de les laisser exposées aux regards & à la criminelle curiosité du public ; c'est donner & prendre le scandale en même temps ; car c'est un sujet de chûte non-seulement pour les ames foibles, & innocentes, mais encore pour ceux qui déclarent n'en ressentir aucune impression ; car quoi qu'en disent ces libertins, qui prétendent tirer avantage de leurs dissolutions, & qui se font un mérite de n'être point touchez d'une représentation inanimée, parce que peut-être ils sont trop accoûtumez à des réalitez vivantes, on peut assûrer certainement, que ces objets impudiques, en passant par les yeux ne manquent guéres d'aller jusqu'au cœur, & d'exciter des passions toûjours prêtes à se reveiller, & à s'enflammer, quelque assoupies & quelque éteintes qu'elles paroissent. *L'Abbé Monmorel Discours sur l'Evangile du vingtiéme Dimanche après la Pentecôte.*

C'est aussi un grand peché, de succomber au peché, ensuite du scandale qu'on a reçû.

Comme le Fils de Dieu est venu pour détruire les œuvres du démon. Le démon vient aussi, parle, écrit par le ministére de ses partisans & de ses suppôts, pour détruire les œuvres du Fils de Dieu ; pour établir dans le cœur le regne du peché, pour y effacer, & en arracher les impressions de la foi, & de la grace, pour se faire écouter au lieu de JESUS-CHRIST comme un maître d'illusion, d'erreur, & de mensonge. Ministere terrible de ces personnes scandaleuses ? & pour ainsi parler de ces Prédicateurs du vice, de parer & de nettoyer les maisons dont le démon avoit été chassé, afin qu'il y rentre, de lui préparer les voyes, de l'en remettre en possession, de lui donner la victoire sur le Fils de Dieu, & de lui fournir l'occasion d'en triompher avec insolence. Car c'est ce que font les scandaleux, qui travaillent à perdre les ames, & les asservir au démon, de l'esclavage duquel le Sauveur les avoit délivrées. C'est en un mot détruire l'ouvrage pour lequel il a tant sué & peiné, & employé tous les momens, & les travaux de sa vie. *Autheur anonyme.*

Le scandale détruit l'ouvrage du Sauveur, au lieu que le Sauveur est venu détruire l'ouvrage de l'ennemi deshommes.

On est tout autrement touché de ce que l'on voit, que de ce que l'on entend, ou de ce que l'on lit : une répréſentation au naturel rend l'objet présent, le met devant les yeux, & c'est voir la chose même que de voir la peinture. La passion n'attend point les réflexions de la raison ; elle s'excite à la vûë de son objet ; de sorte que si elle trouve dans un tableau ce qui a de l'attrait pour elle, elle n'examine pas si c'est une peinture ou une réalité : il suffit que la peinture lui rende la réalité présente ; elle renouvelle ses idées, ses impressions, & par conséquent rouvre les playes de l'ame ; les oreilles chastes sont blessées d'un discours contraire à la pudeur, & cette pensée retient souvent dans les bornes de l'honnêteté. Mais une peinture & une figure incapable de ces ménagemens, & ceux qui rougiroient d'entendre des entretiens peu honnêtes, ne font pas difficulté de jetter la vûë sur une répréſentation immodeste, &c. *Le même.*

Les peintures deshonnêtes sont des occasions de scandale.

C'est vous qui êtes une occasion de scandale, lorsque vous voulez avoir ou conserver dans vôtre maison, des tableaux, des statuës, des représentations, qui sont des sujets de chûtes à ceux qui les voyent ; c'est sur vôtre compte que pechent tous ceux qui y trouvent des sujets de peché : vous vous rendez même

Ceux qui exposent des peintures lascives dans leurs mai-

sons donnent occasion de scandale. coupables de la perte qui auroit pû arriver, à ceux que leur vertu en préserve, & qui correspondent à la grace qui les avertit & qui les touche. Vous avez tendu le piége, vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour les y engager. Je suppose que ce soit contre vôtre intention, il faudroit avoir une malice du démon, pour le faire dans cette vûë; mais cet ennemi des ames a pour vous cette intention, il se sert de vôtre ministere pour les surprendre. *Le même.*

Les ouvriers qui peuvent être cause de scandale par des ouvrages qui portent à l'impureté. Combien de célébres Autheurs qui ont causé du scandale dans le Christianisme, par la perte d'une infinité d'ames, les uns par leurs erreurs & les heresies qu'ils y ont répanduës par leurs livres empoisonnez & pernicieux. Combien de fameux ouvriers, peintres, sculpteurs, & artisans, qui ont laissé des ouvrages qui font l'admiration de tout le monde; mais en même temps qu'ils ravissent les esprits, foüillent l'imagination, & corrompent les mœurs, les uns par des peintures lascives, les autres par des statuës, sculptures, gravûres, & par d'autres représentations capables de porter au peché. Ce n'est point l'art de la peinture, de la sculpture, & d'autres semblables que l'on blâme, c'est l'abus que quelques-uns en font; l'art étant une chose bonne & utile vient de Dieu; l'abus en est la corruption, & c'est l'ouvrage de l'homme & du démon; l'art est institué pour orner & embellir le monde, non pour le couvrir de vices & de désordres; les ouvrages de l'art doivent être pour l'utilité publique, & non pas pour être des leçons d'impureté, de luxe, & d'autres passions criminelles. Que l'on en retranche tout ce que la cupidité y a fait entrer; que l'on n'y laisse que ce qui répond au dessein de celui qui est l'autheur des arts, aussi bien que de la nature, on aura sujet de loüer les ouvriers, leurs ouvrages, & ceux qui les conservent: mais on a bien sujet de trembler lorsqu'on pense que ces fameux ouvriers, dont les ouvrages scandaleux ont causé la perte de tant d'ames, souffrent peut-être les flammes éternelles de l'enfer, pendant qu'on leur donne de vaines loüanges sur la terre, & que l'on employe pour acheter leurs originaux curieux, de grandes sommes d'argent, qui seroient mieux employées en aumônes.. Mais n'a-t-on pas droit de blâmer maintenant les peintres, les sculpteurs, & les autres ouvriers, qui font de ces sortes d'ouvrages, pour leur demander compte de tant de pechez, & de scandales dont ils sont la cause? Considerent-ils que Dieu leur en fera rendre un compte rigoureux à son tribunal, & qu'il leur redemandera le sang de tant d'ames qu'ils ont plongées dans le désordre, par l'abus qu'ils ont fait de leur science & de leur art. Leurs ouvrages ont servi de piéges au démon pour perdre une infinité d'ames qui ne se seroient jamais perduës sans cela, qu'ils se souviennent de la malédiction que le Fils de Dieu fulmine contre ceux qui sont un sujet de scandale, & qu'ils craignent que le souverain juge ne leur fasse porter dans l'autre vie la peine de leur propre crime, & de ceux des autres auquel ils ont malheureusement contribué par leur scandale. *Le même.*

C'est une obligation indispensable de réparer le scandale qu'on a donné. C'est un principe inconstable, que si en offensant le souverain Seigneur, nous avons fait tort à nôtre frere, nous avons beau pleurer, gémir, lever les mains au Ciel, & satisfaire à la justice Divine, il nous reste toûjours une étroite obligation de dédommager celui à qui nous avons fait tort, & de remettre les choses à son égard, sur le même pied qu'elles étoient, autant qu'il sera en nôtre pouvoir; car quelque différent que soient les interêts de Dieu de

ceux de l'homme, ils sont cependant tellement unis & liez ensemble, qu'ils ne peuvent être séparez. Il semble même que Dieu exige de nous l'un avec beaucoup plus de rigueur que l'autre, puisqu'il nous facilite en cent manieres differentes ce qui le regarde, & qu'au contraire il ne se relâche en rien, dès qu'il s'agit de ce que nous pouvons nous devoir les uns aux autres. Or est-il un seul homme qui engagé dans le commerce du monde, n'ait été en sa vie coupable de quelque peché public, connu, scandaleux qui a porté le poison dans le cœur de ceux qui en ont été les témoins. Jugez-en par vous-même (mon cher Auditeur) oüi, jugez-en, vous jeune personne, dont tout les regards, dont toutes les démarches, dont tous les entretiens, dont toutes les manieres de s'habiller ne tendent qu'à plaire, & à inspirer une passion criminelle. Jugez-en, mondains, vous qui pour vous conformer aux maximes du siécle, menez une vie toute payenne, ne songeant qu'aux plaisirs, & aux divertissemens. Jugez-en, Peres de familles; juges, négotians; vous enfin qu'un désir insatiables d'amasser des richesses vous a dominé si long temps. Que de pechez de cette nature n'avez-vous pas confessez lorsque vous avez entrepris de vous convertir, & de rompre les liens qui vous tenoient attachez à la terre; Par consequent vous devez convenir que vôtre pénitence ne peut être véritable, ne peut être entiere & parfaite qu'autant qu'elle est proportionnée au scandale, qui naturellement a dû être la suite de vos crimes. *Le P. Estienne Chamillard dans un Sermon manuscrit.*

Quand les autres manquent à leur devoir, ce n'est pas une raison pour sortir des termes du nôtre, & l'injustice de leur procedé ne nous justifie point, quand nous prenons à leur égard, une conduite qui n'est point dans les régles. Les excès dans lesquels nous les voyons, nous avertissent de n'en pas commettre de semblables, & l'on ne doit pas moins trouver d'instruction dans les méchans exemples que dans les bons. Cependant comme le penchant de nôtre nature nous porte plûtôt vers le mal que vers le bien, la grace & la raison obligent à nous tenir toûjours en garde contre le mauvais exemple qui est toûjours contagieux. *L'Abbé de la Trappe dans ses Maximes Chrétiennes, tome 1.*

Le mauvais exemple des autres n'autorise pas nos fautes, & nos désordres.

Si la vérité éternelle nous défend d'être un sujet de scandale aux hommes; elle nous apprend aussi qu'il y a un scandale, duquel les gens de bien ne se mettent point en peine, & qui est purement sur le compte de ceux qui le prennent mal à propos. La conduite de JESUS-CHRIST, toute irrepréhensible qu'elle étoit, fut un sujet de scandale aux Pharisiens; ainsi si c'est une consolation pour ceux qui le servent, quand il arrive que leur innocence est attaquée, & que leur œuvres, aussi-bien que leurs intentions, étant pures, on ne laisse pas de leur donner de mauvais sens, & des explications désavantageuses. Quand nous avons fait ce que la vérité, la justice, & la charité demandent de nous, pour guérir les gens en de telles occasions, il faut demeurer en paix, les abandonner à leur injustice, les laisser dans leur créance, & cependant prier pour eux. *Le même.*

Il y a une espece de scandale dont on ne se doit point mettre en peine.

Plût à Dieu que la plûpart des Chrétiens voulussent suivre l'exemple de cet illustre Eléazar dont il est parlé dans le livre des Machabées. L'on vouloit contraindre ce vénérable vieillard à manger des viandes défenduës par la loi, jusques là même que ses plus intimes amis ayant pitié de sa vieillesse, lui persuadoient,

Comme le saint vieillard Eléazar aima mieux souffrir la

mort, que d'être cause d'un scandale en mangeant des viandes défenduës par la Loy.

pour contenter le Roy, d'user de viandes permises en faisant semblant d'avoir mangé de celles du sacrifice ; mais ce saint homme considérant son âge, l'éminence de sa dignité, la noblesse de sa race, l'honneur & l'antiquité de sa maison, & la vie irréprochable qu'il avoit mené dès son enfance, s'écria qu'il aimoit mieux mourir que d'user de dissimulation : Je ne veux pas, disoit ce grand cœur, que les siécles à venir, puissent accuser Eléazar d'une lâcheté si honteuse à sa religion ; ce seroit un scandale public, & un piége tendu aux jeunes gens, s'ils voyoient un vieillard de quatre-vingt-dix ans, après avoir servi le vrai Dieu toute sa vie, lui manquer de fidélité sur ses dernieres années, en renonçant à sa Loy, pour embrasser le culte des idoles ; car quand je me serai garenti de la fureur des hommes, je n'éviterai pas la main du Tout-puissant, ni la rigueur de sa justice ; au lieu qu'en mourant généreusement, je fais une action digne de mon âge, je laisse à la jeunesse un exemple de générosité, & je rend gloire à Dieu, qui m'en donnera la récompense. Voilà (Chrétiens) les généreux sentimens que vous devriez avoir lorsqu'il se présentera des occasions, où vous êtes en danger de donner de mauvais exemples aux enfans, dont on vous a confiez l'éducation ? Vous sentez-vous portez à perdre au jeu la meilleure partie du temps qui est si précieux, & qui vous est donné pour travailler aux affaires de vôtre famille & de vôtre salut ? Etes-vous sollicitez à quelques débauches ? Vous sentez-vous disposez à entretenir vôtre luxe au peril de tous vos biens, & peut-être de celui de tous vos créanciers ? Dites-vous à vous mêmes comme l'illustre Eléazar, non je ne tomberai pas dans une lâcheté si honteuse à ma Religion & à mon devoir. Ce seroit un scandale public, & un piege tendu aux jeunes gens, s'ils voyoient des gens respectables pour leur âge, ou pour le rang qu'ils tiennent au-dessus d'eux, s'écarter si fort de leur devoir, & quitter le service du vrai Dieu, pour embrasser le culte du monde, & de toutes ses idoles. *Autheur moderne.*

Le scandale que donne un homme de réputation est plus pernicieux que celui des gens du commun.

Le scandale est d'autant plus pernicieux que celui qui le cause est plus connu par son crédit, ou par sa dignité, ou par sa doctrine : car si c'est un pecheur distingué par un rang considérable, le scandale de ses désordres se répand avec le bruit qui les publie ; c'est un embrasement dont les étincelles volent par tout ; c'est un cadavre empressé, dans une place publique ; c'est une source commune empoisonnée : que si c'est un pecheur élevé par son crédit, il trouve autant d'imitateurs, qu'il y a d'esprits interessez qui l'approchent ; chacun s'efforce de gagner ses bonnes graces, en imitant sa conduite ; & le crime d'un seul homme devient en peu de tems le crime de tout le monde : Que si c'est un pecheur en reputation par sa doctrine, c'est alors que le scandale est plus funeste, dit saint Augustin, parce que les peuples grossiers n'ayant pas assez de lumieres pour juger des choses de la religion par eux-mêmes, regardent toutes les fautes des sçavans comme des raisons qui justifient les leurs, opposant aux murmures secrets de leur conscience, l'exemple public d'un homme reconnu pour habile de tout le monde. *L'Abbé de Jarry.*

Combien le scandale est-il dangereux, lorsqu'il vient de personnes engagées par les obligations particulieres de leur état, à édifier le prochain ; lorsqu'un pere change les leçons de pieté & de vertu, qu'il doit à ses enfans & à ses domestiques, en des exemples de débauche & de libertinage ; lorsqu'une femme

femme Chrétienne, oubliant les devoirs, ausquels le nom de mere l'engage, ne rougit point de scandaliser les jeunes personnes, par des commerces trop connus au monde pour être cachez à sa famille; lorsqu'un Magistrat abusant d'une authorité que le Prince lui a mise entre les mains, pour punir l'injustice, & proteger la foiblesse, ne se sert de son pouvoir, que pour opprimer l'une, & faire triompher l'autre, & que son cœur en proye à des passions publiques & connuës, laisse un chemin ouvert à tous ceux qui voudront le séduire & le corrompre. Pensez-y sérieusement, vous qui tenez quelque rang dans le monde, souvenez-vous que la grandeur de vos crimes est proportionnée à celle de vôtre condition; que Dieu vangera dans toute sa rigueur les ames que vous scandalisez. *Le même.*

Regle de conduite quand on doute si une action bonne, ou indifferente ne causera point de scandale.

Lorsque les obligations de nôtre état nous engagent à de certaines choses, ou que l'Eglise en peut tirer de grands avantages, nous devons les entreprendre, à l'exemple du Sauveur & des Apôtres, quoique nous prevoyons bien, qu'il se trouvera des esprits mal faits, qui s'en scandaliseront. Mais si la gloire de Dieu, l'utilité de l'Eglise, le soin de nôtre salut, ou la nécessité qui n'a point de loi, ne justifient point nos actions ou nos entreprises, quelques innocentes, quelques saintes même qu'elles nous paroissent, si nous craignons avec sujet que l'on s'en scandalise, nous devons ménager le salut de nos freres, préférablement aux autres motifs, que nous pourrions avoir; parce que malheur à celui par qui vient le scandale, dit Jesus-Christ. *Le même.*

Nous devons en qualité de Chrétiens, opposer l'exemple de nôtre vie aux scandales publics.

On outrage Dieu de toutes parts; une licence effrenée semble avoir ouvert la porte à tous les crimes; à peine paroît-il le moindre vestige de pieté dans le monde; ainsi l'Eglise n'a plus d'espérance que dans un petit nombre de gens de probité. Soyons de ce nombre, voici le tems de faire connoître que nous sommes ses véritables enfans; c'est en nos mains qu'elle remet ses interêts; c'est donc à nous à la dédommager, pour ainsi dire, de toutes ses pertes, à soûtenir sa gloire, par des exemples de vertu, aussi publics que les scandales qui la deshonorent; à nous roidir contre ce torrent d'impieté qui se déborde de toutes parts, à condamner ouvertement par une vie, qui soit une censure de la leur, ce que nous ne pouvons réformer. *Le même.*

Les personnes scandaleuses sont les prédicateurs du démon.

Dieu a ses Prédicateurs, mais le monde & le démon ont les leurs: car peut-on appeller autrement ces personnes toutes dévoüées à repandre dans les autres les maximes de l'impieté & du vice? Ces libertins, dont la bouche est comme un sépulchre ouvert, qui exhale en tous lieux une odeur de mort, de corruption & de scandale: ces femmes mondaines, qui sont comme des amorces publiques propres à nourrir la concupiscence des yeux sensuëls & adulteres, & qui portant le brasier allumé de leurs passions dans leur cœur, en sement les fatales étincelles dans tous les lieux où elles passent, par l'immodestie de leur vêtement & l'indecence de leur conduite. Un jour viendra que cette tête, maintenant l'idole du monde, se changera en un crane hideux & décharné. Un jour viendra que ce corps puant, & corrompu, fera une réparation publique, à Jesus-Christ crucifié par la pourriture honteuse, dont toute sa délicatesse sera suivie. Un jour vien-

dra, où Dieu demandera ces ames, le prix de ses sueurs & de son sang, que vous lui avez arrachées des mains ; où après avoir été les instrumens du démon pour damner les hommes, vous deviendrez les compagnes éternelles des supplices qu'il souffrira pour ce détestable emploi, & où toutes ces victimes infortunées, qui auront péri par les piéges, que vous leur aurez tendus, s'éléveront ensemble contre vous, pour demander vengeance de leur perte, dont vous aurez été la principale cause. ***L'Abbé du Jarry, Panégyrique de saint Dominique.***



SERVICE DE DIEU;

SA DOUCEUR, SES AVANTAGES sur le service du monde ; Fidelité au service de Dieu, &c.

AVERTISSEMENT.

Nous avons déja parlé de la ferveur au service de Dieu ; de la pratique des bonnes œuvres ; de la fidelité dans les petites choses ; de la douceur de la Loy de l'Evangile ; de l'observation des Commandemens de Dieu ; de l'esclavage des serviteurs du monde, & de plusieurs autres sujets, qui ont du rapport, ou quelque liaison avec le sujet que nous traitons icy : mais cela n'empéche pas que le service de Dieu pris en général, & détaché des circonstances ou des moyens particuliers de servir la divine Majesté, ne soit une matiere utile & propre de la Chaire, puisque tous les autres sujets aboutissent là, & que c'est le fruit qu'on doit tirer de tous les autres Sermons.

Il faut pourtant avoüer que comme ce sujet comprend toute la Morale Chrêtienne, l'observation de tous les préceptes, la pratique de toutes les vertus, & la fuite de tous les vices ; un discours sera vague, si l'on ne s'en tient à la these générale, sans s'étendre par de longues inductions sur les états, qui sont plus avantageux pour le service de Dieu ; tels que sont l'état Ecclesiastique & l'état Religieux, dont l'obligation est aussi plus indispensable. Mais il faut seulement porter les Chrêtiens à servir ce souverain Maître, exposer les motifs qui les y obligent, pris de la qualité de Chrêtien ; de la profession qu'ils ont faite au Baptême ; des bienfaits de Dieu ; des recompenses qu'il promet à ses serviteurs, & sur tout de la grandeur, & de la gloire qu'il y a de le servir.

Il faut encore prendre garde de confondre ce sujet, ainsi distingué & spécifié avec celui de la devotion, dont nous avons traité en son lieu ; car quoique ces deux sujets semblent n'en faire qu'un, & ne different que dans la maniere de les traiter, & que tout ce qui se dit l'un, puisse se dire de l'autre, nous avons jugé à propos de les séparer ; parce que l'un & l'autre fournit assez de matiere pour differens desseins.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. OSTENDAM *vobis hodie, cui potissimum servire debeatis. Josué 24.* L'homme a beau se flatter de la qualité de libre, quelque jaloux qu'il soit de sa liberté, qu'il regarde comme un appanage de sa nature; il cherche un maître partout, & se livre volontiers au premier qui se presente, en s'attachant de cœur & d'affection aux biens de cette vie, dont il se fait l'esclave volontaire; tels que sont les richesses, les honneurs, les plaisirs, & toutes ses passions, qui sont autant de maîtres impérieux, à qui nous obéïssons lâchement; mais je veux vous faire voir quel est le véritable & légitime, à qui nous devons uniquement consacrer tous nos services : & ce maître n'est autre que Dieu, qui est à la vérité le souverain Seigneur du ciel & de la terre; mais particulierement à l'égard de l'homme, le plus grand, & le meilleur de tous les maîtres. Je dis, 1°. le plus grand, dont la grandeur éleve à une dignité & à un rang d'honneur incomparable ceux qui sont du nombre de ses serviteurs. 2°. Je dis le meilleur de tous les maîtres; c'est-à-dire, celui, au service duquel on trouve plus de douceur; celui qu'il est plus facile de contenter, & dont on est le mieux recompensé. Ainsi, la grandeur du maître que nous servons fait nôtre gloire, & nous engage à soûtenir la glorieuse qualité de serviteurs d'un si grand maître. Sa bonté & sa douceur, nous engagent par nos propres interêts à le servir fidelement, & par reconnoissance des grands avantages que nous trouvons à son service. En deux mots, sa grandeur, & sa bonté sont les deux motifs, qui nous doivent porter à le choisir pour maître, *Josué 24.* & à nous déclarer ses serviteurs : *Ostendam vobis hodie cui potissimum servire debeatis.*

Premiere Partie. Dieu est un grand maître. C'est le premier motif qui nous doit engager à son service. 1°. Sa grandeur; c'est-à-dire, l'excellence de sa nature, & l'élevation de cet Etre Souverain au-dessus de tous les êtres, lui donne droit de commander, & imposer à toutes les créatures intelligentes, une obligation indispensable de le servir; c'est une vérité & un principe qui n'a besoin que des seules lumiéres de la raison : & c'est sur ce fondement que le Philosophe établit toute la politique, que ce qui est dans la vie civile, aussi-bien que dans la nature; ce qui est supérieur par quelque titre d'excellence, de génie, de noblesse, de capacité, a un droit acquis & naturel de commander, & qu'il est du bon ordre que ce qui lui est inférieur, lui soit soûmis. Or sur ce principe, quelle est la grandeur, l'excellence de cet Etre souverain au-dessus de nous? Les Anges font gloire d'être ses Ministres pour exécuter ses ordres; toutes les créatures, les cieux, les astres, les élemens lui obéïssent à point nommé, & pour le regard des hommes, dont il exige des services volontaires, ne doivent-ils pas se faire honneur d'être serviteurs d'un si grand Maître? ne doivent-ils pas préférer cette qualité à toutes les autres? doivent-ils rougir d'être à son service, & obliger par-là ce divin Maître à rou-

gir de les avoüer pour ses serviteurs ? Ne doivent-ils pas plûtôt se faire honneur de ce titre, à l'exemple des anciens Patriarches, des Prophetes, des Apôtres, qui n'ont pas crû qu'il en eût de plus glorieux ? ne doivent-ils pas s'efforcer de le mériter par des services dignes de lui, comme parle saint Paul : *Ut ambuletis digne Deo.* 2°. Dieu en conséquence de sa souveraine grandeur, a un domaine souverain sur toutes les créatures qui lui sont nécessairement soumises ; mais à l'égard de l'homme, qu'il considére & qu'il traite avec quelque sorte de respect, comme parle l'Ecriture, il exige une servitude volontaire, il ne veut pas qu'il le serve en esclave ; mais de son plein gré, & en qualité d'ami plûtôt que de serviteur, comme il dit lui-même : *Non dixi vos servos, sed amicos.* Mais comme l'empire & le domaine qu'il a sur nous est inalienable, si nous refusons d'être à lui en qualité de serviteurs fideles, nous y serons en qualité d'esclaves rebelles, qui serviront à faire paroître sa justice. 3°. Ajoûtez, à ces deux titres, qui sont sa grandeur, & son souverain domaine qu'il a sur nous, comme nôtre Créateur, un troisiéme droit de nous assujettir à son service, & qu'il n'a pas crû indigne de sa grandeur, c'est de nous avoir achetez, ou plûtôt rachetez ; parce que nous nous étions livrez à un autre maître par le peché : & par ce moyen nous nous étions soustraits à son domaine & à son service, pour nous rendre esclaves du peché & du démon, comme dit l'Apôtre saint Pierre. Or après nous avoir délivrez de cet esclavage au prix de sa vie & de son sang, & nous avoir acquis la liberté des enfans de Dieu, nous ne devons vivre que pour lui, & pour son service ; c'est la conséquence qu'en tire saint Paul : *Ut jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est.* Ainsi à moins d'être insensibles à un si grand bienfait, qui renferme tous les autres, nous devons être tout à lui ; c'est pourquoi il faut finir ce point par une protestation d'être avec sa grace, éternellement fideles à son service.

Joan. 15.

2. ad Cor. 5.

Seconde Partie. Dieu est le meilleur de tous les maîtres ; ce qui fait qu'il y va de nôtre interêt de nous attacher à son service, & d'y persévérer jusqu'à la mort. 1°. C'est un maître commode, qui ne commande rien qui soit audessus de nos forces, rien de trop rude ou de trop difficile, qui se contente du peu que nous faisons pour son service, & qui a plus d'égard à l'affection & à la bonne volonté, qu'à la grandeur des services que nous lui rendons. Surquoi il faut faire un paralelle, ce qu'il y a à souffrir au service du monde, & des autres maîtres, dans tous les états & dans toutes les conditions. 2°. C'est un maître plein de bonté & de douceur, qui adoucit par l'onction de sa grace les peines & les travaux de ses serviteurs : d'où vient que c'est avec raison qu'il nous assûre que son joug est doux, & le fardeau qu'il nous ordonne de porter, tres-léger. 3°. C'est un maître libéral, qui nous tient compte de tous les services que nous lui rendons, & qui n'attend pas seulement à les recompenser dans l'autre vie ; mais qui commence dès celle-cy, par les douceurs & les consolations qu'il fait ressentir à ses serviteurs, & qui payent déja au centuple tous leurs travaux.

1°. La qualité de Chrétiens que nous portons nous engage à servir Dieu fidelement. 2°. Toute la Doctrine Chrétienne se réduit à sçavoir la maniere dont on doit le servir. II.

Pour le premier Point. C'eſt la profeſſion que nous avons faite au Baptême, de renoncer au monde, à ſes pompes, & à toutes ſes vanitez, pour ne penſer qu'à ſervir Dieu. Secondement. La premiere vérité qu'on nous enſeigne dans la Religion que nous embraſſons, eſt que nous ne ſommes au monde que pour aimer & ſervir Dieu, & que c'eſt la fin pour laquelle nous ſommes créez, afin de le ſervir, n'étant créez que pour lui & pour ſa gloire. Troiſiémement. Parce que tout nôtre bonheur conſiſte à l'aimer & à le ſervir en cette vie, & que nous ſerons grands dans l'autre, à proportion de nos ſervices.

Pour le ſecond; La Religion Chrétienne nous apprend que pour ſervir Dieu comme il le ſouhaite, & comme nous ſommes obligez, il faut: 1°. Obſerver exactement ſes loix & ſes commandemens. 2°. Rapporter toutes nos actions à ſa gloire, & n'avoir en vûë que de travailler pour lui. 3°. Avoir une volonté ſincere de n'abandonner jamais ſon ſervice, & de jamais ne l'offenſer.

III. Il y a particulierement trois choſes à conſidérer dans le ſervice de Dieu. 1°. L'honneur & la gloire qu'il y a d'être au ſervice de ce ſouverain Seigneur de l'univers.

2°. Les avantages que nous en recevons dans cette vie, ſa protection particuliere; la paix de conſcience; la liberté des enfans de Dieu; l'exemption de l'eſclavage de nos paſſions, & de la ſervitude de ce monde.

3°. Les recompenſes que nous eſpérons dans l'autre vie, & l'héritage de ſon Royaume qu'il promet à ſes ſerviteurs.

IV. 1°. Dieu a droit d'exiger de nous, que nous lui conſacrions tous nos ſervices; en qualité de Créateur qui nous a créez uniquement pour cela; en qualité de ſouverain Seigneur, qui nous peut commander ce qu'il lui plaît; en qualité de nôtre derniere fin, qui fera nôtre ſouverain bonheur, qu'il veut que nous méritions par les ſervices que nous lui rendons.

2°. Il faut montrer que nous ſerions heureux, & que Dieu ſeroit content de nous, ſi nous faiſions pour ſon ſervice, ce que nous faiſons pour le ſervice du monde.

V. Il y a les trois ſortes de biens dans le ſervice de Dieu, qui ne ſe trouvent point dans le ſervice du monde.

1°. Le bien honorable, *ſervire Deo regnare eſt.* Au lieu que l'eſclavage du monde & de nos paſſions, eſt honteux.

2°. Le bien utile, nous y acquerons une infinité de mérites pour le Ciel, où nous en recevrons une recompenſe éternelle.

3°. Le bien agréable & delectable. Nous y trouvons la paix, & nous y goutons les véritables plaiſirs.

VI. 1°. L'obligation que nous avons de ſervir Dieu. Nous ſommes à lui, puiſque nous ſommes ſon ouvrage, il a donc droit de diſpoſer de nous, & d'exiger nos ſervices. De plus, nous ſommes pour lui, c'eſt pour l'honorer & le ſervir que nous avons reçû l'être. Enfin, tout nôtre bonheur conſiſte à être fidele à ſon ſervice.

2°. Quels ſont les ſervices qu'il exige de nous? Ce ſont à peu près les mêmes, que ceux que les fideles ſerviteurs rendent à leurs maîtres. Se mettre en peine de ſçavoir ſa volonté, & ce qu'il ſouhaite de nous: *Domine quid me vis facere?* comme dit ſaint Paul, ſi-tôt qu'il fut converti. L'executer avec

promptitude & fidelité ; ne jamais rien faire qui lui puisse déplaire.

3°. Comment il le faut servir, & les conditions que Dieu exige de ses serviteurs. Elles ne sont pas trop dures, puisque ce sont les mêmes que saint Paul demande dans les serviteurs à l'égard de leurs maîtres ; sçavoir, de le servir avec crainte ; mais avec une crainte filiale : *Cùm timore & tremore*. Avec simplicité; c'est-à-dire, avec une droite intention de lui plaire : *Cum simplicitate*. Avec une volonté prompte, & avec allegresse : *Cum bona voluntate*. Dieu ne veut point de lâches à son service.

1°. Les motifs qui nous doivent engager au service de Dieu ; sçavoir, la justice ; nous lui devons tout ce que nous sommes ; ce que nous avons ; tout ce que nous faisons. L'interêt. Nous y trouvons tous les avantages imaginables. La reconnoissance. Que pouvons-nous faire moins pour un Dieu qui nous comble à tous momens de bienfaits ? VII.

2°. La maniere dont Dieu veut être servi. Il faut le servir librement ; car il rebute les services involontaires, qu'on lui rend par force, & par contrainte. Il veut qu'on le serve avec joye, & non pas avec chagrin & à regret ; il faut le servir avec persévérance : il ne veut point de serviteurs bizarres & inconstans.

Sur la différence qu'il y a entre le service du monde, & le service de Dieu. VIII.

1°. Le service du monde est rude & difficile. Il demande des sujetions fâcheuses, & souvent injustes. Au lieu que le service de Dieu est doux ; parce que par le moyen de ses graces, il nous donne le moyen d'accomplir ce qu'il nous commande, & nous y fait trouver de la joye.

2°. Le service du monde est infructueux & stérile : on travaille beaucoup, & le plus ordinairement on ne gagne rien ; pour un qui parvient, il y en a mille qui sont frustrez de leur espérance ; & le peu qu'on y gagne ne vaut pas la peine qu'on se donne.

3°. Le service du monde est honteux ; on s'abbaisse à des choses indignes : au lieu que le service de Dieu est infiniment honorable.

1°. De tous les maîtres, Dieu seul est en droit de nous obliger à le servir en esprit & en vérité : nous en avons déja apporté les raisons. C'est la premiere Proposition. IX.

2°. Cependant de tous les maîtres, Dieu est ordinairement le plus mal servi ; car qui fait pour lui ce que l'on fait pour le monde, & pour les Souverains de la terre ? Seconde Proposition. *Pris du Dictionnaire Moral.*

1°. Il n'y a rien de plus glorieux que le titre de serviteurs de Dieu, qui nous donne en même temps la qualité de ses amis & de ses enfans ; qui nous assûre sa protection, & qui nous donne droit à l'héritage du Ciel. X.

2°. Rien de plus indigne que de lui refuser les services qui lui sont dûs ; d'agir contre son service, ou de le servir avec négligence. *Pris du P. Duneau, tome 1. de sa Dominicale.*

FIDELIS servus & prudens, quem constituit Dominus super familiam suam, &c. Deux qualitez que doit avoir un véritable serviteur de Dieu. XI.

1°. La fidelité à ménager & à procurer les interêts de ce Maître souverain ; à les préférer aux siens propres par un désinteressement parfait ; à le

servir en toutes choses avec soin, avec empressement, & avec ardeur.

2°. La prudence, qui consiste à le servir selon son état; à ne rien entreprendre qui passe nos forces; à prendre ses mesures pour venir à bout de ce qu'on entreprend pour le service de ce divin maître.

XII. SUR la différence entre le service de Dieu, & le service du monde.

1°. Le monde est un maître cruel & insupportable. Et Dieu est un maître doux, qui traite ses serviteurs avec une bonté charmante.

2°. Le monde est un maître phantasque & capricieux, qu'on ne peut presque jamais contenter. Et Dieu est un maître condescendant à nôtre foiblesse, qui se contente de ce que nous pouvons faire pour lui.

3°. Le monde est un maître infidele, ingrat, qui promet beaucoup; mais qui frustre ses serviteurs, & qui les abuse par une fausse espérance; au lieu que Dieu est fidele dans ses promesses, & magnifique dans ses recompenses, &c.

XIII. ON peut peut faire voir dans les deux Parties d'un Discours:

1°. Qu'au service de Dieu les peines qu'il y a à souffrir sont infiniment moindres & plus légéres, qu'au service du monde.

2°. Qu'au contraire, les joyes qu'on goute au service de Dieu, sont infiniment plus grandes. Et ainsi l'on compare peines avec peines, joyes avec joyes; & on conclut delà, que le service de Dieu est préférable à celui du monde. *Pris de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, tome 2. des Sermons particuliers.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Péres. SAint Augustin, *Tract.* 85. *in Joannem*, distingue deux sortes de personnes qui servent Dieu; les unes par amour, & les autres par crainte; & explique deux manieres de craindre Dieu.

Le même, *in exposit. super magnificat:* remarque & explique quatre sortes de servitudes que Dieu exige de ses créatures.

Le même, *Tract.* 41. *in Joann.* parle de la servitude du peché, & de la misere de la servitude du monde.

Le même, *Epist. alias* 39. *nunc* 26. exhorte fortement un jeune homme à embrasser le service de Dieu.

Saint Jérôme, *Epist.* 13. montre que le nom de Chrétien & de serviteur de Dieu, est quelque chose de grand en soy; mais n'est rien en effet, quand on sert Dieu d'une maniere indigne d'un si beau nom.

Saint Chrysostome, *Epist.* 7. *ad Theodorum Monachum*, montre que personne ne sera ni véritablement libre, ni exempt de soins, que celui qui vit pour JESUS-CHRIST, & qui le sert fidelement.

Le même, Exhortation, sur le chap. 28. de saint Matthieu, fait voir que ce que

que Dieu nous commande, est facile à exécuter, & que cette facilité fera un jour nôtre condamnation, & sera cause que nous serons plus sévérement punis.

Le même, *Homil.* 11. *in* 1. *ad Corinth.* montre que nous ne devons vivre que pour celui qui nous a rachetez ; parce que nous sommes à lui, & que nous lui appartenons par ce titre.

Saint Paulin, *Epist.* 25. montre que nous ne devons préférer le service d'aucun maître à celui de Dieu.

Saint Fulgence, *Epist.* 4. montre qu'un Chrétien doit toûjours vivre en Chrétien, & servant le plus grand de tous les maîtres.

S. Chrysologue, Sermon 14. fait une agréable peinture du service du Seigneur.

Saint Bernard, *Serm.* 2. *in cap. Jejunii*, montre ce qu'il faut faire pour être un véritable serviteur de Dieu.

Le même, *lib. Sentent.* ou celui qui est autheur de ce livre, *num.* 2. *&* 5. fait voir qu'il y a quatre maîtres, qui attirent les hommes à leur service, par différentes manieres.

Cassien, liv. 10. de ses Institutions Monastiques, chap. 1. 2. 3. & 4. donne des régles sur les moyens de rendre à Dieu les services qu'on lui doit, & represente les illusions & les vices où tombent les prétendus serviteurs de Dieu.

Quelques Saints Peres en parlant de la dévotion, qui n'est autre chose que la maniere de bien servir Dieu, parlent des conditions nécessaires pour bien servir Dieu, comme saint Augustin dans le livre de la vraye Religion. Saint Ambroise sur le Pseaume 118. Saint Anselme dans ses Soliloques. Et nous en avons rapporté d'autres dans les titres, *de la Ferveur* ; *des Commandemens de Dieu* ; *de la Loy de l'Evangile* ; *des obligations du Baptême*, *&* *du nom de Chrétien*. On pourra consulter ces titres, qui ont du rapport à celui-cy.

Hieronymus Platus, *de bono statu Religiosi.* *l.* 1. *c.* 3. montre que l'homme n'est point à lui-même, mais à Dieu ; & rapporte sept raisons principales, pour lesquelles il est obligé de le servir.

Le P. Loüis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs, fait un ample Traité sur ce sujet. Dans le chap. 1. il montre que l'Etre souverain de Dieu nous oblige à le servir. Dans le second, que nous y sommes engagez par le titre de création. Dans le troisiéme, §. 1. combien il est indigne de ne pas servir Dieu. Et dans les chapitres suivans, que nous y sommes obligez par les bienfaits de nôtre rédemption ; de nôtre justification ; de nôtre prédestination. Les Livres spirituels & autres.

Combolas, livre intitulé : *Le modelle de la vie Chrétienne.* Dans le chap. 5. §. 2. montre que le Chrétien ne doit pas vivre pour soy-même ; mais pour Dieu, & pour son service. Au chap. 6. §. 4. il montre qu'on ne peut faire un accord du monde & de ses maximes avec le service de Dieu. Au chap. 8. §. 8. il montre que l'homme ne doit jamais interrompre le service qu'il doit rendre à Dieu, non plus que le reste des créatures. Et au §. suivant il montre que toutes les choses de ce monde ont leur temps marqué ; mais que le service de Dieu est de tous les temps ; parce que nous sommes toûjours à lui. Et dans le 13[e]. paragraphe du même chapitre, il montre que le Chrétien devroit servir Dieu toute sa vie, quand même elle seroit éternelle.

Eusebius Nierembergius, tome de ses Homelies, en a plusieurs sur cette matiere, où il traite de l'esclavage de ceux qui sont au service du monde, & de la douceur du joug du Sauveur.

Le Pere Croiset, premier tome de ses Réflexions Chrétiennes, traite des préjugez qui combattent la douceur de la vertu.

Le P. Guilleminot, livre intitulé : *La Sagesse Chrétienne*, chap. 3. montre que nous ne sommes pas à nous, mais à Dieu.

Rodriguez, liv. 1. traité 3. ch. 13. où il traite de la pureté d'intention, parle des motifs que nous devons avoir en servant Dieu.

Le Sieur Pean, livre intitulé : *L'Ecole de* JESUS-CHRIST, ch. 3. montre l'étroite & indispensable obligation que nous avons de servir Dieu.

M. Boudon, livre intitulé : *Le Chrétien inconnu*, ch. 4. montre que le Chrétien a pour son Seigneur & son Souverain, Dieu, auquel il doit consacrer tous ses services.

Dandinus, *in Ethicis Sacris*, *l.* 44. *c.* 6. montre la gloire qu'il y a d'être au service de Dieu, & rapporte le sentiment des Saints Peres sur ce sujet.

Saint François de Sales, dans l'Introduction à la Vie Devote, sous le nom de Dévotion, dit tout ce qu'on peut dire de solide sur le service de Dieu. Et nous avons rapporté dans le titre de la Dévotion, quantité d'Autheurs qui parlent de cette vertu ; & ce qu'ils en disent se peut aisément appliquer au sujet que nous traitons.

Les Prédicateurs modernes.

Outre les Prédicateurs qui ont parlé de la dévotion, de la ferveur, & de la douceur du joug du Sauveur, voicy ceux qui ont plus particulierement parlé du service de Dieu.

Le P. Texier, dans la Dominicale, troisiéme Dimanche d'après Pâques, a un Sermon entier sur la douceur du service de Dieu ; & sur les joyes des gens de bien.

M. Biroat, troisiéme Sermon pour le troisiéme Dimanche de Carême, montre qu'on ne peut partager l'empire que Dieu a sur nous, sans le détruire.

Le P. de la Colombiere, Sermon 48. montre qu'un Chrétien doit toûjours vivre en Chrétien, en servant le plus grand de tous les maîtres.

Le même, Sermon 58. montre qu'on ne peut servir Dieu, & le monde en même temps.

Le P. Duneau, sur le quatorziéme Dimanche après la Pentecôte, montre la même chose, & combien c'est un titre glorieux d'être serviteur de Dieu.

Le même, sur l'Evangile : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, & quæ sunt Dei Deo :* parle du service que nous devons rendre à Dieu.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux Sermons de suite, l'un sur l'avantage qu'il y a de servir Dieu, & l'autre sur la ferveur avec laquelle on le doit servir.

M. Sarazin, dans son Avent, Sermon qui a pour titre : *Réparation de nôtre volonté, par la soûmission à la sienne.* La seconde partie de ce Sermon est sur la soûmission & le service que nous devons à Dieu.

M. Joly, dans ses Oeuvres mêlées, Discours sur les devoirs des peuples envers Dieu, & envers les Rois.

L'Autheur des Discours Chrétiens, tome 4. Discours pour le 22e. Dimanche après la Pentecôte, parle des devoirs de l'homme chrétien envers Dieu, & envers le Souverain.

Le P. d'Orleans, dans le Sermon sur la sévérité de l'Evangile, dit beaucoup de choses sur le service de Dieu.

L'Autheur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, Sermons

particuliers, tome 2. en a un, où il montre qu'il y a moins de peine, & plus de joye au service de Dieu, qu'au service du monde.

Busée, *in Viridario.* Titul. *Perfectio.*
Labatha. *Titul. Servi Dei.*
Spaner Polianthea Sacra. *Titul. Servum Dei.*
Summa Prædicantium.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies. Deuteron. 6 & Matth. 4.

Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu le serviras lui seul.

Et nunc Israël quid Dominus tuus petit à te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, & ambules in viis ejus, ac servias Domino Deo tuo in toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ. Deuteron. 10.

Maintenant Israël, qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu demande de toy, sinon que tu craigne le Seigneur ton Dieu, & que tu marche dans ses voyes, & que tu serve le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame.

Dominum Deum tuum timebis, & ei soli servies, ipsi adhærebis. Ibidem.

Tu craindras le Seigneur ton Dieu; tu le serviras, & tu t'attacheras uniquement à son service.

Timete Dominum, & servite ei, perfecto corde, atque verissimo. Josue 24.

Craignez le Seigneur, & le servez véritablement, & d'un cœur parfaitement soumis.

Eligite hodie, cui potissimum servire debeatis. Ibidem.

Choisissez aujourd'hui quel maître vous devez servir par préférence à tous les autres.

Servite Domino in omni corde vestro. 1. Regum, c. 12.

Servez le Seigneur de tout vôtre cœur.

Timete Dominum, & servite ei in veritate, & ex toto corde vestro. Ibidem.

Craignez le Seigneur, & le servez en vérité, & de tout vôtre cœur.

Vade, & loquere ad servum meum David. 2. Regum, c. 7.

Allez, & parlez à mon serviteur David.

Testes vos estis, quia ipsi elegistis Dominum, ut serviatis ei. Josue 24.

Vous m'êtes fideles témoins, que vous avez choisi le Seigneur pour le maître que vous voulez servir.

Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis, homo simplex & rectus, ac timens Deum, & recedens à malo? Job. 1.

N'as-tu pas consideré mon serviteur Job, & n'as-tu pas reconnu qu'il n'a point son semblable; c'est un homme d'une grande droiture & simplicité, qui craint Dieu, & qui fuit le mal.

Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore. Psalm. 2.

Servez le Seigneur avec crainte, & réjoüissez-vous en lui avec tremblement.

Deus meus es tu, & bonorum meorum non eges. Psalm. 15.

Vous êtes mon Dieu, & vous n'avez nul besoin de mes biens.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Psalm. 20.

Vous l'avez prévenu de vos bénedictions pleines de douceur.

Ministri ejus qui facitis voluntatem ejus. Psalm. 102.

Anges, ministres du Seigneur, qui executez ses volontez.

Mihi autem adhærere Deo bonum est. Psalm. 72.

Il m'est expédient & avantageux de m'attacher à Dieu.

Bonitatem fecisti cum servo tuo Domine. Psalm. 118.

Seigneur, vous avez usé de vôtre bonté envers vôtre serviteur.

Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ. Psalm. 115.

Je suis vôtre serviteur & le fils de vôtre servante.

Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, & sicut oculi ancillæ in manibus Dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum. Psalm. 122.

Comme les yeux des serviteurs sont entre les mains de leurs maîtres, & les yeux d'une servante entre celles de sa maîtresse ; de même nos yeux sont vers vous, Seigneur.

Servus meus es tu Israël, in te gloriabor. Isaïæ 49.

Vous êtes mon fidele serviteur, Israël ; c'est en vous, & par vous que je serai glorifié.

Servite Domino in veritate. Tob. 14.

Servez le Seigneur en vérité.

Servite Domino in lætitiâ. Psalm. 99.

Servez le Seigneur avec joye.

Confregisti jugum, & dixisti non serviam. Jerem. 2.

Vous avez rompu mon joug, & mes liens, & vous avez dit ; non, je ne servirai pas.

Millia millium ministrabant ei. Daniel 7.

Mille milliers d'Anges le servoient.

Si Dominus ego sum, ubi est honor meus? Malach. 1.

Si je suis vôtre Seigneur, où est l'honneur qui m'est dû ?

Convertemini & videbitis quid sit inter justum & impium, inter servientem Deo, & non servientem. Malach. 3.

Vous vous convertirez, & vous verrez la différence qu'il y a entre le juste & l'impie, & entre ceux qui servent Dieu, & ceux qui ne le servent pas.

Serve bone & fidelis intra in gaudium Domini tui. Matthæi 25.

Bon & fidele serviteur, entrez dans la joye de vôtre Seigneur.

Quis putas est fidelis servus & prudens, quem constituit Dominus super familiam suam. Matth. 24.

Qui est le serviteur fidele & prudent, que son maître a établi sur tous ses serviteurs, & sur toute sa famille.

Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. Matth. 25.

Qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténébres extérieures.

Jugum meum suave est, & onus meum leve. Matth. 11.

Mon joug est doux, & mon fardeau est léger.

Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris. Ibidem.

Prenez mon joug, & vous trouverez le repos de vos ames.

Nemo potest duobus Dominis servire. Matth. 6.

Personne ne peut servir deux maîtres à la fois.

Non potestis servire Deo & mammonæ. Ibidem

Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu & l'argent.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, & sequatur me. Luc. 9.

Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il renonce à soy-même, qu'il porte sa croix, & me suive.

Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, in sanctitate & justitiâ coram ipso, omnibus diebus nostris. Luc. 1.

Afin qu'étant délivrez des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, dans la sainteté & dans la justice, nous tenant en sa présence tous les jours de nôtre vie.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, & quæ sunt Dei Deo. Matth. 22.

Rendez à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui lui est dû.

Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes: amen dico vobis quod præcinget se, & faciet illos discumbere, & transiens ministrabit illis. Luc. 12.

Bienheureux seront les serviteurs, que le maître à son arrivée, trouvera veillans ; je vous dis en vérité, que s'étant ceint, il les fera mettre à sa table, & viendra les servir.

Paulus, servus Jesu Christi. Ad Rom. 1.

Paul, serviteur de JESUS-CHRIST.

Jacobus, Dei, & Domini nostri Jesu Christi servus. Jacob. 1.

Jacques, serviteur de Dieu, & de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Simon Petrus, servus & Apostolus Jesu Christi. 2. Petri 1.

Simon Pierre, serviteur & Apôtre de JESUS-CHRIST.

Judas Jesu Christi servus. Judæ 1.

Jude serviteur de JESUS-CHRIST.

Servire Deo vivo & vero. 1. ad Thessalonicens. c. 1.

Pour servir le Dieu vivant & véritable.

Jam non estis vestri, empti enim estis pretio magno. 1. ad Corinth. c. 6.

Vous n'êtes plus à vous-mêmes, vous avez été achetez d'un grand prix.

A quo quis superatus est, ejus & servus est. 2. Petri, c. 2.

Quiconque est vaincu, est esclave de celui qui l'a vaincu.

Exemples de l'Ancien Testament.

L'Apôtre admire le choix que fit Moïse du service de Dieu, & la préférence qu'il lui donna sur celui du monde ; car quoique ce grand Législateur du peuple de Dieu, eût été adopté par la fille de Pharaon, & qu'il eût été élevé en Prince à la Cour ; lorsqu'il fut devenu grand, éclairé d'une lumiére du Ciel, il renonça sagement à la qualité de Fils de cette Princesse, & foulant aux pieds toutes les grandeurs qu'il pouvoit attendre, il aima mieux se joindre aux Israëlites ses freres, quoi qu'accablez du joug d'une cruelle servitude, que de prendre plus long-temps part aux délices & aux douceurs qu'il goûtoit en la cour d'Egypte : *Moïses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis; magis eligens affligi cum populo Dei, quàm temporalis peccati habere jucunditatem.* Que ce choix est sage & judicieux ! que cet exemple est admirable ! Ne devrions-nous pas toûjours préférer de tenir compagnie aux gens de bien dans leur pauvreté, dans leurs mépris, & dans leurs souffrances, qu'aux méchans dans leur abondance & dans leur joye ? Ne sommes-nous pas mille fois plus heureux d'être au service du Sauveur, en prenant plûtôt part à ses douleurs & à ses ignominies, qu'aux grandeurs & aux joyes du monde, en nous en rendant les esclaves : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi.* C'est ce que nous apprend l'exemple de ce grand Législateur.

Moïse préféra le service de Dieu, à celui du monde, & aux grandeurs de la Cour.

Ad Hebr. 11.

Ibidem.

Josué ne trouva pas de meilleur moyen pour faire sentir aux Juifs leurs prévarications, & les faire rentrer dans leurs devoirs, que de leur dire ; c'est à vous-mêmes que je m'addresse ; considérez ce que vous avez promis, & ce que vous avez fait : n'avez-vous pas vous-mêmes choisi Dieu pour vôtre maître ; & quand vous l'avez choisi, n'avez-vous pas fait la résolution de le bien servir ? Il pouvoit, c'est la réflexion de saint Chrysostome, il pouvoit leur représenter le souverain domaine de Dieu sur eux ; il pouvoit prendre à témoin contre eux les graces qu'ils en avoient reçuës ; la protection dont il les avoit honorez ; les victoires qu'ils n'avoient remportées que par son moyen : mais sans s'arrêter à tout ce détail, il se contente d'en appeller d'eux-mêmes à eux-mêmes ; d'eux-mêmes prévaricateurs, à eux-mêmes engagez par leur choix, & par leur serment ; quand tout autre témoignage étranger n'auroit pas sur vos esprits & sur vos cœurs, la force qu'il doit avoir, celui de vôtre conscience ne vous représente-t-il pas vivement ce que vous avez dû faire, & ce que vous n'avez pas fait ?

Ce que Josué dit aux Enfans d'Israël, pour les faire rentrer dans le service de Dieu.

Plusieurs de ceux qui passerent autrefois la mer rouge avec Moïse, envisageant un grand désert qu'il falloit nécessairement passer, pour arriver à la terre promise, trouverent ce désert si affreux, qu'ils eurent peine à s'y engager. En quelle malheureuse terre nous avez-vous amenez ici, dirent ces mutins à leur conducteur ; on n'y voit ni fleuves, ni sources, ni arbres, ni moissons, ni troupeaux ; de vastes campagnes de sable, un ciel brûlant, un air enflâmé, des rochers, où les bêtes farouches à peine osent faire leur demeure ; est-ce là un chemin, où sans être ennemis de la nature & d'eux-mêmes, des hommes se puissent engager ? Voilà, en figure, le langage des gens du monde, quand on leur parle du service de Dieu. C'est un païs qu'ils regardent comme une

Les gens du monde regardent le service de Dieu, comme les Israëlites regarderent le desert, aprés avoir passé la mer rouge.

espece de désert, où loin du commerce des hommes, on ne peut mener qu'une vie désagréable & ennuyeuse ; car dans ce désert, on ne voit rien, quand on ne le voit que de loin, & ce qui en peut rebuter. Là point de jeu, point de spectacles, point de ces societez frivoles, qui font l'occupation des mondains ; là point de passions, point d'intrigues, point de ces attachemens singuliers qu'on y regarde comme des scandales ; au lieu de ces vains amusemens on n'y parle que de prieres, on ne s'y occupe que de bonnes œuvres, on n'y pense qu'à bien remplir les devoirs de son état. O l'affreuse vie, disent-ils, peut-on se résoudre à servir un tel maître, qui ne promet que des croix, & des souffrances à ses serviteurs ? Voila comme on parle, & la fausse idée qu'on a du service de Dieu.

Dieu n'a pris le nom de Seigneur qu'après avoir formé l'homme dans le Paradis terrestre.

Genes. 2.

Tertullien, faisant réflexion sur le premier chapitre de la Genese, remarque que Dieu, qui avoit pris le nom de Dieu, avant la création du premier homme, prit immédiatement après l'avoir formé, celui de Seigneur : ***Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ.*** Soit pour nous apprendre que l'homme seul, est de toutes les créatures, celle dont Dieu fait état d'être le Seigneur & le souverain ; ou pour apprendre à l'homme même qu'il n'a point d'autre maître, ni d'autre Seigneur à servir en ce monde que Dieu, qui ne l'eut pas plûtôt tiré du néant, qu'il prit sur lui cette qualité glorieuse, qu'il n'avoit pas voulu prendre auparavant sur tous les autres êtres qu'il avoit créez. Ou bien, comme ajoute saint Augustin, Dieu après avoir créé le premier homme, lui donna l'empire sur tous les animaux, comme s'il eût voulu faire connoître par là, que Dieu fait paroître son domaine, d'une maniere bien opposée à celle des Seigneurs de la terre : ceux-ci sont souverains en faisant des serviteurs & des esclaves ; & Dieu paroît souverain, en faisant des Seigneurs, & des maîtres. C'est une invention digne de sa Sagesse, pour faire éclater la gloire de son Royaume, & la magnificence de sa cour ; n'étant servi que par des Rois, & par des personnes parfaitement libres.

Ceux que Dieu a appellé ses serviteurs, ont été les plus grands hommes de l'Ancien Testament.

Genes. 26.

Job. 1.

2. *Regum.* 7.

Un témoignage authentique & convaincant, qu'il n'y a point de titre ni plus excellent, ni plus glorieux, que celui de serviteur de Dieu, est que Dieu même, parlant des plus grands hommes qui ont été, il s'est contenté de les appeller ses serviteurs ; comme n'y ayant point de nom, qui nous fasse mieux connoître leur grandeur & leur sainteté. Dans la Genese, il dit à Isaac, je suis le Dieu d'Abraham ton Pere, je te benirai, & multiplierai ta posterité à cause d'Abraham mon serviteur : ***Propter servum meum Abraham.*** En l'Exode, au Levitique, aux Nombres, au Deutéronome, au livre de Josué, Moïse est toûjours nommé : ***Servus Domini, famulus Domini.*** Dieu demanda au démon, s'il avoit vû, & attentivement consideré son serviteur Job : ***Numquid considerasti servum meum Job*** ? Et en parlant de David au Prophete Nathan : ***Hæc dices servo meo David.*** Vous direz de ma part à mon serviteur David. Or Abraham, Moïse, Job, David, ne sont-ce pas les plus grands hommes de l'Ancien Testament, sans parler des autres ?

Le serviteur de Dieu, conserve sa liberté même dans les

Le serviteur de Dieu conserve sa liberté au milieu des cachots, & parmi les chaînes & les fers : nous en avons, dit saint Ambroise, une preuve en la personne de Joseph. Il fut vendu aux Egyptiens, par la malice de ses freres, pour être serviteur : ***In servum venundatus est Joseph*** ; mais il ne le fut pas pour

cela ; on chargera le corps de cet innocent de chaines & de fers ; mais on ne pût pas y engager son ame, dit saint Ambroise : *Humiliaverunt in compedibus pedes ejus, sed non animam ejus.* Et quoi ! dit ce Pere, ferez-vous passer pour un esclave, ce Sage qui est consulté comme un Oracle par les Rois de l'Egypte, & qui commande à tout ce peuple ? *Quomodo hic servus, quis erudivit principes populi, & universum Ægypti populum in servitutem redegit ?* On peut dire la même chose de saint Jean-Baptiste, dans le Nouveau Testament. Ce grand Précurseur du Messie succombe en apparence sous la cruauté d'Herode, qui le tient en prison. Mais nous pouvons dire de lui, ce que Tertullien disoit de tous les Martyrs : *Et si corpus includatur, omnia spiritui parent.* Son corps est enchaîné, mais son esprit est libre.

prisons & chargé de fers, comme le fait voir l'exemple de Joseph.

Psalm. 104.

Nous voyons dans l'Ecriture que les deux plus grands hommes qu'ait eu le peuple de Dieu, Moïse & Josué, n'ont point d'autre éloge après leur mort, que d'être appellez serviteurs de Dieu: *Mortuus est Moïses servus Domini, mortuus est Josue filius Nun, servus Domini.* C'a été comme l'Epitaphe de ces deux heros, distinguez ce semble, par bien d'autres endroits, que par ce nom de simples serviteurs de Dieu. On eût pû écrire sur le tombeau du premier, que c'étoit le législateur, & le conducteur de son peuple, le Dieu de Pharaon, le dépositaire des secrets du Tres-haut, l'exécuteur de ses ordres, l'instrument de ses merveilles, & comme le bras de sa puissance ; sur le tombeau de Josué, quelle instruction n'eût-on point pû mettre, après tant de batailles données, de victoires remportées, & tant d'héroïques actions, après avoir commandé au soleil d'arrêter sa course précipitée, & avoir vû le Créateur des astres & des élemens obéïr à sa voix ? *Obediente Deo voci hominis.* Cependant ces deux hommes si illustres, si distinguez, n'ont point eu d'autres éloges que le titre de serviteurs de Dieu, parce que ce seul titre comprend & surpasse tous les autres.

Moïse & Josué, n'ont point de plus grand éloge dans l'Ecriture que d'être appellez serviteurs de Dieu.

Josué. 1.

Josué. 24.

Josué. 10.

Jonas étoit Prophete, & en cette qualité, serviteur de Dieu, parce que c'étoit le nom que portoient tous ceux que Dieu employoit à cet illustre ministere : mais c'étoit un serviteur rebelle, & fugitif, qui s'étoit embarqué pour aller à Tarse, & éviter par ce moyen d'exécuter les ordres du Seigneur : cependant poursuivi par la justice Divine, & n'ignorant pas que la tempête qui menaçoit le vaisseau, & tout l'équipage d'un évident naufrage, étoit excitée en punition de sa désobéïssance, il crut ne pouvoir mieux calmer les flots de la mer, & ceux de la colere de Dieu, qu'en avoüant sa faute, & confessant qu'il adoroit le Dieu du Ciel, dont il étoit le serviteur ; mais qu'il méritoit la mort, & d'être jetté dans la mer, pour avoir refusé de lui obéïr. *Hebræus ego sum, & Dominum Deum cæli ego colo.*

Le Prophete Jonas, ne se qualifie point autrement, que d'être le serviteur & l'adorateur du vrai Dieu.

Jona 1.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

L'UN des plus puissans motifs, qui a obligé le Fils de Dieu à se faire homme, & à venir sur la terre, a été pour apprendre aux hommes, l'honneur, le culte, & les hommages, qui sont dûs au Souverain Seigneur du Ciel & de la terre. Ce que nous appellons servir Dieu, qui est la fin pour laquelle l'homme a été créé. Ce divin maître, à qui l'empire de tout le monde appartenoit, a bien voulu prendre le nom & la qualité de serviteur ;

Le premier & le plus parfait modele d'un véritable serviteur de Dieu est le Fils de

Dieu même. *Psalm.* 105. *Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ*, dit-il par son Prophete, à son Pere Eternel. Il a voulu lui obéïr en cette qualité dès le premier instant de sa vie; il a sacrifié à son service sa liberté, son repos, sa gloire, jusqu'à souffrir avec joye la mort de la croix : enfin toute sa vie, depuis le premier moment jusqu'au dernier, n'a été qu'une continuelle obéïssance, il n'a sué & peiné, & ne s'est consumé de travaux que pour exécuter ses ordres ; sa nourriture & son élement ordinaire, comme il l'assûre lui-même, a été de faire sa volonté ; & si l'Apôtre nous assûre qu'il a pris la forme de serviteur, en se faisant homme, on peut ajoûter qu'il a rempli tous les devoirs d'un véritable serviteur, n'ayant jamais eu d'autre vûë, ni d'autre dessein, que d'exécuter ses ordres, & d'attirer tout le monde à son service.

L'exemple de la sainte Vierge. Entre les pures créatures, il est constant que celle qui a servi Dieu le plus fidélement, & pour parler avec les saints Peres, celle qui lui a rendu de plus grands services, c'est sa sainte mere, la Bienheureuse Vierge. Il n'est pas nécessaire d'en faire ici le détail, ni d'alléguer qu'elle a contribué de sa propre substance pour former l'humanité sainte du Sauveur, qu'elle l'a alaité, nourri, pourvû à ses besoins, & tout le reste qui est assez connu : Mais je dis que pour vérifier le titre qu'elle s'est elle-même donné, de servante du Seigneur, au sens *Luc.* 1. que nous le prenons : *Ecce ancilla Domini.* Personne n'a jamais été plus soûmise à ses volontez, personne n'a observé plus exactement, & plus fidelement ses loix, & en un mot, personne n'a jamais réüni ces deux choses ensemble, sçavoir la plus haute dignité qui fut jamais avec celle de sa plus humble servante, puisqu'elle a rempli les devoirs de l'un & de l'autre dans la derniere perfection.

Les Apôtres ont pris le nom de serviteurs de Dieu, comme le plus glorieux. Si dans l'Ancien Testament Dieu a honoré les saints Patriarches & les Prophetes du nom de serviteurs du Seigneur ; dans la nouvelle Loy, les Apôtres destinez à publier cette loy, & à porter le nom, & la gloire du Sauveur par toutes les nations, quoiqu'ils fussent les fondemens de l'Eglise, & les Prédicateurs de l'Evangile, qui est la fonction la plus glorieuse qui puisse être, n'ont point pris d'autre titre ni d'autre qualité que celle de serviteurs de celui-même qui les avoit associez à ce glorieux emploi.

Le service que Dieu attend de nous, est de faire profiter le talent que nous avons reçû du Ciel. Nous avons une parabole dans l'Evangile qui explique admirablement, quel est le service que Dieu attend de nous. C'est la parabole de la distribution des talens, qu'un Pere de famille donne à ses serviteurs, pour les faire profiter par leurs soins, leur diligence, & leur industrie. Le compte exact que ce Pere de famille fit rendre à ses serviteurs, fait assez voir, celui que Dieu nous demandera des moyens, & des occasions que nous avons eües de faire quelque chose pour son service, dans l'état & dans le rang où il nous a placez. On recompensa celui qui avoit reçû cinq talens, & qui en avoit acquis cinq autres ; & celui, qui de deux en avoit apporté deux autres de sur-*Matth.* 25. croi : *Euge serve bone & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Mais quel fut le sort du serviteur inutile, qui avoit enfoüi le talent qu'on lui avoit confié ? Vous sçavez qu'après un sanglant reproche qu'on lui fit, il fut jetté dans les ténébres extérieures, je vous en laisse faire l'application.

Trois per- Nous trouvons encore dans l'Evangile trois personnes qui voulurent être de la

la suite du Fils de Dieu, & du nombre de ses Disciples, mais dont le Sauveur rebuta les services. Le premier lui vint dire avec une audacieuse fierté: Maître je vous suivrai par tout. Le second fut à la vérité invité par JESUS-CHRIST à le suivre : *Sequere me*. Mais il demanda qu'auparavant il lui fût permis d'aller rendre les devoirs funébres à son Pere. Le troisiéme, enfin faisant paroître un extrême désir de se dévoüer entierement à son service, demanda du temps pour aller mettre ordre à ses affaires. Voilà trois sortes de caractéres qui marquent autant de sortes de personnes, qui ne sont point propres au service de Dieu. Le premier, nous marque les superbes, & les ambitieux, qui ne cherchent dans l'Eglise & dans le service de Dieu, que des préférences, des dignitez, & de la gloire ; comme celui qui se présenta le premier au Sauveur, après avoir vû les miracles que faisoient ses Disciples, & qui esperoit qu'il auroit le même pouvoir, comme a remarqué saint Augustin, & que par ce moyen il se feroit valoir, & acquereroit une grande réputation. Le refus qui fut fait au second est plus mystérieux, c'étoit un jeune homme, qui vouloit arriver à la perfection, mais qui n'en vouloit pas prendre le moyen ; sçavoir de renoncer à l'attachement qu'il avoit au monde, & à ses proches. Il rebute enfin le troisiéme par une raison qui n'étoit connuë que de lui seul, il vouloit disposer de son bien, & s'en faire des amis, & se menager par-là une ressource en cas de besoin, ou bien il demandoit du temps ; & il n'eût pas manqué de prétexte pour dégager sa parole, &c.

Trois personnes marquées dans l'Evangile, dont le Sauveur rebuta les services.

Application de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Servus meus es tu Israël, quia in te glorìabor. Isaiæ. 49. Faut-il s'étonner si les serviteurs de Dieu se glorifient de porter ce nom, puisque lui-même se glorifie d'avoir de tels serviteurs ? Il est assez ordinaire dans le monde que ceux qui servent les Rois & les Souverains, se glorifient, & se fassent honneur d'être à leur service, & que ces Rois s'estiment heureux d'avoir de bons & de fideles serviteurs. Mais que Dieu se glorifie d'être servi par des créatures, qui ne sont que des vers de terre, à comparaison de celui qui est adoré dans le Ciel, par une multitude infinie d'esprits célestes, c'est ce qui mérite nos admirations ; & néanmoins nous voyons dans le Prophete Isaïe que Dieu lui dit : *Servus meus es tu Israël, in te gloriabor.* Je mets ma gloire à avoir Israël pour serviteur. Je sçai bien que ces paroles s'adressent principalement au Messie, dont Isaïe étoit la figure : mais elles ne laissent pas de s'adresser & de convenir à Isaïe même, que Dieu avoit choisi pour réduire le peuple d'Israël à son devoir.

Combien il est glorieux d'être serviteur de Dieu.

Si quis mihi ministrat, me sequatur, & ubi sum ego, illic & minister meus erit. Joan. 12. Peut-on concevoir un plus grand honneur, & un avantage plus glorieux, que celui qui est promis aux serviteurs de Dieu par ces paroles, d'être assis auprès de leur maître, & de posseder le même royaume. Le Fils de Dieu promet davantage : *Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus.* Celui qui me servira sera honoré de mon Pere. Les plus grand honneur qu'un sujet puisse recevoir, c'est d'être honoré de son Roy ; que sera-ce donc d'être honoré du Roy des Rois ? Mais comment ? écoutez, & admirez, ce

Sur la même vérité.

Luc. 12. qu'a dit le même Sauveur en saint Luc : *Amen dico vobis quod præcinget se, & faciet illos discumbere, & transiens ministrabit illis.* A-t-on jamais vû un maître servir à table ses serviteurs ? C'est cependant ce que le Fils de Dieu promet aux siens. Qui pourroit se l'imaginer si lui-même ne les en avoit asûrez ? Il les traitera comme si de serviteurs, ils étoient devenus les maîtres ; ce sont les plus fortes expressions dont on se puisse servir, pour signifier l'état que Dieu fait de ses serviteurs ? Que les hommes sont aveugles, de ne connoître pas les avantages qu'il y a de servir Dieu ?

C'est être libre & regner, que de servir Dieu.

Non dicam vos servos.. Vos autem dixi amicos. Joan. 15. C'est avec juste raison, que le Sauveur donne le nom & la qualité de ses amis, à ceux qui sont à son service : puisque servir Dieu, à proprement parler, c'est regner : *Servire Deo regnare est.* Il semble d'abord qu'il y ait quelque contrarieté dans ces paroles à être ami & être serviteur, servir & regner, commander & obéir. Mais c'est que cette liberté parfaite dans la servitude glorieuse qui nous soumet à Dieu, consiste en ce que le plus noble exercice de nôtre volonté, & la véritable possession que l'homme peut avoir de soy-même, se trouve dans l'obéïssance que nous rendons à Dieu, & aux mouvemens de son esprit. Comme ce n'est point violenter le cours d'une riviére, que de lui dresser son lit, & de creuser son canal ; ou comme les astres ne souffrent point de violence par l'impression de l'intelligence qui régle leur cours : ainsi l'homme ne peut se plaindre que Dieu donne quelque atteinte à sa liberté, lorsqu'en le soûmettant à ses loix, il le fait
2. ad Cor. c. 3. agir de la maniere la plus noble, & la plus convenable à sa nature. C'est pour cela que saint Paul dans l'Epître aux Corinthiens, asûre que par tout où se trouve l'impression & le mouvement de l'esprit de Dieu, il s'y trouve une parfaite liberté: *Ubi spiritus ibi libertas.* Et dans l'Epître aux Galates, il ajoûte ces paroles : *Si vous* êtes conduits par l'esprit de Dieu, dans toutes vos actions, vous n'êtes point
Ad Galat. 5. sous la Loy de Dieu : *Si spiritu ducimini non estis sub lege.* Il ne dit pas, vous n'avez point de loi ; mais vous n'êtes pas sous la Loi. C'est-à-dire, la Loi de Dieu n'est point pour vous un joug, sous lequel vous ayez raison de gémir ; ce n'est point un joug de contrainte, mais un joug doux & glorieux. C'est être ami de Dieu plûtôt que serviteur, c'est regner en même temps que l'on est soûmis & que l'on obéit.

On ne peut servir à deux maîtres.

Nemo potest duobus Dominis servire. Matth. 6. Quoi, Chrétiens, vous sçavez que vous devez être tout à Dieu, & vous vous donnez presque tout entiers au monde ? Vous sçavez qu'il n'y a que Dieu, qui, par mille titres légitimes, ait droit à vôtre amour, à vos actions, & à vous ordonner ce qu'il lui plait, puisque vous n'êtes au monde que pour son service ; & vous partagez vôtre amour, vos soins, vos services, avec d'indignes créatures ? Vous voudriez accorder vos obligations avec vos complaisances mondaines ? Mais sçachez qu'il vous est plus facile de perdre Dieu tout à fait, que de l'accorder avec les faux charmes du monde ; parvenir jusqu'au libertinage, à l'impieté, à l'athéïsme, tout cela est plus aisé, que de joindre l'amour du monde, le service du monde, avec l'amour & le service de Dieu. Dieu ne veut point de serviteurs partagez.

La joye des serviteurs de

Dedisti lætitiam in corde meo. Psalm. 4. La joye des serviteurs de Dieu est au cœur, & au centre de l'ame, où est proprement le véritable sentiment de la

vraye joye ; celle des mondains & des esclaves du monde, n'est qu'extérieure, & au corps, qu'elle ruine & détruit par mille désordres, & par des excès que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, & que la raison ne peut pas les corriger dans les mondains, & les pecheurs. Saint Augustin après une triste expérience de la joye des méchans, ayant ensuite éprouvé celle des gens de bien, & des serviteurs de Dieu, dit que les pecheurs n'ont aucune véritable joye : *Peccatores non propriè gaudent, sed gestiunt.* Il en est en effet de la joye des personnes du monde, comme de la tristesse des véritables serviteurs de Dieu, elle n'est qu'à la superficie. D'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume, qui noye en un moment tout leurs plaisirs. Ils ont beau feindre un visage gai & riant, & un cœur content ; il n'est point d'homme vertueux, qui à travers ces ris, ces épanoüissemens, & ces faux dehors, d'une apparence de félicité, ne découvre leurs inquiétudes. Au contraire l'expérience nous apprend, qu'il n'est point de véritable joye, point de solides plaisirs, hors du service de Dieu. Dieu, est incomparablement plus grande, que celle des mondains.

Ut ambuletis dignè Deo. Ad Coloss. 1. Afin que vous serviez Dieu d'une maniere digne de lui. Mais, grand Apôtre, comment pouvons nous servir Dieu comme il le mérite ? Cela est vrai, mais du moins il faut le servir comme il le demande, & autant que nous le pouvons, en satisfaisant à nos devoirs, en faisant avec joye & de grand cœur, ce que nous faisons pour son service, en ne lui limitant point le temps, ni ne prescrivant point de bornes aux travaux que nous pouvons, & devons entreprendre pour son service. C'est de la sorte que l'entendoit le saint Roy Prophete, quand il disoit, le Seigneur est grand, & parce qu'il est grand, il mérite d'être servi avec quelque sorte d'excès : *Magnus Dominus & laudabilis nimis.* Quand on sert les créatures, l'excès du service qu'on leur rend, peut souvent être vicieux : mais à l'égard du Créateur, l'infinie grandeur du maitre donne toûjours un nouveau prix, & un nouveau degré de merite à une ame qui le sert de son mieux, & qui croit ne pouvoir jamais faire assez. Comment on doit servir Dieu. *Psalm. 47.*

Si pater ego sum, ubi est honor meus ? Et si Dominus ego sum, ubi est timor meus ? Malach. 1. C'est le reproche que Dieu fit autrefois à son peuple par un de ses Prophetes, si je suis vôtre Pere & vôtre maître, où est l'honneur qui m'est dû en cette qualité? où est le respect & la soumission pour mes ordres, & la crainte de me désobéir ? Est-ce un vain titre d'honneur que vous vous contentez de me donner, sans me rendre aucun service ? Ah ! que ce Dieu de majesté & ce maître souverain pourroit faire le même reproche en ce temps, à la plûpart des hommes ? Puisqu'il n'y a point de maître au monde plus mal servi, pour qui on ait moins de déférence, le dirai-je, qui soit plus maltraité de ses serviteurs mêmes, que Dieu, le souverain Seigneur, l'est de la plûpart des Chrétiens. C'est une honte & une indignité qui ne se peut expliquer, de voir le traitement qu'il reçoit des mondains, & des pecheurs. Mais comment est-il traité de ceux qui d'ailleurs font une particuliere profession de le servir ? Il leur donne des graces, qu'ils refusent, & ausquelles ils résistent sans cesse : combien de saintes inspirations qu'ils rejettent comme importunes, il donne cent ordres, sans qu'ils les executent, ou s'ils le font, c'est à regret, & avec chagrin. La plûpart pensent avoir beaucoup fait s'ils donnent à son Il n'y a point de maître si maltraité que l'est Dieu, par ceux qui se disent ses serviteurs.

service un peu de temps le soir & le matin, & peut-être quelque demi-heure à assister au divin service. Cependant que diroit-on d'un serviteur qui compteroit avec son maître une heure ou deux par jour, & encore s'il en avoit la commodité, & qui le reste du temps feroit sa volonté, & s'emploiroit à ses propres affaires. Y a-t-il un maître qui voulût s'en servir à ce prix? C'est pourtant la maniere dont nous traitons Dieu, le Souverain, dont nous faisons profession d'être les serviteurs.

Résolution de ne point abandonner le service de Dieu.

Numquid & vos vultis abire? Joann. 5. Voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres? c'est ce que le Sauveur se voyant délaissé & abandonné de ceux qui l'avoient suivi, disoit à ses disciples. Hé bien! mes Apôtres, me voilà réduit à vous seuls, n'êtes-vous point tentez de suivre un autre maître, & de me laisser tout seul ici? *Numquid & vos vultis abire?* Chrétiens, nous voyons que nôtre divin Maître est presque abandonné de tout le monde; à voir la conduite de la plûpart des hommes, il semble qu'il n'y ait plus de Christianisme, plus de religion, & à en juger par la vie qu'ils menent, on ne voit partout que des serviteurs inutiles, ou d'infames déserteurs de ce qu'ils ont promis au Baptême; l'idole du monde attire tout après soi, tout plie sous le joug de la volupté. Ah! voulons-nous aussi nous retirer de son service, & ne pensons-nous point à prendre parti contre ce légitime Souverain? *Numquid & vos vultis abire?*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Serviens Deo animus rectè imperat corpori; hinc quæ ipsi Domino ratio subjecta, rectè imperat libidini, vitiisque cœteris. Augustin. l. 19. de Civit. c. 21.

Ubi homo Deo non servit, nullo modo potest justè animus corpori, aut humana ratio vitiis imperare. Idem, ibidem.

Mali, nolendo servire, nihil aliud agunt, quàm ut bono Domino non serviant, non ut omninò non serviant; quia qui noluerit servire charitati, necesse est ut serviat iniquitati. Idem, in Psalm 18. enarrat. 2.

Si Apostolica disciplina servum monet, ut homini Domino suo, non tantùm ex necessitate, sed ex voluntate serviat, quantò magis Deo, tota & plena & libenti voluntate serviendum est, qui videt & voluntatem tuam. Idem, in Psalm. 7. Serm. 1.

Bonus etiamsi servit, liber est, malus autem, & si regnet, servus est, nec est unius hominis, sed quod gravius est, tot dominorum quot vitiorum Idem, l 4. de Civit.

Libera servitus est, ubi non necessitas sed charitas servit. Idem, in Psalm. 99.

L'Esprit attentif au service de Dieu se rend aisément maître du corps; ce qui fait que la raison soûmise à son Seigneur s'assujetit sans peine les passions & les vices.

Dès là que l'homme ne sert point Dieu, l'esprit ne peut commander au corps, ni la raison humaine aux vices.

Les méchans, en refusant de servir Dieu, ne font autre chose que de s'affranchir du joug d'un bon maître sans se délivrer entierement de la servitude, parce qu'il faut, ou qu'ils servent Dieu ou le démon, il n'y a pas de milieu.

Si le serviteur, comme parle l'Apôtre, est obligé de servir son maître qui n'est qu'un homme, joignant la bonne volonté à la nécessité, ne devons-nous pas à plus forte raison, servir Dieu de tout nôtre cœur, & de toutes nos forces lui qui voit le fond de nôtre volonté?

L'homme de bien est libre dans l'esclavage, & le méchant est esclave jusques sur le trône, il n'obéit pas à un maître seul, mais à autant de maîtres qu'il a de vices.

C'est une servitude libre, que de servir plûtôt par charité que par nécessité.

Omnis servitus amaritudine plena est, omnes conditione obligati, & serviunt & murmurant; nolite timere Dei servitutem; non erit tibi gemitus, non murmur, non indignatio. Idem, ibidem.

Toute servitude est pleine d'amertume, ceux qui sont en condition se plaignent souvent de leur esclavage; il n'en est pas de même du service de Dieu, il n'y a ni crainte, ni pleurs, ni murmures, ni plaintes, ni dépits.

Omnis creatura, velit, nolit, uni Deo & Domino suo subjecta est; sed hoc admonemur, ut totâ voluntate serviamus Domino, quoniam justus liberaliter servit, injustus autem compeditus servit. Idem, lib. de agone Christian. c. 7.

Toute créature dépend de gré ou de force de Dieu son Seigneur légitime; suivons l'avertissement qu'on nous donne de servir le Seigneur de toute nôtre volonté; le juste sert Dieu de bon cœur, & le pecheur le sert malgré lui.

Quem regnare delectat, uni omnium regnatori Deo subditus haereat. Idem, lib. de verâ Relig. c. 48.

Celui qui aime à regner doit s'attacher avec soumission au service de Dieu qui est le Roy des Rois.

Rationalis anima, si creatori suo serviat à quo facta est, per quem facta est, & ad quem facta est; cuncta ei caetera servient. Idem, ibidem.

Si une ame raisonnable sert son Créateur qui l'a tirée du néant pour sa gloire, elle peut conter que tout le reste lui sera soûmis.

Vis ut serviat caro tua animae tuae? Deo serviat anima tua, debes regi, ut possis regere. Idem in Joannem.

Voulez-vous que vôtre chair soit soûmise à vôtre ame? que vôtre ame le soit à Dieu; aprenez à obéir pour apprendre à commander.

Magna felicitas est esse in domo Domini servum, & si cum compedibus. Idem l. 1. de moribus Ecclesf. c. 11.

C'est une grande félicité que d'être esclave dans la maison du Seigneur, dûssions-nous y porter des fers.

Subjectione, animus Deo propinquat. Ibidem.

L'ame se rend en quelque sorte semblable à Dieu par sa soûmission.

Simul & servus es, & liber: servus, quia factus es: liber, quia amaris à Deo, à quo factus es, animus illo solo dominante liberrimus est. Idem, ibidem.

Vous êtes en même temps esclave & libre, esclave parce que vous avez été tiré du néant, libre parce que Dieu vôtre Créateur vous aime; c'est la véritable liberté que d'avoir Dieu pour maître.

Fecisti nos ad te Deus, & irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. Idem, in Confess.

Vous nous avez créez pour vous, mon Dieu, & nôtre cœur est dans une continuelle agitation jusqu'à ce qu'il repose en vous.

Quàm suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum; & quas amittere metus fuerat, amisisse gaudium fuit. Idem, ibidem.

Quelle douceur n'ai-je pas ressentie en me privant du plaisir que je trouvois aux bagatelles? La crainte s'emparoit de mon cœur, quand je voulois les quitter, & la joye bannissoit la crainte quand je les avois quittées.

Dulciores sunt lacrimae poenitentium, quàm gaudia theatrorum. Idem.

Les larmes des pénitens sont plus douces que les plaisirs enchanteurs des spectacles.

Grandis dignitatis est & meriti, esse servum Domini. Hieronimus in Psalm. 15.

C'est une marque d'une distinction & d'un grand mérite que d'être serviteur du Seigneur.

Si sol & luna, & stella Deo serviunt, quare ego non serviam? coelum servit, & terra servit, & infelix homo non servit? Idem, in Psalm. 91.

Si le soleil, la lune & les étoiles servent Dieu, pourquoi ne le servirai-je pas? Le Ciel sert Dieu, & la terre ne le sert pas, & l'homme ne le sert pas?

Nulla major est dignitas, quàm servire Christo. Ambrof. l. de vid.

Il n'y a point de dignité pareille à celle de servir Jesus-Christ.

Portare jugum Christi suave est; si ornamenta putes cervicis tuae esse, non onera; erige cervicem, redimicula geris non vincula. Idem, in Psalm. 118.

Il est doux de porter le joug du Seigneur, si vous le regardez comme un ornement de vôtre tête plûtôt que comme un fardeau. Levez la tête c'est un diadême que vous portez & non pas des fers.

Servit quicumque vel metu frangitur, vel delectatione irretitur, vel cupiditatibus ducitur, vel moerore dejicitur; servilis est

Celui-là est esclave qui se laisse abattre par la crainte ou par le chagrin, ou qui s'abandonne trop à la joye, ou qui se laisse aller au torrent

enim omnis passio. Idem, de vita beatâ, l. 2.

Peccator intra se Dominos habet, intra se servitutem patitur. Idem.

Nemo potest in unâ & eadem re omnipotenti Deo servire, atque ejus hostibus gratus existere. Gregor. Homil. super Ezechielem.

Beata voluntas, quæ serviendo comparat libertatem, misera servitus, quæ generat libertatis excessum. Chrysostom. in illud Isaïæ, si volueritis & audieritis me.

Libertate nobilior est servitus Christi. Origenes, l. 1. in c. 1. Epist. ad Roman.

Nihil est quod possit aut debeat præferri ei, qui verus est Dominus & verus Pater. S. Paulinus Epist. 25.

In hoc facti sumus ut boni simus, & nostro serviamus authori; contra præcepta cujus agentes contra naturam agimus. Idem, Epist. 25.

Subjecti sumus Deo, sed nonsumus omninò subjecti, quia ex nobis nascitur quod divina renititur jussioni. S. Fulguentius Epist. 4.

Utinam vel tantùm Deo, quantum mundo, tantum cœlo quantum terræ, tantum virtuti serviamus quantum vitiis humana fragilitas famulatur. Chrysolog. Serm. 114.

Hæc servitus (nempe Dei) non onerat sed honorat, abstergit servitutis maculam, non inurit. Idem, Serm. 14.

Dato, non accepto pretio, miseræ nos vendimus servituti. Idem, Serm. 1. de Prodigo.

Hæc est gloria hominis, perseverare, & manere in Dei servitute. S. Irenæus, l. 4. c. 28.

Creator ille est, tu creatura, tu servus ille Dominus, ille figulus, tu figmentum; totum ergo quod es, illi debes à quo totum habes, illi præcipuè Domino, qui & te fecit, & benè fecit tibi. Bernard. Serm. de quadrupl. debito.

Non habeo, nisi minuta Deo, vel potius unum minutum, voluntatem meam; & non dabo illam ad voluntatem illius, qui tantus, tantillum, tantis beneficiis prævenit, qui toto se, totum me comparavit? Idem, ibidem.

O libera servitus! ô servitium supra omnes dominationes eximium! quibus talis lætitia tribuitur, qualis in regnorum gloria non habetur. Cassiodorus in Psalm. 99. Ubi dicitur servire Domino in lætitia.

Tunc ero meus, cum fuero tuus, ô Domine. Idem.

de ses passions: car toute passion déréglée est une marque d'esclavage.

Le pecheur a au dedans de soy des maîtres qui le tirannisent, & qui le rendent esclave.

Personne ne peut servir Dieu, & être en même tems agréable à ses ennemis.

Heureuse la volonté qui acquiert la liberté par la servitude; malheureuse, la servitude qui transgresse les loix de la liberté.

La servitude de JESUS CHRIST est préférable à la liberté

Il n'y a rien qu'on puisse, ou qu'on doive préférer à celui qui est un vrai maître & un vrai Pere.

Nous sommes faits pour être des Saints, & pour servir nôtre Créateur, & nous agissons contre la nature, en ne suivant pas ses préceptes.

Nous sommes soûmis à Dieu, mais nous ne le sommes pas entierement; parce qu'il sort de nous je ne sçai quoi qui résiste au commandement de Dieu.

Il seroit à souhaitter que nous fussions aussi soûmis à Dieu, au Ciel, & à la vertu, que nous le sommes au monde, à la terre & à tous les vices.

Cette servitude de Dieu n'est point onéreuse, mais honorable, elle lave la tache de la servitude, bien loin de la lui imprimer.

Nous nous vendons à la servitude, non pas en recevant, mais en donnant des récompenses.

Il est glorieux à l'homme de perseverer & de demeurer dans le service de Dieu.

Dieu est le le Créateur & vous la creature; il est le maître & vous le serviteur; il est l'ouvrier & vous l'ouvrage; vous lui êtes donc redevable de tout ce que vous êtes; vous tenez donc tout de ce Seigneur, qui vous a donné l'être & qui vous a comblé de tant de bienfaits.

Je n'ay que ma volonté à donner à Dieu & je ne la soûmettray pas à ce grand maître qui m'a fait tant de graces, & qui s'est sacrifié tout entier pour m'avoir, moy qui suis si peu de chose?

O servitude libre, ô esclavage préférable à tous les royaumes! la joye est vôtre appanage, on n'en ressent point sur le trône de pareille à celle qui vous accompagne.

Je serai à moi, Seigneur, quand je serai à vous.

Juxta rei veritatem servi sumus, licet propter gratia abundantiam filii Dei nominemur & simus. Rupertus Abbas. in c. 17. Joannis.

Magnum quidem est quod Deus impendit pro te, sed parabile est, & ad manum habes quod postulat à te; postulat enim ne auferas illi jus suum, ne alieno Domino assignes servum suum. S. Hildebertus, Turonensis Archiepiscopus.

Non servi cupiditatis, sed servi per gratiam efficimur charitatis. August. lib. contra Adamantum, c. 17.

Si facta est creatura rationalis, ut ei subditam esse sit utile; perniciosum autem, suam, non ejus à quo creata est, facere voluntatem. Idem, lib. 24. de civit.

Placet tibi homo servus fidelis, & tu non vis esse Deo fidelis; qui habes servum, attende quia habes Dominum. Idem in Sermon. Commun. Serm. 50.

Fidem amas in servo tuo, & Dominus non quærit eam in suo? redde quod exigis, quod tibi gaudes ab inferiore, redde superiori. Idem, ibidem.

Nous ne sommes au fond que des esclaves, quoi qu'à cause de l'abondance de la grace, nous soyons appellez enfans de Dieu, & que nous le soyons effet.

Ce que Dieu a fait pour vous est certainement quelque chose de grand; mais ce qu'il vous demande en échange est entre vos mains, il vous demande que vous ne le priviez pas de son droit, en livrant son serviteur à un maître étranger.

Nous sommes faits par la grace serviteurs de la charité, & non pas de la cupidité.

La créature raisonnable est faite pour trouver son utilité dans le service de Dieu: au contraire elle trouve sa perte en ne soumettant pas sa volonté à son Createur.

O homme vous aimez à avoir un serviteur fidéle, & vous ne voulez pas l'être à vôtre Dieu; vous qui avez un serviteur songez que vous avez un maître.

Vous demandez de la fidélité dans un serviteur, & Dieu n'en fait-il pas autant à l'égard du sien? rendez à Dieu vôtre supérieur ce que vous exigez de vôtre serviteur, qui est au-dessous de vous.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Etre serviteur de Dieu, est une dignité glorieuse, qui couvre tout ce qu'il y a de bas & de honteux dans la servitude, à laquelle la condition de nôtre être, le peché, la naissance, & le droit des gens ont coûtume de soumettre les hommes. On peut définir celle que nous devons à Dieu, une dépendance amoureuse de son souverain domaine, & une soumission que nous lui devons par tous les titres imaginables; mais à quoi nous nous assujettissons de bon cœur, par un dévouëment entier de nôtre volonté, de nos actions, & de nos personnes à son service; ensorte que nous soyons tout à lui, tout pour lui, & que nous ne vivions que pour lui, comme parle l'Apôtre. Nôtre servitude donc est d'appartenir à Dieu d'une façon toute nouvelle que nous lui avons voüée au Baptême, & à laquelle nous nous sommes engagez solennellement, qui est de le servir, & d'être tellement tout à lui, que nous n'ayons ni vie, ni pensée, ni actions, ni temps, que pour les lui sacrifier, comme lui appartenans, ainsi qu'un esclave appartient tout à son maître, & qui n'a point de fond, de biens, de santé, de force, & de vie, qui ne soient tout à lui; c'est de quoi nous faisons profession en prenant la qualité de Chrétiens, laquelle nous arrache, pour ainsi dire, à toutes les créatures, pour être uniquement à Dieu. Ce que c'est que servir Dieu.

Dieu nous a créé pour le servir, & nous ne sommes au monde que pour cela.

C'est le premier principe de nôtre religion, & la premiere instruction que l'on nous y donne ; que la fin pour laquelle nous sommes au monde, est pour y servir Dieu, qui nous y a mis ; & à qui nous sommes redevables de nôtre être, & de toutes les créatures, dont il ne nous permet la joüissance, qu'autant qu'elles sont des moyens de le servir. Tellement que lorsque par un déréglement de nôtre volonté, nous ne nous soûmettons pas à ses ordres ; non-seulement nous abusons de la vie qu'il nous a donnée, nous agissons encore contre la fin & l'inclination de la nature, qui dans toutes ses operations n'a point d'autre but que la gloire & le service du Créateur : *Omnis creatura factori deservit.*

Sapient. 16.

En quoi consiste le service que nous devons rendre à Dieu.

Il faut supposer, en parlant du service de Dieu, que selon le langage de l'Ecriture, loüer, honorer, glorifier, adorer Dieu, le servir, & lui faire hommage, ce sont termes sinonimes, qui signifient une même chose. Mais parce que nous nous acquitons de ce devoir beaucoup mieux par une bonne & sainte vie, que par les paroles, & que c'est principalement par les œuvres que Dieu est honoré & servi en vérité. Delà vient, que nôtre vie doit être une continuelle adoration, une perpetuelle loüange, un culte, un honneur, un hommage, en un mot, un service perpetuel rendu à Dieu.

Toutes les créatures servent Dieu en leur maniere, nécessairement, mais l'homme est obligé de le servir par devoir.

C'est une vérité connuë que toutes les créatures servent Dieu chacune en leur maniére ; mais elles le font par une nécessité inséparable de leur être ; c'est leur nature, leur fin, le dessein de Dieu qui les a créées, auquel elles ne peuvent s'opposer. Il n'en va pas de même de l'homme, dont Dieu exige un service libre ; & c'est par devoir, qu'il est obligé de craindre, d'aimer, d'honorer, & de servir son Créateur ; & il ne peut se dispenser de ce devoir, à moins que de violer un droit divin plus noble & plus excellent, que tous les droits les plus pressans, sur lesquels les obligations de la justice, qui est entre les hommes sont fondez. Par exemple, ce que le fils doit à son pere, comme fils, n'est pas proprement un devoir de justice, mais de pieté, & néanmoins, il lui doit honneur, obéïssance, service, & assistance au besoin ; ensorte que s'il venoit à y manquer, il passeroit pour plus criminel, que s'il commettoit une injustice contre un autre homme. Ainsi ce que l'homme doit à son Créateur, que ce soit un devoir de justice, ou non, c'est un devoir auquel s'il manque, il se rend plus criminel, que s'il faisoit une injustice à quelqu'un ; parce que ce devoir est d'un ordre supérieur à ceux de la justice ordinaire, & qu'il est rendu par une vertu plus excellente, qui est la religion.

Le service de Dieu nous éléve au lieu de nous abaisser.

En nous attachant au service de Dieu, & en nous assujetissant à faire sa volonté en toutes choses, bien loin de nous avilir & de nous abaisser, nous parvenons à la plus haute élevation qui puisse être : parce que nôtre ame se soûmettant entierement à Dieu, n'a au-dessus de soy, que le premier de tous les êtres, & se rend indépendante de tout le reste ; dans cette élevation, nous trouvons tout le bonheur, dont nous sommes capables, parce que plus une chose est proche du principe de sa perfection, plus elle en reçoit abandamment les communications. Ce qui a fait dire à saint Augustin que par la soûmission qu'on rend à Dieu, on s'approche de lui : *Subjectione animus Deo propinquat.* Et saint Irenée ajoûte, que c'est le moyen de trouver non-seulement la vraye grandeur & le bonheur ; mais encore la stabilité de tous ces biens.

August. l. 1. *de Morib. Eccles. c.* 12. *Irenaus l.* 4. *contra hæreses. c.* 75.

C'est

C'est une prérogative qui accompagne la noble servitude, dont les véritables Chrétiens font profession, que les serviteurs de Dieu, sont en même temps ses amis, quoiqu'il semble qu'il y ait de l'incompatibilité entre l'amitié & la servitude; parce que l'amitié demande de l'égalité, & que les serviteurs parmi les hommes, ne vont pas de pair avec leurs maîtres. Mais Dieu sçait bien trouver un tempérament pour accorder ces deux qualitez en un même sujet, en élevant celui qui le sert à la participation de sa nature, par la communication de la grace sanctifiante: *Per quam efficimur divinæ consortes naturæ*, comme parle le Prince des Apôtres. Et il ne faut point dire que le Sauveur lui-même y reconnoît de l'opposition, lorsqu'il dit à ses Apôtres, qu'il ne les appellera pas serviteurs, parce qu'il leur a découvert ses secrets, & qu'un serviteur ne sçait pas les desseins de son maître, à qui il ne les manifeste point; & que pour lui, il leur avoit découvert tout ce qu'il avoit appris de son Pere. Car il faut sçavoir que le mot de serviteur signifie quelquefois une servitude basse, qui tient de l'esclavage; & c'est en ce sens que le Fils de Dieu leur disoit: *Je ne vous mettrai plus au rang de ceux qui sont purement serviteurs; mais je vous mettrai au nombre de mes amis.*

Les serviteurs de Dieu sont aussi ses amis.

En parlant en général, on peut dire que le service de Dieu comprend toute la Morale Chrétienne. Adorer Dieu, le craindre, l'aimer, le servir; c'est en cela que tout l'homme consiste: *Deum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Les créatures inanimées le servent sans le connoître; les méchans sans le sçavoir; les damnez sans le vouloir; les justes & les gens de bien sont les seuls qui le servent avec connoissance, avec joye, & avec amour. Il faut pourtant remarquer que Dieu a des serviteurs de différent rang & de différent mérite; il en a de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes, & de toutes les conditions: on les distingue néanmoins plus ordinairement en deux classes; sçavoir, ceux qui sont consacrez à son service par un titre particulier; tels que sont les Ecclesiastiques dévoüez au culte des autels, & les Religieux partagez en différens ordres; mais tous consacrez au culte du Seigneur en différens ministeres, qui tendent tous au même but. Les autres sont tous les Chrétiens en général, qui doivent servir Dieu, selon leur vocation, en observant exactement ses commandemens, & en s'acquittant des devoirs de leur état & de leur religion. Or quand nous parlons du service de Dieu, nous parlons de tous les Chrétiens, sans distinction d'état ni de condition; puisque tous doivent être serviteurs de Dieu, & remplir les devoirs de ce glorieux nom.

Dieu a des serviteurs de différens ordres, & de différens caractères.

Entre ceux qui servent Dieu, & qui se soumettent à ses loix, l'Apôtre dans son Epitre aux Romains, en marque de deux sortes, lorsqu'il dit: *Nous n'avons point reçû l'esprit de servitude, pour vivre encore dans la crainte; mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu.* Dans le sentiment de cet Apôtre, l'esprit de servitude est celui qui fait agir par un motif de crainte; & l'esprit d'adoption, qui fait agir par amour. La crainte, quand elle est seule, fait les esclaves, & l'amour fait les enfans; les Juifs qui n'agissoient pour l'ordinaire que par la crainte des châtimens, étoient des esclaves; les Chrétiens qui agissent par amour, sont les véritables enfans; surquoi il faut remarquer avec les Théologiens, que comme toute crainte n'exclut pas l'amour; de même tout amour n'exclut pas la crainte. Il y a, disent-ils, une crainte filiale, telle qu'est celle

De ceux qui servent Dieu par crainte, & de ceux qui sont attachez à son service par amour.

des enfans, qui craignent & aiment leurs Peres en même tems. Or ce n'est point cette crainte qui fait les esclaves ; puisque Dieu la commande & la louë dans la Nouvelle Loi, aussi-bien que dans l'Ancienne, & la joint assez ordinairement avec le service qu'il exige de nous. Mais la crainte, qui est propre des esclaves, & qu'il appelle servile, qui non-seulement n'est mêlée d'aucun amour de Dieu ; mais l'exclut, du moins tacitement, puisqu'on retient l'affection au peché, qu'on voudroit commettre, & qu'on commettroit, si l'on n'apprehendoit le châtiment. Ce qu'il est nécessaire de remarquer pour entendre saint Augustin, qui sur ces paroles du Pseaume 99. *Elegi abjectus esse in domo Domini mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum* : dit que c'est un grand bonheur que d'être serviteur dans la maison de Dieu, quand bien on y seroit retenu par des liens & par des chaînes ; c'est-à-dire, par la crainte des châtimens.

Etre serviteur de Dieu, n'empêche point qu'on ne puisse, & qu'on ne doive servir les hommes.

Quoique ce soit un oracle sorti de la bouche de la Vérité même, qu'on ne peut servir à deux maîtres, & que delà il s'ensuive nécessairement, que nous devions servir à Dieu seul, puisqu'il est nôtre souverain Maître, & le seul Seigneur par excellence. Ce n'est pas à dire que nous ne devions & que nous ne puissions aussi servir les hommes ; mais il faut que ce soit avec dépendance & subordination au service de Dieu, parce que lui-même le veut ainsi, & le commande, & lorsqu'on sert les hommes de la sorte, on sert Dieu, & on ne le serviroit pas, si on faisoit autrement. Sans cet ordre & cette subordination, le pecheur qui veut servir Dieu & le monde, ne sert pas un seul maître, mais plusieurs, & on peut bien leur appliquer ces paroles du Deuteronome : *Si audire nolueris vocem Domini, servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem die ac nocte.* Or comme ces maîtres & ces dieux, ne sont pas ses maîtres naturels, & ses dieux véritables ; mais des tyrans & de fausses divinitez, ils seront sans pitié & sans compassion pour lui : *Diis alienis.* De plus, ce seront des maîtres insupportables, si bien qu'ils le tourmenteront incessamment, sans lui donner de repos ni jour, ni nuit : *Qui non dabunt tibi requiem die ac nocte.*

En quoy consiste la liberté des enfans de Dieu, & de ceux qui le servent fidelement.

La premiere & la plus noble qualité de l'homme, dit saint Augustin, c'est qu'en servant Dieu fidelement, il est exempt des crimes qui tiranisent les autres, & il est maître de ces cruelles passions, qui font presque autant d'esclaves, qu'il y a d'hommes sur la terre : *Prima libertas est carere criminibus*, dit saint Augustin. C'est par-là que le juste se délivrant de l'esclavage honteux de ses affections déréglées, commence à entrer en possession de la glorieuse liberté des enfans de Dieu, dont parle l'Apôtre.

Nous devons servir Dieu, d'une maniere proportionnée à sa grandeur.

Nous devons à Dieu un culte qui soit en quelque sorte proportionné à sa grandeur, & qui exprime, autant qu'il est possible, l'excellence & la souveraineté de son domaine. Sans cela, toute la Religion, qui n'est autre chose qu'un aveu public de l'indépendance du Créateur, & de ses perfections infinies ; sans cela, dis-je, toute la Religion, bien loin de le glorifier, le deshonore & l'outrage : & c'est pour cela qu'il a toûjours eu en horreur les sacrifices imparfaits, parce qu'ils sont mal propres à donner idée du plus parfait de tous les êtres. Si cela est, comme on n'en peut douter, que doit-on penser de la maniere, dont la plûpart des Chrétiens servent Dieu ? de la lâcheté avec laquelle ils s'acquittent des devoirs de la Religion ; du peu de zele qu'ils ont de le faire servir par ceux qui dépendent d'eux ; avec quelle froideur & quelle indiffé-

-ftence ils se portent aux actions de pieté ; y a-t-il maître qui pût souffrir à son service une personne si lâche, si négligente, & qui prit si peu d'interêt à tout ce qui le regarde ?

L'homme est obligé par la condition de sa nature de reconnoître Dieu pour souverain & pour son légitime Seigneur, en conséquence dequoi il lui doit faire hommage, de tous ses biens & de sa personne, & rapporter toutes ses actions à sa gloire, & c'est ce que nous appellons servir Dieu, & la juste idée que nous devons nous former du service que nous lui devons; la raison est que nous lui appartenons, & que nous sommes plus à lui qu'à nous-mêmes, comme parle saint Augustin, qui déclare qu'il est du bien & de l'interêt de l'homme de reconnoitre cette servitude, comme un appanage de sa nature, & une propriété inséparable de son essence ; & ce saint Docteur ajoûte, que ce fut la cause du commandement que Dieu fit au premier homme, par lequel il usa du droit de sa puissance & de sa souveraineté. Les motifs qui nous engagent à servir Dieu, avec toute la fidelité & le zele dont nous sommes capables. Premier motif.

Nous sommes obligez de servir Dieu, pour la grandeur & l'excellence de sa nature infiniment élevée au-dessus de tous les êtres créez ; & ce motif a d'autant plus de force, qu'il est fondé sur les principes de la nature même, qui nous apprend que ce qui est plus noble, domine naturellement sur ce qui est, ce que le Philosophe prouve par l'induction de tous les êtres, qui sont dans la nature, dans la police humaine, & dans le gouvernement des états ; de maniere que sans cet ordre & cette subordination, il n'y auroit partout que du désordre, & de la confusion. Or pour raisonner sur ce principe, or qu'est-ce que l'homme, & même que sont tous les hommes ensemble, si nous les comparons avec Dieu, devant qui tout ce monde, les Anges & les hommes sont moins qu'une goute d'eau, comparée avec l'ocean, & un atome à comparaison de toute la masse de la terre : ne devons-nous donc pas par ce titre d'excellence qu'il a sur nous, lui consacrer tous nos services ? Second motif, tiré de la grandeur & de l'excellence de la nature divine. *Arist. l. 1. Ethic. c. 3.*

Le domaine que Dieu a sur nous n'est pas seulement établi sur l'excellence de son être, il l'est aussi sur la dépendance que nous avons de lui, en qualité de Créateur du nôtre ; car si être autheur d'une chose, c'est avoir droit de la posseder, de nous en servir, & d'en faire quel usage il nous plaît. Est-il besoin d'un long discours, pour juger que Dieu par ce titre de Créateur, qui renferme tous les autres titres, qui nous rendent maîtres d'une chose, a droit d'exiger tous les services qu'il voudra, & que nous sommes obligez de les lui rendre. Quand un Potier a formé un vase d'argile, n'en peut-il pas disposer comme il lui plaît ? Les peres & les meres ne sont-ils pas les Seigneurs naturels de leurs enfans, à qui ils ont donné l'être, & n'ont-ils pas droit d'en tirer tous les services convenables à leurs forces & à leur condition ? Or qui ne sçait que Dieu est sans comparaison plus l'autheur de nôtre être, que ceux dont il s'est servi pour nous le donner, puisqu'ils ne sont que les instrumens dont il s'est servi ? Troisiéme motif. Nous devons servir Dieu, parce qu'il est Créateur de nôtre être.

Le quatriéme motif est encore plus juste & plus pressant que les autres ; il est pris de ce que nous avons été rachetez à grand prix, comme parle l'Apôtre : *Empti estis pretio magno.* Or le prix de ce rachat, n'a pas été de l'or ni de l'argent ; mais le sang adorable & précieux du Sauveur, qui est un Homme-Dieu, ajoûte saint Pierre ; de maniere que nous lui appartenons à ce titre d'achat, Le quatriéme motif, qui est, qu'ayant été rachetez par le Fils de

Dieu, nous devons le servir, & vivre pour lui. 1. ad Cor. 6. 1. Petr. c. 1. 2. ad Cor. 5.

comme des esclaves rachetez à un si grand prix. Mais que demande-t-il pour cela ? Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Ut qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est.* Il exige après un si grand bienfait, que nous ne vivions que pour lui, que toutes nos pensées tendent à lui ; que nous le servions fidelement toute nôtre vie ; que nous lui sacrifions nôtre vie même, comme il a sacrifié la sienne pour nous.

Le cinquiéme motif, est la grandeur de la recompense qu'il promet à ses serviteurs.

Le cinquiéme motif est pris de la grandeur de la recompense, & de la gloire immortelle qu'il promet à ceux qui l'auront servi fidelement ; car si pour une légére recompense, on donne sa liberté, on se gêne, & on se contraint au service d'un Grand, si l'on s'expose à mille dangers de mort pour l'interêt d'un Prince mortel, qui souvent oublie nos services, & n'en tient compte ; avec quelle fidelité, & quelle constance ne devons-nous pas servir le Roy du Ciel, qui nous promet tout son Royaume, pour recompense de nos services, & qui ne laissera échaper aucune action faite pour son amour, laquelle ne soit comptée, & ne nous vale une couronne de gloire, &c.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Nous sommes à Dieu, & pour Dieu, & par consequent obligez de le servir, &c.

CE que je suis, me doit être bien moins cher, que celui pour qui je suis : il m'a fait pour lui, & non pour moi-même ; c'est-à-dire, pour l'aimer, pour l'honorer, pour le servir, & non pour m'aimer moi-même, & n'avoir en vûë que mes propres interêts. Si quelqu'un sent son cœur revolté contre ce sacrifice de nous-mêmes, que nous devons tout entier à celui qui nous a créez, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même ; je prie Dieu de l'en délivrer, & lui enseigner son interêt même. O mon Dieu ! vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de proprieté si monstreuse. Cette rectitude, où l'Ecriture nous apprend que vous l'avez créé, ne consistoit qu'à n'être point à soi ; mais à celui qui nous a faits pour lui : mais les hommes veulent s'ériger en maîtres d'eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à Dieu qu'à certaines conditions. Monstrueuse proprieté ! droits de Dieu inconnus ! ingratitude & insolence de la créature ! Misérable néant, qu'as-tu à garder pour toy ? qu'as-tu qui t'appartienne ? qu'as-tu qui ne vienne d'enhaut, & qui n'y doive retourner ? Tout ce qui est en toy, crie contre toy pour le Créateur : tais toy donc créature qui te dérobe à ton Créateur, souviens-toy que tu n'es au monde que pour le servir. *Pris d'un écrit attribué à M. de Cambrai.*

Dieu même ne peut faire une créature qui soit dispensée de le servir.

La souveraineté absoluë, & l'indépendance, étant un bien inséparable de la Divinité, toutes les créatures lui sont nécessairement soûmises ; & quoiqu'il ait donné à l'homme la liberté, comme un appanage de sa nature, il ne peut le dispenser de lui être soûmis, ni lui prescrire une autre fin, que d'être pour celui qui l'a créé. Il peut bien tirer une créature du néant, & l'élever à un

si haut point de grandeur, que son pouvoir s'étendra partout; il peut bien lui donner une capacité d'entendement si éclairée, qu'elle aura la connoissance d'une infinité d'objets; mais il ne la sçauroit faire si grande, qu'elle ne soit toûjours dépendante de son Créateur, & ensuite obligée de le servir, comme son souverain Seigneur, à qui elle doit tout ce qu'elle est. C'est donc en vain que les impies secoüant le joug honorable & aimable de Dieu, disent qu'ils ne serviront pas: *Confregisti jugum meum, & dixisti non serviam.* Ils le serviront malgré eux, d'une maniere ou d'une autre. Il est moins impossible de voir un ruisseau sans source, qu'une créature indépendante. L'indépendance est une vertu incommunicable, & plus une créature a reçû de perfections de Dieu, plus elle est obligée d'en dépendre & de le servir: parce que ce sont autant de titres qui l'y engagent. *Le P. Texier dans son Avent, Sermon sur la servitude des passions.* *Jerem. 2.*

Le malheur de ceux qui quittent le service de Dieu, pour se rendre esclaves de leurs passions.

Malheureux mille fois ces Chrétiens, qui charmez par le libertinage du siécle, & sous prétexte d'avoir la liberté de penser à ce qu'ils veulent, parler comme ils veulent, faire ce qu'il leur plaît, couvrent la plus honteuse servitude d'un voile de malice, dit l'Apôtre saint Pierre, qu'ils appellent mal à propos du nom de liberté: *Velamen habentes malitiæ libertatem.* Ils se flatent de vivre libres, c'est-à-dire, selon leur humeur & leur fantaisie; ils veulent suivre leur caprice, & ne faire que leur volonté; & ils ne voyent pas qu'en cela, ils deviennent esclaves de la corruption; c'est-à-dire, d'une nature gâtée & corrompuë par le peché, & tyrannisée par le démon, dit le même Prince des Apôtres: *I. Petri, 2.* *Libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis.* C'est dans ce malheureux état, où ayant abandonné le service de Dieu, on trouve tout ce qu'on peut imaginer pour faire une véritable servitude; des tyrans sans nombre, des chaînes & des fers tres-pesans; des supplices tres-douloureux. C'est, dit encore saint Pierre, une maxime reçûë parmi tous les peuples, qui suivant le droit des armes, celui qui est vaincu doit subir la loy du vainqueur: *A quo quis superatus est, hujus & servus est.* C'est pourquoi le Chrétien se laissant vaincre par le démon, devient en même temps son esclave; & il a autant de maîtres qu'il y a de démons, qui se servent de ses vices & de ses passions, qui le tiennent dans une honteuse servitude. *Le même.* *2. Petri, c. 2.* *Ibidem.*

Nôtre bonheur ne se trouve que dans le service de Dieu, & dans la soûmission qu'on lui rend.

Celui qui n'a pas de son fond ce qui le doit rendre heureux, se rend dépendant des choses dont il mandie son bonheur; & si ces choses sont moindres que lui, il en est véritablement esclave; parce que toute domination qui n'est point raisonnable, & qui renverse l'ordre des choses inférieures & des supérieures, est tyrannie, & la sujettion, par laquelle on en prend la loy, est une servitude & un esclavage; outre que celui qui se captive de la sorte, attire contre soy la puissance de celui qu'il offense par sa rebellion, en se retirant du service du légitime Maître, à qui il appartient: ce maître & ce souverain Seigneur, n'est autre que Dieu, qui lui fait ressentir la force & la justice de sa domination par les châtimens qu'il en prend. C'est pourquoi il faisoit autrefois cette menace à son peuple, par le Prophete Ezechiel: *Et scietis quia ego sum Dominus percutiens.* Vous n'avez pas voulu vous soûmettre à moy, ni m'obéïr comme des serviteurs fideles, vous reconnoitrez que je suis vôtre maître par la punition éclatante que je ferai de vôtre rebellion: Je suis le Seigneur qui *Ezechiel. 7.*

frappe les rebelles, & qui montre mon pouvoir, en les mettant dans la néceſſité de rentrer dans leur devoir : de ſorte que le bonheur qu'on poſſede en joüiſſant de la liberté, ne conſiſte pas à ne reconnoître aucune domination, ni à n'obéir à aucun maître ; mais à n'être ſujet qu'à celui-là ſeul, qui eſt naturellement, & par toute ſorte de droits, Seigneur de toutes choſes, & qui ne demande nôtre ſoumiſſion & nos ſervices, que pour nous rendre éternellement heureux. *Livre intitulé : La Sageſſe Chrétienne.*

Il y a du plaiſir à ſervir Dieu, ou plûtôt on ne goûte de véritable joye que dans ſon ſervice.

L'ame ne ſe peut paſſer de plaiſir ; & la joye, ſi nous en croyons ſaint Chryſoſtome, eſt le reſſort univerſel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc néceſſairement qu'il y ait du plaiſir à ſervir Dieu. Mais vous me demanderez en quoi conſiſte ce plaiſir ? Je dis (Chrétiens) qu'il conſiste dans l'amour du plus grand & du plus aimable des objets, qui eſt Dieu ; dans une joüiſſance délicieuſe & continuelle de ce qu'on aime, & dans l'eſpérance certaine d'en joüir éternellement. Ce n'eſt pas icy le lieu de vous développer ces trois grandes ſources de céleſtes & d'ineffables délices ; outre que nul diſcours ne peut ſuffire pour les faire comprendre, à qui ne l'a jamais expérimenté ; mais voicy quelques conjectures, qui peuvent faire connoître que les plaiſirs des ſerviteurs de Dieu, ſurpaſſent de beaucoup ceux des méchans. 1°. Parce qu'on quitte ceux-cy pour les autres. Et qui ? Ceux-mêmes qui ont expérimenté les uns & les autres. Il faut donc que dans le ſervice de Dieu, on trouve plus de douceur, que dans le ſervice du monde, & que dans toutes les douceurs de la terre. L'exemple de ſaint Auguſtin en eſt une preuve ſenſible, & ſon témoignage, après une expérience de pluſieurs années, vaut toutes les preuves que la raiſon & la lumiére naturelle nous en pourroient fournir : *Nemo dat fontem pro gutta*, dit-il. On ne quitte point une ſource abondante pour courir après une goutte d'eau. 2°. Nous voyons que ceux qui ſe plongent davantage dans les plaiſirs de la terre, en ſont ſans ceſſe alterez & affamez, & qu'ils n'en ont jamais aſſez ; mais qu'il reſte toûjours un vuide dans l'ame, que rien ne ſçauroit remplir : au lieu qu'un moment de conſolation céleſte, que l'on goûte au ſervice de Dieu, comble l'ame de douceurs, & qu'elle en eſt toute remplie, & comme enyvrée ; ce qui adoucit toutes les peines qu'on y ſouffre d'ailleurs, & les rend agréables : *Superabundo gaudio in omnibus tribulationibus meis*, diſoit ſaint Paul. La joye du monde n'a jamais fait parler de la ſorte ; au contraire, l'homme qui en a le plus goûté, qui eſt Salomon, n'a jamais pû s'empêcher de dire : *Vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem ſpiritus.* Par tout du vuide & de la douleur ; du vuide dans la joüiſſance même, & un moment après de la douleur & du repentir. 3°. D'où peut venir dans les plus voluptueux cette inconſtance effroyable, qui les fait paſſer d'un plaiſir à un autre ; d'un objet à un autre objet, avec tant de légéreté & d'inquiétude ? Ne me dites point que c'eſt un effet de la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, qui eſt changeant de ſa nature, & que nul bien ne peut arrêter. Car nous ne remarquons point qu'au ſervice de Dieu, les perſonnes ſolidement affermies dans le bien, changent de la ſorte : nous les voyons durant les quarante & cinquante années, addonnées & aſſiduës aux mêmes pratiques de dévotion ; aux mêmes bonnes œuvres ; aux mêmes exercices de charité & de mortification, ſans jamais s'en laſſer, ni s'en dégoûter ; mais y perſévérer toûjours avec un goût

2. *ad Cor.* 7.

Eccleſ. 1.

tout nouveau, un plaisir plus exquis ; une satisfaction entiere. Ne faut-il pas de grands plaisirs pour surmonter le penchant presque incroyable que nous avons au changement. *Le Pere de la Colombiere, Sermon de la Transfiguration.*

C'est une illusion bien pernicieuse, que celle où sont la plûpart des gens du monde, sur le sujet de la vie chrétienne, & du service de Dieu. On ne peut leur persuader qu'il ait ses douceurs & ses plaisirs ? L'embrasser, c'est comme ils pensent, se plonger dans un abîme de mélancolie ; & il vaudroit autant s'enterrer tout vif. Mais si cela étoit, Chrétiens Auditeurs, comment se pourroit-il faire que tant de personnes, de toutes conditions, de tout âge, de tout sexe, se dévoüassent au service de Dieu, par une profession publique. Sçavez-vous bien qu'ils y goûtent des plaisirs plus purs, que ne sont ceux des sens, qu'ils y trouvent un contentement plus solide, & une joye plus profonde... C'est pour cela, qu'Isaïe parlant au peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu : *Utinam attendisses ad mandata mea, fuisset utique quasi flumen pax tua.* Plût à Dieu que tu te fusse appliqué à l'observation de mes préceptes, & que par ce moyen tu eusses été fidele à mon service ; ta paix, ton bonheur, ta joye, auroit ressemblé à un fleuve qui est toûjours plein, & qui ne tarit jamais. La joye des méchans est plus semblable à un torrent, non-seulement parce qu'elle est impétueuse, dissoluë, qu'elle est injuste & malfaisante ; mais encore parce qu'elle est courte & passagere ; que le cœur qui en regorge à présent, se trouvera à sec un moment après, rempli de bouë, d'épines, & d'amertume. *Le même.*

Illusion des mondains qui ne peuvent croire qu'on trouve du plaisir à servir Dieu.

Isaïe 48.

Appellez-en, pecheurs, de tout ce que je vous dis à l'expérience, mieux qu'à toutes mes raisons ; elle vous persuadera qu'il n'est point de véritable joye, point de solides plaisirs hors du service de Dieu. On dit que le joug du Seigneur est insupportable ; qui le dit ? Un libertin, un homme livré à la volupté, & aux plaisirs des sens, & qui n'en a jamais goûté d'autre : & quand son témoignage seroit de quelque poids, devriez-vous le croire, puisque JESUS-CHRIST a dit tout le contraire : *Jugum meum suave est, & onus meum leve. Tollite jugum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.* En doutez-vous encore ? Consultez-en tous les Saints Peres, qui rendent ce témoignage à la miséricorde de Dieu, que le simple désir de servir un si bon maître, fait joüir d'un bonheur qu'ils n'auroient pas voulu changer pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux : *Quàm bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde !* O Israël, si tu connoissois combien ton Dieu est bon, combien il est libéral ! Il l'est envers ses ennemis mêmes, à qui il ne refuse pas les biens de cette vie, quoiqu'ils en abusent, & s'en servent contre lui-même : mais à l'égard de ceux qui le servent ; ce sont des profusions, des caresses, des douceurs qu'on ne sçauroit exprimer. *Le même.*

On ne goûte de véritable joye que dans le service de Dieu.

Matth. 11.

Psalm. 72.

Je sçai que c'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme, & qu'il ne l'a pas fait pour les créatures, qui ne peuvent en remplir la vaste étenduë : *Fecisti nos ad te Deus, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu ! que vous l'avez fait ce cœur, & c'est en vain qu'il cherche son bonheur & son repos hors de vous & de vôtre service. Il a beau courir après les biens d'icy bas ; il a beau effleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre ; il sera inquiet en cherchant ces biens, & quand il les aura trouvez, il trouvera que son inquiétude sera encore augmentée : non, il n'aura jamais...

Nous ne pouvons trouver de joie & de repos qu'en Dieu.

de repos, qu'il ne se repose en vous : *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Détruisez donc, Seigneur, tous ces vains désirs qui nous troublent, & qui nous agitent inutilement, & substituez à leur place le désir de vous plaire, & de vous connoître, de vous aimer, de vous servir. Ce désir ne troublera point nôtre repos ; au contraire, plus il sera ardent, & plus nous serons tranquilles. *Le même.*

Il faut servir Dieu toûjours, & en tout temps.

Pour être véritablement Chrétien, il faut toûjours vivre en Chrétien ; si c'est donner des bornes à l'autorité de Dieu, que de ne croire pas aveuglément tout ce qui est appuyé par son témoignage ; n'est-ce pas imiter en quelque sorte son éternité, que de nous retirer pour quelque temps de son service ? Il ne veut point de nôtre cœur, s'il ne le possede toûjours ; & vous croyez qu'il agréera des années que le monde partage avec lui : Il vous déclare que tous vos services l'irritent, le deshonorent, pour peu qu'un autre maître y ait de part : il n'est pas possible qu'un seul homme contente deux maîtres, même en deux temps differens ; ce Dieu qui mérite tous vos services, ne les mérite pas moins en un temps qu'en un autre ; il les exige en toutes saisons, & ne peut souffrir que le monde lui en dérobe un seul. *Le même*, *Sermon* 48.

Il est honorable & glorieux d'être au service de Dieu.

Quel honneur & quelle gloire d'être au service d'un si grand & d'un si bon Maître ! La condition du dernier de ses serviteurs est meilleure que celle des Rois de la terre : car enfin, leurs grandeurs & leurs prospéritez finissent avec la vie, & les serviteurs de Dieu finissent avec leur vie les peines & les travaux qu'il y a à souffrir à son service ; après quoi, ils trouvent un bonheur éternel, & des couronnes immortelles. C'est donc avec raison que le Prophete Royal nous assûre, qu'un seul jour passé dans sa maison & à son service, vaut mieux que mille par tout ailleurs. Il est vrai que l'on estime, & que l'on aime les grandeurs : mais on ne les met pas où elles sont veritablement. On se fait honneur d'être au service des Rois ; on achete bien cher les charges de leur maison, & on fait peu d'état d'être serviteur de Dieu : & ce qui est déplorable, souvent on rougit des devoirs qu'on lui doit rendre. Le grand Apôtre y mettoit le haut point de la gloire, dans un temps où les Chrétiens passoient pour les balieures du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi* ; (1. ad Cor. 4.) & nous en avons de la confusion souvent, quand il s'agit des pratiques de son service, dans les siécles où la Religion Chrétienne est dominante, & dans lesquels les plus grands Monarques font gloire de la suivre. Heureux les Chrétiens qui reconnoissent l'honneur & la grace que Dieu leur fait, de les recevoir au nombre de ses serviteurs !.. O que nous avons un bon maître ! qu'il est magnifique en ses promesses ! Fidele à les effectuer ! libéral en ses recompenses ! Qu'heureux est celui qui le sert, & que celui-là a fait un bon choix, qui a pris ce parti ! O si les hommes sçavoient ce que c'est que d'être serviteur de Dieu, ils n'auroient jamais d'autre désir, d'autre prétention, & n'aspireroient point à une autre gloire, que d'être du nombre de ceux qui le servent.. O mon Seigneur ! & mon Dieu ! ici mon cœur se sent pénétré d'une douleur bien amere, quand je repasse devant vous toutes les années de ma vie : Hélas ! bien loin de les avoir toutes employées uniquement à vous servir. Je suis du nombre de ces serviteurs infideles, qui se sont servis eux-mêmes, & qui n'ont eu en vûë que leurs propres interêts. Cependant, comme vous êtes mon Seigneur & mon Roy,

Roy, je vous prête aujourd'hui le ferment de fidelité pour jamais, & je proteste que je veux vivre & mourir à vôtre fervice. *M. Boudon, livre intitulé: Le Chrétien inconnu.*

A confidérer les chofes, dans lefquelles Dieu fait confifter le fervice qu'il exige de fes créatures, c'eft avoir mauvaife opinion de lui, que de le croire un maître dur, qui n'ait pas foin d'affaifonner le travail de fes ferviteurs de quelque douceur qui les foûtienne, pendant qu'ils foûtiennent eux-mêmes le poids du jour & de la chaleur. Car que veut dire le Saint-Efprit, lorfque parlant de l'homme de bien, il dit que Dieu l'a prévenu par les bénédictions de fa douceur? Que veut dire le Roy Prophéte, quand il invite à goûter Dieu, & à faire expérience de fa bonté? Que veut dire faint Paul, quand il prie le Dieu de confolation, de remplir le cœur de ceux qui croyent en lui, de joye & de paix dans l'exercice de leur foy? Que veut dire le Sauveur même, quand invitant à prendre fon joug, il affûre qu'il eft doux & léger, & qu'on y trouve le repos du cœur. Ni le Prophete, ni l'Apôtre, ni JESUS-CHRIST même en ces paffages, ne parlent, ni de la joye, ni de la douceur, ni du repos de l'autre vie; puifqu'ils parlent d'une joye, dont icy-bas on peut faire l'expérience; puifqu'ils parlent d'une douceur, qui fouvent même nous prévient; puifqu'ils parlent d'un repos que l'on trouve fous le joug, & lors même qu'on le porte. *Le Pere d'Orleans, Sermon fur la févérité de l'Evangile.*

Dieu eft un maître doux & plein de bonté, qui fçait adoucir les peines de ceux qui le fervent.

Pfalm. 20.

Pfalm. 33.

Ad Rom. 15.

Dieu ne garde pas à fes ferviteurs, toutes les douceurs pour l'autre vie, il en a auffi pour celle-cy, qui n'appartiennent pas à la couronne de gloire; mais qui nous tiennent lieu de folde dans la milice temporelle, comme dit faint Bernard; & voulant que non-feulement celui qui moiffonne, mais auffi celui qui feme le faffe avec joye: *Ut & qui feminat, fimul gaudeat & qui metit;* ainfi que l'affûre le Fils de Dieu même. Je fçai bien, le Prophete l'a dit, qu'on ne feme guere fans larmes, ce qu'on doit recüeillir avec joye; je fçai que ce joug de JESUS-CHRIST, qu'il appelle doux, eft pourtant une croix qu'il faut porter, & porter toûjours: je fçai que ce chemin, où Dieu prévient par les bénédictions de fa douceur, eft un chemin hériffé d'épines, puifque c'eft ce même chemin, que le Sauveur dit être fi étroit; mais je n'ai pas plus de peine à comprendre comme par l'onction de la grace, qui fait que les chofes les plus difficiles, non-feulement deviennent aifées; mais agréables & délicieufes: je n'ai pas, dis-je, plus de peine à comprendre comment par l'onction de cette grace, parmi ces croix, parmi ces larmes, parmi toutes ces difficultez, on trouve de la joye & de la douceur; que j'ai peine à concevoir comment par fa toute-puiffance, il fit trouver autrefois aux Hébreux, parmi l'horreur, la ftérilité, & les incommoditez du défert, jufqu'aux délicateffes & aux délices; je conçois auffi-bien, comment la croix que l'on porte à la fuite de JESUS-CHRIST dans une vie chrétienne, adoucit les travaux des juftes, & remplit leur cœur de plaifir, que je comprends comment ce bois, que Moïfe jetta dans la mer, en rendit les eaux douces & potables. Je comprends auffi-bien comment faint Paul fentoit une joye furabondante au milieu de la tribulation, comme je comprends que les trois Enfans dans la fournaife de Babylone fentoient un vent rafraîchiffant, au milieu des feux & des flâmes. *Le même.*

Suite du même fujet.

Joan. 4.

Dans le monde tout rit, tout brille, tout ne refpire que la joye; mais fou-

La joye

qu'on goûte au service de Dieu est tout autre, & tout opposée à celle qu'on goûte dans le monde. *Eccles. 2.*

vent on est obligé d'avoüer avec Salomon, que ce ris n'est qu'un ris de grimace, & cette joye, qu'illusion : *Risum reputavi errorem, & gaudio dixi, quid frustra deciperis ?* Dans le service de Dieu au contraire, tout rebute, tout fait horreur ; & c'est parmi cette horreur sacrée qu'on trouve les solides douceurs. C'est ce désert qui fit tant de peur aux timides Israëlites : à peine eurent-ils marché quelques jours, que ces vastes & brûlans sablons leur devinrent plus agréables, que les plus fertiles campagnes de l'Egypte, qu'ils avoient si indiscretement regretées ; ces tristes & stériles rochers leur produisirent l'eau & l'huile ; ce ciel ardent & allumé se distilla sur eux en douces rosées, avec lesquelles tous les matins descendoit cette mane céleste, qui les nourrissoit si délicieusement. C'est ainsi que peut-être à la sortie du monde, la premiere vûë d'une vie si différente de celle des mondains, vous paroitra-t-elle bien triste : car c'est une tentation ordinaire à ceux qui sortent de l'agitation, & de la dissipation du monde, pour entrer dans la vie tranquille du service de Dieu ; mais marchez hardiment ; tout ce qui vous effraye d'abord, à la fin vous deviendra doux. Cette séparation du monde, cette assiduité à la priere, cette pratique des bonnes œuvres, cet attachement à vos devoirs, qui vous fait maintenant tant de peur, vous deviendront des sources de joye & de consolations infinies. *Le même.*

La douceur qu'on goûte au service de Dieu, est un fruit du Saint Esprit.

La douceur de la vie chrétienne que l'on mene au service de Dieu, n'est pas seulement un fruit naturel d'une philosophie raisonnable ; elle est encore beaucoup plus le fruit de cette onction toute céleste, que produit immédiatement le Saint-Esprit dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu, & par laquelle ordinairement il leur fait sentir sa présence : Onction, dont la vive impression surpasse de telle maniere celle que font les objets créez sur nôtre cœur & sur nos sens, comme saint Paul nous en assûre, qu'elle en ôte le sentiment. *Le même.*

La joye des impies est toûjours troublée. *Luc. 15.*

C'est avec raison que saint Bernard compare le monde à la region, où se trouva l'Enfant prodigue, après avoir quitté son Pere : *Facta est fames valida in regione illâ.* Region toûjours désolée par une famine qui y cause une avidité fatigante ; Region toûjours obscurcie de mille noirs & cuisans chagrins, dans lesquels les mondains imprudens troublent la douceur de leur vie, ou par le dégoût de ce qu'ils ont, ou par le regret de ce qu'ils perdent, ou par l'attente de ce qu'ils désirent ; Region toûjours agitée par les haines qui les enflâment, par les émulations qui les picquent ; par les jalousies qui les rongent, & qui les portent à se contrarier dans leurs plaisirs les uns les autres, comme si le plaisir de l'un étoit un vol qu'il en fit à tous, tant leur faim est insatiable. O que les cœurs des serviteurs de Dieu, se trouvent dans une situation différente de celle-là, quand l'onction du Saint-Esprit s'est une fois fait sentir à eux ? On ne l'a pas plûtôt goûtée, que bien loin de souhaiter autre chose, toute autre douceur devient fade, & ne donne que du dégoût. Saint Augustin, qui ne croyoit pas pouvoir se passer des plaisirs des sens, n'eut pas plûtôt reçû dans son cœur cette onction du divin Esprit, que ces plaisirs lui devinrent à charge, & qu'il compta d'en être privé, non comme une privation ; mais comme un soulagement. *O quàm suave mihi subitò factum est, carere suavitatibus nugarum, & quas amittere metus fuerat, amisisse gaudium fuit.* Le même.

La joye des

Saint Paul disoit que la joye surabondoit toûjours en lui dans toutes ses tri-

bulations : ***Superabundo gaudio in omni tribulatione.*** Elles étoient souvent si grandes, que les considérant en elles-mêmes, il regardoit la mort comme une chose souhaitable : mais lorsqu'il les considéroit comme jointes avec la joye & la consolation intérieure, dont la grace les assaisonnoit, il sembloit perdre le sentiment de tout ce qu'elles avoient de dur, & ne goûter que le plaisir, que l'onction de l'Esprit de Dieu lui faisoit ressentir au cœur. Saint Augustin se souvenant des premieres agitations, que lui avoit causé son changement de vie, regardoit les larmes qu'il versoit alors, comme les sources d'une consolation que le monde ne connoît pas. On croit malheureux ceux qui pleurent ; je pleurois, dit-il, je fondois en larmes, dans les troubles que causoit à mon cœur l'esprit de pénitence qui s'en emparoit : mais je me trouvois bien avec ces larmes, & je les préférois à tous les plaisirs, ausquels jusques-là, le monde & la chair m'avoient si fortement attaché : *Currebant lacrymæ & mihi bene erat cum eis.* Delà ce saint Pénitent concluoit, combien la pure joye que Dieu fait goûter à ses serviteurs, produit un bonheur parfait ; puisque leurs larmes mêmes icy-bas, sont capables de les rendre heureux. *Le même.*

Serviteurs de Dieu, jusques dans leurs disgraces & leurs tribulations. 2. ad Cor. 7.

Prenez-y garde, & vous trouverez que dans le monde, il n'y a proprement de gens contens, que les véritables serviteurs de Dieu. Les mondains sont de bonne foy là-dessus ; ils se plaignent tous qu'ils ne le sont pas. Quelques esprits philosophes se ventent de l'être : mais je me défie de leur philosophie. Leurs fréquentes invectives contre la fortune, qu'ils ont la plûpart euë contraire, marquent mieux un cœur dépité, qu'un cœur content ; Philosophes pour la plûpart, parce qu'ils n'ont pas pû être courtisans. Non, il n'y a que le cœur Chrétien, qui plein de l'onction du Saint-Esprit, quoiqu'il lui arrive, est toûjours content. Je dis quoiqu'il lui arrive, parce que c'est encore une vertu de cette divine onction, de se faire sentir au cœur, parmi la douleur & les chagrins mêmes. C'est un autre foible des plaisirs du monde, que quelques grands qu'ils soient en eux-mêmes, il ne faut qu'un peu de douleur, un peu de chagrin pour les corrompre ; témoin le superbe Aman, qu'un petit manquement de respect, de la part de Mardochée empêchoit d'être content, dans l'affluence de tant de biens, & comblé de tant de faveurs de son Prince. *Le même.*

Il n'y a que les gens de bien & les serviteurs de Dieu, qui soient proprement contens.

C'est une erreur & une illusion dont il faut se désabuser ; sçavoir, que quelques-uns se représentent Dieu comme un maître farouche & inhumain, qui se nourrit de nos larmes ; qui se baigne dans nôtre sang ; qui n'a point de plus agréable musique que nos plaintes & nos soûpirs : ils se l'imaginent toûjours armé de tempêtes & d'éclairs ; ils l'appellent le Dieu terrible, le Dieu des vengeances : en un mot, il n'est point de vérité dans l'Ecriture, qu'ils ne fassent servir pour s'affermir dans cette créance, que Dieu est un maître fâcheux, & sévére, & qu'il faut renoncer à son repos, à toutes sortes de plaisirs, & faire état de vivre misérable pour vivre à son service. Il faut renverser cette idole, qu'ils substituent à la place d'un Dieu de bonté, d'amour & de miséricorde. Ce qui nous montre clairement les désirs qu'il a de nous traiter avec douceur, quand nous le servons ; c'est qu'il prend tous les noms les plus tendres & les plus affectueux que l'amour puisse inventer, d'ami, de pere, d'époux ; il emprunte même le nom des animaux, qui semblent exprimer quelque tendresse particuliere,

Dieu est un bon maître, qui n'est ni farouche, ni difficile à contenter, comme quelques-uns se l'imaginent.

comme celui d'agneau.. Il déclare même que la joye qu'il répandra dans le cœur de ses fideles serviteurs, ne sera pas semblable à celle des mondains, qui n'est que sur le bout des lévres. Ils ont le visage riant, & le cœur rempli de chagrin & de tristesse ; ils chantent & rient souvent, tandis que des passions cruelles & déréglées les tyrannisent & les déchirent ; la joye de ses serviteurs pénétrera jusqu'au fond du cœur, & en remplira toute la capacité. *Le P. Texier dans sa Dominicale, troisiéme Sermon d'aprés Pâque.*

Suite du même sujet. Si Dieu dans l'Ancienne Loy, qui étoit une loy de rigueur, pendant laquelle il ne se faisoit voir que parmi les feux & les flâmes, & ne parloit que parmi les tourbillons, & les tempêtes ; si dans cette loy, dis-je, il ne laissoit pas de faire ressentir des douceurs, & de témoigner des caresses à ceux qui s'attachoient à son service ; que ne doit-il point faire dans la Loy Nouvelle, qui est une loy d'amour ? Que ne devons-nous pas attendre en le servant fidelement, nous qui avons le bonheur de vivre dans un temps, auquel, dit S.Paul, la benignité & l'humanité de nôtre Dieu a paru visiblement sur la terre : *Ad Titum 3.* *Apparuit benignitas & humanitas salvatoris nostri Dei.* Je ne veux point alleguer icy cet Apôtre, qui promet de la part de Dieu, à tous ses serviteurs, une paix qui surpasse tout sentiment ; j'aime mieux representer le charitable Sauveur, lequel touché de compassion pour ces infortunez Esclaves du monde, qui gémissent sous le fardeau de leurs pechez & de leurs passions, les presse de secoüer ce joug tyrannique, pour recevoir le sien, qui est, comme il proteste, doux & *Matth. 9.* agréable : *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos. Tollite jugum super vos, jugum enim meum suave est, & onus meum leve.* O Dieu ! qu'il faisoit beau voir ce Sauveur, lorsqu'au jour d'une grande fête, il élevoit sa voix, afin de faire entendre à une multitude de peuple ces amoureuses *Joan. 7.* paroles : *Si quis sitit veniat ad me.* Si quelqu'un est pressé de la soif, qu'il vienne à moy, je suis prêt de le désalterer. *Le même.*

Dieu fait sentir de la joye à ses serviteurs, jusques dans les supplices qu'ils souffrent pour son amour. La divine Providence, qui fait naître la lumiére des ténébres, & couler l'huile des cailloux, sçait trouver le moyen, comme dit le Saint-Esprit, de rendre l'amertume de la mer douce, comme le lait : *Inundationem maris quasi lac sugens.* Qu'est-ce que l'inondation de la mer, demande un sçavant Interpréte, sinon les eaux ameres des tribulations ; car c'est le nom que leur donne l'Ecriture : & nous voyons que la bonté divine y fait trouver à ses serviteurs un mets délicieux. Témoins ceux qui étoient tellement inondez de joye au mi- *Deuteron. 33.* lieu des plus affreux supplices, dit saint Augustin, qu'ils étoient hors d'eux-mêmes, & sembloient enyvrez ; ils quittoient peres & meres, leurs enfans, & leurs proches, pour courir aux supplices ; ils abandonnoient leurs maisons pour s'ensevelir dans l'obscurité d'un cachot ; dans les flâmes & sur les charbons ardens ; ils étoient comme les Enfans dans la fournaise de Babylone, rafraichis d'une douce rosée, ils trouvoient un festin délicieux sur les roüës & sur les chevalets. Ah ! ne vous étonnez pas, dit ce saint Docteur, de cette maniere d'agir & de parler, une petite goute des joyes du Ciel les avoit comme enyvrez. Or si Dieu a mis tant de plaisir dans les souffrances & dans l'exercice des vertus les plus rudes à la nature, & s'il fait ensorte que les Pénitens, & les Martyrs trouvent de la joye parmi les haires, les cilices, les jeûnes, & même sur les roües & les chevalets ; jugez quelle douceur il produira

dans nôtre cœur dans la pratique de la charité, des bonnes œuvres, & de tout ce que nous entreprendrons pour son service ? Que sera-ce dans la priere, dans la conversation qu'il souffre que nous ayons avec lui, & dans la paix d'une bonne conscience, qui est un festin continuel ? & que nous joüirons de ce repos, que Dieu a donné pour partage à ses serviteurs ? *Le même.*

L'éminente qualité d'être serviteur de Dieu.

La qualité de serviteur de Dieu est préférable à tous les Royaumes, & à tous les Empires de la terre. Les Rois & les Souverains commandent aux peuples, & se font servir : mais comme il est plus glorieux de rendre quelque signalé service à son Roy, que d'être servi par un villageois ; il y a de même plus de gloire à servir le Roy des Rois, & le Souverain Monarque du ciel & de la terre, que de commander à toutes les nations: comme répondit sagement sainte Agathe au Préfet de Sicile, qui lui demandoit si elle n'avoit point de honte d'avilir la noblesse de sa naissance, par la basse servitude du Christianisme, dont elle faisoit profession : *Multò præstantior est*, dit-elle, *Christiana servitus, regum opibus & præstantiâ. Le P. Duneau, Sermon pour le quatorziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Quel doit être un véritable serviteur de Dieu.

Pour porter la qualité de vrai serviteur de Dieu, il faut être en cette disposition d'esprit & de cœur, que l'on préfére en toutes choses, les interêts de ce divin Maître, aux nôtres propres. Qu'on cherche & qu'on embrasse toutes les occasions de lui plaire par une prompte & fidele exécution, de toutes ses volontez. Celui-là est véritablement serviteur de Dieu, qui n'a rien de plus à cœur que de lui rendre service ; qui est dans la résolution de perdre plûtôt mille fois la vie, l'honneur & les biens, que démentir cette profession ; qui fait gloire de s'acquitter des devoirs de sa Religion, sans se mettre en peine des railleries du monde, ni de tout ce qu'on pourra dire de lui, qui porte volontiers les livrées de son maître, qui sont les souffrances, les humiliations, & le mépris de toutes les choses de la terre. Celui-là est vrai serviteur de Jesus-Christ, qui est toûjours prêt à exécuter les commandemens de son maître ; toûjours attentif aux moindres signes de sa volonté : Qui est toûjours disposé à le recevoir quand il viendra, portant le flambeau des bonnes œuvres & du bon exemple ; qui ne s'endort ni à la premiere veille, ni à la seconde, ni à la troisiéme, attendant la venuë de son Seigneur, pour aller au-devant de lui. Le fidele serviteur de Dieu, ayant reçû de lui les talens pour les multiplier, il ne les dissipe point ; il ne les met point en réserve ; mais il les augmente tant qu'il peut par son industrie & par son travail : & pour dire tout en un mot, le vrai serviteur de Dieu est un instrument animé, qui n'a point d'action, ni de mouvement, que celui qu'il reçoit de son maître, à qui il rapporte, tout ce qu'il a, tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il est. *Le même.*

Ceux-là ne sont pas serviteurs de Dieu, qui préférent le service des hommes au sien.

Il est bien étrange qu'il se trouve des hommes, qui préférent le service d'un autre homme à celui de Dieu : l'homme commande ce que Dieu deffend, & on obéit à l'homme contre Dieu ; l'homme deffend ce que Dieu commande, & on désobéit à Dieu. Les Apôtres mieux instruits, ne se comporterent pas de la sorte, après l'Ascension de leur Maître ; ils annoncerent hautement l'Evangile au peuple de Jérusalem. Les Princes des Prêtres l'ayant sçû, le leur deffendirent sous de grieves peines & de terribles ménaces ; mais S. Pierre & S. Jean leur répondirent avec une liberté d'Apôtres & de véritables servi-

teurs de Dieu. Jugez vous-mêmes s'il est raisonnable de vous obéïr plûtôt qu'à Dieu : *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quàm Deum.* Le même.

Act. 4.

La gloire de Dieu, est d'avoir des serviteurs qui le servent avec joye, & qui trouvent leur avantage à son service.

Il est de la grandeur des Souverains, d'avoir droit de commander aux hommes de grandes choses, & d'exiger d'eux des services considérables ; mais il est de la grandeur de Dieu, que ces grandes choses & ces grands services qu'il exige des hommes, non-seulement ne les accablent pas, par le poids de la difficulté ; mais qu'elles leur deviennent aimables, & leur fassent trouver de la douceur dans leur exécution ; car, comme dit Cassiodore, la gloire d'un maître aussi grand que Dieu, est d'avoir des serviteurs, qui se fassent un avantage & un bonheur particulier de le servir. *Le P. Bourdalouë dans ses premiers Sermons, Sermon pour le second Dimanche de Carême.*

Ce qu'il faut faire & observer, pour être véritables serviteurs de Dieu. *S. Bernard. Serm. 2. in capite jejunii.*

Voulez-vous vous donner tout de bon à Dieu, & sincerement être du nombre de ses serviteurs, demande saint Bernard ; prenez garde à ce que vous aimez, à ce que vous craignez, à ce qui vous afflige. N'aimez que Dieu, ou si vous aimez quelqu'autre chose, ne l'aimez que pour lui. Ne craignez que de déplaire à Dieu, ou si vous apprehendez quelque autre chose, que ce soit par rapport à lui. Ne vous réjoüissez qu'en Dieu, ou si quelqu'autre objet vous donne de la joye, regardez-le comme un attrait dont il se sert pour vous attacher à lui ; ne vous affligez que de la perte de Dieu, soit par vos pechez personnels, soit par ceux de vos freres ; ou si quelqu'autre perte vous touche, regardez-la comme une épreuve qu'il ménage, pour vous purifier, & vous unir plus intimement à lui. Par-là, vous ne servirez pas deux maîtres ; vous n'en aurez qu'un, à qui vous sacrifierez ce que vous avez de plus cher ; vos compagnies, vos amitiez, vos petites commoditez, vos passions, vos douceurs même. *Pris du Dictionnaire Moral, 2e. Sermon sur la dévotion.*

Nous appartenons à Dieu, & il est tout à nous ; d'où il s'ensuit que nous lui devons tous nos services. *Psalm. 72.*

Est-il aucun maître, qui mérite d'être servi comme Dieu ? Il est le souverain maître de toutes choses ; il est le Dieu, Créateur de toutes choses ; mais pardessus tout cela, il est particulierement, & par un titre qui lui est particulierement propre, nôtre Souverain & nôtre Dieu. Que cela renferme d'obligations & de mysteres ? *Qu'y a-t-il sur la terre qui soit à moy, & pour moy, si ce n'est vous, ô Dieu de mon cœur !* s'écrioit le Roy Prophete. En effet, hors de Dieu, rien n'est à nous : les richesses & les dignitez ne sont point à nous ; la mort nous les ravira bien-tôt. Nôtre réputation n'y est point, une méchante langue y peut répandre des taches que nous n'effacerons jamais ; l'honneur, le credit, le pouvoir, la santé, & tous les autres, dont par une erreur populaire, nous nous croyons les maîtres, ne nous appartiennent pas ; qu'est-ce donc qui nous appartient ? Vous seul, ô mon Dieu ! qui voulez bien vous donner à nous ; vous seul, qui voulez bien que nous comptions sur vous, comme sur nôtre Souverain, & nôtre unique Maître. Or s'il est lui seul nôtre Seigneur & nôtre Dieu, c'est lui seul que nous devons servir : car comment pourrions-nous compter sur lui, comment pourrions-nous dire qu'il est à nous, & qu'il nous appartient, si nous refusions d'être tout à lui ? Il se donne à nous ; quelle gloire d'avoir un tel maître ? Nous devons nous donner à lui ; quelle obligation de le bien servir ? *Le même, dans le premier discours du service de Dieu.*

Le monde est un mai-

Etrange sort de ceux qui servent le monde, & qui en attendent quelque recompense ! Le maître a peu de chose, le serviteur ne reçoit rien : le monde

est pauvre, que donneroit-il à ceux qui s'attachent à son service ? Le monde, souvent est ingrat ; quand il auroit plus de biens qu'il n'en a, il oublie aisément les peines qu'on se donne, pour se le rendre favorable. Que de serviteurs mécontens ! que de gens, qui par d'amers, quoi qu'inutiles repentirs, regrettent leurs assiduitez, & rappellent avec un triste souvenir, les humilians rebus qu'ils ont essuyez ; celui-cy auprès d'un homme puissant, de la protection duquel il se flatoit ; celui-là auprès d'une misérable créature, qui s'est mocquée de ses complaisances, après avoir mangé son bien. Bien différent est le partage de ceux, dont la grande application est de le servir. Il veut qu'on leur dise de sa part, que tout ira à leur avantage ; qu'ils joüiront des fruits que leur ingénieuse vigilance à lui rendre de bons services, leur a méritée. L'affliction, la honte, le désespoir, accablent l'ame de tous les mauvais serviteurs de Dieu ; mais la paix, l'honneur, la gloire, sont le partage de celui qui pour plaire à ce souverain Maître, fait tout le bien qu'il est obligé de faire. *Le même.*

Le monde est ingrat, qui reconnoit mal les services qu'on lui rend.

Ad Rom. 2.

Parmi les différens devoirs, dont les serviteurs sont chargez envers leurs maitres, on en distingue particulierement deux, l'honneur & l'obéïssance ; ils doivent l'honneur à leurs maitres, parce qu'ils représentent la personne de Dieu ; ils doivent l'obéïssance à leurs maîtres, parce qu'ils sont établis de Dieu pour leur commander. Or si l'honneur & le respect sont dûs aux maîtres, parce qu'ils représentent la personne de Dieu, il faut conclure que Dieu en mérite donc infiniment davantage ; & si les maîtres, à cause qu'ils ont en main l'autorité de Dieu, sont en droit de se faire obéïr par leurs serviteurs ; il faut aussi conclure que leur autorité venant originairement de Dieu, lui donne encore plus de droit de se faire obéïr & servir. Il n'est personne qui ne convienne de ce grand principe de Religion, & des conséquences qu'on en tire ; mais, ô corruption du cœur humain ! il en est peu qui s'assujettissent à ces deux devoirs, peu qui adorent & qui honorent Dieu, comme il veut être adoré & respecté ; peu qui obéïssent à Dieu, & qui soient dans la sujetion, & la dépendance où ils doivent être. *Le même.*

Nous devons à Dieu, à plus forte raison, ce que les serviteurs doivent à leurs maîtres.

Pour prendre la qualité de serviteur de Dieu, & lui rendre l'honneur qu'il mérite, je voudrois qu'on l'adorât, & qu'on le servit en esprit & en vérité, comme il le demande ; avec un cœur humilié & contrit ; avec une ame exempte de toute affection au peché ; avec une affection droite & simple de sacrifier à son service, tout ce qui ne peut compâtir avec le respect & l'amour qu'on lui doit. Mais beaucoup de Chrétiens sont-ils dans cette disposition ? Y êtes-vous vous mêmes, examinez-vous là-dessus, j'en appelle à vôtre témoignage. *Le même.*

De quelle maniere il faut servir Dieu.

Qu'on prenne le parti de servir Dieu, ou qu'on se retire de son service, il n'y a que la créature qui y gagne, ou qui y perde. Refuse-t-on de le servir ? il sçaura bien se glorifier dans sa justice, par la vengeance qu'il en tirera. Le sert-on de bon cœur ? on le glorifiera dans sa bonté ; mais il n'en sera ni plus grand, ni plus glorieux, en lui-même. Quoiqu'il arrive, dit saint Augustin, La gloire est un bien sûr à Dieu, & un domaine inalienable. Il lui est aussi glorieux de pouvoir rendre ses ennemis misérables par la punition de leurs crimes, que de rendre ses amis éternellement heureux, par la recompense qu'il accorde à leur fidelité. Sa premiere volonté étoit qu'on lui rendit des services qu'il eût

Si nous ne servons Dieu de bon cœur, nous contribuerons à sa gloire malgré que nous en ayons.

recompensez ; sa seconde volonté est, qu'on lui en rende malgré soy, d'une maniere qui ne peut être que funeste à de mauvais serviteurs. Qu'on fuye le chemin qu'il avoit marqué, qu'on en prenne même de contraires, on retournera toûjours à lui, & jamais on ne peut lui échapper : on voudroit se soustraire à son souverain domaine ; mais que cette entreprise est vaine ! & que ces efforts entrainent de malheurs ! *Le même, dans ses Réflexions.*

Dieu est indépendant de nous, & de nos services.

Les maîtres & les serviteurs sont nécessaires les uns aux autres ; que feroit un serviteur pauvre sans le bien de son maître, dont il tire sa nourriture ? Mais aussi que feroit un maître sans le secours de ses serviteurs ? Cultiveroit-il seul ses terres ? se procureroit-il seul dans ses maladies, ou dans les fâcheux accidens qui lui arrivent, les remedes & les adoucissemens dont il a besoin ? Vous êtes seul, ô mon Dieu ! souverain, absolu, qui ne dépendez de personne ; vous êtes ce seul, ce maître infiniment grand & libéral, qui répandez avec profusion tous les biens que vos créatures peuvent avoir : vous êtes seul ce maître plein de compassion & de tendresse, qui ne nous exposez aux miséres & aux disgraces de la vie, qu'afin que nôtre pieté languissante se ranime, & que nous recourions à vous. *Le même.*

Différence du service de Dieu, & du service du monde.

Pour bien servir Dieu, il faut se faire de la violence ; mais cette violence est agréable à ceux qui le servent bien, c'est un maître jaloux de son autorité ; mais c'est un maître condescendant, qui sçait en temperer la rigueur. L'engagement à son service, & ce qu'on attend de lui, si l'on s'acquitte fidelement de son devoir, est un engagement qui soûtient nôtre espérance, & augmente nôtre charité. Il n'en est pas de même des chaînes qui nous attachent au monde : leur pésanteur est réelle, & leur douceur n'est qu'imaginaire. Rien de plus certain que la douleur qu'elles font souffrir ; & rien de plus incertain que le plaisir qu'on s'en promet. Rien de plus dur que la peine qu'on a à les porter, & rien de plus fragile que le repos qu'on y trouve. Enfin, rien de plus effectif que la misére qu'on y endure ; & rien de plus séduisant que le bonheur dont on se flatte : ce sont-là cependant les chaînes dont on se charge, quand on aspire aux honneurs, & aux biens du siécle ? *Le même.*

Le vrai plaisir n'est que dans la vertu, & dans le service de Dieu.

Voluptueux ! combien es-tu abusé de croire que la volupté se trouve dans les excès ; elle en est autant éloignée, que tu l'es de la félicité de la vie. Tu traîne ton malheur en tous les endroits où tu vas, & quoique tu fasse, tu ne sçaurois te dérober un moment à ta conscience. Couvre, si tu veux, ta table des mets les plus délicieux ; foüille-toy dans tout ce que la débauche peut inventer de plus honteux, tu n'y trouveras rien qui te satisfasse ; fais ce que tu voudras, tu seras toûjours malheureux, tu porteras ta douleur partout ; & comme s'exprime saint Augustin, tournes-toy de tous les côtez, comme un malade, pour trouver un peu de repos ; jamais tu ne le trouveras que dans le service de Dieu, & dans la pratique de la vertu. Dieu ayant fait le cœur de l'homme pour lui seul, lui seul aussi, est capable de le contenter, & de lui faire ressentir une véritable joye, & un solide plaisir. *Autheur anonyme.*

Difficultez imaginaires dans le service de Dieu.

Ceux qui se représentent le joug du Seigneur rude & insupportable, ou qui s'imaginent qu'ils ne pourront vaincre les difficultez qui se rencontrent au service de Dieu, sont semblables à ces espions, qui furent envoyez pour visiter la Terre promise ; étant de retour, ils firent leur rapport devant tout le peuple, & dirent

dirent qu'ils avoient vû à la vérité la terre la plus fertile du monde : mais qu'à même temps ils avoient trouvé des villes, dont les fortifications étoient élevées jusqu'au Ciel, & dont les habitans étoient des monstres en grandeur, qu'ainsi c'étoit une témérité de penser à se rendre maître de ce païs, & d'en faire la conquête, c'est la figure de ceux qui pour détourner les ames du service de Dieu, & les porter à mener une vie molle en suivant les maximes du monde, leur font paroître tout difficile, tout insupportable, de fâcheuses tentations qu'il faut vaincre, des mortifications affreuses, les moindres contraintes, & les plus petites difficultez comme autant de monstres, ou comme des montagnes inaccessibles ; c'est ce que leur imagination s'est formée, sur quelques austéritez extérieures, qui leur ont fait peur. *Autre Autheur anonyme.*

O Seigneur ! s'écrioit saint Augustin, après en avoir fait l'expérience, qui pourroit dire combien je sentis de plaisir à me priver de toutes les voluptez sensuelles, & combien je demeurai convaincu de ce qui me paroissoit incroyable ; car en chassant de mon cœur tous les vains amusemens du monde, vous entriez en leur place, vous qui êtes mille fois plus délicieux que tous les délices du monde, & j'éprouvai dèslors que quand il vous plaît de faire tomber dans une ame, une goute de vos douceurs, vous lui rendez ameres ou insipides toutes les douceurs des sens. C'est aussi ce que le glorieux Martyr saint Cyprien témoigna de lui-même écrivant à son cher ami Donat, & lui confessant l'erreur qui lui mettoit dans l'esprit qu'un homme accoûtumé aux emplois, aux compagnies, & aux divertissemens, à tout ce qui accompagne une fortune éclatante, ne pourroit jamais embrasser une vie contraire, & que tous les désordres de la vie passée se présenteroient en foule pour demander d'être maintenus. Mais, ô mon Dieu ! ajoûte le Saint, aussi-tôt que par une seconde naissance, je fus devenu un nouvel homme, la lumiere d'enhaut entrant dans mon esprit & dans mon cœur, je ne trouvai plus que de la facilité en ce qui m'avoit semblé auparavant impossible. Ce sont des saints qui rendent ces témoignages à la grace, & des Saints qui avoient été de grands pecheurs. La grace n'a pas changé de nature depuis ce temps-là ; n'est-ce pas elle qui arrache encore aujourd'hui au monde tant de jeunes gens, pour les faire marcher après le Sauveur, & se consacrer à son service, chargez de son joug, & portant sa croix, ou qui ne leur permet de vivre au milieu du monde, que pour en souffrir les persécutions. Tant de joye, tant d'égalité, tant de constance dans la privation de ce que le monde a de plus charmant, ne fait-il pas l'Apologie de la grace du Sauveur, & la condamnation de nôtre malice ? Mais le dégout d'une douceur si charmante, ne marque-t-il pas en nous une étrange intempérie ? *Le P. Dozenne, livre de la Divinité de* JESUS-CHRIST.

Témoignages de saint Augustin, & de saint Cyprien, en faveur de la douceur qu'on goûte au service de Dieu.

Grand Dieu ! est-ce ainsi que l'on vous sert, ou est-ce ainsi que l'on sert le monde ? L'homme n'est-il vif & sensible que pour le crime ? & croit-il donc se dégrader en vous servant ? Son cœur si grand, si magnanime dans la passion, n'est plus qu'un cœur abbatu dans la pieté : s'il sert le monde, rien ne lui coûte, il court, il vole à l'impossible, il se devouë, il brûle & se consume aux pieds de ses idoles ; & devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne ; tout son feu s'éteint, & il semble qu'il lui suffise de vous aimer, & de vous servir pour montrer toute sa foiblesse. *L'Abbé Mongin, qui a remporté le prix, au jugement de l'Academie Françoise.*

Les peines qu'il y a à souffrir au service du monde sont plus grandes que celles qui sont dans le service de Dieu.

Que ne souffrent pas ceux qui marchent dans les voyes du peché ? Quelle peine n'a pas un courtisan toûjours attentif à poursuivre une grace, qui souvent lui est refusée. Combien de mépris faut-il endurer ? Combien de bassesse faut-il faire ? Combien de complaisance faut-il avoir ? Combien d'assiduité souvent même ennuyeuse à ceux qui la reçoivent ? Mais quand il fait un chemin si difficile, quelle en est la récompense ? les pas en sont presque toûjours inutiles, & quand ils produisent quelque grace, le tems qu'il en joüit est si court, qu'on peut dire avec saint Augustin, que ce sont des graces stériles. Quels sont les soins d'un homme d'affaires, qui n'a songé qu'à enrichir sa famille, quelle peine n'y prend-il pas avant que d'y réüssir ? Et quand après des fatigues infinies, il a amassé un bien considérable, un revers que Dieu permet souvent, pour punir l'injustice avec laquelle il a acquis ce bien, lui fait voir le peu de fond qu'il y a à faire sur la fortune, qui ne peut donner que des biens périssables : un homme d'étude est-il plus heureux, quand animé d'un désir de gloire, il travaille à se distinguer dans sa profession ? Il passe les jours & les nuits sur les livres, & quelle est la récompense de tant de travaux & de veilles ? Le foible plaisir d'acquerir l'estime de quelques habiles gens, qui même souvent par envie la refusent. Quels périls n'a pas à essuyer un homme de guerre, &c. Concluons donc que toutes les voyes que le siecle nous ouvre, sont des voyes difficiles, & quand même nous y trouverions le bien que nous y cherchons, toutes ces fausses lueurs d'un bonheur apparent, n'empêcheroient pas que nos travaux fussent stériles, parce que Dieu n'en est pas le principe. Mais en quittant les voyes du siécle, pour suivre celles de Jesus-Christ, & pour être à son service, elles sont non-seulement plus sûres, mais encore plus faciles, & on apprend par une heureuse expérience, qu'il y a beaucoup plus de peine à se perdre qu'à se sauver. Oüi, j'ose le soûtenir dans la chaire de vérité. Un avare a beaucoup plus de peine à amasser de l'argent, qu'il n'en a de vivre dans le détachement ; un orgueilleux a plus de peine à se faire rendre des honneurs, qu'il n'en a de pratiquer l'humilité, & se contenter de son rang ; & en un mot, il y a incomparablement plus de peine à servir le monde qu'à servir Dieu. *Le P. De la Ruë, dans les Sermons qui lui sont attribuez.*

La douceur qu'il y a au service de Dieu.

Vous vous trompez, quand vous vous imaginez que toutes les rigueurs viennent de la vertu, & du service de Dieu, c'est de nous-mêmes qu'elles partent. Ce n'est point le calice de la vertu qu'il faut accuser d'amertume, dit S. Augustin, c'est nôtre goût qui est dépravé, tout paroît amer & dégoûtant à un pecheur malade. Rendez à un pecheur le goût que le peché lui a ôté, & il goûtera combien le Seigneur est doux ; haïssez le monde, & vous sentirez bien-tôt combien le service de Dieu est doux & agréable; voyez si les ames justes trouvent dans la voye du salut, & dans le service de Dieu le même dégoût que vous y avez ; interrogez-les pour sçavoir laquelle de leur condition ou de la vôtre est la plus digne d'envie, & ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leurs souffrances contre toutes les joyes du monde, leur pauvreté contre toutes vos richesses, leurs humiliations contre toute la fausse gloire du siécle. Ils vous répondront que les jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur ; qu'ils sentent mille douceurs dans la vertu & dans la retraite, tandis

que vous la figurez comme un joug insupportable ; qu'ils goûtent enfin mille douceurs au service de Dieu, tandis que vous n'y découvrez qu'attachement & que tristesse. *Le P. Massillon.*

Les plaisirs de la terre n'ont d'aimables que les premieres impressions ; si l'on pousse plus avant, l'on n'y goute que le fiel & l'amertume : mais la vertu n'est pas de cette nature ; c'est une manne cachée, il faut l'approfondir pour en goûter les saintes & aimables douceurs. Ainsi plus avancez dans cette voye pénible en apparence, plus les consolations & les délices naissent sous vos pas. Mais tandis que vous ne faites que passer du monde à la retraite, du crime à la vertu, & que vous ne demeurez pas fidele au service de Dieu, & dans la voye de la justice, vous ne goûtez plus les consolations qui y sont attachées, & que le juste y goûte. *Le même.*

Pour goûter les joyes qui sont au service de Dieu il faut y être fidele & constant.

Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda, dit le Roy Prophete. Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toûjours améres ; le juste qui souffre, qui se fait violence, trouve toûjours mille dédommagemens secrets dans le service de son Dieu. Son deüil se change en joye, les chagrins en plaisirs, vous ne voyez que des ronces & des épines dans le juste ; mais vous ne voyez pas la grace de Dieu, qui le comble de douceurs au dedans. Vous ne voyez que violence, que contrainte, qu'amertume dans la fuite du monde, & de ses plaisirs ; mais vous ne voyez pas les consolations secrettes, qui rendent au juste le commerce des hommes insupportable, dès qu'il goute les plaisirs qui se trouvent au service de Dieu. *Le même.*

Les serviteurs de Dieu ont bien dequoi se dédommager des peines qu'il y a à souffrir.

Le service Dieu a deux faces bien différentes, l'une affreuse, triste, mortifiante ; l'autre douce, aimable, riante ; d'un côté il n'offre que de lourds fardeaux à porter ; de l'autre il nous présente une joye sainte, une paix durable, une douce liberté, une gloire solide, des richesses abondantes, & des délices secrettes que le cœur de l'homme n'a jamais goûtez. Prétendre donc que le parti des serviteurs de Dieu ne renferme pas ses douceurs & ses consolations, s'imaginer qu'on ne trouve dans la pratique de la justice ni tranquillité, ni repos, ni calme ; & enfin croire que le calice du Fils de Dieu soit si amer, qu'il ne renferme aucune douceur, ce n'est pas connoître la valeur de cette manne cachée, dont le Seigneur nourrit ceux qui s'attachent à son service. *Le même.*

Suite du même sujet.

Est-ce que le pecheur nage toûjours dans les plaisirs & dans la joye ? N'a-t-il pas ses inquiétudes, ses soins, & ses chagrins ? Ne le voit-on pas souvent pâle, triste, inquiet à la porte des grands, à la poursuite d'un gain sordide ? Malheur pour malheur, inquiétude pour inquiétude, ne vaut-il pas mieux prendre celle qui est sanctifiée, & qui aura sa récompense, que celle qui cause un travail sans consolation, & sans fruit ? les occupations du monde sont-elles plus nobles & plus relevées que celles des serviteurs de Dieu ? on court après une grandeur qui nous fuit, au lieu de recevoir un Dieu qui nous cherche. Que fait-on ordinairement dans le monde : on déchiffre des contrats, on dispute les droits d'une terre, l'on commence, ou l'on poursuit un procès, qui ôte le repos, & ruine une maison ; on demande des charges, & on soupire après d'autres dès le moment que l'on les a obtenuës ; on va sacrifier sa vie, c'est-à-dire, ce qu'on a de plus précieux pour la querelle d'autrui, ou pour une offense imaginaire ; une femme la meilleure partie du jour, à ranger ses ajustemens,

Les peines qui sont au service du monde, sont plus grandes qu'au service de Dieu, & les travaux moins nobles.

l'autre à des visites frivoles. Voilà les occupations des moindains. Quand les choses seroient égales d'ailleurs, oseroit-on dire qu'elles sont aussi nobles & aussi excellentes, que celles d'une ame qui sert Dieu, qui fait son devoir, & qui pratique les vertus Chrétiennes. *Autheur anonyme.*

Continuation du même sujet.

Voilà l'image des plaisirs du monde, tout est pénible, amer, rebutant pour y arriver, les possede-t-on ? on y trouve mille dégouts, mille ennuis, enfin tout y coute & personne ne s'en plaint : une passion naît d'une autre, si vous satisfaites un désir, vous voulez encore en satisfaire un autre, un plaisir vous engage dans un autre plaisir, & vôtre expérience même vous fait connoitre que vous n'avez pas plûtôt obtenu ce que vous souhaitiez, que vous formez de nouveaux projets. Quand les difficultez qu'on se forme dans la vertu, seroient réelles & véritables, devroit-on pour cela se dispenser du service de Dieu ? S'il n'y avoit rien à souffrir à son service, à quel droit prétendrions-nous la récompense qu'il promet à ceux qui l'auront suivi ? ... Quand il vous en devroit coûter quelque chose pour servir Dieu, feriez-vous plus que vous ne lui devez ? le Ciel ne mérite-t-il rien ? Et le monde seul mérite-t-il qu'on fasse tout pour lui ? Ne vous a-t-il rien coûté pour vous conformer aux maximes du monde ? Ah ! vous le sçavez, que tous vos biens, vos plaisirs, vos honneurs, vous ont plus coûté de maux, de peines, de confusion, que vous n'en auriez jamais essuyé dans le service de Dieu. A present que vous êtes lassé de marcher dans les voyes rebutantes, que vous êtes dégoûté de ces charmes trompeurs, & que vous en avez connu par vous-mêmes l'amertume, peut-il paroitre difficile de le quitter pour Dieu ? *Le P. Massillon.*

Combien le service de Dieu est doux.

Considérons combien le service du Seigneur est doux, le porter, c'est vouloir le bien, éviter le mal, aimer tous nos freres, n'avoir de haine pour personne, acquerir les biens éternels, ne se point laisser attirer par les biens presens & temporels, ce joug ne s'appesantit point sur le col de ceux qui s'en chargent; mais il les soulage. Nous voyons au contraire combien le joug du monde est rude & fâcheux. Le porter c'est poursuivre des biens périssables ; c'est s'arracher à tout ce qui flatte, c'est vouloir s'asûrer la possession stable des biens qui n'ont aucune stablité ; c'est souhaiter toûjours des biens passagers, & ne vouloir point passer avec eux. Nous voyons avec combien de douceur la charité nous conduit à une vraye félicité, tandis que la cupidité nous entraine à un malheur inévitable par des routes pénibles & difficiles. Nous voyons enfin par combien de périls, les amateurs du siécle se font un chemin à un péril encore plus terrible. Le fardeau du monde est insupportable, le fardeau de JESUS-CHRIST est doux & léger : le fardeau de JESUS-CHRIST nous soulage, le fardeau du monde nous accable. *Pris de l'Homelie de Nôtre Saint-Pere le Pape Clement X I. dans le Journal de Trevoux du mois de Juillet 1706.*

Le monde est infidéle à récompenser les services qu'on lui rend ; mais Dieu est fidéle.

Un esclave du monde fondé sur le témoignage qu'il se rend de sa propre conduite, peut souvent dire en gémissant & déplorant son sort, je sçai que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir ; mais je ne sçai pas pour cela, si le monde m'en tiendra compte : je ne sçai si le monde reconnoîtra mes services, je ne sçai pas même si mes services lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenses du monde, il peut dire sans présomption, je suis sûr de moy,

mais je ne ſuis pas ſûr de ceux qui ſont les maîtres & les diſtributeurs des graces ; je ne ſçai pas même qu'il y en ait d'équitables. Je ſçais, & je ne ſçais que trop, quel eſt ce monde à qui je me ſuis malheureuſement attaché, & opiniatrément confié ; mais c'eſt pour cela, qu'après l'avoir long-temps ſervi, je ne ſuis encore ſûr de rien, parce qu'une expérience funeſte m'a appris malgré moy, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il eſt, je n'ay pû, ni n'ay dû faire aucun fond ſur lui. En effet, par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? combien d'ignorez, combien d'oubliez, combien d'effacez par le temps, combien de détruits par les mauvais offices ? Combien d'étouffez dans la foule & dans la multitude ? je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer cette induction ? Mais avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre, de quelque nature que ſoient les ſervices que nous lui rendons ; il les connoît, il les diſtingue, il en fait le diſcernement, il les peſe dans la balance du ſanctuaire, il en conſerve le ſouvenir : & nous devons être ſûrs que nous en recevrons un jour la recompenſe. *Le P. Girouſt, Sermon de la Récompenſe des Saints.*

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde pour y obtenir des graces, que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien cherement ? des graces ardemment déſirées, & impatiemment attenduës, que l'on apperçoit enfin dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir. Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas pour parvenir dans le monde à des établiſſemens, où l'on s'étoit figuré des avantages conſidérables, mais dont on commence à ſe déſabuſer, & à ſe dégouter du moment qu'on y eſt parvenu ? A quoi ne s'expoſe-t-on pas ? Et ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t-on pas pour s'acquerir dans le monde, une gloire, qui n'eſt qu'un phantôme ? & dont on ne joüit pas long-tems ſans en reconnoître la vanité & le néant ? Quels empreſſemens n'a-t-on pas, & quels mouvement ne ſe donne-t-on pas, pour ſe procurer auprès des puiſſances du monde, un degré de faveur, qui ſouvent ne conduit à rien, & pour lequel on ſacrifie ſon repos & ſa liberté ? A combien de mondains dans le Chriſtianiſme, ne pourroit-on pas dire avec raiſon, ce que Dieu par un Prophete, diſoit aux Iſraëlites, en leur faiſant conſiderer les funeſtes ſuites de leur infidélité à ſon ſervice : *Seminaſtis multùm & intuliſtis parùm.* Vous avez beaucoup ſemé, & vous avez peu recueilli, c'eſt-à-dire, vous avez été bien tourmentez, & vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien des baſſeſſes, & tout cela s'eſt terminé à une vaine & miſérable fortune, qui n'a pas répondu à vôtre attente, & qui s'eſt trouvée bien au-deſſous de vos intentions ; parce qu'en travaillant pour le monde, & dévoüez à ſon ſervice, vous avez ſemé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous rien promettre, & qui n'a pû vous rapporter que peu de fruit : *Seminaſtis multùm, & intuliſtis parùm.* Il n'en eſt pas de même du ſervice de Dieu, &c. *Le même, dans ſon Avent, Sermon ſur la vie inutile du monde.*

Pour le monde nos travaux ſont ordinairement inutiles, au lieu que pour Dieu rien n'eſt perdu.

Aggai. 1.

Vôtre conduite, Seigneur, eſt bien différente de celle du monde ; le monde cache le mal ſous l'apparence du bien, & vous nous cachez le bien ſous l'apparence du mal. Le monde ne parle que de richeſſes, que de grandeurs, que de plaiſirs ; mais il y a dans ſes richeſſes une véritable pauvreté, dans ſes plaiſirs une véritable amertume, & dans ſes grandeurs un véritable abaiſſe-

Conduite de Dieu envers ſes ſerviteurs, bien différente de celle du

monde envers les siens.

ment. Vous ne nous promettez au contraire, Seigneur, que pauvreté, amertume & tristesse, & vous nous cachez en même temps, des richesses éternelles sous cette pauvreté, les plaisirs du Ciel sous les amertumes de la terre, & la véritable grandeur qui est celle des Saints sous la bassesse d'un homme qui n'a point d'autre titre que celui de serviteur de tout le monde. *Autheur anonyme.*

Le joug & le service de Dieu est plus doux que celui du monde.

Vous le sçavez (Messieurs) & vous le pourriez mieux dire que moi, si l'on s'avance dans le monde sans de grands efforts; vous le sçavez, vous qu'une espérance trompeuse attache depuis long temps peut-être auprès d'un maître impérieux, jaloux, chagrin, bizarre, dont vous avez essuyé déja tant de rebuts, & dont vous supportez toutes les humeurs. Vous le sçavez, vous que vôtre ambition, vôtre fortune expose à tant de courses sur mer, à tant de périls dans la guerre, à tant de soins dans le ministere, ou à de si fatigantes études dans le Barreau; y a-t-il sur terre un état, une maison, une famille, y a-t-il presque une personne qui réüssisse sans un travail pénible & assidû? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer? combien d'accidens & de pertes à réparer? Combien de contestations & de procez qui surviennent? Combien d'ennemis & de concurrens qui vous traversent? Combien de ménagemens nécessaires, de vûës, de revûës, de persévérance & de patience? C'est une maxime générale, qu'on ne peut parvenir à rien, ni se maintenir sans qu'il en coûte. Y a-t-il rien de si fâcheux, de si gênant, de si pénible dans la pratique de la vertu, & dans le service de Dieu? Je conviens qu'il y a de rudes attaques à soûtenir, de la part des sens; que ce n'est pas une guerre aisée à finir, que celle de la chair contre l'esprit, que la religion, & la pieté exige des devoirs qu'on ne peut accomplir sans peine & sans contrainte, qu'il faut s'assujettir quelquefois à des choses rebutantes, se priver des choses les plus conformes à nos inclinations; mais compte-t-on pour rien l'onction de la grace, qui adoucit ce joug, & qui rend ce fardeau plus léger? & qui fait même trouver de la douceur dans les travaux qui nous paroissoient les moins supportables? N'est-ce pas ce que nous entendons dire tous les jours aux personnes qui paroissent les plus contraires à la pieté, & qui s'en formoient une image plus affreuse. Dès que Dieu les a touchez, & qu'ils se sont mis en état de suivre la voix de Dieu, qui les appelle à son service, ils en goûtent bien-tôt la douceur, ils sont surpris de leurs vaines imaginations, & des chimeres qu'ils se faisoient: *Quam suave mihi subitò factum est carere suavitatibus: & quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat*, dit S Augustin. Je ne l'eusse jamais crû; mais quel plaisir est-ce tout d'un coup pour moi, de me priver de tous mes plaisirs? & nous voyons qu'à mesure que Dieu s'insinuë dans leur cœur, le monde, & toutes les bagatelles qui les amusoient, perdent pour eux leurs agrémens. *Le P. Giroust, dans le Sermon que nous avons cité.*

Plus l'on avance dans la vertu, & dans le service de Dieu, plus on en goûte la douceur.

Plus on avance dans la sainteté, & dans le service de Dieu, plus on en goûte la douceur, plus on devient maître de soi-même, & l'on s'affermit dans le repos. Tantôt ce sont des écoulemens de la grace, laquelle survient, ou comme une rosée agréable, qui s'insinuë doucement, & qui pénétre; ou comme une pluye abondante, qui se répand à grands flots, & qui inonde. Dieu donne à l'esprit certaines lumieres, qui en chassent tous les nuages, & qui y portent la sérénité. Il fait naître dans le cœur certains mouvemens, qui le flattent &

qui le ravissent : ce n'est pas toûjours, ni à tous momens ; mais comme un bon jour en fait passer plusieurs mauvais, un moment de ces goûts intérieurs, soûtient une ame durant des semaines & des mois entiers. Le monde a beau traitter tout cela de chimeres, ces douceurs sont véritables ; ô que l'esprit de Dieu est doux ? ô que vous êtes bon, ô Dieu d'Israël, s'écrie le Prophete Royal, à ceux qui vous cherchent en vérité ? Vous m'avez dilaté le cœur, ô mon Dieu ? Vous m'avez dilaté le cœur ; vous m'avez rempli de consolation, & j'ai couru dans la voye de vos commandemens, avec une sainte allegresse. C'est ainsi que le Roy Prophete s'en expliquoit. *Le même.*

On voit peu de personnes contentes au service du monde.

Il est vrai que dans le monde, on voit des personnes dans une florissante fortune, & qui sont récompensez même au delà de leurs mérites ; mais en voit-on de contens ? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux, & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prospérité complette. Mais cependant leur cœur est-il satisfait ? Ne désirent-ils plus rien ? Se croyent-ils heureux ? & dans leurs prospéritez mêmes, dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet leur félicité ? N'est-ce pas au contraire, dit saint Chrysostome, dans ces sortes d'états, qu'il est plus rare, ou plûtôt moins possible de la trouver ? N'est-ce pas dans les grandes fortunes que se trouvent les grands chagrins ? Et qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y sont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le sentir plus vivement ? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ses faveurs ; mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ces faveurs, des sémences d'amertume, qui en étoient inséparables, & qui devoient bientôt produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puissans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de son ressort ; mais il n'avoit pû leur donner ce ressasiement, cette paix du cœur, sans quoi, ni l'opulence, ni la puissance n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils parussent, combien leur manquoit-il de choses pour l'être ? Vous me direz, qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils n'étoient malheureux, que parce qu'ils étoient insatiables. Mais moy je réponds, pourquoi étoient-ils encore insatiables, sinon, ajoûte saint Chrysostome, parce que c'est une vérité reconnuë, constante, & éternelle, que jamais les faveurs du monde ne peuvent rassasier le cœur humain. *Le même.*

Joye & bonheur anticipé d'une ame qui est toute à Dieu.

Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec abondance, les consolations céléstes, dont vous êtes la source, & qui sont déja sur la terre un paradis anticipé ? combien de fois rempli de vous, ai-je méprisé tout le reste, & compté le monde pour rien ? Vous bannissez de mon cœur les vains plaisirs ; mais pour empêcher que mon cœur ne les regretât, vous y entriez à leur place, dit saint Augustin de lui-même : *Et intrabas pro eis.* Et déja, Seigneur, la privation de ces plaisirs étoit pour moy plus délicieuse, que n'en auroit jamais été, ni n'auroit pû être la possession. Or si dans ce lieu de bannissement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le sombre voile de la foy, vous remplissez déja mon cœur, que sera-ce dans cette bienheureuse patrie, où je vous verrai face à face : *Quid erit in patriâ, si tanta est copia delectationis in viâ.* Si en vertu de la profession que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour m'at-

Augustin. l. 11. Confess. c. 1.

tacher à vôtre service ; je me tiens déja si riche de vôtre pauvreté, que sera-ce & que dois-je espérer des richesses de vôtre sainte demeure ? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tua.* Le même.

Fausse idée que l'on se forme du service de Dieu.

Il n'y a rien surquoi l'on se forme de plus fausses idées, que sur la pieté & le service de Dieu ; on croit qu'il faut quitter tout, dès qu'on prend le parti de servir Dieu, qu'il faut se confiner dans le fond d'une solitude, & mener une vie tout à fait retirée & inconnuë. Il y a des ames que Dieu appelle à ce degré de perfection, & ce sont des vocations particulieres qu'il ne manque point d'adoucir, & qu'il sçait bien assaisonner, lorsqu'il les donne. Mais ce n'est pas là toûjours Chrétiens, ce que nous vous demandons, quand nous vous parlons du service de Dieu. L'Evangile vous défend-t-il de veiller à la conservation de vos biens ? de travailler même à les accroître par des voyes permises, & avec un soin moderé ? L'Evangile vous défend-il de pourvoir à vôtre famille, de placer vos enfans, de recüeillir les fruits de vos terres ; de soûtenir vôtre dignité avec honneur, & selon les régles de la justice ? L'Evangile vous défend-il de vous rendre les uns aux autres les devoirs ordinaires de la vie civile ? de voir vos parens, de ménager vos amis ; de s'entretenir, de converser, pourvû que vous les renfermiez dans l'espace du temps qui y peut être employé ? L'Evangile vous fait-il un crime d'une recréation honnête. Dieu ne condamne point tout cela ; ce qu'il veut donc que vous retranchiez, c'est l'excès. *Le même, Sermon sur ce sujet.*

On ne trouve de véritable contentement que dans Dieu.

Biens, honneurs, plaisirs, tout nous charme ; Dieu seul n'a point d'attraits pour nous. Cependant, où peut-on trouver un véritable plaisir qu'en Dieu seul ? Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, disoit saint Augustin, & nôtre cœur sera toûjours dans l'agitation, & dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Ne l'avons-nous pas expérimenté mille fois à l'égard des choses que nous avons le plus passionnement souhaitées ? A-t-on été content quand on les a obtenuës ? n'a-ce pas été bien souvent assez d'en joüir pour en avoir du dégoût, & pour les mépriser ? Nous avons beau nous étourdir pour errer avec moins de crainte ; ce dégoût même, cette inquiétude intérieure est une voix secrette, qui nous dit que nous ne sommes pas faits pour les créatures ; qu'il n'y a que vanité, qu'amusement, & qu'affliction d'esprit sur la terre, & que nous ne sommes faits que pour Dieu. *Le P. Croiset dans ses Retraites, pour un jour de chaque mois, tome 1.*

Devoüement au service de Dieu. *Psalm. 76.*

C'en est fait, Seigneur, je ne partage plus mon cœur, vous ne m'avez fait que pour vous, je serai désormais tout à vous : *Dixi nunc cœpi, hæc mutatio dexteræ Excelsi.* C'est à vôtre miséricorde que je dois ce changement ; je commence tard de vous servir, il est vrai ; mais enfin, vous ne laissez pas d'agréer le service de ceux qui ne sont venus qu'à la onziéme heure ; j'espére qu'avec le secours de vôtre grace, ma ferveur & ma fidelité vous dédommageront en partie de mes infidelitez passées, & quelque part, & en quelque temps que je meure, j'aurai du moins la consolation d'avoir commencé à vous servir. *Le même.*

La facilité qu'il y a de servir Dieu.

La bonté d'une action pour le service de Dieu, prise en elle-même, la rend aisée. La preuve en est au fond de vos cœurs ; quels remords, quelles allarmes le cœur ne sent-il pas, lorsque l'injustice connuë d'une action, luit à nôtre esprit,

esprit, & trouble ensuite nôtre cœur. La grace, la raison, tout combat contre le pecheur. La raison lui fait comprendre la honte de son crime; elle lui représente l'injustice de son procedé, les suites honteuses de son déréglement. La grace de son côté, les jugemens & les vengeances de Dieu; quel sujet de troubles & d'agitations pour lui? Mais au contraire dès-là qu'une action est bonne, vertueuse, un cœur s'y porte avec je ne sçai quel plaisir. Plus de soulevemens intérieurs, plus de craintes, plus de remords. Jugez-en (Messieurs) par les intervalles de pieté que vous avez senti de temps à autre. N'est-il pas vrai que la vertu alors ne vous coûtoit rien, la rectitude de vos actions étoit pour vous un sujet de consolation, qui vous tenoit lieu de plaisir. *Le P. Catrou, dans un Sermon manuscrit.*

Pour être véritable serviteur de Dieu, il faut haïr le monde.

Il y a deux maîtres sur la terre qui semblent contester à qui aura l'homme à son service; sçavoir Dieu & le Prince du monde. Il faut être esclave nécessairement de l'un ou de l'autre; car il est impossible de n'être à aucun des deux, ou d'être tout ensemble à tous les deux. Or comment se conduisent les véritables Chrétiens à l'égard de ces deux maîtres. Ecoutons là-dessus le Fils de Dieu: *Unum odio habebit.* Il haïra l'un qui est le démon, qu'il appelle lui-même le Prince du monde: de sorte que nous voyons par le témoignage du Sauveur, qu'il faut prendre Dieu pour maître, l'aimer & le servir; & que pour marque qu'on l'aime sincerement, est qu'on est attaché à son service. Ainsi, voulez-vous voir si vous êtes vraiment Chrétien & serviteur de Dieu; voyez dans le fond de vôtre cœur, si vous l'aimez. Que si vous l'aimez, vous haïrez sans doute le monde, qui est son ennemi; car celui qui aime une personne, aime tous ceux qui l'aiment, & haït tous ceux qui la haïssent. Voilà ce qui trompe une infinité de personnes: on s'imagine, ou qu'étant plein de l'amour du monde, ou que se dégageant seulement de quelque commerce visiblement mauvais, qu'on avoit avec lui, on sert vraiment Dieu. C'est un abus, selon l'Evangile. Non-seulement on ne doit pas l'aimer, mais on le doit fuir; on le doit mépriser; on le doit haïr: *Unum odio habebit, & alterum diliget.* C'est ce que veut dire le Prophete Royal; si vous aimez le Seigneur, haïssez le mal, haïssez l'autheur du mal, le Prince du monde, qui est son ennemi. *Livre intitulé: Instruction Chretienne, pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.* *Matth. 6.*

C'est nôtre gloire & nôtre plus noble qualité d'être serviteurs de Dieu.

La premiere & la plus illustre de vos qualitez, c'est d'être comme David, les serviteurs de Dieu: qualité dominante, que vous devez avoir à toute heure devant les yeux, pour sçavoir si vous répondez aux obligations dont elle vous charge. Qualité que vous devez prendre seule, comme Jonas, pour la marque de vôtre engagement, pour l'ame de vos actions, pour la régle de vos occupations & de vôtre conduite. Ce Prophete ayant trouvé un vaisseau qui faisoit voile à Tarse avec plusieurs autres, le Pilote qui ne le connoissoit point, lui demanda, que faites-vous? de quel païs êtes-vous? ou allez vous? Je suis serviteur de Dieu, répondit Jonas; mon emploi est de le reverer & de le servir: *Servus Dei ego sum, & Deum cœli ego colo.* Admirable réponse! & digne d'un grand Prophete; car c'est comme s'il eût dit: toute ma profession, tout mon exercice, toutes mes qualitez ne consistent qu'en ce point. Dans quelque païs que je sois, j'y trouve Dieu, & je le sers: dans quelque contrée du monde que j'aille, mon *Jona 1.*

Dieu y est, & je m'applique à lui rendre mes hommages; quelque ouvrage que je fasse, je le fais pour Dieu, & dans la vûë de lui plaire. *Pris des Discours Moraux, tome* 8.

Ce que c'est qu'être serviteur de Dieu, & comment on en doit remplir les devoirs.

Qu'est-ce à vôtre avis être serviteur de Dieu, & le servir comme il veut qu'on le serve? C'est préférer son service à tout autre service; ne servir aucun maître, ne s'attacher à aucun objet, que par rapport à lui, qu'au dessous de lui, que dépendamment de lui, & par ses ordres. Il ne nous défend pas de servir les créatures, de nous acquitter de nos fonctions & de nos emplois: au contraire, il nous commande d'y être fideles; mais il veut, dit saint Augustin, que nous leur rendions un service inférieur au sien, sans le faire entrer en comparaison avec cette entiere servitude que nous lui devons: c'est renoncer entierement & absolument à tout autre service, quand il est incompatible avec le sien; c'est s'exposer à souffrir les dernieres persécutions des hommes, plûtôt que de condescendre à leurs mauvaises volontez; c'est distinguer dans les commandemens qu'ils nous font, & dans ceux que Dieu nous fait, le différent pouvoir de ces différens maîtres, afin d'appréhender d'offenser celui qui est le plus grand, & qui a plus de droit sur nous. On aime & on sert les maîtres par interêt, les amis par inclination, les bienfacteurs par reconnoissance, *les* Rois par un principe de justice & de conscience, comme parle saint Paul. Or Dieu est le plus généreux de tous les maîtres, le plus fidele de tous les amis, le plus libéral de tous les bienfacteurs, le plus grand de tous les Rois; par conséquent, si nous servons avec tant d'empressement & de zele les créatures, qui n'ont que quelques bonnes qualitez qui nous attachent à elles, quel plaisir ne devons-nous pas nous faire de servir le Créateur qui les renferme toutes. *Les mêmes.*

Plaintes des reprouvez sur les peines qu'ils ont souffertes sans fruit au service du monde. *Sapient.* 5.

Ecoutez les tristes paroles que le Sage met en la bouche des reprouvez, qui les prononceront pendant toute l'éternité malheureuse avec de si lugubres accens: *Ambulavimus vias difficiles, lassati sumus in via iniquitatis.* Infortunez que nous sommes! nous nous sommes lassez dans la voye de l'iniquité au service du monde, après avoir quitté le service de Dieu; nous avons beaucoup travaillé, & nous avons souffert mille maux véritables pour acquerir quelques biens imaginaires. En vain nous avons tâché de contenter nos passions, tous nos efforts se sont réduits en fumée; d'une peine nous sommes entrez dans une plus grande, & après nous être donné mille tourmens pour exécuter nos injustes desseins, il ne nous reste que des supplices, qui ne finiront jamais. *M. de la Volpilliere, tome* 2. *de ses Sermons.*

On ne peut servir deux maîtres tout à la fois, Dieu & le monde.

L'une des plus dangereuses, & cependant des plus ordinaires illusions du siécle, est celle de la plûpart des Chrétiens, qui conservant encore au dehors quelques sentimens de religion, croyent, pour ne point tomber dans un entier relâchement, pouvoir composer avec Dieu, en lui donnant une simple préférence de supériorité, & d'estime dans leur esprit au-dessus du monde, servir en même temps ces deux maîtres. Prévenus de cette fatale erreur, ils se font une morale au goût de leurs passions; ils ne veulent pas entierement quitter le service de Dieu; mais ils ne veulent pas aussi abandonner tout à fait celui du monde. Ils viennent à l'Eglise, ils fréquentent les Sacremens, ils font quelques prieres & quelques aumônes; mais ils conservent toûjours un secret atta-

chement aux créatures, & se livrent sans scrupule à tous les objets, vers lesquels leurs affections déréglées se portent : méprisent-ils le monde par un certain endroit, qui ne flatte pas leur cupidité ; ils croyent pour se dédommager de ce prétendu mépris, pouvoir l'aimer en d'autres choses ; pénitens, mais sans se faire violence ; humbles, mais sans s'humilier ; devots, mais sans renoncer à leur amour propre ; tempérans par bienséance ; zelez par vanité ; ardens quand il faut servir Dieu ; plus ardens quand il faut servir le monde, par une alternative de vices & de vertus ; par un flux & reflux perpetuel de bonnes & de mauvaises actions. *Pris de l'Autheur des Sermons Moraux, tome 8.*

Je demande ici à tous ceux qui nous opposent leurs grands emplois, & leurs occupations continuelles pour s'exempter du service de Dieu ; je leur demande, dis-je, si tous ces emplois les empêchent de s'appliquer à une infinité de choses, qui ne sont d'aucune nécessité dans la vie ? Les visites, les conversations inutiles, les livres prophanes, les nouvelles du temps, le jeu ; tous les plaisirs en un mot, ne trouvent-ils pas quelquefois leur place parmi ce grand nombre d'affaires ? Ils sont libres pour tout ce qui peut flatter leur cupidité, & ils ne le sont jamais pour ce qui peut édifier la charité : ils ont du temps pour servir le monde, & ils n'en ont point pour servir Dieu : où est la raison ; où est le bon sens ; mais où est la prudence ?.. Je ne vois point de raison de cecy, si ce n'est qu'on n'est pas persuadé de la nécessité ou de l'extrême importance qu'il y a de servir Dieu. On croit que la Religion n'est qu'une profession particuliere, comme toutes les autres, & qu'il ne regarde que les gens d'Eglise, ou ceux qui n'ont point d'autre emploi dans la vie, on se flatte du moins, que Dieu n'exige autre chose de nous, que de satisfaire à nos devoirs particuliers, chacun dans sa condition & dans son état : & sur ce fondement, la plûpart des gens se font une seule religion de leur seule profession ; les uns de bien faire leur cour ; les autres leur charge ; ceux-ci leur commerce : ce qui est une étrange erreur ; puisque la Religion est composée de deux sortes de devoirs ; des devoirs particuliers qui sont différens, & des devoirs généraux, qui sont communs à tous les Chrétiens. Ces deux sortes de devoirs & de vocation, sont tellement liez l'un à l'autre, qu'il est impossible d'accomplir la volonté de Dieu, sans les accomplir tous deux. Car s'il n'est pas permis sous prétexte du service de Dieu, de négliger entierement les devoirs de nôtre vocation particuliere, il est encore moins permis, sous prétexte des affaires du monde, de négliger les devoirs de nôtre vocation générale. Il faut qu'il y ait du temps pour tous les deux ; & en tout cas, l'un doit ceder à l'autre. Vous jugez bien qu'il y a bien plus de raison & de justice, de prendre sur nôtre vocation particuliere ce peu de temps que nous lui devons, que de l'ôter à Dieu pour nos affaires temporelles. *L'Abbé Guillaume de Saint-Martin, Sermon sur le quatriéme Dimanche de Carême.*

Nulle affaire ne nous peut dispenser de servir Dieu : & c'est une vaine excuse de les alleguer.

Si vous demandiez, ô mon Dieu ! pour vôtre service & pour nôtre salut, ce que le monde exige de ses serviteurs, il nous paroîtroit impossible. La vie d'un courtisan, qui paroît plus agréable que celle qui se passe à la guerre, est-elle dans le fond moins incommode ? Renoncer à sa liberté sans en avoir fait vœu : contraindre toûjours ses passions, sans pouvoir les vaincre, & sans vouloir les

Il est moins pénible de servir Dieu, que de servir le monde.

mortifier ; ne dire jamais ce qu'on pense ; ne faire jamais ce qu'on veut ; n'oser aimer ce qu'on doit ; blâmer ce qu'on estime ; loüer ce qu'on méprise ; se soûmettre à tout le monde, & vouloir être audessus de tous ; souffrir des injures sans oser s'en plaindre, & sans vouloir les pardonner : mourir de chagrin, & paroître content ; flatter tous les gens, se défier de tous ; craindre toûjours, espérer peu ; n'est-ce pas la vie d'un courtisan ? Et Dieu demande-t-il rien de si difficile ? Dieu demande-t-il des devoirs aussi gênans ; des assiduitez aussi grandes ; des assujettissemens aussi pénibles ; une obéïssance aussi aveugle, que le monde les exige de ses partisans ? Tout ce qu'il nous demande se reduit à l'aimer de tout nôtre cœur, & nôtre prochain comme nous-mêmes : *Qui diligit legem implevit.* Quoi de moins difficile ? Ce que souffre un soldat, ce que fait un courtisan pour le monde, est vôtre condamnation ; à vous qui ne voulez rien faire, ni rien souffrir pour Dieu. *Le P. Nepveu, troisiéme tome de ses Réflexions Chrétiennes.*

Ad Rom. 13.

Regret qu'on aura à la mort, de n'avoir pas servi Dieu.

Quel sensible regret n'aura-t-on pas à la mort, de n'avoir pas servi Dieu ? Y avoit-il quelque chose qui dût entrer en concurrence avec un Dieu ? Quelle raison avoit-on de ne le pas aimer ? Qu'est-ce qui me rebutoit de son service ? Mais avois-je deux maîtres pour déliberer lequel des deux je devois servir ? Et quand il y en auroit eu deux, à qui devois-je la préférence ? Celui-là *est bien* malheureux, à qui Dieu ne suffit pas. A qui dois-je la vie, & qui est mort pour moy ? De qui puis-je attendre une éternité bienheureuse, & qui peut me condamner à un supplice éternel ? O Dieu ! je n'ignorois rien de tout cela, & je me suis fait un autre maître.. Mais au service de qui ai-je passé mes jours ? Au service du monde, c'est-à-dire, d'une multitude de gens oisifs, vains, étourdis, la plûpart libertins, & presque tous sans mérite. Leurs bizarres idées m'ont tenu lieu de loix. Quelle attention pour n'en point violer ? quelle contrainte pour ne pas déplaire. *Le P. Croiset, tome 2. des Retraites pour un jour de chaque mois.*

Le service du monde n'adoucit pas le joug de Jesus-Christ, mais le rend insupportable.

Le joug du Seigneur nous paroît fâcheux, quand il est seul, & nous croyons pouvoir l'adoucir, en prenant encore celui du monde ? comme un si fardeau ajoûté à un autre fardeau, étoit capable d'en diminuer le poids. D'ailleurs, le joug du monde est honteux, & de plus il y a du danger à le porter. Or nous nous persuadons qu'en donnant à Dieu une partie de nos soins, nous nous sauverons aisément & de cette infamie, & de ce péril. Nous nous trompons, il est certain que le service de Dieu, lequel est si doux ; lorsqu'on s'y donne tout entier, devient insupportable, à qui veut encore dépendre du monde en quelque chose, & il n'y a personne à qui il soit ni moins honnête, ni plus dangereux de servir ce monde, qu'à ceux qui font profession d'être en quelque sorte à Jesus-Christ. *Le P. de la Colombiere, Sermon 58.*

Le cœur de l'homme ne peut être satisfait d'aucun bien créé.

Quelque recompense que le monde nous donne pour nos services, cela ne nous satisfait point ; nous prétendons toûjours quelque chose de plus. C'étoit pour Rachel qu'on avoit sacrifié sept années de service, & il se trouve enfin qu'on n'a que Lia. C'est pourquoi le désir bien loin de s'éteindre, se rallume plus que jamais ; au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues, pour avoir ce qu'on aime ; & ainsi le cœur passe d'un désir à un autre, d'un bien à un autre bien, cherchant vainement son Créateur ; se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas ; parce qu'il sent fort bien,

que tout ce qu'il a est borné, & qu'il ne voit pas que ce qu'il veut avoir, l'est encore. *Le même.*

Un homme, dit l'Evangile, avoit deux fils, le plus jeune dit à son pere; mon pere donnez-moy ma légitime, & le pere y consent. Quel sujet avoit ce jeune homme, de quitter son pere? Nourri délicieusement, servi par un grand nombre de domestiques; chéri, respecté, il vivoit dans l'abondance, & sans souci, dans la maison de son pere; on prévenoit ses plus petits besoins; tout concouroit à le rendre heureux & tranquille, & l'espérance d'un riche héritage mettoit le comble à sa félicité; lorsque par un caprice insensé, il renonce à tous ces avantages; & ennuyé d'une dépendance, qui faisoit tout son bonheur, il quitte la maison de son pere, & veut être seul l'ouvrier de sa fortune & de son sort. Ainsi agit le pecheur, las d'être trop heureux au service de Dieu, il s'ennuye de mener une vie reglée, une trop longue tranquillité le dégoûte, il croit trouver dans le trouble un plaisir d'un nouveau goût. Quel sujet à ce pecheur de se plaindre de Dieu, lorsqu'il renonce à son service. Fut-il jamais un meilleur pere? fut-il jamais un maître plus digne de nous commander? Voila cependant celui qu'on s'ennuye de servir & d'aimer? *Le P. Croiset, second tome de ses Retraites.*

Celui qui quitte le service de Dieu, est comparé à l'Enfant prodigue.

On ne s'éloigne jamais de Dieu, qu'on ne s'égare bien loin; le premier pas est un naufrage, l'ame qui n'est créée que pour Dieu, ne peut trouver son repos & sa félicité qu'en lui; on est bientôt entraîné par le torrent, dès qu'on ne se tient plus à cette pierre ferme & immobile; la descente est rapide, le penchant est violent, dès qu'on a fait le premier pas; on ne marche plus, on court, on se précipite dans l'abîme. Les personnes qui ont été les plus pieuses, si elles viennent à se pervertir, & à quitter le service de Dieu, donnent dans de plus grands excès; on oublie Dieu, on s'oublie soy-même; la foy s'éteint, la raison s'affoiblit, la seule passion regne; & quels désordres ne cause-t-elle pas dans une ame, quand elle y aura établi son empire? Une personne religieuse se dégoûte-t-elle de son état, se dément-elle de sa profession, s'éloigne-t-elle de Dieu par une vie peu réguliere? Quels égaremens, grand Dieu! en peu de jours. L'aveuglement, l'insensibilité, l'abandon, suivent de près les premiers désordres: *Abiit in regionem longinquam*; comme il est dit de l'Enfant prodigue, on se trouve bien éloigné, quoiqu'on reste encore dans sa maison; délicatesse de conscience, ferveur, sentiment de pieté; tout s'éteint. A l'oubli de Dieu, succede l'insensibilité, l'endurcissement: *Ecce qui elongant se à te peribunt.* Que devient-on, & que peut-on devenir, quand on s'éloigne de la source de tous les biens. *Le même.*

Quand on a quitté le service de Dieu, on donne bientôt dans tous les excès de la débauche.

Luc. 15.

Quelles inquiétudes d'une vie tumultueuse? quelles allarmes d'une fortune chancelante? Jamais austérité n'exigea de si durs, ni de si continuels travaux des plus austéres Pénitens: Il n'est pas jusqu'aux divertissemens qui ne coûtent; les plaisirs des mondains ne sont pas la plus paisible partie de leur vie; & le vice, en permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lorsqu'elle est la plus sévére, & qu'elle ne s'accorde rien? Quand dira-t-on du monde, ce que l'on dit de Dieu, qu'il y a trop de peine à son service, & qu'il en coûte trop d'être mondain? Quand rebuté par de si réelles & toûjours plus infructueuses difficultez, s'avisera-t-on de secoüer ce joug pesant, pour

Suite du même sujet.

ſervir un meilleur maître, qui mérite tout, & exige ſi peu ; qui adoucit toutes nos peines, & qui recompenſe au centuple le peu qu'il exige. Il y a de la peine au ſervice de Dieu. Hé, Seigneur, trouveriez-vous beaucoup de ſerviteurs, ſi pour vous plaire, il falloit eſſuyer & ſouffrir tout ce que le monde exige des mondains ? *Le même.*

La difficulté que nous ſentons au ſervice de Dieu, vient de nous, & non pas de ce que Dieu demande de nous.

Il y a, dites vous, de la peine au ſervice de Dieu ? Et qui vous a dit que cette peine vient de la loy de Dieu, & de la qualité des choſes qu'il vous demande ? Ces difficultez qu'on attribuë injuſtement à la vertu chrétienne, viennent de nôtre cœur ; elles naiſſent dans nôtre fond. La loy du Seigneur eſt trop raiſonnable pour n'être pas aiſée ; mais un malade trouve tout poids trop peſant. Le cœur eſt corrompu par le vice, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'ait pas du goût pour la vertu. Tout paroît difficile dans les voyes de Dieu, parce que tout ce qui ſe préſente eſt nouveau, à qui a toûjours ſuivi une route oppoſée. Ce ne ſont point les choſes que Dieu demande qu'il faut changer, c'eſt nôtre cœur. Quand nous aurons repris ſur les ſens ce que nous leur avons laiſſé gagner ; ce qui nous fait maintenant horreur, fera nos délices. Ne diſons plus, la vertu eſt difficile : mais diſons, les paſſions vicieuſes que j'ai nourries, les perverſes maximes du monde que j'ai ſuivies, les mauvaiſes habitudes que j'ai priſes, me rendent la vertu difficile. *Le même.*

Dieu ſçait le moyen d'adoucit toutes les peines qu'il y a à ſon ſervice.

La vertu, toute auſtere qu'elle paroiſſe, fait goûter de véritables plaiſirs ; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde, que pour les gens de bien, qui ſervent Dieu fidelement. Dût-on marcher dans un déſert, on n'en eſſuyera point les ardeurs, ni les ſechereſſes ; le maître qu'on ſert manque-t-il de moyens pour rendre ſon ſervice doux & aiſé ? La vertu chrétienne ne dût-elle habiter que dans la plus ſtérile ſolitude, Dieu ſçait y faire deſcendre la manne du Ciel pour ſes ſerviteurs. Il ſçait faire ſortir des rochers des ſources d'eau vive. Les ſables brûlans, les ſentiers les plus raboteux, les antres, & les fournaiſes même ; tout peut fournir à leur rafraîchiſſement. Enfin, tout eſt doux, rien ne coûte à qui aime véritablement Dieu. *Le même.*

Ce qui empêche de ſervir Dieu comme on devroit.

Ce qui arrête la plûpart des perſonnes dans le chemin de la vertu, c'eſt le manque de fidelité, de ſincerité, & de droiture au ſervice de Dieu. Certains petits attachemens, certains liens qu'on ne rompt jamais, & qu'on ne veut pas même rompre ; un certain fond d'amour propre, qui ſe déguiſe toûjours ſous le prétexte ſpécieux de bon ſens, de modération, d'honnêteté, de prudence. Un orgueil ſecret qui gâte, qui corrompt les meilleures actions ; enfin, un ménagement éternel avec un Dieu qui veut tout nôtre cœur, qui ne peut pas même ſe contenter de moins, puiſque le moindre partage le deshonore. Que de retours ſur ſoy-même ; mais des retours qui ne ſervent qu'à laſſer & à retarder. Dès qu'on regarde derriere ſoy dans la voye de la perfection, on devient peu propre pour le royaume de Dieu ; on ſe décourage. Dieu veut être ſervi avec une ſimplicité de motifs, avec une droiture de cœur ; ſans quoi la pieté la plus apparente n'eſt ſouvent qu'un ſpécieux amuſement, qui ne ſert qu'à nourrir de groſſieres imperfections. Projets, propos, tout ſe reduit en vœux & en idées ; une certaine oſtentation de pieté en ſoûtient les dehors, pendant quelque temps ; mais tout édifice bâti ſur un ſable mouvant s'éboule tôt ou tard ; la multiplicité des ſoûtiens étrangers ſert de peu, ſi le fondement

Il faut ſervir Dieu avec ſimplicité de cœur.

n'est pas solide. Quand on cherche Dieu avec droiture & avec simplicité, on le trouve. Tous ces détours de l'amour propre sont de vrais égaremens. *Le même.*

Avez-vous pris le parti de servir Dieu sans ménagement & sans réserve, dit l'Ecclesiastique, attendez-vous à beaucoup de rudes épreuves ; & c'est parce qu'on ne s'y attend pas assez, qu'on les sent un peu trop. Mais on a tort de regarder ces peines, qu'on trouve dans la voye de la perfection, comme des obstacles fâcheux, qui rendent le chemin plus mauvais ; ce sont des épines qui servent de hayes, & qui écartent tout ce qui est ennemi, & qui peut nuire. C'est une étrange chose ; chacun croit être en droit d'exercer la vertu d'un homme de bien. Fait-on profession de pieté, il n'est pas jusqu'au plus vil de ces sortes de censeurs, qui n'ose prendre la liberté de mettre vôtre vertu à l'épreuve. On pese toutes vos paroles ; on examine sans miséricorde toutes vos actions ; on interprete vos intentions ; on se fait même juge de vos pensées, & tandis qu'on dissimule tous les défauts des gens imparfaits. *Le même.*

Il faut s'attendre à de rudes épreuves dans le service de Dieu. *Eccli.* 2.

Quel plaisir d'être au service d'un si grand Maître ! & qui se repent jamais de l'avoir suivi ? En dût-il coûter la vie, comme à tant de Martyrs, qui sont à présent l'objet de nôtre vénération & de nos vœux ; y auroit-il à deliberer? Hélas, Seigneur ! vous n'en exigez pas tant, vous demandez plûtôt mon cœur que mon sang ; ce cœur que je donne, que je prodigue à tout autre, & que je ne refuse qu'à vous. Certainement à voir la peine qu'on a à se déclarer pour serviteur de Dieu, on diroit qu'il y a même beaucoup à perdre ; tout fait peur, tout arrête, tant on a peu d'idée du bonheur de la vie chrétienne ; on craint de passer pour dévot, on a honte de l'être, & tandis que les mondains se déclarent hautement pour impies, & font gloire de suivre les maximes du monde, les Chrétiens rougissent de l'Evangile. *Le même.*

Ce que Dieu exige de ses serviteurs n'est point si difficile qu'on s'imagine.

Croit-on que JESUS-CHRIST soit nôtre Dieu & nôtre Maître ? Qu'il n'est point d'autre voye pour aller au Ciel, que celle qu'il nous a montrée ; que nul n'y est reçû, s'il n'est de son parti ; que pour être sauvé il faut le suivre : & si l'on croit ces véritez, comment peut-on déliberer sur le parti qu'on a à prendre ? Comment le monde peut-il partager avec Dieu nos vœux ? comment peut-il faire un parti ? A qui devons-nous l'être ? Qui nous a rachetez ? & qui est-ce qui doit être l'arbitre de nôtre sort éternel ? Est-ce ce monde, dont on suit si servilement les maximes, & à qui on craint tant de déplaire ? est-ce l'ennemi de nôtre salut, qui engage tant de monde dans sa révolte ? Et si JESUS-CHRIST seul est nôtre Créateur, nôtre Rédempteur, nôtre Roy, nôtre Juge, pourquoi servir un autre maître que lui ? *Usquequò claudicatis in duas partes*, disoit autrefois le Prophete Elie à tout le peuple ; pourquoi tant de ménagemens & de détours ? pourquoi tant de déliberations sur le choix qu'on doit faire d'un maître. *Le même.*

Il faut servir Dieu, qui est le maître, auquel nous appartenons par tant de titres.

Il est impossible, dit le Sauveur, de servir deux maîtres ; voulez-vous sçavoir la véritable cause de cette impossibilité ? C'est que tout est dû au véritable Dieu, & qu'après lui avoir donné ce que sa Majesté infinie exige de nous, il n'est pas possible qu'il reste rien pour une autre divinité. Il seroit difficile d'accorder le service de deux maîtres, dont le mérite ne seroit pas infini ; cependant il ne seroit pas absolument impossible, & l'on pourroit enfin rendre à l'un

On ne peut servir deux maîtres, & pourquoi.

& à l'autre tout ce qu'ils auroient droit de prétendre. Mais supposé que l'un des deux soit infiniment adorable, tout ce qu'on aura de respect & de déférence pour le second, doit passer pour un mépris formel de l'autorité souveraine du premier : *Uni adhærebit, & alterum contemnet.* En lui donnant toutes choses, vous ne laisserez pas d'être un serviteur inutile ; mais en lui refusant la moindre chose, vous êtes un serviteur infidele, un serviteur qui mérite de s'attirer la rigueur de sa justice. *Le P. de la Colombiere, Sermon* 48.

Matth. 6.

Il ne faut pas se rebuter pour les peines qui se trouvent au service de Dieu.

Si la peine nous arrête dans le service de Dieu, & que les difficultez nous fassent reculer, il faut renoncer non-seulement au service de Dieu ; mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la société humaine. Car quelles bienséances du monde ne portent pas avec elles un caractere de gêne & de sujection ? Que seroit-ce si dans le commerce de la vie, un homme avoit pour principe, de ne se faire violence en rien ? Ce n'est même qu'en se faisant violence, presqu'en tout, qu'on passe pour honnête homme dans le monde. On ne veut se dispenser de cette loy, qu'à l'égard de Dieu ; tout est trop gênant, tout est trop pénible à son service. On a beau représenter que c'est un Dieu qu'on sert, & que nôtre devoir essentiel, que nôtre bonheur éternel, sont inséparables de son service ; on se plaint, on languit, on se dégoute. Faut-il se vaincre, souffrir, ceder, s'humilier, pourvû que ce soit pour un usage reçû dans la vie civile, rien ne coûte. Le même devoir devient impossible, dès que c'est un devoir de religion. S'avance-t-on beaucoup dans le monde sans de si grands efforts ? & avec tous ces pénibles & puissans efforts, fait-on toûjours fortune ? Est-il aisé, est-il fort doux de dépendre de cent sortes de gens, tous plus impérieux, tous plus bizarres, dont il faut souffrir toutes les humeurs, & essuyer souvent tous les rebuts. A quels fatigans devoirs, à quelles humiliantes civilitez, à combien de liberalitez forcées n'engage pas un procès, un point d'honneur, un emploi, une affaire importante ? Que de périls à l'armée, que de courses sur mer, que de gênes, que de travaux par tout, pour satisfaire l'ambition & la cupidité ? Y a-t-il sur la terre un état, une maison, une famille ? y a-t-il presque une personne qui réüssisse sans un travail accablant & assidu ? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer ? combien de ménagemens & de bienséances à garder ? combien d'affronts, de déplaisirs, & de travaux à devorer dans le commerce de la vie civile ? Et rien de tout cela ne coûte ; ou s'il coûte, rien du moins ne rebute. Pourquoi donc dans le service de Dieu se rebutera-t-on des peines & des difficultez beaucoup moindres qui s'y rencontrent ? *Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Suite du même sujet.

Reconnoit-on dans une Communauté une personne d'une pieté singuliére, c'est-à-dire, plus humble, plus mortifiée que les autres, prête à tout sans replique, elle doit s'attendre à tous les emplois de rebut. S'il y a quelque chose de pénible & de désagreable ; si les imparfaits refusent un emploi, ce sera son partage ; l'idée qu'on a de sa mortification, fait qu'on ménage peu sa vertu. On a des égards pour les imparfaits, & Dieu permet qu'on n'en ait presque point pour les plus vertueux. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, & critiquent à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. L'amour propre souffre étrangement d'un partage si inégal, mais la vertu y trouve son compte ; & quelque

quelque incommode que soit cette distinction, elle fait honneur à la pieté. *Le même.*

Les gens de bien ne sont pas exposez à cette vicissitude odieuse de joye & de tristesse, ni à ces cruels remords qui troublent toutes les fêtes des mondains, & ne leur laissent jamais un jour calme ; attentifs à ne plaire qu'à Dieu, ils trouvent dans leur fidelité, une joye, une félicité parfaite. Si le devoir leur paroît quelquefois difficile, ils éprouvent bientôt que le vrai plaisir d'un homme d'honneur, c'est de remplir les obligations de son état : si ce n'est pas un plaisir si picquant qui flatte la corruption du cœur humain, c'est un plaisir solide, qui n'a point de retours fâcheux ; ce n'est pas un plaisir d'un moment qui finit avec une fête & une réjouïssance publique, & qui dépend souvent du caprice & de la bizarrerie de bien des gens ; c'est un plaisir pur qui dure, & qu'on peut goûter tous les momens de la vie. Ce n'est pas un plaisir qui consume l'argent, qui flétrisse l'honneur, qui use, qui altere la santé; c'est un plaisir souvent utile, toûjours honorable, & qui sert à la santé, par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. *Le même.*

On goûte une joye pure & solide au service de Dieu.

Les gens de bien sont-ils à plaindre, & sont-ils moins heureux, pour n'avoir à servir qu'un maître ? Mais quel maître ? En fut-il jamais de plus digne de nous commander ? En peut-il être un qui mérite plus nos services ? Dieu n'est pas seulement le meilleur de tous les maîtres, il est encore le plus aimable & le plus libéral. Avec quelle tendresse de Pere exige-t-il les devoirs de ses serviteurs : mais avec quelle liberalité recompense-t-il le peu qu'il exige ? Il veut que l'éternité bienheureuse, qu'il nous promet, suive inséparablement le centuple qu'il nous donne dès cette vie. S'il nous ordonne de travailler à sa gloire, oublie-t-il nos interêts ? On est toûjours sûr de lui plaire dès qu'on le veut ; sûr de sa grace dans le besoin ; sûr de sa protection dés qu'on l'implore ; sûr de le posseder éternellement, dès qu'on persévere à l'aimer & à le servir. *Le même.*

Dieu est le meilleur & le plus doux de tous les maîtres.

On aime, on recherche la gloire : c'est là le mobile, c'est là l'objet de nos pensées & de nos désirs. Hé, Seigneur ! où peut-on la trouver cette gloire, qu'à vous servir constamment avec fidelité ? N'est-elle pas même dès cette vie, l'appanage de vos fideles serviteurs ? Les mondains ne courent qu'après une gloire vaine & imaginaire ; la solide, la véritable, est inséparable de la vraye pieté ? Malgré l'envie & la malignité des libertins, l'estime est le tribut, pour ainsi dire, que la raison est forcée de payer à la vertu chrétienne : On peut noircir les gens de bien par des calomnies atroces ; les déchirer par des médisances secrettes ; s'en mocquer par de sanglantes railleries : leur vertu a toûjours son mérite : quelque malin que soit le cœur humain, l'esprit ne peut pas s'empêcher de leur rendre justice ; on les persécute, & on les estime, & on les respecte au milieu même de la persécution. *Le même, second tome de ses Réflexions spirituelles.*

La véritable gloire est de servir Dieu.

Pour servir Dieu est-il donc nécessaire que tous quittent absolument le monde ? C'est l'objection que font les mondains, quand on leur représente les obligations d'un Chrétien. Faut-il donc tous quitter le monde ? Nullement : mais on ne peut nier qu'il n'y ait un monde dans le monde même, auquel tout Chrétien est obligé de renoncer ; un monde reprouvé & maudit de Dieu ; un monde

Faut-il absolument quitter le monde pour servir Dieu.

pour lequel le Sauveur n'a pas prié ; un monde ennemi déclaré de JESUS-CHRIST, & irréconciliablement opposé à ses maximes. Y a-t-il à douter, qu'il ne faille quitter ce monde, & à moins que contre l'oracle même de JESUS-CHRIST, on ne se flatte de pouvoir servir en même temps Dieu & le monde, il faut nécessairement qu'on quitte, ou ce monde, ou JESUS-CHRIST. *Le même.*

On ne peut servir deux maîtres, Dieu & le monde.

Ces personnes si adroites, & qui font profession d'être fideles, n'ont-ils point trouvé l'art de servir tout à la fois ces deux maîtres, en suivant servilement les maximes du monde, sans cesser de vouloir être les disciples de JESUS-CHRIST ? Nullement : Tous ces expediens en matiere de mœurs, cette politique en fait de Religion, ces ménagemens de morale ; tout cela s'appelle erreur, illusion, libertinage. Nôtre Religion ne peut souffrir cette diversité de scenes & de personnages ; Dieu veut qu'on l'aime de tout son cœur;il a en horreur tout partage, & il ne sçauroit rien relâcher de ses droits sur ce point. Il a toûjours compté parmi les rebelles, & regardé comme des Apostats, tous ceux à qui la vûë des tourmens avoit arraché le moindre signe d'idolâtrie. Il ne veut point de serviteurs à deux livrées. Vous suivez les maximes du monde, vous avez l'esprit du monde, vous êtes au service d'un maître ; c'est de lui seul que vous devez attendre vôtre salaire ; inutilement l'attendriez-vous de Dieu. *Le même.*

Le service du monde est rude, & celui de Dieu est doux, & cependant on préfére l'un à l'autre.

Chose étrange ! on s'engage dans le parti du monde, sans déliberation ; on le sert en esclave toute la vie, quelque bizarres, quelque dures que soient ses maximes. On se fait un mérite de le suivre ; on est attentif aux moindres bienséances, & à tous les devoirs ; on est exact jusqu'au scrupule à ce maitre capricieux, chagrinant, inconstant, fatigant. Au lieu que c'est une vérité de foy, que le joug du Seigneur est doux, & son fardeau léger. Rien de plus indispensable que sa loy : Quel honneur plus réel ? Où peut-on trouver de plus grands avantages que d'être à son service ? Douce tranquillité durant la vie ; confiance pleine de joye à l'heure de la mort ; bonheur éternel après cette vie. Tel est le sort des serviteurs de Dieu ; & cependant on préfére le service du monde au service de Dieu. Du moins avec quelle nonchalance, & avec quel dégoût est-il servi, tandis qu'on sert le monde avec une ponctualité, avec une ardeur, & avec un empressement incroyable. *Le même.*

Sur ce que le Fils de Dieu dit, que son joug est doux.

Vous nous dites (Seigneur) que vôtre joug est doux, & que le fardeau, dont vous chargez ceux qui vous servent, est léger ; c'est-à-dire, que la condition de ceux qui vous appartiennent, n'a rien que d'aimable, & que ceux qui l'ont embrassée, n'y trouvent ni dureté, ni amertume ; mais le moyen, Seigneur, que cette déclaration puisse s'accommoder avec le commandement que vous faites à tous ceux qui veulent vous suivre, lorsque vous dites que celui qui veut venir après vous, doit porter sa croix : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum & tollat crucem suam quotidie, & sequatur me.* (Luc. 9.) *Qu'il faut qu'il haïsse, pere, mere, & soy-même, s'il veut être mon disciple.* (Luc. 14.) Car qu'y a-t-il de plus opposé aux consolations que vous promettez à ceux qui embrassent vôtre joug, que ces séparations, ces divisions, ces renoncemens, que vous proposez comme des conditions nécessaires à ceux qui veulent être du nombre de vos serviteurs & de vos disciples. Qu'il y a de gens (Seigneur) qui sont arrêtez par cette difficulté, qui faute de pénétrer que ces deux véri-

tez n'ont rien qu'une opposition apparente,& qu'elles conviennent parfaitement ensemble, n'y voyent rien qu'un joug de fer, qu'une pesanteur accablante, & qu'une dureté insupportable. Il n'en faut point d'autres preuves que l'expérience, qui fait voir tous les jours que vos paroles sont d'une vérité infinie. Témoin celui qui assûroit que les larmes des Pénitens étoient mille fois plus douces que les plus sensibles joyes des pecheurs, & qu'il s'en est trouvé qui ont souhaité la croix avec plus d'ardeur, & qui y ont trouvé plus de joye & de consolation, que dans tout ce que le monde a de plus agréable & de plus charmant. *Le même.*

Dans le service de Dieu, il ne faut pas prétendre adoucir le joug qu'il nous ordonne de porter.

La plûpart de ceux qui prétendent d'être à Dieu, & de le servir, se sont tellement mis dans la tête d'adoucir le joug de JESUS-CHRIST, sous le prétexte qu'en le rendant plus léger, ils le rendront plus supportable, qu'ils ne font point de scrupule d'en retrancher tout ce qu'il y a de pénible, de laborieux & d'humiliant. Ils n'osent pas dire, qu'on doive se dispenser de porter sa croix, mais ils en ruinent les obligations, par l'opiniâtreté avec laquelle ils veulent persuader que les dispositions qui sont comprises dans ce devoir, peuvent compâtir avec la vanité, les amusemens, l'abondance, l'amour du luxe, la recherche des plaisirs, & de la gloire du monde. On peut écouter ceux qui parlent de la sorte : mais on ne doit pas les croire. Dieu ne veut pas que les Chrétiens disputent ; mais il veut bien qu'ils résistent. Il défend les contestations ; mais il ordonne la fermeté, lorsqu'il s'agit d'exécuter ses commandemens, & d'observer sa loy. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ses Maximes Chrétiennes.*

L'exemple de S. Matthieu montre combien l'obéïssance à la vocation de Dieu doit être prompte.

Le Fils de Dieu ne fait point de distinction de l'état, de la qualité & de la condition des personnes. La vocation à son service est un pur effet de sa grace & de son bon plaisir. Pourvû que la volonté soit pleine & entiere, & qu'on abandonne toutes choses pour le suivre, sans restriction, sans ménagement, sans réserve, il n'en demande pas davantage. Quelle instruction, Seigneur, ne trouve-t-on point dans la maniere dont un Publicain écoute vôtre parole, & reçoit l'ordre que vous lui donnez de vous suivre. Cet homme qui, selon toutes les aparences, n'avoit aucune éducation, occupé dans un emploi tout humain, tout terrestre, & beaucoup plus propre à étouffer ses lumiéres, s'il en eût eu, qu'à lui en donner, voit dans un coup d'œil que tout le mieux qu'il peut faire, c'est d'écouter vôtre parole, & de vous suivre. S'il y a rien qui demandât quelque délai, quelque temps avant que de se déterminer ; c'est cette occasion. Il étoit question de changer d'état, de profession, & d'abandonner toute la suite de sa fortune ; cependant, rien ne l'arrête, il prend sa résolution sur le champ, & le bonheur qu'il envisage à vous obéir, lui tient lieu de toutes choses. S'il n'eût été fidele à la vocation ; s'il n'eût écouté vôtre voix, & s'il n'eût été prompt à vous obéir, eût-il jamais eu l'honneur d'être de vôtre suite, & d'être un de vos Apôtres, & le premier Ecrivain de vôtre vie & de vos actions. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions morales sur l'Evangile.*

Ce que Dieu exige de ceux qu'il appelle à son service.

Il n'est que trop vrai, Seigneur, qu'il y a tres-peu de personnes capables de vous suivre ; mais c'est qu'il y en a tres-peu qui le veulent : car ceux qui ont une volonté effective, en ont le pouvoir. Quand la plus grande partie de ceux qui auroient envie de vous suivre, apprennent ce qu'il faut qu'ils fassent, ils en perdent aussi-tôt le goût & la pensée. Les renoncemens, les dépoüillemens, en détourne

la plus grande partie des Chrétiens mêmes qui s'y sont solemnellement engagez.

& les privations dans lesquelles il faut qu'ils entrent, les étonnent, & leur volonté qui est encore foible, ne sçauroit s'accommoder d'une abnégation d'une si grande étenduë. C'est ce qui arriva à ce jeune homme, qui vous étant venu trouver, afin d'apprendre de vous ce qu'il falloit qu'il fit, pour acquerir la vie éternelle ; & ayant connu par vos paroles, que pour être parfait, il falloit vendre ses biens, les distribuer aux pauvres, & tout abandonner pour vous suivre, cette déclaration le jetta dans la tristesse. C'est ce que font encore la plûpart des Chrétiens, à qui Dieu ne demande pas une renonciation non réelle & effective ; mais seulement de cœur & d'affection à tous les biens de ce monde. *Le même.*

Dieu a coûtume d'éprouver ses serviteurs en différentes manieres.

Les ames qui servent Dieu, changent souvent d'état & de situation. Elles sont quelquefois dans les ténébres, dans les abbatemens, dans les dégoûts, dans les insensibilitez, & dans les sécheresses. Il les éprouve en cent manieres différentes ; mais pourvû qu'elles demeurent fermes, & que les deux principaux fondemens subsistent, qui sont la confiance & la soûmission, elles font beaucoup de chemin dans cette disposition, qui leur paroît une désolation véritable, que si elles joüissoient d'une sérénité constante. *Le même, tome second, de ses Maximes Chrétiennes.*

Suite du même sujet.

Les contradictions & les peines se rencontrent dans tous les états, & quand on veut se délivrer de celles-cy, il y en a d'autres qui leur succedent. Dieu ne permet pas que ceux qui veulent vivre dans un affranchissement entier de toutes tribulations, & de toutes peines, soit intérieures, soit extérieures, en viennent à bout. Souvent même ce que l'on rencontre est plus dur & moins supportable que ce que l'on quitte. La croix de JESUS-CHRIST suit partout ceux qu'il aime. Ce seroit résister à ses ordres, & se rendre indignes de son amour, que de vouloir s'en décharger. *Le même.*

La raison naturelle, qui nous enseigne qu'il y a un Dieu, nous aprend conséquemment qu'il le faut servir, & lui rendre le culte qu'il demande. *Psalm. 4.*

Dieu illumine tout homme qui vient au monde, dit le Disciple bien-aimé. Cette lumiére générale qu'il communique à tous les hommes, c'est la raison ; ce rayon immortel de l'intelligence divine qui brille dans nos ames ; ces caractéres lumineux & ineffaçables, dans lesquels Dieu a gravé sur nôtre front l'éclat de sa face divine, comme parle le Prophete : *Signatum est super nos lumen vultus tui.* Ces connoissances infuses de l'existence d'un Dieu, & de l'obligation de le servir ; cette Religion, pour ainsi dire, ébauchée & préparée, nous conduit à la Religion connuë & parfaite : car l'homme connoissant par ces lumiéres générales qu'il y a un Dieu qui demande nos adorations & nos hommages, tire une seconde vérité de cette premiere ; à sçavoir, que Dieu nous doit avoir prescrit la maniere de le servir & de l'honorer, aussi-bien que le genre de culte qu'il veut recevoir de nous, puisque ce souverain Etre est trop grand pour agréer une autre maniere de le servir, que celle qu'il nous a marquée lui-même. La connoissance de cette seconde vérité conduit l'homme raisonnable à la recherche de ce culte légitime, & de la maniere dont il veut être servi. Or ce premier usage de la droite raison, qui nous instruit de l'excellence de Dieu, nous apprend pareillement l'obligation de le servir, & de la maniere digne de lui, dont nous le devons faire. *Essais de Sermons pour la Dominicale, Sermon pour le jour de l'Epiphanie.*

Les consola-

Un homme entierement devoüé au service de Dieu, souffre avec joye toutes

les peines qui s'y rencontrent, & quelques disgraces qui lui arrivent, il les reçoit comme des coups favorables d'une main qui le console au moment même qu'elle le frappe : *Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt.* Et il ne peut oublier qu'il y a un bonheur éternel qui doit être la recompense de ce qu'il endure pour Dieu en cette vie. Dieu, dit-il en lui-même, me tiendra compte de ce mépris que je souffre, de cette raillerie que je dissimule, de cette confusion que j'embrasse, de ce rebut que j'essuye. C'est l'expiation de mes offenses ; c'est le prix du ciel. En faut-il davantage pour adoucir les petits chagrins qu'il permet qui nous arrivent pour éprouver nôtre vertu, & même les plus grandes amertumes ? Les consolations des hommes endorment la douleur pour un temps ; mais celle-cy en adoucit l'amertume jusques dans sa source : & quoiqu'elle nous laisse quelque sentiment de nos maux pour exercer nôtre patience, elle remplit le fond de nôtre ame d'une joye intérieure, qui lui fait dire avec le Prophete : O mon Dieu ! vous avez épanoüi & dilaté mon cœur : *In tribulatione dilatasti mihi.* Il en est tout au contraire de ceux qui au service du monde souffrent pour satisfaire des passions criminelles ; la voye de l'Enfer est souvent plus épineuse pour eux, que celle du Ciel même, & leur damnation leur coûte plus de peines qu'il n'en faudroit pour les sauver : car dans les traverses que Dieu leur suscite pour vaincre leur obstination, ou pour la consommer ; quel soulagement peuvent-ils avoir ? S'ils étoient dans la grace de Dieu, ils se consoleroient avec lui des mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part des hommes ; & s'ils étoient heureux selon le monde, ses douceurs & ses caresses, toutes trompeuses qu'elles sont, leur donneroient du moins quelque plaisir passager ; mais étant tout à la fois dans la disgrace de Dieu, & dans celle des hommes ; troublez au dedans par les remords d'une conscience qui les bourelle ; affligez au dehors par les persécutions qui leur surviennent, ne pouvant tourner leur cœur obstiné vers Dieu qui les invite à revenir à lui, & soûpirant malgré eux pour le monde qui les fuit & qui les méprise, sans consolations ni humaines, ni célestes ; n'est-ce pas là un commencement d'enfer. *L'Abbé du Jarry, Sermon pour le jour de l'Ascension.*

tions qu'on goûte au service de Dieu, en adoucissent les peines. *Psalm. 22.*

Psalm. 4.

Les peines que nous souffrons, dit l'Apôtre, ne peuvent être comparées à la gloire qu'elles nous méritent ? Il eût fallu, dit saint Augustin, une éternité de maux, pour une éternité de biens ; mais quand est-ce que nôtre bonheur eût commencé, si nos miséres n'eussent jamais fini ? Dieu a bien voulu se contenter d'une vie aussi courte que la nôtre, pour nous y éprouver ; il y a mêlé même une infinité de douceurs parmi quelques peines, qu'il y a à son service ; au lieu donc de nous plaindre de la longueur de nos peines, nous devrions le remercier sans cesse de ce qu'il a voulu attacher une félicité sans bornes à des travaux passagers qu'il y a à son service. La voye que vous suivez est pénible, il est vrai ; mais elle conduit au Ciel : le chemin vous semble long, mais quand vous serez une fois arrivé au terme, vous verrez que tout ce qui passe est bien court à l'égard de l'éternité. *Le même.*

Consolation dans les peines que nous souffrons, en vûë des recompenses qu'il donne à ceux qui le servent.

Pour nous appliquer comme nous devons au service de Dieu, il faut y appliquer toutes nos puissances ; la raison se prend de la nature de Dieu même, & de son éminente grandeur, qui est telle, qu'elle comprend tout ce qui se peut imaginer de grand. C'est une grandeur non-seulement infinie ; mais infiniment

La grandeur & l'excellence de la nature de Dieu nous aprend

de quelle maniere nous le devons servir.

infinie, qui renferme tout en soy, qui reduit tout à soy, & qui domine tellement sur tous les êtres, que ce qui n'est pas contenu éminemment en elle, n'est rien; sa dignité absorbe toutes les grandeurs & toutes les dignitez; sa bonté, toutes les bontez; son honneur, tous les honneurs; son interêt, tous les interêts: de sorte qu'il ne demeure rien qui doive être consideré hors d'elle. De plus, le domaine de Dieu est tel, & les droits qui le suivent sont si grands, qu'en vertu de ses droits, il s'approprie tout, il possede tout. Cela étant ainsi, n'est-il pas juste que nous soyons tout à lui: que nous le servions de toutes les puissances de nôtre ame, & que nous lui rendions tous les services dont nous sommes capables, puisque nous ne sommes au monde que pour cela. *Tiré des lettres du P. Surin, tome 1.*

Tout le temps qui n'est point employé au service de Dieu est perdu.

Tout ce que les Sages ont dit de la nécessité de bien employer le temps, qui étant une fois perdu, ne se repare plus, se peut appliquer à ce sujet, plus qu'à tout autre; puisque toute autre occupation comparée à celle du service de Dieu, n'est que vanité. Il faut donc qu'un Chrétien pese bien cette considération, & se souvienne que tout le temps, qui n'est point employé au service de ce souverain Maître, est absolument perdu. Au contraire, quel meilleur ménagement peut-on faire d'une chose si précieuse que celui qui se fait pour l'éternité, en travaillant continuellement pour Dieu. *Le même.*



SPECTACLES,

COMEDIES, BALS, DANSES, &c.

AVERTISSEMENT.

Nous avons parlé des jeux de hazard, au Titre des Divertissemens ; & en celui-cy nous ne parlerons que des jeux publics, accompagnez de spectacles ; tels que sont les comedies, bals, danses, & autres semblables, qui choquent la pieté, la pudeur, & la modestie chrêtienne. Spectacles blâmez par les Payens mêmes, proscrits par les loix des Empereurs Chrêtiens, & condamnez par les Conciles ; surquoy il y a trois choses à remarquer pour ceux qui prendront cette matiere pour sujet d'un discours.

La premiere est, qu'il y a bien de la différence entre ces spectacles, tels qu'on les représente aujourd'huy, & ceux des anciens, contre lesquels les Saints Peres se recrient avec tant de zele : parce qu'on a banni du théâtre les impietez sacrileges, les obscénitez honteuses, & tout ce qui est ouvertement contre la bienséance & la religion ; & que le Christianisme a entierement aboli les cruautez des amphithéatres, & les combats de Gladiateurs, où l'on répandoit le sang humain, & l'on se joüoit de la vie des hommes : mais que cependant dans ceux de ce temps, il n'y a guere moins de danger pour la pudeur, & pour d'autres passions, que les spectacles peuvent faire naître ; parce que le vice, qui y est souvent caché, sous l'apparence de quelque vertu, se glisse plus imperceptiblement dans le cœur, & que les passions menagées avec artifice, font plus d'impression.

La seconde chose à quoy il faut prendre garde, est de ne point comprendre sous ce nom de jeux & de spectacles dangereux, ceux qui sont en effet innocens ; tels que sont les tournois, courses de bagues, carouzels, combats de bêtes, de lions, contre des taureaux, & d'autres semblables spectacles, qui se donnent aux peuples dans les réjoüissances publiques.

La troisiéme enfin, est de ne point outrer ce sujet, en condamnant absolument de peché mortel, tous ceux qui vont au bal, & à la comedie, sans réserve & sans restriction ; vû qu'il y a des personnes qui ne peuvent se dispenser de s'y trouver par bienséance, & pour le respect qu'ils doivent aux personnes qui les y obligent ; mais on ne peut trop exagerer le danger auquel s'exposent ceux qui en font coûtume. Il ne faut pas pourtant se servir des expressions trop fortes des Saints Peres, que nous avons été obligez de rapporter, sans quelque modification.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ces Sujets.

I. SUR les divertissemens dangereux en général, comedies, bals, danses, jeux publics, spectacles, représentations boufonnes où mal-honnêtes.

On ne prétend pas blâmer les divertissemens honnêtes, ils sont même quelquefois nécessaires pour délasser l'esprit des occupations sérieuses, & soulager le corps des travaux fatigans qui l'affoiblissent : mais aussi on ne peut approuver ceux qui portent au crime, & qui corrompent les mœurs. Tels que sont ceux, qui par le relâchement de la pieté, se sont introduits dans le Christianisme, comme bals, comedies, & certains spectacles, qui ne sont que pour le plaisir. Surquoi l'on peut considérer trois choses, qui peuvent faire les trois parties d'un Discours. 1°. Que ces divertissemens sont prophanes, opposez aux maximes de l'Evangile, & aux devoirs d'un Chrétien. 2°. Qu'ils sont funestes à l'innocence, & contraires aux bonnes mœurs. 3°. Qu'ils sont scandaleux, & autorisent le vice.

Premierement. Donc pour faire voir qu'ils sont opposez à l'esprit du Christianisme, il ne faut que faire réflexion que la Religion Chrétienne, est une profession d'humilité, de pénitence, de mortification, & une fuite de tout ce qui flatte les sens ; & au contraire, le but de ceux qui procurent ces divertissemens, & qui représentent ces spectacles, est de donner tout le plaisir qu'ils peuvent aux yeux & aux oreilles, & de flater le malheureux penchant que les hommes ont à la volupté ; & le dessein de ceux qui courent à ces spectacles, ou qui se trouvent à ces assemblées prophanes, est d'y prendre & d'y goûter tout le plaisir, que les objets qui s'y présentent, & que les actions qui s'y font, peuvent faire naître. Quoy de plus contraire à la profession d'un Chrétien, qui par son Baptême a renoncé aux pompes, aux vanitez, & aux plaisirs mondains, &c.

Secondement. Ces spectacles & ces divertissemens qui ne sont inventez que pour le plaisir, sont funestes à l'innocence, & corrompent les mœurs ; rien n'est plus constant : car on y voit & on y entend tout ce qui peut porter au peché, ou pour mieux dire, tout nous y porte au désordre. On entend avec joye, & on prend plaisir à voir dans les comedies des intrigues galantes ingénieusement conduites ; des passions tendres vivement poussées ; des femmes parées, avec tous les attraits qu'elles sont capables d'inventer. Dans les bals, les objets n'y sont pas moins dangereux, tout porte au peché ; les circonstances du lieu & du temps ; la compagnie des personnes enjoüées ; les libertez qu'on se donne, &c.

Troisiémement. Ces divertissemens sont scandaleux, ceux qui les donnent, entretiennent le scandale de ceux qui ont coûtume d'y assister : parce qu'ils les autorisent par leur présence, particulierement si ce sont des personnes de qualité, considérables pour le rang qu'ils tiennent, ou qui sont dans quelque estime

estime pour leur mérite & pour leur probité ; parce que les autres se réglent sur leur exemple, &c.

1°. Les motifs qui portent les personnes du monde à aller au bal, à la comedie, & à se trouver à de semblables divertissemens, sont ordinairement mauvais; c'est pour satisfaire leur curiosité, leur vanité ; c'est pour y voir, & pour être vû, & nul bon motif ne peut justifier la coûtume que l'on prend d'y assister. II.

2°. Ce qu'on y voit & ce qu'on y entend, porte au mal ; ce qu'on peut verifier par une induction de ce qui se passe dans ces lieux & dans ces spectacles.

3°. Ce qu'on en rapporte est la perte de l'innocence, une mauvaise impression que les passions, qu'on a naïvement representées, & les personnes qu'on a vûës, peuvent faire.

On croit que le bal en particulier est un divertissement innocent, dans la la spéculation ; mais à le considérer dans la pratique. III

1°. Voyez les pechez qui se commettent avant que d'y aller, & seulement pour se disposer à paroître dans ces assemblées. La vanité dans le désir de se montrer, de paroître, & de se faire remarquer par son addresse, par sa bonne mine, & par quelqu'autre qualité.

2°. Dans le bal, quand on est dans l'assemblée ; les libertez messéantes, les caresses, les cajoleries, les têtes à têtes, &c.

3°. Après le bal, un esprit mondain, mille pensées des objets qui ont frappé les yeux, des attachemens le plus souvent criminels.

Ces spectacles & ces sortes de divertissemens ne doivent pas être permis, & c'est ordinairement un peché d'y assister. IV.

1°. Parce qu'on y vient avec mauvaise intention, & il seroit bien difficile d'en avoir une bonne.

2°. Parce que ces sortes de divertissemens, que l'on cherche avec tant d'ardeur, ne conviennent ni à l'état, ni à l'âge, ni à l'emploi d'aucune personne.

3°. Parce qu'ils sont presque toûjours une occasion prochaine de peché, pour toutes sortes de personnes.

Sur le bal & les danses en particulier. V.

1°. Le bal & les danses tels qu'ils se pratiquent en ce temps, sont criminels, parce qu'ils sont contraires à la profession du Christianisme.

2°. Parce qu'ils sont défendus par les Conciles, & par la Doctrine de l'Eglise.

3°. Parce qu'ils sont une occasion de plusieurs pechez, & qu'il est rare qu'on s'en retourne aussi purs & aussi innocens qu'on y est allé.

1°. On peut plus simplement faire voir, qu'il n'y a rien de plus opposé à l'esprit du Christianisme & de l'Evangile que les bals, les comedies, & les pieces de théâtre, telles qu'elles se representent communément. VI.

2°. Rien de plus capable de porter au vice, & de corrompre les mœurs.

1°. Les spectacles dont nous parlons sont ordinairement criminels ; sinon en eux-mêmes, du moins par les circonstances qui les accompagnent, & qui en sont presque inséparables. VII.

2°. Quand ils ne seroient pas criminels par cet endroit, ils le seroient, parce qu'ils nous détournent de nos devoirs, & qu'ils ont toûjours été

interdits aux Chrétiens, comme contraires à leur profession.

VIII. Sur la comedie en particulier, en l'état même qu'elle est aujourd'hui; & quelque soin qu'on ait pris de la purifier, & de la rendre plus honnête.

1°. Quoique dans son institution elle soit faite pour corriger le vice, elle en est plûtôt une école, où on l'enseigne sous des termes plus honnêtes qui l'insinuent, & le font goûter; les idées ingénieuses & les avantages agréables qui font les Episodes de ces pieces, déguisent de telle sorte le crime, qu'elles le font approuver, & applaudir aux Acteurs.

2°. Du côté des spectateurs, ils apprennent dans cette école à justifier leurs passions les plus honteuses & les plus criminelles, par les exemples qu'on leur met devant les yeux.

3°. Elle fait à l'égard du public, un mal irréparable, par l'oisiveté qu'elle entretient, & par la corruption qu'elle introduit.

IX. On peut encore prendre pour dessein d'un discours sur les bals, ou sur les comedies.

1°. Refuter les raisons, par lesquelles on prétend justifier ces sortes de divertissemens.

2°. Rapporter celles qui concluent à leur condamnation. *C'est le dessein des Essais de Sermons, tome 4.*

X. On peut montrer que la comedie, en l'état qu'elle est aujourd'hui, n'est pas un divertissement innocent, comme plusieurs se l'imaginent, & qu'un Chrétien est obligé de la regarder comme un mal & un désordre. On en sera facilement persuadé si l'on examine :

1°. La nature de la comedie & sa fin, non pas celle qu'elle devroit avoir dans son institution : mais celle que se proposent ceux qui la composent, ceux qui la representent, & ceux qui la vont écouter.

2°. Ses circonstances, qui sont en grand nombre, & presque toutes tres-dangereuses; on les peut voir dans la suite de ce Traité.

3°. Ses effets & ses suites, qui sont ordinairement pernicieuses : ce qui a obligé l'Eglise & les Docteurs de la condamner, &c.

XI. 1°. Les comedies, en l'état même qu'on prétend qu'elles sont aujourd'hui, entretiennent & augmentent les désordres des personnes qui sont déja corrompuës, puisqu'elles justifient leurs passions.

2°. Elles corrompent celles qui ont déja quelque disposition au vice.

3°. Elles sont capables de corrompre les personnes les plus innocentes, & qui ont le moins de penchant au mal.

XII. 1°. La comedie, quelque innocente qu'on la fasse, ou qu'on se l'imagine, doit être regardée comme un mal, & non pas comme un divertissement permis.

1°. Parce que c'est une occasion de peché, à laquelle il n'est pas permis de s'exposer; rarement est-elle une occasion éloignée, & presque toûjours prochaine.

2°. C'est même un peché d'oisiveté, d'attachement au monde, de recherche de son plaisir, de scandale que l'on donne au prochain.

3°. C'est un état habituel de peché pour ceux qui font coûtume d'y assister, & exercent ce métier, & qui contribuent à l'entretenir.

Les représentations des théâtres, les spectacles, les bals, & les assemblées de danses, sont opposées : XIII.

1°. A la qualité & à la profession de Chrétien; puisqu'en l'embrassant, on a renoncé aux pompes du monde, & aux plaisirs mondains.

2°. A la Loy Chrétienne, qui commande la pureté jusques dans les pensées.

3°. Au bon exemple qu'un Chrétien doit donner dans toutes ses actions.

Sur les divertissemens du bal, de la comedie, & autres spectacles de cette nature. XIV.

1°. L'habitude qu'on prend d'y assister, & l'empressement qu'on a de s'y trouver, éteint dans un Chrétien l'esprit de pieté & de religion.

2°. Empêche les devoirs de la vie civile dans l'état, où la Providence nous a mis.

3°. Elle dispose toutes sortes de personnes à commettre de grands pechez, & à bien des désordres.

Sur le bal & la danse en particulier. XV.

1°. C'est une oisiveté criminelle quand on s'en fait une habitude; elle marque toûjours une négligence de ses devoirs; une indolence pour les choses de son salut; & un dégoût pour la pieté & la religion.

2°. C'est une occupation non-seulement dangereuse pour la conscience; mais encore qui ne peut être sans peché; nul bon motif ne la peut justifier, qu'une obéissance, ou une nécessité dont on ne se peut honnêtement dispenser : ce qui n'arrive point pour s'en faire une coûtume.

3°. C'est un exemple pernicieux qu'on donne à ceux qui s'en feroient un point de conscience, s'ils ne voyoient des personnes qui passent pour gens de bien, qui leur levent ce scrupule, en se trouvant ordinairement à ces assemblées de divertissemens.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, &c.

Saint Augustin, liv. 3. de ses Confessions, chap. 2. parle amplement des vains spectacles des théâtres, dont il étoit lui-même entêté dans ses jeunes années, & particulierement de la part que les Auditeurs prennent aux funestes accidens qui s'y représentent. Les Saints Peres.

Le même, *l. 2. de Civit. c. 13.* montre que les Romains tenoient pour infames les Comediens.

Saint Ambroise, sur le ch. 7e. de saint Luc, blâme les danses, même dans la jeunesse, & sur tout les sauts, & les postures immodestes.

Le même, dans les livres des Offices, invective fortement contre la coûtume & la pratique de ces danses; & se sert de l'autorité même des Payens, qui les ont condamnées.

Tertullien a fait un livre entier des spectacles; & au quatriéme chapitre, il montre qu'un Chrétien ayant renoncé dans son Baptême aux pompes du

monde, a par une conséquence nécessaire, renoncé aux spectacles.

Saint Cyprien a fait aussi un Traité particulier des spectacles.

Le même, en l'Epître à Donat, montre que la mémoire des crimes anciens se renouvelle & se perpetuë par le moyen des théâtres.

Minutius Felix, *in Octavio*; montre combien de son temps on avoit horreur des théâtres, pour les cruautez & les obscénitez qui s'y représentent.

Théophile Patriarche d'Antioche, *lib. adversùs calumniatores Religionis Christianæ*, montre combien les Chrétiens de son temps étoient éloignez des spectacles prophanes.

Clement d'Alexandrie, *lib.3. Pædag. c.* 11. montre que le circ & le théâtre, sont des écoles & des occasions de libertinage, où l'on apprend mille choses indécentes.

Lactance, *lib. 6. Institutionum*, *cap.* 20. 21. 22. montre que ces spectacles, & particulierement la comedie, ne sont propres qu'à corrompre les mœurs; & que les Chrétiens de tout âge & de tout sexe sont obligez de les fuir.

Saint Chrysostome, *Homil.* 15. *ad Popul. Antioch.* répond affirmativement à ceux qui doutoient qu'il y eût de peché de paroître sur le théâtre, & d'assister aux spectacles qui s'y représentent.

Le même, *Homil.* 3. *de Davide & Saüle*, menace de défendre l'entrée de l'Eglise à ceux qui vont aux spectacles, & fait une longue invective contre ces sortes de personnes.

Le même, *Homil.* 7. *in Matth.* exhorte à fuir les boufonneries qui se représentent sur les théâtres, & les obscénitez que disent les Bâteleurs.

Le même, *Homil.* 8. *in Matth.* Cette homelie est toute entiere contre les bâteleurs & joüeurs de farces, qu'il traite de pestes publiques, & de gens indignes de vivre.

Le même, *Homil.* 38. *in Matth.* parle des désordres qui se commettent sur les théâtres.

Le même, dans la Préface du Commentaire sur l'Evangile de saint Jean, rapporte avec indignation, ce qui se faisoit de son temps sur les théâtres.

Le même, *Homil.* 56. *in Genesim*, invective contre les danses & les chants, qui se font aux nôces, & dans les cérémonies de réjoüissance; tant il est persuadé qu'il y a de danger en tout cela.

Tertullien, *in Apologet. c.* 38. montre que les Chrétiens ne prennent point de part aux jeux & aux spectacles des Payens, & qu'ils ont d'autres spectacles & d'autres divertissemens plus agréables.

Le même, au chap. 4[e]. du livre contre les spectacles, répond à l'objection que quelques-uns font, qu'il n'est pas défendu dans l'Ecriture d'aller aux spectacles des théâtres.

Salvien, au livre sixiéme de la Providence, dit de belles choses sur ce sujet.

Les Livres spirituels & autres.

Saint François de Sales, part. 3. chap. 32. & 33. de l'Introduction à la Vie Devote, parle des bals, & des danses, d'une maniere qui n'autorise point le libertinage.

Le P. Cordier, tome 2. de la Sainte Famille, chap. 11. des divertissemens, parle amplement des danses & des divertissemens dangereux, bals & comedies, §. 6. & 8.

Le P. Héliodore de Paris, Capucin ; livre intitulé : *Discours sur les plaisirs*, sixiéme discours, des comedies.

Le même, septiéme Discours, des bals & des danses.

Le P. Senaut, livre intitulé : *Le Monarque ou le devoir du Souverain*, Discours huitiéme, où il traite des divertissemens du Prince.

Le même, dans le Discours septiéme, parle aussi de la comedie, & des autres spectacles.

Le P. Suffren, tome 1. de l'Année Chrétienne, chap. 9. art. 2. §. 3. montre comment il se faut comporter dans les bals & dans les danses.

Petrarque a parlé fort au long des danses, & en fait voir le ridicule, dans l'un de ses Entretiens.

Petrus Gregorius, fameux Jurisconsulte, ne croit pas entreprendre sur la fonction des Pasteurs, de se déclarer & d'invectiver contre les comedies, comme contre un désordre public.

Comitolus, a fait un excellent Traité en Espagnol, des biens de l'honnête travail, où il condamne absolument ces spectacles prophanes.

Saint Charles Borromée, dans un excellent Traité qu'il a fait sur les danses, montre qu'elles sont condamnées par l'Ecriture Sainte, par les Conciles, & par les Peres.

Le Sérénissime Prince de Conty, a donné au public un Traité de la comedie & des spectacles, selon la tradition de l'Eglise.

M. Thiers Docteur en Théologie, & Curé de Champrond, dans son Traité des jeux & des divertissemens, au chap. 25. parle des bals & des comedies.

M. Nicole, assez connu par ses autres écrits, a fait un Traité particulier de la comedie.

Le P. Quillebeuf, M. Pelletier, M. Voisin, & autres qui se peuvent voir dans le Recüeil des Pieces, contre le P. Camaro ; & dans les Extraits des ouvrages de plusieurs Peres de l'Eglise, ont traité des spectacles.

M. l'Evêque de Meaux, a fait sur ce sujet un Traité, intitulé : *Maximes & réflexions sur la comedie*.

Livre intitulé : *Instruction Chrétienne pour l'éducation des filles*, chap. 13. parle des bals, des spectacles & des comedies qui sont défenduës aux filles chrétiennes.

Livre intitulé : *Discours sur la comedie*, par le P. le Brun Prêtre de l'Oratoire.

Livre intitulé : *Le Pedagogue des familles chrétiennes.* Il y a dans ce livre une longue instruction sur la comedie, & une autre ensuite sur les bals & sur les danses.

L'Autheur du Dictionnaire Moral, tome 1. titre, *Bachanales*, a plusieurs Réflexions, sur les bals, danses, & comedies.

Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles, parle du bal, de la comedie, & des spectacles.

M. l'Abbé Fleuri, *dans les mœurs des Chrétiens*.

Livre intitulé : *Guerre aux vices :* le 54. combat est contre le bal & les danses.

Baldesanus, livre intitulé : *Stimuli virtutum*, *c.* 19. contre la vanité des spectacles prophanes.

Les Prédicateurs recens. Le P. le Jeune, Prêtre de l'Oratoire, nouvellement mis en meilleur françois, Sermon 16. parle contre les danses.

Essais de Sermons. Celui qui est pour le 23e. Dimanche après la Pentecôte, est contre les jeux, les danses, & les spectacles publics.

Le P. Cheminais, dans le Sermon de la Conception de Nôtre-Dame, a quelque chose de fort juste, & de censé sur la comedie.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne. Dans les sujets particuliers, tome 2. a un Sermon entier contre les bals, comedies, & autres spectacles.

Ceux qui ont fait des recueils sur ces sujets. Drexellius, *l.* 3. *Niceta*, *c.* 7.

Busæus, in Panario. *Titul. Chorea.*

Peraldus, *in remediis contra Luxuriam*, *cap.* 3. *de Choris.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ces sujets.

Sedit populus manducare, & bibere, & surrexerunt ludere. Exod. 32.

Cum appropinquasset Moïses ad castra, vidit vitulum & choros, iratusque vadè projecit tabulas. Ibidem.

Filii hominum ut quid diligitis vanitatem? Psalm. 4.

Me irritaverunt in vanitatibus suis. Deuteron. 32.

Non sedi cum concilio vanitatis. Psal. 25.

Odisti observantes vanitates. Psalm. 30.

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Psalm. 118.

Beatus vir, qui non respexit in vanitates, & in insanias falsas. Psalm. 39.

Qui amat periculum, in illo peribit. Eccli. 3.

Cum saltatrice ne assiduus sis. Eccli. c. 9.

Numquam cum ludentibus miscui me. Tob. 3.

Non sedi cum concilio ludentium. Jerem. 15.

Die natalis Herodis saltavit filia Herodiadis, & placuit Herodi. Matth. 14.

Quæcumque vera, quæ pudica, hæc cogitate, hæc agite. Ad Philipp. 4.

Turpitudo aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet, &c. Ad Ephes. 5.

Le peuple s'assit pour boire & pour manger, & ensuite se leva pour joüer.

Moïse s'étant approché du camp, vit le veau d'or, & les danses; & fort en colere, jetta les tables de la Loy, & les rompit au pied de la montagne.

Enfans des hommes, pourquoi aimez-vous les choses vaines & frivoles?

Ils ont excité mon indignation, & ma colere par leurs vanitez.

Je n'ai point été dans ces assemblées où regne la vanité.

Vous haïssez, Seigneur, ceux qui s'addonnent à des choses vaines.

Détournez mes yeux, afin qu'ils ne voyent point la vanité des choses de ce monde.

Bienheureux est l'homme qui ne s'est point arrêté à regarder les vanitez, & toutes les folies des mondains.

Celui qui aime le péril, y périra.

N'ayez ni commerce, ni familiarité avec une femme danseuse.

Jamais je ne me suis associé avec les joüeurs & les gens de divertissemens.

Je ne me suis assis en la compagnie des joüeurs.

Comme Hérode célébroit le jour de sa naissance, la fille d'Herodiade dansa, & lui plût, &c.

Que tout ce qui est véritable & honnête, soit l'entretien de vos pensées.

Qu'on n'entende point de paroles deshonnêtes, folles & bouffonnes, & qui sont hors de propos, & de toute bienséance.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

CELUY qui a enseigné aux hommes l'idolâtrie, leur a aussi appris à danser, dit saint Ephrem : *Magister omnis impuritatis, qui docuit idola colere, docuit etiam ludere.* Nous le voyons dans ces anciens Israëlites, qui adorerent le Veau d'or ; & après lui avoir sacrifié pour l'adorer, ils se mirent à danser autour de cette idole : *Sedit populus manducare & bibere, & surrexerunt ludere.* Tout cela joint ensemble, nous montre, dit ce Pere, que c'est un même maître, qui a enseigné au monde l'idolâtrie & la danse, puisque le démon represente par les idoles, & déguisé sous divers noms differens, s'est souvent fait adorer par des danses & des jeux publics, qui marquoient un culte de religion.

Les Israëlites dansèrent autour du Veau d'or. Exod. 32.

On ne peut nier que les Saints de l'Ancien Testament, n'ayent quelquefois témoigné leur joye, par une espece de danse & de jeux publics ; mais c'étoit pour rendre graces à Dieu de quelque heureux succès, ou de quelque signalée faveur qu'ils en avoient reçuë, & ces marques de réjoüissance étoient accompagnées d'un culte religieux, qu'ils rendoient au Seigneur. Ainsi Marie, sœur de Moïse, commença la danse, ou plûtôt le triomphe de la délivrance de la servitude de l'Egypte, & de Pharaon submergé dans les flots de la mer. David en fit autant devant l'Arche, lorsqu'elle fut recouvrée des mains des Philistins. Nous lisons dans l'Ecriture, plusieurs Cantiques recitez en pareilles occasions, & mêmes des fêtes qui se sont célébrées avec appareil ; ce qui ne se pouvoit faire sans spectacle ; mais ces danses, ces spectacles, ces chants, se faisoient par des motifs, & pour des sujets bien differens de ceux des mondains, que l'Eglise a souvent condamnez avec juste raison. C'étoit alors chanter les victoires que Dieu remportoit sur ses ennemis ; c'étoit pour marquer la joye qu'ils avoient, de voir le Seigneur exalté & glorifié : au lieu que les mondains y cherchent leur plaisir & leur divertissement, & que la vanité, l'immodestie, la licence, & l'impureté sont presque inséparables des bals, des danses, & de ces cercles de compagnies enjoüées. C'est pourquoi on ne peut autoriser, ni justifier les danses prophanes de ce temps, par l'exemple de celles que rapporte l'Ecriture.

Marques de réjoüissance par des danses, que rapporte l'Ecriture, bien différentes de celles de ce temps.

Dans le Prophete Ezechiel, chap. 25. Dieu parlant aux filles de Jérusalem, leur dit ces étonnantes paroles : Parce que vous avez joüé des mains & « des pieds, & que vous avez par-là épanché, & répandu vos cœurs ; j'éten- « drai ma main dessus vous, & je vous ferai mourir. Les filles & les femmes Israëlites irriterent Dieu par leurs danses & leurs idolâtries ; ce qui obligea Moïse, percé de douleur, de briser les Tables de la Loy, & de commander aux Lévites de les mettre à mort. La femme du jeune Tobie voulant se justifier devant Dieu, assûre qu'elle ne s'est jamais trouvée dans les jeux & dans les danses ; & saint Chrysostome remarque qu'aux nôces d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & autres saints Patriarches, il n'est point parlé des danses, ni de semblables divertissemens mondains ; mais seulement de loüanges & d'actions de graces : ce qui faisoit que Dieu bénissoit leurs mariages, & les rendoit heureux.

Les danses de plaisir, & de divertissement, condamnées dans l'Ancienne Loy.

Dans la Genese, chap. 34. il est rapporté que Dina, jeune fille de quinze

L'exemple

de Dina, doit aprendre aux jeunes filles à ne se point trouver aux danses & aux assemblées de divertissement.

ans, étant sortie de la maison de son Pere, toute seule, sans compagnie & sans permission, poussée par une vaine curiosité de voir les danses & les fêtes des filles de Sichem; il lui en prit mal: car elle fut enlevée, on la ravit par force, & il y eut tout un peuple égorgé pour son sujet. Cette histoire si tragique & si funeste, devroit bien rendre les jeunes filles plus retenuës, & plus circonspectes qu'elles ne sont, & à ne pas s'exposer si facilement aux occasions, dans les assemblées de bals & de spectacles, où il y a toûjours du danger pour elles.

Le malheur & le crime que causa la danse de la fille d'Herodias devant Hérode.

Nous voyons dans l'Evangile de saint Matthieu, chap. 14. que la danse a fait perdre la vie au saint Précurseur du Fils de Dieu, & que la tête de saint Jean-Baptiste, qui pouvoit, dit saint Chrysostome, convertir tout le monde, a été le prix d'une Baladine. Le démon ne trouve point de moyen plus puissant pour obtenir d'Hérode la mort de ce grand homme, qui faisoit l'admiration de la Judée, au rapport même de l'Historien Joseph, que de faire danser devant le Roy, une fille mondaine, bien parée, & fort adroite à cet exercice. Seroit-il possible qu'on eût pas en exécration une chose qui a causé un tel malheur, & un si grand crime, quand il n'y auroit autre chose à objecter contre la danse. Le Fils de Dieu s'est assez ouvertement déclaré contre les jeux, les danses, & les spectacles, dans le miracle dont il est parlé dans l'Evangile, de ressusciter la fille du Prince de la Synagogue; miracle qu'il ne voulut pas opérer, tandis que les danseurs & les joüeurs d'instrumens seroient dans la maison; c'est pourquoi il les fit chasser avant que d'y entrer: *Dicebat, recedite.*

Matth. 9.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.

On ne voit que vanité dans ces spectacles, & c'est aimer la vanité que de les rechercher.

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Psalm. 118. C'est un des endroits dont se servoit saint Ambroise, pour détourner les fideles des jeux du théâtre. Doutez-vous, disoit-il à son peuple, que ces jeux ne doivent être mis au nombre des vanitez? Et comment un Chrétien peut-il les rechercher, sçachant que JESUS-CHRIST a crucifié dans sa chair les vains plaisirs du monde. Ah! détournez, Seigneur, mes yeux de ces spectacles, où la vanité, la pompe, la magnificence, & tout ce que le monde a de plus attrayant, se fait voir avec plus d'éclat; car que voit-on dans ces spectacles, que des objets capables de nous séduire, & de nous inspirer l'amour de la vanité?

On cherche la tentation, & on s'y expose de gaïeté de cœur dans la comedie.

Qui amat periculum, in illo peribit. Eccli. 3. On doit considérer que la comedie est une tentation recherchée de gayeté de cœur; ce qui éloigne bien plus la grace de Dieu, & le porte davantage à nous abandonner à nôtre propre corruption, que celles qui arrivent sans les prévoir. Il y a de la témérité, de l'orgueil, & de l'impieté à se croire capable de résister sans la grace aux tentations que l'on rencontre dans la comedie: & il y a de la présomption & de la folie à croire que Dieu nous délivrera toûjours par sa grace, d'un danger, où nous nous exposons volontairement, & sans nécessité.

Le théâtre & les bals sont condamnez par

Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ. Epist. 1. Joann. c. 2. Saint Jean condamne sans doute, les vains plaisirs du théâtre, lorsqu'il inspire aux Chrétiens de l'horreur pour tout

tout ce qui ressent les plaisirs du monde, & pour tout ce qui peut exciter la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, & l'orgueil de la vie. Car où est-ce qu'on trouve ces trois vices plus rassemblez qu'au théâtre. Un Payen l'a même déclaré, en disant, qu'il en revenoit toûjours plus dissolu, plus ambitieux, plus avare : *Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior.* Que dirons-nous de tous ces endroits, où saint Paul recommande si fort la modestie aux femmes & aux filles ? Croirons-nous qu'elles peuvent être comediennes, sans cesser d'être aussi modestes que le veut saint Paul ; & pourra-t-on se persuader, qu'une femme se pare avec tout l'art, dont elle est capable, pour aller au bal ou à la comedie ; & quelques-unes montent sur un théâtre, pour joindre à la parole les gestes, le ton, & les manieres les plus capables d'inspirer les passions, contre lesquelles les hommes doivent toûjours être en garde.

saint Jean dans les trois concupiscences dont le monde est composé. *Seneque.*

Nolite conformari huic sæculo. Ad Rom. 12. N'est-il point à craindre que ceux qui trouvent tant de plaisir aux spectacles mondains ; qui courent au théâtre avec tant d'ardeur, & qui témoignent tant de passion pour le bal, ne se conforment à l'esprit du siécle, qui est une marque visible de reprobation. Or cet esprit consiste dans l'estime que l'on fait de ces pompes & de ces vanitez ; ensuite dans les sentimens que l'on y prend, & qui sont opposez à la Morale Chrétienne ; & enfin dans un refroidissement de la pieté, & dans l'éloignement de tous les exercices qui l'entretiennent : n'est-ce pas ce qui arrive à ces personnes, qui fréquentent les bals & les comedies. Y a-t-il gens plus entêtez des vanitez du siécle, plus remplis de l'esprit du monde, & qui goutent moins les choses de Dieu ? Ah ! *nolite conformari huic sæculo.* Ne suivez point, Chrétiens, l'exemple de ces personnes, si vous ne voulez comme eux, être des personnes du siécle, amis des divertissemens & des plaisirs, & ennemis de Dieu.

C'est se conformer aux maximes du siecle, que d'aimer & de rechercher les divertissemens mondains.

Beatus homo, qui non respexit in vanitates, & insanias falsas. Psal. 39. Heureux celui qui n'a point ouvert les yeux, pour s'arrêter à voir les vanitez & les folies du monde. C'est le nom que l'on doit donner à ces spectacles, & à ces divertissemens ; puisque le moins qu'on en puisse dire, est, qu'ils nous exposent toûjours au danger du peché : *Beatus homo qui non respexit.* Heureux celui qui ne les regarde pas ; parce que plus il s'en éloigne, plus il s'éloigne de l'occasion du crime, laquelle après le crime même, doit être regardée comme le plus grand de tous les maux, &c.

Le bonheur de ceux qui ne sont point addonnez à ces sortes de vanitez.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ces Sujets.

Rapiebant me spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum, & fomitibus ignis mei. August. l. 3. Confess. cap. 2.

Les spectacles du théâtre qui me faisoient voir les images de ma misére, & le feu de ma passion, me ravissoient, & me charmoient.

Melius est die Dominicâ arare, quàm choreas ducere. Idem, in Psalm. 91.

Il vaudroit mieux travailler à la terre le Dimanche, que de danser.

Animarum pestis, probitatis & honestatis eversio. (Ita vocat spectacula theatrorum.) Idem, lib. 1. de Civit. cap. 33.

Les spectacles sont la peste des ames, la destruction de la probité & de l'honnêteté.

Ista consuetudo balandi, de Paganorum observatione remansit. Idem, Serm. 1. de Tempore.

Cette coûtume de faire le baladin, nous est venuë des Payens.

Avertamus oculos nostros à vanitatibus theatrorum, ne quod oculus viderit, animus concupiscat. Ambrosius, in Psalm. 118.

Détournons nos yeux de la vanité des théâtres, de peur que nôtre cœur ne désire ce que nôtre œil aura vû.

Comes deliciarum est extrema, saltatio. Idem, l. 3. de Virgin.

La danse est la compagne, & en même temps ce qui termine agréablement tous les plaisirs.

Quid ibi verecundiæ potest esse ubi saltatur. Idem, ibidem, l. 2.

Quelle pudeur peut-on trouver là où l'on danse ?

Nequitiarum chorus (ita saltationes appellat.) Idem, l. de Caïn & Abel.

La danse est un chœur & une assemblée d'iniquité.

Saltet, sed adulteræ filia; quæ verò pudica, quæ casta est, filias suas religionem doceat, non saltationem. Idem, l. 3. de Virgin.

La fille d'une adultere danse, cela n'est pas surprenant ; mais une mere qui a de la pudeur, & de la chasteté, doit apprendre la religion à ses filles, & non pas à danser.

In theatris conspicies, quod tibi dolori sit & pudori. Cyprianus, Epist. ad Donatum.

Ce que vous verrez representer sur les théâtres, vous causera de la honte & de la douleur.

Admonetur omnis ætas fieri posse quod factum est. Idem, ibidem.

L'on fait voir sur les théâtres, que ce qui y a été representé, peut se faire en effet.

Exempla fiunt quæ esse jam facinora destiterunt. Idem, ibidem.

On s'autorise des choses qui se representent sur les théâtres, & dès-là qu'on ne les regarde plus comme des crimes, ce sont des exemples qu'on croit devoir imiter.

Quæ pudica fortassè ad spectaculum matrona processerat, de spectaculo revertitur impudica. Idem, ibidem.

La femme qui étoit allée au spectacle chaste, en revient sans pudeur.

Idololatria omnium ludorum mater. Idem, lib. de spectaculis.

C'est l'idolâtrie qui a enfanté tous les jeux.

Diabolus artifex, quia idololatriam per se nudam sciebat horreri, spectaculis miscuit, ut per voluptatem possit amari. Idem, ibidem.

Le démon sçachant qu'on auroit horreur de l'idolâtrie, si on la representoit toute nuë, la fait paroître sur le théâtre, accompagnée des ris & des jeux, pour la faire aimer plus aisément.

Ab omnibus ad spectaculum concurritur, commune dedecus delectat, vel recognoscere vitia, vel discere. Idem, ibidem.

Tout le monde court aux spectacles, & l'on se fait un plaisir malin, ou de reconnoître les vices des autres, ou de les apprendre.

In his spectaculis, depositâ verecundiâ, audacior aliquis fit ad crimina, discit facere dum consuescit videre. Idem, ibidem.

A ces spectacles on met bas la pudeur ; on devient plus hardi à commettre le crime ; on apprend à faire ce qu'on s'accoûtume de voir.

Fugienda sunt ista Christianis fidelibus, tam vana quàm perniciosa. Idem, ibidem.

Citò in hoc assuescimus, quod audimus, scelere. Idem, ibidem.

Avocandus est animus ab istis, habet Christianus spectacula meliora si velit. Idem, ibidem.

Ne tantùm peccata fugiamus, sed ea etiam quæ videntur indifferentia, quæ paulatim in hoc pertrahunt. Chrysostomus, homil. 15. ad Popul. Antioch.

Quomodo qui desident in theatro, qui nihil sani neque audiunt, neque vident; qui undique obsidionem patiuntur, per aures, per oculos, possunt superare concupiscentiam. Idem, ibidem.

Nihil obscenius illo oculo, qui spectare talia patienter potest. Idem, homil. 6.

Quidquid illic dicitur & fit, Sathanæ pompa est. Idem, in præfat. commentarii in Joannem.

Omnis virtutis pestis (saltatio.) Idem, homil. 3. in Matth.

Nemo ad voluptatem venit sine affectu, nemo affectum sine casibus suis patitur. Tertullianus, de spect. c.15.

Tragædia & comediæ scelerum & libidinum actrices, cruenta, lasciva, & impia. Idem, c.18.

An ille recogitabit eo tempore de Deo, positus illic, ubi nihil est de Deo. Idem, c.23.

Nemo in spectaculo jucundo prius cogitat nisi videri & videre. Idem, c.25.

In omni spectaculo nullum magis scandalum occurret, quàm ille ipse mulierum & virorum occursus. Idem, ibidem.

Quale est, illas manus, quas ad Deum extuleris, postmodum laudando histrionem fatigare. Idem, ibidem.

Sint dulcia licet & grata, & simplicia, etiam honesta quædam; nemo venenum temperat felle; sed conditis pulmentis, & plurimùm dulcibus id mali injicit. Idem, c.27.

Cur licet videre quod flagitium est? Cur quæ ore prolata communicat hominem, ea per oculos & aures admissas, non videntur hominem communicare. Idem, c.17.

Studium placendi illicitum est. Idem, de velandis Virgin. c. 3.

Viri & fœminæ communes constituentes choros, sese invicem libidinum telis confodiunt atque lacerant. Basilius, homil. 4. in Ebriet. & luxum.

Un Chrétien fidele doit fuir ces spectacles, qui sont aussi vains que pernicieux.

On n'est pas long-temps à s'accoûtumer au crime, qu'on entend, & qu'on voit représenter.

Un Chrétien doit fuir ces spectacles; il en peut trouver de plus sortables à son état, s'il veut.

N'évitons pas seulement les pechez grossiers, mais même les choses qui paroissent indifférentes; parce qu'elles conduisent insensiblement au crime.

Comment des gens qui fréquentent les théâtres, qui ne voyent, ni n'entendent rien de sain, qui sont assiegez de toutes parts, par les yeux & par les oreilles, peuvent-ils mettre un frein à leur concupiscence?

Il n'y a rien de plus gâté que l'œil, qui peut voir ces spectacles avec patience.

Tout ce qui se dit, & se fait sur le théâtre, ne sert qu'à célébrer les pompes de Sathan.

Le poison de toutes les vertus, c'est la danse.

Personne ne recherche les plaisirs sans affection & sans inclination; & personne ne ressent cette affection sans se perdre.

Les tragedies & les comedies, sont les actrices, pour ainsi dire, cruelles, lascives, & impies des crimes & du libertinage.

Celui-là pensera-t-il à Dieu dans des assemblée, où l'on ne parle rien moins que de Dieu?

La premiere pensée que nous avons à un spectacle agréable, c'est de voir & d'être vûs.

Le plus grand scandale qu'il y a aux spectacles, c'est la rencontre des hommes & des femmes.

Quoi! vous servir de vos mains pour applaudir à un comedien, après les avoir levées au Ciel, pour prier le Seigneur; quelle indignité!

Qu'il y ait des choses agréables, naïves, & même honnêtes dans les tragedies, je le veux; mais prépare-t-on le poison avec du fiel? Au contraire, on le confond avec les alimens les mieux assaisonnez, pour le faire avaler plus aisément.

Comment, est-il permis de voir ce qui est un crime? Pourquoi les choses qu'on prononce de bouche, soüillent-elles l'homme, & qu'elles ne paroissent pas le soüiller, lorsqu'on les voit & qu'on les entend?

Le désir démesuré de plaire est illicite.

Les acteurs & les actrices des comedies se percent & se déchirent mutuellement par les traits des passions qu'ils representent.

In theatris nil reatu vacat. Salvianus, l. 6. de Gubern. mundi.

In spectaculis quædam fidei est, & à simbolis ipsius, & calestibus sacramentis latalis prævaricatio. Idem, ibidem.

Quomodo, ô Christiane ! spectacula post Baptismum sequeris, quæ opus esse diaboli confiteris ? Idem, ibidem.

Renunciasti semel diabolo & spectaculis ejus, & per hoc necesse est ut prudens & sciens, dum ad spectacula remeas, ad diabolum te redire cognoscas. Ibidem.

Spectacula hæc publica maxima sunt irritamenta vitiorum, & ad corrumpendos animos potentissimè valent. Lactantius, l. 6. Instit. c. 20.

In scenis nescio an sit corruptela major vitiorum. Idem, ibidem.

Flagitia eo magis sententiarum elegantiâ persuadent ; & facilius inhærent, audientium memoriâ, versus numerosi & ornati. Idem, ibidem.

Docent adulteria dum fingunt, & simulatis erudiunt ad vera. Idem, ibidem.

Carmen compositum, & oratio cum suavitate decipiens, capit mentes, & quo voluerit impellit. Idem, c. 28.

Histrio enervis, dum amorem fingit infligit. Minutius Felix, in Octavio.

Non incontinenè stadia & theatra pestilentiæ cathedram quis vocaverit. Clemens Alexandr. l. 3. Pædag. c. 11.

Magna iniquitate pleni sunt hi cœtus, & occasio conventus causa est turpitudinis, cum viri & fœminæ permixtim conveniunt, alter ad alterius spectaculum. Idem, ibidem.

Prohibeantur ergo spectacula, quæ nequitiâ, verbisque obscænis, & vanis temerè profusis plena sunt. Idem, ibidem.

Alimenta vitiorum,.. irritamenta vitiorum. (*Vocat spectacula.*) Lactantius loco citato.

Quid juvenes faciant, cum hæc & fieri sine pudore, & spectari libenter ab omnibus cernant. Idem.

Spectacula spectare non audemus, ne oculi nostri inquinentur, & aures nostra hauriant prophana quæ ibi decantantur carmina. Theophilus Patriarcha Antioch. adversùs calom. Relig. Christianæ.

Per ludum chôreas intelligo, quas peccatum esse manifestum est. Hugo Cardinalis.

Admissa sunt spectacula, & infinita tyrocinia vanitatis, quibus, qui otiari omni-

On ne represente rien que de criminel sur les théâtres.

Ceux qui assistent aux spectacles, s'exposent à une mortelle prévarication de la foy, de ses symboles, & des sacremens.

Comment, ô Chrétien ! allez-vous aux spectacles après vôtre Baptême ? puisque vous confessez à ce même Baptême, qu'ils sont l'ouvrage du démon.

Vous avez une fois renoncé au démon & à ses spectacles ; & par conséquent il faut que vous avoüiez qu'en retournant aux spectacles de vôtre plein gré, vous retournez au démon.

Ces spectacles publics sont les appas des vices ; rien ne porte plus à la corruption du cœur.

Je ne sçai si l'on trouve une plus grande corruption des vices que dans les comedies.

La beauté des sentences fait trouver les crimes plus charmans & plus aimables, & des vers nombreux & fleuris se retiennent plus aisément.

Les comediens en faisant des personnages d'adultere, apprennent à le devenir ; ainsi du feint, on va au vrai.

Des vers composez avec art, & un discours agréable, séduisent les esprits & les tournent comme ils veulent.

Un comedien effeminé, rend amoureux, en figurant de l'être.

On peut appeller avec raison les théâtres & les allées & venuës qu'on y fait, la chaire de contagion & de pestilence.

Ces assemblées sont remplies d'iniquité, & l'occasion de ces rendez-vous est la cause de toutes sortes de désordres, lorsque les hommes & les femmes s'assemblent pêle-mêle pour se servir de spectacle les uns aux autres.

Qu'on défende donc ces spectacles, où il n'y a que désordre, qu'obscénité, & que paroles frivoles, prononcées avec indiscretion.

Les spectacles sont les appas & les alimens des vices.

Que fera la jeunesse, voyant tout le monde regarder avec plaisir ce qu'on représente sans pudeur.

Nous n'oserions voir les spectacles, de peur de soüiller nos yeux, & d'entendre les vers licencieux qu'on y chante.

Par le jeu, j'entends les danses qui sont manifestement un peché.

On a introduit les spectacles & mille autres apprentissages de la vanité, pour occuper plus

ni non possunt perniciosius occupentur. Joannes Sarisburiensis, l. 1. de Nug.Curial.

dangereusement ceux qui ne peuvent être tout-à-fait oisifs.

Magister omnis iniquitatis, qui docuit idola colere, docuit etiam ludere. S.Ephrem.

Le maître de toute iniquité qui a appris à adorer les idoles, a aussi appris à joüer.

A theatro separamur, quod est privatum consistorium impudicitiæ; ubi nihil probatur quàm quod alibi non probatur. Tertull. libro de spectaculis.

Nous fuïons le théâtre, qui est le centre de toute impureté, & où l'on n'approuve rien que ce que l'on désapprouve ailleurs.

Ne vanorum ludorum cæco ac præcipiti studio, tam bonum perimeret ingenium. (Ita de Alipio loquitur.) August. lib. 6. Confess. c. 7.

Alipe conservoit son beau naturel, & son excellent esprit, en fuyant les spectacles & les jeux.

Siccine exprimitur publicum gaudium per publicum dedecus. Tertullianus, in Apologet.

Est-ce ainsi qu'on exprime la joye publique, par un deshonneur public.

Homicidale spectaculum. (Ita vocat ludos amphitheatrales.) Grenæus.

Spectacle sanglant & inhumain.

Spectaculorum impuritates unum faciunt agentium & spectantium crimen. Salvian. l. 6. de Gubern.

Les obscénitez qu'on dit sur les théâtres font faire le même crime, & aux acteurs & aux spectateurs.

Animarum pestis, probitatis & honestatis eversio, spectacula. August. l. 1. de Civit. cap. 33.

Les spectacles sont la perte des ames, l'anéantissement de la probité & de la bienséance.

Dum animas interficiunt, ludere se opinantur. Lactant. de vero cultu, c. 20.

Ils s'imaginent joüer, tandis qu'ils tuent les ames.

Deus prohibuit spectari quæ prohibuit fieri. Cyprianus.

Dieu a défendu de voir ce qu'il a défendu de faire.

Illas theatricas artes diu virtus Romana non novit: quæ si ad oblectamentum voluptatis humanæ quærerentur, vitia morum irreperent humanorum. August. l. 2. de Civit. c. 13.

La vertu Romaine a été long-temps sans même connoître les théâtres, & si on les recherchoit maintenant pour divertir les hommes, les vices s'insinueroient dans leur cœur.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ces Sujets.

L'Idée générale qu'on peut former de la comedie, autant qu'il est nécessaire, par rapport à nôtre dessein, n'est autre que la représentation naïve d'une action, ou pour mieux dire d'un évenement, dans sa substance & dans ses circonstances. C'est une véritable peinture, les paroles y peignent les pensées, & l'action y peint les actions & les choses. Le sujet que nous traitons ne demande pas une connoissance distincte des especes du Poëme dramatique, entre lesquelles est la comedie, qui dans sa propre différence, n'est autre chose que la représentation d'une aventure agréable & gaye, entre des personnes du commun; au lieu qu'on entend par la tragedie, une représentation sérieuse d'une action funeste & considérable, par l'imitation des malheurs de quelques personnes de grande qualité, ou de grand mérite; & par le nom de Tragi-comedie, on entend la représentation d'une aventure, dans laquelle les principales personnes sont ménacées de quelques grands malheurs, qui sont effacez à la fin par un évenement heureux. Il n'est pas besoin d'en dire davantage sur cette

Ce que c'est que comedie & pieces de théâtre.

matiere, qui n'est point de nôtre sujet. Je dis seulement que sans avoir égard à l'exactitude, ni à la proprieté des termes, nous confondrons tout cela sous le nom de Comedie.

La comedie & les autres pieces de théâtre sont indifférentes en elles-mêmes; mais dangereuses dans leurs circonstances.

Dans cette idée générale, les piéces de théâtre que nous comprenons sous le nom de comedies, qui en est seulement une espece, ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, par rapport aux mœurs. Elles sont susceptibles de toutes sortes de sujets, & de toutes sortes de circonstances; & tant qu'elles demeurent dans cette indétermination, qui n'a d'être que dans l'esprit des hommes, & dans les livres poëtique, elles sont indifférentes; c'est-à-dire, elles ne méritent ni blâme ni approbation. Mais on parle ici de la comedie & des autres pieces de théâtre, comme elles se joüent encore aujourd'hui; & si elles ne sont pas si impies, si deshonnêtes, & si scandaleuses, qu'elles ont été autrefois parmi les Payens, l'expérience fait voir qu'elles ne sont pas moins dangereuses.

Distinction des pieces de théâtre en bonnes & mauvaises.

Il faut convenir que les pieces de théâtres sont, ou innocentes ou criminelles; ou en partie innocentes & en partie criminelles; dans les premiers siecles de l'Eglise, on ne representoit rien que de criminel sur les théâtres du Paganisme; ce qui anima le zele des Saints Peres contre les comedies; & les foudres même de l'Eglise ont été employez contre ces spectacles prophanes, qui étoient en effet capables de corrompre les mœurs les plus innocentes; & quand on lit les invectives de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Chrysostome, & de Salvien, contre les Chrétiens qui assistoient à ces spectacles & à ces représentations, on voit qu'ils les traitent d'apostats & de déserteurs de leur foy & de leur religion. Mais il est certain que ni l'Eglise, ni les Peres, n'ont jamais eu dessein de condamner les pieces pieuses; comme la tragedie intitulée: JESUS-CHRIST *souffrant*, composée par saint Gregoire de Nazianze, ni plusieurs autres pieces qui représentent des histoires saintes de l'Ancien & du Nouveau Testament. Les histoires profanes fournissent aussi plusieurs riches sujets aux théâtres, & les mœurs du siécle lui donnent d'amples matieres; & si le tout est traité avec la bienséance, qui est convenable à la religion & à l'honnêteté publique, comme on fait dans les Colleges, l'innocence de ces pieces les met à couvert de toute censure: ces ingénieuses productions servent à former l'éloquence, à apprendre aux jeunes gens à parler en public; elles servent même à corriger les mœurs: ce qui doit être la fin de la comedie. Pour ce qui est des pieces ambiguës, où il y a du mal mêlé parmi le bien, il est évident qu'on ne doit point permettre de les joüer, de les entendre, ni même de les souffrir, avant qu'elles soient reformées, ou corrigées.

Les comedies en particulier sont presque toutes pernicieuses aux mœurs.

Si l'on veut regarder la simple comedie, non plus dans sa fin; mais dans l'état où elle a presque toûjours été, & où elle est encore aujourd'hui; soit pour sa matiere & pour ses circonstances, soit pour ses effets, il est constant qu'elle traite presque toûjours des sujets peu honnêtes, ou accompagnez d'intrigues scandaleuses? Les expressions même n'en sont-elles pas sales, ou du moins immodestes, équivoques, non-seulement dans celles des anciens qui sont venuës jusqu'à nous; mais encore dans celles de nôtre temps? Les Italiens n'en remplissent-ils pas leurs pieces? les farces françoises sont-elles pleines d'autres choses? Et même de nos jours ne voyons-nous pas ces mêmes défauts

dans quelques-unes des comedies les plus nouvelles ? Les Espagnols n'y ajoûtent-ils pas l'application des choses saintes, à des usages ridicules ? Si les comedies & tragedies qu'on a joüez en France depuis plusieurs années, sont exemptes de ces obscénitez grossieres, ne sont-elles pas dignes de blâme, par la maniere d'y traiter nos passions ? Car quels effets peuvent produire ces expressions accompagnées d'une représentation réelle, que de corrompre l'imagination, de remplir la memoire, & se répandre après dans l'entendement, dans la volonté, & ensuite dans les mœurs ? Il y aura sans doute beaucoup de personnes qui assureront qu'ils n'ont jamais reçû aucune mauvaise impression par la comedie ; mais je soutiens, ou qu'ils sont en petit nombre, ou qu'ils ne sont pas de bonne foy ; ou que la seule raison par laquelle la comedie n'a pas été cause de la corruption de leurs mœurs, c'est parce qu'elle les a trouvé corrompus, & qu'ils ne lui ont rien laissé à faire sur cette matiere.

Comme on ne peut pas donner une réponse décisive à ceux qui demandent, si c'est un peché mortel d'aller à la comedie. Voicy des régles qui peuvent servir de réponse : 1°. Il est certain qu'il n'est pas permis d'aller à la comedie, quand on sçait que la piece qu'on y doit joüer est mauvaise ; c'est-à-dire, qu'elle choque la pudeur & l'honnêteté ; qu'il y a de l'impieté ; qu'on raille de la religion, que la probité ou la dévotion y sont tournez en ridicules ; & qu'en un mot, elle est capable de corrompre l'innocence : la raison est, que c'est évidemment s'exposer au péril du peché. De plus, c'est autoriser par sa presence ces pieces malhonnêtes ou impies ; & enfin, c'est contribuer au peché des Acteurs qui les représentent : car s'ils sçavoient qu'ils ne dûssent point avoir d'Auditeurs, ils ne les joüeroient pas. 2°. Les peres & les meres sont obligez de défendre à leurs enfans d'aller à des comedies si pernicieuses ; parce que le crime s'insinuë dans l'esprit des jeunes gens avec le plaisir, & qu'ils sont plus disposez au vice qu'à la vertu. De même les Magistrats qui tiennent lieu de peres au public, les Supérieurs Ecclesiastiaques & séculiers sont obligez d'arrêter ces scandales, & ils ne doivent pas douter qu'ils ne répondent à Dieu de la perte des ames, s'ils n'usent de toute leur autorité pour reprimer cette insolence. 3°. Dans l'incertitude, si les pieces qu'on doit joüer sont honnêtes, ou mêlées de bien ou de mal, comme elles le sont presque toutes ; demander s'il y a peché d'y assister, c'est demander s'il est permis de s'exposer pour son plaisir & sans aucune nécessité, au danger de commettre un peché : & il n'y a point de Théologien qui ne réponde que non. 4°. Quand même on sçauroit qu'en telle comedie, ou telle tragedie, il n'y auroit rien que d'honnête ; cependant comme il y a toûjours des circonstances qui portent au peché, cela seul les rend dangereuses. Ces circonstances sont les intrigues d'amour, les femmes parées & vêtuës immodestement ; les concerts de musique, & les airs tendres & passionnez qu'on y mêle souvent ; les passions les plus dangereuses exprimées délicatement, & representées avec tout l'agrément possible ; les manieres libres & enjoüées des acteurs & des actrices ; tout cela joint ensemble, fait que la plûpart des Docteurs condamnent, & ceux qui representent ces pieces de théâtre, & ceux qui y assistent, de peché, & n'exceptent que ceux qui n'y assistent que pour obéir à ceux qui ont autorité sur eux, après avoir pris toutes les précautions contre le danger. 5°. Il y a de plus une loy

Si c'est peché d'aller à la comedie.

naturelle, que la conscience enseigne à tout le monde, que quand il n'y auroit rien dans ces spectacles, qui portât ou excitât au peché, si cependant l'expérience a fait connoître à quelqu'un, qu'il n'y assiste presque jamais sans peché, il est obligé sous peine de peché mortel de s'en abstenir. 6°. La seule vûë, aussibien que le seul recit des choses deshonnêtes, qui se représentent dans les comedies, est un peché grief; parce qu'il n'est pas permis de voir, & encore moins de considérer avec attention, ce que Dieu défend de faire. Ces ordures ne peuvent sortir de la bouche des Acteurs, qu'elles ne soüillent l'ame de ceux qui les écoutent, & de quelque maniere qu'elles y entrent par les yeux & par les oreilles, elles infectent l'esprit & le cœur. 7°. Quand il n'y auroit point d'autre mal pour la plûpart de ceux qui assistent à ces spectacles, que le scandale qu'ils donnent, en autorisant par leur presence ces divertissemens si dangereux, & qu'on ne peut douter être la cause de bien des désordres; cette seule raison suffit pour faire conclure que ceux qui font coûtume d'assister à ces spectacles, & d'aller à la comedie, sont en état de peché habituel. Mais toutes ces raisons ensemble font conclure à tous ceux qui ont traité ce sujet, qu'il est moralement impossible d'aller à la comedie sans peché. Ce sentiment est appuyé de l'autorité des Saints Peres, des Conciles, dont nous avons plusieurs Canons qui le défendent, de l'Eglise qui ne le tolere que par impuissance de s'opposer à un plus grand mal, & même des loix civiles, qui ne permettent ces spectacles, que pour empêcher un plus grand mal des personnes oisives, qui ne sçachant à quoi employer le temps, s'abandonneroient à des désordres plus criminels.

L'Eglise condamne les Comediens, & par conséquent les comedies.

L'Eglise condamne les Comediens, & croit par là défendre assez la comedie: la décision en est précise dans les Rituels; la pratique en est constante. On prive des Sacremens, & à la vie & à la mort, ceux qui joüent la comedie, s'ils ne renoncent à leur art; on les passe à la sainte Table, comme des pecheurs publics; on les exclut des Ordres sacrez, comme des personnes infames, par une suite infaillible la sépulture Ecclesiastique leur est deniée. Quant à ceux qui fréquentent les comedies, comme il y en a de plus innocens les uns que les autres, & peut-être quelques-uns qu'il faut plûtôt instruire que blâmer, ils ne sont pas repréhensibles en même degré; aussi l'Eglise ne fulmine pas contre tous; mais delà il ne s'ensuit pas, qu'il faille autoriser les désordres publics, & c'est aux Pasteurs & aux Prédicateurs à les instruire.

La coûtume & le silence des Magistrats ne peuvent autoriser, ni justifier la comedie.

Il y a tant de decrets publics contre la comedie, & tant de loix qui les défendent, qu'on ne peut presque les compter; & ce n'est pas icy le lieu de les rapporter. Si maintenant la coûtume l'emporte, si l'abus prévaut, ce qu'on en doit conclure, c'est tout au plus que la comedie doit être rangée parmi les maux & les désordres que l'on défend toûjours, & que l'on commet toûjours. Mais après tout, quand les loix civiles autoriseroient la comedie; quand au lieu de flétrir, comme elles ont toûjours fait, les Comediens, elles leur auroient été favorables; les Prélats & les Prédicateurs, doivent imiter les Chrysostomes & les Augustins, qui pendant que les loix ne pouvant déraciner tous les maux, ou les souffroient, ou les permettoient; ces grands hommes disoient hautement, que ces abus & ces désordres étoient reprouvez par la Loy de l'Evangile. Outre que saint Thomas a décidé, que les loix humaines ne sont pas

2. 2. qu. 39. art. 3. ad 3.

pas tenuës à reprimer tous les maux ; mais seulement ceux qui attaquent directement la societé.

Du sentiment des Saints Peres, sur le sujet des spectacles des théâtres.

Ce n'est pas avoir lû les Peres, que de dire, comme font quelques-uns, qu'ils ne blâment dans les spectacles de leur temps, que l'idolâtrie, & les scandaleuses & manifestes impudicitez. Et c'est être trop sourd, à la vérité, de ne sentir pas que leurs raisons portent plus loin ; ils blâment dans les spectacles des théâtres, la prodigieuse dissipation, le trouble, la commotion de l'esprit peu convenable à un Chrétien, ils y blâment les passions excitées, la vanité, la parure, les grands ornemens, qu'ils mettent au nombre des pompes que nous avons abjurées au Baptême ; le désir de voir & d'être vû ; la trop grande occupation à des choses vaines ; on trouvera dans les Peres toutes ces raisons de blâmer ces spectacles, & beaucoup d'autres. Que si l'on veut pénétrer le principe de leur Morale, quelle sévere condamnation n'y lira-t-on pas, de l'esprit qui mene aux spectacles, où pour ne pas rappeller tous les maux qui les accompagnent, l'on ne cherche qu'à s'étourdir, & à s'oublier soi-même, pour calmer l'ennui, quand on a perdu le goût de Dieu.

Sentiment de S. Thomas.

Quoique saint Thomas, spéculativement & en général, ait mis l'art des Baladins ou des Comediens, ou en quelque maniere qu'on veüille traduire le mot, *Histrio*, dont il se sert, au rang des arts innocens ; cependant, lorsqu'il en regarde l'usage ordinaire, il le compte parmi les arts infames, & le gain qui en revient, parmi les gains illicites & honteux. Voilà comme saint Thomas favorise la comedie, de l'autorité duquel abusent ceux qui l'approuvent & qui se déclarent ses défenseurs ; puisqu'il paroît, 1°. qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la comedie, qui n'étoit point en usage de son temps ; du moins on a grand sujet d'en douter. 2°. Quand il auroit parlé de la comedie de son temps, la nôtre en particulier dans la pratique, est toute contraire aux principes qu'il suppose pour la tolerer.

S. Thomas, 2. 2. qu. 87. art. 2. ad 2.

On peut dire en général que les pieces de théâtre d'à-present, sont communément dangereuses, & contraires aux bonnes mœurs.

Sans examiner le degré du mal qu'il y a dans la comedie, ce qui dépend des circonstances particulieres, il est évident par tout ce que nous en avons dit, & de ce que nous en dirons dans la suite, qu'il la faut ranger parmi les choses les plus dangereuses : Et en particulier, on peut juger si les Saints Peres, & les Docteurs qui les ont suivis, auroient pû souffrir les boufonneries de nos théâtres, ni qu'un Chrétien y fit le ridicule personnage de plaisant : aussi ne peut-on pas croire, qu'il se trouve un homme sage, qui n'accorde facilement, du moins qu'être bouffon de profession, ne convient pas à un Chrétien. Pour ce qui est des pieces de théâtre, qui entreprennent de traiter les grandes passions ; comme elles s'attachent toûjours aux plus dangereuses, à cause qu'elles sont les plus agréables, on ne peut nier qu'elles ne les excitent dans le cœur de ceux qui les écoutent, & que du moins par cet endroit, elles n'ayent de pernicieux effets pour les mœurs. En quoi celles des anciens que nous avons sont beaucoup moins dangereuses ; car je ne sçache point qu'on y traite des intrigues d'amour, surquoi roulent toutes les nôtres.

L'effet le plus pernicieux de la comedie, est d'exciter &

Comme la convoitise, & l'amour deshonnête, est la plus forte impression que le peché ait faite sur nos ames ; ce qui paroit assez par les désordres horribles qu'elle produit dans le monde, il n'y a rien de plus dangereux que de l'exciter, & de détruire ce qui tient en bride cette passion, & qui en arrête le

d'entretenir la convoitise, & la passion de l'amour deshonnête. cours. Or ce qui y sert le plus, est une certaine horreur, que la coûtume & la bonne éducation en impriment; & rien ne diminuë tant cette horreur, que la comedie & les romans; parce que cette passion y paroît avec honneur, & d'une maniere, qui au lieu de la rendre horrible, est capable au contraire de la faire aimer; elle y paroît sans honte & sans infamie; on y fait gloire d'en être touché. Ainsi l'esprit s'y apprivoise peu à peu; on apprend à la souffrir, & à en parler; & l'ame se laisse ensuite doucement aller, en suivant la pente de la nature.

Le mariage, qui est la fin où aboutissent les intrigues des comedies les plus honnêtes, ne justifient pas les passions qu'elles representent. Il est inutile pour justifier les comedies & les romans, de dire qu'on n'y représente que des passions légitimes, & qui ont pour fin le mariage; car encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soy toûjours déréglée, & il n'est pas permis de l'exciter, ni dans soi-même, ni dans les autres. On doit toûjours la regarder comme le honteux effet du peché; comme une source de poison, capable de nous infecter à tous momens. Ainsi de quelque honnêteté apparente, dont les comedies & les romans tâchent de la revêtir, on ne peut nier qu'en cela même, ils ne soient contraires aux bonnes mœurs, puisqu'ils impriment une idée agréable d'une passion vicieuse, & qu'ils en font même une qualité héroïque, n'y en ayant point qui paroissent avec plus d'éclat que celle-là, dans ces Héros de théâtre & de roman.

Les comedies & tragedies ne representent que des passions vicieuses, parce que les Auteurs & les Acteurs ne cherchent qu'à plaire aux spectateurs. Le but de la comedie engage les Poëtes à ne représenter que des passions vicieuses: car la fin qu'ils se proposent est de plaire aux spectateurs, & ils ne leur sçauroient plaire qu'en mettant dans la bouche de leurs Acteurs des paroles & des sentimens conformes à ceux des personnes qu'ils représentent, ou à qui ils parlent. Or on ne représente guére que des personnes possedées de quelque vicieuse passion, & on ne parle que devant des personnes du monde, qui ont l'esprit & le cœur corrompu par des passions déréglées, & de mauvaises maximes. C'est ce qui fait qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la morale poëtique & romanesque; parce que ce n'est qu'un amas de fausses opinions, qui ne sont agréables qu'en ce qu'elles flattent les inclinations corrompuës des spectateurs ou des lecteurs.

En quel endroit l'Ecriture défend les comedies & les danses. Quelques fideles autrefois, ayant de la peine à se priver de ces divertissemens, demandoient en quel lieu de l'Ecriture Dieu défend d'aller au bal & à la comedie? Tertullien avouë, qu'il n'y a point de lieu dans l'Ecriture où la comedie soit défenduë sous ce nom, & l'on peut dire le même des assemblées de danses; mais qu'elles sont assez interdites par ce premier verset du premier Pseaume: *Heureux celui qui n'a point cherché le conseil des impies, qui ne s'est point opiniâtré dans le chemin des pecheurs; qui ne s'est point assis dans la chaire de pestilence.* Ce sont les épithetes que Tertullien, & plusieurs autres Peres attribuent aux théâtres, selon le sentiment du Saint-Esprit. Il n'est par conséquent pas plus permis d'aller à la comedie & au bal, que de demander de méchans conseils; que de suivre de mauvais exemples; que de le donner soy-même; que de donner des leçons du crime; que de les commander, ou l'enseigner comme un Maître, ou comme un Docteur.

Sentimens raisonnables Tant qu'on ne considérera les comedies qu'en leur substance, personne ne peut douter qu'elles ne soient indifférentes; car certainement, ni le théâtre,

ni des hommes, ni des femmes, ni des vers recitez, ou déclamez, ne sont point des choses mauvaises par elles-mêmes. Mais toutes ces choses jointes aux circonstances qui accompagnent les représentations des Comediens, forment des spectacles défendus par l'Ecriture, par les Peres, par les Conciles, & par les Théologiens.

qu'on doit avoir des comedies.

Comme ceux qui soûtiennent que les comedies sont permises, avoüent que les Ecclesiastiques qui y assisteroient commettroient un peché de scandale, qui les rendroit responsables de plusieurs autres pechez, où tomberoient ceux qui auroient crû pouvoir suivre leur exemple; de même aussi les Laïques, qui font profession de pieté, & à qui la comedie ou le bal ne feroient aucune mauvaise impression, ne laisseroient pas d'offenser Dieu griévement, & d'être coupables de bien des pechez, parce que plusieurs esprits foibles, pour qui la comedie & le bal sont un poison mortel, ne se déterminent quelquefois à y aller, qu'à cause qu'on y voit aller des personnes qui passent pour pieuses.

C'est pour plusieurs un peché de scandale d'aller à la comedie & au bal.

Le grand scandale que Tertullien trouve aux spectacles, tels que sont ceux, dont nous parlons, c'est que les hommes & les femmes s'y rencontrent ensemble, qu'ils y vont avec tout l'ajustement qu'il leur est possible, qu'ils cherchent à voir & à être vûs, & que les regards, l'approbation qu'ils donnent aux danseurs & aux comediens, & la joye qu'ils ont de se voir dans les mêmes sentimens, sont autant d'étincelles de la convoitise.

En quoi consiste particulierement le scandale de ces spectacles.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ces Sujets.

SI nous sommes obligez de résister à nos passions, dès les commencemens, nous ne le sommes pas moins d'éviter avec soin tout ce qui est capable de les inspirer & de les entretenir. Or il est sans difficulté que rien n'y est plus propre que tout ce qui s'appelle spectacles, bals, comedies, opera, & autres semblables. C'est là, que l'esprit se laisse enfler d'orgueil, quand il voit que l'ambition est le caractere essentiel qu'on y donne toûjours aux Héros de théâtre, & que le cœur se laisse amollir par des amours feintes, qui souvent en font naître de véritables : c'est là que l'ame se livre toute entiere aux divers mouvemens de la joye & de la tristesse, de l'espérance, & de la crainte ; de la pitié, & de l'indignation : c'est-là enfin que les passions sont d'autant plus dangereuses, qu'on les ressent avec un plaisir tout pur, exempt de ces peines & de ces inquiétudes qui les accompagnent toûjours, & qui servent quelquefois à les en dégoûter. Que peut-on voir de plus opposé à l'humiliation de l'esprit, au détachement du cœur, à la paix & à la tranquillité intérieure qu'un Chrétien doit travailler sans cesse à se procurer de plus en plus, que ces pensées d'élevation ; que ces impressions de tendresse ; que ce trouble & cette agitation de toutes les passions humaines. *L'Abbé de Monmorel, dans le Discours sur l'Evangile du 20e. Dimanche après la Pentecôte.*

Les spectacles dont nous parlons, excitent les passions que tout Chrétien est obligé de reprimer.

Quelque honnêtes qu'on fasse, ou qu'on s'imagine ces spectacles, tout communément porte au mal.

Tout ce qui se fait dans ces représentations malheureuses, ne porte qu'au mal, dit saint Chrysostome, les paroles, les habits, le marcher, la voix, les chants, les regards des yeux, les mouvemens du corps, le son des instrumens, les sujets mêmes & les intrigues des comedies; tout y est plein de poison, tout y respire l'impureté. Si quelqu'un dit, qu'il n'y a au contraire, dans les spectacles d'aujourd'hui, que des choses innocentes, honnêtes, & agréables, il est aisé de leur répondre avec Tertullien, qui se fait la même objection, qu'on a jamais vû mêler du fiel avec le poison, que l'on cache plûtôt dans les ragoûts les plus exquis; & l'on déguise soigneusement les amertumes sous la délicatesse des mets. Le démon en use de même, en répandant son venin sur les choses de ce monde, qui sont les plus agréables. Je veux, dit ce Pere, que tout ce que nous representent les Comediens paroisse généreux, honnête, fin, délicat, & qu'il soit même accompagné des charmes de la musique. Il ne faut considérer tous ces agrémens, que comme un breuvage de miel mêlé de poison; soyez donc en cela plus touchez du danger, que du plaisir. *Le même.*

Ces spectacles sont opposez à l'esprit du Christianisme.

Entre les spectacles sur lesquels il n'y a point de meilleure régle à prendre & à donner, que d'en interdire absolument l'usage, on doit mettre la comedie & l'opera; rien certainement ne renverse plus absolument toutes les regles & toutes les Maximes de la Morale Evangelique, & n'est plus directement opposé à l'esprit du Christianisme que ces sortes de spectacles. L'esprit du Christianisme, est un esprit de pénitence & de mortification, de recüeillement, de pureté & de modestie, de charité & de douceur. Or les sentimens que ces spectacles inspirent, sont entierement opposez à toutes ces vertus, & ne sont propres qu'à fomenter les passions & les vices contraires. Aussi, lorsque les Saints se sont élevez avec tant de zele & de vigueur contre les spectacles, ils n'ont pas crû, pour en détourner les fideles, pouvoir leur apporter une raison plus forte, que la qualité de Chrétiens qu'ils portoient, & par laquelle ils avoient renoncé solemnellement à toutes les pompes, & aux vains amusemens du siécle. Pourquoi prendre part encore aux pompes du démon, que vous avez détestées dans vôtre Baptême, disoit Tertullien, en parlant aux Chrétiens de son temps. Or où regnent les pompes du démon avec plus d'éclat, que sur les théâtres, & dans les spectacles? C'est là, que ce que le monde a de plus capable de séduire, & que la religion condamne & reprouve plus hautement, est loüé, & en quelque sorte consacré; peut-on après cela les regarder comme des divertissemens permis & innocens? *Le P. Nepveu, livre intitulé: Conduite Chrétienne.*

Les dangers qu'il y a pour la conscience dans ces spectacles & représentations.

Tout ce qui se présente, & toutes les circonstances dont ces représentations sont accompagnées, en font voir sensiblement le poison & le danger. Quel est d'ordinaire le but des comedies? De tourner la pieté & la religion en ridicule, de rendre méprisables la pudeur & la modestie, d'autoriser les foiblesses les plus honteuses & les désordes du cœur les plus criminels. On y voit les plus grands crimes flattez & déguisez d'une maniere qui n'est propre qu'à les faire aimer; les passions les plus dangereuses ménagées avec art, pour les faire entrer plus aisément dans le cœur, soûtenuës d'ailleurs par des exemples illustres, & par d'heureux succès; & tout cela est exposé aux yeux des spectateurs, par des personnes parées fort immo-

destement, qui donnent aux maximes pernicieuses qu'elles débitent dans les rôles qu'elles joüent, tout l'agrément du chant & de la déclamation, & qui ne prennent peut-être que trop souvent les passions qu'elles semblent feindre, ou du moins qui ne travaillent qu'à les inspirer aux autres. Ces représentations donnent lieu à des rencontres, & à des entrevûës tres-fatales à l'innocence. On y vient avec un cœur fort disposé à recevoir les impressions les plus fâcheuses. Tout ce qu'on y voit, & tout ce qu'on y entend, excite & entretient ces impressions. Parmi tant de dangers, & tant d'écüeils, comment la vertu & l'innocence pourroient-elles se soûtenir & se sauver ? La sainteté la plus affermie & la plus consommée, tremble, & ne croit pas être en assûrance dans les retraites les plus écartées ; & de jeunes personnes, avec une vertu tres-foible, avec des passions fort vives, & un cœur fort tendre, se croiront assez fermes pour s'exposer à un danger si certain, & si évident ? *Le même.*

Les suites & les effets dangereux & funestes, que produisent ces spectacles.

On ne connoît que trop par une funeste expérience, quelles sont les suites de l'assiduité qu'on a à ces spectacles, l'oubli de Dieu, l'éloignement des Sacremens, la négligence de ses devoirs, le libertinage & l'irréligion ; voilà où ces funestes divertissemens conduisent ordinairement ceux qui y assistent : du moins n'arrive-t-il pas communément, qu'on y perde le précieux trésor de la grace, & que la pudeur y reçoive des atteintes mortelles, ausquelles on ne peut presque plus apporter de remede ? Une jeune personne vient au spectacle, comme dit saint Cyprien, avec un cœur encore pur & chaste, & elle en sort avec un cœur tout gâté & tout corrompu. Tant d'images dangereuses qui restent dans l'esprit, & qui donnent naissance à une foule de mauvaises pensées : tant de vers tendres & de chansons passionnées, qui sont autant de leçons d'un amour prophane & criminel, & dont le souvenir, qui ne peut presque plus s'effacer, fait couler sans cesse dans l'ame un poison subtil & mortel; c'est ce que la jeunesse en rapporte, & ce qui cause ensuite cette corruption de mœurs, dont on ne peut trop gémir. *Le même.*

Dans ces spectacles & ces assemblées, on s'expose au danger de perdre la grace.

On voit des personnes de tout âge & de tout sexe, être de toutes les parties de plaisir, sans en excepter les bals, & les comedies. Ces personnes se croyent en sûreté, quand elles ont demandé, s'il y a peché mortel à prendre ces divertissemens ; elles veulent une réponse juste & décisive. Ah ! Chrétiens, quand il s'agit de conserver vos biens & vôtre santé, faut-il montrer la perte assurée ? Le moindre péril ne vous allarme-t-il pas ? l'occasion de perdre la grace devroit bien plus vous effrayer, puisqu'il suffit de courir volontairement le danger de la perdre, pour l'avoir déja perduë. Or pouvez-vous douter qu'il y ait du danger pour vous, dans ces sortes de divertissemens & de spectacles, vous qui connoissez la corruption de vôtre cœur, & qui soûtenez si mal, au jugement de vôtre conscience, le parti que vous défendez si bien devant le monde. Mais vous êtes d'un âge & d'un caractere à ne risquer rien ? Qui vous l'a dit, Chrétiens ? Un moment funeste ne peut-il pas rallumer en vous ce feu, peut-être mal éteint ? Tout ce qui peut flatter la passion de l'homme, est mis en œuvre dans ces assemblées & dans ces spectacles ; les sentimens les plus tendres, & les plus passionnez y sont animez partout ce que la musique a de plus vif ou de plus doux ; tout l'art est mis en usage pour exciter une passion, que nul art ne peut amortir ; & vous présumez assez de

vous-mêmes pour croire que vous ne risquez rien ? Combien de gens plus âgez, plus sages, & plus mûrs que vous, y ont pris un poison mortel qui les a perdu ? *Le P. Cheminais dans la seconde partie du Sermon, sur la Conception de la sainte Vierge.*

Il y a peché communément parlant, d'assister à ces spectacles dangereux.

Mais y a-t-il peché, demande-t-on ordinairement, d'assister à ces spectacles ? Oüi, Chrétiens, il y a peché de vous exposer sans raison, & pour vôtre seul plaisir au péril de perdre la grace ; peché d'autoriser par vôtre presence, des assemblées prophanes, où toute la Morale de l'Evangile est renversée, où toutes les maximes d'un amour deshonnête se débitent avec artifice au scandale de la Religion, où l'on entend des chansons qui amollissent le cœur ; peché dans la complaisance que vous avez pour tous ces airs languissans & amoureux, quand vous seriez même exempt de toute passion. Car dites-moy, au milieu de ces assemblées, où sans juger témérairement, vous pouvez croire qu'il se forme tant de pensées criminelles, tant de désirs honteux, & qu'il se prend peut-être tant de rendez-vous infames ; dites-moy, au milieu de ces mysteres d'iniquité, quels plaisirs innocens peut prendre un Chrétien ? Peché dans la perte du temps : on se plaint qu'on en manque pour ses exercices du Christianisme, & on en dérobe à ses occupations, à ses devoirs les plus pressans, pour des amusemens frivoles, pour de vains spectacles qui seroient de ce côté-là assez criminels, quand ils ne le seroient pas d'ailleurs. Peché dans le mauvais usage de l'argent qu'on y dépense. Peché dans les effets que cela produit infailliblement, même au regard des personnes les plus innocentes ; une grande dissipation d'esprit ; un éloignement des choses de Dieu ; une froideur pour la priere ; un amour du monde : car c'est là le regne du monde, & ces assemblées ne sont composées que de personnes mondaines, qui avec leurs parures immodestes, ne songent qu'à voir & à être vûës. Peché enfin, parce que ces personnes mondaines s'autorisent de vôtre exemple. *Le même.*

Des divertissemens défendus & permis.

Vous demandez, si les spectacles, les comedies, les bals vous sont défendus, ou permis : je ne veux sur cela qu'un principe, qui servira à décider toutes sortes de cas en cette matiere : le voicy. Vous avez renoncé dans vôtre Baptême, à Sathan & à ses œuvres ; vous l'avez promis & juré. Or quelles sont les œuvres de Sathan ? Ce sont, si nous en croyons les Saints Peres, ce sont les jeux, les plaisirs, les divertissemens, les cercles, les assemblées où il préside ; mais je vous demande à vous-mêmes, sont-ce là des œuvres de Jesus-Christ, ou des œuvres de Sathan ? Car il n'y a point de milieu. Ce n'est pas que la Religion Chrétienne ne connoisse & ne permette certains délassemens, & de corps & d'esprit, sans lesquels les travaux paroîtroient rebutans, & la vertu trop farouche ; mais ces sortes de divertissemens ne sont permis que pour en venir à une occupation plus sérieuse, & la Religion n'en reconnoît point d'autre fin. Tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjoüissions, que nous travaillions, ou que nous nous reposions, tout doit être d'une telle nature, que nous le rapportions à Dieu, comme dit l'Apôtre. Ce principe une fois supposé, tous ces divertissemens sont-ils permis ou défendus ? Pouvez-vous dire que vous y assistez pour l'amour de Dieu ? Cette œuvre prophane, & de l'invention de Sathan, peut-elle trouver sa place parmi les œuvres pures des Chrétiens ? Jesus-Christ peut-il entrer

dans cette maniere de délassement ? Auriez-vous assez d'impudence pour lui dire, c'est pour vôtre gloire que je cours à ces spectacles, à ces assemblées mondaines, que je me présente devant ces objets scandaleux, je vous offre ce divertissement : c'est pour l'amour de Dieu que je le vais prendre, afin de vous plaire & de vous servir davantage ; pourroit-on se mocquer de lui avec plus d'effronterie & d'impieté ? *Le P. Massillon, Sermon du petit nombre des Elûs.*

Il faut se divertir, mais en Chrétien, & sans excès.

Je ne sçais par quel enchantement, il n'y a que l'excès en toutes choses qui vous touche, & qui vous plaît. Salvien le reprochoit à son siécle, & je puis bien faire le même reproche au nôtre. N'est-il pas honteux à des Chrétiens, disoit ce Pere, de n'être jamais contens, si Dieu n'est offensé, & de compter pour rien ce qui ne va pas jusqu'au crime ? N'est-ce pas assez pour nous d'un divertissement innocent, & d'une joye pure & simple ? *An te non delectat gaudium simplex ?* Ne peut-on vivre heureux, si on ne porte le plaisir jusqu'à la débauche, la somptuosité des repas jusqu'à la mollesse ? Réjoüissez-vous (mes freres) poursuivoit le même Docteur, j'y consens ; mais je souhaite seulement, que dans toutes vos réjoüissances, vous ne passiez pas les bornes que la loy vous a marquées, que l'heure, la maniere, la mesure, le motif, que tout y soit Chrétien : *Rideamus Christiani, sed Christianè. Le P. Giroust, dans son Avent, Sermon sur la douceur du service de Dieu.*

Comme S. Cyprien, parle des tragedies de son temps.

Si vous jettez les yeux sur les spectacles qui sont dangereux, vous verrez représenter sur des théâtres, des choses qui ne sont pas moins déplorables que honteuses ; les tragedies s'étudient à rappeller les crimes passez : l'on y représente nouvelle par des représentations vives & touchantes, l'horreur des parricides & des incestes, comme pour empêcher que la mémoire de ces forfaits, ne s'efface avec le temps. Ainsi le monde est averti à toute heure, qu'on peut faire encore ce qui a déja été fait ; c'est un moyen sûr de ne laisser jamais mourir les crimes, & de les sauver de la décadence des temps, & de l'obscurité de l'oubli des hommes. Et ainsi, ce qui a cessé d'être un crime, devient un exemple. Dans les représentations de la comedie, l'on apprend à commettre des adulteres, en les voyant représenter sur le théâtre, & l'autorité du Magistrat, qui approuve ces désordres publics, flatte nos mauvaises inclinations. Il arrive quelquefois qu'une femme qui étoit allé chaste à la comedie, en sort impudique. Aussi ces représentations émeuvent les sens, flattent les passions, & bannissent la pudeur & la chasteté des cœurs les plus modestes, & les plus honnêtes. Dites après cela, si vous l'osez, qu'on peut assister à ces spectacles, sans peché. *Pris de la lettre de saint Cyprien à Donat.*

Tout ce qui se voit, & ce qu'on entend dans les comedies est une occasion de peché.

Considerez ce que c'est que tous ces spectacles prophanes, où est employé tout ce qui peut allumer le feu de la passion. Objets seducteurs, scenes agréables, décorations pompeuses, habits magnifiques, mysteres d'amour ingénieusement expliquez, airs languissans, recits pleins de tendresse, Acteurs poussant les plus doux traits de la passion, concerts harmonieux, voix pénétrante, actions empoisonnées, enchantemens diaboliques, inventions funestes de l'Enfer. Examinez ce que c'est que tout cela pour vous, quelle impression vôtre cœur en reçoit, en quelle disposition se trouvent alors vos sens ; jugez-en par le présent, par le passé, & si vous êtes de bonne foy, je m'assure que vous

direz que sans avoir égard aux autres, vous trouverez en tout cela une occasion prochaine & personnelle de peché. *Le P. Massillon, Sermon de la fuite des occasions.*

La maniere dont les gens du monde prétendent justifier les bals & les comedies, & autres spectacles semblables.

Voici à peu près la maniere dont les gens du monde justifient les bals, les danses, les comedies, & autres semblables divertissemens. Ce sont des choses, disent-ils, qui sont purement indifférentes d'elles-mêmes, & qui ne sont pechez, que par le mauvais usage qu'on en fait. Car enfin, quelque austerité que l'on ait dans les mœurs, on ne peut pas dire qu'écouter précisement des Acteurs qui recitent un poëme, où l'on fait voir le crime puni, & la vertu recompensée, où il ne s'agit que d'un amour vertueux & légitime, qui n'aboutit qu'à un lien sacré; quelque sévére, disent-ils, que l'on soit, on ne peut pas dire que ce soit un peché en soy-même. Il en est ainsi du bal, & des autres assemblées, ou spectacles, où l'on suppose qu'il ne se trouve que des gens d'honneur & de probité. Si donc l'on peche dans ces occasions, ce n'est que la mauvaise intention des particuliers, qui en est la cause, & nullement le spectacle, qui est de soy indifférent, & que l'on peut rendre bon ou mauvais, selon la disposition dans laquelle on est. C'est ainsi que parle le monde; mais ce n'est pas ainsi que parlent les Saints. Le saint homme Tobie ne vouloit point entendre parler de jeux, ni de danses : *Numquam cum ludentibus miscui me.* Le Prophete Jéremie assure, qu'il ne s'est jamais trouvé dans ces sortes de compagnies : *Non sedi cum concilio ludentium.* Si ces sortes de spectacles & de divertissemens avoient été indifférens, Prophete, vous n'auriez pas parlé de la sorte. *Essais de Sermons, tome 4. pour le vingt-troisiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Tob. 3.

Jerem. 15.

Danger qu'il y a dans les assemblées de bal & autres spectacles, pris du motif des personnes qui y vont.

Saint Jérôme parlant des danseurs, dit que c'est le démon qui danse dans leurs personnes, & qu'il se sert de ces lâches Ministres pour séduire & tromper les hommes : *His tripudiis diabolus saltat, his dæmonum ministris homines decipiuntur.* En effet, tout ce que la volupté est capable d'employer d'artifice, est attaché au bal, à la danse, & à la comedie. Si je demande à une Dame du monde, quel dessein vous avez, quand vous vous préparez au bal? Vous faites tout ce que vous pouvez pour vous parer, vous employez tous les artifices imaginables; vous ajoûtez autant que vous pouvez à la beauté que la nature vous a donnée : mais quel est vôtre dessein? C'est pour vous faire voir; c'est pour vous rendre agréable. Et qu'est-ce qu'il en arrive? Une fille chrétienne qui aura vêcu dans la modestie, croyant qu'il lui est permis de prendre quelque chose d'extraordinaire, se met au hazard de se perdre. Voilà le premier pas du démon; c'est par l'ornement que vous apportez au bal, qu'il commence à vous gagner; il débauche vôtre cœur. Mais quand vous y êtes, qu'y faites-vous? Tout ce qui vous est possible pour paroître agréable, charmante, & pour être du nombre de celles à qui on vient rendre des hommages à des Divinitez visibles. Et n'est-ce pas là pour donner une étrange atteinte à la pudeur? Il n'est pas permis de dire toutes choses; mais il est certain, que comme on y est libre, on y fait des déclarations qu'on n'oseroit faire autre part; & dans ce malheureux commerce, on forme des alliances qu'on entretient secrettement; & qu'en arrive-t-il? Des suites déplorables pour des familles? *Les mêmes.*

Fatals

Fatals ſpectacles ! combien fûtes-vous funeſtes à la pureté d'Auguſtin ? Et combien l'êtes-vous encore tous les jours à la continence d'un grand nombre de Chrétiens ? Il eſt vrai qu'il cherchoit la compagnie des libertins de ſon état & de ſon âge ; mais il eut plus d'horreur de leurs déſordres, qu'il ne les aima. Il en commit quelques-uns, & ſe contenta de ſe vanter d'avoir commis les autres, de peur de perdre parmi eux la réputation que ſon libertinage lui avoit acquiſe, & de leur paroître d'autant plus mépriſable, qu'il leur auroit paru plus vertueux. Mais à la comedie, & aux ſpectacles des théâtres, il reſpira tout le venin de la corruption, par les yeux & par les oreilles. Il y trouva dequoi donner de nouvelles ardeurs à ſes paſſions, & dequoi endurcir ſon cœur. Cependant ces ſpectacles font encore l'amuſement des honnêtes gens du ſiécle, & des perſonnes mêmes qui font profeſſion de vertu & de dévotion. On a horreur de la compagnie des libertins, parce qu'on y perd une réputation ſur laquelle on eſt délicat & ſenſible ; mais les comedies paſſent pour des plaiſirs honnêtes, quoiqu'il n'y ait rien de plus dangereux à l'innocence, qui y fait toûjours naufrage. Dites tant qu'il vous plaira que la religion & la pieté des Princes les ont corrigées, qu'elles ont accoûtumé les Acteurs à nous y donner de l'horreur du vice, & à y recompenſer la vertu, & à y ratifier les paſſions. De la maniere que les pieces ſont compoſées, & qu'elles ſont repreſentées, il n'y a encore que trop à craindre pour l'innocence ; vous dites que ce ne ſont plus que des inſtructions morales, propres à former les jeunes gens, qu'on n'y repréſente plus que des inclinations permiſes, qui n'aboutiſſent qu'à un engagement, dont toutes les loix font une vertu. Mais changez les noms, vous avoüerez qu'on n'y enſeigne la vertu, que pour faire couler plus doucement le vice juſques dans le fond de l'ame ; qu'on n'y fait réſiſter la pudeur, que pour lui apprendre à ſe laiſſer vaincre, & qu'en écoutant le recit de quelque amour légitime, on en conçoit ſouvent de fort criminels. Grand Auguſtin, vous l'avez connu par vôtre propre expérience ; combien de fois pendant que vous étiez attentif au recit d'une paſſion innocente, eſt-il arrivé à vôtre imagination de vous en repréſenter une deshonnête. Car après tout, chacun prend là ce qui flatte ſa paſſion, & laiſſe ce qui lui réſiſte. On prend ce qui endurcit le cœur contre la vérité, & on laiſſe ce qui la rend aimable. On retient ce qui fait aimer la créature, & on rejette ce qui feroit aimer le Créateur. *Pris des Diſcours Chrétiens, Panégyrique de ſaint Auguſtin.*

L'exemple de S Auguſtin fait voir combien les ſpectacles des théâtres ſont dangereux.

Saint Auguſtin confeſſe que l'amour qu'il a eu pour les ſpectacles, a été pour lui un attrait à la volupté, & qu'il n'en eſt jamais ſorti ſi chaſte qu'il y étoit entré ; parce que tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, débauche les ſens, ſéduit l'eſprit, & corrompt le cœur. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Cyprien, que la comedie eſt une école d'impureté, & le lieu où l'on proſtituë la pudeur. Salvien Evêque de Marſeille, dit que de ſon temps, on faiſoit faire au Baptême une particuliere renonciation d'aller à la comedie. Saint Chryſoſtome veut qu'on la fuye comme une peſte publique, & Tertullien en ſon livre des ſpectacles, montre & prouve fortement, que la Religion Chrétienne a une averſion extrême pour ces ſortes de divertiſſemens, qu'elle les abhorre, & qu'elle ne les peut ſupporter. Minutius Felix déclame contre les paſſe-temps dangereux dans ſon Apologie qu'il a faite pour défendre les Chrétiens. *Livre*

Sentimens de quelques Saints Peres ſur le danger que l'on court dans les ſpectacles & dans les comedies.

intitulé : Instruction chrétienne pour l'éducation des filles, par M. de Cambrai, chap. 13.

Combien les premiers Chrétiens étoient éloignez de ces divertissemens prophanes.

Les Payens n'avoient d'autres reproches à faire aux premiers Chrétiens, si ce n'est qu'ils ne paroissoient point dans le cirque ; qu'ils fuyoient le théâtre & les spectacles publics. Car enfin, c'étoit là les principaux crimes dont on les chargeoit, & nous avons encore les éloquentes Apologies qu'ils publioient pour répondre à ces glorieuses accusations. En vérité avons-nous la même foy, osons-nous bien attendre le même Paradis, que ces hommes dont Tertullien fait l'éloge dans son Apologetique, lesquels se glorifioient de ne sçavoir ce que c'est que l'amphithéâtre, de ne prendre nulle part à ces prophanes divertissemens, de n'oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas même endurer qu'on leur en parle. Quelle différence, disoit Arnobe, au quatriéme Livre de sa dispute contre les Gentils; quelle différence entre vos cercles & vos jeux publics; & ces assemblées que nous faisons quelquefois pour nous réjoüir: ces assemblées, dis-je, où l'on ne voit, où l'on n'entend rien qui n'inspire la vertu, d'où nous sortons toûjours plus humains, plus modestes, plus disposez à nous donner des témoignages mutuels d'une véritable charité : *In quibus aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, quod mites, verecundos, pudicos, castos,* & le reste. *Le P. de la Colombiere, Sermon* 48.

On se veut persuader que la comedie est un divertissement loüable & honnête.

Autrefois ceux qui étoient possedez de la passion du théâtre, reconnoissoient au moins, qu'ils ne suivoient pas en cela les régles de la Religion Chrétienne; mais le caractere de ce siécle est de prétendre d'unir ensemble la pieté & l'esprit du monde ; on ne se contente pas de suivre le vice, on veut encore qu'il soit honoré, & qu'il ne soit pas flétri par le nom honteux du vice, qui trouble toûjours un peu les plaisirs que l'on y prend, par l'horreur qui l'accompagne. On tâche donc de faire ensorte que la conscience s'accommode avec la passion, & ne la vienne point inquieter par ses importuns remords ; c'est à quoi on a beaucoup travaillé sur le sujet de la comedie : car comme il n'y a point de divertissement plus agréable aux gens du monde que celui-là, il leur étoit fort important de s'en assûrer une joüissance douce & tranquille. *Traité sur la comedie, dans un livre intitulé : Les Visionnaires, contre le sieur Desmarets.*

La vengeance est souvent autorisée dans les pieces de théâtre.

Les passions s'excitent par les objets, & par les fausses opinions dont l'esprit est prévenu ; l'opinion que la chimere de l'honneur est un si grand bien, qu'il le faut conserver aux dépens même de la vie, est ce qui produit la rage brutale des Gentils-hommes de France ; si on ne parloit jamais de ceux qui se battent en düel, que comme des gens insensez & ridicules ; si on ne représentoit jamais le phantôme d'honneur, qui est leur idole, que comme une chimere & une folie ; si l'on avoit soin de ne former jamais d'image de la vengeance, que comme d'une action basse, & pleine de lâcheté, les mouvemens que sentiroit une personne offensée seroient infiniment plus lents. *Le même.*

La seule vûë des femmes qui paroissent sur le théâtre, produit de per-

La vûë des femmes qui paroissent sur le théâtre avec toute l'immodestie, & toutes les afleteries qui se peuvent imaginer, ne suffisoit pas pour allumer dans le cœur un feu pernicieux & mortel ; elles y ajoûtent encore les charmes de la voix, qui sont comme un poison vif & pénétrant, qu'on ajoûteroit à un autre poison, & souvent les choses qu'elles animent de leur voix, allument

toutes seules dans ceux qui se plaisent à les écouter, le feu d'un amour déréglé. *Autheur anonyme.*

nicieux effets.

Le prémier désir qui emporta saint Augustin avec plus de violence, fut celui des spectacles; spectacles qui lui furent si pernicieux, & que l'on regarde aujourd'hui comme innocens. C'est-là où le Demon forge les traits de feu, qui enflamment la convoitise, & où la mort entre par tous les sens. C'est-là où l'on apprend le crime en le voyant, où l'image des choses qu'on représente, fait de malheureuses impressions qui ne s'effacent presque jamais; où une intrigue d'amour prophane, de vengeance, ou de quelque autre passion, représentée avec adresse, nous donne de l'amorce pour le même vice: où le malheureux plaisir qu'on goûte, en voyant tous les ressorts, que le péché met en œuvre, devient un appas pour le commettre. *Monsieur Fléchier, dans le Panegyrique de saint Augustin.*

Le mal en général que causent les spectacles des théâtres.

Il est vrai que la Comedie est à présent plus modeste qu'elle n'étoit autrefois, mais le poison qu'on y avale est plus subtil & plus dangereux: Le vice y est fardé & déguisé sous de beaux noms, les passions adoucies, & embellies par le Poëte, ressemblent à la vertu: tout roule sur des intrigues d'amour, & les ames sont touchées & attendries par ces sortes de représentations; il est difficile que les cœurs n'en soient pas émûs, à la vûë d'un Acteur qui joüe bien son personnage, & qui exprime ingénieusement sa passion; il en reste des impressions qui ne s'effacent pas aisément, & la prudence Chrétienne ne veut pas que l'on expose la jeunesse, à des objets qui la peuvent corrompre, & lui inspirer de criminelles pensées. De plus l'amour y paroit avec honneur, il partage avec la gloire le cœur des Heros; la vengeance de même y passe pour un sentiment héroïque, & l'ambition est la plus noble passion des grandes ames. Au contraire la patience Chrêtienne y seroit regardée comme la marque d'une ame lâche & timide, & l'humilité Evangelique y passeroit pour une bassesse méprisable. Ainsi dés qu'on ôte la honte qui est attachée au vice, on s'abandonne avec moins de resistance à la pente de la nature, & quelque soin que l'on prenne d'écarter de la comedie, toutes les images des plus honteux déréglemens, l'on n'en ôte jamais tout le venin. On n'y peut guere voir sans danger le plaisir qu'il y a à aimer, & à être aimé, & les femmes se remplissent de la vanité d'attacher les hommes, & d'être, pour ainsi dire, l'objet de leur culte & de leur adoration. Il ne suffit point d'avoir de l'horreur pour la grossiéreté du crime, ces sentimens pour être plus delicats & plus rafinez, ne compatissent point avec une pieté exacte. *Sermon manuscrit.*

La comedie de ce temps quoy que plus honnête qu'elle n'étoit autrefois, n'en est pas moins dangereuse.

On demande si c'est un péché de se trouver aux assemblées prophanes, que le monde forme en certains temps de l'année, d'assister aux spectacles de théâtre, aux bals, aux comedies, tout cela est-il deffendu, & doit-il l'être? N'attendez pas une decision précise, qui ne regarde pas mon sujet; je pourrois vous montrer toute l'opposition qu'il y a entre ces représentations prophanes, & le véritable esprit du Christianisme: je pourrois vous faire connoître le temps qu'on y consume, les dépenses qu'on est obligé d'y faire, les dangers qui y sont pour toutes sortes de personnes; je pourrois enfin vous rapporter les anathemes lancez par l'Eglise contre ces sortes de divertisse-

Il y a bien des gens pour qui les spectacles, bals, comedies, &c. sont des occasions prochaines de peché.

mens : Mais je ne m'arrête point à tout cela. Je regarde icy la matiere par rapport à mon sujet, & je dis, qu'il y en a plusieurs pour qui ces assemblées, ces spectacles sont des péchez dignes de la réprobation éternelle, parce qu'à considerer la disposition de nos cœurs, il y en a plusieurs pour qui ces sortes de plaisirs sont des occasions prochaines de péché, & voilà la grande régle pour juger de l'état de la conscience. *Le P. Massillon, Sermon de la fuite des occasions.*

Sur le même sujet.

La vanité du monde se manifeste dans les spectacles, dans les danses, & dans les bals ; & c'est-là qu'elle paroit avec plus d'éclat. Je ne pretend pas dire que ces choses soient absolument mauvaises en elles-mêmes, pour ne pas outrer les véritez Chrêtiennes : mais comme les SS. Peres ont invectivé fortement contre ces sortes de divertissemens, nous devons croire du moins, qu'ils sont trés-dangereux, & souvent pernicieux, à raison des occasions qu'ils donnent de pecher, particulierement dans les bals, où se trouvent les personnes de qualité, & où les femmes se font voir découvertes, par un scandale qu'on ne sçauroit assez blâmer. Dans les danses des personnes du commun, on y chante des chansons pleines de paroles équivoques, ce qui donne lieu aux mauvaises pensées : & de plus les libertez que se donnent les personnes de different sexe les unes avec les autres. C'est ce qui a *obligé* plusieurs Conciles à les deffendre, & en particulier le Canon 53. du Concile de Laodicée, & le 62. du Concile de Constantinople. Et il n'y a point de Théologien qui ne condamne de peché la témérité de ceux qui s'exposent volontairement à l'occasion de pécher ? *M. Boudon dans le Chrêtien inconnu.*

Les spectacles & les assemblées de bal sont naître des tentations, ausquelles il est difficile de résister.

Quelle raison avoit nôtre Divin Maître de nous commander si expressément de veiller jour & nuit, de fermer les portes de nos sens, de nous séparer de tout ce que nous aimons ; puisqu'il est facile de passer sans peché les heures entieres, attaqué, sollicité, incité, non pas par un objet seul, & denué d'attraits particuliers ; mais par mille qui sont en liberté, qui étalent à l'envie les uns des autres tous leurs charmes ? Les Solitaires éloignez de ces plaisirs gémissent, livrent des combats affreux, & malgré leur résistance ne laissent pas de pecher quelquefois, & de sentir la tentation ; & vous, vous serez plus purs & plus paisibles au sortir de là, qu'eux dans leur retraite & dans leur solitude ? Y a-t-il donc deux différens Evangiles, deux différens Paradis à gagner, deux différens Maîtres à servir ? Non sans doute, souffriez par conséquent que je m'en tienne a la Divine parole, & que je vous regarde dans ces assemblées, comme autant d'esclaves de vos plaisirs, & comme autant de victimes de vos passions. *Le P. Etienne Chamillard dans un sermon manuscrit sur les spectacles.*

Ces sortes d'assemblées & de divertissemens, sont particuliérement dangereuses aux jeunes gens.

Qui sont ceux qui sont avides de ces plaisirs, qui y courent avec fureur ? Ne sont-ce pas les jeunes personnes ? Circonstance qui prouve ce que j'ay avancé; car outre qu'à cet âge, l'imagination est vive, l'esprit dissipé, le cœur volage, les sens ouverts & subtils, dispositions fatales, & propres à donner entrée au peché, c'est qu'on est sans expérience, sans crainte, sans défiance, sans préservatifs ; faute d'expérience tout plait, tout touche, tout attache : la nouveauté a de certains charmes qui enlevent, & qui éblouissent ; faute de crainte, on ne sçait ce que c'est que de se ménager, que de s'arrêter à propos,

que de reculer; on envisage avec joye le précipice où l'on va se perdre, on cherche même à se perdre; faute de defiance, loin de se tenir sur ses gardes, & de se mettre en disposition de repousser l'ennemi du salut. On se dépoüille, si j'ose parler de la sorte de ses armes, & sent-on la tentation, on est hors d'état de se défendre. Ce n'est que foiblesse, que misere, que lâcheté, qu'épaisses tenébres, qu'irresolutions; l'on n'est point fortifié par ces secours extraordinaires, par ces graces singulieres & favorites, que l'on obtient du Ciel, quand on s'en rend dignes. Que conclure de-là, sinon que leur chûte est inévitable dans ces sortes d'assemblées & de divertissemens? *Le même.*

Il est impossible qu'un homme aille dans ces assemblées s'il ne se sent porté à en goûter le plaisir, & comment peut-il être dans cette disposition sans passion? *Nemo ad voluptatem venit sine affectu*, dit Tertulien: *Nemo affectum sine suis casibus patitur.* Le plaisir suppose de l'attache; car si on est indifférent tout est insipide: *Ubi enim voluptas, ibi & studium per quod voluptas sapis.* L'attache entraîne aprés soy l'émulation, autrement on languiroit, & la perte & la possession de ce bien seroient égales. *Ubi studium ibi & amulatio.* Mon âge, me répondez-vous, mon rang, ma dignité m'obligent d'avoir une retenuë & une gravité qui me met à couvert de ces défauts; oüi, mais le cœur, est-il immobile & insensible; & l'esprit est-il dans sa situation ordinaire? Quoi, vous avez trouvé le secret d'imposer silence à vos passions, & de joüir d'une paix profonde, lors même que vous êtes environné de ce qui peut le plus les irriter! *Le même.*

C'est le plaisir qui porte à ces sortes de divertissement, & comment peut-on se défendre de ce qu'on recherche avec ardeur?

Quel est l'esprit qui regne dans ces assemblées? C'est uniquement la vanité; car le soin de ceux qui doivent composer ces compagnies, c'est de se couvrir, je ne dis pas d'une maniere immodeste, & qui soit contre la pudeur, quoi que cela ne se voye que trop souvent, à la honte du Christianisme; mais d'une maniere propre & somptueuse; toutes les modes y sont employées, chaque personne s'est étudié à distinguer qui lui convient le mieux. *In omni spectaculo nullum magis spectaculum occurrit, quàm ille ipse mulierum ac virorum ornatior cultus.* Ce seroit même une raison suffisante pour s'en dispenser que de n'y pouvoir paroître, que dans un ajustement propre & modeste; car le soin de ceux qui composent ces assemblées, est d'attirer sur eux les yeux de tout le monde. Ils veulent être distinguez, remarquez, approuvez, ils ne croiroient pas avoir participé au plaisir qui leur étoit preparé, s'ils n'en avoient été une principale partie. *Nemo in spectaculo jucundo*, poursuit ce même Pere, *prius cogitat nisi videri.* Et cette jeune personne qui a tant d'ardeur pour le bal, n'y mettroit jamais le pied, si elle remarquoit qu'on ne songe pas à elle, & qu'à peine a-t-on sçû qu'elle y est venüe. *Le même.*

La vanité regne dans ces sortes d'assemblées de bal, &c.

Ces divertissemens, j'entends les bals & les comedies peuvent être criminels; ils le sont pour l'ordinaire, ils l'ont été à l'égard d'une infinité de personnes; en faut-il davantage pour déterminer une ame, qui a un peu de zele pour son salut. Ah! nous ne l'experimentons que trop tous les jours, malgré nos soins & nôtre vigilance, nous ne laissons pas de tomber, vaincus & accablez par le penchant qui nous entraîne vers la terre, ou par la multitude des ennemis qui nous sollicitent au mal; nous apprenons par une fatale

C'est assez de sçavoir que ces divertissemens peuvent être criminels, pour nous en détourner.

expérience, quelle est la foiblesse de l'homme, & nous sommes assez téméraires pour chercher, que dis-je, pour nous faire de plein gré de nouveaux écüeils. *Le même.*

Les Comediens & les Baladins ont toûjours passé pour des gens infames.

J'ay remarqué qu'avant même la publication de l'Evangile, parmi les peuples les mieux policez, tous ceux qui servoient aux plaisirs des autres, ont toûjours été estimez infames. Les comediens, les baladins, les danseurs, & tous les autres ministres de la volupté : ce qui est une preuve invincible que ces peuples étoient persuadez que les hommes n'étoient point nez pour ces plaisirs ; car autrement pourquoy noter ces personnes d'infamie, si ce qu'elles font, est selon l'ordre de la raison & de la nature ? Nous les regardons de même selon nos Loix, & nos coûtumes. Cependant ces hommes ne s'adonnent à ces exercices estimez infames, que pour servir à nos plaisirs : comment donc en allant dans ces lieux, où se représentent ces spectacles, pouvez-vous espérer de vous conserver un honneur qu'on leur ôte ? Si vous n'alliez point à la comedie, dit saint Chrysostome, il n'y auroit point de comediens, vous contribuez donc à leur péché, dit ce Pere, & vous serez aussi punis comme eux. *M. du Tremblay, Traité des jeux.*

La danse & le bal ont toûjours été interdits dans la Religion Chrétienne.

La danse a toûjours été interdite dans le Christianisme, comme un exercice d'impureté : je ne parle pas de celle, qui enseignée dans le particulier, exerce, & forme la taille ; j'en laisse le jugement à Dieu ; je parle de celle dont on fait parade dans une assemblée publique, & qui sert à se donner en spectacle, à des yeux attentifs, & souvent impurs. Ce fut cette danse que saint Augustin proscrivit autrefois d'Hyppone, comme une occupation scandaleuse. Quoy de plus scandaleux que ces assemblées nocturnes, où les deux sexes ramassez, paroissent avec tout l'éclat que les parures peuvent ajoûter à la bonne grace ? Que d'artifices alors pour plaire & pour se faire applaudir ! Quel étalage de vanité, quelle pompe d'impudicité ? Alors tout allume la convoitise ; le temps, c'est pendant la nuit éclairée par des flambeaux qui ne fournissent qu'autant de lumiere qu'il en faut pour cacher les défauts de la beauté, & pour en rehausser l'accompagnement, l'ame est attendrie ou excitée par la melodie, & par le son des instrumens, l'agitation molle & lascive du corps, les applaudissemens qu'on reçoit, les cajolleries qu'on y entend, tout cela n'est-il pas une occasion prochaine de libertinage ? Mais, dit-on, tout s'y passe dans l'honneur, & le respect de l'assemblée retient les plus libres, & les plus entreprenans. O Dieu ! qui me repondra de l'ame, tandis que le corps est chaste ? L'Eglise est quelquefois funeste à de certains cœurs, quoyque tout retienne dans la modestie, & dans le recüeillement, & je croirai que du bal on remporte son cœur aussi sain, & aussi libre qu'on l'y a porté ! Qu'aucun désir coupable n'a été excité dans une imagination foible ? Qu'au moins on n'a pas fourni aux autres un poison fatal, quoy qu'on ne l'ait pas pris pour soy ! Un peu de sens commun avec un peu de sentiment de pieté suffit pour condamner le bal. *Sermon manuscrit du P. François Catrou.*

Les Chrêtiens d'aujourd'hui suivent les

Les Chrêtiens s'étant relâchez de leur prémiere ferveur, prirent goût aux divertissemens des infidelles ; ils paroissoient à leurs Jeux & à leurs Théâtres ; ils s'interessoient aux solemnitez de leurs idoles ; ils imitoient la dissolution

de leurs repas ; ils avoient comme eux des parties de plaisir, qui distingoient certains mois, & les saisons diverses de l'année. Tristes suites d'un exemple qui reveilloit leurs passions, & les desacoutumoient peu à peu des pratiques séveres de l'Evangile ! Les infidéles cependant abhorroient tout ce que la Religion Chrêtienne avoit de plus saint & de plus auguste, la conduite des uns & des autres deshonoroient étrangement l'Eglise ; ses Enfans flétrissoient sa gloire par l'imitation de la licence des Payens ; & ses ennemis par l'aversion de la vertu : ceux-cy, en se permettant des desordres que l'erreur ne condamnoit pas, & ceux-là en se défendant des pratiques saintes que la vérité commandoit. Il y a des Chrêtiens qui tombent aujourd'hui dans un semblable déréglement ; ils se meslent parmi les mondains ; ils entrent dans leurs societez, ils prennent leurs airs, & se rendent esclaves de leurs coûtumes ; ils ont place dans leurs divertissemens, dans leurs spectacles, ils les suivent dans les Academies, & dans ces sales destinées au scandale. *Autheur anonyme.*

coûtumes & les divertissemens des mondains, comme les prémiers Chrétiens s'accoûtumoient aux spectacles des Payens.

Si les peintures immodestes ramenent naturellement à l'esprit ce qu'elles expriment, & que pour cette raison, on en condamne l'usage ; combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paroît effectif ? Où ce ne sont point des traits morts, & des couleurs séches qui agissent, mais des personnages vivans, de vrais yeux, ou ardens, ou tendres, ou plongez dans la passion ; de vrayes larmes dans les Acteurs, qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent, enfin de vrais mouvemens, qui mettent en feu tout le parterre. Aussi que fait, je vous prie, un Acteur, lors qu'il veut joüer naturellement une passion, que de rappeller autant qu'il peut, celles qu'il a ressenties, & pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agrémens empoisonnez, & toutes leurs graces trompeuses. Mais tout cela, dira-t-on paroit sur les théâtres comme une foiblesse. Je le veux ; mais il y paroit comme la foiblesse des Héros, & des Héroïnes ; enfin comme une foiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théatres, qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle, où non-seulement elle ne soit, mais encore où elle ne regne, & n'anime toute l'action. *M. Bossuet Evêque de Meaux, dans un traité intitulé : Maximes & Réflexions sur la comedie.*

On est touché & émeu des passions, que des Acteurs représentent sur les théâtres.

On est assez persuadé que la répresentation des passions agréables porte naturellement au péché, quand ce ne seroit qu'en flattant, & en nourrissant de dessein prémedité la convoitise, qui en est le principe. On répond que pour prévenir le péché, le théâtre purifie l'amour prophane. Que la scene toûjours honnête dans l'état où elle paroit aujourd'hui, ôte à cette passion ce qu'elle a de grossier & d'illicite, que ce n'est après tout, qu'une innocente inclination pour la beauté, qui se termine au nœud conjugal. Mais on se trompe ; car encore que vous ôtiez en apparence, à l'amour prophane ce grossier, & cet illicite dont on auroit honte ; il en est inséparable sur le théâtre. De quelque maniere que vous vouliez qu'on le tourne & qu'on le dore ; dans le fond ce sera toûjours, quoy qu'on puisse dire, la concupiscence de la chair, que saint Jean deffend de rendre aimable, puisqu'il deffend de l'aimer. Le grossier que vous en ôtez feroit horreur, si on le montroit, & l'a-

La comedie d'aujourd'hui ne purifie pas l'amour sensuel en le faisant aboutir au mariage.

dresse de le cacher ne fait qu'y attirer les volontez d'une maniere plus délicate, & qui n'est que plus périlleuse, lorsqu'elle paroît épurée. Croyez-vous en vérité que la subtile contagion d'un mal dangereux, demande toûjours un objet grossier, ou que la convoitise soit corrigée ou ralentie, par l'idée du mariage, que vous lui mettez devant les yeux dans vos Héros & vos Heroïnes passionnées? *Le même.*

Ce n'est que dans ce siecle qu'on a prétendu justifier la comedie.

Il n'y a guere eu que ce siecle icy, où l'on ait entrepris de justifier la comedie, & de la faire passer pour un divertissement, qui se pouvoit allier avec la dévotion. Les autres étoient plus simples dans le bien & dans le mal, ceux qui y faisoient profession de pieté, témoignoient par leurs actions, & par leurs paroles, l'horreur qu'ils avoient de ces spectacles prophanes. Ceux qui étoient possedez de la passion du théâtre, reconnoissoient au moins, qu'ils ne suivoient pas en cela les régles de la Religion Chrêtienne; mais il s'est trouvé des gens dans celui-cy, qui ont prétendu pouvoir allier sur ce point la pieté avec l'esprit du monde. On ne se contente pas de suivre le vice, on veut encore qu'il soit honoré, & qu'il ne soit pas flétri par le nom honteux de vice, qui trouble toûjours un peu le plaisir que l'on y prend par l'horreur qui l'accompagne. C'est à quoy on a beaucoup travaillé au sujet de la comedie. Car comme il n'y a guere de divertissement plus agréable aux gens du monde que celui-là, il leur étoit fort important de s'en assûrer avec une joüissance douce & tranquille, afin que rien ne manquât à leur satisfaction. *Essais de Morale, Tome 3. Traité de la comedie, par M. Nicole.*

Le mêtier de Comediens est infame & deffendu & par conséquent il n'est pas permis d'assister aux comedies.

La comedie est un mêtier où des hommes & des femmes représentent des passions, de haine, de colere, d'ambition, de vengeance, & principalement d'amour. Il faut qu'ils les expriment le plus naturellement, & le plus vivement qu'il leur est possible; & ils ne le sçauroient faire, s'ils ne les excitent en quelque sorte en eux-mêmes. Il faut donc que ceux qui représentent une passion d'amour en soient en quelque sorte touchez pendant qu'ils la représentent. Ainsi la comedie par sa nature même, est une école & un exercice de vice, puisqu'elle oblige nécessairement à exciter dans soy-même & dans les autres des passions vicieuses. Il faut donc avoüer que c'est un employ prophane, & indigne d'un Chrêtien; que ceux qui l'exercent sont obligez de le quitter, comme tous les Conciles l'ordonnent; & par conséquent qu'il n'est point permis aux autres de contribuër à les entretenir dans une profession contraire au Christianisme, ny de l'authoriser par leur présence. *Le même.*

L'honnêteté du mariage que la comedie a pour fin, ne justifie pas la passion qu'elle peut exciter dans le cœur des spectateurs.

Le mariage régle à la verité la concupiscence, mais il ne la rend pas réglée; elle retient toûjours quelque chose du déréglement qui lui est propre, & ce n'est que par la force, qu'elle se contient dans les bornes que la raison lui prescrit. Or en excitant cette passion par les comedies, on n'imprime pas en même temps l'amour de ce qui la régle. Les spectateurs ne reçoivent que l'impression de la passion, & peu ou point de la régle de la passion. L'Autheur l'arrête où il veut dans ses personnages par un trait de plume; mais il ne l'arrête pas de même en ceux en qui il l'excite. La représentation d'un amour légitime, & celle d'un amour qui ne l'est pas, font presque le

le même effet, & souvent la représentation d'une passion couverte de ce voile d'honneur, est plus dangereuse ; parce que l'esprit la regarde avec moins de précaution, qu'elle y est reçûë avec moins d'horreur, & que le cœur s'y laisse aller avec moins de résistance. *Le même.*

Ce qui rend le danger plus grand, est que la comedie éloigne tous les remedes, qui peuvent empêcher la mauvaise impression qu'elle fait. Le cœur y est amolli par le plaisir, l'esprit y est tout occupé des objets extérieurs, & entierement enyvré des folies que l'on y voit représenter ; & par consequent hors de l'état de la vigilance Chrêtienne nécessaire pour résister aux tentations, & comme un roseau, capable d'être emporté par toutes sortes de vents. Je ne sçai s'il y en a qui puissent dire qu'ils ayent jamais songé à s'y préparer par la priere, & quand il y en auroit, ce ne pourroient être que des prieres toutes humaines, où l'esprit de Dieu n'auroit point de part. Car le Saint-Esprit porteroit bien plûtôt à éviter ces divertissemens dangereux, que de demander la grace d'être preservé de la corruption qui s'y rencontre. *Le même.*

Tentations que la comedie cause en ce genre-là, plus dangereuses que les autres.

Quand il seroit vrai que la comedie ne feroit aucun mauvais effet sur certaines personnes, on ne pourroit pourtant pas les prendre pour un divertissement innocent, ni croire qu'on n'est point coupable en y assistant. On ne jouë point la comedie pour une seule personne ; c'est un spectacle que l'on expose à toutes sortes de personnes, & à toutes sortes d'esprits, dont la plûpart sont foibles & corrompus, & à qui, par conséquent il est extrêmement dangereux. C'est leur faute, direz-vous, d'y assister en cet état : il est vrai ; mais c'est aussi la vôtre, puisque vous contribuez à leur faire regarder la comedie comme une chose indifférente. Plus vous êtes réglez dans vos autres actions, plus ils sont hardis à vous imiter en celle-là. Pourquoi, disent-ils, ferons-nous scrupule d'aller à la comedie, puisque des gens, qui font profession de pieté y vont bien ? Vous participez donc à leur peché, & si la comedie ne vous fait point de playes par elle-même, vous vous en faites vous-mêmes, par celles que les autres reçoivent par vôtre exemple. *Le même.*

La comedie est un spectacle exposé à toutes sortes d'esprits dont plusieurs sont foibles, & susceptibles de mauvaises impressions.

Si l'on considére les comedies de ceux qui ont le plus affecté une honnêteté apparente, on trouvera qu'ils n'ont évité de représenter des objets entierement deshonnêtes, que pour en prendre d'autres aussi criminels : & qui ne sont guere moins contagieux. Toutes leurs pieces ne sont que de vives représentations de passions d'orgüeil, d'ambition, de jalousie, de vengeance, & principalement de cette vertu Romaine, qui n'est autre chose qu'un furieux amour de soy-même. Plus ils colorent ces vices d'une image de grandeur & de générosité, plus ils les rendent dangereux, & capables d'entrer dans les ames les mieux nées, & l'imitation de ces passions ne nous plait, que parce que le fond de nôtre corruption excite en même-temps un mouvement tout semblable, qui nous transforme en quelque sorte, & nous fait entrer dans la passion qui nous est représentée. *Le même.*

La comedie n'est pas moins dangereuse pour les passions d'ambition, de vengeance & d'autres qu'elle excite.

Il est si vrai que la comedie est presque toûjours une représentation des passions vicieuses, que la plûpart des vertus Chrêtiennes sont incapables de paroître sur le théâtre. Le silence, la patience, la modération, la pénitence ne sont pas des vertus dont la représentation puisse divertir les spectateurs ; & sur-tout, on n'y entend jamais parler d'humilité, ni de la souffrance des injures. Il faut quelque chose de grand & d'élevé selon les hommes, ou du

La comedie est presque toûjours une représentation des passions vicieuses.

moins quelque chose de vif & d'animé ; ce qui ne se rencontre guere, ou point du tout dans les vertus chrétiennes. C'est pourquoi ceux qui ont voulu introduire des Saints & des Saintes sur le théâtre, ont été contraints de les faire paroître fiers, & de leur mettre dans la bouche des discours plus propres à ces Héros de l'ancienne Rome, qu'à des Saints & à des Martyrs. *Le même.*

La comedie ne peut passer pour un divertissement, & pourquoi.

La comedie ne peut passer pour un divertissement dans le Christianisme, ne pouvant avoir l'effet qu'il est permis d'y chercher. Car le Chrétien ne peut rechercher qu'un simple délassement d'esprit, qui le rende plus capable d'agir chrétiennement, & dans des dispositions chrétiennes. Or tant s'en faut que la comedie y puisse servir, qu'il n'y a rien qui rende l'ame plus mal disposée, non-seulement aux principales occupations chrétiennes, comme la priere ; mais aux actions mêmes les plus communes, lorsqu'on les veut faire en esprit de Chrétien ; c'est-à-dire, avec un esprit recüeilli, attentif à Dieu, qu'il faut tâcher, autant que l'on peut de conserver dans les actions extérieures. Ainsi, comme le besoin que nous avons de manger, ne fait pas qu'il nous soit permis de manger des viandes, qui ne servent qu'à affoiblir le corps ; de même le besoin de se divertir ne peut excuser ceux qui cherchent des divertissemens, qui ne font que rendre leur esprit moins propre à agir chrétiennement. *Le même.*

Dans les pieces de théâtre, l'instruction n'en est plus la fin, comme elle devroit être.

Ce n'est plus que dans les livres de Poëtique que l'instruction est *la fin* d'une piece de théâtre ; cela n'est plus véritable, ni dans l'intention du Poëte, ni dans celle du Spectateur. Le désir de plaire, est ce qui conduit le premier ; & le second est conduit par le plaisir d'y voir peintes des passions semblables aux siennes : car nôtre amour propre est si délicat, que nous aimons à voir les portraits de nos passions, aussi-bien que de nos personnes. Il est même si incompréhensible, qu'il fait par un étrange renversement, que ces portraits deviennent souvent des modelles, & que la comedie, en peignant les passions d'autrui, émût nôtre ame d'une telle maniere, qu'elle fait naitre les nôtres, qu'elle les nourrit, qu'elle les échauffe, qu'elle leur inspire de la délicatesse, & qu'elle les rallume même, lorsqu'elles sont éteintes. *Pris du Traité de la comedie & des spectacles, par son Altesse le Prince de Conty.*

L'Autheur d'une piece de théâtre, n'est pas le maître d'arrêter les passions qu'excite la représentation.

Ce qui est de plus déplorable en cette matiere, c'est que les Poëtes sont maîtres des passions qu'ils traitent ; mais ils ne le sont pas de celles qu'ils ont ainsi émuës, ils sont assûrez de faire finir celle de leur Héros, & de leur Heroïne avec le cinquiéme acte, & que les Comediens ne diront que ce qui est dans leur rôle ; mais le cœur émû par cette représentation, n'a pas les mêmes bornes, il n'agit pas par mesures ; dès qu'il se trouve attiré par son objet, il s'y abandonne, selon toute l'étenduë de son inclination ; & souvent après avoir résolu de ne pousser pas les passions plus avant que le Héros de la comedie, il s'est trouvé bien loin de son compte ; l'esprit accoûtumé à se nourrir de toutes les manieres de traiter la galanterie, n'étant plein que d'aventures agréables & surprenantes, de vers tendres, délicats & passionnez, fait que le cœur dévoüé à tous ces sentimens, n'est plus capable de retenuë. *Le même.*

Le théâtre pour être plus honnête

Quoiqu'on veüille dire que le théâtre ne souffre plus rien que de chaste, & que les passions y sont traitées de la maniere du monde la plus honnête ; je soûtiens qu'il n'en est pas moins contraire à la Religion Chrétienne, & j'ose

même dire que cette apparence d'honnêteté, & le retranchement des choses immodestes, le rend beaucoup plus à craindre. Il n'y auroit que les libertins qui pûssent voir les pieces deshonnêtes : les femmes de qualité & de vertu en auroient de l'horreur ; au lieu que l'état présent de la comedie ne faisant aucune peine à la pudeur attachée à leur sexe, elles ne se défendent pas d'un poison aussi dangereux, & plus caché que l'autre. *Le même.*

qu'il n'a jamais été, n'en est que plus dangereux.

Ceux qui veulent justifier le divertissement de la comedie, disent que c'est instruction agréable, une morale divertissante, une peinture de la vie, une image des passions, & de leurs désordres, une apologie de la vertu, & une condamnation du vice ; puisque celui-cy est toûjours méprisé, & que celle-là y est toûjours couronnée. Voilà la défense du théâtre, & le panégyrique même de la comedie. Mais si nous en voulons juger sans prévention, nous avoüerons que plus elle est charmante, plus elle est dangereuse ; & j'ajoûterois même que plus elle est devenuë honnête en ce temps, plus je la tiens criminelle. Si rien d'illicite ne plaisoit aux hommes, dit saint Augustin, ils ne pecheroient jamais ; & si le mal ne se glissoit sous l'apparence du plaisir, il n'entreroit jamais dans leurs ames. La comedie est l'un des plus charmans divertissemens, aussi ne cherche-t-elle qu'à plaire ; elle enchante tout à la fois les yeux & les oreilles, & pour enlever l'homme tout entier, elle essaye de séduire son esprit, après avoir charmé tous ses sens ; mais qui a assez de force pour résister à tous ces attraits ? Et qui peut se défendre des passions criminelles qu'elle inspire en les représentant. *Le P. Senault, Prêtre de l'Oratoire, livre intitulé : Le Monarque.*

Ce qu'on allegue en faveur de la comedie, ne la peut justifier.

L'homme étant entierement perverti depuis le peché, les mauvais exemples lui plaisent plus que les bons, parce qu'ils sont plus conformes à son humeur ; quand donc on lui représente sur le théâtre le vice avec ses laideurs, & la vertu avec ses beautez, il a bien plus d'inclination pour celui-là, que pour celle-cy : & comme les Poëtes ne sont pas exempts de ce désordre, ils expriment beaucoup mieux les passions violentes que les moderées, & les criminelles que les innocentes ; si bien que dans les comedies, ils favorisent le peché qu'ils prétendent détruire, & lui prêtent des armes pour combattre la vertu, qu'ils veulent défendre. C'est pourquoi, on doit toûjours détourner les Chrétiens de la comedie,& leur conseiller d'éviter un écüeil, qui étant plus dangereux qu'agréable,fait faire souvent un triste naufrage à l'innocence. *Le même.*

On suit plûtôt le mal, que ce qui porte au bien dans les comedies.

Les puissances Ecclesiastiques ont apporté le reméde autant qu'il leur a été possible à ce désordre public. Salvien nous assûre qu'on ne recevoit personne au Baptême, s'il ne renonçoit à ces divertissemens, comme aux pompes du démon. Le sixiéme Concile de Constantinople dépose les Clercs, excommunie les Laïques, qui donnent ces divertissemens criminels au public. Deux Conciles d'Arles défendent de recevoir les Acteurs à la pénitence, s'ils ne renoncent à une profession qui ne s'applique qu'à inspirer des crimes, & qui est coupable de tous ceux qu'elle fait, & qu'elle peut faire commettre. Mais parce que tous les foudres de l'Eglise ne sont pas capables d'arrêter la fureur qu'on a pour ces divertissemens qu'elle juge si criminels, les puissances séculieres ne sont pas excusables, si elles ne prêtent leurs bras & leurs forces à l'Eglise, pour réprimer ces ennemis publics de bonnes mœurs... Quoi un Magistrat souffri-

L'Eglise a remedié tant qu'elle a pû aux maux que fait la comedie ; c'est aux puissances séculieres à faire que ses loix soient observées.

roît sans peché qu'on joüe des comedies scandaleuses ; il souffriroit que la pudeur, que la pieté, que la charité, que les autres vertus fussent baffoüées sur un théâtre, & traduites en ridicules ? Pourquoi recevoir l'épée de la justice, si l'on ne s'en sert contre ces ennemis déclarez de Dieu & des hommes ? On débitera des maximes impies ; on inspirera le mépris de Dieu & de toutes ses loix, & un Magistrat se croira aussi innocent qu'il est insensible, & il négligera de remedier à des déreglemens, qui ne peuvent être arrêtez que par une autorité qu'il a reçuë de Dieu. *Le P. Héliodore de Paris Capucin, Discours des comedies.*

Les Saints Peres ont condamné les comedies sans distinction des bonnes & des mauvaises.

Les comedies innocentes sont si rares, que les Peres ont condamné les comedies sans distinction, non qu'ils ne sçussent qu'on pouvoit en trouver quelques-unes d'innocentes ; mais parce qu'ils sçavoient que la plus grande partie étoit contraire à la Religion, & aux bonnes mœurs, & que le petit nombre de celles qui étoient innocentes ne pouvoit pas empêcher, qu'on ne pût dire que les comedies ne valoient rien, & le dire par la même raison, que le Prophete Roy dit de son temps, qu'il n'y avoit personne qui obsérvât la loy de Dieu ; parce que les personnes vertueuses étoient si rares, que le Saint-Esprit pouvoit se plaindre qu'il n'y avoit point d'homme qui ne fût corrompu ; c'est en ce sens qu'il faut expliquer les défenses générales des Peres & des Conciles, *Le même.*

Contre la négligence des Magistrats qui souffrent les comedies malhonnêtes.

Si les comedies offençoient la majesté du Prince, si elles étoient assez insolentes pour décrier sa personne & sa conduite ; assez téméraires pour exciter les peuples à la révolte, vous concevriez de justes indignations contre ces attentats, vous qui avez l'autorité en main ; vous puniriez les Autheurs & les Acteurs de ces pieces séditieuses, & vous y seriez obligez par le devoir de vôtre charge ; vous ne laisseriez pas même l'assemblée impunie, si elle avoit applaudi à cette prophanation de la majesté du Prince, & à ces soulevemens du peuple ; personne ne doute que vous n'employassiez tout vôtre zele, & toute vôtre autorité pour reprimer, pour châtier une audace si impie, & pour venger l'outrage fait à une Majesté que vous défendriez, s'il étoit nécessaire aux dépens de vos biens & de vôtre vie. Or vous reconnoissez sans doute Dieu pour vôtre Souverain, & vous sçavez avec quelle insolence il est offensé dans ces spectacles ; combien ses loix, ses maximes, & ses commandemens y sont traitez indignement. Hé ! où est donc vôtre zele pour arrêter & pour prévenir des attentats si criminels, & si funestes ? Considérez ce que vous devez au Souverain des Rois, qui vous a honoré d'une partie de son autorité, afin que vous en usiez pour sa défense. Considérez ce que vous devez à l'innocence, à l'honneur, à la conservation de l'Etat, & que vous ne pouvez vous exempter de ces soins, sans manquer à une des principales obligations, dont la Providence divine vous a chargez. Les Empereurs payens s'éleveront contre vous, eux qui ont fait des loix si sévéres contre ces spectacles qui vont à la destruction des bonnes mœurs, & qui ont fait garder leurs ordonnances avec une fermeté inflexible. O ! ils accuseront devant le Tribunal du souverain Juge, les Magistrats qui n'agissent pas en cecy avec toute la vigilance & le courage qu'ils devroient. *Le même.*

La come-

Tous les grands divertissemens sont dangereux pour la vie chrétienne ;

mais entre tous ceux que le monde a inventez, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comedie. C'est une peinture si naturelle & si délicate des passions, qu'elle les anime & les fait naître dans nôtre cœur, & sur tout celle de l'amour, principalement lorsqu'on se représente qu'il est chaste & fort honnête : car plus il paroît innocent aux ames innocentes, & plus elles sont capables d'en être touchées. On se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté de ces sentimens ; & on s'imagine que ce n'est pas blesser la pureté, que d'aimer d'un amour si sage. Ainsi l'on sort de la comedie l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premieres impressions, ou plûtôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un pour recevoir les mêmes sacrifices que l'on a vû si bien représentez sur le théâtre. *Autheur anonyme.*

dic est le plus dangereux de tous les divertissemens mondains.

La passion de l'amour, produisant tous les jours tant de désordres dans toutes sortes de personnes, peut-il être permis d'aller en un lieu, où cette passion est loüée, excitée, nourrie ; & où les pieces ne plaisent, que lorsque cette passion y est conduite d'une maniere tendre ? L'ame ne s'y trouve-t-elle pas exposée à des chûtes inévitables ; parce qu'enyvrée du plaisir, elle n'est plus dans cet état de vigilance, qui est nécessaire pour résister aux tentations, & que rien ne peut excuser des fautes, dont la cause a été volontairement recherchée. De sorte que les passions criminelles, qu'on représente sur le théâtre, sont souvent d'autant plus dangereuses, qu'elles sont touchées avec plus d'honnêteté apparente, parce qu'on goûte ainsi sans répugnance, & même avec plaisir, ce qui auroit fait quelque horreur, étant exposé trop à découvert. *Le P. le Brun, Prêtre de l'Oratoire, dans un discours sur la comedie.*

Sur le même sujet.

Est-il de comedie qui ne tende à exciter l'ambition, l'amour du monde, & la convoitise ? En est-il où l'on ne trouve des mots à double sens, & où l'on ne propose comme un jeu & un divertissement des galanteries qui devroient faire gémir ? Et faut-il beaucoup méditer, pour y découvrir des manieres illicites & nuisibles, & sur tout des paroles vaines & bouffonnes, qu'on y dit, & qu'on entend avec un singulier plaisir, & qu'on y dit souvent même des impietez, d'une maniere vive, éloquente, & tres-propres à persuader, & qu'on donne des maximes qui autorisent le libertinage, & qui portent au déréglement, jusques-là que depuis peu de temps, les plus fameux Autheurs de ces sortes de pieces, mieux instruits de leurs devoirs, ont gémi de les avoir faites, & les ont mis au nombre des pechez de leur jeunesse. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Telle a toûjours été la conduite de l'Eglise à l'égard des abus qu'elle n'a pû abolir, gémissant sur l'empressement que font paroître les peuples, & quelquefois même les Magistrats, pour des pratiques condamnables, elle n'ose en venir à des extrêmitez, & se contente d'ordonner à ses Ministres de travailler à désabuser les peuples, & à leur donner de l'horreur de tous les divertissemens dangereux qui les enchantent. C'est ainsi qu'en usa le Restaurateur de la discipline Ecclesiastique, le grand saint Charles ; car ne pouvant abolir les spectacles, il fit ordonner au troisiéme Concile Provincial, que les Prédicateurs reprendroient avec force, le déréglement de ces plaisirs publics, que

La conduite que tient l'Eglise à l'égard de ces divertissemens dangereux.

les hommes séduits par une coûtume dépravée, mettoient au nombre des bagatelles, où il n'y a point de mal ; qu'ils décrieroient avec exécration les spectacles, les jeux, les boufonneries du théâtre, & les autres divertissemens semblables. *Le même.*

Les Conciles jusqu'à présent n'ont point cessé de fulminer contre les spectacles, quoique depuis neuf ou dix siécles, le théâtre ne soit plus tel qu'il étoit pendant les trois premiers. Le changement qui s'y est fait, n'a pû faire entierement lever l'anathême. La discipline sur ce point a toûjours été uniforme : les Canons ont été sans cesse renouvellez ; & si les gens du monde passionnez pour les spectacles, cherchent des approbateurs ; qu'ils se souviennent de ce qu'a dit saint Paul, qu'*il viendra un temps que les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, & qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à des Docteurs propres à satisfaire leurs désirs.* Ajoûtez qu'ils sont accablez par ce torrent de Passages, de Conciles, & de Peres, qui depuis le premier jusqu'au dernier, ont condamné les spectacles, & employé la ferveur de leur zele, & la vivacité de leur éloquence, pour en donner de l'horreur aux fideles. *Le même.*

Sur les bals & les danses. Quoiqu'il y ait plusieurs occasions qui portent à l'inconstance, je n'en trouve point de plus ordinaire, ni de plus périlleuses que ces assemblées de personnes de sexe différent, qui se font pour danser, & qu'on appelle communément le bal. C'est comme une academie publique, pour apprendre l'impureté aux jeunes gens ; pour leur donner des leçons de cette malheureuse science, qui ne s'apprend que trop tôt d'elle-même. C'est un lieu où les jeunes hommes s'accoûtument à prendre des libertez avec les femmes ; où les filles qui étoient auparavant sages & modestes, s'accoûtument peu à peu à perdre la pudeur, & la modestie, qui convient si bien à leur sexe ; en un mot, où personne n'entre qui ne soit en danger de perdre l'innocence. Tous les Peres se sont hautement déclarez contre cette sorte de divertissement, aussi-bien que contre la comedie ; parce qu'ils y trouvent les mêmes dangers pour la corruption des mœurs ; mais personne n'a parlé avec plus de force, ni en des termes plus formels contre les danses en particulier, que saint Ambroise, qui dans les livres des Offices, invectivant contre cette pratique malheureuse, se sert de l'autorité des Payens, qui dans ces sortes de questions, ont souvent plus d'autorité & de poids, que les Saints Peres ; pour montrer combien ce divertissement est indigne d'un Chrétien : *Nemo sobrius saltat*, dit un de ceux que cite ce grand Saint ; mais il faut être yvre, ou avoir perdu l'esprit pour s'amuser & s'abbaisser à des choses si indignes d'un esprit raisonnable. *Le P. le Jeune Prêtre de l'Oratoire, Sermon sur ce sujet, mis depuis peu en meilleur françois.*

Sentiment de Petrarque sur les danses, & sur les assemblées, où elles se font. La danse, dit Pétrarque, est une action indigne d'un honnête homme, & de laquelle on ne peut remporter que de la honte. C'est en effet un spectacle aussi honteux, qu'inutile ; c'est une assemblée d'intempérance : ce branlement des mains & des pieds, cette évagation & cette impudence des yeux ; tous ces gestes aussi indécens que risibles, montrent qu'il y a quelque chose dans l'intérieur, qui répond au déréglement extérieur. Véritablement, si l'extravagance ne s'étoit naturalisée dans nos mœurs, nous nommerions folie, ce

qu'on appelle gentilleſſe. On a raiſon d'appeller des joüeurs dans ces aſſemblées, afin que l'ame étant occupée par l'oreille, les yeux ne s'offenſent pas de tant de mouvemens irréguliers. Cela veut dire, qu'une folie en couvre une autre. Mais ouvrez un peu les yeux, & ne regardez pas les choſes ſelon la coûtume; mais ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes. N'eſt-ce pas une folie, mais une folie du premier ordre, de ſauter, de remuer le corps par bond; de ſe tourner, d'aller, de venir, de côté & d'autre. En bonne foy, ſi vous n'aviez jamais vû cela, que diriez-vous la premiere fois que vous le verriez, ne diriez-vous pas que ces perſonnes ont perdu l'eſprit, ou n'en ont jamais eu. Mais parce que vous avez accoûtumé de voir ces choſes, vous ne vous en étonnez pas. *Le même.*

Déſordres & libertez indécentes qui ſe commettent dans les bals & dans les danſes.

Les jeunes perſonnes vont au bal & dans ces aſſemblées pour ſe faire connoître; mais c'eſt en effet pour ſe deshonorer elles-mêmes, dit encore Petrarque. Car c'eſt dans ces rencontres que les yeux s'y trouvent auſſi libres que les pieds & que les mains; les paroles à double ſens s'y font entendre diſtinctement; le bruit & le tumulte de l'aſſemblée y laiſſe dire beaucoup de choſes, que la retenuë ne permettroit pas ailleurs; les libertez qu'on croit illicites en d'autres endroits, ſemblent demeurer ici permiſes: d'ailleurs, la nuit qu'on choiſit ordinairement pour ces aſſemblées, comme étant l'ennemie de la pudeur, & la confidente des crimes, donne de la hardieſſe aux plus timides, par tenter leurs plus pernicieux deſſeins; & les filles croyent être plus parfaites pour ſçavoir bien danſer, que pour ſçavoir bien vivre. Voilà le ſentiment de ce grand homme ſur les danſes, qui ſe faiſoient de ſon temps, qui n'étoient pas aſſûrement plus criminelles que celles d'àpreſent. *Le même.*

Dans les bals & dans les danſes la pureté eſt attaquée de tous côtez.

Quoique les jeunes gens des deux ſexes, ſoient par tout dangereux l'un à l'autre; c'eſt néanmoins particulierement dans les danſes, que le péril eſt évident, & preſque entierement inévitable. Dans les occaſions de ſcandale, dont le monde eſt rempli, nous ne ſommes pas ſollicitez au mal en même temps par tous les endroits, par leſquels nous en ſommes ſuſceptibles; mais, comme remarque Salvien, ou l'eſprit ſeul eſt attaqué par des penſées contraires à la pureté; ou les yeux ſont frappez par des objets deshonnêtes; ou l'oreille par des diſcours meſſeans: de ſorte que ſi quelqu'un de ces ſens ſe laiſſe engager dans le peché, les autres peuvent en même temps en être exempts, & ſervir à l'ame de moyen pour ſe relever de cette chûte: mais dans les bals, dans les danſes, & ces aſſemblées de plaiſir, qui ne ſont maintenant que trop communes parmi les Chrétiens, le démon attaque l'eſprit des jeunes gens par tous les endroits, par leſquels il leur peut inſpirer le vice. Vous diriez qu'il a ramaſſé dans un même lieu, tout ce qui peut donner entrée aux plaiſirs ſenſuels; l'oreille y eſt charmée par les concerts; les yeux par tout ce que le luxe & la vanité peuvent étaler de plus agréable. Le plaiſir qui ſe rencontre dans les odeurs, y eſt reveillé par les parfums & par les ſenteurs. Enfin, il s'y fait comme une générale conſpiration de tout ce que la volupté a d'attraits & de charmes, pour amollir le cœur de l'homme, & pour flatter ſes paſſions. On prend garde de n'inviter à ces aſſemblées que des perſonnes qui plaiſent, & auſquelles on puiſſe plaire. Celles qui ſont invitées, ne s'appliquent qu'à ſe rendre agréables; elles paſſent les journées entieres à ſe parer, à s'ajuſter, à cacher autant qu'il ſe peut, tous les défauts de leur viſage;

elles employent toutes les afféteries, toutes les addresses, & tous les artifices imaginables, afin d'arrêter & de tromper les yeux de ceux qui les regardent. *Le même.*

Les immodesties & libertez criminelles qui se passent dans le bal.

Que dirai-je de la liberté qu'ont les jeunes gens d'examiner toutes les personnes qui se trouvent dans ces assemblées, de s'attacher à celles qui leur plaisent davantage ; de les entretenir, de les mener danser, & de prendre avec elles des libertez que les peres & les meres auroient honte de leur permettre dans leurs maisons particulieres ? De sorte, qu'à proprement parler, les lieux où se tiennent ces assemblées, sont comme des lieux publics, où les peres & les meres exposent leurs propres filles à la jeunesse la plus libertine ; & ces mêmes filles, par le peu de modestie qu'il y a dans leurs ajustemens, & le peu de retenuë qui paroît dans leurs regards, dans leurs gestes, & dans toute leur personne, se prostituent aux yeux, & aux désirs de tous ceux qui entrent, & inspirent souvent aux plus moderez des pensées & des sentimens, qui dégénerent en de tres-honteuses pratiques. *Le même.*

Combien de personnes sont coupables des pechez qui se commettent dans un bal.

Si c'est une chose si dangereuse que la danse, vous pouvez facilement inférer en quelle conscience sont ceux qui donnent le bal, & ceux qui prêtent leur maison à un usage si pernicieux : & ainsi, comme vous voyez, un même peché sera imputé à plusieurs, qui en répondront tous. Par exemple, un désir criminel conçû dans le bal, sera imputé à celui qui l'a formé ; à celle qui par son peu de modestie y aura donné occasion ; au pere & à la mere de cette fille, qui lui ont permis d'aller au bal ; à celui qui donne le bal, & qui est responsable de tous les pechez qui s'y commettent : & saint Charles y ajoûte encore, aux Magistrats des lieux qui n'empêchent pas, autant qu'ils peuvent ces désordres publics ; & ainsi, qui en demeurent chargez. O mon Dieu ! s'écrie saint Ambroise, combien un seul peché fait-il de coupables : *Vide in uno crimine quanta sint scelera.* Le même.

S'il est quelquefois permis d'aller au bal.

Il est vrai qu'il y a des rencontres, où il est difficile de s'exempter ; par exemple, le frere ou la sœur d'une personne que l'on marie, & qui se trouvera à l'assemblée des nôces, aura de la peine à ne point prendre part à la réjoüissance de toute la famille,& il se peut trouver d'autres occasions semblables,desquelles on auroit de la peine à se dégager.Mais outre qu'il faut supposer toûjours avec S. François de Sales, qui ne les désaprouve pas dans ces occasions, qu'il n'y a aucun péril apparent de tomber dans le peché ; car s'il y en avoit, il ne faudroit point absolument s'y trouver. Outre cela, dis-je, ce saint exige de si saintes dispositions pour la danse, qu'il est bien plus facile de s'en abstenir tout-à-fait, que de s'y engager avec tant de précautions. *Le même.*

La conscience nous fait assez entendre, s'il y a du peché d'aller au bal.

Si je demande à une personne du monde, qui n'a pas encore étouffé tous les sentimens de pieté & de crainte des jugemens de Dieu ; mais qui a peine à souffrir qu'on lui dise qu'il y a peché d'aller au bal, ou de se trouver dans ces assemblées de danses ; n'est-il pas vrai que vous sentez un reproche intérieur, quand vous rentrez dans vous-même, qui vous dit que vous ne faites pas bien, que vous vous exposez au peché, & qu'il y a à craindre que cela ne soit la cause de vôtre perte ? Et pour vous en convaincre encore davantage, n'est-il pas vrai que vous ne voudriez pas mourir au sortir du bal, quand vous seriez assuré de n'avoir point d'autre peché que celui d'y avoir assisté. Vous trouverez ce même

même reproche dans toutes les ames un peu timorées : & si vous voulez le demander à toutes celles qui ont autrefois été dans le monde, & qui s'en sont retirées ou d'effet ou d'affection seulement, elles vous diront que dans les confessions générales qu'elles ont faites, elles se sont accusées & repenties d'avoir été autrefois au bal : demandez à ces danseurs, quand ils sont à l'article de la mort, où l'on voit alors clairement toutes choses, & non plus par le faux jour de nos passions, s'ils ne s'en repentent pas, & s'ils ne craignent pas d'en rendre compte au jugement de Dieu ; vous-mêmes ne vous en accusez-vous pas au Tribunal de la Pénitence, ne pouvant étouffer le reproche de vôtre conscience qui vous en reprend ? Vous voyez donc clairement par vous-mêmes, pourvû que vous vouliez ouvrir les yeux, que ce n'est pas une chose indifférente d'aller au bal, puisqu'on ne se confesse pas d'une chose indifférente, & que l'on ne craint pas de paroître au jugement de Dieu après une action qui n'est point mauvaise, & que nous jugeons absolument n'être point contre la Loy de Dieu. Nôtre conscience est donc nôtre juge en cette matiere, & nous ne pouvons recuser ce Juge incorruptible, & ce fidelle témoin lorsqu'il y va de nôtre salut. *Le même.*

La danse, qui dans les anciens temps, étoit sans art, telle qu'elle paroît encore quelquefois parmi les gens de la campagne, a reçû dans la suite mille dangereux attraits à la volupté. Ce sont des cadences réglées, ce sont des pas mesurez avec d'harmonieux instrumens, & de tendres paroles, où chacun y prend par la main son idole ; & à considérer ce qui s'y passe, ce n'est qu'un changement d'idolâtrie ; dans les anciens temps, on dansoit autour des statuës des faux dieux, & par ces demonstrations de joye, on honoroit ces abominables divinitez, ausquelles on ne rendoit presque pas d'autres hommages. Quand les Israëlites virent le Veau d'or, ils se mirent à chanter & à joüer, dit l'Ecriture, comme pour faire la consécration de cette idole, & lui rendre un culte qui n'est dû qu'à Dieu. Aussi saint Basile regarde ce jeu & cette danse comme une véritable idolâtrie, dont Dieu fut si indigné, qu'il ne pût s'appaiser, que par la mort de vingt-trois mille hommes, qu'il fit tuër sur la place. *Pris du Dictionnaire Moral, dans les Réflexions sur les Bacchanales.*

La danse est une espece d'idolâtrie.

Dans la comedie, on fait paroître les passions avec tout ce qu'elles ont de plus vif, & de plus animé ; si elles étoient modérées & tranquilles, elles ne seroient pas bonnes pour le théâtre. Il faut un amour tendre, des chans effeminez, des postures engageantes, des paroles douces & molles, des soûpirs entrecoupez, des airs languissans, des entrevûës secretes, des déclarations d'amour, des intrigues de mariage, des liens rompus & renoüez, des termes d'adoration & de divinité, des larmes & des plaintes ; il est rare qu'on sorte de ces lieux aussi chaste qu'on y est entré ; & comme parle Salvien, il est presque impossible, qu'on ne se ressouvienne de ce qu'on a vû & entendu à la comedie, sans en ressentir de fatales & de mortelles impressions dans son cœur. Tout l'homme y est émû ; son imagination, sa memoire, ses yeux, ses oreilles, son esprit, toute son ame est entierement occupée. *Le même.*

Tout est mol & efféminé dans la comedie.

Le spectacle n'est plus un amusement vuide, & oisif ; c'est un assemblage vif & séduisant de tout ce qui peut plaire, qui ne tend qu'à enchanter l'esprit, & les sens par mille charmes, & à attendrir le cœur par tout ce que les pas-

Les spectacles du théâtre per-

nicieux à l'innocence. sions ont de plus insinuant & de plus dangereux. Le théâtre perdroit son agrément sans ce pernicieux artifice ; on veut être émû & touché par le spectacle ; la scene languit si elle n'irrite quelque passion. Tout y concourt à séduire l'ame, & à l'amolir ; le cœur conduit par les oreilles & par les yeux, s'attache à tout ce qui le charme ; la raison suspenduë par tant d'enchantemens se tait ; rien n'est du goût que ce qui flatte les sens ; & parmi tant d'objets si capables de plaire, & qui plaisent en effet, l'ame sera-t-elle maîtresse de ses désirs ? Ces spectacles prophanes ne sont, à proprement parler, qu'une sçavante école de toutes les passions ; on y fait avec éclat & avec succès des leçons publiques de galanterie, de fourberie, de vengeance, d'ambition ; on y apprend à conduire habilement une intrigue ; à éluder la scrupuleuse vigilance des parens ; à surprendre par mille ruses la bonne foy ; à ne tendre jamais à faux des pieges à l'innocence ; à se défaire en habile homme d'un concurrent ; à se venger à coup sûr d'un ennemi ; à élever sa fortune sur le débris de celle d'autrui. Et comme ce sont des leçons flatteuses, ausquelles les Acteurs donnent un merveilleux relief ; quel progrez une passion vive & ardente, insinuée avec tant d'artifice, ne fait-elle pas dans un cœur, où elle trouve déja de si grandes dispositions ? Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend sur le théâtre *ne s'adresse* qu'aux sens, & à la cupidité ; parures, décorations, chants, *harmonie*, assemblée ; tout tente, & à force de goûter ce qui enchante, on trouve des charmes dans les pieges, & on se sçait bon gré d'être tenté. On s'apprivoise aisément avec ce qui plait, quelque danger qui s'y trouve. La douceur du poison en fait oublier les funestes suites ; on ne voit plus rien de honteux dans les passions, dès qu'elles ont été déguisées sur le théâtre, & embellies par l'art, & à force d'admirer & d'applaudir, on apprend à ne rougir de rien. *Le P. Croiset dans ses Réflexions spirituelles.*

Comme tout l'Evangile condamne les spectacles & comment. On se trompe de dire que l'Evangile, que l'Ecriture Sainte ne défendent nulle part ces divertissemens prophanes : ils ne les défendent pas en particulier, quelque part, parce qu'ils les condamnent par-tout ; car que signifie autre chose tout ce que l'Ecriture Sainte dit de l'extrême pureté du cœur, qui est comme la base de la vie chrétienne ; tout ce qu'elle dit de la mortification des sens, de la legereté de l'esprit, de la foiblesse de la chair, de la force des passions, de la malice, & des ruses du tentateur, du danger de s'exposer aux moindres occasions d'être tenté ; enfin tout ce qu'on dit de l'attention & de la vigilance sur les désirs, de la modération des plaisirs, de la perversité des maximes, & des joyes mondaines : de sorte que tout l'Evangile lui-même, est une manifeste condamnation des spectacles. *Le même.*

Combien la danse est extravagante en soy, si elle n'est pour quelque motif raisonnable. Ne m'avoüerez-vous pas que les mouvemens de la danse, sont de pures extravagances, & si quelque raison suffisante ne justifie ceux qui s'en font un divertissement ? En effet, si quelqu'un n'étoit pas accoûtumé à voir danser, & qu'il se trouvât dans un bal, sans être prevenu, que c'est une partie des plaisirs du beau monde, que pourroit-il penser de tous ces mouvemens qui ne se terminent à rien, sinon qu'il faut avoir perdu le jugement pour prendre tant de peine à ne rien faire ? Il verroit des personnes avancer & reculer au même instant, marcher quelquefois avec mesure, courir un moment après avec vitesse, se soûtenir sur l'extrêmité des pieds, s'élever en l'air, revenir aussi-tôt sur terre, re-

müer les jambes en l'air l'une après l'autre, passer d'un côté, repasser incontinent de l'autre, tourner, retourner, revenir sur ses pas, prendre la main, la quitter, la reprendre, la laisser. Un homme qui auroit perdu la raison, se pourroit-il agiter avec plus de bizarrerie, & d'inconstance? Et si quelqu'un remüoit les mains en vôtre presence avec la même irrégularité, ne jugeriez-vous pas qu'il auroit perdu l'esprit? Vous croiriez que des mouvemens si confus ne peuvent proceder que d'un cerveau troublé; que ces mouvemens inutiles & sans dessein, ne peuvent être que les effets d'une ame, qui n'est plus à elle-même. *Le P. Heliodore de Paris Capucin, 7. Discours sur les desordres ordinaires du monde.*

Nous ne pourrions pas condamner sans injustice une personne qui danseroit pour un sujet extraordinaire de joie; comme ceux qui dansent aux nôces de leurs amis, aux nouvelles des victoires signalées, aux jours des réjoüissances domestiques, & publiques; les Enfans qui dansent, & qui apprennent à danser pour obéïr à leurs parens; ceux qui dansent pour contenter une compagnie honnête qui le désire, pour delasser leur esprit, supposé que ces personnes n'ayent aucune mauvaise fin dans cet exercice, & qu'ils y observent toutes les régles de la bienséance. J'avoüerai sans peine que cette soûmission aux Peres & aux Meres, cette complaisance à leurs amis, cette conformité à la joye publique, & que la bienséance ne leur à pas permis de s'en dispenser, ni de vouloir paroître les seuls sages, & de condamner entierement ce qui est quelquefois, quoique rarement innocent; j'avoüerai, dis-je, que toutes ces raisons peuvent en de pareilles rencontres rendre la danse licite. Mais de danser, de sauter, mais s'agiter sans raison, par caprice, ou pour son seul plaisir, c'est ce qu'aucun Docteur ne sçauroit justifier, & encore beaucoup moins d'en faire une habitude. *Le même.*

En quelles rencontres on pourroit excuser ou justifier les danses.

On ne peut faire une coûtume du bal & de la danse sans en faire un peché. La perte du temps en est une preuve convaincante. L'on consume une partie de la vie pour apprendre à danser: l'on commence presque aussi-tôt qu'à marcher, & à peine peut-on former des pas, qu'on met les petits innocens à la gêne pour les dresser: on continuë dans la suite, & quelquefois jusques dans un âge qui devroit rougir de ces badineries; & comme la legereté, la vanité & l'interêt inventent de nouvelles danses, le monde ne seroit plus à la mode s'il ne les étudioit, s'il ne s'y rendoit maître, s'il ne prodiguoit beaucoup de temps à recevoir, à répeter, à retenir ces leçons inutiles: Les journées entieres ne sont pas assez longues pour se friser, pour se parer quand il faut aller au bal. On passe les nuits à danser, & à folatrer, après avoir employé les journées à ces vains ornemens, & les années à ces folles études, & la moitié de la vie se passe à apprendre à danser, & à danser en effet. Vous pouvez bien croire que Dieu n'a pas donné le temps, pour en faire de si honteuses profusions à un plaisir qu'on méprise quand le jugement est mœur. *Le même.*

La perte du temps est une raison suffisante pour ne pas faire une coûtume d'aller au bal.

Si vous faites un ordinaire du bal, vous répondrez à Dieu de toutes les ames qui s'y perdront par vôtre exemple. Vous n'ignorez pas la licence de toutes ces assemblées; vous avez entendu, vous avez peut-être vû, vous avez peut-être reconnu par vous-même, qu'elles sont les plus forts partis qui puissent attaquer l'innocence: en quelle conscience pourriez-vous persuader à tant de jeunes ames de se jetter entre les mains d'un si grand nombre d'ennemis, mais vous le faites par une persuasion plus criminelle? Vôtre exemple représente avec plus

Frequenter les bals & les danses, c'est commettre un peché de scandale.

de liberté & de force, ce que vôtre langue auroit horreur de prononcer. Chacun sçait, chacun dit que vous aimez le bal, puisque vous y allez si souvent; chacun conclut donc que le bal est innocent, qu'il est du nombre des choses indifférentes, puisqu'une personne de pieté comme vous, ne craint point d'y aller. *Le même.*

Quelque soin qu'on prenne d'éputer la comedie, elle est toûjours dangereuse.

Quelque soin que l'on prenne de séparer de la comedie & des Romans, ces images des déréglemens honteux, l'on n'en ôtera jamais le venin; puisque l'on y voit toûjours une vive représentation de cette attache passionnée des hommes envers les femmes, qui ne peut être innocente, & que l'on n'empêchera jamais que les femmes ne s'y remplissent du plaisir qu'il y a d'être aimées, & d'être adorées des hommes; ce qui n'est pas moins dangereux, ni moins contagieux pour elles, que les images des désordres visibles & criminels. C'est ce qui fait voir qu'il y a une infinité de femmes, qui se croyant innocentes, parce qu'elles ont en effet quelque horreur des vices grossiers, ne laissent pas d'être tres-criminelles devant Dieu, parce qu'elles sont bien aises de tenir dans le cœur des hommes, une place qui n'appartient qu'à Dieu seul. Elles sont bien aises qu'on s'attache à elles, qu'on les regarde non-seulement avec des sentimens d'estime, mais de tendresse, & souffrent qu'on la leur témoigne par ce langage prophane, qu'on appelle cajolerie. *Traité de la comedie par M. Nicole.*

Les personnes mondaines n'entendent pas volontiers parler contre le bal & les spectacles.

Ceux qui aiment les jeux, le bal, la comedie, les spectacles, & qui suivent le luxe & les vanitez du siécle, ne veulent point entendre traiter Chrétiennement ces matieres, afin de pecher plus librement & sans inquiétude. On a beau leur dire; qu'il y a des jeux deffendus, des spectacles & des assemblées dangereuses, ils s'en mocquent, ferment les yeux & se bouchent les oreilles pour ne point voir ni entendre toutes ces choses qui leur déplaisent. Je sçai avec saint Grégoire, qu'il y a des divertissemens permis, & que l'on peut prendre, comme on prend une medecine, pour purger le corps de ses mauvaises humeurs, & le rendre plus propre au travail. Mais nous entendons parler icy des divertissemens défendus. Comme sont les bals, les comedies & autres spectacles de cette nature, qui sont dangereux, & corrompent les bonnes mœurs. *M. de Cambrai livre intitulé: Instruction Chrétienne pour l'éducation des filles, ch. 13.*

La danse à été un exercice honteux & deffendu chez les peuples les plus polis.

La danse chez les Romains n'étoit pas permise aux honnêtes gens. Ce qui a fait dire au plus éloquent de leurs Orateurs, que c'étoit une espece d'yvresse défenduë aux personnes qui font profession de vertu; & c'est peut-être dans cette pensée, qu'un sçavant Ecrivain de nôtre siecle l'appelle une folie, qui passe de la tête jusqu'aux pieds. Neanmoins on peut dire à la honte de plusieurs meres Chrétiennes, que leurs filles sçavent plûtôt un pas de danse, que les principes de leur Religion, tant elles ont soin de les rendre agréables au monde. *Le même.*

Ridicule appareil d'une Dame de qualité, qui se dispose d'aller au bal.

Si vous entrez dans la chambre de cette personne qui se dispose d'aller au bal, vous la trouverez devant un miroir, le consultant sans cesse, environnée de filles de chambres, qui s'étudient à orner sa tête de frisures, de rubans, & le reste; elle pratique mille inventions pour attirer les yeux de l'assemblée, & Dieu veuille qu'elle n'ait point encore de plus mauvais desseins. Si elle a quelque défaut naturel, on supplée à tout; les poudres changent la couleur des cheveux; le fard unit le visage; le corps de jupes est plein d'artifice, pour corriger les défauts, & pour couvrir les difformitez de la taille: On charge ensuite le corps

de rubans, dont la diversité des couleurs repond à la diversité des passions. On met enfin mille autres agrémens, où l'on juge qu'ils auront de l'éclat. On étudie avec affectation ses démarches, ses regards, ses gestes, son discours, & généralement tout ce qu'on doit faire pour plaire au monde. *Le même.*

L'extérieur d'une fille mondaine ainsi parée pour aller au bal, montre assez clairement les différentes pensées de son ame; elle désire ardemment de plaire, sa prétention est d'attirer auprès de soy les jeunes gens les plus divertissans, les plus agréables, & les mieux faits, les plus enjoüez, & les plus galans. Elle se tient fiere, & prend un air de grandeur pour mieux faire valoir ce qu'elle croit avoir de beauté; elle ne sort de son logis qu'après s'être regardée & considérée plusieurs fois; elle cherche autour de soy des approbateurs; c'est-à-dire, en un mot, que cette superbe & dedaigneuse est toute remplie de vanité, de présomption, de vaine gloire. Voyons maintenant cette fille mondaine dans l'assemblée; elle n'est pas plûtôt assise, que ses yeux courent par-tout pour voir les autres, & sur le champ son cœur est saisi de jalousie contre les unes, & de mépris contre les autres; celles qui sont plus courtisées, excitent son envie, & si elle l'est plus que les autres, son orgüeil croît, & les regarde avec dedain, &c. *Le même.*

Les manieres ridicules & les intentions d'une fille mondaine qui va au bal.

Considérez deux personnes de différent sexe, qui dansent au milieu d'une nombreuse assemblée, l'une avance ou recule en cadence, l'autre la suit; chacun de son côté fait diverses postures de son corps; l'ame se répand toute par les yeux; on s'échauffe dans cet exercice; on cherche à se plaire l'un à l'autre, & on s'empresse de se rendre mutuellement des témoignages de l'estime & de l'affection dont on se trouve possedé. Dites-moy, tout cela est-il honnête? Cela est-il conforme à la modestie Chrétienne; oseroit-on deffendre & soûtenir comme innocent un exercice, qui ne respire qu'orgüeil & qu'impureté? Les privautez ausquelles la danse donne occasion par le mélange de deux sexes, ne donnent-ils pas un juste sujet de craindre pour la pudeur des filles qui s'y adonnent? Car quelles idées voulez-vous que tous ces commerces impriment dans l'imagination? Quelles pensées peuvent porter les objets dans l'esprit? Et quelles affections prétendez-vous que ces pensées formeront dans un cœur! J'ai de la confusion de les imaginer; & vous en devez avoir, d'y penser seulement sans le voir. *Le même.*

Les libertez & privautez immodestes qui se pratiquent dans les danses.

Qu'est-ce que les personnes du monde voyent dans un bal? Une assemblée de personnes agréables, bien mises, bien parées; qui ne songe qu'à se divertir, à prendre leurs plaisirs, & à contribuër au plaisir commun; ils y voyent des femmes & des filles, qui font tout ce qu'elles peuvent pour se faire admirer & pour plaire, & des hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les admirent, & qu'ils les aiment. Ils y voyent un spectacle qui flatte les sens, qui remplit leur esprit de vanitez, qui amolit leur cœur par le son des instrumens. Ainsi l'amour du monde & des créatures se glisse imperceptiblement dans le cœur de ceux qui se trouvent à un bal. *Le même.*

Ce que l'on voit dans un bal, y porte à la vanité, & à l'amour du monde.

Dites aux personnes mondaines que le bal est deffendu; parce que c'est presque toûjours l'écüeil de l'innocence, le tombeau de la pudeur, le théâtre de toutes les vanitez mondaines; que c'est un assemblage de tous les dangers du salut, le triomphe de toutes les passions, & un precis vif & picquant de toutes les tentations; que tout y est écüeil, tout y est poison: danses, instrumens,

Dangers qu'il y a dans le bal de perdre l'innocence & pourquoy

il n'eſt pas permis. objets, entretiens, aſſemblées, tout concourt à étouffer les ſentimens de pieté, à ſéduire & l'eſprit & le cœur: & que rien n'eſt plus oppoſé que le bal à l'eſprit du Chriſtianiſme: Avec quel mépris ſerez-vous écouté? Que de fades plaiſanteries ſur le prétendu réformateur? Que de gloſes ſur la morale outrée? Le temps viendra que ces jeunes perſonnes, ces libertins, ces gens du monde, condamneront avec indignation contre eux-mêmes, avec une eſpece d'horreur, tous ces prophanes divertiſſemens, mais en ſera-t-il temps? On n'attend pas même ſi tard pour condamner un divertiſſement ſi peu Chrétien. Le tumulte n'étourdit pas éternellement; il y a des intervalles de raiſon; & quelque affoiblie qu'elle ſoit dans un libertin, elle ne laiſſe pas de lui faire voir la malignité de ce qui lui plait, & de lui faire ſentir le poiſon de ce qui l'enchante. *Le P. Croiſet.*

Suite du même ſujet. Certes ſi les ſpectacles prophanes ſont défendus; ſi les aſſemblées mondaines ſont peu Chrétiennes; ſi l'on ne peut s'expoſer au péril ſans peché; ſi la ſureté n'eſt pas entiere dans la ſolitude; ſi l'Evangile eſt la régle des mœurs; ſi la pureté ſe flétrit par un ſeul regard; s'il ne faut qu'un ſeul déſir pour corrompre le cœur; ſi les Héros Chrétiens ont de la peine, même dans les deſerts de conſerver leur innocence, quel homme de bon ſens oſeroit dire qu'il eſt licite d'aller au bal? Quel homme raiſonnable peut conſerver l'eſprit Chrétien, & ne pas c n lamner ce divertiſſement prophane? *Le même.*

Sentimens d'un celebre Courtiſan ſur les bals. Je vous dirai que je n'ay jamais douté que les bals ne fuſſent trés-dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma raiſon qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; quoyque le témoignage des Peres de l'Egliſe ſoit bien fort, je tiens que ſur ce chapitre, celui d'un Courtiſan ſincere doit être d'un plus grand poids. Je ſçai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazards en ces lieux-là que d'autres; cependant les temperamens les plus froids s'y rechaufent, & ceux qui ſont aſſez glacez pour n'y être point émûs, n'y ayant aucun plaiſir, n'y vont point. Ainſi il n'eſt pas neceſſaire de les leur défendre; ils ſe les défendent aſſez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de la parure, & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaiſir, il eſt certain qu'on court grand hazard d'offenſer Dieu: Ce ne ſont d'ordinaire que de jeunes gens qui compoſent ces aſſemblées, leſquels ont aſſez de peine à réſiſter aux tentations dans la ſolitude; à plus forte raiſon dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danſe, échaufferoient des Anachoretes. Les vieillards qui pourroient ſe trouver dans les bals, ſans intereſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller; & les jeunes gens à qui la bienſéance le permettroit, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands périls. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au bal, quand on eſt Chrétien, & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais. *Extrait d'une lettre de M. de Buſſi à M. l'Evêque d'Autun.*

T.

TEMPS.

BON ET MAUVAIS EMPLOY du temps ; son prix ; perte du temps, &c.

AVERTISSEMENT.

En parlant du bon employ du temps, nous ne comprenons pas sous ce Titre, les bonnes œuvres, qui sont l'usage qu'on en doit faire ; ni l'oisiveté, qui est la cause la plus ordinaire de la perte qu'on en fait, ni du travail propre de nôtre état, qui en occupe la meilleure partie ; s'il est besoin de dire quelque chose de tout cela sur cette matiere, on pourra voir ces Sujets, aux lieux où nous les avons traitez ; nous parlerons donc seulement en général, du bon employ que nous devons faire du temps par rapport au salut.

Secondement. Comme le temps ne nous est donné que pour mériter & acquerir l'éternité bienheureuse ; & qu'après que ce temps est passé, nous ne pouvons plus acquerir de mérites, ni augmenter nôtre bonheur ; nous pouvons juger delà combien il est précieux ; que la perte en est irréparable ; de quelle importance il est de le bien employer ; quel est l'aveuglement de la plûpart des hommes qui en sont si prodigues ; & enfin, quel sera le regret que nous aurons un jour de l'avoir perdu, & mal employé.

Du reste, quoique ce Sujet paroisse un peu vague, il ne laissera pas d'être utile, & de fournir dequoi méditer sur le compte que nous rendrons un jour de chaque moment, & de l'usage que nous en aurons fait. Les Saints Peres ont jugé cette matiere importante, & si elle a donné lieu à de beaux & de nobles sentimens aux Philosophes payens, sur le passé qui ne retourne plus ; sur le peu de durée du présent, & sur l'incertitude de l'avenir ; elle est encore plus capable d'animer les Chrétiens, à travailler pour l'éternité, & à réparer le passé, par une vie plus sainte & plus fervente.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. APRE'S avoir supposé que rien n'est plus précieux, & ne nous doit être plus cher que le temps; & que cependant il n'y a rien dont on fasse moins d'état, & dont la perte nous soit moins sensible que le temps. On peut prendre pour sujet & pour partage d'un discours: 1°. Qu'il n'y a rien qu'on doive tâcher de mieux employer: 2°. Quel est l'usage que nous en devons faire, & pourquoi le temps nous est donné.

Premiere Partie. Qu'il n'y a rien que nous devrions nous efforcer de mieux employer; 1°. Parce que c'est l'unique bien, qui soit proprement à nous, & dont nous pouvons disposer. Nous ne devons donc pas souffrir qu'on nous le ravisse, en nous le faisant perdre en des entretiens, des visites, & des occupations frivoles & inutiles, qui nous l'enlevent heure à heure, jour à *jour*, & qui à la fin de nôtre vie nous l'auront fait perdre tout entier. Nous devons être jaloux de le ménager, comme nous le sommes de nôtre vie, dont il est la mesure, &c. 2°. Nous devons être soigneux de le bien employer, parce qu'il n'y a pas un seul moment, auquel nous ne puissions gagner une éternité de bonheur, toute entiere, croître en grace & en charité, & acquerir autant de couronnes dans le Ciel; nous sommes donc bien insensibles à nos propres interêts, ou plûtôt bien aveugles, si nous l'employons à nous divertir, ou en des occupations inutiles. 3°. Parce que ce temps si précieux, passe bien vîte, & nous échappe insensiblement, sans que nous puissions le retenir: & quand il est passé, il n'est plus en nôtre pouvoir de le rappeller; il est à nôtre égard, comme s'il n'avoit jamais été. Y a-t-il donc une négligence pareille, à celle que nous témoignons à le laisser perdre? &c. 4°. Ajoûtez que ce temps si précieux & si court, qui passe si vîte, est encore irrévocable de sa nature; & ainsi le mérite que nous aurions pû acquérir pendant ce temps, est irréparablement perdu pour nous; & nous ne sçavons même si nous aurons d'autre temps, pour travailler à nôtre salut; d'où il faut conclure de quelle importance il est d'en faire un bon & saint usage pendant que nous l'avons.

Seconde Partie. Mais quel est-il ce bon usage que nous devons faire du temps, & à quoi doit-il indispensablement être employé? C'est ce qui est difficile de concevoir, puisqu'il n'y a point de Chrétien qui ne sçache pourquoi il est au monde; & par conséquent à quoi doit être employé tout le temps de sa vie: cependant comme il n'y a rien qu'on oublie plus, & plus facilement, pour en retracer le souvenir, je dis que l'usage qu'un Chrétien doit faire du temps, c'est de l'employer pour les mêmes fins, pour lesquelles le Créateur nous l'a donné; 1°. Il est constant que le temps ne nous est donné, que pour travailler à nôtre salut; d'où il s'ensuit que tous nos projets, toutes nos entreprises, toutes nos actions, qui n'ont point de rapport à cette fin, sont inutiles

inutiles pour l'éternité ; & par conséquent, quoique ce soit que nous fassions, si nous le faisons en cette vûë, c'est un temps absolument perdu pour nous ; surquoi nous pouvons voir & examiner sérieusement, à quoi nous avons passé tant d'années de nôtre vie ; ce que nous avons fait pour Dieu & pour le Ciel ; quelles vertus nous avons acquises ; quelles bonnes œuvres nous avons pratiquées. Hélas ! qu'il se trouvera peu de choses, que nous ayons faites pour nôtre salut ; & par conséquent, peu de temps employé, comme il le doit être.
2°. Il faut être bien persuadé, que Dieu, qui par justice, pouvoit nous priver du temps à venir, en punition du passé, que nous avons laissé perdre, nous prolonge nos jours par une pure misericorde & un effet de sa bonté, afin de nous donner le temps d'expier le mal que nous avons commis, en abusant du temps ; & qu'ainsi le temps nous est donné pour faire pénitence du passé ; c'est donc l'usage que nous en devons faire, pour rétablir l'affaire de nôtre salut.
3°. Comme nous n'acquerons le bonheur éternel, auquel Dieu nous a destinez, que par nos bonnes actions & nos bonnes œuvres, puisque c'est la recompense qui leur est promise, il est hors de doute que c'est un pur effet de sa bonté, de nous accorder le temps, les graces, & les occasions de la mériter. C'est donc à quoi le temps doit être employé ; puisque ce n'est que durant le temps de cette vie, que nous pouvons travailler pour cette fin ; & si nous laissons couler & échaper ce temps, qui est justement appellé le temps du salut, nous ne pouvons le recouvrer pendant une éternité toute entiere. Mais en quoi éclate particulierement la liberalité de Dieu à nôtre égard, c'est que si nous ménageons ce temps si précieux, il n'y aura pas un seul moment de perdu pour nous ; parce qu'il n'y aura pas une seule action, pour vile qu'elle soit, en toute nôtre vie, que nous ne puissions relever par de saints motifs, & par ce moyen mériter à chaque moment cette bienheureuse éternité, &c.

SUR la perte du temps, à laquelle la plûpart des hommes sont peu sensibles. II.

1°. La perte du temps passé, est une perte que nous devons regretter & pleurer le reste de nôtre vie, par une sincere pénitence ; parce que c'est le seul moyen de la reparer.

2°. La perte du temps est une perte, que ceux qui en sont maintenant prodigues, regretteront pendant toute l'éternité ; mais inutilement & sans fruit.

SUR la même perte du temps. III

1°. La perte du temps, est de toutes les pertes celle qui nous est la moins sensible ; parce que nous nous imaginons que le temps ne nous peut manquer ; illusion qui est cause qu'on différe toûjours de se corriger, de se convertir, de changer de conduite, & qu'on continuë toûjours ses désordres.

2°. La perte du temps est celle qui nous est la plus préjudiciable ; parce que par-là, on ne fait rien pour son ame, l'on n'acquiert aucun mérite pour l'autre vie ; & de plus, par cette inutilité de toutes nos actions, on perd tout droit à l'éternité bienheureuse, qui n'est dûë qu'à ceux qui auront bien employé le temps.

1°. IL faut reparer le temps passé ; & si vous voulez sçavoir comment : IV.

Premierement ; par un sincere regret de l'avoir mal employé ; car ce regret, s'il est véritable, ne peut manquer d'en faire faire pénitence. Secondement ; par des œuvres de surérogation. Nous n'avons pas fait ce que nous devions, & à quoi nous étions obligez alors. Peut-on mieux réparer ce temps, que de faire maintenant plus, qu'on n'exigeoit de nous, si nous en avions toûjours fait un bon usage. Troisiémement ; en faisant les choses d'obligation, & en nous acquittant de nos devoirs avec plus de ferveur & d'exactitude.

2°. Il faut en second lieu régler l'avenir, en partageant nôtre temps entre ce que nous devons rendre à Dieu, au prochain, & à nous-mêmes, en observant ces trois régles. La premiere ; de ne retrancher jamais rien de ce que nous devons à Dieu. La seconde ; de ne point donner tellement son temps aux autres, comme font quantité de personnes, qu'on n'en reserve une bonne partie pour vacquer à soi-même, & à son salut. La troisiéme ; ne donner que le temps nécessaire à nos besoins & à nos affaires temporelles, & ne pas s'y livrer entierement.

V. Sur l'usage que nous devons faire du temps avenir.

1°. A l'égard du passé ; quoiqu'il ne soit plus en nôtre pouvoir, nous pouvons le racheter, & en tirer des instructions pour l'avenir, & recompenser la perte que nous en avons faire.

2°. A l'égard du présent ; il faut l'employer à faire le bien, & voir ce qui nous manque, & ce que nous devons acquerir.

3°. A l'égard de l'avenir ; il faut le prévoir par prudence, & user de précaution pour éviter les dangers de se perdre éternellement.

VI. Ces trois Propositions peuvent faire le partage d'un bon discours.

La premiere. Qu'il n'y a rien qui nous doive être plus cher que le temps. 1°. Il nous doit être précieux à l'égal de nôtre vie même, dont il est la mesure. 2°. Comme le seul durant lequel l'on peut mériter le Ciel, & travailler pour son salut ; d'où l'on peut juger avec quel soin il faut le ménager. 3°. Nous devons le regarder comme un singulier bienfait de la miséricorde de Dieu, qui par-là nous donne le moyen d'expier nos pechez, de nous reconcilier avec la divine Majesté, puisque la pénitence ne se peut faire que durant le temps de la vie, & outre cela, le moyen d'acquerir à chaque moment de nouveaux mérites & de nouvelles couronnes pour le Ciel.

La seconde Proposition. Il n'y a rien de plus aisé à perdre, & de la perte dequoi l'on se mette moins en peine, que de la perte du temps : 1°. On le perd, en ne faisant rien, par une oisiveté criminelle. 2°. En faisant le mal, & passant la plus grande partie dans l'iniquité, des injustices, & toutes sortes de désordres. 3°. En s'occupant de bagatelles, de choses frivoles & inutiles. 4°. En faisant toute autre chose que ce qu'on doit faire, &c.

La troisiéme. Il n'y a rien dont la perte nous doit être plus sensible que celle du temps. 1°. Parce qu'elle est grande en elle-même ; car on se prive des graces & des mérites que l'on pourroit acquerir, en s'occupant saintement. 2°. Elle est irréparable ; comment & en quel sens. 3°. Elle entraîne avec elle la perte éternelle du souverain bien, en nous faisant perdre l'éternité bienheureuse.

VII. Comme il sera inutile de connoître l'importance du temps, lorsque nous n'en aurons plus, usons de celui que nous avons d'une maniere à ne le pas

regretter, quand il sera passé. Pour cela il faut considérer :

1°. L'inutilité de nôtre vie passée.

2°. La brieveté de nôtre vie présente.

3°. L'incertitude de nôtre vie future. *Le P. de la Ruë, dans les Sermons imprimez sous son nom.*

1°. De tous les biens de ce monde, le temps est celui dont on est le plus prodigue, quoique ce soit la chose que nous avons le plus d'interêt de ménager. On le donne aux divertissemens, aux affaires temporelles, aux visites, aux conversations inutiles, aux intrigues, &c. Et combien peu en reserve-t-on pour soy, & pour l'unique affaire pour laquelle nous sommes au monde. VIII.

2°. Il est aisé de bien ménager le temps, en assignant à chaque chose l'ordre & le temps nécessaires, aux trois sortes d'occupations qui partagent toute nôtre vie : sçavoir, celles qui regardent les besoins de la vie même ; comme le repas, le repos, les divertissemens, &c. Celles qui regardent les devoirs de nôtre état, nos emplois, nos affaires publiques & domestiques ; & enfin les devoirs de la Religion. Le temps ne peut être mieux employé, que de s'acquitter chrétiennement de toutes ces obligations.

On dit d'ordinaire que le temps est un grand maître, qui nous instruit pour les affaires ; mais ajoûtons qu'il est encore pour le salut.

1°. Le passé nous instruit, en nous faisant connoître à quoi nous avons manqué pour le corriger, & ce que nous avons omis pour nous rendre plus vigilans. IX.

2°. Le présent par sa rapidité & sa brieveté, nous avertit de porter nos pensées à ce qui est solide, fixe, & éternel.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Saint Augustin, *lib.* 11. *Confess. c.* 14. *&* 15. parle en Philosophe de la nature du temps & de ses parties, & s'efforce d'exprimer ce qu'il en conçoit. Les Saints Peres.

Le même, *l.* 11. *de Civit. cap.* 6. montre la différence qu'il y a entre le temps & l'éternité.

Le même, sur le Pseaume 38. montre combien le temps est inconstant, changeant, & jamais le même.

Le même, *l.* 50. *Homil. Homil.* 1. *&* 10. explique ce que c'est que racheter le temps.

Le même, *de Verbis Apost. Serm.* 26. montre de quelle maniere il faut racheter ce temps.

Saint Jérôme, *in Epist. ad Galatas*, traite assez au long, du bon usage qu'il faut faire du temps.

Le même, sur ces paroles de l'Apôtre : *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt*, montre comment on peut le racheter.

Saint Basile, *in lib. Moral. sentent.* montre qu'après cette vie, il n'y aura plus de temps pour faire de bonnes actions, & satisfaire pour le passé.

Saint Bernard, *Serm. de Tripl. custod.* déplore l'aveuglement de ceux qui comptent pour rien la perte d'une heure de temps.

Les Livres spirituels & autres.

Le P. Haineuve, seconde partie de l'Ordre, discours 6. sect. 5.

Le P. Chahu, livre intitulé : *La science du salut*, Traité de la poursuite du bien, art. 14. où il parle de la brieveté de cette vie, & du peu de temps que nous avons à y souffrir.

Le P. Croiset, tome second de ses Retraites, pour un jour de chaque mois de l'année.

Raynerius de Pisis. *Titulo Tempus.*

Drexellius, *in auri fodinâ.*

Le Pere Loüis François d'Argentan Capucin, livre intitulé : *Conférences Théologiques sur les grandeurs de Dieu*, Conférence onziéme ; où il traite de l'éternité de Dieu, & où il prend occasion de parler du temps.

Livre intitulé : *La vie reglée dans le monde*, où dans un chapitre particulier il parle de la vîtesse du temps, & de l'usage que la plûpart des hommes en font.

Le P. Nepveu, livre intitulé : *Préparation à la mort*, *septiéme vérité* ; où il montre que rien n'est ni plus vil, ni plus précieux que le temps, par rapport aux choses temporelles, &c.

Le même, dans ses Réflexions Chrétiennes, pour chaque jour de l'année, tome 3. & 4.

Petrarque, a un fort bel Entretien sur le temps & sur l'éternité.

Seneque en plusieurs de ses lettres, dit des choses tres-belles & tres-remarquables sur le temps, & dont les Prédicateurs ne font point de difficulté de se servir.

Les Prédicateurs recens.

Le P. de Lingendes, dans son Carême, Sermon pour le Mardy de la semaine sainte, donne de tres-belles & tres-solides considérations ou réflexions sur le temps passé, présent & avenir.

Matthias Faber, sur la fête de sainte Catherine, le Sermon sixiéme est tout entier du temps, & du bon employ qu'on en doit faire.

M. Biroat, parmi quelques Sermons qu'il a faits sur les Dimanches de l'année, en a un sur le temps.

Le P. le Jeune, Sermon 44. sur le bon usage du temps.

L'Abbé de Monmorel, dans l'Homelie pour le jour de la Circoncision.

Le P. de la Ruë, dans les Sermons qu'on a imprimez sous son nom, a deux Sermons sur le temps.

Le P. Grizel, dans son Avent, intitulé : *Balthazar*, Sermon douziéme, parle de la brieveté de nôtre vie, & de la vîtesse du temps.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le Mardy de la cinquiéme Semaine de Carême ; montre que le temps est la mesure de nôtre vie, & en quelque maniere, la mesure de nôtre éternité ; surquoi il fait plusieurs réflexions.

Tous ceux qui ont parlé de l'Oisiveté & du travail, ont aussi parlé du temps. Nous les avons cité au Titre de l'Oisiveté.

Bufée, *Titulo Otium.*
Grenade, *Titul. Otium.*
Labatha, *Titul. Tempus & Otium.*
Lohner, *Titul. Tempus.*
Polianthea Sacra, *Titul. Tempus.*

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Breves dies hominis sunt. Jobi 14.

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore. Ibidem.

Dies mei velociores cursore. Jobi 9.

Menses vacuos, & noctes laboriosas enumeravi mihi. Jobi 7.

Dies pleni invenientur in eis. Psalm. 72.

Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesterna quæ præteriit, & custodia in nocte, quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt. Psalm. 89.

Omnes dies nostri defecerunt. Ibidem.

Ecce mensurabiles posuisti dies meos. Psalm. 38.

Homo vanitati similis factus est, dies ejus sicut umbra prætereunt. Psalm. 143.

Viri sanguinum & dolosi non dimidiabunt dies suos. Psalm. 54.

Ne glorieris in crastinum, ignorans quid superventura pariat dies. Proverb. 27.

Omnia tempus habent, & suis spatiis transeunt universa sub Cœlo. Eccles. 3.

Sicut pisces capiuntur hamo, & sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo. Eccles. 9.

Consummatus in brevi, explevit tempora multa. Sapient. 4.

Senectus venerabilis est, non diuturna, neque annorum numero computata. Ibidem.

Cani sunt sensus hominis, & ætas senectutis vita immaculata. Ibidem.

Pertransierunt, dies quasi naves poma portantes, sicut aquila volans ad escam. Jobi 9.

Transierunt omnia illa, tanquam umbra, & tanquam nuntius percurrens, & tanquam navis, quæ pertransit fluctuantem aquam, aut tanquam avis, quæ trans-

Les jours destinez à la vie des hommes sont courts.

L'homme né d'une femme, dont la vie est bornée à fort peu de temps.

Mes jours passent plus vite qu'un courrier.

J'ai compté des mois vuides, & des nuits dans un travail infructueux.

On comptera des jours pleins dans la vie de ces personnes.

Mille ans, Seigneur, devant vos yeux, sont comme le jour d'hier qui est passé, & comme une veille de la nuit, ce qui est compté pour rien; les années des hommes passeront de la sorte.

Tous nos jours se sont écoulez.

Voicy, Seigneur, que vous avez mesuré les jours de ma vie.

L'homme est semblable à la vanité même, ses jours passent comme une ombre.

Les hommes sanguinaires & de mauvaise foy, ne rempliront pas la moitié de leurs jours.

Ne vous glorifiez point du jour de demain, puisque vous ignorez ce que le jour qui est à venir produira.

Toutes choses ont leur temps, & tout passe sous le Ciel, dans l'espace qui lui est limité.

Comme les poissons sont pris à l'hameçon, & les oiseaux au filet; ainsi sont pris les hommes au temps mauvais, quand il arrive sans qu'ils l'ayent prévû.

Ayant bientôt achevé sa course, il a rempli un long espace de temps.

La vieillesse est vénérable, non celle qui se compte par le nombre des jours & des années.

Le bon sens de l'homme, & la vie sans tache, est proprement l'âge de la vieillesse.

Mes jours se sont passez comme des navires qui portent des fruits, & comme l'aigle qui vient fondre sur sa proye.

Toutes ces choses sont passées comme l'ombre, comme un messager qui court, & comme le navire qui fend les flots de l'eau; ou comme l'oiseau qui vole dans l'air; ou comme la flèche

volat in aëre... aut tanquam sagitta emissa in locum destinatum. Sapient. 5.

qui est décochée, va au lieu & au but qui lui est destiné.

Omni negotio tempus inest & opportunitas Eccli. 8.

Il y a un temps & une occasion propre pour toutes sortes d'affaires.

Umbra transitus est tempus nostrum. Sapient. 2.

Le temps de nôtre vie, est comme le passage d'une ombre.

Nescit homo quod tempus præteriet, & mors appropinquet. Eccli. 11.

L'homme ignore que le temps passera, & que la mort approche.

Ne defrauderis à die bono, & particula boni doni non te prætereat. Eccli. 14.

Ne soyez point frustré par vôtre faute, du bien que produit un jour de bonheur, & ne perdez pas la moindre partie d'un si beau présent.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isaïe 38.

Je repasserai dans mon esprit toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon ame.

Vocabit adversùm me tempus. Thren. 1.

Dieu produira contre moy le temps.

Ambulate dum lucem habetis, ut vos tenebræ non comprehendant. Joan. 12.

Marchez pendant que vous avez la lumiére, de peur que les ténébres ne vous surprennent.

Non est vestrum nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in suâ potestate. Act. 1.

Ce n'est pas à vous à sçavoir les temps & les momens que le Pere a mis en sa puissance.

Tempus breve est, reliquum est ut qui utantur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7.

Le temps est court, & ainsi, que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe.

Hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere. Ad Rom. 13.

Nous sçavons que le temps presse, & que l'heure est déja venuë de nous reveiller de nôtre assoupissement.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. 2. ad Corinth. 6.

Voicy maintenant le temps favorable, voicy maintenant le temps de salut.

Dum tempus habemus operemur bonum. Ad Galat. 6.

Faisons maintenant le bien pendant que nous en avons le temps.

Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5.

En rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais.

Sufficit præteritum tempus ad voluntatem gentium consummandam. 1. Petri 4.

Il vous doit suffire que dans le temps passé vous vous êtes abandonnez aux mêmes passions que les payens.

Juravit per Deum viventem, quia tempus non erit amplius. Apocal. 10.

Il jura par le Dieu vivant, qu'il n'y auroit plus de temps.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. Luc. 5.

Après avoir travaillé toute la nuit, nous n'avons rien pris.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le premier homme fut privé de l'immortalité pour son peché, & le temps de sa vie fut limité.

ON sçait assez que le premier homme, s'il fût demeuré dans l'état d'innocence, où Dieu l'avoit créé, n'eût point été sujet aux loix de la mort: *Deus creavit hominem inexterminabilem.* Non, que cela lui fût dû par la condition de sa nature; mais par un privilége & un bienfait singulier de la bonté du Créateur, comme parle saint Augustin; il fut privé de cet avantage, lui & toute sa postérité, en punition de son peché; & dès-lors Dieu détermina le temps de sa vie, & la durée de ses jours. Ainsi, comme c'est par le peché (*Sapient. 2.*) que la mort est entrée dans le monde, dit saint Paul, c'est aussi ensuite de ce premier peché, que le nombre des années de la vie a été compté, & arrêté par la Providence; ensorte qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme mortel, d'étendre ou de passer les bornes de ce temps (*Jobi, c. 14.*): *Breves dies hominis sunt, & numerus*

menfium ejus apud te eft, ftatuifti terminos ejus, qui præteriri non poterunt.

Les hommes des premiers fiécles, ont eu cet avantage fur nous,qu'ils vivoient beaucoup plus long-temps, & qu'ils comptoient affez communément les huit & neuf cens ans de vie ; au lieu qu'il s'en trouve peu aujourd'hui, qui puiffent compter un fiécle. Saint Jérôme en apporte pour raifon ; Que les pechez des hommes ont reduit ce grand âge à peu d'années : *Humanæ vitæ brevitas damnatio delictorum eft.* Auffi voyons-nous que Dieu abbregea ce temps après le déluge, de plus de la moitié ; & dans la fuite des fiécles, l'idolâtrie s'étant répanduë prefque par toutes les nations, Dieu a encore retranché fi notablement la mefure de ce temps, qu'on ne peut douter que les pechez n'abbregent encore les jours, que naturellement nous pourrions vivre : *Quod labentia in vitium fæcula teftantur*, dit ce faint Docteur.

Raifon pourquoi dans les premiers fiécles, les hommes vivoient plus long-temps qu'ils ne vivent aujourd'hui.

Hieronym. Epift. 21.

L'Ecriture femble ne compter l'âge des hommes que par le mérite & les bonnes actions, & oublier le temps perdu, ou employé dans le crime, comme s'il étoit rayé & effacé ; ou comme s'il n'avoit jamais été : delà vient qu'elle appelle enfant un vieillard de cent ans : *Puer centum annorum.* Parce que ces perfonnes, qui ont mal vécu durant un fi grand nombre d'années, n'ont rien de la vieilleffe, que les rides & les infirmitez. Si un Hiftorien prophane avoit fait l'hiftoire du regne de Saül, il n'auroit pas manqué de dire, qu'il auroit regné quarante ans fur la Judée ; parce que comptant les années par la courfe du foleil, il auroit trouvé qu'il a été auffi long-temps fur le trône ; mais le Saint-Efprit fe fert d'une autre régle, & d'une autre mefure, qui eft celle des vertus ; & il a voulu qu'on ne comptât que deux ans de fon regne, parce qu'il n'a vécu faintement & en homme de bien, que deux ans.

L'exemple de Saül montre que l'Ecriture ne compte l'âge des hommes que par les vertus & les mérites.

Eliphaz, l'un des amis de Job, prédit à ce faint homme, qu'il mourroit dans une extrême vieilleffe, en lui difant qu'il entreroit dans le tombeau plein de jours, & rempli de mérites, comme le froment que l'on a moiffonné en fa faifon : *Ingredieris in abundantiâ fepulchrum, ficut infertur acervus tritici in tempore fuo.* C'eft fans doute l'image de l'heureufe mort des juftes, à qui la vie eft prolongée, pour recompenfe de leurs bonnes œuvres, c'eft-à-dire, felon l'interpretation des Saints Peres ; que Job, qui étoit un Prince pieux, jufte, & grand ferviteur de Dieu, comme il eft appellé dans l'Ecriture, entreroit dans le tombeau,comme le bled que l'on ne coupe pas quand il eft en herbe, mais quand il eft meur : ce qui vouloit dire, que ce Prince fi vertueux, & fi chéri de Dieu, ne mourroit point avant le temps ; mais après avoir vécu autant que la nature le demandoit. En effet, il eft écrit qu'il vécut longues années ; & comme parle l'Ecriture, plein de jours. Au lieu que le même Eliphaz, parlant d'un Prince impie, dit qu'il périra avant que fes jours foient remplis : *Antequam dies ejus impleantur, peribit.*

L'exemple de Job montre que Dieu prolonge fouvent la vie aux gens de bien.

Jobi c. 5.

Jobi c. 15.

L'arrêt de mort porté contre Baltazar, & qui fut écrit fur la muraille de fa fale, contenoit le retranchement des jours qu'il avoit à vivre & à regner, en punition de fes crimes : *Numeratum eft, appenfum eft.* Exemple qui montre que pour de certains pechez, commis par certaines perfonnes, Dieu retranche les jours de leur vie, & avance l'heure de leur mort ; fans avoir égard ni à leur qualité, ni à l'éclat de leur dignité, de leur naiffance, ni de leur fortune ; exemple qui juftifie ce que le Prophete Royal a dit long-temps

La mort funefte de Baltazar montre que Dieu abbrege les jours des impies, en punition de leurs crimes.

Daniel. 5.

Psalm. 54. auparavant : *Viri sanguinum & dolosi non dimidiabunt dies suos.* Exemple enfin qui doit avertir tous les grands, qu'il ne feront pas toûjours les petits dieux sur la terre, & s'ils abusent de leur puissance, Dieu exercera sur eux la sienne, en les enlevant de ce monde avant le temps.

L'exemple du Roy Sédecias fait voir la même vérité. *Ezechiel. 21.* Nous lisons à peu près la même chose du Roy Sédecias, qui fut un des plus impies Monarques qui ait gouverné le peuple de Dieu. Le Prophete Ezechiel lui annonça que l'heure de sa mort étoit venuë, & ajoûta que c'étoit son iniquité & ses impietez qui avoient abregé le nombre de ses jours, & qui avoient prononcé son arrêt : *Impie dux Israël, cujus venit dies in tempore iniquitatis præfinita.* Impie Roy d'Israël, le jour de ta mort est venu, avancé par tes iniquitez ausquelles tu as mis le comble.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.

Explication de ces paroles de saint Paul, que les jours sont mauvais. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5.* Quand l'Apôtre saint Paul nous asûre qu'il y a de mauvais jours, il ne faut pas nous imaginer qu'il veüille dire que ces jours sont mauvais par eux-mêmes ; il sçavoit bien que Dieu est l'autheur de tous les temps : & soit que nous considérions le temps, comme la durée du mouvement ; ou comme la mesure même du mouvement du soleil. Saint Paul ne pouvoit dire, ni croire que le temps est mauvais de lui-même ; puisque Dieu n'a rien fait, & ne peut rien faire que de tres-bon. Saint Augustin dit que c'est la misére, ou la malice des hommes qui rendent les jours mauvais : *Dies malos duæ res faciunt, miseria hominum & malitia.* *Serm. 24. de Verbis Apost.* Nous disons que les temps sont mauvais à cause de la disette, à cause des maladies, ou des guerres ; un malade nomme le jour de son accès, son mauvais jour ; un voyageur fatigué de la pluye, dit qu'il fait mauvais temps. Mais il ne tient qu'à nous de changer ces mauvais jours & ces mauvais temps, en de tres-bons, par nôtre patience, & par les autres vertus ; ces temps nous serviront même, si nous en usons bien, pour acquerir une éternité bienheureuse. La malice des hommes rend les jours mauvais en deux manieres ; ils sont mauvais, si nous les employons à faire ce que nous ne devons pas ; ils sont mauvais, si nous ne les employons pas à faire ce que nous devons ; ils sont perdus pour nous de l'une & de l'autre de ces deux manieres, & ils deviennent de plus les causes de nôtre perte. Et c'est en ce sens que l'Apôtre nous ordonne de les racheter ; c'est-à-dire, de reparer la perte du temps passé, par un bon usage de celui qui nous reste.

Le temps nous semble long, quand il est avenir, & court, quand il est passé. *Mille anni tanquam dies hesterna quæ præteriit. Psalm. 89.* David exprime admirablement ses sentimens sur la brieveté du temps. Mille ans, dit-il, dès-là qu'ils sont passez, ne nous paroissent que comme le jour d'hier qui vient de passer : *Quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt.* Aussi toutes les années de nôtre vie, quelque longue qu'elle soit, quand ils seront passez, seront à nôtre égard, comme s'ils n'avoient point été. Ainsi, quand nous serons à la fin de nôtre vie, & que nous jetterons les yeux sur toute la course de nos années. O que nous trouverons court alors, ce qui nous semble peut-être maintenant d'une vaste étenduë ; parce que nous n'en voyons pas la fin. La raison de cecy est, que quand le temps est passé, nous le voyons tout ensemble,

ble, le commencement & la fin, & d'une simple vûë raprochant ces deux extremitez, nous ne mesurons pas la distance qui les separe. Au lieu que quand nous considérons le temps à venir, nous en comptons les années l'une après l'autre, qui se succedent, & qui se déplient sans en voir le bout.

Homo vanitati similis factus est, dies ejus sicut umbra prætereunt. Psal. 143. L'homme n'est que vanité, & ses jours se passent plus vite que l'ombre. On ne pouvoit trouver une comparaison plus naturelle & plus juste pour exprimer le peu de durée de nôtre vie, & la vanité de tous les biens, qui en font la commodité & l'agrément; l'ombre se dissipe & s'évanoüit aussi-tôt que la lumiere paroit; l'ombre suit & égale le mouvement du corps qui marche, ou qui est emporté avec rapidité: Ainsi la vie de l'homme s'écoule aussi vite que se meuvent les Astres, qui font la mesure de la durée de ses jours. De plus les jours de sa vie passent comme l'ombre, qui ne laisse après soy aucune trace, ni aucun vestige dans le lieu, par où elle a passé. De même il ne reste rien à l'homme à la fin de sa vie, de tous les vains projets qui l'ont occupé, ses richesses, ses dignitez, ses plaisirs disparoissent comme l'ombre. C'est le témoignage qu'en rendent dans le livre de la Sagesse, ceux qui y ont été le plus attachez, ou qui en ont joüi plus long-temps. *Transierunt omnia tanquam umbra.* Il ne reste que le regret d'avoir employé tant de temps, essuyé tant de fatigues, pour des choses qui ont si-tôt échappé. Falloit-il nous tant tourmenter pour des biens si périssables, & si fragiles? Falloit-il prendre tant de peines pour en recüeillir si peu de fruit? Que nous avons été insensez d'établir nôtre joye & nôtre repos en des choses, qu'il nous a fallu quitter avec la vie?

La vie de l'homme, comparée à l'ombre.

Videte quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes redimentes tempus. Ad Ephes. 5. Nous voyons par ces paroles, selon le sentiment de saint Paul, qu'il n'y a que les insensez, qui se soucient peu de perdre le temps; mais que ceux qui ont plus de jugement, & qui sont les plus sages en sont les meilleurs ménagers. En effet, n'est-ce pas le trait de la plus grande folie qui soit au monde, qu'un homme, qui sçait d'un côté par la foy, que le moindre degré de grace est plus précieux que tout ce qu'il y a dans la nature, & que le moindre degré de gloire surpasse tout ce que nôtre esprit se peut imaginer de grand, & qui est assûré d'ailleurs, qu'il n'y a point de moment de sa vie qu'il ne puisse faire ce gain si considérable, & cependant qu'il refuse & qu'il méprise tant de belles occasions de devenir riche, heureux & content durant toute l'éternité, pour ne pouvoir se résoudre à prendre un peu de peine & de soin, à s'acquitter de son employ, ou à faire de bonnes œuvres. Hé, bon Dieu! d'où vient que nous sommes si mauvais ménagers du temps, où nous pouvons acquerir de si grands biens; d'où vient que nous nous laissons enlever tant d'occasions de mériter.

C'est le haut point de la sagesse de sçavoir bien employer le temps.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus suis. Ps. 75. Ce n'est pas sans raison que le Prophete Royal compare le temps passé au sommeil, quand il dit que les riches se sont endormis, & que le temps, comme un torrent impétueux, leur a arraché les biens qu'ils croyoient trouver. Car quoyque le temps semble être nôtre seul bien, c'est lui cependant qui nous ravit tous les autres. 1°. Il nous ôte le charme de l'objet. 2°. Il nous ôte l'ob-

Le temps passé est comparé au sommeil, après lequel nous ne trouvons

rien de tout ce que nous nous imaginions posséder. jet même. La chose cesse d'être agréable ; ensuite elle cesse d'être absolument ; & enfin elle cesse d'être dans le souvenir. Ce qu'il y a de plus doux dans ces objets, & ce qui nous charme plus agréablement est aussi ce qu'il y a de plus fragile. Le plaisir cesse d'être presqu'aussi-tôt qu'il commence ; peu de temps après il n'est plus rien du tout, & si le souvenir nous en reste, de quelle maniere reste-t-il ?

Le temps à venir est incertain, & nous est tout à-fait inconnu. *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater meus posuit in suâ potestate. Act.* 1. Il ne faut point se fier sur le temps qui est incertain, & qu'il ne nous appartient pas de connoître, disoit JESUS-CHRIST à ses Disciples. Demain depend aussi peu de moy que le jour de ma naissance. Je suis venu au monde lorsque Dieu l'a voulu, personne ne le sçavoit, j'en sortirai quand il voudra, personne ne le sçait. Ce jour est déterminé dans les idées de Dieu ; mais il est incertain à mon égard. Je dois mourir, c'est un arrêt infaillible ; quand est-ce que je mourrai, je ne puis sçavoir. Or d'un hazard en faire une loy, d'un peut-être en faire toute la conduite d'une fortune éternelle, c'est avoir perdu le sens. C'est pourtant la conduite des hommes. J'irai, je ferai, je négotierai, je bâtirai, toute la vie roule sur ces projets, & l'on se fait toûjours sans raison, une belle idée d'une vie future ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cela arrive encore plus ordinairement en matiere de salut. Quand je serai dégoûté du monde, quand un âge avancé m'aura privé des plaisirs de la vie ; mais de faire penitence à present, c'est à quoy je ne songe pas.

A la fin de nôtre vie, il n'y aura plus de temps pour nous. *Juravit per Deum viventem, tempus non erit amplius. Apoc.* 10. Quel accablement à la mort, de voir l'Ange de l'Apocalypse, appuyé un pied sur la terre, & l'autre sur la mer, jurant par le Dieu vivant, qu'il n'y aura plus de temps : *Et tempus non erit amplius.* C'est ce qui vous arrivera quelque jour. Pensée accablante ! Quoy ? il n'y aura plus de temps pour moy ! je touche à cette borne fatale de l'éternité, & je ne puis la reculer ? J'ay vécu quarante & cinquante ans, que de temps passé & perdu ! Et de tout ce temps il n'y en a plus pour moy. J'ay abusé de tous ces momens, & cependant je n'ay rien réparé, je n'ay rien menagé, je n'ay rien apprehendé ! Il faudroit satisfaire à Dieu pour une négligence si criminelle, & il ne me reste plus de temps ! Je voy une affreuse éternité qui s'offre à moy, & qui m'expose toutes les peines, qu'elle prepare aux pécheurs impenitens ; mais cette éternité n'est pas un temps propre à s'acquiter de ses dettes : mais un temps, où l'on paye l'abus qu'on y a fait de celui qui est passé.

Il faut travailler durant cette vie, parce qu'après, sera le temps de la nuit où l'on ne pourra rien faire. *Veniet nox quando nemo potest operari. Joan.* 9. Si le temps que nous avons à vivre étoit d'une immense durée, nous en pourrions laisser écouler une partie ; mais il passe trop vîte, & d'ailleurs, c'est qu'après ce temps qui ne dure rien, il n'y en aura plus. *Veniet nox quando nemo potest operari.* La nuit viendra, où personne ne peut agir. Cette considération doit faire une grande impression sur nos esprits, & sur nos cœurs. Car outre que le Seigneur en parle en des termes capables d'épouventer, un Ange dans l'Apocalypse, a ordre de venir à la fin des siécles annoncer qu'il n'y aura plus de temps, & jurera par celui qui a créé tout l'univers, & qui vit dans les siecles des siecles, qu'il n'y aura plus de temps. Hâtons-nous donc, dit saint Jérôme, hâtons-nous donc de travailler pendant que le jour luit ; demandons grace à Dieu pendant que la

porte de la miséricorde est ouverte, & que nous pouvons prévenir des maux éternels. Si les ames qui sont dans le Ciel, où elles reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, & où elles joüissent du fruit de leurs travaux, étoient susceptibles de quelque désir, je crois qu'elles voudroient en avoir essuyé davantage, & si l'état de leur félicité le leur permettoit, elles auroient regret de n'avoir pas plus travaillé pour Dieu; mais, *venit nox quando nemo potest operari.*

Præceptor per totam noctem laborantes nihil cepimus. Luc. 5. Quoyque dans l'Evangile le temps de la vie soit appellé le jour déstiné au travail, & la nuit le temps du repos, auquel les ténébres ne permettent pas de travailler; on ne laisse pas de pouvoir dire que plusieurs, selon ces paroles de saint Luc, font du jour la nuit; parce qu'ils rendent leur travail inutile, ou ne font que des œuvres de ténébres, ou du moins qu'ils perdent tout le temps, qu'ils ne travaillent pas pour le Ciel, & pour l'éternité; de sorte qu'à la fin de leur vie, ils pourront dire, *per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Ils ont travaillé en état de peché, qui est le temps de la nuit. Et on peut ajoûter que non-seulement ils n'ont rien gagné, mais qu'ils ont plus perdu, que si tous les Rois de la terre avoient perdu leurs Couronnes & leurs Royaumes. Ils ont perdu le temps, & avec le temps, quelle perte n'ont-ils pas faite? Ils ne le connoîtront, que quand il n'y aura plus de temps pour la réparer.

Comment plusieurs travaillent inutilement, & sans aucun fruit, en travaillant durant la nuit.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & passages des Saints Peres & autres sur ce Sujet.

Quid ergo est tempus? Si nemo ex me quærat, scio: si explicare velim quærenti, nescio. Augustin. lib. 11. Confess. c. 1.

Deputentur tempora, deputentur horæ pro salute animæ. Idem. lib. 6. Confess. c. 11.

Exardescit animus scire implicatissimum ænigma. Idem, l. Conf. 1. c. 22.

Sic rectè discernuntur æternitas & tempus, quod tempus sine aliquâ mobili mutabilitate non est, in æternitate autem nulla mutatio est. Idem, l. 11. de civit. c. 6.

Inter æternum, & tempus, hoc distat; quia istud stabile est, tempus autem mutabile. Idem, l. 83. Quæst. quæst. 72.

Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit. Idem, in Psal. 38.

Isti dies non sunt, ante abeunt pene quàm veniant, & cum venerint, stare non possunt; jungunt se, sequuntur se, & non se tenent. Idem, ibidem.

Hoc totum quod nobis longum videtur,

Qu'est-ce que c'est que le temps? S'il ne faut point le définir, je sçai ce que c'est, s'il en faut donner la définition, je ne sçai plus ce que c'est.

Il faut mesurer les temps, & compter les heures pour nôtre salut.

J'ai une extrême envie de sçavoir cette inexplicable énigme.

Ainsi peut-on montrer la différence qu'il y a entre le temps & l'éternité: le temps coule avec vicissitude, dans l'éternité il n'y a point de changement.

Le temps différe de l'éternité, en ce que l'éternité n'est point sujette au changement, & que le temps change sans cesse.

Tout passe comme un torrent, & les momens qui nous échapent, emportent toutes choses avec eux.

Nos jours sont comme s'ils n'étoient point, ils passent, pour ainsi dire, avant que d'être venus, & lorsqu'ils sont venus, ils ne s'arrêtent point, ils se suivent, ils se poursuivent sans pouvoir s'atteindre.

Un siecle, quelque long qu'il nous paroisse,

quamdiu volvitur sæculum, intellige punctum esse : non est diu quod habet extremum, quia transvolant tempora. Idem, in Psalm. 30.

Omnis spes quæ tempori committitur, incerta est, quia tempus incertum est. Idem.

Modò dicamus fructuosè transeunt, (bona temporalia) ne tunc dicamus infructuosè transierunt. Idem.

Anni nostri non veniunt ut stent nobiscum, sed cum transeunt per nos, terunt nos. Idem, de verbis Domini.

Quid est redimere tempus? Nisi cum opus est, etiam detrimento temporalium commodorum, ad æterna comparanda & capescenda, spatia temporis comparare. Idem, de 50. homil. homil. 1.

Ne dicas, priora tempora meliora fuere quàm nunc sunt; virtutes faciunt dies bonos, vitia malos. Hieronym. in cap. 4. Eccl.

Æternitati comparata brevis est omnium temporum longitudo. Idem, Epist. 139.

Tempus sementis tempus est præsens, & vita quam currimus : in hac licet nobis quod volumus seminare ; cum ista vita transierit, operandi tempus aufertur. Idem, l. 3. comment.

Breve est vita istius curriculum, hoc ipsum quod loquor, quod scribo, de tempore meo, mihi aut crescit aut deperit. Idem, ibidem.

Omne tempus in quo non virtutibus deservimus, sed vitiis, perit, & quasi non fuerit, reputatur in nihilum. Idem, in cap. 1. Aggæi.

Una hora totius vitæ portio est. Ambrosius 3. Epistol. Epist. 25.

Illo solo tempore nos vixisse gaudeamus, quo innocenter & humiliter viximus. Gregorius, l. 5. libri 1. in Reg. c. 13.

Tempus redimimus, quando anteactam vitam, quam lasciviendo perdidimus, flendo reparamus. Idem, l. 5. Moral.

Vir bene Deo subditus scit inter transeuntia stare, scit inter lapsus decurrentium temporum mentis gressum figere. Idem, l. 32.

Dies malos duæ res faciunt, miseria hominum & malitia. Augustin. Serm. 24. de verbis Apost.

Nihil pretiosius tempore; at heu! Nihil hodie vilius reputatur. S. Bernardus ad schol.

regardez-le comme un instant; ce qui finit, n'est point de longue durée, parce que le temps passe avec rapidité.

Nos espérances sont bien incertaines, si nous les fondons sur le temps; parce que le temps est bien incertain.

Disons maintenant avec utilité pour nous, tout passe; de peur qu'à l'heure de la mort, nous ne disions inutilement, tout est passé.

Nos années viennent avec nous; mais elles ne s'arrêtent point avec nous; en passant avec nous, elles nous consument.

Qu'apelle-t-on racheter le temps; si ce n'est le bien employer, & quand il le faut; en abandonnant les biens temporels, à mériter & à acquerir les biens éternels.

Ne dites pas que les temps qui nous ont precédé valoient mieux que le temps où nous vivons; ce sont les vertus qui rendent nos jours bons & pleins, comme les vices en font des jours mauvais.

La durée de tous les temps, n'est qu'un instant, lorsqu'on la compare à l'éternité.

Le temps pour semer est le temps présent, ainsi que vôtre vie qui passe. Pendant la vie nous pouvons semer ce que nous voulons; mais quand elle sera écoulée le temps de travailler sera passé.

La durée de nos jours est bien courte; à present que je parle ou que j'écris, c'est autant de retranché ou de perdu de temps que j'ay à vivre.

Tout le temps que nous n'employons pas à l'aquisition ou à l'exercice des vertus, & que nous passons dans l'esclavage des vices, est un temps perdu, & comme s'il n'avoit point été, il est compté pour rien.

Une heure est une partie de la durée de nôtre vie.

Ne nous réjoüissons point du temps que nous avons vécu; mais de celuy que nous avons vécu dans l'innocence & dans l'humilité.

Nous rachetons le temps quand nous réparons par nôtre pénitence & par nos larmes nôtre vie passée, qui avoit été employée dans la débauche & dans le peché.

Celuy qui est entierement soûmis à Dieu, sçait se soûtenir au milieu de la vicissitude de choses, & fixer son esprit malgré leur changement.

Il n'y a que la foiblesse & la malice des hommes qui leur rendent les temps fâcheux.

Helas! il n'y a rien dont on fasse moins d'état que du temps, & cependant il n'y a rien de plus précieux.

Transeunt dies salutis, & nemo recogitat. Idem, ibidem.

Nemo sibi perire diem numquam rediturum causaverit. Idem, ibidem.

Nemo vestrûm parvi æstimet tempus, quod in verbis consumitur otiosis. Idem, ibidem.

Votat tempus irrevocabile, nec advertit insipiens quid amittat. Idem, ibidem.

Libet confabulari, aiunt, donec hora prætereat, quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad promerendam gloriam, miseratio conditoris indulget. Idem, ibidem.

O donec prætereat tempus, quo divinam debueras propitiare pietatem. Idem, ibidem.

De meâ miserâ vitâ sume obsecro, residuum annorum meorum; pro iis vero quos vivendo perdidi, quia perditè vixi, cor contritum & humiliatum ne despicias. Idem, Serm. 20. in Cant.

Quæ priora transierunt & non transierunt; transierunt à manu, sed non à mente: quod factum est, factum non esse non potest: proinde & si facere in tempore fuit, fecisse in sempiternum monet. Idem, l. 5. de consideratione. c. 12.

Tempus tantum valet quantum Deus; quippe in tempore benè consumpto comparatur Deus. S. Bernardin. in quodam sermone.

Thesaurus negligenter custoditus est pretiosissimum tempus, quod Dominus peccatori, qui malè vivendo in lucro ponit. Idem, Serm. 13.

Omne tempus, in quo de Deo non cogitas, hoc te computes perdidisse; omnis siquidem res aliena est à nobis, tempus autem tantum nostrum est. Bernard. lib. Medit. c. 6.

Exiguum temporis perituri æternitatis est pretium. Hieronym. Epist. 6. ad Cypr.

Nulla jactura gravior est nobis, quàm jactura temporis perditi. S. Bonaventura, Serm. 37. in Septuag.

Melior est senectus morum quàm annorum, meritorum quàm temporum, perfecta est ætas, ubi perfecta virtus est. Hugo à S. Victore.

Quis mente assequatur, quàm pretiosum sit tempus? Norunt qui amiserunt; ii enim grato animo erogarent opes, honores, deli-

Les jours de salut nous échapent, & personne n'y fait reflexion.

Ce n'est point une excuse, de dire que les jours passent pour ne plus revenir.

On ne doit point regarder comme peu de chose, le temps qu'on employe à des discours vains & inutiles.

Le temps échape, & s'enfuit pour ne plus revenir; & l'insensé ne fait pas réflexion à la perte du temps.

Il faut s'entretenir, dit-on, jusqu'à ce que cette heure soit passée, & vôtre Dieu vous l'avoit misericordieusement accordée, pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos pechez, pour acquerir des graces, & enfin pour mériter la gloire.

C'est pour passer le temps, dit on tous les jours; ô ne devoit-on pas le passer à mériter la grace, & les miséricordes de Dieu.

Otez-moy, Seigneur, je vous conjure, ce qui me reste de ma misérable vie, pour les années que j'ay perduës, parce que je les ay mal passées; ne rejetté, pas un cœur contrit, & humilié.

Nos pechez ne sont plus, & ils sont encore, ils ne sont plus dans la réalité de leur être, & ils sont encore dans la pensée & dans le souvenir, & il n'est pas possible que ce qui est passé, n'ait pas été, & quoyque dans le temps les choses se fassent, il est vrai pour l'éternité entiere, qu'elles ont été faites.

Le temps doit être estimé autant que Dieu même, parce que c'est dans le temps qu'on employe bien, qu'on acquiere la possession de Dieu.

Le temps qui est si précieux est un thresor que le pecheur néglige & que Dieu lui avoit donné, mais il s'imagine en profiter en l'employant au mal.

Comptez que tout le temps auquel vous ne pensez pas à Dieu, est un temps perdu pour vous: toutes les autres choses nous sont étrangeres, il n'y a que le temps qui soit à nous.

Un moment de temps que vous perdez pourroit être le prix d'une éternité bienheureuse.

Il n'y a point de perte plus grande, que celle du temps mal employé.

La maturité que nous donne l'âge est bien audessus de celle qui nous vient d'une sage conduite; & il vaut mieux compter les mérites que les années; l'âge parfait est celuy où on possede les vertus dans leur perfection.

Qu'est-ce qui peut bien connoître le prix du temps, ceux qui l'ont perdu le sçavent, ils donneroient de bon cœur, & avec action de graces,

cias, & quidquid est voluptatis pro unâ horula. S. Laurentius, Justinian. de vitâ solitar. c. 10.

pour une heure seulement, les richesses, les honneurs, les plaisirs, & ce qu'il y a de plus agréable & de plus délicieux.

Non tam benignum ac liberale natura nobis tempus dedit, ut aliquid ex illo vacet perdere. Seneca, Epist. 118.

La nature bienfaisante ne nous a point prodigué le temps, pour qu'il nous soit permis d'en perdre quelque chose

Quasi nihil petitur, quasi nihil datur, re omnium pretiosissimâ luditur. Idem.

On souhaitte & on demande le temps comme une chose de conséquence; on le reçoit de même aussi, & quoyque ce soit la chose la plus précieuse, on en use sans considération, & comme en se joüant.

Magna pars temporis elabitur nihil agentibus, maxima male agentibus, tota aliud agentibus. Idem.

Une partie du temps se passe à rien faire; la plus grande partie à mal faire, & toute la vie à faire autre chose qu'à le bien employer.

Non parùm temporis habemus, sed multùm perdimus. Non accepimus vitam brevem, sed facimus. Idem.

Il ne faut pas dire que nous ayons peu de temps, mais que nous en perdons beaucoup; nôtre vie est assez longue, mais nous la rendons courte.

Quod retrò fluxit ætatis, mors tenet. Idem.

La mort est déja comme en possession, de ce qui s'est écoulé de nôtre vie.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie & de la Philosophie par rapport à ce Sujet.

Combien le temps est précieux, & ce que c'est.

IL n'est rien de si précieux que le temps; puisqu'il n'y a pas un moment qui ne vale une éternité; & que l'heureuse éternité est le fruit des graces qui ne se donnent que dans le temps. Ce bonheur infini, cette gloire inestimable dont joüissent les Bienheureux, tout cela est la recompense du bon usage du temps. C'est ce que la Théologie nous en apprend. Pour ce qui est de la nature du temps, & des parties qui le composent, il faut s'en tenir à la definition commune qu'en donne la Philosophie. Sçavoir, que c'est la mesure du mouvement & du cours du Soleil, ou de quelque Astre, qui regle par de certains intervalles la durée de chaque chose. C'est tout ce que nous en disent ceux qui en ont recherché plus exactement la nature, encore ce n'est pas sans beaucoup d'obscurité; jusque-là que saint Augustin qui s'est efforcé d'en donner une notion plus nette & plus juste, dit qu'il sçait ce que c'est, pourvû qu'on ne lui demande point; mais que deslors qu'il veut l'exprimer, il ne sçait plus ce que c'est, mais qu'il souhaite avec toute l'ardeur possible, le sçavoir. *Exardescit animus scire implicatissimum ænigma.* C'est pourquoy laissons aux Philosophes, le soin de développer cette définition.

Division du temps, en passé, pré-

On divise le temps, en présent, passé, & avenir, mais il n'y a de ces trois différences du temps, que le présent qui soit à nous, & en nôtre pouvoir. Le passé n'y est plus, & deslors qu'il est passé, il est comme aneanti, il ne

peut plus être, & ne sera jamais. Or qu'est-ce que ce temps présent, dont nous joüissons, & qui est seul en nôtre disposition : C'est, dit le Philosophe, un moment qui coule, qui n'a point de parties, & qui ne se peut diviser. Boëce l'appelle un temps qui court, & que nulle vitesse ne peut jamais égaler. *Tempus fluens, tempus currens*. Et le sçavant Evêque de Paris ajoûte, qu'il s'envole & nous échappe de telle vitesse, & avec telle précipitation, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de le fixer. *Irretinibiliter fluens*; affectant ce mot barbare pour exprimer la fuite du temps, qui n'est plus le même, lorsmême qu'on prononce ce mot de temps, ou qu'on le veut concevoir. A l'égard du futur, nous ne pouvons en disposer, nous ne pouvons même sçavoir, s'il y aura pour nous un temps à venir.

sent, & avenir.

Réflexions Chrétiennes sur le passé.

Il y a bien des réflexions à faire sur le passé, qui peuvent nous être utiles pour le present & pour l'avenir. 1°. Qu'il est tellement passé, qu'il n'est pas même au pouvoir de Dieu, de faire qu'il n'ait point été; d'où il faut tirer cette conséquence, que si nous avons commis quelque crime, quoyque nous l'ayons expié par la pénitence, il sera toûjours vrai de dire que nous l'avons commis, que nous avons été infidelles à Dieu, encouru sa haine, & mérité le dernier supplice. Le peché peut être remis & pardonné; mais il ne se peut faire que nous ne l'ayons pas commis; ce qui est un sujet éternel de nous confondre, & d'implorer la miséricorde de Dieu. 2°. C'est une seconde réflexion que fait saint Bernard, que quoyque le temps soit passée, & que l'action que nous avons faite en ce tempslà, soit passée avec le temps, elle subsiste cependant dans la pensée de Dieu, pour la peine ou la récompense qui lui est dûë; c'est pourquoy dit ce Pere, elle est tellement passée, qu'elle ne l'est point. *Transierunt à manu, sed non à mente*. 3°. La troisiéme réflexion que nous devons faire, & que tel qu'a été le passé, bien ou mal employé, tel il demeurera pendant l'éternité; le temps perdu ou inutilement employé sera éternellement perdu, & nous n'en recevrons jamais aucune récompense. 4°. Le temps passé est proprement irréparable quand il a été mal employé; parce que pour le reparer il faut un autre temps, qui lui même tient sa place, & est compté dans la mesure qui nous en est donnée : Car pendant que nous reparerions ce qui a été mal employé, ce que nous devrions faire en ce temps-là, ne se fera pas; & il en faudra encore un autre pour remplacer ce présent; ou bien faire pénétration des deux, ce qui est absolument impossible.

Réflexions Chrétiennes sur le présent.

1°. Nous sommes tels devant Dieu, que nous sommes dans le temps present, & non pas tels que nous étions au temps qui est passé, à moins que nous n'ayons continué dans l'état où nous étions; Ainsi quelque saints & parfaits que nous fussions alors, si nous ne nous trouvons tels, à ce moment, ou si nous sommes changez, il nous considere sur le pied où nous sommes présentement. C'est pourquoy c'est à nous à examiner nôtre conscience, & voir si nous sommes tels que nous voudrions être, s'il nous appelloit à ce moment pour paroître devant lui. 2°. Il faut souvent avoir dans la pensée, que le temps présent, qui est si rapide & qui ne nous est donné que momens après momens, est cependant le seul que nous ayons, pour faire le bien, pour acquerir des mérites, pour faire pénitence, & en un mot pour travail-

ler à nôtre salut : Car de s'attendre pour y penser, & y pourvoir à un temps à venir, qui n'est point en nôtre pouvoir, que Dieu ne nous a point promis, & que nous n'aurons peut-être jamais, c'est la derniere témérité dont un Chrétien soit capable. 3°. Comme dans toutes les affaires de ce monde, il y a un temps propre pour y réüssir, que nous appellons occasion favorable, laquelle si nous laissons échapper, il y a danger qu'elle ne revienne jamais; de même le temps présent, dit l'Apôtre, est ce temps favorable pour le salut, & non pas le temps à venir, sur lequel nous ne devons nullement compter. *Nunc sunt dies salutis, nunc est tempus acceptabile.*

2. ad Cor. 6.

Réflexions Chrétiennes sur l'avenir.

Le temps à venir est pareillement une source de réflexions. 1°. Sur l'incertitude de ce temps; car qui peut sçavoir s'il aura ce temps, ou qui se peut le promettre, vû qu'il est en la puissance de Dieu, d'en faire la durée aussi longue & aussi courte qu'il lui plaît, sans qu'il soit au pouvoir d'aucun Monarque de l'étendre & de la prolonger d'un seul moment. Combien de gens sont surpris de la mort, lorsqu'ils pensent le moins, & qu'ils se promettent de longues années de vie ? 2°. Quand même nous pourrions nous promettre du temps, sur quelques signes, ou quelques apparences que nous avons de l'espérer : nous ne pouvons connoître quel sera ce temps, s'il sera propre pour nos desseins; dans quelle disposition nous serons alors; quels ennemis nous aurons à combattre; quelles graces nous aurons pour les vaincre; & quels obstacles nous aurons à surmonter. Tout cela est compris dans l'incertitude de ce temps. 3°. Combien nous aurons de ce temps à venir, supposé même que nous en ayons : ayant tant de choses à faire, à réparer, à corriger, à pourvoir, à acquerir, si nous tardons à commencer, aurons-nous le temps pour faire tant de choses ? 4°. Quoique tout le reste soit incertain, parce qu'il depend du temps, dont nous ne connoissons autre chose que l'incertitude; il y a cependant trois choses qui arriveront immanquablement, & dont nous ne pouvons douter, & même que nous ne pouvons éviter, sçavoir, la mort qui est certaine, quoique le temps auquel elle arrivera soit incertain, & que Dieu nous l'ait caché afin de nous tenir toûjours prêts! *Latet ultimus dies, ut observetur omnis dies.* Ensuite le jugement particulier, & géneral, auquel nous comparoîtrons un jour. *Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hæc autem judicium.* Enfin une éternité bienheureuse ou malheureuse, selon que nous aurons bien ou mal vécu. Ce sont les réflexions que nous devons faire sur le temps à venir.

Ad Hebr. 9.

Ce que c'est que racheter le temps, comme l'Apôtre nous conseille de faire: & comment il le faut racheter.

Comme saint Paul donne ce salutaire avis aux Ephesiens, & en leurs personnes, à tous les Chrétiens, de racheter le temps; & qu'il semble mettre en cela le haut point de la sagesse, il est à propos de sçavoir ce qu'il faut faire pour celà, comment il faut s'y prendre, & ce que cet Apôtre entend par-là. Racheter le temps, dit saint Anselme, c'est réparer le temps mal employé, & les années d'une mauvaise vie, & par une sainte pénitence, rentrer dans la voye dont nous nous étions écartez. Le Pécheur mérite que Dieu lui retranche les jours de sa vie; comme l'assûre la Vérité même par son Prophete. Or ceux qui vivent bien, rachetent ce temps-là; car ils méritent que Dieu, au lieu de leur retrancher, les laisse vivre tout le temps que naturellement ils devroient vivre, & souvent il leur prolonge leurs jours, pour récompense de leurs

leurs vertus ; ou bien comme l'explique saint Augustin, racheter le temps, c'est s'occuper en de saints exercices, & donner à Dieu le temps qu'on auroit employé aux affaires du monde ; car ainsi on donne l'un pour avoir l'autre, comme on donne de l'argent pour acheter quelque autre chose dont on a besoin. Ou bien, comme dit saint Jerôme ; c'est employer le temps en de bonnes œuvres, pour racheter l'éternité bienheureuse que nous avions perduë. Le temps, pour ainsi parler, est captif, quand on s'en sert pour de mauvaises actions ; mais on lui donne la liberté, & on le rachete, quand on l'employe à en faire de bonnes & de vertueuses. La malice & l'iniquité l'a, pour ainsi dire, vendu ou engagé ; mais la pieté & la vertu le rachete ou le dégage, & fait qu'il est proprement à nous, puisqu'il est pour nôtre bien & pour nôtre utilité.

Quand l'Ecriture dit que Dieu a mesuré les jours de nôtre vie, & y a mis des termes, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de passer ; la Théologie remarque, que ces termes sont de deux sortes, les uns naturels, selon le cours des choses ; & les autres extraordinaires, lesquels à l'égard des méchans, viennent de la miséricorde de Dieu, s'ils sont longs, afin de leur donner le temps de se reconnoître, & de reparer le mal qu'ils ont fait, ou de sa justice s'ils sont courts, afin de leur ôter le moyen de faire plus de mal, & de les punir de celui qu'ils ont fait. C'est ce que l'on peut inferer de ce que dit le Prophete Ezéchiel, en parlant du Roy Sedécias. *Cujus venit dies, in tempore iniquitatis præfinita.* Que la fin de ses jours est venuë, non selon le cours de la nature, mais de son iniquité qui ont avancé cette heure, que la nature n'attendoit pas.

Dieu prolonge ou accourcit le temps de la vie des méchans, selon les régles de sa miséricorde ou de sa justice.

Ezechiel. 21.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Le temps est quelque chose de si précieux, que tous les honneurs, tous les biens du monde ne valent pas ce que vaut un moment ; & quand on n'auroit employé qu'un moment pour acquerir tous les biens du monde, s'il n'y a que cela, on peut dire que devant Dieu, qui juge sainement de toutes choses, c'est avoir perdu son temps. Il n'est point de reprouvé dans l'Enfer, qui ne fut prêt de donner tous les Royaumes, & tous les biens du monde, s'il en étoit le maître, pour avoir un moment de ce temps qu'il a perdu en des bagatelles, & que nous prodiguons, & que nous perdons de même. Concevons, s'il est possible, ce que c'est qu'une grace, ce que vaut la possession d'un Dieu ; le temps ne nous a été donné que pour augmenter à tout moment en grace ; que pour mériter avec le secours de la grace, le sejour des Bienheureux, la possession de Dieu même ; & il est vrai de dire, qu'à chaque moment que nous n'avons pas employé pour Dieu, nous avons fait une plus grande perte, que si nous avions perdu tout l'Univers. Ce que les

Combien nous devons être soigneux de bien employer le temps.

Saints ne pourront pas faire dans le Ciel, durant toute l'éternité par tous les actes les plus parfaits d'amour de Dieu, qui est de mériter un nouveau degré de gloire; je le puis faire par un seul acte de charité à chaque instant; ce que les réprouvez ne pourront pas faire durant toute l'éternité, par leurs pleurs, par leurs regrets, & en souffrant les tourmens les plus épouvantables, qui est de fléchir la colere de Dieu, & d'obtenir le pardon de leurs crimes; je le puis faire à chaque moment par un soûpir, par une larme; je puis à tout moment par un seul acte de Contrition parfaite, obtenir le pardon de tous mes péchez. La bienheureuse ou malheureuse éternité dépend du bon ou du mauvais usage du temps. Nôtre salut ne se peut faire que dans le temps, & il se trouve des gens qui ne sçavent que faire, qui ne s'occupent qu'à des bagatelles, qui s'ennuyent de leur oisiveté, qui ne cherchent qu'à passer, & à perdre le temps, ne sçachant à quoy l'employer. *Le P. Croiset, tome 1. de sa Retraite spirituelle pour un jour de chaque mois.*

On est peu touché de la perte d'une chose aussi précieuse, que c'est le temps.

Avec quel soin ne devons-nous pas ménager ce temps, dont tous les momens sont si précieux? Et quelle perte ne faisons-nous pas en le perdant? Cependant est-on beaucoup touché de cette perte? Lorsqu'il s'agit des affaires temporelles, quoiqu'elles soient d'une si petite conséquence, au prix de l'affaire du salut; on profite de tous les momens; on est inconsolable si l'on en a laissé échapper quelqu'un; & quelque diligence, quelque assiduité qu'on y apporte, on craint toûjours que le temps ne manque; & quand il s'agit de l'éternité, on trouve qu'on en a de reste; quand il s'agit de gagner le Ciel, on croit qu'il y aura toûjours assez de temps. Ah! il viendra un temps, où jugeant plus sainement des choses, nous aurons bien d'autres sentimens. Il viendra un temps où nous regretterons ces beaux jours, & ces années que nous employons si mal, & ces regrets seront alors inutiles. Il viendra un temps, où nous donnerions tout pour avoir encore quelques-uns de ces précieux momens que nous prodiguons, que nous perdons, que nous voulons bien perdre; & nous serons au desespoir de voir que ce temps est passé, que ces momens sont perdus. *Le même.*

Réflexion que nous devons faire sur la briéveté du temps, & sur le mauvais usage que nous en avons fait.

Le temps est court, parce qu'il ne dure que la vie; Helas! j'ay peut-être passé plus de la moitié de ma vie, & quel usage ai-je fait de ce temps? A quoi est ce que j'ay passé tant d'années qui se sont écoulées? Que de temps perdu à faire ce que je ne devois pas faire, & à ne pas faire ce que je devois! O mon Dieu! quel compte aurai-je à rendre. Mais dois-je attendre quelque miséricorde, si je ne fais pas désormais un meilleur usage du temps, si je différe davantage à servir Dieu, à mettre ordre à ma conscience, à travailler à mon salut. C'est pourquoy, selon le salutaire avis de l'Apôtre, faisons le bien pendant que nous en avons le temps, peut-être ne m'en reste-t-il que que fort peu à vivre, je ne veux donc pas différer à bien vivre un seul moment. *Le même.*

Comme le temps est irréparable quand on l'a perdu, ou mal employé.

Le bon employ du temps à venir nous peut tirer du danger où nous nous sommes précipitez par la perte du temps passé; mais il ne peut pas faire, que nous n'ayons fait cette perte, & qu'en perdant tant d'heures, de jours, & de semaines, nous n'ayons perdu toutes les graces que Dieu avoit attachées au bon usage de ces heures, de ces jours, & de ces semaines, & tous les méri-

tes que nous pouvions acquerir en les employant comme il faut. O Dieu, quelle perte ! Comptons, s'il est possible, tous les momens que nous avons mal employez depuis que nous avons l'usage de la raison ; que de graces perduës ! Que de mérites perdus que nous ne recouvrirons jamais ! Nous passons le temps, c'est ainsi qu'on appelle le temps qu'on perd à de vains amusemens, & à des divertissemens criminels : Mon Dieu ! que ce langage sied mal à un Chrétien ! Nous passons le temps ; mais ce temps passé, ce temps misérablement perdu, ne reviendra jamais, non plus que les graces que nous pouvions mériter en faisant un bon usage du temps. *Le même.*

Le temps est si précieux & si court, & cependant nous ne soûpirons, pour ainsi dire, qu'à voir passer le temps. Nous ne sommes pas plûtôt arrivez à une saison, que nous voudrions être déja arrivez à une autre ; d'où vient cette inquiétude ? Est-ce que l'on vit trop long-temps ? Est-ce qu'on s'ennuye de vivre ? Non sans doute : personne ne sent plus cette espece d'ennui, que ceux qui vivent délicieusement, & qui trouvent plus du plaisir à vivre : La grande raison de cette inquiétude involontaire, c'est qu'on fait un mauvais usage du temps ; c'est proprement cette perte que nous voyons, que nous sentons, qui nous rend si inquiets, & qui trouble nôtre repos : un temps perdu est toûjours trop long ; un avenir incertain inquiéte moins, qu'un présent mal employé. *Le même.*

La perte du temps est cause que souvent le temps nous ennuye.

De quel prix ne paroît pas à la mort ce temps, qui s'est tout écoulé ? Mais de quelle conséquence ne paroît pas alors la perte irréparable que nous en avons faite ? Ennuyante oisiveté que tu m'as fait perdre de tresors ! Inutiles visites, frivoles & fades entretiens ; ah que vous me coutez ! O si j'avois une heure de ce temps si mal employé ! Mon Dieu ! quel usage n'en ferois-je point ! Mais je les ay euës ces heures, & si j'eusse connu alors, comme je le connois à present la valeur de ces précieux momens, que je serois maintenant heureux ! Mais ne l'avois-je pas assez médité ! n'en connoissois-je pas assez le prix ? & n'est-ce pas à ma pure malice que je dois la perte que j'en ay faite? Ainsi pensera-t-on, ainsi raisonnera-t-on à l'heure de la mort ? Prévenons ces stériles & desespérans regrets pendant que nous sommes en vie. Considérons quel usage nous avons fait de ce temps passé ; il est passé, & s'il est perdu quelle perte n'avons-nous pas faite, & quel moyen de le reparer ? Que de beaux jours ? que de précieux momens dans ces jours ? Si nous avions bien employé tout ce temps, quelle douce consolation ne sentirions-nous pas à present ? Mais quel regret si nous l'avons perdu, & qu'elle crainte à la seule pensée du compte exact qu'il en faut rendre. *Le même.*

On connoit à la mort ce que vaut le temps, & on regrette d'en avoir tant perdu.

Que devons-nous penser du temps que nous avons malheureusement employé au jeu, aux spectacles, à des entretiens inutiles, & même criminels, à des assemblées mondaines ! Helas ! les deux tiers de la vie sont perdus ; le temps même le moins mal employé a peut-être besoin de pénitence ; à quoy devons-nous nous attendre ? Profitons au moins du temps qui nous reste ; le temps de nôtre vie est terminé, & nous approchons de la fin à chaque moment. Souvenons-nous qu'il viendra un temps, où nous ne pourrons plus profiter du temps ; parce qu'il sera suivi de l'éternité : *Et tempus non erit amplius.* *Apocal.* 10. Faisons donc un bon usage du temps qui nous reste, & desormais n'en

La pensée du temps que nous avons perdu, nous doit porter à bien employer ce qui nous en reste.

Ad Galat. 6. perdons pas un moment. *Ergo dum tempus habemus operemur bonum.* *Le même.*

Quand aprés avoir merité l'Enfer Dieu nous accorde le temps de faire pénitence, c'est une faveur égale à celle de nous avoir retiré de l'Enfer.

Quelle faveur, ô mon Dieu! quelle grace! si vous vous donniez à ce malheureux damné qui souffre, & qui gemit dans les Enfers, à cette personne qui meurt à ce moment dans le péché, quel usage en feroient-ils? Mais ne me faites-vous pas à moy-même cette grace! Vous m'accordez encore ce jour, peut-être même ce mois, cette année, & je demeure oisif! & je perds ce temps! & je ne profite pas d'un si grand avantage! Que cette pensée doit faire sur nous une vive impression; lorsque Dieu m'a accordé quelques années de vie, aprés m'être rendu digne de l'Enfer, par autant de pechez que j'en ai commis, n'est-ce pas comme s'il m'avoit retiré de l'Enfer, pour me donner le temps de faire pénitence; je dois donc entrer dans les mêmes sentimens, qu'auroit celui à qui il auroit accordé cette grace si signalée. Non, Seigneur, il ne sera pas dit, que ces lumieres, ces réflexions soient inutiles? Je reconnois la grace que vous me faites de me donner le temps de faire pénitence: je veux y correspondre, & rien au monde ne me fera plus perdre un moment de ce temps si précieux. *Le même.*

A la mort on reconnoîtra que tout passe avec le temps.

Ce sera au moment de la mort qu'un homme commencera à juger sainement du prix & de la valeur du temps, dont il a été si prodigue. Quand il viendra à penser que le temps de la vie, quelque longue qu'elle ait été, est passé, & que par conséquent il est à son égard, comme s'il n'avoit point été; puisque tout ce qui est passé n'étant plus, il est comme s'il n'avoit jamais été: quand il verra qu'il ne lui reste plus que le moment présent, que même ce moment va passer, que ce sera peut-être le dernier de sa vie: & qu'en même temps toutes les créatures, qu'il a si éperdûment aimées, toutes les choses temporelles ausquelles il s'est si fortement attaché, honneurs, plaisirs, grandeurs, richesses, tout cela passera comme une ombre; qui s'évanoüit, lorsque l'on croit l'embrasser: *Transierunt omnia illa tanquam umbra.* *Sapient. 5.* *Le P. Nepveu: Livre intitulé, la maniere de se preparer à la mort.*

Combien le temps consideré par raport à l'éternité est précieux.

Si nous regardons le temps par raport à l'éternité heureuse ou malheureuse, qui en est la récompense ou la peine, rien n'est plus précieux, rien ne mérite plus nôtre estime; parce qu'il n'y a pas un moment de nôtre vie, qui étant employé pour Dieu, ne puisse nous mériter une éternité de bonheur. Oüi, chaque moment peut valoir une éternité toute entiere; quel en est donc le prix! Quelle en doit être l'estime! quel doit être le soin de le ménager! La plûpart des gens ne le comprennent point maintenant; mais un homme mourant ne le comprendra que trop. Hélas! on voudroit alors avoir racheté par la perte de tous ses biens, par la pénitence de plusieurs années, un seul jour, une seule heure du temps mal employé. On se faisoit un plaisir, un bonheur de trouver les occasions de le perdre, & que ne feroit-on pas? que ne donneroit-on pas pour le recouvrer? Mais on entendra la voix de la Justice de Dieu qui prononcera ce terrible arrêt: *Tempus non erit amplius.* Il n'y aura plus de temps pour toy, ni par conséquent plus de lieu aux graces, plus de lieu à la pénitence, plus de lieu à la miséricorde, tout cela va cesser avec le temps: *Tempus non erit amplius.* Quel coup de foudre pour un malheureux! Faites, Seigneur, que la crainte de cette sentence me frappe si vivement, qu'elle *Apocal. 10.*

m'oblige à prendre toutes les mesures possibles, pour m'en garantir. *Le même.*

Le sentiment que la vûë & la pensée du temps perdu produira dans l'ame d'un pecheur mourant sera de regret & de desespoir ; premierement, d'avoir si mal menagé un temps si précieux ; d'avoir, pour ainsi dire, perdu autant d'éternitez, qu'il a mal employé de ces momens, en chacun desquels il pouvoit mériter un degré de gloire éternelle. Secondement, de ne pouvoir plus rappeller ce temps passé ; car comment le pourroit-il, puisque Dieu tout-puissant qu'il est, ne le peut pas ? *Le même.*

Sentiment d'un pecheur à la mort d'avoir perdu & mal employé le temps.

On doit regarder le temps, ainsi qu'un torrent rapide, qui comme dit saint Augustin, entraine tout, & qui nous entraîne aussi avec lui, entraîné lui-même par la rapidité de son cours : *Momentis transvolantibus, cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Or quel est l'homme qui s'avisât de bâtir sur un torrent, ou sur le sable ? Sommes-nous plus sages, nous qui formons des projets, qui établissons des desseins sur un fond aussi mouvant qu'est le temps ? Disons-nous souvent à nous-mêmes, continuë saint Augustin, maintenant que nous le pouvons faire avec fruit, *tout passe* ; de peur de nous voir un jour réduits à dire inutilement toutes choses sont passées ? Disons nous souvent avec un sage de l'antiquité, au milieu de nos grandeurs & de nos plaisirs, *hac quamdiu ?* Combien durera tout cela ? Je possede de grands biens, de grandes charges, de grands honneurs, je joüis de toutes sortes de délices : *Sed hoc quamdiu !* Combien durera cela ? C'est cette pensée, ajoûte-t-il, qui a fait pleurer les plus grands Rois au milieu de leurs grandeurs & de leurs triomphes, plus sensibles à la crainte de perdre bien-tôt tous ces biens, qu'au plaisir de les posseder. *Le même.*

Réflexions sur la vitesse, & la rapidité du temps.

Seneca.

Si un Marchand se trouvoit en de certaines conjonctures, où à chaque heure il pût gagner des sommes immenses, perdroit-il ces heures si précieuses ! Et si par sa négligence, il en avoit déja perdu plusieurs, n'en feroit-il pas au desespoir ? S'il lui en restoit encore quelques-unes, avec quelle diligence les emploiroit-il, pour tâcher de réparer ses pertes ! La conduite de ce Marchand n'est-elle pas en même-temps, & un reproche à nôtre négligence, & une leçon, dont tous les hommes doivent profiter ? Car enfin à quoy la plûpart des hommes employent-ils le temps ? Les uns à ne rien faire, & c'est une pitoyable oisiveté ; les autres à faire toute autre chose que ce qu'ils doivent faire, & leur vie n'est que vanité ; & les autres à faire tout le contraire de ce qu'ils doivent, & leur vie est un dereglement continuel. *Le même.*

Exemple du soin, & de l'empressement que nous devons avoir de bien ménager le temps.

Vous voilà enfin arrivé à la fin de l'année ; ne sera-ce point aussi la fin de vos infidélitez & de vos ingratitudes? comment avez vous vécu cette année ? ou plûtôt avez-vous véritablement vécu ? Car ne point vivre pour Dieu est-ce vivre? Pouvez-vous dire qu'il y ait eu un seul jour de cette année consacré à Dieu? Une seule de vos actions qui ait été uniquement pour lui ? Et cependant tout ce qui n'est point fait pour Dieu, est perdu pour vous : quelle perte ! Helas, que de moyens de salut négligez ! que de graces méprisées ! que de temps mal employé ! comment réparer ces pertes ? Nous ne le pouvons faire que par un empressement à mieux employer ce que nous

A la fin d'une année il faut examiner de quelle maniere on l'a passée.

avons, & ce qui nous reste de ce temps. Un voyageur qui s'est arrêté & amusé en chemin, voyant qu'il lui reste encore beaucoup de chemin, & peu de jour, tâche par sa diligence & son ardeur de réparer ses amusemens: Qu'a été vôtre vie jusques-icy, qu'un amusement continuel? Que ne vous hâtez-vous donc? que ne suivez-vous l'avis du Sauveur, qui vous exhorte à marcher tandis qu'il fait jour, de peur que la nuit, c'est-à-dire, la mort, ne vous surprenne?.. Si l'on vous annonçoit de la part de Dieu, que vous mourrez cette année, comment la passeriez-vous? Quel soin auriez-vous d'en employer tous les momens, de vous rendre fidelle à toutes ses graces; de remplir tous vos devoirs, de vous occuper dans l'exercice des bonnes œuvres, dans la pratique de la pénitence? Hé! que ne faites-vous maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors? *Le même, dans le 4e. tome de ses Réflexions Chrétiennes.*

Tout ce qui n'est point fait pour Dieu, est une perte de temps.

C'est une vérité qu'il faut tenir pour constante, que tout le temps que l'homme n'employe pas pour Dieu, est une pure perte de temps, que tous ses soins & ses travaux, s'ils ne tendent à cette fin, sont des peines vaines & inutiles; & qu'enfin toutes ses entreprises & ses poursuites, qu'il rapporte au service du monde, ou à sa propre satisfaction, sont autant de larcin qu'il fait à Dieu; de sorte qu'un homme à la fin de sa vie, après s'être bien tourmenté pour satisfaire ses passions, sera obligé de s'écrier avec Salomon; quel fruit ai-je tiré de tous mes travaux! *Quid habet amplius homo, de universo labore suo.* (*Ecclesiast. 1.*) *M. la Font, Entretiens Ecclésiastiques pour le 4e. Dimanche après la Pentecôte.*

Donnons du moins à Dieu le reste du temps qui nous reste, si nous avons manquez à lui donner nos premières années.

Si nous n'avons pas donné à Dieu les premieres & les meilleures années de nôtre vie, donnons-lui du moins ce qui nous reste de temps; puisque nous ne pouvons pas lui donner ce qui est passé. Offrons-lui de bon cœur ce qui nous reste de tant d'égaremens, & de dissipations pour les choses de la terre. Car il vaut encore mieux faire un peu de bien que de n'en point faire du tout. Il vaut encore mieux employer le peu de temps que nous avons à vivre au service de Dieu, que de le confondre avec tant d'années que nous avons perduës, & qu'il appellera contre nous au Jugement si nous ne faisons pénitence. Oüi, Chrétiens, il appellera contre nous tout ce temps perdu. *Vocabit adversùm te tempus.* (*Thren. 1.*) Il appellera cette enfance qui a été si incorrigible: Cette adolescence si corrompuë par les passions: cet âge viril employé si inutilement pour l'éternité; mais si nous faisons un meilleur usage du temps qui nous reste, quand il n'y auroit qu'une année, un mois, une semaine, un jour, tous ces temps perdus ne nous donneront point de confusion. Dieu ne se souviendra de nos pechez, que pour se souvenir de nôtre pénitence, qui rappellant les années dissipées & mal employées, nous fera mourir pleins de jours; c'est-à-dire, au terme de l'Ecriture, pleins de vertus & de bonnes œuvres. *Discours Chrétiens. Discours pour le jour de la Circoncision.*

N'ayant en nôtre puissance que le présent, & n'est plus, d'ailleurs l'avenir étant incer-

De tous les momens de la vie durant lesquels nous pouvons nous convertir, & nous donner à Dieu, il n'y a que le présent qui soit à nous; le passé n'est plus, l'avenir est incertain, il n'y a que le présent dont nous puissions disposer, & ce présent n'est qu'un instant, qui peut être le dernier, & qui l'est d'ordinaire lors qu'on y pense le moins. Il ne faut donc plus différer, le de-

lai est dangereux ; il faut nous mettre, à l'instant même où nous nous trouvons maintenant, dans l'état où nous voulons être au moment, où nous serons au terme des temps, & à l'entrée de l'éternité. C'est à ce coup, Seigneur, que je me veux rendre ; je ne veux plus tarder ; à ce moment je suis à vous. Prenez, Seigneur, tous les mouvemens de mon cœur, & tous les momens qui me restent de ma misérable vie, pour expier le mauvais employ des momens que j'ay passez au service du monde vôtre ennemi. Ah ! que j'ay du regret du mauvais usage que j'en ay fait : Et que je serois heureux si je le pouvois reparer ! *Le P. Nouet dans sa retraite pour se préparer à la mort.*

tain, il ne faut pas différer de nous donner à Dieu.

Si nous considérons la nature du temps, nous devons le ménager soigneusement ; puisque le passé n'est plus, & ne reviendra jamais, que l'avenir est incertain, & que le présent n'est qu'un point qui passe au moment que nous le nommons. Or ce sont ces momens, dont le bon ou le mauvais usage, décide de nôtre éternité. *Momenta æternitatis gravida*, comme parle un saint Pere. Ce sont ces momens, dis-je, dont il faut, pour ainsi dire, fixer la rapidité fugitive, en retenant les graces divines, qui s'envolent avec eux, & qui ne reviennent souvent plus, aussi-bien que ces instans passagers qui les emportent. La sagesse divine nous cache l'avenir, afin que nous fassions un bon usage du présent ; & nous, nous perdons ce présent, parce que nous comptons sur l'avenir. *Essais de Sermons pour l'Avent.*

Nous devons ménager le temps, & retenir les graces de Dieu, qui passent avec le temps.

N'est-il pas étonnant d'entendre quelquefois des Chrétiens, qui se demandent les uns aux autres, à quoy ils passeront le temps, & qu'ils ne sçavent à quoy l'employer. Ils ont le peché dans l'ame, ils sont dans la haine de Dieu, & ils demandent ce qu'ils feront du temps. Hé, miserables ! employez le temps à faire pénitence, & à obtenir miséricorde d'un Dieu trop justement irrité. Ah ! si un reprouvé dans les Enfers pouvoit avoir le temps, dont vous ne sçavez que faire, quelle pénitence ne feroient-ils pas ? Il y en a d'autres qui employent le temps à mal faire, & il ne faut que faire réflexion sur la corruption des mœurs du siécle, & sur le libertinage de la plûpart des gens du monde, pour en être persuadez : Ah ! ce temps qui est si court pour faire le bien, est encore trop long pour faire le mal. Enfin la plûpart perdent le temps, parce qu'ils font toute autre chose que ce qu'ils doivent ; c'est surquoy les personnes qui font profession de pieté doivent bien s'examiner. Une femme, par exemple, qui aura sa famille à régler, croira bien employer le temps, que de passer le jour dans une Eglise ; elle se trompe ; elle fait autre chose qu'elle ne doit ; & ce seul exemple suffit pour faire connoître les fautes que l'on fait à cet égard. Ce n'est pas assez pour bien employer le temps, de faire de bonnes actions, il les faut bien faire ; & pour les bien faire, il faut les faire dans l'ordre, c'est-à-dire, dans le temps, selon l'état & l'employ de chacun ; & si elles ne sont faites dans cet ordre, & selon ces régles & ces circonstances, elles cessent d'être bonnes, & le temps qu'on employe à les faire, est perdu. *Les mêmes Essais, pour le Carême.*

Trois sortes de personnes qui perdent le temps, celles qui ne sçavent à quoy l'employer ; celles qui l'employent à faire le mal, & celles qui l'employent à autre choses qu'à ce qu'elles devoient.

Quelle témerité à l'homme, de disposer de ses années, & de sa vie, puisqu'il n'a pas seulement le pouvoir de disposer du lendemain ! C'est ce qu'a dit un sage Payen ; il y a long-temps. *Quàm stultum est ætatem disponere, ne crastino quidem dominamur.* Il n'est point de jour, d'heure, ni de moment venir, partie

C'est une grande témerité de se fier sur l'a-

culierement en ce qui garde le salut. dans le temps à venir, qui ne puisse être la fin de nôtre vie. Et comme dit saint Prosper, depuis que la mort a été introduite par le peché dans le monde, elle a étendu son pouvoir sur tous les jours de nôtre vie. *Obnoxium sibi omnem vitæ nostræ fecit diem.* La raison, la foy, & l'expérience nous enseignent qu'il n'est rien dans le monde, ni noblesse, ni science, ni richesses, ni vertu, qui nous puisse assurer d'un moment de vie dans le temps à venir. Raisonnez sur ce principe, & dites avec saint Augustin : *Omnis spes quæ tempori committitur, incerta est, quia tempus incertum est.* C'est en cela que le pécheur montre évidemment, qu'il méprise son salut, & qu'il ne craint point de le risquer, puisqu'il l'expose à une chose aussi incertaine qu'est le temps. *Le Pere Texier, dans son Carême, Sermon pour le Dimanche de la Passion.*

Différence du temps & de l'éternité. Le temps nous visite en passant, sans s'arrêter jamais un moment, comme l'eau d'un fleuve qui coule toûjours ; l'éternité demeure immobile, & inébranlable, comme la terre qui porte le fleuve dans son sein. Le temps a toutes ses parties separées, & qui sont même incompatibles ; car les unes chassent les autres ; les unes sont déja passées, les autres sont encore à venir, & rien n'est présent dans le temps qu'un seul moment indivisible. L'éternité n'a point de parties, elle est toute ensemble & indivisible, elle *n'a point* de passé, ni rien de futur. Le temps ne s'attache qu'aux choses *périssables*, il les dévore & les consume toûjours peu à peu ; l'éternité au contraire ne s'attache qu'aux êtres solides & invariables, qui ne peuvent périr. Enfin ce qu'on nomme le temps, n'est autre chose que la durée successive des choses périssables qui doivent finir ; mais l'éternité est la durée constante, & invariable des choses qui ne finiront jamais. Ainsi le temps & l'éternité n'ont rien de semblable, & bien loin d'avoir lieu de comparer l'un à l'autre, ou de mesurer l'un par l'autre, il y a toûjours une grande opposition. Nous sçavons trop ce que c'est que le temps, pour pouvoir bien sçavoir ce que c'est que l'éternité : Car nous sommes si accoûtumez à concevoir la durée d'une chose, comme une longue suite d'années ; qui coulent, & qui s'entresuivent, que nous ne pouvons pas comprendre qu'elle puisse avoir une grande durée d'une autre façon ; & de là vient, que quand nous voulons nous représenter l'éternité, nous multiplions les millions & les millions de siecles. *Le P. d'Argentan Capucin. Conférences sur les Grandeurs de Dieu.*

Reproche qu'on se peut faire sur la perte du temps. Je suis charmé toutes les fois que je lis dans saint Bernard le pieux reproche qu'il se fait à luy-même. Je ne sçai, dit-il, comment les heures & les semaines se passent : me voilà déja au déclin du jour ; un temps que j'ay si inutilement consumé ne reviendra plus, & je ne sçaurois dire ce que j'ay fait pour Dieu. Revenez momens, heures perduës qui m'accusent d'oisiveté ; revenez, que je donne à mon Créateur & à mon Sauveur, quelques marques du soin & du désir que j'ay de lui plaire. Pourquoy ma-t-il mis au monde, & m'y souffre-t-il si long-temps, si ce n'est pour agir, & pour qui agirai-je, si ce n'est pour celui, à qui tout mon esprit, tout mon cœur, toutes mes forces appartiennent ? *M. Lambert : Homel. pour le 12. Dimanche après la Pentecôte.*

Plainte ri- Peut-on entendre des paroles qui marquent un plus grand renversement

de

de raison, que celles-cy : *Tuons le temps* ? Tout le monde sçait, que c'est le temps qui nous tuë ; qu'il n'y a pas un seul des momens, dont il est composé, auquel il ne nous donne quelque coup, qui avance nôtre mort ; & cependant, nous voulons le tuër. On ne sçauroit rien dire, qui égale cette extravagance : Car ou ces paroles ne signifient rien, ou si elles veulent dire, desennuions-nous, nous sommes opposez à nous-mêmes, puisque nous disons si souvent que le temps passe vite, que les jours, les mois, les années ne durent rien ; car c'est un langage que nous tenons souvent. Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, ils ne passeront jamais utilement & agréablement le temps, qu'ils ne sçachent le distribuër selon les régles de la pieté & de la raison, chacun entre les devoirs de sa religion & de sa profession, & entre les divertissemens innocens, dont on a besoin pour se relâcher. De cette maniere le temps n'ennuye jamais ; parce qu'on n'en a jamais de reste. *M. du Tremblay, dans le traité des jeux.*

Ce qui se dit de ceux à qui le temps ennuye & qui ne sçavent à quoy l'employer.

D'abord on ne sçauroit s'empêcher de concevoir avec saint Augustin, que tout ce qui a des bornes ne peut pas durer. *Nibil est diuturnum in quo reperitur aliquod extremum.* Ainsi quand nous unirions ensemble tous les temps, que l'imagination la plus féconde pourroit se forger ; cette étenduë de temps comparée à l'éternité auroit ses bornes, & ces espaces immenses, qui vous paroissent avoir quelque chose de si vaste, ne seroient tout au plus qu'un point. *Omnia temporum spatia æternitati comparata non exigua sunt computanda, sed nulla*, dit le même saint Docteur. Si cela est vrai de l'étenduë de tous les siecles, que dirons-nous de cette petite partie du temps, qui est marquée par le temps de nôtre vie ? Ne dirons-nous pas que ce n'est qu'un moment, dans lequel tout petit qu'il est, vous avez tant de choses à faire ! Je veux dire des pechez à expier, des passions à vaincre, des vertus à acquérir, un Paradis à gagner, un Enfer à éviter ? *Le P. de la Ruë, dans les Sermons imprimez sous son nom : Sermon pour le Mardy de la Semaine de la Passion.*

De la brieveté du temps comparé avec l'éternité.

Si le temps étoit fixe, s'il étoit de la nature de ces biens, que nous pouvons posseder tout à la fois, nous en pourrions perdre une partie, prétendant nous dédommager de cette perte, par le bon emploi du reste : mais nous ne pouvons nous flatter de ces avantages ; le temps ne nous est donné que successivement, nous le perdons quand nous en joüissons, & sa rapidité nous donne dès le moment ce qu'il nous donne : *Isti dies non sunt*, disoit autrefois saint Augustin : *Ante abeunt, quàm veniant, jungunt se, & sequuntur, sed non se tenent.* Les jours de nôtre vie, ne sont pas, à proprement parler, des jours qui nous appartiennent, & dont on puisse dire qu'ils ont une réelle existence : à peine viennent-ils qu'ils s'écoulent, ils se suivent les uns les autres ; mais ils ne se tiennent jamais ; ensorte qu'ils fassent ensemble quelque chose de durable & de permanent. *Le même.*

Le temps ne nous est donné que successivement, & moment après moment.

Le temps seul est irréparable ; si nous avons perdu la santé, nous la recouvrons ; un accident imprévû nous a-t-il ravi nôtre bien, ce bien peut se rétablir ; tout se répare, il n'y a que le temps qui ne se peut réparer : tout ce qui est passé, est sans retour. La fleur de la jeunesse qu'on a donnée à la galanterie, à l'enjoüement, au plaisir de la vie ; tout cela est écoulé : ensorte qu'on ne peut le rappeller. Mais n'oublions pas de faire là-dessus une belle réflexion avec

Le temps est irréparable, & ne retourne jamais.

saint Bernard, si le temps passe avec tant de rapidité, qu'il ne puisse plus revenir, la chose que nous faisons en ce temps, ne laissera pas de subsister; de telle sorte que rien ne sera capable de l'éfacer. Je ne nie pas, que lorsque l'on a commis un peché, on ne puisse l'effacer dans les larmes d'une sincere douleur; mais avec cela, il est vrai de dire, que le peché est commis; & que quoi qu'on l'ait expié, il n'a pas laissé d'avoir été : *Et si facere in tempore fuit, fuisse in æternum manet.* Le même.

Comme l'on perd presque tout le tems de la vie.

L'oisiveté consume la plus grande partie de la vie; c'est ce qu'on ne sçauroit nier : en effet, à juger des choses comme elles sont, & afin de commencer par la plus belle saison de la vie, à quoi l'employe-t-on? L'occupation des jeunes gens, est de n'en avoir aucune; ce qu'ils dénient aux nécessitez corporelles, ils le donnent au jeu, à la galanterie, & à cent choses qui font pitié; ces sortes de personnes commenceront à compter les vingt, les trente années sans pouvoir compter autant de jours donnez à Dieu, & consacrez à l'affaire de leur salut. Comme dans ces âges les passions sont fortes, on donne tout au plaisir; & par un étrange aveuglement, on se persuade qu'il lui faut tout donner. Il faudroit qu'ils fissent réflexion sur une chose qui est de la derniere importance; sçavoir, que le temps de la vie ne leur est accordé que pour être employé à des choses qui regardent le salut : car, comme dit saint Thomas, il y a cette différence entre le temps de l'Ange, & le temps de l'homme; que celui de l'Ange a été court; il n'y a eu nul intervalle entre sa création & sa prédestination, ou sa reprobation; mais à l'égard de l'homme, Dieu le traite plus favorablement : il lui donne depuis sa naissance jusqu'à sa mort; & ce temps-là lui est accordé, non pour le passer en choses inutiles; mais pour le ménager scrupuleusement, & employer les meilleurs momens à sa sanctification. *Le même.*

A quoi les gens d'affaires employent leur temps.

Quand je considére ces hommes d'affaires ou de robe, je vois qu'ils sont extrêmement avares du temps; jusques-là que leur avarice va jusqu'à se retrancher les choses les plus nécessaires, ou à la vie, ou à leurs divertissemens. Mais pourquoi est-ce que ces gens ménagent leur temps avec tant d'avarice? Hélas! c'est pour les affaires d'autrui; c'est pour les affaires de plusieurs particuliers, de la cause desquels ils se chargent; parmi tant d'embarras, parmi tant de visites de papiers, & de mémoires, ils ne se donnent rien à eux-mêmes, & ne pensent à rien moins qu'à travailler pour l'éternité. Un homme qui est occupé à une affaire publique, qui prend du soin & de l'inquiétude pour les autres; un homme de cette nature (dit Seneque) ne peut jamais rentrer dans lui-même, & songer à ce qui le regarde; tant les affaires d'autrui le dissipent, & lui donnent d'embarras. Voilà en quoi il estimoit misérable la condition des hommes; & voilà à plus forte raison, en quoi nous devons plaindre les Chrétiens, qui doivent avoir d'autres vûës, & songer à l'éternité. *Le même.*

Vaines & inutiles occupations des hommes qui perdent leur temps.

Le Prophete Isaïe compare l'ouvrage des hommes à ces petits châteaux que font les enfans quelquefois; ils les font avec empressement, & nous nous mocquons d'eux; Dieu en fait de même à l'égard des hommes, dit saint Augustin, leurs plus grandes affaires ne sont que de pures niaiseries : *Magnorum nugæ negotia vocantur.* Ces bagatelles absorbent tout le temps qu'on de-

vroit donner à sa sanctification ; & après un flux & reflux de mille occupations, quand on vient à la mort, on se trouve pauvre, nud, & dépoüillé de toutes choses. Reproche dont cet Ange, dont il est parlé dans l'Apocalypse, faisoit à un Evêque : *Nescis quia miser es, & miserabilis, & pauper & nudus.* Apocal. 3. Vous, qui paroissez dans le monde comme quelque chose ; vous qu'on considére comme un homme occupé à de sérieux emplois ; que vous trompez de gens, & que vous vous abusez vous-mêmes ? Car vous ne sçavez pas que vous êtes reduits à la misére la plus honteuse, pour avoir passé toute vôtre vie dans l'oisiveté, & n'avoir rien acquis pour le Ciel. *Le même.*

Réflexion que nous devons faire à la vûë de tant d'années mal employées.

Il faut que par la pénitence nous fassions revenir le temps passé, & que nous nous servions du présent pour l'expier. Il y a tant de mes années qui sont écoulées, doit dire un Chrétien, & il y a si peu d'heures que j'ai employées pour mon salut ? Cependant la miséricorde de Dieu m'a laissé encore un remede, qui est de repasser, comme le bon Roy Ezéchias, les années perduës dans l'amertume de mon cœur, & par ce moyen de les faire revenir. Voilà ce que je voudrois que vous considérassiez quelquefois. Considérez la nature des choses ausquelles vous avez prostitué vôtre temps. Ces compagnies, ces visites, ces jeux, ces festins, ces spectacles ; qu'est devenu tout cela ? Il est allé se perdre dans l'abîme du néant : disons mieux, tout cela s'est allé perdre dans l'éternité. Il en sera de même des fausses consolations que vous goûtez encore à présent ; & par les choses qui sont passées, vous devez vous instruire du bon usage de ce qui vous reste. Il faut que convaincus de la vanité de ce qui s'est écoulé, vous appreniez à ménager utilement ce qui s'écoulera encore ; que vous l'employez en des œuvres chrétiennes, qui aillent heureusement se perdre dans l'éternité, & non pas à des actions inutiles & criminelles, qui ne laissent que de malheureux repentirs. *Le même.*

Il n'y a proprement que le temps qui soit à nous, & que nous devons ménager comme nôtre bien.

Ne perdez pas ce temps précieux, mettez à profit des momens si chers d'une vie, que nous passons comme si elle ne devoit jamais finir. Sçavez-vous bien que ce temps est le seul des biens naturels que vous possédez, que c'est à vous à qui la nature l'a donné sans reserve, & que rien ne le peut ôter à l'homme vivant : *Omnis si quidem res aliena est à nobis, quod nostrum est tempus est.* C'est une parole de Seneque ; mais elle a été adoptée par saint Bernard, & consacrée par ce grand Saint. En effet, tous les autres biens sont sujets à l'injure du temps ; & quand je serois dépoüillé de tous les biens, soit de la nature, soit de la fortune, je ne m'estimerois pas fort malheureux, pourvû que j'eusse du temps, & l'espérance ; les deux ressources des malheureux. *Le même.*

Regret qu'on aura à la mort d'avoir perdu le temps, & de l'avoir mal employé.

Quelle plus douloureuse impression, que celle que fait le souvenir du temps qu'on a perdu, quand on pense à ce qu'on pouvoit mériter à chaque moment. Ah ! que de belles heures mal employées ! Un temps si précieux qui ne m'étoit donné que pour travailler à mon salut, devoit-il être sacrifié à des spectacles, à de vains entretiens, à la bagatelle ! Ah ! que n'ai-je encore quelques-unes de ces heures, où ennuyé de mon oisiveté, je ne songeois qu'à passer, & à perdre le temps. Ah ! quel usage ne ferois-je pas à présent de ces momens précieux ! je les ai eu, & je les ai perdus : ah ! que ne seroit-on pas prêt de faire alors ; mais on n'a plus de temps. Quelle différence des sentimens, & de la contenance d'un libertin plein de santé, & d'un libertin au lit de la

mort sur le sujet de l'emploi du temps : c'est le même homme ; mais a-t-il la même pensée & la même fierté. *Le P. Croiset, tome second de ses Retraites.*

Suite du même sujet. Cette femme mondaine sera un jour au désespoir d'avoir perdu tant de temps à se parer ; d'avoir été de ces parties de divertissemens ; d'avoir sacrifié son domestique & sa famille à la passion du jeu ; de s'être trouvée aux spectacles prophanes ; en un mot, tous ceux qui auront mal employé le temps, aurons un regret éternel d'en avoir été prodigues. Ne permettez pas, Seigneur, que je sois de ce nombre ; je n'ai déja que trop de sujets de regretter tant de temps perdu. Hélas ! quelle funeste expérience ne ferois-je pas de cela même, s'il me falloit présentement mourir. Vous me donnez, mon Dieu, encore du temps, pour éviter ce malheur ; je n'abuserai pas de vôtre infinie miséricorde ; je n'ignore pas que bien des gens sont reprouvez, pour avoir fait durant leur vie des réflexions pareilles à celles que je fais ; mais c'est cela même qui me fait prendre la résolution de ne pas suivre leur exemple, & de profiter de leur malheur. *Le même.*

De ceux qui se plaignent des mauvais temps. Il faut établir pour principe, que tous les temps sont également bons, parce que l'Autheur des temps a une égale bonté dans toutes leurs différences. Mais *c'est* nous qui nous servons mal du temps ; & en cela, comme en bien d'autres *choses*, nous imputons nos fautes, aux choses dont nous faisons un mauvais usage. Faites ensorte que tous les hommes soient gens de bien, & le temps ne sera jamais mauvais. Ne dites plus que ce temps ne sçauroit long-temps durer, & qu'il en viendra un qui sera plus favorable. Il n'est point de temps qui durent ; ils passent tous, & ne reviennent jamais. C'est par la vertu, par l'industrie, & par l'étude, qu'on peut les arrêter ; non pour les empêcher de fuir, mais de se perdre. Or il n'est rien de si doux que le souvenir du temps bien employé. Mais comme nous ne sçavons pas nous en servir comme il faut, après que nous en avons usé en des soins superflus, ou dans une négligence continuelle, nous accusons le temps qui est innocent de tout ce mauvais ménagement ; on employe l'enfance en jeu, la force de l'âge au négoce, ou au plaisir ; & la vieillesse aux plaintes & aux regrets inutiles.. Mais au lieu d'attendre un meilleur temps ; je vous conseille d'en joüir dès à présent ; puisqu'il est en vôtre pouvoir, & que c'est la seule voye d'étouffer un désir inquiet par une joüissance agréable & utile, en donnant ce temps à l'exercice des vertus chrétiennes, puisqu'il ne peut être bien employé autrement. *Extrait d'un entretien de Pétrarque sur le temps & l'éternité.*

Le temps ne nous est donné qu'instant après instant. C'est une chose à remarquer que Dieu qui dans tout le reste a paru si magnifique & si libéral envers l'homme, n'a paru avare que du temps. Il ne nous le donne, pour ainsi dire, que goûte à goûte ; jamais il ne donne deux instans à la fois, & il ne nous donne le second que quand il a retiré le premier. Quelque longue que soit nôtre vie, elle n'est composée que de ces momens qui se succedent les uns aux autres, & qui s'écoulent avec la même vîtesse qu'un torrent rapide, qu'on ne peut arrêter, & dont aucune goûte ne revient jamais, quand elle est une fois écoulée. Voilà ce qu'on appelle le temps ; que l'on divise ordinairement en trois parts ; en passé, en présent, en futur. Le temps passé n'est plus à nous, & n'y peut plus revenir ; le futur n'y est point encore, & n'y sera peut-être jamais ; il n'y a que le présent qui nous appartien-

ne véritablement ; mais hélas ! à peine l'avons-nous qu'il nous échappe, sans pouvoir le retenir ; dans le moment même qu'il commence d'exister, il passe, ou plûtôt il est déja passé. En faut-il davantage pour nous faire comprendre combien le temps est précieux ? *L'Abbé Monmorel, homelie pour le jour de la Circoncision.*

Qui pourroit croire, que ce temps, dont on devroit être si ménager, est la chose du monde dont on l'est le moins ; on le demande, & on le donne comme si ce n'étoit rien ; les hommes du siécle en paroissent embarrassez, & ne cherchent qu'à s'en défaire, ou plûtôt qu'à le perdre ; l'amitié le donne ; l'avarice le vend ; le plaisir le dissipe ; le crime le prophane ; la paresse le prodigue ; la sensualité le consume ; mais rarement la vertu l'employe. Nos années se passent en de vaines inquiétudes, comme celles de l'araignée, dit le Prophete.. Pour ne point tomber dans un abus aussi criminel, que celui de la perte du temps, avant que le Seigneur nous en fasse rendre compte, il faut nous le rendre à nous-mêmes de l'emploi que nous en avons fait : car quoique le passé soit irrévocable, il est vrai cependant qu'on le peut réparer par le bon usage du présent. *Le même.*

Le temps, quelque précieux qu'il soit, est la chose qu'on ménage le moins.

Au reste, ne pensez pas qu'il n'y ait que l'oisiveté, qui soit recherchée dans le compte terrible que Dieu demandera à tous les hommes, du temps qu'il leur donne ; il y a bien des occupations qui ne seront pas traitées moins rigoureusement ; puisque le temps n'y est pas moins dissipé, que dans ces sortes d'inutilitez. Je n'entends pas seulement icy parler des occupations qui sont manifestement criminelles ; ces choses sont trop manifestement mauvaises. Je parle d'un artisan, d'un marchand, d'un homme d'affaires. Quoiqu'un laboureur ait la sueur sur le front depuis le matin jusqu'au soir, qu'un marchand soit tout le jour à son comptoir. Hélas ! parmi ces différentes occupations, qu'il y a de temps perdu ! Les uns & les autres après avoir bien travaillé, en sont-ils meilleurs, & plus gens de bien ? Elevent-t-ils leur cœur à Dieu ? pensent-ils à l'éternité, & offrent-ils au Seigneur ces petites peines, afin qu'il les agrée, & qu'il leur en tienne compte ? *Le même.*

Compte qu'on aura à rendre à Dieu de l'employ qu'on aura fait du tems.

J'en atteste (Messieurs) vos expériences ; que vous reste-t-il des plaisirs pour lesquels vous avez sacrifié vos plus beaux jours ? Que vous reste-t-il de ces honneurs & de ces dignitez que vous avez recherchées avec tant de peines ? Je veux que toutes ces choses ayent rempli l'étenduë de vos vœux ; mais le plaisir que vous en avez reçû, n'est-il pas dissipé ? Et celui que vous en espérez, ne se dissipera-t-il pas aussi ? Il y a près de quinze ou vingt-ans, que vous goûtez ce plaisir ; mais quel avantage avez-vous sur ceux qui ne le goûtent que depuis trois jours ? Tout est passé pour eux, & pour vous ; & ce qui est passé n'est plus rien. Quelle différence mettez-vous entre un honneur qui a été en effet, & un honneur qui n'a été qu'en songe ? L'un & l'autre ne sont-ils pas également abîmez dans le néant ? je veux dire cet honneur réel, & cet honneur imaginaire ? *Le même.*

Après que le temps est passé, il ne nous reste rien des plaisirs dont nous avons joüi.

Ce temps n'est plus ; mais il a été. Ce plaisir a été ; mais il n'est plus : cette douceur qui vous a charmé ne subsiste plus ; mais le crime demeure & subsiste toûjours : *Facere in tempore fuit, sed fecisse in æternum manet*, dit saint Bernard. Voila ce qui fait nôtre malheur. Ces actions d'iniquité sont passées de

Le crime, quoique passé dans le temps, demeure &

subsiste dans une conscience.

nos mains ; mais elles ne sont pas passées de nôtre esprit : *Transierunt à manu, sed non à mente.* Commettre le mal, cela passe ; mais l'avoir commis, cela ne passe jamais. Massacrer son frere, c'est un plaisir que Caïn n'a pas refusé à sa vengeance ; plusieurs années se sont écoulées depuis ; mais ce meurtre commis est un mal qui tourmente pendant une éternité. *Le même.*

La plûpart des hommes ne connoissent pas le prix du temps, c'est pourquoi ils l'employent mal.

Ce que Tertullien dit n'est que trop vrai ; que les Chrétiens sont destinez pour être les justes estimateurs du temps : *Nos destinati à Deo, ante mundi constitutionem judices temporum.* Mais les Chrétiens, pour la plûpart, n'en font nul cas. D'où vient cela ? C'est qu'ils ne sont pas persuadez que ce temps ne leur est donné que pour en profiter. Ils ne croyent pas qu'ils ne le pourront recouvrer après l'avoir perdu. Et s'ils sçavoient ce qu'ils perdent après l'avoir perdu, & avoir laissé passer l'occasion de toûjours mériter, ils n'auroient garde de la laisser perdre. Hé quoi ? si un Prince, vous exposant ses trésors, vous laissoit pendant une heure la liberté d'en prendre ce que vous voudriez, demeureriez-vous les mains fermées ? Vous endormiriez-vous ? vous rempliriez vos mains de ce qu'il y a de plus précieux ; cependant ce ne seroient que des biens périssables, en comparaison de ceux que vous pouvez gagner pour le Ciel. *Pris du Recüeil de Sermons choisis du P. Champigni, Sermon sur les bonnes œuvres.*

Sentimens d'un reprouvé dans les Enfers, sur la perte du temps passé.

Quand un reprouvé repassera dans son esprit tous les jours de sa vie passée ; quand il se souviendra de tous les momens que Dieu lui avoit donnez, pendant lesquels il étoit en son pouvoir de faire pénitence, & que cependant il les a tous perdus inutilement, & qu'il lui est impossible d'en rappeller un seul hélas ! Quelles funestes réflexions fera-t-il sur tout ce temps ? Mais quel désespoir d'avoir perdu de la sorte une chose si précieuse ? J'ai vécu quarante ou cinquante ans ; dans ces années, j'ai eu tant de jours, & dans ces jours j'ai eu tant d'heures & de momens, où je pouvois faire pénitence, & ménager mon salut ; & cependant au lieu d'y penser, je me suis amusé à des sottises, & à mille bagatelles, & j'ai perdu ces favorables occasions, ma perte est irréparable. Ah momens ! jours ! années ! éternité ! Quand ce reprouvé n'auroit eu qu'un seul moment, & qu'il l'auroit perdu, ce moment seroit son bourreau, dans le souvenir de la perte qu'il en a faite : mais d'avoir perdu tant de momens, & tant de jours, ce seront autant de bourreaux & de sujets de désespoir. Eternellement il dira ; mais d'une autre maniere que ne le disoit le Prophete : *Recogitabo omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* Il fera éternellement un triste examen de toutes les années de sa vie passée ; mais tandis qu'il repasse dans sa memoire les années qui ne sont plus, il jette les yeux sur le temps que nous avons ; & c'est sur cela qu'il forme mille souhaits inutiles, qui augmentent son supplice : car quel est, je vous prie, le plus ardent souhait d'un reprouvé dans l'Enfer ; c'est d'avoir un de ces jours, de ces momens que nous perdons inutilement ? Ah ! s'il pouvoit avoir un de ceux que vous donnez à vos divertissemens, & que vous employez à vos vanitez, il ouvriroit l'Enfer par sa pénitence, & gagneroit le Paradis. Mais si ces regrets ou ses vœux sont inutiles pour lui, ils peuvent servir à nôtre instruction, & par l'état qu'il fait du temps, nous apprendre l'estime que nous en devons faire. *M. Biroat, Sermon sur ce sujet, parmi ceux de la Dominicale.*

Isaïe 38.

Un ſage Payen nous aſsûre que l'avarice, qui eſt blâmable dans tous les autres biens, eſt loüable pour ce qui regarde l'uſage du temps ; parce qu'étant auſſi court comme il l'eſt, il eſt extrêmement précieux. Mais c'eſt avec plus juſte raiſon, qu'un Chrétien eſt avare du temps, & qu'il en doit ménager les momens ; parce que ce ſont autant de ſémences, qui peuvent produire de grands fruits. Un Chrétien à chaque moment peut glorifier Dieu ; à chaque moment il peut acquerir l'éternité ; à chaque moment il peut donner de nouveaux accroiſſemens à ſa gloire. La raiſon ſe prend de l'état de grace, où un véritable Chrétien vit ordinairement ; de la charité habituelle qu'il poſſede, & de cette réſolution permanente d'être à Dieu. Que la condition d'un Chrétien eſt heureuſe ! que le temps entre ces mains eſt précieux ! que ſes heures & ſes momens ſont conſidérables ! *Le même.*

L'avarice du temps eſt loüable, quoique blâmable en tout le reſte.

Je ne ſçai pas ce qui en doit arriver, & Dieu veüille que les évenemens ne répondent pas aux apparences ! Mais à voir la vie de la plûpart des Chrétiens, l'on peut tirer de l'uſage qu'ils font du temps de mauvaiſes conſéquences pour l'éternité, où ils prétendent. Je vois qu'on travaille inceſſamment dans le monde. Que de peines ! que de travaux ! que de ſueurs ! Mais que je voye l'ordre de vôtre temps, je trouverai du temps pour toutes choſes, hors pour le ſalut & l'éternité. Tant d'heures pour le ſommeil ; tant pour le divertiſſement ; tant pour le travail ; tant pour l'étude : mais pour la priere & pour le ſalut, à peine prend-t-on un quart d'heure. Et cependant c'eſt pour cela, que Dieu nous donne le temps : *Dum tempus habemus operemur bonum.* Pendant que nous avons le temps, ſervons-nous-en pour nôtre ſalut, de peur de ne l'avoir pas toûjours. Hâtons-nous : *Venit nox, quando nemo poteſt operari,* dit le Fils de Dieu. Viendra un temps, où vous ne pourrez travailler. Tandis que nous le pouvons, & que Dieu nous en donne les moyens, faiſons enſorte qu'il ne ſe paſſe aucun jour, que nous n'ayons un temps reglé pour nôtre ſalut, pour la priere, pour la lecture de quelque bon livre, &c. *Le même.*

Le mauvais uſage que la plûpart des Chrétiens font du temps.

Ad Galat. 6.

Il faut racheter le temps, parce que les jours ſont mauvais ; c'eſt ce que ſaint Paul diſoit inſtruiſant les Chrétiens d'Epheſe de l'uſage qu'ils devoient faire du temps : *Redimentes tempus.* Ce qui peut avoir deux différentes explications, & qui nous montrent deux differens uſages de la prudence chrétienne. Le premier regarde le temps paſſé, & conſiſte à le réparer par les bonnes œuvres, & par la pénitence. Car quoique nous n'ayons de droit ſur cette différence de temps, qui ſemble être envolé de nos mains, & n'être plus en nôtre puiſſance, la ſainteté néanmoins, qui participe à l'éternité de Dieu, a juriſdiction ſur le paſſé même ; & par le moyen de la pénitence, elle reforme en quelque façon les jours mal employez, & fait revenir le temps perdu par la diligence qu'on fait à bien employer celui qui reſte : *Redimentes tempus.* Saint Jérôme explique ce paſſage d'une autre façon, qui regarde le temps préſent ; ſçavoir, que quand nous l'employons, nous le rachetons en quelque façon, parce que nous l'avions perdu par le peché du premier homme ; ou bien nous méritons par le bon uſage que nous en faiſons, que Dieu nous en augmente la meſure. *Le même.*

Ce que c'eſt que racheter le temps, & comment cela ſe peut faire.

Ceux qui vivent long-temps ſans vivre chrétiennement, reſſemblent à un vaiſſeau battu de la tempête, qui ſouffre de grandes agitations, & qui fait

Les gens de bien, & qui

servent Dieu fidelement, beaucoup de temps en peu d'années. peu de chemin. Mais l'homme juste, qui est tout occupé de son salut, & du service de Dieu, trouve en peu d'années beaucoup de temps, pour la priere, pour la pénitence, & pour les bonnes œuvres ; parce qu'il profite de tous les momens, & que tout lui devient une occasion de mérite : au lieu que celui qui néglige le soin de son salut, & qui ne songe qu'à contenter ses désirs déréglez, a besoin de beaucoup de temps, pour les plaisirs, pour le jeu, pour les divertissemens ; les intrigues, l'ambition, la vanité ; pour satisfaire à une infinité de bienséances que le monde exige injustement, & que Dieu ne demande point : il lui faudroit autant de vies, qu'il y a d'occupations différentes, ausquelles il est obligé de partager cette vie courte, unique, incertaine, que Dieu lui a donnée pour mériter l'éternité. *Livre intitulé : Les Souffrances de Nôtre-Seigneur, traduit par le P. Alleaume.*

L'usage ordinaire que la plûpart des hommes font du temps. Apprenons à la fin du temps à juger du prix du temps ; & apprenons du prix du temps, à juger de la vie du monde, & de la nôtre : car à quoi l'employe-t-on, & à quoi l'avons-nous nous-mêmes employé jusques icy ? Les uns le passent en des désordres grossiers ; les autres en des amusemens ; les autres en des desseins chimeriques, & en des travaux inutiles. Les autres ne sçavent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre ; on le donne au prémier venu, on se le laisse ravir sans s'en plaindre, c'est la seule chose dont on est libéral. Il faut prendre plaisir à considérer ce torrent rapide, qui emporte dans le néant les choses sujetes au temps. *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit*, dit saint Augustin, ou nous passons avec elles, si elles ont plus de solidité que nous ; ou elles passent par nous si nous sommes plus durables qu'elles. Enfin tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste. *Pris des Essais de morale.*

Augustin. in Psalm. 38.

On doit juger de l'avenir par le passé. Comme le passé est l'image de l'avenir, jugez de ce qui sera par ce qui a été. Un temps a été, où le passé n'a été qu'un pur avenir ; un temps viendra, où il sera de l'avenir de même que du passé, & comme les délices passez, les plaisirs passez, l'honneur, la réputation, les loüanges passées ne sont plus ; il en sera ainsi de tout ce que l'avenir nous promet en ce monde. Tout sera passé, tout sera derobé à vos yeux, tout se sera échappé de vos mains. Que vous servira alors d'avoir été ce que vous prétendez être, & d'avoir acquis ce que vous prétendez acquerir ? *Livre intitulé : La vie reglée dans le monde.*

La vitesse avec laquelle le temps s'écoule. De tous les temps qui composent nôtre vie, il n'y a que le présent qui soit en nôtre disposition : encore coule-t-il si vîte, qu'il nous échappe sans que nous puissions nous en appercevoir. L'éclair qui perce la nuë, le trait qui fend l'air, le navire, qui par l'impulsion violente que lui donne le vent, passe à travers les vagues avec une impetuosité merveilleuse ; les étoiles du firmament, qui par une incroyable rapidité de leur mouvement, parcourent dans un instant des espaces immenses, ne sont que de legeres expressions de la vitesse avec laquelle coule le présent, qui n'est pas plûtôt, qu'il cesse d'être... Cependant c'est-là ce temps favorable pour le salut, comme l'appelle l'Apôtre : *Nunc est tempus acceptabile.* Ce temps commode pour operer le bien, ce temps propre pour sortir du sommeil du peché, ce temps où nous pouvons aisément chercher & trouver Dieu, n'est pas le passé ny l'avenir, c'est le présent

2 ad Cor. 6.

sent, dont nous faisons si peu d'état, que nous employons à des bagatelles, à des vanitez, à des entretiens superflus, à des divertissemens frivoles, à des projets immaginaires, à des occupations infructueuses. *Le même.*

La mort s'est, pour ainsi dire, hypothequé tous les momens de nôtre vie; il n'y en a pas un seul, où nous soyons independans d'elle; il n'y en a pas un seul que nous puissions nous approprier sans injustice, & nous promettre sans présomption; il n'y en a pas un, dont nous ne devions nous défier, pas un contre lequel nous ne devions nous précautionner; parce qu'il n'y en a pas un qui ne puisse nous donner le coup fatal; & comme dans le passé, il n'y en a pas un, qui n'ait pû être le dernier de nôtre vie; de même dans l'avenir il n'y en a pas un qui ne puisse être le prémier de nôtre éternité. *Le même.*

Il n'y a moment de nôtre vie qui n'en puisse être le dernier.

L'éternité est ce grand avenir, auquel il faut s'attendre, auquel il faut penser; c'est à quoy il se faut rendre malgré que nous en ayons, & plûtôt que nous ne pensons. Le Roy Prophete y avoit toûjours l'esprit appliqué; il méditoit continuellement cette longue suite de siécles, cette infinie multitude d'années, qui se doivent succeder continuellement les unes aux autres. Il considéroit incessamment cet abîme sans fond, cet Ocean immense de biens & de maux, qui doivent faire le partage des bons & des mauvais, sans qu'il y ait jamais aucune interruption dans le bonheur des uns, ny aucun adoucissement dans le malheur des autres. *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* Le même. *Psalm. 76.*

Dans le temps que nous avons, il faut penser à l'éternité qui suit.

Il n'y a rien qui soit plus à nous, & qui soit moins à nous que le temps; rien n'est plus à nous, parce que nous en pouvons faire tel usage que nous voulons, & l'employer à tel exercice qu'il nous plait. C'est une chose qu'on ne peut nous ôter, à moins qu'on ne nous ôte la vie, encore alors, comme nôtre ame est immortelle, bien loin d'abreger la durée de nôtre temps, on la rend éternelle. Que s'il n'est rien qui nous appartienne davantage, & qui soit plus en nôtre pouvoir que le temps, il n'est rien aussi qui nous appartienne moins, & qui soit moins en nôtre puissance; puisque nous ne pouvons disposer d'un seul jour, &c. *Le même.*

Comme le temps est à nous, & n'est pas à nous.

Voilà ce que nous devons nous dire; il y a tant de temps que je sers le public, que je me tourmente dans un barreau, doit se dire ce Magistrat & cet Avocat; & parmi tant d'écrits que j'ay faits, parmi tant de soins que j'ay pris pour mes amis, parmi tant de jours que j'ay donnez à des personnes indifférentes, ai-je jamais donné une heure pour régler ma conscience! Il y a tant de temps que je mêne une vie oisive, que je passe les heures, les jours, les mois, les années au jeu, à la promenade, en conversations, en spectacles, en visites, doit se dire cette Dame, & parmi ces conversations & ces occupations inutiles ou criminelles, où est le temps que j'ay employé à faire des œuvres chrétiennes. *Dans les Sermons Moraux, Sermon sur le temps.*

Reproche que se doivent faire les gens du monde sur l'employ qu'ils font du temps.

Les gens d'intrigues & d'embarras, qui ont donné tout leur temps aux vaines affaires de la terre, & qui n'ont pas eu le soin d'en reserver quelque partie à l'unique affaire, pour laquelle ils sont au monde, qui est celle de leur salut, sans se mettre en peine de ménager chaque jour quelque moment pour le service de Dieu; ces gens, dis-je, selon la parole du Prophete, ne se sont-ils

La plûpart des emplois des hommes font une perte de temps.

Psalm. 126. pas usé l'esprit & le corps inutilement & sans fruit ! *In vanum laboraverunt.* Aussi est-ce pour cela, que le Saint-Esprit les compare à des araignées, qui épuisent leur substance à faire une méchante toile pour prendre des mouches, & pour amasser de la poussiere. Helas ! leurs plaintes & leurs regrets seront encore éternellement plus inutiles. Il sera trop tard après la mort de dire comme le Sage le fait dire à leurs semblables : Tous ces vastes desseins de nous aggrandir, n'ont été que des phantômes & des chimeres. Nous nous sommes lassez dans la voye de l'iniquité, sans en retirer aucun avantage, & nous n'avons pas voulu prendre le chemin, que le Seigneur nous a montré. *Le P. d'Ozenne : Livre intitulé : Le monde condamné par lui-même.*

Vous auriez beau dans vôtre chagrin, crier & courir après toutes ces heures qui se sont passées agréablement, elles n'ont point d'oreilles pour vous entendre, & il n'est point de vitesse qui les égale ; mes années, pouvons-nous dire avec Job, se sont écoulé comme un torrent, & je me vois entraîné avec elles par un chemin, où jamais il ne me sera permis de repasser. Dieu pouvoit aisément rendre à ce saint homme, ses maisons & ses troupeaux, ses amis & ses enfans ; mais il ne pouvoit pas lui rendre le temps passé. Passer, & perir, dit saint Prosper, n'est qu'une même chose en matiere de durée. *Ce qui est présent se laisse du moins toucher en passant*, & ce qui est futur fait toûjours marcher devant quelque espérance. Mais c'est assez au temps de la vie, qui est passé, d'avoir été une fois, pour ne pouvoir jamais être. Ah précieux momens ! où j'ay eu ma fortune entre mes mains, où j'ay été le maître & l'arbitre de mon bonheur, & de mon malheur, vous ne reviendrez jamais ! & c'est inutilement que je vous regrette. *Le même.*

Comment il faut réparer le temps passé.

Croyons-nous que Dieu nous donne du temps pour l'employer à l'offenser, & à l'irriter, ou plûtôt pour réparer nos offenses, & appaiser sa colere ? Un voyageur qui s'apperçoit qu'il a beaucoup perdu de temps, ou dans ses égaremens, ou dans ses détours, ou dans ses amusemens ; & qu'il lui reste encore beaucoup de chemin, & peu de jours ; ne double-t-il pas le pas ? ne tâche-t-il pas de réparer le temps perdu ? Si nous avons imité ses égaremens & ses détours, que n'imitons-nous sa diligence à les réparer ? Attendons-nous à
Apocal. 10. y penser lorsqu'on prononcera cette terrible sentence : *Tempus non erit amplius.* Il n'y aura plus de temps pour vous. *Le P. Nepveu dans ses Réflexions chrétiennes.*

Regrets inutiles d'un damné d'avoir perdu le temps.

O Dieu ! dit un malheureux damné, si j'avois voulu profiter du temps que j'ay eu ! si j'avois fait ce que je devois faire, ce qui m'est maintenant impossible ; dans ce temps que j'ay passé à joüer, à rire, à folâtrer, & à dormir, dans ce temps que j'ay eu toute ma fortune entre les mains. J'ay été le maître, l'arbitre de mon bonheur ; j'ay eu durant quarante ou cinquante ans la liberté de choisir dans le Ciel, la place la plus riche & la plus élevée, & je n'ay pas seulement daigné y penser. Ah temps précieux ! courts momens ! ne reviendrez-vous donc point, & faut-il que vous soyez perdus pour moy. *Le P. de la Colombiere.*

Si l'on étoit bon ménager du temps, on

Si nous étions bons ménagers du temps, que nous deviendrions riches en peu de temps ! que nous amasserions de dégrez de gloire ! & de grands trésors pour l'éternité ! Il n'y auroit aucune de nos actions qui ne fût une ver-

tu ; il n'y auroit ny parole ny pensée, ny geste, ny clin d'œil qui ne méritât le Ciel. Il n'y auroit soûpir de nôtre cœur, qui ne fût pour Dieu comme un acte de charité, & en un mot, aucun instant qui ne nous valût une éternité toute entiere. O qu'une vie passée si saintement seroit précieuse ! Tous ses momens vaudroient plus que des années ; & un de ses jours, que des siécles entiers. C'est le moyen d'arriver en peu de temps à une honorable vieillesse ; puisque, comme dit le Sage, ce n'est pas le nombre des années ; mais le nombre des bonnes actions, qui donne cet âge si respectable. Hé ! d'où vient donc que nous sommes si mauvais ménagers du temps, que nous laissons enlever d'entre nos mains ? d'où vient que nous négligeons de nous enrichir à si peu de frais ? *Le Pere Haineuve, dans la seconde partie de l'Ordre, discours sixiéme.*

acquereroit une infinité de mérites.

Dieu a mis l'homme au monde pour y faire un séjour de peu de durée : le temps qu'il employe à boire, à manger, à dormir, à pourvoir à ses nécessitez, & à solliciter ses affaires, en emporte la plus considérable partie : le peu qui lui reste doit pour cette raison lui être extrémement cher ; puisque ce n'est que le saint usage qu'il en doit faire, qui puisse lui faire mériter l'éternité bienheureuse, pour laquelle il est créé. N'est-ce donc pas une stupidité effroyable que de chercher à le perdre malheureusement dans des occupations vaines & frivoles. Certes, il est assez difficile de concevoir comment l'homme, qui a tant de lumiére, de vigilance & d'activité dans la recherche, dans la poursuite, & dans l'emploi des choses qui peuvent servir au ménagement de ses interêts, néglige avec une si étrange indifférence, ces précieux momens, de l'usage desquels dépend son éternelle destinée. Mais ce qui est le comble de la folie, c'est que lorsqu'il n'a pas trouvé, ou qu'il a perdu l'occasion de faire cette perte irréparable, il en conçoit un sensible déplaisir ; & que quand il est si malheureux que de l'avoir faite, il en reçoit une extrême joye ; lui qui d'ailleurs ne peut faire le moindre gain, ni obtenir le plus léger avantage, sans transport & sans allegresse, ni perdre la moindre chose sans émotion & sans douleur. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe ; second Entretien.*

Dieu a accordé aux hommes peu d'années de vie.

C'est une plainte ordinaire, non-seulement du vulgaire, dont les sentimens ne sont pas toûjours fort raisonnables ; mais aussi des plus sages & des plus vertueux : que la vie de l'homme est trop courte, & que ses jours passent bien vîte. Job la compare à une fleur, qui s'ouvre le matin aux rayons du soleil, s'épanoüit sur le midy, & se fane sur le soir ; joignant un même jour sa naissance, son progrès, & sa fin ; *Qui quasi flos egreditur & conteritur.* Saint Jacques dit, que c'est comme une vapeur, qui pour disparoître, n'a besoin d'autre chose, sinon que le soleil employe les mêmes rayons, dont il s'est servi pour l'élever, & la tirer de la boüe : *Vapor ad modicum parens, & deinceps exterminabitur.* C'est une ombre, disent les autres, qui fuit & s'évanoüit aux approches de la lumiére. Et les impies que Salomon fait parler dans le Livre de la Sagesse, quoiqu'ils tirent de tres-mauvaises conséquences d'un principe tres-véritable, ne laissent pas de faire un caractere assez naturel de la brieveté de la vie, lorsqu'ils disent que la leur a été plus vîte, qu'un courrier qui porte de bonnes nouvelles, & qui craint d'être prévenu ; que ç'a été

Plainte des hommes sur la brieveté de la vie.

Jobi 14.

Jacob. 4.

comme un vaisseau qui fend les vagues de la mer, & dont la route se referme plûtôt que vous ne l'avez apperçuë ; qu'elle a ressemblé à un oiseau qui vole dans l'air, dont vous entendez bien le bruit ; mais sans pouvoir remarquer l'endroit par où il a passé ; enfin, qu'elle a été comme une fléche, qui va à son but avec tant de vîtesse ; que rien ne l'arrête, & dont nul vestige ne demeure dans l'air. Le même en a été de nous ; à peine étions-nous nez, qu'il a fallu mourir ; il n'y a presque point eu d'intervalle entre nôtre berceau & nôtre tombeau ; de l'un nous avons été portez dans l'autre, sans avoir le temps de goûter la douceur de la vie. *Le P. Grizel, dans son Avent, Sermon douziéme.*

Il est expédient aux méchans, qui ne veulent point quitter le peché, que Dieu abbrege leurs jours.

Il est expédient au méchant qui veut continuer dans son peché, que Dieu abbrege les jours de sa vie, & que la nécessité, comme dit saint Bernard, mette fin à des abominations, ausquelles la volonté n'a pas voulu apporter quelque sorte de modération. Quoi ? au lieu de vous corriger de vos vices, vous les multipliez de jour en jour ? Vous allez toûjours croissant en malice, & vous y faites sans cesse de nouveaux progrès, & Dieu vous laissera vivre plus long-temps ? Il y va même de vôtre interêt qu'il en use ainsi, puisque la vie ne sert qu'à vous le faire offenser ; & par conséquent à vous rendre plus coupable de jour en jour, & augmenter le châtiment que vous en souffrirez un jour. Vous multipliez vos dettes, & vous amassez un trésor de colere pour l'autre vie : vous aimez le chemin large qui conduit à la perdition, & si vous pouviez lui donner autant de durée que d'étenduë, & autant de longueur que de largeur, vous n'y manqueriez pas : *Eo usque latam diligis viam, ut omnibus modis si posses, faceres longam*, dit saint Bernard. *Le même.*

Dieu ne nous a donné le temps que pour acquerir des vertus & des mérites. Puissant motif pour le bien ménager.

Avançons le plus qu'il nous sera possible vers le terme qui nous est marqué ; je veux dire, hâtons-nous d'acquerir le degré de perfection & de sainteté que Dieu attend de nous, lorsque l'on s'est arrêté aussi long-temps, que nôtre conscience nous fait connoître ce que nous avons fait. Il est constant qu'il nous reste bien de chemin à faire, & que ceux qui étant entrez dans cette sainte carriere, n'ont pas poursuivi leur course, sont en grand danger de perdre le prix & la couronne que Dieu leur preparoit, s'ils ne font d'extraordinaires efforts, & s'ils ne courent d'une extrême vîtesse. La course est trop longue, & le temps que nous avons pour la faire est tres-court ; jugez donc si nous n'avons pas grand interêt de le ménager avec un extrême soin ; & d'autant plus que nous devons être persuadez, que c'est Dieu qui est si bon que de nous l'accorder, afin que nous tâchions de nous rendre dignes de ses miséricordes, par nos travaux & par nos larmes. O que ce temps nous doit être cher ! Et de quel prix ne devrions-nous point acheter ces momens inestimables que nous laissons si inutilement écouler. Hélas ! que nôtre conscience nous peut faire de reproches sur ce sujet ! Que répondrons-nous au jugement de Dieu, lorsqu'il nous demandera, comme nous sçavons qu'il nous doit demander, un compte si exact & si rigoureux de toutes les années, ou plûtôt de toutes les heures, & même de tous les instans que nous aurons passez sans le servir, & sans penser à nôtre salut. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Le temps de cette vie, est que l'on travaille durant six jours ;

Il est vrai que Dieu dit en termes exprès dans l'Exode. *Exod.9.* Qu'il permet que l'on travaille durant six jours ; mais qu'il défend que le septiéme on fasse

aucun ouvrage ; parce que, ajoûte-t-il, que c'est le jour du Sabat, qu'il s'est consacré. Ces six jours destinez pour le travail représentent le temps de la vie, que Dieu nous a donné pour faire nôtre salut ; & le jour du Sabat, où il se faut reposer, est la figure du temps de la mort, où l'on est dans l'impuissance de travailler. Ce n'est plus un temps qui soit à nous, il est en la seule disposition de celui qui fait les temps. Ainsi l'on peut dire que le temps de la vie est le *jour de l'homme*; *dies hominis*. Et que le temps de la mort est le *jour du Seigneur*, *dies Domini*. Et de bonne foy, est-il temps d'aller travailler à la vigne, lorsque le soir étant venu, les autres ouvriers quittent le travail, & se disposent à recevoir le denier dont on est convenu avec eux, pour leur journée ? N'y a-t-il point de la folie, de prétendre de disposer d'un temps, dont Dieu seul sera le maître ? *Le même.*

Le temps du travail.

Tout passe avec une rapidité inconcevable : *Transvolantibus momentis rapiuntur cuncta*, dit saint Augustin. L'éternité s'avance, & ce peu de momens qui nous restent, sont tout prêts de se perdre dans cette immensité si redoutable. Mais nôtre consolation doit être de sçavoir que JESUS-CHRIST déclare qu'il jugera dans sa clemence le serviteur qu'il trouvera veillant & appliqué à l'œuvre qu'il lui aura commise. A quoi pensent les hommes ? Tout échappe dans ce monde, avec une rapidité prodigieuse : nous sommes prêts de perdre dans tous les instans, ce que nous y aimons davantage. Cependant on traite l'éternité comme le temps, & le temps par un renversement déplorable, tient dans nos cœurs la place que l'éternité toute seule y devroit avoir. Qu'on dise ce que l'on voudra, tout passe avec une prodigieuse vitesse ; l'éternité seule de Dieu demeure, & enveloppe toutes choses. Les grandeurs du monde les plus attachantes sont des fantômes qui frappent, qui trompent, & qui n'ont point de réalité. Et il ne reste qu'un repentir éternel, d'avoir négligé les choses effectives & solides, qui seules nous peuvent conduire à Dieu, pour s'attacher à des imaginations... Tout passe, & la vie des hommes, quelque longue qu'elle soit, se cache & se perd dans l'éternité de Dieu, comme une goute d'eau dans un occean ; & il ne leur reste rien de toutes leurs pensées, de leurs actions, & de leurs desseins, que les seules œuvres qu'ils ont pû faire, sans aucune vûë de leurs interêts. Tout ce qui n'est pas pour Dieu, sera quelque jour comme s'il n'avoit jamais été ; & le plus grand de tous nos regrets, sera d'avoir semé dans une terre ingrate, qui n'aura produit que des épines & des ronces. *L'Abbé de la Trappe, second tome de ses Maximes Chrétiennes.*

Réflexions sur le temps & sur l'éternité.

Les années s'écoulent avec une rapidité de momens, que rien ne peut arrêter, & nous entraînent sans interruption vers la mort, nous suivons, bon gré, malgré ce torrent des choses humaines qui nous précipite avec lui dans cet abîme du tombeau, où tous les titres, toutes les grandeurs, tous les noms se perdent & se confondent ; & nous nous trouverons quelque jour arrivez à ce temps fatal, sans avoir rien fait pour Dieu & pour le Ciel. Hélas ! nous perdons le temps de mériter, sans acquerir aucun mérite : nous abusons de la patience, & de la longanimité de Dieu qui nous attend, pour amasser un trésor de colere, au jour de la vengeance. Nous passons tous les jours de nôtre vie dans une inutilité criminelle, sans songer qu'il viendra une nuit, où nous ne pourrons plus travailler. *L'Abbé du Jarry, Sermon de l'Annonciation.*

Nous passons le tems qui nous est donné pour mériter, sans acquerir aucun mérite pour le Ciel.

Comme il y a un temps pour toutes choses, il y en a un propre pour faire son salut.

C'est une chose qui est à remarquer dans l'Ecriture, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament ; que quand il est parlé de quelque évenement considérable, elle ajoûte qu'il est arrivé au temps marqué par la Providence, ou bien au temps que Dieu l'a déterminé. Ainsi le Verbe Eternel a pris naissance sur la terre, dans le tems qu'il a jugé le plus propre & le plus à propos. Et S. Paul déclara dans l'Aréopage, que Dieu avoit marqué ce temps pour dissiper l'ignorance des hommes, & les ténébres de l'idolâtrie où ils étoient ensevelis depuis tant de siécles ; ce que nous appellons occasion, est ce que l'Ecriture nomme temps propre, & temps commode : *In tempore opportuno.* Or si le Sage nous assûre, qu'il y a un temps propre de la sorte pour chaque chose, on le doit dire encore plus particulierement dans l'affaire du salut, à laquelle toutes les autres se doivent rapporter. Ainsi le Fils de Dieu versa des larmes sur la perte de la ville de Jérusalem, pour n'avoir pas profité de la visite de son Sauveur, & de la grace qu'il lui faisoit : *Si cognovisses & tu quæ ad pacem tibi, &c.* Mais le temps est maintenant passé ; ce temps que Dieu avoit choisi & déterminé pour operer son salut. Ainsi l'Apôtre nous avertit que voicy le temps favorable pour le salut, & tantôt de faire le bien pendant que nous en avons *le temps.* Or ce temps propre, commode, & destiné pour cela, est le temps présent ; parce que nous ne pouvons compter sur le passé qui n'est plus, ni sur l'avenir qui ne sera peut-être jamais pour nous. *Autheur moderne.*

Psalm. 144. *Luc. 19.*

Le Fils de Dieu n'a point voulu que ses Apôtres, ni les autres sçussent l'avenir, & a reprimé leur curiosité sur ce point.

Lorsque le Fils de Dieu a parlé à ses Apôtres du temps à venir, & à nous en leurs personnes, il les a avertis de se tenir toûjours prêts à sortir de cette vie ; parce qu'ils ne sçavoient pas combien ils y devoient demeurer, ni le jour, ni l'heure, qui en devoient être la fin : *Vigilate quia nescitis diem neque horam.* Il a même soustrait à leur connoissance tout ce qui regarde le temps futur ; & comme il n'y a point de Souverain qui puisse se vanter d'avoir un seul jour en sa puissance ; il n'y a aussi personne si éclairé qui puisse percer les ténébres de l'avenir. Jusques-là que ce même Sauveur reprima un jour la curiosité de ses Disciples, qui prirent la liberté de lui demander, quand viendroit ce grand jugement, dont il leur avoit si souvent parlé : & une autrefois quand ils voulurent sçavoir, s'il rétabliroit le royaume d'Israël ; & quand ce temps si heureux qu'ils attendoient, arriveroit : Ce n'est point à vous, leur répondit-il sechement, de connoître les temps & les momens que le Pere Céleste a mis en sa puissance, & dont lui seul peut disposer. *Le même.*

Matth. 25.

Le Fils de Dieu a pris grand soin de nous instruire dans l'Evangile des moyens de bien employer le temps present.

Autant que ce même Sauveur a voulu que le temps à venir fût caché & inconnu à tous les hommes, autant a-t-il pris de soin de les instruire par des paraboles & par des exemples familiers de ce qu'ils devoient faire dans le temps présent. Tantôt en leur disant que c'étoit le temps de trafiquer, en leur proposant l'exemple d'un Pere de famille, qui distribuë à des serviteurs de l'argent pour mettre dans le commerce, & en tirer du profit : *Negotiamini dum venio.* Tantôt l'exemple des voyageurs qui marchent durant le jour, de peur d'être surpris de la nuit, & qu'ils ne puissent trouver leur route, ni se conduire durant les ténébres : *Ambulate dum lucem habetis, ne vos tenebræ comprehendant.* Et tantôt enfin l'exemple des Ouvriers, qui ne peuvent travailler que pendant le jour ; parce que la nuit, c'est-à-dire, le temps de l'autre vie, n'est pas pour le travail ; mais pour le repos : *Veniet nox, quando nemo potest operari.* Or

Luca 19. *Joann. 12.* *Joann. 9.*

comme d'ailleurs il les avoit assez instruits de ce qu'ils devoient faire, & à quoi ils devoient employer le temps; il s'est contenté de leur marquer qu'il n'y avoit que le temps présent auquel ils pussent travailler pour le Ciel; marcher & avancer dans la voye du salut; négocier & acquerir pour l'éternité. *Le même.*

Le temps est le prix de l'éternité, vous nous le donnez, Seigneur; mais c'est afin que nous en fassions un emploi légitime, conforme à vos desseins; c'est-à-dire, que nous nous en servions avec tant de religion, tant de fidelité, qu'il n'y en ait un seul moment, s'il est possible, qui ne se rapporte à la destination que vous en avez faite. Je ne l'ai donc qu'à des conditions; à moins que je ne les remplisse, je me rend indigne du don & de la grace que vous m'avez faite. Les hommes la comptent pour rien; la plus grande partie passent leurs jours sans faire attention sur une vérité si importante; & il n'y en a que trop, à qui à l'heure de la mort, vous avez refusé un moment qui leur étoit nécessaire; parce que toute leur vie n'avoit été qu'une dissipation de ce temps, que vous ne leur aviez donné que comme un moyen pour les rendre éternellement heureux. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions Morales.*

Pourquoi le temps nous est donné, & comment on l'emploie à tout autre chose.



TENTATIONS,

LA MANIERE DE LES VAINCRE; Vigilance pour les prévenir ; & tout ce qui regarde ce Sujet.

AVERTISSEMENT.

LE Jeûne, la Retraite, & les Tentations, sont trois Sujets qui viennent à l'Evangile du premier Dimanche de Carême. Nous avons déja parlé du premier & du second dans une autre occasion; il reste donc de nous attacher aux Tentations : Sujet d'autant plus utile, que toute la vie de l'homme n'est qu'un combat, & une continuelle tentation, selon le Texte Sacré. Et comme c'est de la resistance que nous apportons aux tentations, & de la victoire que nous en remportons, que dépend nôtre salut, & la couronne que nous attendons dans le Ciel, il n'en faut pas davantage, pour juger de l'importance de cette matiere.

Ce Sujet étant tout moral & de pratique, doit par conséquent être instructif, découvrir les ruses & les artifices, dont le démon se sert pour séduire les hommes, & les faire tomber dans les piéges qu'il leur dresse ; apprendre le moyen de les éviter ; & si l'on ne peut, de quelle maniere il faut combattre, quand on en est surpris. Il ne faut pas omettre les motifs qui nous doivent animer à ce combat, & les avantages que nous retirerons de la victoire, non plus que les secours que Dieu nous donne pour vaincre les plus violentes tentations ; mais sur tout, il faut s'étendre sur la vigilance qu'il faut apporter à les prévenir.

De plus, il est important de bien faire connoître les ennemis que nous avons à combattre, puisque ce n'est pas seulement le démon; mais le monde, nous-mêmes, & presque toutes les créatures, qui sont autant d'objets capables de nous tenter, & de nous détourner de nos devoirs. Nous fournirons des materiaux pour tout cela.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

JESUS-CHRIST est conduit au désert, pour nous apprendre qu'il faut éviter la tentation par la fuite ; mais lorsqu'il est tenté dans la solitude, il combat l'ennemi, pour nous apprendre l'art de combattre la tentation, quand on n'a pû l'éviter. Double réflexion, qui peut faire le partage d'un Discours, & que je reduis à ces deux propositions. La premiere ; qu'à parler en général il vaut mieux prévenir la tentation, que d'avoir à la combattre. La seconde ; qu'il faut la combattre, quand on n'a pû la prévenir. I.

Premiere Partie. Pour être convaincus de la premiere vérité, faites réflexion que toutes les tentations se reduisent à ces deux sortes. La premiere, est celles qui nous viennent du dehors, & que la présence des objets extérieurs réveillent en nous. La seconde, est celles qui viennent du dedans, & dont nous portons le foyer au fond de nos cœurs, avec la concupiscence qui les excite. Or pour nous apprendre à prévenir les unes & les autres, que fait JESUS-CHRIST ? 1°. Il se retire au désert : *Ductus est in desertum.* Ce n'est pas Matth. 4. que le monde eût rien de funeste pour lui, ou qu'il eût à craindre de perdre son innocence : il étoit Dieu, & l'impeccabilité étoit aussi nécessairement attachée à sa personne, que la Divinité. C'est pour nous avertir de nous précautionner contre les périls qui nous y attendent, & de ne nous exposer pas à ces dangers, sans nous prémunir contre ces embuches. Pour profiter de cet exemple, il faut rassembler sous une seule vûë toutes les tentations qui nous viennent du dehors, en matiere d'impureté, les compagnies dangereuses, les spectacles, les engagemens, les objets capables de nous séduire, &c. En matiere d'avarice, les soins d'amasser des richesses par toutes sortes de voyes ; les usures déguisées ; les fourberies, & les artifices qui sont en usage dans ce monde. En matiere d'ambition & d'orgueil ; il faut faire voir comme on ne pense qu'à se pousser, à s'élever, à s'établir ; de maniere qu'on ne peut manquer de tentations, d'un côté ou d'un autre : *Mundus totus in maligno positus.* Joan. 5. Surquoi pourrions-nous fonder l'espoir de nôtre résistance ? Est-ce sur l'expérience d'autrui ? sur la vôtre propre, ou sur la grace de Dieu ? Et il faut montrer que sans la fuite & la précaution, qu'on est toûjours en danger de succomber. Ainsi, le meilleur, & presque le seul moyen de se garentir du péril, & de vivre en asûrance, est la retraite, la fuite des occasions, l'éloignement du grand monde : *Ductus est* JESUS *in desertum.* 2°. Au regard des tentations du dedans, le Sauveur nous enseigne à les prévenir par le jeûne & par la mortification. Elles se réduisent à deux especes de tentations, dont nous portons le foyer dans nous-mêmes ; sçavoir, aux tentations du corps, & aux tentations de l'esprit. Au regard des revoltes de la chair, rien ne les calme mieux que le jeûne, & il faut en apporter les raisons. Or c'est les prévenir & les fuir, que de pratiquer l'abstinence ; & c'est pour cela que le Carême a été institué.

Le jeûne n'est pas moins efficace pour affoiblir l'orgueil de l'esprit, qui est une autre source de tentations qui viennent du dedans. C'est par-là, dit l'Ecriture, que nous nous humilions, que nous marquons nôtre soûmission à Dieu & à l'Eglise : ce fut par un précepte semblable que Dieu exigea autrefois du premier homme, un aveu de sa dépendance & de sa soûmission, afin qu'étant maître de l'univers, il se souvînt qu'il étoit sujet; & qu'il ne s'enorgueillit point, pour tous les avantages qu'il avoit reçû de son Créateur.

Seconde Partie. Quelque moyen qu'on prenne pour éviter la tentation, on ne s'en garentit pas toûjours; soit que Dieu nous l'envoye pour servir d'exercice à la vertu; soit que la malheureuse chûte du premier homme nous ait mis
Jobi 7. dans la nécessité d'être toûjours en guerre pendant cette vie : *Militia est vita hominis super terram.* C'est pourquoi à l'exemple de JESUS-CHRIST, il faut combattre & surmonter la tentation, quand on ne la peut éviter. Apprenons donc de lui l'art de la résistance, après avoir appris l'art de la fuite. Le démon suscita trois sortes de tentations à JESUS-CHRIST, que le Seigneur repoussa avec trois sortes d'armes convenables à chacune d'elles. La premiere, fut une tentation grossiere de sensualité, en voulant lui persuader de changer des pierres en pain, à laquelle le Fils de Dieu para; en disant, qu'il falloit prendre plus de soin de nourrir l'ame que le corps : c'est ce que nous devons faire; penser sérieusement que le trop grand soin du corps est préjudiciable à l'ame; la seconde, fut la tentation d'orgueil, en persuadant à celui qu'il n'avoit pû vaincre par le plaisir sensuel, de se précipiter du haut du Temple en bas, pour faire montre de son credit auprès de Dieu. Tentation dangereuse de présomption, que le Sauveur vainquit, en disant qu'il ne falloit jamais tenter Dieu par une vaine confiance; mais attendre & implorer son secours dans les choses qu'il nous commande, & qui sont dans l'ordre de nos
Matth. 4. devoirs : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Enfin, la derniere tentation fut d'ambition & d'avarice; & nous apprenons de l'exemple de cet Homme-Dieu, comme il ne faut point partager son cœur; mais le donner tout entier à Dieu, &c.

II. ON peut prendre pour sujet & pour partage d'un discours trois véritez, qu'il est aisé de prouver, & de traiter solidement.

La premiere. Que les tentations sont inévitables, & que le Fils de Dieu ayant voulu lui-même être tenté; c'est en vain que nous prétendions en être exempts en quelque état, & en quelque condition que nous soyons; c'est pourquoi il faut se préparer à les combattre & à les vaincre.

La seconde. Que la tentation nous est utile; puisque c'est ce qui fait connoître nôtre vertu, & qui nous donne le moyen d'acquerir une infinité de mérites. C'est pourquoi elles sont des marques de l'amour propre que Dieu nous porte, & du soin que sa Providence prend de nous.

La troisiéme. Qu'il est en nôtre pouvoir de vaincre les tentations, de quelque côté qu'elles viennent, avec le secours de la grace de Dieu; & par conséquent c'est toûjours nôtre faute, si nous sommes vaincus.

III. 1°. IL n'y a point de vertu qui soit au-dessus de la tentation; c'est-à-dire, qu'en quelque état que ce soit, on est tenté; soit par le démon, soit par les objets extérieurs; soit enfin que les tentations naissent de nous-mêmes. C'est pourquoi la tentation est toûjours à craindre, & jamais nous ne devons présumer de nos forces.

2°. Il n'y a point reciproquement de tentation qui soit au-dessus de la vertu; c'est-à-dire, qu'il n'y a point de tentation si violente, en quelque matiere que ce soit, que nous ne puissions vaincre avec le secours de la grace.

1°. Nous devons craindre les tentations, quand elles sont éloignées & absentes; parce qu'étant foibles, comme nous le sommes, il y a toûjours danger d'y succomber; c'est pourquoi nous devons nous défier de nous-mêmes, tâcher d'éviter ces tentations; fuir les occasions qui nous les attirent, &c. IV.

2°. Il ne faut point les craindre, quand elles sont présentes, & qu'elles nous attaquent; mais les repousser & les combattre généreusement. Nous avons les graces & les secours nécessaires pour les vaincre.

1°. Il n'y a point de si foible & de si légére tentation, à laquelle nous ne puissions succomber, si nous ne sommes sur nos gardes, par une vigilance chrétienne, & si nous nous fions sur nos propres forces. V.

2°. Il n'y en a point de si fortes & de si violentes, que nous ne puissions vaincre avec le secours du Ciel, & les armes que saint Paul fournit pour cela.

Il y a trois sortes de tentations, que le Fils de Dieu nous a appris à vaincre par son exemple; sçavoir, celles qui viennent du côté du monde, de nous-mêmes, & de la part du démon. VI.

1°. Contre les tentations du monde, le Fils de Dieu employe la retraite: *Ductus est in desertum à spiritu.* Le monde affoiblit les graces & les lumiéres du Ciel; il nous éblouït par ses pompes; il est plein de piéges: *Mundus totus in maligno positus.* Il nous refroidit dans l'amour de Dieu, en nous inspirant l'amour des biens de la terre; pour éviter tout cela, la retraite & la fuite du monde est nécessaire. *Matth. 4.*

2°. Contre les tentations qui viennent de nous-mêmes, & dont le corps est le principe; le Fils de Dieu, quoiqu'il ne fût point sujet à toutes ces rebellions que nous éprouvons, & que son corps fût l'instrument de toutes les vertus, nous apprend à dompter le nôtre, qui est sans contredit, nôtre plus grand & plus dangereux ennemi; & cela par le jeûne & la mortification, qui reprime nos sensualitez.

3°. Contre le démon, qui le tente de vaine gloire, d'impieté & d'idolâtrie; il employe la parole de Dieu, & la considération des véritez éternelles.

On peut considérer la tentation comme un combat spirituel, où trois choses sont à examiner. VII.

1°. Les ennemis que nous avons à combattre, qui sont le démon, la chair, & le monde; & de quelle maniere ils nous attaquent; sçavoir, tantôt par surprise & par stratagêmes; tantôt à force ouverte, & par violence; tantôt par traité & par négociation; & sur cela prendre nos mesures, nos précautions, & user des armes nécessaires.

2°. Examiner les forces & les secours que nous avons, pour repousser ces ennemis opiniâtres, qu'il ne tient qu'à nous de vaincre, & que nous n'avons besoin que de courage & de résolution.

3°. Considérer ce qui réüssira de ce combat, si nous sommes vaincus, & si nous en sortons victorieux; afin de nous animer à combattre généreusement.

VIII. 1°. Ce qu'il faut faire avant la tentation ; la prévenir ; faire ses efforts pour l'éviter : se préparer à la combattre & à la soûtenir.

2°. Ce qu'il faut faire durant la tentation ; la combattre généreusement ; implorer le secours du Ciel ; demeurer fidele à Dieu.

3°. Ce qu'il faut faire après la tentation, & après l'avoir vaincuë, ne point attribuer la victoire à ses propres forces, &c.

IX. Premier Point. Dieu permet que les justes soient tentez, pour plusieurs raisons. 1°. Afin qu'ils méritent le Ciel, qui ne se donne que pour recompense à ceux qui ont généreusement combattu. 2°. Afin qu'ils rentrent dans eux-mêmes, & que les dons qu'ils ont reçû de Dieu, ne leur soient un

2. ad Cor. 12. sujet de vaine gloire : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, &c.* 3°. Afin d'avoir occasion de les aimer davantage ;

Genes. 22. après avoir éprouvé leur fidelité : *Nunc cognovi quod times Deum.*

Second Point. Dieu secourt ceux qui sont tentez, & ne permet pas qu'ils le soient au-dessus de leurs forces ; mais leur donne les moyens de profiter des tentations mêmes.

X. On peut considérer trois choses dans les tentations, dont on peut faire les trois parties d'un discours.

1°. La necessité des tentations, sans lesquelles on ne peut vivre en ce monde, où nous sommes attaquez de tous côtez, par des ennemis infatigables, qui nous suivent, & que nous portons partout.

2°. L'utilité que nous apportent les tentations, & que nous en pouvons retirer ; sçavoir, l'humilité, la défiance de nous-mêmes, & la confiance en Dieu.

3°. Le pouvoir, & les moyens qu'on a de les vaincre.

XI. 1°. Avant la tentation, craignons, fuyons, soyons sur nos gardes. Usons de précaution & de vigilance ; parce que nous sommes faciles à séduire, foibles pour résister, & surpris par un ennemi vigilant, qui nous attaque à son avantage.

2°. Attaquez par quelque tentation, & obligez à combattre, il faut alors témoigner sa fidelité, son courage, & l'amour que nous portons à Dieu.

XII. Dieu a trois vûës dans les tentations qu'il permet que les ennemis du salut des hommes livrent à ses serviteurs, & aux plus gens de bien.

La premiere. Afin que leur vertu, qui demeureroit cachée ou oisive, paroisse dans le combat, & que chacun d'eux reconnoisse sa force & sa foiblesse.

La seconde. Afin que leur vertu croisse & s'augmente par l'exercice, & que la tentation leur soit une occasion d'un plus grand mérite.

La troisiéme. Afin de montrer la force de la grace, qui fait qu'une foible créature, comme est l'homme, triomphe de tous les efforts du démon.

XIII. Sur l'Evangile du premier Dimanche du Carême. Nous pouvons considérer :

1°. Jesus-Christ conduit par l'Esprit de Dieu, pour y être tenté par le démon ; d'où nous apprenons, que nous devons nous attendre à être tentez ; que Dieu nous conduit dans le lieu du combat, pour éprouver, & pour exer-

cer nôtre vertu, & que c'est le démon qui nous tente, & contre lequel nous avons à combattre.

2°. JESUS-CHRIST combattant contre le démon ; où nous apprenons de quels artifices le démon se sert pour le tenter, qui sont les mêmes qu'il met en usage contre nous ; & ensuite de quelles armes, & de quels moyens il faut nous servir pour le repousser & pour le vaincre, à l'exemple du Fils de Dieu.

3°. JESUS-CHRIST victorieux du démon ; d'où nous apprendrons combien il est avantageux de vaincre cet ennemi des hommes ; la gloire & la recompense qui suit cette victoire. *Pris de M. Lambert, homelie sur le premier Dimanche du Carême.*

IL y a deux sortes de tentations, selon lesquelles nous devons nous comporter differemment, & user de différens moyens pour les vaincre. XIV.

Les premieres nous viennent trouver, sans que nous les recherchions, qui naissent dans nous, & qui ont leur source dans la corruption de nôtre nature; & pour celles-là, Dieu ne manque jamais de nous donner les secours nécessaires pour les vaincre : il faut seulement de nôtre côté, user de vigilance & de précaution pour les prévenir, & de courage pour les combattre.

2°. Il y en a d'autres que nous allons chercher nous-mêmes, & ausquelles nous nous exposons de gayeté de cœur, en demeurant dans l'occasion; & pour celles-là, elles nous sont toûjours fatales, & nous n'avons point d'autre moyen pour les vaincre, que de les fuir. *Pris du P. Bourdaloüe, & de quelques autres.*

LES motifs qui doivent animer un Chrétien à combattre généreusement les tentations, est de considérer : XV.

1°. Qu'il combat sous la conduite de la Sagesse infinie de Dieu, qui permet qu'il soit tenté, pour donner des preuves de sa fidelité & de son courage.

2°. Qu'il combat assisté de la force infinie de Dieu, qui le rend invincible, & avec laquelle il peut rendre inutiles tous les efforts de ses ennemis.

3°. Qu'il combat sous la protection de son infinie bonté, qui ne l'abandonnera jamais pendant qu'il y mettra toute sa confiance. *Pris du P. Texier dans sa Dominicale.*

1°. LE démon tente particulierement les gens de bien ; ce qui les doit tenir dans une crainte, & dans une vigilance continuelle. C'est la premiere instruction que nous pouvons tirer de l'Evangile de ce jour, où nous voyons que le Fils de Dieu même est tenté par le démon. XVI.

2°. La seconde instruction, est qu'il est aisé aux justes & aux gens de bien, de résister aux tentations du démon, puisque le Fils de Dieu leur en apprend le moyen, & leur donne les secours nécessaires pour les vaincre. *Pris des Essais de Sermons pour les Dimanches, tome 4e.*

DANS les combats que nous livrent les ennemis de nôtre salut, par des tentations continuelles : voicy trois véritez qui nous serviront de régle & de conduite, quoiqu'elles semblent autant de paradoxes. XVII.

La premiere. Qu'il faut s'affoiblir pour combattre, & cela par le jeûne & les autres mortifications.

La seconde. Qu'il faut fuir pour vaincre, parce quand on s'expose au danger de gayeté de cœur, on est déja vaincu.

La troisiéme. Qu'il faut s'humilier pour triompher ; parce qu'il faut toûjours se défier de sa foiblesse, & ne se point attribuer l'honneur de la victoire. *Pris des mêmes Essais.*

XVIII. 1°. Nous combattons sous Dieu ; c'est-à-dire, sous sa protection & sous sa providence.

2°. Nous combattons avec Dieu ; c'est-à-dire, avec l'aide & le secours de ses graces.

3°. Nous combattons pour Dieu ; c'est-à-dire, pour les interêts de sa gloire & de son honneur : Ce sont trois motifs qui doivent animer nôtre courage. *Pris du Carême de M. Biroat.*

XIX. 1°. Les artifices dont le démon se sert pour nous perdre, découverts par lui-même dans la tentation du Fils de Dieu ; ce sera mon premier Point.

2°. Les moyens de se défendre de ces artifices, enseignez par le Fils de Dieu : Dans la résistance au démon, ce sera le second Point. *Pris des Sermons de l'Abbé de Pezenne.*

XX. Il y a trois sortes de personnes qui ont besoin d'apprendre comme *ils* se doivent comporter dans les tentations.

1°. Les premiers sont des téméraires, qui se jettent aveuglément dans le péril ; & à ceux-là, nous leur apprendrons que la fuite des tentations, & la vigilance chrétienne, est la plus haute prudence qu'ils puissent témoigner.

2°. Il y a des personnes sans addresse & sans expérience, qui tombent dans les piéges du démon ; & nous tâcherons de leur découvrir ses ruses & ses artifices.

3°. Il y a des lâches qui n'ont pas le courage de résister ; & pour ceux-cy, nous tâcherons de les animer par l'exemple du Fils de Dieu. *Pris du Carême de l'Autheur des sermons sur tous les sujets de la Morale Chrêtienne.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin, sur ces paroles de saint Paul aux Galates : *Caro concupiscit adversus spiritum*, montre que personne n'est exempt de tentations, & qu'il n'y a que ceux qui y succombent toûjours, qui ne croyent point être tentez.

Le même, sur le Pseaume 127. fait voir que nous sommes attaquez de toutes part, des ennemis qui nous environnent.

Le même, Serm. 16. sur le Pseaume : *Qui habitat*, montre la nécessité qu'il y a d'être tentez, & le secours que nous devons attendre de Dieu dans les tentations.

Le même, sur le Pseaume 45. expliquant ces paroles : *Deus refugium nostrum & virtus*, montre comme nous devons recourir à Dieu dans les tentations.

Le même, *l. 2. de Serm. Domini in Monte*, dit de belles choses sur les tentations, en expliquant ces paroles : *Et ne nos inducas in tentationem.*

Le même, *Serm. 3. de Verbis Apost.* montre l'utilité des tentations par l'exemple de saint Paul.

Le même, sur le Pseaume 106. parle des tentations des gens de bien ; & comme Dieu les en délivre.

Le même, *l. 11. de Genesi, c. 4.* rend raison pourquoi Dieu permit que le premier homme fût tenté, quoi qu'il eût prévû, qu'il succomberoit à la tentation.

Le même, *Serm. 246. de Tempore* ; montre que nous ne sommes jamais entierement exempts de tentations en cette vie. Il fait voir la même chose sur le Pseaume 62.

Le même, *l. de Pastoribus, c. 5.* parle du secours que Dieu nous donne pour vaincre les tentations.

Le même, *l. de verâ Relig. c. 38.* fait voir comme le Sauveur a vaincu toutes les tentations, dont le démon a coûtume d'attaquer les hommes.

Le même, *Serm. 72. de Tempore*, fait voir comment & pourquoi Dieu permet que les hommes soient tentez.

Le même, *Serm. 197. de Tempore*, montre que quoique le démon soit vaincu & enchaîné, il ne laisse pas de tenter les hommes.

Le même, *tract. 85. in Joannem*, montre que le démon tente plûtôt les justes que les méchans.

Le même, ou l'Autheur des Questions sur l'Ancien & le Nouveau Testament, rapporte les différentes tentations, dont Dieu permet que les hommes soient tentez.

Saint Gregoire, *l. 4. Moral.* montre que souvent après avoir vaincu de grands défauts, nous succombons aux plus légéres tentations.

Le même, *l. 24. Moral. c. 7.* parle fort au long des tentations qui arrivent à ceux qui sont nouvellement convertis, & qui commencent à servir Dieu.

Le même, au même lieu, parle des consolations, qui ont coûtume de succeder après avoir vaincu les tentations.

Le même, liv. 27. de ses Morales, ch. 10. montre que les tentations des justes passent bien vîte ; mais que le mérite de les avoir vaincuës, demeure.

Le même, *l. 33. Job 22.* montre que le démon tente autrement les serviteurs de Dieu, que les esclaves du monde.

Le même, *l. 19. Job 12.* fait voir que plus on est parfait, plus on est tenté.

Le même, *lib. 5. in Reg.* apporte les raisons pourquoi Dieu veut que les Hommes soient tentez.

Le même, dans la Preface des Morales sur Job, ch. 3. & 4. explique comme Dieu permit que Job fût tenté & éprouvé.

Le même, *l. 8. Moral.* fait voir que la vie de l'homme sur la terre, est une continuelle tentation.

Le même, *l. 23. c. 16.* rend raison pourquoi Dieu permet que les hommes soient tentez.

Le même, *l. 14. Moral. c. 7. & l. 15. c. 30.* montre que le démon tente chacun selon ses inclinations.

Le même, *homil.* 16. *in Evang.* explique à sa maniere l'Evangile, qui parle des tentations du Sauveur.

Saint Jérôme, *Epist.* 22. *ad Eustoch. de custodiâ Virgin.* montre qu'il faut résister d'abord à la tentation, & ne point lui laisser prendre pied.

Le même; *Epist. ad Heliodorum*, montre que personne n'est exempt de tentations; & que ceux-là sont le plus dangereusement tentez, qui croyent ne l'être point du tout.

Saint Ambroise, a un Sermon entier sur les tentations du Fils de Dieu, & sur les nôtres: c'est le Sermon 30. *de Tempore*, & il en parle encore dans le Sermon 37.

Le même, *l.* 1. *de Pœnitentiâ, c.* 13. montre comme Dieu délivre les justes des tentations, & leur en fait tirer avantage.

Saint Chrysostome, *homil.* 25. *ad Popul. Antioch.* montre comme le démon nous tente; mais qu'il ne nous peut nuire, si nous ne voulons.

Le même, sur le troisiéme chapitre de saint Matthieu, Sermon 13. a une Exhortation pour montrer combien nous devons veiller sur nous-mêmes, & contre le démon qui nous tente sans cesse.

Le même, ou l'Autheur de l'Ouvrage imparfait sur saint Matthieu, montre que Dieu modere les tentations, & ne permet pas que le démon nous attaque de toutes ses forces.

Le même, homelie 87. sur saint Matthieu, fait voir que le démon, pour séduire les ames, déguise le vice sous l'apparence de vertu.

Saint Leon, Serm. 1. sur le Carême, montre comme il se faut munir contre les tentations; Et dans le second Sermon, montre que personne n'est dispensé d'être tenté.

Le même, dans le quatriéme Sermon, explique l'ordre des tentations du Sauveur, & les artifices du démon.

Saint Bernard, *Serm.* 5. *Quadrag.* montre que nôtre chair est nôtre ennemi domestique, & la source de la plus grande partie des tentations.

Saint Maxime, *homil.* 2. *de Quadrag.* décrit le combat qui se passa entre le Fils de Dieu & le démon; & comme nous devons vaincre cet ennemi. Il en parle encore dans l'homelie 4ᵉ.

Saint Chrysostome, Sermon 11. parle de la malice & des artifices du démon.

Saint Bonaventure, *Tome* 3. *Serm. de Tempore*, montre de quelle maniere nous devons résister au démon, à l'exemple du Fils de Dieu.

Le même, dans le même tome, en un autre Sermon, parle de trois sortes de tentations, & des moyens de les vaincre.

Hugue de saint Victor, *Serm.* 54. *Monast. instit.* rapporte les combats que le démon livre à l'ame, & l'ame au démon.

Les Livres spirituels & autres.

Rodriguez, Partie 2. Traité 4.

Saint François de Sales, Introduction à la Vie Dévote, partie 4ᵉ. depuis le chapitre premier jusqu'au vingtiéme, où il donne d'excellens avis sur ce sujet.

Thomas à Kempis, *l.*1. *de Imitat. Christi*, *c.*13.

Humbertus, *l.*3. *de Erud.* part. 1. 2. 3. 4.

Nicolaus Lancicius, *Opusc.* 10. *c.*5. & *Opusc.* 1. *c.*16. & 17.

Bellarminus, *de Gemitu columbæ*, *l.*2. *c.*12.

Le

Le P. Loüis Camaret, livre du pur & parfait Christianisme, douziéme obstacle, où il parle de la malice & des ruses du démon, & des moyens de résister à ses tentations.

Livre intitulé : *Les Souffrances de* JESUS-CHRIST, traduit par le P. Alleaume; 16ᵉ. Souffrance : la tentation au désert.

Le P. Nepveu, dans ses Réflexions Chrétiennes, tome 3. pour le douziéme jour de Juillet ; & tome 4. pour le quatorziéme jour de Novembre.

La Morale Chrétienne sur le *Pater*, livre 8. sect. 1. a un long & ample Traité sur les tentations.

Dandini *Ethica Sacra*, *lib.* 37. comprend en plusieurs articles les sentimens des Peres, & plusieurs Réflexions Morales sur ce sujet.

Drexellius, *in Palæstra Sacra*.

M. Pean, dans ses Entretiens spirituels ; troisiéme Entretien.

Le Catechisme du Concile de Trente, sur la sixiéme demande du *Pater*.

Les Prédicateurs modernes.

Le P. de Lingendes a deux Sermons de suite sur les tentations ; dans le premier, il expose quelques véritez chrétiennes touchant ce sujet ; & dans le second, les ruses & les artifices du démon.

M. Biroat, Sermon pour le premier Dimanche de Carême, traite ce sujet.

Le P. Texier, dans sa Dominicale ; sur le même Evangile.

M Joly, Prône sur le premier Dimanche de Carême.

Les Essais de Morale, sur les Evangiles de l'Année, tome 1.

L'Abbé Monmorel, homelie & Sermon sur l'Evangile des tentations.

L'Abbé de Saint-Martin, sur le même Evangile.

Le P. d'Orleans, dans le tome 1. de ses Sermons, en a un sur les tentations.

L'Autheur des Discours Chrétiens ; Discours pour le quatriéme Dimanche après l'Epiphanie.

L'Abbé de Saint-Martin, dans son Carême.

L'Abbé de la Trappe, Conference pour le premier Dimanche de Carême.

L'Abbé de Pezennes, dans le recüeil de ses Sermons.

Les Discours Moraux, dans le Carême.

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne ; sur le premier Dimanche de Carême.

Il y a dans les Essais de Sermons pour le Carême & pour la Dominicale, plusieurs desseins sur ce sujet.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Grenade, dans ses Lieux Communs.
Busée, *in Panario*.
Labatha, *in Thesauro*.
Berchorius.
Lohner.
Polianthea Sacra.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce Sujet.

Tentavit Deus Abraham. Genes.22.

Dieu tenta Abraham ; c'est-à-dire, l'éprouva.

Nunc cognovi quod timeas Deum. Ibidem.

C'est maintenant que je connois que tu as la crainte de Dieu.

Tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum. Deuter.13.

Le Seigneur vôtre Dieu vous tente, & vous éprouve, afin de faire connoître si vous l'aimez véritablement.

Dominus mihi adjutor, & ego despiciam inimicos meos. Psalm.117.

Le Seigneur vient à mon secours ; c'est pourquoi je mépriserai mes ennemis.

Dominus mihi adjutor, non timebo quid faciat mihi homo. Psalm.117.

Le Seigneur est mon aide & mon secours ; je ne craindrai point, quelque chose qu'un homme puisse faire contre moy.

Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es. Psalm. 22.

Quand je marcherai dans les ombres de la mort, quelque mal qui me puisse arriver, je n'ai rien à craindre, parce que vous êtes avec moy.

Deus tentavit eos, & invenit dignos se. Sapient. 3.

Dieu les a tentez & éprouvez, & les a trouvez dignes de lui.

Creaturæ Dei, in odium factæ sunt, & in tentationem animabus hominum, & in muscipulam pedibus insipientium. Sapient.14.

Les créatures de Dieu sont devenuës un objet de haine, faites pour tenter les ames des hommes, & pour servir de pieges & de lacets aux insensez.

Qui non est tentatus quid scit ? Eccli.34.

Celui qui n'a point été tenté, ni éprouvé, quelle expérience peut-il avoir ?

Fili accedens ad servitutem Dei, prapara animam tuam ad tentationem. Eccli. 2.

Mon fils, en commençant à servir Dieu, préparez-vous à la tentation.

Tentatio vel militia est vita hominis super terram. Job. 7.

Toute la vie de l'homme sur la terre n'est que tentation, & qu'un combat continuel.

Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob.7.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il falloit que vous fussiez éprouvé par la tentation.

Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur à diabolo. Matth.4.

Jesus fut conduit dans le désert, pour y être tenté par le démon.

Et ne nos inducas in tentationem. Matth.6.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem. Matth. 26.

Veillez, & priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation.

Scriptum est, non tentabis Dominum Deum tuum. Matth.4.

Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu.

Anania cur tentavit Sathanas cor tuum? Act. 5.

Anania, comment Sathan a-t-il tellement tenté vôtre cœur.

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ. Ad Rom.7.

Je sens dans les membres de mon corps une autre loy, qui combat contre la loy de mon esprit.

Tentatio vos non apprehendat nisi humana. 1 ad Corinth. 10.

Je souhaite qu'il ne vous arrive que des tentations humaines & ordinaires.

Fidelis est Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum. Ibidem.

Dieu est fidele, & il ne permettra pas que vous soyez tentez au-delà de vos forces ; mais en permettant la tentation, il vous en fera sortir avec avantage.

Ipse Sathanas transfigurat se in Angelum lucis. 2. ad Corinth. c.11.

In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere, & galeam salutis, & gladium spiritus, quod est verbum Dei. Ad Ephes.6.

Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est stimulus carnis meæ Angelus Sathanæ, qui me colaphizet. 2. ad Corinth.12.

Non est nobis colluctatio adversùs carnem & sanguinem, sed adversùs Principes & potestates; adversùs mundi rectores tenebrarum harum; adversùs spiritus nequitiæ in cælestibus. Ad Ephes. 6.

Caro concupiscit adversùs spiritum, & spiritus adversùs carnem. Ad Galat.5.

Omnia possum in eo qui me confortat. Ad Philipp. 4.

Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversùs insidias diaboli. Ad Ephes.6.

Ne fortè tentaverit vos is, qui tentat, & inanis fiat labor noster. 1.ad Thessalon 3.

In eo autem in quo passus est Christus, & tentatus, potens est ut eis qui tentantur auxiliari. Ad Hebr. 2.

Deus intentator malorum est, ipse autem neminem tentat. Jacobi, c.1.

Unusquisque tentatur à concupiscentiâ, abstractus & illectus. Ibidem.

Concupiscentia cum conceperit, parit peccatum, peccatum vero cum consummatum fuerit generat mortem. Ibidem.

Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Ibidem.

Omne gaudium existimate, fratres, cum in varias tentationes incideritis. Ibidem.

Sobrii estote & vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide. 1. Petri 5.

In quo exultabitis nunc ad breve tempus afflicti in variis experimentis. 1. Petri 1.

Novit Dominus pios de tentatione eripere. 2. Petri 2.

Resistite diabolo, & fugiet à vobis. Jacob.4.

Hic est qui vocatur diabolus, & sathanas, & seduxit universum orbem. Apoc.12.

Sathan même se transforme en Ange de lumiére.

Servez-vous sur tout du bouclier de la foy, pour pouvoir repousser & éteindre tous les traits enflâmez du malin esprit : prenez encore le casque, *qui est l'espérance* du salut, & l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu.

De peur que la grandeur de mes revelations ne m'élevât, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'Ange de Sathan, pour me donner des soufflets.

Nous avons à combattre, non contre la chair & le sang ; mais contre les Principautez, contre les puissances ; contre les Princes du monde, & les ténébres de ce siécle ; contre les esprits de malice.

La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, & l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.

Je puis tout en celui qui me fortifie.

Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, pour pouvoir vous défendre des embûches & des artifices du démon.

J'ai apprehendé que le tentateur ne vous ait tentez,& que nôtre travail ne soit devenu inutile.

JESUS-CHRIST ayant été tenté & éprouvé par les peines qu'il a souffertes, il peut secourir ceux qui sont tentez & affligez.

Dieu est incapable de tenter, & de pousser personne au mal.

Chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'emporte & qui l'attire au mal.

Quand la concupiscence a conçû, elle enfante le peché, & le peché étant accompli, engendre la mort.

Heureux celui qui souffre patiemment les tentations ; parce que dès-lors que sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.

Mes freres, considérez comme le sujet d'une extrême joye, les diverses tentations & afflictions qui vous arrivent.

Soyez sobres, & veillez ; car le démon, vôtre ennemi, tourne autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer, résistez-lui en demeurant fermes en la foy.

C'est en quoy vous serez transportez de joye, après que durant peu de temps vous aurez passé par plusieurs épreuves.

Dieu sçait délivrer ceux qui le servent des tentations, par lesquelles ils sont éprouvez.

Résistez au démon, & il s'enfuira de vous.

C'est celui qui s'appelle diable & sathan, qui a séduit tout le monde.

Exemples de l'Ancien Testament.

L'exemple d'Adam tenté, & succombant à la tentation.

Le premier homme, formé des mains de Dieu, si sage & si heureux, ne sçût pas reconnoître son bonheur, ni en joüir comme il devoit; le démon qui venoit de perdre le sien par son orgueil, résolut de le rendre compagnon de sa misére; & pour venir à bout de ce dessein, il vit bien qu'il le falloit rendre compagnon de son crime: mais comme il connoissoit la sublimité de son esprit, & l'étenduë de sa science, il jugea qu'il le devoit surprendre, plûtôt que de le combattre; c'est pourquoi il s'addressa à sa femme, espérant de la tromper plus facilement, comme la plus crédule. Le séducteur caché sous la figure du serpent, commença par une question qui sembloit partir du soin qu'il avoit de son contentement, en lui demandant pourquoi Dieu ne lui avoit pas permis, ni à elle, ni à son mary, de manger du fruit de tous les arbres qui étoient dans le paradis terrestre? Surquoi Eve lui ayant répondu, que son mari & elle mangeoient de tous les fruits qui étoient dans le jardin; mais que Dieu leur avoit défendu de manger de celui qu'il avoit mis au milieu de *ce lieu de* délices, de peur de mourir à l'heure même. Non, vous ne mourrez *point*, repliqua alors ce rusé; mais Dieu sçait que dès le moment que vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, & que vous serez comme des Dieux, sçachant le bien & le mal. Eve trouvant le fruit fort beau à la vûë, & la promesse de devenir semblable à Dieu flattant doucement son amour propre, ne se défia point de la tromperie qui étoit cachée sous ces belles paroles; & dans cet aveuglement, elle porta la main sur le fruit, & en mangea, pour contenter son appetit, & sa curiosité tout ensemble: Ce ne fut pas assez, cette criminelle en donna à son mari, qui en mangea par complaisance, & pour s'affranchir lui-même de cette marque de dépendance que Dieu vouloit qu'il eût de son Souverain. Voilà le premier combat que le démon a livré à l'homme; la premiere victoire qu'il a remportée sur lui; la premiere tentation, & l'on peut ajoûter, la source & le principe de toutes les autres; puisque delà est venuë cette inclination, & ce malheureux penchant au mal, & cette malheureuse concupiscence, qui nous rend sujets à toutes les tentations; faciles à vaincre, & foibles pour résister au mal. Tristes & funestes suites du peché originel.

Comme Dieu tenta le saint Patriarche Abraham.

Il y a des Saints que Dieu tente lui-même; mais d'une autre maniere, & dans tout un autre dessein, que ne les tente le démon: car le démon les tente pour les séduire, & Dieu pour les éprouver, par des peines, ou par des commandemens fâcheux, & contraires à leurs inclinations. C'est ce que saint Ambroise remarque dans la conduite que Dieu tint à l'égard du saint Patriarche Abraham, qu'il éprouva long-temps, & en diverses manieres, avant que d'employer la grande tentation du sacrifice de son fils: & il le falloit ainsi, de peur que s'il le tentoit si rudement, sans l'avoir auparavant éprouvé, ce terrible commandement ne l'abbatît si fort, qu'il n'en pût supporter le poids. Mais après que ce grand Patriarche eut passé par cette derniere épreuve: *C'est maintenant*, lui dit le Seigneur, *que je connois que vous m'aimez*. Quoi, dit saint Augustin, Dieu ne connoissoit-il pas auparavant le cœur & l'amour de son serviteur à

Oüi, sans doute;mais Abraham ne connoissoit pas encore jusqu'où alloit l'amour qu'il portoit à Dieu, & il vouloit le lui faire connoître en cette occasion. Comme nous ne traitons pas icy de la tentation, en tant qu'elle est une épreuve que Dieu fait de nôtre vertu ; mais en tant qu'elle nous porte au mal, & qu'elle est excitée par le démon, qui se sert de nous-mêmes, & de toutes les créatures pour nous séduire & pour nous perdre ; nous ne parlerons point des tentations de Job & de Tobie, & des anciens Patriarches, que Dieu a voulu éprouver, par différentes afflictions.

Exemple du S. Patriarche Joseph, follicité au crime par sa maîtresse.

Le saint Patriarche Joseph est sans contredit, le modelle de la plus grande fidelité, que nous ayons dans l'Ancienne Loy. On sçait les instances, les promesses, & les menaces que lui fit la femme de Putifar, pour le solliciter au crime. Jamais tentation ne fut plus dangereuse : Joseph de son côté étoit jeûne, & dans l'âge le plus porté au plaisir ; il avoit en lui-même comme tous les autres hommes, ce penchant & ce principe de toutes les tentations, que nous appellons concupiscence : d'ailleurs ayant été vendu par ses freres, il se voyoit dans la condition d'esclave, & avoit tout à craindre d'une maitresse impérieuse, s'il n'obéissoit à ses volontez ; & qui lui offroit de le traiter comme son Seigneur, en lui donnant la liberté ; on lui promettoit le secret, l'impunité, & des recompenses mêmes, en tout ce que cette malheureuse jugeoit capable de l'ébranler. Mais ce jeune homme, qui avoit toûjours eu la crainte de Dieu devant les yeux, n'eut point d'autre réponse à faire à toutes ces sollicitations, que ces paroles : *Quomodo possum hoc malum facere, & peccare in Dominum meum.* Comment pourrois-je être infidele jusqu'à ce point à Dieu, & à mon maître ? Il n'eut d'autres armes que la fuite, en laissant son manteau entre les mains de cette impudique, qui s'éforçoit de l'arrêter, & de l'empêcher de fuir. Genes. 39.

L'exemple de David tenté par un regard, & qui succomba malheureusement à la tentation.

Nous avons au contraire un exemple de la foiblesse humaine, dans la personne de David. Cet homme, selon le cœur de Dieu, cet invincible David, après avoir remporté tant de victoires, & soûtenu toutes les persécutions de Saül, jetta par hazard un regard indiscret sur Betsabée, qu'il apperçût dans le bain, étant sur la terrasse de son palais. S'il eût détourné la vûë de cet objet, il eût triomphé d'une passion, qui a souvent assujetti les plus grands Conquérans de la terre ; mais David s'arrêta à la considérer trop curieusement ; le voilà vaincu. Il s'informe du nom de cette femme ; il l'envoye quérir, & se soüille d'un infame adultere, qu'il voulut ensuite couvrir d'un homicide. Que de larmes lui coûta ce regard ! & de quels malheurs la tentation, à laquelle il succomba, ne fut-elle point suivie ? Ce qui nous apprend qu'il n'y a ni vertu, ni sainteté, ni constante résolution à l'épreuve de la tentation ; quand par une présomption téméraire on s'y repose, ou qu'on la recherche.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

Le Fils de Dieu a voulu être tenté, pour nous apprendre à

C'EST une chose qui nous doit jetter dans l'étonnement & dans l'admiration, de voir le démon aux prises avec JESUS-CHRIST ; tâchant par un orgueil inconcevable, de gagner sur lui, ce qu'il avoit gagné sur le premier de tous les hommes. Il le transporte à ce dessein sur le sommet d'une haute mon-

vaincre les tentations. tagne, & par certaines illusions, qui ne pouvoient tomber ni dans l'esprit, ni dans l'imagination, ni même dans les sens extérieurs du Sauveur, & qui se trouvoient seulement dans les objets étrangers, il lui découvre les grandeurs, les pompes, & les richesses de tous les royaumes de l'univers, & lui en promet la joüissance, s'il veut lui rendre quelque acte d'adoration : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Chose étrange, que le démon ose attaquer son Créateur, qu'il promette des sceptres & des couronnes à celui qui les avoit méprisez dans son Incarnation; qu'il tente d'orgueil celui que les Peres appellent par excellence, le modelle de l'humilité; d'avarice, celui qui s'étoit appauvri pour nous enrichir; de gourmandise, celui qui étoit venu nous enseigner les jeûnes & les abstinences. Espérez, après cela, Chrétiens, que vous serez exempts de tentations dans cette vie : mais plûtôt apprenez de l'exemple du Sauveur, à repousser & à vaincre les tentations; il vous en fournit les moyens, & il vous en donne les graces.

Matth. 4.

L'exemple des Apôtres, & particuliérement de saint Pierre, montre quelle est nôtre foiblesse; & combien nous avons besoin du secours de la grace.

Pouvons-nous avoir un exemple plus terrible des chûtes qu'on fait par la malice & les efforts du démon, si l'on n'est fortifié, & soûtenu par le secours du Ciel, que l'exemple des Apôtres, qui après avoir fait paroître beaucoup de résolution & de fermeté dans leurs paroles, s'enfuirent & abandonnerent le Sauveur, à la premiere vûë du péril? Mais l'exemple de saint Pierre est encore plus étonnant; car nous voyons qu'après avoir donné des marques toutes singulieres de son courage, & de l'amour qu'il avoit pour JESUS-CHRIST, & lui avoir dit, en se confiant en ses propres forces : *Que quand même il devroit mourir avec lui, il ne le renieroit jamais.* Ayant été troublé à la parole d'une seule femme, il confirme avec serment qu'il ne le connoissoit point: ce qui est une preuve bien évidente, qu'il n'avoit point autant de forces qu'il s'imaginoit en avoir, lorsqu'il faisoit une si belle promesse à JESUS-CHRIST.

Comme saint Paul fut tenté, & pourquoi.

Le grand Apôtre saint Paul fut tenté du peché même le plus honteux, de peur, comme il dit, que la grandeur de ses révelations ne lui inspirât des mouvemens d'orgueil & de vanité; & il appelle lui-même cette tentation, un aiguillon, de crainte qu'il ne tombât dans le relâchement & dans la négligence : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est stimulus carnis meæ, Angelus Sathanæ, qui me colaphizet.* Tremblez, icy, pecheurs, vous qui ne ressentez, à ce que vous dites, aucune tentation, & qui ne sçavez même ce que c'est, que d'être tenté; de tous les états où le pecheur peut être reduit, celui-cy est le plus déplorable; parce que c'est une marque que le démon l'a entierement vaincu & assujetti. On est dangereusement malade, quand on ne sent pas son mal.

2. ad Cor. 12.

Les plus grands Saints de l'Ancienne & de la Nouvelle Loy ont été tentez.

L'Ecriture Sainte & l'Histoire Ecclesiastique, sont remplies d'exemples de personnes tres-saintes, qui bien qu'elles fussent sur leurs gardes, sont néanmoins tombez; ou étant vaincus par la force des attaques du démon : ou étant trompez par ses ruses & ses artifices. C'est ainsi qu'Adam, David, Salomon, & plusieurs autres de l'Ancien & du Nouveau Testament, ont éprouvé malheureusement, ou la violence du démon, ou ses ruses & ses artifices. Et certes, qui pourroit après l'exemple de ces grands hommes, se croire en sûreté, n'étant appuyé que sur ses propres forces?

Applications de quelques Passages.

Datus est stimulus carnis meæ Angelus Sathanæ, qui me colaphizet. 2. ad Corinth. c. 12. N'est-il pas surprenant que l'Apôtre saint Paul appelle sa chair, dont il expérimentoit la rébellion, l'Ange de Sathan, comme si c'étoit le démon qui le sollicitât au crime ? Vous diriez que le démon s'uniroit en quelque maniere à nous ; & que comme le Verbe Eternel s'est uni à nôtre nature, pour sauver tous les hommes, le démon de même s'uniroit à chaque homme en particulier, pour les perdre tous, ou du moins pour les tenter tous ; & que comme il y a une communication d'idiome entre l'humanité sainte, & la personne divine, par laquelle nous disons que Dieu est homme, & qu'un homme est Dieu, il y auroit quelque chose de semblable entre le démon & nôtre chair, qui fait que l'Apôtre appelle sa chair, l'Ange de Sathan ; & saint Chrysostome, suivant la même pensée, l'appelle : *Dæmonem innatum omnia prava suadentem* ; un démon qui est né avec nous, & qui fait partie de nous-mêmes. Et reciproquement, le Sauveur en parlant de Judas, dit qu'entre ses Apôtres, il y en avoit un qui étoit un démon, parce qu'il n'agissoit que par la suggestion de ce malheureux esprit.

Comme il semble que le démon s'unisse à nôtre chair pour nous tenter.

Ille homicida erat ab initio. Joan. 8. Le Disciple bien-aimé appelle le démon un homicide ; non-seulement, comme disent quelques Saints Peres, parce que dès la naissance des siécles, il poussa Caïn à tuer son frere, & à lui ravir la vie du corps ; mais encore, comme disent les autres, parce qu'en tentant nos premiers Peres, il leur fit perdre la vie de l'ame, qui est un homicide spirituel bien plus cruel & plus détestable, que l'homicide du corps. Or on peut dire que le démon retient encore aujourd'hui ce nom odieux, & qu'il est homicide de tous les pecheurs : non, pour leur ôter la vie du corps, ce que Dieu ne lui permet pas souvent, mais à cause qu'il ravit la vie de l'ame ; ce qui arrive tous les jours : de sorte, que s'il ne verse pas le sang qui entretient leur vie naturelle, il rend inutile le sang du Sauveur, qui donne la vie de l'ame, qui est la grace ; & empêche que ce sang qui a été versé pour eux, ne leur communique une vie surnaturelle & divine : *Homicida ille erat ab initio.*

Pourquoi le démon est appellé homicide dans l'Evangile.

Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, &c. Ad Rom. 7. Si j'avois à parler à des Philosophes, il me seroit aisé de leur faire voir par leurs propres principes, que l'homme est essentiellement obligé à se combattre sans cesse soi-même. Je n'aurai qu'à leur représenter, que nous sommes tous composez de deux parties différentes, qui sont dans une perpetuelle division ; sçavoir, la raison & l'appetit : alliance prodigieuse ! par laquelle il semble que Dieu ait pris plaisir de confondre le ciel avec la terre ; la gloire avec l'ignominie ; & la lumiére avec les ténébres. L'expérience ne nous apprend que trop, que ces deux parties se déclarent la guerre, sitôt qu'elles sont unies ; leur amour & leur haine commencent à même temps ; & si elles ont de la peine à se quitter, elles n'en ont pas moins à se souffrir. Il est donc constant qu'en raisonnant seulement en hommes sages, nous sommes obligez de reconnoître une indispensable nécessité de combattre nôtre chair. Mais si nous raisonnons selon

Le combat continuel, qui est entre la chair & l'esprit.

les lumiéres du Christianisme, nous avoüerons que nôtre vie est un continuel combat de l'esprit contre la chair.

Le démon nous attaque quelquefois comme un lion, & quelquefois comme un serpent rusé.

Adversarius vester diabolus tanquam Leo rugiens circuit quærens quem devoret. 1. *Petri, c.* 5. Pour sçavoir comme le démon nous tente ; il faut considérer les deux noms que l'Ecriture lui donne, & qui nous marquent les deux principales formes, sous lesquelles il se présente à nous : car tantôt elle en parle comme d'un lion terrible, & tantôt comme d'un serpent rusé & plein d'artifices ; pour nous dire, que c'est en ces deux manieres qu'il agit contre nous. En certain temps il se déclare ouvertement, & attaque de vive force ; mais dans un autre, il dresse des embûches, & tâche de surprendre en secret. Dans les premiers siécles de l'Eglise, dit saint Augustin, il agissoit en lion, par de cruelles & de sanglantes persécutions ; mais au temps de la paix, il agit en serpent, faisant semblant de ramper sur la terre ; mais c'est pour mieux couvrir sa malice, & déguiser ses stratagêmes.

De quelles armes il se faut servir pour vaincre les tentations.

Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo. 2. *ad Corinth.* 10. Quoique nous soyons revêtus d'une chair corruptible ; cependant dans la guerre que nous avons déclarée aux vices, & à la concupiscence de la chair, nous n'employons pas des armes charnelles ; mais comme dit l'Apôtre : *Mais des armes spirituelles, puissantes en Dieu* ; c'est-à-dire, pleines de la force de Dieu, qui sont la foy, la mortification, le jeûne, la pénitence, & la priere. Ces armes sont foibles en apparence ; mais elles sont néanmoins tres-puissantes, & d'autant plus redoutables à nos ennemis, qu'elles sont accompagnées de graces, & de l'Esprit de JESUS-CHRIST.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Pensées & passages des Saints Peres sur ce Sujet.

Duplicem aciem producit mundus contra milites Christi, blanditur enim ut decipiat, terret ut frangat. August. in Serm. de sancto Vincentio.

Le monde employe deux sortes d'ennemis contre les soldats de JESUS-CHRIST ; les caresses pour les tromper, & les menaces pour l'abbattre.

Tantum permittitur dæmon tentare, quantum tibi prodest ut exercearis, ut proberis, ut qui te nesciebat, à te ipse invenīaris. Idem, in Psalm. 61.

Dieu ne permet au démon de vous tenter, qu'autant qu'il vous est avantageux pour exercer vôtre vertu, pour vous éprouver, pour vous faire connoître à vous-même ; parce que vous ne vous connoissiez pas auparavant.

Vita nostra in hac peregrinatione, non potest esse sine tentatione, quia profectus noster fit per tentationem, nec sibi quisquam innotescit, nisi tentatus ; nec potest coronari nisi vicerit, nec vincere nisi certaverit, nec potest certare nisi inimicum, & tentationes habuerit. Idem, in Psal. 60.

Pendant le pélérinage de cette vie, nous ne pouvons être sans tentation ; nous ne profitons & nous n'avançons que par la tentation ; & nous ne nous connoissons nous-mêmes, que quand nous sommes éprouvez : il n'y a point de couronne sans victoire ; point de victoire sans combat ; & point de combat sans tentations & sans ennemis.

Deus hortatur ut pugnes, adjuvat ut vincas, certantem spectat, deficientem sublevat, & vincentem coronat. Idem, in Psalm. 31.

Dieu nous exhorte à combattre, & nous aide à vaincre ; spectateur du combat, il releve celui qui succombe ; & couronne celui qui remporte la victoire.

Si

Si nunquàm tentaris, nunquam probaris, non melius est tentari & probari, quàm non tentatum reprobari ? Idem, in Psalm.144.

Deus tentat ut doceat, diabolus ut decipiat. Idem, Serm. 72. de Tempore.

Duæ sunt tentationes, una quæ decipiat, altera quæ probat, illa diaboli, ista Dei. Idem, tract.43. in Joannem.

Permittit Deus tentari, quia probatur & exercetur virtus, & est palma gloriosor non consensisse tentatum. quàm non potuisse tentari. Idem, lib.11. de Genesi, c.6.

Ipse Deus temperat tentationes, ipse tantùm venire permittit, quantùm potest ferre cui venit. Idem, in Psalm. 90. Serm.1.

Magna laus non est, si homo non peccat, quia non tentatus est. Idem, in Dialog. ad Orosium.

Tamdiù aliquis diabolum contra pugnantem non sentiet, quamdiu opera illius exercere voluerit. Idem, Serm. 93. de Temp.

Magnum prælium nobis est, hostem non videre & vincere. Idem, in Psalm.142.

Ideo tentatus est Christus, ne vincatur à tentatione Christianus. Idem, in Psal. 90. Serm.2.

Alligatus est diabolus, ne faciat quantùm potest, ne faciat quantùm vult ; tantùm tentare sinitur, quantùm expedit proficientibus. Idem, in Psalm. 63.

Non extorquet dæmon à nobis consensum, sed petit ; suadere enim & sollicitare potest, cogere omninò non potest. Idem, lib. 50. homil. homil.12.

Ad mensuram permittitur tentare diabolus. Idem, in Psalm.90.

Luctamini adjuvabo, vincite coronabo. Idem, in Psalm. 59.

Nemo sibi innotescit nisi tentatus. Idem, in Psalm.60.

Nisi Christus tentaretur, tibi tentando magisterium vincendi non præberet. Idem, in Psalm. 59.

Aliter tentator non vincitur nisi contemnitur. Idem, Serm.4. de Verb.Domini.

Natus es cum eo quod vincas, id est cum concupiscentia, vince hostem cum quo natus es, ad stadium hujus vitæ cum illo venisti, congredere cum eo, qui tecum processit. Idem, in Psalm.57.

Aliter Deus, aliter diabolus tentat, nam

Si vous n'êtes jamais tenté, vous n'êtes jamais éprouvé ; ne vaut-il pas mieux être tenté & être éprouvé, que d'être reprouvé sans avoir été tenté.

Dieu nous tente pour nous instruire, & le démon pour nous tromper.

Il y a deux sortes de tentations ; l'une pour tromper, l'autre pour éprouver : celle-là est du démon ; celle-cy vient de Dieu.

Dieu permet que l'homme soit tenté, parce que sa vertu est éprouvée & exercée ; il est plus glorieux d'être couronné pour n'avoir pas consenti à la tentation, que de n'avoir pû être tenté.

Dieu tempere les tentations, & il ne permet pas qu'on soit tenté au-delà de ses forces.

Il n'est pas fort glorieux à l'homme de n'avoir pas peché, parce qu'il n'a pas été tenté.

Tant qu'un homme fera les œuvres du démon, il ne sentira pas ses tentations & ses combats.

C'est un combat bien glorieux pour nous, où nous sçavons vaincre un ennemi que nous ne pouvons voir.

JESUS-CHRIST n'a été tenté, que pour empêcher les Chrétiens d'être vaincus par la tentation.

Le démon est comme enchaîné, de peur qu'il ne fasse tout ce qu'il pourroit, & tout ce qu'il voudroit faire. Dieu permet qu'il ne tente qu'autant qu'il est expedient pour ceux qui sçavent profiter de la tentation.

Le démon nous demande ; mais il ne nous extorque pas nôtre consentement : car il peut bien nous engager & nous attirer ; mais il ne peut pas nous contraindre.

Dieu permet que le démon nous tente ; mais jusqu'à certain point.

Combattez, & j'irai à vôtre secours ; remportez la victoire, & je vous couronnerai.

Il n'y a que celui qui a été éprouvé, qui se connoisse soi-même.

Si JESUS-CHRIST n'étoit point tenté, il ne vous apprendroit pas à vaincre la tentation.

On ne peut vaincre le tentateur, qu'en le méprisant.

Vous êtes venu au monde avec un ennemi qu'il vous faut vaincre, je veux dire, avec la concupiscence ; surmontez cet ennemi qui est né avec vous : vous êtes venu au monde avec lui, comme dans une lice ; combattez cet ennemi qui vous accompagne dès le moment de vôtre naissance.

La tentation qui nous vient de Dieu est diffé-

diabolus tentat ut subruat, Deus ut coronet, & probet. Ambrof. lib. de Abraham.

rente de celle qui vient du démon ; le démon nous tente pour nous perdre ; Dieu nous tente pour nous éprouver, & nous couronner.

Si quando tentaris, cognosce quia paratur corona. Idem, in Lucam, c.4.

Si quelquefois vous vous sentez tenté, pensez qu'une couronne vous est préparée.

Tibi contra diabolum dimicanti Deus parat æternitatis coronam. Idem, in quâdam Epist.

Quand vous êtes aux prises avec le démon, Dieu vous prépare une couronne immortelle.

Impossibile est humanam animam non tentari. Hieronym. l. 4. in Matth. c.26.

Il n'est pas possible que l'homme soit sans tentation.

Si salvator tentatus est, qui potest esse securus intentatum se, vitâ hujus maria transire. Idem, l.3. c. 6.

Si le Sauveur même a été tenté, qui est-ce qui se peut assûrer de passer la mer orageuse de cette vie sans tentation ?

Tunc maximè oppugnamur, cum nos oppugnari non credimus. Idem, Epist. ad Heliodorum.

C'est alors que nous sommes le plus violemment attaquez, lorsque nous ne sentons pas les assauts de l'ennemi.

Dum parvus est hostis, interfice, ut nequitia elidatur in semine. Idem.

Défaites-vous de vôtre ennemi, avant qu'il soit devenu grand, afin d'étouffer le mal dans sa naissance.

Christus tentari voluit, ut diabolum vinceret, & Discipulis conculcandum traderet. Idem, in cap. 4. Matth.

Jesus-Christ a voulu être tenté, afin de vaincre le démon, & de livrer à ses Disciples un ennemi aisé à défaire.

Cui nomina mille, mille nocendi artes. Idem.

Il a une infinité de noms, & mille manieres de nous nuire.

Videte magnitudinem tentationis, videte magnitudinem virtutis. Idem, loquitur de sancto Job.

Voyez en même temps le danger de la tentation, & la force de la vertu.

Nemo diu tutus est periculo proximus. Idem, Epist. ad Pammach.

On ne sçauroit être long-temps en sûreté, quand on est si près du danger.

Diaboli tentationibus obviandum est, nec coluber foveri debet, donec in serpentem formetur. Cyprianus, Serm. de Jejun.

Il faut prévoir & prévenir les tentations du démon, & il ne faut pas entretenir un petit serpent, jusqu'à ce qu'il soit devenu plus grand & plus à craindre.

Nihil contra nos adversarius potest, nisi Deus ante permiserit. Id. de Orat. Dominica.

L'ennemi ne peut rien contre nous, que par la permission divine.

Ipse Christus luctatur in nobis, ipse congreditur, ipse in certamine agonis nostri, & coronat pariter, & coronatur. Idem, Epist. 9.

Quand nous sommes aux prises avec l'ennemi, Jesus-Christ lutte & combat dans nous, il nous couronne & triomphe avec nous.

Ea est diaboli astutia, ea circumveniendi homines cœca & latebrosa fallacia, ut afferere videatur noctem pro die, venenum pro salute, sub prætextu fidei perfidiam. Idem, tract. 3. de Prœl. simpl.

Telles sont les ruses malignes, & les noires tromperies du démon, qu'il veut nous faire prendre les ténébres pour la lumiére ; le poison pour un remede salutaire, & qu'il enveloppe la perfidie des apparences de la bonne foy.

Victoria dæmoni magis est expectanda de sanctis. Hilarius, in cap.4. Matth.

Nous devons apprendre des Saints l'art de vaincre le démon.

Hostis noster, quantò magis nos sibi rebellare conspicit, tantò amplius expugnare contendit ; eos enim pulsare negligit, quos quieto jure se possidere sentit. Gregorius, homil. 2. in Evang.

Plus nôtre ennemi trouve en nous de résistance, plus il fait d'efforts pour nous affoiblir ; car il dédaigne d'attaquer ceux dont il se voit entierement le maître.

Humanum est in corde tentationem pati, dæmoniacum verò est in tentationis certamine, & operatione superari. Idem, in Pastoral.

C'est la condition des hommes d'avoir le cœur troublé & agité par la tentation ; mais c'est une chose diabolique de se laisser vaincre par la tentation

Intuetur humani generis hostis uniuscujusque mores ; cui vitio sint propinqui, &

L'ennemi commun des hommes considere nos penchans, & les vices ausquels nous sommes.

illa apponit ante faciem, ad quæ facilius novit inclinare mentem. Idem, ibidem.

Damon singulis hominibus vitiis convenientibus insidiatur. Idem, 29. Moral.

Justum erat ut Christus sic tentationes nostras suis tentationibus vinceret, sicut mortem nostram venerat suâ morte superare. Idem, homil. 16. in Evangel.

Hæc tentatio ad probandam fidem, ad exercendam virtutem ad augendum meritum mittitur. Chrysost. lib. 1. de Provid. Dei.

Hoc maximum sit nobis indicium, quod Deus nostri curam gerit. Idem, homil. 32. in Genes.

Ne quis ultrò tentationibus se offerre audeat. Idem, homil. 13. in Matth.

Truculentissima bestia nunquam solet desperare victoriam. Idem, homil. 34. in Matth.

Carnem habemus innatum dæmonem, omnia prava suadentem. Idem, in Matth.

Delicata jactatio est cum periculum non est, conflictatio in adversis probatio est veritatis. Cyprian. lib. de moral.

Fateor imbecillitatem meam, nolo spe pugnare victoriæ, ne perdam aliquando victoriam. Gregor. contra Vigilant.

Per tentamenta torpor excutitur, & sanctus fervor immittitur. Chrysost. tract. de Pœnitent.

Ut gubernatorem navis tempestas, athletam stadium, militem acies, magnanimum calamitas, sic Christianum hominem tentatio probat. Basil. orat. 11.

Ipsa vita prosperitas sæpe tentationis loco est, æque enim durum videtur in rerum difficultate minimè dejici, ac in felicitate non extolli. Idem, homil. 6.

Nullum certius argumentum est quod damones victi sint à nobis, quàm si nos acerrimè oppugnant. Joannes Climac.

Si tentationi non festinè resistitur, eàdem quâ nutritur morâ, roboratur. Greg. 21. Moral. c. 8.

Magna contra diabolum arma sunt, in suis viribus fiduciam non habere. Cassiodorus, in Psalm. 43.

Bellum grave, quia occultum, quia cum fortiore. Idem, in Psalm. 51.

Pervigil ille tentator eos acrioribus pulsat insidiis, quos maximè videt abstinere à peccatis. S. Leo, in Serm.

plus portez; & il tâche de nous engager dans les pechez, dans lesquels il croit qu'il lui est plus aisé de nous faire tomber.

Le démon nous tente de commettre les pechez ausquels nous avons plus de penchant.

Il étoit juste que Jesus-Christ surmontât nos tentations, par ses tentations mêmes, comme par sa mort il avoit surmonté la nôtre.

Dieu permet cette tentation pour éprouver nôtre foy; pour exercer nôtre vertu; & pour augmenter nos mérites.

Regardons cela comme un témoignage des plus marquez du soin que Dieu veut bien prendre de nous.

Afin que personne ne soit assez téméraire pour s'exposer de soi-même à la tentation.

Ordinairement cette bête enragée contre nous, ne désespere point de nous vaincre.

Nôtre chair est comme un démon que nous avons apporté avec nous, en venant au monde, & qui nous porte à toute sorte de pechez.

Il ne faut point se glorifier de sa sécurité, quand on est à couvert du danger; l'épreuve des adversitez montre la véritable vertu.

Je confesse ma foiblesse, je ne cherche point à combattre, parce que j'espere la victoire, de peur d'être quelquefois vaincu.

Les tentations bannissent la tiedeur, & raniment la ferveur.

C'est la tentation qui fait voir la vertu d'un Chrétien, comme c'est la tempête qui montre l'addresse d'un Pilote, la force d'un athlete, le combat, la valeur d'un soldat, & l'adversité, la constance d'une grande ame.

Les heureux succès tiennent souvent lieu de tentation; car il est également difficile de ne se point abbattre dans l'adversité, & de ne se point enfler dans la prospérité.

C'est la marque la plus sûre de nôtre victoire sur le demon, quand il nous attaque avec plus de violence.

Si on ne résiste pas d'abord à la tentation, on la rend plus forte & plus dangereuse, en l'entretenant.

C'est une sûre défense contre le démon, que la défense de soy-même.

C'est une guerre fâcheuse que celle que nous faisons au démon; parce que c'est un ennemi invisible & plus fort que nous.

Ce tentateur attentif & vigilant, tend des embûches plus dangereuses, à ceux qu'il voit être plus en garde contre le peché.

Nulla sunt sine tentationum experimentis opera virtutis, nullum sine hoste certamen, nulla sine congressione victoria. Idem, Serm. 35.

On ne sçauroit exercer sa vertu par les bonnes œuvres, sans être accüeilli de tentations; parce ce qu'il n'y a point de combat sans ennemi, & point de victoire sans combat.

Dæmoni aliquid audere permittitur, ut à Christi fidelibus majore Christi gratiâ vincatur. Idem, in quâdam Epist.

Dieu permet au démon d'attenter contre nous, afin que nous surmontions le démon par la grace qui est plus forte que la tentation.

Tentatio, eruditio est gloriosæ virtutis, sic ignis flatu premitur ut crescat. Gregor. lib. Epist. Epist. 25.

La tentation sert à nous former à la vertu, comme le vent sert à allumer & à rendre le feu plus ardent.

Blandiente aurâ navim regit ultimus nauta, in confusione ventorum, primi quæritur ars magistri. Chrysolog. Serm. 6.

Un Pilote peu habile peut bien gouverner un vaisseau quand le vent est favorable; mais pendant la tempête, il faut toute l'habileté d'un Pilote experimenté.

Sub tali rege, nempe Christo militas, & de victoria dubitas. Cæsarius Arelatensis, homil. 19.

Combattant sous un Roy comme JESUS-CHRIST, pouvez-vous douter de la victoire.

Tentationes non sentire est Angelicum; tentationes sentire & vincere est Christianum, tentationibus consentire, & ex malitiâ delinquere, diabolicum est. Anselm.

C'est le propre des Anges de ne point ressentir la tentation; c'est le propre de l'homme Chrétien de sentir & de vaincre la tentation: mais c'est une chose diabolique d'y succomber, & de pecher par malice.

Non nocet sensus ubi non est consensus; imo quod resistentem fatigat, vincentem coronat. Bernard. de domo inter.

Ce n'est pas un mal de sentir la tentation; mais d'y consentir au contraire: plus il est difficile de lui résister, plus il est glorieux de la vaincre.

Potest inimicus excitare carnis motum, sed in te est si volueris dare, vel negare consensum. Idem, Serm. 39.

L'ennemi peut bien exciter en vous de dangereux mouvemens; mais vous pouvez aussi consentir & résister si vous le voulez.

Quàm debilis est hostis, qui non vincit nisi volentem. Idem.

Qu'un ennemi est peu à craindre, qui ne peut vaincre que celui qui veut bien être vaincu.

Unum hoc bellum agnoscamus, quod cum adversariis potestatibus committitur. Greg. Nyssenus, homil. in Psalm.

Il n'y a proprement pour nous qu'une sorte de guerre; c'est celle que nous avons à soûtenir contre les ennemis de nôtre salut.

Diabolus blanditur ut fallat, arridet ut noceat, allicit ut occidat. Cypr. lib. de Hab. Virg.

Le démon flate les pecheurs pour les attirer, il les caresse pour les attraper, & il ne les attire que pour les perdre.

Si posset nocere quantum vult, aliquis justorum non remaneret. August.

Si le démon pouvoit nous nuire autant qu'il le voudroit, il ne resteroit pas un seul juste parmi les hommes.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

ETre tenté, dans le sens qu'on le prend ordinairement, & que nous l'entendons icy, c'est être excité & sollicité au peché, par la vûë ou l'espérance de quelque bien apparent, capable de nous séduire, & de nous porter au mal. Ainsi tentation, est la pensée ou la suggestion d'une action criminelle, qui nous vient, ou du côté du démon, qui fait tous ses efforts pour nous perdre, ou de nôtre concupiscence, qui nous porte vers les biens sensibles; ou de la part du monde, des créatures, & des objets extérieurs, qui nous attirent, nous charment, & nous séduisent. Ce que c'est qu'être tenté, & tentation.

Il y a deux sortes de tentations que nous remarquons dans l'Ecriture Sainte; l'une bonne, qui n'est qu'à nôtre avantage, & pour nôtre bien, l'autre mauvaise, qui tend à nous tromper & à nous perdre: La premiere n'appartient qu'à Dieu, qui met nôtre vertu à l'épreuve; non qu'il ne la connoisse; mais, comme dit saint Augustin, pour la faire éclater & connoître aux autres. C'est dans cette vûë qu'il tenta Abraham, & qu'il a voulu éprouver la vertu & la fidelité de Job: Aussi, comme remarque saint Thomas, tentation, signifie proprement une épreuve. Or quoique l'esprit malin nous puisse tenter dans ce dessein, tantôt par les adversitez, pour voir si nous tenons tellement à Dieu, que la mauvaise fortune puisse rien sur nous; & tantôt par la prospérité, pour éprouver si elle ne nous élevera point le cœur, par l'orgueil, ou si elle ne nous portera point à la mollesse & aux plaisirs. Ce n'est pas néanmoins en ce sens & dans cette signification que nous prenons la tentation, si ce n'est quand elle vient du côté de Dieu; la seconde sorte de tentation, qu'il faut tâcher d'éviter, & combattre quand elle nous surprend & nous attaque malgré nous, est toûjours mauvaise dans l'intention du démon qui nous sollicite, & dangereuse à nôtre égard; & elle est communément appellée du nom de son Autheur, *Tentation du démon*; soit qu'il nous sollicite immédiatement par lui-méme; soit par nôtre propre chair; soit par les objets extérieurs. Car quoique ces trois ennemis de nôtre salut nous attaquent differemment, & chacun par des tentations propres & particulieres, c'est toûjours ou à la sollicitation, ou par les artifices du démon, qui est appellé seul dans l'Ecriture, du nom de tentateur. La tentation dans sa signification propre, est de deux sortes.

Comme il est souvent expédient que les hommes soient tentez, afin de leur donner occasion de mériter, & le moyen de confondre les démons, Dieu permet à ces malheureux esprits de nous solliciter par leurs tentations; mais sa Providence éclate, en ce qu'il ne permet pas que nous soyons tentez au-dessus de nos forces; ainsi que l'assûre saint Paul, en ce qu'il en modere la violence, & qu'il les proportionne & les accommode à la foiblesse des hommes; & enfin, en ce qu'il nous donne les forces & les secours nécessaires pour les vaincre. De sorte, que quoique les démons ayent une volonté toûjours obstinée à nous Le secours, & la protection que nous devons attendre de Dieu dans les tentations.

perdre, & qu'ils soient toûjours prêts à nous attaquer, Dieu n'a pas toûjours la volonté de leur permettre; parce que l'inconstance de l'homme est telle, qu'il se trouve quelquefois en de certaines occasions, & de si malheureuses dispositions, que s'il étoit alors tenté, il succomberoit infailliblement aux attaques du démon. Et c'est cette protection particuliere que nous demandons à Dieu dans l'Oraison Dominicale, par ces paroles : *Et ne nos inducas in tentationem.* Nous lui demandons, que s'il permet que nous soyons tentez, il ne permette pas que nous soyons vaincus par la tentation.

Matth. 6.

La force des ennemis que nous avons à combattre, & les dangers ausquels nous sommes exposez.

Nous comprendrons assez combien est grand le besoin que nous avons du secours du Ciel, si nous faisons reflexion d'un côté sur nôtre foiblesse & sur nôtre ignorance, & si nous nous souvenons de ces paroles du Sauveur : *Que l'esprit est prompt, & la chair est foible.* Et d'un autre côté, si nous considérons les forces & la multitude de nos ennemis, qui sont comme divisez en deux troupes ; car les uns sont intérieurs & domestiques : sçavoir, nos passions qui naissent de la cupidité, & qui ont leur source dans nous-mêmes ; quelle difficulté n'experimentons-nous point, à leur résister, à les combattre, à les vaincre. Les autres, sont étrangers, que saint Paul nous a marquez, lorsqu'il a dit que nous avions encore à combattre, *non contre la chair & le sang ; mais contre les puissances & les princes du monde, & contre les esprits de malice :* c'est-à-dire, qu'outre les combats intérieurs de nos passions, nous avons encore à soûtenir les attaques que nous livrent extérieurement les démons ennemis terribles & artificieux ; à souffrir les impressions des images étrangeres, dont ils troublent nôtre imagination ; car tantôt ils nous attaquent ouvertement, & tantôt ils s'insinuent dans nos ames d'une maniere si imperceptible, qu'il est difficile de nous défendre de leurs surprises.

Ad Ephes. 6.

Nous ne pouvons résister aux tentations, sans le secours de la grace.

C'est une vérité de foy décidée contre l'hérétique Pelagius, au Concile de Diospolis en Palestine, que nous ne pouvons de nous-mêmes, & par les forces de nôtre propre arbitre résister aux tentations, & que nous avons besoin pour les surmonter du secours actuel de la grace, que le Fils de Dieu nous a méritée. C'est pourquoi dans cet aveu de nôtre impuissance, nous avons besoin de pratiquer le salutaire avertissement que le Sauveur donna à ses Apôtres, au temps de sa Passion : *Priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation.*

Matth. 26.

Ce que c'est qu'être abandonné à la tentation, & comment, ou en quel sens Dieu y abandonne quelques-uns.

Il faut bien remarquer, qu'être abandonné à la tentation, n'est autre chose que d'y succomber. Or nous succombons à la tentation en deux manieres. Premierement, lorsqu'abandonnant le bien, nous tombons dans le mal, où celui qui nous tentoit, tâchoit de nous faire tomber. Dieu ne tente personne de cette maniere, parce qu'il ne peut être la cause du peché d'aucun homme, & qu'au contraire, il haït tous ceux qui commettent l'iniquité ; c'est ce qui fait dire à saint Jacques : *Que nul ne dise quand il est tenté, que c'est Dieu qui le tente ; car Dieu est incapable de tenter, & de pousser au mal.* Secondement ; celui-là est censé nous abandonner à la tentation, qui bien qu'il ne nous tente pas par lui même, n'empêche pas néanmoins, quoiqu'il le puisse, que nous ne soyons tentez, ou que nous ne succombions à la tentation. C'est de cette maniere que Dieu abandonne quelquefois les gens de bien à la tentation ; car comme il ne les délaisse pas entierement, & qu'il les soûtient par ses graces,

Jacobi 1.

qui sont toûjours suffisantes pour les empêcher de tomber ; aussi quelquefois il les abandonne à eux-mêmes pour les humilier & pour les punir de leur présomption, comme il fit à l'égard de saint Pierre, qui ne manqua pas absolument de grace, mais qui n'avoit pas ce secours spécial, que Dieu donne aux justes, particulierement quand ils le demandent.

C'est une maxime constante, qu'on ne peut passer cette vie sans être tenté ; puisque, selon la maxime de l'Ecriture, cette vie est un combat perpetuel ; nous avons des ennemis qui nous attaquent de tous côtez, au dedans & au dehors ; visibles & invisibles ; le monde & les choses extérieures nous fournissent des occasions continuelles de peché, & par conséquent de tentations. Le déréglement de la concupiscence en est une autre source, puisqu'elle nous porte sans cesse au peché par ses rébellions contre l'esprit, le démon nous sollicite sans cesse ; & Dieu même nous tente en sa maniere ; mais c'est pour nôtre bien.

On ne peut éviter d'être tenté en cette vie.

Comme nous n'avons dessein que de parler des tentations mauvaises ; c'est-à-dire, qui nous portent au mal, & à violer les loix de Dieu ; il y a trois choses à remarquer dans ces sortes de tentations ; sçavoir, la suggestion, le plaisir, & le consentement. La suggestion n'est rien, elle peut devenir la matiere de nôtre victoire, & Dieu même le permet pour nôtre bien. Le plaisir, est quelque chose, & pour peu qu'on s'y arrête, il y a danger que ce ne soit un peché mortel. Mais le consentement fait tout ; & comme il n'y a pas loin du consentement au plaisir, ni du plaisir au consentement, le grand secret est d'écarter au plûtôt cette suggestion, si on n'a pû l'éviter.

Il y a trois choses à remarquer dans la tentation.

Le démon pour nous séduire & pour nous gagner, procede par deux voyes & par deux manieres ; sçavoir, par voye de persuasion, & par voye de disposition. Il procede par voye de persuasion, quand il s'efforce de tromper les puissances intérieures de l'homme. 1°. L'entendement, lorsqu'au lieu des véritez éternelles, il lui imprime des véritez trompeuses, lesquelles n'étant tirées que de mauvais principes, ne peuvent produire que de pernicieuses conséquences. Ainsi, quand il trompa nos premiers Peres, il se transforma en Ange de lumiére, & les tenta sous le faux & spécieux prétexte d'une divinité imaginaire, dont il les flata. Ensuite, il gagne la volonté, en confondant l'amour que nous devons à Dieu, dans l'amour des créatures ; il leur fait voir Dieu comme un objet éloigné, & met les biens créez en sa place, leur fait chercher le souverain bien dans la possession des richesses, dans la joüissance des plaisirs ; & comme ces objets sont présens, & les biens éternels éloignez & absens, il détourne la pensée des biens à venir, qui sont invisibles, pour attacher le cœur aux choses présentes, dont il ne tient qu'à eux de goûter les douceurs. Ce sont ces malheureuses maximes qu'il inspire aux libertins, & la voye de séduction qu'il employe pour les tenter. Il les tente en second lieu, par voye de disposition, lorsque pour porter les hommes à la colere, à l'envie, à la haine, à la vengeance, il trouble nos sens, fascine les yeux, remuë les humeurs du corps, échauffe l'imagination, excite & allume le brasier de la convoitise qu'ils portent au milieu d'eux-mêmes, renverse toute l'économie de l'intérieur, & de l'extérieur de l'homme ; ensorte que si la volonté n'est sur ses gardes, elle est à demi gagnée, tout est disposé pour la perdre ; elle est

Le démon procede par deux sortes de voyes pour nous tenter.

dans une telle situation, où si elle n'a recours à Dieu, elle ne peut souvent éviter sa perte, en succombant à la tentation.

Les artifices les plus ordinaires du démon dans les tentations.

La principale force du démon dans les tentations, consiste dans ses artifices. Il y en a plusieurs ; on en remarque particulierement trois, par lesquels il séduit les hommes. Le premier, est de les empêcher d'envisager & de connoître le mal, qui est dans le peché qu'ils vont commettre : au contraire, il représente vivement à leur imagination, d'un côté, la douceur du plaisir du peché beaucoup plus grande qu'elle n'est ; & d'un autre côté, la peine & la difficulté d'y résister, qu'il leur fait concevoir insupportable. Le second artifice, est de leur proposer dans la tentation la facilité du pardon du peché, & de leur persuader qu'ils en feront un jour pénitence ; qu'ils auront enfin le temps & les moyens nécessaires pour cela. Le troisiéme, est qu'après les avoir fait succomber à ses tentations, il leur met dans l'esprit cette fausse & malheureuse persuasion, qu'il leur est impossible de s'abstenir du peché, & de résister aux tentations qui nous y portent.

Les raisons pour lesquelles Dieu permet que les hommes soient tentez.

Comme on pourroit trouver étrange que Dieu permette que les hommes soient tentez ; puisque les tentations sont ordinairement les causes de leur chûte & de leur perte. Il faut être bien persuadé qu'il ne le permet que pour de justes raisons ; & ces tentations sont souvent avantageuses, du moins dans l'intention de Dieu, qui les permet. 1°. Pour éprouver & pour faire éclater nôtre vertu ; parce que vous étiez agréable à Dieu, dit l'Ange à Tobie, il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tentation. 2°. Il les permet pour nous faire sentir nôtre foiblesse, & combien nous devons nous défier de nous-mêmes, & peu compter sur nôtre vertu. 3°. Il les permet pour nous obliger d'avoir recours à lui ; car l'expérience de nôtre impuissance à résister à de si puissans ennemis, nous impose une heureuse nécessité d'avoir recours à celui qui seul fait toute nôtre force. 4°. Il les permet pour nous purifier ; car le Saint-Esprit nous asûre, que comme le feu éprouve & purifie l'or, la tentation de même éprouve & purifie de plus en plus l'homme juste. 5°. Il les permet pour nous donner occasion d'exercer & d'acquerir des vertus : car on ne peut les acquerir que par l'exercice, & on ne peut jamais les exercer si bien que dans la tentation. 6°. Il les permet pour nous donner le moyen de mériter la couronne du Ciel ; car on ne la mérite qu'en combattant, & il n'y a point de combat, où il n'y a point d'ennemis. 7°. Il les permet enfin, pour nour retirer d'une certaine nonchalance, & d'une dangereuse sécurité, dans laquelle nous entretient une trop longue paix, & pour animer nôtre vigilance & nôtre ferveur.

Les moyens de combattre, & de vaincre sûrement les tentations.

Pour combattre sûrement la tentation, il faut : 1°. Ne donner point de lieu à la tentation, selon le conseil de l'Apôtre. 2°. Quand nous nous en sentons attaquez, nous persuader qu'elle vient du démon ; c'est assez pour nous en donner de l'horreur. 3°. Ne point écouter la tentation ; mais s'en retirer avec la même promptitude, que s'il nous arrivoit de toucher du feu sans y penser. 4°. Ne point s'amuser à faire trop de réflexions sur le sujet de la tentation en matiere d'impureté, sous prétexte d'examiner si on s'y est arrêté. 5°. Il est des tentations qu'il faut combattre en affrontant l'ennemi, comme la colere, & il en est qu'on ne doit combattre qu'en fuyant, comme celui de l'impureté.

6°. Il

6°. Il faut avoir une grande vigilance sur soy-même, en se servant de la pensée de la présence de Dieu, & des véritez éternelles.

Généralement parlant, il ne faut point rechercher la tentation.

Comme nous avons dit que la tentation nous est souvent avantageuse, & que c'est pour cela que Dieu la permet, il pourroit sembler à quelques-uns, qu'il la faudroit donc désirer, & la rechercher pour se procurer les avantages qu'on en peut recevoir; mais dans la pensée de plusieurs Saints Peres, c'est une erreur. Et saint Basile nous propose comme une régle de morale, & de pieté chrétienne, qui a son fondement dans l'Evangile, qu'il ne faut point s'exposer soi-même aux tentations; mais en attendre le temps, & se précautionner contre leurs attaques. Ainsi, comme nous ne sommes point assûrez de la victoire, & que nous devons toûjours nous défier de nos forces, ce seroit une témérité & une présomption d'en rechercher les occasions, & de s'y exposer.

Raison pourquoi on ne s'apperçoit point souvent de la tentation.

Ce qui trompe bien des gens sur ce point, c'est qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvaises impressions que les objets dangereux font sur eux: ce qui leur fait conclure que ce n'est pas une tentation pour eux; mais c'est qu'ils ne connoissent pas que ces tentations ont divers degrez, dont les premiers ne sont pas sensibles. On n'en vient pas d'abord à une entiere corruption d'esprit & de cœur, & c'est toûjours beaucoup nuire à l'ame, que l'accoûtumer à regarder des objets dangereux sans horreur, & avec quelque sorte de complaisance.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Le Fils de Dieu a voulu être tenté, & pourquoi.

Nous aurions de la peine à croire que JESUS-CHRIST eût voulu permettre au démon de le tenter, si nous ne sçavions que cet Homme-Dieu étant nôtre chef & nôtre modelle, a voulu nous représenter en sa personne, & nous faire connoître, qu'ayant souffert lui-même cette attaque de nôtre ennemi, nous ne pouvons en quelque état que nous soyons, nous dispenser d'être tentez. Il est surprenant à la vérité que celui qui est venu au monde, pour adorer Dieu son Pere, auquel il est égal en toutes choses, soit aujourd'hui tenté d'idolâtrie: Que celui qui a toûjours vécu pauvre, & qui n'a pas eu même où reposer sa tête, soit tenté d'avarice: Que celui enfin, qui est venu mener une vie austere & mortifiée, soit tenté de gourmandise. Quelle humiliation pour un Dieu? Mais il n'y a rien à quoi il n'ait voulu se soûmettre pour nous servir de modelle, & nous apprendre comment il faut vaincre les tentations. *M. Joly, Sermon pour le premier Dimanche de Carême.*

Ceux qui pensent à se convertir, sont souvent plus violem-

Il n'y a point d'artifice & de violence que le démon ne mette en œuvre pour tenter une ame qui se veut tout de bon se convertir: car si malgré les difficultez prétenduës qu'il lui propose, elle ne laisse pas d'exécuter son dessein; cette vie nouvelle irrite la fureur de cet ennemi; & comme Pharaon augmenta

ment tentez que les autres. le travail des Israëlites, quand il s'imagina qu'ils vouloient secoüer le joug de sa domination ; le démon de même propose de nouvelles difficultez à ceux qui sont en état de le quitter ; ou qui l'ont effectivement quitté, leur livrant des tentations plus fréquentes & plus violentes qu'auparavant. A peine une ame est-elle lavée dans les eaux de la pénitence, qu'il s'approche d'elle, comme il s'approcha de JESUS-CHRIST, après qu'il fut sorti du Jourdain : *Accessit ad eum tentator.* C'est ce que saint Gregoire explique fort au long au livre 19e. de ses Morales. *Le même.*

Matth. 4.

Le démon étudie & observe les inclinations de ceux qu'il tente.

Le démon observe les inclinations de ceux qu'il veut tenter. Sont-ils d'une humeur enjoüée ? Il les flatte par la suggestion du plaisir, qui est ordinairement inséparable de l'enjoüement ; & de ce plaisir, il les porte à des commerces criminels ; sont-ils d'une humeur triste & chagrine, comme cette tristesse dégénere souvent en colere & en impatience, il les porte à la division & à la discorde. Sont-ils timides & s'épouvantent-ils de peu de chose ? Il se sert de leur timidité, pour grossir les obstacles qu'ils trouvent dans la pratique de la vertu. Sont-ils d'une humeur fiere ? Il leur suscite des flateurs qui les loüent, & s'ils semblent mépriser les loüanges qu'on leur donne, il veut qu'ils se persuadent qu'ils en sont dignes. Car qu'importe-t-il au démon de quels vices il les tente, pourvû qu'il les rende coupables de quelqu'un ? Que lui importe-t-il quel piége il leur tende, pourvû qu'ils y tombent ? *Le même.*

Qualitez du démon qui nous tente.

Le démon est toûjours à craindre dans les tentations qu'il nous livre. C'est un pur esprit, & par conséquent ses tentations sont plus fines & plus délicates : *Ce n'est pas seulement contre la chair & contre le sang que nous avons à nous défendre ; c'est contre une malice spirituelle*, dit saint Paul ; & comme s'expliquent quelques-uns, c'est contre une spiritualité, & un rafinement de malice : *Contra spiritualia nequitiæ.* C'est un esprit infatigable, tout autre ennemi que lui sent épuiser ses forces par la dureté du combat, & la résistance de ceux qu'il attaque ; mais celui-cy ne se lasse & ne s'affoiblit jamais. Il nous tente de jour, il nous tente de nuit ; il nous tente dans les compagnies, il nous tente dans les solitudes ; il nous tente dans nos occupations, il nous tente dans le repos ; & jamais il ne se fatigue. C'est un ennemi opiniâtre, qui ne se rebute jamais. Ne réüssit-il pas dans une attaque, il en livre une autre ; n'a-t-il pas réüssi dans celle-là, il en médite une troisiéme, & il lui est autant impossible de faire tréve avec l'homme, qu'il lui est impossible de quitter la malignité de sa nature. O que cet ennemi est donc à craindre par tous ces endroits ? & que le Sauveur avoit bien raison de vouloir que nous demandassions tous les jours à son Pere, la grace de ne pas succomber à la tentation, & celle de nous délivrer de ce malin esprit. *Le même.*

Le démon ne tente pas d'abord des plus grands crimes ; mais va peu à peu.

Le démon ne propose pas d'abord les plus grands crimes ; c'est ainsi qu'il en usa à l'égard du Fils de Dieu. Il lui parle au commencement d'appaiser sa faim, par un miracle ; quoi de plus innocent, ou du moins de plus indifférent en apparence ? Il le tente ensuite de vaine gloire, & veut lui persuader que pour se mettre en réputation dans Jérusalem, il n'a qu'à se précipiter du haut du Temple, & que les Anges le soûtiendront : & ce n'est que dans la derniere tentation qu'il lui propose un grand crime, qui est de rendre à la plus infame de toutes les créatures, l'adoration qui n'est dûë qu'au Créateur. Que

veut dire cela ? Cela veut dire qu'il en use de la même maniere envers les hommes ; veut-il, par exemple, rendre un homme usurier & voleur, il ne lui persuade pas d'abord de prendre du bien à toute main, & de s'enrichir à quelque prix que ce soit ; mais il lui représente le nombre de ses enfans, la dureté de sa condition & de sa misére ; le temps est mauvais, le commerce est rompu : voilà un parti avantageux où vous pouvez entrer ; plusieurs autres qui étoient plus misérables que vous, y ont fait fortune ; entrez-y, ne craignez rien, vôtre conscience n'y est point interessée. Et delà qu'arrive-t-il ? Ce qui arriva à Judas. D'abord il ne songeoit qu'à recüeillir les aumônes qu'on donnoit au Fils de Dieu. Delà il lui vint une tentation d'un petit interêt ? Enfin, il succomba si misérablement à la tentation, qu'il vendit son maître, & qu'il joignit à son vol un déicide. *Le même.*

Le Fils de Dieu étoit incapable d'être ébranlé par aucune tentation. Pourquoi donc a-t-il voulu permettre au démon de le tenter, sinon pour nous montrer premierement que la tentation est inévitable à tout Chrétien ; qu'il s'y doit préparer, & que le moyen d'y résister, n'est pas de supposer qu'il ne sera point tenté ; mais d'apprendre de JESUS-CHRIST les moyens propres pour surmonter les tentations. C'est ce que le Sage avoit déja marqué expressément en ces termes : *Mon fils, en embrassant le service de Dieu, tenez-vous ferme dans la justice & dans la crainte, & préparez vôtre ame à la tentation.* C'est une loy générale qu'il propose à tous les hommes, & un ordre inviolable de Dieu, qu'il leur déclare ; sa volonté étant, qu'excepté les enfans qui meurent avant l'usage de la raison, aucun ne se sauve que par le combat & par la victoire sur le démon. *Pris des Essais de Morale sur l'Evangile du premier Dimanche de Carême.*

Le Fils de Dieu a voulu être tenté, pour nous apprendre que nous devons nous préparer à la tentation. *Eccli. 2.*

Si le jeûne n'est pas un précepte formel, que JESUS-CHRIST nous ait donné, c'est un moyen ordinairement nécessaire pour surmonter les tentations, & il n'y a pas lieu d'espérer d'y pouvoir résister que par ce moyen, dont JESUS-CHRIST nous a donné l'exemple par son jeûne. C'est la raison pour laquelle l'Eglise en a fait un de ses préceptes, afin de donner lieu aux Chrétiens de pratiquer ce qui leur étoit d'ailleurs nécessaire, comme un moyen pour surmonter les tentations ; on peut donc juger par le petit nombre de ceux qui pratiquent, ou le jeûne général, ou même le particulier : quel ravage le démon fait dans le monde, & quelle facilité il trouve à s'emparer des ames qui ont si peu de soin de pratiquer ce moyen. *Le même.*

Le jeûne est nécessaire pour vaincre les tentations.

On peut dire avec saint Augustin, que la tentation découvre à l'homme combien sa foiblesse est grande. Avant le combat il n'y a pas un soldat qui ne s'imagine être intrepide ; veut-il connoître sa lâcheté, qu'il trouve un ennemi qui fasse feu, & un peu de résistance, ne tremble-t-il pas ? ne pâlit-il pas ? & souvent même ne s'enfuit-il pas ? Il en est de même de nous, dit ce Pere, l'homme est inconnu à l'homme ; il ne discerne pas ce qu'il y a dans lui : mais la tentation arrive, qui est comme une voix qui l'interroge, & il y répond, non par des paroles, mais par des actions, & par l'épreuve qu'il fait de lui-même.. Saint Paul, ce grand Apôtre, ce vase d'élection, cet homme choisi de Dieu, pour prêcher l'Evangile aux Gentils ; ce Saint élevé jusqu'au troisiéme Ciel, n'avoit-il pas toute la fermeté & toute la force dont nous sommes capa-

La tentation nous fait connoître nôtre foiblesse. *Lib. 6. de Civit. c. 32.*

bles en cette vie ? Vous n'en doutez pas, vous n'avez même que de l'admiration pour lui. Cependant, si nous l'en croyons, sa volonté n'est plus que misére & que foiblesse dans la tentation. Sa chair se revolte-t-elle ? l'Ange de Sathan le persécute-t-il ? il ne fait plus le bien qu'avec peine ; ce sont des violences extrêmes qu'il faut qu'il se fasse, & le mal au contraire lui devient comme naturel ; & quelque effort qu'il fasse, il s'y sent comme entraîné. Ecoutez les gémissemens qu'il poussoit à la vûë de l'état pitoyable où il se voyoit reduit. Lorsque je veux faire le bien, dit-il, je trouve en moi une loy qui s'y oppose ; parce que le mal réside en moy. Car je me plais dans la loy de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je sens dans les membres de mon corps une autre loy, qui combat contre la loy de mon esprit : ce qui me rend captif de la loy du peché, qui est dans les membres de mon corps. Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? *Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillart.*

Exemples de la foiblesse humaine dans la tentation.

Tant que le monde subsistera, on entendra parler de cette complaisance criminelle qu'eut Adam pour celle que Dieu lui avoit donnée pour compagne ; de cet adultere où tomba David, le plus pieux & le plus saint des Rois d'Israël ; de l'idolâtrie horrible de Salomon, qui du plus sage de tous les hommes, devint le plus méprisable & le plus aveuglé, en brûlant de l'encens aux idoles de la même main, dont il avoit bâti le Temple du Seigneur ; de cette passion brutale qui s'empara de ces deux Juges infames, à la vûë de la chaste Susanne ; de cette avarice exécrable de Judas, qui alla jusqu'à vendre le meilleur & le plus aimable de tous les maîtres ; de cette infidelité surprenante de Pierre ; c'est-à-dire, de celui qui étoit choisi du Ciel, pour être la pierre ferme & solide sur laquelle l'Eglise devoit être bâtie ; & d'une infinité d'autres chûtes, dont vous avez entendu parler, & dont le recit vous seroit ennuyeux. On entendra, dis-je, parler de toutes ces défaites honteuses, tandis qu'on aura de la peine à trouver un Joseph victorieux ; & encore sa victoire prouvera-t-elle nôtre foiblesse dans les tentations ; puisqu'il est obligé de fuir, ne pouvant s'asûrer de sa constance autrement : ce qui fait voir manifestement que l'homme n'est que foiblesse dans la tentation, qu'il doit se défier de lui-même, & ne s'appuyer jamais sur ses propres forces. *Le même.*

Malgré l'expérience que nous avons de nôtre foiblesse, on s'expose aux tentations les plus dangereuses.

De bonne foy, quand nous aurions toûjours été vainqueurs, & que nous n'eussions jamais eu l'expérience de nôtre infirmité, agirions-nous d'une autre maniere que nous ne faisons ? Cette jeune personne s'exposeroit-elle avec plus de facilité & d'asûrance dans ces assemblées du monde, dans ces entretiens particuliers ? Auroit-elle plus de soin & plus d'empressement à se procurer tout ce que le luxe & la vanité ont trouvé d'exquis & de délicat ? Idolâtreroit-elle avec plus de servitude ce corps qui l'occupe uniquement? seroit-elle davantage des parties de plaisir & de divertissement ? Ce mondain liroit-il plus de ces livres pernicieux & dictez par l'esprit d'impureté, & moins d'ouvrages pieux & remplis de l'esprit de Dieu ? Tiendroit-il des discours plus scandaleux ? meneroit-il une vie plus libre & plus commode ? frequenteroit-il moins les Sacremens ? &c. *Le même.*

Nôtre foiblesse paroit.

Je ne puis que je ne déplore la lâcheté de ceux, qui autrefois à la vûë des tourmens, ont préferé le reste d'une misérable vie à la couronne de gloire

qui les attendoit ; leur crime est inexcusable, je le sçai ; mais aussi-tôt que je rappelle dans mon idée ces tyrans animez, ces bourreaux impitoyables, ces feux, ces roües, ces chevalets, cette infinie multitude d'instrumens, qui ne les ont fait pâlir qu'après de longues résistances ; je ne les accuse de foiblesse, qu'après y avoir reconnu de la force & de la grandeur : mais dans la tentation, c'est un souffle, un regard, une parole, un rien, qui nous ébranle ; c'est un fruit presenté à Eve au milieu de l'abondance ; c'est une légére interrogation faite à Pierre sans dessein ; quelle foiblesse ! Et dans cette vûë & cette pensée, n'user d'aucune précaution pour éviter la tentation, s'y exposer de gayeté de cœur ; quelle témérité ? *Le même.*

en ce qu'il faut peu de chose pour nous ébranler & renverser nôtre constance.

L'Esprit qui conduisit JESUS au désert, est sans doute l'Esprit de Dieu : mais il est étonnant que le Seigneur ait suscité lui-même à son Fils, & l'ennemi le plus artificieux, & la tentation la plus violente. Certes, si la vie de JESUS-CHRIST n'étoit pas un exemple perpetuel pour nous, un Dieu solitaire, un Dieu tenté me paroîtroit un paradoxe inexplicable. En effet, JESUS-CHRIST avoit-il besoin, ou de retraite pour mettre à couvert son innocence, ou de tentation pour prouver sa fidelité ? Non, sans doute. S'il se retire au désert, s'il y soûtient une violente tentation, c'est pour nous apprendre tout à la fois, & à la fuir, & à la combattre ; car voilà où se reduit tout l'art de la milice chrétienne, de cette guerre éternelle que nous avons à soûtenir contre l'ennemi de nôtre salut. JESUS-CHRIST est poussé, conduit, chassé même au désert, pour parler le langage de l'Ecriture, pour nous apprendre qu'il faut éviter la tentation par la fuite ; mais lorsqu'il est tenté dans la solitude, il combat l'ennemi, pour nous apprendre l'art de combattre la tentation, quand on n'a pû l'éviter. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

Il est étonnant que Jesus-Christ ait été tenté; pour quelle raison il l'a permis?

Plus nous avons de vertu, plus le démon redouble ses efforts, pour nous faire déchoir de l'état de perfection, où la grace de Dieu nous a élevez. Ainsi, dit saint Chrysostome, il attaqua Adam dans le paradis terrestre, parce qu'il vit la sainteté dans laquelle il avoit été créé ; & il mit tout en usage pour faire succomber le saint homme Job, irrité qu'il fut, de toutes les loüanges que Dieu donnoit à sa sainteté. Car de même, dit ce Pere, que des voleurs se mettent peu en peine de piller une maison pleine de foin, ou de paille ; mais qu'ils employent tous leurs soins, pour s'emparer de celle qui est remplie de richesses : ainsi le démon se soucie peu d'entrer dans une ame denuée des biens de la grace, & il ne néglige rien pour s'introduire dans celle qui est remplie de richesses spirituelles ; c'est-à-dire, de mérites & de sainteté. *L'Abbé de Monmorel, Homelie sur l'Evangile du premier Dimanche de Carême.*

Le démon tente plus violemment les personnes qui connoit les plus vertueuses.

Si le Sauveur se retire dans le désert pour y être tenté par le démon, c'est qu'il y est conduit par l'Esprit de Dieu ; ce qui nous fait connoître que personne ne doit de soy-même s'exposer à la tentation ; qu'il faut attendre que l'Esprit de Dieu nous l'envoye, & que bien loin de la désirer, nous devons sans cesse addresser au Seigneur la priere qu'il nous a enseignée lui-même : *Et ne nos inducas in tentationem.* Car cette défiance de soy-même, fondée sur la connoissance de sa propre foiblesse, est la disposition où tout Chrétien doit toûjours être. Ce n'est donc point à nous à rechercher la tentation ; mais c'est

Il ne faut point chercher les tentations.

à nous, à l'exemple du Sauveur, à nous retirer dans le désert pour nous y préparer, pour l'attendre, & pour la repousser vigoureusement. *Le même.*

Comme l'on tente Dieu, & ce que c'est proprement de le tenter.

Eccli. 3.

Tenter Dieu, c'est prétendre l'assujettir à nôtre volonté, au lieu de nous régler sur la sienne; le faire descendre jusqu'à nous, bien loin de nous élever jusqu'à lui; vouloir qu'il nous donne la grace de vaincre, quand il nous présente celle de fuir; s'exposer de nous-mêmes à la tentation: quelque avertis que nous soyons, que *quiconque aime le péril, y périra*: Et c'est vouloir que Dieu fasse en nôtre faveur les mêmes miracles qu'il a faits une fois pour Daniël, & pour les trois Enfans qu'il délivra du péril; mais qui ne s'y sont trouvez que par l'ordre de Dieu; au lieu que nous nous exposons de nous-mêmes à la fureur des lions, à l'activité du feu, en fréquentant toûjours cette compagnie, où regne la débauche & le libertinage; en voyant sans cesse cette personne, qui nous est une occasion prochaine de peché, & esperant vainement que Dieu forcera les loix de sa providence, pour nous délivrer de ces périls. Or tenter Dieu dans toutes ces occasions, c'est faire ce que le démon vouloit persuader à JESUS-CHRIST, de se précipiter du haut en bas du Temple, & prétendre que le Seigneur nous envoyera des Anges, pour nous recevoir dans leurs mains. C'est donc tenter Dieu par la trop grande confiance que l'on a mal à propos en sa puissance, ou en sa bonté; c'est refuser de nous servir des moyens humains, que la Providence nous présente; & ausquels la lumiere de la raison nous fait connoître qu'il faut avoir recours: comme celui qui étant privé des biens temporels, ne voudroit pas travailler de ses mains, & attendroit tranquillement que Dieu lui envoyât un Ange qui lui apportât dequoi le nourrir. *Le même.*

Si le démon cesse de nous attaquer pour quelque temps, il ne se tient pas vaincu pour cela.

Il ne faut pas croire que le démon se tienne aisément vaincu, s'il nous donne quelque tréve; c'est pour recommencer à nous attaquer avec de nouvelles forces; il tend différens filets, afin que si nous échappons des uns, nous retombions dans les autres. Souvent, dit saint Gregoire, le démon se retire du combat, non pour mettre fin à sa malice; mais pour faire une irruption imprévûë dans un cœur, qui s'étoit crû en sûreté par la retraite de cet ennemi. Ainsi, comme il ne se rebute jamais, & qu'il veille toûjours pour nous perdre, nous ne pouvons mettre les armes bas, sans nous mettre en hazard d'être surpris: car il ne triomphe de nous, que quand nous nous endormons, soit que nous croyons que nôtre ennemi dort lui-même; soit que fiers de nôtre victoire, au lieu d'en être plus humbles, nous nous flations que nous pouvons à l'avenir nous reposer sur nos propres forces. *Le même.*

Il faut résister à nos passions, lorsqu'elles se soûlevent.

Puisque nos passions sont les armes dont se servent nos adversaires contre nous, il faut les affoiblir par le jeûne; en éloigner les objets par la retraite; nous en distraire pour empêcher l'impression qu'ils pourroient faire sur nous, & nous appliquer à Dieu par la priere: elles veulent vous dominer, dit saint Augustin, dominez-les; elles se revoltent contre vous, revoltez-vous contre elles; elles s'élevent, résistez-leur; elles vous combattent, combattez-les: mais sur tout, il faut nous efforcer de réprimer la passion, qui a le plus de pouvoir sur nous; vous sentez-vous portez à la vanité, pratiquez des actes d'humilité; fuïez les loüanges, cherchez l'abjection, & abbaissez un esprit qui ne cherche qu'à s'élever; la sensualité vous domine-t-elle, mortifiez vôtre

corps, abstenez-vous de ce qui pourroit vous être permis, & refusez à vôtre chair, tout ce qui peut la contenter & la satisfaire ; c'est un excellent moyen de vaincre la tentation. *Le même.*

Quelque juste que l'homme puisse être, qu'il ne se confie jamais tellement en lui-même, que de se croire en sûreté dans cette vie ; mais que toûjours humble, il se tienne sur ses gardes, & craigne jusqu'à la fin de ses jours. Si le premier des Apôtres a été foible, quel est celui qui doit compter sur soy-même ? Qui ne tremblera en voyant tomber cette colomne, dit saint Bernard. Que les exemples fameux de Samson, de David, de Salomon, de Pierre, de Thomas ; de ces Astres lumineux de l'Ancien & du Nouveau Testament, qui ont tous souffert quelques éclypses, nous portent à opérer nôtre salut avec crainte & avec tremblement. Car voyant ce combat terrible de JESUS-CHRIST & du démon, nous devons refléchir avec frayeur sur ce que nous avons à soûtenir contre un ennemi si redoutable, & comprendre combien nous avons besoin de la grace du Sauveur, qui peut seule nous asûrer de la victoire.. Mais si nous devons sans cesse nous défier de nous-mêmes, c'est particulierement dans le moment de la tentation, qu'il faut mettre nôtre confiance en Dieu, & redoubler nôtre effort, pour n'y pas succomber : car c'est de ce moment là, que dépend la victoire, ou nôtre défaite. C'est alors que nous devons recourir à Dieu par une sainte confiance, & lui addresser ces mêmes paroles de la Reine Esther, dans le moment qu'il s'agissoit de la perte entiere du peuple de Dieu : *Délivrez-nous, par la force de vôtre bras, & aidez-moy, Seigneur, puisque je n'attends de secours que de vous.* Le même. *Esther, c.14.*

Nous ne devons jamais nous confier en nos propres forces, pour vaincre les tentations.

Le malin esprit nous tente, en nous proposant des objets agréables, nous mettant devant les yeux ce qui peut leur plaire, & nous faisant voir les biens de ce monde dans un certain faux jour, qui en releve l'éclat, & en cache les défauts. Il commence par se rendre maître de nos sens, pour pouvoir par leur moyen entrer dans nous, & s'emparer de nôtre ame, comme un ennemi à qui il est aisé de surprendre une place, quand il est d'intelligence avec ceux qui doivent veiller à sa sûreté : car nos sens, destinez par l'ordre de sa Providence à découvrir & à reconnoître les objets extérieurs, pour en faire un rapport à l'ame, sont des espions qui nous trahissent presque toûjours, rarement fideles, le plus souvent corrompus, ils livrent un passage à nos adversaires pour s'introduire au milieu de nous. C'est donc à nous à veiller sur nous-mêmes, de peur que l'étincelle qui se seroit formée dans nos yeux, s'échauffant peu à peu par des désirs déreglez, n'allât enfin exciter dans nos cœurs une flâme que rien ne pourroit éteindre. *Le même.*

Le démon nous tente par les objets extérieurs.

Qu'est-il nécessaire, dites-vous, de prévenir ces occasions de chûtes, avant qu'elles se présentent ? Je sçaurai les combattre à mesure qu'elles naîtront, & plus elles seront vives, plus elles contribueront à mon mérite. Ah ! mon frere sur quel principe pouvez-vous vous fonder une si frivole prétention ? Sur vos expériences ? sur l'expérience d'autrui ? ou sur la grace de vôtre Dieu ? sur vos épreuves ? Je vous en prends à témoin ; le monde jusqu'icy ne vous a-t-il pas été fatal ? Lorsqu'il s'agit de colorer vos foiblesses, & de prétexter quelque excuse aux reproches que nous vous faisons du déreglement de vos

Contre la présomption & la négligence d'éviter les tentations.

mœurs ; je suis du monde, dites-vous, & le moyen de vivre sans désordre, au milieu du monde, & de si pernicieux engagemens ? Accordez-vous avec vous-mêmes, & les piéges du monde que vous connoissez, & dont vous vous remparez, ne sont-ils pas une raison suffisante pour l'éviter. Surquoi donc fondez-vous l'espoir de vôtre résistance ? Sur l'expérience d'autrui ? Ah ! David étoit plus fort que vous, plus attaché à Dieu que vous, lorsqu'il succomba, faute de précaution. Au reste, ne comptez pas sur les promesses de vôtre Dieu. Dire que s'exposer au péril, c'est courir risque de tomber ; ordonner d'arracher un œil qui scandalise, de couper un bras qui porte au peché, est-ce promettre du secours au fort d'une tentation recherchée ? *Sermon manuscrit.*

Saint Jérôme fut tenté dans la solitude.

Jesus-Christ fut tenté au désert, pour apprendre aux personnes retirées, à ne se désoler pas à la vûë d'une tentation inopinée. Mais saint Jérôme après lui, dans la retraite, que les macérations ne garentissent pas tout-à-fait de la tentation ; jamais séparation du monde ne fut plus entiere que la sienne ; nulle raison d'interêt ne l'avoit conduit au désert ; c'étoit l'amour de l'innocence & de l'étude qui l'avoit renfermée dans la grote de Bethléem. *Sa solitude* étoit profonde ; son application à la priere ou à la lecture étoit *continuelle :* cependant, il n'y trouva pas toute la paix qu'il y cherchoit. Il s'étoit retiré dans le désert, & c'étoit assez pour sentir du trouble & de l'agitation. Son imagination, dit-il lui-même, le rentraînoit dans les cercles des Dames Romaines ; elle repassoit les mers, & retrouvoit Rome à Bethléem. Il afflige son corps, & le repos ne revient point ; il est consumé de jeûnes, & la concupiscence est toûjours vive. Il arme sa main d'une pierre, il en frappe son cœur ; & il ne peut en chasser le tumulte qui l'agite. Enfin, il ne peut se garentir de la tentation : mais à l'exemple de Jesus-Christ, il la combat, & il la surmonte. Ainsi il n'y a point de lieu où l'on en puisse être à couvert, & où l'on soit dispensé de combattre. *Le même.*

De la vigilance chrétienne contre les tentations.

La vigilance chrétienne doit arrêter la tentation à toutes les barrieres de l'ame, si j'ose parler ainsi, & l'empêcher d'arriver jusqu'au cœur. Premierement ; c'est par les sens que commencent toutes les tentations, qui ont leur principe dans le corps ; & c'est des sens qu'il faut lui disputer le passage. Ce fut ainsi que la premiere femme succomba, à la plus funeste de toutes les tentations. Ce ne fut au commencement qu'une simple curiosité si ordinaire au sexe, le moins fort & le moins occupé. Ses yeux s'arrêterent à considérer un fruit agréable ; mais le seul qui lui eût été défendu. Jusques-là il n'y avoit point encore de peché ; j'en conviens. Cependant saint Bernard, dit à cette premiere pecheresse : *Quid spectare libet quod manducare non licet ?* Et pourquoi vous amusez-vous à considérer, ce qu'il ne vous est pas permis de toucher ? La vûë ne vous en est pas interdite, je le veux ; mais c'est donner lieu à la tentation, que d'ouvrir les yeux à des objets défendus. O Dieu ! que la mort est entrée souvent dans nos cœurs par nos sens ! On veut tout voir, tout entendre, tout sçavoir ; & la curiosité est la premiere porte qui introduit la tentation jusqu'au cœur. La seconde barriere ; quand on n'a pû l'empêcher de passer par les sens, au moins il faut l'empêcher de faire impression sur l'imagination : voilà l'endroit capital, & la cause des plus grandes chûtes. On a vû un objet dangereux, ce n'est encore rien ; mais on rappelle ce qu'on a vû ; on s'en

s'en retrace l'image jusques dans la solitude ; on la recherche cette solitude, pour ne point dissiper un phantôme qui réjoüit. Mais, dit-on, le peché n'est point l'ouvrage de l'imagination ; c'est la volonté qui le consomme. Quoiqu'il en soit de cette maxime, dont je ne conviens pas à la prendre dans toute son étenduë au moins, & c'est la troisiéme barriere ; il faut empêcher un objet dangereux de pénétrer jusqu'à la volonté. Car enfin, quelque frappez qu'ayent été les sens, par un regard inattendu ; quelque blessée que soit l'imagination, par une impression dangereuse ; quelque excitée que soit la convoitise, toûjours il reste une ressource : Le fidele se peut retrancher alors dans la partie supérieure de l'ame, sans s'émouvoir. Mais avant que d'en être reduit là, le plus sûr est d'empêcher l'impression des objets sur les sens, & sur l'imagination ; fermer les uns par la modestie, & par le recüeillement ; & l'autre en la remplissant de salutaires pensées des jugemens de Dieu, & des véritez éternelles. Voilà en quoi consiste la vigilance chrétienne, & tout ce que peut faire la liberté. Mais quelle est foible cette liberté sans la grace. *Sermon manuscrit.*

Si le démon a eu la hardiesse d'attaquer Jesus-Christ, sans que son abstinence, & sa retraite prodigieuse l'en ait empêché ; & si son audace n'a pas été reprimée par cette disposition si extraordinaire, peut-on douter qu'il n'attaque ses disciples & ses serviteurs, & que cette haine mortelle qu'il a pour le maître, ne le porte à combattre ceux qui sont attachez à son service, par les liens les plus étroits, les plus engageans, & les plus intimes. C'est ce qui a fait dire au Saint-Esprit il y a long-temps, que tous ceux qui se déclarent pour le service de Dieu, doivent s'affermir dans la pieté & dans la justice ; craindre en même temps, & se préparer aux tentations. Si vous me demandez ce qui fait que le démon attaque avec tant de violence les personnes les plus saintes, je vous dirai que l'envie qu'il porte à Jesus-Christ, fait qu'il s'éleve avec opiniâtreté & avec violence, contre ceux qui le servent avec plus de zele & de fidelité. Il voit que le salut de ses Elûs, est son exaltation ; qu'il gagne des batailles, & qu'il remporte des victoires toutes les fois qu'il les sauve ; cela irrite sa fureur & sa rage ; il l'employe toute entiere pour ruiner leur fidelité, & empêcher leur persévérance. C'est pourquoi il leur tend mille piéges, il leur fait mille & mille attaques, pour les empêcher de terminer heureusement la carriere qu'ils ont commencé. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le premier Dimanche de Carême.*

Si le démon a tenté Jesus-Christ, il n'épargne pas le reste des hommes.

Eccli. 2.

Il y a des personnes que le démon attaque, parce qu'il les voit sans vigilance, & sans attention sur eux-mêmes ; il les trouve dans une transgression toute évidente de ce précepte si important que Jesus-Christ donne à tous les hommes, quand il leur commande de prier & de veiller sans cesse. Il est comme excité & provoqué par la disposition dans laquelle il les voit, à venir aux mains avec eux ; & véritablement tout est favorable à son entreprise ; car comme il les rencontre sans armes & sans défenses, il les surmonte sans résistance, & sans combat. Il y en a d'autres qui présument tellement d'eux-mêmes, & qui ont une si grande opinion d'une vertu qui n'est point en eux, qu'ils se figurent être inaccessibles à tous les efforts des démons ; leur orgueil pour l'ordinaire les aveugle, & les remplit de ténébres ; ils sont au milieu des tentations sans le sçavoir. Ils se flattent d'une fausse sécurité ; mais ils

Le démon attaque ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

succombent à toutes les tentations ; ils tombent & retombent , & se trouvent couverts de playes incurables , lorsqu'ils s'imaginent joüir d'une parfaite santé. *Le même.*

Artifices du démon pour tenter les hommes.

Le démon use d'adresse pour faire tomber les hommes dans les piéges qu'il leur dresse. Il ne les fait pas passer tout d'un coup de la vertu au comble du vice ; mais peu à peu , par un long enchaînement de petits désordres , il nous engage insensiblement en des occasions dangereuses ; il fait croître l'affection que nous avons pour les objets qui flattent nos sens ; il leur donne de nouveaux charmes , quand il apperçoit qu'ils commencent à nous plaire ; il surprend nôtre volonté par une fausse image de la vertu ; & comme il connoît nos inclinations par nos complexions , nos désirs par nos humeurs , nos pensées par nos sens , & nos mouvemens intérieurs par nos actions extérieures , il nous attaque toûjours par l'inclination , l'humeur , & la passion qui nous domine ; les uns par la haine , les autres par l'amour. Ce qui fait qu'il est presque impossible de découvrir ses artifices , & qu'il sçait déguiser si agréablement la cruauté de ses desseins par de belles apparences , qu'il n'y a qu'une vertu consommée , qui les puisse appercevoir. *Pris des Discours Chrétiens , Discours sur ce sujet.*

Il y a des temps & des momens, ausquels nous sommes plus susceptibles des tentations que dans d'autres.

Nous sçavons par nôtre propre expérience , qu'il y a de certains jours & de certains momens que la moindre tentation est capable de nous vaincre. Que nous sommes quelquefois dans de certaines humeurs , qu'un mot nous met dans les plus violens emportemens. La passion qui nous domine s'empare quelquefois tellement de nôtre cœur & de nôtre esprit , que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes. Si les tentations sont violentes , nôtre abbatement de cœur nous mettra dans l'impuissance d'y résister ; si elles sont légéres , nous y succomberons d'autant plus aisément , que dans nôtre négligence, nous nous défions moins de leur piége. *Les mêmes.*

Dieu permet que nous soyons tentez.

L'Esprit Divin conduit JESUS dans le désert pour y être tenté ; après cela, aurons-nous de la peine à concevoir que c'est Dieu qui permet que nous soyons tentez ? C'est Dieu qui nous conduit dans le désert de cette vie , afin que nous soyons éprouvez. Ne soyez pas si téméraires que de trouver à redire dans la conduite de celui qui ne fait rien que ce que sa sagesse lui inspire. Dieu veut abbattre nôtre orgueil ; si nous n'étions pas attaquez , nous mettrions nôtre confiance en nous-mêmes , & dans nos propres forces ; & cette vaine opinion que nous aurions de nous-mêmes , nous rendroit ennemis de celui qui s'est tant de fois déclaré contre les superbes.. Mais principalement Dieu veut que nous soyons attaquez , pour nôtre gloire & pour nôtre interêt , afin que nous méritions une couronne qui n'est promise qu'à ceux qui combattent avec courage , & qui ont généreusement vaincu. *M. Lambert , homelie sur le premier Dimanche de Carême.*

La sage conduite de Dieu à l'égard des hommes, de permettre qu'ils soient tentez.

Dieu nous a laissé une preuve bien sensible de sa sagesse , lorsqu'il a voulu nous opposer un ennemi puissant ; mais néanmoins que l'on peut surmonter. Si l'homme n'eût été attaqué que foiblement , il seroit demeuré dans son assoupissement ; si l'homme n'eût pas sçû qu'il pouvoit se deffendre , se voyant attaqué de tous côtez , il seroit tombé dans le désespoir. Mais tout l'engage à veiller sur soy-même , quand il se voit attaqué par un ennemi puissant , & qu'il est

convaincu qu'il ne peut se défendre, qu'en opposant aux fréquentes attaques de son ennemi, une vigilance continuelle. Tel est le démon, nôtre grand ennemi ; il peut tout contre ceux qui négligent leur salut ; il ne peut rien contre ceux qui ont appris dans l'Ecole du Fils de Dieu les moyens de se défendre. *Le même.*

Le démon montre au Fils de Dieu les grandeurs de ce monde, & toute la pompe & la gloire qui les accompagne. Remarquez ces paroles, & toute la pompe & la gloire qui les accompagne. C'est ainsi que le démon nous trompe; il ne nous fait voir qu'un faux éclat, qui se rencontre dans les grandeurs & les biens de ce monde. Il n'a garde de nous faire un portrait fidele des pompes de ce monde ; il sçait trop que les richesses seroient méprisées, si l'on considéroit les soins qu'elles exigent ; les inquiétudes dont elles sont inséparables ; la caducité qui leur est essentielle : il sçait trop bien que les grandeurs seroient foulées aux pieds, si l'on en connoissoit le poids, & les engagemens. Combien de bassesses pour y parvenir ? combien de révolutions, qui nous font voir tous les jours que l'on ne peut faire aucun fond sur les choses de ce monde. Le démon cache toutes ces choses pour ne faire voir qu'un faux brillant, qui trompe ceux qui ne s'arrêtent qu'aux apparences. Mais prenez garde à cette dure condition, que le démon impose à ceux qui sont possedez de l'amour des biens de ce monde : Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moy. Terrible condition ! La premiere démarche qu'il faut faire pour parvenir aux grandeurs, & pour acquerir les richesses, c'est d'adorer le démon. En effet, pesez tous les moyens que les ambitieux & les avares employent pour s'élever & pour s'enrichir, & vous serez convaincus que toute leur vie est une suite d'hommages qu'ils rendent au Prince des ténébres. *Le même.*

Le démon nous séduit, en nous montrant comme il fit au Fils de Dieu, les faux biens de ce monde.

Vous connoissez, Seigneur, mieux que nous, les périls ausquels nôtre foiblesse est exposée ; nous ne pouvons presque avancer un pas, que nous ne trouvions des objets qui nous dissipent, des vanitez qui nous éblouïssent, des biens passagers qui nous séduisent, des tentateurs & des émissaires du démon, qui soufflent leur poison, & qui nous poussent à nous revolter contre vous. Au milieu de tant de périls que pouvons-nous faire, grand Dieu, que d'élever nôtre foible voix jusqu'au trône de vôtre gloire, pour vous dire avec vôtre Prophete : *Seigneur sauvez-nous, parce que nous n'avons en partage que la misére & le peché.* Si vous cessez pendant un moment de nous regarder, nous tomberons dans nôtre néant, nous recevrons de tous côtez des blessures mortelles ; mais si vous êtes nôtre guide & nôtre salut, qui craindrons-nous ? *Le même.*

Priere à Dieu pour demander son secours dans la tentation.

L'esprit de l'homme, au moment de sa création fut éclairé de la lumiére d'intelligence, & sa volonté reçût une heureuse facilité de suivre le bien ; ensorte que connoissant la vérité, & réglant ses actions sur sa connoissance, il joüissoit d'une paix profonde au dedans de lui, dans le lieu de la béatitude, où Dieu l'avoit mis. Comme son esprit suivoit les ordres du Ciel sans résistance, son corps suivoit aussi son esprit sans aucune peine : mais étant sorti de cet état de tranquillité & de paix, le peché a rompu cette union. Comme il s'étoit revolté contre Dieu, ses sens se sont revolté contre son esprit ; & voulant se rendre indépendant de son Créateur, il est devenu esclave des

Depuis le peché du premier homme, nous ressentons au dedans des revoltes intérieures, & au dehors les attaques

de toutes les créatures. créatures, qui semblent vouloir lui servir d'obstacle à son salut. N'est-ce pas delà que viennent ces contrarietez en nous-mêmes, & cette guerre continuelle que nous sommes obligez de soûtenir contre nos passions ? Il faut tantôt arrêter cette crainte imaginaire qui nous trouble ; tantôt modérer cette fausse joye qui nous emporte ; tantôt régler ce désir violent qui nous inquiete ; tantôt renoncer à ces fausses espérances qui nous trompent. Il faut tous les jours résister à ces amitiez & à ces aversions naturelles ; garder son cœur des passions naissantes, & en arracher celles qui sont enracinées. Que cet état est rude, & qu'il est difficile de combattre incessamment contre soy-même, sans être souvent vaincu. *M. Fléchier, Sermon de la Conception de la sainte Vierge.*

De l'adresse, de la force, & de la malice du démon. L'ennemi ne cesse d'attaquer au dehors ceux qu'il ne gouverne pas au dedans. Qu'il est difficile de résister à ses persuasions, à ses suggestions, à ses violences ! Aucune puissance ne peut l'égaler sur la terre, dit le saint homme Job, il ne manque ni de dessein, ni d'intension ; sa malice est inépuisable. Il ne s'affoiblit pas par le temps, il est immortel : il ne se lasse pas de ses poursuites, il est infatigable : il n'est pas retenu par le repentir, il est incorrigible : il ne s'appaise pas par les prieres, c'est un aspic sourd à la voix & aux plaintes de l'enchanteur. Il est tantôt serpent, tantôt lion ; il joint l'addresse, la surprise à la guerre ouverte. Il nous attaque par toutes les créatures, faute des autres moyens ; il se sert de nous pour nous perdre ; il remuë nos passions ; il excite nos humeurs ; il combat l'esprit par la chair, & la chair par l'esprit ; il nous tente par nos vices & par nos vertus. Si nous sommes négligens, il nous accable ; si nous sommes foibles, il se joüe de nôtre foiblesse ; si nous nous croyons assez forts pour le combattre, nous sommes vaincus sans combat ; & si nous sommes assez heureux pour le vaincre, il est à craindre qu'il ne tire avantage de sa défaite, & qu'il ne triomphe même de nôtre victoire. *Le même, Panégyrique de saint Antoine.*

La tentation, lorsqu'on la néglige, croît & se fortifie peu à peu. Quand nous marchons sans crainte & sans precaution, nos passions s'insinuent, nous nous fions à nôtre foible raison, comme si elle étoit capable de les retenir dans les bornes & dans les mesures qui leur conviennent : malgré nous elles se fortifient, elles se répandent, elles nous assujettissent. Ce n'est d'abord qu'une curiosité sans dessein ; il en vient une affection, qui paroît honnête ; il s'y mêle quelque complaisance mondaine ; l'esprit s'attache peu à peu, le cœur s'attendrit ; on cherche les moyens de plaire ; l'inquietude se fait sentir, à mesure qu'on se voit ; le désir de se voir s'augmente ; certains désirs vagues, qu'on ne discerne pas d'abord se forment dans l'ame. Delà viennent ces intelligences criminelles, ces commerces scandaleux, ces agitations continuelles, & toutes les suites d'une passion également fatale & inquiete ; soit qu'on y puisse réüssir, soit qu'on ne la puisse satisfaire. *Le même, Panégyrique de saint Bernard.*

Nous sommes hommes, c'est assez pour être susceptibles des tentations. C'est faute de nous étudier nous-mêmes, & de connoître nôtre propre fond, que nous nous étonnons quelquefois des chûtes que font les gens de bien. On a tant parlé de celle de David. On s'est étonné qu'un Prophete ait pû si promptement s'oublier, que de commettre en même temps un homicide & un adultere : mais quand étudiant David dans sa personne & dans son fond, j'y vois les mêmes principes de foiblesse que je vois dans les autres hommes.

Une imagination aisée à surprendre ; un esprit facile à tromper ; des passions promptes à s'enflâmer : Je dis avec saint Chrysostome, David étoit un grand Prophete ; mais enfin ce Prophete étoit homme : faut-il s'étonner qu'un homme soit foible ! *Le P. d'Orleans, tome 1. Sermon de la tentation.*

De ceux qui disent qu'ils ne sont point tentez dans les occasions les plus dangereuses.

Ces personnes là nous imposent, ou ils s'imposent à eux-mêmes, quand ils veulent nous persuader qu'ils ne sentent rien dans les occasions dangereuses, où elles sont continuellement. Je soûtiens que si elles sont sinceres, & que si elles pensent comme elles parlent ; c'est un effet de leur corruption ; c'est un signe qu'elles se sont naturalisées au mal ; c'est une marque que le démon s'est rendu bien maître de leur cœur, puisqu'il y entre sans qu'ils s'en apperçoivent, comme le fort armé dans sa maison, qu'il possede en parfaite paix : *In pace sunt ea quæ possidet.* Luc. 11. Pour peu qu'ils eussent de honte du peché, pour peu qu'il leur restât encore de crainte de Dieu, & de désir de se sauver, il seroit impossible qu'il échapât, ni à leur réflexion, ni à leur mémoire un grand nombre d'actions au moins intérieures, dont ils soüillent leur conscience, ou par de dangereuses images, ou par des sentimens impurs. *Le même.*

On ne chasse pas tout à fait la tentation ; mais souvent on l'entretient, en ne renonçant pas entierement à ce qui la peut exciter.

Voicy ce qui arrive dans les liaisons dangereuses, que l'exacte vertu n'avoüe pas. Aux premieres atteintes de la passion, la conscience se souleve, la crainte de Dieu se reveille, la grace presse d'étouffer un feu, dont les commencemens menacent d'un grand incendie ; un Confesseur, à qui il est impossible qu'il n'en revienne quelque chose, exhorte à être fidele à Dieu ; un ami sage qui s'en apperçoit, représente les tristes écüeils, où ces embarquemens conduisent. Une ame soûtenuë par tant d'endroits, consent à éloigner tout ce qu'on peut appeller crime : elle veut bien même pour sa gloire, si elle a des mesures à garder avec le public sur ce point, retrancher certains entretiens, certaines assiduitez trop grandes. Mais elle se réserve enfin toûjours dequoi nourrir sa passion, qu'elle n'a pas la force d'éteindre ; la vûë, le souvenir, l'entretien, prétendant que la même vertu qui la renferme dans ces bornes, aura la force de l'y retenir, & lui fera de sa passion un simple amusement. *Le même.*

Les tentations sont souvent des marques de l'amour particulier que Dieu nous porte.

La tentation, quand nous ne nous l'attirons pas par nôtre présomption, ou par nôtre imprudence, loin d'être un signe de colere, est une marque de l'amour particulier que Dieu a pour nous. C'est sa conduite sur ses amis les plus favorisez & les plus chers ; c'est sa conduite sur son propre Fils : & nous lisons qu'un de ses Apôtres, qu'il avoit choisi entre tous, comme un vaisseau d'élection, pour porter son nom aux Gentils, lui ayant demandé par trois fois de faire cesser les combats que l'Ange de Sathan lui livroit, n'en reçût point d'autre réponse, sinon que lui ayant donné une grace assez forte pour vaincre, il ne devoit pas demander d'être délivré du combat, où son infirmité victorieuse rendoit sa vertu plus parfaite. Asûrez de la même grace, esperant les mêmes avantages, sur la promesse que nous a faites un Dieu véritable & fidele, de ne nous laisser pas tenter pardessus nos forces, & sans fruit ; acquiesçons à ses jugemens, soûmettons-nous à sa conduite ; nous serons tentez, nous devons nous y attendre. *Le même.*

Les persécu-

Saint Augustin disoit aux Chrétiens, qui de son temps étoient paisibles sous

tions des Payens étant cessées, nous avons d'autres ennemis aussi dangereux à combattre.

les Empereurs Chrétiens comme eux, qu'ils ne se devoient pas persuader qu'ils n'eussent plus d'ennemi à combattre ; parce que demeurant dans des villes toutes chrétiennes, ils n'étoient plus mêlez parmi les Payens. La destruction du Paganisme, & vôtre séparation d'avec les Payens, leur disoit ce saint Docteur, fera bien qu'on ne vous reprochera plus vôtre Baptême, comme un crime; qu'on ne vous sollicitera plus de renoncer à JESUS-CHRIST ; mais si vous n'avez pas ces tentations, soyez sûrs que vous en aurez d'autres, d'autant plus à craindre qu'elles seront plus délicates. Vous ne trouverez plus de Payens qui tâchent de vous ôter vôtre foy ; mais vous trouverez de mauvais Chrétiens qui tâcheront de corrompre vos mœurs. Vous ne trouverez plus de Tyrans qui vous forcent d'offrir de l'encens aux idoles ; mais vous trouverez des libertins, qui vous persuaderont de vous sacrifier vous-mêmes à des brutales voluptez. Vous ne trouverez plus de bourreaux, qui exercent vôtre patience ; mais vous trouverez de faux amis qui tenteront vôtre probité. Nous n'éprouvons que trop tous les jours, la vérité de ces paroles ; & nous expérimentons que bien loin d'être à couvert des tentations, pour vivre en des *villes chrétiennes*, souvent nous en aurions beaucoup moins, vivant parmi *les idolâtres*. *Le même.*

On est souvent tenté dans la retraite, & après avoir quitté le monde.

Bien souvent nous quittons le monde, que le monde nous suit jusques dans nos retraites, où à l'exemple de ce démon, qui montre en idée au Sauveur toutes les couronnes du monde, nous formant de spécieux phantômes au défaut des réalitez ; il nous séduit par les images des choses que nous avons quittées, & se venge de nos mépris, par le désir qu'il nous inspire de ce que nous avons méprisé. Combien de fois parmi les ténébres de ces vies cachées & obscures, le démon du midy n'a-t-il point paru ? Combien de fois dans ces tombeaux, où reposent les morts du siécle, n'a-t-on pas vû l'esprit d'ambition y faire contester la préséance, & disputer à qui auroit la place d'honneur sur la cendre ? Heureux encore si on s'y trouvoit inaccessibles à d'autres passions, & si cette cendre ne couvroit pas des étincelles toûjours dangereuses. *Le même.*

Chaque âge & chaque état, a ses tentations propres.

On se porte partout soy-même ; & ce qui est de plus fâcheux, on est soy-même, dans tous les temps. Si l'âge éteint des passions, c'est pour en mettre d'autres en leur place, & les passions de l'âge avancé ne causent gueres de tentations moins dangereuses & moins importunes que celles des jeunes années. Qui pourroit dire combien il en naît de la diversité des états, des conditions & des emplois ? Combien l'ambition en suscite aux grands ; l'interêt en donne aux petits ; l'abondance en fournit aux riches ; la pauvreté en suggere aux pauvres ; l'oppression aux peuples ; la gloire aux Guerriers ; la faveur aux Juges ; l'avarice & la vanité aux Ministres d'un Dieu pauvre & humble. De cette induction que doit-on conclure, sinon qu'étant inévitable au Chrétien d'être tenté, il est de sa prudence qu'il soit toûjours prêt à soûtenir la tentation. *Le même.*

La recompense qui nous est preparée après la victoire,

Veillez, attendez sous les armes un ennemi, qui toûjours veillant & toûjours armé, épie l'heure de nous attaquer, & de nous prendre à son avantage. La fatigue est grande ; mais la couronne est belle : & la fatigue après tout passe, la couronne demeure. Que ne font point les gens entêtez d'une

fumée d'honneur, qui s'évanoüit à mesure qu'elle s'éleve. S'ils s'acquerent par-là des couronnes, ce sont, dit saint Paul, des couronnes corruptibles, & nous en espérons d'immortelles. Pensons, quand nôtre courage s'abbat, & que nôtre constance se lasse, combien d'hommes usent leur santé, perdent leur repos, exposent leur vie pour ces couronnes périssables ; & disons-nous à nous-mêmes, ce que cet Apôtre disoit aux Chrétiens de son temps, qu'il ne nous en a pas encore coûté une goute de nôtre sang pour conserver cette couronne immortelle, que le démon nous veut ravir. Pensons à la consolation que nous recevrons un jour à la mort, de pouvoir dire comme saint Paul : *Bonum certamen certavi, &c.* J'ai soûtenu un heureux combat, j'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à recevoir cette couronne de justice, que me garde ce Juge équitable. *Le même.*

nous doit animer à combattre les tentations.

Quelque foible que vous soyez, & quelque puissans que soient vos ennemis, ne vous découragez point, Dieu est présent à vôtre combat ; il vous offre son secours pour vous soûtenir ; il vous présente la couronne pour vous animer ; il combat en vous, avec vous, & pour vous ; que pouvez-vous craindre ? Si le Seigneur est pour moy, disoit S. Paul, que peuvent contre moy mes ennemis ? Vous êtes sûr de la victoire, si vous faites vôtre devoir dans ce combat. On n'est point défait, si on ne le veut, tant qu'on combat ; on n'est point vaincu : quand on n'est point vaincu, on est toûjours victorieux, & le prix de la victoire est une couronne immortelle. Qui refusera de combattre à ce prix ? *Le P. Nepveu, tome 3. de ses Réflexions Chrétiennes.*

Il ne faut point perdre courage dans la tentation.

C'est une dangereuse illusion, de nous imaginer que nous avons entierement fait mourir en nous la convoitise, & que nous n'avons plus sujet de craindre ; qu'il n'y a plus rien dans nôtre cœur de cette corruption que nous avons héritée de nos premiers peres, & que nous pouvons joüir dès ce monde d'une parfaite paix, & accomplir toute justice. Quiconque croit avoir cette force, ne se défie pas de soy-même ; il entre dans une pleine confiance, & il tombe bientôt dans les plus grands désordres : ce que Dieu permet pour punir son orgueil & sa présomption. Demeurons toûjours persuadez de nôtre impuissance & de nôtre extrême foiblesse, & operons nôtre salut avec crainte & avec tremblement. N'oublions pas que toute nôtre vie est un combat ; ne nous dissimulons pas à nous-mêmes, que nous avons en nous un ennemi irréconciliable. Tenons-nous sur nos gardes, & ne cessons point d'invoquer le secours du Tout-puissant, afin qu'il nous donne la victoire, que nous ne pouvons remporter que par nos propres forces. *Autheur anonyme.*

Il faut toûjours nous défier de nous-mêmes, pour n'être point vaincu par la tentation.

Saint Gregoire de Nazianze explique clairement de quelle maniere nôtre corps est une source continuelle de tentations. Ce corps, dit-il, lorsque je le traite bien, & que je le flatte, me fait une guerre cruelle ; & lorsque je le presse trop, il me jette dans la langueur & dans la tristesse. Si d'une part je m'efforce de le dompter par les austéritez de la pénitence, il succombe & me prive ainsi d'un moyen nécessaire pour pratiquer les vertus chrétiennes ; mais si je l'épargne, & si je le flatte, comme le fidele compagnon de mes travaux, il se révolte avec tant de fierté contre moy, que je ne puis reprimer ses insolences : & c'est alors que je me vois dans un danger presque inévitable de perdre mon souverain bien, & de me voir séparé de Dieu. *Le même.*

Nôtre corps est une source continuelle de tentations.

De la tentation du Sauveur dans le désert.

C'est à ce spectacle que l'Eglise nous invite au commencement de ce Carême ; vous ne devez pas en être de simples spectateurs ; vous y devez prendre part, puisque c'est pour vous que se livre ce combat ; & ceux qui viennent y assister, en doivent tirer de grands avantages. C'est quelque chose de surprenant que ce spectacle. Accourez-y donc tous Chrêtiens, c'est pour vous que JESUS-CHRIST va combattre. Car est-ce pour lui-même qu'il entre dans ce champ de bataille ? N'avoit-il pas déja remporté mille secrettes victoires sur ce téméraire ennemi ? Avoit-il besoin d'emprunter un nouvel éclat de ce dernier triomphe, pour accroître sa gloire ? Non, Chrêtiens, c'est vous-mêmes qu'il veut instruire ; c'est vous-mêmes qu'il veut proteger. Ce qui fait dire au grand saint Augustin, que JESUS-CHRIST n'auroit point été tenté, si ce n'eût été pour empêcher que l'homme ne le fût au-dessus de ses forces : *Ideo tentatus Christus, ne tentaretur homo Christianus. Pris d'un Sermon manuscrit.*

Le démon est artificieux pour nous séduire.

La terre est couverte de piéges, ô mon Dieu ! Mais qui peut les éviter, s'il ne les apperçoit pas ; & qui peut les appercevoir, si vous ne les lui découvrez ; mon ennemi est artificieux & rusé, il est difficile de le reconnoître dans ses détours ; il fait le sérieux avec les uns, & le gai avec les autres. C'est un agneau à l'égard des ames fortes, & un loup ravissant à l'égard des foibles ; il se glisse quelquefois comme un serpent, & s'élance quelquefois comme un lion : il ne se mêle pas seulement dans les vices ; mais aussi dans les vertus ; & sous couleur de vertu, il nous fait souvent aimer le vice.. C'est un grand secours contre une tentation, que de sçavoir que c'est une tentation : car nôtre ennemi fait tout le possible pour se cacher, & ce qu'on ne craint point, est souvent le plus à craindre. Ne vous fiez donc point à vos lumiéres ; mais ouvrez vôtre cœur à ceux qui vous gouvernent de la part de Dieu. *Le P. d'Ozennes, livre de la Morale de* JESUS-CHRIST.

Avec le secours du Ciel, nous pouvons rendre inutiles tous les efforts du démon.

Il y a dequoi s'étonner, que Dieu qui a tant d'amour pour l'homme, ait voulu qu'il fût tenté par le démon, & qu'ayant racheté l'homme, & délivré de la tyrannie de ce cruel ennemi, il ait voulu cependant donner cette satisfaction à cet esprit malheureux, de pouvoir tenter l'homme. Comme Dieu connoissoit parfaitement la foiblesse de nôtre nature, & la force de nôtre ennemi, il devoit apparemment l'arrêter dans le lieu de son supplice, afin que sa prison arrêtant sa liberté, empêchât aussi sa malice. Grand Dieu ! où est donc vôtre providence ! Pourquoi des ennemis si forts, contre une nature si foible ? J'avouë, Chrêtiens, que si nous nous regardons seuls dans ce combat, nous avons occasion d'apprehender, & de nous plaindre : mais s'il plaît à Dieu de nous ouvrir les yeux, comme il fit autrefois au serviteur d'Elisée, pour voir le secours qu'il nous envoye, nous aurons sujet de nous écrier avec lui : *Plures sunt pro nobis, quàm contra nos.* Courage, Chrêtien, n'apprehende pas ces insolens ennemis, tu as plus de force pour les vaincre, qu'ils n'ont de force & de malice pour nous attaquer. *Sermon manuscrit.*

4. Reg. 6.

Les armes dont nous devons combattre le démon & les tentations.

Voicy les armes dont saint Paul veut que nous nous servions pour combattre la tentation. La foy, la parole de Dieu, la méditation des Ecritures, & pardessus tout, la priere, sont celles, dont plus instamment il nous recommande l'usage. La foy nous sert à rejetter les persuasions de l'ennemi, par des persuasions opposées ; & les maximes éternelles qu'elle imprime dans nôtre esprit, quand

quand elles nous sont bien présentes, sont des préservatifs assûrez contre les impressions les plus vives que fait le démon sur nos sens. Quelque éclatantes que soient les idées dont il picque nôtre ambition, nous ne nous en laisserons pas éblouïr, si nous sommes bien pénétrez de cette parole de JESUS-CHRIST: *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient par-là, à perdre son ame.* Quelque agréable que soit l'impression que fait la vûë du plaisir sur le cœur, si nous avons devant les yeux l'image du Jugement & de l'Enfer; ce trait embrasé se brisera, & s'éteindra, pour m'exprimer avec l'Apôtre, contre ce bouclier de la foy. *Le P. d'Orleans, Sermon de la tentation.* Matth. 16.

La tentation considerée de la part de Dieu est bonne, & avantageuse, parce qu'il ne nous tente que pour nôtre bien ; c'est pourquoi, si dans les sujets d'affliction & de souffrance, qu'il suscite aux fideles pour les éprouver, il y a quelque chose qui les porte à l'impatience, ou à quelqu'autre peché, il ne doit point être attribué à Dieu. C'est ce que veulent dire ces paroles de saint Jacques : *Que nul ne dise, lorsqu'il est ainsi tenté, que c'est Dieu qui le tente ; car Dieu n'est point un tentateur qui sollicite au mal.* Mais de la part du démon, la tentation est toûjours mauvaise, puisqu'il ne nous tente que pour nous séduire, & pour nous faire tomber dans le peché. *Autheur anonyme.* Tentations qui nous viennent de la part de Dieu. Jacob. 1.

Les gens du monde ne considérent pas assez, que leur volonté peut s'engager en plusieurs manieres dans le peché, lors même qu'elle résiste à ce qu'il y a de plus grossier dans la tentation. Cela arrive autant de fois, que se laissant aller à la négligence, ou comptant sur leurs propres forces, ils n'évitent point les occasions du peché, & qu'ils laissent occuper leurs esprits par de certains objets qui peuvent donner entrée à de mauvaises pensées. Lors donc que nous veillons si peu sur nous-mêmes, que nôtre imagination & nos sens reçoivent, quoique malgré nous, des impressions pernicieuses, croyons-nous en être quittes, pour dire que nous n'avions point prévû ces funestes effets? Prétendons-nous n'être point coupables des désordres que l'ennemi cause dans nôtre cœur contre nôtre intention, après que nous lui en avons ouvert la porte par nôtre conduite déréglée ? Et n'est-ce pas au contraire aimer un mal, que d'aimer ce qui le produit ? C'est ce que nous voyons tous les jours arriver aux gens du monde. Ceux qui ont quelque crainte de Dieu, ne voudroient pas commettre de pechez grossiers ; mais ils ne font aucun scrupule de vivre dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans la bonne chere ; quoique cette vie sensuelle conduise au déréglement. Ils se trouvent dans les compagnies de pur divertissement ; ils s'y arrêtent, & s'y laissent aller à des entretiens dangereux : comme ils donnent beaucoup de liberté à leurs yeux, à leurs oreilles & à leur langue, ils se livrent aux tentations qui en naissent. Enfin, ils ne craignent point de se mettre au milieu du feu : & si ensuite ils brûlent, quelques protestations qu'ils fassent de ne vouloir point brûler, qui pourra les justifier? *Autheur anonyme.* Nôtre négligence fait que nous consentons aux tentations sans le croire.

Saint Paul appelle le démon, le Prince des ténébres, parce qu'il ne regne qu'à la faveur des ténébres & de la nuit. Saint Augustin dit qu'il exerce un regne d'illusion & de tromperie : *Æternum regnum fallaciæ.* Et saint Chrysostome le compare à ces peintures trompeuses, qui par les illusions de l'optique, font mille surprises à nos yeux ; elles font paroître les choses petites Le démon nous trompe & nous séduit.

grandes, & les grandes, petites, par leurs ombres, déguisent les objets, & font paroître bien éloigné, ce que nous touchons du bout du doigt. Voilà la tromperie des tentations des démons, & une représentation de ce qu'ils font pour séduire les hommes. Ils leur font voir que les contentemens qui passent en un moment doivent durer une éternité ; que la mort, qui n'est peut-être qu'à trois ou quatre jours, est éloignée de leurs yeux. Mais la lumiére de la grace dissipe ces ténébres & ces illusions, en nous mettant devant les yeux les véritez éternelles. *M. Biroat, Sermon pour le premier Dimanche du Carême.*

Vaine excuse des hommes, de n'avoir pû résister à la tentation.

Lib. 50. homil. homil. 11.

Voilà l'excuse ordinaire des Chrétiens, quand ils tombent dans quelque peché ; le démon nous a tenté, nous n'avons pû résister à ses attaques. Il vous a tenté, je l'avouë ; mais a-t-il fait violence à vôtre liberté ? N'a-t-il pas été en vôtre pouvoir de combattre ses sollicitations, & de résister à ses attaques ? Ne sçavez-vous pas ce que dit saint Augustin, qu'il n'arrache pas le consentement ; mais qu'il le demande : *Non extorquet à nobis consensum, sed petit.* Il ne précipite pas le Sauveur du pinacle du Temple, il lui propose seulement de se précipiter lui-même : *Suadere enim & sollicitare potest, cogere omnino non potest.* Il peut persuader seulement que vous vous précipitiez ; mais il ne vous précipitera pas lui-même : il attend le consentement de vôtre liberté. Pourquoi l'avez-vous donné, puisqu'il dépendoit de vous de le lui refuser ? Oüi ; mais je suis foible : je dis que vous êtes foible par vous-même, & si vous combattez tout seul ; mais avec la puissance de Dieu, avec le secours de ses graces, vous êtes tout-puissant. Pour n'avoir pas voulu user de ce secours puissant que Dieu vous avoit donné, pour avoir méprisé cette grace qu'il vous avoit accordée pour vous défendre, vous avez succombé, & vôtre foiblesse ne vient que de vôtre lâcheté, & de vôtre refus. *Le même.*

Dieu ne permet pas que nous soyons tentez au-dessus de nos forces.

1. ad Cor. 10.

Dieu voit mille rencontres, dans lesquelles si nous étions attaquez, nôtre volonté succomberoit ; il les détourne : *Non patietur tentari vos supra id quod potestis.* Il connoît jusqu'à combien de temps nous pouvons soûtenir l'effort du combat ; mais il ne souffrira pas qu'il dure un moment davantage. Il sçait que si les démons nous présentoient un tel objet, ou s'ils le proposoient de telle maniere, ils feroient de si fortes impressions sur nos humeurs, & sur nos inclinations, que nôtre liberté seroit opprimée : c'est pourquoi il les empêche : *Non patietur tentari vos.* En un mot, dit saint Augustin, toutes les attaques que les démons nous livrent, sont mesurées par la sagesse de nôtre Dieu, pour le temps, pour les objets, & pour la maniere de la tentation : *Ad mensuram permittitur tentare diabolus.* Ces terribles ennemis reçoivent bien de Dieu la permission de nous attaquer, mais non pas de nous accabler, en nous tentant au-dessus de nos forces : *Accepit tentandi licentiam, sed non copiam subruendi*, ajoûte saint Ambroise. *Le P. Texier, premier Dimanche de Carême.*

In Psal. 90.

C'est toûjours nôtre faute si nous succombons à la tentation.

La sagesse de Dieu paroît admirable dans nos tentations, parce qu'elle sçait mêler tellement le secours de sa grace avec nôtre liberté, qu'encore bien que nous ne puissions rien sans la grace, & que ce soit d'elle que nous recevions tous nos avantages dans cette guerre, nous pouvons néanmoins dire, que ce n'est pas la grace seulement qui agit ; mais nôtre volonté avec la grace. D'où

il s'enſuit, dit ſaint Bernard, que ſi d'une part nos victoires, ſont des dons & des préſens de Dieu ; de l'autre, ce ſont des mérites, puiſque nous coopérons à ce ſecours, & que nous rempliſſons ces graces par nôtre conſentement. Avoüons donc, pecheurs, que ce n'eſt pas la tentation qui nous a emportez ; mais que c'eſt vous qui témérairement, & après avoir ſi ſouvent expérimenté vôtre foibleſſe, vous vous êtes jettez dans la tentation ; c'eſt vous, qui contre les lumiéres que le Ciel vous donnoit, contre les remords de vôtre conſcience, avez allumé le feu de vôtre convoitiſe, dans lequel vous vous êtes brûlez. *Le P. Texier, Dominicale pour le premier Dimanche du Carême.*

Combien la tentation du plaiſir a de pouvoir pour nous entraîner au peché.

La tentation du plaiſir & de la gloire eſt infiniment dangereuſe, elle flatte l'homme par tant d'endroits, & le ſollicite d'une maniere ſi engageante, qu'on trouve plus de gens qui ont renoncé à l'amour de Dieu, par les mouvemens d'une cupidité mondaine, qu'on n'en trouve qui l'ont renoncé dans les tourmens, dit Tertullien ; ce que le démon dit à JESUS-CHRIST : Je te donnerai tous ces Royaumes, ſi tu te jettes contre terre pour m'adorer, fait d'étranges impreſſions ſur les eſprits ; dequoi ne vient-on pas à bout quand on intereſſe la cupidité ? C'eſt par-là que la juſtice eſt venduë, la pudicité tentée, la bonne foy violée, la Religion mépriſée, les mœurs les plus ſaintes déréglées & corrompuës : *Hæc omnia tibi dabo.* C'eſt ce que nous dit le démon, pour nous détourner de nôtre devoir, & du ſervice de Dieu. Je vous donnerai ; mais que peut-il nous donner ? Il parle en maître ; mais quel maître ? Peut-il indépendamment de Dieu, diſpoſer de la moindre choſe ? Ne croyez pas qu'il vous ôte ce que vous poſſedez ; ne croyez pas non plus qu'il vous donne ce que vous n'avez pas. *Pris du Dictionnaire Moral, ſecond Diſcours de l'amour de Dieu.* Matth. 4.

Pourquoi Dieu permet que les Juſtes ſoient tentez.

Dieu éprouve la fidelité des Juſtes par les tentations ; vous le permettez, ô mon Dieu ! par une conduite admirable de vôtre ſageſſe, qui nous veut faire partager vos combats, pour nous faire participer à l'honneur de vôtre victoire. Vous avez vaincu le démon ; vous avez terraſſé ce monſtre, qui paroiſſoit indomptable ; vous l'avez attaché à la croix ; vous l'avez enchaîné dans les Enfers ; pourquoi ne l'avez-vous donc pas entierement détruit ? C'eſt, dit Tertullien, qu'il a voulu reparer la honte d'en avoir été vaincu dans la perſonne de nôtre premier Pere, par la gloire de le vaincre nous-mêmes, en ſurmontant les tentations qu'il nous livre. *Eſſais de Sermons pour le premier Dimanche de Carême, ſecond Deſſein.*

Des régles & des artifices du démon.

Cet ennemi nous fait de grandes promeſſes, non pour nous donner, mais pour nous ôter ce que nous avons ; il nous offre des occaſions de prendre le bien d'autrui, afin de nous ravir la juſtice & l'innocence. Il nous tend des piéges, en nous promettant des tréſors ſur la terre, afin de nous enlever ceux du Ciel ; il veut nous enrichir ici-bas, de peur que nous ne poſſedions les richeſſes éternelles. S'il ne peut nous ravir les biens inviſibles, en nous promettant ceux de ce monde ; il tâche de le faire par la pauvreté. S'il ne peut nous ſéduire par nous-mêmes, il s'éforce de le faire par nos amis & par nos proches : mais il ne faut pas que l'amour que nous aurons pour la perſonne qui nous parle, nous faſſe recevoir le mal qu'elle nous inſpire ; mais que

l'horreur que nous aurons du mal, nous en donne auſſi pour la perſonne ; le démon ſe déguiſe ainſi tous les jours ; il prend le viſage d'un homme qui compâtit à nos maux, & ce qu'il ne peut faire par lui-même, il fait enſorte de l'obtenir par le moyen de nos amis, & des perſonnes qui nous ſont chéres. *Pris de ſaint Chryſoſtome, Exhortation ſur le chapitre troiſiéme de ſaint Matthieu.*

Des tentations délicates, où l'on a beſoin d'une grande fidelité.

Il y a des tentations délicates, auſquelles nôtre devoir eſt oppoſé. J'appelle des tentations délicates, celles qui ſous une belle apparence, peuvent couvrir un crime inconnu. J'appelle tentations délicate, quand il faut réſiſter au torrent du credit & de la faveur pour rendre bonne juſtice ; quand on a entre les mains un avantage conſidérable, & qu'en lui donnant une fauſſe couleur, on peut ſe le procurer ; quand aux dépens d'un miſérable, on peut ſervir un ami ; quand on eſt en état de faire du mal ſans en recevoir ; quand enfin on peut ſe rendre coupable, & paroître innocent, tomber en toutes ſortes de déſordres, ſans être blâmé, ni repris des hommes. Il faut alors un grand fond de probité pour être fidele à ſon devoir. *Le P. Bourdalouë.*

Il faut réſiſter d'abord aux tentations.

Il faut combattre les tentations dans leur naiſſance, lorſqu'elles ne ſont que paroître, & avant qu'elles ayent eu le temps de ſe fortifier dans nos cœurs ; parce que quand il eſt arrivé par nôtre négligence, qu'elles y ont fait des progrès, elles ſe défendent, elles ſont plus opiniâtres ; le démon qui a déja pris de l'autorité, a plus de force pour ſe ſoûtenir, & ne manque pas de ſe ſervir des avantages que nôtre peu de fidelité lui a donnez. C'eſt ce qui fait dire à ſaint Gregoire, que ſi l'on ne ſe hâte de réſiſter à la tentation auſſi-tôt qu'on la découvre, dans tous les momens où on la conſerve, on la fortifie. *L'Abbé de la Trappe.*

Le démon attaque plus puiſſamment ceux qui commencent à ſe donner à Dieu.

Il faut avoüer que la malice & la puiſſance du démon ſont grandes ; on nous a chanté mille fois ſes victoires & ſes triomphes remportez ſur le cœur humain ; mais il exerce principalement ſa force & ſon pouvoir contre ceux qui lui échappent ; comme Pharaon ordonnoit qu'on tuât les enfans des Iſraëlites, dès le moment qu'ils naiſſoient. Le démon dreſſe ſes embuches, & tâche d'exercer ſa cruauté, & de faire mourir ceux qui commencent à être enfans de Dieu : ils ſont plus foibles dans cet âge, moins accoûtumez à ſes ruſes, & plus aiſez à ſurprendre ; comme Pharaon, voyant le peuple d'Iſraël qui quittoit l'Egypte, aſſembla ſes troupes, & le pourſuivit ſur le bord de la mer rouge, afin que d'un côté ſe voyant preſſé par une armée puiſſante, & de l'autre ſerré par la mer rouge, où la mort paroiſſoit inévitable, il s'effrayât, & que dans les mouvemens de ſa crainte, il rentrât dans ſes fers, & dans ſon eſclavage. Dès le moment que le démon voit une ame qui lui échappe, il lui repréſente ce qu'il y a de plus affreux, une puiſſance capable de le perdre, une juſtice armée, des abîmes profonds, des feux éternels, des pechez criants, qu'il menace de porter devant le tribunal de Dieu, par des accuſations fortes & preſſantes, il ſemble qu'il ne reſte plus d'eſpérance à l'ame d'échapper, & que le plus ſûr eſt de rentrer doucement ſous ſon obéïſſance, plûtôt que de vivre dans une frayeur continuelle & inutile. Mais le peuple d'Iſraël ne perdit pas courage ; il perça le Ciel par ſes cris ; Dieu fit éclater ſa puiſſance ; les ennemis périrent dans la mer, & Iſraël chanta des Cantiques d'actions de graces ſur l'autre bord. *Autheur anonyme.*

Le démon tourne autour de chacun de nous, comme un ennemi, qui ayant assiégé une place, en veut reconnoître le foible, & par où il la peut surprendre plus facilement. Il présente à nos yeux des objets agréables, pour nous attirer & nous séduire le cœur. Il tente nos oreilles par des musiques délicieuses, afin de relâcher la force & le courage que doit avoir un Chrétien ; il excite nôtre langue à rendre injure pour injure, & anime nos mains aux violences & aux meurtres, pour nous venger des maux qu'on nous fait injustement : il nous propose des gains injustes, afin de nous porter à nous rendre maîtres du bien de nôtre prochain, par des fraudes & des tromperies ; il nous ouvre des voyes courtes & pernicieuses pour nous enrichir, afin de nous perdre par l'avarice. Il nous promet les honneurs de la terre, pour nous ravir ceux du Ciel ; il nous vante de faux biens pour nous arracher les véritables ; & lorsqu'il voit qu'il ne peut nous surprendre par ses artifices, il a recours aux menaces ; il s'éforce de nous effrayer par la crainte des persécutions : toûjours actif & inquiet pour perdre les serviteurs de Dieu, rusé dans la paix, & violent dans la persécution. *Pris de saint Cyprien, De zelo & fervore.*

Le démon s'efforce sans cesse de nous surprendre.

Saint Antoine entre dans la lice avec les puissances des ténébres, dépoüillé non-seulement des possessions ; mais des désirs du siécle, ne tenant à la terre que par une chair extenuée par la pénitence, & plus propre à servir de secours, que d'obstacle à ses vertus. Il ne laisse voir aucun endroit foible, par où son ennemi le puisse abbattre. Couvert d'un cilice comme d'une cuirace qui le rend impénétrable à tous les traits de la volupté ; armé du glaive de la mortification, & de la croix de Jesus-Christ, qui ayant vaincu toute la puissance du démon, lui est toûjours redoutable ; il est dans cet appareil, terrible à tout l'Enfer. Peut-être que depuis le saint homme Job, qui par sa patience & sa fidelité, est devenu le modelle éternel de tous ceux qui sont tentez & persécutez pour la justice, il n'en est point auquel le démon ait livré une guerre plus cruelle & plus opiniâtre qu'à ce Solitaire. Je m'imagine que Dieu dit à ce tentateur : Je te permets d'éprouver la vertu de mon serviteur ; je te l'abondonne tout entier : je ne me reserve que sa vie, à laquelle je te défends de toucher. Le tentateur mis en liberté par cet ordre, comme une bête farouche qui a rompu ses liens, se déchaine avec fureur contre sa proye ; il arme toutes les ruses de l'Enfer, & tout l'appareil de ses tentations contre ce serviteur fidele. Il se présente à lui sous des formes horribles pour l'effrayer, & sous des figures agréables pour le séduire ; il l'attaque en lion furieux, & en serpent flateur, où il se replie en mille manieres différentes, pour s'insinuer doucement dans son ame, où il redouble les assauts les plus violens pour l'abbattre. *M. l'Abbé du Jarry, Sermon de saint Antoine.*

Comme saint Antoine s'arma contre les tentations.

La tentation nous est nécessaire, en ce que sans elle nous serions toûjours négligens & paresseux : car naturellement nous aimons nos aises, & la mollesse de la vie, qui nous entretient dans la faineantise ; ce qui est contraire à la vie chrétienne, qui doit être un combat continuel, & une guerre déclarée à nos passions. Or la tentation reveille l'ame qui est endormie, & lui fait prendre les armes pour combattre l'ennemi qui l'attaque. *Le même.*

Les tentations nous sont quelquefois nécessaires.

Vous voyez, Seigneur, que si le démon a bien osé tenter vôtre sainteté incomparable, sur laquelle il n'avoit nul pouvoir, & qu'il avoit au contraire

Comme il faut recou-

rir à Dieu dans la tentation.

tant de sujets de craindre', s'il a attaqué une innocence infinie, une force invincible, une vertu consommée, s'il s'est opposé à vos desseins éternels, afin de les renverser; que n'entreprendra-t-il point contre un homme foible comme je suis, né dans les miseres, plongé dans la bouë, rempli de corruption? Vous sçavez que ce lion rugissant ne dort point, qu'il cherche à me dévorer, qu'il n'oublie rien pour me nuire, qu'il se glisse partout, qu'il me porte sans cesse au mal, & qu'il est toûjours attentif à me tendre des pieges dans toutes les occasions. Il se transfigure quelquefois en Ange de lumiére; il se cache sous les apparences de vertu, sous mes propres inclinations, & souvent même sous vos faveurs; il m'attaque partout, & de toutes les manieres, au dedans & au dehors. Sans le secours de votre grace, comment pourrai-je résister à un ennemi si puissant, si artificieux, si infatigable? C'est donc à vous, qui avez ordonné à cet ennemi de me tenter, de m'accorder vôtre secours, sans lequel je ne puis me défendre. *Livre intitulé: Les Souffrances de* JESUS, *traduit par le P. Alleaume.*

Nous sommes bien à plaindre d'être sujets à une infinité de tentations,& toûjours en danger de nous perdre.

Quoi? toûjours des démons à combattre, des passions à étouffer, des tentations à vaincre? Quoi? toûjours des dangers & des périls? pas un moment de sûreté, partout des piéges & des embuches. Quoi? je peux me damner, perdre mon ame, & mon Dieu, autant de fois que je respire; il ne faut qu'un regard, qu'une pensée, pour ruiner & renverser cinquante & soixante années de travaux & de mérites? Je suis divisé contre moi-même, j'ai à me défendre de tout ce qui m'est plus cher; tout ce qui me flatte me peut corrompre; tout ce qui est conforme à ma nature, est ennemi de ma vertu; tous mes sens cherchent à surprendre ma raison. Je ne suis pas même le maître de ma volonté; elle veut ce que je ne veux pas; elle aime ce que je haïs; elle me porte à la poursuite de ce que je fuis; quelle vie! quelle misere! quel supplice! quel enfer! *Le P. de la Colombiere.*

Le peu de vigilance des hommes sur les tentations.

Souvent nous ne connoissons pas le danger où nous sommes, de perdre les biens spirituels, & de faire un pitoyable naufrage; nous sommes souvent dans l'orage, & nous croyons être dans la bonace: souvent nous dormons comme Jonas au fond du vaisseau, pendant que les vents le poussent contre les écüeils, & que les vagues sont prêtes de l'engloutir; souvent même nous pensons que l'orage nous est favorable; cette affection déréglée nous plaît; cette passion nous paroît raisonnable: bien loin de combattre la tentation, nous la secondons, & nous augmentons ses forces; & cependant nous allons périr, si nous ne recourons promptement au secours, qui ne peut venir que de Dieu. *Le P. Noüet dans ses Méditations.*

Nous ne devons point espérer de paix du côté du démon.

Comme nous avons affaire au démon, qui est nôtre ennemi déclaré, vous jugez bien par l'inégalité du combat entre les deux partis, que cette guerre ne dureroit pas long-temps, & que l'homme seroit bientôt opprimé sous la violence de son ennemi, s'il n'avoit le Ciel de son côté, & s'il n'étoit assisté du même Esprit, qui conduisit le Sauveur dans le désert, pour nous ouvrir par son exemple le chemin du combat & de la victoire, à quoi tout Chrétien doit se préparer, comme dit l'Ecriture, dès le moment qu'il s'engage au service de Dieu, sans espérer ni paix, ni tréve, pendant tout le temps de sa vie; parce que la haine que le démon lui porte, étant immortelle, la guerre qu'il lui fait par conséquent ne peut jamais finir; ce qui fait que le Chrétien est obligé d'être

continuellement sur ses gardes, & de veiller à la conservation de son cœur, avec autant de soin & de précaution, que s'il marchoit parmi les abîmes & les précipices; craignant tout dans le monde, les entrevûës, les visites, les conversations, les affaires, les divertissemens, les plaisirs, & soi-même, plus que tout le reste; je veux dire, son infirmité naturelle. *M. l'Abbé de Saint-Martin, Sermon sur ce sujet.*

Le moyen de vaincre les tentations, c'est de les éviter.

Le grand secret de vaincre la plus grande partie des tentations, c'est de les éviter, en nous éloignant de ces lieux & de ces compagnies, où il se passe tant de choses contre la charité & l'honnêteté; de ces charges & de ces emplois dont l'exercice est si délicat, & où il est si difficile de sauver la conscience & la loy de Dieu. Mais hélas! on les cherche, bien loin de les fuir; on aime le péril; on joint l'inclination naturelle à l'occasion, & la passion à la tentation, & l'on ne se précautionne, ni contre l'injustice dans les charges, ni contre la mauvaise foy dans le commerce du monde, & dans les affaires, ni contre la médisance dans les compagnies, ni contre l'intempérance dans les festins, ni contre les mauvaises pensées, & les libertez criminelles dans les entrevûës & dans les visites. Le cœur au contraire est ouvert à tout, touché de tout, sensible à tout, & vit cependant dans une sécurité entiere. *Le même.*

Nous devons vaincre les tentations à l'exemple du Sauveur.

Tout est sujet à la tentation, les ames les plus saintes n'en sont pas exemptes, les ravages qu'elle peut faire sont infinis, les obstacles qu'on doit lui opposer sont ordinairement mal connus. Les ennemis qui nous attaquent sont redoutables, & n'ont pas moins d'adresse que de force, accoûtumez qu'ils sont à dresser des piéges à la vertu; plus ils trouvent de sainteté, plus ils rafinent sur leurs artifices ordinaires. Ce que nous avons à faire, c'est de nous armer de courage & de résolution, pour repousser leurs efforts. Nous avons vaincu en JESUS-CHRIST; travaillons à le faire vaincre en nous, & à vaincre à son exemple. Que les membres rendent au Chef une partie de l'honneur qu'ils tiennent de lui, & qu'ils accomplissent en eux, selon la parole de saint Paul, ce qui manque aux travaux de ce divin Chef. *Pris de M. l'Abbé de Pezenne, Sermon sur ce sujet.*

Nôtre chair & nôtre concupiscence sont d'intelligence avec le démon.

Si le démon étoit seul contre nous, il ne seroit pas beaucoup à craindre; & si nous ne l'aidions pas à nous vaincre nous-mêmes, il ne nous seroit pas fort difficile de le vaincre. Les armes dont il se sert plus fortement contre nous, sont celles que nous lui prêtons, & qu'il trouve chez nous. Ce n'est que par le moyen de nôtre chair, qu'il se rend maître de nôtre ame; & le fond malheureux de nôtre concupiscence, ne sert qu'à trahir nôtre cœur, & à rendre ce cruel ennemi le maître de nos ames. C'est ce que l'Apôtre saint Jacques a dit, que chacun est tenté par sa concupiscence: *Unusquisque tentatur à concupiscentiâ suâ abstractus & illectus.* (Jacob. 1.) Pour nous faire entendre que le démon n'est dangereux, que parce que nôtre chair l'aide à nous perdre. *Essais de Sermons pour le Carême, premier Dimanche.*

Le démon n'a pas beaucoup de peine à porter

Le démon ne se sert pas de grandes violences, ni de grands artifices, à l'égard de certaines gens pour les porter au crime; il n'a qu'à leur montrer un petit gain, une fumée d'honneur, un petit plaisir; il n'a qu'à leur montrer seu-

au mal la plûpart des hommes. *Matth. 4. & Luc. 4.* lement ces objets ordinaires de leurs convoitises: *Ostendit ei omnia regna mundi*, comme parle l'Evangile : *Ostendit*. Il suffit de les leur faire entrevoir. Ah ! quelle honte , & quelle misere pour des gens qui font profession d'être Chrétiens ! Il ne faut que leur faire passer devant les yeux une ombre de plaisir, un phantôme de gloire & de préséance, une apparence de gain & d'interêt , pour en abbatre un million aux pieds de Sathan : *Ostendit illi. M. Fromentieres , Sermon pour le premier Dimanche de Carême.*

Les progrès & les suites de la tentation. Le démon, cet ennemi rusé, commence par demander qu'on l'écoute ; puis il nous arrête aux pensées qu'il nous suggere , & nous y fait trouver du plaisir. On a ensuite plus de peine à s'éloigner de l'occasion qui les fait naître : les forces de l'ame s'affoiblissent peu à peu ; la vuë & le respect de Dieu présent s'affoiblit ; la volonté consent enfin tout à fait , & le démon ne la quitte point, que l'action ne soit consommée. L'expérience du passé en fait désirer les actes avec ardeur ; les actes réïterez en forment l'habitude, qui est cette funeste chaîne , si difficile à rompre , & dont le démon se sert pour nous entraîner dans l'abîme. Mais quand il trouve une volonté resoluë à la combattre , sourde à ses premieres suggestions , qui le repousse d'abord avec courage , ce lâche ennemi se rebute bientôt, & ne remporte jamais aucun avantage. *Livre intitulé: Les Souffrances de* Jesus-Christ , *traduit par le P. Alleaume.*

Les tentations en cette vie sont sans relâche. Les combats que nous avons à soûtenir contre le monde , contre nous-mêmes, & contre le démon, ne durent pas seulement un certain temps, ni une certaine partie de nôtre vie ; il est continuel ; nous avons affaire à des ennemis infatigables, & irréconciliables : si une tentation ne leur réüssit pas , ils en employent une autre ; s'ils trouvent nôtre ame fortifiée par un endroit, *ils l'attaquent* par ailleurs, ils joignent les tentations extérieures aux *intérieures* ; si nous évitons un piége, ils nous en dressent plusieurs autres ; & si nous sommes demeurez victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la tentation de vaine gloire qu'ils nous inspirent ensuite de cette victoire. *Essais de Morales, tome 5.*

Tout ce qu'il y a dans le monde nous est un sujet de tentation. Quelque heureuses que soient nos inclinations , nous portons tous au dedans de nous une réponse de mort ; toutes les voyes qui nous environnent , sont des écüeils & des précipices , que nous ne sçaurions par nous-mêmes éviter ; le monde même , au milieu duquel nous vivons, est une grande & continuelle tentation : la raison nous égare ; l'amour propre nous aveugle ; la chair nous corrompt ; les sens nous trompent ; les affaires nous dissipent ; les objets nous séduisent ; les scandales nous perdent ; les spectacles nous enchantent ; les compagnies nous entraînent ; les usages nous autorisent ; les commandemens nous révoltent ; les conseils nous déplaisent ; la pénitence nous rebute ; la science nous enfle ; les maladies nous abbattent ; les afflictions nous font murmurer, &c. Enfin, tout est pour nous un écüeil , une occasion de chûte , un objet de tentation. *Le P. Massillon , Sermon de la Priere.*

Les ennemis que nous avons à combattre dans les tentations. Rentrez dans vous-mêmes , & considérez cette foule de désirs & de passions que vous avez à combattre. Ce sont des ennemis d'autant plus dangereux que vous les aimez , d'autant plus terribles , que tous les coups qu'ils vous portent , sont agréables , & que vous ne les aimez jamais davantage , que quand ils

ils vous tuent. C'est déja un grand malheur d'enfermer dans son sein tant d'ennemis domestiques qui contrefont les amis : mais c'en est encore un autre d'en avoir encore une infinité au dehors, tant visibles qu'invisibles ; ensorte que de quelque côté que nous nous tournions, nous ne sçaurions éviter la tentation. Toutes les créatures, qui par leur beauté, par leur force, par leur usage devroient nous porter à n'aimer que Dieu, sont autant de piéges, où nous donnons. Le demon de son côté, comme un lion rugissant, cherche toûjours le moment auquel il pourra nous trouver sans défense, pour nous devorer. Enfin, nous sommes tellement environnez de périls & de tentations, qu'à chaque heure, à chaque moment, si Dieu ne nous retient de sa main puissante, nous sommes toûjours prêts de succomber. *Livre intitulé : L'idée véritable de l'Oraison.*

Il n'est pas imaginable quelles illusions l'amour propre forme dans les ames de ceux mêmes qui veulent servir Dieu. C'est ce que le Roy Prophete a tres-bien remarqué, lorsqu'il dit : Ils m'ont dressé des piéges auprès du chemin pour me faire tomber : *Juxta iter scandalum posuerunt mihi* ; c'est-à-dire, que le démon n'a garde de proposer à une personne qui craint Dieu, de s'abandonner à des choses qui sont visiblement mauvaises ; il lui montre une autre voye, qui est auprès de celle de Dieu. Elle semble être la même ; on y fait presque toutes les mêmes choses ; on y pratique les mêmes exercices de pieté que dans l'autre : mais elle est aussi différente de la premiere, que le Ciel l'est de la terre ; puisqu'en l'une c'est l'Esprit de Dieu qui nous conduit par sa lumiére ; & dans l'autre, c'est l'esprit de l'homme qui se suit lui-même, & qui prend ses ténébres pour une véritable lumiére. C'est un artifice du démon, qui par une tentation dangereuse nous fait prendre le change, & lorsque nous voulons embrasser la voye étroite pour faire nôtre salut nous en détourne, non en nous proposant la voye qui paroit ouvertement large ; mais une qui est entre deux, & qui a quelque ressemblance avec la voye étroite ; mais où il voit bien qu'on se perdra. *Livre intitulé : Instructions Chrétiennes.*

Artifice du démon qui nous fait prendre le change.

Psalm. 139.

Les remedes contre les tentations, sont de se défier beaucoup de soi-même, de ne pas se confier aux victoires que l'on auroit pû remporter par le passé, se tenir beaucoup sur ses gardes ; de combattre le peché d'impureté, en fuyant, d'éviter les moindres occasions qui y portent ; de ne se pas laisser surprendre aux ruses du démon, qui engage en des amitiez, qui paroissent innocentes entre les personnes de différent sexe, & qui durant un long-temps n'ont rien de criminel ; mais qui coup à coup, & lorsqu'on y pense le moins, nous ravissent l'amitié de Dieu. Eviter pour cela les familiaritez, & toute sorte de libertez, quoiqu'il semble qu'il n'y ait pas grand mal ; & sur tout résister promptement aux mauvaises pensées, considérant ce que nous ferions, si un charbon ardent venoit à tomber sur nôtre main, ou sur nos habits, tarderions-nous de le secoüer & de le rejetter au plûtôt ? Faisons le même à l'égard de ces pensées impures, qui sont autant de charbons allumez du souffle du démon. *M. Boudon, Livre intitulé : Le Chrétien inconnu.*

Remedes contre les tentations.

Ce n'est pas sans raison que le Sage nous donne cet avis : *Omni custodia serva cor tuum.* Que vôtre plus grand soin, & vôtre principale étude soit de garder vôtre cœur, & d'empêcher que rien n'entre dans cette partie de l'ame, qui la puisse corrompre. Il en apporte la raison : *Quoniam ab ipso vita procedit.*

Dans les tentations, c'est le consentement qui fait le peché.

Proverb. 4.

Quand le cœur se trouve en désordre, tout le reste ne peut manquer d'y être : jusques-là, ce n'est que tentation. Qu'un objet frappe les sens, qu'il se présente à nos yeux, qu'il remplisse nôtre imagination, que l'entendement même soit sollicité, il ne blessera point nôtre innocence, si la volonté ne le reçoit pas, si elle rejette, & déteste ces pensées, & ces imaginations : ce sera même un sujet de mérite. Mais la volonté s'est-elle laissé gagner, a-t-elle pris plaisir à la pensée d'un objet illicite ? le cœur a-t-il donné son consentement ? Quand il ne dureroit qu'un moment ; c'en est assez, on est coupable. *Le P. Jegou, livre intitulé : L'usage du Sacrement de Pénitence.*

Il faut fuir les lieux & les objets où la tentation est le plus à craindre.

Si les personnes qui vivent dans la retraite & dans l'éloignement du monde, ne laissent pas de trouver de grandes difficultez dans la vie chrétienne, au fond même des Monasteres ; s'ils reçoivent des atteintes du commerce du monde, lors même que c'est la charité & la nécessité qui les y engagent, & qu'ils se tiennent sur leurs gardes, autant qu'ils peuvent pour y résister ; quelles peuvent être les playes, & les chûtes de ceux qui menant une vie toute sensuelle, s'exposent à des tentations, ausquelles les plus forts ne pourroient s'empêcher de succomber ; ne doit-on pas dire d'eux, en les comparant avec les personnes saintes, ce que Job dit de l'homme, en le comparant avec les Anges : *Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles, & in Angelis suis reperit pravitatem ; quantò magis qui habitant domos luteas, consumentur velut à tineâ.* Si ces Esprits qui servent à Dieu de Ministres, ne sont pas fermes, & s'il trouve des défauts dans ses Anges mêmes, à combien plus forte raison, des ames renfermées dans des corps, comme dans des maisons de bouë, seront-elles sujettes à la corruption & au peché ? *Pris des Essais de Morale, Traité de la comedie.*

Jobi 4.

Il faut être vigilans, & craindre les tentations.

Comme pendant cette vie, nous ne pouvons pas prétendre à une paix parfaite & assûrée, qui ne se trouve que dans le Ciel, ayant beaucoup à craindre du corps de peché que nous portons, & de tout ce qui nous environne ; craignons, puisque nous marchons au milieu des précipices, parmi de puissans ennemis, & que nous avons une extrême foiblesse pour nous défendre : mais ayons une crainte sage & prudente, qui nous fasse toûjours veiller sur nous-mêmes ; & elle nous préservera des piéges de nos ennemis, & de toute autre chûte. Craignons, puisque nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; mais que nôtre confiance surmonte nôtre crainte, puisque nous pouvons tout en Jesus-Christ, & que Dieu, qui est fidelle, ne permettra pas que nous soyons tentez au-dessus de nos forces. *M. de Sainte-Marthe, tome 1. de ses Traitez de pieté, Traité des troubles d'esprit, chap. 34.*

Sentimens que nous devons prendre, quand nous sommes sollicitez au peché dans une fâcheuse tentation.

Plût à Dieu que nous fissions souvent cette réflexion, & que cette pensée salutaire vint dans l'esprit de chacun de nous, lorsque le démon nous tente, que la chair nous sollicite, ou que le monde nous charme. Le peché que je suis sur le point de commettre, me va rendre abominable devant Dieu ; & m'éloigner de lui peut-être pour jamais : l'honneur qui m'éblouït, le plaisir qui me flatte, ou l'interêt qui m'attire, est bien petit & bien léger, quelque grand & considérable que ma passion me le fasse paroître : mais qu'il me coûtera cher à l'heure de la mort. L'appas à la vérité me semble tres-doux & tres-délicieux ; mais que l'hameçon qu'il cache, est cruel & funeste ! Enfin, si je consens à le commettre, je me mets en état, que si Dieu n'use de sa miséricorde

à mon égard, il n'y a plus de salut pour moy, & il ne me reste plus aucune espérance de vie. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eusebe.*

Voilà un artifice du démon ; il fait que les crimes les plus énormes ne paroissent d'abord à celui qu'il porte au peché, que des fautes fort légéres, & que les malices les plus concertées, ne lui semblent tout au plus que des pechez de foiblesse : ce qui fait que l'horreur qu'en avoit auparavant, celui qu'il abuse de cette sorte, venant à se dissiper, il s'accoûtume insensiblement sans aucune peur, avec ces monstres, dont auparavant la seule vûë le faisoit trembler. La mort tout de même, le jugement & l'enfer, dont la moindre idée le jettoit ordinairement dans des troubles extrêmes, & dont il se croyoit proche à tout moment, commencent dès-lors à lui paroître dans un éloignement si prodigieux, qu'il n'en conçoit plus aucune crainte ; ou s'il en ressent quelque impression, elle est si foible & si légére, qu'elle n'est nullement capable de balancer le plaisir, l'interêt, ou la gloire que le démon lui propose, pour le tromper & pour le perdre ; mais après que ce mortel ennemi des hommes lui a fait commettre, par un artifice si dangereux, tous les pechez qu'il a voulu, il les lui fait voir si grands & si énormes, que ce pauvre pecheur, reformant aussitôt ses premieres idées, considére ses plus légéres transgressions, comme des crimes effroyables, & les fautes qu'il n'estimoit auparavant que de simples marques de son infirmité, lui semblent des effets d'une malice consommée. *Le même.*

Adresse du démon de diminuer la grieveté du peché, quand on le doit commettre, & ensuite de le faire paroître énorme, quand il est commis.

Priez & veillez sans cesse, disoit le Sauveur du monde à ses Apôtres ; veillez & priez, afin de n'être point engagez dans la tentation. Si les ames les plus innocentes ; si les Disciples les plus fervens ont toûjours à craindre, & doivent sans cesse prier & veiller, qui rasûre les Chrétiens lâches & imparfaits ? Ces personnes mondaines qui ne respirent que la joie; ces gens de plaisirs si enjoüez, tous ceux qui passent leurs jours dans l'oisiveté & dans la mollesse, sont-ils à l'abri de tous les dangers, pour être dispensez de veiller, de prier & de craindre ? Nôtre vie, dit l'Ecriture, est une guerre & une tentation continuelle; on doit donc se tenir toûjours sur ses gardes. Mais au milieu de tant de périls, la plûpart des hommes ne se défient de rien : *Quid tu sopore deprimeris?* Comment pouvez-vous ainsi dormir d'un profond sommeil, au milieu d'un si grand danger, & agité d'une si violente tempête ? Il n'y a personne d'une si éminente vertu, qui n'ait à craindre pour son salut ; nul ordre si saint ; nul lieu si retiré ; nulle solitude si affreuse, où l'on puisse raisonnablement se dispenser de veiller, de peur d'être surpris par l'ennemi ; il n'y a point de si grand Saint qui n'ait craint le danger dans l'exercice même de la plus austere pénitence. *Le P. Croiset, second tome de ses Réflexions.*

Il faut veiller & être sans cesse en garde contre les tentations.

Jone 1.

Heureux l'homme qui est toûjours dans la crainte, dit le Sage. Quelle témérité ! quelle folie ! de marcher dans un païs ennemi, par un chemin difficile & scabreux, & dans un temps sombre, sans crainte & sans circonspection ? On ne demande pas une scrupuleuse frayeur qui augmente le danger par son trouble ; il faut du calme & du sang froid dans les périls, non plus qu'il ne faut pas s'effrayer par la violence de la tentation. On demande une crainte sage & chrétienne, qui sans troubler l'ame, la rend attentive, éloigne des piéges que ses ennemis lui tendent, & l'oblige d'être toûjours en garde contre la tentation. *Le P. Croiset, tome second de ses Réflexions Chrétiennes.*

De quelle maniere il faut craindre les tentations.

Proverb. 18.

Combien la tentation nous est utile, & contribuë à nôtre perfection.

Le Fils de Dieu, pour éprouver, & confirmer la foy de ses Apôtres, permit qu'il se formât une tempête pendant le temps de son sommeil. Vous nous montrez, Seigneur, par cet exemple, ce qui se passe souvent dans le cœur de ceux qui vous servent, & qui vivent dans une pieté exacte ; il n'y en a guéres en qui vous ne permettiez qu'il ne se forme des tentations, qui sont comme des tempêtes qui s'élevent dans leurs ames ; & qui en quelque maniere, en troublent la sérenité ? Cependant, c'est ce qui conserve la vertu ; c'est ce qui la fortifie ; c'est ce qui l'augmente. La tentation est une épreuve de la foy, comme dit vôtre Apôtre, qui produit la patience, la patience donne la perfection à l'œuvre ; ainsi, c'est par-là, qu'on peut acquerir un état d'excellence & de perfection qui ne souffre aucun défaut. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions Morales.*

Epist. Jacobi 1.

Les ames saintes & devotes ne doivent pas croire qu'elles seront exemptes de toutes tentations.

Il ne faut pas que les personnes dévotes s'imaginent qu'elles iront à Dieu, par des voyes applanies, par des chemins semez de roses ; qu'elles ne trouveront plus de difficultez au moment qu'elles auront quitté le monde, & que la main de Dieu détournera tout ce qui seroit capable de leur en faire. & de troubler la tranquillité qu'elles ont esperé de trouver dans leur retraite. Il faut au contraire qu'elles sçachent que les tentations les suivront partout ; qu'il n'y a point de lieu, ni d'état où elles puissent en être exemptes, selon ce qui est écrit : *Fili accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* Que la paix que Dieu promet & donne aux ames qui le servent, nait parmi les combats & les traverses, comme la rose se forme au milieu des épines ; que Dieu ne s'est point obligé d'empêcher que nous ne fussions tentez ; mais bien de nous soûtenir contre les tentations, & de faire par sa protection, qu'elles ne puissent nous surmonter, ni nous abbattre, selon ces paroles de son Apôtre : *Faciet etiam cum tentatione proventum.* En un mot, les tentations purifient les ames, elles les fortifient, elles les encouragent ; elles les élevent à la perfection ; elles les avancent dans les voyes de leur salut ; elles les rendent dignes du bonheur que Dieu leur prépare. *Le même, dans ses Réflexions Morales sur l'Evangile de saint Luc.*

Eccli. 2.

1. ad Cor. 10.

Le pouvoir du démon pour nous tenter.

Le démon après avoir souvent fait tomber les hommes dans ses piéges, devient toûjours plus puissant ; & son pouvoir consiste, non-seulement à suggerer le mal ; mais encore à y pousser avec violence. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu l'appelle, *le fort armé, & le Prince de ce monde.* Et que parlant de l'empire des démons, il les nomme, *les puissances des ténébres.* Tout leur pouvoir est fondé sur nôtre concupiscence & nôtre malice, & sur l'avantage que nous leur donnons par nos passions & nos vicieuses habitudes. Delà vient qu'ils ont un si grand empire dans le monde, & qu'ils excitent tant de tempêtes, qu'ils y font tant de ravage : *Il n'y a point sur la terre de puissance comparable à la sienne*, disoit Dieu à Job, parlant du démon Béhemot ; il n'y a point de lieu, ni d'état si saint, où l'esprit malin n'entre avec pouvoir, & quelquefois comme en triomphe, lorsqu'on lui donne prise. S'il y trouve du vice & de la passion, il s'y loge & s'y établit quelquefois de telle sorte, qu'il est comme impossible de l'en chasser. Il n'y a point d'autre moyen d'éviter sa puissance, que de détruire son fort, en déracinant le vice ; c'est à quoi l'Apôtre exhorte les fideles, lorsqu'il dit aux Ephésiens : *Ne donnez point d'entrée au démon. Le P. Surin, second tome de ses Dialogues.*

Nulle condition, & nulle personne n'est exempt de tentation.

Il n'y a ni personnes, ni condition, ni état de vie qui n'ayent ses tentations; on a beau les fuir, & chercher les moyens de s'en défendre, en changeant de lieu, de situation, & de maniere de vie, Dieu permet qu'elles nous trouvent partout. Car comme elles sont utiles, & qu'elles servent à la sanctification des ames, lorsqu'elles en font un bon usage, Dieu les permet par une pure disposition de sa miséricorde. *Autheur anonyme.*

Fausses excuses de s'être laissé vaincre à la tentation.

Qu'y a-t-il de plus ordinaire que d'excuser nos foiblesses, & de les rejetter sur les lieux & sur les temps où nous vivons ? Nous nous persuadons que si nous sommes mauvais, ce n'est pas nôtre faute ; mais celle des temps & des autres circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Je ne suis pas sensible à la vanité, ni à l'ambition, me dira quelqu'un; mais le moyen de s'en défendre dans une ville comme celle-cy; je n'aime pas les grandes dépenses; mais comment s'en exempter parmi tant d'occasions pressantes qu'on a de les faire ? Ce n'est pas ma faute, si ma vie n'est pas reglée; c'est le commerce du monde qui en est cause, & les mauvais exemples que j'ai à toute heure devant les yeux : mais pourquoi vous trompez-vous vous-mêmes ? Le mal ne vient point de dehors, il vient de vous. Le monde vous tente; mais vous vous laissez vaincre à la tentation, en pouvant lui résister & la vaincre. *Autheur anonyme.*

On aide & on fortifie les tentations, au lieu de les combattre.

Il est clair que la guerre que nous avons contre les démons n'a point de tréve & de relâche; nous devons continuellement être appliquez à fortifier en nous les vertus, qui sont nos armes ; car c'est une folie inconcevable, d'entrer dans ce combat, nud & sans armes : c'est-à-dire, sans vertus. Cependant, la plûpart du monde tombe dans cet excès de folie; & ce qui est encore plus déplorable, ils l'augmentent par un terrible surcroît ; puisqu'ils ne travaillent au contraire qu'à ouvrir les portes de leurs ames au démon ; à lui faciliter l'entrée de leur cœur; à rendre ses tentations plus vives & plus ardentes. C'est ce qu'ils font en s'appliquant aux choses qui irritent leurs passions ; en remplissant leur esprit de vanité; en abandonnant tous les dehors qui pourroient retarder la victoire du démon. Que peut-on espérer de cette conduite, qu'une chûte malheureuse, & & n'est-ce pas même déja être tombé, que de vivre de la sorte ? *Essais de Morale, tome cinquiéme.*

Il faut craindre les tentations.

Si vous sçaviez, ame chrétienne, le danger où vous êtes, avec quelle ferveur diriez-vous, Seigneur, ne nous laissez pas succomber à la tentation; vous avez sur les bras, un ennemi incomparablement plus fort que vous, plus vigilant, plus aguerri, plus expérimenté, qui vous combat avec des armes invisibles, & qui se cache souvent sous le visage d'un ami pour vous tromper; vos sens extérieurs & intérieurs, vos passions, & vos inclinations perverses, & vos mauvaises habitudes sont d'intelligence avec lui. Et vous étonnez-vous, dit saint Ambroise, si le juste même a de la peine à se défendre contre tant de différens assauts, vû que nous ne pouvons presque résister à un seul. *Le P. Noüet, cinquiéme tome de ses Méditations.*

Le combat que nous avons à soûtenir contre le monde, & le démon, est continuel.

Ce combat contre le monde & le démon ne dure pas seulement un certain temps; il est continuel, nous avons affaire à des ennemis infatigables, & irréconciliables. Si une tentation ne leur réüssit pas, ils en employent une autre; s'ils trouvent nôtre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par ailleurs; ils joignent les tentations extérieures aux intérieures; si nous évitons un piége,

ils nous en dressent plusieurs autres, si nous sommes demeurez victorieux d'une tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inspirent ensuite de cette victoire. *Essais de Morale, tome 5e.*

Les tentations sont plus à craindre dans le grand monde.

O Dieu! que les tentations sont fortes! qu'elles sont violentes! Et quelle apparence de n'y pas succomber, principalement quand on vit dans ce qui s'appelle le beau & le grand monde; ou pour parler plus juste, dans le monde pervers & corrompu, où l'on ressent continuellement, comme parle le Disciple bien-aimé, les atteintes de la concupiscence, de la chair, de la convoitise des yeux, & de l'orgueil de la vie: dans un monde, où tous les obstacles, qui sont ailleurs répandus dans toutes les conditions différentes des hommes, se réünissent & se rassemblent avec bien plus de force. Dans un monde, où toutes les les pompes sont étalées, où tous les plaisirs sont dans leur centre; toutes les grandeurs sont à leur comble. Dans un monde, où l'on peut dire que toutes les passions sont déchaînées, les occasions presentes, les exemples pernicieux. Dans un monde, où comme dit saint Ambroise, la mort entre par tous les sens, où les yeux ne sçauroient s'ouvrir, qu'ils ne reçoivent des images capables de troubler l'esprit, où l'oreille ne sçauroit rien entendre que ce ne soit un poison qui se glisse aussi-tôt dans le cœur; en un mot, dans un monde qui n'est que peché & corruption, où chaque degré de fortune, de bien, de credit, qu'y peut acquerir un homme, n'y sert qu'à fournir un nouvel obstacle au salut, & un nouveau sujet de tentation. *Sermon manuscrit.*

Le démon nous tente par toutes les créatures.

Ce n'est pas toûjours immédiatement par lui-même que le démon nous combat; il le fait en une infinité de manieres, par des personnes qu'il a lui-même dans le monde, & qui se conduisent par l'esprit du monde: il le fait par les caresses & par les menaces des Grands; il le fait par le mauvais exemple des personnes corrompuës, dont souvent la seule vûë nous remplit le cœur d'infection; il le fait par le torrent de la coûtume, qu'il veut faire passer pour une loy, jusques dans les choses de Dieu; il le fait par la persuasion de nos amis & de nos plus proches, qui secondent sans y penser, les desseins de nôtre plus grand ennemi: ce sont là des combats invisibles du démon, qui ne cherche qu'à perdre les ames. *Livre intitulé: Vie des Prophetes, Vie d'Ezechiel.*

V.

VIGILANCE CHRÉTIENNE,

ATTENTION A SES DEVOIRS, &c.

AVERTISSEMENT.

IL est assez difficile de reduire ce Sujet à un Discours juste & regulier ; parce que la Vigilance n'est qu'une, circonstance, & une condition nécessaire pour s'acquitter de tous les devoirs de la vie chrétienne. On peut cependant comme dans plusieurs autres Sujets faire de cette circonstance, ou de cette condition, la matiere d'un Sermon particulier, en la détachant des autres Sujets ausquels elle peut s'appliquer ; comme seroit la Vigilance sur l'affaire de son salut ; sur les tentations, sur les occasions & les dangers de tomber dans le peché, & autres semblables : ou bien n'en parlant qu'en passant, & pour faire entendre, surquoi il faut particulierement veiller. C'est ainsi qu'on peut faire un Discours sur la ferveur dans le service de Dieu ; sur l'exactitude & la regularité ; sur la patience, & quantité d'autres, qui ne sont que des circonstances qui servent à remplir d'autres Discours.

J'avouë que peu de Prédicateurs ont traité ce Sujet ainsi détaché, quoique la Vigilance en général soit une des choses les plus recommandées dans l'Ecriture ; mais on ne laisse pas de trouver dans les Peres & dans les autres Autheurs, dequoi dire, en opposant la Vigilance Chrétienne à l'indifférence, à l'indolence, à la négligence dans la pratique du bien, & au peu de précaution qu'on apporte pour éviter le mal.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. POUR persuader à un Chrétien la vigilance, sur sa conduite & sur ses actions, on peut prendre pour dessein & pour partage d'un Discours: 1°. Qu'on n'a jamais plus de sujet de craindre, & de se tenir sur ses gardes, que lorsqu'on se croit le plus en asûrance. 2°. Que jamais reciproquement on n'est plus en asûrance que lorsqu'on craint davantage, & qu'on se défie le plus de soi-même & de ses propres forces.

Premiere Partie. Il faut montrer qu'on n'est jamais plus en danger, & qu'on n'a plus de sujet de craindre pour son salut, que lorsqu'on se croit en asûrance, & qu'on apprehende le moins. 1°. Parce que c'est un orgueil manifeste, qui oblige Dieu à retirer son secours particulier, par lequel il nous soûtenoit; & à nous abandonner à nous-mêmes, & à nos propres forces, pour nous faire connoître par une fatale expérience, combien nous sommes foibles; & que le Fils de Dieu nous ayant averti tant de fois de nous tenir sur nos gardes, la sécurité qui nous fait négliger, ou mépriser cet avis, est une présomption criminelle, qui mérite justement l'abandon de Dieu. Ainsi David attribuë lui-même sa chûte funeste à une trop grande sécurité, qui le fit exposer au danger, & qui
Psalm. 7. lui causa ensuite tant de malheurs : *Dixi in abundantiâ meâ, non movebor in aeternum, avertisti faciem tuam, & factus sum conturbatus.* L'exemple de saint Pierre nous doit encore mieux convaincre de cette vérité : on sçait que
Matth. 26. ce fut la trop grande confiance en ses forces, qui lui fit dire ces paroles : *Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* Cette confiance en vint jusqu'à la sécurité, qui lui fit négliger de veiller, comme le Sauveur l'en avoit averti. Or si ce Disciple si chéri de Dieu, destiné pour être le Chef de son Eglise, & le soûtien du Christianisme, est si lourdement tombé, faute de vigilance, & de précaution; jugez s'il n'y a pas à craindre pour les autres, qui sont si éloignez de sa vertu, se croyant comme lui en asûrance, & s'imaginant, par une téméraire présomption, n'avoir rien à craindre. 2°. Parce qu'on n'est jamais plus exposé aux surprises de l'ennemi de nôtre salut, qui veille pendant que nous nous endormons, & qui nous tend des piéges partout, lesquels nous ne pouvons éviter sans une vigilance toute particuliere. Quand est-ce qu'un Général d'armée adroit & vigilant attaque son ennemi plus à son avantage, que lorsqu'il le croit le moins sur ses gardes, & qu'il s'en défie le moins. C'est de la sorte que Baltazar fut surpris. Il étoit dans un festin avec les Grands de son Royaume, & ne songeoit qu'à se divertir, pendant qu'un ennemi puissant & vigilant employoit la force & la ruse pour le surprendre, & le surprit en effet. 3°. Parce que cette sécurité est une négligence & une indolence inexcusable, dans un homme qui doit sçavoir qu'il est toûjours en danger, entouré d'ennemis, & que toutes les créatures ont, pour ainsi dire, conspiré sa perte; de sorte que s'endormant sur le bord d'un précipice,

précipice, il ne doit attribuer qu'à sa témérité, s'il y tombe malheureusement; que ne prenoit-il garde à lui?

Seconde Partie. Que jamais aussi l'on n'est plus en asûrance, que lorsqu'on se défie de soi-même, & qu'on veille de peur d'être surpris. 1°. Parce que la vigilance nous rend circonspects; pour ne rien dire & pour ne rien faire qui puisse blesser nôtre conscience; car autant qu'il est facile & même ordinaire d'être surpris, quand on n'est pas sur ses gardes; autant est-il difficile d'être surpris quand on veille, & qu'on se défie. C'est pourquoi le Fils de Dieu pour nous porter à la vigilance, menace qu'il viendra comme un voleur durant la nuit; & dans un autre endroit il nous asûre, que si un Pere de famille sçavoit à quelle heûre de la nuit le voleur viendroit pour lui ravir son bien, il veilleroit, & mettroit bon ordre, afin qu'il ne pût percer sa maison, ni trouver aucune entrée. 2°. Parce que la vigilance est une preuve manifeste qu'on se défie de ses forces, & qu'on craint de s'exposer au danger, qu'on fuit l'occasion; & qu'on n'a garde de hazarder un combat, où l'on a sujet de craindre d'être vaincu. La vigilance enfin nous fait faire réflexion sur nôtre foiblesse, & prendre nos précautions. 3°. Cette même vigilance nous fait retrancher contre tous les efforts de nos ennemis; implorer l'assistance de ceux qui nous peuvent secourir; & ainsi nôtre crainte & nôtre vigilance nous obligeant à nous prémunir, fait nôtre asûrance & nôtre sécurité.

Rien n'est plus nécessaire à un Chrétien qu'une vigilance continuelle; aussi le Fils de Dieu nous y exhorte-t-il continuellement dans l'Evangile. Mais surquoi devons-nous veiller, & quel est l'objet de cette vigilance? J'en remarque particulierement trois plus généraux, ausquels se rapportent tous les autres. II.

1°. Il faut premierement veiller pour nous défendre des artifices de nôtre cœur, qui étant trompé & séduit lui-même, nous trompe ensuite & nous séduit, en nous faisant prendre le mal pour le bien, & le bien pour le mal; plusieurs vices pour des vertus: comme la vengeance pour une action de courage & de générosité; des vertus purement morales & civiles pour des vertus chrétiennes; & les plus héroïques actions du Christianisme, pour des bassesses d'esprit; & enfin, qui nous fait si souvent prendre le change dans la pratique de nos devoirs, en faisant passer l'estime, qu'on a naturellement de la vertu, pour la vertu même; le sentiment de la grace, pour le consentement à la grace même: de même nous croyons faire pour Dieu, & par un motif surnaturel ce qui n'est qu'un effet de nôtre amour propre, &c. Il est donc nécessaire de veiller attentivement sur tous les mouvemens de nôtre cœur pour ne point être trompé, & perdre le mérite & le fruit de toutes nos actions.

2°. Il faut veiller en second lieu, pour nous garentir des piéges que nous tendent toutes les créatures, & tous les objets qui nous environnent; parce que tout semble, soit par nôtre foiblesse, ou par nôtre corruption, nous être une occasion de peché, & nous porter au mal. Nos amis nous flattent, nos ennemis nous irritent, les objets agréables nous enchantent, ceux qui sont fâcheux nous revoltent; & ainsi comme nous trouvons des piéges par tout, il n'y a que la vigilance chrétienne qui nous en puisse garentir.

3°. Il faut veiller en troisiéme lieu, pour nous défendre de nos ennemis

visibles & invisibles. Quels ennemis n'avons-nous pas à combattre? quelles embuches ne nous dressent-ils point: la chair, cet ennemi domestique; le démon cet ennemi puissant, vigilant, cruel, artificieux; le monde qui nous charme par ses plaisirs, qui nous séduit par ses maximes, & qui nous amuse par ses promesses; il faut veiller sur tout cela. *Pris des Réflexions Chrétiennes du Pere Nepveu, tome 4.*

III. 1°. En quelque état que l'on soit, & quelque condition que l'on embrasse, on ne peut, ni être fidele à Dieu, ni remplir ses devoirs, ni vivre en Chrétien, & ensuite faire son salut sans une exacte vigilance, sur ses pensées, ses paroles, & ses actions.

2°. Plus l'état que nous avons embrassé est dangereux, plus on a besoin de vigilance & d'attention, pour ne point s'engager à des entreprises, des affaires, des intrigues, qui puissent interesser la conscience.

IV. Il y a particulierement trois choses en quoi les hommes ont coûtume d'apporter toute la vigilance possible; & que nous pouvons appliquer à la vigilance chrétienne sur les choses que nous avons le plus d'interêt de défendre & de conserver.

1°. A conserver son bien, sa santé, & sa vie. Nous avons encore plus d'interêt de conserver la grace, qui est tout cela ensemble à l'égard de nôtre ame. Hélas! si nous étions aussi vigilans à la conserver, nous acquererions des richesses infinies, & une vie éternellement heureuse.

2°. A éviter les dangers & les occasions, où nous courons risque de perdre quelqu'une de ces choses.

3°. A nous défendre contre les attaques de nos ennemis.

V. La qualité que l'Evangile louë, & demande dans un serviteur, c'est particulierement la vigilance, que nous devons avoir à cœur au service du grand & souverain Maître. Or cette vigilance consiste en trois choses.

1°. Un serviteur doit veiller sur le bien de son maître, pour ne lui causer aucun tort par sa négligence: nous devons pareillement veiller sur les interêts de ce divin Maître, prendre garde de l'offenser, & empêcher qu'on ne l'offense: ce doit être le premier de nos soins, & le plus essentiel de nos devoirs.

2°. Un serviteur doit être vigilant & attentif au moindre signe de la volonté de son maître pour l'executer ponctuellement; & par ce moyen lui rendre tous les services qu'il a droit d'exiger de lui. C'est ce que tout Chrétien doit à Dieu, d'obéïr à ses loix, & de veiller pour connoître sa volonté, afin de l'accomplir fidelement: car n'est-ce pas pour cela que Dieu l'a appellé à son service?

3°. Un serviteur doit s'étudier à faire de bonne grace, & avec toute la perfection possible, ce que son maître exige de lui, & par ce moyen s'y rendre agréable, & mériter son approbation. Voilà les trois actes d'une vigilance chrétienne au service de Dieu. Veiller sur toutes nos actions, afin de ne le point offenser. A pratiquer les vertus qu'il nous a recommandées; car c'est tout le service qu'il exige de nous. Tâcher de faire nos actions dans toute la perfection dont nous sommes capables.

VI. Comme la garde de nôtre cœur nous est particulierement recommandée

dans l'Ecriture : *Omni custodiâ serva cor tuum.* C'est aussi à quoi un Chrétien *Proverb. 4.* doit appliquer ses soins & sa vigilance ; & cela pour trois raisons.

1°. De crainte que nôtre cœur ne quitte Dieu, en se livrant aux créatures, & en préferant quelque bien créé à son Créateur.

2°. De peur que Dieu ne nous quitte, & ne nous abandonne enfin, lassé de tant d'infidelitez, du refus que nous faisons de ses graces, & de l'abus de tant de bienfaits.

3°. De crainte que les créatures n'enlevent nôtre cœur, ou ne le tiennent captif, par un attachement déréglé & criminel.

VII. Il faut également user de vigilance, pour éviter le mal, & pour faire le bien.

1°. Pour éviter le mal. Car combien d'occasions & de dangers dans la suite de nôtre vie ? combien d'attaques avons-nous à soûtenir ; d'ennemis à combattre ; de tentations, de fâcheuses rencontres, &c.

2°. Pour pratiquer le bien, afin de le faire en temps & lieu ; de l'assortir de toutes les circonstances nécessaires ; de le faire dans la perfection que nous devons, &c.

VIII. On peut aussi prendre pour dessein & pour division, le besoin que nous avons d'une continuelle vigilance ; & en second lieu, quel doit être l'objet de cette vigilance ; c'est-à-dire, à quoi nous devons prendre garde, & surquoi nous devons veiller.

1°. Le besoin & la necessité de cette vigilance se prend de ce que nul état, nulle vertu, nul lieu n'est en assûrance contre les piéges & les attaques de tant d'ennemis que nous avons sur les bras, qui ne nous donnent nulle tréve. Il faut faire réflexion, combien il est facile & même ordinaire d'être surpris dans la sécurité où nous vivons, & dans la négligence de nôtre salut, & de nos obligations les plus pressantes.

2°. Surquoi il faut veiller. Il y a deux choses dans nous qui demandent une vigilance continuelle ; sçavoir, l'intérieur & l'extérieur. L'intérieur comprend nos pensées, nos désirs, nos projets, nos passions, nôtre penchant, & nos inclinations naturelles. Comme on peut pecher en tout cela, on a aussi besoin d'une grande vigilance pour tenir tout cela dans l'ordre, & empêcher le déréglement qui en peut naître. L'extérieur comprend les paroles, les actions, & toutes nos entreprises sur lesquelles il faut veiller pour ne point agir par passion, par caprice, avec précipitation, &c.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres. SAint Augustin, *in Psalm.* 130. sur ces paroles : *Si dedero somnum oculis meis, & palpebris meis dormitationem*, montre les malheurs que cause le sommeil de l'ame, & le bonheur de ceux qui sont vigilans & attentifs à leurs devoirs.

Le même, Sermon 23. *de Verbis Domini*, sur ces paroles : *Dormitaverunt omnes virgines & dormierunt*, exhorte à la vigilance, & à se garder de l'assoupissement.

Le même, *lib.* 50. *homil. homil.* 13. compare la vie présente au sommeil.

Le même, *in Psalm.* 62. parle du sommeil du corps, & du sommeil de l'ame; & montre le bien que fait l'un, & les maux que cause l'autre.

Saint Chrysostome, Homelie sur le chapitre troisiéme de saint Matthieu, montre que nous devons continuellement veiller, & nous tenir sur nos gardes contre les ruses & les surprises du démon.

Le même, Homelie sur le ch. 25. de saint Matthieu, sur ces paroles : *Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes & dormierunt*, montre que non-seulement les pecheurs, mais les justes mêmes se négligent, & tombent dans l'assoupissement, s'ils ne sont excitez & reveillez de temps en temps.

Le même, *Homil.* 1. *in Act. Apostol.* sur ces paroles : *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies*, montre que le Sauveur ne voulut point dire à ses Apôtres précisément le temps que le Saint-Esprit descendroit sur eux, afin qu'ils veillassent toûjours & attendissent sa venuë.

Le même, *in cap.* 1. *Epist.* 1. *ad Thessal.* montre que nous devons toûjours veiller, & être prêts, quand Dieu nous appellera, pour lui rendre compte de nos actions, & combien il est dangereux d'être surpris.

Saint Jérôme, *Epist.*1. *ad Heliodorum* : montre combien la trop grande sécurité est dangereuse, & qu'il faut toûjours veiller, puisque nous sommes en danger de nous perdre.

Saint Gregoire, *Homil.*13. *in cap.* 12. *Luc.* sur ces paroles : *Beati servi illi, quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes* : montre qui sont ceux qui veillent véritablement, & ceux qui passent toute leur vie dans un fatal sommeil.

Le même, *lib.* 1. *Moral. c.*36. montre combien la vigilance est nécessaire.

Saint Bernard a fait un excellent Traité, *de Triplici custodiâ, manus, linguæ, & cordis.*

Le même, *Serm.* 3. *de Vigil. Nativit.* montre qu'une personne pieuse, & soigneuse de son salut, doit toûjours craindre, & être en garde contre ses ennemis invisibles.

Le même, au même lieu, montre de quelle maniere il faut veiller & être sur ses gardes.

Le même, *Serm.* 1. *Dominic.* 1. *post. Octav. Nativ.* montre comme il faut

veiller & attendre la visite du Seigneur.

Le même, *Serm.* 17. *in Cant.* montre combien nous devons être vigilans dans l'affaire de nôtre salut.

Celui qui a traité cette matiere est le Pere Haineuve, dans la quatriéme Partie de ses Méditations, où il employe tous les jours de la derniere semaine après la Pentecôte; à méditer les paraboles que le Sauveur a faites à ses Apôtres, pour leur inspirer cette vigilance. Les Livres spirituels & autres.

Le P. Nepveu, tome 4. de ses Réflexions Chrétiennes, la Réflexion pour le dix-neuviéme jour d'Octobre, est toute entiere sur la vigilance chrétienne.

Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles, a un chapitre sur l'exactitude, & la vigilance à remplir nos devoirs.

Le P. Saint-Jure, livre intitulé: *L'homme Religieux*, ch. 6. sect. 5. parle de la vigilance qu'il faut apporter à garder son cœur contre les mauvaises pensées, & les affections criminelles & dangereuses.

Le P. du Sault, tome 2. de ses Ouvrages, au Traité de la pratique des vertus, selon sainte Therese, parle de la vigilance & de la réflexion sur toutes nos actions.

L'Abbé de la Trappe, tome 1. des devoirs de la Vie Monastique, parle de la vigilance des Supérieurs sur ceux qui sont commis à leur charge.

Le P. Cheminais, tome 3. de la seconde édition, dans le Sermon de Jesus-Christ conduit dans le désert pour être tenté, montre que la priere & la vigilance, sont les deux moyens de vaincre les tentations. Les Prédicateurs recens.

Le P. Duneau, Sermon pour le quatriéme Mercredy de Carême. Dans la seconde Partie, montre qu'il faut veiller sur la garde de nôtre cœur, pour empêcher les soüillures de nôtre ame.

M. Joly, tome 2. de ses Prônes, sur le premier Dimanche d'après Pâque, montre que la vigilance est nécessaire pour conserver la grace.

Le même, dans le Prône, pour le cinquiéme Dimanche d'après les Rois, sur ces paroles de l'Evangile: *Cum dormirent homines, venit inimicus, &c.* parle du sommeil de l'ame.

Dans les Essais de Sermons pour le 19e. Dimanche après la Pentecôte, sur la fin de la seconde Partie, il est parlé de la vigilance chrétienne.

Dans le Dictionnaire Moral, tome 3. au Discours sur la clôture du Jubilé, il est traité de la vigilance, tant sur nous-mêmes, que sur ce qui est autour de nous.

Dans le même Dictionnaire, tome 4. Réflexions Morales sur la mort, montre qu'il y a peu de gens qui veillent, & qui se préparent par une vigilance assiduë à ce dernier passage.

Labatha. *Titul. Vigilantia*, a plusieurs propositions sur ce sujet, pour lesquels il fournit plusieurs matériaux. Ceux qui ont fait des recueils sur cette matiere.

Berchorius. *Titul. Vigilare & vigilantia.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Qui mane vigilant ad me, invenient me. Proverb. 8.

Omni custodiâ serva cor tuum. Proverb. 4.

Vigilate & orate, ut non intretis in tentationem. Matth. 26.

Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus venturus sit. Idem 24.

Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam. Matth. 24.

Si sciret Dominus quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, & non sineret perfodi domum suam. Ibidem.

Non potuisti unâ horâ vigilare mecum. Idem, c. 26.

Vigilate ergo, ne cum venerit (Dominus) inveniat vos dormientes. Marc. 13.

Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes. Luc 12.

Vigilate omni tempore orantes. Luc. 21.

Sint lumbi vestri præcincti, & lucernæ ardentes in manibus vestris, & vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis. Luc. 12.

Exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se propter quod vigilate. Act. 20.

Vigilate, state in fide. 1. ad Corinth. 16.

Tu vero vigila, in omnibus labora, ministerium tuum imple. 2. ad Timoth. 4.

Sobrii estote & vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. Petri, c. 5.

Esto vigilans. Apocal. 3.

Si non vigilaveris veniam ad te tanquam fur, nescies quâ horâ veniam ad te. Ibidem.

Hora est jam nos de somno surgere. Ad Roman. 13.

Igitur non dormiamus sicut & cæteri, sed vigilemus, & sobrii simus 1. ad Thessal. 5.

Custodi temetipsum, & animam tuam sollicitè. Deuteron. 4.

Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront.

Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de vôtre cœur.

Veillez & priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation.

Veillez donc, parce que vous ne sçavez pas à quelle heure vôtre Seigneur doit venir.

Veillez, parce que vous ne sçavez, ni l'heure, ni le jour.

Si le Pere de famille étoit averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il est sans doute qu'il veilleroit, & qu'il ne laisseroit pas percer sa maison.

Quoy ? vous n'avez pû veiller une heure avec moy ?

Veillez donc, de peur que le maître venant, il ne vous trouve endormis.

Bienheureux ceux que le maître à son arrivée trouvera veillans.

Veillez donc, en priant toûjours.

Que vos reins soient ceints, & ayez toûjours des lampes ardentes en vos mains, & soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des nôces.

Il s'élevera des hommes, qui publieront des doctrines corrompuës, afin d'attirer des Disciples après eux ; c'est pourquoi veillez & soyez sur vos gardes.

Veillez, & soyez fermes dans la foy.

Pour vous, veillez continuellement, souffrez constamment tous les travaux, remplissez tous les emplois de vôtre ministere.

Soyez sobres & veillez ; car le démon vôtre ennemi, tourne autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.

Soyez vigilans.

Si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron, & vous ne sçaurez à quelle heure je viendrai.

L'heure est déja venuë de nous réveiller de nôtre assoupissement.

Ne dormons pas comme les autres ; mais veillons, & soyons sobres.

Conservez-vous donc vous-même, & gardez vôtre ame, avec un grand soin.

Exemples, Figures, & Paraboles de l'Ancien & du Nouveau Testament sur ce sujet.

POUR nous exciter à la vigilance, & à nous précautionner contre les malheurs que cause l'assoupissement où sont la plûpart des hommes pour les choses de leur salut, le Fils de Dieu nous met lui-même devant les yeux l'exemple de ceux qui furent surpris au temps du déluge ; parce que ne pensant à rien moins, qu'au prochain malheur dont ils étoient menacez, & s'imaginant être en sûreté, ils mangeoient & beuvoient, se divertissoient, faisoient des alliances, jusqu'au jour que Noé entra dans l'Arche ; & alors le déluge survenant, ils périrent tous. Le Sauveur nous avertit qu'il en sera de même, lorsqu'il viendra, soit à la fin du monde, soit à la fin de la vie de chacun des hommes en particulier ; & que faute de veiller & d'être sur ses gardes, il surprendra les uns dans leurs plaisirs & leurs divertissemens, les autres dans leurs affaires & leurs négociations ; ceux-cy dans le luxe & dans la mollesse ; & ceux-là dans leurs intrigues, & dans leurs projets ambitieux : au lieu que s'ils eussent veillé & attendu avec confiance la venuë de ce Juge, il les auroit fait joüir du repos éternel, qu'il promet à ceux qui auront veillé.

L'assoupissement de ceux qui furent surpris au tems du déluge.

Dans tous les exemples que l'Ecriture nous propose d'une vigilance assiduë, il n'y en a point de plus marquée que celle de Jacob au service de son oncle Laban. Ce saint Patriarche accoûtumé au travail, se comporta avec tant de fidelité, de vigilance, & d'assiduité, qu'il rendit des services tres-considérables à Laban, lequel d'un côté les recevoit avec joye ; mais de l'autre côté il ne pouvoit souffrir sans confusion, que son neveu le servît gratuitement. C'est pourquoi il le vint trouver, pour lui dire qu'il n'étoit pas juste, que parce qu'il étoit son néveu, il le servît sans recompense ; & lui demanda ce qu'il souhaitoit de lui. Exemple, qui nous apprend deux choses ; la premiere, la vigilance, que tous les Chrétiens, mais particulierement ceux qui sont consacrez à Dieu, doivent apporter au service de ce souverain Maître. La seconde, que le Maître qu'ils servent avec soin, & avec cette vigilante application, ne laissera pas leurs services sans recompense : *Beatus servus quem Dominus invenerit vigilantem, amen dico vobis super omnia bona sua constituet eum.* *Matth. 24.*

La vigilance du Patriarche Jacob.

Nous lisons dans l'Ecriture les chûtes de plusieurs personnes distinguées, les unes par le rang où elles étoient élevez; les autres par leur vertu & leur sainteté ; & les autres enfin par leurs emplois : lesquelles faute de vigilance dans leurs devoirs, de réflexion sur leur foiblesse, d'attention sur leurs actions, & de précaution dans les dangers où ils se sont exposées, sont misérablement peries, ou tombées dans les malheurs, d'où elles ne se fussent jamais relevées sans la miséricorde du Seigneur. David, Salomon, Judas, & le Prince des Apôtres même en sont des exemples assez connus.

Ceux qui sont tombez dans des pechez énormes faute de vigilance.

Outre les exemples que Dieu a donnez aux hommes du besoin qu'ils ont de vigilance, il a encore déclaré par des figures sensibles, combien cette vigilance devoit être exacte, & avec quelle diligence il veut qu'on veille, & sur soi-même, & hors de soy. Ces figures dans l'Ancienne Loy, sont ces Chérubins, dont parle le Prophete Ezechiel, lesquels étoient tous remplis d'yeux, *Ezech. c. 10.*

Quelques figures de la vigilance prises de l'Ecriture.

pour nous marquer que nous devons être tout yeux, afin de veiller au dedans sur nos pensées & sur nos désirs ; sur nos passions & nos inclinations naturelles; au dehors sur nos sens & sur leurs objets, sur nos actions, & sur les occasions qui se présentent ; afin de ne manquer à rien, & de ne nous permettre rien qui puisse blesser nôtre conscience, ni contre la fidelité que nous devons au maître que nous servons. Saint Jean dans l'Apocalypse, dit quelque chose de semblable des quatre animaux qu'il vit autour du trône de Dieu, lesquels étoient aussi remplis d'yeux, pour voir devant, derriere, & de tous côtez, sans que rien pût échapper à leurs vûës : ce qui signifie, selon l'interpretation des Saints Peres, que les personnes qui veulent être fideles à Dieu, & qui s'efforcent de lui plaire, doivent veiller continuellement, & prendre garde à tour.

Apocal. 4.

La parabole des Vierges folles.

Le Fils de Dieu a voulu rendre cette vérité encore plus sensible par plusieurs paraboles, dont la principale est celle des Vierges folles, qui voyant que l'Epoux tardoit à venir, s'alloupirent d'abord, & puis s'endormirent : de sorte que l'Epoux arrivant brusquement, & les surprenant dans leur assoupissement, elles ne trouverent plus d'huile dans leurs lampes, sans quoi on ne pouvoit entrer aux nôces. Ce fut en vain qu'elles en demanderent aux Vierges sages, qui n'en avoient pas assez pour leur en donner : elles furent donc obligées d'en aller acheter chez les marchands. Pendant ce temps-là l'Epoux entre, elles retournent avec empressement ; mais devenuës diligentes trop tard, elles trouvent la porte fermée ; on refuse de la leur ouvrir, & elles entendent ces terribles paroles, qui renferment la sentence de leur reprobation : *Nescio vos.* Je ne vous connois point. Cela nous exprime naïvement l'assoupissement étrange dans lequel vivent la plûpart des Chrétiens sur l'affaire de leur salut, qui négligeant d'entretenir de l'huile dans leurs lampes ; c'est-à-dire, la charité dans leurs cœurs par l'exercice des bonnes œuvres, sont surpris de la mort, & parlà tombent souvent dans une funeste reprobation.

Autre parabole d'un maître qui veut éprouver ses serviteurs.

Le Sauveur pour nous imprimer cette même vérité si importante, se sert encore de la comparaison d'un maître, qui voulant éprouver la fidelité de ses serviteurs, & leur vigilance, feint d'aller faire un grand voyage, puis retourne tout à coup sur ses pas, & vient surprendre ses serviteurs, qui croyant leur maître fort loin, s'abandonnent à toutes sortes de désordres & de débauches, dans lesquels étant surpris, ils sont sévérement punis. Ainsi une florissante jeunesse, une bonne santé, faisant croire à plusieurs que la venuë du Seigneur est encore éloignée, ils s'abandonnent à une vie licentieuse, au milieu de laquelle, malgré leur jeunesse, surquoi ils faisoient tant de fond, ils sont enlevez par une mort imprévûë.

Parabole du Pere de famille, qui veille de crainte des voleurs.

Il y a encore une parabole dans l'Evangile, qui tend à même fin, c'est celle du Pere de famille qui veille, de peur que les voleurs ne percent sa maison, & que le Fils de Dieu exprime en ces termes : *Si le Pere de famille sçavoit à quelle heure le voleur doit venir, il veilleroit sans doute, & ne laisseroit pas percer sa maison : c'est pourquoi tenez-vous prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.*

Matth. 24.

Applications

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Omni custodiâ serva cor tuum, quoniam ex ipso vita procedit. Proverb. 4. Gardez vôtre cœur avec tout le soin qui vous est possible ; c'est-à-dire, que tout le soin que nous employons à conserver les choses qui nous sont les plus précieuses, nous le devons employer à conserver nôtre cœur, afin d'empêcher les soüillures de nôtre ame. On conserve son bien le plus qu'on peut ; sa santé, sa vie, son honneur, sa réputation, ses amis, son credit, & généralement tout ce qui est de nos interêts, & d'où dépend le contentement de nôtre personne ; & par conséquent tout le soin que nous employons à toutes ces choses, nous devons l'employer à la conservation de nôtre cœur. La raison qu'en apporte le Sage, c'est parce que la vie en procede : *Quoniam ex ipso vita procedit* ; comme s'il disoit : Tout ainsi que la vie naturelle dépend de la bonne constitution du cœur, qui est le premier vivant, & le dernier mourant ; de même la vie spirituelle en dépend, rien n'étant capable de donner la mort à nôtre ame sans le consentement de la volonté ; & pour parler populairement, sans le consentement du cœur : Ce qui a fait dire a saint Bernard, si vous vous gardez de vos ennemis, parce qu'ils peuvent vous nuire ; gardez bien vôtre cœur, avec plus de soin, & observez avec plus de vigilance tous ses mouvemens, parce que c'est lui seul qui peut vous prendre : tout le reste sans lui est impuissant.

Il faut particulierement veiller à la garde de nôtre cœur.

S. Bernard. Serm. 13. *in Psalm.* 90.

Cum dormirent homines, venit inimicus, & superseminavit zizania in medio tritici. Tandis qu'ils dormoient, l'ennemi du Pere de famille est venu, qui a semé de l'ivraïe au milieu du bon grain. C'est une réflexion que font tous les Peres, que le démon prend le temps du sommeil & de l'assoupissement des hommes ; c'est-à-dire, lorsqu'ils ne sont point sur leurs gardes, & qu'ils ne veillent pas sur leur conduite, pour répandre dans leurs ames mille différens pechez qu'il leur inspire ; la négligence, l'oisiveté, l'indolence où il les voit pour les choses du salut, & le défaut de vigilance sur ce point, est ce temps de sommeil que l'ennemi commun des hommes attend & observe avec soin, pour étouffer en eux les sentimens de Religion, la crainte de Dieu, & le désir de la vertu, par une confusion de mauvaises pensées, de désirs criminels, & de desseins pernicieux, dont il les remplit ; ce qui s'appelle au langage de l'Ecriture, semer l'ivraïe pardessus le bon grain : ce qui est inévitable, à moins d'une continuelle vigilance sur soy-même.

Matth. 13.

Esto vigilans. Apocal. 3. Veillez sur vous ; c'est-à-dire, sondez bien vôtre cœur, examinez-en les vrayes dispositions ; éprouvez sa fidelité, craignez sa malice, défiez-vous de sa légéreté, reprimez ses saillies, fixez son inconstance : *Esto vigilans.* Combien de fois vous a-t-il trompé ce cœur fourbe ? combien de fois vous a-t-il échappé ce cœur changeant ? Semblable à l'ombre qui fuït, il n'est presque jamais demeuré dans un même état. Tout doit vous y être suspect ; car surquoi pourriez-vous vous assûrer ? Seroit-ce sur vôtre état passé ? J'en atteste vos consciences. Vous aviez commencé à marcher dans les voyes du Seigneur, & peu de temps après vous avez repris celles du monde : on vous croyoit ferme dans vos bonnes résolutions, & elles se sont évanoüies :

Il faut veiller particulierement sur son cœur.

on étoit édifié de vôtre pieté, & par la vie que vous menez, vous êtes à vos freres une pierre de scandale. Veillez donc sur vous, examinez vôtre conduite, prenez garde à vos actions, & sur tout veillez sur vôtre cœur, qui étant déréglé, met le déréglement partout.

Il faut veiller, de craindre d'être surpris par le Fils de Dieu même, qui nous avertit qu'il viendra, lorsque nous y penserons le moins.

Si sciret pater familias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, & non sineret perfodi domum suam. Matth. 24. Il semble que le Fils de Dieu, par ces paroles nous veüille reprocher, que les hommes du monde sont plus vigilans pour garder leur or & leurs richesses, que nous ne le sommes pour conserver la grace, les vertus, & les biens de l'ame, qui nous peuvent rendre éternellement heureux. Ces gens avares & passionnez pour les biens de la terre, veillent pour empêcher que les voleurs ne les leur enlevent; & nous, lorsque nous sommes asûrez que le Fils de Dieu doit venir, nous ne pouvons veiller pour l'attendre, afin de n'être pas surpris lorsqu'il paroîtra, & qu'il nous fera paroître en sa présence, pour rendre compte des vertus que nous aurons exercées, & des trésors que nous aurons amassez pour le Ciel; ou c'est comme si lui-même nous disoit: Pourquoi un Pere de famille étant averti que les voleurs veulent le surprendre, veille-t-il pour se défendre de leurs efforts? Et que vous étant aussi avertis par moi-même que je dois venir, vous ne veillez pas afin que je ne puisse vous surprendre? Ce sommeil alors sera mortel, & tous ceux qui seront dans l'assoupissement, tomberont dans une étrange confusion, ne trouvant rien dans leurs mains, pour avoir négligé de travailler & d'amasser des mérites.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Male homo vigilat, quando eum secularium negotiorum æstus inquietat. Gregor. lib. 23. Moral.

Vigilat qui ad aspectum veri luminis, mentis oculos apertos tenet: vigilat, qui servat operando quod credit: vigilat, qui à se torporis & negligentiæ tenebras repellit. Idem, homil. 13. in Evangel.

Sit mens vigilans, sit undique suspecta, sit ubique sollicita, ut insidiantis laqueos possit præcavere. Idem, l. 6. Epist. Epist. 33.

Qui super rem creditam vigilat, hostis insidias declinat. Idem, l. 6. Epist. Epist. 33.

Qui in juventute ad vias vitæ non evigilat, saltem in senectute resipiscat. Idem, homil. 13 in Evang.

Magnâ nobis opus est vigilantiâ, quoniam continuum nobis est bellum, & induciæ nullæ. Chrysost. homil. in Genes.

UN homme qui s'occupe avec trop de passion aux affaires séculieres, ne veille gueres sur soy.

Celui-là veille qui regarde des yeux de l'esprit la véritable lumiére; celui-là veille qui régle ses actions sur sa croyance; celui-là veille qui éloigne de soy les ténébres de la tiedeur & de la négligence.

Que vôtre esprit soit attentif, que tout lui soit suspect; qu'il soit dans une continuelle inquiétude, pour éviter les piéges qu'on peut lui dresser.

Celui qui garde avec soin ce qu'on lui a confié, se garentit aisément des embuches de son ennemi.

Que celui qui n'a point veillé sur sa conduite pendant qu'il étoit jeune, y veille, & se reconnoisse au moins dans sa vieillesse.

Nous avons besoin d'une extrême vigilance, puisque nous avons une guerre continuelle à soûtenir, & que nous n'avons nulle tréve à espérer.

Peccatum eâ naturâ est ut facile hominem, obsideat, atque undique stet, nempe à fronte & à tergo, ut sic nos dejiciat. Idem, homil. in 1. ad Corinth.

Non enim, non inquam datur gratia nisi vigilanti. Idem, homil. 1. in Act. Apost.

Si vis esse securus, vigila, pone seram januæ tuæ, id est legem divini timoris ori tuo, ut dicas cum Propheta, dixi, custodiam vias meas, ut non delinquam in linguâ meâ. Idem, homil. 51. in c. 24. Matth.

Nemo nostrûm obdormiscat, nemo sit ad excolendam virtutem segnis; hoc planè est quod sacræ litteræ vocant somnum. Idem, in cap. 1. Epist. 1. ad Thessal.

Nunquid non scitis quod quæ possidemus in tuto esse non possunt, nobis gravi sopore depressis, ut quæ pervia sunt, & exposita insidiantibus. Idem, ibidem.

Si dormiamus, nihil nos magnopere juverit aliorum vigilantia. Idem, ibidem.

Somnus animæ est oblivisci Deum suum; quacumque anima oblita fuerit Deum suum, dormivit. August. in Psalm. 62.

Malus est somnus animæ. Idem, ibidem.

Hostis vigilat, & dormis tu? Idem.

Dormientibus nobis, & pigrè agentibus dormire dicitur Deus; suis nos vigiliis & inspectione indignos judicans. Basilius, in Psalm. 29.

Vigilemus super opera nostra, ne vel omittamus quod præceptum est, vel quod prohibitum committamus. Bernard.

Vigilare & auscultare, vereri omnia, & omnia observare timentis est: negligentia pigra dormitat. Idem.

Si tot tentationibus plena est vita nostra, ut non immeritò tota ipsa tentatio debeat appellari, pervigili circumspectione opus est oratione, ne inducamur in eam. Idem, Serm. 5. in Psalm. Qui habitat, &c.

Sic te in omni facto & cogitatu deberes tenere, quasi hodie esses moriturus. Liber de Imitat. l. 1. cap. 23.

Somno, torpor negligentiæ designatur, sicut ab eodem Paulo dicitur: hora est jam nos de somno surgere. Gregor. l. 5. Moral. cap. 21.

La nature du peché, est de tenir l'homme comme assiegé, & de l'environner de toutes parts, à droit & à gauche, avec tant d'opiniâtreté, qu'il s'en rend facilement le maître.

La grace n'est accordée qu'à celui qui se tient sur ses gardes.

Voulez-vous être en sûreté, veillez, mettez une serrure à vôtre porte; c'est-à-dire, la crainte de la loy de Dieu sur vôtre bouche, pour pouvoir dire avec le Prophete: J'observerai toutes mes voyes, afin de ne pecher point en paroles.

Que nul de nous ne s'assoupisse, ni ne soit négligent à pratiquer la vertu; c'est cet assoupissement & cette négligence que l'Ecriture appelle un véritable sommeil.

Ne sçavez-vous pas que tout ce que nous possedons ne peut être en sûreté, & est à la merci de ceux qui nous dressent des embuches, tandis que nous sommes accablez d'un profond sommeil.

Si nous nous laissons aller au sommeil, nous tirerons peu de secours de la vigilance des autres.

Le sommeil de l'ame, c'est d'oublier son Dieu; une ame a dormi pendant tout le temps qu'elle a oublié son Dieu.

Le sommeil de l'ame est dangereux.

L'ennemi veille, & vous dormez.

Lorsque nous dormons, & que nous nous comportons avec nonchalance, on dit que Dieu dort à nôtre égard, nous jugeant indignes de ses veilles & de son attention.

Veillons sur toutes nos actions, de peur ou d'omettre celles qu'on nous commande, ou de faire celles qu'on nous défend.

Veiller, être attentif, se défier de tout, examiner tout; voilà à quoi l'on reconnoît celui qui craint Dieu: le paresseux s'endort facilement.

Si nôtre vie est exposée à tant de tentations, qu'on peut dire qu'elle est une continuelle tentation, ne devons-nous pas veiller & prier sans cesse pour n'y pas succomber?

Vous devriez être attentif à vos pensées & à vos paroles, comme si c'étoit aujourd'hui le dernier jour de vôtre vie.

La tiédeur & la négligence sont désignées par le sommeil: l'Apôtre dit; il est temps de nous éveiller & de nous lever.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Ce que c'est que vigilance, & sa définition.

LA vigilance en général, qui, selon saint Thomas, est la même chose que la sollicitude, appartient à la prudence, & se peut définir : Un soin empressé & diligent des choses qui sont à faire de nôtre part ; soit pour éviter quelque mal qui nous menace, soit pour procurer quelque bien à nous & aux autres. Ainsi la vigilance chrétienne, qui est la seule que nous considérons icy, est une attention actuelle, & une application diligente & empressée à éviter tout ce qui nous peut porter au mal, & à faire le bien qui nous peut procurer un bonheur éternel. Or quoique la vigilance vienne ordinairement d'une grande vivacité d'esprit, & d'un désir ardent d'obtenir ce que l'on prétend, elle peut être élevée, & devenir une vertu chrétienne, lorsqu'on lui donne pour objet, la fuite du peché, & la poursuite d'un bien surnaturel.

A quels vices la vigilance est opposée, par défaut & par excès.

Pour mieux concevoir la nature de la vigilance, & l'importance d'acquérir cette vertu, sans laquelle on ne peut conserver long-temps la grace, ni remplir les devoirs d'un Chrétien ; il faut remarquer que cette vigilance, d'un côté est opposée au sommeil de l'ame ; c'est-à-dire, à la négligence, à l'indolence, & à l'indifférence qu'on a pour le bien, & indirectement à l'ennui, au dégoût que l'on ressent dans la pratique de la vertu, & pour tout ce qui regarde le salut, & le service de Dieu. D'un autre côté, cette même vigilance est opposée à la sécurité, qui nous fait demeurer en repos, sans inquiétude sur l'avenir, comme si on étoit sûr de réüssir, sans nous mettre davantage en peine.

La vigilance doit être sans trouble & sans inquiétude. Luc. 10.

De plus, il faut prendre garde que sous prétexte de vigilance dans les choses dont nous devons nous acquitter, la diligence & le soin qu'on y apporte, ne dégénere point en inquiétude & en trouble, pour se donner trop de mouvement ; car c'est ce qui arrive ordinairement, & ce que le Sauveur blâma en sainte Marthe, quoique ce fût pour une sainte action : *Martha, Martha sollicita es, & turbaris erga plurima.*

Il n'y a rien que le Fils de Dieu ait davantage recommandé aux hommes que la vigilance.

Quand il n'y auroit point d'autre raison pour nous persuader la vigilance, c'est assez de sçavoir que le Fils de Dieu, qui est la Sagesse incarnée, nous l'a recommandée si expressément, pour en faire toute nôtre étude, & nous y appliquer avec tout le soin imaginable. Car comme toutes les raisons n'ont de force pour persuader, qu'autant qu'elles convainquent l'entendement, & émeuvent la volonté, il n'y a rien de plus propre pour convaincre nôtre esprit, que l'autorité de cette premiere raison, qui est la régle de toutes les autres, & que nous sommes obligez de croire même contre nos sentimens particuliers, parce qu'il n'y a rien de vrai & de faux, que ce qui est vrai ou faux à son jugement. Or il est constant qu'il n'y a rien que le Sauveur nous ait plus souvent, & plus expressément recommandé, & même exprimé sa volonté, en plus de manieres différentes par des exemples, des paraboles, & par des discours entiers sur ce sujet, comme étant de la derniere importance.

La sagesse & la prudence n'étant autre chose qu'une industrie naturelle, ou surnaturelle, qui nous fait prendre les moyens les plus sûrs, les plus faciles, & les plus courts, pour arriver au plûtôt à la fin qu'on prétend ; quoi qu'on puisse dire des autres vertus, il est évident que la vigilance est le moyen le plus court & le plus assûré, pour nous conduire à nôtre fin & à nôtre perfection ; parce que c'est elle qui met en exercice toutes les autres vertus ; qui nous défend & nous préserve de leurs vices contraires ; qui nous fait persévérer dans le bien, & nous fait tenir prêts à toute heure pour mourir, comme si c'étoit la derniere de nôtre vie.

La vigilance chrétienne est une marque certaine de sagesse & de prudence.

Ce n'est pas assez d'avoir de bonnes habitudes, ni de faire de généreuses résolutions de faire le bien ; il en faut venir aux effets, & dans les occasions qui se présentent tous les jours, par l'ordre de la Providence. Or c'est la vigilance qui nous fait prendre garde à ces occasions, pour ne les pas laisser échapper, & pour n'en laisser passer aucune, où la vertu propre de l'action ne s'exerce selon la lumiére & la grace que nous en avons, & qui nous y porte. Outre que ce n'est pas le tout de produire des actes de vertu, il faut de plus éviter les vices contraires. Or c'est à la vigilance de prendre garde à tout, & particulierement au vice dominant, qui corrompt & détruit tout ce qu'il y a de bon en nous, & qui est d'ordinaire la source de tous les pechez que nous commettons.

La vigilance est nécessaire pour ne pas perdre les occasions de faire le bien.

On ne gagne rien de pratiquer la vertu, & de faire le bien, si l'on ne le fait constamment & jusqu'à la fin ; & si l'on est aussi fervent à la derniere heure du jour, qu'à la premiere. Or c'est la vigilance qui cause cette ferveur ; car c'est elle qui ne se laisse jamais surprendre de l'ennemi, qui peut-être ne nous rend pas plus vertueux à une heure, qu'à une autre ; mais en tout ce qui se présente, elle nous y applique avec une telle ferveur & une telle constance, que si on change d'action, on ne change point de vertu, que pour en exercer une autre : & ainsi à quelque heure, & à quelque action que la mort puisse arriver, la vigilance empêche qu'elle ne nous surprenne, puisqu'elle fait qu'on se tient toûjours prêt.

C'est la vigilance qui nous fait persévérer dans le bien.

Rien ne nous fait acquerir plus de mérites que la vigilance sur tous nos mouvemens intérieurs, & sur toutes nos actions extérieures ; la raison est, qu'elle éloigne ce qui a coûtume de rendre la plus grande partie de nos actions inutiles pour le Ciel ; sçavoir, la négligence, ou le peu de soin de les bien faire, & l'inadvertance qui accompagne toûjours ce qui se fait par coûtume, ou par habitude : du moins en agissant par mégarde, nous perdons beaucoup de mérites dans le bien même que nous faisons, & nous commettons beaucoup de mal, que nous ne commettrions pas, si nous y prenions garde de plus près. C'est pourquoi il n'y a rien qui nous fasse faire des progrès plus considérables dans la vertu & dans la perfection, à laquelle tout Chrétien est obligé d'aspirer, que cette vigilance actuelle, qui nous fait toûjours tenir les yeux ouverts sur nous, & sur nos ennemis. Sur nous, afin de ne rien faire qui ne soit dans la perfection ; & sur nos ennemis, de peur de leur laisser faire ce qu'ils ne doivent pas.

La vigilance sur toutes nos actions est une source de mérites.

Si un serviteur est obligé d'être vigilant pour le service de son maître, un pere de famille n'y est pas moins obligé pour le bien de sa maison & de ses

Surquoi est fondée l'o-

bligation que nous avons de veiller.

domestiques. Ainsi l'on peut dire que si la vigilance nous est nécessaire en qualité de serviteurs de Dieu, sans quoi il n'est pas possible de satisfaire à toutes nos obligations, elle ne l'est pas moins en qualité de maîtres & de peres de familles qui avons des domestiques à gouverner; car si vous êtes dans quelque magistrature, ou dans quelque charge que ce soit, vous ne pouvez douter que vous ne soyez obligé de veiller sur ceux qui sont sous vôtre conduite. Mais sçachez que quoique vous ne soyez pas une personne publique, vous n'êtes pas exempt de charge; parce que vous devez avoir soin de régler vos sens, les mouvemens de vôtre cœur, les passions de vôtre appetit, les affections de vôtre volonté, les pensées de vôtre esprit, & les heures de vôtre temps. Voilà vôtre famille, voilà vos domestiques, que vous n'êtes pas moins obligé de conserver, que l'est un pere de conserver ses enfans, & veiller sur ses domestiques.

Nous devons particulierement veiller sur les actes de nôtre volonté.

De toutes les facultez, tant de nôtre corps, que de nôtre ame, il n'en est point qui puisse garder avec plus de sûreté nôtre cœur, que la volonté; à cause qu'elle seule, par sa résistance & par un simple désaveu, peut empêcher que rien ne l'offense, quand même toutes les avenuës seroient gagnées ou forcées; je veux dire que si les yeux par mégarde laissoient entrer quelque objet dangereux, ou que l'imagination se laissât remplir de représentations deshonnêtes, ou l'entendement de pensées mauvaises, ou la mémoire de quelque souvenir importun; pourvû que la volonté demeure ferme à refuser son consentement, le cœur n'en souffrira point d'atteinte. Elle seule peut étouffer tous ces monstres, en disant seulement je ne le veux pas. Elle ne peut être violentée ni forcée, parce qu'elle est libre; ni surprise, parce que la volonté lui sert de flambeau. Mais si une fois elle permet quelque mauvais désir, quelque résolution criminelle, alors la place est renduë, & ne se peut plus défendre.

Avoir de la sagesse & de la prudence, c'est avoir de la vigilance.

La vraye sagesse n'est que dans la vigilance, parce que la vraye sagesse n'est que dans les moyens d'arriver à la fin, & que la vigilance en est le meilleur moyen; ainsi dans toutes nos actions, si nous voulons agir prudemment & passer pour sages, il faut apporter cette vigilance, qui ne fait rien qu'en vûë de la fin derniere, & qui n'estime les choses qu'en vûë de cette fin.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

IL faut bien que la vigilance soit d'une extrême importance dans la vie chrétienne, puisqu'il n'y a rien de plus souvent repeté dans l'Evangile, ni à quoi le Fils de Dieu nous ait plus fortement exhorté. Mais hélas! que la négligence & la lâcheté de la plûpart des Chrétiens, dans l'exercice des bonnes œuvres, & dans la pratique des vertus propres de leur état, l'assoupissement profond où ils sont à l'égard des choses qui regardent leur salut; l'embarras de mille affaires vaines & frivoles, dont ils sont continuellement occupez, est un grand obstacle à cette vigilance si nécessaire à un Chrétien, & à laquelle le Sauveur nous exhorte avec tant de force. La voix qui devroit fraper vivement & nos oreilles & nos cœurs, n'est point capable de reveiller tant de lâches Chrétiens, de ce sommeil lethargique où ils sont, & dont ils ne se reveilleront que quand il ne sera plus temps d'y remédier. *Livre intitulé: La maniere de se préparer à la mort, par le P. Nepveu.*

La négligence ou plûtôt l'assoupissement des hommes est extrême, quoiqu'il n'y ait rien que le Sauveur recommande davantage que la vigilance.

S'il est évident, par le témoignage de la vérité même, que nous ne sçavons point quand la mort viendra, il n'est pas moins certain & moins évident, qu'elle viendra lorsque nous y penserons le moins, & qu'elle nous surprendra infailliblement; puisque cette seconde vérité est également établie sur l'autorité du Fils de Dieu. En effet, il n'y a guere de vérité plus souvent repetée dans l'Evangile, plus clairement marquée, plus fortement prouvée, que cette surprise de la mort pour tous les hommes: ensorte qu'on peut dire qu'elle est en quelque maniere un article de foy. Mais la conclusion qu'on tire de cette verité, est celle qu'en tire le Sauveur lui-même: Veillez donc, car vous ne sçavez à quelle heure le Seigneur doit venir. Il nous assûre qu'il viendra comme un voleur, qui met toute son industrie à surprendre ceux qu'il veut voler, & qui ne vient pas en plein jour, lorsqu'il croit que les hommes sont sur leurs gardes; mais sur la minuit, lorsqu'il se persuade qu'ils sont plus profondément endormis. *Le même.*

La surprise de la mort nous oblige à veiller, & à nous tenir sur nos gardes.

Il faut veiller pour se défendre des artifices de nôtre cœur, qui trompé lui-même, tâche de nous tromper. Delà vient que nous prenons la timidité naturelle pour une véritable crainte de Dieu; l'horreur des suites du peché, pour l'horreur du peché même, le sentiment de la grace pour le consentement à la grace; les velleïtez pour des volontez, des désirs de conversion pour une vraye conversion.. Qui nous peut mettre à couvert de tous ces artifices de la passion ingénieuse à nous tromper, sinon une vigilance continuelle sur tous les mouvemens de nôtre cœur? Mais si ce cœur, au lieu de seconder la vigilance de nôtre raison, est d'intelligence avec nôtre passion pour nous trahir, que devons-nous attendre de lui? Mon Dieu, veillez donc vous-même sur nous, & pour nous. *Le même, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La vigilance chrétienne est nécessaire contre les artifices de nôtre cœur.

Nos ennemis visibles & invisibles nous obligent à veiller continuellement.

Il faut veiller pour nous défendre des attaques de nos ennemis visibles & invisibles. Quels ennemis n'avons-nous pas à combattre ? quels embuches ne nous dressent-ils pas ? La chair, cet ennemi domestique, d'autant plus à craindre que nous le craignons le moins, que nous l'aimons, que nous le flattons; quelles playes ne nous fait-elle pas tous les jours, si nous ne sommes sur nos gardes ? D'intelligence avec nos ennemis, elle leur donne entrée dans nôtre cœur par les portes de nos sens qu'elle leur ouvre, si par une vigilance continuelle nous ne l'empêchons. Le monde qui nous charme par ses plaisirs, qui nous séduit par ses maximes, qui nous amuse par ses promesses, & nous conduit par un chemin agréable au précipice. Enfin le démon, cet ennemi puissant, vigilant, cruel, artificieux, qui nous dresse mille piéges ; devons-nous être moins vigilans pour nôtre salut, qu'il ne l'est pour nôtre damnation. D'où vient que nous sommes dans une tranquillité, ou plûtôt dans une stupidité pitoyable, lorsqu'il s'agit de nous sauver, pendant que le démon est dans un mouvement continuel, lorsqu'il s'agit de nous perdre ? *Le même.*

Il faut être vigilant & attentif à écouter la voix de Dieu, qui nous parle par les créatures.

Soyez attentifs & vigilans à deux choses en même temps, aux créatures qui frappent vos sens au dehors, & à Dieu qui vous parle, & qui agit au fond de vôtre cœur. Imaginez-vous que vous êtes comme des gens à qui on explique un livre écrit dans une langue qu'ils n'entendent pas ; ils lisent ce livre, ils en voyent les caracteres, ils entendent le son qu'ils font quand ils les prononcent ; mais ils écoutent la voix du maître pour apprendre ce qu'ils signifient. Tout le monde est un grand livre, tout ce qui s'y trouve, tout ce qui y arrive sont les caracteres : mais pour apprendre ce que tout cela signifie, il faut écouter ce maitre intérieur, il faut écouter la voix de Dieu qui vous l'explique, & s'y rendre attentif. Il vous apprendra par la trahison de cet ami qu'il ne faut point compter sur l'amitié des hommes ; il vous apprendra par cette mort subite, qu'il faut se tenir toûjours prêts ; il vous apprendra par cette perte & cette calamité qu'il est en colere contre vous, & que vous devez penser à l'appaiser par une véritable conversion. *Discours manuscrit.*

De l'exactitude & de la vigilance à remplir tous nos devoirs.

On ne craint point de passer pour un petit esprit, quand il s'agit de faire paroître un grand empressement pour ses propres interêts, & un zele extraordinaire pour ses affaires temporelles. Quelle économie dans le domestique, jusqu'à descendre dans le plus menu détail, & c'est ce qu'on appelle être sage. Quelle ponctualité dans les affaires du monde, dans tous les devoirs de la vie civile ; garder jusqu'aux moindres bienséances, c'est sçavoir vivre. Enfin, être continuellement attentif à profiter de tout, ne laisser échaper aucune occasion de faire fortune, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui avoir de l'esprit, avoir bon sens, être habile ; & combien de fois a-t-on dit qu'on perd souvent tout, pour avoir manqué à quelque circonstance ? Mais s'applique-t-on sérieusement à l'affaire de son salut, tâche-t-on de profiter avec soin des plus petites occasions de plaire à Dieu, & de croître en vertu ; est-on exact à s'acquitter des plus petits devoirs de la Religion ; est-on fidele dans les moindres choses ? On dit aussi-tôt que c'est scrupule, petitesse d'esprit, minutie. On convient, & on comprend qu'un bon esprit ne sçauroit se repaître, ni s'occuper de bagatelles ; mais qu'une probité exacte, qu'une exactitude constante & vigilante à remplir tous ses devoirs ; qu'un soin vif & ardent d'éviter jusqu'au moindre peché,

peché, soit la marque d'un petit-esprit; il faut assûrement l'avoir bien borné cet esprit, & le cœur encore plus gâté, pour avoir une pensée si déraisonnable : y eut-il jamais de véritable sagesse, que celle qui nous fait vivre selon les principes de la Religion, dont le premier est d'être vigilant à tous les devoirs de son état : malheureux celui qui s'en acquitte avec négligence. *Le Pere Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Comme nous ignorons le moment auquel la grace viendra, il faut veiller sur tout, de peur, dit Tertullien, que l'occasion ne nous échappe : *Rape occasionem inopinatæ felicitatis.* Que sert à un serviteur de veiller tout le temps de la premiere heure, si son maître vient à la seconde ? Que sert de veiller à la seconde, s'il vient à la troisiéme ; il doit toûjours se tenir prêt pour le recevoir : faute de quoi, les Juifs n'eurent pas le bonheur de connoître un Dieu fait homme, quoiqu'il eût pris naissance parmi eux, & qu'ils l'eussent présent devant leurs yeux : *In propria venit, & sui eum non receperunt.* Au contraire, l'attention que les Rois Mages firent sur l'apparition d'une étoile, qui annonçoit sa venuë, & la vigilance qu'ils apporterent à le venir chercher, & a s'enquêter du lieu où il étoit ; & la diligence à suivre ce nouvel astre qui leur montroit le chemin, fut le principe de leur bonheur. *Autheur anonyme.*

Il faut être attentif aux graces que Dieu nous envoye, de crainte de les laisser échaper.

Joan. 1.

Il faut veiller sur tout ce qui nous environne, sur les piéges au milieu desquels nous marchons ; sur les occasions qui peuvent nous engager dans le peché ; sur tous les ennemis de dehors, dont la malice ne cherche qu'à nous corrompre. N'attendez pas que je vous fasse ici le portrait du monde, vous en connoissez vous-mêmes la malice, vous vous en plaignez souvent, & semblez envier le bonheur de ceux qui l'ont quitté ; souvenez-vous seulement que c'est au milieu du monde que vous vivez, & que c'est son air contagieux que vous respirez ; que c'est souvent à ses bienséances que vous vous assujetissez ; que ce sont ses reproches & ses censures que vous craignez ; que soit par la honte de bien faire, soit par une espece de necessité de mal faire, vous êtes à tous momens dans cette fâcheuse alternative, ou de vaincre, ou de mourir ; tantôt ses pernicieuses maximes vous gâtent l'esprit, tantôt ses pernicieux exemples vous empoisonnent le cœur. Ici de malignes médisances dénigrent les plus éclatantes vertus ; là d'imposantes flateries autorisent les plus scandaleux désordres : en cet endroit ce sont ses pompes & ses spectacles qui vous séduisent ; en cet autre ce sont ces amitiez dangereuses qui vous charment & qui vous enlevent. Que s'ensuit-il delà ? Qu'il faut veiller sans cesse, se précautionner contre les dangers & les occasions. *Pris du Dictionnaire Moral, second discours pour la clôture du Jubilé.*

La vigilance est nécessaire à un chrétien, parmi les dangers de se perdre dans le monde.

Quand le Fils de Dieu nous instruit dans l'Evangile de la méthode que nous devons observer pour combattre sans péril, & pour vaincre infailliblement les ennemis de nôtre salut, il reduit toutes ses instructions à deux devoirs essentiels, où sont contenus tous les autres : *Vigilate & orate.* Veillez & priez ; pourquoi cela ?.. Parce que ces deux devoirs renferment toute l'économie de la grace & de la liberté de l'homme, qui doivent concourir ensemble pour être victorieux de tous les combats que nous livrent nos ennemis. La priere nous attire du Ciel le secours dont nous avons besoin pour combattre, & la vigilance nous met en état de nous servir avantageusement de ce secours. Mais dès que

La vigilance & la priere sont les deux choses nécessaires pour vivre en assûrance parmi tant d'ennemis de nôtre salut.

nous manquons à l'un de ces deux devoirs, il faut par une ſuite néceſſaire, que l'autre demeure inutile & ſans effet.. Prier ſans veiller, c'eſt préſumer de la grace, & ſe flatter d'une eſpérance chimerique ; de vaincre ſans combattre l'ennemi ; veiller ſans prier, c'eſt préſumer de ſes propres forces, & s'expoſer témérairement au péril de ſuccomber : prier ſans veiller, c'eſt compter ſur un ſecours, ou que nous n'aurons pas, ou que nous rendrons inutile ; veiller ſans prier, c'eſt compter ſur un ſecours trop foible pour nous ſoûtenir, & trop exiger d'une nature auſſi corrompuë que la nôtre. *Le P. Cheminais, Sermon ſur la vigilance chrétienne.*

La chûte de ſaint Pierre arrivée faute de vigilance.

La priere devient inutile, lorſqu'elle n'eſt pas ſoûtenuë par la vigilance chrétienne, qui nous apprend à fuir l'occaſion : c'eſt ce qui a paru dans la chûte de ſaint Pierre. Jamais on ne vit homme mieux diſpoſé à ſoûtenir les interêts de ſon Maître : trois fois il avoit proteſté d'être éternellement fidele; la priere même ne lui manqua pas ; & quelle priere, Chrétiens Auditeurs, la priere d'un Homme-Dieu, qui faiſoit autant de miracles qu'il adreſſoit de vœux au Ciel : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* J'ai prié Pierre que ta fidelité fût inébranlable. Avec cela que pouvoit-il apprehender, & quel gage plus aſſûré pouvoit-il avoir d'un attachement inſéparable à JESUS-CHRIST? Cependant ſaint Pierre s'expoſe de ſon propre mouvement ; il ne conſulte point ſa foibleſſe ; il n'examine point ſi l'Eſprit du Seigneur le porte où il va ; il manque, en un mot de cette ſage vigilance qui l'auroit empêché de rien riſquer; & ſoûtenu qu'il eſt de la priere d'un Homme-Dieu, il tombe néanmoins dans cette monſtrueuſe infidelité, qui doit ſervir d'une éternelle inſtruction à tous ces Chrétiens indiſcrets, qui ſans aucun diſcernement ſe prévalent de leur priere, & expoſent la grace à des combats, où Dieu n'eſt nullement engagé à nous la conſerver. *Le même.*

Luca c. 22.

Il faut veiller ſur nos actions, afin de les accompagner de toutes les circonſtances néceſſaires.

Il nous faut veiller continuellement ſur le commencement, le progrès, & la fin de toutes nos actions, pour voir ſi nous y cherchons purement & conſtamment la gloire de Dieu ; s'il ne s'y mêle point quelque choſe de nos interêts & de nôtre amour propre ; quelque mouvement d'une paſſion cachée ſous de belles apparences ; quelque ſenſualité ou immortification ; de ſecrettes attaches ; des déſirs de propre excellence ; des ſentimens de complaiſance de nous-mêmes ; des reſpects humains, & d'autres ſemblables intentions qui gâtent & corrompent les meilleures actions. J'apprehendois toutes mes œuvres, dit le ſaint homme Job, de peur qu'il ne s'y mêlât quelque choſe qui les rendît criminelles devant Dieu. Et il ne faut jamais ſe relâcher dans cet exercice, de crainte, que l'ennemi qui eſt toûjours aux aguets, ne prenne ſon temps pour nous ſurprendre, lorſque nous ne ſerons pas ſur nos gardes. *Le P. du Sault, ſecond tome de ſes œuvres ſpirituelles.*

La force & la malice du démon, qui eſt nôtre ennemi, nous doit faire tenir ſur nos gardes.

Quand nous n'aurions nul ſujet d'apprehender du côté de nôtre foibleſſe, nous en aurions aſſez pour craindre, quand nous conſiderons la force & la malice de nôtre ennemi, qui feint ſouvent une retraite, pour nous venir charger enſuite plus furieuſement, & prendre ſon avantage quand nous y penſerons le moins. Car cet eſprit fourbe & ruſé, qui met ſa plus grande force dans ſon adreſſe, ſe ſert ordinairement de cette ruſe de guerre pour gagner le conſentement de nôtre volonté, qu'il auroit peine d'emporter de vive force ; & ſi

nous étions aussi prudens qu'il est rusé, jamais nous ne serions davantage sur nos gardes, que quand il nous laisse en repos : parce que nous sçaurions que comme il cherche cependant le moyen de nous surprendre, nous devons aussi veiller, de crainte d'être surpris ; & que comme il étudie nos inclinations, afin de nous attaquer par l'endroit où nous sommes les plus foibles, nous devons nous fortifier de tous côtez, de peur d'être emportez par quelqu'une de ses attaques. *Tome 4. de l'Ordre, Discours 48.*

La vertu n'est point assurée dans le monde, sans beaucoup de circonspection, & de vigilance.

Je ne prétends pas soûtenir ici que la vertu & l'innocence n'est point assûrée dans le monde, si elle ne se sauve & se retranche dans un Cloître ; mais je soûtiens que si elle est obligée de vivre au milieu du siécle, elle est en même temps obligée d'y vivre avec beaucoup de circonspection, de réserve, & de vigilance, comme dans un païs ennemi, où partout elle trouve des piéges qu'on lui tend, & des embuches qu'on lui dresse.. C'est pour cela qu'il est défendu aussi expressément d'éviter les occasions qui pourroient nous porter au crime, que d'éviter le crime même. Jusques-là que c'est un même peché que de s'exposer au danger de le commettre, & que tous les Docteurs assûrent que c'est être déja criminel, que de s'être approché si près du crime. Mais quel moyen y a-t-il d'éviter tant d'occasions qui se présentent en tous lieux & en tout temps, que par une vigilance continuelle. *Le même.*

Combien le Fils de Dieu nous a recommandé cette vigilance.

Le Sauveur du monde a assez témoigné combien il avoit à cœur cette vigilance ; puisqu'il n'y a rien qu'il ait si souvent & si expressément recommandé : car s'étant retiré à l'écart avec ses Apôtres, il leur fit un beau discours sur ce sujet, où il repete ce mot de veiller tant de fois dans une même période, qu'il y a lieu de s'étonner, que lui qui ne perdoit point de paroles, en ait tant employé pour exprimer une même chose. Voyez, leur disoit-il, veillez soigneusement, soyez toûjours sur vos gardes, ne cessez de prier ; persuadez-vous, que vous avez toûjours des ennemis qui veillent à vôtre ruine, ou que vôtre maître veut faire épreuve de vôtre fidelité. Vous ne sçavez quand il vous surprendra ; vous ne sçavez quand vôtre derniere heure arrivera, si ce ne sera point sur la minuit, ou au matin, ou sur le soir. C'est pourquoi il faut toûjours veiller : oüi, je vous le recommande, mes Apôtres, & à tout le monde en vôtre personne. Que chacun soit sur ses gardes. N'est-ce pas là un discours pressant ? Pouvoit-il nous marquer plus expressément, & nous déclarer sa volonté sur ce point ? Sans doute, il le jugeoit bien important, puisqu'il nous asûre qu'il n'y va pas moins que d'une bonne ou d'une mauvaise mort ; parce que comme celui qui sera vigilant ne peut finir sa vie que fort heureusement, aussi celui qui manquera de veiller, doit s'attendre à une fin malheureuse. Et pour nous imprimer plus profondément dans l'esprit, une vérité si importante, il ne se contente pas de paroles & de redites ; il y ajoûte des paraboles, des exemples, des similitudes multipliées ; ensorte qu'il n'y a matiere où il se soit plus étendu, & à laquelle il se soit davantage appliqué. *Le même, dans la quatriéme partie de ses Méditations, la derniere semaine après la Pentecôte.*

La vigilance est nécessaire pour rem-

Saint Paul, dans une lettre qu'il écrit à son Disciple Timothée, lui dit ces paroles : *Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. 1. ad Timoth. 4.* Soyez vigilant & soigneux en tout ce qui est de

plir les devoirs de son état & de sa charge.

vôtre devoir. Mais considérez bien quel est vôtre devoir & vôtre charge : c'est d'être un Evangeliste & un Prédicateur, qui annonce la parole de Dieu ; c'est à quoi vous devez veiller & travailler, afin d'accomplir parfaitement vôtre ministere, qui ne se peut accomplir que par la vigilance. Il faut (Chrétiens) juger le même de tout autre emploi & de toute autre charge que ce soit. *Le même.*

Raisons pour lesquelles le Fils de Dieu nous a tellement recommandé la vigilance.

Quand il n'y auroit que cette seule considération, que le Sauveur nous a recommandé avec tant d'affection la vigilance, ce seroit une suffisante raison, pour être persuadez qu'elle nous est absolument nécessaire ; mais comme lui-même ne le faisoit pas sans de fortes & de puissantes raisons, voicy à mon avis celles qui l'ont porté à nous faire un commandement si précis, & si souvent réiteré. La premiere est, qu'il y va de la gloire de son Pere, qui n'est jamais plus honoré des hommes, que quand ils sont prêts de faire sa volonté sur la terre, aussi promptement qu'elle s'accomplit dans le Ciel. Or c'est par le moyen de la vigilance que nous sommes ainsi prêts & prompts à tous ses ordres ; car c'est elle qui nous rend capables de les connoître sitôt qu'ils sont intimez, & de les accomplir sitôt que nous les connoissons. La seconde raison qui l'a porté à nous recommander cette vertu avec tant d'affection, a été nôtre bien particulier : parce que c'est en cela que consiste nôtre mérite. Car il n'y a rien qui nous fasse faire nos actions plus parfaitement que la vigilance, & l'application actuelle à les bien faire : au lieu que la négligence & l'inadvertance est la cause des imperfections qui s'y glissent, & qui nous en font perdre tout le mérite. Enfin le troisiéme motif & la troisiéme raison qui a pû porter le Fils de Dieu à nous recommander avec tant d'instance de veiller, est, que comme nous ne pouvons ni procurer de gloire à Dieu, ni nôtre propre bonheur, que par les graces particulieres, qui sont données à chacun selon les desseins de Dieu, c'est à nous à veiller & à nous rendre fideles à ces graces qui nous sont destinées & presentées, afin de travailler avec elles. *Le même.*

L'Ecriture exprime la vigilance, par avoir les reins ceints, afin d'être prêts à marcher, sans que rien nous arrête.

Luc. 12.

Ad Ephes. 6.

C'est le sentiment des Saints Peres, que la vigilance nous est recommandée & prescrite par ces paroles de l'Evangile : *Sint lumbi vestri præcincti* ; & par celles de S. Paul : *State ergo succincti lumbos vestros.* Parce que cette ceinture qui serre les reins, & qui retient la robe, afin qu'elle ne nous empêche point de marcher, marque que nous devons toûjours être prêts, sans nous arrêter aux objets qui se présentent. C'est ainsi que les Saints veilloient sur leurs sens, sur leurs yeux, sur leur langue, & sur leurs premiers mouvemens ; de sorte que sitôt qu'ils en ressentoient le moindre déréglement, ils l'arrêtoient : ce qui n'est pas seulement pour la pureté, qui est plus particulierement exprimée par la ceinture des reins, parce que c'est à quoi il faut apporter plus de soin & de retenuë ; mais encore pour toutes les autres vertus, où ils étoient si vigilans, qu'ils ne s'arrêtoient non plus à une pensée d'orgueil, d'envie, de vengeance, ou de quelqu'autre vice, qu'à une pensée impure & deshonnête. C'étoient de fideles & de vigilans serviteurs ; pourquoi ne serions-nous pas de même, si nous avons horreur de commettre le peché ; pourquoi nous arrêtons-nous à la pensée, à la vûë, & aux premieres attaques ? Pourquoi sommes-nous si peu vigilans, que d'ouvrir la porte à l'ennemi, qui ne sera pas plutôt entré sans résistance, qu'il se rendra maître de la place. Que si l'honnêteté nous oblige de

veiller, pour ne pas donner entrée à la moindre pensée qui lui soit contraire, pourquoi l'humilité & la charité nous donneroient-elles plûs de liberté ? pourquoi ne sommes-nous pas aussi attentifs, aussi vigilans pour repousser promptement les premieres pensées d'orgueil & d'envie, puisqu'on ne marche point comme il faut dans les voyes du Seigneur, si l'on n'est vigilant sur tout ce qui peut nous arrêter. *Le même.*

La vigilance nous éclaire dans les voyes de Dieu.

Le fidele & vigilant serviteur de l'Evangile est dépeint, portant à sa main une lampe allumée, pour être prêt d'aller, & pour voir où il va, afin de marcher plus sûrement. C'est ainsi que la vigilance nous éclaire, & nous sert pour connoitre le bien que nous avons à faire ; car comme tous n'ont pas les mêmes graces & les mêmes occasions, ni par conséquent les mêmes obligations de faire le même bien, ou de la même maniere, il importe extrêmement que chacun sçache ce qu'il doit faire, & comment, & pour quelle fin. Or c'est la vigilance qui nous met la lampe en la main, & qui nous fait connoître parmi l'obscurité de cette vie, ce que la grace demande de nous dans ses rencontres qui se présentent ; en nous faisant faire ce qui est propre de nôtre état, de nôtre emploi, de nôtre vocation, sans nous arrêter à d'autres sortes de biens, qui semblent plus excellens & plus parfaits ; mais qui ne le sont pas pour nous : puisqu'ils ne sont pas propres de nôtre état. Il faut donc être vigilans & attentifs aux graces de Dieu, qui nous éclairent dans les occasions particulieres, autrement elles passent, en danger de ne revenir plus ; & ainsi de demeurer dans les ténébres, pour n'avoir pas en la main cette lampe allumée, qui est cette vigilance précedente, & appliquée à ce qu'elle doit faire. *Le même.*

Nous devrions apporter du moins autant de vigilance à défendre & à conserver les richesses spirituelles, que les gens du monde en ont pour garder & conserver les richesses temporelles.

Considérez comme les gens du monde sont vigilans & soigneux de garder leurs biens, leur or & leur argent ; sous combien de clefs ils les enferment, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne leur enleve : ils ne croiroient pas être assûrez la nuit, s'ils n'avoient bien fermé non-seulement la porte de leur maison, de leur chambre, de leur cabinet ; mais encore les serrures de leurs coffres, & des armoires où ils les ont renfermez : pourquoi tant de précautions ? C'est que ce ne sont pas seulement les voleurs publics, & leurs ennemis particuliers qu'ils apprehendent ; ils se défient même de leurs domestiques, & leurs propres amis leur sont suspects ? Ils veillent même quelquefois toute la nuit, s'ils ont la moindre apprehension que quelqu'un ait quelque mauvais dessein sur le trésor qu'ils conservent si chérement, & ils n'épargnent, en un mot, ni soins, ni peine pour le conserver ; & après cela nous aurions de la peine d'apporter un peu de soin & de vigilance à la garde d'un trésor infiniment plus précieux, qui est nôtre ame, la grace qui la rend agréable aux yeux de Dieu ; & les vertus chrétiennes & surnaturelles, qui sont ses richesses ? Ce trésor est à toute heure en danger de nous être enlevé, l'abandonnerons-nous au pillage de nos ennemis, qui épient le temps de nôtre sommeil pour nous ravir en un moment, ce que nous avons amassé avec peine pendant plusieurs années. N'est-ce pas un mépris injurieux que nous faisons de ces biens spirituels, de les mettre en paralelle avec les biens temporels, pour nous exciter à veiller sur leur conservation, & à en avoir du moins autant de soin ? Mais l'injure ne sera-t-elle pas encore plus grande, si le soin que nous prenons du spirituel n'est pas seulement

comparable à celui que nous avons du temporel ? N'est-ce pas comme un double peché, d'être si soigneux pour des biens périssables, & de l'être si peu pour des biens éternels, & d'un prix infini ? Ne vaudroit-il pas mieux retrancher le soin superflu & inutile de ces biens de si peu de conséquence, & être plus vigilans & plus soigneux de ceux qu'on ne peut assez estimer ; & par conséquent qui ne peuvent être conservez avec trop d'application ? O mon Dieu ! délivrez-nous de ces soins inquiets, & de ces solicitudes empressées que nous ressentons pour les biens de ce monde, qui nous occupent tout entiers, & l'esprit & le corps, & qui nous tiennent sans cesse en haleine ; ou du moins, si vous nous en laissez la possession, tirons-en un motif d'être aussi vigilans à conserver les biens & les richesses du Ciel, que les gens du siécle le sont à conserver & à augmenter ceux de la terre. *Le même.*

Le danger que nous courons doit exciter nôtre vigilance.

Quoique la considération de l'estime que nous devons faire de nôtre ame, & de ces biens spirituels & éternels pardessus les temporels, fût assez capable de nous persuader que nous devons apporter plus de soin & de vigilance à ce que nous estimons davantage ; néanmoins, parce que c'est la crainte du danger de perdre nos biens, qui réveille particulierement nos soins pour leur conservation ; considérons & examinons si nous n'avons pas plus de sujet de craindre les ennemis de nôtre ame, & les pertes spirituelles, que non pas les voleurs, qui peuvent ravir ces biens périssables, & les autres dangers ausquels ils sont exposez : & pour en mieux juger, remarquez que comme il est dit au *Livre de Job*, que les Caldéens firent trois bandes pour investir ses serviteurs *qui gardoient* ses troupeaux ; de même nous avons trois sortes d'ennemis *qui ont conspiré* nôtre perte, & qui se joignent ensemble, pour enlever à *nôtre ame* ses richesses. Ces trois ennemis sont nôtre propre concupiscence, *le monde* avec ses pompes, & tout ce qu'il a de charmes pour nous séduire ; & enfin le démon qui se sert de nous contre nous-mêmes, & de tous les objets extérieurs pour nous attaquer. Jugez donc en quel danger nous sommes, & le besoin de vigilance & de précaution que nous avons de nous défendre, & pour nous conserver. *Le même.*

Il est surprenant que la plûpart des hommes soient si peu vigilans dans l'affaire de leur salut.

N'est-il pas étrange de voir dans les conditions mêmes les plus distinguées, des hommes qui se picquent de faire paroître leur prudence en toute autre chose, que celle pour laquelle il leur importe le plus d'être sages & vigilans : des hommes qui retranchent de leur repas & de leur sommeil pour s'acquitter de leurs charges avec honneur, & qui languissent quand il faut régler celles de leur salut ; des hommes qui ont toûjours les yeux ouverts sur leurs domestiques, pour n'être pas surpris, & qui ne les ont jamais sur eux-mêmes, pour n'être pas prévenus par la mort ; des hommes enfin qui veillent sur tout, qui prenent garde à tout, qui sont enfin d'une vigilance merveilleuse pour tout le reste, où il s'agit du moindre interêt, & qui négligent celui qui doit être preféré à tous les autres. *Pris du Dictionnaire Moral.*

Un Supérieur doit veiller sur ceux que Dieu a commis à sa conduite.

Il faut qu'un Supérieur se persuade qu'entre tous ses devoirs, celui qui est le plus propre & le plus essentiel, est de veiller à la garde de ceux que Dieu a commis à ses soins, & à sa conduite, & que la vigilance est la premiere & la plus importante des qualitez d'un Pasteur : de maniere que le fruit de toutes les peines qu'il prend pour la conservation & l'augmentation de son troupeau,

dépend du soin avec lequel il s'applique à le connoître, afin de lui procurer tout ce qui peut lui être utile, & d'éloigner tout ce qu'il voit capable de lui nuire. Un laboureur, qui après avoir cultivé & ensemencé son champ, le néglige, & n'a pas le soin d'empêcher que les oiseaux ne mangent le grain qu'il a semé, ou qu'il ne soit étouffé par les méchantes herbes, qui ne naissent que trop dans les terres les plus fertiles; ne trouvera rien moins que la moisson qu'il a esperée : de même, si un Supérieur se contente de donner l'instruction à ceux qui lui sont soumis, quand même il joindra l'exemple à la parole, il n'en fait point assez, s'il n'empêche que cette sémence divine ne se dissipe par les impressions malignes du démon, dont les ames les plus saintes ne sont pas exemptes. Il faut donc qu'à l'exemple de celui, qui selon le Prophete, ne ferme jamais les yeux sur ses Elûs, les siens soient incessamment ouverts sur ses freres : *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israël.* Qu'il les soûtienne par sa vigilance; qu'il soit présent à tous leurs besoins, & qu'il leur donne la main, selon les états, & les diverses dispositions, dans lesquelles ils se rencontrent; qu'il se transforme en mille manieres différentes, afin qu'ils trouvent dans son ministere toute l'utilité qu'ils en doivent attendre, & qu'il puisse dire avec l'Apôtre; je me suis fait tout à tous : *Omnibus omnia factus.* *L'Abbé de la Trappe, tome 1. des devoirs de la Vie Monastique, quest.* 10.

Psalm. 120.

1. ad Cor. 9.

Il n'y a rien de si digne d'être remarqué que l'instruction que l'Esprit de Dieu donne à tous les Pasteurs dans le Concile de Trente. Ce saint Concile après leur avoir recommandé, selon ce précepte de l'Apôtre : *Attendite vobis & universo gregi.* De veiller & de travailler sans relâche pour s'acquitter de leur ministere, leur déclare qu'il ne faut pas qu'ils prétendent satisfaite à ce devoir, s'ils abandonnent & s'ils négligent de garder les brebis qui leur ont été confiées, le sang desquelles, le souverain Juge ne manquera pas de rechercher dans leurs mains : *Quarum sanguis de eorum manibus à supremo judice inquirendus.* Etant une chose tres-assûrée, que le Pasteur ne sera point écouté, & qu'il n'aura point d'excuse légitime, si le loup dévore ses brebis sans qu'il le sçache : *Cum certissimum sit non admitti Pastoris excusationem, si lupus oves comedit & Pastor nescit.* Mais on ne peut mieux apprendre qu'elle doit être leur vigilance, que dans celle de JESUS-CHRIST, & dans cette assiduité avec laquelle il s'est appliqué à former, & à conserver ceux qui lui avoient été donnez de la main de son Pere. Il a vécu parmi eux, portant toutes leurs foiblesses, & compatissant à leurs infirmitez; il les a repris de leurs défauts; il les a instruits en public & en particulier; il ne leur a rien caché des veritez qui pouvoient leur être utiles, comme il le témoigne lui-même : *Omnia quacumque audivi à Patre meo nota feci vobis.* Il ne les a point perdus de vûë, sinon quand il a voulu prier dans la solitude & dans le désert pour leur salut, & pour celui de tout le monde. *Le même.*

Suite du même sujet.

Act. 20.

Joann. 15.

Quelques justes que vous soyez, & que vous puissiez être, apprenez la nécessité que vous avez de la vigilance chrétienne, craignez vôtre foiblesse, & veillez toûjours contre un ennemi qui ne dort jamais; & qui *comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour de vous, pour vous devorer.* Il n'épargnera rien pour ce sujet; & quoique, par le secours du Ciel, vous ayez été plus forts que lui, ne vous croyez pas pour cela en sûreté : *Il se transformera en Ange*

La défiance de nous mêmes & de nôtre foiblesse, nous oblige à la vigilance.

1. Petri, 5.

2. ad Cor. 4.

de lumiére, pour applaudir à nôtre victoire ; & ce grand combat sera bien autant à craindre que le premier : défiez-vous toûjours d'un ennemi, qui conserve toûjours quelque intelligence au milieu de vous, & qui pour vous perdre, est de concert avec vos passions les plus secrettes. *L'Abbé de Monmorel, homelie sur l'Evangile du 22. Dimanche après la Pentecôte.*

Sans la vigilance, on ne peut rien faire de parfait, ni d'accompli.

Il est constant qu'on ne peut rien faire, ni rien acquerir de parfait sans vigilance & sans assiduité. Ainsi nous remarquons dans toutes les sciences & dans tous les arts, que pour en acquerir une parfaite intelligence, il faut une application constante, & une vigilance assiduë. Ceux qui apprennent un art méchanique y sont attachez depuis le matin jusqu'au soir. Quand nous étudions quelque science, nous nous y appliquons sérieusement, autrement on n'y fait aucun progrès. Lorsqu'on veut apprendre une langue étrangere, on s'y applique constamment, & si on en interrompt l'étude, on ne la sçait jamais bien. Or cette vigilance & cette constante application, est encore plus nécessaire pour réüssir dans le service de Dieu, & dans l'étude de la perfection, soit à cause du travail & de la gêne que nôtre naturel a de la peine à souffrir ; soit à cause du penchant de la nature, qui tend toûjours à l'imperfection, & au relâchement ; soit enfin à cause des empêchemens qui naissent des choses extérieures, qui nous environnent de tous côtez ; & l'expérience nous fait voir, que faute de cette vigilance & de cette constante application, les uns retombent dans leurs défauts, & les autres ne font aucun progrès dans la vertu. *Dans les lettres du P. Surin, tome 1.*

Vigilance des personnes du siécle pour les biens temporels.

Voyez, je vous prie, quelle est l'application des gens du siécle, *pour les* biens temporels : ils ne perdent pas un moment, ils cherchent *toutes les* occasions de gagner, & les embrassent avidement ; il ne tient qu'à *nous* de travailler sans cesse à un grand ouvrage, qui est celui de nôtre *bonheur* éternel. D'où vient que les uns n'y pensent point ; les autres y travaillent si négligemment, qu'ils n'y employent que la moindre partie de leur temps ? C'est qu'ils ne connoissent pas la grandeur de la perte qu'ils font : les uns par une entiere inapplication, & les autres par le peu de soin & de vigilance qu'ils apportent à se prévaloir des moyens & des occasions qu'ils ont d'amasser des richesses infinies. *Le même.*

En quoy consiste la vigilance chrétienne.

Cette vigilance consiste à entrer profondément en nous-mêmes, à veiller sur nos actions ; à examiner les motifs qui nous font agir ; à remarquer les passions qui nous emportent, & les mouvemens déréglez de nôtre cœur ; & les ayant reconnus plusieurs fois, venir par l'effet à la connoissance de la cause ; c'est-à-dire, du vice habituel qui les produit ; en chercher le remede ; dans les occasions nous tenir sur nos gardes ; résister fortement aux attaques ; quand nous sommes vaincus, pleurer & punir nôtre lâcheté ; persévérer dans le combat sans nous rebuter, ni nous lasser jamais ; & faire de tout cela nôtre occupation intérieure. Voilà ce que j'appelle vigilance chrétienne. *Le même*

Vigilance & circonspection qu'il faut avoir dans nos paroles.

Un des principaux devoirs de la vigilance chrétienne, c'est de garder avec soin nôtre langue, & d'apporter une grande circonspection dans nos paroles. Par l'usage des sens, nous recevons en nous ce qui est au dehors ; par celui de la parole, nous produisons dehors ce qui est au dedans. Or il ne nous importe pas seulement de veiller sur nous-mêmes, pour ne rien laisser entrer d'inutile chez

chez nous ; mais encore pour n'en rien laisser sortir de déréglé. Car si nôtre ame s'écoule par trop de discours, il n'est pas croyable combien elle se distrait, & s'affoiblit pour les fonctions intérieures : ce qui vient de ce que parlant beaucoup, elle remuë dans son imagination quantité d'images qui étoient auparavant assoupies, & qui se réveillent par l'effort que l'esprit fait en voulant parler & se communiquer aux autres. D'où il s'ensuit que pour avoir l'imagination tranquille & l'esprit serein, & disposé à recevoir la lumiére de Dieu, il faut extrêmement veiller sur ce point ; pesant toutes nos paroles, & prenant un tel empire sur nôtre langue, que nous ne soyons pas comme cet ami de Job, qui se sentoit tellement pressé intérieurement de l'envie de parler, que s'il ne l'eût fait, il en eût souffert une mort cruelle. *Le même.*

Voudrions-nous moins faire pour Dieu, que les gens du monde ne font pour un interêt temporel ? Voyez ce que fait un marchand pour réüssir dans son négoce ; ce que fait un bon artisan pour se rendre habile dans son métier. Quelle attention ! quelle vigilance à prendre garde à tout ! Faisons de même dans l'acquit de nos devoirs, & nous arriverons à la perfection où nous sommes appellez : mais si nous ne sommes vigilans, assidus, & appliquez à tous les devoirs & à toutes les obligations de nôtre profession, nous ferons comme ces marchands qui ne gagnent rien ; comme ces artisans qui sont toûjours nouveaux & apprentifs. Cette vigilance & cette constante application est absolument nécessaire dans l'affaire de nôtre salut, & dans l'étude de nôtre perfection ; parce que la diligence doit être proportionnée à l'importance des affaires. Or quelle affaire plus importante que celle de nous sanctifier, & d'acquerir la perfection que Dieu attend de nous ? Il est donc aisé de voir combien nous devons apporter de vigilance & d'attention à cette affaire. On peut dire sans exaggération, qu'elle doit être continuelle, qu'elle doit s'étendre à toutes nos actions, soit intérieures, soit extérieures, jusqu'aux plus petites. *Le même.*

Il ne faut pas être moins vigilans pour les interêts de Dieu, & de nôtre salut, que les gens du monde, le font pour des biens temporels.

Si nous considérons la paresse & la négligence en elle-même, nous verrons que c'est un assoupissement & une léthargie de l'ame, qui nous rend inhabiles au service de Dieu, & incapables de pratiquer les bonnes œuvres, & l'expérience nous apprend que cette paresse fait dans les ames à peu près ce que fait dans les corps le froid d'un grand hiver. Il les gêle de froid, les engourdit, les appesantit, & leur ôte toute la vigueur, & l'activité nécessaire pour travailler à leur salut : de sorte que le feu de l'amour de Dieu, dont la ferveur est comme la flâme, étant ou tout-à-fait éteint, ou du moins extrêmement ralenti, le cœur demeure froid comme la glace, sans mouvement qui le porte à Dieu, & insensible aux promesses & aux ménaces du Seigneur, & sans leur ôter l'activité des vices & des passions les plus ardentes, leur ôte celle de toutes les vertus : & ainsi l'esprit étant comme assoupi & appesanti, demeure dans une indolence criminelle pour tout ce qui regarde l'autre vie. Delà vient cette lâche crainte qui lui fait fuir la peine qu'il y a dans la pratique de la vertu, & à s'acquitter des devoirs de sa profession. Or ce qui est le plus déplorable dans cet assoupissement, & dans ce froid léthargique, c'est qu'un homme qui n'est au monde que pour acquerir le Ciel par toutes sortes de bonnes œuvres, est comme un arbre maudit, qui porte toutes sortes de mauvais fruits, & qui n'en porte jamais de bons. C'est pourquoi il n'est bon

De la paresse & de la négligence opposée à la vigilance & à l'activité.

qu'à être coupé, & jetté au feu. *Autheur anonyme.*

La vigilance est l'unique remede à la paresse & à l'assoupissement.

La vigilance dans l'acquit de nos devoirs, & dans la pratique des bonnes œuvres propres de nôtre état, est l'unique remede à cette léthargie, qui tient comme assoupis la plûpart des Chrétiens, qui ne pensent non plus au Ciel, & au bonheur éternel, comme s'il n'y avoit rien à craindre, ou à espérer après cette vie. La vigilance nous donne une sainte ferveur, qui nous fait faire tout le bien que nous pouvons dans nôtre état & dans nôtre emploi, avec joye & avec ardeur; elle nous fait appliquer avec soin aux devoirs de nôtre profession, en considérant que c'est le rang & l'état dans lequel Dieu veut que nous le servions, & que nos devoirs sont les services qu'il veut que nous lui rendions; mais constamment, mais avec joye, sans dégoût & sans chagrin.

Ad Rom. 12. *Solicitudine non pigri, spiritu ferventes.* Le même.

Nous devons sans cesse être en garde contre les piéges du démon.

Le démon nous environne sans cesse comme un lion rugissant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apôtre saint Pierre. Quelle crainte cette pensée ne devroit-elle point nous causer? quelle vigilance ne devons-nous point employer pour nous garentir de ses surprises & de sa rage? Nôtre vigilance & nôtre crainte devroit être incomparablement plus grande, que si l'on nous disoit que nous sommes entourez de voleurs & d'assassins, qui cherchent & qui épient l'occasion de nous égorger. Combien de gens néanmoins entendent ou recitent tous les jours ces paroles, sans être touchez d'aucun sentiment de crainte, & sans prendre garde à eux? Cette insensibilité, ou plûtôt cette stupidité de tant de Chrétiens, est certainement horrible; mais elle n'est pas seulement une marque de la corruption générale de nôtre nature, elle est encore dans les Chrétiens une preuve des ténébres étranges, que les pechez commis après le Baptême répandent dans l'ame; car si un Chrétien qui vit dans le désordre, sans soin de son salut, sans crainte de sa damnation éternelle, sans vigilance sur les dangers qui l'environnent; seroit-il possible qu'il demeurât dans cet assoupissement? Nous improuvons, & nous condamnons avec juste sujet cette sécurité des Hérétiques, qui publient hautement qu'ils sont assûrez de leur salut, & qu'ils n'ont rien à craindre, pourvû qu'ils croyent fermement qu'ils sont prédestinez; mais un Catholique à qui la foy enseigne que personne ne sçait, à moins d'une révelation expresse, s'il est digne d'amour & de haine, & qu'il doit travailler à l'affaire de son salut avec crainte & avec tremblement; qui sçait que le démon lui dresse des embuches partout, qu'il peut mourir à tout moment; que l'Enfer est ouvert pour l'engloutir; que peut-être il a lassé la miséricorde de Dieu à son égard: ce Chrétien cependant vit sans inquiétude, sans crainte, & sans vigilance, joüit tranquillement des plaisirs qu'il sçait être la cause de son malheur; parle, agit, se divertit sans inquiétude sur les choses de l'autre vie, comme s'il n'y avoit rien à craindre; comme s'il avoit des lettres d'asûrance de son salut, que Dieu même lui eût revelé que les démons ne lui peuvent nuire; & que s'il avoit une entiere certitude qu'il possede la grace, & qu'il ne la perdra jamais: au lieu que l'incertitude où il est de tout cela, l'oblige à veiller continuellement. *Pris de divers endroits des Essais de Morale.*

Les malheurs des

Nous regardons tranquillement les malheurs qui arrivent aux autres, comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes, & comme on regarde

du port, les tempêtes qui agitent & qui engloutissent les vaisseaux qui sont sur la mer : au lieu de prendre garde à nous, & de faire une sérieuse réflexion que les mêmes malheurs nous menacent, nous devrions sans cesse veiller pour les détourner. Si nous détestons dans nôtre cœur la fausse assûrance dont les Hérétiques flattent les hommes sur l'affaire de leur salut, en vérité ne l'approuvons-nous pas en quelque sorte par nos actions & par nos sentimens, en voyant le peu de soin & de vigilance que nous apportons à travailler à cette grande & importante affaire, où il va de nôtre bonheur ou de nôtre malheur éternel. *Le même.* Autres nous obligent à veiller sur nous-mêmes.

Apprenez (Chrétiens) la chose du monde qui vous est la plus importante, & que vous devez le moins ignorer ; sçavoir, qu'il n'y a point d'état ici bas, qui soit assûré ; point de situation dans laquelle nous voyons de justes sujets de veiller & de craindre, puisque nous y sommes environnez de périls, que les ennemis sont toûjours à la droite & à la gauche ; toûjours la main levée pour prendre le temps de nous frapper avec avantage, & qu'il n'y a point d'instant dans lequel nous ne puissions perdre ce que nous avons acquis avec beaucoup de temps, de sueurs & de travaux. Sçachez, que ni les lieux, ni les exercices, ni les personnes avec lesquelles nous vivons, ne donnent point une assûrance qui soit entiere ; puisque les Apôtres mêmes, si favorisez de JESUS-CHRIST, après avoir tout abandonné pour le suivre, succombent à une crainte si indigne des sentimens qu'ils en devoient avoir, & tombent à sa vûë & en sa présence, dans la défiance : *Domine salva nos, perimus.* Et par conséquent qu'il faut toûjours veiller. Pensez de quelle nécessité il est de bien connoître cette vérité, pour vous préserver du précipice dans lequel tombent ceux qui l'ignorent : car comme ils sont sans réflexion, ils sont sans crainte & sans prévoyance ; & par conséquent ils ne prennent aucunes mesures, pour se garentir des maux qui les menacent. Ce Religieux, par exemple, qui se fie & qui se repose sur la perfection de son état, sur la sainteté de son habit, & qui se persuade que son Cloître le met à l'abri & dans un port assûré, est semblable à un Gouverneur d'une place frontiere, qui se confiant dans ses fortifications, dans la profondeur de ses fossez, & dans la hauteur de ses bastions & de ses remparts, néglige d'établir des Gardes, de poser des Sentinelles, & de faire les rondes accoûtumées. Son mauvais soin fait naître à ses ennemis l'envie de le surprendre, ils veulent profiter d'une conjoncture que sa négligence leur présente : ils forment des desseins ; ils attaquent cette place, & ils l'emportent, parce qu'ils ne trouvent personne qui veille & qui la défende. Prenez donc garde que c'est ce qui arrive à ceux qui comptent plus qu'ils ne doivent sur eux-mêmes & sur les avantages de leur profession. Cette confiance mal fondée excite contre eux l'attention des démons ; ils pensent d'autant plus à leur nuire, qu'ils pensent moins à les prévenir & à les combattre ; ils sont désarmez dès-là qu'ils sont sans crainte, & cette fausse sécurité dont ils se flattent, est souvent la cause de leur perte. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le quatriéme Dimanche après les Rois.* Il n'y a point d'état en cette vie, où nous ne soyons obligez de veiller. *Matth.* 8.

Le Sauveur dormoit pendant que la mer étoit furieusement agitée, & que le vaisseau dans lequel il étoit, étoit en danger de périr. Ce qui donne sujet aux Saints Peres, de dire que Dieu dort à l'égard des hommes en différentes Dieu dort quelquefois à l'égard des

justes pour les obliger à une plus grande vigilance sur eux-mêmes.

manieres. Il dort sur les pecheurs, qui sont comme assoupis, & qui dorment dans les ombres de la mort ; sur ces pecheurs livrez à leurs passions, & qui n'ont aucun soin de leur salut ; sur ces ames ingrates & méconnoissantes, qui par un mépris constant de toutes ses bontez, l'ont contraint de se repentir des graces qu'il leur a faites. Dieu dort aussi quelquefois à l'égard de ses Elûs, lorsque pour les rendre plus fermes & plus vigilans dans son service, il les laisse tomber dans des abîmes profonds, afin que connoissant leur fragilité & leur foiblesse, ils vivent avec plus d'attention & de vigilance. C'est ainsi qu'il dormoit sur David, lorsque ce Roy emporté & aveuglé sur sa passion, eut le malheur de joindre l'homicide à l'adultere. C'est ainsi qu'il dormoit sur saint Pierre, lorsque cet Apôtre oublia la fidelité qu'il devoit à son Maître, & déclara qu'il ne le connoissoit pas. Dieu dort aussi quelquefois à l'égard de ceux qui lui sont le plus attachez, qui le servent avec plus de zele, plus d'amour & de fidelité, lorsqu'il leur refuse en quelque rencontre ses assistances sensibles, & qu'il se retire pour exciter leur foy, & les obliger à le rechercher avec plus de soin & de vigilance. *Le même.*

Nous devons veiller, parce que nous sommes toûjours en danger de tomber.

Soyez persuadez, Chrétiens, que les dangers naissent dessous vos pas, vous n'en faites pas un seul, où vôtre vertu, si vous en avez, ne coure risque ; vous portez en vous la source de tous vos maux : ce sont vos cupiditez & vos passions, qui n'étant pas détruites, mais seulement assoupies, peuvent se réveiller en mille & mille occasions. Vous en surmontez une, une autre prendra sa place ; elles se succederont les unes aux autres, & elles vous feront le jour & la nuit une cruelle guerre ; & posé que vous les eussiez combatuës avec succès, il y en aura une qui rendra toutes ces victoires inutiles. Concluez delà qu'il faut qu'un Chrétien, en quelque état qu'il soit, & quelque vertu qu'il ait acquise, veille tout le temps de sa vie, qu'il soit persuadé qu'il est toûjours sur la frontiere de ses ennemis, & que par conséquent il doit être toûjours sur ses gardes. *Le même.*

Sur le commandement que le Fils de Dieu a fait de veiller.

Le Fils de Dieu qui connoissoit l'interêt que tout homme a de veiller, & de pourvoir à la sûreté de son salut, a fait un commandement qui les oblige tous à la vigilance : *Quod vobis dico, omnibus dico, vigilate.* Je vous le dis à tous, sans distinction de temps, d'âge, d'états, de conditions, & d'emplois. Il sçavoit bien qu'il y a des vocations privilegiées ; des états de vie plus ou moins exposez au danger de se perdre, & des professions plus ou moins dangereuses pour le salut. Il connoissoit les écüeils qui se trouvent en chaque genre de vie ; mais pour donner à tous les moyens nécessaires pour les éviter, de se garentir de toutes les surprises, pour rendre inutiles les efforts & les artifices de leurs ennemis ; il leur ordonne la vigilance : *Quod vobis dico, omnibus dico, vigilate.*

Marc. 13.

Ainsi je m'imagine qu'il fait encore le même commandement à tous en général, & à chacun en particulier : *Omnibus dico.* Je vous le dis, à vous Grands du monde, Princes, Monarques, & Souverains ; veillez, puisque vous êtes plus en danger, & que vous avez plus à craindre pour vôtre salut, que les gens du commun, que vous êtes sujets à de plus grands désordres, & ensuite que vous avez plus grand compte à rendre au jugement de Dieu ; & par conséquent vous avez une plus grande obligation de veiller : *Vigilate.* Je vous le dis, à vous Juges & Magistrats, qui êtes les arbitres du sort des hommes ;

à quelle discussion & à quelle vigilance n'êtes-vous point obligez ? quel tort ne peut pas faire aux parties la négligence que vous apportez à vous instruire du droit de chacun : *Vigilate*. Je vous le dis, à vous gens de trafic & de commerce, si vigilans & si attentifs à toutes les occasions du moindre gain ; mais ordinairement assez peu soigneux des affaires de vôtre conscience ; combien de fraudes, d'artifices, d'infidelitez ? à quoi il faut prendre garde dans vôtre négoce ; & si vous ne veillez, n'y a-t-il point de danger que le soin d'un interêt temporel, ne vous fasse oublier celui de vôtre salut éternel ? *Vigilate*. Je vous le dis à vous artisans, qui gagnez vôtre vie à la sueur de vôtre front ; vous veillez souvent les nuits dans un mêtier pénible ; mais je ne sçai si vous veillez pendant le jour à travailler pour l'éternité : *Vigilate*. Je vous le dis, riches des biens de ce monde, veillez pour acquerir les richesses du Ciel ; pensez sérieusement à ne point abuser de celles de la terre ; veillez sur l'emploi que vous en faites ; sur les moyens que vous employez pour les augmenter. *Vigilate*. Je vous le dis enfin à vous pauvres, & qui êtes dans la nécessité de toutes choses, ne vous imaginez pas être dispensez de veiller, de crainte que vous ne soyez encore plus misérables en l'autre vie, que vous ne l'êtes en celle-cy. Qu'est-il nécessaire de parcourir toutes les conditions & tous les états qui partagent le monde civil ; il y en a de plus avantageux pour le salut les uns que les autres, on n'en peut douter : il y en a pareillement de plus dangereux ; mais il n'y en a point, où la vigilance ne soit de précepte & d'obligation. *Pris d'un Autheur anonyme.*

Depuis que le démon a couvert de piéges, pour ainsi dire, la surface de la terre, on peut mettre partout le pied à faux, & on a besoin pour y marcher avec assûrance d'une vigilance exacte & continuelle. Ce qu'il y a de certain, & en quoi on ne se mécompte jamais, c'est de s'humilier devant Dieu, de n'être dans le monde qu'autant qu'on y est engagé par son ordre, & par la disposition de sa Providence, de veiller sur nôtre conduite, de peur d'être surpris, & de tomber dans les piéges que l'on nous tend partout, & qu'il n'est pas possible d'éviter sans cette vigilance, qui nous est si expressément recommandée. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ses Maximes Chrétiennes.*

On a besoin de vigilance pour se garentir des piéges que l'on nous tend partout.

Pour être convaincu du peu de vigilance des Chrétiens dans l'affaire de leur salut, n'en cherchons point des preuves hors de nous-mêmes ; sommes-nous fort attentifs à cette importante affaire ? Jusques où va nôtre vigilance ? Connoissons-nous les forces & les ruses de nôtre ennemi ? Sommes-nous prêts à lui résister ? sommes-nous instruits des moyens de le vaincre ? Ce sont-là les effets de la vigilance chrétienne. Ces Chrétiens lâches, ces Chrétiens mous & assoupis, expérimentent-ils ces effets ? Et la vigilance chrétienne regne-t-elle dans ces assemblées mondaines, dans ces jeux, dans ces spectacles ; & l'on trouve étrange que le nombre des Elûs soit petit ? Heureux, ô mon Dieu ! le serviteur que vous trouvez qui veille ! Quel malheur à moy, si après toutes ces réflexions je m'endors ! *Le P. Croiset, dans ses Exercices de pieté pour tous les jours de l'année.*

Le peu de vigilance des Chrétiens dans l'affaire de leur salut.

La vigilance chrétienne doit être accompagnée de la priere ; celle-cy nous attire le secours du Ciel, dont nous avons besoin pour combattre, & la vigilance nous met en état de nous servir avantageusement de ce secours. Prier

La vigilance chrétienne doit être

accompagnée de la priere.

sans veiller, c'est présumer de la grace, en se flattant de vaincre sans combattre, & sans être continuellement en garde contre l'ennemi. Veiller sans prier, c'est présumer de ses propres forces, en s'exposant témérairement au péril. Toute la vie du Chrétien est une guerre continuelle ; la vigilance & la priere en doivent être l'exercice de tous les jours. *Le même.*

Qu'est-ce qui a porté dans les déserts tant d'illustres Solitaires ? C'est l'obligation indispensable qu'ont tous les Chrétiens de veiller sans cesse, & de prier. Ces grandes ames, ces Héros du Christianisme, avoient-ils d'autres passions à dompter, d'autres dangers à éviter ; d'autres ennemis du salut à vaincre ? Hélas ! la plûpart avoient cent fois moins à combattre que nous : cependant quelle a été leur assiduité, leur attention à prier & à veiller ! quelle est la nôtre ? Ils vivoient dans le désert, & nous sommes au milieu d'un monde corrompu & tentant ; en bute à bien des traits, & nous y sommes sans défense. Quelle différence de conduite ! Quoi donc, des ames innocentes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, enfermées dans une cellule, toûjours les armes à la main, en garde jour & nuit, & qui craignent encore d'être surprises ; & des gens, la plûpart déja vaincus, tous extrêmement foibles, passent tranquillement leurs jours dans des assemblées de plaisirs, à la discrétion d'un ennemi malin & rusé, qui roule éternellement autour de nous, pour nous perdre. Accordons cette sécurité avec la vigilance des Saints. *Le même.*

De la vigilance en général.

La vigilance est l'ame de toutes les choses du monde ; le sommeil & la négligence en sont la ruine. Dieu, dont la bonté s'étend également sur toutes les créatures, porte son œil aussi loin que son pouvoir, il regarde de l'un tout ce qu'il touche de l'autre ; & la verge veillante qu'il fit voir au Prophete Jéremie, ne vouloit nous dire autre chose sinon que sa puissance & sa providence ont une même étenduë. Les Anges, ausquels Dieu a donné la conduite du mouvement des Cieux, le soin des Empires, & la garde de nos ames, ne cessent pas de veiller un moment ; ils ne quittent point de vûë ce qui est commis à leur fidelité, & c'est l'idée que nous en donne le Prophete Ezechiel, lorsqu'il les représente comme des animaux chargez d'yeux de tous côtez. Enfin, qu'est-ce que l'homme ne fait pas pour établir sa fortune ? Avec quel soin donc doit-il appliquer son esprit à la direction de toutes ses puissances, de tous ses sens, de tous ses mouvemens, pour se garentir des piéges d'un ennemi, qui fait sa force de nôtre foiblesse, & ses triomphes de nôtre négligence. *Le P. Champigni, Discours sur les tentations.*

VOCATION À UN ÉTAT DE VIE,

LE CHOIX QU'ON EN DOIT FAIRE; Comme il faut consulter Dieu sur cette affaire ; implorer son secours & ses lumières.

AVERTISSEMENT.

Dans ce Traité de la Vocation, il ne s'agit pas de la vocation à la Foy, & au Christianisme, comme lorsqu'on parle de la vocation des Gentils ; ni de la vocation à l'état Ecclesiastique ou Religieux : mais il s'agit du choix de vie que chacun doit embrasser. Et comme ce choix ne se doit faire qu'après avoir connu la volonté de Dieu, qui nous appelle à un tel genre de vie ; c'est ce que nous appellons vocation à quelque état, & profession que ce puisse être.

Ce Sujet, quoique limité & déterminé de la sorte, ne laisse pas d'avoir du rapport avec d'autres qu'on ne peut absolument en séparer, comme avec la Providence ; puisque c'est elle qui a ordonné ces divers états, que nous voyons dans le monde, & qui nous fournit les moyens d'y faire nôtre salut : avec la résignation à la divine volonté, que nous devons consulter avant de nous engager ; avec la prudence chrétienne, dont le choix que nous faisons est un effet : mais tous ces Sujets n'y doivent entrer que comme preuves, ou partie du sujet principal que l'on traite.

Il faut seulement en le traitant se donner de garde d'outrer sa matiere, en ôtant toute espérance de salut, à ceux qui ont fait un mauvais choix ; mais dans la difficulté de se sauver, après s'être imprudemment engagé dans un état où Dieu ne vouloit pas ; il faut faire entendre qu'il y a des graces de ressource, & exhorter ceux qui n'ont pas encore fait ce choix à bien consulter Dieu, comme sur une affaire à laquelle nôtre salut est attaché, &c.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

I. TROIS propositions feront le sujet & le partage de ce Discours. La premiere. Rien de plus juste que d'entrer dans un état par la vocation de Dieu. La seconde. Rien de plus difficile que de connoître l'état où Dieu nous appelle. La troisiéme. Rien de plus important que de penser sérieusement à cette affaire.

Pour la premiere. Il faut supposer deux véritez, qui sont comme fondamentales en cette matiere. La premiere; Qu'encore que toutes les conditions soient bonnes, & établies de Dieu pour le bien de la societé humaine, néanmoins elles ne sont pas bonnes à toutes sortes de personnes, & que tel état est utile à l'un, qui sera tres dangereux & nuisible à l'autre: parce que tous les hommes n'ont pas les mêmes inclinations, ni les mêmes dispositions de la nature, ni les mêmes graces de Dieu. La seconde vérité est, que Dieu qui a établi par sa Providence la diversité des états & des emplois de la vie des hommes, les distribuë aussi différemment par sa sagesse, destinant les *uns* à un emploi, & les autres à un autre; comme un pere de famille, qui *partage* à ses domestiques les offices de sa maison, selon qu'il le juge à *propos. C'est* pour cela qu'il donne aux hommes des inclinations différentes, *des talens &* des habiletez, tant du corps que de l'esprit, & qu'il leur distribuë *aussi* diversement ses graces, selon les différentes nécessitez des états *ausquels* il les appelle: Ces deux véritez ainsi présupposées.

Premiere Partie. Il n'est rien de plus juste que d'entrer dans un état par la vocation de Dieu. 1°. A cause de la dépendance que nous devons avoir de ce souverain Maître. Tout l'univers est, pour ainsi dire, sa maison; tous les hommes composent sa famille; ils y sont & comme ses sujets & comme ses enfans: c'est au pere, c'est au maître à assigner à chacun son poste. 2°. Parce que nous sommes dans l'impuissance de nous bien conduire nous-mêmes, nous n'agissons communément dans cette affaire que par caprice, ou par hazard; & ce n'est pas merveille, si nous nous égarons; au lieu que Dieu, qui n'a pas moins de sagesse que de bonté, ne manquera pas de nous bien placer, lui seul sçait ce qui nous convient; & comme c'est lui qui nous a créez, il sçait à quoi nous sommes propres; il sçait la fin à laquelle il nous a destinez; & par conséquent les moyens pour nous y faire parvenir: c'est donc à lui à nous les faire connoître, & à nous de les prendre, & de suivre ses ordres. 3°. Sans son secours, nous ne pouvons rien; & s'il ne bénit nos entreprises, jamais nous ne réüssirons. Or donnera-t-il sa bénédiction à ce que nous aurons entrepris sans le consulter, sans attendre ses ordres, & contre sa volonté.

Seconde Partie. Il n'est rien de plus difficile, que de reconnoître l'état où Dieu

Dieu nous appelle. 1°. Parce que tout ſemble conſpirer à nous aveugler ſur ce point, & à nous ravir les lumiéres néceſſaires. Nôtre amour propre, nos paſſions, l'attache exceſſive que nous avons aux plaiſirs, aux honneurs; la complaiſance, & la déférence que nous avons pour nos amis; la tendreſſe, la reconnoiſſance, & l'obéiſſance même que nous devons à nos parens; les préjugez du monde, de certaines bienſéances attachées à nôtre condition & à nôtre naiſſance; la paſſion que nous avons pour nôtre liberté : tout cela nous met un voile devant les yeux, que toutes les lumiéres que Dieu nous donne, ne ſçauroient percer. 2°. C'eſt pourquoi il n'y a rien à quoi nous devons nous appliquer avec plus de ſoin, qu'à reconnoître la volonté de Dieu. Les moyens en ſont les fréquentes & ferventes prieres pour ce ſujet; les aumônes & les autres bonnes œuvres; un ardent déſir de ſon ſalut, & la réſolution de ſuivre la vocation de Dieu, ſitôt qu'il nous l'aura fait ſuffiſamment connoître, après avoir employé les moyens néceſſaires pour cela.

Troiſiéme Partie. Il eſt important de ſuivre cette vocation, lorſque Dieu nous appelle à un état de vie. 1°. Parce que la grace de la vocation eſt une grace critique, à laquelle ſi nous manquons, nous courons riſque de nôtre ſalut; une grace univerſelle qui en renferme une infinité d'autres : manquez à la vocation, toutes ces graces vous manqueront; & quoique tout ne ſoit pas déſeſperé, & qu'il y ait des graces de reſſources, il eſt néanmoins conſtant qu'il ſera infiniment plus difficile de faire ſon ſalut dans un autre état, que dans celui où Dieu nous appelloit. 2°. Il eſt important de ne rien entreprendre en cette affaire contre la volonté de Dieu, & de ne lui pas réſiſter quand il nous fait connoître ſa volonté, à cauſe des ſuites funeſtes que cette réſiſtance nous attire. Les mauvais ſuccès de nos affaires, les difficultez de nous acquitter de nos devoirs, & faire nôtre ſalut dans l'état que nous avons choiſi de nous-mêmes.

On peut prendre pour ſujet d'un diſcours ſur l'état que nous devons embraſſer; 1°. L'importance de faire un bon choix; 2°. Le moyen de bien faire ce choix. II.

Pour le premier : 1°. Ce bon choix eſt la cauſe de nôtre bonheur temporel, qui dépend de la bénédiction que Dieu donne à nos travaux. 2°. Il eſt la cauſe de nôtre bonheur éternel, quand nous choiſiſſons un état où nous pouvons facilement & avantageuſement faire nôtre ſalut. 3°. Il eſt la cauſe de la douceur de la paix, & de la tranquillité d'eſprit dont nous pouvons joüir en cette vie.

Pour le ſecond Point, qui regarde le moyen de bien faire ce choix. 1°. Il faut ſe diſpoſer à faire ce choix par une vie ſainte & reguliere, par des aumônes & d'autres bonnes œuvres pour attirer les graces du Ciel. 2°. Il faut implorer les lumiéres d'enhaut pour une affaire ſi importante. 3°. Il faut y penſer ſérieuſement; avoir en vûë ſon ſalut; examiner ſes forces & ſon naturel; ſuivre en cela le conſeil d'un Directeur ſage, éclairé, déſintereſſé, qui connoiſſant le fond de nôtre ame, puiſſe juger à quoi Dieu nous appelle.

Premierement. Il faut que la vocation vienne de Dieu, & par conſéquent il ne faut point s'engager dans un état de vie par caprice, par une paſſion dé- III.

réglée d'interêt, d'ambition, de plaisir, pour y vivre à son aise, & goûter toutes les commoditez de la vie.

Secondement. Il faut remplir exactement les devoirs de sa vocation.

Troisiémement. Il faut persévérer jusqu'à la fin dans sa vocation. *Pris des Essais de Sermons pour la Dominicale.*

IV. SUR les conditions d'une bonne vocation.

1°. Elle ne doit point être téméraire ; mais prise avec une meure délibération. Consulter Dieu, &c.

2°. Elle ne doit point être précipitée ; mais il faut prendre du temps, pour s'éprouver si on pourra soûtenir les peines & les fatigues de cet emploi.

3°. Elle doit être libre, & nullement forcée, contre nôtre inclination & nôtre naturel.

V. 1°. LE choix d'un état de vie, est de toutes les circonstances de nôtre vie, celle où la méprise est le plus à craindre ; ce sera le premier Point.

2°. Le choix d'un état de vie, est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire ; ce sera le second Point. *Pris du Pere Massillon.*

VI. 1°. CE choix d'un état & d'une profession de vie doit être inspiré de Dieu ; car ce n'est pas l'ordre de la nature, mais de la grace qui en doit décider.

2°. A ce choix est attaché le repos & le bonheur de la vie ; il faut donc bien délibérer, pour ne point avoir sujet de se repentir.

3°. Ce choix est la voye du salut, il faut donc être attentif à le connoître, & à ne point s'y engager par des vûës humaines. *Le même.*

VII. 1°. IL faut considérer que l'on tient de Dieu son état, de quelque maniere qu'on y soit entré ; il y faut reconnoître la providence de Dieu.

2°. Qu'on ne le peut exercer que par commission, & pour en rendre compte à Dieu, qui nous l'a commis.

3°. Qu'il faut conformer à son état, sa vie, ses mœurs, & ses actions : & c'est en cela que consiste la sainteté, & toute la perfection que Dieu attend, & exige de chaque personne en particulier.

VIII. 1°. DE la maniere dont on vit aujourd'hui dans le siécle, rien n'est plus aisé que de se tromper dans le choix qu'on fait d'un état de vie ; & rien au contraire n'est plus difficile que d'entrer sûrement dans les voyes que le Seigneur nous a marquées.

2°. Les fautes que l'on fait en cette matiere, non-seulement sont presque irréparables ; mais encore ont des suites tres-funestes pour l'avenir. Rien de plus aisé que de faire une fausse démarche dans le choix qu'on fait d'un état de vie ; c'est mon premier Point. Rien qui ait des suites plus terribles, ni plus dangereuses qu'un pareil égarement ; c'est le second Point. *Pris du P. Cheminais, tome 2. Sermon sur ce sujet.*

IX. 1°. IL n'y a rien de plus important que de consulter Dieu, pour prendre à propos le point de sa vocation.

2°. L'une des marques la plus évidente de cette vocation, c'est de ne pas

rechercher l'état de vie le plus relevé selon le monde, parce qu'il est le plus dangereux pour le salut.

POUR faire un bon choix, & avant que de le faire, il faut avoir égard à trois choses. X.

1°. Aux devoirs de l'état que nous embrassons, & bien examiner si nous pourrons le remplir.

2°. Aux peines & aux travaux qui accompagnent cet état, & voir si on pourra les soûtenir.

3°. Aux périls pour le salut, qui se rencontrent dans cet état, & penser aux moyens de les éviter.

PREMIEREMENT. Les moyens de faire un bon choix de l'état de vie, que nous voulons embrasser, qui sont de le faire : 1°. En vûë du salut, & par rapport au salut. 2°. De consulter ses forces, son naturel, ses talens, & ses inclinations. 3°. Implorer souvent les lumiéres & le secours du Ciel pour cette importante affaire. XI.

Secondement. Les moyens de corriger le mauvais choix qu'on a fait. 1°. Il faut se persuader qu'il y a des graces de ressources, & que si nous n'avons pas celles qui nous étoient destinées, dans le premier état auquel nous avons manqué, nous pouvons être fideles à celles du second ; & ainsi réparer le mauvais choix que nous avons fait. 2°. Si c'est un état dangereux qui se peut quitter, il faut le faire au plûtôt. 3°. Il faut, si on ne le peut quitter, y vivre avec plus de précaution, de vigilance & de fidelité au service de Dieu.

DIEU nous a donné trois sortes de lumiéres pour connoître sa volonté sur le choix que nous avons à faire d'un état de vie. 1°. La raison. 2°. La priere. 3°. Le conseil. Il faut les réünir toutes trois, pour découvrir plus sûrement le bon plaisir du Pere céleste, & pour être enfant de lumiére. *Pris du P. Paul Segneri.* XII.

SUR les malheurs qui suivent le mauvais choix qu'on a fait d'un état. XIII.

1°. Le chagrin qu'on aura toute sa vie d'avoir fait ce mauvais choix ; les dégoûts & les peines qu'on y trouvera.

2°. Le grand nombre de pechez qu'on y commettra.

3°. Le danger de salut auquel on s'exposera.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Ambroise, liv. 1. des Offices, chap. 44. montre qu'il faut s'appliquer aux Offices; c'est-à-dire, aux emplois, ou aux ministeres qui sont propres de nôtre caractere.

Le même, livre de Joseph, chap. 4. montre qu'on peut être fidele à Dieu dans les conditions les plus basses, & dans la servitude même.

Saint Chrysostome, *Homil.* 43. *in Genesim*, montre qu'on peut demeurer fidele à Dieu, dans une condition qui nous oblige à demeurer parmi les méchans; ce qu'il prouve par l'exemple du saint homme Loth.

Saint Jérôme, *Epist.* 13. montre que ce n'est ni le lieu, ni la condition qui fait les Saints; mais la vie qu'on mene dans ce lieu & dans cette condition.

Saint Bernard, *Serm.*49. *in Cantic.* montre que la perfection d'un Chrétien consiste à se bien acquitter des devoirs de son état.

Les Livres spirituels & autres.

Lessius dans ses Opuscules, a fait un ample Traité du choix de l'état de vie que l'on doit embrasser; mais où il ne parle presque que de l'état Religieux.

Gregorius à Valentia, au troisiéme tome de sa Théologie, en a fait un autre, intitulé : *Disputatio decima generalis, de variis statibus hominum & officiis.*

Saint François de Sales, en son Entretien dix-septiéme, où il parle de ce sujet, donne pour marque d'une bonne vocation une volonté ferme & constante de vouloir servir Dieu, en la condition où Dieu nous appelle.

Livre intitulé : *Instruction pour choisir un état de vie*, où il est amplement parlé de tout ce qui regarde ce sujet.

M. Gobinet, dans le livre qui a pour titre : *L'instruction de la jeunesse*; employe la cinquiéme partie toute entiere à traiter à fond, & avec ordre ce sujet important à son dessein.

Dans le livre intitulé : *Les Exercices du Chrétien intérieur*, il est aussi parlé du choix de vie que l'on doit faire.

Dans les Essais de Morale, il en est parlé en plusieurs endroits; mais particulierement dans le second tome.

Combolas, dans le modele de la Vie Chrétienne, chap. 6. montre que la vertu chrétienne fait exercer les arts & les charges par des maximes chrétiennes.

Le P. Nepveu, dans le troisiéme tome de ses Réflexions Chrétiennes pour le treiziéme & quatorziéme jour de Septembre, parle de l'importance de cette vocation, & du moyen de la connoître.

M. Pean, dans ses Entretiens spirituels, tome 1. a deux Entretiens sur ce sujet. Le premier, où il montre qu'on doit consulter Dieu avant que de choisir

aucun état de vie. Le second, touchant les marques de la vraye vocation.

Le P. Haineuve, tome 1. de l'Ordre, Discours 14. & 15. Dans le premier il traite ce qu'on en doit sçavoir en général ; & dans le second, de l'état que l'on doit choisir en particulier.

Le P. de la Colombiere, dans ses Réflexions Chrétiennes, a un article où il parle des devoirs d'état.

Le P. Croiset, tome second de ses Réflexions spirituelles, traite de la facilité qu'on a de s'engager dans le monde sans vocation.

Tous ceux qui ont fait des Retraites ou des Exercices spirituels, selon la méthode de saint Ignace, ont une Méditation particuliere sur le choix de l'état qu'on doit embrasser, ou une considération comment on se comporte dans celui où l'on est établi, & regardent ce point comme un des principaux fruits de la retraite.

Le P. de Lingendes, *Feria 6. Domin. Passionis.* Les Prédicateurs.

Le P. Bourdalouë, dans ses véritables Sermons, Sermon sur l'ambition, a plusieurs choses sur les charges & les dignitez où l'on se pousse sans vocation.

Le P. Cheminais, tome 2. a un Sermon sur le choix d'un état de vie.

Le P. de la Ruë, dans les Sermons imprimez sous son nom, Sermon pour le Mercredy de la seconde semaine de Carême.

Le P. Massillon, Sermon pour le même jour, & sur le même sujet.

L'Autheur des Actions Chrétiennes, tome 2. a un Discours du soin qu'on doit avoir de consulter Dieu sur le choix de l'état qu'on doit embrasser.

L'Autheur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, sixiéme Sermon de l'Avent.

Le même, Sermon pour le Jeudy de la premiere semaine de Carême, montre qu'on se peut sauver en toutes sortes de conditions.

Essais de Sermons pour la Dominicale, 2e. dessein pour le second Dimanche après l'Epiphanie.

Busée, dans le tome, *de Statibus*, a ramassé les devoirs & les obligations qui sont attachées à chaque état de vie en particulier. Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Lohner. *Titul. Vocatio.*

Labatha, *in Thesauro.* Titul. *Vocatio.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Loquere Domine, quia audit servus tuus. 1. Regum, c. 3.

Parlez, Seigneur, parce que vôtre serviteur écoute.

Dominus pauperem facit & ditat, humiliat & sublevat, suscitat de pulvere egenum, & de stercore elevat pauperem. 1. Reg. c. 2.

C'est le Seigneur qui fait le pauvre & le riche, c'est lui qui abaisse & qui éleve; il tire le pauvre de la poussiere, & l'indigent du fumier pour le rendre considérable.

Cùm ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos dirigamus ad te. 2. Paralip. c. 20.

Comme nous ne sçavons pas même ce que nous avons à faire, il ne nous reste autre chose, que de jetter les yeux vers vous.

Quis est homo qui timet Dominum; legem statuit ei in viâ. Psalm. 24.

Qui est l'homme qui craint le Seigneur, il lui a établi une loy dans la voye qu'il a choisie.

In manibus tuis sortes meæ. Psalm. 30.

Tous les évenemens de ma vie sont entre vos mains.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem. Psalm. 14.

Faites-moy connoître la voye par laquelle je dois marcher.

Vias tuas Domine demonstra mihi, & semitas tuas edoce me. Dirige me in veritate tuâ. Psalm. 24.

Montrez-moy, Seigneur, vos voyes, & enseignez-moy vos sentiers. Conduisez-moy dans la voye de vôtre vérité.

Relinquunt iter rectum, & ambulant per vias laboriosas. Proverb. 2.

Ils quittent le chemin droit, & marchent par des voyes écartées & difficiles.

Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem. Proverb. 14.

Il y a une voye qui paroît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort.

Respicit Dominus vias hominis, & omnes gressus ejus considerat. Proverb. 5.

Le Seigneur regarde attentivement les voyes de l'homme, & il considére toutes ses démarches.

Cor hominis disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus. Prov. 16.

Le cœur de l'homme prépare sa voye; mais c'est au Seigneur à conduire ses pas.

Non audivit populus meus vocem meam, & Israël non intendit mihi. Et dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. Psalm. 80.

Mon peuple n'a point écouté ma voix, & Israël ne s'est point appliqué à m'entendre; c'est pourquoi je l'ai abandonné aux désirs de son cœur, & il marchera dans les voyes qu'il a inventé lui-même.

Ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus. Sapient. 5.

Nous avons marché par des voyes difficiles, & nous avons ignoré les voyes du Seigneur.

Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam.. ut mecum sit & mecum laboret; ut sciam quid acceptum sit apud te. Sap. 9.

Envoyez-moy du Ciel, qui est le trône de vôtre grandeur, vôtre sagesse, afin qu'elle soit, & qu'elle travaille avec moy, & que je sçache ce qui vous est agréable.

Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates, ne forte extimescas faciem potentis, & ponas scandalum in æquitate tuâ. Eccli. 7.

Ne cherchez point de devenir juge, si vous n'avez assez de force, pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur que vous ne soyez intimidé par la considération des hommes puissans.

Ne credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum. Eccli. 32.

Ne vous engagez point dans un chemin pénible, de peur que vous ne prépariez à vôtre ame un sujet de chute.

Fili, sine consilio nihil facias, & post

Mon fils, ne faites rien sans conseil, & vous

factum non pœnitebis. Eccli. 32.
ne vous repentirez point de ce que vous aurez fait.

Cor boni consilii statue tecum. Eccli. 37.
Affermissez vôtre cœur dans la droiture d'une bonne conscience, vous n'aurez point de meilleur conseil.

Cum fatuis consilium non habeas, non enim poterunt diligere nisi quæ eis placent. Eccli. 8.
Ne déliberez point de vos affaires avec les fous ; car ils ne pourront aimer que ce qui leur plaît.

In his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. Eccli. 37.
Sur toutes choses priez le Tres-Haut, afin qu'il vous conduise dans le droit chemin de la vérité.

Cum sapientibus & prudentibus tracta. Eccli. 9.
Prenez conseil de ceux qui sont sages & prudens.

Domine quid me vis facere ? Act. 6.
Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Quid faciens vitam æternam possidebo ? Luc. 10. & 18.
Seigneur, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ?

Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in ea permaneat. 1. ad Corinth. 7.
Que chacun demeure dans l'état & dans la profession où Dieu l'a appellé.

Unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet, & sicut in omnibus Ecclesiis doceo. Ibidem.
Que chacun se conduise selon l'état où Dieu l'a appellé ; c'est ce que j'ordonne dans toutes les Eglises.

Videte vocationem vestram. 1. ad Corinth. 1.
Considerez bien l'état où vous êtes appellé.

Unusquisque proprium donum habet ex Deo. 1. ad Corinth. 7.
Chacun a son don particulier qu'il a reçû de Dieu.

Obsecro vos ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis. Ad Ephes. 4.
Je vous conjure de vous conduire d'une maniere qui soit digne de l'état auquel vous avez été appellez.

Vide ministerium quod accepisti, ut illud impleas. Ad Coloss. 4.
Considerez bien le ministere que vous avez reçû du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs.

Exemples de l'Ancien Testament.

DAVID cet homme, selon le cœur de Dieu, ne craignoit rien plus que de s'écarter des voyes que la Providence lui avoit marquées ; qui sçavoit jusqu'à quel point les hommes sont aveugles sur ce mystere impénétrable, persuadé que le seul expédient pour ne s'écarter pas, étoit de consulter le Pere des lumiéres, & que c'étoit même une espece d'engagement à Dieu de nous conduire dans un pas si glissant, que de réclamer son secours, & de s'abandonner aux ordres de sa Providence, se disposoit par ces paroles à faire infailliblement un choix conforme à la volonté du Seigneur : *Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam.* C'est cette sage conduite que tous les hommes devroient observer, quand ils sont sur le point de choisir un état de vie. Mais les enfans du siécle ne pensent pas à chercher les voyes de Dieu : la fin essentielle de l'homme n'est plus la régle des moyens qu'il prend, chacun court en avengle dans la carriere que lui ouvre sa passion, & jamais il ne fut plus vrai de dire avec l'Ecriture, que chacun se fait un plaisir de se frayer à même un chemin à l'écart, où sans examiner à quel terme il aboutit, on court sans le sçavoir à sa perte : *Unusquisque in viâ suâ erraverunt.*

David demandoit à Dieu qu'il lui fit connoître la voye qu'il vouloit qu'il suivît.

Psalm. 142.

Isaïe 47.

Moïse, ainsi que remarque Philon le Juif, se voyant sur le point de mou-

Moïse étant

prêt de mourir, ne voulut pas nommer un successeur. | rir, n'osa jamais nommer un de ses proches pour lui succeder dans l'honorable commission qu'il avoit reçuë, de conduire le peuple de Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il ne crut pas, ajoûte le même Autheur, qu'un choix de cette conséquence lui appartînt, ni qu'il lui fût permis d'appeller les siens à un ministere, où lui-même n'étoit parvenu que par une vocation expresse : *Aut quia non putavit rem tantam ad suum pertinere judicium, aut quia ipse non potuerat, nisi Deo vocante, principatum suscipere.*

La conduite de Samuël, lorsqu'il alla pour sacrer David, second Roy d'Israël, doit servir de régle de la nôtre.

1. *Regum* 15.

Ibidem.

Imitons la conduite de Samuël, lorsqu'il alla sacrer le second Roy d'Israël. L'Ecriture nous représente ce Prophete dans la maison d'Isaï, où il prétend mettre le Sceptre ; il en appelle tous les Enfans, les regarde, les examine, les considére ; mais comme les yeux se peuvent tromper, il demande les lumiéres du Ciel : *Num coram Domino est Christus ejus ?* Heliab l'aîné de la maison se présente devant Samuël ; c'est un jeune homme du nombre de ceux dont l'air frappe d'abord ; il est brave, spirituel, bienfait, & selon les apparences, il est digne du trône ; il a de la majesté dans la taille, du service dans les troupes, un dehors heureux ; il n'est pas pourtant celui que Dieu a choisi pour porter la couronne : *Non hunc elegit Dominus.* Tous paroissent selon leur rang, & David est celui que Dieu trouve selon son cœur : *Hunc elegit Dominus.* Admirable figure de nos devoirs dans le choix de nôtre état ! Il nous est permis de jetter les yeux sur les différentes conditions où nous pouvons aspirer ; mais dépoüillez de toutes les considérations humaines, disons dans les conjonctures ; *Num coram Domino est Christus ejus ?* Dieu me veut-il dans cette alliance, dans cet emploi, dans cet établissement ?

Ce que doivent faire ceux qui, à l'exemple d'Esaü, ont fait un mauvais choix de leur état.

Genes. 37.

Il faut qu'à l'exemple d'Esaü, qui manqua la bénédiction de son pere Isaac, ceux qui ont fait un mauvais choix, conjurent leur Pere Céleste, de vouloir leur donner une seconde bénédiction : *Num unam tantum benedictionem habes Pater ? Mihi quoque obsecro ut benedicas.* Mais qu'ils la demandent avec soûpirs & sanglots ; avec ce cry qui perça le cœur d'Isaac : *Cum ejulatu magno fleret.* Hé quoi, Seigneur ! n'y a-t-il dans les trésors de vôtre bonté infinie, qu'une voye pour me sauver ! Ce Dieu qui me fait connoître mes égaremens, me les fait-il connoître sans espérance de retour ? Puis-je penser cela d'un Pere plein de miséricorde ? Consultez, mon Dieu, vôtre cœur, sans avoir égard à mon infidelité, vous y trouverez encore quelque ressource pour moy, &c.

Joseph, David, & plusieurs autres ne sont entrez dans les charges que par l'ordre de Dieu.

Joseph ne pensoit aller faire qu'un message à ses freres de la part de son pere, quand Dieu qui avoit dessein de le faire Gouverneur de toute l'Egypte, l'honneur & le secours de sa famille, & la figure de Jesus-Christ, ne l'y envoyoit que pour commencer par-là cet ordre divin, où il le destinoit. David aussi croyoit n'aller à l'armée de Saül, que pour porter des provisions à ses freres par le commandement de son pere, quand Dieu le fit choisir pour combattre ce Goliath, la terreur de toute la Judée, afin de commencer en lui, cet ordre divin où il l'appelloit, pour être un grand Prince, un grand Prophete, & un grand Saint tout ensemble.

Exemples du Nouveau Testament.

LA mere des enfans de Zebedée ne demande pour eux au Sauveur qu'une grandeur temporelle,& sans se mettre en peine si l'élevation,où elle veut les placer, s'accorde avec les souffrances que JESUS-CHRIST leur a dit d'embrasser ; sans examiner si leurs forces & leurs talens répondent aux dangers & aux difficultez d'un état si périlleux ; sans prendre garde si leurs inclinations ratifient ce choix injuste, qui les doit élever ; elle les place déja de ses propres mains sur des trônes imaginaires ; elle ne consulte que le mouvement d'une tendresse purement naturelle, & leur faisant une destinée au gré de ses désirs charnels, elle usurpe le droit de Dieu même, seul arbitre de la destinée des hommes. L'exemple des Enfans de Zebedée.

Quand saint Paul destiné au plus pénible & au plus terrible ministére, consulte le Seigneur sur l'état qu'il veut embrasser, il n'excepte pas le fardeau pesant de l'Apostolat : *Domine quid me vis facere ?* Seigneur, dit-il, sans restriction, craignant de s'écarter des voyes de Dieu, que vous plaît-il que je fasse ? Parlez, Seigneur ; car j'attends vos ordres sans aucune prévention, & dans une parfaite soumission d'esprit : *Loquere Domine quia audit servus tuus.* Que dois-je faire, pour me sauver, disoit à JESUS-CHRIST, cet homme touché d'un désir efficace de son salut : *Quid faciens vitam æternam possidebo ?* Telle étoit la disposition de ces ames droites & fideles, qui craignent de s'opposer aux ordres de la Providence. Il faut que jettant une vûë générale sur toutes les conditions, l'ame chrétienne se présente à Dieu comme une victime prête à lui sacrifier le reste de ses jours, de la maniere qu'il estimera la plus digne de sa grandeur. Saint Paul n'a de aucune réserve, quand il s'offre à tout ce que Dieu veut. 1. *Reg. c.* 3. *Luc.* 10.

C'étoit la doctrine que saint Paul prêchoit à toutes les Eglises où il passoit ; & il ne voyoit point de Chrétiens qu'il ne les avertît de prendre garde sur tout de marcher toûjours droit dans leur état, sans s'en détourner jamais, s'ils vouloient s'avancer dans la perfection : *Unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet, sicut in omnibus Ecclesiis doceo.* C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, que nôtre état nous déclare justement en cela la volonté de Dieu ; il nous porte à faire tout ce qui lui est conforme ; il nous empêche de faire tout ce qui ne s'accorde pas avec lui, & il nous asſûre que Dieu nous ayant mis dans cet emploi, il entend que nous nous y appliquons, & que nous nous en acquittions dignement,& que nous nous dégagions de tout ce qui nous en détourne. Saint Paul ne recommandoit rien tant aux Chrétiens, que de s'acquitter fidelement de leur état. 1. *ad Cor.* 7.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Omnia membra non unum actum habent. Ad Rom. 12. Comme ce seroit une chose monstrueuse que l'œil ou le bras quittât sa situation naturelle, & que d'un pareil renversement il ne pourroit naître que du désordre dans le corps ; ainsi, quand quelqu'un de nous quitte la place que Dieu lui avoit marquée, & s'ingere de lui-même dans un autre ministére, il défigure cette beauté de l'Eglise, qui consiste dans un parfait arrangement de tous ses membres, & cause ensuite un désordre universel de tout le corps. Le désordre du monde vient de ce que tous les hommes ne sont pas placez là où Dieu les destinoit.

Ne credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum. Eccli. 32. Ne vous Malheurs

qu'on ne peut éviter quand on s'engage de soy-même dans une vie pénible.

embarquez pas de vous-mêmes dans une voye pénible & laborieuse, pour ne vous susciter point par cette conduite téméraire une occasion de scandale, qui cause la perte de vôtre ame. Car quand une fois l'homme s'est engagé de son propre mouvement, dans un état contraire aux ordres de Dieu, il n'est point de malheur dans la vie qu'on ne doive attendre de ce funeste engagement. En effet, soit que nous considérions ces infortunez, qui se sont soustraits aux ordres de la Providence, par rapport à leur prochain, ou que nous les regardions par rapport à eux-mêmes, je ne vois de toutes parts que des suites malheureuses de ce déplorable aveuglement.

Il faut bien examiner l'état que nous voulons embrasser, avant que de nous y engager.

*Est via quæ videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem. Prov. c.*14. Telle voye (dit le Sage) nous paroît droite & unie, qui sur la fin nous conduira au précipice. Telle au contraire nous paroît difficile & épineuse au commencement, qui dans la suite nous deviendra facile & aisée : telle est sûre en elle-même, qui peut être périlleuse pour nous ; & telle est périlleuse pour autrui, qui nous meneroit au Ciel : telle ne nous effraye nullement par le nombre & la grandeur des difficultez, qui paroissent insurmontables aux autres. En un mot, il ne faut pas juger des états parce qu'ils sont en eux-mêmes ; mais pour faire un choix sage & judicieux, il les faut considérer par le rapport qu'ils ont avec nous ; il faut examiner s'ils nous sont propres, si nous n'y courons point risque de nôtre perte pour le temps & pour l'éternité.

Il y a des personnes qui entrent dans l'Eglise comme par héritage, sans autre vocation. *Psalm.* 82.

Qui dixerunt, hæreditate possideamus sanctuarium Dei. Psalm. 82. Il y a des personnes qui veulent entrer dans le sanctuaire comme dans un héritage qui leur appartient par droit de succession. C'est un bénéfice qui depuis tant d'années est dans nôtre maison, & qu'il y faut conserver ; c'est donc le partage d'un cadet qui prendra la qualité d'Abbé ; est-il propre pour l'Eglise ? Ce n'est pas dont on se met en peine ; ce bénéfice est attaché à nôtre maison, il ne faut pas l'en laisser sortir. Mais je répons avec David : *Deus meus, pone illos ut rotam, & sicut stipulam ante faciem venti.* Faites-les, mon Dieu, tourner comme une roüe, & dissipez-les, comme le vent dissipe la paille ; c'est-à-dire, humiliez-les, détruisez-les, anéantissez-les ; & puisque dans ce qui concerne même vôtre culte, ils ont si peu d'égard à vous, n'ayez que des malédictions pour eux. En effet, rien de plus fatal, ni de plus sujet à des suites malheureuses, que ces possessions héréditaires dans l'Eglise.

La douceur de la conduite de Dieu sur nous dans la destination qu'il en fait à un état de vie.

Tu autem dominator virtutum, cum magnâ reverentiâ disponis nos. Sapient. 12. Loin de croire qu'il y ait de la contrainte dans la conduite de Dieu sur nous, on doit être convaincu que Dieu dispose de toutes choses avec mesure, avec respect, & avec sagesse : *Cum magnâ reverentiâ*, comme s'il vouloit dire ; Seigneur, vous avez donné à l'homme la liberté, qui est une participation de la vôtre, vous disposez de nos volontez avec une espece de respect ; vous les ménagez avec adresse, & les conduisez avec douceur. C'est à vous de nous prescrire tel genre de vie qu'il vous plaît, & non pas tel que nous le voudrions. Il n'appartient qu'à Dieu de disposer de nos cœurs, soit parce qu'il en connoît parfaitement les ressorts, soit parce qu'ils ne peuvent être dignement conduits que par les impressions de Dieu. La prudence humaine seroit-elle capable de les conduire ? Ses lumiéres sont courtes. Le monde prétendroit-il le faire ?

Il est trop interessé ; l'homme même oseroit-il s'en prévaloir ? il ne le peut sans injustice.

Quos prædestinavit hos & vocavit, & quos vocavit, hos & justificavit ; quos autem justificavit, illos & glorificavit. Ad Rom. 8. Voicy le secret de ces paroles mysterieuses qui nous prédisent tout nôtre bonheur. C'est que suivre la vocation de nôtre état, est le vrai moyen d'accomplir le dessein que Dieu a de nous perfectionner en cette vie, & de nous glorifier en l'autre. Voilà l'ordre que nous devons tenir pour être saints, & pour monter à Dieu ; puisque c'est l'ordre que Dieu tient pour venir à nous, & pour nous faire saints. *Il nous prédestine*, prémierement, dit cet Apôtre, & qu'est-ce que cette prédestination, sinon cette loy éternelle, & ce dessein qu'il a de nous sauver, en nous en donnant les moyens : & ensuite *il nous appelle* ; mais où ? Si ce n'est à l'état qui nous est propre, pour accomplir ce dessein qu'il a sur nous. Il ne nous fait pas passer immédiatement de la prédestination à la gloire ; mais il nous fait marcher de l'une à l'autre par le chemin qu'il nous enseigne, qui est l'état de vie auquel il nous appelle.

Le vrai moyen de devenir saint, est de suivre fidelement la vocation de son état. *Ad Rom.* 8.

Utinam saperent & intelligerent, ac novissima providerent ! Deuteron. 32. Plût-à Dieu que les hommes comprissent bien cette vérité ! combien il est important pour le salut de faire un bon choix de vie ? Ah ! qu'ils changeroient bientôt de conduite ? Qu'ils délibereroient mûrement avant que de s'engager dans ce parti, avant que de se mêler de ce trafic. S'ils avoient une conscience timide, & un sentiment un peu délicat, ils demanderoient à un Confesseur éclairé, s'ils peuvent licitement s'y engager ; au lieu que quand on y est une fois engagé, on perd insensiblement la crainte qu'on avoit du peché.

Avec quelle prudence il faut déliberer sur le choix d'un état.

Loquere Domine quia audit servus tuus. 1. *Reg. c.* 3. Heureux celui qui dit comme Samuël, Seigneur parlez, parce que vôtre serviteur vous écoute ; car si vous attendez à entendre sa voix, quand vous serez dans l'embarras du monde ; ah ! il ne sera plus temps. Tout ainsi que les matelots dans les grandes tempêtes n'entendent pas la voix du Pilote ; de même aussi dans l'emportement des plaisirs & des passions, comment entendre la voix de Dieu ? Elle ne s'entend, dit saint Bernard, que dans le secret & dans le silence ; *Secretum consilium, secretum auditum postulat.* Heureux donc celui, qui avant que de faire ce choix d'une vocation, fait une retraite avec Dieu, pour déliberer avec lui sur ce qu'il doit faire.

Il faut écouter la voix de Dieu sur cette affaire de la vocation.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Qui spreverunt voluntatem Dei invitantem, voluntatem Dei sentient vindicantem. August. ad articul. sibi falso impositos.

Commendent mores statum, non status mores. Ambros. Epist. 44.

Quantò status inferior, tantò virtus eminentior. Idem, ibidem.

Omnis ad rectè agendum provocatur ætas & dignitas, nemo igitur publicis se excuset actibus. Idem, Serm. 7. de milit.

Quod ipsi gerunt officiis, suis adscribunt. Idem.

Nequaquam frigida verba illa proferas, mundanus sum, uxorem habeo, filiorum curam gero. Chrysost. Serm. 9. contra Jud.

Tametsi Deus nos vocet, expectat tamen, ut sponte accedamus, ac tùm nobis suum præbet auxilium. Idem, Serm. 1. de Verb. Apost.

Non una salutis via nec unus modus est, verum permulti ac differentes. Idem, l. 3. Advers. vituperat. Monast.

Homo! si gehennam metuis, si regnum affectas, ne vocationem spernas. Basil. Homil. 13. de Bapt.

Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene vixisse laudabile est, singuli credentium non locorum diversitatibus, sed fidei merito ponderantur; Spiritus ubi vult spirat. Hieronym. Epist. 13.

Inscrutabilia sunt judicia Dei, & investigabiles viæ ejus, quibus ad salutem humanum attrahit genus. Cassianus Collat. 13. cap. 15.

Multiformis illa sapientia Dei salutem hominum multiplici & inscrutabili pietate dispensat. Idem, ibidem.

Qui dicta, & legum scita contemnit, per

Ceux qui ont méprisé la volonté de Dieu, qui les invitoit avec amour, éprouveront sa volonté, qui se vengera d'eux avec justice.

Ce sont les mœurs, & la maniere de vivre dans un état qui le rendent recommandable, & non pas l'état qui fait les bonnes mœurs.

Plus l'état où l'on se trouve est bas & abjet, plus la vertu qu'on y fait paroître est éminente.

Il n'y a ni âge, ni dignité qui nous dispensent d'être gens de bien dans nôtre condition. Que personne donc ne rejette la faute de sa négligence sur ses affaires, ou sur son état.

Les hommes rejettent sur leur état les vices de leurs personnes.

Que ces froides paroles ne sortent jamais de vôtre bouche; je suis un homme du monde engagé dans le mariage, il faut que je prenne soin de mes enfans: Excuse frivole, pour se dispenser du soin de son salut.

Quoique Dieu nous appelle à un état de vie, il veut néanmoins que nous l'embrassions de plein gré, & c'est alors qu'il nous donne son secours, pour y faire nôtre salut.

Ne nous imaginons pas qu'il n'y ait qu'une seule voye, & une seule maniere de se sauver, il y en a sans doute plusieurs, & même toutes différentes.

O homme! si vous craignez l'enfer & la damnation éternelle, & si vous prétendez au royaume du Ciel, ne négligez pas d'obéir à la voix de Dieu qui vous appelle à un tel état.

Ce n'est pas une grande loüange d'avoir été à Jérusalem; mais d'y avoir saintement vécu: Le mérite de chaque fidele ne se régle pas par la diversité des lieux où ils sont; mais par leur foy & l'excellence de leur vertu; l'Esprit-Saint souffle, & opere partout où il lui plaît.

Les jugemens de Dieu sont impénétrables, & ses voyes incompréhensibles par lesquelles il conduit les hommes à leur salut.

La sagesse de Dieu qui est différente dans sa conduite, ordonne & opere le salut des hommes, par une bonté qui agit différemment, & d'une maniere qu'on ne peut pénétrer ni comprendre.

Celui qui méprise ce que les loix ordonnent

diversas errorum vias, eundem perditionis laqueum disponit. Cyprian. in tract. de duodecim abus.

Multa utique perditionis via, cum una regularis via, lex Dei videlicet, deseritur. Idem.

Ad negotiandum vocatus es, ne perdas margaritam, ne thesaurum suum deprædetur inimicus, ne navis demergatur unà cum onere, & vacuus revertaris ad propria. S. Ephrem. in illud : Attende tibi.

In quocumque statu sive vocatione homo fuerit, numquam se excusare poterit quod Deum amare nequeat, & proximum propter ipsum. Hugo Cardinal. in Psalm. 18.

Tota ratio damnationis est perversa administratio conditionis. Tertull.

Unusquisque suum ingenium noverit, & ad id applicet, quod sibi aptum delegerit; itaque quid sequatur prius consideret, non solum noverit bona sua, sed etiam vitia cognoscat, qualemque sui judicem se præbeat. Ambrof. l. Offic. c. 44.

& commandent, en s'égarant par différentes routes, donne dans le piége qu'il s'est tendu lui même.

Il y a plusieurs chemins détournez par lesquels on se perd, lorsqu'on laisse la voye droite & royale, qui est la loy de Dieu.

Vous êtes appellé à une espece de trafic & de négoce, ne perdez pas en cette condition la pierre précieuse que Dieu vous a confiée ; prenez garde que l'ennemi ne vous enleve vôtre trésor ; que le navire avec les marchandises dont il est chargé, ne fasse naufrage, & que vous ne retourniez sans avoir rien acquis.

Quelque état, quelque condition, & quelque profession qu'un homme ait embrassé, il ne peut avoir d'excuse, ni de prétexte, pour ne pas aimer Dieu, & le prochain pour l'amour de Dieu.

La cause principale de la damnation des hommes, c'est qu'ils ne s'acquittent pas des devoirs de leur vocation.

Que chacun connoisse son genie, & qu'il s'applique à se bien acquitter de l'état qu'il aura choisi pour son bien ; qu'il considére auparavant ce qu'il doit choisir ; qu'il connoisse ses bonnes & ses mauvaises qualitez, & qu'il juge de lui-même avec équité, & sans se flatter.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

Ce que l'on entend par la vocation à un état de vie, & par le choix qu'on en doit faire.

PAr ce mot de vocation à un état de vie, j'ai déja averti, que l'on n'entend autre chose qu'une disposition de la divine Providence, qui ordonne selon son gré les différentes conditions, emplois, & professions, qui composent l'état politique & Ecclesiastique ; & donne à chacun les talens, les moyens, & les graces pour s'en bien acquitter, & y faire son salut. Et par le choix que chacun doit faire de son état, & de la profession qu'il doit embrasser, nous entendons le soin qu'il doit prendre, & l'obligation qu'il a de consulter la volonté de Dieu sur ce point, afin de se conformer aux ordres de la Providence, & de seconder les desseins qu'elle a sur lui en particulier.

En quoi consiste cette vocation du côté de Dieu, & du côté de celui qu'il appelle.

Cette vocation du côté de Dieu, consiste : 1°. En des lumiéres particulieres, qu'il donne à ceux qui souhaitent faire leur salut, par lesquelles il leur fait connoître sa volonté, & dans quel état ils pourront plus facilement & plus sûrement se sauver. 2°. En de fortes inclinations qu'il leur inspire pour un état plûtôt que pour un autre ; & que ceux qu'il appelle à cet état, ont coûtume de ressentir. Si l'on considére la vocation du côté de la personne, qui est sur le point de s'engager dans quelque profession, elle consiste en des talens & des qualitez qu'on a reçûs de la nature. L'esprit, l'humeur, le tempérament, le naturel ; ce qui lui fait connoître à quoi il est propre, & dans un sens droit.

affaire douteux & incertain au jugement des hommes sages, se trouve dans le choix que nous faisons d'un état de vie ; & tout ce qui peut faire sentir le mauvais succès d'une affaire, est inséparable des fautes que nous commettons en celle-cy.

dont l'état de vie est le principal.

Quand il est question de faire le choix d'un état de vie pour s'y engager, il ne faut point juger des états, parce qu'ils sont en eux-mêmes ; mais pour faire un choix sage & judicieux, il les faut considérer par le rapport qu'ils ont avec nous. Nôtre salut, & la volonté de Dieu, qui nous ordonne d'y travailler en tel état, doivent être comme les principes & les causes de nôtre choix ; ensorte que nous puissions dire avec vérité : Je prens cet état plûtôt qu'un autre, parce qu'après une exacte discussion, je juge devant Dieu, que c'est celui que les decrets éternels de sa Sagesse infinie m'ont marqué ; c'est dans cette vûë que je l'embrasse, & c'est pour cela que j'y veux vivre & mourir : telles doivent être les vûës d'un homme qui ne veut pas se tromper.

Dans le choix d'un état, il en faut juger par rapport à nôtre salut.

Lorsqu'on représente le danger qu'il y a dans certains états qui paroissent peu proportionnez à l'âge, & aux forces de ceux que l'on y engage ; on croit faire une réponse solide, qu'il n'est pas possible de se sauver dans tous les états ; on dit qu'il y a du danger partout, quand on n'a pas bonne volonté, & qu'on se sauve partout quand on l'a. Mais il y a bien de l'illusion dans cette réponse. Il est vrai qu'on se peut sauver dans tous les états ; mais on ne s'y sauve pas sans des efforts, que peu de gens font. Il est vrai que ceux qui y sont, pourroient se sauver par le moyen des graces qu'ils reçoivent de Dieu : mais Dieu n'est pas toûjours disposé à donner à ceux qui contre sa volonté s'engagent dans ces états, des graces puissantes, sans lesquelles on ne se sauve pas effectivement. C'est ce qu'il faut bien considérer & examiner avant que de s'engager.

Il y a quelque illusion en ce qu'on dit communément en toutes sortes de conditions.

Toute nôtre prédestination roule presque sur le choix de l'état que nous embrassons ; delà dépend presque uniquement le bonheur, ou le malheur de nôtre éternité ; & en voicy la raison. Parce que la prédestination, disent les Théologiens, n'est rien autre chose de la part de Dieu, qu'un certain enchaînement de graces qui nous sont préparées, & de nôtre part, qu'une suite d'actions surquoi est appuyé le jugement décisif que Dieu fait de nous. Or la plûpart des graces que nous recevons, sont des graces déterminées à nôtre état. Combien de réprouvez dans l'Enfer auroient vécu sur la terre comme des Saints, s'ils avoient suivi la voix de Dieu, en embrassant l'état où Dieu les appelloit ? Et combien de Saints dans le Ciel auroient été sur la terre des impies & des libertins, s'ils avoient choisi telle condition où Dieu ne les appelloit pas.

Nôtre prédestination dépend du bon choix de l'état que nous embrassons.

Après la grace du Baptême, qui commence nôtre salut, & la grace de bien mourir qui l'acheve, la grace de bien choisir une profession, est la plus importante & la plus nécessaire pour tout le cours de la vie ; parce qu'elle est comme le milieu & le lien qui joint la grace du Baptême, & la grace finale ; & comme dans la voye ordinaire pour nous sauver, il faut que nous ayons trois graces sur lesquelles nôtre salut est appuyé ; il n'y a rien de si important & de si nécessaire à celui qui a reçû la premiere grace dans le Baptême, & qui veut avoir la derniere à la mort, que de bien choisir l'état de vie auquel il

Combien est nécessaire la grace de la vocation à un état.

est appellé de Dieu ; puisque le bon choix est à l'égard de nôtre prédestination & de nôtre salut, ce que la pierre du milieu, qu'on appelle la clef de la voute, est aux deux parties de la voute qui se joignent & qui se soûtiennent par cette clef.

Il est nécessaire que Dieu nous appelle à un état de vie, qui est le moyen pour arriver à la fin où il nous destine.

La raison & la foy nous défendent de croire, que le Seigneur, après nous avoir appellez par sa miséricorde aux lumiéres de l'Evangile, nous ait voulu abandonner à nos ténébres, en nous rendant maîtres de nôtre sort, par un choix décisif de nôtre éternité, en nous abandonnant pour cela à nôtre caprice & à nôtre bizarrerie. Je dis la raison ; car Dieu n'est pas une divinité indolente, qui laisse tout au hazard ; mais on doit regarder le gouvernement de l'univers comme l'ouvrage d'une Sagesse infinie, qui régle tout, qui conduit toutes choses à leur fin, par des moyens propres & proportionnez à leur nature ; & comme à l'égard des hommes la vocation à un état de vie est l'un des moyens propres pour la fin à laquelle il les destine, il faut qu'il les y appelle.

Comme dans tous les états il y a danger de se perdre, il y a aussi dans tous, des graces particulieres, pour se sauver.

Comme tous les états ont leurs dangers particuliers, Dieu fournit à tous, des secours propres pour les faire éviter. Il est dans le trésor de sa miséricorde des graces de cette nature ; ensorte que chaque état y trouve un secours particulier le plus convenable au salut. Il est des graces de sacerdoce, de magistrature, de pere de famille, de personnes privées ; des graces de retraite, de mariage, de célibat, de veuvage. Dieu ne destine jamais à une fin *sans nous* donner les moyens pour y parvenir, en marquant à chacun le terme où *il doit* tendre ; il attache à ce choix les secours & les voyes nécessaires pour s'y conduire heureusement. Mais pour participer à la grace d'un état, il *faut que le* Seigneur nous y appelle. Si vous voulez vous placer vous-même *dans un poste*, c'est à vous à vous y soûtenir : si vous n'êtes point dans la *voye qu'il* vous a destinée, il vous abandonne à vous-mêmes ; vous marchez *tout seul*, & il ne vous conduira plus.

Il n'y a point d'état de vie où il soit permis de s'engager contre la volonté de Dieu.

Quelque liberté que Dieu ait donnée à l'homme en le laissant, comme parle l'Ecriture, entre les mains de son conseil ; c'est une maxime générale, fondée sur les principes de la Religion, qu'il n'y a point d'état dans la vie, où il soit permis à l'homme Chrétien d'entrer sans vocation de Dieu : point de condition dont la premiere & l'essentielle régle ne soit d'y être appellé de Dieu ; point de rang, ni d'emploi, qui ne devienne dangereux, quand on s'y engage sans avoir consulté Dieu. En cela, dit saint Chrysostome, consiste le droit de souveraineté que Dieu s'est reservé sur la créature raisonnable & intelligente : & c'est en cela que consiste l'heureux engagement qu'a la créature raisonnable à n'user de sa liberté, & de ses droits que dépendamment de Dieu son Seigneur & son Souverain ; puisqu'il n'y a rien qui se trouve si étroitement lié avec le salut, que ce que nous appellons vocation.

Quoique Dieu soit le maître, il ne dispose pas de nous avec rigueur.

Quoique Dieu soit le maître de nos vies & de nos emplois, & qu'il puisse disposer de nous absolument ; néanmoins il ne nous gouverne pas toûjours avec cet empire, & cette séverité. Il souhaite toûjours que nôtre volonté consente à la sienne, & que nos desseins s'accordent avec les siens, pour l'établissement de nôtre état. Il nous appelle donc là où il nous destine, & si nous suivons fidelement sa volonté, il nous traite en enfans respectueux & soûmis, qui n'ont point voulu s'émanciper, ni se retirer de sa conduite.

Voicy

Voicy une vérité dont il faut bien être persuadé : Que c'est nôtre état, qui nous doit marquer toutes les bonnes œuvres, ausquelles nous nous devons employer, & celles que nous devons laisser faire aux autres. Car il n'y a point de doute, que comme d'un côté il est nécessaire que nous fassions de bonnes actions, & que nous nous adonnions à la priere, aux jeûnes, aux aumônes, à la pénitence, & à la mortification ; & d'un autre côté que dans les services que nous devons tous rendre à Dieu, chacun a son ordre particulier, qu'il ne doit point passer, & ses commandemens réglez à quoi il doit s'arrêter, sans se mêler mal à propos de ce que l'on n'attend pas de lui.

Il faut conformer sa vie & ses mœurs à son état.

Ceux qui croyent s'être trompez dans le choix de leur état, doivent prendre des mesures pour remedier au choix qu'ils ont fait. Car, ou leur état est de soi stable & permanent, comme le sacerdoce, le mariage, la religion ; ou il est libre, & sans engagement nécessaire, comme sont la plûpart des emplois de la vie. Si leur état est libre, & qu'après une meure déliberation, ils reconnoissent de bonne foi que Dieu ne les y veut pas, il faut qu'ils y renoncent avec courage ; car enfin cet emploi ne leur est pas plus cher que leur œil ; & Jesus-Christ veut qu'on l'arrache, s'il nous scandalise. Que si leur état est permanent, la volonté de Dieu est qu'ils y demeurent ; & les Théologiens enseignent, que bien que Dieu n'ait pas eu ces premieres vûës sur eux, dès-là qu'il a permis qu'ils s'engageassent dans un état éternel de soi, il a ratifié cet engagement par une seconde volonté, & a des graces de ressource qu'il nous donne pour y faire nôtre salut. Seulement on doit être persuadé qu'étant plus difficile de nous y sauver, on doit apporter une grande fidelité à y correspondre.

Ce qu'il faut faire quand on a fait un mauvais choix.

Nous pouvons dire que le monde est partagé entre deux genres de personnes ; les unes s'ingerent d'elles-mêmes dans les états, dans les professions, dans les emplois, & s'y placent de leur propre main. Les autres, Dieu les y appelle, ils n'y sont que de son choix & par son ordre ; cependant cette différence ne fait pas toûjours que les derniers prosperent davantage que les premiers, ni qu'ils soient plus heureux : & la cause qui rend ce malheur égal, c'est que Dieu ne donne sa protection, ni aux uns, ni aux autres, & qu'ils s'en rendent également indignes. Il la refuse aux premiers, parce qu'ils ne l'ont point consulté, & qu'ils se sont établis par le mouvement de leur propre cupidité. Il ne l'accorde point non plus aux derniers, parce qu'au lieu de répondre à la grace qu'il leur avoit faite, de les distinguer, & de s'appliquer à acquerir les vertus, que demandoit d'eux l'état où il les avoit engagez, ils s'appliquent à toute autre chose, & font tout le contraire.

Deux sortes de personnes qui ne sont pas dans l'état où Dieu les veut, & à qui il ne donne point sa protection.

On doit ordinairement regarder le changement d'état ou de lieu, comme une tentation. On quitte presque toûjours l'ordre de Dieu, quand on quitte l'endroit & la situation où l'on se trouve établi par sa Providence : & comme la plus grande partie de ceux qui changent de condition ou de demeure, le font ou par inconstance, ou par des considérations purement humaines, il est aussi tres-rare que ces sortes de mouvemens leur produisent, ou le repos, ou la consolation qu'ils ont esperé.

Du changement d'état & de condition.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

Il ne faut pas s'engager au hazard dans un état de vie; mais après une meure délibération.

C'Est un principe constant dans la Morale, que quiconque agit au hazard, agit imprudemment, lors même qu'il réüssit en quelque chose, ou qu'il fait un bon choix. Aussi l'homme s'abbaisse-t-il en cela au-dessous de la condition des bêtes, que la nature n'a pas voulu abandonner à la conduite du hazard, & qu'elle a pourvû d'un instinct, qui en tout leur tient lieu de régle; & ce qui distingue l'homme d'avec elle, c'est cette excellente faculté, par laquelle il connoît le rapport des moyens avec la fin qu'il se propose. Or dès-là que les hommes se privent eux-mêmes d'un secours si nécessaire, & qu'ils se laissent conduire au hazard, il est évident qu'ils s'exposent à un danger certain de se tromper; & toute personne de bon sens conviendra, qu'il est plus probable qu'ils sont dans l'erreur, qu'il n'est croyable qu'ils soient dans la bonne voye. Appliquons-nous ce raisonnement à nous-mêmes dans l'affaire de l'*état de* vie que nous devons embrasser; tous les états de la vie sont des chemins qui nous conduisent à l'éternité; la Providence ouvre à chacun de nous sa *carriere*, pour y fournir sa course, & mériter le prix qu'elle nous destine: *mais si nous* voulons marcher sûrement, & non pas à l'aventure, sans sçavoir *où* nous allons, il ne faut pas entrer dans une carriere que la Providence *ne nous ouvre* pas. Car bien que tous les chemins conduisent au Ciel, il n'appartient pas à tout le monde d'arriver au terme, par des voyes que le Seigneur ne nous a pas prescrites. *Le P. Cheminais, Sermon sur ce sujet, tome 2.*

Pour faire un bon choix d'un état de vie, il faut se défaire de tout préjugé.

Que sert d'avoir cette maxime en général, qu'il faut se sauver, & prendre le salut pour fin & pour régle de son établissement, & se fixer à celui que nous jugerons le plus propre pour nous y conduire? Que sert, dis-je, cette maxime, si nôtre esprit d'ailleurs rempli de mille préjugez, ne l'applique pas à propos? Car qui pourroit arracher de l'esprit de l'homme tous les principes d'erreur qui corrompent ses jugemens? Et quand une fois il est gouverné par certaines maximes du goût des sages du monde, quel usage peut-il faire des bons avis qu'on lui donne, & des connoissances qu'il a acquises. Un homme qui ne voit les objets que par un organe mal affecté, est-il moins en danger de se tromper, quelque lumiére qu'il ait d'ailleurs, que ceux qui n'ont pas ce secours? Nous cherchons, disons-nous, ce que Dieu veut, & nous voulons nous persuader nous-mêmes que nous y procedons de bonne foy, peut-être même en est-il quelque chose, par le peu de soin que nous prenons d'examiner nos préjugez: mais une fausse persuasion, est un préjugé mal fondé, est la source d'une infinité d'erreurs. Pour proceder donc sagement en une affaire de cette conséquence, il faut consulter les oracles de la vérité, sans nul préjugé, & s'y soûmettre sans réserve. *Le même.*

Faux préju-

Parmi les fideles mêmes qui pensent à se sauver, il y en a qui commen-

cent avant que d'entrer en déliberation sur l'état de vie qu'ils embrasseront, par exclure l'état Religieux ; & on stipule, pour ainsi dire, avec la Providence, pour en obtenir une condition plus douce, & plus favorable à la nature. Un autre qui compare la paix & la liberté du célibat, avec la contrainte & la servitude du mariage, renonce à ce nœud sacré pour le reste de ses jours, & lui donne l'exclusion sans consulter Dieu, si content de sa résolution, qu'il ne délibere pas un moment sur son choix. Celui-cy prévenu en faveur du mariage, n'examine pas s'il doit recevoir ce Sacrement ; à quoi cependant il devroit d'abord penser : mais il délibere sur les biens, sur les alliances, & sur les avantages de la personne qu'il doit épouser ; & s'il en vient jusqu'à faire entrer la vertu & la probité du sujet, en quelque considération, il se sçait si bon gré d'une pratique si peu ordinaire, qu'il a l'esprit en repos sur la faute capitale de son choix. Celui-là plein d'une secrette ambition qu'il ne peut satisfaire dans le siécle, ne délibere pas pour sçavoir s'il doit entrer dans l'Eglise ; mais pense quel rang il y doit tenir, à quels degrez il doit aspirer, & a l'esprit tranquille au regard du choix qu'il a fait. Foibles & aveugles que nous sommes ! espérons-nous par les intrigues secrettes de nôtre amour propre, remuer les ressorts de la Providence à nôtre gré ? Est-ce Dieu que nous trompons, ou plûtôt nous-mêmes ? Et croyons-nous faire changer les decrets éternels de la Sagesse, en les dérobant à nos yeux, en les déguisant sous ces prétextes frivoles, en les interprétant à nôtre sens ? *Le même.*

gez dont on se laisse prévenir en faveur, ou contre de certains états, qui empêchent de faire un bon choix.

Certaines loix du monde nous tiennent lieu de principes en matiere d'établissement. Il ne nous vient pas même en l'esprit d'en douter, & nous ne croirions pas raisonner juste, si nos résolutions n'étoient appuyées sur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aîné soûtienne l'honneur de sa maison dans le siécle : il faut que le second se destine au ministére des autels ; qu'un troisiéme fasse profession du célibat dans un ordre militaire : qu'une fille, que la nature n'a pas pourvûë avantageusement des qualitez par où le sexe se distingue, soit confinée dans la retraite pour le reste de ses jours. Qu'au contraire celle qui se trouve mieux partagée de ce côté-là, se produise au monde ; & cela par des voyes qui devroient peut-être leur faire douter, s'il ne seroit pas plus à propos que l'une prît le parti de l'autre. Un fils de famille est obligé par bienséance de s'engager dans la Robe, parce que la charge est dans la famille depuis long-temps ; un autre engagé déja dans l'Eglise, tourne du côté des armes par la mort de son aîné. Il se peut faire que la Providence s'accommode à tous ces évenemens ; mais quoiqu'il en soit, ce n'est point par-là qu'on envisage ces états ; mais parce que ce sont des coûtumes reçûës. Mais vous, Seigneur, en jugez-vous de la sorte ? reconnoissez-vous là le premier plan que vous avez tracé de la destinée des hommes ? Ces personnes là sont-elles entrées dans le conseil de vôtre Sagesse ? C'est sur cela qu'ils doivent & qu'ils peuvent juger s'ils se sont trompez, ou s'ils sont dans la bonne voye. *Le même.*

On suit ordinairement les loix du monde, au lieu de celles de l'Evangile, quand il s'agit d'un établissement.

Où est l'homme, qui commençant ce grand édifice, où il doit demeurer pendant toute l'éternité, suppute les avances qu'il a devant soi, suivant le conseil de Jesus-Christ, examine ses forces, ses talens, ses dispositions naturelles & acquises, & juge par-là s'il a dequoi conduire l'ouvrage jusqu'à sa fin ? On monte sur les tribunaux de la justice, sans consulter ni sa capacité,

Il faut examiner les talens & les dispositions qu'on a pour un état de

vie, avant que d'en faire le choix.

ni ses mœurs. En vain le Sage nous avertit de ne point aspirer à la judicature, si l'on ne sent assez de force & de fermeté, pour soûtenir le parti du foible opprimé par le plus fort, & pour honorer ainsi son ministére par une droiture telle que l'auroit la loy, si elle pouvoit paroître en personne. On introduit dans l'Eglise des enfans mal nez, esclaves des passions les plus vives & les plus déréglées, insensibles à tous les mouvemens de pieté, & plus mondains que ceux qui vivent dans le monde. On se jette dans le premier emploi, où l'espérance du gain nous attire, sans s'éprouver sur la bonne foy & sur la probité : n'a-t-on donc pas lieu de croire, que de la maniere dont on fait aujourd'hui les établissemens, on est dans un péril extrême de se tromper. *Le même.*

Quelquefois nos parens & nos amis contribuent à nous faire faire un mauvais choix.

Comme s'il n'y avoit pas assez d'obstacles pour nous empêcher de faire un bon choix, nos parens & nos amis qui nous doivent servir de guides dans un pas si périlleux, sont souvent les premiers à nous égarer ; & ce sont quelquefois des aveugles qui conduisent d'autres aveugles : faut-il s'étonner qu'ils les conduisent au précipice ; peuvent-ils nous inspirer d'autres vûës que celles qu'ils ont eux mêmes ; & la plûpart en ont-ils d'autres que d'humaines & d'interessées? C'est sur ce principe que nonobstant les anathêmes que le Concile de Trente a fulminez contre ceux qui empêchent, ou qui contraignent leurs enfans d'entrer en Religion ; on en voit qui se prévalent de la crainte & de la réverence que la nature leur a imprimée dans l'esprit, pour les rendre dociles aux instructions salutaires de leurs parens. Ils s'en prévalent, dis-je, pour intimider de jeunes personnes, & à les faire entrer malgré eux, dans une carriere que la Providence ne leur ouvroit pas. Je n'examine point ce qu'ils auront à répondre au jugement de Dieu sur une prévarication si impie : Je n'entre point dans les reproches éternels que leurs enfans auront à leur faire, d'avoir été la cause de leur perte, & de les avoir mis hors d'état de se sauver ; je ne m'arrête point à leur mettre devant les yeux toute l'énormité d'une conduite si tirannique, à l'égard de ceux, pour qui la nature ne leur avoit inspiré que de tendres sentimens : je conclus seulement delà, qu'il est extrêmement difficile de compter juste, quand on a déliberé d'un état de vie, & qu'il n'est rien de plus aisé que de s'y tromper. *Le même.*

Les inquiétudes où sont ceux qui s'engagent dans un état de vie sans vocation.

Quels cruels reproches ne se font point ces consciences infideles à leur vocation, & qui par un juste jugement de Dieu s'abandonnent à d'horribles inquiétudes. Elles passent d'un état à un autre ; elles sondent toutes sortes de professions, & ne s'attachent à aucunes ; elles traînent leur chagrin dans toutes les conditions de la vie, & mandient partout le repos, que la seule obeïssance aux ordres de Dieu leur pouvoit donner. Il n'en va pas ainsi de ceux qui se sont engagez, par une vocation légitime, dans les emplois les plus pénibles de la vie. Il est vrai qu'ils y trouvent leur croix à porter ; mais ils ont un grand fond de consolation : les austéritez mêmes des Religions les plus séveres leur laissent toûjours cette satisfaction solide, d'obéir en cela aux ordres de Dieu ; c'est vous, Seigneur, qui m'avez jetté dans ces peines ; c'est vous qui m'avez engagé dans cet état ; je n'aurois jamais tant présumé de mes forces, & ce n'est pas sans avoir connu ma foiblesse, que j'ai formé un projet aussi difficile que celui-là. C'est donc à vous à finir l'ouvrage que vous avez commencé. *Le même.*

Quand on a une fois déconcerté l'ordre de la Providence, on est dans une impossibilité morale de se sauver ; & la raison est, qu'on se prive d'une infinité de graces que Dieu avoit attachées à l'état qu'il nous destinoit, & que les secours mêmes qu'il nous donne, deviennent encore le plus souvent, des graces stériles & sans effet ; parce que nous ne trouvons pas dans ces heureuses conjonctures, où la grace auroit pleinement triomphé de tous les obstacles. Dieu est le maître, & c'est du maître qu'il faut prendre les ordres quand on veut réüssir. N'en usons-nous pas de même à l'égard des gens qui dépendent de nous ; & quand ils s'émancipent jusqu'à vouloir se faire eux-mêmes une fortune à leur gré, n'avons-nous pas coûtume de les abandonner à leur conduite ? S'il avoit voulu, disons-nous, agir de concert avec moy, & suivre les vûës que j'avois sur lui, j'aurois fait infailliblement sa fortune ; j'avois des ressources qu'il ne sçavoit pas : je l'aurois conduit par des degrez jusqu'à tel emploi, & pour peu qu'il m'eût secondé, il se verroit maintenant bien établi. Mais il a pris des liaisons avec d'autres qu'avec moi ; il s'est embarqué par caprice, & a tourné d'un autre côté : je ne suis plus garant de sa fortune ; c'est à lui à se pourvoir comme il pourra. S'il avoit suivi mes conseils, j'aurois fait mon affaire du succès de son entreprise, & c'est maintenant la sienne ; nous verrons comme il s'en tirera. *Le même.*

Il est difficile de se sauver dans un état où l'on n'est pas appellé de Dieu.

Ah ! Chrétiens, nôtre fortune est entre les mains de Dieu : mais quelle fortune, pour la confier à d'autres qu'à cet aimable protecteur ! Qui sçait mieux que lui la route qu'il nous faut tenir pour aller au Ciel ? Qui peut prendre des mesures plus justes & plus asûrées ? Ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veüille bien nous servir de guide, & nous conduire lui-même ? Mais si une fois nous osons nous soustraire à sa conduite, n'attendons plus ces secours particuliers ; ce n'est plus lui qui nous guide, c'est nous qui marchons en aveugles. Il n'a plus pour nous qu'une providence générale qui nous aide encore ; ce sont des restes d'une grande bonté : mais après tout ce sont des restes foibles & languissans, capables à la vérité de nous sauver ; mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveront pas. *Le même.*

Dieu n'est n'est plus nôtre guide, quand nous nous retirons de sa conduite.

La grace du Christianisme est la premiere de toutes les graces ; mais elle n'est pas la seule importante ; il y en a une autre qui ne l'est pas moins : & c'est sitôt que nous sommes libres & capables d'embrasser un parti, de choisir un genre reglé de vie, où nous demeurions en sûreté ; & qui, comme dit saint Augustin, soit le principe & le centre de tous nos mouvemens : *Omnis motus nostri centrum vocatio.* La raison en est évidente ; c'est qu'encore bien que nous puissions embrasser indifféremment toutes sortes d'états, il est cependant certain que nous ne trouvons pas partout, ni les mêmes avantages, ni les mêmes privileges de sûreté & de facilité. Comme il y a une différence presque infinie de conditions, elles ont été aussi faites pour une infinité de personnes différentes ; & de ce grand nombre, souvent il n'y en a qu'une que nous puissions remplir. La vie du monde est un théâtre, où chacun fait son personnage ; & en faire un autre, ce seroit, dit saint Augustin, renverser l'ordre, & défigurer la beauté de l'univers. Tel est bon pour le Cloître, qui n'est pas propre pour le Barreau ; tel est bon Juge, qui seroit un mauvais Capitaine ; & tel est un lâche Courtisan, qui seroit un fort bon Magistrat. *Le P. de la Ruë.*

L'importance de la grace de la vocation.

Sermons imprimez sous son nom, pour le Mercredy de la 2e. semaine de Carême.

L'importance de faire un bon choix de l'état qu'on doit embrasser.

Il faut que cette vérité demeure incontestable, que la chose la plus importante dans le monde, est de faire, avec une grande prudence, le choix de sa condition. Ce grand principe supposé de la sorte, il faut tirer cette conséquence, qu'afin que le choix soit sûr, il faut consulter Dieu, & suivre son conseil; puisque souvent dans les choses du monde, la prudence des hommes, & la prudence chrétienne n'ont pas les mêmes vûës. La prudence chrétienne rapporte toûjours tout au souverain bien, & elle regarde toûjours la fin qu'elle s'est proposée ; au lieu que la prudence humaine n'a pour but qu'un interêt passager, au préjudice de son premier & de son véritable interêt, qui est celui de son bonheur éternel. *Le même.*

Rien ne peut réüssir, si Dieu n'est l'autheur de nôtre entreprise.

Vous vous engagez dans une telle maniere de vie, vous prenez un parti ou un tel emploi ; mais avez-vous consulté Dieu avant que de vous y engager ? avez-vous déliberé avec lui ? Si cela est, tout est pour vous en assûrance: vous devez vous reposer sur sa sagesse ; mais si vous n'avez consulté que vôtre prudence & vôtre sagesse, ou plûtôt vôtre humeur & vos passions, vous avez tout à craindre dans cette affaire ; & vous n'y réüssirez pas : car tout ainsi qu'une affaire dans laquelle Dieu s'est engagé, ne peut manquer ; ne vous imaginez pas aussi réüssir dans une affaire, où vous n'avez pris que vôtre passion pour guide. Dieu a tout sujet alors de vous refuser le secours de ses graces, & de vous renvoyer avec ces paroles : ***Allez, vous avez bien osé commencer sans moi, vous pourrez achever de la même maniere.*** Heureux donc celui qui avant que de faire ce choix d'une vocation, délibere avec Dieu sur ce qu'il doit faire. Heureux celui qui a dit à Dieu comme Salomon : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam.* Seigneur, donnez-moy vôtre sagesse, afin qu'elle m'accompagne toûjours, & qu'elle travaille toûjours avec moy. *Le même.*

Sapient. 9.

On prend conseil de tout autre que de Dieu, dans cette affaire si importante.

On ne prend souvent conseil que des dispositions étrangeres ; c'est-à-dire, que la plûpart des hommes ne se mettent en peine que d'avoir cette charge, ou ce bien ; & qu'ils ne se mettent point en peine, s'ils pourront bien l'exercer, & en faire un bon usage. On veut bien sçavoir si on a assez d'amis pour entrer dans l'Eglise ; mais on ne se met pas en peine de sçavoir si on aura assez de constance pour être fidele à Dieu dans cet état. On veut bien voir si on aura assez d'avantage en faisant ce mariage ; mais on ne se soucie pas de sçavoir si on a assez de vocation pour soûtenir les obligations de cet état ; en un mot, dans les affaires du monde, on cherche assez ce qui dépend des hommes: mais on ne se met pas en peine de consulter Dieu. Cependant, ô déréglement étrange ! on pense que son choix sera celui de Dieu ; & que pour y faire son salut, l'on obtiendra une grace particuliere, qui fournira assez de secours. Ces sortes de gens s'engagent dans un état sans la grace de Dieu ; c'est pourquoi ils s'égarent, & trouvent leur damnation là où ils pensent trouver leur salut: car ce n'est pas la condition qui sauve ; c'est la fidelité avec laquelle on embrasse les devoirs qui y sont attachez. *Le même.*

On ne consulte guere si on a assez de capacité pour s'ac-

Nous le voyons tous les jours, & c'est dont tout le monde n'est que trop convaincu par une funeste expérience ; mais hélas ! personne ne régle là-dessus ses sentimens & sa conduite. On délibere souvent si l'on embrassera un état, si l'on entrera dans la Robe ou dans l'épée ; mais délibere-t-on jamais sur la

capacité néceſſaire pour en remplir les devoirs, & ſur les dangers qui l'accompagnent. Hé quoi ! vous voulez ce que vous ne pouvez ? Vous voulez poſſeder cette charge, & cette charge eſt trop élevée pour vous : vous voulez avoir ce Bénéfice, & ce Bénéfice ſera la cauſe de vôtre perte. Vous voulez vous enrichir dans cette condition, & ces richeſſes vous ſeront infailliblement funeſtes. Voilà cependant ce qu'on ne veut pas conſidérer. Cet homme s'imagine être en aſſurance, & avoir une vocation certaine, quand il croit pouvoir aſpirer à ces charges, & poſſeder ces richeſſes. Mais ne vous y trompez pas : c'eſt une erreur groſſiere ; vous n'y êtes pas plus appellez que le reſte des hommes ; & vous n'êtes pas choiſis plûtôt qu'eux, pour remplir ces premieres places, & tenir ces premiers rangs ; n'y a-t-il pas dans toutes les dignitez différentes des talens différens que Dieu exige des hommes pour les y deſtiner ? Voyez ſi vous les poſſedez, ces talens ; c'eſt à vous à conſulter vos forces, & non pas vôtre ambition, qui veut s'élever ſur la tête de tout le monde. *Le même.*

quitter d'un emploi.

Nous voudrions preſque toûjours changer d'état, & par-là nous ſommes bizarres & inconſtans : mais nous n'en voudrions changer que parce que nous ne nous trouvons pas bien dans la place où nous ſommes, & que ſelon nôtre jugement, nous ſerions mieux dans un autre ; & c'eſt ce que nôtre orgueil & nôtre ambition nous ſuggerent. Nous nous imaginons être mal placez ; & delà viennent les efforts que nous faiſons pour ſortir de nôtre poſte. Nous croyons qu'au premier pas nous ſerons ſatisfaits,parce que nous bornons là,ce nous ſemble, nôtre petite fortune:nôtre cupidité toûjours inſatiable,va montant de degrez en degrez, & nous fait paſſer d'emplois en emplois ; aveuglez par nôtre amour propre qui nous ſéduit, nous nous regardons toûjours comme reſervez dans des bornes trop étroites, & ſans conſidérer que tant de gens qui nous ſont inférieurs, s'eſtimeroient heureux d'occuper les places que nous avons quittées. Nous portons envie à ceux qui ont des places plus éminentes, & par des mouvemens précipitez de nôtre orgueil, nous nous efforçons d'y atteindre, ſans vocation, & ſans conſulter Dieu. *Pris des Sermons Moraux, Sermon de la Providence.*

Peu ſont contens de leur condition ; l'inconſtance des hommes ſur ce point.

Celui ſeul qui connoît nos forces, qui ſonde le fond de nos cœurs, & qui a marqué dès le commencement, à chacun de nous la voye par où il veut nous conduire, doit ſeul nous inſpirer le choix que nous devons faire : comme c'eſt Dieu qui nous a preparé dans ſes conſeils éternels, des moyens propres & néceſſaires pour arriver à nôtre terme ; c'eſt lui ſeul qui doit être conſulté dans les premieres démarches que nous faiſons pour y arriver : car tous ces motifs, d'interêt, de plaiſir, de fortune, de paſſions ; toutes ces circonſtances de rang, de qualité, de naiſſance, de talens, qui d'ordinaire ont la meilleure part au choix d'un état de vie, ſont des guides trompeurs qui nous ſéduiſent, & qui nous font preſque toûjours prendre le change. *Le P. Maſſillon, Sermon ſur ce ſujet, pour le Mercredy de la ſeconde ſemaine de Carême.*

Il n'appartient qu'à Dieu, de nous faire connoître la voye par laquelle il nous veut conduire.

Tout eſt danger, à qui ne ſuit pas la volonté de Dieu, dans le choix de ſon état ; au lieu que tout eſt ſûreté, à qui s'engage dans l'état que le Seigneur lui a marqué : Le Seigneur vouloit que vous marchaſſiez dans une voye, vous en avez ſuivi une autre ; il avoit preparé des graces pour vous ſoûtenir dans

Il y a du danger partout, quand on ne ſuit pas la vo-

lonté de Dieu dans le choix d'un état.

l'état qu'il vous marquoit, & il vous les refuse dans celui que vous avez choisi vous-même : c'étoit par-là qu'il vouloit vous conduire au salut, & vous vous en êtes écarté ; il avoit mis en vous un penchant pour la vertu ; un cœur vuide des choses de la terre ; un esprit ennemi de la vaine gloire : tout cela montroit qu'il vous destinoit au service de l'Autel, & que la retraite étoit vôtre place. Cependant, vous avez pris un emploi tumultueux dans le monde. Quels obstacles n'y trouvez-vous point à vôtre salut ? quels dangers de vous perdre ? *Le même.*

Le défaut de vocation est la cause de tous les désordres qui se voyent dans tous les états.

C'est par le défaut de ces graces, que Dieu avoit attachées à chaque état, que l'on voit aujourd'hui le désordre & la corruption des états ; c'est pour cela que le Sacerdoce n'est presque plus qu'un attrait de mollesse & d'avarice : les Tribunaux de la justice, que le Siége de l'injustice ; les charges que l'attrait de l'orgueil & de la vanité ; si vous êtes au nombre des Pasteurs, vous devenez mercenaires ; si vous êtes élevé en dignité, vous êtes ambitieux ; si vous êtes homme public, assis sur des Tribunaux pour juger à la place de Dieu, vous vous laissez séduire & corrompre ; si vous êtes entrez de vous-même dans les emplois saints, où Dieu seul vous devoit appeller, vous ne recevrez point cette grace du Sacerdoce pour vous soûtenir dans les fonctions de vôtre état.. On est surpris que les mœurs des premiers Chrétiens ayent si fort dégéneré ; on se demande tous les jours d'où vient que le siécle où nous vivons, est *si différent* de ceux de nos peres ; on demande d'où vient que l'homme tout occupé au service du monde, a si fort abandonné son Dieu. La raison est, *que nul* presque n'est en la place que Dieu lui avoit marquée, & que nous *étant tous* choisi un état de vie à nôtre mode, selon nôtre humeur, il *nous laisse* sans grand secours errer dans des voyes égarées. *Le même.*

On fait souvent choix d'un état de vie sans délibération, & par hazard.

Souvent ce n'est point la prudence qui nous fait faire un choix, c'est l'occasion, & le hazard qui en décident ; une charge qui se trouve dans la famille, & qui est sur le point d'en sortir, détermine des parens à en revêtir un enfant, qui n'y est nullement propre : une succession à laquelle on ne s'attendoit pas, fait changer d'état & de volonté ; la mort d'un aîné décide du sort d'un cadet, & vôtre vocation à l'autel, change à mesure que vous voyez changer les occasions pour le monde : vos liaisons d'amitié vous sont sensibles à proportion de la fortune, ou de la bonne ou mauvaise destinée de vôtre ami. Enfin, de tous les choix il n'en est point, où la prudence ait moins de part que dans le choix d'un état.. Ainsi il est vrai de dire, que c'est l'ordre de la nature, & non celui de la grace, qui décide de ce choix qui ne devroit dépendre que de Dieu. Pour choisir un état, on ne consulte que la nature, ou la fortune ; il semble que Dieu n'y prenne aucune part, & qu'on doive faire consister toute sa vocation dans ces évenemens qui dépendent du hazard : qu'être né le premier, c'est avoir droit à devenir héritier du bien de tous les autres ; qu'être né pauvre, ou avec quelques défauts, c'est un titre qui nous ouvre la porte dans la maison du Seigneur. J'avouë que le Sauveur se sert de ces moyens pour nous attirer à lui, & que ces dispositions de naissance, de biens, de fortune, sont des ménagemens adorables, qu'il nous propose pour nous faciliter le choix d'un état, auquel il nous a destinez : mais cette régle n'est point universelle. Le Seigneur n'attache point à la naissance ou à la fortune la grace de la vocation,

vocation, & ce n'est point avoir consulté sa sainte volonté, que de s'être choisi un état selon les évenemens de l'une ou de l'autre. *Le même.*

Personne ne prend dans son propre cœur, & selon sa capacité, la décision de sa destinée : tous suivent le torrent qui les entraîne au dehors dans un âge encore tendre. On regarde comme une loy de suivre ceux qui s'avancent dans le monde : on étouffe des repugnances naturelles, qu'on devroit prendre pour des marques du peu de vocation qu'on a pour un état ; un pere, une mere pour un enfant qu'ils aiment, sacrifient tout le reste d'une famille ; & pour en faire une idole, à qui les mondains rendent des honneurs, ils précipitent tous les autres dans des états obscurs, où personne ne les connoît : tout ce qu'ils ont de plus poli, de plus spirituel, & de plus parfait, parmi leurs enfans, c'est au monde qu'ils le consacrent ; le désagrément & l'imperfection toute seule les oblige d'en jetter quelques-uns dans le Cloître. Enfin, pourvû que ceux que l'on a placez & élevez dans le monde s'y fassent honorer & respecter, on ne se met point en peine que les autres répandent chaque jour mille larmes secrettes dans la retraite où on les a plongez. *Le même.*

Continuation des causes du mauvais choix qu'on fait d'un état.

Les respects humains & les vûës du monde donnent presque toûjours le branle à la détermination des hommes pour le choix d'un état. Delà tant d'abus dans les grands emplois, tant de divorces dans les mariages, tant de dégoûts dans la retraite, tant de chagrins dans les ménages, tant d'injustices dans le maniement des affaires, tant de scandales dans l'Eglise. Delà chacun a le chagrin de voir envier sa destinée, & envie lui-même celle de ses voisins ; parce que nul n'est content de son sort, & qu'on se figure toûjours la condition des autres plus heureuse que la sienne. Quelle folie de ne pas apporter les précautions & la prudence possible dans une affaire, où tout le monde entier devient inutile, si on se laisse tromper ! Et qui peut ne point consulter la volonté de Dieu pour une voye qui seule conduit au salut ? *Le même.*

Les respects humains entrent dans la plûpart vocation des hommes.

Si ce n'est pas le Seigneur qui a présidé au choix que vous avez fait, vôtre sort est bien à plaindre. Cependant il n'est pas à désespérer ; vous êtes hors de la voye prescrite à ceux qui veulent se sauver, vous y pouvez encore revenir : tandis qu'on peut se repentir, on peut espérer. Elevez vôtre voix comme le Prophete, qui s'étant engagé de lui-même dans un autre voyage que celui qui lui étoit marqué par le Seigneur, se vit bientôt puni de sa témérité ; & du fond de vôtre abîme, dites comme lui, lorsqu'il se vit dans le sein de la Baleine au milieu des flots, & reduit au plus évident de tous les périls. Ah ! Seigneur, quoique le choix injuste d'une voye contraire à la vôtre, m'ait précipité dans le fond de l'abîme, je ne laisse pas de crier vers vous pour implorer vôtre miséricorde : *De ventre inferi clamavi, & exaudisti vocem meam.. Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* Jona c. 2. Oüi, Seigneur, malgré les chûtes & les dangers de cet état que j'ai choisi sans vous consulter, j'espére encore qu'un jour j'aurai la consolation de revoir vôtre temple saint, avec les Enfans d'Israël. *Le même.*

Il ne faut pas désespérer, pour avoir fait un mauvais choix, puisqu'on en peut revenir.

Ce qui fait que presque tout le monde s'égare dans le chemin du salut, & dans la vocation du Seigneur, c'est que lorsqu'il s'agit de prendre un genre de vie, personne ne veut dépendre de Dieu, personne ne le consulte, personne ne l'écoute ; on écoute son caprice & son humeur ; on écoute son interêt ; on

L'homme veut être indépendant de Dieu, & maître de sa conduite.

écoute ses parens : Dieu est le seul, qui n'est ni écouté, ni consulté. La plûpart des Chrétiens ressemblent à ceux qui sont sur l'eau, ils ne vont pas, mais ils sont portez ; ils s'attachent par caprice, ou par occasion au premier état qui flate leurs passions. Dieu auroit sans doute sujet de leur faire ce reproche :

Deuter. c. 33. *Gens absque consilio est, utinam saperent & intelligerent, & novissima providerent.* Voicy une nation, qui n'a ni conseil, ni prudence : il seroit à souhaiter qu'ils fussent sages & intelligens, & qu'ils prévinssent les derniers malheurs qui leur doivent arriver. Si vous voulez sçavoir d'où procede tant d'amertume & tant de déplaisirs dont cette vie est mêlée ; si vous voulez sçavoir d'où vient que tant de personnes sont rongez de chagrins dans les conditions qui devroient les rendre heureux selon le monde, c'est sans doute que quand il s'agit de choisir un état de vie, on ne suit que son humeur, sans écouter la voix du Seigneur. Les uns emportez par les boüillons de la jeunesse, s'engagent dans la profession des armes ; les autres se jettent témérairement dans le monde, en résistant aveuglément à la voix qui les appelloit à la Religion ; d'autres se font Religieux par humeur & par dépit. Enfin, il n'y a presque personne, qui dans son emploi ait Dieu pour objet, & son salut en vûë. *Essais de Sermons pour le Carême, pour le Mercredy de la semaine de la Passion.*

La vocation est nécessaire pour réüssir dans son état.

La vocation est absolument nécessaire pour travailler avec fruit & avec succès dans son état. Pourquoi voit-on des disgraces dans les familles : d'où vient que ces grands projets d'ambition échoüent aussi-tôt qu'ils ont commencé de paroître. C'est Dieu qui dissipe tous ces desseins, qui renverse tous ces édifices de boüe & d'argile, qui ne sont pas appuyez sur la pierre ferme d'une sainte vocation ; c'est par des vocations de caprice, de hazard, d'ambition, & de cupidité que l'on s'est engagé dans ces entreprises. Ainsi le mauvais succès qui les suit répond aux motifs corrompus qui en ont été le principe. Ah ! qui peut voir sans gémir cette jeunesse aveuglée, qui se précipite sans considération, les uns dans la profession des armes, entrainez par l'exemple des autres, ou déterminez par la conjoncture des temps : les autres s'engagent dans des mariages mal assortis, sur des motifs tout charnels, par des affections toutes prophanes : les autres entrent dans des Magistratures sans capacité, & entreprennent de décider de la vie, de l'honneur, & des biens des hommes, lorsqu'ils n'ont aucune lumiére pour se conduire eux-mêmes ; dira-t-on que ces personnes puissent réüssir dans cet emploi ? J'entends réüssir pour leur salut, & pour le bien public. *Essais de Sermons pour la Dominicale, Sermon pour le second Dimanche après l'Epiphanie.*

C'est particulierement dans la vocation à un état de vie, que les hommes doivent être soûmis à Dieu & à sa Providence.

On sçait qu'il n'est rien d'une si grande importance dans la vie, & pour le temps, & pour l'éternité, que le choix d'un état ; que la Sagesse divine doit regner avec un empire absolu sur la raison humaine pour régler la vocation ; que c'est principalement en cette rencontre que Dieu s'attribuë une souveraineté de puissance, & une supériorité de force, pour rompre tous les obstacles, & pour combattre toutes les fausses vûës, que la prudence de la chair, & la nature corrompuë peuvent opposer à ses desseins : *Mea est prudentia, mea est fortitudo.* Cependant on ne consulte que la politique, la naissance, les engagemens de familles, des interêts purement humains, dans une chose où Dieu seul doit être appellé. *Les mêmes.*

Proverb. 5.

Personne n'ignore qu'il ne suffit pas que nôtre vocation vienne de Dieu ; mais qu'il en faut remplir fidelement les devoirs. Le malheureux Judas avoit été appellé par JESUS-CHRIST même à l'Apostolat ; mais ayant trahi son ministere par sa lâche perfidie, d'une voye de prédestination, il est tombé dans l'abîme de la reprobation. Or c'est particulierement sur ce sujet que les hommes se flatent, & prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes. On se borne à observer quelques-uns de ses devoirs, pour lesquels on a moins d'éloignement ; & on néglige les autres. Cependant ce n'est pas assez de travailler dans sa vocation, il faut remplir toute l'étenduë de son ministere, comme l'Apôtre le recommande expressément. Malheur à moy, si je ne prêche pas l'Evangile selon ma vocation. Malheur à vous Magistrat, si en pratiquant la charité, vous oubliez la justice. Malheur à vous, femme chrétienne, si pour suivre des pratiques de pieté, vous abandonnez le soin de vôtre famille. C'est en cette fidelité générale aux obligations de son état, que consiste la vraye dévotion. Pensez sans cesse, dit l'Apôtre, à ce que Dieu exige de vous dans vôtre ministere, & vous en acquittez avec toute l'exactitude dont vous êtes capable : *Vide ministerium quod accepisti, ut illud impleas.* Les mêmes. *Ad Coloss.* 4.

Ce n'est pas assez d'être appellé de Dieu dans un état, il en faut remplir les devoirs.

Il n'est point de vérité dans la Religion plus capable de nous faire trembler, que celle de la vocation ; puisque nous sommes en un danger évident de nous perdre, lorsque nous entrons dans des états où nous ne sommes pas appellez ; car enfin, nous ne pouvons en remplir les devoirs sans des graces particulieres, que Dieu n'accorde point à ceux qui s'y sont engagez contre les ordres de sa Providence. Je sçai qu'il y a des ressources dans les trésors de la divine Miséricorde, qu'en gémissant sur les défauts de sa vocation, on y peut remédier, & que l'on peut réparer par un redoublement de ferveur dans ses dernieres années, les égaremens des premieres. Car comme il y en a qui se damnent dans les états où Dieu les avoit appellez, ainsi que Judas en est un exemple, il se peut faire que quelques-uns se sauvent, lorsqu'étant sortis de l'ordre de leur vocation, ils y rentrent par la pénitence ; mais c'est un prodige aussi rare qu'il est admirable. *Les mêmes.*

Nous devons craindre d'entrer dans une vocation où nous ne sommes point appellez.

Rien n'est plus important, & rien n'est plus juste que d'entrer dans un état par la vocation de Dieu, & de choisir le genre de vie que sa Providence nous a destiné. Tout l'univers, est pour ainsi dire, la maison de Dieu, tous les hommes composent sa famille ; ils y sont, & comme ses sujets, & comme ses enfans. C'est au maître à assigner à chacun son poste. Dieu est un pere, Dieu est un maître infiniment sage ; & ainsi il sçait ce qui convient à chacun ; mais il n'est pas moins bon que sage ; & ainsi il ne manquera pas de nous bien placer, si nous nous abandonnons à sa conduite. C'est ce que ne font point la plûpart des hommes ; c'est le hazard, c'est la passion, c'est le caprice, c'est l'esprit d'interêt ou d'ambition, c'est un amour aveugle qui les conduit ; c'est par des principes déréglez qu'ils s'engagent dans un état. Peuvent-ils manquer de s'égarer en s'abandonnant à de si mauvais guides ? Mais hélas ! ils ne peuvent guere s'égarer que pour tomber dans le précipice. Si rien n'est plus aisé que d'y tomber, rien n'est plus difficile que de s'en relever. *Le Pere Nepveu dans ses Réflexions Chrétiennes, tome 3.*

Il n'appartient qu'à Dieu de nous assigner nôtre poste.

Les suites de cet égarement sont funestes : depuis qu'on est égaré, on

Les suites

funestes du mauvais choix qu'on fait de son état.

ne fait pas une démarche qui n'éloigne du terme. Dès-là qu'on n'est point dans un état par la vocation de Dieu, qu'on n'est point dans le poste marqué par la Providence, rien ne réüssit. Dieu nous avoit donné les qualitez & les talens proportionnez à l'état de vie auquel il nous appelloit ; si nous y eussions entré, nous ne pouvions manquer avec ces dispositions d'y bien faire. Nous avons pris une autre route, nous nous sommes engagez dans un emploi, où Dieu ne nous destinoit pas ; parce que nous n'y étions pas propres ; faut-il s'étonner si nous nous en acquittons si mal, si rien ne nous réüssit ? Et puis, n'est-ce pas de Dieu & de sa bénédiction que dépend le succès de nos entreprises, & le bonheur de nôtre vie ? On s'étonne, qu'un homme avec tant d'esprit, tant de capacité, tant de talens, tant de mérite, a si peu de succès dans cet emploi ; qu'il voit ses desseins déconcertez ; sa fortune renversée. Il avoit, ce semble, tout ce qu'il falloit pour réüssir ; rien ne lui manquoit que la bénédiction du Seigneur ; & cela seul a fait tout manquer. Mais d'où vient que Dieu ne l'a point béni ? C'est qu'il étoit entré dans cet état, dans cet emploi, sans consulter Dieu, sans vocation. Un os qui est hors de sa place, souffre beaucoup, & fait souffrir tout le corps. Aussi un homme qui n'est pas dans la place qui lui étoit marquée par la Providence, n'a que des chagrins & des dépits ; il souffre beaucoup & fait souffrir les autres. N'est-ce pas delà qu'on voit si peu de gens contens de leur état ? n'est-ce point là peut-être la source de vos chagrins. *Le même.*

Il semble que tout conspire à nous aveugler, dans le choix d'un état, & d'une condition.

Rien n'est plus difficile que de connoître la vocation de Dieu dans l'état que nous devons embrasser. Nôtre amour propre, nos passions, l'attache excessive que nous avons aux plaisirs, aux honneurs ; la complaisance & la déférence que nous avons pour nos amis ; la tendresse, la renonnoissance, & l'obéïssance même que nous devons à nos parens ; les préjugez du monde de certaines bienséances attachées à nôtre condition & à nôtre naissance ; la passion que nous avons pour nôtre liberté ; enfin la nature même & la raison ; mais la nature corrompuë ; mais la raison séduite semblent conspirer pour nous mettre un voile devant les yeux, que toutes les lumiéres dont Dieu nous éclaire pour nous faire connoître sa volonté sur nôtre état, semblent ne pouvoir percer. Mais comment perceroit-il ce voile, puisque ceux-mêmes qui en sont aveuglez, aiment leur aveuglement, & craignent la lumiére, de peur qu'elle ne leur fasse connoître la volonté de Dieu, qu'ils ne veulent pas suivre ? *Le même.*

C'est à Dieu à nous faire connoître sa volonté sur le choix d'un état, & à nous de la suivre. *Act. 9.* *1. Regum 3.* *Psalm. 142.*

C'est Dieu principalement que nous devons consulter pour connoître ses volontez. Qui peut mieux nous apprendre que lui, s'il le veut ? Mais comment ne le voudroit-il pas ? S'il nous fait une obligation de les suivre, il se fait à lui même une obligation de les faire connoître. Car comment pourrois-je être obligé de suivre la volonté de Dieu, s'il ne me donnoit les lumiéres pour la connoître ? Il est engagé à me les donner ; mais il veut que je les lui demande. Disons-lui donc, mais souvent avec saint Paul : *Mon Dieu que voulez-vous que je fasse ?* Avec Samuël : *Parlez, Seigneur, car vôtre serviteur écoute.* Ou enfin avec David : *Faites moy connoître, Seigneur, le chemin par lequel vous voulez que je marche.* Si nous lui demandons ses lumiéres avec ferveur & avec constance, croyons-nous qu'il nous les refuse, lui qui les communique tous les jours à tant de pecheurs qui y résistent ? Il nous a si souvent

parlé, lorſque nous ne voulions pas l'écouter, & il ſe tairoit maintenant, que par un déſir ſincere de connoître, & de ſuivre ſa volonté, nous nous rendrons attentifs à ſa voix ? S'il le faiſoit, ne manqueroit-il pas à ſa parole & à ſa providence ? Quand Dieu ne nous marque pas ſa volonté d'une maniere qui ſoit ſi claire & ſi ſenſible, il veut que nous nous addreſſions à ceux qui nous tiennent ſa place ; c'eſt-à-dire, à nos Directeurs. *Le même.*

D'où vient qu'on voit aujourd'hui ſi peu de Chrétiens qui ſoient dans les voyes de ſalut ; ou ſuppoſé qu'ils y ſoient, ſi peu qui s'avancent dans cette voye, & qui y faſſent des progrès conſidérables. C'eſt que perſonne preſque n'eſt dans l'état de vie, où Dieu le vouloit ; ou ne s'applique à la condition où Dieu l'a mis. Chacun veut vivre ſelon ſon humeur, & à ſa mode. Ceux qui font profeſſion d'être retirez, ou font venir le monde chez eux, ou vont eux-mêmes trouver le monde, ſous des prétextes précieux : ceux qui ſont appellez à travailler, veulent faire les contemplatifs, & ſe font une dévotion de leur pareſſe. On voudroit être ce qu'on n'eſt pas, & l'on ne s'étudie pas à être bien ce que l'on eſt : ainſi l'on ne fait pas de bonnes œuvres ; l'on ſe conſume en vains déſirs, & l'on perd la perfection de ſon état à la vaine pourſuite d'une perfection imaginaire. *Pris de M. Fléchier, Panégyrique de ſaint Joſeph.*

La plûpart des hommes ne ſont pas dans l'état où Dieu les veut, ou ne font pas ce qu'ils devroient faire dans l'état où ils ſont appellez.

Quels obſtacles ne met-on pas à la vocation d'un enfant, à qui les graces du Ciel, ou les ſémences d'une bonne éducation, ont fait naître quelque déſir de retraite ? Quels moyens n'employe-t-on pas pour les faire pencher du côté du monde, & pour rompre les deſſeins de Dieu, quand la chair & le ſang ont déja pris pour eux des meſures d'établiſſement ou de fortune ? Quelles larmes ne verſe-t-on pas ſur ces créatures qu'on aime, lorſque Dieu les appelle au repos de ſa ſainte maiſon, pour les délivrer des troubles d'une vie mondaine & tumultueuſe ? On veut garder pour ſoy & pour le monde, ce qu'on a de plus cher & de plus précieux, ce qu'on aime & ce qu'on eſtime ; & l'on voudroit donner à Dieu par force, ce qu'on n'aime point, & ce qu'on regarde comme la charge & le rebut de la famille. Y a-t-il un enfant ſans eſprit & ſans agrément, qui ne réponde pas aſſez au déſir qu'on a de paroître & de ſoûtenir une gloire domeſtique, dont on ſe fait ſon idole ? On le deſtine à la Religion & à l'Egliſe ; on lui fait entendre avec adreſſe, & ſouvent ſans ménagement, que c'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre. Que le monde a beſoin de corps & d'eſprits bienfaits ; qu'il faut contribuer à l'agrandiſſement d'un frere, qui portera les affaires bien loin. On n'oublie rien pour obliger ce malheureux à laiſſer ſon bien, pour faire paſſer à Jacob qu'on aime, le droit d'aîneſſe d'Eſaü, que l'on n'aime point. *Le même, Panégyrique de ſaint Benoît.*

Obſtacles que les parens mettent à la vocation de leurs enfans.

Il y a des peres & des meres qui empêchent leurs enfans d'entrer en Religion, quoique Dieu les y appelle ; & il y en a d'autres, qui par une conduite toute oppoſée les engagent à Dieu, ſinon de force, du moins ſans leur conſentement. Les premiers reſſemblent à Pharaon, qui vouloit retenir les Iſraëlites auprès de lui, quoique Moïſe lui témoignât de la part de Dieu, que ſa volonté étoit qu'ils ſortiſſent d'Egypte pour lui offrir des ſacrifices dans la ſolitude. N'ai-je pas ici des victimes en grand nombre, & on ſe ſauve auſſi-

Il y a des peres & des meres, qui diſpoſent de la vocation de leurs enfans contre leur gré.

bien dans le monde que dans le cloître, disent ces peres & ces meres à une fille, & on peut sans combattre la volonté de Dieu, obéïr à celle de ses parens; & s'il y a plus de danger dans le siécle que dans la Religion, on peut aussi en y conservant sa vertu, y acquerir plus de mérite. Les seconds ressemblent au Pilote & aux Mariniers, qui jetterent le pauvre Jonas dans la mer; mais qui l'y jetterent par une fausse pieté, après que le sort fut tombé sur lui, & qu'ils lui en eurent demandé en quelque maniere son consentement. Un pere avare, une mere ambitieuse, & poussée par une injuste prédilection, apprehendent que le vaisseau de leur famille ne fasse naufrage, parce qu'il est surchargé d'enfans, jettent le sort sur eux; & comme il est tombé sur la cadette de cette maison, c'est elle qu'ils sacrifient par pitié: c'est sur elle qu'ils déchargent leur mauvaise humeur, afin que soit par nécessité, soit par vertu, soit par complaisance; elle dise, je vois bien que cette tempête des disgraces & de haines, ne s'est élevée qu'à ma considération; puisque j'en suis la cause, il faut que j'en sois la victime. Jettez-moy, barbares, jettez-moy dans la mer, j'y consens. *Pris des Sermons Moraux.*

La plûpart des hommes marchent dans la voye de ce monde sans faire réflexion sur le chemin qu'ils prennent pour arriver à leur terme.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité; que toutes leurs démarches les avancent vers ce terme effroyable, & qu'ils ne sçavent pas même si chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver: car tous ces chemins ont cela de commun, qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais si on leur demandoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plûtôt que par un autre, & quel fondement ont les maximes par lesquelles ils se conduisent, on verroit qu'à peine ils y ont fait réflexion, qu'ils ont embrassé les premieres lueurs, qui les ont frappez; que les régles qu'ils suivent n'ont point d'autre source qu'une coûtume qu'ils ont embrassée sans examen, ou des discours téméraires dont ils ont fait leurs principes. *Essais de Morale dans l'Education d'un Prince.*

Dans le choix d'un état de vie, un Chrétien ne doit regarder que son salut & l'éternité.

Un Chrétien doit être bien persuadé que toutes les choses de cette vie, n'ont de prix, de mérite, & de bonté, qu'autant qu'elles sont capables de nous conduire à Dieu; il les doit regarder toutes également; richesses, pauvreté, élevation, abaissement. Il voit d'un même œil tous les différens états, sans pencher plûtôt d'un côté que d'autre; jusqu'à ce que dans la vûë de la gloire de Dieu & de son salut, les uns lui deviennent préférables aux autres, ou lui paroissent plus propres pour y contribuer; il les choisit, ou il les rebute, selon qu'ils sont plus ou moins capables de le mener au Ciel. Il est dans la disposition d'esprit d'un voyageur, qui se trouvant entre plusieurs chemins, les regarde tous également, jusqu'à ce qu'on lui montre le véritable; & quand il l'a trouvé tous les autres ne le touchent plus, quelque agréables qu'ils lui paroissent. *Le P. Rapin, livre de l'importance du salut.*

C'est par l'état où Dieu nous a appellez qu'il veut nous sauver.

C'est par le genre de vie où Dieu nous appelle, qu'il a dessein de nous mener au Ciel: ce n'est pas vouloir le suivre que de changer d'état, ou en s'élevant par ambition, ou en sortant de sa condition par inconstance. Il faut que chacun combatte en son rang pour remporter la victoire; c'est sortir de la voye où Dieu nous a mis, & quitter le poste où Dieu nous a placé, que de quitter nôtre état. Le malheur est que personne ne s'addonne à l'emploi auquel

il est propre, & personne presque ne vit dans l'état auquel Dieu l'avoit destiné. Tout l'ordre de la Providence est renversé par l'ambition, par la cupidité, par la bizarrerie des hommes. Delà vient que Dieu ne bénit point la conduite de ces personnes, que les charges, les bénéfices, les dignitez, & presque tous les ministeres de la vie, sont remplis par des gens, qui n'ont ni vocation, ni aptitude, & qui ne s'introduisent que par le crédit, ou par l'argent, ou par l'artifice. Delà viennent tant de désordres dans tous les états, tant d'infidelitez dans le commerce, tant de violences dans la milice, tant d'injustice sur les tribunaux, tant d'impieté sur les autels, & tant de dissipation des biens de l'Eglise en des dépenses superfluës ; à des projets ambitieux, à des équipages superbes, & quelquefois à des usages encore plus criminels. *Pris d'un Autheur anonyme.*

On ne doit pas moins délibérer, & consulter Dieu, pour demeurer dans le monde que pour entrer en Religion.

Pourquoi à l'égard de tous les états, ne faire pas, avec le même soin, la recherche de la volonté de Dieu, que l'on fait pour se consacrer au service de Dieu dans une Religion ? Est-il question d'embrasser la vie Religieuse, on s'examine, on s'addresse à Dieu, on consulte ses amis, les parens s'en font une affaire tres-sérieuse ; on pese les motifs & les raisons, on reconnoît le branle & le poids que le choix d'un état donne au reste de la vie, & par suite la nécessité d'une meure délibération. Vous (mon cher Auditeur) vous avez pris une charge de judicature, vous êtes entré dans le mariage, avez-vous eu ces précautions ? .. On voit entrer mille gens dans les finances, on y veut entrer sur leurs pas ; considére-t-on, y suis-je propre ? Ai-je assez d'exactitude & d'application pour veiller à tout, pour tenir compte de tout ? Assez de fidelité pour sauver mon cœur des surprises de l'avarice ; assez de droiture pour éviter certains tours délicats de fourberies, qui feroient imperceptiblement mon propre bien du bien d'autrui ? N'ai-je nulle disposition, ni au larcin, ni à la violence, ni à la dureté ? Ce n'est pas ce qu'on envisage ; mais on voit un chemin fort large, fort ouvert, & fort assuré pour parvenir en peu de temps à l'opulence. Quand on entre dans un emploi de judicature, songe-t-on mieux à ses vrayes dispositions ? Regarde-t-on si l'on aura tout le désinteressement nécessaire pour n'ouvrir les yeux, ni aux présens, ni aux sollicitations ; toute la grandeur d'ame, & l'intrépidité convenable pour soûtenir la justice & l'innocence contre la faveur, les menaces, la violence, & l'inimitié des Grands ? Non ; mais on sera dans un rang considérable ; on aura les premiers honneurs ; on mettra une charge importante dans sa maison ; on se verra en état de faire plaisir à ses amis, & d'être redoutable aux autres. Du reste, on a du bon sens, on entend parler les plus capables ; un peu d'usage & de pratique avec cela ; voilà dequoi faire un Magistrat important. *Sermon manuscrit.*

Tout le désordre de la vie civile vient de ce que personne ne se borne à sa vocation. 1. ad Cor. c. 7.

Si l'on considére bien l'état du monde, on trouvera que toute la confusion & tout le désordre qui y regnent, ne viennent que du violement ou du mépris de cet avis de l'Apôtre : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in eâ permaneat.* Personne n'est content de sa vocation, & n'y borne ses prétentions. On se croit capable de tout, & l'on ne songe point à se renfermer en ce qu'on a reçû de Dieu. Les charges séculieres demandent souvent de fort grands talens pour être bien exercées ; mais personne n'est empêché pour cela de s'y

élever, s'il le pouvoit : on ne consulte pour cela que son ambition, ou son interêt, & ce n'est que l'impuissance d'aller plus haut, qui retient les hommes dans un certain état. Il paroît par-là qu'une des plus grandes graces que Dieu puisse faire à un Chrétien en cette vie, c'est de lui faire connoître sa place, & de lui donner une forte volonté d'y demeurer. Il importe peu d'être dans une place haute ou basse, pourvû que ce soit la nôtre; les plus basses mêmes sont les meilleures, parce qu'elles sont moins exposées aux vents & aux tempêtes. Quand on y est une fois établi, on n'a plus rien à faire qu'à s'acquitter avec fidelité des devoirs de cet emploi. Mais la plûpart du monde a besoin pour se mettre dans l'ordre, & pour rentrer dans la voye de Dieu, de revenir au moins en esprit à la place qu'il a usurpée. *Dans les Essais de Morale.*

Le déréglement de tous les états, vient du défaut de vocation.

C'est un effet de la justice de Dieu, que l'on voit dans l'Eglise tant d'Ecclesiastiques vicieux, tant de Religieux déréglez, tant de Magistrats corrompus. Comme ils sont entrez dans leur état sans Dieu, ils y vivent sans Dieu; & Dieu les livrant à leurs passions, ils se précipitent souvent dans des désordres honteux. On blâme ces désordres, les gens d'honneur les regardent avec horreur; mais on ne songe point assez à remédier à ce qui les attire, qui est la témérité de l'engagement dans ces états. Les peres désirent à la vérité que leurs enfans soient de bons Ecclesiastiques; mais ils veulent absolument qu'ils entrent dans l'état Ecclesiastique, parce que l'interêt de leur famille le demande. Ils les y poussent donc, sans s'informer que tres-superficiellement, s'ils y sont appellez; s'ils ne sont bons, ils espérent qu'ils le deviendront; s'ils sont pleins de l'amour du siécle, ils espérent qu'ils se corrigeront de tous ces défauts. On peut dire la même chose de tous les autres états. *Les mêmes.*

Peu de gens se sauvent dans les grands emplois. 1. *ad Cor.* 1.

Peu de gens se sauvent dans les grands emplois, dans les grandes dignitez; & comme dit saint Bernard, cette parole de l'Apôtre : *Non multi potentes, non multi nobiles, &c.* se vérifie dans la suite de tous les siécles. Cela suffit pour éviter autant que l'on peut, d'être de ce nombre. Ces états doivent donc être suspects dans le Christianisme, & il faudroit apporter bien plus de soin pour les éviter, que l'on n'en apporte d'ordinaire pour y parvenir. Que si la naissance y met quelques-uns, ils doivent se séparer par leurs bonnes actions, du commun de ceux de leur condition. *Les mêmes.*

Le moyen d'entrer selon l'Esprit de Dieu, dans une condition ou dans un emploi.

Le vrai moyen d'entrer selon l'Esprit de Dieu, dans une condition, ou dans un emploi, après avoir consulté la volonté de Dieu; car c'est par où il faut toûjours commencer, est, dit S. Bernard, de faire comme ces gens qui élevent de terre, & qui pesent en soulevant un peu le fardeau qu'ils vont se mettre sur les épaules, afin de voir s'ils le pourront porter. Je veux dire, de mesurer auparavant ses forces, de prendre garde, si l'on a la sagesse, la vigilance, la fidelité, l'exactitude, l'intégrité, & tous les talens nécessaires pour s'acquitter dignement de son ministere : *Æstimare opus, metiri vires, sapientiam ponderare.* Je prétends à cette Magistrature; mais ai-je acquis une assez grande connoissance des loix pour rendre justice ? ai-je assez de fermeté & de courage pour me roidir contre les sollicitations d'un parent & d'un ami. Suis-je assez désinteressé & intégre, pour ne pas succomber aux tentations de l'interêt & de l'avarice ? assez vigilant & laborieux, &c. *Pris des Discours Moraux.*

S'il

S'il faut engager un jeune homme dans le mariage, ou dans l'Eglise, à prendre la robe ou l'épée; & s'il faut mettre une fille dans le Monastere ou dans le siécle, l'on n'examine que l'âge des enfans, & les qualitez naturelles du corps & de l'esprit, pour décider de leur destinée, & l'on ne se met guere en peine de connoître l'ordre du Ciel; ou bien c'est avec des préjugez trompeurs qu'on interroge l'oracle. Ainsi on éleve sur les tribunaux de la justice des sujets sans talens & sans capacité; on les jette dans l'état Ecclesiastique, sans vocation & sans pieté; on ne régle leur fortune que par des vûës purement humaines, & l'on ajoûte à ses propres crimes ceux dont le sanctuaire sera prophané par des Ministres indignes. *Le Pere d'Ozenne, livre intitulé : Le monde condamné par lui-même.*

On ne regarde souvent ni la volonté de Dieu, ni l'ordre du Ciel pour placer un enfant.

Si ceux qui s'ingerent dans les emplois dont ils sont incapables, ou qui embrassent un état de vie, sans y être appellez de Dieu, tâchoient au moins de suppléer à ce qui leur manque de ce côté-là, s'ils se disposoient aux emplois ausquels leur vanité les porte, par un travail assidu & constant; par une forte application à en connoître les devoirs; par une probité à l'épreuve; par une pieté capable de s'attirer des graces de ressource : si ces supplémens de la vocation ne les assûroient pas tout-à-fait, leur témérité au moins auroit quelque endroit par où elle pourroit être excusable. Mais Dieu! quelles dispositions y apportent-ils d'ordinaire? Une jeunesse déréglée, des passions vives & boüillantes, des habitudes incorrigibles; une ame amollie par les plaisirs, un cœur corrompu par la volupté; un esprit, que l'amusement & la bagatelle du monde a rendu léger & frivole; avec telle préparation, on monte sur les fleurs de lys, &c. *Le P. d'Orleans, Sermon sur l'Annonciation.*

On ne tâche pas même de suppléer, par le travail & la vertu au défaut de vocation.

S'il est de nôtre devoir de consulter Dieu dans toutes nos affaires, & particulierement dans celles qui sont de conséquence; s'il est de la prudence chrétienne de ne les point entreprendre, qu'après avoir connu sa volonté, & lui avoir demandé sa protection; n'est-ce pas une affaire pour nous, que d'avoir à faire choix d'un genre de vie? n'est-ce pas une affaire de conséquence? Les differens états de cette vie, ne sont pas, à proprement parler, des états; ce ne sont pas des établissemens qui soient stables & permanens : ce sont seulement des chemins qui peuvent conduire tous les hommes au Ciel, & pour aller à l'établissement éternel, que Dieu prépare à ses enfans; mais qui néanmoins ne conduisent pas tous les hommes à cet heureux terme. Dieu qui nous veut tous sauver, parce qu'il est le Dieu de tous, ne veut pas nous sauver tous par les mêmes voyes. Comme il a établi plusieurs differens degrez de béatitude, & distingué dans le Ciel plusieurs différentes demeures, il a aussi établi sur la terre plusieurs differens états, comme autant de routes différentes pour y arriver; il veut que les uns prennent une route, & les autres une autre : sa Providence a déterminé à chacun le chemin qu'il doit prendre, & elle ne manque jamais à faire connoître sur cela sa détermination, quand on cherche de bonne foi à la connoître. Il est donc de nôtre interêt de ne la pas ignorer, & encore plus de la suivre, quand nous l'avons connuë. *Le P. Valois, dans ses lettres pour inviter à la retraite.*

L'importance de l'affaire demande que nous consultions Dieu sur nôtre vocation.

Quelle différence mettons-nous entre une ame sage & prudente, qui a toûjours consulté la volonté de Dieu, & l'ame insensée & téméraire, qui sans se

Différence de ceux qui

consultent Dieu dans le choix d'un état de vie, & de ceux qui n'ont en vûë que leur cupidité.

mettre en peine de son salut, choisit un état de vie, dans la seule vûë de contenter sa cupidité ; si ce n'est que l'une est prévenuë de la grace du Seigneur, qui après l'avoir engagée dans une voye dont il lui abbrege le cours, l'y fait marcher avec courage, lui en adoucit toutes les peines & toutes les fatigues ; & que n'ayant pas ce même Dieu pour guide, dans une voye qu'elle a choisie sans le consulter, n'y ressent que des amertumes, s'y lasse, en est accablée, & succombe enfin sous les obligations d'un état, où Dieu ne l'avoit pas appellée. En effet, la confiance en Dieu & en sa providence, nous fait trouver des ressources dans les plus grandes peines, quand on en conserve les sentimens : mais elle n'en laisse plus, quand on suivi d'autres vûës, & consulté d'autres oracles que les siens. Si-tôt que vous n'êtes plus dans la voye où la Providence vous avoit fait entrer ; plus vous marchez, plus vous vous égarez ; tout vous y fait peine, tout vous conduit insensiblement au précipice ; & cependant il est peu de personnes qui s'examinent sérieusement là-dessus. *Pris d'un Sermon manuscrit.*

Le peu de satisfaction que l'on trouve dans un état, où l'on s'est engagé sans vocation.

Le Seigneur avoit voulu vous sauver, en vous donnant des graces *de retraite*, de soumission, de silence ; il avoit voulu vous attacher à lui, en vous accoûtumant à porter son joug dès l'enfance : ces inclinations heureuses qu'il vous avoit données en naissant ; ce tempérament doux & honnête ; cette ame grande & élevée ; cet esprit aisé & naturel ; cette conscience droite & timorée;cet état où il vous avoit fait naître, éloigné des agitations,des vanitez du monde : voilà ce qu'il avoit fait de bonne heure, pour vous faciliter la voye du salut. Mais en vous engageant sans ordre, & en faisant un choix qu'il ne vous a pas inspiré ; qu'avez-vous fait ? Ah ! la sainteté du lit nuptial sera pour vous une occasion de trouble & de divorce ; ce Sacrement de grace & de bénédiction deviendra pour vous une source de confusion ; vos enfans trouveront dans vôtre conduite le modele de leur désordre ; le monde, où vous n'étiez pas appellé de Dieu, vous séduira, vous corrompra ; cet emploi que vous avez choisi de vous-même, deviendra un calice d'amertume pour vous ; les plaisirs les plus innocens deviendront funestes à vôtre innocence,&c. *Le même.*

On ne doit point souhaiter un autre état que celui où Dieu nous a mis.

L'on ne peut ignorer que Dieu en veut sauver quelques-uns par les richesses, & qu'il en veut sauver d'autres par la pauvreté ; les uns dans un état de vie, & les autres dans un autre. On doit croire en un mot, qu'il est l'autheur de la voye dans laquelle on entre, pour travailler à l'affaire de son salut. On se perdroit partout ailleurs, supposé qu'on l'ait consulté sur son état avant que de s'y engager, & qu'il en ait inspiré le dessein. Ainsi l'on prêche contre cette régle, quand on souhaite un autre état, une autre maniere de vie, un autre sort, d'autres biens, d'autres engagemens, une santé plus parfaite, une vie plus longue & plus heureuse ; parce que ces manieres sont opposées à l'esprit de l'état, auquel Dieu nous a appellé. *Autheur anonyme.*

Des parens qui disposent de la vocation de leurs enfans, contre leur volonté.

S'il y a de la différence entre les victimes qui sont conduites aux pieds des autels, pour y être immolées, il y en a du moins autant entre les motifs qui concourent à les faire immoler. Que de vûës criminelles, grand Dieu ! ont coûtume d'entrer dans une action si sainte, & si digne d'être considérée en elle-même ? Que de parens, qui ne consultant que leur haine, qui n'écoutant

que leur ambition, qui ne pensant qu'à élever, qu'à aggrandir, qu'à augmenter leur famille, qu'à faire une fortune plus ample & plus aisée à un aîné, font de leurs autres enfans des victimes forcées, qu'ils traînent malgré elles à l'autel, pour y être sacrifiées, en les égorgeant ? Qu'il est de ces dénaturez parens, qui empietans sur les droits de la Providence, à laquelle il appartient uniquement de décider de la fortune de leurs enfans, en détournent le cours, en changent les ordres, pour les ajuster, & pour les faire joindre à leurs desseins ? Qu'il est de ces parens, qui s'établissant comme les dieux de leurs enfans, les confinent en Religion, par la seule raison, qu'ils ne les jugent pas propres pour le monde, & que des vûës interessées ne leur permettent pas de les y retenir. Dure nécessité pour des enfans qui ont le malheur d'appartenir à des parens si barbares ; mais malheureux parens, qui en exposant leurs enfans à une damnation éternelle, s'y livrent eux-mêmes par avance, en attirant sur eux, & sur leur famille, les malédictions, & les vengeances du Ciel. *Sermon manuscrit.*

Heureux ceux qui s'appliquent à la recherche de la voye qui leur est marquée, & qui ne s'en détournent point, quand ils y sont une fois entrez ! mais la fournissent jusqu'à la fin. C'est en ce point que Salomon fait consister la plus grande prudence d'un homme sage : *Sapientia callidi, est intelligere viam suam.* Mais malheur au contraire à ceux qui s'écartent de cette voye, & qui prennent une autre route. Comme chaque état a ses devoirs, ses charges, & ses obligations particulieres, & qui exigent certains secours & certaines graces, pour s'en acquitter comme il faut, Dieu, selon le cours commun de sa providence, ne les donne qu'aux personnes qu'il y appelle ; & c'est avec justice qu'il les refuse à ceux qui s'y engagent contre son gré, & sans attendre sa vocation : car c'est à Dieu seul qu'appartient le droit de disposer comme il lui plaît, de ses créatures, comme c'est un devoir indispensable des créatures de se soumettre aveuglément à la disposition qu'il a faite d'elles : *Cor hominis*, dit le Sage, *disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus.* Autrement, c'est se mettre hors de la voye, par laquelle Dieu avoit destiné de nous conduire au salut, par un égarement semblable à celui d'un voyageur, qui dès le premier pas s'égare de la route qu'il devoit prendre, & qui plus il marche, plus il s'éloigne du terme où il a dessein d'arriver. C'est ainsi que la fausse démarche, que font les hommes par le choix d'un autre état, que de celui que Dieu leur avoit marqué par sa providence, rompt la suite & l'enchaînement des moyens qu'il leur avoit préparez pour les conduire au salut, & les expose à un danger évident de se perdre, s'ils n'ont soin de réparer l'égarement, où cette fausse démarche les a jettez. Car Dieu ne laisse point impuni l'attentat des gens, qui se font des voyes à eux-mêmes, en laissant la route qu'il leur a marquée ; s'ils s'écartent de l'ordre de sa providence, ils retombent en l'ordre de sa justice, qui par un juste & redoutable châtiment, leur soustrait les graces qui leur seroient tres-nécessaires pour fournir heureusement la carriere où ils se sont témérairement engagez, & leur laissant seulement celles, qui dans l'ordre d'une providence commune, il ne refuse à personne, pour ne les pas mettre dans l'impossibilité absoluë de faire leur salut. *M. de la Font, Entretien pour le second Dimanche d'après l'Epiphanie.*

Dieu ne donne les graces qui sont attachées à chaque état, qu'à ceux qu'il y a appellez.

Proverb. 14.

Proverb. 16.

Le choix d'un état de vie, regarde particulierement les jeunes gens.

Ce choix d'un état de vie est un sujet, dont la connoissance est d'autant plus importante aux jeunes gens, qu'ils n'en connoissent pas l'importance, & que les fautes qu'ils y font, sont tres-souvent irréparables; & s'ils les réparent quelquefois, c'est avec des peines & des difficultez incroyables : & au reste, elles ne sont jamais légéres, ni de petite conséquence ; parce que leur suite s'étend à toute la vie d'un homme ; & qu'elles passent jusqu'au salut éternel, dont elles tirent souvent la ruine aprés elles. En effet, avec quelles peines & quels travaux pourra-t-il faire son salut, dans un état pour lequel il n'a point de disposition en lui-même, ni de vocation de Dieu ? Le manquement de ces deux choses lui fera commettre une infinité de pechez qu'il n'auroit point commis dans un autre état. Le défaut de capacité lui fait trouver des difficultez continuelles à satisfaire aux devoirs & aux obligations particulieres de son état ; & celui de vocation lui fait perdre beaucoup de graces, qui sont nécessaires pour s'en acquitter ; parce qu'il s'en est rendu indigne, y étant entré témérairement, sans consulter & sans sçavoir sa volonté. *M. Gobinet, Instruction de la jeunesse, part.* 14.

Quoiqu'on puisse se sauver dans toutes les conditions, il y en a où le salut est plus difficile que dans les autres. 1. *ad Cor.* 7.

Comme l'on voit le Ciel de tous les endroits de la terre, on peut y aller aussi de toutes les conditions du monde ; de la cabane comme du trône ; de la Cour comme du Cloître : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in hac permaneat.* Il est pourtant certain qu'il y a des conditions, où le salut est moins assûré que dans les autres. Etre soldat & être impie, passoit presque pour une même chose dans l'esprit des premiers Chrétiens. Ne faisons point le royaume des Cieux impossible, où il n'est que difficile : disons qu'on se peut sauver dans toutes les conditions ; mais ajoûtons qu'il n'en est aucune qui n'ait ses peines & ses obligations. *L'Autheur des Actions Chrétiennes.*

Nous ne sommes pas assez éclairez pour choisir un état de nous-mêmes.

Pour disposer de soi-même, de sa vocation, & en faire un bon choix, il faudroit connoître bien des choses, que nous ignorons absolument : comme les secrets impénétrables de la prédestination éternelle, & les conduites différentes de la Providence divine ; les ressorts cachez d'une Sagesse plus qu'humaine ; la disposition présente & future de son propre cœur. Il faudroit avoir la clef des graces, pour les faire agir selon les rencontres ; tantôt pour prévoir les périls, tantôt pour résister aux tentations ; icy pour fuir les pechez ; là pour régler les passions : tous ces secours ne se trouvent pas dans nôtre propre fond. *Le même.*

Il n'appartient qu'à Dieu, de nous marquer & de nous prescrire le genre de vie que nous devons embrasser.

Comme Dieu nous a prescrit en général une Religion, qui nous marque la maniere dont il veut être servi & honoré, pour fixer nos esprits, qui sans la lumiére de la révelation Divine, seroient comme des roseaux agitez de tous les vents des doctrines, & des Religions arbitraires ; ainsi il n'appartient qu'à Dieu de nous marquer la route que nous devons tenir dans cette voye universelle qu'il a montrée aux hommes. Non, non, ce n'est pas à nous de nous faire des sentiers & des chemins comme il nous plaît pour aller à Dieu ; il est la voye, la vérité, & la vie. Ah ! qui peut voir sans gémir cette jeunesse aveuglée, qui se précipite sans considération ; les uns dans la profession des armes, poussez par la fougue des passions, ou emportez par l'exemple, ou déterminez par la conjoncture des temps : les autres s'engagent dans des mariages mal-assortis, par des motifs tout charnels, par des affections toutes

prophanes ; les autres entrent dans des Magiſtratures ſans capacité, & entreprennent de décider de la vie, de l'honneur, & des biens des hommes, lorſqu'ils n'ont aucune lumiére pour ſe conduire eux-mêmes. *Pris des Eſſais de Sermons pour la Dominicale, pour le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

Si nous conſidérons les engagemens où ſe trouvent la plûpart des hommes, qui forment tout l'état, & toute l'occupation de leur vie, & d'où dépend pour l'ordinaire leur ſalut, ou leur damnation éternelle ; combien en trouverons-nous peu, qui puiſſent dire véritablement ; je me ſuis engagé dans cet état, parce que j'ai écouté la voix de Dieu, qui m'y a porté ? Car c'eſt écouter Dieu, que d'écouter ceux que l'on juge par leurs actions, ſelon la marque qu'en donne l'Evangile, être ſes vrais Miniſtres, dont JESUS-CHRIST a dit lui-même : *Celui qui les écoute, l'écoute.* Combien s'en trouvera-t-il de cette ſorte ? Et combien s'en trouvera-t-il au contraire, qui diront, s'ils veulent dire la vérité : Je me ſuis engagé dans ce mariage, parce que j'ai écouté la voix, non de Dieu, mais de l'avarice, qui m'a dit que le parti que je prenois, & qu'on me préſentoit, étoit avantageux pour établir ma maiſon, & ma fortune dans le monde ; je me ſuis engagé dans cette charge, parce que j'ai écouté la voix de l'ambition, qui m'a dit que c'étoit-là le moyen de me rendre grand & conſidérable dans le monde. D'autres diront, & combien y en a-t-il de ce nombre ? Je me ſuis engagé dans l'état Eccleſiaſtique, parce que j'ai écouté la voix de l'avarice & de l'ambition tout enſemble, qui m'ont dit que je pouvois acquérir avec beaucoup moins de peine dans l'Egliſe ces deux choſes, que les hommes cherchent avec tant de travail dans le monde ; ſçavoir, les richeſſes & l'honneur ; les richeſſes, en poſſédant de grands bénéfices ; & les honneurs en m'élevant aux charges & aux dignitez de l'Egliſe : *Livre intitulé : Inſtructions Chrétiennes, pour le jour de la Conception de la Vierge.*

Peu écoutent la voix de Dieu, qui les appelle à un état de vie.

Luc. 10.

Voilà l'injuſtice du monde, & même de quelques perſonnes qui font profeſſion de quelque piété. Si leurs enfans veulent s'engager dans le cloître, on y apporte des précautions exceſſives ; s'ils veulent s'engager dans le ſiécle, on n'examine point leur vocation ; au contraire, l'attachement que l'on a pour ſoy-même eſt ſi grand, que ſi des enfans ne plaiſent pas, s'ils ont des défauts qui les rendent déſagréables aux yeux du monde, on veut qu'ils le quittent ſans conſidérer la volonté de Dieu ; & quelquefois on les y oblige ; ce qui eſt une ſource de malheurs inexplicables : & au lieu de leur procurer des états, & des emplois, qui les aident à les ſauver, on les met dans des conditions propres à les perdre. On eſt tout plein de vûës humaines, de propres interêts ; on ſollicite des bénéfices, pour leur procurer des revenus, qui étant le patrimoine des pauvres, comme parlent les Saints, ſervent d'occaſion à la damnation de ceux qui les poſſédent, étant aſſez rare que l'on en faſſe l'uſage que l'on doit. Il faut y avoir une vocation ſpéciale ; il faut en être digne, non-ſeulement par la capacité de ſon eſprit, par la ſcience ; mais bien plus par la probité de vie, & par le zele de l'interêt de Dieu. C'eſt à quoi les peres & les meres ne penſent point, quand ils diſpoſent de la vocation de leurs enfans, contre l'ordre de Dieu. *Autheur anonyme.*

Les parens examinent la vocation de leurs enfans pour la Religion, & demeurer dans le monde, &c.

Jeunes perſonnes, qui êtes arrivez à cet âge, où il eſt temps de conſulter le Pere des lumiéres, afin de faire un juſte choix de l'état auquel le Ciel vous

Les jeunes gens doivent

plus particuliérement consulter Dieu, sur l'état qu'ils doivent embrasser.

destine, & qu'il vous a marqué de toute éternité : Ecoutez les Maîtres de la vie spirituelle, qui tous d'un consentement unanime, veulent que vous disſipiez cette foule de passions, que le feu d'une jeunesse boüillante entraîne après soy. Car a-t-on quelque penchant, quelque malheureuse inclination, l'on est incapable de se déterminer : les lumiéres sont toûjours trompeuses, & nôtre cœur ne manque point de nous faire pencher du côté où est son foible. Je les entends exiger de vous, que vous ne précipitiez rien ; mais qu'auparavant vous examiniez à fond & sérieusement vôtre humeur, & ce qui est en vous de propre & d'opposé à chaque état : car il n'est point de marque moins sujette à l'erreur, que Dieu ne vous veut point dans tel ou tel emploi, que de reconnoître en nous des dispositions, qui nous en rendent indigne. Je les entends vous prescrire sur tout, de n'écouter aucune raison humaine, & d'agir uniquement dans les vûës de l'éternité : de sorte que vous vous mettiez en esprit au lit de la mort, que vous vous demandiez quelle est la route que vous voudriez alors avoir tenuë, & que vous preniez sur cela vos résolutions. Autrement qu'arrivera-t-il ? Vous suivrez sans doute vôtre humeur, vôtre caprice, vôtre chagrin, & même le hazard. *Pris d'un Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard, sur l'Oraison.*

Chacun est obligé de tendre à la perfection de son état.

Il n'est pas vrai, que pour être sauvé, il faille nécessairement être parfait : mais ce qui est certain, c'est que, selon la parole du Fils de Dieu, chacun doit tendre à la perfection de son état, & prendre les moyens nécessaires d'y arriver ? Nous ne sommes pas obligez tous d'embrasser l'état le plus parfait ; mais nous avons tous une obligation indispensable de travailler avec soin, à nous perfectionner dans l'état où la Providence nous a mis. Nul n'est exempt du précepte d'aimer Dieu de tout son cœur & de toutes ses forces ; d'avoir en horreur tout peché, & de prendre tous les moyens nécessaires pour arriver à la sainteté. *Le P. Croiset, tome 2. de ses Retraites.*

Tous ceux qui s'engagent par passion dans un état de vie, ont sujet de craindre que Dieu ne les abandonne.

Tous ceux qui, dans le choix d'un genre de vie, negligent l'ordre de Dieu pour suivre leurs passions & leurs propres vûës, ont sujet de craindre que Dieu ne les abandonne à un si grand aveuglement, qu'il ne leur reste plus, ni lumiére, ni prudence, pour discerner ce qu'il y a de mauvais ou de dangereux dans le monde & dans les emplois ; & qu'ils ayent encore moins de force pour surmonter les tentations qui en sont inséparables. Que si, après avoir consulté leur conscience, & des personnes d'une pieté éclairée, ils reconnoissent qu'ils ne sont pas dans le lieu où Dieu les veut, ils en doivent sortir le plûtôt qu'ils pourront, comme d'une maison où le feu seroit aux quatre coins. *M. de Sainte-Marthe, tome 2. de ses Traitez de Pieté.*

La plûpart des hommes embrassent au hazard leur état, & leur condition.

Lorsque les hommes sont en âge de choisir une profession qui les occupe, & où ils puissent se sanctifier, en s'en acquittant, comme ils doivent, ils ne consultent point leur raison ; ils ne s'interrogent point eux-mêmes, pour sçavoir à quoi ils sont propres ; ce qu'ils peuvent & ce qu'ils ne peuvent pas : mais ils se jettent au hazard, & avec une impétuosité aveugle, dans des professions, qui leur étant disproportionnées, leur sont des précipices où ils se perdent, sans penser jamais aux désordres où ils sont. Et voilà la source du déréglement que nous voyons dans tous les états. Car pourquoi le monde est-il rempli de tant d'Ecclesiastiques qui vivent d'une maniere toute séculiere ?

Pourquoi voyons-nous tant de Juges ignorans, & intereſſez ? pourquoi tant de voleries, de rapines, de tromperies, de querelles, de haines, de vengeances, de déſordres de miſéres par toute la terre ? C'eſt qu'on entre ſans vocation dans toute ſorte de profeſſion, ſans connoiſſance, ſans capacité, & ſans déſir de s'acquitter de ce qu'elles exigent d'un homme raiſonnable, & d'un véritable Chrétien. *M. de Sainte-Marthe, tome 2. de ſes Traitez de pieté, Traité du peu de réflexion ſur ſoy-même.*

Les déſirs de changer d'état, nous doivent être ſuſpects.

Il eſt conſtant que les mouvemens intérieurs que l'on conçoit de ſortir de l'état, où l'on a lieu de croire que l'on a été mis par la divine Providence, doivent toûjours être ſuſpects, y ayant lieu de douter que ce ne ſoit, ou le démon qui les inſpire, ou l'amour naturel que l'on a pour le changement, qui fait qu'il eſt rare que l'on ne demeure pas avec quelque ſorte d'inquiétude dans ſa condition, & que l'on ne ſe paſſionne point pour celle d'autrui, dans la penſée qu'elle eſt, ou plus agréable, ou plus avantageuſe. Or comme il n'eſt pas ordinairement fort aiſé de diſcerner les principes de ces mouvemens, l'on ne doit point alors conſulter d'autre oracle, que celui auquel on s'eſt addreſſé avant que d'entrer dans l'emploi que l'on ſe ſent porté de quitter. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Il faut du moins autant de précaution & de délibération pour demeurer dans le monde, que pour embraſſer l'état Religieux.

Ce ſeroit imprudence de s'engager avec légéreté dans la vie Monaſtique, quoique le motif en ſoit toûjours ſi loüable, que l'état ſoit ſi tranquille, ſi parfait, & ſi ſûr. C'eſt devoir, c'eſt ſageſſe aux parens de ſe défier d'une réſolution ſi généreuſe des enfans, en qui ſouvent une inclination paſſagere tient lieu de réflexion & de conſeil. Ils doivent ſuppléer par de ſalutaires avis, & par un délai raiſonnable, au défaut d'expérience, dans un âge peu mûr, & qui eſt ſujet d'ordinaire au dégoût & au repentir. Mais ſi de pareilles précautions ſont néceſſaires pour embraſſer un état, que les mondains reſpectent, qu'ils avoüent être ſaint, & que ſouvent les plus heureux du ſiécle envient ; le ſeront-elles moins, quand il s'agit de s'engager dans une condition, qui n'a jamais rendu perſonne heureux, & où tout le monde convient qu'il eſt encore plus difficile de ſe faire ſaint ? Suffira-t-il d'être chéri des parens, d'avoir de l'eſprit, d'être bien fait, d'attendre une riche ſucceſſion, d'être l'aîné, d'être unique, pour être deſtiné au monde ? Car quel autre motif pour l'ordinaire, d'une ſi périlleuſe deſtination, tandis que tout ce qu'on regarde comme diſgrace, que le rebut d'une famille pour l'Egliſe, ou pour le Cloître. *Le P. Croiſet, tome 2. de ſes Réflexions ſpirituelles.*

Ce qui décide ordinairement de la vocation des enfans dans les familles.

C'eſt aſſez que ce jeune enfant ſoit le cadet de ſa maiſon, pour ne pas douter qu'il ne ſoit dès-là appellé au ſacré miniſtére des autels ; ſi les choſes changeoient de face, ſa vocation changeroit de même. Une fille n'a pas de bien, on veut que ce ſoit toûjours l'Eſprit de Dieu qui fait dire aux parens, qu'il faut qu'elle ſoit Religieuſe. Mais a-t-elle une dot conſidérable ? eſt-ce une riche hérétiere ? ſon attrait pour la retraite & pour le cloître eſt toûjours regardé comme une tentation. Eſt-ce Dieu qui préſide au choix de l'un ou de l'autre parti ? Eſt-ce l'Eſprit de Dieu qui fait ce département de conditions ? Nullement ; c'eſt une aveugle prédilection, c'eſt l'ambition ;

c'est l'interêt, c'est un droit de naissance, qui sans consulter le Seigneur décide souverainement du sort des enfans. Qu'un aîné pense à assûrer son salut dans l'état Religieux, c'est illusion, c'est folie; cet asile n'est que pour les cadets; sa naissance détermine son sort; qu'il n'ait point de vocation; n'importe, ses parens l'ont pour lui; cela suffit: on ne consulte pas d'autre oracle. Un naturel peu docile, une humeur bizarre, un esprit peu ouvert seroient des qualitez peu propres pour le monde, elles le sont assez pour la victime qu'on immole, non pas au Seigneur; car ce n'est ni sa volonté, ni sa gloire qu'on cherche; mais au cruel interêt d'une famille, auquel on sacrifie le salut & la Religion. *Le même.*

Les gens du monde quoi qu'appellez à un état, doivent veiller à en éviter les dangers.

Quelque sages que soient les précautions qu'on a prises dans le choix que les gens du monde ont fait de leur état, comme la vocation ne délivre pas des dangers qui s'y trouvent, il faut veiller pour les éviter. Inutilement sçauroit-on que la mer est pleine d'écüeils, si l'on n'étoit continuellement en garde pour les éviter. Les gens du monde sont embarquez sur une mer *orageuse*, suffit-il qu'ils n'en ignorent pas les dangers, sans se mettre en peine *d'en* éviter les écüeils? La pensée qu'ils ont que Dieu les a mis dans cet état, ne les dispense pas de l'obligation qu'ils ont de veiller sans cesse pour éviter un naufrage. Il ne suffit pas de sçavoir que l'air qu'on respire est mauvais, il faut prendre des préservatifs contre la contagion. Est-ce sagesse de sçavoir qu'on voyage dans un païs ennemi, & de ne se défier de rien, & de marcher sans armes? *Le même.*

Il est étonnant qu'on s'engage dans le monde, sans sçavoir si Dieu nous y appelle.

Chose étrange! on s'engage impétueusement dans le monde, sans sçavoir si Dieu nous y appelle; on y vit dans une sécurité étonnante, comme s'il n'y avoit rien à craindre pour le salut. On convient qu'il y a bien à faire pour être saint, & l'on n'y fait rien pour le devenir. Il est bien difficile, dit-on, de se sauver dans le monde; mais ne seroit-il pas encore plus surprenant, qu'on y fit son salut, en y vivant si peu chrétiennement? Ce n'est pas à l'état qu'on doit attribuer le nombre de ceux qui s'y perdent; la condition des gens du monde ne fut jamais un obstacle au salut, pour qui y est appellé. Il faut consulter le Seigneur avant que de s'y engager. A-t-on pris son parti, il y faut vivre comme dans un mauvais air, & comme au milieu d'un païs ennemi. La vertu la mieux établie ne s'y défend pas toûjours de la contagion, les piéges pour y être visibles, n'y sont pas plus évitez. *Le même.*

La vie des gens d'affaires & de commerce n'est pas plus tranquille que dans les autres états, si on n'y est appellé.

Est-on dans le commerce, on veut faire fortune, on espére qu'on aura autant de bonheur que bien d'autres; on croit avoir assez de génie, le succès paroit peu douteux à qui est hardi. C'est une mer bien orageuse, pleine d'écüeils, & fameuse pour bien des naufrages; on ne laisse pas de s'y embarquer; on compte, quand les vents seront contraires, qu'on ira à force de rames, & chacun espére d'arriver sûrement au port. Il n'est pas nécessaire d'expliquer icy le détail de leurs peines. Nul homme d'affaires, qui ne laisse son portrait partout où il paroît; un air rêveur & chagrin; des yeux toûjours allumez; un visage de solitaire, des manieres embarrassées, & qui tacitement congedient d'abord tout ce qui ne parle pas de prêt, de change, ou d'interêt: tout cela donne bien droit de demander s'il y a dans le monde

mond un état de vie plus pénible & plus austére ; & s'il ne faut pas une vocation pour soûtenir les fatigues & les chagrins qui en sont inséparables, & pour n'y pas blesser la conscience, dans le désir qu'on a d'y faire fortune ? L'avidité qu'on a pour le gain n'expose-t-il point au danger de se perdre sans ressource dans une si pernicieuse vocation, qui d'ailleurs est nécessaire au public. Il faut donc une grace particuliere qui nous aide à y faire son salut, qui n'est autre que la grace de la vocation. *Le même.*

On choisit souvent l'état Ecclesiastique par ambition, par interêt, ou par quelque semblable motif humain.

On prend le parti de l'Eglise ; mais Dieu n'a pas toûjours beaucoup de part à ce choix. Les interêts de famille font souvent la destination des enfans, & l'on supplée au défaut de vocation, par l'espérance d'avoir un Bénéfice. Quand on a peu de pieté & beaucoup d'ambition, on s'ennuïe bientôt d'une vie humble & obscure ; la cupidité est de tous les états, les objets sont differens : mais la passion est la même, & dans l'état Ecclesiastique, comme dans le monde. On veut faire fortune ; c'est-à-dire, qu'on veut acquérir une nouvelle dignité, un plus gros revenu ; on croit toûjours en avoir le mérite dès qu'on en a le désir, & que ne fait-on pas pour en prendre tous les moyens ? L'intrigue a-t-elle réüssi, a-t-on le Bénéfice que l'on souhaitoit, on jouë un nouveau personnage. Mais est-on content ? Nulle dignité qui ne semble donner droit à une autre : chaque degré en nous rapprochant d'un plus haut, nous inspire le désir d'y monter. Tant que la grace de la nouveauté dure, on a du plaisir à n'être plus ce qu'on étoit ; mais cette grace a-t-elle vieilli, on sent du chagrin de n'être pas ce qu'on peut être ; l'ambition ne rassasie pas par les succès. *Le même.*

Quand on n'a pas consulté Dieu, sur le choix de son état, on y trouve bien des chagrins, & des dangers.

Il faut qu'on ait bien peu d'égard au salut, & que Dieu même soit compté pour bien peu de chose dans le choix que la plûpart du monde font de leur état, puisqu'ils négligent de le consulter. Faut-il s'étonner s'ils y ont des chagrins si amers, s'ils y trouvent de si mauvais pas, s'ils y font de si funestes chûtes ? Que les chimeriques divinitez que vous consultiez, & en qui vous mettiez vôtre confiance, disoit par dérision le Prophete, vous assistent dans vos pressans besoins : vous n'avez consulté que le monde, que vos passions, que vos interêts de famille, dans le parti que vous avez pris ; dequoi vous plaignez-vous au milieu de vos repentirs ? Vous n'avez fait des vœux qu'à l'ambition, vous n'avez écouté dans vôtre choix que la voix de la chair & du sang : adressez-vous dans ces déplaisirs si amers, dans ces revers si accablans, dans la déroute de vos affaires, addressez-vous à ce qui a été ou vôtre idole, ou vôtre oracle, & qu'ils vous tirent de vos malheurs ? Ah, Seigneur ! qu'on s'épargneroit de dangers & de chagrins ! qu'il y auroit peu de malheureux ! qu'il y auroit peu de naufrages sur cette mer orageuse, où errent sans frayeur tant de mondains, si personne ne s'y embarquoit sans vous avoir consulté, si vous étiez l'étoile qu'ils ne perdissent jamais de vûë durant tout le voyage. Que ne doit-on pas espérer quand le maître qu'on sert, & le guide qu'on suit, commande aux flots, & sçait s'en faire obéir. *Le même, second tome de ses Réflexions Chrétiennes.*

Les parens ne sont pas absolument les maitres de la vocation de leurs enfans.

On doit être bien persuadé qu'il n'est pas permis aux peres & aux meres de choisir un emploi & une vacation à leurs enfans, sans consulter Dieu, sans sçavoir s'il les appelle, & sans considérer autre chose dans ce choix que des interêts humains, & des raisons temporelles. Qu'il ne leur est pas permis, par exemple, de destiner un enfant à l'Eglise, l'autre

aux charges du monde ; l'un au mariage, l'autre à la Religion, par la seule considération de l'âge, de la coûtume, & des interêts de famille ; parce que l'un est l'aîné, l'autre le cadet ; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point ; parce qu'une fille est bien faite, & que l'autre ne l'est pas ; parce qu'ils soûtiendront, ou releveront, ou agrandiront la famille ; parce que cette charge est honorable, ou que cette condition leur fournira les moyens de devenir riches, de briller par leur esprit, leur science, leur éloquence. Ce seroit ôter à Dieu ce pouvoir souverain & si juste qu'il a sur la créature, & se l'attribuer en disposant ainsi de ses enfans, selon ses volontez & ses interêts particuliers. Aussi voit-on assez souvent que Dieu abandonne de tels enfans à la passion de leurs parens, & qu'il permet qu'ils réüssissent dans leurs desseins d'ambition & d'avarice, pour devenir dans une autre vie, le supplice de leurs parens & de leur famille. Et le comble de leur malheur, c'est qu'ils regardent ces succès comme un grand bonheur, & comme un effet des bénédictions du Ciel. *Essais de Morale, au Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.*

Suite du même sujet. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir que les peres & les meres disposent de leurs enfans par rapport à certaines loix de famille, que la phantaisie a introduites. Il faut, par exemple, que pour avancer un aîné on mette la plûpart des autres dans l'Eglise, ou en Religion. Il faut pourvoir cet aîné d'une charge, quoi qu'il en soit peut-être incapable, ou que s'il a des talens extérieurs pour cela, il trouve la perte de son ame dans les dangers ausquels il sera exposé : c'est-à-dire, qu'il faut pour obéïr au monde, disposer de la vocation de ses enfans, sans consulter autre chose que des interêts humains. C'est ce qui se pratique ordinairement, & cette pratique ruine la pieté dans tous les états, en remplissant les compagnies de mauvais Magistrats, l'Eglise de mauvais Ministres, & la Religion de mauvais Religieux ou Religieuses. Car le choix du genre de vie étant fait sans que Dieu y ait part, Dieu prive ordinairement de sa bénédiction, ces entreprises téméraires ; & ainsi ce ne sont que multiplications de désordres. On entre mal dans les emplois & dans les professions, & l'on s'y conduit par le même esprit qu'on y est entré. On entasse déréglement sur déréglement, & il arrive souvent que les autheurs de ces malheureux engagemens, sont les premiers à en ressentir les effets funestes ; que ces enfans avancez au préjudice des autres, après avoir été ingrats à Dieu, le sont encore envers ceux qui les ont aimez si inhumainement ; & que Dieu ne permet pas que ces peres & ces meres qui violent le droit qu'il a sur leurs enfans, joüissent des droits mêmes qui leur appartiennent légitimement. *Les mêmes.*

Ce qu'il faut faire quand on a embrassé une condition dangereuse, ou peu propre à travailler à son salut. Il faut avoüer qu'il y a de certaines conditions & de certains emplois dans le monde, qui, quoi qu'indifférens en eux-mêmes, & nécessaires peut-être à la société civile, sont pourtant dangereux pour le salut, & capables de tenir ceux qui y sont engagez, éloignez du Royaume de Dieu : on est au public ; on est au Prince ; on est à sa famille : à peine peut-on retrancher sur ses occupations accablantes quelques momens, pour s'appliquer à l'affaire uniquement & souverainement importante. On le pourroit néanmoins avec un peu plus d'attention, de courage, de régle, & de fidelité ; & marque qu'on le pourroit, c'est que dans ces conditions les plus embarrassantes & les plus difficiles de toutes ; à la Cour, dans les armées, parmi les hommes d'affaires & de

commerce, on a toûjours connu des Chrétiens fervens, des fidelez zelez, de véritables gens de bien : mais d'abord en entrant dans ces différens états, il faut se régler, ne point vivre à l'avanture, conférer avec un homme de bien de ce qu'on peut & de ce qu'on doit à Dieu & à sa conscience, dans une condition où l'on gémit de se voir attaché, & à laquelle on ne tient que par la volonté du Ciel, & par la nécessité indispensable de ses affaires ; autrement on ne peut trop le redire, ces états sont infiniment dangereux. *Le P. Surin, 3e. tome de ses Dialogues spirituels.*

Ces accidens que les hommes appellent des disgraces, & par lesquels Dieu retire certaines personnes du monde, pour les mettre dans la Religion ou dans un état où ils le puissent servir, & penser à leur salut ; ces accidens, dis-je, ne sont point en effet des hazards ; car dans la vérité ce ne sont pas des coups de malheurs ; mais des desseins & des conduites de la miséricorde de Dieu, qui se sert souvent de ces évenemens imprévûs, pour tirer ceux qu'il couvre d'une protection particuliere, du milieu du monde & de la Cour, comme du milieu du naufrage. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Maximes Chrétiennes, tome 1.*

Dieu se sert souvent des accidens de ce te vie pour retirer du monde de certaines personnes & les mettre dans un état plus sûr pour leur salut.

Qui pourroit avoir la témérité d'entrer dans les Ordres & dans les dignitez de l'Eglise, sans y être particulierement appellé du Seigneur ? Ce n'est pas assez que vous soyez sçavant, sage, habile, irréprochable dans vos mœurs, il faut que Dieu vous y appelle par une vocation sûre & éprouvée. On sçait que ce n'est pas assez d'avoir de bonnes qualitez pour être admis aux premieres charges, & pour être employé au gouvernement de l'Etat, il est principalement nécessaire d'y être appellé par le Prince : & si quelqu'un étoit assez hardi pour s'y ingérer par sa propre autorité, qui doute qu'il ne fût renvoyé tout couvert de honte & de confusion ? Quoy, il faut être appellé du Roy pour un ministére temporel, & on osera exercer un ministére tout saint, & tout spirituel sans ordre de Dieu ? On aura la hardiesse d'usurper les trois puissances de JESUS-CHRIST : celle de produire son Corps adorable sur l'Autel ; celle de remettre, ou de retenir les pechez ; celle d'annoncer la divine parole, sans avoir aucune marque de la vocation du Seigneur ? Comment ne craint-on point ce que dit saint Cyrille d'Alexandrie, que ceux qui seront si téméraires que de s'ingérer d'eux-mêmes dans le sacré Sacerdoce, doivent attendre une condamnation & une vengeance pareille à celle de Coré, Dathan & Abiron qui furent engloutis tout vivans dans les entrailles de la terre, pour s'être élevez contre Moïse & Aaron, que Dieu avoit élûs, l'un pour le gouvernement de son peuple, & l'autre pour le ministere de son Autel. Malheur à vous, s'écrie saint Bernard, qui ne recevez pas les clefs de l'Eglise ; mais qui les prenez, & qui les enlevez par violence : *Va vobis qui clavem tollitis non accipitis. Essais de Sermons pour le second Dimanche de Carême.*

De la vocation à l'état Ecclesiastique.

S. Bernard. de conver. ad Cler. c. 20.

Non-seulement, dit saint Chrysostome, ceux qui ravissent par leur credit & par leur puissance les dignitez de l'Eglise, s'exposent à de séveres châtimens de la justice divine ; mais ceux-là mêmes qui y sont élevez par faveur & l'assistance d'autrui, ne pourront trouver dans leur dignité, lorsqu'ils manquent à leur devoir, aucun prétexte d'excuse au jugement de

Ceux qui sont élevez aux dignitez Ecclesiastiques par brigue ou par

faveur, ont grand sujet de craindre pour leur salut.

Dieu. Car si ceux qui n'y entrent que par l'ordre & la vocation divine, après avoir refusé autant qu'il lui a été possible cet honneur, sont en danger de répondre pour les autres : croirons-nous qu'il suffise pour nous excuser, que nous ne soyons point coupables d'avoir aspiré à cette dignité par nos désirs, par nos intrigues, & par nôtre ambition ? Si Dieu ne nous appelle lui-même, en vain les hommes nous appellent ; & si nous ne suivons la voix de Dieu, la voix des hommes ne nous excusera pas. *Les mêmes.*

Mauvaise conduite des peres qui disposent de la vocation de leurs enfans.

Quel désordre qu'un pere suivant les seules maximes de la sagesse mondaine, s'estime capable de disposer souverainement de ses enfans, de les engager en tels emplois ; de leur procurer tels Bénéfices ; de leur faire prendre telle & telle route, sans examiner si ce sont les voyes de Dieu ? A quoi s'expose-t-il par-là, & quelles en sont pour lui, aussi-bien que pour ses enfans, les affreuses conséquences ; puisque tout cela, & pour ses enfans & pour lui, a de si étroites liaisons avec le salut ? Car enfin du moment que l'homme entreprend de se gouverner indépendamment de Dieu, il se charge devant Dieu de toutes les suites ; si elles sont malheureuses, il en prend sur lui le crime ; & comme la prudence humaine, même la plus rafinée, est sujette à mille erreurs, qui peut dire combien de dettes il accumule les unes sur les autres, dont il faudra rendre compte au jour du souverain Juge ?.. Qu'un pere dispose de ses enfans selon les idées de cette damnable politique du monde qui lui sert de régle ; qu'arrive-t-il ? Vous le sçavez, pour en élever un, il sacrifie tous les autres : par prédilection pour ceux-cy, il ne fait à ceux-là nulle justice ; il destine à l'Eglise ceux qui pourroient faire leur devoir dans le monde ; & il engage dans le monde ceux qui pouvoient utilement servir l'Eglise. Et parce qu'il est néanmoins vrai que leur destinée temporelle a un enchaînement presque infaillible avec la prédestination éternelle, en pensant les établir tous, il les damne tous, & luimême se damne avec eux. S'il s'étoit, en pere Chrétien, addressé à Dieu, il se fût préservé de tous ses désordres : mais il n'en a voulu croire que lui-même ; & n'en croyant que lui-même, il s'est perdu, il a perdu ses enfans, il s'est rendu devant Dieu, personnellement responsable de leur perte & de la sienne. *Le Pere Bourdaloüe, Sermon de la Providence.*

Dieu seul a droit de nous placer dans le lieu où il nous jugera propres, & de disposer de nous selon sa volonté.

La pierre ne peut servir à la régularité d'un bâtiment, si la main de l'Architecte ne la met en la place où elle est propre. Quelle apparence que je me jette dans un emploi, sans attendre que la main de Dieu m'y détermine ? C'est un divin Architecte, qui prétend avoir droit de disposer de ses materiaux ; n'alleguons point nôtre liberté pour nous en défendre. Il est vrai que nous sommes libres ; mais aussi nous sommes sujets, & si cette qualité ne l'emporte sur celle-là, Dieu n'aura-t-il pas grande raison de nous faire ce juste, mais sanglant reproche : *Si ego Pater, ubi est honor meus ?* Vous ne doutez point que je ne sois vôtre Pere & vôtre Roy : il faudroit avoir oublié ce que vous êtes, pour me contester ce que je suis : mais si, ou menacé par un parent, ou sollicité par un ami, ou entêté d'une créature, vous prétendez disposer de vôtre état, dites-moi ce qui me restera de mon autorité ? En user ainsi, n'est-ce pas me dépoüiller de mon empire. En vain vous me dites, que vous trouvez vôtre établissement dans cette allian-

ce, vôtre profit dans cet emploi, vôtre repos dans cet état, si dans ce choix vous n'avez écouté que vôtre passion, vôtre orgueil, vôtre avarice, jamais vous n'en accomplirez les devoirs. *L'Autheur des Actions Chrétiennes, tome 2. Sermon sur ce sujet.*

Représentez-vous la Cour d'un Prince, quelle diversité de Ministres; les uns sont pour ses armées, les autres pour ses conseils; ceux-cy ont l'intendance de sa maison; ceux-là sont chargez du soin de sa table; icy des Secretaires d'Etat; là des Gouverneurs de Province; là des Juges de Police; tous sçavent à quoi leurs emplois les destinent; tout est reglé par le Prince. Mais que diroit ce Monarque, si chacun vouloit se placer selon sa phantaisie, & si sans ordre, ils anticipoient les uns sur les autres. Méchans Officiers, diroit-il, mêlez-vous de l'emploi que je vous ai destiné, & ne vous produisez pas où je n'ai pas la volonté de vous mettre: je vous veux dans mon conseil, & non dans mes armées; je vous veux à ma suite, & non ailleurs; je demande vôtre obéïssance plûtôt que vos services; contentez-vous d'être prêts à executer mes ordres, sans vouloir anticiper sur mes volontez. Or si les Princes exigent cette dépendance dans leurs Royaumes, si même les particuliers la désirent dans leurs maisons, Dieu y est-il indifférent, lui qui conduit les plus grands évenemens du monde pour l'exécution de ses desseins. *Le même.*

Dieu veut qu'il y ait differens états dans ce monde, comme dans la Cour des Princes il y a differens Officiers.

Tout homme qui veut lui-même disposer de sa vocation, commet un attentat contre Dieu, de quelque ordre & de quelque rang qu'il puisse être; c'est un usurpateur qui anticipe sur les droits de son Souverain; c'est un téméraire qui se mêle d'une chose, où il ne connoît rien: il fera autant de fautes qu'il aura d'engagemens, parce qu'ayant négligé de connoître la volonté de Dieu, il sera rendu indigne de la direction de ses lumieres. *Autheur anonyme.*

Celui qui veut disposer lui-même de sa vocation, commet un attentat contre Dieu.

Pourquoi pensez-vous, demande saint Bernard, que les états differens de cette vie, sont traitez du nom de vocation? Pourquoi dit-on ordinairement, celui-cy est appellé à l'Eglise, celui-là au Barreau; l'un dans l'embarras du négoce, l'autre dans le bruit des armes; c'est pour nous apprendre à ne penser pas à nous établir, que nous n'en ayons consulté avec Dieu privativement à tout le reste. La volonté divine doit être, pour ainsi dire, le principal ressort de nôtre mouvement; seule elle doit être comme l'ame de nôtre conduite. Dieu veut entrer dans nos affaires, se mêler de nôtre choix, présider à nos déliberations, n'en soyons pas surpris; c'est une marque de son amour, & un témoignage de sa bonté. Quelle obligation ne lui avons-nous point du soin qu'il prend de nous, de ce qui nous touche? S'il est jaloux de sa gloire, il ne l'est pas moins de ses interêts; puisqu'il ne nous ordonne point de le consulter dans le choix de nôtre état, qu'en même-temps il n'ait dessein de nous donner les graces qui sont nécessaires pour nous acquitter de nos devoirs. *L'Abbé de la Trappe.*

Pourquoi on appelle un état de vie du nom de vocation.

N'est-il pas étrange, que dans les moindres affaires, on agisse avec toute la circonspection que l'on y peut apporter, & que dans une affaire, où il y va de l'éternité, on ne suive que son humeur & son entêtement. C'est un renversement des decrets de Dieu, autant qu'une créature en est ca-

Si on agit avec tant de circonspection dans les affaires de

moindre importance ; de quelle vigilance ne doit-on point user dans le choix d'un état de vie.

pable, & un mépris de ses conseils, qui le met en colere, selon cette parole du Prophete : *Exacerbaverunt eloquia Dei, & consilium Altissimi irritaverunt.* Delà ces désordres qui ne sont que trop fréquens dans nôtre siécle, & qui font la honte & l'opprobre du Christianisme. Delà ces Juges, qui renversent l'ordre des choses, se font une occupation de leur amusement, ne donnent à leur charge que les restes d'une oisiveté languissante ; comme s'ils n'étoient Juges, que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lys. Delà ces Pasteurs, qui font faire par les autres, ce qu'ils devroient faire par eux-mêmes, &c. Tout est corrompu, aucun des devoirs n'est rempli, quand Dieu n'a pas été consulté. *Le même.*

Irrésolution & inquiétude de celui qui s'engage dans un état sans avoir consulté Dieu.

Quand on est incertain si Dieu nous veut en tel état, peut-on vivre en repos, & avoir l'ame tranquille ? On est ingénieux à se tourmenter ; on creuse jusques dans l'avenir, & l'on se forme des idées souvent plus tristes que la vérité même ; rien n'échappe des circonstances les plus affligeantes de nôtre malheur. Combien de pensées qui se suivent, & qui se détruisent, aujourd'hui prenant un parti, & demain le quittant ; aujourd'hui résolu à une chose, & demain la combattant ; jamais d'accord avec soy-même. On paye bien cher le plaisir d'avoir disposé de sa condition.. Si nous eussions consulté Dieu, si nous eussions imploré son secours, & suivi ses lumiéres ; il nous auroit donné des conseils salutaires, favorables, avantageux, il auroit fixé nos pensées vagues, & déterminé nos fréquentes irrésolutions Mais nous nous sommes engagez de nous-mêmes, nous ne nous en sommes rapportez qu'à nous-mêmes ; nous n'avons déferé qu'à nos interêts ; qui nous rassûrera dans nos justes craintes ; qui nous répondra des évenemens qui nous peuvent arriver ; qui nous assûrera, que n'étant point dans l'état & dans le poste où Dieu nous vouloit, nous réüssirons dans nos entreprises ? *Le même.*

Les dangers qui se trouvent dans toutes les conditions, nous engagent à n'en embrasser aucune sans avoir consulté Dieu.

Tous les états du monde, sans en excepter un seul, ont des dangers de salut, & il n'est que trop facile d'y trouver l'occasion de sa perte. Dangers de salut dans le mariage, il y faut accorder des choses qui paroissent inalliables : veiller sur les biens de la terre, & défendre son cœur de l'attache qu'on y peut avoir ; donner à la créature la plus tendre des amitiez, & conserver au Créateur la plus inviolable des tendresses. Dangers dans le négoce, il faut faire valoir son bien, & ne prendre point à usure ; gagner sa vie aux dépens des autres, & ne faire tort à personne. Dangers de salut dans les procedures de la justice ; il faut embrasser les causes des misérables, & les défendre comme les siennes propres ; éviter les lenteurs affectées, & ces détours presque infinis, qui font durer les procès par les loix mêmes qu'on a faites, pour en voir bien-tôt la fin. Dangers de salut dans la fortune ; il faut s'occuper à distribuer ses richesses, se mettre en peine d'en joüir, en profiter pour son entretien, & ne point y mettre son affection. Quel sujet de frayeur pour une ame, au milieu de tant de périls, & quelle grace ne faut-il pas pour se défendre du naufrage ? *Le même.*

Ce qu'on demande

On ne dit pas à cette Dame engagée par sa condition à rendre & à recevoir des visites, qu'elle les retranche, ou qu'elle mêne une vie tout-a-fait

retirée ; mais on veut qu'elle mette une garde de circonspection sur sa langue & sur ses oreilles, pour se garentir des traits empoisonnez de la médisance, souvent aussi coupables dans ceux qui les écoutent, que dans ceux qui les font. On ne demande pas à cet homme qui est en place, qu'il s'ensevelisse dans la solitude ; mais qu'il soit aussi vigilant sur lui-même, pour ne donner aucune prise à la censure, que les hommes sont attentifs à sa conduite, pour en remarquer le foible ; qu'il soit la lumiére du monde, pour l'instruire par ses discours, & le sel de la terre pour la préserver de corruption par ses exemples. On ne demande pas à cet homme de guerre, qu'il quitte son emploi ; mais que la condition de soldat ne lui fasse pas oublier celle de Chrétien ; qu'il joigne la milice de JESUS-CHRIST, avec celle du Prince, & qu'il ne se serve pas des armes qu'il porte, pour autoriser la rapine, la violence, & le blasphéme. On ne demande pas à ce Marchand qu'il quitte sa boutique & son comptoir ; mais qu'il bannisse de son commerce, l'avarice, la fraude, l'usure, & qu'il ait en horreur ce double poids, & cette fausse balance qui est en abomination devant Dieu. On ne demande pas à cet artisan, qu'il abandonne son travail ; mais qu'en gagnant son pain à la sueur de son front, il se souvienne qu'il est un pecheur, & qu'il doit prendre ce travail par pénitence. On n'oblige enfin personne à changer de condition, ni à quitter le poste & la condition où la Providence l'a placé ; mais à remplir les devoirs qui y sont attachez ; à se distinguer de ceux qui vivent dans le désordre ; & en un mot, à s'y sanctifier. *L'Abbé du Jarry, Sermon de la Circoncision.*

d'un Chrétien pour s'acquitter des devoirs de sa vocation.



Z.

ZELE
DU SALUT DU PROCHAIN,

ZELE FAUX, ET VERITABLE; Apôtres & personnes Apostoliques; Soin & désir du salut des ames, &c.

AVERTISSEMENT.

LE zele des ames est nécessairement lié avec la charité envers le prochain, puisque c'est ce qu'il y a de plus noble & de plus excellent dans cette charité; mais il ne laisse pas pour cela d'être le sujet d'un discours tout particulier. Nous le traiterons donc icy, sans avoir égard à ce que nous avons dit en général de la charité que nous devons à nos freres, & quoiqu'on doive avoir du zele pour tout ce qui regarde la Religion & le service de Dieu, nous le restraindrons au seul salut des ames, & à l'employ Apostolique des Ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur.

Il y a sur cette matiere plusieurs choses à considérer, comme sont les motifs qui doivent exciter ce zele, les pecheurs & les pechez sur lesquels on doit l'exercer; les conditions qu'il doit avoir; les défauts qui ont coûtume de s'y mêler & de le corrompre; par quelles actions on peut le témoigner; dans quelles occasions on est plus particulierement obligé de le faire paroître; mais sur tout l'excellence & le mérite de ce divin employ, de s'appliquer au salut, & à la conversion du prochain.

Nous pouvons avoir déja dit quelque chose de ce zele, en parlant du prix de nos ames; mais comme pour ne point confondre les matieres, nous n'avons alors parlé qu'en passant du zele, qu'un Chrétien doit avoir de contribuer à leur salut, nous en parlerons icy plus expressément & plus amplement, pour exciter tout le monde à secourir son prochain, dans la chose la plus nécessaire & la plus importante, qui est le salut de son ame.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce Sujet.

DANS le zele que nous devons avoir pour le salut de nos freres, il y a trois choses à considérer, qui feront le partage de ce Discours. 1°. L'obligation que tout Chrétien a de procurer le salut de son prochain, selon son état, ses forces, & son talent. 2°. Les motifs qui nous doivent exciter à travailler au salut des ames, & nous animer à embrasser ce saint emploi. 3°. Les conditions que doit avoir ce zele, afin d'y réüssir. I.

Premiere Partie. Pour ce qui regarde l'obligation que tous les Chrétiens ont de contribuer au salut les uns des autres; elle est fondée sur le précepte que Dieu en a fait : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* Et l'on ne peut douter que le zele que nous devons avoir pour le salut du prochain, ne soit renfermé dans le précepte de l'aimer comme nous-mêmes ; puisque ce doit être une charité chrétienne & surnaturelle, qui consiste à lui souhaiter & à lui procurer, autant qu'il nous est possible, le plus grand de tous les biens qui est son salut éternel ; & quand cette charité est ardente, elle s'appelle zele ; ainsi nous ne sommes pas moins obligez d'avoir du zele pour nos freres, que d'avoir de la charité : de sorte que comme là où il n'y a point de chaleur, on doit conclure qu'il n'y a point de feu ; aussi là où il n'y a point de zele, on doit conclure qu'il n'y a point de charité. 2°. Si le zele, pris en bonne part, signifie une certaine émulation pour le bien, nous la devons avoir mutuellement cette émulation sainte, qui est le fondement de l'amitié chrétienne, & qui doit toûjours être accompagnée de charité, comme en étant inséparable : *Æmulamini in bonum*, comme parle l'Apôtre. 3°. Comme la charité chrétienne n'est pas une complaisance oisive du bien de son prochain, ni un simple désir de lui faire du bien ; mais de lui en faire effectivement, de le secourir dans ses besoins ; de même le zele qui a pour objet son salut, ne doit pas se contenter de le lui souhaiter ; mais doit faire tous ses efforts pour le lui procurer, en rechercher les moyens & les occasions, chacun selon son état & ses forces. O Dieu ! qu'il y a peu de personnes qui soient vivement persuadez de cette vérité ; ce feu n'est-il pas aujourd'hui presque entierement éteint, & cette charité refroidie ? Or quoique cette obligation soit commune à tout le monde, il y en a cependant qu'elle regarde plus particulierement. 1°. Les personnes publiques qui sont en place, ou qui ont de l'autorité sur les autres, doivent s'en servir pour procurer leur salut. 2°. C'est une obligation essentielle aux peres de familles de s'appliquer à l'éducation de leurs enfans, de faire instruire leurs domestiques, & de leur apprendre à vivre en Chrétiens. 3°. Tous les particuliers y sont même obligez ; leur incapacité, leur peu de santé, ou de pouvoir ne les en dispensent point ; puisqu'il n'y a personne qui ne puisse contribuer au salut des autres, par ses bons discours, par ses avertissemens charitables, par le bon exemple, & par les prieres.

Eccli. 17.

Ad Galat. 4.

Seconde Partie. Les motifs qui doivent exciter & animer nôtre zele, sont particulierement : 1°. La gloire de Dieu que nous devons nous efforcer de lui procurer. Or jamais nous ne le ferons plus avantageusement que quand nous nous efforcerons d'attirer à son service des ames qui sont créées à son image, capables de le connoître & de l'aimer, en quoi consiste proprement sa gloire; & jamais nous-mêmes nous ne lui témoignerons plus d'amour, qu'en lui rendant service, en ce qu'il a lui-même le plus à cœur. 2°. L'honneur que nous aurons d'être les associez, les cooperateurs, & comme parle saint Paul, les coadjuteurs du Fis de Dieu dans l'ouvrage du salut des hommes ; c'est à quoi il a employé sa vie, ses travaux, & ses souffrances. Nous le ferons joüir du fruit de son sang, & nous en appliquerons le mérite & le fruit aux particuliers. 3°. Le grand service que nous rendrons aux ames, qui seront sauvées par nôtre moyen, & par nôtre secours ; quelle reconnoissance ne nous témoigneront-elles point ? quelle joye & quelle consolation à la mort, de les présenter à Dieu, comme le fruit des benédictions qu'il a données à nos travaux ; ne s'employeront-elles pas ensuite à procurer nôtre salut, *par les graces* qu'elles obtiendront de Dieu pour nous, &c.

Troisiéme Partie. Pour les conditions que doit avoir ce zele, afin d'être efficace. 1°. Comme c'est par le motif de la gloire de Dieu que nous devons nous employer au salut du prochain. Ce zele doit être pur, désinteressé, & nul autre motif humain n'y doit entrer ; car c'est ce qui a coûtume de le corrompre. Combien d'autres motifs se mêlent parmi ? 2°. Etant pris sur le modele de celui qu'a eu le Fils de Dieu, il en doit porter les principaux caracteres, qui sont la douceur, la patience, la condescendance aux infirmitez du prochain. 3°. Ayant pour objet le salut du prochain, on ne doit pas s'oublier soy-même ; & ce zele doit être selon la science ; c'est-à-dire, prudent, discret, reglé, &c.

II. Il y a deux choses qui sont l'objet du zele, & à l'égard desquelles il doit agir differemment ; sçavoir, le mal qui est le peché dont on s'attriste, & qu'on s'efforce d'empêcher ; & le bien, ou les bonnes œuvres qu'on tâche de faire pour la gloire de Dieu, & le salut du prochain. Voicy à quoi le zele doit s'occuper dans ces deux choses qu'il regarde comme son objet.

La premiere, à l'égard du mal : 1°. Le zele doit être prévoyant pour le prévenir plûtôt que d'attendre à y remedier lorsqu'il est arrivé. 2°. Il doit être agissant, & témoigner de la vigueur pour l'arrêter, lorsqu'il ne fait que commencer. 3°. Il doit être ferme & infléxible pour remedier au mal inveteré.

La seconde chose qu'il regarde comme son objet, est le bien qu'il doit entreprendre pour la gloire de Dieu, & le salut du prochain. 1°. On doit l'exercer avec autorité ; & pour cela il faut avoir droit, ou mission, ou obligation à raison de son état. 2°. Il faut l'exercer avec prudence, & discretion, pour ne pas entreprendre au-dessus de ses forces, ni s'exposer à périr soy-même, pour sauver les autres. 3°. Avec tranquillité, sans impatience & sans emportement contre les obstacles qui s'y rencontrent.

III. On peut se borner aux seules conditions du zele, en supposant l'obligation qu'on a de l'exercer, & le sujet sur lequel on doit les faire paroître. Et ce beau passage de saint Bernard peut faire une juste division : *Zelum tuum in-*

flammet charitas, informet sapientia, firmet constantia. Sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Cette division est si juste, si reguliere, & si claire, qu'elle n'a pas besoin d'explication. 1°. Le zele doit être excité par une charité ardente. 2°. Réglé par la science & par la prudence, qui est comme la forme de toutes les vertus. 3°. Enfin, il doit être inébranlable & invincible par une constance qui le fait roidir contre toutes les difficultez & les obstacles qu'il rencontre dans ses entreprises & ses justes desseins.

On peut prendre pour sujet les marques qui nous doivent faire distinguer le véritable zéle d'avec le faux. IV.

La premiere, est de voir & d'examiner si nous ne nous cherchons point nous-mêmes, par un amour propre, au lieu d'avoir en vûë la pure gloire de Dieu, & le salut du prochain.

La seconde, si nous n'avons point une injuste acception des personnes, & si nous nous employons aussi volontiers pour les pauvres que pour les riches, &c.

La troisiéme, si nous ne refusons aucun des moyens propres pour réüssir dans cet emploi, & si nous ne nous rebutons point pour les difficultez qui s'y rencontrent.

Sur les marques & les caracteres du faux zele, en prenant pour thême ces paroles : *Medice cura te ipsum.* V.

1°. Le faux zele est interessé ; & dans le bien qu'il procure aux autres, il ne cherche que le sien propre. 2°. Par un contraire defaut, il s'oublie soy-même pour se livrer entierement aux autres.

3°. Il est téméraire, emporté, sans science & sans prudence ; & alors il n'est utile ni au prochain ni à soy-même.

Les qualitez que doit avoir le zele d'une personne Apostolique, employée à la conversion des pecheurs. VI.

1°. Il doit être autorisé par une mission légitime, & non pas s'ingerer sans ordre, dans un ministere où Dieu ne l'employe pas comme ces faux Prophetes, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui se mêloient d'annoncer la parole de Dieu, sans qu'il les envoyât, ni qu'il les chargeât de cette commission.

2°. Il doit être éclairé de la science, autrement c'est un aveugle, qui en conduit d'autres dans le précipice.

3°. Il doit être intrepide ; mais avec prudence & discretion, pour ne rien entreprendre mal à propos : c'est-à-dire, en peu de mots, que le zele doit être autorisé & soûtenu, éclairé & humble, hardi & discret. *Pris des Essais de Sermons pour la Dominicale.*

Premierement. Travailler au salut du prochain avec les conditions que demande un véritable zele ; c'est travailler à son propre salut, & le faire avec avantage. 1° Parce que c'est attirer sur nous une abondance de grace, dont Dieu favorise ceux qui travaillent pour son service, dans la chose du monde qui lui est la plus agréable. 2°. Parce que si la charité couvre la multitude des pechez, & nous en obtient le pardon, procurer le salut des ames, est sans contredit l'acte de charité le plus excellent. Aussi l'Apôtre saint Jacques nous assûre-t-il que celui qui aura été la cause de la conversion de son prochain, sauvera son ame propre. 3°. Parce que les ames que nous aurons sauvées, VII.

s'intéresseront réciproquement dans nôtre salut, & nous en procureront les moyens auprès de Dieu.

Secondement. Travailler au salut du prochain sans les conditions que doit avoir le zele, c'est exposer son salut, & se mettre en danger évident de se perdre soi-même. 1°. Parce que c'est s'exposer aux occasions du peché, où Dieu ne s'est point engagé de nous soûtenir. 2°. Nôtre imprudence & nôtre indiscretion nous fait commettre une infinité de pechez. 3°. Nous sommes la cause de la perte des autres, dont nous répondrons à Dieu, au lieu d'avoir contribué à leur salut.

VIII. 1°. Il n'y a rien de plus agréable à Dieu qu'un zele ardent & véritable du salut du prochain; parce qu'il n'y a rien qui lui procure plus de gloire.

2°. Rien de plus préjudiciable au prochain, à l'Eglise, & à nous-mêmes, qu'un zele indiscret, imprudent, & mal reglé.

IX. 1°. On ne peut davantage témoigner l'amour qu'on a pour Dieu, que par un zele sincere & ardent pour le salut des ames.

2°. On ne peut avoir une plus grande charité envers le prochain, que de s'employer à lui procurer le plus grand de tous les biens, qui est son salut éternel. Ainsi dans le zele des ames, sont renfermez les deux préceptes de la charité, par lesquels on accomplit toute la loy.

X. 1°. S'employer pour le salut du prochain, c'est le plus grand honneur & la plus grande gloire que l'on puisse rendre à Dieu.

2°. C'est le plus grand & le plus important service que nous puissions rendre au prochain.

3°. C'est l'action du plus grand mérite que nous puissions faire pour nous-mêmes.

XI. 1°. En quoi consiste le véritable zele. 1°. A haïr le peché, à le détruire tant que l'on peut. 2°. A aimer les pecheurs, & à faire tous ses efforts pour les rappeller de leur égarement.

2°. Comment on peut s'acquitter de ces deux devoirs par une haine parfaite, comme parle le Prophete; & par un parfait amour. C'est 1°. que le zele que nous avons pour nos ennemis soit sans aigreur & sans amertume. 2°. Que le zele que nous avons pour le salut de nos amis soit sans lâcheté & sans trop de complaisance. 3°. Que le zele que nous avons pour ceux qui nous sont indifférens soit ardent & discret.

XII. Les illusions du zele faux & outré.

1°. Il prend tous ses sentimens, quelque extravagans qu'ils soient, pour des véritez constantes, & autant d'articles de foy.

2°. Il prend les emportemens de son naturel fougueux, pour des mouvemens du Saint-Esprit.

3°. Il prend les avis charitables qu'on lui donne pour envie qu'on lui porte, & des contradictions que le démon lui suscite.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver dequoi remplir ces Desseins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Augustin, *tract.* 10. *in Joannem*, montre que tout Chrétien doit avoir du zele pour le salut du prochain, & en quelles occasions nous pouvons témoigner ce zele. Les Saints Peres.

Le même, *Tract.* 56. *in eundem Joannem*, expliquant ces paroles: *Ubi sum ego, illic & minister meus erit*, montre quels ont ses devoirs d'un homme qui a du zele.

Saint Ambroise, sur le Pseaume 118. fait un long discours sur le zele, où il fait voir que c'est au zele des Apôtres que l'on doit attribuer la conversion des Gentils.

Saint Chrysostome, dans l'Homelie 80. sur saint Matthieu, montre quelle ardeur nous devons témoigner pour secourir ceux de nos freres qui se perdent.

Le même, *Homil.* 3. *in Genesim*, montre combien c'est une chose agréable à Dieu, de s'employer pour le salut des ames.

Le même, *lib.* 3. *adversùs vituperatores vitæ monasticæ*, montre qu'il nous servira de peu de mener une vie sans reproche, si nous négligeons le salut de ceux qui nous sont soûmis.

Le même, *Orat.* 5. *adversùs Judæos*, montre qu'il n'y a aucune bonne action qui puisse égaler le mérite du zele des ames.

Le même, dans le Commentaire sur l'Epître aux Hebreux, montre que travailler au salut des ames, c'est l'Office des Anges & de JESUS-CHRIST.

Le même, dans l'éloge qu'il fait de saint Paul, le compare aux Anges, & à tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel & sur la terre, à cause de la grandeur de son zele.

Le même, sur la premiere Epître aux Corinthiens, où il refute le faux prétexte de ceux qui disent que le zele des ames n'est ni la vertu, ni le devoir des gens du monde.

Le même, *Homil.* 17. *ad Popul. Antioch.* rapporte le zele de quelques Solitaires, qui vinrent à Antioche pour détourner la colere de l'Empereur Théodose.

Saint Ambroise, sur le Pseaume 128. montre encore qu'on est redevable de la conversion du monde au zele des Apôtres.

Saint Gregoire, *in Evangelia*, montre que personne ne peut s'excuser, ou se dispenser d'avoir du zele pour le salut de son prochain.

Théodoret, *lib. Ecclesiast. Histor. c.* 25. rapporte l'exemple du grand saint Antoine, & d'un autre Solitaire nommé Aphraates, du temps de l'Empereur Valens Arien.

Saint Bernard, *Serm.* 49. *in Cantic.* dépeint admirablement le zele outré & emporté.

Le même, Sermon 70. fait voir les effets du zele, & les marques qui sont con-

noître si on est animé de ce feu du Saint-Esprit, & les moyens d'acquerir ce zele.

Saint Bonaventure dans la Vie de saint François, ch. 11. fait voir l'ardeur du zele dont ce grand Saint étoit animé.

Les Livres spirituels & autres.

Albertus Magnus, *in Paradiso animæ*, c. 26.

Grenade, dans le Traité de l'Oraison & de la Méditation, §. 12. parle du zele indiscret de profiter aux autres.

Alphonse Rodriguez, 3e. partie, traité 1. ch. 10. traite amplement & solidement ce sujet.

Le P. Gaudier, *lib. de Perfectionis natura & causis*, part. 2. sect. 3. c. 17. & 18. parle de l'objet des causes des effets, & de la nature du zele.

Le P. Saint-Jure, livre 3. de la connoissance & de l'amour de Nôtre-Seigneur, ch. 12. sect. 13. a fait un long Traité du zele des ames, où il a ramassé tout ce que les autres en ont dit.

Le P. Haineuve, en la 3e. partie du livre de l'Ordre, Discours 18. traite aussi ce sujet amplement, & enseigne les moyens de régler le zele.

Bernardin. Rossignolius, *de Discipl. Relig. lib. 3. cap. 8.*

Nicolaus Lancicius, *Opusc.* 13.

Jacobus Alvarès, *l. 3. de adept. virtutum, p. 1. c. 5* §. 3.

Theophilus Bernardinus, *de persever. Relig. libro 4. integro.*

Josephus Mansi, *Biblioth. Moral. Tract.* 97.

Raynerius de Pisis, *in Pantheol. verbo zelus.*

Cresolius, *in Mystagogo*, *lib. 3. c. 34.*

Le P. du Sault, seconde partie de ses Oeuvres spirituelles, ch. 5. rapporte les réflexions de sainte Therese, sur le zele des ames.

Livre intitulé : *Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale*, a un chapitre sur ce sujet.

Le P. Nepveu, dans ses Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, tome 4. pour le 25 & le 26. jour d'Octobre; & pour le 3e. jour de Decembre.

Il en est aussi parlé dans les Refléxions du P. de la Colombiere.

Le P. Croiset, tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes, traite du faux zele.

Les Prédicateurs qui ont traité ce sujet.

Matthias Faber, *in Auctuario, Tom 3. in festo Simonis & Judæ.*

Le P. Cheminais, dans le Sermon sur la fête de la Pentecote.

Stapleton, *Domin. 11. post Pentec. Textu* 1.

Le même, *Domin. 4. post Pentec. Textu* 1.

Le même, *Domin. 2. post Pascha. Textu* 2.

L'Abbé de Monmorel, Homel. sur l'Evangile du Dimanche dans l'Octave de l'Ascension, où il donne les moyens de distinguer le vrai zele d'avec le faux.

Eusebius Nierembergius, *Homil. 19. de animarum zelo, & curâ juvandi proximos.*

L'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Sermon pour le second Dimanche d'après Pâque.

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Grenade, *in Sylvâ locorum communium. Verbo Zelus.*

Busæus, *in Viridario.* } *Verbo Zelus.*
Labatha, *in Thesauro.* }
Lohner, *in Biblioth. Manuali.* }

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

De manu fratris ejus requiram animam hominis. Genes.9.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israël. 3. Reg. c. 19.

Zelus domus tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. Psalm.68.

Defectio tenuit me pro peccatoribus delinquentibus legem tuam. Psalm. 118.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Psal. Eodem.

Vidi prævaricantes & tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt. Ibidem.

Nonne, qui oderunt te Domine oderam, & super inimicos tuos tabescebam. Psalm.138.

Accensus est velut ignis zelus tuus. Psalm. 78.

Fortis ut mors dilectio, & dura sicut infernus æmulatio. Cant.8.

Vivo ego, dicit Dominus, nolo mortem impii, sed & convertatur impius à via sua, & vivat. Ezech. 33.

Usquequò peccatores, Domine, usquequò peccatores gloriabuntur? Psalm. 93.

Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel. 12.

Mandavit illis, unicuique de proximo suo. Eccli. c. 17.

Ponam zelum meum in te. Ezech. 23.

Optabam ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundùm carnem. Ad Rom. 9.

Filioli mei quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. Ad Galat.4.

Quàm speciosi pedes Evangelizantium pacem. Ad Rom.10.

Zelo vos Dei zelo. 2. ad Corinth.11.

Testimonium perhibeo illis quod æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam. Ad Rom.10.

Je vengerai la vie de l'homme de la main de son frere qui l'aura tué ou laissé mourir par sa faute.

Je brûle de zele pour vous, Seigneur, Dieu des armées; parce que les Enfans d'Israël ont abandonné vôtre alliance.

Le zele de la gloire de vôtre maison m'a devoré, & les outrages de ceux qui vous insultoient, sont tombez sur moy.

Je suis tombé en défaillance, à cause des pecheurs qui abandonnoient vôtre loy.

Mon zele m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles.

J'ai vû les prévaricateurs de vos loix, & je séchois de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles.

Seigneur, n'ai je pas haï ceux qui vous haïssoient, & ne séchois-je pas d'ennui à cause de vos ennemis.

Vôtre zele s'est enflâmé comme un feu.

La charité est forte comme la mort, & le zele est inflexible comme l'enfer.

Je jure par moy-même, dit le Seigneur, que je ne veux point la mort de l'impie; mais que je veux que l'impie se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voye, & qu'il vive.

Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand les pecheurs se glorifieront-ils avec insolence?

Ceux qui auront instruit plusieurs dans les voyes de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité.

Il a ordonné à chacun d'eux d'avoir soin de son prochain.

Je les animerai contre vous, & les ferai exécuteurs de mon zele.

Je désirois de devenir moy-même anathême, & d'être séparé de Jesus-Christ pour mes freres, qui sont de même sang que moy, selon la chair.

Mes chers enfans pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jesus-Christ soit formé dans vous.

Que les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, sont beaux.

J'ai pour vous un zele; mais un zele de Dieu.

Je puis leur rendre ce témoignage, qu'ils ont du zele pour Dieu; mais c'est un zele qui n'est point selon la science.

Charitas Christi urget nos. 2. ad Corinth. 5.

C'est l'amour de JESUS-CHRIST qui nous presse.

Gaudium meum & corona mea. Ad Philipp. c. 4.

Vous êtes ma joye, & ma couronne.

Cupidè volebamus tradere vobis non solùm Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniam charissimi nobis facti estis. Ad Thessal. c. 2.

Dans l'affection que nous avions pour vous, nous souhaitions de vous donner, non-seulement la connoissance de l'Evangile de Dieu; mais aussi nôtre propre vie, tant étoit grand l'amour que nous vous portions.

Testis est mihi Deus, quomodo vos omnes cupiam in visceribus Christi. 1. ad Philipp.

Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de JESUS-CHRIST.

Quis infirmatur & ego non infirmor? quis scandalizatur & ego non uror? 2. ad Corinth. 11.

Qui est foible sans que je m'affoiblisse avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle?

Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus, & operiet multitudinem peccatorum. Jacobi 5.

Celui qui convertira un pecheur, & le retirera de son égarement, sauvera une ame de la mort, & couvrira la multitude de ses pechez.

Pascite qui in vobis est gregem Dei, & cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam. 1. Petri, c. 5.

Paissez le troupeau qui vous est commis, veillant sur sa conduite, afin que quand le Prince des Pasteurs paroitra, vous remportiez une couronne de gloire qui ne flétrira point.

Ignem veni mittere in terram, & quid volo nisi ut accendatur. Luc. 12.

Je suis venu pour jetter le feu sur la terre, & que désirai-je sinon qu'il s'allume?

Exemples tirez de l'Ancien Testament.

Zele de Moïse, d'aller trouver Pharaon par l'ordre de Dieu, pour ménager la délivrance de son peuple.

Moïse est sans contredit le premier & le plus considérable exemple, que nous ayons dans l'Ancienne Loy, du zele que nous devons avoir du salut du prochain, dont la délivrance du peuple d'Israël étoit une figure. Comme ce grand Législateur a fait paroitre ce zele en plusieurs occasions, nous en rapporterons les principales, où il a donné des preuves tantôt de sa fermeté, & tantôt de sa douceur & de sa charité admirable envers ce peuple, dont Dieu l'avoit choisi pour être le Libérateur, le Conducteur, & le Législateur. Le premier exemple qu'il donna d'un zele soûmis & généreux, fut d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçû d'aller trouver Pharaon, pour lui ordonner de la part de Dieu, de laisser aller ce peuple dans le désert, pour offrir un sacrifice au vrai Dieu. Moïse avoit infiniment apprehendé cette commission, & avoit fait les derniers efforts pour s'en défendre : mais voyant que c'étoit la volonté de Dieu, il s'en acquitta avec une résolution, qui fit voir en même temps sa grande foy, sa grande obéïssance, & son ardent amour pour son peuple; puisque pour procurer sa délivrance, il s'exposoit visiblement à la mort, par un zele que les grands Pasteurs de l'Eglise ont toûjours regardé comme leur instruction; puisque à l'exemple de Moïse ils doivent toûjours respecter les Puissances; mais sans apprehender leur colere, lorsqu'il s'agit des interêts de Dieu.

Le zele charitable que ce saint Législateur témoigna en

Le zele des ames est d'un plus grand mérite devant Dieu, que de faire des miracles. Car quels miracles & quels prodiges Moïse ne fit-il point, quand les Israëlites sortirent de l'Egypte? Et cependant tout cela n'approche point du zele ardent qu'il témoigna, lorsqu'intercedant pour eux auprès de Dieu, il

lui

lui dit : *Aut dimitte eis hanc noxam, aut si non facis, dele me de libro tuo quem scripsisti* ; ou pardonnez-leur cette faute ; ou si vous ne le voulez pas faire, effacez-moy de vôtre livre, où vous m'avez écrit. Voilà, dit saint Chrysostome, la plus grande des merveilles, que Moïse ait jamais operées ; c'est du moins ce qui marque un zele & une charité incomparable de ce que Moïse, par sa tendresse pour ce peuple ingrat, ne put souffrir la proposition que Dieu lui fit de le perdre, en lui promettant en échange, de le faire chef d'une autre nation plus puissante, & moins ingrate. Mais ce Pasteur incomparable, donnant alors un exemple de charité, à tous ceux qui doivent dans la suite être les conducteurs des ames, parla toûjours à Dieu, comme aimant mieux périr avec ce peuple, que de devenir grand sans lui. Sa douceur oublia l'injure particuliere qu'on faisoit alors à sa personne. Il fut insensible à cette grande autorité qu'on lui offroit sur un nouveau peuple. Il engagea même Dieu par ses propres interêts, à accorder ce pardon à son peuple, de peur qu'on ne lui reprochât d'avoir adroitement amené ce peuple dans le désert, afin de l'exterminer.

priant pour obtenir le pardon de son peuple, qui avoit adoré le Veau d'or. *Exod. 32.*

Après que Moïse fut descendu de la montagne, où il avoit eu un long entretien avec Dieu, voyant de ses yeux le Veau d'or que les Israëlites avoient formé, & les danses que l'on faisoit autour, fut tellement saisi d'un saint zele, qu'il jetta par terre, & rompit en pieces les Tables de la Loy ; ensuite il alla, sans craindre la brutalité de ce peuple, prendre cette idole aux yeux mêmes de ces impies, il la fit reduire en cendres, qu'il jetta dans l'eau, & qu'il leur fit boire, pour témoigner le mépris qu'il faisoit de cette idole. Et puis continuant son zele, il s'alla mettre à la porte du Camp, & cria tout haut, que si quelqu'un étoit l'adorateur du vrai Dieu, qu'il vînt sur l'heure se joindre à lui, afin de venger ensemble l'outrage qu'on venoit de faire à Dieu. Tous les Lévites étant venus, il leur commanda de tirer l'épée, & d'aller d'une porte du Camp à l'autre, en tuant tout ce qui se rencontreroit devant eux, sans épargner, ni pere, ni frere, ni enfant ; ce qu'ils firent aussi-tôt, & tuerent près de vingt-trois mille hommes. Ainsi le plus doux de tous les Pasteurs, qui souffroit toutes ses injures particulieres avec un courage invincible, témoigna une juste colere, & un zele saint pour vanger celles de Dieu ; lui qui venoit demander à Dieu la vie de tout son peuple, en s'offrant de mourir pour lui, en fait mourir maintenant un si grand nombre. Le feu de sa charité qui brûloit au dedans, alluma son zele au dehors. Il se souvint qu'il étoit médiateur, pour soûtenir autant les interêts de Dieu envers son peuple, que les interêts de son peuple envers Dieu. Son amour fit qu'il s'opposa à la colere de Dieu à la vérité ; mais son zele fit qu'il châtia ceux qu'il avoit arrachez à la fureur de Dieu même.

Le zele du même saint Législateur à venger l'injure faite à Dieu, & à punir le crime.

Nous ne pouvons mieux apprendre le zele dont le saint Roy David étoit animé, de voir Dieu offensé par les pecheurs, que par le regret & le déplaisir qu'il en témoigne lui-même : *Je suis tombé en défaillance*, dit-il en un endroit, *à cause des pecheurs qui ont abandonné vôtre loy : & mon zele m'a desseché, parce que mes ennemis ont oublié vos commandemens. Mes yeux sont devenus des sources d'eau*, dit-il dans le même Pseaume, *à cause de ceux qui n'observent pas vôtre loy.* Comme tout ce qu'on met dans un alambic se résout en

Le zele que le saint Roy David avoit contre les pecheurs, lorsqu'il voyoit Dieu offensé par leurs crimes. *Psalm. 118. Ibidem.*

eau, par l'opération du feu ; ainsi David se fondoit en larmes, par la violence de son zele, lorsqu'il voyoit que l'on offensoit la Majesté infinie de Dieu. Nous devons avoir un semblable zele, ensorte que d'un côté nous fassions nôtre plus grande joye de voir Dieu aimé & respecté de tout le monde, & que de l'autre, nous n'ayons point de plus sensible douleur, que de voir arriver tout le contraire. Voilà ce que fait le véritable zele, dit saint Augustin, & celui-là est véritablement dévoré du zele de la maison de Dieu, qui voudroit empêcher tous les maux qu'il voit commettre, qui porte impatiemment de ne le pouvoir pas faire, & qui en gémit.

L'exemple du zele d'Elie.

Lorsqu'il se trouve des ames endurcies dans le crime, il leur en oppose d'autres toutes brûlantes de zele, qui ne craignent point leurs violences, & qui leur reprochent librement leurs impietez. Tel fut Elie, cet homme de Dieu, qui nourri depuis long-temps dans le secret, où Dieu le tenoit caché, sortit enfin de son silence & parut à la Cour d'Achab, non pour le flater dans ses désordres ; mais pour lui prononcer l'arrêt de la justice de Dieu : *s'étant* donc contenté jusques-là de voir, avec une douleur profonde, *les déréglemens* d'Achab, & le progrès de son idolâtrie, il se taisoit, parce que Dieu ne lui avoit pas encore donné l'ordre de parler ; & il offroit à Dieu ses gémissemens en secret. Mais aussitôt que Dieu lui eut ouvert la bouche, ni l'impieté d'Achab, ni les emportemens de Jésabel, ni aucune considération humaine ne le pût intimider. Il vint paroître devant ce Prince, ayant le feu dans le cœur, dans la bouche, & dans les yeux ; il lui déclara qu'en punition de ses pechez, il ne tomberoit pas une goute de pluye sur la terre, & que la famine alloit reduire son Royaume dans la derniere désolation. Il lui parla comme s'il eût eu entre les mains les clefs du Ciel, pour l'ouvrir & pour le fermer à sa parole : & comme s'il eût été le maître des élemens, il les employa pour venger l'outrage que ce Prince idolâtre faisoit à celui qui les avoit créez. Il témoigna son zele dans d'autres occasions, comme quand il fit descendre le feu du Ciel pour dévorer celui qu'Achab avoit envoyé pour se saisir de sa personne, avec les cinquante hommes de sa suite ; & lors qu'après avoir confondu les faux Propheres, il les fit tous mourir. Mais ce zele si sévere qui étoit nécessaire en ce temps-là, n'étant plus de l'esprit de la Nouvelle Loy, nous n'en parlerons pas davantage.

Dieu reprocha au Prophete Jonas son zele outré, & trop severe.

Le Prophete Jonas avoit annoncé aux Ninivites de la part de Dieu, que leur ville seroit détruite dans quarante jours, & voyant ensuite que ses prédictions n'avoient point d'effet, il portoit impatiemment, par un zele outré, que Dieu ne la détruisît point, comme il l'en avoit menacée. En cet état *il sort* de la ville, & s'étant fait un abri, il s'assit à terre ; & alors Dieu fit croître tout d'un coup un lierre, qui s'élevant au-dessus de la tête du Prophete, lui donnoit de l'ombre, & le défendoit de l'ardeur du soleil. Mais dès le lendemain le lierre vint à se sécher par l'ordre de Dieu ; & comme le Prophete brûloit du soleil qui lui donnoit sur la tête, regrettoit la perte du lierre. *Pensez-vous*, lui dit le Seigneur, *que vous ayez raison de vous affliger ?* Vous êtes fâché de ce que le lierre est mort, cependant ce n'est point vous qui l'avez planté, ni qui l'avez fait croître ; & vous ne voulez pas que je pardonne à une grande ville comme Ninive, où il y a plus de six vingts mille enfans qui n'ont point encore l'usage de raison.

Le zele ardent dont Mathathias étoit animé pour la défense de la Loy du Seigneur, est dépeint au liv. 1. des Machabées, ch. 2. lorsque voyant les désastres & les calamitez de sa nation. Malheur à moy, qui semble n'être né que pour voir la désolation de ma patrie, & l'affliction de mon peuple : & lorsqu'il déchira ses habits, pour marque de sa douleur & de son indignation, quand il vit un Juif qui sacrifioit aux idoles ; & son zele le porta jusqu'à tuer de sa propre main cet impie sur l'autel même, où il commettoit cette horrible prophanation. Le zele de Mathathias.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

Le zele des ames, est proprement le sujet de la venuë du Fils de Dieu sur la terre ; nous voyons briller en toutes ses actions une sainte ardeur pour leur conversion ; il cherche les Publicains, & s'expose à la calomnie pour les gagner : il va en Samarie, & il y change le cœur d'une femme abandonnée. Il entre dans la maison du Pharisien, & il fait d'une pecheresse publique, une illustre pénitente ; il souffre qu'on le charge d'opprobres, & qu'on lui donne la mort pour s'acquitter parfaitement de l'office du Sauveur du monde.. Il fait paroître son zele & sa tendresse pour les ames dans la parabole du bon Pasteur, dans son empressement à chercher la brebis égarée ; dans la joye qu'il témoigne après l'avoir recouvrée. Il en donne des marques infaillibles par les larmes qu'il verse sur la perte de Jérusalem ; dans l'ardeur avec laquelle il invite ses Disciples de demander à son Pere qu'il envoye des ouvriers dans sa vigne, & avec laquelle il les presse d'y travailler eux-mêmes ; dans la compassion qu'il témoigne sur l'abandon où il voit tant de peuples, qui sont comme des brebis sans Pasteur ; dans le désir empressé qu'il a de boire le calice de sa Passion, quelque amer qu'il fût ; enfin dans les saints transports avec lesquels il embrasse sa croix, parce qu'elle devoit être l'instrument de nôtre salut. Le zele que le Fils de Dieu a eu pour le salut des ames.

Dès que les Apôtres se sont consacrez à JESUS-CHRIST, leur plus grand désir a été de donner des preuves de leur zele ; ils ont pénétré jusques aux extrêmitez de la terre, pour y chercher des idolâtres à instruire, & des pecheurs à convertir. On les a vû courir par le monde, animez de cet Esprit pour annoncer l'Evangile à toute la terre. Ils faisoient à la vérité des miracles qui étonnoient les peuples ; ils commandoient aux vents & aux tempêtes, & toute la nature étoit en quelque façon devenuë leur esclave ; mais après tout, leur charité & leur zele étoit le plus grand de leur miracle. Aussi étoit-ce ce zele qui leur faisoit sacrifier avec plaisir leur honneur & leur vie, pour porter la lumiére de l'Evangile aux nations les plus éloignées, & les retirer de l'aveuglement profond où elles étoient, & rien ne persuadoit mieux l'Evangile que le zele & la charité de ceux qui le publioient. Le zele des Apôtres pour la conversion des peuples.

On connoit assez les travaux, les courses, & la multitude des peuples convertis par S. Paul, pour être persuadé que c'est avec justice qu'on lui donne le nom de grand Apôtre, ou de l'Apôtre par excellence. Mais il n'y a que lui-même qui nous ait pû exprimer les sentimens de son cœur, & le désir ardent qu'il avoit de la conversion de ses freres, & de gagner des ames à Dieu. Il le déclare en plusieurs endroits de ses Epitres, mais particulierement dans la premiere qu'il écrit à Ti- Le zele de saint Paul.

mothée, ch. 11. *Nous nous sommes abbaissez*, dit-il, *comme des enfans; nous avons eu pour vous les mêmes sentimens qu'une mere qui nourrit & qui aime tendrement ses enfans. Ainsi dans l'affection que nous ressentions pour vous, nous aurions souhaité de vous donner non-seulement la connoissance de l'Evangile; mais aussi nôtre propre vie, tant étoit grand l'amour que nous vous portions. Vous vous souvenez, mes freres, de la peine & de la fatigue que nous avons soufferte, & comme nous vous avons prêché l'Evangile en travaillant jour & nuit, pour n'être à charge à aucun de vous.* Avez-vous jamais remarqué plus d'empressement, plus de zele, plus d'amour? Son zele l'oblige à prendre toute sorte de formes pour se rendre agréable à ses freres. Il s'abbaisse, il se reduit à la condition d'un enfant. Il n'y a point d'amour plus grand, plus empressé que celui d'une mere. Tel est celui de S. Paul. La preuve solide d'un amour effectif, c'est quand on est prêt de donner sa vie. On a vû plusieurs fois que cette disposition a été continuelle dans le cœur de ce grand Apôtre. Pourquoi toutes ces inquiétudes? pourquoi tous ces empressemens? C'est que saint Paul *est pénétré* d'amour pour ses freres. Son zele est si fort, qu'il ne peut se permettre aucun repos.

Ce qu'on doit penser du zele des autres Apôtres.

Après avoir parlé du zele des Apôtres en général, il semble inutile de rapporter comme chacun d'eux l'a fait voir en particulier, & ce seroit une chose infinie, d'en faire l'éloge, comme dit saint André, qui n'eut pas plûtôt connu le Messie, qu'il le fit connoître à saint Pierre son frere. Le zele de saint Pierre n'a pas été moins remarquable, puisque ce fut pour cela que le Sauveur lui donna la charge de son troupeau. Le zele de saint Jean-Baptiste n'est pas moins célébre, &c.

Exemple du zele trop ardent & outré, blâmé par le Fils de Dieu.

Les Disciples du Fils de Dieu demandoient que le feu du Ciel tombât sur les Samaritains, & croyoient s'interesser pour la gloire de Dieu, contre des Schismatiques, qui méritoient sa vengeance. Ils s'imaginoient au moins imiter le Prophete Elie, dont le zele a été couronné de tant de loüanges. Cependant le Fils de Dieu improuva ce zele, en leur disant: vous ne sçavez de quel esprit vous êtes poussez, leur faisant entendre par-là, que l'Esprit de la Nouvelle Loy étoit bien différent de celui de l'Ancienne. Que pour gagner des ames à Dieu, convertir les pecheurs, & les faire enfans de Dieu, pour vaincre leur dureté & leur opiniâtreté, il ne falloit point employer d'autres armes, que la douceur, la patience, & la charité.

Exemples du faux zele.

Saint Paul en persécutant les Chrétiens, croyoit soûtenir la loy chancelante & prête à tomber. Il avouë lui-même que son zele étoit non-seulement violent & outré; mais faux pour l'ignorance de la vérité, dont un interêt mal entendu l'avoit rendu persécuteur: il étoit cependant si entêté de ce faux zele, que toute autre voye que celle du Ciel qui l'auroit frappé, n'auroit produit aucun effet sur son cœur: une puissance miraculeuse étoit nécessaire pour ramener cet esprit de zele de l'égarement dans le droit. Nous lisons dans l'Evangile plusieurs exemples de ce zele faux, indiscret, hypocrite, ou interessé. Tel étoit celui des Pharisiens pour l'observation du Sabath, lorsqu'ils voyoient le Sauveur guérir les malades en ce jour. Ils en murmuroient hautement, & s'en scandalisoient; & par un faux zele l'accusoient de violer la Loy. Les mêmes Pharisiens étoient poussez d'un faux zele, lorsqu'ils témoignoient

Luc. 6. & 12. Matth. 15 & Marc. 7.

plus d'ardeur pour faire garder les traditions qu'ils avoient eux-mêmes introduites, que pour faire observer les commandemens de Dieu. Tel étoit encore le zele de Judas & de quelques autres Disciples qui ne purent souffrir sans murmure, que Marie Madelaine répandit un parfum précieux sur la tête du Sauveur, &c. Combien d'illusions semblables, qui excitent & animent encore aujourd'hui un faux zele : on croit que son ennemi est l'ennemi de Dieu, & qu'on peut faire contre lui, tout ce que l'imagination échauffée peut suggérer.

Matth. 26. Marc. 14.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.

Ignem veni mittere in terram, & quid volo nisi ut accendatur ? Luc. 12. Je suis venu apporter le feu sur la terre, & qu'est-ce que je souhaite, sinon qu'on l'allume ? Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que ce feu céleste que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre, n'est autre que l'ardente charité dont son cœur étoit lui-même embrasé, & qu'il souhaite d'allumer dans tous les cœurs. Mais peut-être n'avez-vous pas fait réflexion que ce feu divin tient de la nature de celui qui sert ici-bas à nos usages ; qui s'étend, se communique, augmente son activité & ses forces, lorsqu'il est appliqué à un sujet étranger : *Charitas exastuat, teneri non potest, immensitatem æmulatur. S. Bernard.* Vous concevez, je m'assûre par-là, que ce feu céleste n'est autre que cette charité ardente qui prend le nom de zele, lorsqu'on lui donne le même objet qu'elle a de toute éternité dans le cœur de Dieu même ; sçavoir, le salut des ames, & la conversion du prochain. Or où est ce feu & ce zele ardent ? Il est presque éteint, *l'iniquité s'est augmentée, & la charité s'est refroidie. Matth. 24.* On voit peu de Chrétiens zelez ; c'est un malheur déplorable. Mais les Ecclesiastiques ne sont guere plus zelez que les autres hommes ; le malheur est encore plus grand. Car qui échauffera le zele des hommes, qui les excitera, si ceux-là même qui sont envoyez de Dieu pour animer leurs freres, sont dans la mollesse, & négligent leurs devoirs ?

Le zele du salut du prochain est ce feu que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre.

Vos estis sal terræ. Matth. 5. Le Sauveur du monde compare le zele Apostolique au sel. En effet, il n'est rien de plus utile aux ames, ni de plus avantageux pour leur salut ; car il les garantit de la corruption des mœurs, par la doctrine & le bon exemple, & leur inspire l'amour & l'estime de la perfection. La nature corrompuë a perdu le goût des vertus ; la pauvreté, l'humilité, la pénitence lui semblent ameres ; mais le sel de la doctrine Evangelique les rend si douces & si agréables à plusieurs, qu'ils les souhaitent avec ardeur. La nature corrompuë aime le vice, toutes ses inclinations tendent au mal, à l'orgueil, à l'intempérance, au luxe ; mais la Sagesse céleste, que les hommes Apostoliques enseignent, corrige tous ces désordres, & donne une sainte horreur de tout ce qui peut soüiller le cœur de l'homme.

Le zele des Apôtres est comparé au sel.

Mandavit illis Deus, unicuique de proximo suo. Eccli. 17. Vous n'avez pas le caractere, ou les talens nécessaires pour annoncer la parole de Dieu, ou pour conduire les autres dans la voye du salut, prêchez par vôtre exemple, & servez de flambeau à ceux à qui vous ne pouvez servir de guide. Vous avez des engagemens, qui ne vous permettent pas d'aller loin chercher les

Tout le monde est obligé de travailler au salut de son prochain.

brebis perduës; soyez l'Apôtre de vôtre famille, en prenant soin qu'on y vive chrétiennement. Vous n'avez nulle autorité, nulle inspection sur personne; vous vivez dans la retraite, & vous êtes absolument caché aux yeux du monde; gémissez au moins des désordres dont il est rempli; levez les mains au Ciel pour ceux qui s'appliquent à les combattre; offrez des vœux pour les travaux des hommes Apostoliques; faites, en un mot, suppléer vos désirs aux efforts que vous ne pouvez pas faire.

Il n'y a rien que nous ne devions faire pour gagner des ames à Dieu.

Ite Angeli veloces ad Gentem convulsam & dilaceratam, &c. Isaïe 18. Sur ces paroles qui montrent que c'est Dieu qui envoye des Ouvriers Evangeliques pour travailler à la conversion des ames, il faut remarquer qu'il ne dit pas: *Mittite*, mais *Ite*. Allez vous-mêmes en personnes; ne chargez point un autre d'une commission qui vous regarde personnellement; n'en substituez point d'autre en vôtre place; mais vous-mêmes travaillez-y incessamment. *Ite*. Allez chercher vous-mêmes les pecheurs, pour leur représenter le misérable état où ils sont; pressez-les d'en sortir au plûtôt. *Si vous avez* d'autres affaires qui vous arrêtent, défaites-vous-en, pour vous appliquer à celle-cy, comme la plus importante: *Ite*. S'il est besoin de vous priver de quelque douceur, ou de quelque commodité de la vie, vous en serez avantageusement dédommagez par le gain que vous ferez: *Ite*. Si les liens de la chair & du sang vous retiennent, rompez-les; s'il faut même répandre du sang pour une si glorieuse entreprise, peut-il y avoir un plus juste sujet?

Il y a une infinité de pecheurs qui se perdent, parce que personne ne s'interesse dans leur salut.

Domine hominem non habeo. Joan. 5. Combien de pecheurs peuvent dire aujourd'hui, ce que que le Paralitique de l'Evangile, qui avoit été trente-huit ans sur le bord de la Piscine, disoit au Sauveur du monde: *Hominem non habeo*. Il y a tant d'années que je suis dans le peché, parce qu'il n'y a personne qui soit touché de ma misére. Si cette mere passionnée avoit aimé son fils en mere chrétienne, elle auroit été la cause de sa conversion; si cette femme mondaine, au lieu d'une jalousie ridicule, avoit eu cette sainte jalousie que saint Paul recommande, à force de conjurer le Ciel, elle auroit retiré ce mari du vice: si cet ami lâche s'étoit fait un point d'honneur de ne pas laisser périr son ami, d'un athée, il en auroit fait un serviteur de Dieu. Mais où trouve-t-on ces amitiez solides? On s'inquiéte pour un enfant; mais d'une inquiétude payenne. On a du zele pour son prochain; mais un zele, qui n'a rien moins que le caractere de la foy & de la charité.

Combien le faux zele est préjudiciable à l'Eglise.

Accendetur velut ignis zelus tuus. Psalm. 78. Le zele des Ministres du Seigneur est beaucoup plus préjudiciable qu'utile à l'Eglise, lorsqu'il n'est pas éclairé par la science des Saints. Le Prophete le compare au feu. Car comme le feu est d'une extrême utilité aux hommes, lorsqu'il est employé pour leur usage, avec des précautions qui donnent des régles & des bornes à son activité; il n'est point d'élement qui cause de plus grands désordres, lorsqu'il est soufflé par un vent impétueux dans les forêts, & dans les villes qu'il reduit en cendres.

Abus qui se commettent dans les ministeres Apostoliques.

Vide ministerium quod accepisti, ut illud impleas. 1. *Ad Coloss. c.* 4. Pensez sans cesse, dit l'Apôtre, à ce que Dieu exige de vous dans vôtre ministere, & vous en acquittez avec toute l'exactitude dont vous êtes capables. Où sont ceux qui donnent toute l'étenduë à leur vocation? On étend autant que l'on

peut les bornes de la vanité, & on resserre encore plus celles de la charité. On cherche les emplois éclatans, qui flatent l'amour propre, & on néglige les obscurs qui n'ont que Dieu pour témoin : on regarde comme une conquête méprisable les ames du peuple que JESUS-CHRIST a rachetées de son sang, & l'on ne veut travailler qu'à la conversion des Grands. L'on donne des journées entieres à des pénitens & à des pénitentes d'un rang distingué, & l'on refuse un quart d'heure aux autres.

Alii laboraverunt, & vos in labores eorum introistis. Joannis 4. C'est un reproche que le Fils de Dieu peut faire à ceux qui sont employez aux ministeres Evangeliques, & qui négligent le salut des ames, ou qui s'acquitent négligemment d'une charge si importante : *Alii laboraverunt.* Tant de personnes poussez d'un véritable zele, se sont consommez de soins & de travaux pour procurer le salut de leurs freres ; & vous, vous passerez vos années & toute vôtre vie dans l'oisiveté, à la vûë d'un champ où il y a tant à travailler : *Alii laboraverunt.* Les autres ont sué, peiné, & se sont épuisez de travaux ; & vous, vous menerez une vie languissante, & vous aimerez le repos, sans faire réflexion que les travaux d'un Dieu demeureront inutiles, faute de les continuer, & de travailler sur le même plan & le même projet ? Pour moy, j'apprehende comme un reproche sanglant, ou comme une menace terrible, ces paroles du Sauveur : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* J'ai de vastes campagnes qui fournissent une abondante moisson, le fond en est fertile, les influences du Ciel y sont favorables, un grand nombre de fideles ouvriers y ont déja fait une heureuse recolte, & rempli leur journée ; mais ceux que j'ai loüé pour continuer cet ouvrage, n'y daignent pas seulement mettre la main.

Reproche que le Fils de Dieu fait aux ouvriers négligens.

Matth. 9.

Venite, faciam vos fieri piscatores hominum. Matth. 4. Ce sont les paroles que le Sauveur dit à quelques-uns des Apôtres, pour les inviter à être de sa suite, en leur promettant de changer leur condition, & de pêcheurs de poissons qu'ils étoient, de les faire pêcheurs d'hommes ; c'est-à-dire, des personnes destinées à convertir les hommes, & à les attirer au service de Dieu. Or ces paroles marquent non-seulement le choix qu'il fait des personnes Apostoliques ; mais encore les conditions avantageuses de leur vocation : *Venite.* Les personnes que le Fils de Dieu appella, lui obéirent aussi-tôt ; ils ne s'excuserent point, ni sur leurs affaires, ni sur leur incapacité, ni sur les difficultez qu'ils pouvoient prévoir dans ce nouvel emploi : *Venite post me.* Il ne les appelle point pour marcher par des routes inconnuës sans guide ; c'est après lui qu'il veut qu'ils marchent, & il leur montre le chemin : *Venite post me.* Il ne les oblige pas à faire davantage, que ce qu'ils lui verront faire tout le premier. Ils ne souffriront aucune fatigue ; ils ne coureront aucun hazard ; ils ne souffriront aucune incommodité qu'il n'ait soufferte le premier ; mais aussi il ne leur propose pas une moindre recompense que celle qu'il aura lui-même.

Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus. 2. *ad Corinth.* 4. Saint Bernard fait l'application de ces paroles au sujet que nous traitons. Il suppose que les ames considerées en elles-mêmes, ne sont qu'un vase fragile ; mais qu'elles sont pleines d'une précieuse liqueur, qui est le sang d'un Dieu, dont elles sont

teintes, & toutes remplies. Secondement, que les Pasteurs supérieurs, & les personnes employées aux ministeres Apostoliques, en sont les gardiens & les dépositaires ; & par conséquent qu'ils en doivent rendre compte ; ensorte que si quelqu'une de ces ames se perd par leur faute, ou par leur négligence; ils en répondront de la leur propre. Voicy les paroles de saint Bernard, ausquelles je ne veux rien ajoûter : *Si stillantem*, dit-il, *de cruce Domini sanguinem collegissem, essetque repositus apud me in vase vitreo, quod portare sæpius oporteret, quid animi habiturus essem in discrimine tanto? At certè pretiosissimum animorum thesaurum servandum accepi, pro quo Christus mercator non insipiens, totum suum sanguinem dedit. Si tantum depositum, quod sibi Christus proprio sanguine pretiosius judicavit, contigerit negligentius custodire, quo me vertam infelix?*

C'est particulierement aux Pasteurs sans zele, que Jesus-Christ demandera compte des pechez qui se commettent, & des ames qui se perdent.

Revelabitur ira Dei super omnem impietatem & injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitiâ detinent. Ad Rom. 1. Pasteurs muets, ausquels le Seigneur donne le nom d'idoles mortes, parce qu'ils ont des yeux, & qu'ils ne voyent point; des oreilles, & n'entendent point; une bouche, & *ne parlent point*; ou plûtôt, parce quils n'osent s'élever contre ce qu'ils voyent. C'est à vous que l'on demandera compte de ces brebis égarées, qu'un coup de houlette; c'est-à-dire, une parole instructive auroit pû retenir avec les autres: c'est à vous que l'on demandera compte de cette prophanation des Sacremens, de ces abus; en un mot, que tous ces désordres que vous auriez pû empêcher par vôtre vigilance, & par de bonnes instructions que vous leur avez refusées, &c.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce Sujet.

Munus suum ut præstet Apostolus, magis est opus pietate orationum, quàm oratoris facultate; ut orando pro se, & pro illis quos est allocuturus, prius sit orator quàm doctor. August. l. 4. de Doctr. Christ. cap. 15.

Zelo domus Dei comeditur, quia omnia perversa quæ videt, cupit emendare, & si emendare non potest, tolerat & gemit. Idem, in Joannis cap. 3.

Ille in charitate Dei est perfectior, qui ad ejus amorem plures convertit, gratissimumque Dei sacrificium Zelus est animarum. Idem.

Noli in homine amare errorem, sed hominem; hominem enim Deus fecit, errorem ipse homo fecit. August. tract. 7. in Epist. Joan.

Si Deus peccatores non amaret, de cœlo ad terram non descenderet. Idem, tract. 49. in Joannem.

Le don d'oraison est plus nécessaire à un Apôtre pour s'acquitter dignement de son ministere, que l'art de bien parler, afin qu'en priant pour soi-même, & pour ceux à qui il doit parler, il employe la priere avant d'en venir aux enseignemens.

Celui-là a vraiment le zele de la maison de Dieu, qui ne voit aucun mal auquel il n'ait envie de remedier; & s'il ne peut pas le corriger, le supporte, & s'en afflige.

Celui-là possede la charité de Dieu dans un degré plus parfait, qui fait aimer Dieu à plus de personnes, & le zele des ames est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse faire à Dieu.

Ce n'est pas le peché qu'il faut aimer dans l'homme, mais l'homme même; car l'homme est l'ouvrage de Dieu, & le peché est l'ouvrage de l'homme.

Si Dieu n'aimoit pas les pecheurs, il ne descendroit pas du ciel sur la terre.

Nemo

Nemo dicat admonere non sufficio, adhortari idoneus non sum, quantùm potes exhibe, ne male servatum talentum quod acceperas, in tormentis perdere cogaris. Gregor. homil. 6. in Matth.

Que personne ne dise, je n'ai pas le talent de bien donner un avertissement, je ne suis pas propre à bien exhorter, de peur d'être forcé dans l'enfer de reconnoître qu'on a laissé perdre le talent qu'on avoit reçû, & qu'on a mal conservé.

In quantum vos profecisse pensatis, etiam alios vobiscum trahite, in via Domini socios habere desiderate, si ad Deum tenditis, curate ne ad eum soli veniatis. Idem, ibidem.

Autant que vous croyez avoir profité, tâchez d'en attirer d'autres avec vous, souhaitez de marcher avec d'autres dans la voye du Seigneur ; si vous soupirez après Dieu, tâchez de ne pas aller seuls à lui.

Si magna mercedis est à morte eripere carnem, quandoque morituram, quanti est meriti à morte animam liberare in cœlesti patria sine fine victuram. Idem, l. 9. Moral. c. 16.

Si l'on mérite une grande recompense quand on sauve la vie à un homme qui doit un jour mourir, c'est donc une action d'un tres-grand mérite de sauver une ame qui doit vivre éternellement dans le Ciel.

Majus miraculum prædicationis verbo, atque orationis solatio peccatorem convertere, quàm carne mortuum suscitare. Greg. l. 1. Dialog. c. 17.

C'est un moindre miracle de ressusciter un mort, que de convertir un pecheur par la force de sa parole, ou par l'efficacité de sa priere.

Quo zelus fervidior, ac vehementior spiritus, profusiorque charitas, eo vigilantiori opus scientiâ est, quæ zelum supprimat, spiritum temperet, ordinet charitatem. Ambrof. in Psalm. 118.

Plus le zele a de ferveur, l'esprit de vivacité, la charité d'étenduë ; & plus la discretion est nécessaire, pour régler le zele, moderer la vivacité de l'esprit, & exercer la charité à propos & avec ordre.

Zelum qui habent, omnes sibi inimicos suos putant, qui sunt hostes Dei, quamvis patrem, fratres, sorores. Idem, in Exodum.

Une personne qui a du zele regarde comme ses ennemis ceux qui sont les ennemis de Dieu, fusse son pere, ou ses freres, ou ses sœurs.

Vellem, si fieri posset, vestris oculis ostendere, quam in vos habeam charitatem ; nihil enim est mihi jucundius & desiderabilius, ne ipsa quidem lux, millies optarem ipse esse cæcus, si per hoc liceret vestras animas convertere ; adeò ipsa luce est vestra salus mihi jucundior. Chrysost. homil. 44. in Act. Apost.

Je voudrois qu'il me fût possible de vous faire connoître la charité que j'ai pour vous ; je n'ai rien de plus agréable & de plus cher, pas même la vûë ; car je voudrois devenir aveugle, si cela contribuoit à vôtre conversion : tant il est vrai que vôtre salut m'est plus précieux que la lumiére du jour.

Nullum valde magnum potest esse lucrum, quando nullum in proximos lucrum confertur. Chrysost. homil. 25. in 1. ad Corinth.

On ne peut faire aucun gain considérable, quand il n'y a rien de profitable pour le prochain.

Tu quamvis fame conficiaris, quamvis cinerem comedas, quamvis semper lacrymis madeas, & nihil cuiquam proficias, nihil magnum facis. Idem, ibidem.

Souffrez la faim, que la cendre soit vôtre nourriture ; pleurez sans cesse, si vous voulez, ces souffrances sont peu de chose, si vous n'êtes utile au prochain.

Nihil ita gratum Deo, & ita cura, et animarum salus. Idem, hom. 3. in Genesim.

Dieu n'a rien plus à cœur, & rien ne lui est plus agréable que le salut des ames.

Feci ego cœlum & terram, eâdem facultate te dono, ut terram facias cœlum, accendi ego luminaria, accende tu illis clariora, nam potes his qui in errore sunt, lumen veritatis ostendere. Idem, ibidem.

J'ai fait le ciel & la terre, je vous confere cette puissance, afin que vous rendiez la terre comme le ciel ; j'ai donné la lumiére aux astres, donnez la lumiére à des choses plus brillantes : car vous pouvez éclairer ceux qui sont dans l'erreur.

Quid huic zelo poterit æquiparari ? Quod neque jejunium neque humicubationes, neque pervigilia, neque aliud quidquam potest efficere, efficit procurata salus. Idem, tract. 5. Adversf. Judæos.

Qu'y a-t-il de comparable au zele ? Le salut du prochain qu'on a procuré, peut faire ce que les veilles, les jeûnes, les humiliations, & toute autre chose ne peuvent faire.

Etsi ingentes erogaveris pecunias, pauperibus, plus tamen effeceris, si converteris

Vous aurez fait quelque chose de plus grand, si vous avez converti une ame, que si vous ayez

animam. Idem, ibidem.

Hæc perfecta charitatis regula, hic certissimus terminus, hoc supremum omnium cacumen, quærere quæ communem omnium comprehendant utilitatem. Idem, homil. 3. in 1. ad Corinth.

Perditorum animas Deum nostrum de manu vestra scitote requirere, si tantùm nefas, in quantum possibilitas exigit, negligitis. Gregor. lib. 3. Epist. Epist. 32.

Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium, quale est zelus animarum. Idem, homil. 12. super Ezechielem.

Omnium divinorum divinissimum est cooperari Deo in salute animarum. S. Dionys. de Cœlesti Hierarch. c. 3.

Quid est Zelus, nisi intima quadam stimulatio charitatis, piè nos sollicitantis æmulari fraternam salutem. Bernard. homil. homil. 58. in Cant.

Zelus absque scientiâ, quo vehementius irruit, eo gravius corruit, impingens nimirum atque resiliens. Idem, Serm. 4. de verbis Isaïæ.

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia, sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Idem, in Cant.

Planta, riga, fer curam; & tuas explevisti partes, sane incrementum ubi voluerit dabit Deus, non tu; ubi forte noluerit, tibi deperit nihil. Idem, lib. 4. de Considerat.

Quomodo quis potest dicere, se diligere Deum, & ejus amorem appetere, qui ejus imaginem videt in sterquilinio jacere, & non curat. S. Bonavent. in Pharetr. div. amoris.

Absque igne quis ignem accendat? & sine charitate quis officia charitatis consummabit? Ardeat flamma dilectionis in te, quatenus calore tuo proximorum excutiatur sopor, imo accrescat amoris incendium. Laurentius Justin. homil. 25. in 1. ad Corinth.

Poteris plane inflammare cæteros, si fueris tu charitate consummatus. Idem, ibidem.

Nescio an majus possit beneficium à Deo conferri, quàm ut per ejus obsequium alii consequantur salutem. Richard. à sancto Victore.

Qui diligitis Christum, rapite omnes ad amorem Christi; nolite cessare lucrari animas Christo, qui lucrati estis à Christo. August.

Si diligis me, pasce oves meas, sicut meas

fait de grandes aumônes aux pauvres.

Ne rechercher que ce qui peut être avantageux à tous ses freres, c'est la regle véritable de la charité, c'est le terme le plus sûr; enfin, c'en est le comble.

Sçachez que Dieu vous demandera compte des ames qui se seront perduës, si vous négligez de faire tout ce qui est en vôtre pouvoir.

Le zele des ames est plus agréable à Dieu, que quelque sacrifice qu'on lui fasse.

Il n'y a rien de plus divin que de concourir avec Dieu au salut des ames.

Qu'est-ce que le zele, sinon un secret éguillon de la charité qui nous presse & nous sollicite en faveur du salut de nos freres.

Le zele sans la science plus il est ardent, & plus il tombe dangereusement, parce qu'il est trop actif & trop impétueux.

Que la charité enflâme vôtre zele, que la science le régle, que la fermeté le rasûre; qu'il soit ardent, circonspect, courageux.

Plantez, arrosez, guérissez, & vous avez fait ce qui étoit de vôtre devoir; ce sera Dieu, & non pas vous qui donnera l'accroissement: quand ce ne sera pas son bon plaisir, vous n'aurez toutefois rien perdu.

Comment un homme peut-il dire qu'il a la charité de Dieu, & qu'il soupire après son saint amour, qui voit son image dans l'ordure, sans se mettre en peine de l'en retirer.

Comment embraser les autres, si on n'est embrasé soi-même; & qui sans charité pourra remplir les devoirs de la charité? Afin que brûlé de ce feu sacré de l'amour de Dieu, vous échauffiez le prochain par ces saintes flâmes; bien plus, afin que ces saintes ardeurs vous embrasent encore davantage.

Si vous brûlez du feu sacré de la charité, vous pourrez aisément embraser les autres.

Je ne sçai si Dieu peut faire une plus grande grace à un homme, que de se servir de lui pour le salut des autres.

Vous qui aimez Nôtre-Seigneur, faites-le aimer de tout le monde; vous que JESUS-CHRIST a gagnez à lui, ne cessez de gagner des ames à JESUS-CHRIST.

Si vous m'aimez, paissez mes brebis; paissez-les

pasce, non sicut tuas : gloriam meam in eis quare, non tuam, lucra mea, non tua. Idem, tract. 23. in Joannem.

comme les miennes, & nonpas comme les vôtres. Dans leur salut cherchez mon avantage & ma gloire, & non pas vôtre gloire & vôtre utilité.

Noli diffidere, curam exigeris non curationem. Sic Paulus loquitur, plus omnibus laboravi, non ait, plus omnibus profui, aut plus omnibus fructificavi. Bernard. l. 4. de Considerat.

Ne tombez point dans la défiance, on vous demande des soins, & non pas des succès, ainsi parle saint Paul, j'ai plus travaillé que les autres; il ne dit pas, j'ai mieux réüssi que les autres, ou j'ai fait de plus grands fruits qu'eux.

Passione interdum movemur, & zelum putamus; parva in aliis reprehendimus & nostra majora pertransimus. Liber 1. de Imitat. Christi, c. 5.

Nous sommes quelquefois emportez par la passion, & nous nous croyons transportez de zele; nous ne nous arrêtons point à des défauts considérables qui sont en nous, & dans les autres nous en voulons corriger de légers.

Habe zelum primo super te ipsum, & tunc justè zelare poteris proximum tuum. Idem.

Ayez d'abord du zele pour vous-même, vous pourrez ensuite en avoir pour le prochain.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce Sujet.

LE zele des ames est un effet de la charité & de l'amour divin : c'est un désir ardent & embrasé que tout le monde aime, honore, & serve Dieu; lequel désir quand il est arrêté cause une tristesse sensible, de voir que Dieu est offensé & outragé par les pecheurs; de maniere que quand on ne peut y remedier, on s'attriste & on gémit : ce qui fait que l'Ecriture l'appelle un feu qui dévore celui qui en ressent l'ardeur. Surquoi il faut remarquer, que quand on dit zele des ames, on restraint la signification du zele, qui est en général; & dans le sens que nous le prenons, un désir ardent de procurer, & d'étendre partout la gloire de Dieu, de défendre la foy & la religion; & ensuite de s'élever contre ceux qui violent la loy de Dieu, d'arrêter le cours des crimes, de corriger les abus & les désordres, & de gémir & de s'attrister quand on n'y peut apporter de remede. Mais comme tout cela se fait en vûë du salut des ames, qui sont créées pour honorer & servir Dieu, nous confondons ces deux choses qui sont étroitement liées ensemble; sçavoir, le désir de sauver les ames, & le désir d'empêcher que Dieu ne soit deshonoré par les crimes qui se commettent dans le monde.

Ce que c'est que le zele des ames, & sa définition.

Les actions, par lesquelles on témoigne le zele qu'on a de procurer le salut du prochain, & de vaincre les obstacles qui s'y opposent; ces actions, dis-je, sont de trois sortes. Les premieres, sont celles par lesquelles on enseigne les véritez chrétiennes, à dessein de tirer les pecheurs de leur aveuglement, en les instruisant par des discours, soit particuliers, soit publics : ou que l'on fait connoître la loy de Dieu, afin de porter les hommes à la suivre & à l'observer. Les secondes, sont celles qui repriment les vices; comme les corrections, les loix, ou les réglemens, qu'on établit pour retenir les hommes dans le devoir, ou pour faire honorer Dieu. Les troisiémes, sont les entreprises loüables pour le bien & la conversion des pecheurs, comme Missions, établissemens, & semblables bonnes œuvres propres à ce dessein.

Par quelles actions, on peut témoigner son zele pour le salut des ames.

L'excellence & le mérite du zele des ames. L'excellence & le mérite de ce zele se prend de ce qu'il est le plus noble effet des deux plus excellentes vertus, qui sont la charité & la religion. La charité en est évidemment le principe, puisque le zele est un désir ardent de travailler au salut du prochain, par l'amour qu'on lui porte en vûë de Dieu, qui l'aime jusqu'à avoir donné sa vie, & versé son sang pour le racheter. C'est aussi un acte de religion, puisque le zele a pour premier objet le culte de Dieu, & que c'est un désir de le faire servir & honorer, & d'empêcher qu'il ne soit offensé. Ainsi le zele, à proprement parler, vient de Dieu comme de son principe, & retourne à Dieu comme à sa fin ; de même que la charité, dont ce zele est comme l'ardeur & le plus noble effort, sort de Dieu, & y retourne en nous y portant : de sorte que le zele a deux mouvemens aussi-bien que la charité ; l'un est de chercher & d'embrasser tous les moyens de procurer le salut des ames ; & l'autre de se roidir contre ce qui peut l'empêcher.

L'obligation de travailler au salut de son prochain, selon ses forces & son état, regarde tout le monde. La plûpart regardent le zele comme une vertu qui n'est propre que des personnes Apostoliques ; & cependant elle n'est pas moins d'obligation, que la charité même, dont elle est un effet nécessaire. Il n'y a point de zele sans charité ; mais aussi il n'y a point de charité sans zele. Dieu a chargé chacun du salut de son frere ; mais d'une différente maniere. Les personnes publiques qui sont en charge, ou qui ont de l'autorité, ne doivent se servir de cette autorité qu'ils ont sur les autres, que pour procurer leur salut ; & ainsi c'est une obligation essentielle à un pere de travailler au salut de sa famille ; de s'appliquer à l'éducation de ses enfans ; de faire instruire ses domestiques, & de leur apprendre à vivre chrétiennement. Si faute de ce soin, ils pechent, s'ils se perdent, c'est pour le compte de ce pere, de ce maître ; il ne peut négliger leur salut, sans hazarder le sien, la perte de leur ame entraîne infailliment la perte de la sienne ; & Dieu lui dit par la bouche d'un Prophete, tu es coupable de leur mort, tu me répondras de leur ame.

On ne doit point se décourager pour le mauvais succès de nôtre zele. Le vrai zele a pour maxime de ne se point effrayer, lorsque des entreprises formées, selon les loix de la prudence, n'ont aucun succès. C'est à nous de former des desseins, c'est à nous de faire des efforts ; mais c'est à Dieu de les faire réüssir, lorsqu'il l'a ainsi arrêté dans ses divins conseils. Nous sommes trop heureux, & quand bien même nos travaux sont sans fruit, c'est à nous de le bénir & d'adorer ses conseils, qui sont toûjours pleins de justice. Il faut donc avoir pour principe, d'agir pour Dieu, de suivre ses voyes, de nous attacher à nos devoirs. Après cela, si l'on nous contredit, il faut avoir recours à celui qui est nôtre force.

Du zele outré, & qui n'est pas selon la science. *Ad Rom.* 10. Il y a deux sortes de zele, l'un qui est véritable, prudent, & discret ; l'autre qui est outré, & qui n'est pas selon la science, comme s'exprime saint Paul, en parlant de celui des Juifs. Je leur rend témoignage qu'ils ont du zele ; mais leur zele n'est point selon la science. Ce seroit par exemple un zele outré, si en considérant le grand nombre des méchans qui sont sur la terre, on entroit dans ce sentiment, que Dieu devroit plus promptement faire éclater sa justice. Le zele seroit encore plus outré & plus indiscret, si lorsque les méchans nous ont accablé, nous donnions entrée à cette pensée, qu'il seroit de la justice de Dieu, de prendre nôtre cause en main, & de

punir promptement les autheurs de nôtre ruine & de nôtre infortune.

Ce n'est pas assez de vouloir un bien, & de s'y porter avec zele ; il faut de plus que ce soit dans l'ordre de Dieu, & avec une entiere soûmission à sa sainte volonté. Vous verrez des personnes, qui après avoir conçû des desseins, qui paroissent bons à la vérité, se resoudront plûtôt à embrasser des voyes irrégulieres, & contraires aux maximes de l'Evangile, que d'abandonner les entreprises qu'ils ont formées. Mais lorsque les moyens légitimes nous manquent, & que pour arriver au but que nous nous proposons, il seroit nécessaire de s'écarter de la voye droite de l'Evangile, nous pouvons compter que nos desseins ne sont point dans l'ordre de Dieu, & qu'il nous défend d'aller plus loin.

Le zele doit proceder par des voyes légitimes dans ses entreprises.

La plûpart des gens du monde ont un principe faux, sur le sujet du zele ; ils croyent que l'homme ne répond que de lui, & que quand il travaille pour lui-même, Dieu ne lui en demande pas davantage ; les paroles de l'Ecriture sont décisives sur ce point : *Mandavit illis, unicuique de proximo suo.* Et saint Chrysostome en l'homelie 59. sur saint Matthieu, s'est attaché particulierement à refuter ce faux principe, & enseigne que tout homme qui ne travaille point au salut de son prochain, hazarde son propre salut ; convaincu qu'il est de la nécessité où nous sommes, d'avoir du zele pour nos freres, & que le premier effet de ce zele, c'est de travailler à leur salut.

L'homme ne'st point lui seul ; mais doit travailler à sauver les autres. *Ecclef.* 17.

On sçait bien que c'est manquer de zele, que de n'être point touché de l'offense de Dieu, de ne s'interesser point pour sa gloire ; de ne se mettre point en peine du salut des ames, & du bien spirituel de ceux particulierement qui nous appartiennent ; mais peut-être qu'on ne sçait pas si bien : que c'est aller dans un autre excès, quand on se porte par passion, ou par indiscretion, plus loin que l'état, le pouvoir, la raison, & la grace ne le permettent. Qu'on s'emporte contre les pecheurs avec trop de chaleur, sans rien ménager, qu'on les reprend avec trop d'aigreur ; qu'on ne supporte pas leurs défauts & leurs imperfections avec assez de charité ; qu'on ne compâtit pas assez à leurs infirmitez ; enfin, quand on s'impatiente, qu'on s'ennuye, ou qu'on s'afflige trop quand nos desseins ne réüssissent pas.

Dans le zele on peut pecher par défaut, & par excès.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce Sujet.

LE nom d'Apôtre est un nom mystérieux que l'on ne comprend que tres-peu, & qui est encore plus difficile à expliquer : car qui dit un Apôtre, dit un homme destiné par une Providence particuliere, pour cooperer au dessein que Dieu a pris de toute éternité : c'est un homme qui est l'interpréte des volontez du Seigneur, le dépositaire de la Loy, le Ministre de la parole, le sel de la terre, la lumiére du monde ; un homme qui commande aux élemens, aux hommes & aux démons ; & s'il est permis de parler ainsi, qui commande

Qualitez d'un Apôtre, & d'une personne Apostolique.

à Dieu même. Tel est un Apôtre ; puisque l'Apostolat est une qualité surémi-nente, accompagnée d'une plénitude de puissance : disons plus encore, d'une plénitude de science & de charité, dont l'une peut vaincre tous les efforts de la raison humaine, qui s'oppose à la vérité de l'Evangile ; & l'autre surmonte tous les obstacles, méprise tous les périls, fait gloire des souffrances, de souffrir les persécutions, & même le martyre, pourvû que le nom de Dieu soit glorifié, son Royaume étendu, son Evangile annoncé, l'impieté détruite, l'erreur confonduë, & la véritable Religion établie. *Autheur anonyme.*

Les vertus & devoirs qui font une personne Apostolique.

Pour faire un Apôtre, il faut une infinité de vertus, qui paroissent extrêmement opposées ; parce qu'il faut un amour de la retraite qui soit exempte d'oisiveté ; un commerce avec les hommes, qui ne dissipe point l'union qu'il a avec Dieu ; un zele qui se répand au dehors, & une assiduité à l'oraison, qui n'empêche pas de joindre les fonctions de Marthe, aux méditations de Marie : il faut sçavoir tenir autant de conduites différentes que l'on a d'ames à diriger. Il faut arracher une passion dominante aux uns, *établir une vertu* naissante aux autres ; exercer ceux-cy, intimider ceux-là ; menacer quelquefois, & promettre toûjours ; s'humilier sans bassesse ; s'élever avec les Grands sans orgueil ; compatir aux foibles, & animer les forts : il faut instruire avec patience, répondre avec charité, corriger sans prévention, avertir sans rudesse, & se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jesus-Christ ; en un mot, pour faire un Apôtre, il faut un véritable zele, qui n'agisse que par les ordres d'une mission particuliere. *Le même.*

La prudence doit toûjours accompagner le zele.

Il y a deux vertus, selon saint Bernard, qui rendent une personne utile au salut du prochain, le zele & la prudence ; le zele qui anime toutes les vertus chrétiennes, & les empêche d'être molles & languissantes ; la prudence qui les retient dans leur ordre, & les empêche de s'émanciper & de sortir hors de leurs limites. Le zele tout seul s'emporte à des extrêmitez dangereuses. Il aigrit souvent ceux qu'il faudroit ramener avec douceur ; il brûle ceux qu'il ne faudroit qu'échauffer ; & appesantissant le joug du Seigneur, il rend souvent la loy de Dieu odieuse, à qui il faudroit travailler de la rendre aimable. La prudence seule est trop circonspecte & trop retenuë. Elle se contente souvent de gémir, lorsqu'il faut agir avec efficace ; elle voit les impies avec horreur ; mais elle ne les arrête pas avec courage. Elle pleure les déréglemens des hommes sans s'y opposer, & devenant souvent, de vertu chrétienne qu'elle est, une vertu politique ; elle abandonne la justice de Dieu, de crainte de blesser la délicatesse des hommes. Mais ces deux vertus jointes ensemble font le caractere d'un homme vraiment Apostolique. *M. Fléchier, dans le Panégyrique de saint Ignace.*

Conduite d'un homme véritablement zelé, pour le salut du prochain.

Inéxorable au peché, mais humain au pecheur, compatissant à la foiblesse des uns, de peur de les décourager, excitant la ferveur des autres pour les porter à la perfection ; il se fait tout à tous pour les gagner tous. Il n'est pas de ces Directeurs impitoyables, qui ne pardonnent rien à la fragilité des hommes, qui se dressent un redoutable tribunal, d'où ils ne font que condamner, & qui par un zele inconsideré, ou par une dureté naturelle, lient des fardeaux pesans & insupportables, qu'ils mettent sur les épaules des hommes ; & qui rendant leur ministere inutile, de peur de le rendre moins honorable, rebutent par leur rudesse, les pecheurs que Dieu attire à lui par sa

grace. Il n'est pas non plus de ces Directeurs relâchez, qui excusent tout, qui consentent à tout, qui épargnant le pecheur & le peché tout ensemble, affoiblissent les véritez, & s'attirent la colere de Dieu, pour gagner la bienveillance des hommes. *Le même.*

Le zele pour être véritable & parfait, doit être animé par la charité, reglé par la prudence, moderé par la douceur. La charité doit être le principe du véritable zele ; il y a un faux zele qui est l'effet, ou d'une humeur boüillante, ou d'une activité naturelle, ou d'une ambition secrette. Tout cela ne mérite point le nom de zele ; mais celui seul qui est animé par la charité, & celui-là est ardent pour embrasser tous les moyens qui peuvent contribuer au salut des autres, quelque difficiles qu'ils soient ; constant pour ne se point rebuter des difficultez ; universel pour n'excepter personne, &c. *Le P. Nepveu, dans ses Réflexions Chrétiennes.* Il y a un zele véritable, & il y en a un faux.

C'est le Seigneur lui-même qui ordonne à Moïse de descendre de la montagne, où seul à seul avec Dieu, & attentif à ses ordres, il écoutoit respectueusement sa parole : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Il ne s'agit pas icy de me prier, il s'agit de me servir : Si vous m'aimez, faites en sorte que l'on m'aime ; allez redresser mes autels, renverser les idoles, contenir vôtre peuple dans le devoir, & rendre la justice à ceux qui l'attendent de vous : Que le pauvre persécuté ne se consume pas par vos délais & vos retardemens continuels, le bien qu'il vient défendre devant vous : Que lui importe de se voir opprimé par vôtre négligence, ou par la violence de ses ennemis ? Et quel est le plus coupable de celui qui commet l'injustice, ou celui qui la voit & qui l'autorise ? *Le P. Cheminais, Sermon de saint Loüis.* Le zele demande quelquefois Dieu pour le prochain. *Exod. 32.*

Ce seroit icy l'endroit de vous représenter ce véritable Apôtre, laissant à l'Eglise le fruit de ses travaux, pour ne s'en réserver que les sueurs & les contradictions qui en sont inséparables, annonçant les oracles sacrez avec cette simplicité admirable, qui ne méle presque rien de l'homme à la parole de Dieu, employant toute l'adresse d'une humilité ingénieuse pour séparer le ministre du ministere, & faire reverer l'un, sans faire estimer l'autre, pour faire profiter les talens, sans faire loüer l'industrie du serviteur ; pour faire fructifier ses travaux, sans faire admirer ses discours, &c. *L'Abbé du Jarry, Panegyrique de saint Philippe de Neri.* Peinture d'un homme Apostolique.

Voicy ce que Dieu dit dans Ezechiel touchant cette obligation : *Speculatorem dedi te domui Israël ; audiens ergo ex ore sermonem annunciabis ex me.* Je vous ai établi pour veiller à la maison d'Israël : vous leur annoncerez donc les paroles qui sont sorties de ma bouche ; & lorsque je dis à l'impie, vous mourrez, si vous ne lui dites aussi de prendre garde à lui ; l'impie mourra dans son impieté : mais je vous demanderai compte de son sang. Menace effroyable ; mais enfin tres-juste ! Car si on ne fait entendre la parole de Dieu, est-il de bonnes œuvres ou vertus qui ne périssent ? Saint Chrysostome le déclare. Quand le peuple, dit-il, vient à souffrir une faim spirituelle par la faute de son Pasteur, cette négligence est la ruine entiere de toute pieté & de toute religion. *Le P. Segnery, dans le livre intitulé : La pratique des devoirs des Curez, traduit en françois.* Le zele que les Pasteurs doivent avoir du salut des ames. *Ezech. 3.*

Pour voir à quelles extrêmitez peut aller un faux zele qui n'est pas selon la Le faux zele

qui n'est point selon la science. *Act. c. 23.*

science, comme parle saint Paul, il ne faut que voir dans les Actes des Apôtres, ce que les Juifs entreprirent contre saint Paul même. N'en vinrent-ils pas jusqu'à cet excès d'animosité contre lui, que *de faire vœu avec serment & imprécation, de ne manger ni ne boire, qu'ils ne l'eussent mis à mort.* Est-ce à dire que parce que leur intention étoit peut-être bonne, leur ignorance soit excusable ? Point du tout, puisqu'ils avoient tout ce qui pouvoit servir à les instruire de la vérité. Or voilà ce qui s'appelle faux zele de Religion; zele qui n'est point selon la science, qui fuit la lumiére, qui sçait animer toutes les passions, les faire agir dans le dernier excès, & qui persuade encore à ceux qui en suivent les mouvemens & les impressions, que c'est l'Esprit de Dieu qui les pousse. Tel étoit le faux zele des mêmes Juifs, qui ne connoissant pas la volonté, ni le dessein de Dieu, agissoient contre Dieu même, lorsqu'ils témoignoient vouloir le défendre. Car on ne comprendroit jamais que ces gens-là eussent pû être si acharnez contre les Disciples du Sauveur, qui étoient des hommes tout célestes, si nous ne sçavions ce que peut sur le cœur humain un faux zele de Religion. Saint Paul avouë lui-même qu'il a persécuté les premiers Chrétiens jusqu'à la mort, & qu'il a chargé de chaînes les hommes & les femmes; parce que, dit-il, qu'il étoit zelé pour la Loy; c'est-à-dire, pour Dieu. *L'Abbé de Monmorel, homelie sur l'Evangile du Dimanche d'après l'Octave de l'Ascension.*

Du zele outré, qui est un effet du tempérament.

On sera peut-être surpris que nous fassions entrer le tempérament dans les actes de pieté; les mouvemens de la nature ont-ils quelque chose de commun avec ceux de la grace ? Et la charité peut-elle dépendre des organes corporels ? Cela paroît étrange; mais il ne laisse pas d'être véritable : car l'ame étant liée à ces organes, la plûpart des actions qu'elle produit, se sentent de leur bonne ou de leur mauvaise disposition; la grace corrige la nature: mais elle ne l'anéantit pas. Ainsi il y a bien des états, où le tempérament peut faire de fortes impressions sur le cœur & sur les actions qui en découlent dans la societé civile, & qui passant ensuite dans la Religion, y versent, pour ainsi dire, leurs influences, qui sont plus fortes ou plus foibles, selon que la grace les corrige. Il y a des gens d'un tempérament violent; dès le moment qu'on fait quelque outrage à la Religion, leur bile s'échauffe, leur colere s'allume; ils crient, ils anathematizent, ils passent des malédictions à la haine, & se revêtant du caractere des Prophetes, ils croyent qu'ils sont en droit de haïr d'une haine parfaite les pecheurs. On appelle cela zele, & ce n'est souvent que l'effet d'un tempérament fougueux, & d'une passion violente; & dès le moment qu'on la voit autorisée, on s'en fait honneur, & on la pousse aux derniers excès. *Autheur anonyme.*

Marques qui font reconnoître ce zele outré & trop ardent.

Les censures aigres marquent plûtôt la chaleur du tempérament que l'amour de Dieu, les invectives violentes contre les pechez des hommes revoltent le cœur, étouffent les sentimens & les désirs de pénitence; au lieu que la douceur gagne le cœur, & l'entraîne dans les voyes de salut. Les censures non-seulement ne doivent pas être aigres; mais il est juste de les proportionner à la nature des pechez qu'on a commis; autrement c'est le tempérament qui agite, & qui outre les sentimens. Je crois même qu'il faut suivre en ce point l'opinion d'un des plus sages Législateurs de l'Antiquité, qui aima mieux par des loix tempérées

temperées n'avoir qu'un petit nombre d'hommes à châtier avec fruit, que par des loix trop sévéres en avoir un grand nombre à punir sans aucune utilité. Les maximes outrées autorisent souvent le relâchement, par la multitude de ceux qui les méprisent; les maximes moderées le bannissent par la multitude de ceux qui les approuvent; on néglige sans remords les unes, on n'ose sans honte s'écarter des autres. *Le même.*

L'ardeur du vrai zele, est une ardeur éclairée, & qui porte avec soi son instruction dans les mistéres du Ciel, & dans la doctrine du salut. C'est une chaleur comme celle de la lumiére, qui en échauffant les hommes, les illumine, & leur découvre les choses: mais le faux zele est aveugle & ignorant dans son embrasement. Tel étoit celui des Juifs, à qui saint Paul rend ce témoignage, qu'ils avoient du zele, mais non la science: tel est celui de l'Apôtre avant sa conversion an Christianisme; car il dit que quant au zele, il étoit persécuteur de l'Eglise.. Quand un homme est véritablement animé de l'Esprit de Dieu, il n'a plus rien de froid & de languissant, il est tout feu, il est poussé d'un saint zele, ses paroles sont ardentes, ses affections sont embrasées, sa charité est une flâme vehémente, que toutes les eaux ne sçauroient éteindre, son zele est un feu continuel qui ne meurt jamais; son ame est comme ce buisson mystérieux qui brûloit sans se consumer. Aussi ceux qui portent dans leur sein ce feu merveilleux, ne disent jamais c'est assez en matiere de bonnes œuvres; ils ont un desir insatiable d'avancer la gloire de Dieu, & leur propre sanctification; une faim & une soif ardente de la voye de justice; une avidité infinie des graces du Ciel, & leur zele prend tous les jours de nouvelles forces. *Autre Autheur anonyme.*

La nature & les effets du zele.

S'il ne s'agissoit que de haïr le peché des autres, ce seroit une chose fort aisée; car tel est la malignité de nôtre cœur, que nous prenons un plaisir secret a juger, & à condamner les moindres fautes de nos freres. Mais comme la justice de Dieu ne nous demande compte que de nos propres pechez, & non de ceux d'autrui, nos pechez doivent être les premiers objets de nôtre haine. Les défauts de nôtre prochain méritent quelquefois nôtre compassion & nos larmes; mais jamais l'aversion de leurs personnes: car comme nous ne lisons pas dans leurs cœurs, & que leurs intentions nous sont cachées, nous devons suspendre nôtre haine aussi-bien que nôtre jugement, & nous pouvons même croire qu'ils sont justes devant Dieu, lorsqu'ils sont coupables à nos yeux. Ce n'est pas qu'on ne doive haïr le peché dans les autres, lorsqu'il est évidemment connu, & que la gloire de Dieu en souffre ouvertement. Telle étoit la tres-juste haine du Prophete. J'avois, dit-il, pour les pecheurs une haine parfaite, & j'étois leur ennemi déclaré: *Perfecto odio oderam illos.* Mais si nous voulons que la haine que nous avons pour les défauts d'autrui, soit juste & légitime, nous devons la rendre parfaite, comme la sienne l'étoit: *Perfecto odio.* Or pour être parfaite, dit saint Augustin, il faut qu'elle haïsse le peché, & qu'elle aime le pecheur; qu'elle ait de l'aversion pour l'ouvrage de la créature, & de la charité pour celui de Dieu. Et comme ce seroit un amour déréglé d'aimer le peché à cause de la personne, ce seroit aussi une haine injuste de haïr la personne à cause du peché: *Perfectum odium est, si nec propter vitia oderis homines nec vitia propter homines diligas.* Mais le plus sûr est de haïr son propre peché, en remettant

Le zele nous doit porter à haïr nos propres pechez, & ceux d'autrui.

Psalm. 138.

Libro de vera innocentia.

les pechez d'autrui, à la justice & à la miséricorde de Dieu. *Autheur anonyme.*

Un homme zelé pour la Religion.

Un homme zelé pour la Religion se sent pénétré du bonheur d'être Chrétien ; il s'attendrit sur le malheur des idolâtres, il s'irrite contre la malice des impies & des novateurs, attirant par-là les plus vives impressions de la grace, il s'embrase du zele de la maison de Dieu, il rapporte à la Religion toutes ses idées, toute son ardeur, toutes ses actions. On le voit s'affliger avec David, lorsqu'elle tombe dans le mépris ; se réjoüir avec lui lorsqu'elle triomphe ; entrer avec Moïse dans une sainte fureur contre les prophanateurs ; voler avec les Apôtres chez les nations infideles, pour y porter les lumiéres de l'Evangile ; mourir avec les Martyrs, lorsqu'il faut rendre témoignage de la vérité. *Premier discours des piéces présentées à l'Academie Françoise en l'an 1691.*

Le véritable zele doit être prudent & discret.

C'est avoir une fausse idée du zele, que de le concevoir comme une ardeur impétueuse, qu'on ne peut retenir dans les limites que prescrit la raison. Le vrai zele, tout vif & tout ardent qu'il est, ne laisse pas d'être reglé dans toutes ses démarches, & d'agir avec beaucoup d'ordre, de retenuë & de jugement : bien loin de précipiter les choses, il s'accommode au temps, il en ménage les circonstances, il laisse meurir les affaires, il observe les conjonctures favorables à ses desseins, il prévient les obstacles, il applanit les difficultez ; en un mot, il n'obmet rien de tout ce qui peut contribuer à l'heureux succès de ses entreprises. Reconnoissez ici vôtre aveuglement, vous, qui croyant suivre les saints transports qu'inspire le vrai zele, ne suivez cependant que les mouvemens déréglez de la passion qui vous domine : si vôtre zele étoit véritable, il ne seroit pas si fier & si emporté ; il garderoit plus de mesures, & ne se porteroit pas à ces extrêmitez qui scandalisent les fideles, & qui ruïnent les desseins les plus avantageux à la Religion. *Second Discours du même Recüeil.*

Du zele faux & hypocrite.

On trouve partout de ses hypocrites rafinez, qui se couvrant du voile de la vertu, font servir la Religion & la pieté à leur vanité, à leur ambition, & à leur avarice. Comme le zele de la Religion est de toutes les vertus la plus éclatante, & qu'elle est aujourd'hui la plus propre à mettre un homme en réputation ; on tâche sur tout de persuader au monde, qu'on est animé de ce zele, & on recherche avec beaucoup de soin, les occasions de le pratiquer. Ainsi l'on fait du bruit dans les plus saintes assemblées ; on entre dans toutes les affaires utiles à la Religion ; on défend avec ardeur les droits de l'Eglise ; on prêche même, on exhorte, on écrit : mais que cherche-t-on par ces actions d'éclat ? On cherche à s'attirer l'estime des personnes vertueuses, à se ménager leur appui & leur protection ; à se distinguer du commun des hommes ; à se signaler par quelque glorieux dessein ; à éblouïr ceux à qui il est avantageux de plaire ; à s'élever à quelque haute dignité : enfin, on ménage ses interêts particuliers, & on travaille a sa propre gloire, sous prétexte de procurer celle de Dieu. *Le même.*

Peinture du véritable zele.

Le véritable zele est un désir ardent d'augmenter la gloire de Dieu, & conséquemment un désir de détruire tout ce qui peut diminuer cette gloire. C'est une sainte ambition d'étendre l'empire de Jesus-Christ, & de triompher de ses ennemis : c'est un sentiment de compassion chrétienne, qui nous engage à travailler au salut des ames, en nous faisant plaindre le malheur de celles qui se perdent. Enfin, c'est un mouvement intérieur & surnaturel, qui porte une ame à pousser les conquêtes de la Religion, & à s'opposer aux

ravages du peché, & qui la fait du moins gémir, quand elle ne peut faire le bien qu'elle désire, ou empêcher le mal qu'elle déplore. *Le même Recüeil, troisiéme Discours.*

Un homme zelé pour la gloire de Dieu, est un Phinées, dont le zele ne s'allume que parce qu'il voit effectivement violer la Loy; c'est un Moïse qui demande miséricorde pour des séditieux, dont les murmures l'offensent, & qui prend le glaive de la justice contre ses proches, pour venger l'injure faite au Seigneur; c'est un Elie qui se retire dans la solitude pour recevoir les ordres du Ciel, & qui ne paroît dans le monde que pour les publier; c'est un Jean-Baptiste qui prêche au désert aussi volontiers qu'à la Cour, & à la Cour aussi hardiment qu'au désert; c'est un second saint Paul, qui brûle dès que le moindre de ses freres est scandalisé; qui se rend foible avec les foibles; qui se fait tout à tous pour les sauver tous, & qui se souvenant qu'il est redevable aux petits comme aux grands; aux simples aussi-bien qu'aux sages, s'applique également aux uns & aux autres, & ne les traite différemment que selon leurs différens besoins. *Le même.*

Peinture d'un homme zelé.

Un homme zelé connoissant parfaitement le prix d'une ame créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang de JESUS-CHRIST, & destinée à une gloire éternelle, il respecte sincerement son prochain, il le chérit tendrement, il s'interesse puissamment à son salut; & comme il voudroit de tout son cœur sauver tous les hommes, s'il étoit possible, il pleure amérement le malheur de ceux qui se perdent, s'affligeant du peché, non-seulement parce qu'il offense Dieu, mais encore parce qu'il damne le pecheur. C'est ainsi que saint Paul gémissant sur l'aveuglement des Juifs, saisi d'une tristesse profonde, le cœur pressé d'une vive douleur, désiroit par un admirable excès de zele, de devenir lui-même anathême pour ses freres... De plus, pour suivre le mouvement de ses désirs, ou pour travailler à l'accomplissement de ses desseins, prenant un généreux effort, il se porte en idée & en effet dans les païs les plus éloignez & les plus barbares. Patrie, famille, parens, amis, pouvez-vous le retenir? Travaux, dangers, miséres, supplices, êtes-vous capables de l'epouventer? Les plus tendres engagemens, les plus terribles obstacles s'opposent en vain au courage d'un véritable Apôtre: insensible à tout, si ce n'est aux malheurs spirituels de son prochain, intrépide par tout, si ce n'est devant la Majesté suprême de son Créateur, il fait de toutes les occupations qui l'arrêtent, les premiers sujets de son triomphe. *Le même.*

Un homme zelé est sensiblement touché de la perte & du malheur éternel des ames.

Le Prophete Isaïe n'avoit-il point devant les yeux ce parfait détachement des hommes Apostoliques, lorsqu'il les comparoit aux nuées qui volant dans les airs au gré des vents, sont non-seulement élevées au-dessus de la region inférieure du monde; mais s'épuisent encore & se dissipent en pluyes pour le fertiliser: *Qui sunt isti qui ut nubes volant?* Un homme Apostolique suivant uniquement l'impression l'Esprit de Divin qui l'anime, n'est pas seulement élevé au dessus de toutes les bassesses du monde charnel, il s'épuise encore & se consume en fatigues, pour le sanctifier, infiniment éloigné de la scandaleuse délicatesse de ces faux Apôtres, qui se dispensent si aisément de la pénitence qu'ils prêchent aux autres, & se dédommagent peut-être aux dépens de la Loy, des prétenduës peines qu'ils se donnent pour l'enseigner. Un véritable

Un homme Apostolique doit être détaché de toutes les choses du monde. *Isaïe 60.*

Apôtre s'immole tout entier à son zele ; il ne ménage ni son repos, ni sa santé ; il n'épargde pas même sa vie, il l'expose, il la prodigue pour aller partout où les interêts de Dieu l'appellent ; méprisant tout ce qu'il y a de plus affreux dans le monde ; il va sur les pas de saint Paul, affronter les plus évidens périls, & les plus cruelles persécutions ; il souffre les plus fâcheuses incommoditez, la faim, la soif, les rigueurs des saisons, la disette de toutes choses pour annoncer l'Evangile. Digne ouvrier de l'Evangile, qui travaille à la vigne du Seigneur à ses propres frais, & qui porte le poids du jour & de la chaleur, sans se plaindre ; serviteur fidele, qui arrose de ses sueurs & de son sang, le champ qu'il cultive : Pasteur charitable qui engraisse de sa substance le troupeau qui lui est confié, sans songer seulement à s'enrichir de ses dépouilles : fervent Ministre enfin, qui bien loin de faire servir son mérite à sa propre gloire, sacrifie sa personne même à son ministere, sans autre prétention que d'avancer la gloire de Dieu. *Le même.*

C'est quelque chose de plus grand, & de plus admirable de convertir les pecheurs, que de conquérir des Villes & des Provinces.

On admire dans les Conquerans des batailles gagnées, des villes *prises*, des nations entieres soûmises à leur puissance ; qu'y a-t-il en tout cela, qui passe *les* forces humaines, qu'il ne faut que multiplier à proportion de la résistance que l'on veut surmonter, pour être assûré d'en venir à bout ? Mais briser le cœur endurci d'un pecheur, qui fait son plaisir de son crime, convaincre l'esprit, prévenu d'un hérétique qui prend pour erreur la vérité ; imposer le joug de la foy à un libertin, qui n'a point d'autre divinité que sa passion, ni d'autre régle de sa créance qu'une raison corrompuë, assujettir aux devoirs de la Religion un barbare, qui est à peine susceptible des sentimens de l'humanité ; c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu seul : ce sont des coups dignes du Tout-puissant, des changemens qui ne peuvent venir que de la droite du Tres-haut, & qu'un homme, quelques qualitez qu'il ait, ne peut infailliblement se promettre. *Le même.*

Combien il est glorieux d'être employé à gagner des ames à Dieu.

Quel honneur pour ceux que Dieu associe avec lui dans ces grands ouvrages, qui ne sont pas seulement élevez audessus de toutes les actions humaines ; mais même audessus de toutes les œuvres divines ; ce sont des expressions de saint Denys : *Divinorum omnium divinissimum est cooperari Deo in salutem animarum.* Quelque glorieux que soit ce titre de coopérateur de Dieu ; un Apôtre ne le mérite-t-il pas ? Si la difficulté du miracle qu'il faut opérer pour gagner des ames à Dieu, a fait dire que c'est de toutes les vertus divines celle qui approche plus de Dieu ; ne faut-il pas être en quelque maniere plus qu'homme, pour entreprendre un ouvrage si difficile, sur tout si on l'entreprend, comme il arrive souvent, sans aucun secours naturel. *Le même.*

Consolation que l'on ressent d'avoir converti une ame.

Si vous aviez rendu à l'Etat un service de conséquence, & qui fût agréable au Prince ; si vous aviez sauvé la vie à vôtre ami, ou contribué seulement à sa fortune, vous vous applaudiriez en secret, & vous seriez rempli de joye, ou par l'espoir d'une juste recompense ; ou par le seul plaisir d'avoir fait une belle action. Réjoüissez-vous donc, & triomphez de joye, si vous avez été assez heureux pour coopérer au salut d'une ame qui est déja dans le Ciel ; vous avez rendu au Maître de l'univers le plus important service qu'on lui puisse rendre, vous lui avez fait le present le plus précieux qu'on lui puisse faire : il vous en sçait bon gré, & vous ne doutez pas qu'il ne vous en tienne compte. Vous

avez sauvé vôtre frere du plus effroyable de tous les malheurs, qui pour reconnoître l'extrême obligation qu'il vous a, s'éforce de vous rendre participant du bonheur dont vous lui avez ouvert l'entrée. *Le même.*

Les désordres & les pechez du monde ausquels il n'y a que le zele des personnes Apostoliques qui puisse remedier.

Il ne faut pas tant regarder le bien que le zele peut faire, que le mal auquel il doit remédier. Le feu dont David étoit devoré, s'allumoit à la vûë des opprobres qui deshonorent la maison de Dieu. Voulez-vous donc sentir les mêmes ardeurs, considérez un peu l'horrible état où l'univers, ce vaste temple de la Divinité se trouve, par rapport à cet Esprit immense & tout-puissant qui l'a bâti. Sa grandeur est presque inconnuë, sa présence est oubliée, sa volonté n'est point accomplie, la plûpart des hommes sont ensevelis dans les ténébres de l'ignorance ou de l'infidelité ; les plus éclairez courent au gré de leurs désirs, ou de leurs folles opinions dans les routes de la perdition ; voyez la face du genre humain défigurée par toutes sortes de crimes, l'iniquité partout débordée & triomphante ; la corruption ouvertement répanduë, & profondément enracinée jusques dans le sein du Christianisme. Jettez les yeux au loin, voyez ces nations infortunées, qui sont encore assises dans les ténébres & dans l'ombre de la mort, où par un impénétrable secret de la Providence, vivant dans un profond aveuglement : voilà l'objet de nôtre zele, &c. *Le même.*

A quoi un zele Apostolique porte les ames.

L'on apprend tous les jours que des hommes pleins d'une ardente charité, quittent les délices de leur patrie, passent les terres & les mers, & vont au travers de mille périls jusqu'aux extrêmitez du monde pour travailler à la conversion des ames, & pour étendre l'empire de JESUS-CHRIST. On voit de tous côtez ces nouveaux Apôtres denuez de tous secours, s'appliquer infatigablement à servir des ingrats, à instruire des barbares, à persuader des obstinez, dans la seule vûë d'attirer à Dieu les hommages de tous ces peuples, toûjours exposez au mépris & à la haine de ceux qu'ils veulent sauver, souvent exposez à leur fureur ou à leur injustice, affligez du crime que commettent les idolâtres qui les font mourir ; mais s'estimant heureux d'offrir leur sang pour ceux-mêmes qui le répandent, & pour les interêts de celui qui a répandu tout le sien pour eux. *Le même.*

Le véritable zele doit être accompagné de douceur.

O Dieu ! quelle est sur cela nôtre illusion ! Un Ministre de l'Evangile ne se croiroit-il pas de nos jours un prévaricateur de son ministere, s'il songeoit à ramener au divin Pasteur les pecheurs par ces moyens doux & aimables ? Non que je blâme cette sainte sévérité qui a toûjours été en usage dans l'Eglise ; non que je sois ennemi de cette pénitence chrétienne si chere aux ames fideles, si utile aux pecheurs, si souvent pratiquée à la vûë de tout un peuple. Ah ! je sçai qu'il ne faut point autoriser le crime, & qu'une molle indulgence, qu'une douceur mal entenduë sont capables de causer un mal infini : fasse le Ciel, que nous voyons même refleurir cette discipline de la primitive Eglise, & que ses Canons soient observez ? Mais n'est-il jamais d'occasions, où la clemence & la tendresse pour un pecheur doivent être pratiquées ? A moins que l'on ne tonne, que l'on ne menace, que l'on ne foudroye, ne gagne-t-on personne à JESUS-CHRIST ? Tant de Saints se sont-ils trompez, quand ils ont crû que le devoir d'un Apôtre étoit pour l'ordinaire de s'insinuer dans les ames les plus perfides par de saints artifices, & pleins d'une bonté charmante, en ont-ils moins procuré vôtre gloire, & le salut de leurs freres pour avoir ménagé les

esprits ; pour avoir eu de la condescendance ? Vôtre conduite, Seigneur, me prêche incessamment le contraire ; & plus je l'examine, plus je suis convaincu que vous voulez que nous nous conduisions par-là. *Sermon manuscrit du P. Estienne Chamillard, sur l'Evangile de la Samaritaine.*

C'est aux Pasteurs, & aux personnes Apostoliques à appliquer aux ames le fruit du sang du Sauveur.

Ce n'est pas exagérer, de dire que les personnes à qui Dieu a confié le salut de quelques ames, sont comme les dépositaires du sang & des mérites de JESUS CHRIST. C'est ce sang, ce sont ces mérites qui leur ont ouvert le Ciel, & qui doivent les y introduire : mais c'est aux personnes qui ont à veiller sur leur sanctification, à les leur rendre salutaire. En vain le Fils de Dieu aura souffert, en vain il sera mort, si ces ames ne sont disposées à profiter de ses souffrances & de sa mort ; elles ne sont pas instruites, elles sont livrées à leur mauvais penchant ; on les laisse vivre comme si elles n'étoient pas destinées à une bienheureuse immortalité. N'est-ce pas faire injure au Sauveur de tous les hommes, mépriser sa miséricorde. L'on peut dire que le Sauveur a fait plus de cas de ces pauvres ames, que de son propre sang, puisqu'il a versé son sang pour les racheter. Les personnes qui sont responsables de ces ames, ne le sont-elles pas encore davantage de cet adorable sang ? Il faut être bien peu Chrétien pour priver nôtre Rédempteur des avantages qu'il a prétendu tirer du fruit de sa rédemption ? Quel compte les peres, les maîtres, les supérieurs, & tous ceux que leur état engage à travailler pour sauver leurs freres, rendront-ils un jour, & du sang de JESUS-CHRIST, qu'ils ont en quelque maniere retenu inutilement, & des ames malheureuses auxquelles ils ont refusé de le dispenser. *Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Il ne faut pas s'attrister, quand le succès ne répond pas à l'ardeur de nôtre zele.

Le zele devient suspect, lorsque les évenemens qui ne le favorisent pas, l'attristent, jusqu'à le décourager, & quelquefois même jusqu'à s'éteindre. S'il étoit droit & sincere, il trouveroit des motifs de s'animer dans les sujets de son chagrin. Quel raisonnement est celui d'une personne qui souhaite que Dieu soit glorifié, & qui peut servir à sa gloire ? Dieu n'est pas honoré, n'est pas servi ; on abandonne ses interêts ; il ne faut donc plus mêler des œuvres où il y va de son service : s'il étoit vrai que cette personne s'interessât à sa gloire, elle concluroit au contraire, que puisqu'on est peu touché du désir de lui en procurer, puisque les projets qu'on forme, dans la vûë de le faire servir, ne réüssissent pas, il faut tenir ferme contre l'indifférence qui l'oublie, & contre la malice qui le deshonore. Lorsqu'une personne se rebute si aisément, elle fait bien voir qu'elle est plus sensible à son propre interêt qu'à celui de Dieu. Peut-être s'éloigne-t-elle d'une entreprise, dont le mauvais succès pourroit lui coûter quelque confusion ; la jalousie peut-être lui fait-elle envisager avec répugnance, un concurrent avec lequel elle doit agir de concert. Elle ne veut se donner aucun mouvement, c'est sans doute parce qu'on n'a pas témoigné assez d'estime de sa capacité, & qu'elle n'auroit pas l'avantage de briller seule, ou du moins de briller plus que les autres dans la poursuite de l'ouvrage. Il y a grande apparence que quelque dépit secret & tout-à-fait indigne d'un homme de bien, la retient dans l'oisiveté. Le véritable zele ne considére que Dieu dans ses démarches, & ne languit jamais moins, que lorsque la gloire de Dieu risque plus. *Le même.*

On a du zele pour maintenir la discipline, & on ne craint point de le faire hautement valoir, & de l'opposer à la licence, & au déreglement du siécle; mais on se trompe souvent : car ce zele de la discipline, si loüable d'ailleurs, & si nécessaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les Chaires mêmes, & dans les discours publics; le bornant là, on n'en est point incommodé; au contraire, on s'en fait honneur, & l'abus en vient jusqu'à ce point, que le libertinage même s'accoûtume à tenir ce langage, parce que c'est le langage à la mode, & qu'on a trouvé le secret de faire impunément toutes choses, pourvû qu'on parle sévérement. N'a-t-on pas vû des hypocrites se soûtenir par cet artifice, & imposer au genre-humain; & on voit tous les jours des gens perdus de conscience s'exprimer éloquemment sur le chapitre de la reforme, & sur la censure des mœurs ? L'imposture est devenuë si commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. *Le P. Bourdaloüe, Sermon de la sévérité Evangelique.*

Zele faux & interessé.

Saint Cyrille d'Alexandrie nous assûre, que gagner une seule ame à Dieu, est l'unique chose dont on ait sujet de se glorifier en ce monde; & quelques fatigues que nous puissions prendre, la joye d'avoir gagné une seule ame doit nous faire oublier tous nos travaux. C'est cette brebis égarée du désert que l'on rapporte sur ses épaules; c'est la dragme & la pierre précieuse que l'on a recouvrée; il faut plus de conjoüissance que de compassion aprés les fatigues qu'on a souffertes pour ce sujet. *Autheur anonyme.*

C'est une grande gloire de gagner des ames à Dieu.

Quoique toutes les ames nous doivent être également cheres, comme étant également précieuses devant Dieu, on peut dire néanmoins que de gagner à Dieu les personnes de grande qualité, c'est en gagner plusieurs tout à la fois, comme si à la personne des Princes & des gens de qualité étoient attachez plusieurs anneaux, & qu'en tirant un seul, les autres suivroient comme dans une chaîne. Leur pourpre, disoit cet Ancien, a une vertu occulte, qui en attire plusieurs aprés eux. Ils sont sans contredit un grand poids, de quelque côté qu'ils se tournent; quand ils se damnent & se perdent malheureusement, ils font comme cet Ange rebelle qui entraîna par sa chûte les trois parts du Ciel; mais aussi quand ils se portent au bien, ils en attirent plusieurs par leur exemple, & vont au Ciel avec un magnifique cortege. *Autheur anonyme.*

Il est admirable dans la nature, de voir que quand elle travaille à la production d'un ouvrage, elle pense en même temps à l'étendre & à le multiplier. Il ne se forme pas un fruit, qu'il ne se forme en même temps un pepin, pour le reproduire. Mais cette économie est du moins aussi admirable dans la grace; elle ne forme jamais une ame, & ne la fait une nouvelle créature en JESUS-CHRIST, pour m'expliquer avec saint Paul, qu'elle ne la dispose dans ce moment à communiquer, ou par ses discours, ou par ses exemples, l'être surnaturel qu'on a reçû. André n'a pas plûtôt connu JESUS-CHRIST, qu'il le fait connoître à Pierre son frere : si-tôt que Philippe le trouve, il lui méne Nathanaël; la femme Samaritaine qu'il venoit de convertir, ne pouvant contenir un seul moment le feu dont brûle son cœur, elle court pour embraser toute la ville : *Venite & videte.* Tous les amans que la grace donne à JESUS-CHRIST, sont zelez; mais ne sont point jaloux. *M. Fromentieres, Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine.*

Une ame qui se donne à Dieu, doit s'éforcer d'y porter aussi les autres.

Le zele doit éviter la trop grande févérité, & une trop molle condefcendance. Rien n'eſt ſi dangereux que le déſordre autoriſé d'un faux zele, que l'attachement à l'erreur ſous l'apparence d'une vie exemplaire, & qu'une morale étroite avec une créance libertine : mais ſi la ſévérité eſt oppoſée à la charité, quand elle n'eſt pas moderée par un eſprit de douceur, la douceur ne l'eſt pas moins en certaines occaſions, quand elle n'eſt pas ſoûtenuë de la ſévérité, parce qu'elle va au relâchement de l'ordre, ou par une timide conduite. En effet, la clémence eſt pernicieuſe, où il faut de la rigueur, & le ſilence devient criminel, quand il faut parler. On eſt prévaricateur quand on ſe tait dans les occaſions, où les avis & les réprimandes ſont abſolument néceſſaires. *Le P. Rapin, livre de la Perfection Chrétienne.*

Le zele des Apôtres. On a vû des Apôtres courir par le monde, animez de cet Eſprit, pour annoncer l'Evangile à toute la terre ; les fables brûlans de l'Ethiopie, les déſerts de l'Affrique, les glaces de la Scythie, les lieux les plus reculez de l'Inde, les mers, les orages, les écüeils, les calomnies, les contradictions des peuples, l'oppoſition des loix, toutes les puiſſances du ſiécle, avec les chaînes, les priſons, les gibets, & les morts les plus cruelles n'ont pas été capables de s'oppoſer à leur zele, ni d'ébranler la fermeté de leur cœur. Il s'en trouve encore aujourd'hui qui ſuivent leur trace ſans rien craindre : vous diriez que les dangers les animent, que les fatigues les encouragent, & que leur propre foibleſſe les fortifie ; parce que le zele qui les poſſede la leur rend mépriſable, quand il y va du ſalut de leur prochain. *Le même, livre de l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

Des perſonnes Apoſtoliques qu'on voit encore aujourd'hui. On voit encore dans ces derniers temps, des étincelles de ce ſacré feu dans des perſonnes Apoſtoliques, qui vont aux dernieres extrêmitez du monde, arroſer de leurs ſueurs, & même de leur ſang ces terres ingrates & ſtériles, pour y attirer les bénédictions du Ciel, & pour y faire fleurir le Chriſtianiſme. Mais ces graces là ne ſont pas pour tout le monde : ce ſont des miſéricordes de Dieu, & ces miſéricordes ſont de grands miracles.. Heureux celui qui dans la conduite des ames, mérite d'endurer du moins quelque perſécution, quand il n'eſt pas digne de ſervir ſon prochain, aux dépens de ſa propre vie. Ce doit être le zele le plus ordinaire de tous les gens de bien, de gémir devant Dieu, & de lui faire des vœux pour le ſalut de tous les hommes, afin que la mort du Sauveur ne leur ſoit pas inutile. Car le véritable Chrétien ne doit pas renfermer toute l'étenduë de ſon zele dans le cercle étroit de ſa propre perfection, il doit travailler au ſalut & à la perfection des autres. *Le même.*

Le zele qu'a eu le Fils de Dieu pour une ſeule ame. Une circonſtance tres-remarquable du zele du Sauveur, c'eſt qu'il étoit touché du ſalut d'une ſeule ame. La moindre de ſes brebis lui étoit chere. Il n'en a jamais négligé aucune. Voyez-le appliqué à la converſion d'une ſeule femme Samaritaine ; voyez tout ce que ſa charité lui ſuggere pour lui ouvrir les yeux & lui gagner le cœur. Il commence par s'inſinuer dans ſon eſprit, il la conduit elle-même à la vûë de ſes erreurs, & à la connoiſſance de ſes égaremens ; il lui fait déſirer un bonheur qu'elle ne connoît pas encore. Cette femme eſt éclairée, elle eſt gagnée, elle prêche elle même Jesus-Christ. Une ſeule femme a donc été l'objet de la charité du Sauveur. Il nous fait voir qu'il avoit conſideré ſa converſion comme une conquête importante,

importante, bien éloigné de ceux qui veulent être environnez d'une grande multitude, qui n'ont du goût que pour les actions éclatantes, qui ne veulent travailler à la conversion que de ceux qui sont distinguez par leur naissance & par leur fortune, qui croiroient employer inutilement leur temps, s'ils alloient dans un lieu secret, caché, inconnu, chercher une ame vile aux yeux des hommes, précieuse néanmoins à JESUS-CHRIST, & qui peut-être ne languit dans les ténébres, que parce que jamais on ne lui a fait voir la lumiére. *M. Lambert, tome 2. des Discours sur la Vie Ecclesiastique, quinziéme Discours.*

Le sang du Fils de Dieu répandu nous marque bien de quel prix est une ame, quelle est l'estime que Dieu en fait, & quelle tendresse il a pour elle. Voilà ce qui doit nous remplir de zele, & d'ardeur dans les ministeres qui regardent le salut des ames; voilà ce qui nous doit faire rechercher avec ferveur les occasions de nous y employer, & de quelle sorte il faut que la charité de JESUS-CHRIST nous presse: *Charitas enim Christi urget nos.* Pouvons-nous faire difficulté de répandre nôtre sang pour celui, pour qui le Fils de Dieu a répandu tout le sien? Et pouvons-nous refuser de sacrifier nôtre vie pour l'amour d'un Dieu qui a sacrifié la sienne pour nous? Quoi, je verrois une ame prête à se perdre; je la verrois prête à tomber en enfer; je songerois que Dieu est mort pour la racheter; je la pourrois sauver aux dépens même de ma vie, & je ne le ferois pas? C'est ce que la charité ne sçauroit permettre? Le zele des ames doit nous enlever le cœur à tout moment; il doit faire toûjours nôtre plus grand soin, comme il faisoit le plus grand soin de l'Apôtre. *Rodriguez, de la Version de M. Regnier.*

L'estime que Dieu fait des ames doit animer nôtre zele à contribuer à leur salut. *2. ad Cor. 5.*

L'excellence du zele est telle, que saint Denys l'appelle la chose du monde la plus divine qui puisse être: *Divinorum omnium divinissimum cooperari Deo in salute animarum.* Et saint Gregoire nous assûre qu'il n'est point de sacrifice qui soit si agréable à Dieu: *Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium quale est zelus animarum.* La raison en est prise de saint Thomas, qui soûtient que l'univers ne voit rien de plus grand que l'ame de l'homme; parce que c'est la plus noble & la plus excellente des créatures qui y soit. C'est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, & son image vivante que l'on délivre du plus grand de tous les maux, qui est la mort éternelle, pour la faire joüir du souverain bonheur. C'est pourquoi c'est une action d'un si grand mérite, que quand on donneroit tous ses biens aux pauvres, & que l'on maceroit son corps, par les jeûnes, les cilices, & par toutes les austéritez imaginables, tout cela n'approcheroit pas du service & de la gloire que nous rendrons à Dieu, en lui gagnant des ames. En effet, si l'aumône corporelle est si agréable à Dieu, & attire tant de bénédictions sur celui qui l'exerce, que devons-nous penser de l'aumône spirituelle, qui est d'autant plus noble que l'ame est audessus du corps: c'est le raisonnement de saint Gregoire. *Tiré du livre du P. Saint-Jure, de la connoissance & de l'amour de Nôtre-Seigneur.*

De l'excellence & du mérite du zele. *De Cœlesti Hier. c. 3. lib. 1. in Ezechiel. Lib. 4. Cont. Gent. c. 55.*

Un des premiers effets que produit le zele, dans ceux qui ressentent quelque étincelle de ce feu sacré, c'est d'inspirer une juste indignation contre ceux qui sont insensibles à la perte de ces ames, & de leur faire dire avec saint Paul, qui ne peut souffrir cette indolence criminelle dans ceux qui sont l'occa-

Reproche à ceux qui laissent périr les ames, par leur indo-

lence, faute de les secourir. — sion de leur perte par leur scandale : *Peribit infirmus in tua scientia frater pro quo Christus mortuus est.* Quoi, vous demeurez tranquille, en voyant périr vôtre frere, pour lequel JESUS-CHRIST a donné sa vie, & versé tout son sang? *In tuâ scientiâ.* Vous sçavez qu'il est en danger de son salut, faute d'instruction ou d'avertissement, & insensible à sa perte ; & sans vous attendrir sur son malheur, vous en êtes aussi peu touché, que si son salut vous étoit indifférent. Ministre indigne, & Apôtre prévaricateur de vôtre ministére ! elle périra cette ame ; mais à qui est-ce que Dieu demandera compte de sa perte qu'à celui qu'il a chargé du soin de le sauver. *Autheur anonyme.*

1. *ad Cor.* 8.

Du zele acre & trop sévére. — On ne sçait que trop par expérience que le zele est sujet à s'aigrir, que ce vent que le Saint-Esprit excite se change quelquefois en tourbillons, que ce feu consume & dévore au lieu d'échauffer. Voyez le Prophete Elie, c'est un homme qui ne parle que d'exterminer les pecheurs ; il fait descendre la foudre sur eux ; il vange les injures de Dieu par une stérilité de trois années, *& par le massacre de tous les faux Prophetes.* Ces emportemens étoient *tolérables*, & peut-être nécessaires dans la Loy de rigueur ; mais l'Esprit de l'Evangile est bien différent. Il est vrai, le Sauveur a apporté le feu en terre : *Ignem veni mittere in terram, & quid volo nisi ut accendatur ?* Il veut qu'il brûle ; mais ce feu doit être allumé par l'esprit d'amour & de douceur, & non pas par le souffle impétueux de la sévérité. Il faut faire comme David, qui en poursuivant Absalom, songeoit à lui sauver la vie ; il faut se souvenir que le Sauveur s'étant mis en colere contre les prophanateurs du Temple, il renversa bien leurs tables & leurs marchandises ; mais il épargna leurs personnes. Plût-à-Dieu que tous ceux qui sont appellez aux ministeres Apostoliques, eussent ce zele fort & doux ; ce zele violent & tranquille ; ce zele ardent & éclairé de l'éminente science de la charité divine ; ce zele, qui, comme celui de saint Pierre, tuë & mange : *Occide & manduca*, qui tuë des monstres, pour les convertir en hommes raisonnables ; qui tuë des serpens pour les changer en colombes ; qui tuë des pecheurs pour en faire des Saints ; qui tuë les ennemis de Dieu, par le glaive de la crainte, pour les lui incorporer par l'esprit de l'amour. *Sermon manuscrit.*

Luc. 12.

Le zele doit avoir de la condescendance. — Ces zelez qui font tant de bruit, & qui ne gardent point de mesures ; ces dévotes qui se récrient sur les moindres désordres, qui se scandalisent de tout, qui veulent à toutes forces, mettre tout le monde sur le même pied ; ces dévots, dis-je, sont bien intentionnez, je n'en doute pas ; mais enfin, ce n'est pas là le caractere du zele Chrétien, & l'on fait grand tort à la dévotion, qui est si raisonnable & si sage, si on lui attribuë les emportemens & l'imprudence de ces gens-là. Le véritable zele n'est ni turbulent, ni impétueux ; il est moderé & discret, il sçait prendre son temps pour s'insinuer avec douceur ; il est tendre & compatissant : ce n'est pas par les grands discours qu'il fait les plus grands effets, c'est bien souvent par ces complaisances, par des services rendus à propos ; c'est par le prudent usage de l'autorité qu'il a sur les autres, & de la confiance que les autres ont en nous ; c'est sur tout par les bons exemples. *Le P. de la Colombiere, dans ses Réflexions Chrétiennes.*

Comment on peut con- — Ceux qui ont du zele s'en apperçoivent aisément ; voyez si vous vous sentez enflamé de ce feu, qui ne cherche qu'à éclairer, qu'à échauffer, à enflamer

tout le monde de la même ardeur. Etes-vous touché du malheur de ceux qui se perdent ? avez-vous quelquefois versé des larmes sur l'aveuglement des mauvais Chrétiens ? Souffrez-vous avec peine que Dieu soit peu connu des hommes, qu'il en soit peu aimé ; que faites-vous pour leur donner cette connoissance, pour leur inspirer cet amour ? Je ne vous demande pas si vous avez fait quelque chose qui puisse être comparé aux travaux de saint Paul, je vous demande si parmi vos amis, si du moins dans vôtre famille, vous avez eu quelque soin d'insinuer, d'établir & de faire regner la pieté. *Le même.*

noitre si on a du zele.

Nous avons des freres selon l'esprit, nous en avons peut-être selon la chair, lesquels à l'heure que je parle, sont dans la corruption ; Dieu veut les ressusciter par sa grace ; mais il veut que ce soit nous qui obtenions cette resurrection ; il veut que par nos prieres, par nos larmes, & par nos souffrances nous le forcions de nous l'accorder ; puisque sans cela, souvent il ne lui plaît pas d'ouvrir les trésors de cette grande miséricorde, qui doit être le principe de la conversion des libertins. Ainsi en a-t-il usé à l'égard des pecheurs. Si saint Etienne n'avoit prié pour saint Paul, & sainte Monique pour saint Augustin, peut-être ne les honorerions-nous pas aujourd'hui comme des Saints. Il falloit que cette mere zelée souffrit les douleurs de l'enfantement, pour engendrer encore une fois ce fils à JESUS-CHRIST, & que ce premier Martyr employât la voye de son sang pour convertir ce persécuteur. Ni Paul, ni Augustin n'étoient pas encore en état de prier Dieu pour eux-mêmes ; c'étoit aux autres à leur rendre ce bon office, & s'ils l'avoient fait lâchement, peut-être ces deux grandes lumiéres de l'Eglise seroient ensevelis dans les ténébres de l'infidelité. *Le P. Bourdaloüe, dans les premiers Sermons imprimez sous son nom, Sermon de la résurrection du Lazare.*

Moyens de contribuer au salut du prochain.

Que peut-on faire de plus glorieux à Dieu, que de contribuer à sauver les ames ; parce que c'est, pour ainsi dire, le sauver lui-même ; comme il dit par son Prophete. Afin que vous soyez mon salut dans les lieux les plus éloignez de la terre : car si c'est JESUS-CHRIST que je visite, en visitant les prisonniers ; si c'est lui que je nourris en nourrissant les pauvres ; si c'est lui à qui je fais ce que je fais au moindre des siens, comme il l'asûre lui-même dans l'Evangile, n'est-ce pas lui aussi que je sauve en sauvant le pecheur. *Le P. Rapin, dans l'importance du salut.*

Il n'y a rien de plus glorieux que de contribuer au salut des ames.

La premiere & la plus universelle pratique du zele consiste à désirer ardemment que Dieu soit connu de toutes les nations du monde, & à employer pour cela du moins de ferventes prieres. Je dis que c'est la premiere pratique, parce que si vous n'êtes enflâmé de cet ardent désir, ou vous ne travaillerez point du tout à la gloire de Dieu, ou vous ne travaillerez que fort lâchement. C'est encore la pratique la plus universelle ; car qui ne peut brûler de cette sainte ardeur ? Le Roy sur le trône peut dire avec David : Seigneur, le zele de vôtre maison me dévore. Le Solitaire dans sa grotte peut obtenir pour les infideles & pour les hérétiques des graces de conversion, il peut par de continuels gémissemens, presser le maître de la moisson de susciter des ouvriers qui aillent la recüeillir. Et comme Josué combattant les ennemis du peuple de Dieu, n'auroit jamais remporté la victoire, s'il n'avoit été aidé des prieres de Moïse ; de même les ouvriers Evangeliques feroient bien moins de progrès,

Chacun doit & peut exercer ce zele selon son état.

si les Solitaires agissant de concert avec eux, ne les secondoient par de ferventes oraisons. *Autheur anonyme.*

Les persécutions que souffrent les Ministres de l'Evangile, font leur gloire & celle de l'Eglise.

Il n'y a rien de plus glorieux, ni de plus utile à l'Eglise, que les persécutions que l'on fait à ses Ministres. Il n'y a rien qui prouve tant la vérité de l'Evangile, que les souffrances de ceux qui le prêchent & qui le scellent de leur sang. On est indigne de ce ministére, si on n'est prêt de tout souffrir pour s'en bien acquitter, & si l'on fuit des maux, qui font la gloire de ceux qui les souffrent; la force des peuples qui en sont les témoins, comme dit saint Paul, est l'affermissement de toute l'Eglise. Aussi la véritable marque d'une personne Apostolique, c'est d'exposer hardiment sa vie dans ces rencontres.. Saint Chrysostome ne peut s'empêcher de reconnoître en eux la force de la charité chrétienne, qui ne s'affoiblit de rien. Lorsque ce saint Apôtre est dans les souffrances, dans les prisons & dans les chaînes, il ne laisse pas de se souvenir de toutes les Eglises qu'il a fondées, & de chaque fidele qu'il a converti. Il semble que ces *entrailles* de Jesus-Christ, dans lesquelles il les *désire*, lui donnent à lui-même des entrailles de feu, dit saint Chrysostome: *Viscera calentia*, qui passent toute l'ardeur où peut aller l'amour naturel. *Livre intitulé: Instructions chrétiennes, &c. sur le 22e. Dimanche après la Pentecôte.*

Le zele du salut du prochain ne doit pas nous faire négliger le nôtre.

Toutes les ames nous doivent être cheres; mais la nôtre nous doit être seule plus précieuse que toutes les autres ensemble, & nous devons préférablement à tout, travailler à la sauver, & nous ne devons pas, quand il s'agiroit du salut de tous les hommes, ni nous exposer à une damnation éternelle, ni perdre le plus petit degré de grace ou d'amour de Dieu. Ainsi, malheur à nous, si pour faire les affaires d'autrui, nous négligeons les nôtres? Malheur aux flambeaux qui se consument & se perdent en éclairant les hommes; & aux canaux qui donnent toute l'eau qu'ils reçoivent, & qui n'en conservent point pour eux! Malheur à ces miroirs ardens, & glacez en même temps, qui reçoivent les rayons du soleil, & qui les laissent passer, ou les reflechissent sans en retenir un seul; qui échauffent tout ce qu'il y a de plus froid; qui amollissent ce qu'il y a de plus dur; qui embrasent tout; & qui demeurent cependant eux-mêmes froids, comme glace. *Le P. le Valois, septiéme lettre sur la Retraite.*

Le grand zele des Apôtres, après qu'ils eurent reçû le Saint-Esprit.

Du moment que les Apôtres eurent quitté leur profession pour s'attacher au Sauveur, ils porterent son Evangile jusqu'aux extrêmitez de la terre, sans s'arrêter dans leur course, qu'ils ne finirent qu'avec leur vie. Cette charité qui fut répanduë dans leurs cœurs, quand l'Esprit-Saint leur fut donné, y alluma un feu capable d'embraser tout l'univers. En vain les Empereurs essayent par les menaces & par les tourmens de leur faire abandonner les interêts de leurs Maîtres; ils ne répondent autre chose, sinon qu'*ils ne peuvent s'empêcher de parler de ce qu'ils ont vû & entendu. On les condamne à être foüettez, on leur défend de parler du nom de* Jesus, *& ils sortent du conseil, tout remplis de joye de ce qu'ils sont trouvez dignes de souffrir des opprobres pour le nom de* Jesus; *& ils ne cessent point tous les jours d'enseigner & d'annoncer* Jesus-Christ *dans le temple & dans les maisons.* Ainsi tout ce qu'on fait pour tâcher d'éteindre le feu de leur zele, ne sert qu'à le rendre plus vif & plus ardent. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Act. 40.

On a beau faire, on se trouve toûjours, & il est rare que le zele soit assez épuré, pour n'être accompagné d'aucun retour sur nous-mêmes ; il est rare que le naturel ne soit comme l'ame de ce qu'on appelle zele & ferveur. On se persuade à soy-même, & on veut persuader aux autres que ce n'est que la gloire de Dieu que l'on cherche, & qui fait agir : mais si l'on ne cherche qu'à plaire à Dieu dans les exercices de zele, pourquoi ne vouloir point quitter cet emploi & ce poste, lorsque la volonté de ceux qui nous gouvernent nous fait voir qu'il plaît à Dieu que nous n'y soyons plus. C'est avoir beaucoup de zele que de vouloir faire tout seul ce qui pourroit en occuper plusieurs : mais si dans cette multiplicité de travaux, on ne travaille que pour Dieu, il est surprenant qu'on soit si attentif à faire sans cesse remarquer au public combien on travaille, & à mandier par une vaine ostentation de ses sueurs, une indigne & inutile compassion. On veut souvent tout faire, mais tout seul ; n'est-ce point parce qu'on craint un concurrent, & qu'on apprehende que les applaudissemens ne soient partagez, si un autre partageoit avec nous les fatigues ? En effet, si l'on ne cherche que la gloire de Dieu, on doit être content par quelque voye qu'on la procure ; c'est une preuve sûre d'un faux zele, que de regarder le succès des autres avec inquiétude & avec chagrin. Les bonnes œuvres éclatantes nous doivent être toûjours suspectes, quand elles sont de nôtre choix ; l'amour propre est subtil, & l'orgueil trouve assez souvent le moyen de se satisfaire sous le prétexte spécieux d'une pieuse intention. *Le même.*

On trouve rarement un zele pur & désinteressé.

O Dieu ! quel effroyable malheur, si après avoir travaillé au salut de plusieurs prédestinez, on venoit à la fin de sa vie à apprendre de la bouche du souverain Arbitre de tous les hommes, que l'on est reprouvé soi-même, & qu'on a fait un funeste naufrage, après avoir aidé, pour ainsi dire, à passer les autres dans le port de la bienheureuse éternité. On ne peut comparer ces Apôtres infortunez, dit un sçavant homme, qu'à ces ouvriers qui fabriquerent l'Arche de Noé, lesquels après avoir long-temps travaillé & contribué à sauver les autres, furent les premiers misérablement ensevelis dans les eaux du déluge : c'est une réflexion que doivent faire ceux qui, par zele ou par office, s'employent au salut du prochain, de ne pas deshonorer ce ministere & ce saint employ, par l'impureté de leur vie ; & se souvenir qu'ils doivent se rendre dignes que Dieu leur parle & les instruisent, avant qu'ils entreprennent de prêcher aux autres, & de les enseigner. *Livre intitulé : Les Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eugene.*

Il y a des personnes qui par un zele mal reglé, se damnent en travaillant à sauver les autres.

Il ne suffit pas, selon le sentiment de saint Bernard, que ceux qui sont employez à un exercice si saint, ayent une vertu commune, il faut que leur sainteté soit, pour dire ainsi, une sainteté de surabondance & de plénitude, & qu'ils soient, comme dit le Prophete, *tout revêtus de justice.* Autrement, dit ce Pere, c'est se vouloir épuiser, que de désirer par l'effet d'une précipitation dangereuse, de se répandre au dehors, lorsque n'étant encore plein qu'à demi, l'on ne peut se donner le temps d'être entierement rempli de l'Esprit de Dieu. Afin donc de suivre en ce point une conduite si judicieuse, il faut bien se donner de garde de ressembler au canal, qui fait couler son eau presque au même temps qu'il la reçoit ; il faut au contraire imiter le bassin de

Vertu & sainteté que doivent avoir ceux qui s'employent au salut du prochain.

la fontaine, qui ne répandant ses eaux que lorsqu'il est plein, ne donne ainsi que de ce qui lui reste, sans se faire aucun préjudice. *Le même.*

Du zele amer & trop ardent. Ce zele ardent & trop dur, qui desseche & dévore partout où il se répand, prouve combien l'illusion prend toutes sortes de masques ; on a beau représenter qu'une bile allumée, qu'un sang brûlé, qu'un naturel aigre & picquant, ont plus de part à cette spécieuse sévérité, que l'Esprit doux de Jesus-Christ : on n'a devant les yeux que le zele d'Elie, & tout ce qui se presente de contraire est appellé molle & damnable complaisance, prévarication, relâchement. La sévérité n'incommode pas toûjours ceux qui la prêchent aux autres. Souvent indulgent à eux-mêmes, jusqu'à se pardonner les plus grossiers défauts, ils exigent des autres une regularité scrupuleuse.. Souvent ce zele amer se répand en plaintes & en murmures. Hé ! la charité se trouve-t-elle dans un cœur aigri & animé contre des défauts quelquefois imaginaires. *S'il y a* des abus à corriger, ou des erreurs à reprendre, laissons au pere de *famille le* soin de sa vigne, dont le souverain Maître ne nous a pas chargé ; *il sçaura* bien séparer le bon grain d'avec l'ivraïe, & faire rendre compte à ses fermiers du dépôt qu'il leur a confié. Quelle pitoyable illusion de crier éternellement contre la licence & le relâchement d'autrui, & de ne jamais travailler à sa propre reforme ! Si nous avons du zele, pourquoi n'aura-t-il jamais qu'un objet étranger ? Nous avons assez à faire à défricher nôtre propre champ, sans nous mettre si fort en peine des épines qui naissent dans celui des autres. Ne découvrira-t-on jamais le véritable principe de ce zele dur & amer, qui ne se repaît que de plaintes & de murmures, & de malignes interprétations, & qui ne se répand qu'en fiel, en reproches & en censures ? *Le P. Croiset, second tome de ses Réflexions spirituelles.*

Différens motifs qui nous doivent inspirer le zele des ames. Pour animer ceux qui sont occupez dans ce saint ministere de travailler au salut des ames, & pour leur inspirer ce zele ardent qui est nécessaire pour cet effet ; quel plus puissant motif que de se souvenir que c'est travailler avec le Fils de Dieu ; joindre ses travaux & ses sueurs avec les sueurs & les travaux d'un Dieu, & remplir ce qui manque aux souffrances d'un Dieu ; sçavoir, l'application qu'on en fait aux particuliers. Quel honneur pour nous d'être ses associez pour l'aider dans ce divin ouvrage de la conversion, & pour le
1. *ad Cor.* 3. faire joüir du fruit de son sang ? *Dei adjutores sumus.* Mais sur tout quel sujet de consolation pour ceux qui auront procuré le salut des autres ; & comme parle l'Evangile, qui auront par leurs soins & leurs charitables avertissemens,
Matth. 18. gagné leur frere à Dieu : *Lucratus fueris fratrem tuum.* Ah ! soins glorieux ! fatigues consolantes ! travaux heureux ! puisque comme dit saint *Cyrille*, gagner une ame est la chose du monde la plus capable de nous rendre grands devant Dieu, & que la seule pensée d'avoir converti un pecheur, retire une personne mondaine de ses désordres, ou mis une personne dans la voye du salut, nous doit faire compter pour rien toutes les pertes imaginables. Mais que dis-je ? cette pensée nous doit combler de joye, comme témoigne le
2. *ad Cor.* 7. grand Apôtre : *Superabundo gaudio, consolatione plenus sum.* Et à son exemple le grand François Xavier. Je triomphe de joye, & mon cœur n'est pas capable d'en contenir l'excès ; & si vous leur en demandez le sujet, l'un vous dira que l'arrivée de Titus lui a appris l'heureuse disposition des Corinthiens qu'il

avoit convertis à la foy ; & l'autre que c'est de voir cette grande moisson d'ames qu'il faisoit dans le nouveau monde. Et certes c'est avec bien de sujet ; car c'est la brebis égarée que le bon Pasteur rapporte sur ses épaules, & qu'il ramene au bercail ; c'est la dragme de l'Evangile heureusement recouvrée, qui attend des conjoüissances ; c'est l'Enfant prodigue qui retourne entre les bras de son pere, qui ne peut assez marquer la joye qu'il reçoit de son retour : *Gaudere & epulari oportebat, perierat & inventus est.* Mais quelle sera cette consolation, cette joye & ce triomphe dans le Ciel, quand on verra ces ames qu'on y aura envoyées ? C'est alors qu'elles seront nôtre joye & nôtre couronne, comme appelle saint Paul celles qu'il a converties : *Gaudium meum & corona mea.* Et qu'en les presentant au Fils de Dieu, on lui pourra dire, ce qu'il dit un jour à son Pere : *Hi sunt quos dedisti mihi.* Voilà, Seigneur, le fruit de mes travaux, ausquels vous avez daigné donner vôtre benédiction ; c'est le profit du talent que vous m'avez mis entre les mains, & le succès de l'emploi que vous m'avez confié, &c. *Pris d'un Sermon manuscrit de l'Autheur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.*

Joann. 15. Ad Philip. 4. Joann. 17.

La disposition où doivent être ceux qui sont employez aux ministeres de la conversion des ames.

Pour remplir dignement les devoirs du glorieux ministere, auquel nous sommes employez pour le salut du prochain, nous devons toûjours nous souvenir que nous sommes tellement les associez du Fils de Dieu, que nous ne sommes que ses instrumens ; & par conséquent que c'est de lui que nous devons tirer toute nôtre force. Car enfin c'est une pure illusion de croire qu'il ne faille que de l'esprit, de la science, ou du talent, des manieres engageantes, & un dehors agréable pour réüssir dans cet emploi ; ou bien de s'imaginer qu'après qu'on se sera fourni de bons discours, de pieces bien composées, & de puissans raisonnemens, on sera assez fort pour attaquer tous les désordres d'une ville ; ce sont des armes qui peuvent être d'un grand secours, je l'avouë ; mais pour la force & la vertu d'agir surnaturellement sur les ames, de qui la doit-on attendre, sinon de la cause principale, par l'union que nous y aurons par l'oraison, & par les vertus nécessaires à ce grand emploi ? Non, ce ne sera ni vôtre éloquence qui touchera cette ame, ni vos fortes raisons qui lui persuaderont de quitter ses désordres, ni enfin vôtre bel esprit qui fera ce grand coup : mais Dieu qui employe les instrumens les plus foibles, pour les plus grands effets, se servira de vôtre humilité, de vôtre résignation, & sur tout de vôtre fidelité à seconder les mouvemens de la grace ; de sorte qu'un homme animé de l'Esprit de Dieu, dont la force & le pouvoir viennent de Dieu, est aussi capable de tout faire pour Dieu. *Le même.*

D'où vient que tant de personnes qui paroissent assez zelez, font si peu de fruit, en comparaison des Apôtres, & de tant de personnes Apostoliques.

Hélas ! quand je pense quelquefois à ce que les Apôtres & leurs Successeurs ont fait à la naissance de l'Eglise ; quand je fais réflexion sur la maniere dont cette Eglise s'est établie, & que dix ou douze pauvres pêcheurs ont fait changer de face à toute la terre, renversé les idoles, établi la vraie Religion, converti les peuples & les nations entieres. D'où vient, dis-je en moi-même, que ceux-là ont tant fait, & que nous qui sommes appliquez aux mêmes emplois, faisons si peu ? N'est-ce point que nous ne nous servons point des mêmes moyens ? S'il n'étoit question que de la science, de l'esprit, & des autres talens, il s'en trouveroit encore un grand nombre, qui ne cederoient point aux personnes Apostoliques des premiers temps ; mais c'est que nous n'avons pas les mêmes

vertus, qui rendent ce zele puissant, victorieux & conquerant: Que ce renoncement à nous-mêmes, cette mortification des passions, ce dépouillement de tout, &c. ne soûtiennent pas ce zele. *Le même.*

Ce sera une grande joye dans le Ciel, de voir les ames que nous y aurons mises.

Le beau spectacle de voir un jour ces ames qu'on présentera au Fils de Dieu! Avec quelle joye pensez-vous qu'il recevra un jour ce present, & qu'il écoutera ces paroles que nous lui dirons. Voicy, Seigneur, le fruit de mes travaux, ausquels vous avez daigné donner vôtre benédiction, le profit du talent que vous m'avez confié. Je ne l'ai pas mis dans la terre, mais dans le commerce; je ne l'ai pas rendu inutile; mais j'ai tâché de le faire valoir & profiter: vous me l'avez donné comme un bien particulier, je vous le rend comme un bien public; vous me l'avez donné pour me sanctifier, & je vous le rend par la conversion de tant de pecheurs? *Pris d'un Sermon manuscrit.*

C'est travailler à son propre salut, que de travailler à celui des autres.

Désirer son salut, & celui de son prochain, sont deux choses *si étroitement* liées, qu'elles sont inséparables; & procurer le salut d'autrui est un moyen presque infaillible, d'assûrer le sien. Car si Jonathas, autrefois condamné à la mort par arrêt de son pere, pour avoir touché du bout d'une baguette, un rayon de miel, en poursuivant la victoire contre les Philistins, fut délivré par les instances du peuple, qui ayant été sauvé par sa valeur, obligea le Roy à revoquer un si rigoureux arrêt. Ah! il est certain que quelque faute que puisse avoir commise un pecheur, quelque arrêt que Dieu veüille prononcer contre lui, dans sa colere, s'il est assez heureux pour avoir contribué au salut des ames, elles se présenteront au tribunal de la Majesté divine pour implorer sa miséricorde, & qu'elles crieront à haute voix, comme le peuple sauvé par Jonathas, qu'il n'est pas juste de faire mourir celui qui en a sauvé tant d'autres. *M. le Cardinal de Richelieu, livre de la perfection du Chrétien, ch. 1.*

Ce qu'on doit appeller zele de sauver une ame.

Sauver une ame, n'est pas seulement lui montrer le chemin du Ciel, c'est la chercher avec soin dans ses égaremens, l'attendre avec patience dans ses délais, la supporter avec douceur dans ses défauts, la soulager avec charité dans ses foiblesses, & la porter avec joye sur ses épaules, comme le bon Pasteur, après l'avoir retirée du chemin de perdition... Le salut des ames est l'ouvrage du Fils de Dieu, vous n'en étes que l'organe, & vous sçavez que l'instrument n'agit qu'autant qu'il est uni à la main de l'ouvrier qui lui donne le mouvement; sans lui vous ne pouvez rien faire, suivez le mouvement de son esprit, tenez-vous bien unis à lui, par l'imitation de ses vertus; soyez saint comme lui, & il se servira de vous pour en sanctifier beaucoup d'autres. *Le P. Nouet, partie 5e. de ses Méditations.*

Le zele des ames regarde toutes sortes de personnes.

Je veux commencer par détruire le plus vain & le plus faux de tous les prétextes, dont se servent certaines personnes, qui disent que le zele des ames n'est pas une vertu propre des gens du monde, & que ce n'est pas là leur affaire. Hé quoi, dit saint Chrysostome, la charité n'est-elle pas essentielle dans le Christianisme, & le zele des ames n'est-il pas le devoir le plus essentiel de la charité? Ce n'est pas vôtre affaire, dites-vous; & de qui donc? Est-ce l'affaire du démon, qui ne cherche qu'à perdre tous les hommes? est-ce l'affaire des scélerats qui approuvent le crime, ou du moins qui l'autorisent? Il s'agit de travailler pour des ames spirituelles, qui sont le plus noble ouvrage du Créateur,

Créateur, & il s'agit de les sauver. Voilà la même fin que le Sauveur s'est proposée ; c'est la fin de son Incarnation, de ses miracles, de toutes les actions de sa vie, & enfin de ses souffrances & de sa mort ; peut-on s'imaginer quelque chose de plus grand que de racheter ses freres, & de faire que ceux qui étoient les esclaves de Sathan, deviennent les enfans de Dieu. *Pris des Essais de Sermons.*

Le zele est le caractere le plus propre d'un Apôtre. Ce zele demande un cœur vaste pour tout embrasser ; une ame intrépide pour tout entreprendre ; une sagesse éclairée pour se conduire ; une fermeté infatigable pour soûtenir la longueur & le poids des travaux sans s'abattre : tel fut le zele des premiers Apôtres qui furent appellez & choisis pour aller porter les lumiéres de la foy dans les regions les plus éloignées, & ensevelies dans les plus épaisses ténébres de la gentilité ; ils ont traversé les royaumes & les mers, pour aller reduire les peuples les plus barbares sous le domaine de JESUS-CHRIST. *Les mêmes.*

Le zele est le caractere propre d'un Apôtre.

Il faut tellement moderer la juste haine qu'on doit avoir contre les mauvaises mœurs, qu'elle ne passe point contre la personne. C'est cette espece de haine que le Prophete appelle parfaite : *Perfecto odio oderam illos.* Voici comme saint Augustin explique ce passage ; Cela s'appelle, dit-il, ne pas aimer les vices à cause des personnes, ni les hommes à cause des vices. Mais d'autant plus que nous aimons la nature humaine, d'autant plus devons-nous haïr le peché, qui a gâté cette nature. Ainsi Moïse s'irrite contre les Juifs au sujet du Veau d'or, & conçoit une indignation telle contre eux, qu'elle semble être implacable ; & cependant il prie pour eux, avec un zele & une ardeur incroyable. Ou il faut, Seigneur, que vous lui pardonniez ce peché, ou que je sois effacé du Livre de vie. Ainsi Samuël se met en colere contre le peuple qui demande un Roy, que Dieu, pour l'appaiser en quelque façon, est obligé de lui dire ; ce n'est pas toy qu'ils ont méprisé, par cette demande, c'est moi-même. Et néanmoins il ne laisse pas de dire à ce peuple ingrat ; à Dieu ne plaise que je ne prie incessamment pour vous. Ainsi David justement irrité contre son fils rebelle & parricide, leve une armée contre lui pour le poursuivre ; & toutefois il donne ordre à ses Capitaines, de ne pas toucher à la personne de ce malheureux : *Servate mihi puerum Absalom. M. Ogier, Panégyrique de saint Nicolas.*

Quelle doit être la haine qu'on doit concevoir contre les pecheurs.
Psalm. 138.
2. *Reg.* 18.

Ayons un zele tout de feu comme celui d'Elie ; Que le zele de la maison de Dieu nous dévore, comme David ; qu'il nous porte à chasser & à éloigner de nous les impies & les méchans ; ainsi que l'Apôtre l'écrivoit aux Corinthiens : *Auferte malum ex vobis ipsis.* Mais que nôtre zele soit plein de douceur & de charité, reglé par la lumiére de Dieu, & non par la nôtre, & qu'il ne prévienne pas ses desseins ; prenons garde que ce ne soit pas un zele aveugle, impatient, injuste ; car il est de certains dévots, outrez & ignorans, toûjours chagrins par tempérament, dont la passion se déguise souvent en zele, & qui sans songer qu'ils vivent dans la loy de douceur & de grace, semblent haïr le pecheur autant que le peché ; ne lui parlent jamais d'un Dieu miséricordieux, & seroient toûjours prêts à être les Ministres de sa justice : ce sont des gens qui murmurent sans cesse, jamais contens des autres, & toûjours d'eux-mêmes. *M. l'Abbé de Monmorel, dans l'homelie du 5e. Dimanche après les Rois.*

Le zele doit toûjours être accompagné de douceur.
3. *Reg.* c 19.
Psalm. 68.
1. *ad Cor.* 5.

Si le zele doit avoir de la fermeté, il ne doit pas moins avoir de prudence & de discretion.

Quand on dit que le zele doit avoir de la fermeté, ce n'est pas qu'on veüille icy approuver certains esprits durs & emportez, dont le zele amer entraîné par un tempérament bilieux & chagrin, leur met toûjours à la bouche la même aigreur qu'ils ont dans le cœur ; zele contre la science, qui leur fait tenir en public & en particulier des discours hardis & imprudens, plus propres à satisfaire la malignité du peuple, & à le soulever contre les puissances, ausquelles suivant l'ordre de Dieu, tout homme doit être soûmis, que capables de corriger les vices des Grands : on peut, ou plûtôt on doit être ferme & sage en même temps ; plus la vérité qu'on dit est rebutante, plus il faut l'assaisonner du sel de la discretion. La fermeté donc qu'on demande dans un Ministre de JESUS-CHRIST, n'est pas une témérité indiscrete ; mais une générosité sage & reglée, qui quand la nécessité le requiert, le fait parler aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, sans qu'une lâche timidité, ou qu'un sordide interêt soit capable de lui faire retenir la vérité dans l'injustice. *Le même, homelie du vingt-deuxiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Le zele ferme & intrépide de saint Basile.

Lisez dans l'Histoire Ecclesiastique, la conversation de saint Basile, avec le Préfet Modeste. Cet homme est envoyé pour employer les derniers efforts auprès de saint Basile. Il n'y a aucun moyen qu'il ne mette en usage, pour engager ce saint Evêque à ne plus défendre la vérité avec son zele ordinaire. Il lui propose des prétextes spécieux. Pour peu qu'il veüille ceder, il peut tout attendre de la magnificence de l'Empereur. Les menaces succedent aux promesses. Car voilà où se reduit tout le pouvoir des hommes. Saint Basile est toûjours également ferme, & il parle au Préfet avec toute la force que demandoit l'importance de la vérité, dont Dieu l'avoit établi le défenseur. Et voici une partie de son discours & de sa réponse, rapportée par saint Gregoire de Nazianze. *Orat.* 20. Qu'il fait profession d'être le plus soûmis & le plus obéïssant de tous les hommes aux ordres de l'Empereur. Quand il ne sera point question de nos devoirs essentiels, nous serons complaisans, nous nous abaisserons, comme nôtre loy nous le prescrit : nous serions tres-fâchez de faire paroître aucune fierté, non-seulement à l'égard des Empereurs & des Souverains qui sont nos maîtres ; mais même à l'égard du dernier des hommes. Mais quand il s'agit des interêts de Dieu, nous ne connoissons plus aucune considération humaine, & nous ne regardons que Dieu seul. Les tourmens les plus affreux, bien loin de nous effrayer sont nos délices. Menacez, faites nous toutes sortes d'outrages, servez-vous de tout vôtre pouvoir, addressez-vous au Souverain, vous ne gagnerez rien. Quand vous nous feriez des menaces encore plus cruelles, vous ne viendrez jamais à bout de nous faire souscrire à une doctrine impie. Le Préfet surpris de cette liberté, lui ayant dit que jamais personne ne lui avoit parlé de la sorte. C'est peut-être, répondit saint Basile, que vous n'avez jamais parlé à aucun Evêque. *M. Lambert, tome 2. des Discours Ecclesiastiques, quinziéme Discours.*

Le zele doit nécessairement être ferme & ardent.

Où sont les Ministres de JESUS-CHRIST, qui ont du zele ? Examinez le vôtre. Est-il accompagné de cette fermeté qui ne cede jamais quand il est question de défendre la vérité ? Pour avoir cette fermeté, il faut être audessus de toute récompense, il faut être supérieur à toutes les menaces, il faut en

un mot, ne rien attendre que de Dieu, & ne rien craindre que de lui déplaire. On ne peut être zelé sans être ardent & courageux ; qui dit zele, dit empressement, dit activité, dit ardeur ; c'est-à-dire, que celui qui a du zele, doit sentir en son ame une vive ardeur, qui s'enflâme & s'échauffe toutes les fois que le Seigneur nous ouvre les voyes d'agir pour lui. *Le même.*

La vûë des pechez du monde est donc un sujet continuel de tristesse & de larmes ; mais nos pleurs & nos gémissemens ne seroient ni agréables à Dieu, ni capables de l'appaiser, si nous ne travaillons efficacement, & autant qu'il est en nous. Vous pouvez parler, vous pouvez remontrer, vous pouvez agir, vous pouvez reveiller le pecheur. Vous demeurez dans l'inaction, vous laissez avaller la coupe à cet homme qui se tuë lui-même, quand vous pouvez l'arracher de ses mains. Si vous persistez dans cette coupable indifférence, prononcez contre vous-même, vous n'avez point le zele dont un Chrétien doit être animé. Celui qui a du zele en donne des marques en toutes les occasions. S'agit-il de consoler celui qui est dans l'affliction, de proteger celui qui est opprimé, de secourir le pauvre dans ses pressans besoins, de soûtenir une famille qui est menacée d'une ruine entiere & prochaine, de reconcilier des personnes qui nourrissent dans leur cœur des inimitiez invéterées ? S'agit-il de se sacrifier, de consacrer sa vie & son repos pour celui à qui on se doit tout entier. Voilà ce qu'une personne zelée recherche avec empressement. *Le même.*

Quand, & comment il faut témoigner qu'on a du zele.

Quand le zele est véritable, bien loin de se rebuter, il s'allume, & il s'échauffe malgré les contradictions. N'a-t-il pas été prédit que tous ceux qui soûtiendroient la cause de JESUS-CHRIST, trouveroient des ennemis ? Dieu a voulu éprouver vôtre zele ; vous avez cedé, vous avez donc fait voir que vôtre zele étoit tres-médiocre, & vôtre foy imparfaite. Mais encore, que craignez-vous ? De succomber entierement ? Ne sçavez-vous pas que la victoire n'est jamais plus glorieuse & plus certaine, que quand on est vaincu par les méchans, en soûtenant les interêts de JESUS-CHRIST. Jamais, disoient les premiers Chrétiens, nous ne sommes plus libres, que quand vous nous tenez captifs, & jamais nous ne remportons une victoire plus parfaite, que quand vous nous croyez vaincus. *Le même.*

Le véritable zele ne se rebute point des contradictions.

Je dois avoir du zele pour mon prochain, si j'ai de l'amour pour mon Dieu ; je dois lui témoigner cet amour en procurant sa gloire : & comment puis-je procurer sa gloire, sinon en le faisant connoître & aimer des hommes ? Et n'est-ce pas là l'occupation du zele ? Si j'aime Dieu, j'aime tout ce qu'il aime, & de la maniere qu'il l'aime. Or Dieu aime infiniment mon prochain, & son amour aboutit à ne rien épargner pour le sauver ; ne dois-je pas, si j'aime Dieu, aimer mon prochain, & ne rien épargner pour son salut ? Le Fils de Dieu dit à chacun de nous, ce qu'il a dit à saint Pierre ; si vous m'aimez, paissez mes brebis ; c'est-à-dire, contribuez autant que vous pourrez, & selon vôtre état, au salut de vos freres ; vous le ferez, si vous m'aimez : vous ne m'aimez pas, quelque protestation que vous me fassiez, si vous le négligez. *Le P. Nepveu, quatriéme tome de ses Réflexions Chrétiennes.*

On ne peut témoigner plus d'amour pour Dieu, qu'en s'employant au salut du prochain.

Si nous connoissions le prix des ames, manquerions-nous de zele pour

Le prix &

La valeur des ames nous doit être un motif pour nous porter à procurer leur salut.

leur salut ? Et pouvons-nous l'ignorer, voyant l'estime que Dieu en a ? Son jugement là-dessus doit être la régle du nôtre. Tout ce que Dieu fait dans l'ordre de la nature & de la grace, & que ne fait-il pas, aboutit au salut des ames. S'il envoye son Fils au monde, s'il le fait mourir sur la croix, c'est pour le salut des ames : Pouvons-nous voir l'estime, l'amour, & le zele que Jesus-Christ a eu pour elles ; ce qu'il a fait, & ce qu'il a souffert pour leur salut, & ne les pas estimer, ne les pas aimer, n'être pas prêt à tout faire & à tout souffrir pour les sauver ? Ah ! Seigneur, si je manque de zele, c'est que je manque d'amour pour vous. Si nous aimons Jesus-Christ, pouvons-nous voir sans douleur la perte de tant d'ames qu'il a rachetées de son sang ? Pouvons-nous ne pas faire au moins quelques efforts pour les empêcher de se perdre. Hélas ! une infinité d'ames tombent tous les jours dans les enfers, & qui se met en peine de les en empêcher ? Faisons, je vous prie, une sérieuse réflexion là-dessus. *Le même.*

Qui sont ceux qui sont le plus obligez d'avoir du zele pour le salut des ames.

Les Pasteurs des ames sont plus obligez que les autres d'avoir du zele, & de travailler à leur salut. C'est à eux particulierement que le Fils de Dieu commande de repaître ses brebis : *Pasce oves meas.* Il les regarde comme les meurtriers de celles qu'ils ont laissé périr faute de pâture : *Non pavisti, occidisti.* Ne les pas repaître, c'est les tuer. Hélas ! si on a beaucoup à faire d'être chargé de son ame, que sera-ce d'avoir à répondre de celles des autres ? Doit-on s'étonner si les plus grands Saints ont évité un si pesant fardeau ? Mais ne doit-on pas s'étonner que des gens qui sont bien éloignez d'être des Saints, dès-là qu'ils ont encore un peu de raison & de foy, osent le briguer. *Le même.*

Les sentimens que le zele inspire.

L'on s'afflige de voir une si haute Majesté si mal servie, une beauté si ravissante, si peu aimée ; une bonté si bienfaisante, si mal reconnuë ; une puissance si absoluë, si peu respectée, & si outrageusement offensée ; & l'on dit avec le Fils de Dieu, en soupirant dans son cœur : *Pater juste, mundus te non cognovit !* (Joan. 17.) O juste Dieu ! que le monde est aveugle, de ne prendre pas garde à ce que vous êtes, & à ce qu'il vous est. On regrette de voir qu'il y a tant de pecheurs, & si peu de personnes zelées ; tant de moissons, & si peu d'ouvriers ; & jamais on ne se trouve dans les grandes assemblées, & dans les grandes villes, qu'on ne sente les mêmes mouvemens que ressentit saint Paul, quand il entra dans Athénes : parce qu'on voit tant de mondains addonnez à leurs vices, qu'ils idolâtrent. *Le P. Haineuve, troisiéme Partie de l'Ordre, Traité du Zele.*

Suite du même sujet.

En regardant le Sauveur du monde, on est excité de pleurer avec lui les pechez du monde ; de soûpirer avec lui pour la gloire de son Pere ; de souffrir avec lui les tristesses & les regrets de voir un Dieu si mal servi & tant offensé ; de languir avec lui par cette sainte passion du vrai zele ; de recueillir son sang précieux qui se perd tous les jours ; d'achever ses victoires ; de reprendre sur le démon le reste de son héritage ; d'étendre son Royaume ; & l'on s'encourage tellement dans cette vûë, qu'on s'expose à tout, qu'on entreprend tout, & qu'on se sacrifie soy-même pour ce sujet, & que l'on se croit trop heureux de rendre un tel service à Dieu. *Le même.*

De ceux qui

Ne soyons pas comme ces ames insensibles aux besoins de leurs freres,

qui contentes de se sauver seules, les laissant périr sans leur tendre la main, qui pour joüir des douceurs d'une contemplation oisive, refusent de s'engager à de laborieux ministeres, qui sous prétexte d'indignité & d'incapacité, languissent dans une pieuse négligence, qui par une indolence habituelle, s'éloignent des actions qu'ils appellent tumultueuses, qui ne faisant nul scrupule de voir les compagnies, où tantôt la curiosité, tantôt l'interêt, & l'intrigue les portent, s'en font un tres-grand d'en voir d'autres, où elles pourroient rendre de bons offices à leur prochain. *Pris des Discours Moraux, Sermon sur la Visitation de Nôtre-Dame.*

Sous prétexte de travailler à leur salut, négligent celui du prochain.

C'est une obligation indispensable à tous les Chrétiens, par rapport à leur naissance, de travailler réciproquement au salut les uns des autres. Freres & sœurs qui êtes sortis d'un même sein, & qui vous vantez d'être unis par le sang, travaillez-vous à vous unir aussi étroitement dans la famille de JESUS-CHRIST, qui vous doit être mille fois plus considérable, que celle dont la nature vous a fait sortir. Peres & meres, qui travaillez avec tant d'ardeur à l'établissement de vos enfans, & à leur amasser des biens périssables, travaillez-vous par vos avis & vos exemples à les mener à JESUS-CHRIST; faites-vous autant pour leur salut que pour leur fortune? Amis qui êtes liez si étroitement, fondez-vous vôtre amitié sur le précepte de l'Evangile. *M. de Fromentieres, Sermon de saint André.*

Tous les Chrétiens sont obligez de travailler au salut les uns des autres.

Ceux qui sont appellez de Dieu pour travailler au salut des ames, étant les instrumens de ses desseins & de ses volontez, doivent lui être parfaitement unis, & détachez d'eux-mêmes, pour recevoir le mouvement uniquement de son Esprit, ils doivent donc être Saints, pour sanctifier les autres, & parfaits pour les perfectionner; la grace étant un fruit de la croix, il faut être crucifié avec Nôtre-Seigneur pour la produire, &c. *Autheur anonyme.*

Ceux qui travaillent au salut des autres, doivent être unis à Dieu.

On trouve quelquefois des personnes qui font profession d'une pieté édifiante, & même austere, dont le zele est toûjours chagrin & amer, & qui ne connoissent point cette douceur de JESUS-CHRIST, qui fait en partie le caractere des humbles. L'onction devroit être répanduë sur toutes leurs paroles & leurs entretiens; cependant ils languissent, & deviennent muets, tant qu'on ne parle que de la vertu, & des maximes de la pieté chrétienne: mais s'avise-t-on d'entamer un discours qui tend à la critique; parle-t-on de la licence & de relâchement dans la discipline, ou dans les mœurs, on voit à l'instant leur zele se ranimer; rien de plus éloquent, rien de plus vif que leur censure; les défauts d'autrui irritent leur indignation, ils parlent avec feu, & ne tarissent point tant qu'il s'agit de censurer, & d'invectiver contre les défauts d'autrui. De bonne foi, sont-ce là les effets de cette charité bienfaisante, si ingénieuse à blâmer les défauts, qu'elle n'est pas obligée de reprendre, & si occupée du soin de corriger ses propres imperfections? Sont-ce là les preuves de cette humilité chrétienne, qui n'apperçoit que les vertus que les autres ont, & qui n'estime, pour ainsi dire, que celles qu'il n'a pas. Le véritable zele ne cherche point à se donner de la réputation par ses emportemens, & par ses ferveurs indiscretes. Si c'est contre le vice que nous sommes si indignez, nos propres défauts sont un objet digne de nôtre colere? *Le P. Croiset, dans ses Réflexions spirituelles.*

Le zele aigre & amer, n'est pas selon l'Esprit de JESUS-CHRIST.

La passion & l'amour propre emprunte souvent le nom de zele.

Il n'y a rien dont la passion & le naturel emprunte le nom avec plus de succès que le zele ; rien aussi dont les hommes Apostoliques doivent davantage se défier. Qu'il est à craindre que ces travaux Apostoliques qui font tant d'honneur ; ces directions pleines de choix & de distinction ; ces bonnes œuvres éclatantes ne soient pas toûjours les effets d'un zele pur & désinteressé. L'amour propre est ingénieux à nous faire prendre le change en matiere de zele ; & l'on s'imagine toûjours qu'on fait bien, quand on travaille avec beaucoup de bruit & d'éclat. Mais si Dieu n'est pas le seul motif de tous ces empressemens ; si l'on se recherche encore plus soy-même que le salut des ames ; si le désir de se faire quelque réputation influë dans toutes ces actions éclatantes de charité ; doit-on beaucoup compter sur tous les mouvemens qu'on se donne ? Que si ces vûës humaines n'ont point de part à vôtre zele, pourquoi ces préférences & ces prédilections odieuses dans la direction ? pourquoi ces jalousies si ordinaires, ces inquiétudes *si ameres*, & ces attachemens opiniâtres ? *Le même.*

Le zele doit être soûtenu du bon exemple.

C'est une erreur, dit saint Gregoire, de croire que le zele ne consiste qu'à travailler avec éclat, qu'à faire aux autres de belles leçons de spiritualité, & à être toûjours en mouvement pour le salut des ames. Il faut que les paroles soient soûtenuës par les exemples, & que la pieté édifiante d'un homme zelé, soit le premier artifice dont il se serve pour toucher les cœurs. Sans ce secours il est à craindre que ce qu'on appelle zele, ne soit proprement qu'un épanchement au dehors, qu'un naturel impétueux qui cherche à se satisfaire dans un emploi, où l'on veut exceller, & dans lequel on trouve la confiance de bien des gens, qui fait honneur & qui flatte.. Mais il est étrange qu'en matiere de salut on puisse dire aux autres ce qu'il faut faire, & que celui qui fait ces importantes leçons, ne fasse pas lui-même ce qu'il dit ; qu'il fasse sentir les conséquences qu'il y a à épargner une seule passion, tandis qu'il en est lui-même esclave ? Cependant faites ce qu'ils vous diront, rien de mieux que leurs instructions, l'oracle subsiste ; mais la difficulté est de comprendre comment une personne, qui croit ce qu'elle dit aux autres, qui en sent même l'obligation indispensable, se dispense elle-même de cettte obligation. *Le même.*

Différence du vrai & du faux zele.

Nul véritable zele sans un véritable amour de Dieu : tout faux zele est un effet de l'amour propre : ceux qui en sont animez sont semblables à ceux que saint Jude appelle des nuées sans eau, que les vents emportent de tous côtez, & qui se consument en éclairs & en tonnerres : ils sont comme des arbres, qui promettent beaucoup, mais qui ne poussent qu'en automne, & qui ne portent jamais de fruit : comme des étoiles errantes qui ne sont jamais sans tache, qui brillent quelquefois d'une lumiere fort superficielle, & qui sont encore plus souvent dans l'obscurité. Le véritable zele est exempt de tous ces défauts, son ardeur est toûjours bienfaisante, son cours droit & toûjours reglé : il fuit toute extrêmité ; parce qu'une sévérité outrée, n'est pas moins opposé à l'esprit de Jesus-Christ, qu'une molle indulgence ; l'humilité & la douceur sont inséparables du zele & de la charité ?... Tout zele qui manque de prudence & de discrétion, est défectueux : tout zele mal reglé est toûjours à craindre : il outre tout, il

ne ménage rien, & n'écoute que ses préventions, le plus souvent tres-injustes & tres-mal fondées ; plus il y a de témérité, plus il s'applaudit à lui-même : & comme il est toûjours accompagné d'ignorance, ses imprudences mêmes le rendent plus fier. Une vertu encore jeune est plus capable d'un zele indiscret, & donne aisément dans un excès de sévérité, sur tout à l'égard des autres. *Le même.*

Il arrive quelquefois qu'un homme zelé, & d'une profonde érudition prend la plume pour soûtenir une vérité importante, & pour combattre une erreur ? il n'y a rien de plus saint ; cependant au lieu de garder la modération que doit avoir celui qui agit par le principe de la grace, il se laisse aller aux mouvemens de son humeur ; à son impétuosité naturelle : il se sert de termes durs, d'expressions vives & picquantes ; il s'en prend à la personne sans garder de mesures, & marque avec évidence, que c'est sa passion qui le pousse, & non pas l'Esprit de Dieu qui l'anime. Ainsi son travail n'a rien moins que le fruit qu'il en espére ; il irrite son adversaire, au lieu de le persuader & de le convaincre ; & ceux qui lisent son ouvrage, & qui y remarquent partout des étincelles de ce feu, dont il est embrasé, n'en reçoivent pour l'ordinaire ni avantage, ni édification. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Réflexions Morales sur l'Evangile de saint Luc.*

On doit garder la modération dans le zele que pour défendre la vérité, & refuter l'erreur.

Ce n'est pas assez que le zele soit autorisé, discret & sçavant ; il doit sur tout être accompagné d'humilité. Il faut qu'en même temps que les personnes Apostoliques travaillent à acquerir la science, dont ils ont besoin pour remplir leur ministére ; ils se précautionnent contre le poison subtil de l'orgueil, dont les Sçavans ont tant de peine à se garentir, & que les Peres comparent à un ver intérieur, qui gâtent les plus beaux fruits. Les plus éclatans emplois du zele Apostolique infectez de ce venin caché, ne sont qu'abomination devant le Seigneur ; les hommes admirent & loüent ces grands talens ; mais Dieu les rejette : JESUS CHRIST regarde des Ministres vains & ambitieux comme des organes de ce démon, qui rendoit malgré lui témoignage à sa Divinité, & auquel il commanda de se taire. Plus les ministeres sont honorables, plus les Ministres qui les exercent doivent méprifer l'honneur qui les accompagne ; c'est en cela que consiste le péril de certains emplois ; pour s'en acquitter avec fruit, il faut acquerir de la réputation : de sorte qu'il faut chercher cette réputation comme nécessaire à l'édification des ames, & en même temps la rejetter comme dangereuse pour l'humilité. *Essais de Sermons pour la Dominicale, sur le 2e. Dimanche de l'Avent.*

Le zele Apostolique doit être exempt d'orgueil & d'ambition.

Si toutes les vertus ont besoin de la prudence, pour ne point aller au-delà des bornes d'une juste médiocrité qui fait leur perfection, il ne faut pas croire que la charité qui en est la reine, & le zele qui fait la perfection de la charité, soient dispensez de cette loy. Car comme la prudence, dit saint Bernard, est languissante, si elle n'est animée par l'ardeur de la charité ; de même la charité devient précipitée ; si la discrétion & la prudence ne la tempérent. N'écoutez que la prudence, vous ne ferez presque rien ; n'écoutez-vous que la charité, vous échoüerez pour vouloir trop entreprendre.

Il faut joindre la prudence avec le zele & la charité, pour faire quelque chose de grand.

La prudence séparée de la charité, rendra trop timides, & la charité séparée de la prudence rendra trop hardis. On fera trop en suivant celle-cy; & on ne fera presque rien, en ne consultant que celle-là. Il faut donc, pour qu'il y ait, dans ce que nous faisons, ce juste accord, qui est comme l'ame des grandes entreprises, & qui en assûre le succès; il faut, dis-je, que ces deux vertus se prêtent la main l'une à l'autre, & qu'elles aillent toûjours de compagnie: & c'est dans la pensée de saint Bernard, l'avantage que l'Epouse des Cantiques se vantoit d'avoir reçû de l'Epoux céleste, en disant qu'il avoit
Cantic. 2. reglé en elle la charité: *Ordinavit in me charitatem*; parce qu'autant que la prudence étoit excitée en elle par la charité, autant la charité étoit-elle retenuë & moderée par la prudence. *Sermon manuscrit.*

Fin du huitiéme & dernier Tome sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce huitiéme Tome.

A.

B.

C.

D.

E.

S.

Samuël.

V.

Z.

Fin de la Table des Matieres du huitiéme & dernier Tome sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.

Fautes survenuës dans l'impression de ce huitiéme Tome.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
pag. 9.	l. 15. latine.	*cum.* ,	*eum.*
p. 15.	l. 5.	Je ne connois.	Je ne conçois.
p. 33.	l. 5.	en donnant à lui.	à Dieu.
p. 216.	l. 30.	*offensionis.*	*ostensionis.*
p. 441.	l. derniere du latin.	*obducimur.*	*abducimur.*
p. 338.	l. 6.	avantages.	aventures.
p. 587.	l. 19.	qu'il est encore.	qu'il l'est.
p. 590.	l. 20. du latin.	*utantur.*	*utuntur.*
p. 667.	à la derniere marge.	régles.	piéges.
p. 210.	l. 6.	retira.	retire.
p. 472.	l. 32.	empressé.	empesté.
p. 693.	l. 23. latine.	*cum.*	*eum.*

P E R M I S S I O N.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de nôtre Rev. Pere General ; permets au Pere VINCENT HOUDRY de la même Compagnie, de faire imprimer l'Ouvrage qu'il a composé, qui a pour titre, *la Bibliothéque des Prédicateurs*, lequel a été reveu par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foy dequoi j'ai signé la presente Permission. A Paris le quatriéme Janvier 1713.

CHARLES D'AUCHEZ.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre, *la Bibliothéque des Prédicateurs*, par le P. VINCENT HOUDRY. Les personnes qui s'appliquent au sacré Ministere de la parole, y trouveront ce trésor du Pere de famille, dont il est parlé dans l'Evangile, d'où ils pourront tirer des richesses anciennes & nouvelles pour les répandre avec abondance & avec fruit sur les Fidelles, en les instruisant pleinement des véritez du salut, & en les portant efficacement à la pratique des vertus nécessaires pour acquerir les véritables biens de l'Eternité. A Paris le vingtiéme Janvier 1713. R E G E R Y.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre amé le Sieur *** nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au Public *la Bibliotheque des Prédicateurs*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractére, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de seize années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit livre, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auroit droit de lui ; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchemens. Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Versailles le huitiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil sept cens onze, & de nôtre regne le soixante-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. DELAMET, & Scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre No. 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 140. numero 148. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 21. Fevrier 1711.

DELAUNAY, Syndic.

Le Sieur *** a cedé & transporté le present Privilege à ANTOINE BOUDET, Libraire à Lyon, suivant les conventions faites entre eux.

Registré sur le Registre numero 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 224. conformément aux Reglemens. A Paris le 18. Août 1711.

DELAUNAY, Syndic.